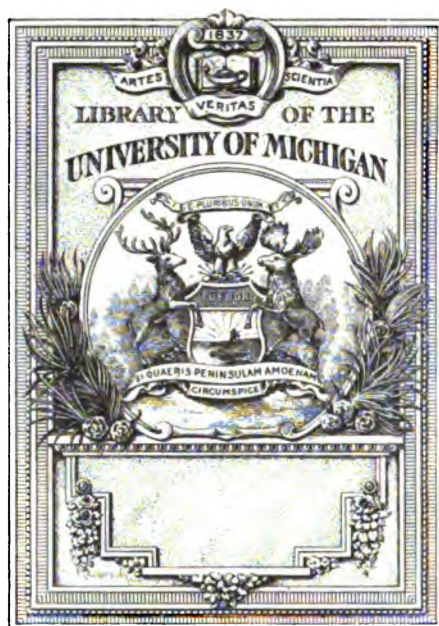



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

7e Année. N° 5. 1er Mars 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

SOUS LA TYRANNIE, par **Augustin Filon.**

Encore un roman dont le titre seul rappellera aux lecteurs de la *Revue* une œuvre originale et vivante. Ils ont connu, les premiers, cette histoire émouvante d'un honnête homme, fourvoyé dans le monde politique, entraîné, dupé, trahi par tous ceux qu'il admire et qu'il aime. Sa raison n'y résiste pas : quand il s'aperçoit que tout lui manque, le malheureux devient fou de désespoir. Et, après lui, la vie des autres continue, sans qu'ils perdent leur temps à le plaindre : il a disparu au moment d'être gênant, comme tant de faibles au grand cœur, désarmés en face de la vie. Tous les personnages que nous présente M. Augustin Filon, toutes les scènes qu'il imagine, séduisent l'attention et la retiennent. On est emporté d'un mouvement rapide au courant d'une action qui ne languit jamais ; les détails abondent, pourtant sobres et nets. Il n'est pas de lecture plus attachante.

THÉATRE D'ÉMILE BERGERAT.

Les deux premiers volumes du théâtre complet d'Émile Bergerat viennent de paraître : on y trouvera sept ou huit pièces, toutes intéressantes. L'auteur a touché à tous les genres : il a écrit des drames comme *Père et Mari*, des comédies comme *Flore de Frileuse*, des poèmes dramatiques comme *Enguerrande*, jusqu'à de petits actes en vers comme *Une Amie*, composé au collège et représenté à la Comédie-Française le 6 septembre 1865. Pendant toute sa vie Émile Bergerat fut épris du théâtre : on se rendra compte en lisant ces volumes de toutes les prestigieuses qualités qui auraient dû l'y faire brillamment réussir. Ses rimes gambadent au bout des vers avec une légèreté surprenante ; les répliques se pressent et s'entrecroisent, avec une précision ou une fantaisie toujours charmantes. Quelle étrange destinée que celle de ces pièces pittoresques et originales, et comme l'auteur a bien fait de les publier ! C'est, pour plusieurs soirées, un délicieux « spectacle dans un fauteuil ».

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL D'ANDIGNÉ (1765-1800), (tome I) avec introduction et notes, par **Ed. Biré.**

Dans une introduction fort documentée, M. Ed. Biré nous donne sur l'auteur de ces Mémoires les renseignements les plus curieux. D'Andigné combattit parmi les Chouans, et jusqu'à sa mort tardive il resta fidèle au royalisme, à travers douze ou quinze révolutions : « il n'a servi qu'une cause, il n'a prêté qu'un serment ». L'intérêt de ce premier volume, c'est qu'il abonde en anecdotes sur la résistance des royalistes. « En même temps qu'un tableau très animé, une peinture très fidèle de la vie des Chouans et de leurs combats, on trouvera, tracé ici pour la première fois, un exposé très précis et très clair des origines de la chouannerie et de son organisation. »

LES FLEURS A TRAVERS LES AGES ET A LA FIN DU XIXe SIÈCLE, par **Th. Villard**, avec des illustrations de **Madeleine Lemaire.**

Nos lecteurs n'ont pas oublié un joli article de M. Th. Villard, *les Fleurs à Paris*. Ils seront curieux de lire ce beau volume. Madame Madeleine Lemaire, en d'exquises aquarelles, nous présente des gerbes merveilleuses, avec leurs grâces les plus souples et leurs tons les plus somptueux. M. Th. Villard a fouillé les bibliothèques de France, d'Italie, de Belgique : il y a recueilli une foule de notes intéressantes ; il a su choisir parmi ces notes et ne nous offrir qu'un résumé de ses patientes recherches. Le livre comprend une histoire générale des fleurs, une histoire spéciale avec des renseignements sur les procédés de culture, un tableau des auteurs, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, dont les œuvres ont été consultées. Cela fait un magnifique volume, où l'on peut admirer et s'instruire.

LE ROMAN D'UN INQUIET, par **Ad. Chenevière.**

A la vérité, le joli roman de M. Chenevière est celui de deux inquiets : chacun de son côté, la femme et le mari trouvent leur existence monotone : ils y souhaitent une émotion nouvelle, qu'ils semblent bien ne pouvoir plus se donner l'un à l'autre. Mais si chacun des deux s'abandonne à tromper l'autre, au moins en pensée, il se refuse à en être trompé : sitôt qu'ils se doutent de leurs torts réciproques, ils se croient incapables de pardon. Ils souffrent, longtemps crispés dans leur orgueil, avant de s'avouer leur peine et leur pitié. Mais ils y arrivent : leur rancune, un jour, fond en larmes, et leur vie reprend, autour de leur fils qu'ils avaient oublié. L'aventure est subtile et vraie : elle nous est contée par M. Chenevière avec beaucoup de charme et de délicatesse.

IMAGES DE FRANCE, par **Émile Hinzelin.**

Tous les fins croquis, les descriptions pittoresques, toutes les sincères impressions que M. Émile Hinzelin se plaît à nous communiquer ne manqueront pas d'enchanter le lecteur. C'est un voyage à travers la France que l'auteur nous convie à faire avec lui ; et peut-être nous montrera-t-il en quelque autre volume « la Bretagne avec ses âpres falaises, ses pommiers tordus, son blé court, son austère vigueur..., la Provence pâle et recueillie en sa splendeur intense..., la noble, la langoureuse Loire, baignant une terre de suavité et d'élégance ». Il nous vante aujourd'hui « les Ardennes aux tons d'ardoises, aux silhouettes hautaines et hérissées... Lorraine la Douce, d'un charme si fin, d'une si fière tendresse... notre Alsace dont la terre, la roche elle-même sont roses comme une chair virginale et meurtrie ». Voilà un voyage que tous les lecteurs souhaiteront continuer.

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

SEPTIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1900

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ 85bis

—

1900

AMEERA

— Et si c'était une fille?

— Seigneur de ma vie, c'est impossible ! J'ai passé tant de nuits en prière, et envoyé si souvent des offrandes au sanctuaire de Sheikh-Badl !... Je suis sûre que Dieu nous donnera un fils, un petit homme, qui, plus tard, sera véritablement un homme. Songes-y et réjouis-toi. Ma mère le soignera jusqu'à ce que je sois en état de le reprendre et le mullah de la mosquée de Pattan tirera son horoscope... Dieu veuille qu'il naisse sous une heureuse étoile !... Et alors, alors tu ne seras jamais fatigué de moi, ton esclave.

— Depuis quand es-tu mon esclave, ma reine?

— Depuis le jour où je t'ai connu... jusqu'à ce que cette grâce m'ait été accordée. Comment pouvais-je être sûre de ton amour? je savais que tu m'avais achetée à prix d'argent.

— Non... c'était le cadeau de noces : je l'ai remis à ta mère, naturellement.

— Elle l'a enfoui dans la terre et reste accroupie dessus, toute la journée, comme une poule. Que parles-tu de cadeau de noces? J'ai été achetée comme si j'avais été une danseuse de Lucknow, et non une enfant.

— Regrettes-tu cette vente?

— J'en ai d'abord été chagrine, mais aujourd'hui je suis

contente. Tu ne cesseras jamais de m'aimer, maintenant, dis, mon roi?

— Non, jamais, jamais.

— Même si les *mem-log*, les femmes blanches de ta race, s'avisent de t'aimer?... Tu sais, je les ai observées, le soir, dans leurs voitures : elles sont belles.

— J'ai vu des globes lumineux par centaines, puis j'ai vu la lune... et dès lors je n'ai plus vu les globes !

Ameera frappa dans ses mains et se mit à rire.

— Bravo! s'écria-t-elle.

Et prenant un air digne, elle ajouta :

— Cela suffit, je te permets de partir... si tu veux.

L'homme ne bougea pas. Il était assis sur un lit très bas en laque rouge; une toile bleue et blanche couvrait le plancher: quelques tapis, une quantité de coussins indigènes; point d'autres meubles dans la chambre. A ses pieds était assise une femme de seize ans qui représentait pour lui tout l'univers.

Et cela contre toute règle et toute loi : lui, était Anglais; elle, une musulmane, achetée deux ans auparavant à sa mère qui, se trouvant seule et sans argent, l'aurait vendue, malgré ses cris, au Prince des Ténèbres lui-même s'il en avait offert un prix convenable.

Il s'était engagé là dedans d'un cœur léger; mais, avant que la jeune fille eût achevé de s'épanouir, elle avait déjà pris une grande place dans la vie de John Holden. Il avait loué pour elle et sa vieille sorcière de mère une petite maison d'où l'on voyait toute la ville aux murailles rouges; dès que les soucis eurent poussé près du puits, dans la cour, qu'Ameera se fut installée suivant ses idées particulières de confort et que sa mère eut cessé de grogner contre l'insuffisance de la cuisine, l'éloignement du marché et autres détails de ménage, cette maison devint pour lui son véritable *home*. Son *bungalow* de célibataire était ouvert à tout venant, de jour et de nuit, et la vie qu'il y menait manquait de charme. Dans cette maison, au contraire, lui seul était admis à franchir la cour extérieure, à pénétrer jusqu'aux chambres des femmes: quand la lourde barrière de bois était verrouillée derrière lui, Holden était un roi dans son royaume, avec Ameera pour reine.

Et voici qu'un troisième personnage était attendu, dont l'arrivée contrariait quelque peu Holden : il allait déranger son bonheur parfait, troubler le calme absolu de cette maison qui était la sienne. Ameera, elle, en était folle de joie, et sa mère aussi. L'amour d'un homme, surtout d'un blanc, est toujours une chose peu sûre, mais il peut être retenu, pensaient les deux femmes, par les petites mains d'un enfant : « Et alors, répétait constamment Ameera, alors il ne fera plus jamais attention aux *mem-log* blanches... Je les déteste; oh! oui, je les déteste! — Un jour ou l'autre, il retournera auprès des siens, disait la mère, mais, grâce à Dieu, ce temps est encore éloigné!»

Holden restait assis sur le lit, sans mot dire, pensant à l'avenir, et ses réflexions n'avaient rien d'agréable. Les inconvénients d'une vie en partie double sont nombreux. Le gouvernement avait la singulière attention de l'envoyer pour une quinzaine dans un autre poste, afin de remplacer un collègue retenu près de sa femme malade. L'ordre de départ lui avait été communiqué verbalement, et, chose piquante, l'intermédiaire avait remarqué, d'un ton plaisant, que lui, Holden, devait se féliciter d'être garçon, absolument libre!... Voilà ce que Holden était venu annoncer à Ameera.

— C'est ennuyeux, dit celle-ci lentement, mais ce n'est pas un désastre. Ma mère est auprès de moi ; il ne peut m'arriver aucun mal... à moins que je ne meure de joie! Vat'-en faire ton service et ne te tourmente pas. A ton retour, j'espère... non, je suis sûre que je *le* mettrai dans tes bras... et alors, tu m'aimeras pour toujours. Le train part ce soir... à minuit, n'est-ce pas? Va-t'en, et n'aie pas gros cœur à cause de moi... Mais tu ne retarderas pas ton retour? Tu ne t'arrêteras pas en route à causer avec ces hardies *mem-log* blanches!... Reviens bien vite auprès de moi, ma vie!

En sortant de la cour et s'approchant de son cheval, attaché au montant de la barrière, Holden parla au vieux gardien qui veillait sur la maison et lui recommanda de lui envoyer, selon les circonstances, l'une ou l'autre des formules télégraphiques qu'il lui remettait en mains propres. C'était tout ce qu'on pouvait faire: Holden partit par le train du soir avec les sentiments d'un homme qui assisterait à ses propres funérailles.

Toute la journée, il redoutait l'arrivée d'un télégramme, et, toute la nuit, il voyait en imagination la mort d'Ameera. Aussi ne faisait-il qu'un service médiocre, et son humeur, dans ses relations avec ses camarades, n'était pas des plus gracieuses.

La quinzaine se termina sans qu'il reçût rien de chez lui. Dévoré d'inquiétude, il revint pour être bouclé, d'abord, deux heures durant, à son club où il fallait dîner : il entendait comme dans un rêve des voix lui raconter à lui-même combien il avait mal remplacé son collègue et de quelle façon il s'était rendu cher à tout l'entourage... Enfin, il s'enfuit au galop à travers la nuit, le cœur gonflé d'amertume.

D'abord, personne ne répondit à ses appels répétés et il venait de faire tourner son cheval pour enfoncer la barrière à coups de sabots, lorsque Pir Khan apparut, une lanterne à la main, et vint lui tenir l'étrier.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Holden.

— La nouvelle ne doit pas sortir de ma bouche. Protecteur du pauvre, mais...

Il tendit sa main tremblotante comme un porteur de bonnes nouvelles qui attend sa récompense. Holden se hâta de traverser la cour. Une lumière brûlait dans la chambre haute. Le cheval hennit à la barrière. Holden entendit un vagissement aigu qui lui fit monter le sang à la gorge : c'était une voix inconnue, mais rien ne prouvait qu'Ameera fût encore en vie.

— Qui est là ? cria-t-il du bas de l'étroit escalier en briques.

Un joyeux cri d'Ameera; puis la voix de la mère, que l'âge et l'orgueil faisaient chevroter, lui cria :

— Nous sommes là... deux femmes... et un homme... ton fils.

En passant le seuil de la porte, Holden, impatient, marcha sur une épée nue, placée là pour détourner la mauvaise chance : son talon la brisa net près de la poignée.

— Dieu est grand, roucoula Ameera dans la pénombre. Tu as pris sur toi ses malheurs, à lui !

— Bon ! mais comment vas-tu, vie de ma vie ? Vieille, comment va-t-elle ?

— Elle a oublié ses douleurs dans sa joie de cette naissance. Tout va bien, mais parle doucement, dit la mère.

— Je n'avais besoin que de ta présence pour me sentir tout à fait bien, dit Ameera. Mon roi, tu as été bien longtemps absent. Quels cadeaux m'as-tu apportés? Ah! ah! c'est moi qui fais le cadeau, cette fois! Regarde, ma vie, regarde! y a-t-il jamais eu un bébé pareil? Oh! je suis trop faible même pour ôter mon bras de dessous lui.

— Repose-toi et ne parle pas. Je suis là, *bachheri*[1].

— Bien dit, car, entre nous, il y a un lien[2] que rien ne peut rompre. Regarde... peux-tu le voir, fait-il assez clair? Il est sans tache et sans défaut. Y a-t-il jamais eu un petit homme pareil? *Ya illah!* il sera un *pundit*... non, un soldat de la reine. Ma vie, m'aimes-tu toujours autant, quoique je sois faible, malade et amaigrie? Réponds franchement.

— Oui. Je t'aime comme je t'ai toujours aimée, de toute mon âme. Tiens-toi tranquille, ma perle, repose-toi.

— Alors, ne t'en va pas... Assieds-toi là, près de moi... comme cela... Mère, le seigneur de cette maison a besoin d'un coussin...

Il y eut un mouvement imperceptible au creux du bras d'Ameera :

— Ho! ho! fit-elle d'une voix toute mouillée de tendresse, c'est déjà un rude gaillard. Il me donne de fameux coups de pieds dans le côté. A-t-on jamais vu un bébé pareil? Et c'est le nôtre, à nous deux... à toi et à moi. Mets ta main sur sa tête... doucement, car il est tout petit, et les hommes sont si maladroits pour ces choses-là!

Holden toucha du bout des doigts, avec beaucoup de circonspection, le crâne à peine duveté.

— Il est de la religion, dit Ameera : pendant que j'étais couchée la nuit, sans pouvoir dormir, j'ai murmuré à son oreille l'Appel à la prière et la Profession de foi. Et n'est-ce pas merveilleux qu'il soit né un vendredi, comme moi? Fais attention, ma vie; regarde, il peut presque empoigner déjà...

Holden avait trouvé une pauvre petite menotte qui se refermait sur son doigt. Ce léger serrement lui fit courir un frisson au cœur. Jusque-là toutes ses pensées avaient

1. « Petite femme. »

2. *Peecharee*, corde pour attacher les chevaux.

été pour Ameera. Il commençait maintenant à croire qu'il y avait quelque chose d'autre au monde, mais il ne pouvait se persuader que c'était bien là véritablement son fils, doué d'une âme. Il s'assit pour réfléchir, tandis qu'Ameera s'endormait.

— Otez-vous de là, sahib, dit la mère à voix basse. Elle ne doit pas vous trouver ici à son réveil. Il lui faut du calme.

— Je m'en vais, répondit Holden, d'un ton soumis. Voici de l'argent. Vieille, aie soin que mon *baba* engraisse et qu'il ne manque de rien.

Le tintement des roupies réveilla Ameera.

— Je suis sa mère ! et non une mercenaire, dit-elle d'une voix éteinte : prendrai-je plus ou moins soin de lui à cause de l'argent ? Mère, rends cela. J'ai donné un fils à mon seigneur...

Elle était si faible qu'elle se rendormait déjà, d'un profond sommeil, avant d'avoir achevé sa phrase. Holden descendit sans bruit dans la cour, le cœur à l'aise. Pir Khan, le vieux veilleur, l'accueillit avec un rire de joie.

— La maison est au complet, maintenant ! dit-il.

Et, sans autre commentaire, il fourra dans la main de Holden la poignée d'un sabre qu'il avait porté, lui, Pir Khan, bien des années auparavant, lorsqu'il servait la reine dans la police. Le bêlement d'une chèvre à l'attache se fit entendre près du puits.

— Il y en a deux, dit Pir Khan, deux chèvres de première qualité : je les ai payées un bon prix, et, comme vous n'invitez personne pour fêter la naissance, toute la chair me reviendra. Tâche d'être adroit, sahib ! Le sabre n'est pas bien en main. Elles broutent les soucis : attends le moment où elles lèveront la tête.

— Et pourquoi ? demanda Holden stupéfait.

— Pour le sacrifice. Autrement, l'enfant, n'étant pas garanti contre la destinée, pourrait mourir... Le Protecteur du Pauvre sait quelles paroles il faut dire ?

Holden les avait apprises autrefois sans se douter qu'il aurait un jour à les prononcer sérieusement. Le froid de la poignée dans la paume de sa main lui rappela tout à coup le

serrement de la menotte là-haut, — la menotte de l'enfant qui était son propre fils, — et il fut rempli de terreur à la pensée qu'il pourrait le perdre.

— Allons, frappe ! dit Pir Khan. La vie a toujours payé pour la vie. Regarde, les chèvres ont levé la tête. Allons, frappe fort !

Holden frappa deux fois, presque sans savoir ce qu'il faisait, en murmurant cette prière musulmane :

« Tout-Puissant, je t'offre, à la place de mon fils, vie pour vie, sang pour sang, tête pour tête, os pour os, poil pour poil, peau pour peau. »

Le cheval maintenant s'ébrouait et piaffait entre les piquets, à l'odeur du sang chaud qui inondait les bottes de Holden.

— Bien frappé ! dit Pir Khan, en essuyant le sabre. Tu es une fine lame. Va-t'en, le cœur léger, fils du ciel. Je suis ton serviteur et celui de ton fils. Puisse Sa Seigneurie vivre un millier d'années !... La chair des chèvres est à moi, n'est-ce pas ?

Pir Khan se retira ayant en poche les gages d'un mois.

Holden sauta en selle et disparut dans la fumée du soir. Il avait le cœur plein, tantôt d'une gaieté folle, tantôt d'une vague tendresse, et l'émotion le suffoquait tandis qu'il se penchait sur le cou de son cheval nerveux.

« Je n'ai jamais de ma vie rien éprouvé de pareil, se dit-il ; il faut que j'aille au club et tâche de me calmer. »

Une partie de billard venait de commencer ; la salle était pleine. Holden, heureux de se retrouver dans un endroit clair et dans la société de ses semblables, se mit à chanter à tue-tête :

« En me promenant à Baltimore, une dame je rencontrai... »

— Vraiment ! fit de son coin le secrétaire du club. Vous a-t-elle dit que vos bottes sont ruisselantes ?... Bonté divine ! c'est du sang !

— Bah ! répliqua Holden, prenant sa queue de billard au chevalet, puis-je entrer dans le jeu ?... C'est de la rosée. J'ai traversé à cheval des blés très hauts. Ma foi, c'est vrai, mes bottes sont trempées !

Si c'est une fille, elle portera un anneau nuptial;
Si c'est un garçon, il combattra pour son roi;
Avec son sabre, avec son béret et sa petite jaquette bleue,
Il se promènera sur le gaillard d'arrière...

— Jaune sur bleu... C'est au vert à jouer, dit le marqueur d'une voix monotone.

— *Sur le gaillard d'arrière*... Est-ce moi le vert, marqueur?... *Sur le gaillard d'arrière*... Bon! manqué!... *comme faisait son papa.*

— Il n'y a pas de quoi chanter victoire! — repartit aigrement un jeune employé civil des plus zélés. — Le gouvernement n'a pas été précisément ravi de votre service pendant que vous remplaciez Sanders!

— Est-ce que je vais recevoir une semonce des grands chefs? — dit Holden avec un sourire distrait. — Je crois que je serais de force à la supporter.

La conversation roula une fois de plus sur ce sujet éternel, sur le service : Holden eut le temps de se calmer jusqu'à l'heure où il dut regagner son vide et sombre *bungalow*; son domestique, Ahmed-Khan, le reçut avec un air discret et entendu. Holden resta éveillé une partie de la nuit, mais ses rêves furent agréables.

II

— Quel âge a-t-il, à présent?

— *Yah illah!* Voilà bien une question d'homme! Il n'a que six semaines; je monterai ce soir avec toi, ma vie, sur le toit de la maison et je consulterai les étoiles: car cela porte bonheur. Il est né un vendredi, sous le signe du soleil, et l'on m'a dit qu'il doit nous survivre à tous deux et devenir très riche. Que pouvons-nous désirer de mieux, mon bien-aimé?

— Rien du tout! Montons sur le toit et tu compteras les étoiles... quelques-unes seulement, car le ciel est lourd de nuages.

— Les pluies d'hiver sont en retard et viendront peut-être

après la saison. Allons, avant que les étoiles soient cachées. J'ai mis mes plus beaux bijoux.

— Tu as oublié le plus beau de tous.

— Oui ! le nôtre... Il viendra aussi, il n'a encore jamais vu le ciel.

Ameera monta l'étroit escalier qui menait à la terrasse. L'enfant, calme et les yeux grands ouverts, était couché dans le creux de son bras droit, vêtu d'une magnifique robe de mousseline frangée d'argent, une petite calotte sur la tête. Ameera avait mis tout ce qu'elle possédait de plus précieux. Un diamant piqué dans la narine, comme chez nous jadis on aurait mis une mouche, en faisait valoir la courbe ; un ornement d'or pendait au milieu du front, semé de cabochons d'émeraudes et de rubis taillés ; un lourd cercle d'or battu, avec la souplesse du métal pur, moulait exactement son cou ; des gourmettes d'argent tintaient à ses pieds, retenues par ses chevilles roses.

Elle portait une robe de mousseline vert-jade, comme il convenait à une fille de la religion, et, tout le long de ses bras, depuis les épaules jusqu'aux coudes et des coudes aux poignets, glissaient des bracelets d'argent attachés avec de la soie floche ; de fragiles porte-bonheurs en verre, passés par dessus ses mains frêles, en montraient la petitesse ; mais surtout elle était ravie de certains lourds bracelets en or donnés par Holden qui n'avaient rien de commun avec les bijoux de son pays et que fermait un ressort à secret.

Ils s'assirent sur le parapet blanc et peu élevé du toit qui regardait la ville et ses lumières.

— Ils sont heureux là-bas, dit-elle ; mais je ne crois pas qu'ils soient aussi heureux que nous. Je ne crois pas, d'ailleurs, que les *mem-log* soient heureuses. Et toi ?

— Elles ne le sont pas, je le sais.

— Comment le sais-tu ?

— Elles confient leurs enfants à des nourrices.

— Je n'ai jamais vu cela, et je n'ai pas envie de le voir... Ah ! — elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Holden ; — j'ai compté quarante étoiles et je suis fatiguée. Regarde l'enfant, amour de ma vie : lui aussi, il compte les étoiles.

Le bébé regardait le firmament sombre, avec de grands yeux

ronds. Ameera le mit dans les bras de Holden; il y resta sans pousser un cri.

— Quel nom pourrions-nous lui donner entre nous ?... dit-elle. Regarde-le ! peux-tu jamais te lasser de le regarder? Il a tout à fait tes yeux ! Mais la bouche...

— C'est la tienne, ma chérie; qui le sait mieux que moi ?

— C'est une bouche bien mignonne... oh ! si petite !... cependant elle tient mon cœur entre ses lèvres... Rends-le-moi, maintenant : il a été trop longtemps loin de moi.

— Non, laisse-le : il n'a pas encore pleuré.

— Oui, quand il pleurera, tu me le rendras ! Ah ! tu es bien un homme !... Quand il pleure, il m'est encore plus cher... Mais dis-moi, ma vie, quel petit nom lui donnerons-nous ?

Le petit corps était couché contre le cœur de Holden. Et le père le sentait si faible et si mou qu'il osait à peine respirer, crainte de l'écraser. Le perroquet vert, considéré comme une espèce d'esprit gardien dans la plupart des maisons indigènes, remua sur son perchoir et agita une aile engourdie.

— Voilà la réponse ! répondit Holden. Mian Mittu a parlé. Il sera notre perroquet : quand il sera devenu assez fort, il saura joliment bien bavarder et trotter par-ci par-là. Mian Mittu signifie perroquet dans ta langue, n'est-ce pas, dans la langue musulmane ?

— Pourquoi me mets-tu si loin de toi ? répondit Ameera d'un ton chagrin. Donne-lui un nom qui soit un peu anglais... mais pas tout à fait : car il est aussi à moi.

— Appelons-le Tota : cela aura l'air anglais.

— Oh ! oui, Tota ! et c'est encore un nom de perroquet... Pardonne-moi ce que je t'ai dit tout à l'heure... mais, vraiment, il est trop petit pour porter le poids de ce grand nom : Mian Mittu. Il sera Tota, notre Tota... Entends-tu, petit, mon mignon ? c'est toi Tota.

Elle toucha la joue de l'enfant qui se réveilla en pleurant ; il fallut le rendre à sa mère, qui le consola avec cette extraordinaire chanson de nourrice : *Aré koko, Jaré koko...*

Oh ! chante, chante !... Bébé dort profondément ;
Les prunes sauvages poussent dans la jungle... A deux sous la livre ! ..
A deux sous la livre, *baba* ! A deux sous la livre !...

Rassuré sur le prix des prunes, Tota se tapit dans les bras de sa mère pour mieux dormir. En bas, dans la cour, auprès du puits, les deux bœufs blancs, bien nourris, la robe luisante, ruminaient tranquillement leur repas du soir; le vieux Pir Khan était accroupi devant le cheval de Holden, son sabre de police posé sur les genoux, fumant d'un air endormi un narghilé qui coassait comme une grenouille dans un étang. La mère d'Ameera s'était assise sous la véranda et filait; la barrière était fermée et verrouillée. La musique d'un cortège nuptial montait jusqu'à la terrasse, par-dessus la vague rumeur de la cité, tandis qu'une nuée d'insectes obscurcissait la lune au bas du ciel.

— J'ai prié, dit Ameera après un long silence, j'ai prié et demandé deux choses: d'abord, que je meure à ta place si ta mort est réclamée; puis, que je meure à la place de l'enfant. J'ai prié le Prophète et *Beebee Miriam*[1]. Crois-tu que l'un ou l'autre m'écoutera?

— Qui n'écouterait la moindre requête de tes lèvres?

— Je te demande de me parler franchement, et tu me contes des douceurs... Mes prières seront-elles entendues?

— Comment puis-je le dire? Dieu est très bon.

— Cela, je n'en suis pas sûre... Écoute-moi: si je meurs ou si l'enfant meurt, que deviendras-tu? Si tu vis, toi, tu retourneras aux hardies *mem-log* blanches, car la race attire la race.

— Pas toujours.

— Pas chez une femme, non; mais chez un homme, c'est autre chose... Un jour ou l'autre, tu retourneras aux tiens. Cela, je pourrais le supporter, à la rigueur, car alors je serai morte. Mais, à ta mort, tu seras emporté dans un endroit étrange, un paradis que je ne connais pas.

— Sera-ce le paradis?

— Bien sûr: quel Dieu te voudrait du mal?... Mais nous deux, l'enfant et moi, nous serons ailleurs et nous ne pourrons venir à toi, et tu ne pourras venir à nous... Autrefois, avant la naissance de l'enfant, je ne pensais pas à ces choses; maintenant j'y pense continuellement... Et cela est si dur!

1. La Vierge Marie.

— Il en sera ce qu'il pourra ; demain nous échappe, mais nous jouissons d'aujourd'hui et de notre amour. Maintenant, certes, nous sommes heureux.

— Si heureux qu'il faudrait assurer notre bonheur... Ta *Beebee Miriam* devrait m'écouter, puisqu'elle est une femme, elle aussi. Mais peut-être elle m'envierait... Il n'est pas convenable que des hommes adorent une femme.

Holden rit de bon cœur, à ce petit accès de jalousie.

— Ce n'est pas convenable ! Pourquoi, alors, ne m'as-tu pas empêché de t'adorer ?

— Toi, un adorateur ! et de moi, encore !... Mon roi, tes douces paroles ont fait d'Ameera ta suivante, ton esclave, la poussière que tu foules aux pieds... Et je ne voudrais pas qu'il en fût autrement ! Regarde !

Avant que Holden eût pu la retenir, Ameera s'était baissée et touchait ses pieds ; puis, se relevant avec un petit rire, elle serra Tota contre sa poitrine.

— Est-ce vrai, ajouta-t-elle d'un ton presque sauvage, que les hardies *mem-log* blanches vivent trois fois plus longtemps que nous ? Est-ce vrai qu'elles ne se marient pas avant d'être de vieilles femmes ?

— Elles se marient comme les autres... quand elles sont femmes.

— Je sais... mais elles ne se marient, dit-on, qu'à vingt-cinq ans ; est-ce vrai ?

— Oui.

— *Ya illah !* A vingt-cinq ans ! Qui prendrait, de son plein gré, même une femme de dix-huit ans ? C'est une créature... qui vieillit d'heure en heure. Vingt-cinq ans ! Je serai une vieille femme, à cet âge-là... et ces *mem-log*, elles, restent toujours jeunes. Oh ! comme je les hais !

— Qu'ont-elles à faire avec nous ?

— Je ne peux pas dire... Je sais seulement qu'il peut y avoir quelque part, sur cette terre, une femme de dix ans plus âgée que moi, qui pourra venir te prendre et se faire aimer de toi, dix ans après que je serai devenue une vieille femme... C'est injuste et cruel. Elles devraient mourir aussi.

— En attendant, avec tout cela, tu n'es qu'une enfant : je vais t'enlever dans mes bras et te porter en bas.

— Tota! Fais attention à Tota, mon seigneur! Ah! c'est toi qui es enfant!...

Ameera nicha Tota dans le creux de son cou et Holden la descendit dans ses bras; elle riait aux éclats, tandis que Tota ouvrait les yeux et souriait à la façon des chérubins.

C'était un enfant silencieux, et, avant que Holden eût pu se faire à l'idée de son existence, il était devenu un mignon petit dieu au teint cuivré, le despote incontesté de la maison d'où l'on voyait la ville. Ce furent, pour Holden et Ameera, des mois de bonheur parfait, bonheur secret, enfermé derrière la barrière de bois que gardait Pir Khan. Pendant le jour, Holden travaillait en songeant avec pitié aux hommes moins heureux que lui, et témoignait aux petits enfants une sympathie qui amusait et étonnait plus d'une mère aux petites réunions de la colonie anglaise. A la tombée de la nuit, il rejoignait Ameera, qu'il trouvait chaque fois émerveillée par les hauts faits de Tota : il savait maintenant frapper dans ses mains, mouvoir ses doigts avec intention, dans un dessein précis, — n'était-ce pas un miracle? — et, plus tard, il avait même, un beau jour, réussi à glisser tout seul de son lit très bas sur le plancher et à faire deux ou trois pas en chancelant.

— Mon cœur s'est arrêté de battre, tant j'étais heureuse! disait Ameera.

Puis Tota tenait conseil avec les animaux de la maison : les bœufs, les petits écureuils gris, la mangouste qui vivait dans un trou près du puits, et surtout avec Mian Mittu, dont il tira une fois la queue si violemment que le perroquet se mit à crier ; Ameera et Holden accoururent au bruit.

— Oh! le vilain! Quel gaillard! C'est comme cela que tu traites ton frère de la terrasse! Fi! fi! Mais je connais un charme qui le rendra aussi sage que Suleiman et Affatoun[1]... Regarde, — poursuivit Ameera, tandis qu'elle tirait d'un sac brodé une poignée d'amandes, — regarde, nous allons en compter sept, en invoquant le nom de Dieu.

Elle remit Mian Mittu, très irrité, les plumes toutes froissées, sur le haut de sa cage, et, s'asseyant entre l'oiseau et

1. Salomon et Platon.

l'enfant, elle éplucha une amande, moins blanche que ses dents.

— Oui, c'est un charme véritable, ma vie, ne ris pas. Regarde ! j'en donne une moitié au perroquet, et l'autre à Tota.

Mian Mittu avança avec précaution son bec et prit sa part qu'Ameera tenait entre ses lèvres ; elle mit l'autre morceau avec un baiser dans la bouche de l'enfant, qui le mangea lentement, en ouvrant des yeux étonnés.

— Je ferai cela tous les sept jours. Et notre trésor deviendra certainement un orateur hardi et sage... Eh ! Tota, que feras-tu quand tu seras un homme et que moi j'aurai les cheveux gris ?

Tota remua ses jambes grassouillettes qui formaient des plis adorables. Il savait se traîner par terre, mais il ne perdait pas le printemps de sa vie en discours inutiles. Il voulait avoir la queue de Mian Mittu à tirer.

Lorsqu'il fut promu à cette dignité de porter une ceinture d'argent, qui, avec un carré magique en argent gravé, pendu à son cou, était le principal de son habillement, il descendit en chancelant au jardin, — tout un périlleux voyage, — et, allant droit à Pir Khan, lui offrit tous ses bijoux en échange d'une petite promenade sur le dos du cheval de Holden : il avait vu la mère de sa mère négocier avec des colporteurs sous la véranda. Pir Khan se mit à pleurer, plaça les petits pieds mous sur sa vieille tête, en signe de fidélité, et ramena le hardi aventurier dans les bras de sa mère, déclarant que Tota serait un grand conducteur d'hommes avant d'avoir barbe au menton.

Comme il était assis, par une soirée très chaude, sur la terrasse, entre son père et sa mère, admirant les manœuvres infinies des cerfs-volants que lançaient les garçons de la ville, Tota exprima le désir d'avoir un cerf-volant, lui aussi : il le ferait lancer par Pir Khan, car il ne se souciait pas d'avoir affaire à quelque chose de plus grand que lui.

— Voyez-vous ce marmouset ! s'écria Holden.

Tota se dressa sur ses pieds :

— *Hum'park nahin hai! Hum admi hai!* Moi, pas mouset, moi, homme !

Suffoqué de cette parole, Holden se mit à considérer sérieusement l'avenir de Tota.

Peine inutile!... Cette merveille de vie était trop parfaite pour durer : aussi prit-elle fin brusquement, comme beaucoup de choses dans l'Inde, sans que rien pût le faire prévoir. Le petit seigneur de la maison, comme l'appelait Pir Khan, devint triste et se plaignit « d'avoir mal », lui qui n'avait jamais su ce que c'est que de souffrir. Ameera, folle de terreur, le veilla toute la nuit, et le lendemain, à l'aurore, une fièvre d'automne l'avait emporté. Il semblait impossible qu'il pût mourir ainsi; tout d'abord, ni Ameera ni Holden ne voulurent se rendre à l'évidence, devant le petit corps immobile dans sa couchette. Ensuite Ameera se mit à se frapper la tête contre la muraille; elle se serait jetée dans le puits du jardin si Holden ne l'avait retenue de vive force.

Heureusement pour Holden, ayant galopé jusqu'à son bureau, le plein jour venu, il y trouva un courrier extraordinairement chargé qui demandait une attention extrême et un travail acharné. Cependant il ne parut pas sensible à cette bonté des dieux.

III

Le premier choc d'une balle n'est qu'un pincement un peu fort. Holden fut lent à connaître son chagrin comme naguère à connaître son bonheur, et il éprouvait le même besoin impérieux de le cacher. Au commencement, il sentit seulement que quelque chose lui manquait et qu'Ameera avait besoin d'être consolée, lorsqu'elle s'asseyait par terre et posait la tête sur ses genoux, frissonnant à la voix de Mian Mittu qui appelait de là-haut : « Tota, Tota!... » Plus tard, il lui sembla que le monde entier, que chaque détail de la vie quotidienne venait raviver sa plaie. C'était un outrage à sa douleur que chacun de ces enfants, le soir, autour de la musique, vivant et poussant des cris, tandis que son enfant, à lui, était couché sous terre, mort. Il éprouvait une vraie souffrance lorsque l'un d'eux le touchait: et les récits des pères trop complaisants

sur les derniers hauts faits de leurs enfants le blessaient au cœur. Il ne pouvait confesser son chagrin à personne ; il ne trouvait ni aide, ni consolation, ni sympathie. Après chacune de ces mortelles journées, c'était l'enfer des reproches qu'Ameera s'adressait à elle-même, comme tous ceux qui ont perdu un enfant et qui s'imaginent qu'avec un peu d'attention ils auraient pu le sauver.

— Peut-être, disait Ameera, n'ai-je pas assez veillé sur lui. Qu'en penses-tu ? Il y avait du soleil sur la terrasse, le jour où il a joué si longtemps tout seul, pendant que moi, hélas ! je tressais mes cheveux... peut-être est-ce le soleil qui lui a donné la fièvre. Si je l'avais préservé du soleil, il vivrait peut-être encore... Oh ! ma vie ! dis-moi que je ne suis pas coupable ! Tu sais que je l'aimais comme je t'aime... Dis donc que ce n'est pas ma faute, ou bien j'en mourrai... j'en mourrai !...

— Ce n'est la faute de personne... de personne !... devant Dieu, je te le jure. C'était écrit. Que pouvions-nous faire pour le sauver ? Ce qui est fait, est fait. Soumettons-nous, ma bien-aimée.

— Il était tout pour moi. Comment puis-je ne pas y penser quand, chaque nuit, mon bras vide me dit qu'il n'est plus là ?... Oh ! Tota, Tota, reviens... reviens et vivons tous les trois ensemble comme avant !...

— Chut ! chut ! Pour ton salut, et même pour le mien, si tu m'aimes, calme-toi.

— Je vois que tu es indifférent... et comment ne le serais-tu pas ? Les hommes blancs ont des cœurs de pierre et des âmes de fer. Ah ! si j'avais seulement épousé un homme de ma race... quand même il m'aurait battue !... au lieu de manger le pain d'un étranger !

— Suis-je un étranger, mère de mon fils ?

— Et qu'es-tu donc, *sahib* ?... Ah ! pardon, pardon ! Cette mort m'a rendue folle. Tu es la vie de mon cœur, la lumière de mes yeux, le souffle de ma vie... comment ai-je pu te repousser, ne fût-ce qu'un moment !... Si tu t'en vas, vers qui tournerai-je mes yeux pour obtenir de l'aide ? Ne sois pas en colère... C'était ma douleur qui parlait, et non pas ton esclave.

— Je sais, je sais... Nous vivrons à deux, là où nous avons été trois. Nous avons d'autant plus besoin, ma chérie, de ne faire qu'un.

Ils étaient assis sur la terrasse comme à l'ordinaire. C'était par une nuit chaude, une des premières du printemps ; les éclairs dansaient à l'horizon, sur une musique intermittente jouée par un tonnerre lointain.

Ameera se serra contre Holden.

— La terre desséchée est comme une vache qui beugle pour demander de la pluie... J'ai peur. Ce n'est plus comme autrefois, quand nous comptions les étoiles. Mais tu m'aimes autant qu'autrefois, bien que le lien de notre vie soit défait ? Réponds !

— Je t'aime encore plus, parce qu'un nouveau lien s'est formé entre nous depuis que nous avons souffert ensemble ; et tu le sais bien.

— Oui, je le sais, murmura-t-elle. Mais il est bon de t'entendre parler ainsi, toi, ma vie, qui sais si bien consoler les affligés !... Je ne veux plus être un enfant, mais une femme qui pourra être une aide pour toi. Écoute, donne-moi ma *sitar* et j'aurai le courage de chanter.

Elle prit une légère *sitar* incrustée d'argent et entonna le chant du grand héros, le rajah Rasalu. Sa main glissa sur les cordes, la mélodie s'arrêta haletante, inachevée, et, sur un ton très bas, Ameera se remit à fredonner cette chanson de nourrice :

Les prunes sauvages poussent dans la jungle... A deux sous la livre !
A deux sous la livre, *baba !* A deux sous !...

Les larmes lui vinrent aux yeux, et, de nouveau, elle se révolta contre la destinée jusqu'à ce qu'elle se fût endormie, gémissant un peu dans son sommeil, son bras droit éloigné du corps comme pour protéger quelque chose qui n'était plus là...

Cependant, la vie devint un peu plus facile pour Holden. Le chagrin toujours présent le poussait à travailler, et le travail avait cela de bon qu'il occupait son esprit neuf ou dix heures par jour. Ameera restait assise, toute seule, à la maison, et ne cessait de rêver, mais elle se sentait plus heureuse en

voyant que Holden souffrait moins. Ils goûtaient de nouveau tous deux un peu de bonheur, mais cette fois avec crainte.

— C'est parce que nous aimions Tota qu'il est mort. La jalousie de Dieu était sur nous, dit Ameera. J'ai suspendu une grande jarre noire devant notre fenêtre pour détourner le mauvais œil. Ne nous laissons pas aller à montrer notre joie, mais glissons tout doucement sous la lumière des étoiles, de peur que Dieu ne nous découvre.

Et dès lors, ils répétaient tous deux à chaque instant : « Ce n'est rien, ce n'est rien », espérant que le Ciel les entendrait.

Le Ciel était occupé d'autre chose. Il avait accordé à trente millions d'âmes quatre années d'abondance pendant lesquelles les blés avaient été beaux, les hommes bien portants, la natalité en progression régulière; les districts accusaient une population purement agricole de neuf cents à deux mille âmes par mille carré. Il était temps de faire de la place. Le représentant de Tooting le Bas, voyageant à travers l'Inde en redingote, coiffé d'un chapeau haute forme, se répandait en éloges sur les bienfaits de l'administration anglaise et ne voyait plus rien à souhaiter que l'établissement d'un véritable système électoral, à base bien large. Ses hôtes, gens patients, l'accueillaient avec un sourire de bienveillance, et lorsqu'il s'arrêta devant un arbre, le *dhak*, pour admirer en termes choisis la floraison précoce de ses fleurs rouges, signe de sécheresse prochaine, ses hôtes sourirent plus que jamais.

Le député commissaire de Kot-Kumharsen, de passage au club, conta gaiement une histoire dont la conclusion fit passer un frisson dans le dos de Holden.

— Il n'ennuiera plus personne, celui-là! Non, de ma vie, je n'ai vu un homme aussi étonné. Ma parole, j'ai cru qu'il en ferait une interpellation à la Chambre! Figurez-vous que sur son bateau, un des voyageurs, son voisin de table, a été pincé par le choléra, et il est mort en dix-huit heures. Il n'y a pas de quoi rire, mes amis! Le représentant de Tooting le Bas est furieux, mais encore plus effrayé : je crois qu'il ne tardera pas à priver l'Inde de sa chère personne...

— Je donnerais beaucoup pour qu'il fût foudroyé à son tour : cela engagerait quelques sacristains de même farine à

rester dans leur paroisse. Mais que signifie cette histoire de choléra? La saison est trop peu avancée pour qu'il y ait rien à craindre!

Ainsi parla le directeur d'une saline sans dividendes.

— Je n'en sais rien, répondit le député commissaire d'un ton pensif. Nous avons une invasion de sauterelles. Le choléra sporadique règne dans le nord... nous l'appelons sporadique par respect humain!... La récolte de printemps est maigre, au moins dans cinq districts, et personne ne sait quand viendront les pluies d'hiver. Le mois de mars approche. Je ne veux effrayer personne, mais j'ai idée que la nature va régler ses comptes, cet été, avec un grand crayon rouge.

— Juste au moment où je voulais prendre un congé! cria une voix au fond de la pièce.

— Il n'y aura guère de congés, cette année, mais il pourrait bien y avoir des promotions... Je suis venu persuader au gouvernement d'inscrire mon canal, mon fameux canal, sur la liste des travaux ordonnés pour venir en aide aux victimes de la famine. Il souffle un vent pernicieux qui ne me dit rien de bon. Je finirai par l'avoir, mon canal!

— Alors, c'est l'ancien programme, remarqua Holden : famine, fièvre et choléra!

— Eh non! Ce n'est qu'une disette locale, avec une sécheresse extraordinaire : vous verrez cela dans les rapports, si vous vivez seulement jusqu'à l'année prochaine... Vous avez une fière chance, vous : pas de femme à envoyer au loin, à l'abri de l'épidémie! Les postes sur les hauteurs seront pleins de femmes, cette année.

— Il me semble que vous êtes enclin à exagérer les bavardages des marchés, — dit un jeune légiste, employé au secrétariat. — J'ai fait mes observations de mon côté...

— Je n'en doute pas, répliqua le député commissaire, mais vous avez encore beaucoup à observer, mon fils. Par la même occasion, je vous ferai remarquer...

Et il le prit à part pour discuter la construction du canal si cher à son cœur.

Deux mois plus tard, comme le député l'avait annoncé, la nature se mit à régler ses comptes avec un crayon rouge. Après la récolte de printemps, des cris s'élevèrent qui

réclamaient du pain, et le gouvernement, qui avait décrété que personne ne mourrait de faim, envoya du blé. Alors accourut le choléra des quatre coins de l'empire. Il frappa un pèlerinage de cinq cent mille âmes autour d'un sanctuaire fameux. Plusieurs moururent aux pieds de leur dieu; les autres s'enfuirent, emportant avec eux le germe de la contagion. Elle atteignit une ville forte où elle tua deux cents personnes en un jour. Les gens envahissaient les trains, s'accrochant aux marchepieds, s'accroupissant sur le toit des wagons. Le choléra les suivait : à chaque station, on retirait du train des morts et des mourants, sur les quais lavés au jus de citron et à l'acide phénique. Beaucoup expiraient au bord des routes, et les chevaux des Anglais faisaient un écart à la vue des cadavres couchés dans l'herbe. Les pluies ne tombaient toujours pas et la terre devenait d'airain. Les Anglais envoyaient leurs femmes sur les hauteurs, et continuaient à faire leur service, avançant à mesure qu'ils étaient commandés pour combler les vides sur la ligne de bataille. Holden, malade de terreur à la pensée de perdre le trésor le plus précieux qu'il eût en ce monde, avait fait tout son possible pour persuader à Ameera de se retirer avec sa mère dans l'Himalaya.

— Pourquoi m'en irais-je? demanda-t-elle un soir, sur la terrasse.

— Il y a une épidémie, les gens meurent et toutes les *mem-log* blanches sont parties.

— Toutes?

— Toutes... sauf peut-être quelque vieille teigne qui, pour contrarier son mari, s'amuse à risquer la mort.

— Non, celle qui reste est ma sœur et tu ne dois pas l'injurier, car moi aussi je serai une teigne... Je suis bien aise que toutes ces hardies *mem-log* soient parties.

— Est-ce à une femme ou à un bébé que je parle? Va t'-en sur les hauteurs et je veillerai à ce que tu voyages comme une fille de roi. Songes-y, enfant : tu seras couchée dans un char en laque rouge traîné par des bœufs, avec des stores et des rideaux, et des paons en cuivre jaune au timon, et des tentures d'étoffe rouge. J'enverrai deux ordonnances pour te garder et...

— Tais-toi! C'est toi qui es un enfant de parler ainsi.

A quoi me serviraient de pareils joujoux? Il aurait caressé les bœufs, lui, joué avec les housses; oui, pour l'amour de lui, peut-être je serais partie : tu m'as rendue si anglaise! A présent, non! Laissons les *mem-log* s'enfuir!

— Leurs maris les renvoient, ma bien-aimée.

— Très bien! Depuis quand es-tu mon mari pour me commander? Je t'ai donné un fils, voilà tout. Tu ne m'es rien que le désir unique de mon âme. Comment pourrais-je partir quand je sais que s'il t'arrivait le moindre mal... gros comme l'ongle de mon petit doigt... tiens, est-ce petit?... je le sentirais toujours, fussé-je en paradis. Ici, cet été, tu pourrais mourir, — mourir, *ai, janee!* [1] — et, à ton lit de mort, une femme blanche viendrait te soigner et elle me volerait ton dernier regard d'amour.

— L'amour ne vient pas en un moment, ni sur un lit de mort!

— Que sais-tu de l'amour, cœur de pierre? Elle recevrait, en tout cas, tes remerciements, et, par Dieu et par le Prophète, et par Beebee Miriam, la mère de ton prophète, cela, je ne le souffrirai jamais. Mon seigneur et mon amour, ne perdons pas notre temps à parler follement de départ. Où tu es, je reste. Cela suffit.

Elle passa son bras au cou de Holden, et mit la main sur sa bouche.

Il y a peu de bonheurs plus complets que ceux que l'on goûte à la dérobée sous une menace perpétuelle. Holden et Ameera restaient assis côte à côte et riaient, se donnant toutes sortes de noms de tendresse bien faits pour exciter la colère des dieux. La ville, au-dessous d'eux, était à la torture. Des brasiers de soufre flambaient dans les rues; les conques hurlaient et mugissaient dans les temples hindous, aux oreilles des dieux sourds. Il y avait service au grand sanctuaire musulman, et l'appel à la prière, du haut des minarets, ne cessait presque pas. Holden et Ameera entendaient les gémissements s'élever dans les maisons des morts et, un jour, ce fut le cri d'une mère qui avait perdu son enfant et qui le rappelait.... Dans la grise lumière de l'aube, ils voyaient

1. « Mon bien-aimé! »

emporter les cadavres hors des barrières de la ville, chaque civière avec son petit cortège de pleureurs. Et ils s'embrassaient en frissonnant.

C'était un terrible règlement de comptes : la terre était fatiguée, elle éprouvait le besoin de respirer un peu avant que le torrent de la vie habituelle, facile, reprît son cours. Les enfants de pères adolescents et de mères à peine nubiles ne pouvaient résister au mal. On attendait seulement que le glaive rentrât au fourreau, en novembre, si telle était la volonté du ciel. Il y avait des vides parmi les Anglais, mais ces vides étaient bientôt remplis. Le service des secours aux affamés, l'établissement d'abris pour les cholériques, la distribution des remèdes et les quelques précautions sanitaires possibles, tout cela continuait : on se conformait aux ordres.

On avait dit à Holden de se tenir prêt à remplacer le premier qui tomberait. Il passait, chaque jour, douze heures loin d'Ameera, et elle pouvait mourir en trois heures. Il songeait à ce qu'il souffrirait s'il ne pouvait la voir pendant trois mois ou si elle mourait en son absence. Il était absolument certain qu'elle lui serait reprise, — tellement certain qu'un jour, lorsqu'il interrompit la lecture d'un télégramme, leva la tête et vit Pir Khan tout hors d'haleine, sur le seuil de la porte, il se mit à rire tout haut :

— Eh bien ?...

— Lorsqu'il passe un cri dans la nuit et que l'esprit déjà bat des ailes dans la gorge, qui donc possède un charme assez puissant pour le retenir ? Viens vite, fils du ciel ! C'est le choléra noir.

Holden galopa jusque chez lui. Le ciel était lourd de nuages, car les pluies si longtemps attendues étaient proches et la chaleur étouffante. La mère d'Ameera vint au-devant de lui dans la cour, toute en larmes.

— Elle se meurt, sahib ; elle se laisse mourir, elle est presque morte. Que dois-je faire, sahib ?

Ameera était couchée dans la chambre où Tota était né. Elle ne bougea point lorsque Holden entra : l'âme humaine est solitaire, et, quand elle est près de partir, elle se cache dans une région brumeuse, sur une frontière où les vivants ne peuvent la suivre.

Le choléra noir fait sa besogne tranquillement et sans explications. Ameera était terrassée comme si l'ange de la mort en personne avait mis la main sur elle. Sa respiration précipitée indiquait l'effroi ou la douleur; cependant ni ses yeux ni sa bouche ne répondaient aux baisers de Holden.

Il n'y avait rien à dire ni à faire. Holden ne pouvait qu'attendre et souffrir. Les premières gouttes de pluie commençaient à tomber sur le toit: il entendit les cris de joie que poussait la ville desséchée.

L'âme d'Ameera sembla revenir ; ses lèvres remuèrent. Holden se pencha pour écouter.

— Ne garde rien de moi, dit Ameera; ne prends pas une seule mèche de cheveux sur ma tête : *elle* te forcerait à les brûler, plus tard. Et cette flamme, je la sentirais... Plus près ! penche-toi plus près !... Souviens-toi seulement que j'ai été à toi et que je t'ai donné un fils. Quand bien même tu épouserais demain une femme blanche, tu ne connaîtras plus le plaisir de recevoir ton premier-né dans tes bras. Souviens-toi de moi lorsqu'un fils te sera donné... celui qui portera ton nom devant les hommes. Que ses malheurs retombent sur ma tête ! J'atteste... j'atteste... — ses lèvres soufflaient les mots à l'oreille de Holden — qu'il n'y a pas d'autre Dieu... que toi, mon bien-aimé !

Elle expira. Holden restait là, immobile, sans aucune pensée; le bruit que fit la mère en soulevant le rideau le réveilla.

— Est-elle morte, sahib ?

— Oui.

— Alors, je vais la pleurer; puis je ferai un inventaire des meubles : ils seront à moi, n'est-ce pas ? le sahib ne compte pas les reprendre ? C'est si peu, si peu de chose ! Et je suis une vieille femme : je voudrais être bien couchée.

— Pour l'amour de Dieu, tais-toi ! Sors et va pleurer là où je ne pourrai t'entendre.

— Sahib, dans quatre heures elle sera enterrée.

— Je connais la coutume. Je m'en irai avant qu'on l'emporte. Occupe-toi de tout cela. Aie soin que le lit... le lit... où elle est couchée...

— Ah ! oui... ce beau lit en laque rouge. J'en ai envie depuis longtemps...

— Aie soin qu'on n'y touche pas, qu'il reste ici à ma disposition. Tout le reste, dans la maison, est pour toi. Loue une charrette, prends tout et va-t'en, et qu'avant le lever du soleil, il n'y ait plus rien dans la maison que ce que je t'ai ordonné de respecter.

— Je suis une vieille femme... J'aurais voulu rester, au moins pour les jours de deuil... et les pluies ont justement commencé... où irai-je ?

— Cela m'est égal ! Je t'ordonne de partir. Le mobilier vaut un millier de roupies, et mon ordonnance t'en apportera ce soir une centaine.

— C'est bien peu. Songe à ce que va coûter la voiture de déménagement.

— Tu n'auras rien si tu ne t'en vas pas tout de suite. Va-t'en, laisse-moi avec ma morte !

La mère descendit l'escalier en traînant ses sandales, et, dans son désir de ramasser tout ce qui garnissait la maison, elle oublia de pleurer. Holden resta auprès d'Ameera. Il entendait la pluie qui faisait rage sur le toit. Le bruit l'empêchait de lier ses pensées, malgré tous ses efforts. Quatre ombres enveloppées de blanc se glissèrent toutes mouillées dans la chambre et le regardèrent fixement à travers leurs voiles. C'était les laveurs de morts. Holden quitta la chambre et rejoignit son cheval. Il était arrivé par une chaleur accablante et morne, dans une poussière où l'on enfonçait jusqu'à la cheville ; il trouvait maintenant la cour changée en mare criblée de pluie où grouillaient des grenouilles ; un torrent d'eau jaune coulait sous la barrière, un vent furieux chassait les ondées contre les murs de boue. Pir Khan frissonnait dans sa petite cabane, et le cheval piaffait avec impatience dans l'eau.

— On m'a dit quel est l'ordre du sahib, fit Pir Khan ; c'est bien. La maison est maintenant désolée. Je m'en vais aussi, car ma figure de singe rappellerait le passé. Quant à ton lit, je le porterai chez toi dans la matinée. Mais penses-y, sahib, ce sera pour toi comme le couteau que l'on retourne dans la plaie. Je vais faire un pèlerinage et je n'emporte pas d'argent. J'ai engraissé grâce à la protection de ta seigneurie, dont le chagrin est mon chagrin. Je vais lui tenir l'étrier pour la dernière fois.

Il prit le pied de Holden dans ses deux mains, et le cheval bondit sur la route. Les bambous craquaient et fouettaient le ciel; les grenouilles coassaient de toutes parts. Holden ne pouvait rien voir : il avait la pluie dans la figure. Il mit sa main devant ses yeux et murmura :

— O brute! triple brute!...

La nouvelle était arrivée jusqu'à son *bungalow*. Holden le lut dans les yeux de son domestique, lorsque Ahmed Khan lui apporta le déjeuner et que, pour la première et la dernière fois de sa vie, il posa la main sur l'épaule de son maître en disant :

— Mange, sahib, mange. Cela fait du bien, quand on a du chagrin. Moi aussi, je sais ce que c'est. Les ombres vont et viennent, sahib, les ombres vont et viennent. Voilà des œufs brouillés.

Holden ne put ni manger ni dormir. Les cieux, cette nuit-là, versèrent huit pouces de pluie sur la terre qui s'en trouva nettoyée. Les eaux renversèrent les murs, coupèrent les routes, ouvrirent et vidèrent les fosses peu profondes du cimetière musulman. Il plut encore tout le jour suivant et Holden resta chez lui, absorbé dans sa douleur. Le matin du troisième jour, il reçut un télégramme qui disait seulement :

« Ricketts, Myndonie, mourant. Holden remplacer immédiatement. »

Il se dit qu'avant de partir, il aimerait jeter un dernier regard sur la maison où il avait été maître et seigneur. Il y avait une éclaircie ; la terre vigoureuse fumait au soleil.

Il trouva que la pluie avait entièrement détruit les piliers de boue qui encadraient la barrière, et cette lourde barrière elle-même, qui avait gardé sa vie, pendait lamentablement à un seul gond. Une herbe haute de trois pouces remplissait la cour; la loge de Pir Khan était vide et le chaume trempé s'était affaissé entre les poutres. Un écureuil gris avait pris possession de la véranda comme si la maison était inhabitée depuis trente ans et non depuis trois jours. La mère d'Ameera avait tout enlevé sauf quelques paillassons moisis. Le tic-tac des petits scorpions courant sur le plancher était le seul bruit dans toute la maison. La chambre d'Ameera, celle où Tota avait vécu, étaient chargées de moisissure, et l'étroit

escalier conduisant à la terrasse était zébré, taché de boue laissée par les eaux.

Holden vit tout cela et sortit pour aller rejoindre sur la route le propriétaire, Durga Dass, qui arrivait majestueux, l'air affable, vêtu de mousseline blanche, dans son *buggy*. Il regardait comment le toit avait supporté les premières pluies.

— J'ai entendu dire, fit-il, que vous ne vouliez plus garder la maison, sahib?

— Qu'en ferez-vous?

— Je la remettrai peut-être à louer.

— Alors, je la garde jusqu'à mon retour.

Durga Dass resta un moment silencieux.

— Vous ne la garderez pas, sahib, dit-il. Moi aussi, quand j'étais jeune... Mais aujourd'hui je fais partie de la municipalité... hé là!... Non. Quand les oiseaux ont déniché, à quoi bon garder le nid? Je ferai démolir la maison: le bois vaudra toujours quelque chose. Je la ferai démolir et la municipalité fera une route qui passera par ici, comme on le demandait, pour mener de là-haut jusqu'au mur de la ville. Et personne ne pourra plus dire où s'élevait la maison.

RUDYARD KIPLING

(Traduction d'AUGUSTE MONOD.)

LE RETOUR DE HARTWELL[1]

29 avril 1814. — Louis XVIII était hier à Amiens, où il devait coucher, et aujourd'hui il arrive au château de Compiègne, où les maréchaux lui seront présentés. Le jour même où je quittais Mayence, il débarquait à Calais. Chacun se communique avec curiosité les détails qu'on peut se procurer de son voyage, et l'épisode le plus insignifiant donne lieu à des commentaires sans fin. Le roi habitait depuis 1810 le petit château d'Hartwell, dans le comté de Buckingham, à seize lieues de Londres, et a quitté sa résidence le 23 pour s'embarquer à Douvres, après avoir fait à Londres une entrée solennelle. Lorsque la petite flotte qui escortait le *Roya-Sovereign* est arrivée en vue de Calais, le roi s'est avancé à la proue du bâtiment et, ôtant son chapeau, il a mis la main sur son cœur. Puis, levant les yeux au ciel, il a semblé remercier ardemment le ciel qui le rendait à sa patrie. Son premier soin, du reste, a été de se rendre à la cathédrale pour remercier Dieu de son retour. Il était accompagné du prince de Condé, du duc de Bourbon et de Madame Royale;

1. Après la campagne de 1813, où il s'était distingué d'une façon toute particulière, le général de Reiset avait pris, le 5 janvier 1814, le commandement de la place de Mayence que l'ennemi devait investir sans pouvoir y pénétrer. Bloqué par les Cosaques pendant près de quatre mois, il revenait, sitôt les communications rétablies, apporter les actes d'adhésion de toute la garnison au gouvernement de Louis XVIII. Arrivé à Paris l'avant-veille, il les avait remis sur-le-champ au comte d'Artois, lieutenant-général du royaume.

cette dernière a pressé sur ses lèvres le bouquet de lys qu'on lui a présenté à son arrivée et l'a attaché sur sa poitrine. Le roi, qui tendait les bras à son peuple, a été reçu avec un enthousiasme au-dessus de toute attente ; les autorités lui ont annoncé qu'un monument serait élevé sur le rivage, au lieu même de son débarquement, et qu'on graverait sur une plaque de bronze l'empreinte de son pied pour perpétuer le souvenir de son arrivée sur le sol de la France. La plaque sera vraisemblablement de grande taille, car, d'après ce qu'on raconte, le roi a les pieds et les jambes démesurément enflés par la goutte.

Il a donné audience à tous les fonctionnaires et aux corporations, et, lorsqu'est venu le tour des Frères de la Doctrine chrétienne : « Faites de bons chrétiens, leur a-t-il dit, vous ferez de bons Français. »

Le 26, Louis XVIII a quitté Calais et a été coucher à Boulogne-sur-Mer. Le 27, il était à Montreuil, puis à Abbeville, et il a été reçu à Hampont, frontière du département de la Somme, par le préfet M. de la Tour du Pin. Il est arrivé le 28 à Amiens, où son entrée a été saluée par des acclamations enthousiastes : « Le voilà ! c'est notre roi, c'est lui ! » s'écriait-on de toutes parts. Les rues étaient sablées, enguirlandées de verdure et pavoisées de drapeaux blancs, la plupart enrichis de fleurs de lys. Aux fenêtres, des femmes en blanc agitaient leur mouchoir et laissaient tomber des fleurs, tandis qu'au-devant du cortège royal une gracieuse troupe de jeunes filles s'avançait en chantant des chœurs et des hymnes en l'honneur des Bourbons.

Le comte d'Artois est entré à Paris dès le 11, escorté de la garde nationale, et il a été nommé lieutenant général du royaume le jour même de l'abdication de Napoléon. Il est acclamé, paraît-il, chaque fois qu'il se montre en public, et l'on raconte qu'il a l'extérieur le plus agréable et le plus séduisant. Il a su dès son arrivée conquérir tous les cœurs. Le 11 avril, en arrivant à Livry, il a dit au détachement de la garde nationale venu à sa rencontre : « Mes amis, j'aime l'uniforme que vous portez, il est celui d'un grand nombre de bons Français; j'en ai fait faire un pareil dans la bonne ville de Nancy, et je n'en aurai point d'autre pour mon

entrée à Paris. » Cela a produit bon effet. Il s'est installé aux Tuileries, où tout est resté absolument tel que du temps de Napoléon. C'est au point que le grand dîner qu'il a offert aux maréchaux a été servi dans la vaisselle et l'argenterie marquées de l'N impériale. Tout d'abord cela a jeté un froid, mais le prince a tant de bonne grâce, il a tant de verve et de gaieté qu'il a charmé tous ses convives.

1er mai. — J'ai suivi le conseil du duc d'Elchingen et me suis rendu sans retard à Compiègne, où le Roi va passer quelques jours. J'avais été voir le maréchal dès mon arrivée à Paris, et il m'avait vivement engagé à aller le plus tôt possible présenter mes hommages.

J'ai vu d'abord le Roi aller à la messe et traverser la Salle des gardes, à onze heures; il avait passé la matinée à travailler chez lui, avec le comte d'Artois et le duc de Berry, arrivés le matin de Paris.

En revenant de la chapelle du château, une députation des dames de la Halle lui a présenté un bouquet et une couronne de lys et de fleurs d'oranger. Sa Majesté a répondu à leur compliment, puis est rentrée dans son appartement. C'est alors que je lui ai été présenté, ainsi que toutes les personnes venues pour lui faire leur cour. Il a eu pour tous un mot gracieux et a trouvé le moyen de dire à chacun quelque chose de flatteur. Il a la plus belle physionomie, avec un air de franchise et de majesté. Il a de la difficulté à marcher et porte à ses grosses jambes des bottes de velours rouge bordées d'un cordonnet d'or; mais, quoique sa taille soit peu élevée et qu'il ait un fort embonpoint, il n'en a pas moins l'air le plus noble et le port le plus imposant. Le Roi a cinquante-huit ans : son regard plein de vivacité et d'expression donne beaucoup de jeunesse à son visage, qui est resté frais et coloré et contraste de la façon la plus heureuse avec ses cheveux blancs poudrés à frimas et relevés sur le sommet de la tête. L'extrémité bouclée de sa chevelure est nouée en forme de queue et attachée par un ruban noir; c'est la coiffure que tout le monde portait dans sa jeunesse, que j'ai portée moi-même et que quelques-uns n'ont point encore abandonnée.

La courbe accentuée de son nez, signe caractéristique chez tous les Bourbons, accentue encore l'air de dignité calme et noble que reflète l'ensemble de sa personne. Il a un son de voix des plus agréables et s'exprime avec une aisance si tranquille qu'il semble vraiment qu'il n'ait jamais cessé d'être au milieu de sa cour, recevant les hommages de ses sujets. Pour moi, je me reportais aux souvenirs de mon enfance, au temps du bon et malheureux Louis XVI, et je ne pouvais me défendre d'une émotion profonde en me trouvant en présence de ce descendant de tant de rois qui revient prendre possession de son trône légitime avec une si longue succession de malheurs. L'impression que j'ai ressentie maintes fois lorsque j'eus l'occasion d'approcher Napoléon ne pouvait se comparer à celle qui m'étreignait en ce moment; la crainte et l'admiration qui vous possédaient en présence de l'empereur se changeaient maintenant en un respectueux attendrissement que mon cœur trop ému ne pouvait contenir. Le premier avait été un maître respecté, mais redouté et sévère; le second, au contraire, malgré le prestige de royale grandeur qui se dégageait de toute sa personne, semblait être un bon père revenant auprès de ses enfants. On était terrorisé par l'un, on est séduit entièrement par l'autre.

Le Roi était vêtu d'un frac gros bleu à boutons d'or, orné de fleurs de lys, avec de grosses épaulettes où l'on voit brodée la couronne royale. Sur son gilet blanc, par-dessus son habit, passe un large cordon bleu de ciel qui est l'ordre du Saint-Esprit. Il portait encore plusieurs plaques sur le côté gauche, et, à sa boutonnière, étaient attachées plusieurs croix dont j'ignore le nom. Une épée et une canne complètent son costume. Madame Royale accompagnait le Roi et, après la messe, s'est rendue dans le parterre où je lui ai été présenté avec un grand nombre de personnes. Elle était habillée on ne peut plus simplement d'une robe de gros de Tours blanche, et coiffée d'un long voile retenu par une guirlande de fleurs. Son abord est affable, bien que sa physionomie exprime plutôt la froideur; ses traits sont un mélange de ceux de son père et de sa mère, mais une expression de tristesse répandue sur son visage rappelle tout ce qu'elle a souffert. La princesse n'est ni coquette, ni frivole, et semble plus âgée qu'elle ne l'est réellement,

puisqu'elle a trente-cinq ans à peine, mais il m'a semblé que la forme surannée de ses vêtements, trop éloignés de la mode, devait y être pour beaucoup. Sa voix est un peu brusque, mais on dit qu'en revanche, il n'est point de qualités que cette pieuse princesse n'ait reçues en partage. Il paraît qu'elle a été fort jolie dans sa jeunesse, maintenant on peut dire que c'est une belle personne qui en impose plutôt par un air majestueux que par ses charmes. En se promenant dans le parc, elle a aperçu les Sœurs de charité qui osaient à peine s'approcher pour venir la saluer. Elle s'est aussitôt avancée vers elles en leur disant : « Mes Sœurs, je vous vois avec grand plaisir, je vous recommande les pauvres, les malades, je sais qu'avec vous cette recommandation n'est pas nécessaire, mais n'y voyez qu'un mouvement de mon cœur paternel. » Cette respectable princesse les a ensuite félicitées de leur pieux dévouement et leur a parlé avec sensibilité.

Dès le matin, un courrier était arrivé à Compiègne, annonçant que l'empereur Alexandre devait partir à dix heures de Paris pour venir saluer Louis XVIII. Je l'ai vu arriver, à quatre heures, dans une voiture toute simple et sans suite. Il n'avait pour escorte que le détachement de la garde d'honneur qu'on avait envoyé au-devant de lui à Verberie. Il était accompagné de son premier aide de camp, le général Tchernitscheff. Le vieux prince de Condé l'attendait au bas du grand escalier et l'a conduit aussitôt dans les appartements du Roi. Les deux souverains se sont embrassés et ont eu ensemble un long et cordial entretien. Le soir, l'empereur de Russie a dîné au château, il était placé entre le Roi et la duchesse d'Angoulême et causait avec eux avec le plus tendre abandon. Le couvert était fort nombreux, différentes personnes de marque avaient été invitées, entre autres le prince de Benévent. Le duc d'Elchingen que j'ai pu joindre un instant, était également du dîner avec le maréchal Moncey et le duc de Raguse. Ce sont les seuls maréchaux restés à Compiègne. Monsieur et le duc de Berry sont rentrés le soir à Paris, ils sont partis à sept heures et demie, je me suis mis en route quelques instants après eux. Dans la journée, MM. Gatteaux père et fils, les célèbres graveurs, ont obtenu du Roi une séance pour faire son portrait et le graver en médaille. On dit que le Roi ren-

trera à Paris le 3 mai; les maréchaux qui sont revenus à Paris hier soir ont été ravis de l'accueil de Louis XVIII; il a su dire à chacun le mot qui convenait et, par ses questions, toutes faites à propos, il a su conquérir ceux qui l'ont approché.

Il paraît que le Roi est arrivé le 29, dans l'après-midi, comme on l'avait annoncé; le duc de Raguse et le maréchal Ney s'étaient rendus une lieue plus loin que Compiègne pour complimenter Sa Majesté. C'est le maréchal Ney qui a pris la parole, et le Roi lui a répondu de la façon la plus obligeante. Une fort belle réception avait été organisée par M. de Lancry, maire de Compiègne, et, lorsque la berline royale, attelée de six chevaux, est entrée dans la cour du château, les soldats suisses et les gardes nationaux s'y trouvaient rangés, portant en guise de ceinture une large écharpe blanche sur leur uniforme. Le Roi était accompagné de madame la duchesse d'Angoulême, et une autre berline, qui l'avait précédé de quelques instants, était occupée par le prince de Condé et le duc de Bourbon. Toutes les avenues étaient garnies de monde, attendant depuis le matin avec la plus vive émotion; les uns avides de le reconnaître, les autres de voir le roi de France pour la première fois. En descendant de voiture, Louis XVIII s'est rendu aussitôt dans son appartement où l'attendait une députation du Corps législatif; c'est là également que le prince de Wagram lui a présenté tous les maréchaux de l'Empire qui s'appellent maintenant les maréchaux de France. Il a rappelé le panache blanc de Henri IV, autour duquel se rallièrent jadis les fidèles du Béarnais, et a ajouté que tous les maréchaux voulaient suivre ce noble exemple et venir se grouper autour de leur souverain légitime. Le Roi a paru fort content et a répondu gracieusement qu'il était heureux et fier de se trouver au milieu d'eux : « Je compte, leur a-t-il dit, sur vos sentiments d'amour et de fidélité, et, d'ailleurs, a-t-il ajouté en montrant sa coiffure, voilà le plumet blanc de Henri IV, il sera toujours à mon chapeau. » Il les a ensuite invités à dîner, a bu à leur santé et à celle de l'armée, et s'est montré toute la soirée plein d'égards et d'attentions pour chacun d'eux en particulier. Les gentilshommes de service et madame de Montboissier, dame d'honneur de madame la duchesse d'An-

goulême, avaient également été priés, avec quelques personnes de distinction, de prendre part au dîner. Cette dame est, m'a-t-on dit, la fille de M. de Malesherbes, le courageux défenseur de Louis XVI. Le dîner a été servi à huit heures, et tous ceux qui étaient au château ont pu circuler librement autour de la table, d'après l'ordre exprès de Sa Majesté. La foule était si grande dans le salon, que l'on pouvait à peine servir. Avant le repas, on a présenté les dames qui se trouvaient dans la ville ; toutes avaient hâte de contempler ses traits vénérables. Le roi voulait encore retenir les maréchaux près de lui, mais ils ont répondu avec à-propos qu'ils avaient hâte de retourner à Paris pour faire connaître à tous son bienveillant accueil.

— C'est sur vous, messieurs, que je veux désormais m'appuyer, leur a dit alors Sa Majesté, se levant et mettant sa main sur le bras du duc de Tarente ; approchez-vous, entourez-moi comme aujourd'hui, et continuez à être toujours de bons Français. J'espère que désormais la France n'aura plus besoin de votre épée, mais, morbleu ! messieurs, s'il fallait de nouveau la tirer, tout goutteux que je suis, je marcherais avec vous.

Il n'y a partout qu'une joie sans mélange, et il me semble que tous les cœurs volent avec enthousiasme vers ce noble souverain qui nous ramène la paix, et qui, aux témoignages de l'allégresse publique, a répondu par ceux de la plus touchante bienveillance et de la plus profonde sensibilité. J'ai pris ma part de la satisfaction générale et suis rentré chez moi ému et charmé.

2 mai. — Le Roi est arrivé à Saint-Ouen à six heures moins un quart. Les relais avaient été commandés à dix heures du matin pour le départ de Compiègne. Une fête avait été préparée dans les environs de Stains, sur les limites du département de la Seine, où le chevalier du Bos, sous-préfet de Saint-Denis, lui a souhaité la bienvenue. Je m'y suis rendu dans l'après-midi avec la foule des habits brodés ; le Roi est descendu au château qui appartient au comte Vincent Potoçki. Je l'ai vu souper et, aussitôt après, nous avons été admis à le saluer. On a vu défiler une foule de députations qui ont

prononcé des harangues. Le grand-maître de l'Université a assuré, dans son discours, Sa Majesté des sentiments dont tous étaient pénétrés pour le petit-fils de Henri IV, puis ç'a été le tour des commissaires aux départements ministériels, de la Cour de cassation, du Sénat, de la Cour royale et de la Cour des comptes :

— Messieurs, a dit le Roi à cette dernière députation, mes besoins personnels ne seront jamais rien pour moi, mais ceux de l'État sont et seront toujours mon unique souci.

Le Roi était assis dans un fauteuil, vêtu du même costume que la veille, et mon impression d'avant-hier ne s'est point modifiée, il est impossible d'allier plus de noblesse à plus de bonté dans la physionomie. Il a répondu à tous avec une expression qui a ému les moins sensibles, et la bonté vient tempérer si heureusement sur ses traits la majesté royale, qu'il semble qu'en passant par sa bouche les paroles gracieuses qu'il prononce acquièrent un nouveau prix. Il avait l'air content et heureux ; par moments, un sourire très fin paraît sur ses lèvres généralement entr'ouvertes ; il doit être doué d'une grande perspicacité et ne doit pas être long à juger son monde.

Le Roi a été particulièrement aimable pour le maréchal Moncey et lui a dit gracieusement : « Monsieur le maréchal, je sais tout le bien que vous avez fait et tout le mal que vous avez empêché. »

Le comte d'Artois est aussi svelte et élancé que le Roi est court et alourdi par l'embonpoint. C'est un fort beau cavalier et il a fait jadis l'ornement de la cour de Louis XVI, qu'il a rempli de ses aventures galantes. Doué de tous les avantages extérieurs et de toutes les qualités que donne un vif esprit d'à-propos, il était la coqueluche de toutes les belles et le roi de la mode. On n'en était plus à compter ses conquêtes et on dit qu'il n'en rencontrait guère de cruelles. Maintenant, c'est un prince pieux et rangé, mais qui a gardé de sa jeunesse une élégance et une grâce chevaleresque qui excitent les transports de la foule chaque fois qu'il paraît en public. Il est plus jeune de deux ans que son frère et est âgé par conséquent de cinquante-six ans. Sa femme, Marie-Thérèse de Savoie, n'a jamais joué dans sa vie qu'un rôle effacé, et je ne crois pas qu'il l'ait rendue très heureuse ; il en a eu

cependant trois enfants : le duc de Berry, le duc d'Angoulême et la princesse Sophie qui est morte en bas âge. Il passait, avant la Révolution, pour être ami des nouveautés, mais il s'est toujours bien montré, et la croix de Saint-Louis qu'il porte sur la poitrine est la juste récompense de ses services militaires. En 1782, il a voulu servir comme volontaire et s'est rendu à Gibraltar où il est resté au camp durant plusieurs mois. En 1798, c'est à lui que Catherine II, de préférence à tous les princes de sa famille, a donné une épée d'or enrichie de diamants pour l'employer au rétablissement de sa maison.

Le comte d'Artois est arrivé le 11 avril, de Nancy, dans l'après-midi, et a passé la nuit dans une maison de campagne du comte Charles de Damas. Il a fait son entrée dans Paris, revêtu de l'uniforme de la garde nationale, avec la Toison d'or au cou et le grand-cordon du Saint-Esprit en sautoir. Son élégance et sa physionomie ouverte ont séduit la foule accourue à sa rencontre: de plus, il sourit avec agrément, s'exprime avec élégance et a le don de parler à propos. Le mot heureux[1] qu'il a su trouver en entrant dans Paris a suffi déjà à le rendre populaire.

Tantôt, à quatre heures et demie, des représentations gratuites ont eu lieu dans tous les théâtres.

3 mai. — Le Roi a quitté Saint-Ouen ce matin vers les onze heures pour faire son entrée à Paris précédé par un fort détachement de la garde nationale et un régiment de cavalerie.

Depuis Saint-Ouen jusqu'à Paris, plus de six rangs de spectateurs bordaient le chemin de chaque côté de la route. A la barrière Saint-Denis on avait élevé deux colonnes surmontées des armes de France et de l'étendard royal. C'est là qu'attendait le préfet de la Seine, M. de Chabrol, entouré des douze maires de Paris. Il s'est avancé vers le roi pour lui présenter sur un plat d'or les clefs de la capitale et lui a

1. « Messieurs, avait répondu le comte d'Artois aux autorités qui venaient de le haranguer, il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. » On dit que cette phrase adroite avait été proposée par le comte Beugnot pour l'attribuer à Monsieur.

adressé un touchant discours où il lui dépeignait le bonheur qu'éprouvait la France tout entière à rentrer en possession de son roi :

— J'éprouve une vive émotion, a répondu Louis XVIII, du témoignage d'amour que me donne aujourd'hui ma bonne ville, mais je ne fais que toucher ces clefs et vous les remettre, elles ne peuvent être en de meilleures mains, ni confiées à des magistrats plus dignes de les porter.

Le cortège s'est alors formé.

En avant, après les troupes, deux voitures ouvraient la marche, contenant les ministres provisoires, puis, dans un troisième carrosse, le cardinal de Talleyrand-Périgord, oncle du prince de Bénévent, grand aumônier de France et archevêque de Reims. Il était accompagné du marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies, du duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre, et de M. de Blacas, qui a le titre de grand maître de la garde-robe. Je reconnus fort bien ces messieurs, que j'avais vus l'avant-veille à Compiègne et hier à la réception de Saint-Ouen. Venaient ensuite les voitures de la ville au nombre de dix-sept, dans lesquelles étaient montés les douze maires de Paris et les membres de la municipalité.

Le Roi était assis dans une calèche découverte attelée de huit chevaux blancs à la tête desquels s'avançaient le marquis de Vernon et le comte de Saint-Pol, écuyers de Sa Majesté. Il était coiffé d'un chapeau à trois cornes relevé d'une cocarde, et ombragé de plumes blanches ; par-dessus son habit il portait le cordon bleu du Saint-Esprit et le cordon rouge de l'ordre de Saint-Louis ; on lui voyait en outre différentes plaques et crachats d'ordres étrangers et à sa boutonnière deux croix qu'on me dit être celles de Saint-Maurice et du Mont-Carmel. A la droite de Sa Majesté se trouvait Madame la duchesse d'Angoulême et sur le devant, le prince de Condé, ancien généralissime des armes royales et son fils, le duc de Bourbon, père de l'infortuné duc d'Enghien. A la portière de droite se tenait monsieur le comte d'Artois monté sur un magnifique cheval, et à celle de gauche monseigneur le duc de Berry. Le duc de Gramont et le duc d'Havré suivaient les deux princes et, en qualité de capitaines des gardes du corps,

étaient également aux portières. Le duc de Berry est arrivé tout récemment de Jersey; quant au duc d'Angoulême, il est encore dans le Midi.

Les maréchaux qui avaient été convoqués pour servir d'escorte entouraient le carrosse royal, ayant à leur tête le prince Berthier, que précédaient le ministre de la guerre et le général Dessolles commandant de la garde nationale. Une foule d'officiers généraux, parmi lesquels je m'étais rangé, suivaient immédiatement le carrosse, précédés par le maréchal Moncey. Une voiture avait été réservée à la duchesse de Serrent et à la duchesse de Duras; puis venaient, dans deux voitures, les officiers de la maison du roi et dans les trois dernières tous ceux faisant partie de la maison des princes. Ces huit voitures de la cour étaient attelées chacune de huit chevaux. On voyait sur les portières les armes accolées de France et de Navarre et sur les panneaux des branches de lys entrelacées; mais malgré la richesse des ornements et l'éclat des peintures, elles n'approchaient point du carrosse de gala de Sa Majesté qui suivait la calèche découverte où le Roi avait pris place. Une députation de jeunes filles vêtues uniformément de blanc terminait le cortège; elles portaient une bannière sur laquelle on lisait cette inscription : « La Providence nous rend les Bourbons», et au-dessous : «Vive le Roi! » Les grenadiers de la garde impériale fermaient la marche. Dès le 1er mai, le baron Pasquier avait publié une ordonnance propre à assurer l'ordre sur le passage du cortège; outre un balayage extraordinaire et la défense expresse de jeter aucune ordure dans les rues ce jour-là, aucune voiture n'avait le droit de stationner ni même de circuler sur les voies désignées à l'avance. Le temps était magnifique et un soleil éblouissant rehaussait encore l'éclat de toutes ces splendeurs. Point de fenêtres où l'on ne vît flotter le drapeau blanc, point de maisons où des guirlandes de fleurs et de feuillage ne témoignassent de la joie de la ville entière. Décrire l'affluence qui garnissait toutes les fenêtres et tous les points élevés où l'on pouvait trouver place est impossible; l'élan unanime de l'enthousiasme se communiquait à tous. De toutes parts retentissaient des acclamations et les cris mille fois répétés de: «Vive le Roi!» J'étais si près de la voiture royale que je pouvais

observer la physionomie de Sa Majesté et constater avec quel bonheur et quelle satisfaction il promenait ses regards sur la foule qui remplissait les rues. Il saluait avec grâce et noblesse à droite et à gauche et, de temps en temps, il souriait avec bonté en posant la main sur son cœur; ou bien du geste, montrant Madame Royale, il semblait la désigner aux applaudissements de la foule. Cette dernière était toute vêtue de blanc; mais le soleil déjà fort l'obligeait à tenir ouverte au-dessus de sa tête une ombrelle qui malheureusement la dérobait aux regards d'un peuple enthousiaste et joyeux de pouvoir contempler à l'aise les traits de cette sainte princesse fille du roi martyr. Dans la rue Saint-Denis l'enthousiasme a encore augmenté; lorsque le roi est entré sous l'arc de triomphe adossé à la porte, une magnifique couronne est descendue doucement au-dessus de sa tête, ce qui a soulevé des applaudissements unanimes. Enfin, sur le marché des Innocents, le cortège a fait halte devant la fontaine, pour permettre aux dames de la Halle, ardentes royalistes, de venir débiter leur compliment et lui présenter des fleurs au son de deux orchestres qui jouaient à l'unisson l'air de « Vive Henri IV, vive notre bon roi! »

Il était près de trois heures lorsqu'on est parvenu devant Notre-Dame, où le roi avait voulu aller rendre grâces au ciel avant même de pénétrer dans son palais. Le cortège s'est développé sur le quai de l'Archevêché et s'est arrêté à l'instant où la voiture du roi est arrivée devant le portail de Notre-Dame. Alors, tout le monde est descendu pour l'accompagner. Sa Majesté a mis pied à terre et a été reçue à l'entrée de l'église par l'archiprêtre, monseigneur de la Myre, entouré de tout le chapitre métropolitain. Puis, après le discours de bienvenue, elle a gagné, sous un dais magnifique porté au-dessus de sa tête par quatre chanoines en chasubles, le siège qui lui avait été préparé à l'entrée du chœur. Au-dessus des draperies du trône, on voyait l'image de saint Louis accompagnée d'une inscription rappelant la date à jamais mémorable du 3 mai 1814. Le roi s'est mis à genoux, a baisé la relique de la vraie croix qu'on lui présentait et a prié dévotement. Le prie-Dieu était recouvert d'un drap de velours cramoisi parsemé de fleurs de lys d'or; il était placé devant

un simple fauteuil sans estrade garni de velours fleurdelysé et surmonté d'un dais suspendu à la voûte. Monsieur, le duc de Berry et le duc de Bourbon ont pris place sur les trois pliants placés à droite, et le prince de Condé et le duc d'Angoulême se sont assis sur les deux autres placés à la gauche du trône. Monseigneur de la Myre commence à officier, et les voûtes retentissent du chant de : *Domine salvum fac regem nostrum Ludovicum*. La nef tout entière était remplie par les corps constitués auxquels des places avaient été réservées. Quelques grands personnages étrangers assistaient également à la cérémonie ; on me montra le grand-duc Constantin, frère de l'empereur Alexandre, et le général comte Saken, gouverneur de Paris. Le *Te Deum* a été superbe : on avait choisi celui de Neukomm ; il a été exécuté par un corps nombreux de musiciens et j'ai pris à l'entendre un sensible plaisir.

La sortie a eu lieu avec le même cérémonial; mais, devant le terre-plein du Pont-Neuf, le cortège s'est arrêté de nouveau devant la statue de Henri IV qui venait, par les soins du comte Beugnot, de reprendre la place qu'elle occupait autrefois. Assurément la reproduction au plâtre faite à la hâte était fort imparfaite, mais la vue du bon roi Henri n'en a pas moins excité des transports de joie. L'inscription fort ingénieuse qu'on pouvait lire sur le piédestal n'a pas peu contribué à augmenter l'enthousiasme : *Ludovico reduce, Henricus redivivus*. On dit qu'elle a été composée par le comte Beugnot. Deux portiques accompagnant la statue portaient des légendes en l'honneur de la paix du monde et de la concorde des nations. Pendant que l'orchestre et les chœurs du Conservatoire jouaient et chantaient l'air national de : « Vive Henri IV », on lâchait des colombes et des tourterelles, et des ballons fleurdelysés s'élevaient dans les airs; madame Blanchard, la célèbre aéronaute, en montait un de grande taille où se voyaient les armes de France entourées de longs drapeaux blancs.

Sur le passage du carrosse royal, on jetait des médailles commémoratives frappées à cette occasion. La plupart de ces pièces étaient en bronze ou en argent, et un petit nombre était en or; toutes étaient l'objet de la convoitise générale;

c'est, dit-on, un antique usage auquel on n'a point voulu déroger. Une foule innombrable remplissait les rues, et non seulement les fenêtres, mais les toits des maisons et les arbres des promenades étaient remplis de curieux qui ne se lassaient pas d'acclamer le cortège royal. Après avoir suivi le faubourg Saint-Honoré, il s'est arrêté quelques instants sur la place du Palais-Royal, et c'est au milieu des cris de joie que Louis XVIII est entré aux Tuileries, où il n'avait pas pénétré depuis vingt-quatre ans. Il était alors six heures du soir; il s'est rendu alors dans la Salle du trône, au premier étage, et s'est placé sur son trône, entouré des princes du sang, des maréchaux, des ministres, des grands officiers, du général en chef de la garde nationale et enfin des officiers généraux, parmi lesquels je me trouvais. Nous avons vu arriver ensuite toutes les autres personnes qui avaient pris part à la cérémonie et qui s'étaient réunies dans la galerie de Diane avant de venir défiler devant le roi et lui faire la révérence. Pendant ce temps, la garde nationale et la troupe de ligne étaient passées en revue par monseigneur le duc de Berry dans la cour des Tuileries.

Pour contenter le peuple qui se pressait dans les cours et les jardins, le roi s'est montré au balcon; il envoyait des baisers à la foule et la saluait de la main. Le soir, à huit heures, la quantité énorme de monde qui remplissait la terrasse du château a encore réclamé le roi avec tant d'insistance qu'il s'est montré de nouveau au balcon du pavillon de l'Horloge, où il a salué la foule et a serré dans ses bras Monsieur, puis la duchesse d'Angoulême, sous les regards attendris du peuple amassé sous ses fenêtres. Les manifestations de la joie publique étaient mêlées de sensibilité et d'attendrissement; on ne savait lequel il fallait le plus admirer, de cette dignité répandue sur la personne de Louis XVIII ou de la bonté qui régnait sur son visage tandis qu'il tendait les bras à son peuple d'une façon si touchante. A la nuit, la ville entière s'est trouvée illuminée et, à neuf heures, un beau feu d'artifice a été tiré sur le pont Louis XVI. Partout on voyait flotter des banderoles blanches et partout des transparents offraient l'expression ingénieuse des sentiments publics. La journée avait été d'une beauté parfaite, la soirée a été

magnifique; jusqu'à une heure avancée de la nuit, on s'est promené dans les rues et aucun désordre n'est venu troubler l'allégresse populaire et la satisfaction universelle.

4 mai. — On s'est accordé à trouver généralement que la duchesse d'Angoulême avait semblé insensible à l'enthousiasme qu'excitait sa présence; on lui reproche d'avoir paru froide et indifférente; il me semble qu'en cette circonstance on se montre injuste et on oublie trop facilement quels souvenirs déchirants doivent lui rappeler les Tuileries. On a dit, ce soir, que les acclamations avaient été plus nourries le jour de l'arrivée de Monsieur. Il est possible que l'aspect du roi si différent de celui de son frère ait excité chez certains un peu d'étonnement; son costume et sa coiffure à l'ancienne mode y ont été pour beaucoup. Le contraste aussi peut sembler frappant à côté de Napoléon, toujours à cheval; mais on est si las partout de la guerre qu'on ne doit guère désirer un souverain belliqueux. En tout cas, la déclaration qu'a publiée le roi sur la Constitution et qu'il a datée de Saint-Ouen a produit l'effet le plus favorable, et chacun y voit avec raison un avenir de liberté et de bonheur qui semble promettre à tous la fin des calamités publiques.

On a remarqué également l'aspect froid et compassé du prince de Condé, dont chacun reconnaît pourtant les talents et les vertus; mais il est resté impassible, et j'ai remarqué moi-même qu'il a à peine salué la foule. On lui a trouvé l'air dédaigneux. On a été un peu désappointé, car il est arrivé précédé de la plus haute réputation. On dit que son intelligence a beaucoup baissé et qu'en raison de son grand âge il perd maintenant la mémoire.

5 mai. — La quantité de gens qui assiègent les Tuileries et emplissent les antichambres avec l'espérance d'être présentés au roi est invraisemblable; chacun tremble de ne pas arriver assez tôt et de ne pouvoir obtenir la place ou le grade qu'il convoite; il sera difficile de contenter tout le monde, et parmi les plus empressés à faire leur cour, il en est beaucoup qui ont été hautement placés et grandement favorisés par Napoléon.

Je suis bien pressé d'être fixé sur ce que je pourrai obtenir, mais j'ai le grand espoir de ne point rester oisif. Le général Dupont m'en a donné les meilleures assurances. Du reste, jusqu'ici tout le monde conserve ses appointements. En attendant, je n'ai pas encore de logement et j'habite chez mon cousin Philibert de Reiset[1], qui m'a offert l'hospitalité. Malgré cela, j'ai hâte de voir revenir Amélie[2], qui est fort tristement à Mayence ; je lui écris de hâter son départ et de coucher à Metz ou à Châlons. Le hasard amène souvent d'étranges résultats : le jour même où Louis XVIII faisait son entrée dans Paris, Napoléon débarquait à l'île d'Elbe. Quel cruel contraste !

6 mai. — Il y a eu il y a deux jours une grande revue de toutes les troupes alliées ; elles ont défilé sur les quais sous les yeux du Roi, qui s'était placé à l'une des fenêtres du pavillon de Flore. A ses côtés on voyait la famille royale et les empereurs de Russie et d'Autriche, accompagnés du roi de Prusse. Il y a eu beaucoup de cris de « Vive le roi ! Vivent les souverains ! » Les troupes étaient commandées par le grand-duc Constantin de Russie ; il passe pour violent et emporté ; on dit que c'est un vrai type de cosaque au physique et au moral.

L'embonpoint du roi devait naturellement prêter à des caricatures ; on m'en a montré une hier qui représente une troupe d'oies grasses gravissant le perron des Tuileries, tandis qu'un aigle gigantesque s'enfuit dans les airs. L'auteur n'a pas fait grands frais d'imagination.

7 mai. — L'empereur Alexandre est extrêmement populaire ; c'est lui, sans contredit, qui est le plus apprécié de souverains alliés, il a une tournure élégante et des manières fort

1. Philibert-François de Reiset, receveur général des finances à la Guadeloupe, inspecteur général du trésor public aux armées d'Espagne, conseiller général de la Guadeloupe, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur ; marié à mademoiselle d'Ournaux, né en 1778 à Delle, mort à Paris en 1838. Il était fils de François-Xavier de Reiset, député de la noblesse à l'assemblée provinciale d'Alsace en 1787, et de Élisabeth de Rouge.

2. Anne-Amélie de Fromont, mariée au vicomte de Reiset, au château de Vic-sur-Aisne, le 3 mars 1809.

nobles, il est empressé et galant auprès des femmes et c'est, en somme, un joli cavalier quoiqu'il soit chauve et un peu sourd. Il a épousé une princesse de Bade, Elisabeth Alexiewna, jolie et timide, mais qui vit à l'écart et n'a aucune influence ; l'impératrice douairière, intelligente et ambitieuse, l'annihile complètement et a gardé une grande autorité sur l'empereur. Il n'a point oublié l'amitié qu'il avait portée jadis à Bonaparte et il paraît qu'il avait chargé le maréchal Macdonald de le lui dire ; il avait ajouté que s'il ne pouvait lui donner l'île d'Elbe, ou la Corse, il lui offrirait une résidence dans ses États. Il est allé voir l'impératrice Joséphine aussitôt qu'elle est revenue s'installer à la Malmaison en quittant Navarre. Il lui témoigne toute la déférence possible et a pour elle les plus grands égards. Cette manière d'agir envers cette femme malheureuse, qui a perdu successivement son trône et son mari, fait grandement l'éloge de ce souverain. C'est un homme fort religieux qui a des idées tout à fait mystiques ; son premier soin, en arrivant en France, a été de faire célébrer sur la place Louis XV une messe expiatoire. Cette cérémonie a eu lieu le 10 avril, et lui-même en avait réglé tous les détails. Un autel de forme carrée avait été élevé à l'endroit même où l'infortuné Louis XVI avait péri sur l'échafaud, et une messe selon le rite grec y a été célébrée. Les riches vêtements et les magnifiques ornements des prêtres surchargés de broderies et incrustés de pierres précieuses ont fait un effet considérable ; ils ont de grandes barbes et portent sur la tête une sorte de tiare ou de mitre semblable aux coiffures religieuses de l'époque la plus ancienne. Tous les souverains alliés étaient présents, entourés de nombreuses troupes qui occupaient la place et les voies environnantes. Au moment de la bénédiction, tous se sont agenouillés depuis l'empereur jusqu'au dernier des soldats, puis les régiments ont défilé devant les souverains qui les ont passés en revue. Je n'étais pas encore à Paris, je n'ai pu, par conséquent, assister à cette curieuse cérémonie : je le regrette d'autant plus que j'eusse été fort curieux d'entendre leurs vieux airs d'ancienne musique grecque, qui ont, dit-on, beaucoup de caractère.

A l'arrivée de Monsieur, l'empereur Alexandre a quitté l'hôtel du prince de Talleyrand pour aller loger à l'Élysée.

qu'on appelle à nouveau l'Élysée-Bourbon. Que d'hôtes divers aura vus passer cette belle demeure habitée successivement par le fameux financier Beaujon et par madame de Pompadour et qui tous deux l'ont embellie tour à tour. Construit par le comte d'Évreux au commencement du siècle dernier, il a été confisqué à la Révolution comme bien national. A un moment même on y installa un bal public où je me rappelle avoir été. C'est à cette époque, je crois, qu'il a pris le nom d'Élysée; puis c'est Murat qui l'a habité, et je n'ai pas oublié quelles belles fêtes il y donnait. La dernière habitante a été, je crois, l'impératrice Joséphine, qui y a résidé un instant après son divorce.

Le roi de Prusse est logé rue de Bourbon, à l'hôtel du prince Eugène; il a l'air d'un brave soldat, mais sa gaucherie et sa timidité lui donnent l'air maladroit et emprunté. Il n'a rien d'un souverain.

L'empereur d'Autriche François II n'a guère non plus l'aspect d'un puissant monarque, il passe pour un homme des plus ordinaires; on prétend du reste que, lorsqu'il était archiduc, son passetemps favori était de faire la cuisine ou de fabriquer des bâtons de cire avec les sceaux des dépêches qui arrivaient à la cour. Bien qu'il soit monté sur le trône à vingt-quatre ans, il est timide à l'excès, mais, s'il est dépourvu des qualités extérieures d'un souverain, il est orné, paraît-il, de toutes les vertus domestiques et ne ressemble en rien à son père qui aimait si passionnément les femmes qu'il a fini par mourir victime de ses excès.

Il a fait son entrée à Paris le 15 avril, au milieu de la froideur générale, escorté par les deux autres souverains qui étaient allés au-devant de lui jusqu'à la barrière Saint-Antoine. Il porte généralement un uniforme blanc à parements rouges.

Il n'a pas vu sa fille depuis son mariage et se trouve vis-à-vis d'elle et de son gendre dans une situation qui n'inspire aucune sympathie. Ce père qui accourt pour détrôner sa fille joue là un rôle qui ne s'explique guère, et la population le lui fait dûrement sentir. De plus, on se gausse un peu à ses dépens, il court une caricature où on le représente dans un superbe carrosse dont le cocher est l'empereur Alexandre et

le roi de Prusse le laquais. Napoléon court, cramponné à la portière, en disant : « Beau-père, ils m'ont mis dehors ! — Et moi dedans ! répond l'empereur. » Il avait, dit-on, l'espoir d'une régence de Marie-Louise jusqu'à la majorité du roi de Rome, mais on lui a fait comprendre qu'il fallait au bien de l'Europe sacrifier ses intérêts personnels.

8 mai. — La duchesse d'Angoulême s'est installée au pavillon de Flore et a son appartement au rez-de-chaussée des Tuileries. Elle a fait elle-même choix de ces pièces qui ont été habitées par sa tante madame Élisabeth, en 1790. Monsieur et le duc de Berry sont au pavillon de Marsan, et le roi occupe les anciens appartements de l'empereur, qui donnent sur le jardin au premier étage.

9 mai. — Il a paru ce matin un ordre du jour concernant la croix du Lys, et qui n'est que le complément de celui du 26 avril. Sa forme est définitivement réglée, elle se compose d'une fleur de lys en argent attachée par un ruban blanc moiré à laquelle l'ordonnance de ce matin permet d'ajouter la couronne royale. Quelques personnes avaient cru faire merveille en portant une fleur de lys d'or, les voilà forcées de faire comme tout le monde. On peut également la porter avec l'habit civil et on substitue alors à la fleur de lys d'argent un ruban de moiré simple ou encore attaché par une boucle. Cette décoration est donnée à tous les officiers, sous-officiers, chasseurs ou grenadiers qui justifieront avoir bien fait leur devoir ou avoir été blessés à la journée du 30 mars. J'ai été heureux de la porter dans les premiers; c'est un signe distinctif fort honorable, puisqu'il est la récompense de tous ceux qui ont témoigné leur dévouement à la monarchie. M. le comte d'Artois la porte constamment et a déclaré qu'il se faisait gloire de l'attacher sur sa poitrine. C'est lui, du reste, qui, à son arrivée à Livry le 11 avril, acclamé par les soldats de la garde nationale, a attaché lui-même un ruban blanc à la boutonnière de plusieurs d'entre eux, et en distribua aux autres. Telle est l'origine de l'ordre du Lys.

En mémoire des services qu'elle a rendus au roi et à sa famille on l'a accordée à toute la garde nationale, et, comme

signe distinctif, elle a le droit de porter brodées sur le ruban les armes de la ville de Paris.

Cette décoration qu'on croyait une innovation de Louis XVIII (et moi tout le premier) est au contraire un ordre des plus anciens. On m'a donné à cet égard des détails assez curieux : c'est au XI[e] siècle que Sanche IV, roi de Navarre, l'a instituée en remerciment d'une grave maladie dont il avait obtenu la guérison en priant devant une image de la Vierge sortant d'un lys. Il portait à cette époque le nom de : « ordre de Sainte-Marie du Lys ». Lors de sa fondation, en 1048, il n'y avait que trente-huit chevaliers, tous de la première noblesse et ils portaient sur leur habit un Lys en broderie d'argent. Il y a également, m'a-t-on dit, un ordre du lys en Italie.

VICOMTE DE REISET

(La fin prochainement.)

CECIL RHODES

I

Cecil Rhodes est le fils d'un clergyman du Hertfordshire, le rev. F. W. Rhodes, qui a été longtemps recteur de la cure de Bishop-Stortford, non loin de Londres. De sa première jeunesse, nous savons peu de chose. Il a quitté l'Angleterre à peine adolescent. Il n'avait que dix-huit ans lorsque, en 1871, il débarquait pour la première fois sur la terre africaine. Il n'avait pas alors l'idée d'y rester ; il voulait simplement demander au soleil des tropiques le rétablissement d'une santé chancelante. Après quelques mois passés auprès d'un de ses frères, planteur dans la colonie de Natal, il reprenait le chemin de la métropole pour aller continuer ses études interrompues. Il se faisait inscrire au collège d'Oriel, à Oxford; mais l'année n'était pas achevée qu'il se voyait de nouveau obligé de quitter l'Angleterre. La phtisie, qui avait paru enrayée, reparaissait menaçante, et c'est à demi-mourant qu'il retourna dans l'Afrique du Sud, en 1872.

Il reprit, mais pour peu de temps seulement, les occupations de planteur. La nouvelle de découvertes merveilleuses faites l'année précédente sur les hauts plateaux de l'intérieur, dans la région située près du confluent des rivières du Vaal et d'Orange, mettait en émoi les colonies du Cap et de Natal.

Dès 1869, on avait signalé la présence de diamants sur les bords du Vaal ; ce ne fut cependant que deux ans plus tard que d'heureux chercheurs découvrirent, un peu au sud de cette rivière, le siège même des mines dont l'exploitation allait être pour l'Afrique australe la source d'une fortune inattendue. On parlait de trouvailles extraordinaires, et les audacieux s'empressaient de réaliser leurs ressources pour aller prendre part à cette récolte féerique.

Dès qu'il fut un peu rétabli, le jeune Cecil prit le chemin des « champs de diamants ». La route était longue et pénible alors de la côte au nouvel Eldorado. Le seul moyen de locomotion était le lourd chariot conduit par des bœufs, et, de Port-Elisabeth, il ne fallait pas moins d'un mois pour atteindre les mines ; aujourd'hui trente heures en chemin de fer suffisent.

Les mines : Dutoitspan, Bulfontein, De Beers et Kimberley, étaient situées sur un espace qu'eût enfermé complètement un cercle de cinq kilomètres de diamètre. Sur ce coin de terre, dans cette région déserte, privée d'eau et de verdure, où l'on attend six mois la jouissance de voir tomber une goutte de pluie, vivaient de la façon la plus rudimentaire vingt mille hommes que soutenait l'espérance d'une richesse rapide. La surface des mines avait été divisée en claims ou propriétés minières, et il était interdit à tout mineur de posséder plus de deux claims. Interdiction superflue au début : la demande fut si grande que les claims se trouvèrent bientôt morcelés. Au bout de quelque temps, cependant, des difficultés d'exploitation se révélèrent. Les mines sont des cratères de volcans éteints, dont les cheminées sont remplies d'une boue de couleur bleuâtre, la « bleue », où il faut chercher les diamants. Le travail s'effectuait à ciel ouvert ; à mesure qu'augmentait l'excavation produite par l'extraction de la « bleue », les rocs formant les parois du cratère menaçaient de crouler. Les mineurs constituèrent des comités pour entreprendre à frais communs les travaux de préservation ; mais les dépenses furent lourdes, et ces comités se trouvèrent bientôt endettés. Alors, les moins confiants se découragèrent ; ils vendirent leurs parts à ceux que n'effrayait pas l'avenir.

Rhodes fut de ces derniers. Il ne croyait pas à l'épuisement prochain des mines ; il pensait qu'avec des capitaux et une exploitation plus judicieuse on viendrait à bout des difficultés présentes. Il acheta autant de claims que le lui permirent ses moyens, et, en 1880, il fonda sa première compagnie, la « De Beers mining C° ». A partir de 1883, il fallut abandonner le travail à ciel ouvert et commencer l'exploitation souterraine ; d'où la nécessité de concentrer les efforts et les capitaux, car l'exploitation des surfaces restreintes devenait ruineuse. Rhodes développa la société qu'il avait créée : en 1885, elle possédait la plus grande partie de la mine De Beers, dont la surface n'était plus divisée qu'entre sept sociétés et trois propriétaires particuliers.

Mais la substitution des sociétés aux mineurs individuels et de l'exploitation souterraine à l'exploitation à ciel ouvert avait grandement augmenté la production annuelle : pour la société De Beers, elle monta brusquement d'un demi-million à un million de carats, et l'industrie des mines se trouva en péril ; car, la demande de diamants étant très limitée, le marché n'offrait plus de débouchés suffisants. De 1882 à 1887, le prix des diamants était tombé de 27 shillings 3 d. par carat à 18 shillings 5 1/2 d. Les bénéfices des compagnies baissaient, et l'on pouvait prévoir le moment où l'industrie cesserait d'être rémunératrice.

Une entente entre les mines était nécessaire pour dominer le marché, et, en limitant l'offre, relever les prix. Mais l'entreprise était difficile; plusieurs tentatives infructueuses la firent croire impossible. En 1885, malgré le travail d'amalgamation déjà réalisé, les quatre mines comptaient encore quatre-vingt-dix-huit exploitations séparées. Pour arriver à vaincre les résistances de ces nombreux intéressés, dont chacun ne voulait se vendre qu'au prix le plus élevé possible, il fallait une volonté puissante et une habileté consommée. Ce fut pour Rhodes l'affaire de moins de trois ans.

Il avait résolu de constituer une compagnie unique pour l'exploitation des quatre mines. Dès 1885, il se mit à acheter le plus grand nombre d'actions possible des sociétés existantes, notamment de la mine de Kimberley, la plus riche et la plus redoutable. Ce que Rhodes avait fait pour la

De Beers, un autre, Barnato, l'avait fait pour la mine de Kimberley. Isaacs Barnato, plus familièrement Barney, était arrivé aux champs de diamants en 1872. Il avait, dit-on, fait partie, comme clown, d'une troupe de comédiens égarés dans ce camp de mineurs, avant d'entreprendre le métier plus lucratif de marchand de diamants. Barney, qui était arrivé de Londres avec 50 liv. st. dans sa poche, en valait 3 000 trois ans après. Il acheta alors ses premiers claims dans la mine de Kimberley. Jusqu'en 1887, son histoire est la même que celle de Rhodes; en 1881, il créait la « Barnato diamond mining C° », puis, après l'avoir fondue dans la « Kimberley central C° », il se mit à l'œuvre pour faire de cette dernière la société prépondérante dans la mine de Kimberley.

Une entente entre Rhodes et Barnato eût grandement facilité l'amalgamation générale, mais Barnato s'y refusait. Rhodes attaqua son adversaire sur son propre terrain; soutenu par les Rothschild, dont il sut obtenir le concours, il se rendit acquéreur de toutes les actions de la Kimberley central C° qui se présentaient sur le marché. Barnato se vit obligé d'acheter de son côté, mais bientôt il s'aperçut que ses alliés eux-mêmes, séduits par les cours élevés qu'avaient atteints les titres, l'abandonnaient. Il capitula.

Le 3 avril 1888, Rhodes annonçait aux actionnaires de la « De Beers mining C° » le résultat de la lutte si heureusement terminée, et la constitution d'une société nouvelle, la « De Beers consolidated mines », destinée à monopoliser l'industrie des diamants dans l'Afrique Australe. La « De Beers mining » et la « Kimberley central » se fondirent dans la « Consolidated ». A la première assemblée générale tenue en juillet 1889, Barnato, qui présidait, déclara que la compagnie possédait intégralement les mines De Beers et Kimberley, et avait des intérêts prédominants dans les mines Dutoitspan et Bulfontein, où elle était en fait maîtresse de la production.

Cette heureuse opération acquit à Cecil Rhodes une réputation méritée de financier audacieux et habile. Elle lui avait de plus valu une fortune considérable, et, enfin, administrateur à vie et président de la « Consolidated », la société financière la plus puissante de l'Afrique australe, il était en situation de jouer un grand rôle politique.

II

Depuis sept ans déjà, Rhodes était entré dans la vie politique, avec l'ambition d'inscrire son nom parmi ceux des fondateurs de l'empire anglais. Il avait trouvé dans cette vie fiévreuse à la poursuite de la richesse le moyen d'achever ses études. En 1876, il s'était inscrit de nouveau comme étudiant au collège d'Oriel. Pendant cinq ans, il avait partagé son temps entre Oxford et Kimberley, préparant en Afrique les examens qu'il allait ensuite passer en Angleterre ; l'année même où il avait fondé sa première société financière, en 1881, il avait pris son degré de *bachelor of arts*. Quelques mois plus tard, il allait représenter, à la Chambre basse du Parlement du Cap, la province de Griqualand West, sur le territoire de laquelle sont situées les mines de diamants[1].

L'Afrique australe était à une période critique de son histoire. Nulle part, peut-être, l'Angleterre n'a fait preuve de plus d'incertitude, n'a montré de plus grandes hésitations. Établie sur la côte, au Cap depuis 1806, au Natal depuis 1842, elle répugnait à s'étendre dans l'intérieur. Elle redoutait la lutte avec des tribus indigènes belliqueuses. La tâche difficile d'assurer la tranquillité sur les frontières mêmes de ses colonies lui suffisait; d'ailleurs, le plateau qui s'étend à l'ouest de la chaîne du Drakensberg, réputé pauvre, ne la tentait pas. En 1848, cependant, elle paraissait vouloir suivre une autre politique; elle annexait la région située entre les rivière d'Orange et du Vaal.

Contre la volonté du gouvernement anglais, une partie de ses sujets s'étaient, depuis une douzaine d'années, enfoncés dans le nord. Lorsque l'Angleterre, à la faveur des guerres de l'Empire, avait pris possession du Cap, alors à la Hollande, elle y avait trouvé une population blanche assez nombreuse, composée pour la majeure partie de colons d'origine hollandaise, auxquels s'étaient joints, vers la fin du XVII[e] siè-

1. Annexée à l'Empire en 1871, la province de Griqualand West avait été incorporée à la colonie du Cap en 1880.

cle, des protestants français fuyant leur pays, après la révocation de l'Édit de Nantes. Cette population avait accepté tout d'abord le changement de domination devenu définitif après les traités de 1815, mais on vit bientôt que la fusion entre les anciens colons hollandais et les colons anglais nouvellement établis serait fort difficile. Les colons hollandais avaient, depuis longtemps, perdu tout contact avec la civilisation européenne. Vivant sur leurs fermes, où ils pratiquaient l'élevage du bétail plutôt que l'agriculture, ils n'avaient conservé que de très lointains rapports avec la métropole. Ils avaient perdu l'usage de la langue hollandaise, et parlaient entre eux et avec les indigènes une sorte d'idiome incompréhensible à leurs anciens compatriotes : le *taal*. Cet isolement et leur ignorance les rendaient fort défiants. Les autorités anglaises ne surent pas se concilier leurs nouveaux sujets. Elles les mécontentèrent en réduisant la part d'initiative dont ils jouissaient dans le gouvernement local, et en rendant la langue anglaise, connue seulement d'une très faible minorité d'entre eux, obligatoire devant les tribunaux. De plus, le gouvernement métropolitain s'opposait à toute extension de la colonie; or, l'acquisition de territoires nouveaux était une absolue nécessité pour ces populations pastorales. A mesure que les familles croissaient, l'héritage paternel devenait insuffisant, et les jeunes ménages s'avançaient dans l'intérieur, à la recherche de terres encore vacantes pour paître leurs troupeaux. Ils conquéraient ces terres sur les tribus indigènes voisines qui, malgré une énergique résistance, étaient lentement repoussées vers le nord. L'office colonial prit plusieurs fois le parti des indigènes ; en 1834, notamment, il ordonnait aux colons de rendre à leurs adversaires un terrain ainsi conquis. La même année, l'abolition de l'esclavage priva soudainement les colons de la main-d'œuvre qui leur était nécessaire. et, de plus, la répartition et le paiement de l'indemnité votés par le Parlement anglais en faveur des propriétaires dépossédés furent si mal effectués, que, dans la colonie du Cap, la plupart d'entre eux furent ruinés.

Un certain nombre de Hollandais, les plus audacieux et les plus braves, résolurent de quitter la colonie. Ils s'en allèrent au nord, frayant péniblement leur route au travers de popu-

lations belliqueuses. Le « grand trek » de 1836 fut une véritable épopée. Après bien des combats, une partie de la petite troupe s'établit enfin sur les territoires situés entre le Limpopo et la rivière d'Orange, tandis qu'une autre partie, tournant vers l'est, franchissait la chaîne de montagnes qui, de ce côté, limite le plateau, et descendait dans les plaines plus chaudes et plus riches du Natal.

Le gouvernement anglais n'avait pas tenté d'arrêter l'exode des fugitifs, mais il les considérait toujours comme des sujets de la couronne. A la suite de leur établissement sur la côte de Natal, il proclama son autorité sur cette région. Cinq ans après, en 1848, il annexait le territoire de l'Orange; mais il s'aperçut bientôt que l'occupation des territoires intérieurs n'était pour lui qu'une source d'embarras, sans aucune compensation. Il était obligé d'intervenir dans toutes les querelles entre les tribus indigènes, entre les indigènes et les colons, et il sentait une sourde hostilité qui n'était pas sans danger. Aussi, en 1852[1], il reconnaissait formellement l'indépendance des émigrants établis au delà du Vaal, c'est-à-dire de l'État du Transvaal, puis, en 1854[2], celle des colons établis entre l'Orange et le Vaal, c'est-à-dire de l'État d'Orange.

L'Angleterre semblait se désintéresser entièrement de ces contrées, lorsque la découverte des diamants vint, en 1870, modifier ses sentiments. Les mines étaient situées en dehors du territoire anglais, et l'État libre d'Orange, ainsi que la République du Transvaal, en réclamaient la propriété. Ce qui n'empêcha pas le gouvernement anglais de s'annexer les mines, en invoquant, contre les revendications des républiques hollandaises, le titre fort contestable d'un chef indigène qui s'était placé sous sa protection. En 1877, un nouveau pas en avant était fait : l'*Union Jack* était hissé sur Prétoria, la capitale du Transvaal. Mais, moins de quatre ans après, à la suite de la révolte des Boers, l'Angleterre transformait l'annexion en un simple protectorat[3], qu'elle abandonnait même en 1884, par la convention de Londres[4]. Une fois encore, le gouver-

1 Convention de Sand River, 17 janvier 1852.
2 Convention de Bloemfontein, 23 février 1854
3 Convention de Pretoria, 3 août 1881.
4 Convention de Londres, 27 février 1884

nement anglais, irrésolu, reculait devant la politique d'expansion. Il est vrai qu'il avait ses raisons. Sa colonie du Cap est peuplée en majeure partie d'originaires hollandais, et ceux-ci avaient témoigné aux Boers du Transvaal une sympathie inquiétante.

***

Dès son entrée au Parlement du Cap, Rhodes avait préconisé la politique d'expansion. Cette Afrique australe, que la nature a faite une du Cap au Zambèze et que les événements historiques ont morcelée, il la rêvait unie, grande et forte sous la protection du drapeau anglais. Le jour, pensait-il, où un lien puissant unirait entre elles les populations blanches qui vivent sur cet immense territoire, elles arriveraient à la claire compréhension de leurs intérêts communs; il y aurait alors une vie politique sud-africaine.

Bien confus et bien compliqué, à coup sûr, lui paraissait le problème; cependant, de bonne heure, il crut avoir trouvé le moyen de le résoudre. « Si on regarde une carte, — disait-il peu d'années après qu'il eut commencé son œuvre politique, — la question sud-africaine semble composée de multiples anomalies. L'extraordinaire juxtaposition d'une colonie de la couronne, comme Natal, de républiques, comme le Transvaal et l'État libre, d'un immense territoire indigène, dont les habitants n'ont aucune affinité avec les blancs, d'une colonie jouissant du *self-government*, comme la colonie du Cap, divisée elle-même par des questions de race; — tout ceci semblait un problème impossible à résoudre. Mais je savais qu'il y a une clef à toute énigme, et j'arrivai à la conclusion que la clef de l'énigme, c'est la possession de l'intérieur... Je crois que l'État qui possédera le Bechuanaland et le Matabeleland sera le maître de l'Afrique du Sud[1]. »

A ceux qui redoutaient de voir reculer si loin au nord les limites des possessions anglaises, Rhodes répondait que c'était le seul moyen de constituer la fédération sud-africaine. Le grand obstacle, en effet, c'était la défiance des républiques

1. Cecil Rhodes à Barkly West, 3 octobre 1888.

hollandaises à l'égard de l'Angleterre. Une fois entourées de tous côtés par des colonies anglaises, il leur serait impossible de résister longtemps.

Sur les territoires dont il demandait l'occupation, on n'avait encore, à la vérité, que des notions assez vagues, fournies par quelques voyageurs ou missionnaires, mais elles étaient encourageantes. On disait ces pays verdoyants et fertiles, et, grâce à leur altitude, d'un climat très supportable pour une population blanche, malgré leur proximité de l'équateur. Les explorateurs ajoutaient qu'ils y avaient rencontré des traces nombreuses de la présence de l'or; ils avaient même découvert d'anciennes mines abandonnées.

Rhodes voulait que l'expansion s'effectuât par la colonie du Cap elle-même, sans aucune intervention de la métropole. L'attitude vacillante qu'avait toujours eue celle-ci le mettait en défiance.

Dans la session de 1884, un grand débat s'ouvrit au Parlement du Cap au sujet de la politique d'expansion. La convention de Londres, qui réglait à nouveau les rapports de l'Angleterre avec la République du Transvaal, reportait quelque peu à l'est la frontière occidentale de cet État, telle que l'avait fixée la convention de 1881. La nouvelle frontière laissait ainsi en dehors du territoire de la République la voie de pénétration qui conduisait du Cap vers le Nord. Cette modification avait été faite à la demande de sir Hercules Robinson, alors gouverneur du Cap et haut-commissaire pour l'Afrique australe. Sir Hercules, grand ami de Rhodes, croyait comme lui à la nécessité où se trouverait un jour l'Angleterre d'étendre ses possessions jusqu'au Zambèze. Moins ardent, il se défendait de toute action immédiate, mais il était partisan de toutes les mesures propres à empêcher des intrus de s'emparer des territoires encore vacants. C'est sans doute à son instigation que fut établi à la même époque le protectorat britannique sur le Bechuanaland.

Ce protectorat proclamé, la question se posa de savoir si la colonie ne ferait pas bien d'entreprendre elle-même la gestion de ce pays, au lieu de laisser introduire de nouveau en Afrique australe le « facteur impérial » si redouté. Le gouvernement colonial présenta au Parlement un projet d'annexion

du Bechuanaland à la colonie. Rhodes soutint vigoureusement cette proposition, demandant à la colonie du Cap de ne pas déserter le « devoir glorieux qui lui était échu de répandre la civilisation dans l'Afrique australe ». Après un long débat, la résolution fut enfin votée, mais à une faible majorité, et avec une clause qui devait en empêcher l'application. Soucieuse de ses finances, alors en assez mauvais état, la colonie demandait à la métropole une forte subvention pour l'aider à faire face aux dépenses d'administration du territoire qu'elle devait s'annexer.

Au lendemain de ce débat, et avant même que le sort du Bechuanaland fût définitivement fixé, Rhodes avait été chargé par le haut-commissaire d'une mission dans le nouveau protectorat. Des aventuriers boers, sujets de la République du Transvaal, avaient fondé sur territoire anglais les deux petites républiques indépendantes de Stellaland et de Land Goschen, et refusaient de reconnaître l'autorité britannique. Rhodes put s'entendre avec les Boers établis à Stellaland; ils se soumirent moyennant la reconnaissance de leurs droits sur les terres dont ils avaient dépouillé les indigènes. Mais les Boers de Goschen, dédaignant son message, continuèrent la lutte dans laquelle ils étaient engagés contre un chef cafre, et, à leur instigation, le Transvaal s'annexait peu de temps après les territoires de ce chef. A la demande du gouvernement anglais, cet acte fut promptement annulé ; il fallut cependant faire une démonstration militaire pour obtenir la soumission des Boers de Goschen, et rétablir le prestige de l'Angleterre aux yeux des indigènes de cette région. L'expédition dirigée par sir Charles Warren ne fut qu'une simple promenade, mais, une fois l'ordre rétabli, le gouvernement impérial, trouvant trop onéreuses les conditions auxquelles le ministère du Cap proposait de s'annexer le Bechuanaland, préféra en conserver l'administration directe.

***

Cet incident démontra à Rhodes l'impossibilité qu'il y avait à vouloir réaliser l'expansion en s'appuyant sur la colonie. Il eût fallu vaincre la timidité de l'esprit colonial

qu'effrayait cette politique aventureuse, et aussi l'hostilité sourde des colons d'origine hollandaise, qui regardaient les territoires du nord comme un terrain naturel d'expansion pour les Républiques d'Orange et du Transvaal. Pressé d'aboutir, il abandonna sa première idée, et résolut de réaliser son plan avec l'aide du gouvernement impérial. Rhodes n'ignorait pas que de ce côté aussi il allait rencontrer une forte résistance, mais il comptait, pour en venir à bout, sur l'appui du haut-commissaire.

Après l'expédition de 1884, la frontière du protectorat avait été reportée jusqu'au 22e degré de latitude; elle coïncidait avec la limite septentrionale de la République du Transvaal: tout exode des Boers vers l'ouest ne pouvait plus s'effectuer que sur territoire britannique. Seul, le souci de garder ouverte la route vers le nord avait amené l'Angleterre à s'étendre aussi loin, et le gouvernement anglais était résolu à en demeurer là. Au Cap, cependant, Rhodes ne cessait de réclamer auprès de sir Hercules l'achèvement de l'œuvre si bien commencée. Qu'était, en somme, le Bechuanaland? Peu de chose par lui-même; sa possession n'avait d'utilité que par l'accès qu'il assurait aux terres fertiles et riches d'or du Mashonaland. Après un premier effort, allait-on, par indolence, laisser échapper celles-ci et compromettre l'avenir de l'Afrique australe tout entière? Un nouveau danger se montrait à l'horizon. On avait imprudemment laissé l'Allemagne prendre pied sur la côte occidentale, et annexer les territoires de Damaraland et de Namaqualand; fallait-il se résigner à lui abandonner aussi le bassin du Zambèze, où on venait de signaler la présence d'un de ses agents? Et, si les Allemands hésitaient, les Portugais ne mettraient-ils pas enfin à exécution leur désir avoué de relier leurs possessions du Mozambique à celles de l'Angola?

Le malheureux sir Hercules voyait bien que l'Angleterre ne pouvait rester inactive, mais il eût bien voulu savoir où il serait possible de s'arrêter, une fois parti. L'enthousiasme de Rhodes n'était guère rassurant à cet égard. Un jour, au cours d'une des fréquentes discussions qu'ils avaient sur ce sujet, Rhodes entraîna le haut-commissaire devant une carte de l'Afrique australe, et, marquant du doigt la montagne de

la Table : « Les bonnes gens d'il y a deux cents ans, lui dit-il, trouvaient que le blockhaus de Table Mountain leur suffisait. Où sommes-nous aujourd'hui ? Nous voilà bien loin déjà de la rivière du Vaal. Et, pendant la courte période durant laquelle vous avez été ici le représentant de Sa Majesté, qu'avez-vous fait ? Vous nous avez conduits jusqu'au vingt-deuxième degré. — Hélas ! remarqua en soupirant son interlocuteur, quelle peine ce n'a pas été ! Mais où, enfin, voulez-vous vous arrêter ? — Je ne m'arrêterai, répondit Rhodes, que là où je trouverai des possessions européennes (et, à la stupéfaction du gouverneur, il lui montrait l'extrémité méridionale du lac Tanganyka). Les autres puissances se sont bornées jusqu'à présent à peindre la carte à leur couleur ; essayons de la peindre à notre tour, nous savons bien que nous ferons quelque chose. » Haletant de cette course vertigineuse, sir H. Robinson ne put que murmurer : « Je pense que vous serez content avec la frontière du Zambèze. » Puis, convaincu que dans cette lutte il serait finalement vaincu par l'énergique volonté de Rhodes, il lui déclara que, s'il voulait aller au delà, il le laisserait livré à ses propres moyens [1].

Les appréhensions de Rhodes étaient fondées. La grande lutte pour le dépècement de l'Afrique commençait ; il importait d'agir, et très vite.

Le bruit courait du désir des Boers du Transvaal de prendre pied en Mashonaland, seule issue qui, depuis 1884, leur demeurait ouverte. En 1887, on apprenait qu'un envoyé allemand, le comte Pfeil, venait de débarquer en Afrique australe. Son intention était de se rendre auprès de Lo Bengula, le chef indigène qui régnait sur les tribus des Matabeles et des Mashonas, pour obtenir le privilège de l'exploitation des mines sur l'étendue de son territoire, peut-être même pour essayer de lui faire signer un traité politique [2]. La même année, le Portugal publiait une carte officielle où il marquait comme lui appartenant la région située entre ses colonies des côtes orientale et occidentale ; cela revenait à englober la

1. Cecil Rhodes à Capetown, 9 janvier 1894.

2. Arrêté par la maladie à Pietersburg, à trois cents kilomètres au nord de Pretoria, le comte Pfeil dut retourner en Europe sans avoir rempli sa mission.

presque totalité du bassin du Zambèze. Le gouvernement anglais avait répondu à cette prétention — août 1887 — en déclarant qu'il regardait le Zambèze comme la frontière naturelle de l'Afrique australe britannique. Était-ce suffisant? Rhodes ne le pensait pas ; il lui tardait de voir le drapeau anglais flotter sur ces territoires si convoités.

Sir Hercules Robinson savait mieux que personne combien le gouvernement métropolitain redoutait de s'avancer dans l'intérieur, et il ne voulait pas s'exposer à être désavoué. C'est alors que Rhodes lui proposa une solution : pourquoi ne pas faire signer simplement à Lo Bengula un engagement de ne céder aucune partie de son territoire sans le consentement des autorités britanniques? On écarterait ainsi, au moins momentanément, le danger des compétitions étrangères, sans se charger tout de suite des embarras d'un protectorat. Rhodes se résignait à ce moyen terme, pensant que forcément ce premier pas en amènerait d'autres. Il vint à bout de convaincre sir Hercules.

M. Moffat, assistant commissaire du protectorat de Bechuanaland, reçut l'ordre de se rendre auprès de Lo Bengula, et, le 11 février 1888, il signait avec le souverain indigène l'arrangement si désiré. Le traité était à peine signé, qu'un agent du Transvaal se présentait, avec des intentions analogues, au Kraal de Lo Bengula : « il arrivait trop tard[1] », le tour était joué.

***

La signature du traité à peine rendue publique, Rhodes envoyait auprès de Lo Bengula des émissaires pour obtenir de lui le droit exclusif d'exploiter les richesses minières de son territoire. Le 30 octobre 1888, Lo Bengula accordait la concession sollicitée. Le marché n'était pas onéreux pour le syndicat que Rhodes avait constitué. Il ne lui en coûtait qu'une rente annuelle de cent livres sterling à servir au naïf souverain, plus la livraison de mille carabines Martini-Henry, cent mille cartouches, et une canonnière à vapeur pour naviguer sur le Zambèze.

1. Cecil Rhodes à Klipdam, septembre 1898.

La précieuse convention faillit ne pas arriver au Cap, où elle était impatiemment attendue. Pour arriver plus vite, un des envoyés, M. Rudd, partit à cheval, porteur du titre, en avant de la petite caravane. Il s'égara dans l'immensité du veldt, et pendant cinq jours, chercha sa route. Épuisé de fatigue, à demi mort de faim et de soif, il se préparait à mourir dans la plaine déserte, lorsque, par un hasard extraordinaire, un Cafre le découvrit. Quelques gorgées d'eau et un peu de nourriture remirent le mourant sur pied ; Rudd reprit le chemin du Cap, qu'il avait bien cru ne jamais revoir.

Rhodes avait déjà en mains les capitaux nécessaires pour exploiter cette concession. Lorsqu'il avait fondé la « De Beers Consolidated », au début de 1888, il avait exigé que les statuts permissent d'employer une partie des bénéfices à la mise en valeur des territoires du nord. Toute une nuit, il avait discuté cette question avec ses co-associés, Beit et Barnato. Le premier, qui connaissait Rhodes de longue date, convaincu de l'inutilité de toute résistance à sa volonté, avait promptement adhéré. Mais Barnato, rebelle à l'idée de transformer une société minière en une entreprise de colonisation, résista jusqu'à quatre heures du matin. « Chacun a sa marotte, dit Barnato à son vainqueur ; vous voulez les moyens de conquérir le nord, il faut bien vous les donner. »

Les statuts de la « Consolidated » furent donc rédigés comme le désirait Rhodes. Jamais, sans doute, société de ce genre n'a possédé de semblables pouvoirs. La « Consolidated » a le droit de se livrer à toutes les entreprises imaginables ; aucune limite n'est imposée à son activité. Peu de temps après sa création, un avocat du Cap déclarait que, si elle obtenait une charte du Secrétaire d'État, il lui serait loisible d'annexer des territoires dans l'Afrique centrale, de lever et d'entretenir une armée permanente, et d'entreprendre des opérations de guerre. Rhodes avait-il pensé à lui faire jouer ce rôle ? La chose paraît vraisemblable ; en tout cas, au dernier moment, il se contenta de demander à la « Consolidated » son appui financier pour la nouvelle société qu'il allait créer en vue de mettre en valeur les territoires du nord.

Le 30 avril 1889, le Secrétaire colonial recevait une pétition pour l'octroi d'une charte royale concédant des droits poli-

tiques à une compagnie qui aurait pour but « le développement du protectorat du Bechuanaland et des contrées situées plus au nord ». Rhodes recourait à ce vieux procédé de la compagnie à charte, que l'Angleterre avait ressuscité depuis une dizaine d'années : instrument commode pour masquer des entreprises dont l'opinion publique risquerait de s'effaroucher si elles étaient dirigées par le gouvernement lui-même. Le 29 octobre, la reine signait la charte demandée : ainsi naquit la *British South Africa Company*, plus connue aujourd'hui sous la dénomination abrégée de la *Chartered*. La « Chartered » fut présentée au public par des personnages considérables. Le duc d'Abercorn, pair du royaume, avait accepté la présidence du Conseil d'administration, et parmi les administrateurs, figurait le duc de Fife, gendre du prince de Galles. Si ces personnages avaient accepté de lui donner leur appui, c'est qu'ils étaient convaincus qu'elle poursuivait avant tout un but « impérial ».

Prudemment, le territoire dévolu à l'activité de la Compagnie n'était limité qu'au sud et à l'est. Elle avait donc toute liberté d'action partout où elle ne rencontrait pas de terres possédées par des nations européennes. C'était la possibilité pour elle de s'étendre jusqu'aux grands Lacs et à la frontière de l'État du Congo. Pendant la discussion des termes de la Charte, les amis de Rhodes l'engageaient, comme quelques années avant sir H. Robinson, à s'arrêter au Zambèze. Il refusa de tronquer son rêve. « Il ne croyait pas qu'il fût utile de faire deux bouchées d'une cerise. Ce qu'il voulait, c'était peindre en rose[1] la carte d'Afrique aussi loin que l'espace était encore libre vers le nord[2]. »

La Charte était des plus libérales : elle se bornait à interdire à la Compagnie l'établissement d'aucun monopole commercial sur son territoire ; elle ne la soumettait, en ce qui concernait sa gestion politique, qu'au contrôle éloigné du Secrétaire d'État. Un Conseil d'administration élu par les actionnaires, sauf trois membres que la Charte nommait

(1) C'est la teinte employée habituellement par les cartographes anglais pour indiquer les territoires britanniques.

(2) Cecil Rhodes à la Chartered, 29 novembre 1892.

administrateurs à vie[1], représentait la Compagnie. De ce Conseil, Cecil Rhodes, administrateur délégué en Afrique australe, était l'âme ; ses collègues de Londres ne devaient guère faire autre chose qu'enregistrer ses volontés.

Le capital initial était fixé à un million de livres sterling, divisé en actions de une livre[2]. Le bas chiffre des actions les rendait accessibles aux petites bourses et faisait de l'entreprise une œuvre nationale; en même temps, il divisait les risques. Malgré son vigoureux optimisme, Rhodes, en effet, n'a jamais caché à ses actionnaires le caractère aléatoire de l'entreprise. Il espérait bien cependant qu'elle deviendrait, même au point de vue financier, une bonne et profitable affaire. Son plan à cet égard était aussi simple qu'ingénieux.

Une grande partie des territoires de la Compagnie, les plateaux du Mashonaland et du Matabeleland, sont aptes à recevoir une population blanche. La domination de la Chartered n'y devait donc être qu'une forme transitoire; elle se bornerait à effectuer les grands travaux publics indispensables. Une fois les colons assez nombreux, ceux-ci prendraient en mains la gestion de leurs intérêts, non sans avoir au préalable, naturellement, remboursé à la Compagnie ses dépenses d'administration et les frais de la mise en valeur. Avec raison, Rhodes déclarait que jamais la Chartered ne pouvait espérer réaliser des bénéfices au moyen des taxes qu'elle était autorisée à percevoir : le produit de ces taxes ne pouvait être consacré qu'à des dépenses d'utilité générale. D'où les actionnaires pouvaient-ils donc espérer retirer des dividendes? Uniquement de la richesse minérale du pays où la Chartered possède le droit exclusif d'exploitation. Si l'or existe en quantités suffisantes, l'affaire pourra devenir rémunératrice.

La Chartered ne pouvait songer à prospecter et à exploiter elle-même les mines, mais elle avait toute liberté de faire les règlements qui lui paraîtraient les meilleurs pour hâter l'exploitation et en retirer les plus grands avantages. Rhodes imagina une combinaison. La Compagnie, au lieu d'exiger

1. Ces trois membres étaient : le duc d'Abercorn, le duc de Fife et le comte Grey.

2. La De Beers Consolidated souscrivit à l'émission 210 000 actions.

un droit annuel équivalant à une rente véritable sur les propriétés minières, ne perçoit qu'un droit modéré de licence une fois pour toutes ; mais lorsqu'une société d'exploitation est créée, la Chartered reçoit la moitié des titres donnés en paiement au propriétaire des claims achetés. Le nombre de claims que chaque prospecteur est autorisé à marquer étant fixé à dix, c'est exactement comme si la Chartered l'autorisait à marquer cinq claims pour lui, à la condition d'en marquer en même temps cinq pour elle.



La Charte n'était qu'un simple titre. Pour l'utiliser, la Compagnie devait prendre possession des territoires concédés, et la chose n'était rien moins que facile.

Rhodes avait décidé de s'emparer immédiatement du Mashonaland, situé au nord de la république du Transvaal et à l'ouest des colonies portugaises. Il comptait sur d'heureuses découvertes d'or pour attirer les colons, et il se résignait à délaisser momentanément les territoires du Matabeleland, où il eût fallu engager la lutte contre des tribus belliqueuses, tandis que les Mashonas étaient réputés pacifiques.

Son premier soin fut d'aviser aux moyens d'assurer des communications rapides entre les domaines de la Chartered et la colonie du Cap. Dès le 2 novembre 1889, les terrassements étaient commencés à Kimberley, terminus du chemin de fer de Capetown, pour la ligne de pénétration vers le nord. Le 3 décembre de l'année suivante, la première section de cette ligne, de Kimberley à Vryburg, était livrée à l'exploitation. Parallèlement à ces travaux, on procédait à l'achèvement d'une ligne télégraphique qui, au bout de quelques mois, atteignait Mafeking.

En même temps, Rhodes s'occupait d'assurer l'occupation effective du Mashonaland, aux conditions les moins onéreuses possibles. Il passa un contrat avec le fameux chasseur Selous, qui avait vécu pendant plus de vingt ans dans ces régions. M. Selous s'engageait à équiper une expédition de deux cents Européens et cent cinquante ouvriers indigènes, qu'il conduirait jusqu'à Mont-Hampden, au centre du Mashonaland. Les Européens étaient les futurs colons eux-mêmes, auxquels la

Compagnie assurait, au terme de leur voyage, une concession de terres et de mines.

Le 28 juin 1890, la petite colonne quittait le camp de Macloutsie, sur la frontière du protectorat de Bechuanaland, à mille kilomètres environ au nord de Kimberley, pour se lancer dans l'intérieur. Avec elle partait une force de police de cinq cents hommes créée par la Compagnie pour la garde de son territoire. La petite troupe avait à parcourir plus de six cents kilomètres, et, chemin faisant, elle devait tracer une route carrossable. Tous les hommes étaient armés ; on emmenait quatre canons Maxim, et soixante-cinq chariots transportaient l'outillage de campement et les vivres. Les plus grandes précautions étaient prises pour se mettre à l'abri contre une surprise des indigènes. Tous les soirs, le camp était formé et une machine électrique en éclairait les environs à grande distance. La colonne n'avançait qu'avec la plus grande circonspection, et, pendant qu'une moitié des pionniers travaillait à la confection de la route, les autres demeuraient à cheval, tenant en main les montures de leurs camarades et portant leurs carabines et leurs munitions. Ces précautions n'étaient pas inutiles. La rivière Tuli était à peine franchie, lorsqu'on rencontra un envoyé de Lo Bengula qui apportait aux blancs l'ordre de rebrousser chemin. On ne tint naturellement nul compte de cette défense, et l'on marcha de l'avant, en redoublant de prudence. Le 12 septembre, la colonne atteignait le but fixé. Son œuvre était achevée. Le Mashonaland était conquis sans qu'un seul coup de fusil eût été tiré.

Quelques jours après, les pionniers se dispersaient pour se mettre à la recherche de l'or, récompense promise à leurs peines et à leur audace.

En possession du Mashonaland, Rhodes s'empressa d'user des droits que lui donnait la Charte, pour étendre la sphère d'action de la Compagnie au delà du Zambèze. Il obtenait de Lewanika, chef des Barotsé, dont les territoires s'étendaient au nord de ce fleuve, une concession analogue à celle qu'il s'était fait donner par Lo Bengula, et il rachetait les droits de l'*Afrikan lakes Company* qu'il trouvait établie dans la région des grands Lacs.

La seule résistance qu'il rencontra vint du Portugal, dont

la Chartered anéantissait le rêve longtemps caressé de la constitution d'un empire colonial au centre de l'Afrique. Pour répondre à la publication de la Charte, le Portugal avait publié, le 9 novembre 1889, un décret réorganisant ses colonies orientales d'Afrique, et créant une nouvelle province qui englobait les territoires du Mashonaland et du Nyassaland. En même temps, le major Serpa Pinto, que sa traversée de l'Afrique, de l'ouest à l'est, onze ans avant, avait rendu célèbre, se préparait à prendre possession de la vallée du Zambèze. Devant l'ultimatum brutal de l'Angleterre, le Portugal dut renoncer à ses projets. Toutefois, malgré l'arrangement provisoire conclu entre les deux puissances au début de 1890, des conflits se produisirent encore entre les troupes portugaises et les forces de la Chartered lorsque celles-ci atteignirent le Mashonaland. Le traité signé en juin 1891 mit fin au conflit et délimita les frontières de la colonie de Mozambique. Par cet arrangement léonin, la Chartered obtenait une grande partie du riche plateau de Manica, et recevait le droit de construire à travers les territoires portugais un chemin de fer qui lui donnait un accès direct à la côte orientale.

Rhodes avait réalisé son rêve d'expansion. Il avait étendu jusqu'aux grands Lacs, bien au delà des limites de l'Afrique australe proprement dite, la teinte rose qui, cinq ans auparavant, s'arrêtait encore au [illegible] parallèle, et il avait conquis à l'Angleterre, sans lui causer la moindre dépense, un territoire quatre fois grand comme le Royaume-Uni.

III

L'occupation des territoires du nord n'était que la première partie du programme politique de Rhodes. en lui permettant d'arrêter l'expansion des républiques hollandaises et en les isolant au milieu des possessions britanniques, elle devait lui donner la possibilité de réaliser l'union sud-africaine.

La première partie de son œuvre était achevée au milieu de 1890; tout de suite, il entama la seconde.

Jusqu'alors il s'était appuyé, bien qu'à contre-cœur, sur le pouvoir impérial. Membre du Parlement du Cap, il n'avait encore joué aucun rôle politique important dans la colonie. En 1884, il avait bien accepté le portefeuille des finances dans le ministère Scanlen ; mais il n'était pas en fonctions depuis six semaines, que le ministère, mis en minorité, était obligé de se retirer. Depuis, Rhodes n'avait plus fait partie d'aucune combinaison ministérielle. Mais, au mois de juillet 1890, le ministère Sprigg, après trois ans d'existence déjà, s'étant retiré devant un vote hostile de la Chambre basse, il fut remplacé par un ministère dont Rhodes était le chef.

Pour comprendre les causes de cet événement, ainsi que la politique qu'allait suivre Rhodes, il est nécessaire d'exposer brièvement l'histoire des partis politiques dans la colonie du Cap depuis une dizaine d'années.

Jusqu'en 1880 l'élément anglais, malgré une infériorité numérique très marquée, avait été presque seul représenté au Parlement de la colonie [1]. Il devait ce privilège à la cohésion qui existait entre ses membres, groupés pour la plus grande partie dans les ports et dans les quelques villes de la colonie. Les colons hollandais, bien que jouissant des mêmes droits politiques que les colons anglais, attendirent longtemps avant d'en faire usage. Leur ignorance de la langue anglaise les tenait à l'écart de la vie générale, et leur éparpillement, nécessité par leur vie mi-agricole, mi-pastorale, leur rendait presque impossible une commune entente. Il leur manquait un lieu de réunion et un organe pour défendre leurs intérêts communs. Ils eurent l'un et l'autre, en 1880. De cette année date la fondation de l'*Afrikander Bond*, — la ligue africaine, — qui devint une puissance politique considérable, lorsque, en 1883, il eut trouvé en M. Hofmeyr un chef doué de rares qualités politiques.

M. Hofmeyr, qui n'a occupé que passagèrement une situation officielle dans la colonie du Cap [2], en a été pourtant, durant les vingt dernières années, le personnage le plus puis-

1. La colonie du Cap, dotée dès 1853 des institutions représentatives, jouit, depuis 1872, du gouvernement responsable.

2. M. Hofmeyr a été, pendant quelque temps, ministre sans portefeuille dans le ministère Scanlen de 1881.

qu'effrayait cette politique aventureuse, et aussi l'hostilité sourde des colons d'origine hollandaise, qui regardaient les territoires du nord comme un terrain naturel d'expansion pour les Républiques d'Orange et du Transvaal. Pressé d'aboutir, il abandonna sa première idée, et résolut de réaliser son plan avec l'aide du gouvernement impérial. Rhodes n'ignorait pas que de ce côté aussi il allait rencontrer une forte résistance, mais il comptait, pour en venir à bout, sur l'appui du haut-commissaire.

Après l'expédition de 1884, la frontière du protectorat avait été reportée jusqu'au 22e degré de latitude : elle coïncidait avec la limite septentrionale de la République du Transvaal : tout exode des Boers vers l'ouest ne pouvait plus s'effectuer que sur territoire britannique. Seul, le souci de garder ouverte la route vers le nord avait amené l'Angleterre à s'étendre aussi loin, et le gouvernement anglais était résolu à en demeurer là. Au Cap, cependant, Rhodes ne cessait de réclamer auprès de sir Hercules l'achèvement de l'œuvre si bien commencée. Qu'était, en somme, le Bechuanaland ? Peu de chose par lui-même ; sa possession n'avait d'utilité que par l'accès qu'il assurait aux terres fertiles et riches d'or du Mashonaland. Après un premier effort, allait-on, par indolence, laisser échapper celles-ci et compromettre l'avenir de l'Afrique australe tout entière ? Un nouveau danger se montrait à l'horizon. On avait imprudemment laissé l'Allemagne prendre pied sur la côte occidentale, et annexer les territoires de Damaraland et de Namaqualand ; fallait-il se résigner à lui abandonner aussi le bassin du Zambèze, où on venait de signaler la présence d'un de ses agents ? Et, si les Allemands hésitaient, les Portugais ne mettraient-ils pas enfin à exécution leur désir avoué de relier leurs possessions du Mozambique à celles de l'Angola ?

Le malheureux sir Hercules voyait bien que l'Angleterre ne pouvait rester inactive, mais il eût bien voulu savoir où il serait possible de s'arrêter, une fois parti. L'enthousiasme de Rhodes n'était guère rassurant à cet égard. Un jour, au cours d'une des fréquentes discussions qu'ils avaient sur ce sujet, Rhodes entraîna le haut-commissaire devant une carte de l'Afrique australe, et, marquant du doigt la montagne de

En 1884, le Bond montra sa force dans les élections générales. Pour la première fois, on vit siéger un certain nombre de députés qui connaissaient à peine l'anglais, et M. Hofmeyr se trouva placé à la tête d'un parti afrikander important. Ce parti n'était pas assez fort encore pour gouverner, mais le nombre de votes dont il disposait lui permettait, en se joignant à l'opposition, de mettre en minorité tout ministère qui lui déplaisait. Très habilement, M. Hofmeyr, peu ambitieux du pouvoir pour lui-même, fit jouer au parti afrikander le rôle de tiers-parti, vendant son appui aux factions anglaises rivales qui se disputaient le ministère.

C'est ainsi que, de 1884 à 1890, les ministères Upington et Sprigg, bien que composés uniquement de membres d'origine anglaise, durent céder plus d'une fois, pour se maintenir, aux exigences du Bond.



Au début de sa vie politique, Rhodes s'était trouvé naturellement porté à soutenir le parti intransigeant anglais, qui n'a jamais pu se défaire d'un certain sentiment de supériorité à l'égard des Afrikanders: sa mauvaise volonté à l'égard de ceux-ci fut accrue par l'opposition que fit Hofmeyr en 1884 à ses projets d'expansion. Mais Rhodes comprit bientôt que le concours de la population hollandaise était nécessaire pour assurer le développement de l'Afrique du Sud. C'était elle, en somme, qui formait et formerait toujours la partie la plus importante de la population blanche. Seul, le fermier hollandais avait la patience voulue pour tirer des produits de ce sol rebelle à la charrue; seul, il pouvait s'accommoder de la vie solitaire du Veldt, qu'il chérissait. Dans la pensée de Rhodes, l'élément anglais devait être le ferment qui activerait le développement des Afrikanders arriérés. Rhodes a toujours déclaré qu'il ne croyait pas à une incompatibilité des deux races; il pensa que seule une différence d'éducation, qu'il fallait faire disparaître, les séparait.

Il se rapprocha donc du parti afrikander, à mesure que croissait la puissance de ce parti. Il fit si bien, qu'il gagna Hofmeyr et le Bond à ses projets d'expansion. Il montrait

aux colons du Cap le danger qu'il y aurait pour eux à laisser une puissance étrangère, fût-ce même le Transvaal, s'emparer des territoires du nord. Si cet événement se réalisait, la colonie du Cap perdrait les avantages qu'elle pouvait légitimement espérer de ses rapports avec cette région.

Cette bonne entente se transforma en alliance et parut au grand jour lorsque Rhodes accepta, en juillet 1890, à la demande du nouveau gouverneur et haut-commissaire, sir Henry Loch, les fonctions de premier ministre de la colonie du Cap. La composition de son ministère portait la marque de l'accord conclu. A côté de partisans modérés de l'influence anglaise, tels que MM. J. Rose Innes et J. W. Sauer, figuraient MM. J. X. Merriman et M. J. Sivewright, dont la sympathie était acquise à l'élément hollandais; le parti afrikander lui-même était représenté par un de ses membres les plus importants, M. P. H. Faure, député du district de Paarl. Si M. Hofmeyr, fidèle à sa tactique, ne faisait pas partie du cabinet, personne n'ignorait que le premier ministre était assuré de son concours.

La conclusion de cette alliance était, de la part de Rhodes, un véritable coup de maître. Appuyé sur la masse de la population hollandaise de la colonie, il allait tenter la réalisation de l'Union Sud-Africaine. Il pouvait espérer, grâce à l'intermédiaire du Bond, vaincre les défiances qu'avaient jusqu'alors montrées les Républiques, en particulier le Transvaal, à l'égard de toute tentative de ce genre. Il était devenu populaire parmi les Afrikanders, qui l'appelaient « l'Anglais au cœur africain ». Et, de fait, cette terre africaine où il avait retrouvé la santé, qui lui avait donné la fortune, et où il espérait conquérir une glorieuse renommée, Rhodes l'aimait comme une seconde patrie. Il goûtait l'immensité silencieuse du Veldt, et le caractère, un peu brutal sans doute, mais si touchant dans sa naïve simplicité, du rude peuple de pasteurs qui avait lentement conquis ce pays à la civilisation.

« On a répété souvent, disait-il en 1888, que mon but est d'obtenir un siège au Parlement anglais, mais je ne prends pas au sérieux de ces rumeurs, dans lesquelles il n'y a rien de vrai. Mon intention est de continuer à m'intéresser à la politique du Cap, et je vous déclare sincèrement que je n'ai pas

la moindre idée d'abandonner l'Afrique du Sud pour quelque autre pays. Ici je puis faire quelque chose; mais si j'allais en Angleterre comme politicien, je demeurerais perdu dans l'obscurité[1]. » Aussi énergiquement que le Bond, il voulait que « l'Afrique du Sud fût gouvernée par le peuple de l'Afrique du Sud », et non par les ministres anglais, ignorants des désirs et des besoins de sa population. Et, s'il reconnaissait « la nécessité du lien impérial pour assurer la défense commune contre l'extérieur », il réclamait avec autant d'ardeur que ses alliés « l'indépendance la plus complète en ce qui concerne le règlement des affaires locales[2] ».

A la fin de mars 1891, Rhodes alla présider la dernière séance du congrès annuel du Bond, qui, cette année-là, peut-être pour lui faire honneur avait eu lieu à Kimberley. Il fut reçu avec enthousiasme, et son discours, où il exposa sa grande politique africaine, souleva les applaudissements répétés d'un auditoire entièrement conquis. Cette politique, c'était l'Union de l'Afrique australe au sud du Zambèze, établie sur la bonne entente des Anglais et des Hollandais. L'Union n'avait pas besoin pour se réaliser de la disparition des deux Républiques; l'important était d'arriver à s'entendre pour régler d'un commun accord les intérêts communs. Quel avantage ce serait pour tous de constituer une union douanière qui assurerait du Cap au Zambèze le libre-échange des produits sud-africains, de s'entendre pour la politique à suivre en vue de développer les chemins de fer, et de se concerter pour arriver à résoudre le redoutable problème que l'accroissement rapide des races indigènes pose devant la population blanche! Rappelant l'infructueux essai de fédération tenté par lord Carnarvon, alors secrétaire colonial, quelques années plus tôt[3], Rhodes reconnaissait que

1. Cecil Rhodes à Barkly West, 3 octobre 1888.

2. Cecil Rhodes à Barkly West, 3 octobre 1888.

3. Lord Carnarvon avait défendu en 1867, devant le Parlement anglais, la loi créant le Dominion du Canada, dont les résultats avaient été si heureux. Il voulut faire bénéficier l'Afrique australe d'une mesure analogue, et, en 1877, le Parlement votait, à sa demande, une loi autorisant les colonies sud-africaines à se fédérer. Mais le projet présenté par sir Bartle Frere, alors gouverneur du Cap, au Parlement de cette colonie, fut repoussé, et il n'y fut pas donné suite.

« la grande erreur passée avait été de croire qu'une union de ce genre peut être réalisée en une demi-heure ». — « J'ai mis vingt ans pour amalgamer les mines de diamants, opérant lentement, étape par étape, attentif au moindre fait qui pouvait m'aider. De même, votre Union doit se faire morceau par morceau. Il vous faudra soutenir toute mesure dont l'effet sera de rendre l'union plus étroite ; il sera sage de votre part d'abandonner parfois quelque avantage immédiat pour fortifier l'Union, et surtout il vous faudra enseigner cette politique à vos enfants, leur faire comprendre le but que vous poursuivez, et leur demander de ne jamais abandonner cette grande et belle idée[1]. » Conseils pleins de prudence et de sagesse, auxquels, malheureusement, Rhodes lui-même oublia trop vite de conformer sa conduite.

De 1890 à 1896, Rhodes exerça en Afrique australe une véritable dictature. Un remaniement ministériel en mai 1893 fut encore un succès pour sa politique : il obtint le concours de sir Gordon Sprigg, représentant de l'élément anglais modéré, qui avait été deux fois déjà premier ministre, et de M. Philippe Schreiner, successeur éventuel de M. Hofmeyr à la tête du parti afrikander. Les élections générales en 1894 vinrent affermir encore le ministère qui, sur les 78 membres de la Chambre basse, ne comptait que vingt adversaires.

Maître de l'opinion publique au Cap, directeur omnipotent des territoires soumis à l'administration de la Chartered, Rhodes imposait sa volonté au représentant du gouvernement impérial sir Henry Loch. La partie ainsi préparée, il entreprit, dès la fin de 1890, la lutte contre la politique d'isolement de la République du Transvaal, seul obstacle désormais à la réalisation des projets d'union. C'est alors qu'il eut affaire au plus redoutable des adversaires, le président Kruger.

1. [illegible]

ACHILLE VIALLATE

(La fin prochainement.)

LÉA[1]

V

— N'est-il pas temps de rentrer à la maison, Edith, et de nous préparer au départ?

— Non, chère, nous avons encore plus de deux heures avant le train de Torquay. Reposez-vous... Nous sommes bien ici.

Assises côte à côte sur un banc, à l'ombre éclaircie, transparente, d'un des ormes tricentenaires qui décorent cette esplanade incomparable de la cathédrale, à Salisbury, Edith, dans son costume de *nurse* gros bleu paré de linge blanc, Léa dans un long manteau de voyage en drap beige, conversaient doucement... Leurs yeux se plaisaient à l'antique monument de pierre, entouré de riches pelouses, d'arbres majestueux, — et, bordant la place, de maisons aux pignons moyen âge, si vieilles, si vieilles avec leurs toits pointus et leurs petites fenêtres plombées! — si vieilles et pourtant jeunes auprès de la vénérable basilique.

Edith couvait sa compagne d'une sollicitude maternelle. Léa lui était chère au temps où elles se rencontraient chaque

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1899, 1er et 15 janvier, 1er et 15 février 1900.

jouée dans la fabrique de Clariss and Sons; mais depuis qu'elle l'avait, pour ainsi dire, tirée de la mort, elle lui vouait un amour concentré et passionné, qui bouleversait son âme ordinairement calme. La mort, en effet, lâchait prise. Léa paraissait encore maigre et débile; mais c'était la maigreur et la débilité de la convalescence. Les yeux avivés, illuminés d'espoir, les lèvres plus rouges, le sang colorant les joues, dénonçaient le goût, le vouloir, la puissance de vivre.

Quinze jours avaient suffi pour cette transformation. Edith, rentrant à Londres après la mort de la jeune dame qu'elle soignait, avait reçu le lendemain de son arrivée la lettre de Léa. Elle se rendit aussitôt chez Mrs. Cockington, et, de là, à l'hôpital de Commercial Road. Restée en correspondance avec Tinka, elle savait ce que depuis plus de deux mois on ignorait à Free College, l'adresse des Ortsen. Ils étaient à Torquay, dans le Devonshire, tous réunis, Ebner et sa femme Tinka, les deux fillettes, Carola et Ida, et aussi Georg, toujours languissant, tracassé d'anxiété, inguérissable malgré le temps qui passait.

La magie de ces mots : « Je sais où ils sont... Nous irons les rejoindre... » avait ranimé Léa. Elle se soumit aux prescriptions du docteur Ainsworth. Elle mangea les douze œufs durs et but les quatre litres de lait par jour, outre les repas ordinaires. Elle avait hâte de se lever, de marcher, de partir; mais elle suppliait en même temps Edith de ne pas prévenir Georg, de ne pas lui dire qu'elle était à Londres; elle redoutait de le voir accourir avant d'avoir elle-même recouvré la santé, avant d'être redevenue jolie.

Et c'était encore pour arriver à Torquay fraîche et sans fatigue que cet arrêt à Salisbury avait été décidé. La petite ville dormante et pittoresque est située à peu près à mi-chemin entre Londres et Torquay...

Un grave battement d'airain s'échappa du clocher de pierre, s'épandit dans l'air limpide et chaud par-dessus l'esplanade déserte, les branches demi-nues des ormes roux, les toits capricieux des vieilles maisons.

— Une heure, fit Léa. Encore trois heures et demie avant d'arriver là-bas! Est-ce vrai que cela sera, et que je ne rêve

pas?... Edith!.. tant de fois je l'ai rêvé, et, après, je me réveillais misérablement sur cette couchette d'hôpital. Ditesmoi que c'est vrai, que je ne rêve pas.

— C'est vrai, chère, et vous ne rêvez pas. Le lord Jésus vous a éprouvée, moulue comme le froment... Mais aujourd'hui, il veut vous amener à votre époux.

Et, selon sa coutume, elle cita un verset des psaumes :

« *Écoute, ma fille, et vois, et incline ton oreille, : oublie ta patrie et la maison de ton père...* »

— Douce Edith! murmura Léa.

D'un geste gracieux, elle l'enveloppa de ses bras et la baisa sur les deux joues. Elle l'aimait ; elle goûtait sa présence réconfortante et le perpétuel refrain de piété chrétienne dont elle accompagnait les moindres actes de la vie.

— N'ai-je pas l'air trop lasse? demanda tout à coup Léa, après un silence.

— Vous avez l'air convalescente, chère petite chose ! répliqua Edith. Mais je vous assure que vous êtes bien belle.

Edith, coquette pour celle qu'elle avait recréée, et qu'elle était fière de conduire à son fiancé, comme elle l'avait toujours souhaité naguère, regardait la jeune fille avec orgueil, mais non sans anxiété. Avant le départ de Londres, Ainsworth n'avait pas été très affirmatif. « Elle a repris étonnamment... Elle peut guérir, bien que les deux poumons et même les cordes vocales soient touchés... »

« Oh! pensait Edith. Elle est trop vivante et trop belle : elle ne peut pas mourir! Elle ne peut pas!... »

Elle observait Léa à la dérobée, Léa plongée dans ce rêve : « Ce soir je serai près de lui »... et la grâce joyeuse de la jeune fille triomphait, protestait contre toute idée de maladie et de mort.

« Non, se répétait la pauvre Edith, tour à tour angoissée et confiante... Elle ne peut pas mourir. Christ ne permettra pas cette chose affreuse... »

Elles quittèrent Salisbury à trois heures, par l'express qui va directement de Londres à Torquay. Le voyage fut aisé et silencieux. Edith lisait les Écritures. Léa était plongée dans une attente émue, heureuse. Sous son regard les paysages

du Devon, la terre rouge, les plaines vertes, les arbres jaunissants, déroulaient leur douceur un peu monotone.

— Edith... vous êtes sûre qu'*il* sera à la gare? Pourvu que rien ne le retienne, ne l'arrête au dernier moment!... Si je ne le voyais pas en arrivant, tout de suite, il me semble que je retomberais aussitôt dans la mort.

— Pourquoi ne serait-il pas à la gare? répliquait Edith, levant un instant les yeux de dessus sa Bible. N'est-il pas lui-même avide de vous revoir? ne vous l'a-t-il pas écrit?

Léa retirait de son corsage la lettre de Georg, une lettre de passion lyrique et de surprise exaltée... « Tu me reviens, ma fiancée, ma femme... Tu me reviens... Est-ce donc vrai?... » Car Edith obéissant à Léa, n'avait averti que la seule Tinka, jusqu'au moment où le voyage fut possible. Depuis la veille Georg savait Léa en Angleterre, et qu'elle venait le rejoindre.

Exeter, Sherborne, Ottery... Les villes du plantureux comté défilaient le long de la ligne: on s'arrêtait dans de vastes gares où bruissaient des trains bondés de voyageurs... Puis, le décor d'arbres, de prairies, de terres rouges fraîchement labourées s'ouvrit; et par échappées, une étendue bleuâtre, tranquille et pourtant frissonnante, s'offrit aux yeux de la voyageuse.

— Edith!... la mer.

Souriante, indifférente aux paysages, Edith jeta un coup d'œil à l'horizon alternativement élargi et masqué, puis, aussitôt, reprit sa lecture. Nombre de petites plages se succédaient maintenant sur le bord de la voie. L'ardente fin d'été prolongeait la vie et les plaisirs de ces stations modestes. Des femmes travaillaient assises sur des pliants. Des couples allaient et venaient au pas d'entraînement sur une grève. Dans une crique, des enfants nus se baignaient.... Tout cela fuyait comme une cinématographie rapide, déroulée dans le cadre des portières. Léa, bercée par la vitesse, amusée par l'incessant changement de tous ces tableaux, s'abandonnait à une griserie délicieuse. Comme on quittait la gare de Newton-Abbot, Edith ferma son livre et, penchée vers sa compagne, lui dit de façon à n'être pas entendue par les autres voyageurs :

— Léa, vous vous rappelez ce que vous m'avez promis?

— Oui, chère, répondit Léa, je me rappelle.

Elle lui pressa la main, comme pour sceller d'un nouveau serment la promesse faite. Cette promesse demandée, exigée même par Edith pour qu'elle consentît à rendre Georg à Léa, c'était qu'aussitôt réunis, à Torquay, un prêtre les marierait. A cette condition seulement la dévote petite créature amenait la fiancée dans les bras du fiancé.

— Et vous n'attendrez pas que vous soyez tout à fait guérie... Dès que ce sera possible, vous irez trouver le prêtre... Du reste, je m'en occuperai.

Léa, souriante, disait oui. L'ardeur religieuse dont elle avait éprouvé les réveils sur le seuil de Saint-Augustin, le soir de sa fuite, et plus tard, à l'hôpital, dans ses entretiens avec Patrick Weatherdon, n'était plus aussi vive. Il lui plaisait cependant de rêver qu'elle s'agenouillerait aux côtés de Georg devant un ministre de sa religion traditionnelle. Georg s'y prêterait, bien sûr, ne fût-ce que pour épargner à la bonne Edith un horrible chagrin...

On ne voyait plus la mer; le train courait à travers une plaine ondulée, bordée sur la gauche de faibles coteaux. Un voyageur dit, consultant sa montre :

— Encore dix minutes avant Torquay. Nous sommes en retard.

Alors Léa, toute vibrante d'émoi nerveux, emplit sa pensée de Georg. Elle le devinait là-bas, sur le quai de la gare d'arrivée, l'attendant avec un trouble égal. Elle sentait, pour ainsi dire, son désir voler au-devant d'elle. Elle voulait l'évoquer ; elle fermait les yeux, tendait toutes les forces de son imagination et de sa mémoire. Et l'évocation rebelle se dérobait, ou plutôt se dédoublait... Quel Georg allait-elle retrouver tout à l'heure? Celui qu'elle avait connu, aimé à Londres, le seul qu'elle pût aimer en ce temps-là, parce qu'il lui apparaissait comme ce type imprévu, extraordinaire : un homme pur, indifférent à toute sensualité, obéissant aux injonctions de sa conscience jusqu'à accomplir des actes jugés insensés par la foule, — comme d'arracher sa sœur Tinka au foyer conjugal?... Ou bien le Georg Ortsen transformé — comme tant d'artistes du Nord — par le climat et l'art

méridionaux, le Georg épris de lumière et de vie, initié à la volupté, impérieux conquérant qui disputait Léa à Pernitz et à Frédérique, et pensait un instant la leur soustraire ?... L'incertitude devenait pour Léa presque torturante ; il lui semblait que le moment où le doute serait dissipé se reculait comme dans un cauchemar, interminablement, que jamais, jamais plus elle ne saurait, elle ne verrait...

Et ce fut vraiment un réveil en sursaut, l'arrivée à Torquay, l'arrêt dans la longue gare aux basses toitures, le brouhaha du débarquement, la vision confuse d'un homme de haute taille, vêtu de gris sombre, qui se précipitait vers la portière, — l'étreinte, leurs noms confondus dans un double cri...

Oh ! le mystère du premier regard échangé par deux êtres longtemps séparés, et qui, durant l'absence, sans cesse occupèrent leur rêve de l'image — la dernière image qu'ils ont emportée l'un de l'autre au fond de leurs yeux ! Par le premier regard, par celui-là seul, ils comparent à la réalité cette image antérieure : la durée se matérialise, pour ainsi dire, devient visible sur les traits. Puis, tout de suite, comme une buée d'haleine sur un miroir, la marque du temps s'évapore, disparaît : le visage d'hier et le visage d'aujourd'hui se mêlent indiscernables, l'empreinte nouvelle se perd dans l'ancienne, plus profonde...

Le landau ouvert où se trouvaient Georg, Edith et Léa s'engageait à peine le long de la chaussée qui mène de la gare à la ville, suivant la mer, — il n'avait pas encore tourné le coude de la baie, et déjà cette mystérieuse fusion d'hier et d'aujourd'hui s'était consommée. Pourtant, si Georg avait paru à Léa moins affaibli peut-être qu'elle ne se l'était imaginé d'après le roman de Finka, quelle douleur l'avait meurtri lui en revoyant Léa si changée ! Au moment même où il l'étreignait, une certitude brutale s'imposa : « Elle est perdue ! » Quelques minutes s'étaient écoulées ; la voiture roulait doucement entre des pelouses et la baie, et déjà les yeux de Georg ne séparaient plus l'image ancienne et la présente : du même coup la mortelle certitude fléchissait, combattue par les suggestions trompeuses de la réflexion, du désir, de l'espoir invincible.

Ils ne se parlaient point : leurs âmes étaient pleines de trop graves soucis pour chercher de vaines paroles. Ils se contemplaient sans se lasser : et la paix descendait peu à peu dans leur cœur. Léa était placée au fond du landau, à côté d'Edith dont la bonne face comique, — deux prunelles d'enfant, une grosse bouche étroite, un nez minuscule niché entre deux joues en pelote, — rayonnait de joie charitable; Georg, assis sur la banquette, penché vers Léa, lui tenait les deux mains, la regardait, la regardait... Elle, de ses beaux yeux, plus larges, plus fervents que jamais, caressait avec lenteur tout le visage, tous les vêtements, toute la personne de Georg. Elle observait, comme si elle ne les avait jamais vus, les cheveux blond pâle dont les ondes naturelles débordaient le chapeau de paille blanche à ruban noir. La petitesse de la tête, remarquable pour la hauteur de la taille, était encore accusée par le cou mince et long; le visage, uniformément pâle, mais d'une pâleur chaudement rehaussée par le hâle de la mer, montrait un dessin d'une minutie presque féminine, surtout dans le contour du front étroit, la délicatesse du menton, la grâce affectueuse de la bouche. Seuls, l'enfoncement sous les sourcils des yeux gris-vert, et la moustache, moins blonde que les cheveux, — lourde, guerrière pour ainsi dire, virilisaient l'excessive beauté de cette tête. Georg était vêtu comme un Anglais, d'un veston de drap pelucheux gris foncé; mais, sous le col droit, une cravate large, nouée plus souple, et d'une élégance plus négligée, remplaçait le mince nœud en forme de papillon alors à la mode. Léa, ses mains exténuées nichées dans les belles mains fortes et brunies de Georg, s'extasiait à le contempler.

Tout à l'heure, dans le train qui l'amenait à Torquay, elle s'était demandé : « Quel Georg vais-je revoir? Celui d'avant l'initiation ou celui d'après? Le frère d'élection ou le conquérant impérieux?... » Et maintenant, le possédant là, elle n'eût pas su se répondre à elle-même. L'homme qu'elle voyait était différent des deux autres, et empruntait cependant quelque chose de leur double ressemblance. Le hâle du visage, et sans doute cette vie au dehors, toute en courses fatigantes et en rudes croisières, qu'il menait depuis une année, lui gardaient l'air leste, délibéré qui avait inquiété Léa lorsqu'elle l'avait revu

à Paris, venant d'Italie. Mais toute violence impérieuse avait disparu ; et même, par intervalles, son regard, le port de sa tête, le geste de ses mains lasses, le ton troublé de sa voix, rappelaient l'allure alanguie de naguère, qui le faisait comparer par Frédérique et Léa à un guerrier du Paradis scandinave frappé d'une blessure secrète. Léa chérit cet alanguissement. C'était ce Georg qu'elle préférait ; celui-là seul lui rendrait la douceur toujours remémorée du baiser de Richmond.

La route que suivait la voiture contourne la baie pendant plus d'un mille, entre la gare et la ville. A mi-longueur, elle se coude à angle droit, devant une muraille de hautes collines, et longe désormais le pied de cette muraille naturelle, vers Torquay.

Jusqu'au moment où le landau tourna ce coude de la route, Léa n'avait vraiment vu que Georg. Elle avait perçu dans un recul indistinct le site environnant, la chaussée large et blanche, séparée de la mer par un parapet de pierres frustes, bordée sur la gauche de prairies bien soignées, de parcs anglais cachant la maison parmi des bosquets. Dans le ravissement d'avoir reconquis Georg, un Georg identique à celui d'autrefois, son regard se releva, explora les hauteurs boisées, fit lentement le tour du paysage.

— Oh ! s'écria-t-elle... J'ai déjà vu...

Elle n'acheva pas, et regarda encore.

A une centaine de yards en avant, la route allait tourner d'équerre, barrée par deux gros mamelons entièrement verts, disposés en terrasses qui s'étageaient, comme les gradins d'un amphithéâtre. Entre les deux, un peu en retrait, se tassait un mamelon plus bas surmonté pas la flèche blanche d'une chapelle. L'abondance et la vigueur des frondaisons étaient extraordinaires ; une végétation généreuse, d'une fougue toute méridionale. Littéralement, les coteaux étaient deux gigantesques monceaux de verdure, les villas y semblaient enfouies, aux trois quarts invisibles. On n'apercevait au-dessus du fouillis que quelques toitures d'ardoise, métallisées par le soleil, et cette flèche de pierre d'une blancheur crue.

En face des collines, la baie développait vers l'horizon sa

bleue magnificence, d'un bleu verdâtre de turquoise mourante, — immense demi-cercle embrassé par deux longs caps rocheux, tels deux pinces de crabe, avec Brixham au bout du promontoire de droite, Torquay au bout du promontoire de gauche... Ce que l'on apercevait de roches entre les arbres et les plantes était d'un rouge vif, d'un rouge de brique cassée; les verdures écrasaient ces roches comme d'un poids trop lourd. Au delà des deux promontoires, c'était la pleine mer, confondue avec le ciel plus pâle... Toute cette baie vivait, palpitait de mouvement et de joie sous la glorieuse lumière. Des yachts s'y balançaient doucement sur les amarres, des barques glissaient, à la cadence des rames, des yoles s'y penchaient, filant comme des oiseaux marins, au ras de l'eau. Un petit vapeur essoufflé, affairé, la traversait dans sa largeur entre Paignton et Torquay. Léa vit cette eau bleue, ce ciel bleu, l'allégresse des choses, la splendeur du jour; elle respira le parfum capiteux de l'air que chargeait l'arome des plantes et des fleurs. Elle écarta de ses yeux des mèches de cheveux envolées; elle murmura :

— Oui, j'ai rêvé déjà ce pays... avec ce ciel et cette mer, ces terrasses, cette terre rouge, toutes ces fleurs et l'odeur de cet air... Mais je croyais rêver de l'Italie... Se peut-il que je voie cela et que je n'aie pas quitté l'Angleterre? Mais idées se brouillent, se perdent. Georg, mon ami, je ne voudrais pas que tout cela fût un rêve.

— Folle petite âme! — dit Edith en souriant, — vous ne rêvez nullement. Pourquoi vous étonnez-vous que nous ayons de si grandioses paysages en Angleterre? L'Angleterre est plus belle qu'aucune terre au monde.

Georg baisa les doigts dégantés de Léa :

— Ce coin de la côte méridionale est vraiment béni entre tous dans l'île brumeuse. En rêvant de lui, Léa, vous rêviez de l'Italie. La baie de Naples n'est pas plus enchanteresse que celle-ci.

La voiture longeait maintenant les rochers que tout à l'heure on voyait de face. On découvrait l'ensemble du promontoire occidental, le moins élevé des deux, entre le cap Corbyn et Brixham. Les rochers qui d'abord muraient étroitement la route, s'écartèrent bientôt vers la gauche: un promenoir cou-

vert s'adossait à la paroi. Léa remarqua, assises sur les bancs qui meublaient cette galerie, de maigres silhouettes ; quelques-unes, malgré la chaleur, s'enveloppaient de plaids. Son cœur se crispa ; dans l'attitude et les visages, elle reconnaissait le terrible mal dont elle-même avait cru mourir... Georg avait deviné sa pensée. Il s'efforça de la distraire en lui montrant la jetée que le landau laissait à droite, toute noire de foule : cette foule écoutait un orchestre allemand installé dans un pavillon. Au delà commençaient les jardins, où des jeunes hommes à rouge face imberbe, des fillettes garçonnières vêtues de toile blanche, ceinturées de cuir jaune, jouaient au tennis. Georg nomma la jetée : « Princess Pier », et les jardins : « Princess Gardens ».

— Le port commence là, dit-il... Il est fermé par Princess Pier d'un côté et de l'autre par Haldon Pier, une jetée plus courte, que vous aurez juste sous vos fenêtres... Tous les grands yachts et tous les vapeurs marchands mouillent dans ce port.

En effet, plusieurs sveltes navires, quelques gros chargeurs aussi s'alignaient dans l'eau du bassin. Mais Léa ne regardait plus de ce côté... Elle suivait des yeux deux petites voitures, comme deux fauteuils montés sur roues, attelés de poneys que des enfants guidaient. Dans la première il y avait une femme d'une trentaine d'années ; dans l'autre, un homme un peu plus jeune. Ils se ressemblaient et tous deux étaient marqués si visiblement par la phtisie que Georg, aussi troublé que Léa, n'osa plus parler.

Le landau, contournant le port, entra un instant dans la ville, l'écorna pour ainsi dire, juste assez pour apercevoir les rues populeuses et brillantes qui montaient à l'assaut des collines. De nouveau, il gagna le quai, s'engagea sur une pente qu'escaladaient à gauche quelques petites maisons toutes pareilles, aux balcons tendus de stores de toile, et s'arrêta devant l'une d'elles, où se lisaient ces mots en lettres noires : *Dartmoor House*.

Au même instant, la porte de Dartmoor House s'ouvrit, on vit une fillette d'environ sept ans, aux cheveux blonds frisés, aux vifs yeux clairs, vêtue d'un fourreau de percale à carreaux blancs et bleus, s'élancer sur le marchepied, enjamber leste-

ment la portière, montrant son petit pantalon blanc empesé et ses mollets gantés de noir, fins et déjà modelés. Elle tomba entre Léa, Georg et Edith, et se mit à embrasser la *nurse* avec une fougue divertissante.

— Oh! Tante Edith! criait-elle. Voilà tante Edith qui vient chez nous!

Edith se débattait sous les baisers, ravie de s'entendre appeler de ce nom affectueux de « tante » que les enfants des pays du nord donnent aux amies familières de la maison.

— Ida! Ida, ma chère! balbutiait-elle, soyez sage, soyez raisonnable, je vous prie.

Léa souriait; Georg demanda :

— Où est Tinka?

— Maman est restée dans le drawing-room... Elle est là-haut à vous attendre... Elle a dit qu'elle était trop nerveuse, qu'elle ne pouvait pas descendre... Elle est restée près de Carola... Carola, c'est ma sœur, ajouta la fillette en observant Léa avec une attention qui tout de suite devint muette.

Cependant, les bagages des deux voyageuses étaient déchargés, par les soins du cocher et d'un homme court et chauve en manches de chemise, à visage cramoisi, à yeux injectés, à barbe blanche, affairé et bourru, qui emportait les colis sur son dos. Ida sauta à terre, Edith descendit à son tour, puis Georg qui reçut Léa dans ses bras.

Georg et Léa suivirent Edith et Ida, par le corridor du rez-de-chaussée, puis par l'escalier de bois qui menait au premier étage. Là, sur un palier de petites dimensions, donnaient deux portes, l'une à droite, l'autre de face. Par celle-ci, qui était ouverte, Léa pénétra avec Georg. Elle se trouva dans une pièce tapissée d'un papier jaune clair à large frise supérieure, les murs couverts de tableaux, de gravures, de bibelots chinois, japonais, indiens. Trois longues fenêtres dont l'une était entre-bâillée laissaient entrevoir la mer. Au milieu de la chambre, immobile, — ayant à côté d'elle la petite Carola debout comme elle, immobile comme elle, — une jeune femme se tenait, vêtue d'une jupe en piqué blanc et d'un boléro pareil, entre-bâillé sur une chemisette de soie. La jupe empesée, un peu courte, découvrait les minces chevilles, les pieds menus chaussés de bottines chamois.

L'âge de cette jeune femme était malaisément définissable. Ses cheveux frisés, la fraîcheur de son teint et de sa bouche la faisaient ressembler à une enfant, contrastant avec la profondeur, la fixité, la rêverie de son regard, d'un vert pareil à celui des yeux de Georg. Cette femme était Tinka.

Elle parut ne voir ni Georg ni Edith, ni Ida qui bondit auprès de sa petite sœur : ses yeux se fixaient sur Léa et vraiment la buvaient. Léa s'était arrêtée à quelques pas, bouleversée par une émotion plus puissante que tout à l'heure quand Georg lui était apparu. Alors son trouble avait été distrait par le souci de plaire, d'être belle, par la curiosité de regarder les traits de son fiancé après une longue absence ; maintenant elle se trouvait face à face avec une âme. Tinka, c'était le symbole vivant de toutes les doctrines qui l'avaient exaltée à Apple-Tree-Yard : c'était le pur esprit, l'ange de ses fiançailles mystiques. Le trouble de Tinka n'était pas moindre, car au bord de ses yeux mystérieux, deux grosses larmes reflétaient chacune une paillette de clarté. A cette minute seulement, Léa comprit, sentit, vécut cette réalité : qu'elle retrouvait la source même de sa sensibilité antérieure, un instant détournée, perdue. La petite fée aux blondes frisures, à la raide robe de piqué blanc était toujours debout devant elle, au milieu du salon jaune, nimbée par les reflets de soleil sur la mer, qui dansaient comme des flammes spirituelles tout autour d'elle. Léa, jusqu'ici tellement silencieuse que Georg n'était pas sûr d'avoir reconnu le timbre de sa voix, poussa un grand cri :

— Ah! Tinka!... Enfin, enfin!...

Elle s'élança dans les bras de la jeune femme, puis soudain glissa, s'affaissa comme une tulipe fauchée, aussitôt secourue par Georg, emportée dans ses bras sur le lit de la chambre voisine.

Le crépuscule envahissait déjà la chambre — qui, elle, ne donnait pas sur la mer, mais sur une cour assez étroite et obscure, — lorsque Léa reprit pleinement conscience d'elle-même... Son évanouissement, sans être douloureux ni étouffant, avait d'ailleurs peu duré : dès que Georg l'eut déposée sur le lit, l'oppression momentanée s'était fondue en un sommeil profond, en un bon sommeil de fatigue. Puis le sommeil lui-

même s'atténua, se dissipa, ne laissant plus qu'une somnolence vague, à travers laquelle transparaissaient des chuchotements, des visions d'êtres et d'objets. Une plainte lointaine de sirène parvint aux oreilles de Léa... Son cœur battit un peu plus vite, puis s'apaisa dans une joie confuse. « La mer... la mer toute proche... » Le sommeil revint, évoqua la baie bleue aux reflets vermeils, les caps rouges et verts, les barques, les yachts sveltes, le profil empanaché des steamers. Soudain ses yeux se rouvrirent. Elle vit le côté de la chambre opposé au lit. Une double porte à coulisse s'entre-bâillait sur le salon jaune. Juste dans le coin de la chambre, juchée sur une chaise, la petite Ida était assise, vêtue de son sarrau de percale quadrillée. Ses pieds menus s'accrochaient par les talons au barreau de la chaise. Un livre sur les genoux, très sage, elle faisait semblant de lire, le front penché, ses boucles frôlant les pages; mais Léa voyait les beaux yeux clairs curieusement levés sur elle. Et Léa s'assoupit encore. D'autres ombres passèrent dans son voisinage, entre la réalité et le rêve : un visage inconnu à barbe blonde, à front chauve, à lunettes d'or; le fantôme familier d'Edith; une fade figure pâle, une forme féminine indécise, en tablier rose à bavette. Ni Georg ni Tinka ne se montrèrent. Et peu à peu l'anxiété de ne pas les voir gêna le repos de Léa, chassa les dernières fumées du sommeil. Elle se redressa sur son coude. La petite Ida, qui, de sa chaise, guettait toujours, dit :

— Maman! elle remue!...

Aussitôt Tinka fut auprès de la jeune fille. Elle ne l'avait pas quittée, assise derrière le lit, cachée par le chevet. Elle se pencha vers elle.

— Comment allez-vous, ma chère?

— Je vais mieux. Je suis bien reposée.

— Nous avons compris que vous aviez surtout besoin de sommeil. Pour vous laisser dormir, on a fait silence dans la maison.

— Maintenant, je voudrais me lever.

— Rien n'est plus facile. Tout est prêt pour votre toilette... Dois-je vous aider?

— Oh! non, Tinka, merci... Edith m'aidera. Elle en a l'habitude.

Une pudeur singulière troublait Léa devant la sœur de Georg ; elle redoutait d'être vue si frêle, si déchue de sa robuste beauté.

— Petite Ida, va chercher tante Edith pour habiller la dame française...

Edith assista Léa qui fit une toilette minutieuse. La *nurse*, — ennemie pour elle-même, et pour autrui des vaines parures, — laissait fléchir son rigorisme en faveur de Léa, tant elle lui savait gré d'être ressuscitée par ses soins, par son influence. Elle souhaitait d'ailleurs passionnément que Léa plût à Georg et que le mariage s'accomplît enfin. Elle para la voyageuse comme une mère pare sa fille à l'instant de lui présenter un fiancé. Léa mit une des robes qu'elle avait taillées elle-même avec l'aide des petites Cockington dans le logement de Gower Street : un costume de velours très léger, rouge pointillé de jaune, qui l'étoffait, dissimulait l'amoindrissement de tout son corps, et réchauffait la pâleur de son visage. Quand, ainsi vêtue, elle entra dans le salon suivie d'Edith, qui riait de contentement, elle lut l'admiration sur tous les visages.

— Oh ! Léa chérie, que vous êtes belle, et que vous avez l'air de vous porter bien !...

C'était Tinka qui disait cela, sautant de joie, redevenue puérile, maintenant que la vue de Léa debout, vivante, charmante, la rassurait.

Georg était là, aussi, qui vint prendre une main de son amie et la baisa, et les deux petites, Carola et Ida, Carola plus lourde et moins jolie qu'Ida, engagées dans une conversation à voix basse dont Léa était évidemment le sujet, — et aussi un homme chauve, à bon visage germanique barbu et blond, avec des lunettes d'or. Tinka présenta ce dernier à Léa :

— Le professeur Justus Ebner, mon mari.

Au milieu du salon, la table ronde, couverte d'une nappe, étalait les cristaux, les couverts, les vaisselles, les mille petits objets d'argent qui décorent les repas d'Angleterre. Le crépuscule, entrant par les trois longues fenêtres cintrées, parait d'une clarté de féerie les murs couverts de cadres, d'armes, de porcelaines, de bibelots asiatiques de toute sorte. Comme

la mer, le ciel pâlissait, se dévêtait de sa splendeur méridionale. La voyageuse alla vers les vitres closes... La cendre fine du soir envahissait le paysage : en même temps une brume légère noyait les choses.

Georg, qui s'était approché de Léa, devina sa mélancolie désenchantée.

— Le brouillard se dissipera tout à l'heure, dit-il, quand la nuit sera tout à fait venue. Les nuits sont sans lune en ce moment, mais chaudes et magnifiques.

Elle le remercia d'un sourire. Une jeune fille au fade visage, en robe noire avec un tablier de toile rose, entra discrètement. Elle grimpa sur une chaise, enflamma les trois globes à gaz suspendus au-dessus de la table. La mer et le ciel disparurent ; les vitres, changées en miroirs, reflétèrent la grande pièce jaune où luisaient la nappe blanche, les cristaux, les couverts, les menus objets d'argent ; où des visages chéris, comme ceux de Tinka, de Georg, d'Edith, des visages amicaux comme ceux de Carola, d'Ida, du professeur et même de la jeune allumeuse de lampes, souriaient à l'étrangère. Léa, retournée soudain au jaillissement de la lumière, vit d'un coup d'œil cet espace étroit, enfermant ce qui pour elle, désormais, serait le monde. Ce fut une de ces minutes où la durée s'abolit, où tout le passé, tout l'avenir tiennent entre deux battements du balancier. Paris, la France, l'école... Pirnitz, Frédérique, Duyvecke... tout cela se dessina au fond de sa pensée : elle distingua les objets et les êtres absents comme, dans la nuit, soudain un éclair fait surgir un paysage prodigieusement net et tout de suite effacé... Elle vit ses deux existences, ses deux patries simultanément, celle d'hier et celle de demain... Quelque chose se brisa dans son cœur, un lien qu'elle croyait brisé depuis longtemps : et la brisure fut douloureuse... L'exilée, d'un acte formel de sa volonté, renonça à son pays, à sa famille, à tout le passé : « Voici ma famille et mon pays », pensa-t-elle. Elle aima toutes ces choses qui l'accueillaient, qui se mettaient en fête pour elle... Tinka et Georg, dont les yeux ne quittaient pas le visage de Léa, comprirent qu'elle se donnait à eux définitivement : leur cœur tressaillit de joie fraternelle.

La grosse voix du professeur rompit le silence. Ses yeux

attentifs, braqués derrière les verres de ses lunettes d'or, avaient observé Léa, et pour cette âme simple, le résultat de l'observation fut que Léa donnait les signes d'un vif appétit.

— Tinka, s'écria-t-il, appelez donc Lizzie Morley afin qu'elle serve le souper. Mademoiselle Léa n'a rien pris depuis son arrivée chez nous. Elle meurt de faim, cela se voit.

— Tu as raison, *père*, dit Tinka, chassant son rêve avec un geste de mutinerie. Mais voilà Lizzie... A table !

Lizzie Morley, la jeune fille fade et blonde, au tablier de toile rose, déposait les hors-d'œuvre sur la nappe. On s'assit. Dans la tiédeur close du repas, les langues des petites filles se délièrent d'abord. Tandis que les autres convives, habitués à souper de mets froids, se partageaient du caviar et des viandes fumées, on avait servi à Léa un bol de consommé chaud avec un œuf poché dedans. Ida confia à sa sœur aînée Carola qu'elle aussi aurait envie de goûter au bouillon ; et la grave Carola ne put tenir le secret, elle en fit part à toute la table... Léa souriante appela Ida auprès d'elle et avant d'y toucher elle-même lui fit boire quelques gorgées du breuvage fumant. La mine grave de l'enfant, enveloppant la cuiller de ses deux mignonnes lèvres, fit la joie de tout le monde, et en particulier du professeur Elmer.

— N'est-ce pas, mademoiselle, qu'elles sont aimables toutes les deux ?

— Elles sont deux petites merveilles, dit Léa, captivée par la grâce d'Ida.

Le professeur s'interrompit un instant de manger, et, couteau et fourchette en mains, eut un accès de sentimentalisme sincère que son attitude, son visage de Gambrinus à lunettes, rendaient un peu comique.

— Ah ! ces petites, mademoiselle ! Elles m'ont gardé le courage de vivre, dans un temps où j'étais vraiment bien misérable, tout seul avec elles deux dans notre maison de Larmsoe. — C'est quand votre mère était en voyage avec l'oncle Georg, ajouta-t-il, se tournant vers les deux fillettes qui ne l'écoutèrent pas. — Oui... Grâce à elles, qui couraient en criant dans notre maison vide, plus encore qu'à mon travail — je suis entomologiste et passionné pour mon métier, —

les mois de solitude eurent pour unique effet de faire grisonner mes cheveux.

L'active jeune fille au tablier rose rentra, desservit lestement, mit sur la table deux grouses froids bardés de lard.

— Lizzie, — dit Ida de sa voix claire, en l'arrêtant au passage, — j'ai pris un peu du bouillon de la dame française... Moi, je trouve qu'il y avait trop de sel. Je n'aime pas le sel.

— *For shame*, Ida ! dit Lizzie à voix basse.

Elle disparut, preste et silencieuse, emportant les assiettes.

— C'est une servante? demanda Léa.

— Non, répondit Georg. C'est la fille du capitaine Morley, ce petit homme rouge que vous avez vu tantôt décharger les malles... Le capitaine a navigué au long cours pendant toute sa jeunesse, principalement aux Indes, en Chine et au Japon. De ses voyages, il a rapporté la plupart des objets qui décorent cette maison, où il vit avec sa femme et sa fille, et qu'il loue pendant la saison.

— Et madame Morley?

— On ne la voit guère. Elle est asthmatique et monte difficilement les escaliers. Elle reste ordinairement dans sa chambre, au second...

Tinka n'avait prêté aucune attention à Lizzie Morley ni aux propos que son passage avait suggérés. Les yeux fixes, sa figure puérile tendue par la méditation ; elle oubliait de découper les grouses déposés devant elle. Léa reconnaissait avec une joie intime cette expression d'extase.

— Tu oublies de découper les grouses, ma bonne amie ! fit observer le professeur Ebner.

— Oh ! je t'en prie, père, découpe-les !

— La voilà dans ses nuages! répartit l'entomologiste en riant.

Il se mit en devoir de la suppléer. Tinka, sans mouvoir la tête, ses doigts entre-croisés sur le bord de la nappe, murmura :

— Notre maison de Larmsoe... Je crois qu'il m'eût été impossible d'y rentrer, lorsque Georg revenant d'Italie me persuada de recommencer la vie auprès du professeur Ebner et de mes filles...

Ebner, distribuant les membres des grouses sur la circonférence d'un plat, interrompit sa femme :

à Paris, venant d'Italie. Mais toute violence impérieuse avait disparu; et même, par intervalles, son regard, le port de sa tête, le geste de ses mains lasses, le ton troublé de sa voix, rappelaient l'allure alanguie de naguère, qui le faisait comparer par Frédérique et Léa à un guerrier du Paradis scandinave frappé d'une blessure secrète. Léa chérit cet alanguissement. C'était ce Georg qu'elle préférait; celui-là seul lui rendrait la douceur toujours remémorée du baiser de Richmond.

La route que suivait la voiture contourne la baie pendant plus d'un mille, entre la gare et la ville. A mi-longueur, elle se coude à angle droit, devant une muraille de hautes collines, et longe désormais le pied de cette muraille naturelle, vers Torquay.

Jusqu'au moment où le landau tourna ce coude de la route, Léa n'avait vraiment vu que Georg. Elle avait perçu dans un recul indistinct le site environnant, la chaussée large et blanche, séparée de la mer par un parapet de pierres frustes, bordée sur la gauche de prairies bien soignées, de parcs anglais cachant la maison parmi des bosquets. Dans le ravissement d'avoir reconquis Georg, un Georg identique à celui d'autrefois, son regard se releva, explora les hauteurs boisées, fit lentement le tour du paysage.

— Oh ! s'écria-t-elle... J'ai déjà vu...

Elle n'acheva pas, et regarda encore.

A une centaine de yards en avant, la route allait tourner d'équerre, barrée par deux gros mamelons entièrement verts, disposés en terrasses qui s'étageaient, comme les gradins d'un amphithéâtre. Entre les deux, un peu en retrait, se tassait un mamelon plus bas surmonté pas la flèche blanche d'une chapelle. L'abondance et la vigueur des frondaisons étaient extraordinaires : une végétation généreuse, d'une fougue toute méridionale. Littéralement, les coteaux étaient deux gigantesques monceaux de verdure, les villas y semblaient enfouies, aux trois quarts invisibles. On n'apercevait au-dessus du fouillis que quelques toitures d'ardoise, métallisées par le soleil, et cette flèche de pierre d'une blancheur crue.

En face des collines, la baie développait vers l'horizon sa

Georg, comme Tinka, avait cessé de manger. Appuyé sur le dossier de sa chaise, les yeux abaissés, d'une beauté méditative de jeune sage, il répondit :

— Non. Je suis revenu là-bas mû par une force qui ne connaissait pas d'hésitation ni d'obstacle. Si j'avais trouvé le fantôme que tu dis je l'aurais brutalement bousculé du seuil. L'influx nouveau de la lumière et de la vie avaient d'un seul coup pénétré le barbare que j'étais. Je croyais tenir la vérité absolue. Ma conviction, ma sécurité étaient sans mesure. Ebner en fut subjugué sur-le-champ.

— Oui, murmura le savant. Georg m'a fait quitter le jour même ma maison, mes travaux, mes collections... sans même me donner le temps de réfléchir. Il commandait, comme un roi.

Ida s'écria dans un rire éclatant :

— On a fait les malles vite, vite, et, le soir, on a pris le bateau pour aller rejoindre maman. J'avais oublié mon costume de drap bleu qui est resté là-bas. Pourvu que les rats n'y fassent pas de trous!...

— Moi, dit Carola, le mien est là-haut. Je ne l'ai pas oublié. Mais je ne veux pas le porter parce que je veux toujours être habillée comme Ida.

— Oh! reprit Georg, comme j'étais fort, en ce moment-là... Le désespoir de n'avoir pu arracher Léa à ses compagnes de Paris décuplait mon énergie, fortifiait ma certitude. Je haïssais le passé... Plus je souffrais, plus j'étais sûr de la vérité.

Léa ne put s'empêcher de demander :

— Et maintenant, Georg?...

— Maintenant, des mois ont coulé, et, naturellement, loin du pays de lumière, je suis redevenu un peu le barbare d'autrefois... La vérité ne m'apparaît plus aussi impérieuse et violente. Si ce n'était déjà fait, je ne crois pas que j'eusse la force de réunir Tinka et Ebner, comme je le fis... Ainsi que Tinka, j'évoque avec sympathie le fantôme de notre ancienne conscience, qui nous inspira à tous les deux cette fuite jugée folle par les hommes.

Le professeur Ebner laissa tomber dans son assiette la fourchette dont il s'escrimait contre une carcasse de grouse, et s'écria :

— Vous n'allez pas au moins vous mettre en tête de recommencer, et me laisser une seconde fois tout seul avec les petites?

Ce fut dit avec un effarement si naïf que tout le monde, autour de la table, éclata de rire, les fillettes plus fort que les autres, de cet inextinguible rire des enfants, où triomphe leur besoin de mouvement et de bruit.

Tinka dit, regardant Ebner avec amitié :

— Non, Justus... Nous ne te quitterons point. Ne te disais-je pas tout à l'heure que ma conscience présente est d'accord avec ma vie?

— Soit! dit le professeur assez piteusement. Mais si, à Larmsoe, tu retrouves ton autre conscience, comme tu dis, et qu'elle te gouverne de nouveau, Dieu sait ce qui nous menace encore! J'aimerais mieux ne jamais revoir la Finlande.

Ce fut Georg, cette fois, qui répondit :

— Ne craignez rien, Justus... Précisément parce que notre foi est moins impérieuse, nous sommes incapables de décisions violentes et imprévues, comme fut notre fuite, comme fut mon retour. La vérité m'apparaît désormais comme un rapport changeant entre le monde et mon esprit.

Ebner, rassuré, se versa un verre de bière et, pour prouver son désir d'accommodement, prononça :

— Vous voulez dire sans doute qu'il existe une vérité objective et une vérité subjective. C'est ce qu'on apprend à l'Université.

Georg ne répliqua rien, mais Edith, qui jusque-là s'était tue, protesta.

— Ce sont des propos de gentils! s'écria-t-elle sévèrement. La vérité ne saurait changer. Car il ne change pas. Celui qui a dit : « *Je suis le chemin, la vérité et la vie.* » Et en dehors de lui, il n'y a que déroute, erreur et mort.

Ida et Carola se regardèrent, étouffèrent un rire. Les versets de tante Edith étaient pour elles une inépuisable gaieté.

— Heureuse Edith! murmura Tinka à demi-voix. Quelques sentences lui suffisent pour assurer sa foi — comme Carola et Ida se contentent de petits cailloux pour figurer des pièces d'or. Avec leurs cailloux, Carola et Ida s'imaginent qu'elles achètent le monde!...

Edith rougit. Léa avait écouté avec transport cette conversation à laquelle elle ne s'était mêlée que par une question. Elle n'avait pas, comme Tinka et Georg, l'habitude et le goût passionné des abstractions, mais ces paroles naïves et sereines échangées entre le frère et la sœur charmaient ses oreilles comme une musique autrefois aimée, muette depuis longtemps, et qui souverainement ranimait les anciens souvenirs, reportait la voyageuse au temps béni de son initiation sentimentale. Et le sens même des paroles de Georg et de Tinka lui donnait du bonheur. Il lui eût déplu de les entendre renier le passé, la foi morale qui les avait faits si beaux, si exceptionnels aux yeux de Léa, quand elle les avait connus à Londres... Georg tel qu'il lui était apparu à Paris, brisant ses idoles, avait été moins cher à son cœur. Aujourd'hui, en même temps qu'elle retrouvait un Georg et une Tinka si pareils de visage au Georg et à la Tinka d'autrefois, elle se réjouissait de constater que leurs âmes n'étaient point méconnaissables. Elle eut un élan de tendresse vers les êtres et les choses qui l'environnaient. Comme elle était assise entre Tinka et Georg, elle se pencha vers Tinka, la baisa dans ses cheveux au point où la tige flexible émergeait du col blanc. Et Georg sentit la brûlure de ce baiser.

Cependant la petite Morley était entrée et sortie à plusieurs reprises, infatigable porteuse de plats et d'assiettes. Elle avait successivement déposé sur la table du jambon froid, de la laitue, des œufs à la neige, et deux coupes de ces fruits du Devon, comparables aux plus magnifiques que l'on récolte dans les pays méridionaux... Léa mangea de tout avec appétit, non plus par une sorte de devoir comme lorsqu'elle se surnourrissait, à l'hôpital de Commercial Road, afin d'obéir aux prescriptions de « Little Tom ». Un peu de champagne fut versé dans les verres, et les fillettes y ayant goûté, leur babillage impérieux empêcha bientôt toute conversation suivie.

— Oncle Georg, — s'écria Ida en grimpant sur les genoux du jeune homme, — maintenant que la dame française est ici, est-ce que vous allez rester un peu à la maison?...

— Est-ce que vous l'emmènerez en mer avec vous? questionna plus timidement Carola, qui observait sans oser les imiter les gambades de sa sœur.

Juste au même moment. Tinka racontait à Léa quelle vie bizarre menait Georg depuis qu'il avait quitté Paris.

— Lorsqu'il est revenu de Larmsoe, ramenant Justus et les enfants, — disait elle, — à Londres où je l'attendais, son abattement m'a navrée. Il semblait avoir épuisé dans cette sorte de revanche tout ce qui lui restait d'énergie. A Londres il s'anémia encore, enfermé tout le long du jour dans son atelier d'Apple-Tree-Yard, refusant de sortir, refusant de voir personne, hors nous et la chère Edith. Celle-ci, il ne se lassait pas de l'entendre raconter le temps de labeur que vous aviez passé en commun dans les ateliers Clariss and Sons. Que d'efforts il nous a fallu pour le décider à quitter Londres! Nous nous sommes d'abord installés à Penzance, en Cornouailles. Là, brusquement, il s'est épris de la mer, il a fait des croisières avec des pêcheurs. Il disparaissait des semaines entières. J'étais bien inquiète... Mais la mer l'a sauvé, lui a rendu, presque malgré lui, ses forces et le goût de la vie... Au cours d'une croisière, un jour, il a découvert Torquay. Tout de suite, ce pays l'a enchanté par sa ressemblance avec l'Italie. Il nous y a entraînés.

— Et ici, demanda Léa, à quoi s'occupait-il?

Georg continuait à jouer avec les deux petites. Mais ses yeux, à chaque instant, se relevaient et caressaient les yeux tendres de Léa.

— Ici, reprit Tinka, il a persisté à mener une existence solitaire, à part de nous. Mais il nous parut dégoûté des longues traversées. Il ne désertait plus guère les environs de cette baie préférée... Il y a, non loin de Torquay, vers St-Mary's Church, un rocher à deux milles de la côte — Gilder Rock — qui appartient à un certain M. Savil. Le père de ce Savil, qui fut un original, fit bâtir, sur une esplanade à mi-hauteur du roc, une chapelle que la mort l'empêcha d'achever. Le Savil actuel, ou plutôt son intendant, a consenti à louer à Georg le rocher et la chapelle déjà ruinée. Georg a fait transporter là un mobilier sommaire, et s'y est fait une sorte d'atelier... C'est là qu'il passe ses journées, loin de tout. Il lui est même arrivé d'y coucher, par les plus chaudes nuits du mois d'août. Moi, je n'ai vu Gilder Rock que de loin — des hauteurs St-Mary's Church. Georg n'a jamais voulu

y conduire ni moi, ni les enfants qui l'en supplient tous les jours.

« Il m'y conduira », pensa Léa...

Et cela exalta son désir d'être seuls ensemble, en face de la mer, sur un écueil où jamais aucun être humain n'avait abordé avec lui.

On se levait de table quand un jeune homme à barbe noire, à front démesuré, avec un visage régulier et de beaux yeux bruns, entra, amené par Lizzie.

— Ah! docteur, s'écria Georg en allant vers lui.

Il le présenta à Léa.

— Le docteur Robert Bryce, notre ami.

Léa s'inclina légèrement, troublée par le regard scrutateur que le médecin jetait sur elle. Lizzie voulait emmener les enfants, mais Ida, sautant autour du jeune homme, criait :

— Mon docteur! mon docteur! dites qu'il ne faut pas qu'on me couche!

— Elle l'appelle « son docteur », fit Tinka, parce qu'il l'a soignée et sauvée, pauvre mignonne, quand elle a eu la diphtérie, en juin dernier.

— Oui, déclara Ida, très grave, le docteur m'a sauvée. Aussi nous nous marierons ensemble.

Bryce s'assit quelques instants et parla peu. Il regardait toujours Léa avec attention, et Léa devinait qu'il venait pour elle. Il ne lui plut guère : un peu sec et cassant, affectant de mépriser la science, déclarant que les médecins ne savaient rien de plus que les malades eux-mêmes ; — « seulement il y avait de bons et de mauvais malades ; on guérissait les bons malades, ceux qui voulaient et savaient guérir. »

— Ainsi Ida est une bonne malade parce qu'elle aime passionnément la vie. Il n'y a qu'à la voir pour s'en convaincre.

La « bonne malade », pour le moment, luttait énergiquement contre le sommeil, appuyée contre les genoux du médecin. Carola, étendue sur un canapé, s'était endormie. Bryce prit congé.

— Allons, à demain!

Et, répondant à une interrogation muette de Georg :

— Non... Je laisserai mademoiselle tranquille ce soir... Je

suis sûr qu'elle passera une bonne nuit. Demain, vers onze heures, si elle le permet, je reviendrai, et nous causerons.

Avant de partir, il ajouta, demi-sérieux :

— Il fait un peu lourd ici... La nuit est splendide : ouvrez donc les fenêtres et allez respirer sur le balcon. Vous savez bien que la mode est de soigner les bronches par l'excès de nourriture et l'excès d'air.

Carola et Ida, que Lizzie venait chercher, offrirent leur bouche de fleur aux baisers des grandes personnes. Ida tenait encore les yeux à peu près ouverts, mais la grosse Carola, point habituée à des soirées si prolongées, dormait debout. Lizzie dut l'emporter, les boucles blondes de l'enfant et l'un de ses bras inertes pendant par-dessus l'épaule de la jeune fille.

On ouvrit les fenêtres. Aucune brise ne soufflait de la mer; l'air était immobile et tiède. Et comme Georg l'avait annoncé, la brume crépusculaire s'était elle-même raréfiée, fondue, découvrant le ciel. Edith alla chercher sa propre cape et la jeta sur les épaules de Léa.

— Allons sur le balcon, dit-elle.

Léa chercha des yeux Justus Ebner :

— Où est votre mari, Tinka ?

— Il est monté dans sa chambre. Il ronfle un peu d'ordinaire après ses repas : et il n'osait pas devant vous, sans doute.

Les quatre quittèrent le salon jaune, tandis que Lizzie Morley achevait de desservir, et vinrent sur le balcon. La nuit sans brume, était très obscure ; les étoiles, au ciel sombre semblaient comme oxydées de roux. Vers la pleine mer on ne distinguait d'autres clartés que ces étoiles et de ça des phosphorescences argentées, sur la surface de l'eau. Au pied de la chaussée montante qui bordait Dartmoor House la masse morne de l'établissement des bains se tassait, toute noire. Plus loin, au milieu d'une sorte de dock voisin du port, une grue à vapeur chargeait un gros bateau dans un halo. De hauts reverbères électriques jalonnaient la courbe du quai ; ils tendaient un collier de boules mauves entre le port et la station. Après la plus distante de ces boules, l'obscurité recommençait ; tout le paysage croulait dans la nuit.

Mais juste en face de la maison Morley, de l'autre côté de la baie, tout au ras de l'horizon, — loin, loin, extrêmement loin, scintillaient les basses lumières de Paington, qui s'égrénaient sur une ligne droite. Entre Paington et Torquay, c'était un golfe d'ombre, — que piquaient çà et là des fanaux couleur de rubis ou d'émeraude, suspendus aux mâts des vapeurs, des yachts de plaisance. Ils semblaient la fleur d'une tige invisible, enfoncée dans la mer en une longue racine verte ou rouge dont le dessin tremblait.

Et cette mer à peine révélée par quelques éclairs phosphorescents, ce ciel aux astres roux, ces rares lumières, l'haleine odorante de cette baie fortunée, ce vaste silence où les bruits se comptaient, — tout cela composait un paysage de mystère et d'enchantement. Léa, debout, accoudée à la balustrade de fer, entre Georg et Tinka, sentit ce paysage d'accord avec son rêve. Elle avait, dans les nuits fiévreuses de l'hôpital, contemplé déjà cette nuit; sa tiédeur toute méridionale, imprégnée d'iode et de sel, avait dégourdi ses membres, cicatrisé sa gorge et sa poitrine. Elle se serra contre le souple corps de Tinka.

— Oh! Tinka, murmura-t-elle, je suis bien ici. Gardez-moi près de vous... Je veux vivre. Je veux être heureuse.

— Oui, répondit la jeune femme. Cette heure est belle: nous devons l'aimer... Voici une halte dans notre destinée, après un dur calvaire. Comme vous, je sens l'approche du bonheur.

Des minutes s'écoulèrent, personne ne parla plus. Un petit espace séparait toujours Georg et Léa, sur le balcon. Tous deux cependant n'avaient pas été plus proches, même au moment où Léa, descendant du train, était tombée dans les bras de son fiancé. Ils pensaient à la même chose, à la même heure dans le passé. Ils pensaient à la soirée de Richmond: alors ils s'étaient ainsi appuyés côté à côte sur la balustrade d'une terrasse qui dominait la Tamise, et, ensemble, avaient contemplé la nuit. Ils avaient éprouvé, comme à présent, le violent besoin de s'étreindre, de se fondre l'un dans l'autre, qui tourmente et enfièvre le sang des êtres jeunes qui se désirent. Mais une loi de conscience les retenait alors, sans qu'ils se la fussent formulée nettement: ils ne voulaient

pas céder à leur désir; ils s'avouaient à peine ce désir... Aujourd'hui, leur conscience était affranchie. A travers cent épreuves, ils avaient réussi à se rejoindre. Ils étaient l'un près de l'autre, ils étaient libres de s'appartenir, leur vœu commun était d'unir leurs deux vies: et voilà que la même pudeur douloureuse renaissait dans leur âme. Ils n'osaient se toucher. La présence d'autres êtres leur épargnait une angoisse.

Tinka dit tout à coup :

— Je monte voir les petites.

Elle s'esquiva légèrement par l'une des baies qui donnaient dans le salon jaune. Léa et Georg, se retournant pour suivre des yeux sa preste silhouette blanche, s'aperçurent alors qu'Edith elle-même n'était plus là — Edith qu'ils croyaient assise à l'autre bout du balcon, dans l'ombre.

Ils étaient seuls.

Léa, ayant compris cela, demeura indécise, tournée vers la maison; puis elle prit un parti, fit mine de rejoindre Tinka, Georg la retint par le bras. Il murmura :

— Restez... je vous en prie.

Elle obéit aussitôt, heureuse de cette parole qui guidait sa volonté incertaine. Elle rejeta sur un siège du salon la cape d'Edith, suivit Georg vers l'angle du balcon où il l'attira, adossé lui-même à la rampe de fer. Leurs mains tremblèrent en se touchant, en se cherchant. Ils regardèrent leur visage, à la lueur qui, venant de l'intérieur, éclairait le balcon. Puis les mains de Georg abandonnèrent celles de Léa, qui retombèrent, inertes, le long de sa robe. Alors il caressa ses bras, ses épaules, frémissant à l'énervant contact du velours qui les vêtait; il joignit ses doigts sous la nuque de la jeune fille, parmi les légères boucles échappées du chignon. Léa vaincue laissa défaillir sa tête dans cette coupe vivante. Elle s'immolait au cher vainqueur enfin retrouvé, reniant la pudeur indestructible qui protestait contre cette immolation... La nuque renversée en arrière, elle ne voyait plus que l'orbe immense du ciel où semblaient agoniser de rousses étoiles. Un vertige délicieux faisait chavirer les choses sous ses pieds. Elle ne sentait plus d'autre point d'appui, dans le vaste éther bleu sombre, que ces deux mains chéries nouées sous ses cheveux, qui la tenaient en suspens parmi les mondes. Ce

vertige devint si intense qu'elle dut fermer les yeux : et alors elle vit pour ainsi dire son âme par le dedans, elle eut l'impression que quelque chose se noyait, s'abimait dans un gouffre : les figures indignées de Pirnitz et de Frédérique, sa propre image à elle, l'image de la Léa mystique qui avait échangé avec Georg des promesses de fiançailles sur les bruyères de Hampstead Heath... « Oh ! je veux, je veux que tout cela disparaisse, je veux n'y plus songer, plus jamais... » Elle souhaita être une femme ordinaire, abdiqua ses grands enthousiasmes, chérit sa défaite. Son corps se blottit contre le corps de Georg. Pourtant elle résistait encore à la lente, délicate pression des doigts qui ramenaient en avant son visage. Elle songea au baiser de Richmond, demeuré l'unique souvenir de ses sens, mais si intime, si vivant, qu'il avait suffi à bouleverser insensiblement toute sa conscience. Elle sentit bientôt le visage de Georg tout près du sien, elle fut effleurée par son souffle, elle soupira :

— Non... je t'en prie mon ami... pas encore !

Mais leurs lèvres s'étaient touchées, et aussitôt Léa ne pensa plus. Ce ne fut pas l'émoi inexpliqué, inachevé, du baiser de Richmond, l'apprentissage du bonheur par deux bouches ignorantes. Cette fois, Georg la conquérait véritablement, il scellait d'une violence consciente les lèvres de sa fiancée. Elle fut esclave : et son émoi, moins pur, plus voluptueux, eut quelque chose d'amer. Quand, de lassitude, par l'impuissance à supporter l'excès des sensations, leurs bouches se déprirent, elle appuya son front contre la poitrine de Georg. Elle meurtrit ce front, avec délice, contre la pierre ronde d'un bouton de chemise du jeune homme. Ils restèrent quelques instants silencieux. Puis Georg approcha ses lèvres de l'oreille de Léa ; sa voix changée, troublée, murmura :

— Je veux demeurer près de toi, cette nuit, ne pas te quitter.

Aussi humble, aussi touchante qu'eût pu l'être autrefois la pauvre Christine quand elle avait encore le courage de résister aux sollicitations d'Henri d'Ubzac, Léa répondit :

— Non... je t'en conjure... mon aimé... plus tard. Laisse-moi redevenir belle... belle comme autrefois... pour toi, pour que tu m'aimes.

VI

Naguère, lorsque, séparés l'un de l'autre, ils rêvaient de se rejoindre, Georg et Léa avaient bien des fois cherché à imaginer ce que seraient les heures, après l'heure qui les réunirait. Leurs imaginations s'accordaient à distance : tous deux prévoyaient la reprise de l'époque bienheureuse de leur vie : les jours fraternels de Londres recommençant, cette fois en pleine liberté, en plein affranchissement.

Les temps d'épreuve étaient consommés : le couple d'amants s'était rejoint. Rien ne les entravait plus, ni les nécessités du travail quotidien, ni le vague mais puissant scrupule d'un pacte de fraternité mystique. Ils étaient libres, en plein loisir, dans un site d'enchantement. Ils s'aimaient, et tout le monde autour d'eux était complice de leur amour. La démarche exigée par Edith, réduite en Angleterre à la plus légère formalité et volontiers acceptée par Georg, s'était accomplie, presque au lendemain de l'arrivée de Léa. Georg, il est vrai, gardait sa chambre au second, tandis que Léa, veillée par Edith, occupait au premier la chambre voisine du salon jaune. Si le docteur Bryce demandait à Georg de traiter quelque temps encore la convalescente comme une sœur, si Léa elle-même, dans la pudeur de sa diminution physique, implorait le délai nécessaire pour redevenir belle — du moins rien ne semblait devoir contraindre la joie de ces fiancés-époux.

Ils connurent alors cette vérité douloureuse que rien du passé ne se recommence, simplement parce que nous sommes des êtres successifs, et que, les choses autour de nous fussent-elles inchangées, nous leur apportons d'autres yeux, un autre cœur. Les jours de Torquay ne furent aucunement pareils aux jours de Londres.

A Londres, quand ils partaient ensemble de la petite maison d'Apple-Tree-Yard, pour les parcs ou pour les *suburbs*, ils étaient deux enfants, à la fois insoucieux, graves et purs, pleins de foi dans les principes qui réglaient leur vie, l'âme con-

tente, les sens calmes. Maintenant, leurs propres incertitudes, leurs propres changements intérieurs leur avaient enseigné le doute. Le cristal de leur âme ne rendait plus comme autrefois un son toujours pareil. Ils ne croyaient plus à l'infaillibilité, à l'immutabilité des doctrines. Dans le doute systématique, dans le scepticisme absolu, ou même dans cette indifférence inerte qui est le privilège des âmes vulgaires, peut-être eussent-ils pu goûter quelque sérénité. Mais ils n'avaient pas impunément escaladé, habité les sommets de l'Idée. Ils en gardaient à la fois la nostalgie et le vertige, bien que volontairement redescendus en plein milieu de la vie. Ils eussent voulu s'aimer comme un couple ordinaire, ils contraignaient leur âme au joug de l'instinct universel : l'instinct avait bien de courts triomphes, mais l'âme indignée, lucide, condamnait l'égoïsme tyrannique de l'époux, le lâche asservissement de l'épouse. Un bizarre malaise, la honte légendaire du premier homme et de la première femme, les glaçait. Et aux minutes mêmes où la joie de leur union, la nature souriante conspiraient à leur rendre la puérile quiétude d'autrefois, ils ne se sentaient point seuls. Deux fantômes étaient près d'eux, qui les guettaient, se glissaient entre eux, les séparaient : la honte du désir et la peur de la mort.

La honte du désir troublait leurs caresses, non pas celle que suggère l'idée chrétienne du péché — n'étaient-ils pas époux? — mais une honte plus délicate, plus rationnelle, plus vraiment humaine, née de l'opinion qu'ils avaient l'un et l'autre, depuis l'enfance, touchant les rapports de l'homme et de la femme parmi la société traditionnelle. Dans ce qui s'appelle mariage, amour, ils avaient trop longtemps, trop clairement distingué et haï la tyrannie de l'homme, l'esclavage de la femme. Ils eussent voulu s'appartenir et pourtant se soustraire à cette loi qui fait de l'une la vaincue, de l'autre le vainqueur égoïste. Et malgré leur vouloir, la loi héréditaire se vérifiait. Au moment de céder quelque chose de sa pudeur, les yeux de Léa suppliaient, imploraient ; parfois ses mains débiles essayaient une défense : et, en même temps, elle lisait dans les prunelles de Georg l'impérieuse, l'irresponsable brutalité du désir masculin. Chacun d'eux n'avait de reproche que pour soi-même : lui s'en voulait de

sa violence, elle de sa résistance, mais une discorde singulière les séparait, à peine enlacés. Et, plus que l'espoir, qui tenait au cœur de Léa, de se livrer seulement lorsqu'elle serait belle comme autrefois, plus que les conseils de Robert Bryce à Georg, une commune divination de leur destinée retardait l'heure où ils seraient époux.

Mais, à cette attente du consentement de la destinée, qui désenvoûterait leurs deux âmes, — une autre anxiété se mêlait. Si la destinée leur mentait, leur refusait le triomphe pressenti? Si la vie manquait à l'amour? La pensée que la mort pouvait faucher l'épouse vierge les tortura d'autant plus cruellement qu'ils ne pouvaient pas s'en faire l'aveu. Ils tâchaient de se dissimuler l'un à l'autre leur souci, et ils comprenaient bien qu'ils n'y parvenaient pas. L'affreuse menace éclatait pour Georg dans le visage, dans la démarche, dans la voix même de Léa, plus encore que dans les réticences de Brice, dans les supplications qu'il lui adressait, après chaque visite quotidienne, d'épargner à la malade des secousses qui pouvaient lui coûter la vie... Georg avait connu Léa si débordante de jeune santé! A Londres, alors que lui-même souffrait d'une sorte de langueur nerveuse, n'était-elle pas comme une fontaine de joie à laquelle il s'abreuvait? Enfant du Nord mélancolique, il avait appris par elle le goût de la vie, du mouvement; par elle il avait entrevu l'amour. Vainement aujourd'hui il essayait de se persuader que Léa était sauvée : le contraste était trop violent avec l'image que sa mémoire évoquait malgré lui : la vérité redoutable s'imposait. Ce n'était point constant : des heures, des journées passaient dans une continuité d'espoir et de foi; puis, à un instant imprévu, sur un geste, sur une parole, ou simplement sans aucun motif discernable, il *voyait*. C'était telle inertie du visage de Léa, d'où la pensée et la vie semblaient disparaître, on eût dit que le sang, sous la peau, se décomposait, se figeait : les joues se cavaient, exsangues, les coins de la bouche tombaient comme si les muscles se fussent détendus; le nez, d'un modelé si net, n'avait plus de chair aux narines; toute lumière désertait les beaux yeux dont le bleu soudain se vitrifiait. Cela durait une seconde, le temps d'une brève contraction physique, d'une douleur secrète de

la convalescente : parfois elle-même n'en avait pas conscience, elle surprenait seulement le reflet de cette mort passagère sur la figure épouvantée de Georg. Elle voulait aussitôt être belle, être vivante pour lui, et le coup de fouet de ses nerfs ravivait effectivement le jeu défaillant des organes. Les yeux brillaient, les joues s'empourpraient, les muscles de nouveau se tendaient, la bouche souriait, recolorée. Georg se disait : « J'ai rêvé... Elle va mieux; chaque jour la restaure. Bientôt elle sera tout à fait la Léa d'autrefois... » Mais dans leur cœur à tous deux la flèche restait plantée, tremblante...

Ou bien, tandis qu'il étaient assis côte à côte, Georg soudain remarquait les plis de la robe sur les jambes décroisées de Léa : la robe avait des plis vides, brisés, comme si sous ces plis le pauvre corps se fût dissous, réduit au squelette. La pitié sanglait le cœur de Georg, qui pâlissait. Et cette pâleur était sur-le-champ remarquée par Léa. Elle drapait sa jupe avec une coquetterie désespérée, l'élargissant comme un écran pour masquer le ravage du mal...

Ou bien, tandis qu'elle parlait, le timbre de sa voix tout à coup s'altérait : les mots se trouaient, un voile de plus en plus épais s'amassait sur la source sonore, jusqu'à ce qu'une toux légère le rompît, le dissipât. Léa s'en apercevait à peine. Mais Georg, malgré lui, guettait cette fêlure, il s'imaginait la découvrir dans les moments même où la voix était solide et pleine. Et c'était une de ses plus amères tristesses : songer que jamais plus il n'entendrait la voix que Léa avait jadis !

Ainsi, ne pouvant se lasser d'être ensemble, ils constataient, navrés, que la solitude en face l'un de l'autre, l'anxiété du désir aggravée par la pensée horrible de la mort, bientôt excédaient la force de leurs âmes. Alors ils s'étreignaient, sans oser parler leur détresse : comment l'exprimer avec des mots? Puis d'un accord silencieux, ils revenaient se mêler à l'activité paisible de Dartmoor House, l'amicale maison où tout le monde leur souriait, faisait fête à leur tendresse, leur donnait à la fois de l'admiration et de la compassion. Car tous, même la famille du capitaine Morley, savaient à peu près leur romanesque aventure, et tous aussi, chaque jour,

questionnaient Robert Bryce, s'alarmaient de la réplique indécise du médecin.

Georg et Léa chérirent cet asile de Dartmoor House, tranquille et peuplé, où s'agitaient autour de leur vie tragique tant de vies sans émoi, — où, sans les distraire l'un de l'autre, les visages, les choses les rassérénaient.

En haut de la maison vivait la famille Morley, reléguée par ses locataires dans un assez incommode appartement. Madame Morley y passait seule ses journées, asthmatique et lymphatique, étendue sur une chaise longue, entre des *magazines* empilés et un ouvrage de broderie. Cependant le capitaine et sa fille, infatigables, vaquaient aux travaux de la maison, — lui, sciant du bois dans la courette, réparant les meubles, sans cesse maniant un outil ou grimpé sur une échelle, suant, écarlate, l'air important et furieux ; — Lizzie, agile et muette, éternelle nettoyeuse de boiseries et de cuivres, sa pâle et fade silhouette à peine distincte de celle d'une servante ordinaire.

La *nursery*, la chambre de Georg, la chambre du professeur, — que Tinka partageait maintenant, ayant cédé la sienne à Léa, — occupaient le second étage. Mais Tinka se tenait à l'ordinaire dans le salon jaune du premier : elle griffonnait, des heures entières, sur le petit bureau placé dans l'angle de droite, à côté d'une des fenêtres ouvertes. Depuis quelques semaines, elle avait commencé un nouveau récit intitulé : *les Cigognes*.

Par cette bizarre appellation elle entendait symboliser les femmes régénérées, les annonciatrices de l'Ève prochaine. L'aventure de Pirnitz à Paris, cette levée des hommes contre l'œuvre des femmes, avait violemment frappé son génie. Elle en tirait la fable du livre. Et sans cesse, avec l'obstination instinctive du romancier hanté par son œuvre, elle ramenait la conversation de Léa sur cet humble drame, — les attaques de Minot et de Duramberty, la trahison de mademoiselle Heurteau, le mariage de Duyvecke, le crime de Geneviève. Léa répondait sans répugnance, racontait, donnait des détails... A l'hôpital de Commercial Road, on ne lui eût pas fait prononcer là-dessus une parole : ce passé alors la crispait d'horreur, elle lui attribuait toute sa misère, toute sa

déchéance physique. Aujourd'hui qu'elle avait rejoint son fiancé, et rompu toute attache avec l'œuvre de Pirnitz, elle en parlait presque avec plaisir : comme pour un évadé devient une sorte de joie aiguë le souvenir de ses fers brisés.

Dans le voisinage de Tinka, presque toujours bruissait la vive Ida, curieuse et instable, précieuse à sa mère malgré l'agitation qu'elle metttait autour de son travail... Souvent, quand la jeune femme méditait, son fauteuil un peu à l'écart de la table, mordillant son porte-plume de ses dents menues, sa main gauche pendante, une petite main grasse venait saisir cette main, et deux lèvres fraîches se posaient sur le bout des doigts. Comme un chien caressant, l'enfant s'asseyait sur le tabouret dont s'exhaussaient les pieds de Tinka — trop petite pour toucher le sol. Et la tête blonde se nichait dans le giron maternel, entre les genoux qui s'écartaient pour la recevoir. Il y avait aussi des heures où Ida s'installait gravement sur une chaise, munie d'un cahier et d'un crayon. Elle s'appliquait à imiter les attitudes et les gestes de sa mère, traçait sur les pages blanches de mystérieux hiéroglyphes. Et si on l'interrogeait, elle répondait « qu'elle écrivait un livre, comme maman ».

L'autre petite fille, Carola, plus lente, plus lourde, moins divertissante, parlant peu, bousculée et dominée par Ida, — sa cadette de dix-huit mois, — marquait une préférence pour le professeur Ebner, qui l'adorait, trouvant en elle un peu de sa ressemblance. Elle avait de lui, en effet, dans son joli visage bouffi et rose, les gros yeux bleus affleurants; ses cheveux blonds, au lieu de friser court comme ceux de Tinka et d'Ida, ondulaient en bandeaux, — tels, sans doute, ceux d'Ebner dans son enfance, à en juger par ce qui lui en restait. « C'est tout mon portrait à son âge », disait le brave homme à lunettes d'or. Il l'emmenait dans ses promenades d'entomologiste ; on les voyait passer, la petite tenant le bas de la redingote de son père, par les routes et les sentiers, où il récoltait des insectes. Elle l'aidait ensuite à les préparer et à les fixer dans les boîtes; et, comme ceux du docteur, ses vêtements exhalaient une odeur pharmaceutique dont s'irritaient les nerfs de Tinka.

Edith, absente presque tout le jour, ne participait guère

à la vie de Dartmoor House. Elle avait trouvé, à Torquay, un groupe féministe teinté de méthodisme et s'y était affiliée. Elle ne paraissait qu'aux heures de repas. Elle arrivait rouge et vibrante d'ardeur, contait de vastes projets : rejoindre une florissante colonie du Queensland australien, fondée sur le principe de l'égalité absolue des sexes, — pour laquelle le groupe recrutait des adhérentes. « L'Europe, déclarait-elle, est le pays de Gomorrhe; les justes doivent s'enfuir avant que le feu du ciel la consume... » Chaque soir, d'ailleurs, la vaillante *nurse* reprenait sa place de garde auprès de Léa, dormant quelques heures de léger sommeil sur une couchette voisine du lit où reposait l'épouse vierge. Bien que la santé de celle-ci s'améliorât visiblement, les nuits restaient mauvaises, avec les étouffements subits, le déchirement de la toux, les sueurs épuisantes. Edith, après avoir ramené Léa à Georg, s'était donné la tâche de la guérir. Alors seulement elle se considérerait comme libre, s'embarquerait pour le Queensland.

Après le souper, quand Ida et Carola avaient offert leurs joues aux baisers de tous, on demeurait ordinairement réuni dans le salon jaune, les fenêtres ouvertes sur le balcon dominant la baie. Georg s'asseyait au vieux piano d'acajou et jouait. Tinka, Léa goûtaient la musique ; le professeur lui-même n'y était pas insensible. Tinka chantait des mélopées finlandaises, comme au temps d'Apple-Tree-Yard; parfois Léa, sans donner de la voix pour ne point fatiguer ses bronches et sa gorge, fredonnait l'air avec elle. Ebner se frottait les mains silencieusement : la musique seule l'empêchait de dormir après ses repas. Edith allait et venait, indifférente, quittant le drawing-room pour aller regarder si les fillettes étaient tranquilles, pour aider Lizzie et la bonne à l'office... Quand le piano se taisait, on conversait paisiblement. Georg et Tinka engageaient ces graves et naïfs entretiens où ils cherchaient à s'expliquer à eux-mêmes leur propre conscience. Ebner y jetait des aphorismes de métaphysique allemande, Edith des versets de l'Écriture, convaincus tous deux que les raisonnements peuvent se remplacer par des sentences... Ces heures tranquilles étaient plus chères à Léa que les troubles minutes où elle était étreinte par les bras de Georg et lisait dans ses yeux le tyrannique désir. La chaleur du repas don-

nait à ses joues une plénitude et un éclat factices. Elle était belle et le savait; elle sentait que Georg la trouvait belle. Parfois, alors, elle lui prenait la main et lui disait :

— Je suis bien ici.

Elle entrevoyait de nouveau un avenir de sérénité fraternelle. Alors seulement le souvenir de Pirnitz et de Frédérique, abandonnées dans la lutte, s'évoquait, tourmentait sa joie. Elle les eût souhaitées — dans cette douce maison, dans ce pays enchanteur, calmes comme elle, affranchies comme elle.

La santé de Léa s'affermit surtout à partir de la seconde semaine de septembre. Dehors, la température de l'air s'éleva et se maintint à une hauteur estivale. Oui, c'était vraiment l'été, le plein été à la veille de l'automne, cette limpide mer bleuâtre et ce ciel étincelant, ces villas blanches et rouges aux fenêtres béantes, aux balcons tendus de stores rayés, sous lesquels des femmes aux cheveux grisonnants, des misses blondes en blouses de percale multicolores, lisaient ou buvaient du thé, ces tennis bien égalisés où de solides joueurs imberbes et des joueuses hardies se renvoyaient des balles avec une agilité méthodique. C'était l'été, ces concerts sur la jetée encombrée de promeneurs — au bout de laquelle on pouvait se croire à la proue d'un navire pénétrant dans un port de rêve, dans la féerie d'un paradis de verdure, de fleurs et de palais, au bruit d'une musique joyeuse. C'était l'été, ces barques rangées dans le port, et, dans la rade, ces yachts au fin gréement, ces équipes de rameurs s'exerçant à la course, ces voiliers traversant incessamment la baie entre Torquay et Paington, luttant de vitesse avec les petits steamers essoufflés. Et, surtout, c'était l'été, un été tout méridional, cette végétation plus que luxuriante, — fougueuse, invraisemblablement débordante, qui hérissait partout la terre rouge des collines, enveloppait Waldon-Hill, Vane-Hill, d'une dense fourrure de feuillage sombre et de fleurs empourprées, crevait les murailles des jardins, envahissait les routes, enlaçait au-dessus des chemins creux, — des célèbres *lanes* du Devon, — la ramure démesurée des arbres. Phénix aux feuilles aiguës, cactus hérissés, palmiers dans leur gaine velue, aloès, aucubas, cyprès, toute la flore du midi se mêlait aux

arbres du nord, aux platanes, aux bouleaux, même aux sapins et aux hêtres. Les haies étaient comme tissées de fleurs, cloches violettes pareilles à de gros volubilis, fuchsias écarlates, roses de toutes couleurs. Un seul mot eût pu rendre à la fois l'abondance, l'entassement des plantes, et leur excessive vigneur : on vivait dans une serre ouverte, le cristal du ciel en était la voûte. Et partout régnait en effet l'odeur d'une serre, une atmosphère chargée de poussière florale, aiguisée par l'haleine salubre de la mer.

Dans cette ardeur vivace des choses, Léa se transformait visiblement. Robert Bryce, qui l'auscultait chaque jour, risquait maintenant des pronostics meilleurs. L'espoir réchauffa le cœur des deux amants. De nouveau ils eurent foi dans la vie et, par un naturel équilibre, à mesure que la pensée de la mort les déserta, ils s'aimèrent plus sereinement; leur désir ne fut plus anxieux et maladif, ils attendirent l'heure où ils s'appartiendraient tout à fait, dans la plénitude de leur volonté, dans la santé de leur conscience et de leur corps.

Léa redevenait avide d'air et de mouvement : ils purent recommencer les chères promenades d'après-midi, d'abord en voiture, puis à pied, comme aux jours de Londres et de Richmond. Ils n'aimaient guère la ville, avec ses rues banalement affairées, ni même la chaussée de la plage, les jardins voisins de la jetée. Trop souvent ils y rencontraient la traditionnelle petite chaise roulante pareille à une voiture d'enfant grandie à la taille d'un adulte, dans laquelle une jeune femme aux joues exsangues, un adolescent desséché se faisaient traîner, regardant de leurs yeux caves et ardents ce couple heureux qui passait. Ils entreprirent des courses de plus en plus longues, à mesure que se restauraient les forces de Léa. Promeneurs, actifs ils ne tardèrent pas à connaître tous les environs de cette baie parfumée, d'un bout à l'autre des antennes rocheuses qui l'enveloppent. Le chemin de fer les jetait en pleine campagne; joyeusement ils débarquaient dans telle petite station rurale, et de là s'en allaient à l'aventure par les *lanes* ombreux, dans toute la campagne. Grasse campagne plantureuse du Devonshire, où les blés jaunes récemment moissonnés laissaient debout le dru paillasson des chaumes, entre les labours, les prés, les cultures.

nait à ses joues une plénitude et un éclat factices. Elle était belle et le savait; elle sentait que Georg la trouvait belle. Parfois, alors, elle lui prenait la main et lui disait :

— Je suis bien ici.

Elle entrevoyait de nouveau un avenir de sérénité fraternelle. Alors seulement le souvenir de Pirnitz et de Frédérique, abandonnées dans la lutte, s'évoquait, tourmentait sa joie. Elle les eût souhaitées — dans cette douce maison, dans ce pays enchanteur, calmes comme elle, affranchies comme elle.

La santé de Léa s'affermit surtout à partir de la seconde semaine de septembre. Dehors, la température de l'air s'éleva et se maintint à une hauteur estivale. Oui, c'était vraiment l'été, le plein été à la veille de l'automne, cette limpide mer bleuâtre et ce ciel étincelant, ces villas blanches et rouges aux fenêtres béantes, aux balcons tendus de stores rayés, sous lesquels des femmes aux cheveux grisonnants, des misses blondes en blouses de percale multicolores, lisaient ou buvaient du thé, ces tennis bien égalisés où de solides joueurs imberbes et des joueuses hardies se renvoyaient des balles avec une agilité méthodique. C'était l'été, ces concerts sur la jetée encombrée de promeneurs — au bout de laquelle on pouvait se croire à la proue d'un navire pénétrant dans un port de rêve, dans la féerie d'un paradis de verdure, de fleurs et de palais, au bruit d'une musique joyeuse. C'était l'été, ces barques rangées dans le port, et, dans la rade, ces yachts au fin gréement, ces équipes de rameurs s'exerçant à la course, ces voiliers traversant incessamment la baie entre Torquay et Paington, luttant de vitesse avec les petits steamers essoufflés. Et, surtout, c'était l'été, un été tout méridional, cette végétation plus que luxuriante, — fougueuse, invraisemblablement débordante, qui hérissait partout la terre rouge des collines, enveloppait Waldon-Hill, Vane-Hill, d'une dense fourrure de feuillage sombre et de fleurs empourprées, crevait les murailles des jardins, envahissait les routes, enlaçait au-dessus des chemins creux, — des célèbres *lanes* du Devon, — la ramure démesurée des arbres. Phénix aux feuilles aiguës, cactus hérissés, palmiers dans leur gaine velue, aloès, aucubas, cyprès, toute la flore du midi se mêlait aux

arbres du nord, aux platanes, aux bouleaux, même aux sapins et aux hêtres. Les haies étaient comme tissées de fleurs, cloches violettes pareilles à de gros volubilis, fuchsias écarlates, roses de toutes couleurs. Un seul mot eût pu rendre à la fois l'abondance, l'entassement des plantes, et leur excessive vigueur : on vivait dans une serre ouverte, le cristal du ciel en était la voûte. Et partout régnait en effet l'odeur d'une serre, une atmosphère chargée de poussière florale, aiguisée par l'haleine salubre de la mer.

Dans cette ardeur vivace des choses, Léa se transformait visiblement. Robert Bryce, qui l'auscultait chaque jour, risquait maintenant des pronostics meilleurs. L'espoir réchauffa le cœur des deux amants. De nouveau ils eurent foi dans la vie et, par un naturel équilibre, à mesure que la pensée de la mort les déserta, ils s'aimèrent plus sereinement; leur désir ne fut plus anxieux et maladif, ils attendirent l'heure où ils s'appartiendraient tout à fait, dans la plénitude de leur volonté, dans la santé de leur conscience et de leur corps.

Léa redevenait avide d'air et de mouvement : ils purent recommencer les chères promenades d'après-midi, d'abord en voiture, puis à pied, comme aux jours de Londres et de Richmond. Ils n'aimaient guère la ville, avec ses rues banalement affairées, ni même la chaussée de la plage, les jardins voisins de la jetée. Trop souvent ils y rencontraient la traditionnelle petite chaise roulante pareille à une voiture d'enfant grandie à la taille d'un adulte, dans laquelle une jeune femme aux joues exsangues, un adolescent desséché se faisaient traîner, regardant de leurs yeux caves et ardents ce couple heureux qui passait. Ils entreprirent des courses de plus en plus longues, à mesure que se restauraient les forces de Léa. Promeneurs actifs ils ne tardèrent pas à connaître tous les environs de cette baie parfumée, d'un bout à l'autre des antennes rocheuses qui l'enveloppent. Le chemin de fer les jetait en pleine campagne; joyeusement ils débarquaient dans telle petite station rurale, et de là s'en allaient à l'aventure par les *lanes* ombreux, dans toute la campagne. Grasse campagne plantureuse du Devonshire où les blés jaunes récemment moissonnés laissaient debout le dru paillasson des chaumes, entre les labours, les prés, les cultures.

Quelquefois une moisson tardive s'y faisait encore, un cheval solide traînant le char aux grandes ailes fauchantes, tandis qu'ailleurs on construisait les meules en façon de maisonnette, soigneusement d'aplomb, toiturées de paille en tresses. Ailleurs les champs de pommes de terre alignaient sur le sol leurs quinconces bien verts; ailleurs la terre couleur de brique, déjà maintes fois retournée, attendait l'emblavage d'automne; ailleurs, dans l'humide velours des pâtures, des bœufs se groupaient à l'ombre de bouquets d'arbres très vieux. Au coude de quelque chemin étroit, voûté de ramures, soudain un troupeau de moutons débouchait, bousculé à leur vue d'un brusque arrêt épouvanté... Un petit berger aux cheveux de chanvre les ralliait : les moutons passaient en folle déroute, les frôlant de leur laine rougie par la poussière des champs. Puis le chemin creux redevenait solitaire et silencieux... Alors les deux amants penchaient l'un vers l'autre leurs bouches chargées de désirs. Mais dans le calme voluptueux de la campagne, le désir perdait son arrière-goût d'amertume.

Parfois, dans leurs courses joyeuses à travers cette province inconnue, soudain le rideau des arbres se déchirait, les collines écroulées découvraient l'horizon, l'infini de la mer saluait leurs regards. Elle leur souriait, cette mer qu'ils avaient devinée jadis au fond de la trouée de la Tamise, quand, sur la butte de Hampstead Heath, ils contemplaient Londres un instant surgi de la brume printanière : la mer évocatrice des grands voyages, des traversées vers les pays méridionaux. Les rochers pourpres, vers la nappe mollement mouvante, descendaient par une pente abrupte, hérissée de bosses et d'aiguilles, mais toujours fourrée de broussailles, d'arbustes en fleurs, d'épaisses verdures où disparaissait la ligne sinueuse des sentiers. Ils s'arrêtaient, et ravis, les bras enlacés, cherchaient dans les yeux l'un de l'autre le mirage de l'immensité. L'ardeur de la course et la saveur de l'air vivifiaient les joues et les prunelles de Léa. « Non, pensait Georg, il n'est pas possible qu'elle soit dangereusement atteinte. La vie est en elle trop vigoureuse; elle a été minée par le chagrin et la misère, voilà tout... »

Peu à peu, la mer conquit Léa, comme elle avait conquis

Georg. Ils délaissèrent les *lanes* de l'intérieur pour les côtes pittoresques; ils ne perdirent guère plus de vue l'horizon de la baie. Ils partaient après le lunch, dans le soleil de l'après-midi, par les rochers. Ils évitaient les chemins frayés, lui leste comme un chasseur de chamois et d'ours, elle confiante, hardie, pourvu que sa main fût tenue par la main de Georg. Lorsqu'ils avaient trouvé un site à leur goût, bien sauvage, une crique bien à l'écart des promeneurs vulgaires, ils s'arrêtaient, s'asseyaient sur le sable ou sur les falaises et laissaient couler les heures avec la lumière qui, peu à peu, pareille à la poussière d'or d'un gigantesque sablier, descendait du ciel vers la mer. Dans une quiétude croissante, ils se racontaient enfin ces heures d'absence dont le récit, d'abord, par une sorte de pudeur hostile, expirait sur leurs lèvres; et, à mesure, leur passé jaillissait des profondeurs de leur mémoire. Ils le revécurent; ils s'étonnèrent d'avoir pu être ce qu'ils avaient été, d'avoir fait les choses qu'ils avaient faites, et de sentir pourtant le lien mystérieux de leur personnalité unir au présent les temps abolis, — leur conscience d'hier, leur volonté d'hier, à leur conscience et à leur volonté d'aujourd'hui... Derechef, lucides et sains, ils se complurent à pénétrer leur pensée, ces façons particulières de comprendre, de vouloir, qui sont pour ainsi dire la forme de l'âme. Ils se réjouirent de retrouver ces âmes telles qu'au temps de leur plus mystique tendresse. Elles n'avaient pas changé. Elles s'étaient seulement enrichies d'expérience, au cours de la vie. Ils en chérirent la figure immuable; mais ils adorèrent aussi ce que la solitude et la douleur y avait marqué de cicatrices.

Tous les sites célèbres qui jalonnent le contour de la baie, — Teignmouth, Dartmouth, Oddicombe, Babbacombe, Antey's Cove, Daddy Hole Plain, — leur furent bientôt familiers. Ils en découvrirent d'autres qui n'avaient point de noms, et qu'ils préférèrent comme des choses à eux. C'était maintenant les dernier jours de l'été, et l'on eût dit que la chaleur augmentait, que la lumière gagnait en éclat. Dans cette canicule tardive, Bryce, habitant la contrée depuis longtemps, devinait l'annonce des tempêtes d'équinoxe. « Quelques mauvais jours à passer, et puis l'automne ramènera le soleil :

ce coin de l'Angleterre est plus également tiède que Nice et l'Italie... » Georg et Léa profitaient des derniers beaux jours allongeaient leurs promenades. Il leur arrivait de partir après le déjeuner du matin, de demeurer dehors jusqu'au soir : ils déjeunaient dans une auberge quelconque, dans une de ces petites *inns* où l'on trouve toujours de la bière, du beurre et quelque crustacé bien frais, homard ou crabe... Après le lunch, Léa se reposait, étendue sur un canapé ou simplement assise dans quelque vieux et confortable fauteuil : Georg tenait sa main, elle s'endormait. Ils revenaient de bonne heure, évitant, d'après les conseils de Bryce, la chute de température déjà brusque qui suivait le coucher du soleil.

Et chaque jour, dans leurs excursions autour de la baie, ils apercevaient, surgissant de la mer en forme de pyramide tronquée, cet écueil de Gilder Rock où Georg, avant l'arrivée de Léa, abritait sa farouche solitude, sa haine de tout bruit et de tout visage vivant. Suivant l'angle d'où on le voyait, l'écueil montrait un versant velu de verdure, ou une surface rouge et nue, entaillée à mi-hauteur d'une cavité noire. Léa aimait cette roche isolée. Elle la cherchait tout de suite du regard, dès que la mer se découvrait. Elle eût voulu s'y rendre en pèlerinage avec Georg, comme en un lieu consacré, où il avait pensé à elle dans le désespoir et la rancune. Mais Bryce avait conseillé d'attendre que Léa fût rétablie; la convalescente craignait la mer, et, si courte que fût la traversée, un spasme de l'estomac pouvait, par contre-coup, provoquer une hémoptysie.

Un dimanche matin, Léa s'éveilla si joyeuse, si bien portante, qu'elle eut le vif désir d'une promenade en mer. Elle mit une robe de chambre, courut aux vitres du salon jaune. La mer, qui montait, était à peine moirée de facettes, et la dentelle légère du flux s'éparpillait, s'évanouissait sur la côte, dès que mourait la vague. Le soleil encore bas avait déjà de la force; Gilder Rock, dans l'éloignement, s'enveloppait d'une gaze bleuâtre.

Edith était à l'église : elle y passait le dimanche entier. Léa se vêtit seule. Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentait tout à fait d'aplomb, la respiration franche et libre,

la gorge claire. Elle ne souffrait de nulle part. Sa gaieté, sa beauté frappèrent tous les hôtes de Dartmoor House pendant le déjeuner du matin. A Georg seul elle confia son envie. Il la voyait si vaillante qu'il consentit. Il fut convenu qu'ils partiraient à pied aussitôt le déjeuner fini, sans attendre la visite quotidienne de Bryce.

Ils quittèrent la maison vers dix heures: personne ne connut leur projet. Le dimanche, odieux en Angleterre aux touristes soucieux de divertissement, leur plaisait entre tous les jours de la semaine. Surtout pendant les offices, c'est-à-dire jusqu'aux environs de quatre heures du soir, un vide presque absolu se faisait sur la plage, dans la ville aux magasins clos, dans les jardins aux tennis abandonnés, dans le port où les bateaux sommeillaient, sur les routes même que les joyeux chars à bancs, les landaus, les piétons n'emplissaient plus de poussière. Il leur semblait alors que la campagne déserte, les routes et la mer leur appartenaient en propre. — Ils contournèrent Torquay sans y pénétrer, par Parkhill Road et Sea Road, gagnèrent Babbacombe et St. Mary's Church, deux jolis villages jumeaux, sur le plateau nord qui domine la baie. De là on apercevait Gilder Rock si proche qu'on distinguait les fleurs sauvages dans les buissons. Georg guida Léa jusqu'à un sentier qui mène à la plage, à travers les rochers. Mais avant de s'y engager, il frappa à la porte d'un petit cottage ancien, sur le bord de la route, dans un jardinet envahi par les fuchsias. La toiture s'affaissait sur l'unique étage. Un homme maigre, de haute taille, les cheveux blancs, la peau fraîchement tannée par le rasoir, ouvrit. Il parlait d'une voix rêche et basse, le masque immobile.

— Bonjour, Sir, dit-il.

— Bonjour, Bissie. On va bien chez vous?

— Oui. La vieille est au service. Elle s'inquiétait de vous parce qu'on ne vous voyait plus. Vous n'avez pas été malade?

— Non, Bissie, merci... Le canot est en bas?

— Oui, Sir. Je l'ai visité hier matin, et je l'ai nettoyé. Vous voulez la clef du cadenas?

Il fouilla dans son gilet de laine et tendit une clef toute rougie par la rouille marine

— Quel temps aurons-nous? demanda Georg.

— Oh! la pluie nous viendra bien la prochaine nuit, ou peut-être ce soir... Il fait trop chaud. Mais si vous allez seulement au Rock, la lady et vous, vous ne risquez rien. Vous aurez toujours le temps de voir venir l'orage et de rentrer sans vous mouiller.

— Hâtons-nous ! dit Léa.

Ils repartirent, alertes et gais comme des enfants. Tout en dégringolant le sentier, Georg expliquait à Léa que ce vieux était un ancien pêcheur, entré plus tard au service de M. Savil, le premier propriétaire de Gilder Rock. Il avait transporté tous les matériaux dont la chapelle était construite, et, plus récemment, les quelques meubles installés par Georg dans son atelier improvisé. Le canot où ils allaient faire la brève traversée lui appartenait.

C'était un fort canot : dix personnes y eussent tenu à l'aise. Une chaine nouée autour des deux avirons attachait l'arrière à un anneau scellé dans la falaise. Georg ouvrit le cadenas de la chaîne, délia les avirons, traîna le canot sur le sable et le mit à flot. Léa admirait sa souple adresse et sa force : elle voulut, pour montrer qu'elle-même était redevenue robuste, porter les rames sur ses épaules. Ils s'embarquèrent dans une petite crique toute proche. Léa prit le gouvernail. Georg nagea vivement pour doubler Gilder Rock, abordable seulement, à marée haute, par la paroi occidentale.

Ils l'atteignirent en moins d'une demi-heure sans que Léa eût ressenti le moindre trouble, tant la mer était unie. Le flux couvrait toute la base de l'écueil; mais on avait ouvert à coup de mine un abri, un petit port avec un entablement assez large. Georg y sauta le premier, amarra le canot, et, prenant Léa dans ses bras, la fit débarquer à son tour.

De là jusqu'à la plate-forme où la chapelle était bâtie, on montait aisément par un escalier taillé dans la roche vive, et cet escalier, comme le triste gothique de la chapelle anglicane, aurait sans doute gâté le pittoresque du site, si durant les douze années écoulées depuis la mort du pieux Savil, son œuvre n'eût été continuée et corrigée par la nature. L'embrun de la mer, entrant librement par les jours et les nuits de

tempête dans le morne édifice, rongeait et patinait la crudité lisse des pierres. Des mousses, d'un vert maintenant roussi par l'été, tapissaient le mur nord-est opposé au vent dominant; une large fenêtre ogivale trouait ce mur, son meneau central et sa base écroulés, tandis qu'un inextricable fouillis d'arbustes, poussés entre la bosse extérieure du chœur et le roc, soudait la pierre taillée à la pierre fruste : en sorte que la petite chapelle semblait enfantée par l'écueil. Une floraison de corolles blanches, portant sur chaque pétale une tache brune oblongue, débordait du faîte.

— Oh! les gracieuses fleurs! s'écria Léa... Je n'en ai jamais vu de pareilles... Comment les appelles-tu?

— Ce sont des espèces de liserons sauvages, dit Georg. Je n'en ai jamais vu moi-même qu'à Gilder Rock.

Il se mit en devoir de relever les rideaux de toile à voile dont Bissie se servait pour clore, contre les intempéries, la porte d'entrée et la fenêtre ogivale. A ce moment une bande de mouettes frôla l'écueil, tout près des deux amants. Léa distingua leurs petites têtes rapaces, où luisaient des yeux de proie, leurs pattes rosâtres demi-pliées, et soudain ce ne fut plus qu'une envolée de neige, loin, loin sur la mer. Avec une clameur mourante, l'odeur salée de leur passage s'évanouit.

Maintenant la petite chapelle s'ouvrait à l'air et au soleil. Georg y promena Léa, émue et curieuse.

— Ce n'est guère confortable, n'est-ce pas? disait-il en souriant. Mais, sauf mon attirail de peintre, les meubles ont été choisis par Bissie.

Ce que Georg appelait son attirail de peintre formait un tas remisé dans un coin et recouvert d'une toile, d'où émergeait la pointe d'un chevalet. Le mobilier consistait en un divan, un fauteuil, une table basse. Sur l'autel, au fond, une grosse lanterne marine était posée; des vêtements goudronnés — le suroît des pêcheurs — pendaient accrochés au mur, avec un plaid écossais.

— Il m'est arrivé de passer plusieurs jours de suite sans quitter ce pauvre abri, dit Georg. J'ai dormi sur ce divan les courtes heures de quelques nuits d'août.

Léa, unissant dans une sorte de ferveur amoureuse son propre passé au passé de Georg, murmura :

— Comme nous avons souffert!

Elle s'appuyait sur lui, emplissait son œil du spectacle de ces pierres, de ces mousses, de ces humbles objets témoins de la douleur solitaire de son aimé. La voûte du chœur était fendue obliquement. Par la fissure, quelques branches déjà vigoureuses jaillissaient de la pierre : l'une d'elles touchait presque le sol. Ils revinrent vers la fenêtre écroulée : de là, tout le profil des côtes était invisible; on n'apercevait que le ciel et la mer, vers le sud-ouest, — comme de la proue d'un navire, au large.

Georg roula le divan devant la fenêtre, pour que Léa pût se reposer en face de l'horizon. Tous deux s'assirent côte à côte, envahis d'une grande paix. Le soleil montait vers le méridien, versait sa lumière presque d'aplomb sur l'eau, où même les moires peu à peu s'effaçaient. L'eau, glauque aux abords de l'écueil, puis bleuâtre, s'étendait plus loin comme un grand lac de cuivre liquide.

Léa dit :

— Je suis heureuse que jamais aucune autre femme ne soit venue ici avec toi.

Il ne répondit pas : leurs yeux se caressèrent. Georg comprit qu'elle pensait à ces femmes d'Italie qu'il avait serrées dans ses bras, qui lui avaient révélé la volupté. Et cette volupté lui parut si vaine, si infime, qu'il n'eut plus de remords de l'avoir goûtée.

Au fond de l'horizon, une bande livide s'élargissait. Les mouettes étaient revenues; à un quart de mille de Gilder Rock elles s'acharnaient en tourbillons avides sur un point indistinct de la mer. Georg et Léa, leurs mains se touchant, éblouis par le jour plus éclatant aux approches de midi, demeurèrent longtemps silencieux. Ils étaient certains de rêver aux mêmes choses : à leur propre vie, au mystère de la destinée qui les avait fait se connaître — lui, venant des steppes d'un pays boréal, d'un pays de pêcheurs et de pasteurs proches encore de la simplicité primitive ; elle, de la Ville par excellence, symbole des civilisations surannées... La destinée les avait fait s'aimer, se quitter, presque se haïr, puis se réunir pour souffrir encore jusqu'à l'heure présente, où ils se pardonnaient.

Léa rompit le silence, d'une voix grave :

— Je pense qu'en ce moment Pirnitz et Frédérique luttent à Paris contre de rudes obstacles pour affranchir les femmes de l'autorité, de la protection, de l'amour de l'homme. Elles croient que tel est leur devoir. Et moi-même, ce fut longtemps ma croyance. Maintenant je suis convaincue que mon devoir est de demeurer près de toi et de t'aimer.

— Je t'aime, dit Georg.

Elle posa ses mains jointes contre la poitrine du jeune homme, les prunelles levées vers lui, comme si elle implorait de sa bouche les paroles de vérité :

— Alors, poursuivit-elle, je suis hantée par ce que Tinka et toi disiez, je m'en souviens, le soir où je suis arrivée. Il me semble qu'auprès de Pirnitz et de Frédérique, j'avais raison, je faisais ce que je devais, et il me semble aussi qu'aujourd'hui, auprès de toi, je me conforme à la raison, au devoir... Les deux devoirs, les deux vérités ont beau se contredire, je ne sens plus leur contradiction engendrer en moi la révolte ou la haine. Dis, mon aimé, toi qui pénètres si merveilleusement les secrets de la conscience, d'où vient qu'aujourd'hui je goûte ce calme? Il n'est point fait d'indifférence, puisque j'aime à la fois la vérité d'hier et la vérité d'aujourd'hui.

Georg fut un instant méditatif, les yeux attachés sur cette bande livide, comme une entaille dans l'horizon entre la mer et le ciel. De plus en plus large, elle s'enfumait çà et là d'une buée obscure.

— Souvent, répliqua-t-il, quand j'étais loin de toi, je me suis interrogé moi-même sur ces choses. Et, comme toi, j'estime que Frédérique, Pirnitz, Edith font le bien, que Tinka et moi, en quittant Larnsoe, nous avons fait le bien. Non : ces idées absolues, dont la foule se moque, ne sont pas erronées ! La nécessité d'affranchir la femme n'est pas une utopie : la femme est réellement aujourd'hui la serve de l'homme : l'homme est réellement l'ennemi et le tyran de la femme. Seulement ces temps d'asservissement et d'hostilité ne dureront pas toujours. La doctrine de Pirnitz, bonne pour un temps de combat, deviendra par la suite inutile et fausse. Elle s'abolira d'elle-même, le jour où la femme aura triomphé conquis l'égalité. Or, ces temps à venir, il dépend de

nous de les réaliser dès maintenant pour nous-mêmes, pour le couple humain que nous sommes.

— C'est vrai, murmura Léa. Pourquoi serais-tu mon ennemi, toi que j'adore? Pourquoi te traiterais-je en ennemi puisque tu ne veux pas mon mal?

— Ni ton mal, ni même ton esclavage. J'ai, Dieu merci! dépouillé pour ma part l'hérédité mauvaise qui incite l'homme à courber la femme sous son joug. Je sais que tu es mon égale : il n'est pas besoin que tu te révoltes contre moi pour me le prouver. Et, dès lors, tu ne saurais t'asservir en m'aimant.

— Tu sais ce qu'*elles* disent, Georg?... Elles disent que, malgré tout, la femme est une vaincue dans l'amour, et l'homme un tyran. N'est-ce pas la réalité? Les premiers jours, ne l'avons-nous pas éprouvé nous-même, sans nous l'avouer?

— Elles disent juste, répliqua Georg, dans la conception des sexes ennemis, qui est bien celle de l'humanité d'aujourd'hui. Mais quand s'accomplira cette Cité future dont l'image est en nous, quand la femme affranchie deviendra l'égale de l'homme, l'un de ces deux êtres sera-t-il donc le vainqueur et l'autre le vaincu, parce qu'ils s'aimeront? J'en ai la certitude, j'en ai la foi, l'amour, loin de sacrifier l'un à l'autre, doublera leur commune puissance.

Léa prit entre ses mains le front de Georg, et, les yeux fervents, de cette voix qu'elle avait eue sur les bruyères de Hampstead Head, au temps de leurs fiançailles mystiques :

— Georg! Georg! s'écria-t-elle, si tu dis vrai, pour que j'aie le droit d'abdiquer les grands rêves de Frédérique et de Pirnitz, il faut que je sois moi-même enfin devenue cette Ève qu'elles annoncent, la femme de la Cité future. Si je ne suis qu'un pauvre être encore emprisonné dans le passé, elles ont raison, — j'abdique vraiment et je déchois en me donnant à toi. Oh! ne me trompe pas, toi qui es meilleur, plus lucide et plus fort que moi. Révèle-moi à moi-même. Dussé-je défaillir et déchoir, je veux tout de même t'appartenir. Et je serai la vaincue, et je serai l'ancienne esclave, et je me courberai. Mais pour toi, pour toi qui es tellement l'affranchi,

l'homme de la Cité future, je voudrais t'apporter en moi l'Ève prochaine, la seule épouse digne de toi !...

Sans répondre il l'attira. Elle renversa sur l'épaule de Georg un visage transfiguré; la beauté récupérée de leur tendresse les enivra. Ils aimèrent, en cette minute, tout ce qu'ils avaient enduré ; ils comprirent pourquoi tant d'épreuves furent nécessaires. Ce que l'humanité masculine et l'humanité féminine devaient souffrir durant une longue suite d'années, de siècles peut-être, pour s'élever jusqu'à la conquête de leurs droits égaux, ils l'avaient souffert, eux, dans le court cycle de leur jeunesse. Ils étaient mûrs de toute la maturité des générations successives. La destinée les avait élus. Partis de l'ignorance d'aimer, d'une sorte de pureté farouche, ils avaient connu l'héroïsme de la conscience, l'immolation à l'Idée. La séparation les avait fait pâtir dans leur chair et dans leur sang. Il avait subi le désir cuisant, inassouvi; elle avait frémi de révolte. Cette ère de solitude hostile prédite par le poète, les deux sexes à l'écart l'un de l'autre, se jetant un regard irrité, ils l'avaient traversée comme un désert.

Puis, un jour, brisant les entraves, la Femme avait rejoint l'Homme. l'Épouse était montée vers l'Époux par un calvaire. Et quand elle était tombée dans ses bras, elle était toute meurtrie, toute saignante, des aspérités de la route... Quelque temps ils ne s'étaient point reconnus. Voici qu'enfin aujourd'hui ils se trouvaient face à face, libres et conscients. Pour la première fois ils comprenaient la leçon et le symbole de leur propre passé, ils lisaient dans leurs yeux la volonté de se donner librement et de se conquérir sans violence. Ils étaient parfaitement des égaux, revenus à la liberté du paradis légendaire, seul Homme et seule Femme devant la nature. Leurs lèvres, auxquelles l'hérédité avait enseigné le geste du baiser, s'unirent comme au soir de Richmond : mais, étonnés, au lieu de la joie trouble qui les avait alors convulsés, ils goûtèrent l'apaisement d'une eau fraîche étanchant leur soif. Ils se baisaient, puis se contemplaient. Ils contemplaient le lieu témoin de cette transfiguration : la terrasse de roc avec sa chapelle ruinée, le berceau de la voûte fleurie, et par la fenêtre écroulée, la vaste mer dont le

soleil, aux approches de midi, faisait une nappe de cuivre liquide.

— Vois ! là-bas... dit Georg.

Sa main montra l'horizon. La bande livide avait disparu : mais de lourdes nuées montaient à sa place : déjà tout l'ouest en était envahi. Dans ces nuées superposées, lentement mouvantes, le regard cherchait, comme toujours, les formes de la réalité. Une ville de rêve, plus grandiose que nulle architecture, détachait maintenant sur le ciel éclatant l'orbe de ses dômes, les fûts de ses colonnes rostrales, les nefs et les frontons de ses temples. Des avenues convergeaient à des arcs triomphaux. Les galeries des palais se prolongeaient par des portiques. Les deux amants, joue contre joue, mêlant leur souffle, voyaient avec ravissement cette cité idéale s'exalter à l'heure où eux-mêmes sentaient comme une ancienne écaille se fendre, se détacher d'eux, tomber en poussière à leurs pieds. Et la ville ne naissait pas à l'heure du couchant, sous la pourpre défaillante du soir, mais à l'heure méridienne, bâtie dans le soleil. Hallucinés par trop de clarté, Georg et Léa n'aperçurent bientôt que cette étendue de cuivre étincelant et cette ville qui en était comme l'enfantement gigantesque. Les distances s'abolissaient, dans le mirage répercuté du ciel et de la mer. Ils vécurent parmi ces nuées groupées en monuments. Leurs yeux, qui se fermaient, las de la lumière, en gardèrent l'image sur leurs paupières abaissées. Ils se donnèrent l'un à l'autre, — conscients d'être les habitants prédestinés de cette Cité future qui s'édifiait autour d'eux.

MARCEL PRÉVOST

(La fin au prochain numéro.)

LES CONSERVATOIRES DE MUSIQUE

EN

ALLEMAGNE ET EN AUTRICHE

I

Pour étudier la pédagogie musicale allemande, pour la définir et pour lui rendre justice, il ne faut pas prendre la nôtre comme terme de comparaison. Si c'est un axiome banal qu'on ne doit pas juger autrui selon sa propre mesure, c'est, dans la pratique, une règle de conduite difficile à garder.

Il y a, entre la pédagogie allemande et la nôtre, la même différence qu'entre la langue allemande et la langue française ; autant dire, d'ailleurs, entre l'esprit de l'une et de l'autre nations. Nous pensons et nous parlons avec rapidité, avec clarté ; chez nous l'amour de la précision va quelquefois à la sécheresse. Les Allemands ont du rêve dans l'âme, toujours, et leur pensée, qui se complaît en elle-même, s'enveloppe dans les formes compliquées d'un langage très riche, dont la netteté n'est pas la qualité première. Le Français qui parle et qui écrit vise à se faire entendre ; il s'efforce, par instinct, de dégager sa pensée des circonstances secondaires ; s'il est, par métier, chargé d'instruire les autres, il applique à la pédagogie les procédés mêmes du langage : son enseignement, qu'il organise au début dans des cadres très simples, s'élargit peu à peu ; successivement ces cadres s'étendent, et l'élève

ne franchit les stades de l'étude qu'avec une méthodique sûreté. L'Allemand, lorsqu'il parle, surtout lorsqu'il écrit, s'attarde volontiers aux accidents de sa pensée ; il ne la conçoit pas autrement que complexe ; il ne tend pas à la réduire à ses éléments essentiels ; il l'exprime sans hâte, plus soucieux, semble-t-il, de se la formuler à lui-même que de la communiquer à autrui. La phrase s'allonge, encombrée de détails : à l'écouter ou à la lire, on assiste à la genèse laborieuse de la pensée dont elle est l'expression.

La pédagogie allemande est le reflet de ce langage ; elle est compliquée tout de suite. Les traités dits élémentaires ne ressemblent pas aux nôtres : il faut croire que l'esprit des élèves ne se satisfait point d'un enseignement trop méthodique. Non seulement il tolère la multiplicité des aperçus, au début d'une étude, mais il paraît répugner à ce que l'objet de cette étude lui soit exposé nettement et dégagé de l'accessoire. Les artifices précieux de la simplification pédagogique pratiquée dans nos écoles n'ont pas cours en Allemagne : on peut le dire, presque sans exagération, les études y sont, dès le principe, transcendantes et tout imprégnées d'un esprit philosophique qui tend à l'encyclopédie.

Cette préoccupation de tout embrasser, dès le commencement, et d'adjoindre à tout enseignement des enseignements collatéraux, est manifeste dans les conservatoires allemands. Jamais une étude ne va seule : toutes les connaissances secondaires qu'on juge utile d'y rattacher doivent être acquises par les élèves en même temps que la connaissance spéciale. Tandis qu'en France nous sommes tous plus ou moins disciples de Descartes et que nous divisons les difficultés pour les mieux résoudre, en Allemagne on les affronte en bloc, dès l'abord, et on habitue les élèves à ne s'effrayer ni des détails ni des ensembles. La culture des idées générales se poursuit à tous les degrés de l'instruction. Dans les leçons les plus élémentaires, le professeur trouve l'occasion de philosopher, parfois copieusement. J'ai cru d'abord que ses auditeurs ne pouvaient pas le suivre et qu'il y avait là un pur étalage de pédantisme. Une plus longue fréquentation des écoles musicales m'a fait connaître mon erreur : j'ai constaté partout que les élèves s'intéressent à

sements d'État sous la dépendance du Ministère de l'instruction publique, sont familièrement désignées en Allemagne sous le nom de conservatoires ; le titre officiel ne prévaut pas. Il y a entre les deux groupes, instituts privés et hautes écoles royales, cette différence que l'État n'alloue à ceux-là qu'une subvention sans importance, tandis qu'il inscrit au budget annuel une somme assez considérable pour soutenir celles-ci, et pensionne leurs professeurs, lorsqu'ils ont droit à la retraite.

Les cinq établissements perçoivent des rétributions scolaires. Le système de la gratuité n'est appliqué nulle part, et je ne saurais dire assez fortement quel prestige vaut à notre conservatoire de Paris son désintéressement absolu. J'ai compris aussi, à voir fonctionner les écoles musicales payantes, quelle supériorité notre école musicale gratuite pourra garder sur elles : j'ose exprimer le vœu que jamais les élèves de nos conservatoires n'aient affaire à un caissier et que, sur ce point-là, les statuts restent immuables. C'est à Berlin et à Munich, les deux établissements libéralement subventionnés, que les rétributions scolaires sont le plus faibles. A Vienne, à Cologne et à Leipzig, les conservatoires ont pour ressources essentielles les honoraires payés par les élèves. Il ne faut pas oublier que ces écoles sont dues à l'initiative privée. Elles achètent leur indépendance vis-à-vis de l'État, en prélevant sur leurs élèves des droits assez élevés[1]. Mais il faut dire, à l'honneur de ces maisons, que le nombre des places exemptes de droits scolaires y est considérable, et qu'elles s'ouvrent hospitalièrement aux jeunes musiciens pauvres.

La direction prend des formes assez différentes. A Berlin, elle est collective et se compose de cinq membres : quatre directeurs-professeurs, préposés chacun à une section des études, et le secrétaire de l'Académie des arts. A Munich, Son Excellence l'intendant général de la musique royale remplit les fonctions de directeur. A Vienne et à Cologne, la direction est double : la direction centrale *(Directorium, Vorstand)* est chargée de la surveillance de l'école ; composée de hauts fonc-

1. Rétributions scolaires, en chiffres ronds : à Leipzig, 450 francs pour tous les élèves ; — à Vienne, de 300 à 500 francs suivant les classes ; — à Cologne, de 250 à 560 francs ; — à Munich, de 225 à 375 francs ; — à Berlin, de 185 à 375 francs.

tionnaires et de citoyens notables, elle nomme un *directeur*, pour un temps illimité, et le charge de régler l'activité artistique de la maison, dont elle gère les intérêts. Depuis la mort de Mendelssohn, le conservatoire de Leipzig n'avait pas eu de directeur musical ; une récente décision du *Directorium* de cinq membres, préposé à l'administration de l'école, a rétabli cette place. Il n'y a donc de monarchie absolue qu'à Munich. Partout ailleurs le roi est constitutionnel. Il va de soi que la personnalité du directeur musical prend dans l'école une influence prépondérante. Nos voisins, que n'effarouche pas l'autorité d'un seul homme, lui concèdent volontiers le droit de s'exercer, au delà même des statuts organiques, lorsqu'elle est reconnue bienfaisante et utile.

Proportionnellement, c'est à Berlin et à Munich que le corps enseignant est le plus nombreux[1]. C'est là aussi qu'il est le moins occupé. Le nombre réglementaire des heures de classes auquel les professeurs sont tenus y est cependant élevé[2] : car on exige expressément, surtout à Berlin, que chaque élève reçoive du maître des leçons hebdomadaires individuelles, dont la durée est déterminée. Les traitements sont, au début, de trois mille francs au moins ; ils grossissent avec le temps et peuvent atteindre ou dépasser six mille francs. Ils sont inférieurs aux honoraires et aux salaires *à l'heure* des conservatoires privés de Vienne, Cologne et Leipzig, où certains maîtres se constituent des revenus annuels de six mille à douze mille francs. Il faut dire que leur activité augmente dans la même proportion, et que les plus occupés d'entre eux donnent de trente à quarante heures de leçons par semaine : pourvu que chaque élève reçoive son contingent d'instruction individuelle, le professeur est libre d'admettre dans sa classe autant de disciples qu'il veut. Le régime des traitements, dans les conservatoires de l'Autriche et de l'Allemagne est donc sensiblement différent du nôtre. Les maîtres sont presque toujours bien plus largement rétri-

1. Nombre des élèves et des professeurs, d'après les statistiques de l'année scolaire 1896-1897 :

Vienne a 800 élèves et 57 professeurs. — Leipzig a 600 élèves et 35 professeurs. — Cologne a 400 élèves et 40 professeurs. — Berlin a 325 élèves et 50 professeurs. — Munich a 275 élèves et 34 professeurs.

2. De douze à dix-huit heures par semaine.

bués qu'à Paris, mais leur besogne aussi est beaucoup plus grosse. On ne saurait leur faire un reproche d'accepter tant d'élèves : ils leur mesurent le temps avec équité, et ils renoncent par le fait à un certain nombre de leçons privées qui leur seraient une source de profits plus importants.

La réunion du corps professoral tout entier en conseil des maîtres, sous la présidence du directeur, — conseil où chaque membre présent a voix consultative et délibérative, — est un des moyens d'entretenir la solidarité chère aux corporations allemandes. J'ai assisté à quelques-unes de ces séances, elles m'ont paru de vrais modèles parlementaires, et on pourrait les proposer en exemples à d'autres assemblées. On y discute sérieusement ; ceux qui parlent sont écoutés, et les contradicteurs sont courtois. On débat loyalement en commun les intérêts de tous.

L'admission des élèves au conservatoire est partout subordonnée à un examen spécial dont les statuts règlent la forme et le programme ; mais nulle part il n'y a de concours d'entrée. Le nombre des élèves n'étant pas limité, tous ceux qui paraissent aptes à recevoir une éducation musicale complète sont acceptés par le jury. Toutefois leur admission reste provisoire pendant un ou deux trimestres ; on se réserve le droit d'éliminer les nouveaux venus si leur application et leurs progrès ne sont pas ce qu'on attendait. La limite d'âge *minima*, pour l'admission, est beaucoup plus tardive qu'en France. Cela tient à ce qu'on exige des apprentis musiciens une instruction générale plus solide : le conservatoire de Leipzig fait seul exception et ne tient aucun compte de l'âge des élèves. A Cologne, la limite inférieure — treize ans révolus — excède de quatre années le minimum exigé à Paris. Les autres écoles font plus large encore la part des études générales antérieures. Dans les hautes classes, la limite *minima* est de quinze ans à Vienne, de seize à Berlin, de dix-huit à Munich, même pour les instrumentistes. Nulle part l'âge des chanteurs ne peut être inférieur à seize ans. A Berlin, on exige des hommes la preuve que leur instruction équivaut à celle qui donne droit au volontariat militaire. Ces mesures sont logiques : les élèves sont traités, dans les écoles musicales, comme de sérieux étudiants. On exige d'eux une somme

de travail et une variété d'efforts qui supposent quelque maturité. Il paraîtrait monstrueux aux Allemands qu'un bon musicien ne sût pas l'orthographe et, au moins dans leurs éléments, l'histoire politique et l'histoire littéraire de son pays.

La sanction des études n'est jamais un concours, et l'on ne distribue pas de prix. Les seules récompenses sont quelques distinctions honorifiques, médailles ou éloges publics. Pendant la durée des études, l'émulation est entretenue par des inspections et des examens, sauf à Leipzig où, systématiquement, aucun contrôle ne s'exerçait jusqu'ici sur les maîtres ni sur les élèves. Les études ont pour sanction finale des examens sérieux, qui donnent la mesure des capacités acquises. Le *certificat de maturité* est un véritable diplôme. Officiel à Berlin et à Munich, où les conservatoires sont établissements d'État, il vaut, à Vienne et à Cologne, par le renom de l'école et les exigences des programmes. Si l'on n'a pas admis ou si, après expérience, on a supprimé les concours, cela tient à ce que le caractère allemand s'accommode mal de ces épreuves qui sont chez nous, avouons-le, une lutte féroce. Nos voisins estiment qu'une série d'épreuves minutieuses, variées, subies par le candidat sur sa demande, alors qu'il se sent prêt à les affronter, donnent de sa valeur une idée plus exacte et permettent de le juger avec plus d'équité. Ils ne veulent pas que cet effort soit une bataille; ils tiennent à ce que l'élève le fournisse dans des conditions favorables à la mise au jour de toutes ses qualités. On s'abstient donc de comparer les candidats entre eux. L'examen est individuel; les juges tiennent compte du mérite de chacun et accordent le diplôme à tous ceux qui en paraissent dignes. La *branche principale*[1], autrement dit, la spécialité choisie par l'élève, est naturellement l'objet d'une attention particulière; l'habileté du virtuose dans l'exécution de pièces imposées et de morceaux de son choix, dans la lecture à vue et dans la transposition, est constatée. Mais on exige que le candidat se montre au moins satisfaisant dans chacune des *branches secondaires obligatoires*[2]. Il doit jouer du piano passablement, et

1. *Hauptfach.*

2. *Obligatorische Nebenfächer.*

se montrer, au clavier, accompagnateur et lecteur convenable, — écrire purement une leçon d'harmonie, — répondre à plusieurs questions sur l'histoire musicale ; — s'il est chanteur, fournir la preuve qu'il possède la langue italienne et la prononce correctement. Cet examen est difficile. Chaque année, le nombre des élus est faible, et souvent inférieur au vingtième du nombre total des élèves. Le certificat résultant implique que les études sont achevées, que les capacités professionnelles sont acquises et que, dorénavant, le diplômé peut développer lui-même son talent. Le certificat de maturité constitue pour son possesseur un titre qui lui confère virtuellement le droit d'enseigner la musique.

Il arrive que certains élèves soient obligés, par les circonstances, de renoncer à subir les épreuves de la *maturité*. D'autres les affrontent et n'y réussissent pas. Les premiers peuvent se présenter à un examen de sortie, à la suite duquel ils reçoivent un certificat correspondant. Les seconds reçoivent un certificat analogue, établi d'après les notes scolaires de leur dossier. C'est là une attestation officielle des efforts, sinon des succès de l'élève, et aussi de sa conduite. Elle devient, lorsqu'elle est favorable, une recommandation utile à ces modestes musiciens dont le métier reste obscur, et qui sont légion en Allemagne et en Autriche : le nombre des gens qui vivent de la musique y est plus considérable que partout ailleurs.

Telle est, dans son ensemble, l'organisation des conservatoires dans les deux pays.

III

Tandis qu'en France, la culture de la musique ressortit trop souvent hélas ! aux arts dits d'agrément, son étude, chez nos voisins, tient une place très haute dans la pédagogie générale. C'est que le sens musical des Allemands n'est pas seulement une aptitude physique développée par l'éducation. La race qui a produit J.-S. Bach est éprise en même temps de la combinaison scolastique dont elle démêle aisément la

trame, et passionnée pour la rêverie romantique. Elle voit dans la musique un art intellectuel, d'une logique serrée et aussi d'une fantaisie sans bornes : il s'adresse à l'esprit tout autant qu'à la sensibilité. Il n'est donc pas surprenant que la pédagogie musicale professionnelle révèle cette tendance à l'encyclopédie dont j'ai parlé plus haut. Nulle part autant que dans la musique, les Allemands n'ont l'occasion de satisfaire leurs goûts pour les connaissances générales : elle est pour eux un art et une science. Ils l'aiment pour son charme passionnant, mystérieux, mais aussi pour les combinaisons techniques de son langage. Ils n'en jouissent pas seulement par l'oreille : on peut dire qu'ils la voient par les yeux, qu'elle a pour eux des lignes monumentales, qu'elle est presque un art du dessin.

Ils veulent donc la connaître sous les divers aspects de sa structure. Ils veulent la posséder tout entière, en savoir l'origine physique, l'évolution historique, en étudier la technique, en analyser les qualités expressives. Acoustique, histoire, grammaire, philologie musicale les intéressent au même titre. Tout cela c'est la Musique ; ils en font un bloc. Comment s'étonner alors de les voir, dans les écoles spéciales, organiser l'enseignement de la musique en corps de doctrine complet ? Ils ont de cet art une notion trop élevée pour ne viser qu'à former de brillants virtuoses. Ils préfèrent la solidité et l'étendue des connaissances à l'éclat d'un talent de surface. Ils oublient volontiers le détail pour veiller à l'ensemble, former un musicien complet, et pas seulement un pianiste, un violoniste ou un chanteur. Leur méthode est conforme à leurs idées et à leurs goûts.

Tout élève, au Conservatoire, a le droit de choisir sa *branche principale*, objet spécial de ses études : le chant, le piano, le violon, un instrument quelconque, rarement la composition musicale. Mais il doit ne pas négliger les *branches secondaires obligatoires* ; elles seront, à la fin de ses études, lorsqu'il postulera le certificat de maturité, l'objet d'un examen méthodique au même titre que la spécialité choisie. C'est ainsi que, dans les écoles musicales allemandes, le *piano*, l'*harmonie* dans sa théorie générale et dans ses applications élémentaires, le *chant choral* pendant trois

ans, l'*histoire de la musique* dans le cycle complet de ses périodes, sont imposés à tous les élèves. On ne conçoit pas, en Allemagne, qu'un virtuose s'efforce d'acquérir un talent « monogamme », m'a dit plaisamment un vieux maître. Tout instrumentiste, tout chanteur doit être capable d'accompagner au piano les pièces exécutées par ses camarades; il doit aussi connaître les principes de sa *langue* et savoir interpréter les indications harmoniques que les professeurs emploient constamment dans les classes. A ces nécessités correspondent les cours généraux de piano et d'harmonie. Les classes de chant choral, si elles donnent satisfaction au goût inné, chez les Allemands, pour la musique vocale collective, sont aussi un précieux secours dans l'éducation professionnelle. L'oreille y acquiert, plus vite et plus sûrement que par tout autre moyen, la délicatesse de la perception acoustique : car ces chœurs sont, le plus souvent, exécutés sans accompagnement. Dans plusieurs conservatoires, des gens du monde, dont l'instruction musicale ne laisse rien à désirer, viennent renforcer l'ensemble des élèves choristes. C'est là, entre les gens du métier et les amateurs instruits, un de ces contacts si féconds que l'on peut envier à l'Allemagne et qui perpétue des *mœurs* vocales très pures. Enfin la connaissance au moins élémentaire de l'histoire musicale est jugée indispensable à tout professionnel de la musique. Cet enseignement, dans les conservatoires, est fortement organisé. Le professeur parcourt le cycle entier de l'évolution musicale et joint à ses leçons historiques l'étude analytique des formes sous lesquelles se présentent les œuvres des maîtres : qu'est-ce qu'une sonate? qu'est-ce qu'une symphonie? quel est le plan d'une œuvre dramatique? etc. Ces leçons s'adressent aux seuls élèves, le public n'y est pas admis. Dans aucun conservatoire de l'Allemagne on ne trouve des cours semblables à ceux de M. Bourgault-Ducoudray. Ceux-ci, dont l'intérêt est si vif, grâce à la manière du professeur, constituent un enseignement qui échappe à toute limite de programme et de temps et n'a pas de sanction dans les examens de l'école. Les classes d'histoire musicale, en Allemagne, sont au contraire méthodiquement pédagogiques et répondent aux exigences de programmes statutaires.

Il est impossible de ne pas rendre hommage à l'ampleur de ces programmes. L'étendue des connaissances qu'on exige du musicien de profession est pour l'art musical allemand une garantie de durable prospérité.

IV

Sans entrer dans le détail des classes, je voudrais, pour quelques-unes d'entre elles, indiquer l'esprit de l'organisation et marquer les différences qui séparent la pédagogie allemande de la nôtre, dans ses applications scolaires.

Les *exercices publics* sont fort en honneur dans les conservatoires de l'Allemagne et de l'Autriche. On exige que, le plus tôt possible et le plus souvent possible, tous les élèves, même médiocres, affrontent les dangers de l'estrade. Tantôt l'auditoire se compose des seuls maîtres et élèves de l'établissement, tantôt il s'élargit : les parents, les amis, les invités se pressent autour des virtuoses. Pour juger de telles séances avec équité, il ne faut point les considérer comme des concerts. Elles portent généralement le nom modeste de « Matinées » ou « Soirées d'exercices ». Avec la plus grande bonhomie et une indulgence que j'ai trouvée parfois excessive, on écoute les jeunes virtuoses et on les applaudit. Cette simplicité de manières, qui fait accepter les plus médiocres exécutions, a peut-être l'inconvénient de persuader aux élèves que leur talent est en rapport avec les trépignements de l'assemblée. Il est vrai que les maîtres se chargent, le lendemain, de rabattre sur les louanges.

Dans ces auditions publiques, les élèves de composition que le maître spécial et la direction ont jugés dignes de produire leurs essais, ont la joie de s'entendre, le périlleux honneur aussi de conduire leur ouvrage. Ils trouvent dans ces séances, auxquelles des répétitions les ont préparés, l'occasion d'acquérir une expérience, précieuse entre toutes, de l'oreille et du bras. Des chœurs, des fragments symphoniques, des quatuors pour cordes, des concertos pour un instrument et l'orchestre, composés et dirigés par les élèves

eux-mêmes, figurent chaque année au programme des exercices et des concerts publics, dans tous les conservatoires. Ces pièces peuvent n'être pas toujours des chefs-d'œuvre, mais elles témoignent ordinairement d'une certaine science de l'écriture polyphonique, et qui est due aux bienfaits inestimables de ces leçons de choses.

La part réservée aux élèves de composition est donc belle, puisqu'ils peuvent écrire pour l'orchestre, s'y entendre et le diriger. Mais ils sont peu nombreux. La composition musicale est généralement considérée, dans les conservatoires allemands, comme un luxe et traitée comme telle. Cela tient à ce que les professeurs de théorie, d'harmonie et de contrepoint sont chargés d'enseigner les éléments de la grammaire musicale à tous les élèves de la maison : l'harmonie est, en effet, une de ces *branches secondaires obligatoires* pour tous, sans exception. Même, au conservatoire de Berlin, on renonce à instruire spécialement les compositeurs. C'est à l'*École des maîtres pour la composition musicale* que les études supérieures sont organisées. Cette école ressortit, il est vrai, comme l'autre, à l'Académie des arts.

Je me permettrai de dire que, en Allemagne et en Autriche, le contrepoint est traité parfois trop librement. On sait que cet exercice technique consiste à superposer des *voix* ou parties mélodiques en nombre variable, — trois ou quatre généralement, — et à les combiner suivant des préceptes rigoureux, antérieurs aux lois de la musique tonale, et dont la Renaissance a fixé la formule. Sous prétexte de rajeunir le contrepoint, on en fait trop souvent, en Allemagne, un exercice d'harmonie moderne[1], par une confusion volontaire, qui est une grave erreur. Le contrepoint cesse d'être, sitôt qu'on renonce aux prescriptions étroites qui sont l'essence même de ce langage archaïque et la raison de son emploi. Il est né à une époque où les voix humaines parlaient le plus souvent seules, sans le secours des instruments accompagnateurs ; ses règles sont issues de la pratique vocale. En effet, dans un chœur que rien ne soutient, les voix ne peuvent se mouvoir en toute liberté sans que la justesse et la

1. Avec basse chiffrée, accords de septième de toute espèce, altérations, appoggiatures, formules mélodiques anti-vocales, etc., etc.

précision de l'ensemble soient compromis : de là certaines restrictions apportées à la libre écriture de chaque *partie vocale*, dans les ensembles de cette nature. Elles ne sont pas un code rédigé par les pédants de l'art : elles correspondent aux convenances des voix qui s'organisent en masse, et elles marquent les limites au delà desquelles les qualités de l'ensemble se trouveraient infailliblement menacées. Voilà pourquoi le contrepoint règle minutieusement le dessin mélodique, l'emploi des dissonances, et pourquoi il proscrit tous les artifices de la langue commune[1], non parce qu'ils sont mauvais, mais parce qu'ils ne sont pas applicables sans danger au chœur vocal pur. Conserver, dans les études, toute sa rigueur au contrepoint, ce n'est donc pas faire de l'ar archaïsant, au détriment de l'art contemporain ; c'est obliger l'élève à réaliser, dans une écriture irréprochable, l'organisme le plus délicat de notre art : *le chœur à plusieurs voix, sans accompagnement*. Qu'on y songe, en effet : chacun des chanteurs, dans un tel ensemble, est un instrument étrangement sensible, puisqu'il perçoit le son en même temps qu'il l'émet. S'il est gêné par l'audition des vibrations voisines, si elles sont pour son oreille, ou, plus justement, pour son esprit, une cause de trouble et d'incertitude, il est exposé à des erreurs d'intonation, et il peut lui arriver de vibrer faux. L'écriture du contrepoint vocal rigoureux réduit ce danger au minimum. Elle donne au musicien moderne l'usage d'un style applicable, par dérivation, à toutes les variétés d'écriture musicale : la manière de Palestrina et de Bach peut servir partout de guide et de modèle. Cette étude n'est pas une entrave à la liberté ni à la fantaisie du compositeur ; elle leur est, au contraire, une aide puissante. Au lycée, la version latine apprend à écrire en français, parce qu'elle oblige l'élève à pénétrer le sens des mots et à découvrir des finesses de langage qui lui resteraient inconnues sans cet exercice. Au conservatoire, la pratique du contrepoint vocal rigoureux livre à l'élève le secret de l'écriture vocale et le prépare, par la lutte contre des difficultés qui naissent à chaque mesure, à exprimer sa libre fantaisie avec aisance. Ce double résultat

1. Altérations, appoggiatures, etc...

vaut bien quelques efforts. Et le contrepoint rajeuni est incapable de le produire[1].

J'ai dit plus haut quelle importance est donnée dans les conservatoires à l'étude du *chant choral*. Tous les élèves y sont astreints, quelle que soit leur spécialité. Ils sont généralement répartis en trois classes, correspondant aux trois degrés de l'instruction vocale collective telle que la définit Wüllner dans son admirable traité[2]. Cette méthode, qui donne les plus beaux résultats, est appliquée presque partout ; elle est l'expression d'une expérience consommée de la pédagogie chorale et implique à elle seule une théorie complète de la musique ; elle a pour base la connaissance raisonnée de la langue sonore. Au bout de trois ans, les élèves ont parcouru le cycle entier du chant choral, et il est surprenant d'entendre des instrumentistes qui, pour la plupart, n'ont pas de voix, former, par la collectivité, un ensemble vocal presque irréprochable : les doubles chœurs fugués, à huit voix, ne les effarouchent guère, et la justesse se maintient, sans le secours d'un accompagnement instrumental. Ainsi se trouve justifié cet axiome des Allemands, qui devrait bien pouvoir s'appliquer aux Français : « Tout musicien, même s'il n'a pas de voix, doit chanter. »

Si, du chant choral et de l'enseignement collectif, on passe au *chant solo* et à l'instruction vocale individuelle, on doit s'attendre à des surprises, — et à des mécomptes. Parmi les professeurs de chant dans les écoles d'Allemagne et d'Autriche, il y a des hommes de valeur, dont le goût est très délicat : à ceux-là je rends toute justice. Mais j'ai le droit de m'étonner de la tendance générale que les chanteurs ont à *crier*. Trop souvent aussi, par un corollaire inévitable, le charme manque à leur voix : la tension perpétuelle des cordes

1. Un ouvrage paraîtra prochainement, qui donnera la mesure de ce que doivent être, dans l'éducation musicale moderne, les études du contrepoint. L'auteur y défendra, avec l'autorité de sa haute expérience, la cause du contrepoint sévère. Nul, moins que M. Th. Dubois, ne saurait être soupçonné de pédantisme. L'enseignement qu'il a fondé est le plus méthodique et, à la fois, le plus libre de tous et il prouve que dans l'art, l'austérité des règles peut subsister, malgré la fantaisie de leurs applications.

2. *Exercices choraux de l'Ecole de Munich*, par le Dr Fr. Wüllner, directeur du conservatoire de Cologne.

vocales, les efforts musculaires du gosier lui font perdre la pureté du timbre, au profit de la... dureté. Et ces habitudes sont si répandues, du Nord au Sud, que pour les expliquer, et pour plaider les circonstances atténuantes, je dois dire quelques mots des exigences du public allemand à l'égard des chanteurs solistes.

L'Allemagne est admirable dans la musique collective ; c'est par les ensembles que se révèlent les aptitudes de la race : dans un chœur, comme dans un orchestre, les personnalités constituent par leur union une sorte d'instrument unique d'une sensibilité parfaite. L'agrégation en masse décuple la valeur de chacun des exécutants. L'instinct de tous, stimulé par la mise en commun des efforts et de l'émotion musicale, se traduit par une expansion communicative. Mais c'est un objet d'étonnement non petit, de trouver en Allemagne des orchestres superbes, des chœurs impeccables, et des chanteurs solistes d'une étrange médiocrité. Le public accepte, sans protester, un mauvais organe, une piètre méthode, et même, — et souvent, — pas de méthode du tout. Les intonations fausses ne le font pas bondir ; les chanteurs les plus usés trouvent grâce devant lui. Dans les théâtres des plus grandes villes on rappelle trois ou quatre fois, à la fin de l'acte, le protagoniste qui serait bafoué en France, même en province, et que les sifflets menaceraient à une seconde exhibition. Je ne puis m'expliquer la tolérance qu'on a pour les pires chanteurs que par la préoccupation intellectuelle constante de leur auditoire : pourvu que le soliste fasse entendre distinctement les paroles qu'enveloppe la musique, pourvu qu'il fasse comprendre quelle relation unit la forme mélodique, la voix collective des instruments accompagnateurs et l'idée littéraire exprimée par les mots, pourvu qu'il *parle* net, on se tient satisfait. L'auditeur allemand n'a pas de nerfs. Il lui suffit de s'intéresser au texte pour que ses oreilles perdent momentanément leur délicatesse native et ne s'aperçoivent plus que la musique bronche. Il veut comprendre. Puisqu'il assiste au développement d'une action dramatique, où la musique se fait l'interprète d'un sentiment ou d'une idée, il veut avant tout connaître cette idée, ce sentiment, par les mots qui l'expriment,

et il pardonne plus volontiers de chanter faux que de prononcer mal : ses préoccupations littéraires sont prédominantes, lorsqu'il écoute un chanteur soliste. Sitôt que la voix humaine intervient et que les sons soutiennent des mots, ceux-ci paraissent masquer ceux-là. S'il n'en est pas de même dans la musique collective, si le public se montre, lorsqu'il s'agit des chœurs, d'une rigueur excessive, cela tient à ce que dans le chant en masse, — je l'ai dit dans une autre étude[1]. — « l'intérêt des mots est de moindre importance ; la musique pure reprend ses droits, et les voix, devenues comme impersonnelles, appliquées d'ailleurs à des textes de large sens, sont écoutées par des oreilles qui ne leur passent rien ».

Il faut reconnaître que le chanteur allemand se heurte à des obstacles qui surgissent de la langue même. Elle est un très bel organisme, puissant et souple, issu de la pensée forte, et flottante à la fois, des races germaniques. Mais l'antinomie est étrange entre la sonorité de ce langage, qui n'est jamais pleine, et les instincts musicaux des peuples qui le parlent. Il semble que la musique soit chez eux venue tard, et qu'elle se soit, non sans effort, accommodée d'une langue au façonnement de laquelle elle n'avait pas contribué. Le fait est que les consonnes s'accumulent, entre les voyelles, de manière à réagir sur le timbre de celles-ci, et à les masquer pour ainsi dire. Or, les voyelles, comme leur nom l'indique, sont les stades de la voix : celle-ci passe de l'une à l'autre, par-dessus la cloison qui les sépare et qui est formée des consonnes. Quand l'obstacle est trop haut ou trop large, l'effort du chanteur procède par soubresauts ; la chute de sa voix sur chacune des voyelles est marquée par une explosion d'autant plus forte que la résistance à vaincre a été plus grande. Dans la nécessité où il est de se faire comprendre à tout prix, étant données les exigences de l'auditoire, le chanteur allemand doit à la fois *ouvrir* ses voyelles et faire entendre toutes les consonnes séparatrices qui donnent la vie intellectuelle à la série vocalique *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Il a de plus à faire saillir l'accent tonique d'où chaque mot tire sa couleur propre. Autant de difficultés dont le chanteur ne vient à bout

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1898, « la Musique dans les Universités allemandes ».

qu'en exagérant l'articulation. De sa lutte contre les consonnes résulte une série d'explosions sur les voyelles qui marquent, par définition, les points culminants de la voix. Les professeurs de diction qui préparent les élèves à la déclamation lyrique ont été unanimes à me dire qu'il y a pour la langue parlée, et surtout pour la langue chantée en scène, une acoustique spéciale qui oblige à exagérer, et même à modifier, l'articulation normale des syllabes.

Le public est fait à cette déclamation explosive. Les finesses de la prononciation ne le séduisent pas; aussi les chanteurs s'en passent. Ils se complaisent dans la *force*, et franchissent — trop souvent — les limites au delà desquelles elle devient rudesse. Leur excuse est qu'ils sont aux prises avec des résistances multiples, inhérentes à la langue allemande, et que, pour en venir à bout, ils sont voués à un perpétuel effort. S'ils crient, ce n'est pas toujours de leur faute.

Des difficultés de cet ordre et de cette importance exigeraient que les études du chanteur fussent savamment réglées et logiquement progressives. Il me semble qu'elles sont presque partout, en Allemagne et en Autriche, trop hâtives et qu'elles pèchent par la base. Le solfège fait défaut : on ignore ou on méconnaît ses bienfaits. On se contente d'épeler la solmisation *(do, ré, mi, fa, sol, la, si)*, si parfaitement vocale, de l'Italie et de la France; on n'en fait qu'un usage très restreint; on ne l'applique qu'à des exercices élémentaires, et l'on se prive ainsi du secours précieux de ces formules, si propres à délier la langue et à faciliter l'émission de la voix. Une des causes de ce dédain est que la solmisation *do, ré, mi, fa, sol, la, si*, paraît faire double emploi avec la nomenclature allemande ordinaire *c, d, e, f, g, a, h*, qu'on prononce *tcé, dé, é, eff, gué, a, Ha*[1], et dont je n'ai pas à faire apprécier... l'euphonie. Cette nomenclature, qui a pour elle une certaine logique, mais qui est anti-vocale, est la seule qu'on pratique avec assiduité, et elle détourne de l'autre, que l'on regarde comme un luxe, en dépit des préceptes de Wüllner et des réclamations de Stockhausen.

1. H aspirée.

Les professeurs de chant en Allemagne contestent que les syllabes *do*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, d'une articulation très facile, puissent préparer la langue à la prononciation des syllabes allemandes, qui sont infiniment moins simples. Ils se trompent. J'ai poussé mon enquête aussi loin que possible et voici ce que j'ai appris : les chanteurs allemands dont la prononciation est souple — et ils sont rares ! — sont ceux dont l'éducation vocale a eu le solfège pour base et qui ont solmisé pendant trois ou quatre années, à la mode latine, avant d'aborder le chant proprement dit. Leur étude du solfège a été individuelle, bien entendu ! Car le solfège en masse, tel qu'on le pratique dans les conservatoires, excellent pour les musiciens qui ne visent pas à devenir des virtuoses du gosier, présente pour les chanteurs solistes des dangers qu'on devine : la mauvaise émission du son, l'effort, le cri, passent aisément inaperçus dans un exercice d'ensemble. La formation du chanteur exige des soins minutieux. Madame H. Mottl, qui, depuis quelques années, a fait admirer à Paris se méthode vocale, la pureté et la simplicité de sa diction, a longtemps et patiemment *solfié*. Elle est, par l'éducation et par le talent, une exception dans son pays.

Dans la crainte de juger trop sévèrement la pédagogie vocale allemande, j'ai tenu à prendre l'avis d'un professeur de chant qui jouit chez nos voisins d'une grande autorité, M. J. Stockhausen. Élève du conservatoire de Paris et de Manuel Garcia, il a fait école en Allemagne, et les chanteurs qu'il façonne se distinguent impérieusement par la souplesse, la pureté, la facilité de l'émission vocale, par le charme en un mot, et par le style. Ils ont les qualités qui font généralement défaut à leurs confrères. J'avais intérêt à savoir de leur maître le secret de ces résultats et à lui avouer mes surprises. Je ne lui ai pas caché mon étonnement de constater presque partout, au théâtre et au concert, qu'à la sobriété vocale et au *legato* se substituent la rudesse et les hachures d'une diction chaotique, et de voir le public si indulgent pour les pires chanteurs. M. Stockhausen, qui est très apprécié, mais pas assez écouté, en Allemagne, a donné raison à mes critiques et m'a autorisé à le nommer. Il estime, pour sa part, que seul le solfège individuel peut et doit préparer les élèves

à l'étude supérieure du chant; que, pendant plusieurs années, correspondant à cette période de formation où la voix n'est qu'une ébauche de ce qu'elle deviendra, les apprentis chanteurs doivent se rompre au mécanisme de la solmisation latine, et acquérir par ce moyen cette facilité d'articulation syllabique dont le prix est inestimable. Le solfège est pour le gosier ce que les fugues de Bach sont pour les doigts. Le jeu des syllabes *do, ré, mi, fa, sol, la, si,* délie les lèvres et la langue, tout comme le jeu des pièces du *Clavecin bien tempéré* délie les doigts.

M. Stockhausen est presque seul de cet avis. Peu ou pas de solfège individuel, vocalises prématurées, défectueuse émission du son qui est souvent rauque, guttural, aucun souci du charme vocal, tolérance du cri, complaisances pour le trémolo, explosion de la voix sur les syllabes accentuées, pas de délicatesse dans la prononciation des voyelles, exagération des consonnes, — tels sont les reproches que j'ose adresser à la manière vocale allemande. Wagner n'est point la cause de ces mœurs-là. Elles lui étaient antérieures et il les a combattues. S'il écrit haut pour les voix, il a cependant de leurs registres une expérience magistrale, et on peut l'interpréter sans que les cris s'en mêlent. Inversement il y a moyen de rendre durs et gutturaux les sons du médium: le simple exercice sur A, dont l'usage est si répandu dans les classes de chant, devient une occasion d'émettre le son rauque, dès qu'on force la voix.

Le public allemand ignore les qualités d'ordre vocal qu'il devrait exiger du chanteur soliste. Il lui passe tout, pourvu qu'il prononce clairement. Cela explique que les maîtres de chant, en Allemagne, soient généralement fort peu méthodiques, pas du tout minutieux. Parmi ceux qui échappent entièrement aux critiques qu'on vient de lire, il y a plusieurs étrangers. Je me permets de relever ce fait, et de constater, à ce propos, que les écoles musicales de l'Allemagne sont très largement hospitalières, et que le corps enseignant ne s'y recrute pas exclusivement chez les nationaux.

Le seul conservatoire de Vienne forme des acteurs pour le drame et la comédie. Une trentaine d'élèves, répartis en deux années et en cinq classes, y reçoivent une instruction spéciale

et une éducation littéraire générale. Classes de diction et de prononciation, — où ils acquièrent la pratique du haut-allemand et se débarrassent des formes dialectales; — conférences sur l'art poétique et la mythologie, l'histoire du théâtre, l'histoire de la littérature, l'histoire du costume; cours de langue française; cours de mimique et de danse, de gymnastique et d'escrime, leur permettent d'aborder la scène, après l'obtention du brevet de maturité, dans des conditions favorables à leur carrière. Les professeurs sont acteurs du théâtre impérial. L'un d'eux est inspecteur de la section.

Dans la déclamation parlée, les mots n'étant pas masqués par la musique, l'acteur n'a pas à se livrer aux mêmes efforts de prononciation que dans la déclamation lyrique. Toutefois, le goût du public et la tradition paraissent imposer à la diction littéraire une vigueur d'accentuation qui surprend tout d'abord l'étranger. Je m'y suis fait peu à peu. Je crois qu'il serait inconsidéré de porter sur les acteurs de l'Allemagne et de l'Autriche les jugements que nous porterions sur les nôtres. L'optique ni l'acoustique de la scène n'y sont les mêmes qu'en France. J'ai pu, dans le domaine de la musique, qui nous est commun, formuler certaines critiques au nom des principes vrais dans tous les pays : il n'y a pas deux manières de chanter bien! Mais il y a plusieurs façons de déclamer. Chaque pays doit avoir la sienne, qui correspond aux mœurs journalières du langage, à la mimique nationale, — car chaque peuple a ses gestes propres, qui sont les signes visibles de sa langue, — et il faut être un indigène pour en juger.

Dans toute l'Allemagne, on aime au théâtre la tension de la voix, la véhémence du geste, et l'on tolère des jeux de physionomie qui sur nos scènes paraîtraient grimaçants. L'éducation qu'on donne aux acteurs se ressent de ces habitudes. Le maître lègue à ses élèves les manières auxquelles il a dû ses succès. J'ai entendu, au conservatoire de Vienne, des leçons pleines d'esprit et de sens littéraire, et, si la méthode différait de la nôtre, cela tient à ce que les traditions de la scène allemande ne sont pas celles dont vit notre théâtre. Je serais malvenu à vouloir les juger selon notre mesure et à établir entre les unes et les autres des comparaisons doctrinaires.

V

L'universalité de l'instinct musical, le sérieux des études professionnelles, l'intérêt témoigné par le public à la technique et à l'histoire de l'art, la part faite à l'esprit dans celui de tous les arts qui agit le plus sur la sensibilité ; — le nombre et l'excellence des orchestres, des sociétés chorales et instrumentales, des sociétés de musique de chambre ; — l'émulation qui règne entre les différentes provinces, l'absence de centralisation artistique, la valeur des auditions organisées dans toutes les villes, grandes ou petites, — telles sont les manifestations les plus saisissantes de l'activité musicale, en Allemagne et en Autriche. La musique n'y est pas un « art d'agrément ». Les artistes de profession n'y font pas bande à part. Les gens du métier n'y sont pas l'antithèse des gens du monde : tous confraternisent dans l'exercice de l'art, à des titres divers, avec une habileté plus ou moins consommée, mais l'effort est commun, aussi bien que l'instinct.

En France, la musique siège à Paris ; en province, elle en est encore au « devenir ». De Cologne à Budapesth, de Munich à Hambourg, on peut faire un voyage en zigzag dont les étapes principales seraient vingt centres musicaux. Ne doit-on pas juger de l'arbre par ses fruits et rendre à la pédagogie musicale de l'Allemagne l'hommage auquel elle a droit ? Si elle n'a pas toujours le souci du détail, c'est qu'elle tend vers un but supérieur au perfectionnement à outrance des qualités individuelles. Elle forme une race de musiciens, laissant à chacun d'eux le soin de développer, au delà des études, son talent personnel. Confiante dans l'activité de ses pupilles, même lorsqu'elle ne les dirigera plus, elle se donne pour mission de fournir à tous des armes bien trempées : ils les ciselleront plus tard.

M'est-il permis de dire ce qu'on peut lui envier ?

C'est, avant tout, le principe même de l'enseignement ; l'obligation imposée à tout élève, dans un conservatoire, de recevoir une instruction générale ; d'apprendre la grammaire

de la langue, dans des classes élémentaires d'harmonie, l'histoire de l'art et l'évolution des formes musicales; de pratiquer le piano, considéré comme l'instrument commun et nécessaire à tous les musiciens, en raison de ses qualités représentatives; d'être assidu au chant choral, moyen de perfectionnement pour l'oreille, application intégrale des règles mélodiques et harmoniques de la langue sonore.

C'est aussi la sanction des études. Les conservatoires de Berlin, Munich, Cologne et Vienne délivrent à leurs élèves, à la fin des études, ou à la sortie de l'école, même prématurée, des certificats qui donnent la mesure du zèle et des connaissances acquises par le titulaire. Tous les élèves qui sont jugés dignes du *diplôme de maturité* le reçoivent. Ils ne sont pas légion : les épreuves sont difficiles. Mais nulle part elles ne prennent la forme d'un concours : l'examen est individuel et n'implique aucune comparaison des candidats entre eux.

Personne mieux que le directeur du conservatoire de Paris ne sait les dangers des concours, — qui enlèvent aux études quelque chose du désintéressement qu'elles doivent conserver, — et les inconvénients de l'âge auquel l'accès de notre école est permis : à neuf ans, en effet, l'éducation générale des enfants est insuffisante. M. Th. Dubois, je le dis sans flatterie, est un des artistes les plus autorisés, par leur haute culture personnelle, à diriger dans leur ensemble les études musicales supérieures. Les élèves qui ont eu l'avantage de recevoir l'enseignement technique admirable qui a fondé sa réputation savent le prix que leur maître attache aux idées générales et à la haute culture de l'esprit. M. Th. Dubois souhaiterait que tous les élèves de la maison fussent lettrés, et que leurs efforts vers le talent ne fussent pas enfiévrés par le mirage des lauriers à cueillir. Mais le conservatoire de Paris pourrait-il, sans provoquer les plus hautes clameurs, supprimer les sanctions brillantes qu'il accorde aux études : le concours et les prix? D'autre part, faudrait-il, sous le prétexte que la limite d'âge *minima* est trop basse, fermer l'École aux enfants et se priver ainsi d'un enseignement précieux entre tous, très développé chez nous, et que l'Europe musicale nous envie : le solfège? Cette étude exige un âge précoce; elle est, à Paris, la base des travaux postérieurs. Et

il est surpenant de voir à quelle rapidité de lecture, à quelle habileté dans la transcription des dictées les plus difficiles, les jeunes élèves peuvent parvenir. Quel avantage ils tirent de là, tout le long de leur carrière, je n'ai pas besoin de le montrer.

Chez nous, l'on s'efforce de former des talents individuels raffinés, de tirer de certains élèves, quelquefois par surmenage, la valeur latente qui est en eux. La pédagogie allemande a d'autres visées : elle prépare surtout une race de musiciens. Je ne prétends pas le moins du monde que toutes ses méthodes nous soient applicables, Même il y aurait grand danger à les adopter telles quelles : les deux mondes musicaux que sépare le Rhin ne se ressemblent pas. Mais je crois fermement que l'échange des idées avec nos voisins et quelques emprunts mutuels seraient un bienfait pour l'art des deux pays.

Nous n'aurons plus à envier à l'Allemagne deux institutions précieuses de ses conservatoires : les exercices publics et l'exécution, dans l'école même, des essais symphoniques écrits par les élèves. M. Th. Dubois a comblé, dans notre enseignement musical supérieur, une double lacune que nos voisins nous reprochaient avec raison. Les instrumentistes et les chanteurs pourront, durant leurs études, affronter les dangers de l'estrade et faire le public juge de leurs progrès. Les élèves de composition ont la joie de s'entendre à l'orchestre ; ils peuvent aussi le conduire. Ce sont là des innovations qui honorent leur promoteur. Me sera-t-il permis, pour conclure, de soumettre quelques vœux à un maître profondément honoré, qui me confia la mission dont cette étude expose les résultats ?

Ce qui a été dit plus haut du principe fondamental et de la sanction des études musicales en Allemagne et en Autriche, révèle les hautes préoccupations de leurs pédagogues. Faut-il qu'elles nous restent étrangères ?

Je suppose qu'aucune raison ne fasse obstacle, dans notre conservatoire de Paris, à des essais pédagogiques. Et je me demande si des classes élémentaires de théorie musicale, assurant à *tous* les élèves la connaissance raisonnée de leur langage sonore, si des cours primaires d'histoire musicale,

appropriés aux besoins variés des élèves, ne seraient pas des moyens précieux d'éducation, à côté de l'enseignement supérieur de l'harmonie et des belles leçons d'histoire, qui sont l'honneur de notre maison ?

Le *chant choral* de l'Allemagne ne pourrait-il être fondé chez nous ? Ne pourrait-il d'abord être installé dans notre grande école officielle, où il serait d'un si puissant secours ? Car l'axiome germanique est vrai : « Tout musicien doit chanter. »

Je ne veux point médire de nos concours ; ils paraissent résulter chez nous des nécessités de l'émulation. Mais la sanction des études, dans les conservatoires allemands, montre peut-être que la nôtre est incomplète et que, dans quelque mesure, elle n'est pas conforme à l'équité. Je mets hors de cause la conscience des juges ; leur impartialité est une vertu qui n'a jamais subi d'atteintes. Et, quoi que le public ou la presse puissent dire, je crois les cas bien rares où leur bonne foi a été surprise et où leurs décisions n'ont pas récompensé les virtuoses suivant le talent que les épreuves du concours avaient révélé. Je ferai observer seulement que le talent révélé par les épreuves du concours n'est pas toujours la mesure exacte du talent vrai de l'élève. Je pense même que certaines natures d'artistes, particulièrement délicates, doivent, dans ces épreuves troublantes, perdre par l'émotion leurs meilleures qualités. Et je ne puis m'empêcher de trouver bien dur un règlement qui congédie d'excellents élèves, parce que leur temps scolaire est écoulé et que leur insuccès au concours les élimine. Aucun certificat officiel ne relate leurs efforts ni leur mérite. Ils partent le cœur gros, et ils peuvent se demander, non sans raison, si toute la justice à laquelle ils ont droit leur est rendue, et si, en acceptant de les mener jusqu'à la fin de leurs études, le Conservatoire n'a pas contracté envers eux certains engagements. N'arrive-t-il pas que les maîtres spéciaux, qui ont mis toute leur ardeur, tout leur talent au service de leur classe, assistent à l'insuccès de leurs meilleurs élèves, avec un profond chagrin ? J'ose plaider la cause de ceux-là : je me souviens du temps où j'ai vu éclater, parmi mes camarades, de vrais désespoirs... Notre conservatoire ne pour-

rait-il emprunter aux écoles de l'Allemagne quelque chose de leurs sanctions ?

Les concours subsisteraient. Il faut chez nous que les uns passent sur le corps des autres : c'est un besoin de la race. Qu'il soit donc satisfait ! Mais que tous les vaincus ne soient pas pour cela sacrifiés : parmi eux se rencontre parfois le vrai talent. Des examens annuels sérieux, redoutables, sont imposés à tous. Ne serait-il pas facile, à la fin du temps réglementaire que chaque élève doit passer dans une classe, de donner à son dernier examen la forme et la sanction d'une épreuve de fin d'études ? A ses risques et périls l'élève recevrait d'office un certificat. Des notes en clair y exprimeraient, avec une rigueur inflexible, les qualités qu'il aurait montrées. Bonne ou excellente, une pareille attestation serait pour son possesseur une aide dans la vie. Défavorable, elle aurait l'avantage d'éliminer, au profit des élèves sérieux, un certain nombre de parasites qui seraient bien empêchés de faire parade de leur brevet ! Et ne pourrait-on pas, dans un tel examen, introduire quelques questions élémentaires de théorie et d'histoire musicales, afin de s'assurer que l'élève n'est pas seulement un virtuose du gosier ou des doigts, et que sa science, quelque peu étendue, pourra l'aider à se perfectionner lui-même ? Pour les bons élèves, le certificat de fin d'études serait une garantie et un réconfort. Vienne alors le concours ! Quelle que soit son issue, leur science et leur talent auront été mis à l'épreuve et régulièrement attestés. Ils ne seraient plus, ce qu'ils sont exposés à devenir par l'aléa des concours, des « ratés » officiels, — qu'on me pardonne le mot, — contre toute justice.

Cela n'est pas douteux : la culture musicale allemande n'est si haute en moyenne, dans toutes les classes de la société, que par l'action féconde de la petite armée professionnelle sortie des écoles. Ces modestes élèves sont les porteurs de la bonne parole. Au conservatoire, ils ont acquis un talent spécial, mais surtout ils ont été préparés à être un jour de bons maîtres. Devenus professeurs, ils suggèrent aux gens du monde, le désir de savoir afin de goûter mieux. Et s'ils sont capables d'inspirer cette ambition-là, — qui ne règne pas encore en France, — c'est qu'ils possèdent pour

leur propre compte, la connaissance approfondie de l'art ; ils ont été formés à toute la musique. Et par eux cette pédagogie, dont j'ai essayé de dégager l'esprit, exerce une influence active sur le sens musical du pays tout entier. En Allemagne, un musicien qui se produit, compositeur, chanteur ou virtuose, est sûr d'être écouté, sûr de trouver dans l'auditoire des juges attentifs et souvent compétents. Le public *sait* la langue que le musicien lui parle. Le public français la sait-il ?

MAURICE EMMANUEL

LE RIRE

VIII

Nous avons suivi le comique à travers plusieurs de ses tours et détours, cherchant comment il s'infiltre dans une forme, une attitude, un geste, une situation, une action, un mot. Avec l'analyse des *caractères* comiques. nous arrivons maintenant à la partie la plus importante de notre tâche. C'en serait d'ailleurs aussi la plus difficile, si nous avions cédé à la tentation de définir le risible sur quelques exemples frappants, et par conséquent grossiers : alors, à mesure que nous nous serions élevés vers les manifestations du comique les plus hautes, nous aurions vu les faits glisser entre les mailles trop larges de la définition qui voudrait les retenir. Mais nous avons suivi en réalité la méthode inverse ; c'est du haut vers le bas que nous avons dirigé la lumière. Convaincus que le rire a une signification et une portée sociales, que le comique exprime avant tout une certaine inadaptation particulière de la personne à la société, qu'il n'y a de comique enfin que l'homme, c'est l'homme, c'est le caractère que nous avons visé d'abord. La difficulté était bien plutôt alors d'expliquer comment il nous arrive de rire d'autre chose que d'un caractère, et par quels subtils phénomènes d'imprégnation, de combinaison ou de mélange, le comique peut s'insi-

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

nuer dans un simple mouvement, dans une situation impersonnelle, dans une phrase indépendante. Tel est le travail que nous avons fait jusqu'ici. Nous nous donnions le métal pur, et tous nos efforts ne tendaient qu'à reconstituer le minerai. Mais c'est le métal lui-même que nous allons étudier maintenant. Rien ne sera plus facile, car nous avons affaire cette fois à un élément simple. Regardons-le de près, et voyons comment il réagit à tout le reste.

Il y a des états d'âme, disions-nous, dont on s'émeut dès qu'on les connaît, des joies et des tristesses avec lesquelles on sympathise, des passions et des vices qui provoquent l'étonnement douloureux, ou la terreur, ou la pitié chez ceux qui les contemplent, enfin des sentiments qui se prolongent d'âme en âme par des résonances sentimentales. Tout cela intéresse l'essentiel de la vie. Tout cela est sérieux, parfois même tragique. Où la personne d'autrui cesse de nous émouvoir, là seulement peut commencer la comédie. Et elle commence avec ce qu'on pourrait appeler *le raidissement contre la vie sociale*. Est comique tout personnage qui suit automatiquement son chemin sans se soucier de prendre contact avec les autres. Le rire est là pour corriger sa distraction et pour le tirer de son rêve. S'il est permis de comparer aux petites choses les grandes, nous rappellerons ici ce qui se passe à l'entrée de nos Écoles. Quand le candidat a franchi les redoutables épreuves de l'examen, il lui reste à en affronter d'autres, celles que ses camarades plus anciens lui préparent pour le former à la société nouvelle où il pénètre et, comme ils disent, pour lui assouplir le caractère. Toute petite société qui se forme au sein de la grande est portée ainsi, par un vague instinct, à inventer un mode de correction et d'assouplissement pour la raideur des habitudes contractées ailleurs et qu'il va falloir modifier. La société proprement dite ne procède pas autrement. Il faut que chacun de ses membres reste attentif à ce qui l'environne, se modèle sur l'entourage, évite enfin de s'enfermer dans son caractère ainsi que dans une tour d'ivoire. Et c'est pourquoi elle fait planer sur chacun, sinon la menace d'une correction, du moins la perspective d'une humiliation qui, pour être très légère, n'en est pas moins redoutée. Telle doit être la fonction du rire. Toujours un peu humiliant pour

celui qui en est l'objet, le rire est véritablement une espèce de brimade sociale.

De là le caractère équivoque du comique. Il n'appartient ni tout à fait à l'art, ni tout à fait à la vie. D'un côté les personnages de la vie réelle ne nous feraient jamais rire si nous n'étions capables d'assister à leurs démarches comme à un spectacle que nous regardons du haut de notre loge; ils ne sont comiques à nos yeux que parce qu'ils nous donnent la comédie. Mais d'autre part, même au théâtre, le plaisir du rire n'est pas un plaisir pur, je veux dire un plaisir exclusivement esthétique, absolument désintéressé. Il s'y mêle toujours une arrière-pensée que la société a pour nous quand nous ne l'avons pas nous-mêmes. Il y entre toujours l'intention inavouée d'humilier, et par là, il est vrai, de corriger, tout au moins extérieurement. C'est pourquoi la comédie est bien plus près de la vie réelle que le drame. Plus un drame a de grandeur, plus profonde est l'élaboration à laquelle le poète a dû soumettre la réalité pour en dégager le tragique à l'état pur. Au contraire, c'est dans ses formes inférieures seulement, c'est dans le vaudeville et la farce, que la comédie tranche sur le réel : plus elle s'élève, plus elle tend à se confondre avec la vie, et il y a des scènes de la vie réelle qui sont si voisines de la haute comédie que le théâtre pourrait se les approprier sans y changer un mot.

Il suit de là que les éléments du caractère comique seront les mêmes au théâtre et dans la vie. Quels sont-ils? Nous n'aurons pas de peine à les déduire.

On a souvent dit que les défauts *légers* de nos semblables sont ceux qui nous font rire. Je reconnais qu'il y a une large part de vérité dans cette opinion, et néanmoins je ne puis la croire tout à fait exacte. D'abord, en matière de défauts, la limite est assez malaisée à tracer entre le léger et le grave : peut-être n'est-ce pas parce qu'un défaut est léger qu'il nous fait rire, mais parce qu'il nous fait rire que nous le trouvons léger; rien ne désarme comme le rire. Mais on peut aller plus loin, et soutenir qu'il y des défauts dont nous rions tout en les sachant graves : par exemple l'avarice d'Harpagon. Et enfin il faut bien s'avouer, — quoiqu'il en coûte un peu de le dire, — que nous ne rions pas seulement des défauts de

nos semblables, mais aussi, quelquefois, de leurs qualités. Nous rions d'Alceste. On dira que ce n'est pas l'honnêteté d'Alceste qui est comique, mais la forme particulière que l'honnêteté prend chez lui, et, en somme, un certain travers qui nous la gâte. Je le veux bien, mais il n'en est pas moins vrai que ce travers d'Alceste, dont nous rions, *rend son honnêteté risible*, et c'est là le point important. Concluons donc enfin que le comique n'est pas toujours l'indice d'un défaut, au sens moral du mot, et que si l'on tient à y voir un défaut, et un défaut léger, il faudra indiquer à quel signe précis se distingue ici le léger du grave.

La vérité est que le personnage comique peut, à la rigueur, être en règle avec la stricte morale. Il lui reste seulement à se mettre en règle avec la société. Le caractère d'Alceste est celui d'un parfait honnête homme. Mais il est insociable, et par là même comique. Un vice souple serait moins facile à ridiculiser qu'une vertu inflexible. C'est la *raideur* qui est suspecte à la société. C'est donc la raideur d'Alceste qui nous fait rire, quoique cette raideur soit ici honnêteté. Quiconque s'isole s'expose au ridicule, parce que le comique est fait, en grande partie, de cet isolement même. Ainsi s'explique que le comique soit si souvent relatif aux mœurs, aux idées, — tranchons le mot, — aux préjugés d'une société.

Toutefois il faut bien reconnaître, à l'honneur de l'humanité, que l'idéal social et l'idéal moral ne diffèrent pas essentiellement. Nous pouvons donc admettre qu'en règle générale ce sont bien les défauts d'autrui qui nous font rire, — quittes à ajouter, il est vrai, que ces défauts nous font rire en raison de leur *insociabilité* plutôt que de leur *immoralité*. Resterait alors à savoir quels sont les défauts qui peuvent devenir comiques, et dans quels cas nous les jugeons trop sérieux pour en rire.

Mais à cette question nous avons déjà répondu implicitement. Le comique, disions-nous, s'adresse à l'intelligence pure ; le rire est incompatible avec l'émotion. Peignez-moi un défaut aussi léger que vous voudrez : si vous me le présentez de manière à émouvoir ma sympathie, ou ma crainte, ou ma pitié, c'est fini, je ne puis plus en rire. Choisissez au contraire un vice profond et même, en général, odieux : vous pourrez

le rendre comique si vous réussissez d'abord, par des artifices appropriés, à faire qu'il me laisse insensible. Je ne dis pas qu'alors le vice sera comique; je dis que dès lors il pourra le devenir. *Il ne faut pas qu'il m'émeuve*, voilà la seule condition réellement nécessaire, quoiqu'elle ne soit sûrement pas suffisante.

Mais comment le poète comique s'y prendra-t-il pour m'empêcher de m'émouvoir? La question est embarrassante. Pour la tirer tout à fait au clair, il faudrait s'engager dans un ordre de recherches assez nouveau, analyser la sympathie artificielle que nous apportons au théâtre, déterminer dans quels cas nous acceptons, dans quels cas nous refusons de partager des joies et des souffrances imaginaires. Il y a un art de bercer notre sensibilité et de lui préparer des rêves, ainsi qu'à un sujet magnétisé. Et il y en a un aussi de décourager notre sympathie au moment précis où elle pourrait s'offrir, de telle manière que la situation, même sérieuse, ne soit pas prise au sérieux. Deux procédés me paraissent dominer ce dernier art, que le poète comique applique plus ou moins inconsciemment. Le premier consiste à *isoler*, au milieu de l'âme du personnage, le sentiment qu'on lui prête, et à en faire pour ainsi dire un état parasite doué d'une existence indépendante. En général, un sentiment intense gagne de proche en proche tous les autres états d'âme et les teint de la coloration qui lui est propre : si l'on nous fait assister alors à cette imprégnation graduelle, nous finissons, peu à peu, par nous imprégner nous-mêmes d'une émotion correspondante. On pourrait dire — pour recourir à une autre image — qu'une émotion est dramatique, communicative, quand toutes les harmoniques y sont données avec la note fondamentale. C'est parce que l'acteur vibre ainsi tout entier que le public pourra vibrer à son tour. Au contraire, dans l'émotion qui nous laisse indifférents et qui deviendra comique, il y a toujours une *raideur* qui l'empêche d'entrer en relation avec le reste de l'âme où elle siège. Cette raideur pourra s'accuser, à un moment donné, par des mouvements de pantin et provoquer alors le rire, mais déjà auparavant elle contrariait notre sympathie : comment se mettre à l'unisson d'une âme qui n'est pas à l'unisson avec elle-même? Il y a dans l'*Avare* une scène

qui côtoie le drame. C'est celle où l'emprunteur et l'usurier, qui ne s'étaient pas encore vus, se rencontrent face à face et se trouvent être le fils et le père. Nous serions véritablement ici dans le drame si l'avarice et le sentiment paternel, s'entre-choquant dans l'âme d'Harpagon, y amenaient une combinaison plus ou moins originale. Mais point du tout. L'entrevue n'a pas plutôt pris fin que le père a tout oublié. Rencontrant de nouveau son fils, il fait à peine allusion à cette scène si grave : « Et vous, mon fils, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, etc. » L'avarice a donc passé à côté du reste sans y toucher, sans en être touchée, *distraitement*. Elle a eu beau s'installer dans l'âme, elle a beau être devenue maîtresse de la maison ; elle n'en reste pas moins une étrangère. Tout autre serait une avarice de nature tragique. On la verrait attirer à elle, absorber, s'assimiler, en les transformant, les diverses puissances de l'être : sentiments et affections, désirs et aversions, vices et vertus, tout cela deviendrait une matière à laquelle l'avarice communiquerait un nouveau genre de vie. Telle est, à ce qu'il me semble, la première différence essentielle entre la haute comédie et le drame.

Il y en a une seconde, beaucoup plus apparente, et qui dérive d'ailleurs de la première. Quand on nous peint un état d'âme avec l'intention de le rendre dramatique ou simplement de nous le faire prendre au sérieux, on l'achemine peu à peu vers des *actions* qui en donnent la mesure exacte. C'est ainsi que l'avare combinera tout en vue du gain, et que le faux dévot, en affectant de ne regarder que le ciel, manœuvrera le plus habilement possible sur la terre. La comédie n'exclut certes pas les combinaisons de ce genre ; je n'en veux pour preuve que les machinations de Tartuffe. Mais c'est là ce que la comédie a de commun avec le drame, et pour s'en distinguer, pour nous empêcher de prendre au sérieux l'action sérieuse, pour nous préparer enfin à rire, elle use d'un moyen dont je donnerai ainsi la formule : *au lieu de concentrer notre attention sur les actes, elle la dirige plutôt sur les gestes*. J'entends ici par *gestes* les attitudes, les mouvements et même les discours par lesquels un état d'âme se manifeste sans but, sans profit, par le seul effet d'une espèce de démangeaison intérieure. Le geste ainsi défini diffère profondément de l'ac-

tion. L'action est voulue, en tout cas consciente; le geste échappe, il est automatique. Dans l'action, c'est la personne tout entière qui donne; dans le geste, une partie isolée de la personne s'exprime, à l'insu ou tout au moins à l'écart de la personnalité totale. Enfin (et c'est ici le point essentiel) l'action est exactement proportionnée au sentiment qui l'inspire; il y a passage graduel de l'un à l'autre, de sorte que notre sympathie ou notre aversion peuvent se laisser glisser le long du fil qui va du sentiment à l'acte et s'intéresser progressivement. Mais le geste a quelque chose d'explosif, qui réveille notre sensibilité prête à se laisser bercer, et qui, en nous rappelant ainsi à nous-mêmes, nous empêche de prendre les choses au sérieux. Donc, dès que notre attention se portera sur le geste et non sur l'acte, nous serons dans la comédie. Le personnage de Tartuffe appartiendrait au drame par ses actions: c'est quand nous tenons plutôt compte de ses gestes que nous le trouvons comique. Rappelons-nous son entrée en scène: « Laurent, serrez ma haire avec ma discipline. » Il sait que Dorine l'entend, mais je suis convaincu qu'il parlerait de même si elle n'y était pas. Il est si bien entré dans son rôle d'hypocrite qu'il le joue, pour ainsi dire, sincèrement. C'est par là, et par là seulement, qu'il pourra devenir comique. Sans cette sincérité matérielle, sans les attitudes et le langage qu'une longue pratique de l'hypocrisie a convertis chez lui en gestes naturels, Tartuffe serait simplement odieux, parce que nous ne penserions plus qu'à ce qu'il y a de voulu dans sa conduite. On comprend ainsi que l'action soit essentielle dans le drame, accessoire dans la comédie. A la comédie, nous sentons qu'on eût aussi bien pu choisir toute autre situation pour nous présenter le personnage : c'eût été encore le même homme, dans une situation différente. Nous n'avons pas cette impression à un drame. Ici personnages et situations sont soudés ensemble, ou, pour mieux dire, les événements font partie intégrante des personnes, de sorte que si le drame nous racontait une autre histoire, on aurait beau conserver aux acteurs les mêmes noms, c'est à d'autres personnes que nous aurions véritablement affaire.

En résumé, nous avons vu qu'un caractère peut être bon ou mauvais, peu importe : s'il est insociable, il pourra deve-

nir comique. Nous voyons maintenant que la gravité du cas n'importe pas davantage : grave ou léger, il pourra toujours nous faire rire si l'on s'arrange pour que nous n'en soyons pas émus. *Insociabilité* du personnage, *insensibilité* du spectateur, voilà, en somme, les deux conditions essentielles. Il y en a une troisième, impliquée dans les deux autres, et que toutes nos analyses tendaient jusqu'ici à dégager.

C'est l'automatisme. Nous l'avons montré dès le début de ce travail et nous n'avons cessé de ramener l'attention sur ce point : il n'y a d'essentiellement risible que ce qui est automatiquement accompli. Dans un défaut, dans une qualité même, le comique est ce par où le personnage se livre à son insu, le geste involontaire, le mot inconscient. Toute distraction est comique. Et plus profonde est la distraction, plus haute est la comédie. Une distraction systématique comme celle de Don Quichotte est ce qu'on peut imaginer au monde de plus comique : elle est le comique même, puisé aussi près que possible de sa source. Prenez tout autre personnage comique. Si conscient qu'il puisse être de ce qu'il dit et de ce qu'il fait, s'il est comique, c'est qu'il y a un aspect de sa personne qu'il ignore, un côté par où il se dérobe à lui-même : c'est par là seulement qu'il nous fera rire. Les mots profondément comiques sont les mots naïfs où un vice se montre .. nu : comment se découvrirait-il ainsi, s'il était capable de e voir et de se juger lui-même? Il n'est pas rare qu'un personnage comique blâme une certaine conduite en termes généraux et en donne tout aussitôt l'exemple : témoin le maître de philosophie de M. Jourdain s'emportant après avoir prêché contre la colère, Vadius tirant des vers de sa poche après avoir raillé les liseurs de vers, etc. A quoi peuvent tendre ces contradictions, sinon à nous faire toucher du doigt l'inconscience des personnages? Inattention à soi et par conséquent à autrui, voilà ce que nous retrouvons toujours. Et si l'on examine les choses de près, on verra que l'inattention se confond précisément ici avec ce que nous avons appelé l'insociabilité. La cause de raideur par excellence, c'est qu'on néglige de regarder autour de soi et surtout en soi : comment modeler sa personne sur celle d'autrui si l'on ne commence par faire connaissance avec les autres et aussi avec soi-même? Raideur, automatisme,

distraction, insociabilité, tout cela se pénètre, et c'est de tout cela qu'est fait le comique de caractère.

En résumé, si on laisse de côté, dans la personne humaine, ce qui intéresse notre sensibilité et réussit à nous émouvoir, tout le reste pourra devenir comique, et le comique sera en raison directe de la part de raideur qui s'y manifestera. Nous avons formulé cette idée dès le début de notre travail. Nous l'avons vérifiée dans ses principales conséquences. Nous venons de l'appliquer à la définition de la comédie. Nous devons maintenant la serrer de plus près, et montrer comment elle nous permet de marquer la place exacte de la comédie au milieu de tous les autres arts.

En un certain sens, on pourrait dire que tout *caractère* est comique, à la condition d'entendre par caractère ce qu'il y a de *tout fait* dans notre personne, ce qui est en nous à l'état de mécanisme une fois monté, capable de fonctionner automatiquement. Ce sera, si vous voulez, ce par où nous nous répétons nous-mêmes. Et ce sera aussi, par conséquent, ce par où d'autres pourront nous répéter. Tout personnage comique est un *type*. Inversement, toute ressemblance à un type a quelque chose de comique. Nous pouvons avoir fréquenté longtemps une personne sans rien découvrir en elle de risible : si l'on profite d'un rapprochement accidentel pour lui appliquer le nom connu d'un héros de drame ou de roman, pour un instant au moins elle côtoiera à nos yeux le ridicule. Pourtant ce personnage de roman pourra n'être pas comique. Mais il est comique de lui ressembler. Il est comique de se laisser distraire de soi-même. Il est comique de venir s'insérer, pour ainsi dire, dans un cadre préparé. Et ce qui est comique pardessus tout, c'est de passer soi-même à l'état de cadre où d'autres s'inséreront couramment, c'est de se solidifier en caractère.

Peindre des caractères, c'est-à-dire des types généraux, voilà donc l'objet de la haute comédie. On l'a dit bien des fois. Mais nous tenons à le répéter, parce que nous estimons que cette formule suffit à définir la comédie. Non seulement, en effet, la comédie nous présente des types généraux, mais c'est, à notre avis, *le seul* de tous les arts qui vise au

général, de sorte que lorsqu'une fois on lui a assigné ce but, on a dit tout ce qu'elle est, et tout ce que le reste ne peut pas être. Pour prouver que telle est bien l'essence de la comédie, et qu'elle s'oppose par là à la tragédie, au drame, aux autres formes de l'art, il faudrait commencer par définir l'art dans ce qu'il a de plus élevé : alors, descendant peu à peu à la poésie comique, on verrait qu'elle est placée aux confins de l'art et de la vie, et qu'elle tranche, par son caractère de généralité, sur le reste des arts. Nous ne pouvons nous lancer ici dans une étude aussi vaste. Force nous est bien pourtant d'en esquisser le plan, sous peine de négliger ce qu'il y a d'essentiel, selon nous, dans le théâtre comique.

Quel est l'objet de l'art? Si la réalité venait frapper directement nos sens et notre conscience, si nous pouvions entrer en communication immédiate avec les choses et avec nous-mêmes, je crois bien que l'art serait inutile, ou plutôt que nous serions tous artistes, car notre âme vibrerait alors continuellement à l'unisson de la nature. Nos yeux, aidés de notre mémoire, découperaient dans l'espace et fixeraient dans le temps des tableaux inimitables. Notre regard saisirait au passage, sculptés dans le marbre vivant du corps humain, des fragments de statue aussi beaux que ceux de la statuaire antique. Nous entendrions chanter au fond de nos âmes, comme une musique quelquefois gaie, plus souvent plaintive, toujours originale, la mélodie ininterrompue de notre vie intérieure. Tout cela est autour de nous, tout cela est en nous, et pourtant rien de tout cela n'est perçu par nous distinctement. Entre la nature et nous, que dis-je? entre nous et notre propre conscience, un voile s'interpose, voile épais pour le commun des hommes, voile léger, presque transparent, pour l'artiste et le poète. Quelle fée a tissé ce voile? Fut-ce par malice ou par amitié? Il fallait vivre, et la vie exige que nous appréhendions les choses dans le rapport qu'elles ont à nos besoins. Vivre consiste à agir. Vivre, c'est n'accepter des objets que l'impression *utile* pour y répondre par des réactions appropriées : les autres impressions doivent s'obscurcir ou ne nous arriver que confusément. Je regarde et je crois voir, j'écoute et je crois entendre, je m'étudie et je crois lire dans le fond de mon

cœur. Mais ce que je vois et ce que j'entends du monde extérieur, c'est simplement ce que mes sens en extraient pour éclairer ma conduite; ce que je connais de moi-même, c'est ce qui affleure à la surface, ce qui prend part à l'action. Mes sens et ma conscience ne me livrent donc de la réalité qu'une simplification pratique. Dans la vision qu'ils me donnent des choses et de moi-même, les différences inutiles à l'homme sont effacées, les ressemblances utiles à l'homme sont accentuées, des routes me sont tracées à l'avance où mon action s'engagera. Ces routes sont celles où l'humanité entière a passé avant moi. Les choses ont été classées en vue du parti que j'en pourrai tirer. Et c'est cette classification que j'aperçois, beaucoup plus que la couleur et la forme des choses. Sans doute l'homme est déjà très supérieur à l'animal sur ce point. Il est peu probable que l'œil du loup fasse une différence entre le chevreau et l'agneau; ce sont là, pour le loup, deux proies identiques, étant également faciles à saisir, également bonnes à dévorer. Nous faisons, nous, une différence entre la chèvre et le mouton; mais distinguons-nous une chèvre d'une chèvre, un mouton d'un mouton? L'*individualité* des choses et des êtres nous échappe toutes les fois qu'il ne nous est pas matériellement utile de l'apercevoir. Et là même où nous la remarquons (comme lorsque nous distinguons un homme d'un autre homme), ce n'est pas l'individualité même que notre œil saisit, c'est-à-dire une certaine harmonie tout à fait originale de formes et de couleurs, mais seulement un ou deux traits qui faciliteront la reconnaissance pratique.

Enfin, pour tout dire, nous ne voyons pas les choses mêmes; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage. Car les mots (à l'exception des noms propres) désignent tous des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même. Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont d'intime, de personnel, d'origina-

lement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre? Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais, le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même, dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe. Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles, comme en un champ clos où notre force se mesure utilement avec d'autres forces; et fascinés par l'action, attirés par elle, pour notre plus grand bien, sur le terrain qu'elle s'est choisi, nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes. Mais de loin en loin, par distraction, la nature suscite des âmes plus détachées de la vie. Je ne parle pas de ce détachement voulu, raisonné, systématique, qui est œuvre de réflexion et de philosophie. Je parle d'un détachement naturel, inné à la structure du sens ou de la conscience, et qui se manifeste tout de suite par une manière virginale, en quelque sorte, de voir, d'entendre ou de penser. Si ce détachement était complet, si l'âme n'adhérait plus à l'action par aucune de ses perceptions, elle serait l'âme d'un artiste comme le monde n'en a point vu encore. Elle excellerait dans tous les arts à la fois, ou plutôt elle les fondrait tous en un seul. Elle apercevrait toutes choses dans leur pureté originelle, aussi bien les formes, les couleurs et les sons du monde matériel que les plus subtils mouvements de la vie intérieure. Mais c'est trop demander à la nature. Pour ceux mêmes d'entre nous qu'elle a faits artistes, c'est accidentellement, et d'un seul côté, qu'elle a soulevé le voile. C'est dans une direction seulement qu'elle a oublié d'attacher la perception au besoin. Et comme chaque direction correspond à ce que nous appelons un *sens*, c'est par un de ses sens, et par ce sens seulement, que l'artiste est ordinairement voué à l'art.

De là, à l'origine, la diversité des arts. De là aussi la spécialité des prédispositions. Celui-ci s'attachera aux couleurs et aux formes, et comme il aime la couleur pour la couleur, la forme pour la forme, comme il les perçoit pour elles et non pour lui, c'est la vie intérieure des choses qu'il verra transparaître à travers leurs formes et leurs couleurs. Il la fera entrer peu à peu dans notre perception d'abord déconcertée. Pour un moment au moins, il nous détachera des préjugés de forme et de couleur qui s'interposaient entre notre œil et la réalité. Et il réalisera ainsi la plus haute ambition de l'art, qui est ici de nous révéler la nature. — D'autres se replieront plutôt sur eux-mêmes. Sous les mille actions naissantes qui dessinent au dehors un sentiment, derrière le mot banal et social qui exprime et recouvre un état d'âme individuel, c'est le sentiment, c'est l'état d'âme qu'ils iront chercher simple et pur. Et pour nous induire à tenter le même effort sur nous-mêmes, ils s'ingénieront à nous faire voir quelque chose de ce qu'ils auront vu : par des arrangements rythmés de mots, qui arrivent ainsi à s'organiser ensemble et à s'animer d'une vie originale, ils nous disent, ou plutôt ils nous suggèrent, des choses que le langage n'était pas fait pour exprimer. — D'autres creuseront plus profondément encore. Sous ces joies et ces tristesses qui peuvent à la rigueur se traduire en paroles, ils saisiront quelque chose qui n'a plus rien de commun avec la parole, certains rythmes de vie et de respiration qui sont plus intérieurs à l'homme que ses sentiments les plus intérieurs, étant la loi vivante, variable avec chaque personne, de sa dépression et de son exaltation, de ses regrets et de ses espérances. En dégageant, en accentuant cette musique, ils l'imposeront à notre attention; ils feront que nous nous y insérerons involontairement nous-mêmes, comme des passants qui entrent dans une danse. Et par là ils nous amèneront à ébranler aussi, tout au fond de nous, quelque chose qui attendait le moment de vibrer. — Ainsi, qu'il soit peinture, sculpture, poésie ou musique, l'art n'a d'autre objet que d'écarter les symboles pratiquement utiles, les généralités conventionnellement et socialement acceptées, enfin tout ce qui nous masque la réalité, pour nous mettre face à face avec

la réalité même. C'est d'un malentendu sur ce point qu'est né le débat entre le réalisme et l'idéalisme dans l'art. L'art n'est sûrement qu'une vision plus directe de la réalité. Mais cette pureté de perception implique une rupture avec la convention utile, un désintéressement inné et spécialement localisé du sens ou de la conscience, enfin une certaine immatérialité de vie, qui est ce qu'on a toujours appelé de l'idéalisme. De sorte qu'on pourrait dire, sans jouer aucunement sur le sens des mots, que le réalisme est dans l'œuvre quand l'idéalisme est dans l'âme, et que c'est à force d'idéalité seulement qu'on reprend contact avec la réalité.

L'art dramatique ne fait pas exception à cette loi. Ce que le drame va chercher et amène à la pleine lumière, c'est une réalité profonde qui nous est voilée, souvent dans notre intérêt même, par les nécessités de la vie. Quelle est cette réalité? Quelles sont ces nécessités? Toute poésie exprime des états d'âme. Mais parmi ces états, il en est qui naissent surtout du contact de l'homme avec ses semblables. Ce sont les sentiments les plus intenses et aussi les plus violents. Comme les électricités s'appellent et s'accumulent entre les deux plaques du condensateur d'où l'on fera jaillir l'étincelle, ainsi, par la seule mise en présence des hommes entre eux, des attractions et des répulsions profondes se produisent, des ruptures complètes d'équilibre, enfin cette électrisation de l'âme qui est la passion. Si l'homme s'abandonnait au mouvement de sa nature sensible, s'il n'y avait ni loi sociale ni loi morale, ces explosions de sentiments violents seraient l'ordinaire de la vie. Mais il est utile que ces explosions soient conjurées. Il est nécessaire que l'homme vive en société, et s'astreigne par conséquent à une règle. Et ce que l'intérêt conseille, la raison l'ordonne : il y a un devoir, et notre destination est d'y obéir. Sous cette double influence a dû se former pour le genre humain une couche superficielle de sentiments et d'idées qui tendent à l'immutabilité, qui voudraient du moins être communs à tous les hommes, et qui recouvrent, quand ils n'ont pas la force de l'étouffer, le feu intérieur des passions individuelles. Le lent progrès de l'humanité vers une vie sociale de plus en plus pacifiée a consolidé cette couche peu à peu, comme la vie de notre planète elle-même

a été un long effort pour recouvrir d'une pellicule solide et froide la masse ignée des métaux en ébullition. Mais il y a des éruptions volcaniques. Et si la terre était un être vivant, comme le voulait la mythologie, je crois qu'elle aimerait, tout en se reposant, rêver à ces explosions brusques où tout à coup elle se ressaisit dans ce qu'elle a de plus profond. C'est un plaisir de ce genre que le drame nous procure. Sous la vie tranquille, bourgeoise, que la société et la raison nous ont composée, il va remuer en nous quelque chose qui heureusement n'éclate pas, mais dont il nous fait sentir la tension intérieure. Il donne à la nature sa revanche sur la société. Tantôt il ira droit au but; il appellera, du fond à la surface, les passions qui font tout sauter. Tantôt il obliquera, comme fait souvent le drame contemporain; il nous révélera, avec une habileté quelquefois sophistique, les contradictions de la société avec elle-même; il exagérera ce qu'il peut y avoir d'artificiel dans la loi sociale; et ainsi, par un moyen détourné, en dissolvant cette fois l'enveloppe, il nous fera encore toucher le fond. Mais dans les deux cas, soit qu'il affaiblisse la société, soit qu'il renforce la nature, il poursuit le même objet, qui est de nous découvrir une partie très cachée de nous-mêmes, ce qu'on pourrait appeler l'élément tragique de notre personnalité. Nous avons cette impression au sortir d'un beau drame. Ce qui nous a intéressés, c'est moins ce qu'on nous a raconté d'autrui que ce qu'on nous a fait entrevoir de nous, tout un monde confus de choses vagues qui auraient voulu être, et qui, par bonheur pour nous, n'ont pas été. Il semble aussi qu'un appel ait été lancé en nous à des souvenirs ataviques infiniment anciens, si profonds, si étrangers à notre vie actuelle, que cette vie nous apparaît pendant quelques instants comme quelque chose d'irréel ou de convenu, dont il va falloir faire un nouvel apprentissage. C'est donc bien une réalité plus profonde que le drame est allé chercher au-dessous d'acquisitions plus utiles, et cet art a le même objet que tous les autres.

Il suit de là que l'art vise toujours l'*individuel*. Ce que le peintre fixe sur la toile, c'est ce qu'il a vu en un certain lieu, certain jour, à certaine heure, avec des couleurs qu'on ne reverra pas. Ce que le poète chante, c'est un état d'âme qui

fut le sien, et le sien seulement, et qui ne sera jamais plus. Ce que le dramaturge nous met sous les yeux, c'est le déroulement d'une âme, c'est une trame vivante de sentiments et d'événements, quelque chose enfin qui s'est présenté une fois pour ne plus se reproduire jamais. Nous aurons beau donner à ces sentiments des noms généraux; dans une autre âme ils ne seront plus du tout la même chose. Ils sont *individualisés*. Par là surtout ils appartiennent à l'art; car les généralités, les symboles, les types mêmes, si vous voulez, sont la monnaie courante de notre perception journalière. D'où vient donc le malentendu sur ce point?

La raison en est qu'on a confondu deux choses très différentes, la généralité des objets, et celle des jugements que nous portons sur eux. De ce qu'un sentiment est reconnu généralement pour vrai, il ne suit pas que ce soit un sentiment général. Rien de plus singulier que le personnage de Hamlet. S'il ressemble par certains côtés à d'autres hommes, ce n'est sûrement pas par là qu'il nous intéresse le plus. Mais il est universellement accepté, universellement tenu pour vivant. C'est en ce sens seulement qu'il est d'une vérité universelle. De même pour tous les autres produits de l'art. Chacun d'eux est singulier; mais il finira, s'il porte la marque du génie, par être accepté de tout le monde. Pourquoi l'accepte-t-on? Et s'il est unique en son genre, à quel signe reconnaît-on qu'il est vrai? Nous le reconnaissons, je crois, à l'effort même qu'il nous amène à faire sur nous pour voir sincèrement à notre tour. La sincérité est communicative. Ce que l'artiste a vu, nous ne le reverrons pas, sans doute, du moins pas tout à fait de même; mais s'il l'a vu pour tout de bon, l'effort qu'il a fait pour écarter le voile s'impose à notre imitation. Son œuvre est un exemple qui nous sert de leçon. Et à l'efficacité de la leçon se mesure précisément la vérité de l'œuvre. La vérité porte donc en elle une puissance de conviction, de conversion même, qui est la marque à laquelle elle se reconnaît. Plus grande est l'œuvre et plus profonde la vérité entrevue, plus l'effet pourra s'en faire attendre, mais plus aussi cet effet tendra à devenir universel. L'universalité est donc ici dans l'effet produit, et non pas dans la cause.

Tout autre est l'objet de la comédie. Ici la généralité est

dans l'œuvre même. La comédie peint des caractères que nous avons rencontrés, que nous rencontrerons encore sur notre chemin. Elle note des ressemblances. Elle vise à mettre sous nos yeux des types. Elle créera même, au besoin, des types artificiels. Par là, elle tranche sur tous les autres arts.

Le titre même des grandes comédies est déjà significatif. Le *Misanthrope*, l'*Avare*, le *Joueur*, le *Distrait*, etc., voilà des noms de genres; et la même où la comédie de caractère a pour titre un nom propre, ce nom propre est bien vite entraîné, par le poids de son contenu, dans le courant des noms communs. Nous disons « un Tartuffe, » tandis que nous ne dirions pas « une Phèdre » ou « un Polyeucte ».

Surtout, l'idée ne viendra jamais à un poète tragique de grouper autour de son personnage principal des personnages secondaires qui en soient, pour ainsi dire, des copies simplifiées. Le héros de tragédie est une individualité unique en son genre. On pourra l'imiter, mais on passera alors, consciemment ou non, du tragique au comique. Personne ne lui ressemble, parce qu'il ne ressemble à personne. Au contraire, un instinct remarquable porte le poète comique, dès qu'il a composé son personnage central, à en faire graviter d'autres tout autour qui présentent les mêmes traits généraux. Beaucoup de comédies ont pour titre un nom au pluriel ou un terme collectif. « *Les* Femmes savantes », *les* Précieuses ridicules », « *le Monde* où l'on s'ennuie », etc., autant de rendez-vous pris sur la scène par des personnes diverses reproduisant un même type fondamental. Il serait intéressant d'analyser cette tendance de la comédie. On y trouverait d'abord, peut-être, le pressentiment d'un fait signalé par les médecins, à savoir que les déséquilibrés d'une même espèce sont portés par une secrète attraction à se rechercher les uns les autres. Sans précisément relever de la médecine, le personnage comique est toujours, comme nous l'avons montré, un *distrait*, et de cette distraction à une rupture complète d'équilibre le passage se ferait insensiblement. Mais il y a une autre raison encore. Si l'objet du poète comique est de nous présenter des types, c'est-à-dire des caractères capables de se répéter, comment s'y prendrait-il mieux qu'en nous montrant du même type plusieurs exemplaires diffé-

rents? Le naturaliste ne procède pas autrement quand il traite d'une espèce. Il en énumère et il en décrit les principales variétés.

Cette différence essentielle entre la tragédie et la comédie, l'une s'attachant à des individus et l'autre à des genres, se traduit d'une autre manière encore. Elle apparaît dans l'élaboration première de l'œuvre. Elle se manifeste, dès le début, par deux méthodes d'observation radicalement différentes.

Si paradoxale que cette assertion puisse paraître, je ne crois pas que l'observation des autres hommes soit nécessaire au poète tragique. D'abord, en fait, nous trouvons que de très grands poètes ont mené une vie très retirée, très bourgeoise, sans que l'occasion leur ait été fournie de voir se déchaîner autour d'eux les passions dont ils nous ont tracé la description fidèle. Mais à supposer qu'ils eussent eu ce spectacle, je ne sais s'il leur aurait servi à grand'chose. Ce qui nous intéresse, en effet, dans l'œuvre du poète, c'est la vision de certains états d'âme très profonds ou de certains conflits tout intérieurs. Or, cette vision ne peut pas s'accomplir du dehors. Les âmes ne sont pas pénétrables les unes aux autres. Nous n'apercevons jamais extérieurement que certains signes de la passion. Nous ne les interprétons, — toujours défectueusement d'ailleurs, — que par analogie avec ce que nous avons éprouvé nous-mêmes. Ce que nous éprouvons est donc l'essentiel, et nous ne pouvons connaître à fond que notre propre cœur, — quand nous arrivons à le connaître. Est-ce à dire que le poète ait éprouvé ce qu'il décrit, qu'il ait passé par les situations de ses personnages et vécu toute leur vie intérieure? Ici encore la biographie des poètes nous donnerait un démenti. Comment supposer d'ailleurs que le même homme ait été Macbeth, Othello, Hamlet, le roi Lear, et tant d'autres encore? Mais peut-être faudrait-il distinguer ici entre la personnalité qu'*on a* et toutes celles qu'*on aurait pu* avoir. Notre caractère est l'effet d'un choix qui se renouvelle sans cesse. Il y a des points de bifurcation (au moins apparents) tout le long de notre route, et nous apercevons bien des directions possibles, quoique nous n'en puissions jamais suivre qu'une seule. Revenir sur ses pas, suivre jusqu'au bout les directions entrevues, en cela me paraît consister précisément l'imagination poétique. Je veux bien que

Shakespeare n'ait été ni Macbeth, ni Hamlet, ni Othello; mais il *eût été* ces personnages divers si les circonstances, d'une part, le consentement de sa volonté, de l'autre, avaient amené à l'état d'éruption violente ce qui ne fut chez lui que poussée intérieure. C'est se méprendre étrangement sur le rôle de l'imagination poétique que de croire qu'elle compose ses héros avec des morceaux empruntés à droite et à gauche autour d'elle, comme pour coudre un habit d'Arlequin. Rien de vivant ne sortirait de là. La vie ne se recompose pas. Elle se laisse regarder simplement. L'imagination poétique ne peut être qu'une vision plus complète de la réalité. Si les personnages que crée le poète nous donnent l'impression de la vie, c'est qu'ils sont le poète lui-même, le poète multiplié, le poète s'approfondissant lui-même dans un effort d'observation intérieure si puissant qu'il saisit le virtuel dans le réel et reprend, pour en faire une œuvre complète, ce que la nature laissa en lui à l'état d'ébauche ou de simple projet.

Tout autre est le genre d'observation d'où naît la comédie. C'est une observation extérieure. Si curieux que le poète comique puisse être des ridicules de la nature humaine, il n'ira pas, je pense, jusqu'à chercher les siens propres. D'ailleurs il ne les trouverait pas : nous ne sommes jamais risibles que par le côté de notre personne qui se dérobe à notre conscience. C'est donc sur les autres hommes que cette observation s'exercera. Mais, par là même, l'observation prendra un caractère de généralité qu'elle ne peut pas avoir quand on la fait porter sur soi. Car s'installant à la surface, elle n'atteindra plus que l'enveloppe des personnes, ce par où plusieurs d'entre elles se touchent et deviennent capables de se ressembler. Elle n'ira pas plus loin. Et lors même qu'elle le pourrait, elle ne le voudrait pas, parce qu'elle n'aurait rien à y gagner. Pénétrer trop avant dans la personnalité, rattacher l'effet extérieur à des causes trop intimes, serait compromettre et finalement sacrifier tout ce que l'effet avait de risible. Il faut, pour que nous soyons tentés d'en rire, que nous en localisions la cause dans une région moyenne de l'âme. Il faut, par conséquent, que l'effet nous apparaisse tout au plus comme moyen, comme exprimant une moyenne d'humanité. Et, comme toutes les moyennes, celle-ci s'obtient par des rapprochements

de données éparses, par une comparaison entre des cas analogues dont on exprime la quintessence, enfin par un travail d'abstraction et de généralisation semblable à celui que le physicien opère sur les faits pour en dégager des lois. Bref, la méthode et l'objet sont de même nature ici que dans les sciences d'induction, en ce sens que l'observation est toujours extérieure et le résultat toujours généralisable.

Nous revenons ainsi, par un long détour, à la double conclusion qui s'est dégagée au cours de notre étude. D'un côté une personne n'est jamais ridicule que par une disposition qui ressemble à une distraction, par quelque chose qui vit sur elle sans s'organiser avec elle, à la manière d'un parasite : voilà pourquoi cette disposition s'observe du dehors et peut aussi se corriger. Mais, d'autre part, l'objet du rire étant cette correction même, il est utile que la correction atteigne du même coup le plus grand nombre possible de personnes. Voilà pourquoi l'observation comique va d'instinct au général. Elle choisit, parmi les singularités, celles qui sont susceptibles de se reproduire et qui, par conséquent, ne sont pas indissolublement liées à l'individualité de la personne, des singularités communes, pourrait-on dire. En les transportant sur la scène, elle crée des œuvres qui appartiendront sans doute à l'art en ce qu'elles ne viseront consciemment qu'à plaire, mais qui trancheront sur toutes les autres œuvres d'art par leur caractère de généralité, comme aussi par l'arrière-pensée inconsciente de corriger et d'instruire. Nous avions donc bien le droit de dire que la comédie est mitoyenne entre l'art et la vie. Elle n'est pas désintéressée comme l'art pur. En organisant le rire, elle accepte la vie sociale comme un milieu naturel ; elle suit même une des impulsions de la vie sociale. Et sur ce point elle tourne le dos à l'art, qui est une rupture avec la société et un retour à la simple nature.

IX

Voyons maintenant, d'après tout ce qui précède, comment on devra s'y prendre pour créer une disposition de carac-

tère idéalement comique, comique en elle-même, comique dans ses origines, comique dans toutes ses manifestations. Il la faudra profonde, pour fournir à la comédie un aliment durable, superficielle cependant, pour rester dans le ton de la comédie, invisible à celui qui la possède puisque le comique est toujours de l'inconscient, visible à tout le reste du monde pour qu'elle provoque un rire universel, pleine d'indulgence pour elle-même afin qu'elle s'étale sans scrupule, gênante pour les autres afin qu'ils la répriment sans pitié, corrigible immédiatement, pour qu'il n'ait pas été inutile d'en rire, sûre de renaître sous de nouveaux aspects, pour que le rire trouve à travailler toujours, inséparable de la vie sociale quoique insupportable à la société, capable enfin, pour prendre la plus grande variété de formes imaginable, de s'additionner à tous les vices et même à quelques vertus. Voilà bien des éléments à fondre ensemble. Le chimiste de l'âme auquel on aurait confié cette préparation délicate serait un peu désappointé, il est vrai, quand viendrait le moment de vider sa cornue. Il trouverait qu'il s'est donné beaucoup de mal pour recomposer un mélange qu'on se procure tout fait et sans frais, aussi répandu dans l'humanité que l'air dans la nature.

Ce mélange est la vanité. Je ne crois pas qu'il y ait de défaut plus superficiel ni plus profond. Les blessures qu'on lui fait ne sont jamais bien graves, et cependant elles ne guérissent guère. Les services qu'on lui rend sont les plus fictifs de tous les services; pourtant ce sont ceux-là qui laissent derrière eux une reconnaissance durable. Elle-même est à peine un vice, et néanmoins tous les vices gravitent autour d'elle et tendent, en se raffinant, à n'être plus que des moyens de la satisfaire. Issue de la vie sociale, puisque c'est une admiration de soi fondée sur l'admiration qu'on croit inspirer aux autres, elle est plus naturelle encore, plus universellement innée que l'égoïsme, car de l'égoïsme la nature triomphe souvent, tandis que c'est par la réflexion seulement que nous venons à bout de la vanité. Je ne crois pas, en effet, que nous naissions jamais modestes, à moins qu'on ne veuille appeler encore modestie une certaine timidité toute physique, qui est d'ailleurs plus près de l'orgueil qu'on ne pense. La modestie vraie ne peut être qu'une méditation sur la vanité.

Elle naît du spectacle des illusions d'autrui et de la crainte de s'égarer soi-même. Elle est comme une circonspection scientifique à l'égard de ce qu'on dira et de ce qu'on pensera de soi. Elle est faite de corrections et de retouches. Enfin c'est toujours une vertu acquise.

Il est difficile de dire à quel moment précis le souci de devenir modeste se sépare de la crainte de devenir ridicule. Mais cette crainte et ce souci se confondent sûrement à l'origine. Une étude complète des illusions de la vanité, et du ridicule qui s'y attache, éclairerait d'un jour singulier la théorie du rire. On y verrait le rire accomplir avec une régularité mathématique une de ses fonctions principales, qui est de rappeler à la pleine conscience d'eux-mêmes les amours-propres distraits et d'obtenir ainsi la plus grande sociabilité possible des caractères. On verrait comment la vanité, qui est un produit naturel de la vie sociale, gêne cependant la société, de même que certains poisons légers sécrétés continuellement par notre organisme l'intoxiqueraient à la longue si d'autres sécrétions n'en neutralisaient l'effet. Le rire accomplit sans cesse un travail de ce genre. En ce sens, on pourrait dire que le remède spécifique de la vanité est le rire, et que le défaut essentiellement risible est la vanité.

Quand nous avons traité du comique des formes et du mouvement, nous avons montré comment telle ou telle image simple, risible par elle-même, peut s'insinuer dans d'autres images plus complexes et leur infuser quelque chose de sa vertu comique : ainsi les formes les plus hautes du comique s'expliquent parfois par les plus basses. Mais l'opération inverse se produit peut-être plus souvent encore, et il y a des effets comiques très grossiers qui sont dus à la descente d'un comique très subtil. Ainsi la vanité, cette forme supérieure du comique, est un élément que nous sommes portés à rechercher minutieusement, quoique inconsciemment, dans toutes les manifestations de l'activité humaine. Nous la recherchons, ne fût-ce que pour en rire. Et notre imagination la met souvent là où elle n'a que faire. Je pense qu'il faudrait rapporter à cette origine le comique tout à fait grossier de certains effets que les psychologues ont très insuffisamment expliqués par le contraste : un petit homme qui se baisse pour passer sous une

grande porte ; deux personnes, l'une très haute, l'autre minuscule, qui marchent gravement en se donnant le bras, etc. En regardant de près cette dernière image, vous trouverez, je crois, que la plus petite des deux personnes vous paraît faire effort pour *se hausser* vers la plus grande, comme la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

X

Il ne saurait être question d'énumérer ici toutes les particularités de caractère qui s'allient à la vanité, ou qui lui font concurrence, pour s'imposer à l'attention du poète comique. Nous avons montré que tous les défauts peuvent devenir risibles, et même, à la rigueur, certaines qualités. Lors même que la liste pourrait être dressée des ridicules connus, la comédie se chargerait de l'allonger, non pas sans doute en créant des ridicules de pure fantaisie, mais en démêlant des *directions* comiques qui avaient passé jusque-là inaperçues : c'est ainsi que l'imagination peut isoler dans le dessin compliqué d'un seul et même tapis des figures toujours nouvelles. La condition essentielle, nous le savons, est que la particularité observée apparaisse tout de suite comme une espèce de *cadre social*, où beaucoup de personnes pourront s'insérer.

Mais il y a des cadres tout faits, constitués par la société elle-même, nécessaires à la société puisqu'elle est fondée sur une division du travail. Je veux parler des métiers, fonctions et professions. Toute profession spéciale donne à ceux qui s'y enferment certaines habitudes d'esprit et certaines particularités de caractère par où il se ressemblent entre eux, et par où aussi ils se distinguent des autres. De petites sociétés se constituent ainsi au sein de la grande. Sans doute elles résultent de l'organisation même de la société en général. Et pourtant elles risqueraient, si elles s'isolaient trop, de nuire à la sociabilité. Or le rire a justement pour fonction de réprimer toute tendance séparatiste. Son rôle est de corriger la raideur en souplesse, de réadapter chacun à tous, enfin d'arrondir partout les angles. Nous aurons donc ici une espèce de comique

dont les variétés pourraient être déterminées à l'avance. Nous l'appellerons, si vous voulez, le *comique professionnel.*

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces variétés. Nous aimons mieux insister sur ce qu'elles ont de commun. En première ligne figure la vanité professionnelle. Chacun des maîtres de M. Jourdain met son art au-dessus de tous les autres. Il y a un personnage de Labiche qui ne comprend pas qu'on puisse être autre chose que marchand de bois. C'est, naturellement, un marchand de bois. La vanité inclinera d'ailleurs ici à devenir *solennité* à mesure que la profession exercée renfermera une plus haute dose de charlatanisme. Car c'est un fait remarquable que plus un art est contestable, plus ceux qui s'y livrent tendent à se croire investis d'un sacerdoce et à exiger qu'on s'incline devant ses mystères. Les professions utiles sont manifestement faites pour le public; mais celles d'une utilité plus douteuse ne peuvent justifier leur existence qu'en supposant que le public est fait pour elles : or, c'est cette illusion qui est au fond de la solennité. Presque tout le comique des médecins de Molière vient de là. Ils traitent le malade comme s'il avait été créé pour le médecin, et la nature elle-même comme une dépendance de la médecine.

Une autre forme de cette raideur comique est ce que j'appellerai l'*endurcissement professionnel.* Le personnage comique s'insérera si étroitement dans le cadre rigide de sa fonction qu'il n'aura plus de place pour se mouvoir, et surtout pour s'émouvoir, comme les autres hommes. Rappelons-nous le mot du juge Perrin Dandin à Isabelle qui lui demande comment on peut voir torturer des malheureux :

> Bah! cela fait toujours passer une heure ou deux.

N'est-ce pas une espèce d'endurcissement professionnel que celui de Tartuffe, s'exprimant, il est vrai, par la bouche d'Orgon :

> Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
> Que je m'en soucierais autant que de cela !

Mais le moyen le plus usité de pousser une profession au comique est de la cantonner, pour ainsi dire, à l'intérieur du langage qui lui est propre. On fera que le juge, le médecin, le soldat appliquent aux choses usuelles la langue du droit,



de la stratégie ou de la médecine, comme s'ils étaient devenus incapables de parler comme tout le monde. D'ordinaire, ce genre de comique est assez grossier. Mais il devient plus délicat, comme nous le disions, quand il décèle une particularité de caractère en même temps qu'une habitude professionnelle. Je ne citerai que le joueur de Régnard, s'exprimant avec tant d'originalité en termes de jeu, faisant prendre à son valet le nom d'Hector, en attendant qu'il appelle sa fiancée

Pallas, du nom connu de la Dame de Pique,

ou encore les Femmes savantes, dont le comique me paraît consister, pour une bonne part, en ce qu'elles transposent des idées d'ordre scientifique en termes de sensibilité féminine : « Épicure *me plaît*... », « *J'aime* les tourbillons », etc. Qu'on relise le troisième acte ; on verra qu'Armande, Philaminte, et Bélise s'expriment presque invariablement dans ce style.

En appuyant plus loin dans la même direction, on trouverait qu'il y a aussi une logique professionnelle, je veux dire certaines manières de raisonner dont on fait l'apprentissage dans certains milieux, et qui sont vraies pour ce milieu, fausses pour tout le reste du monde. Mais le contraste entre ces deux logiques, l'une particulière et l'autre universelle, engendre certains effets comiques d'une nature spéciale, sur lesquels il ne sera pas inutile de s'appesantir plus longuement. Nous touchons ici à un point important de la théorie du rire. Nous allons d'ailleurs élargir la question et l'envisager dans toute sa généralité.

XI

Très préoccupés en effet de dégager la cause profonde du comique, nous avons dû négliger jusqu'ici une de ses manifestations les plus remarquées. Je veux parler de la logique propre au personnage comique et au groupe comique, logique étrange, qui peut, dans certains cas, faire une large place à l'absurdité.

Théophile Gautier a dit du comique extravagant que c'est la logique de l'absurde. Plusieurs philosophies du rire gravitent autour d'une idée analogue. Tout effet comique impli-

querait contradiction par quelque côté. Ce qui nous fait rire, ce serait l'absurde réalisé sous une forme concrète, une « absurdité visible », — ou encore une apparence d'absurdité, admise d'abord, corrigée tout de suite après, — ou mieux encore ce qui est absurde par un côté, naturellement explicable par un autre, etc. Toutes ces théories renferment sans doute une part de vérité ; mais d'abord elles ne s'appliquent qu'à certains effets comiques assez gros, et, même dans les cas où elles s'appliquent, elles négligent, ce me semble, l'élément caractéristique du risible, je veux dire le *genre tout particulier* d'absurdité que le comique contient quand il contient de l'absurde. Veut-on s'en convaincre tout de suite? On n'a qu'à choisir une de ces définitions et à composer des effets selon la formule : deux fois sur trois, l'effet obtenu n'aura rien de risible. L'absurdité, quand on la rencontre dans le comique, n'est donc pas une absurdité quelconque. C'est une absurdité bien déterminée. Elle ne crée pas le comique, elle en dériverait plutôt. Elle n'est pas cause, mais effet, — effet très spécial, où se reflète la nature spéciale de la cause qui le produit. Nous connaissons cette cause. Nous n'aurons donc pas de peine, maintenant, à comprendre l'effet.

Je suppose qu'un jour, vous promenant à la campagne, vous aperceviez au sommet d'une colline quelque chose qui ressemble vaguement à un grand corps immobile avec des bras qui tournent. Vous ne savez pas encore ce que c'est, mais vous cherchez parmi vos *idées*, c'est-à-dire ici parmi les souvenirs dont votre mémoire dispose, le souvenir qui s'encadrera le mieux dans ce que vous apercevez. Presque aussitôt, l'image d'un moulin à vent vous revient à l'esprit : c'est un moulin à vent que vous avez devant vous. Peu importe que vous ayez lu tout à l'heure, avant de sortir, des contes de fées avec des histoires de géants aux interminables bras. Le bon sens consiste à savoir se souvenir, je le veux bien, mais encore et surtout à savoir oublier. Le bon sens est l'effort d'un esprit qui s'adapte et se réadapte sans cesse, changeant d'idée quand il change d'objet. C'est une mobilité de l'intelligence qui se règle exactement sur la mobilité des choses. C'est la continuité mouvante de notre attention à la vie.

Voici maintenant Don Quichotte qui part en guerre. Il a

lu dans ses romans que le chevalier rencontre des géants ennemis sur son chemin. Donc, il lui faut un géant. L'idée de géant est un souvenir privilégié qui s'est installé dans son esprit, qui y reste à l'affût, qui guette, immobile, l'occasion de se précipiter dehors et de s'incarner dans une chose. Ce souvenir *veut* se matérialiser, et dès lors le premier objet venu, n'eût-il avec la forme d'un géant qu'une ressemblance très lointaine, recevra de lui la forme d'un géant. Don Quichotte verra donc des géants là où nous voyons des moulins à vent. Cela est comique, et cela est absurde. Mais est-ce une absurdité quelconque?

C'est une inversion toute spéciale du sens commun. Elle consiste à prétendre modeler les choses sur une idée qu'on a, et non pas ses idées sur les choses. Elle consiste à voir devant soi ce à quoi l'on pense, au lieu de penser à ce qu'on voit. Le bon sens veut qu'on laisse tous ses souvenirs dans le rang; le souvenir approprié répondra alors chaque fois à l'appel de la situation présente et ne servira qu'à l'interpréter. Chez Don Quichotte, au contraire, il y a un groupe de souvenirs qui commande à tous les autres et qui domine le personnage lui-même : c'est donc la réalité qui devra fléchir cette fois devant l'imagination et ne plus servir qu'à lui donner un corps. Une fois l'illusion formée, Don Quichotte la développe d'ailleurs raisonnablement dans toutes ses conséquences; il s'y meut avec la sûreté et la précision du somnambule qui joue son rêve. Telle est l'origine de l'erreur, et telle est la logique spéciale qui préside ici à l'absurdité. Maintenant, cette logique est-elle particulière à Don Quichotte?

Nous avons montré que le personnage comique pèche toujours par obstination d'esprit ou de caractère, par distraction, par automatisme. Il y a au fond du comique une raideur d'un certain genre, qui fait qu'on va droit son chemin, et qu'on n'écoute pas, et qu'on ne veut rien entendre. Combien de scènes comiques, dans le théâtre de Molière, se ramènent à ce type très simple : *un personnage qui suit son idée,* qui y revient toujours, tandis qu'on l'interrompt sans cesse! Le passage se ferait d'ailleurs insensiblement de celui qui ne veut rien entendre à celui qui ne veut rien voir, et enfin à celui qui ne voit plus que ce qu'il veut. L'esprit qui s'obstine finira par plier les

choses à son idée, au lieu de régler sa pensée sur les choses. Tout personnage comique est donc sur la voie de l'illusion que nous venons de décrire, et Don Quichotte nous fournit le type général de l'absurdité comique.

Cette inversion du sens commun porte-t-elle un nom? On la rencontre, sans doute, aiguë ou chronique, dans certaines formes de la folie. Elle ressemble par bien des côtés à l'idée fixe. Mais ni la folie en général ni l'idée fixe ne nous feront jamais rire, car ce sont des maladies. Elles excitent notre pitié. Le rire, nous le savons, est incompatible avec l'émotion. S'il y a une folie risible, ce ne peut être qu'une folie conciliable avec la santé générale de l'esprit, une folie normale, pourrait-on dire. Or, il y a un état normal de l'esprit qui imite de tout point la folie, où l'on retrouve les mêmes associations d'idées que dans l'aliénation, la même logique singulière que dans l'idée fixe. C'est l'état de rêve. Ou bien donc notre analyse est inexacte, ou elle doit pouvoir se formuler dans le théorème suivant : *L'absurdité comique est de même nature que celle des rêves.*

D'abord, la marche de l'intelligence dans le rêve est bien celle que nous décrivions tout à l'heure. L'esprit, amoureux de lui-même, ne cherche plus alors dans le monde extérieur qu'un prétexte à matérialiser ses imaginations. Des sons arrivent encore confusément à l'oreille, des couleurs circulent encore dans le champ de la vision : bref, les sens ne sont pas complètement fermés. Mais le rêveur, au lieu de faire appel à tous ses souvenirs pour interpréter ce que ses sens perçoivent, se sert au contraire de ce qu'il perçoit pour donner un corps au souvenir préféré : le même bruit de vent soufflant dans la cheminée deviendra alors, selon l'état d'âme du rêveur, selon l'idée qui occupe son imagination, hurlement de bête fauve ou chant mélodieux. Tel est le mécanisme ordinaire de l'illusion du rêve.

Mais si l'illusion comique est une illusion de rêve, si la logique du comique est la logique des songes, on peut s'attendre à retrouver dans la logique du risible toutes les particularités de la logique du rêve. Ici encore va se vérifier la loi que nous connaissons bien : une forme du risible étant donnée, d'autres formes, qui ne contiennent pas le même fond comique,

deviennent risibles par leur ressemblance extérieure avec la première. Il est aisé de voir, en effet, que tout *jeu d'idées* pourra nous amuser, pourvu qu'il nous rappelle, de près ou de loin, les jeux du rêve.

Je signalerai en premier lieu un certain relâchement général des règles du raisonnement. Les raisonnements dont nous rions sont ceux que nous savons faux, mais que nous pourrions tenir pour vrais si nous les entendions en rêve. Ils contrefont le raisonnement vrai tout juste assez pour tromper un esprit qui s'endort. C'est de la logique encore, si l'on veut, mais une logique qui manque de ton et qui nous repose, par là même, du travail intellectuel. Beaucoup de « traits d'esprit » sont des raisonnements de ce genre, raisonnements très abrégés, dont on ne nous donne que le point de départ et la conclusion. Ces jeux d'esprit évoluent d'ailleurs vers le jeu de mots à mesure que les relations établies entre les idées deviennent plus superficielles : peu à peu nous arrivons à ne plus tenir compte du sens des mots entendus, mais seulement du son. Je me demande s'il ne faudrait pas rapprocher ainsi du rêve certaines scènes très comiques où un personnage répète systématiquement à contresens les phrases qu'un autre lui souffle à l'oreille. Si vous vous endormez au milieu de gens qui causent, vous trouverez parfois que leurs paroles se vident peu à peu de leur sens, que les sons se déforment et se soudent ensemble au hasard pour prendre dans votre esprit des significations bizarres, et que vous reproduisez ainsi, vis-à-vis de la personne qui parle, la scène de Petit-Jean et du Souffleur.

Il y a encore des *obsessions comiques*, qui se rapprochent beaucoup, ce me semble, des obsessions de rêve. A qui n'est-il pas arrivé de voir la même image reparaître dans plusieurs rêves successifs et prendre dans chacun d'eux une signification plausible, alors que ces rêves n'avaient pas d'autre point commun? Les effets de répétition présentent quelquefois cette forme spéciale au théâtre et dans le roman : certains d'entre eux ont des résonances de rêve. Et peut-être en est-il de même du refrain de bien des chansons : il s'obstine, il revient, toujours le même, à la fin de tous les couplets, chaque fois avec un sens différent.

Il n'est pas rare qu'on observe dans le rêve un *crescendo*

tout particulier, une bizarrerie qui s'accentue à mesure qu'on avance. Une première concession arrachée à la raison en entraîne une seconde, celle-ci une autre plus grave, et ainsi de suite jusqu'à l'absurdité finale. Mais cette marche à l'absurde donne au rêveur une sensation bien singulière. C'est, je pense, celle que le buveur éprouve quand il se sent glisser agréablement vers un état où rien ne comptera plus pour lui, ni logique ni convenances. Voyez maintenant si certaines comédies de Molière ne donneraient pas la même sensation : par exemple *Monsieur de Pourceaugnac*, qui commence presque raisonnablement et se continue par des excentricités de toute sorte, par exemple encore le *Bourgeois gentilhomme*, où les personnages, à mesure qu'on avance, ont l'air de se laisser entraîner dans un tourbillon de folie. « Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome » : ce mot, qui nous avertit que la pièce est terminée, nous fait sortir du rêve de plus en plus extravagant où nous nous enfoncions avec M. Jourdain.

Mais il y a surtout une démence qui est propre au rêve. Il y a certaines contradictions spéciales, si naturelles à l'imagination du rêveur, si choquantes pour la raison de l'homme éveillé, qu'il serait impossible d'en donner une idée exacte et complète à celui qui n'en aurait pas fait l'expérience. Je fais allusion ici à l'étrange fusion que le rêve opère souvent entre deux personnes qui n'en font plus qu'une et qui restent pourtant distinctes. D'ordinaire, l'un des personnages est le dormeur lui-même. Il sent qu'il n'a pas cessé d'être ce qu'il est ; il n'en est pas moins devenu un autre. C'est lui et ce n'est pas lui. Il s'entend parler, il se voit agir, mais il sait qu'un autre lui a emprunté son corps et lui a pris sa voix. Ou bien encore il aura conscience de parler et d'agir comme à l'ordinaire ; seulement il parlera de lui comme d'un étranger avec lequel il n'a plus rien de commun ; il se sera détaché de lui-même. Ne retrouverait-on pas cette confusion étrange dans beaucoup de scènes comiques? Je laisse de côté *Amphitryon*, où la confusion est sans doute suggérée à l'esprit du spectateur, mais où le gros de l'effet comique vient plutôt de ce que nous avons appelé plus haut une « interférence de deux séries ». Je parle des raisonnements extravagants et comiques où cette confusion se rencontre véritablement à l'état pur, encore qu'il

faille un effort de réflexion pour la dégager. Écoutez par exemple ces réponses de Mark Twain au reporter qui vient l'interviewer : « Avez-vous un frère? — Oui; nous l'appelions Bill. Pauvre Bill ! — Il est donc mort ? — C'est ce que nous n'avons jamais pu savoir. Un grand mystère plane sur cette affaire. Nous étions, le défunt et moi, deux jumeaux, et nous fûmes, à l'âge de quinze jours, baignés dans le même baquet. L'un de nous deux s'y noya, mais on n'a jamais su lequel. Les uns pensent que c'était Bill, d'autres que c'était moi. — Étrange. Mais vous, qu'en pensez-vous? — Écoutez, je vais vous confier un secret que je n'ai encore révélé à âme qui vive. L'un de nous deux portait un signe particulier, un énorme grain de beauté au revers de la main gauche, et celui-là, c'était moi. Or, c'est cet enfant-là qui s'est noyé..., etc., etc. » En y regardant de près, on verra que l'absurdité de ce dialogue n'est pas du tout une absurdité quelconque. Elle disparaîtrait si le personnage qui parle n'était pas précisément l'un des jumeaux dont il parle. Elle tient tout entière à ce que Mark Twain déclare être un de ces jumeaux, tout en s'exprimant comme s'il était un tiers qui raconterait leur histoire. Nous ne procédons pas autrement dans beaucoup de nos rêves.

XII

Envisagé de ce dernier point de vue, le comique nous apparaîtrait sous une forme un peu différente de celle que nous lui prêtions. Jusqu'ici, nous avions vu dans le rire un moyen de correction surtout. Prenez la continuité des effets comiques; isolez, de loin en loin, les types dominateurs : vous trouverez que tous les effets intermédiaires empruntent leur vertu comique à leur ressemblance avec ces types, et que les types eux-mêmes sont autant de modèles d'impertinence vis-à-vis de la société. A ces impertinences la société réplique par le rire, qui est une impertinence plus forte encore. Le rire n'aurait donc rien de très bienveillant. Il rendrait plutôt le mal pour le mal.

Ce n'est pourtant pas là ce qui frappe d'abord dans l'impression du risible. Le personnage comique est souvent un

personnage avec lequel nous commençons par sympathiser matériellement. Je veux dire que nous nous mettons pour un très court instant à sa place, que nous adoptons ses gestes, ses paroles, ses actes, et que si nous nous amusons de ce qu'il y a en lui de risible, nous le convions, en imagination, à s'en amuser avec nous : nous le traitons d'abord en camarade. Il y a donc chez le rieur une apparence au moins de bonhomie, de jovialité aimable, dont nous aurions tort de ne pas tenir compte. Il y a surtout dans le rire un mouvement de *détente*, souvent remarqué, dont nous devons chercher la raison. Nulle part cette impression n'était plus sensible que dans nos derniers exemples. C'est là aussi, d'ailleurs, que nous en trouverons l'explication.

Quand le personnage comique suit son idée automatiquement, il finit par penser, parler, agir comme s'il rêvait. Or le rêve est une détente. Rester en contact avec les choses et avec les hommes, ne voir que ce qui est et ne penser que ce qui se tient, cela exige un effort ininterrompu de tension intellectuelle. Le bon sens est cet effort même. C'est du travail. Mais se détacher des choses et pourtant apercevoir encore des images, rompre avec la logique et pourtant assembler encore des idées, voilà qui est simplement du jeu ou, si l'on aime mieux, de la paresse. L'absurdité comique nous donne donc tout d'abord l'impression d'un jeu d'idées. Notre premier mouvement est de nous associer à ce jeu. Cela repose de la fatigue de penser.

Mais on en dirait autant des autres formes du risible. Il y a toujours au fond du comique, disions-nous, la tendance à se laisser glisser le long d'une pente facile, qui est le plus souvent la pente de l'habitude. On ne cherche plus à s'adapter et à se réadapter sans cesse à la société dont on est membre. On se relâche de l'attention qu'on devrait à la vie. On ressemble toujours, plus ou moins, à un distrait. Distraction de la volonté, je l'accorde, autant et plus que de l'intelligence. Distraction encore, cependant, et par conséquent paresse. On rompt avec les convenances comme on rompait tout à l'heure avec la logique. Enfin on se donne l'air de quelqu'un qui joue. Ici encore notre premier mouvement est d'accepter l'invitation à la paresse. Pendant un instant au moins, nous nous mêlons au jeu. Cela repose de la fatigue de vivre.

Mais nous ne nous reposons qu'un instant. La sympathie qui peut entrer dans l'impression du comique est une sympathie bien fuyante. Elle vient, elle aussi, d'une distraction. C'est ainsi qu'un père sévère va s'associer quelquefois, par oubli, à une espièglerie de son enfant, et s'arrête tout aussitôt pour la corriger.

Le rire est, avant tout, une correction. Fait pour humilier, il doit donner à la personne qui en est l'objet une impression pénible. La société se venge par lui des libertés qu'on a prises avec elle. Il n'atteindrait pas son but s'il portait la marque de la sympathie et de la bonté.

Dira-t-on que l'intention au moins peut être bonne, que souvent on châtie parce qu'on aime, et que le rire, en réprimant les manifestations extérieures de certains défauts, nous invite ainsi, pour notre plus grand bien, à corriger ces défauts eux-mêmes et à nous améliorer intérieurement?

Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. En général et en gros, le rire exerce sans doute une fonction utile. Toutes nos analyses tendaient d'ailleurs à le démontrer. Mais il ne suit pas de là que le rire frappe toujours juste, ni qu'il s'inspire d'une pensée de bienveillance ou même d'équité.

Pour frapper toujours juste, il faudrait qu'il procédât d'un acte de réflexion. Or le rire est simplement l'effet d'un mécanisme monté en nous par la nature ou, ce qui revient à peu près au même, par une très longue habitude de la vie sociale. Il part tout seul, véritable riposte du tac au tac. Il n'a pas le loisir de regarder chaque fois où il touche. Le rire châtie certains défauts à peu près comme la maladie châtie certains excès, frappant des innocents, épargnant des coupables, visant à un résultat général et ne pouvant faire à chaque cas individuel l'honneur de l'examiner séparément. Il en est ainsi de tout ce qui s'accomplit par voies naturelles au lieu de se faire par réflexion consciente. Une moyenne de justice pourra apparaître dans le résultat d'ensemble, mais non pas dans le détail des cas particuliers.

En ce sens, le rire ne peut pas être absolument juste. Je répète qu'il ne doit pas non plus être bon. Il a pour fonction d'intimider en humiliant. Il n'y réussirait pas si la nature n'avait laissé à cet effet, dans les meilleurs d'entre les hommes, un

petit fonds de méchanceté, ou tout au moins de malice. Peut-être vaudra-t-il mieux que nous n'approfondissions pas trop ce point. Nous n'y trouverions rien de très flatteur pour nous. Nous verrions que le mouvement de détente ou d'expansion n'est qu'un prélude au rire, que le rieur rentre tout de suite en soi, s'affirme plus ou moins orgueilleusement lui-même, et tendrait à considérer la personne d'autrui comme une marionnette dont il tient les ficelles. Dans cette présomption nous démêlerions d'ailleurs bien vite un peu d'égoïsme, et derrière l'égoïsme lui-même quelque chose de moins spontané et de plus amer, je ne sais quel pessimisme naissant qui s'affirme de plus en plus à mesure que le rieur raisonne davantage son rire.

Ici, comme ailleurs, la nature a utilisé le mal en vue du bien. C'est le bien surtout qui nous a préoccupés dans toute cette étude. Il nous a paru que la société, à mesure qu'elle se perfectionnait, obtenait de ses membres une souplesse d'adaptation de plus en plus grande, qu'elle tendait à s'équilibrer de mieux en mieux au fond, qu'elle chassait de plus en plus à sa surface les perturbations inséparables d'une si grande masse, et que le rire accomplissait une fonction utile en soulignant la forme de ces ondulations.

C'est ainsi que des vagues luttent sans trêve à la surface de la mer tandis que les couches inférieures observent une paix profonde. Les vagues s'entrechoquent, se contrarient, cherchent leur équilibre. Une écume blanche, légère et gaie, en suit les contours changeants. Parfois le flot qui fuit abandonne un peu de cette écume sur le sable de la grève. L'enfant qui joue près de là vient en ramasser une poignée, et s'étonne, l'instant d'après, de n'avoir plus dans le creux de la main que quelques gouttes d'eau, mais d'une eau bien plus salée, bien plus amère encore que celle de la vague qui l'apporta. Le rire naît ainsi que cette écume. Il signale, à l'extérieur de la vie sociale, les révoltes superficielles. Il dessine instantanément la forme mobile de ces ébranlements. Il est, lui aussi, une mousse à base de sel. Comme la mousse, il pétille. C'est de la gaieté. Le philosophe qui en ramasse pour en goûter y trouvera d'ailleurs quelquefois, pour une petite quantité de matière, une certaine dose d'amertume.

H. BERGSON

HELLEU

A une époque, telle que la nôtre, où la femme, par le goûtqu'elle inspire, tient dans les préoccupations de l'homme une place souveraine et domine la vie sociale, emplissant le monde de son charme et de son bruit, alors que les expositions et les ateliers sont remplis de ses images, il n'est pas sans quelque passionnant intérêt psychologique de trouver un peintre qui ait pu fixer, avec une extrême légèreté de la main, ce qu'il y a en son état d'actuel et de fugitif.

Sans doute les artistes, maîtres de la femme, sont nombreux aujourd'hui, et plusieurs magnifiques : M. Henner disant la poésie de sa chair, ou M. Carolus Duran déployant la beauté de son élégance, M. Besnard exaltant son goût de vivre, M. Humbert exprimant la saveur de sa distinction, demeurent les peintres de la vie féminine, et ils enseigneront aux âges à venir ce que des Holbein ou des Van Dyck enseignent au nôtre. Cependant si l'on considère M. Humbert, par exemple, de qui les portraits — tel celui du musée du Luxembourg, harmonieusement sobre et si séduisant en sa fleur de vie — sont une notation très sûre de la femme moderne, on peut penser qu'il n'a pas, ainsi qu'un Lancret, surpris l'être féminin dans la liberté de son allure et la mobilité de son passage; il n'a pas saisi cette rapidité qui le détermine, et ne s'ac-

commode guère du reste à l'ampleur de son œuvre non plus qu'à la majesté des grands portraits, mais se laisse apercevoir seulement dans la vie libre de tous les jours. Pour noter ce mouvement de la femme, dont M. Falguière, avec un sentiment aigu, a magistralement formulé la synthèse dans le geste de ses Dianes de marbre, il fallait un artiste amoureux d'elle en la familiarité de ses lignes capricieuses, enclin à goûter la grâce inattendue de ses manières les plus simples, d'un bras qui se replie, d'une tête qui se tourne, d'un buste qui se penche, d'une jambe qui se pose, — non pas seulement quelque Willette, exquis crayonneur de la beauté légère et tendre, absorbé à l'excès par l'évocation d'un petit être décolleté, ironique et sentimental, mais un artiste qui, s'étant fait une idée précise de la femme moderne et ayant d'elle une conception personnelle, la recherche en son attitude de chaque jour et dans la subtile diversité de ses apparences, qui soit pour nous ce que Watteau a été pour le commencement, Fragonard pour la fin du XVIIIe siècle. — M. Helleu semble être ce peintre intime de la femme de son temps : si jeune qu'il soit encore, — étant né en 1859 à Vannes, — il contribue déjà à l'histoire de la fin du XIXe siècle par son observation si attentive de l'apparence féminine dont il a fixé les ondoyants contours de son agile diamant de graveur, car c'est surtout, pour précieuse que soit la qualité de ses pastels, dans la longue série de ses pointes-sèches que le spectacle charmant se déroule de ces créatures distinguées, souples et fragiles, qui s'étendent, se lèvent, s'asseyent, marchent, vivent.

On les a tous vus, ces jolis êtres, l'été dernier, à Londres[1], où M. Robert Dunthorne les a présentés avec un arrangement discret, bien propre à leur délicatesse d'une simplicité précieuse ; et ces femmes se suivaient au long des murs, faites des noirs et des blancs de l'estampe, des rouges discrets de la sanguine qui sont comme l'ébauche d'une caresse, et des nuances effacées et tendres du pastel ; n'ayant guère en leur assemblée, pour se distraire d'elles-mêmes, que le portrait de M. Whistler. Et l'une d'elles, dessinée aux trois crayons,

1 *Pastels and drypoints by M. Paul Helleu. — The Rembrandt Gallery. — June 1893*

tout en blanc, ardemment blonde, assise de côté sur le bord d'une chaise, devant son secrétaire où elle écrit en hâte, et qui, reproduite sur la carte d'invitation, semble servir d'introductrice auprès des autres, restait significative par l'extraordinaire surprise de sa vérité momentanée.

M. Helleu représente la femme qui passe près de nous, qui nous regarde, — et qui nous a touchés de ses yeux et de son passage ; et il exprime en leur essence moderne le mouvement et le sentiment féminins.

I

LE GESTE FÉMININ

Dans cette observation incessante de la femme où il se complaît, M. Helleu a connu la multiplicité inattendue de ses mouvements aux aspects indéfiniment variés, et, intéressé à ces modèles de vie qui fuient devant lui en leurs élégances naturelles ou volontaires, en leur agitation bigarrée, il a cherché, parmi eux tous, les éléments de l'expression féminine et trouvé dans sa précision le geste de la femme moderne, — si souvent aperçue de sa fenêtre de travailleur qui domine l'entrée du Bois et d'où il voit aux jours printaniers s'écouler la foule des coquettes passantes.

Il y a un geste moderne particulier à notre époque. Le geste, résultat du mouvement avec lequel il arrive à se confondre, exprime, en modifiant chaque fois la forme de notre corps, chacun de nos états d'activité ou de repos : le sommeil lui-même a son geste. Chez la femme, c'est le joli va-et-vient de sa personne mobile et insaisissable, c'est le port de sa tête et de ses mains, la flexion de ses épaules, la courbure de sa taille, le balancement de ses hanches, le laisser-aller de ses jambes ou de ses bras, la pose de ses pieds : c'est toute sa démarche et tout son abandon. Cette manière d'être visible est une manifestation constante de son état d'âme ou plutôt de tous ses états d'âme successifs, du plus insignifiant au plus profond; et comme la vie intérieure, faite de la compréhension que nous avons des choses et du sentiment qu'elles nous

inspirent, se modifie toujours, constituée à chaque génération nouvelle par un caractère particulier, le geste humain est dans un perpétuel devenir.

Notre époque pleine de brusqueries a des caprices et des inquiétudes, mais elle garde, parmi les vulgarités qui l'encombrent, sa délicatesse et sa distinction ; dans la vigoureuse incohérence de son effort, il lui reste le charme qu'elle a hérité des temps passés, plus vif et plus piquant, avec une saveur d'élégance troublante ; et ceux qui la vivent se laissent prendre par elle. Le geste des femmes y a de l'indépendance, plein d'imprévu en ses libertés, et, bien qu'il ait, par le fait du costume, une tendance à se saccader dans la marche, son aisance habituelle donne à ses lignes une harmonie caressante ; il a deux qualités propres : la souplesse et la fragilité, qui font de lui quelque chose de fin et d'enchanteur, et il trouve par sa simplicité même des formules exquises de la beauté. Si l'on considère dans le déploiement de sa vie cette artiste suprême qu'est Sarah Bernhardt, femme en qui réside le génie du geste, les caractères du mouvement se découvriront tous, portés à leur plus haut degré d'intensité : qu'elle s'avance ou s'arrête, s'étende, s'asseye, se relève, se détourne, s'agite, se repose, qu'elle se penche en une inclinaison de fleur, qu'elle se dérobe en un envolement d'oiseau, qu'elle passe avec cette légèreté de sylphe à la moelleuse élégance, ou qu'elle se retourne en de merveilleux enroulements, elle fait le geste de la femme moderne, en conservant toujours à la ligne cette grande simplicité — si bien comprise par M. Mucha dans son affiche de *la Dame aux Camélias*, — qui lui donne de la force et de la grâce ; elle a, souriante ou tragique, cette attitude naturelle dont toutes les variations sont des mouvements admirables qui, dans leur séduction enveloppante, caressent nos yeux comme un frôlement. Mais la magnificence de son geste, par ce qu'il y a en lui de définitif, détermine une sorte de type, d'autant plus fixe qu'il contient quelque chose d'universel, et dès lors, par la puissance excessive de son expression, il ne répond plus à l'habituel mouvement féminin, à celui qu'on doit surprendre au courant de la vie et qui se découvre en quelque femme lisant un livre ou buvant une tasse de thé.

Beaucoup de peintres ont recherché le geste de la femme moderne, bien que l'on puisse s'étonner du grand nombre d'entre eux qui n'ont pas songé qu'il existât. M. Stevens, qui avait observé avec une singulière pénétration les femmes des dernières années du second Empire, a peint d'elles ces très ressemblants petits portraits exposés en ce moment à l'École des Beaux-Arts, dont ils reçoivent la glorieuse hospitalité avec un éclat qui va embellir la vieillesse du maître, ces petits portraits d'elles, saisis au vif de leur nature douloureuse, et qui, dans une curieuse forme d'art, demeurent pour le passé de précieux documents de vie; mais, trop obsédé de leur souvenir, il a continué à les représenter alors qu'elles étaient disparues. Plus tard, au début de cette période qui s'achève, Heilbuth a noté par de jolis croquis la femme de 1875, en toilette claire, marchant le long d'une allée d'arbres ou se promenant en bateau sur un étang de parc, lente, réfléchie, avec une simplicité bourgeoise douce et seyante; et, tout autre, Chaplin l'a peinte en la faisant rayonner de tout l'éclat rose de sa chair, parmi la fête des gazes et des tulles, avec le goût profond qu'il avait pour elle, l'aimant rieuse ou émue, dans l'épanouissement de son être; mais ils ont eu une perception, l'un, trop accidentelle en sa réalité, l'autre, trop particulière et conventionnelle, pour avoir pu déterminer l'état de la femme à leur époque. De tous les artistes qui osent aujourd'hui tenter de la saisir en la volubilité de sa course et dans la vérité de sa vie, ceux-là sont nombreux qui n'ont vu en elle que la «professionnelle» de tel ou tel exercice : ainsi M. Renouard dessinant des danseuses, ou ailleurs M. Bac constamment occupé des femmes adultères; ils se sont amusés à étudier chez elle une occupation spéciale, et, ne se rendant pas compte de ce qu'il y a de général et d'essentiel dans son apparence, ils se sont arrêtés à des détails et ils ont écrit de charmantes observations sur les marges du livre; les autres pour la plupart ont tourné autour de la femme pour le divertissement de leurs yeux, ils ont pris plaisir à ses gestes et, sans se placer jamais au point de vue de l'idée, ils ont retenu, au hasard de l'heure et du lieu, des indications quelconques, souvent spirituelles, comme celles de M. Jean Béraud, et dont ils ont fait des feuillets illustrés, — mais qui restent sans caractère et ne peuvent

avoir de valeur, parce qu'elles ne sont, dans leur formule amusante, qu'une expression indécise et inutile de la vie.

Sans cesse inquiet de la beauté et passionnément épris de ce mouvement féminin qu'il poursuit de toute son assiduité, M. Helleu a compris le geste de la femme moderne : choisissant celles qui par leur nature répondent à son idée première, il les regarde aller et venir au cours de leur existence jusqu'à ce qu'il les saisisse à l'instant même où par leur maintien elles donnent une apparence d'elles gracieuse et juste. Il y a un tact en M. Helleu qui lui permet d'éloigner de son art les choses alourdissantes et de ne jamais retenir ce qui n'exprime rien, ce tact esthétique qui en s'affirmant s'appelle le goût, cette qualité, si familière aux peintres du XVIII[e] siècle, qui s'était faite si rare parmi ceux du nôtre; et même ce goût dominera tout en lui et deviendra la faculté directrice de son art. Très jeune, il en a perçu le charme profond, et lorsque, à vingt ans, par un effort de persistante volonté il entre à l'École de la rue Bonaparte où on l'a placé dans l'atelier de M. Gérôme, il a déjà des choses une vision délicate et, pour premier envoi au Salon, il peint, dans son sentiment d'aujourd'hui, le portrait d'une toute jeune fille — qui bientôt va devenir sa femme et qui lui donnera ses plus délicates et ses plus précieuses inspirations.

Il se plaît aux nuances simples, dans la pâleur des bleus et dans l'effacement des gris ; il aime le blanc et le noir jusqu'à pouvoir dire toute sa pensée à l'aide d'une simple pointe sèche, et avec du noir mis sur du blanc il compose d'exquises colorations. Son goût s'applique à la disposition la plus harmonieuse d'une chambre comme au plus joli arrangement d'une femme, parce que, étant une mise en évidence de la beauté, il ne peut supporter auprès d'elle rien qui la dépare; et il a une puissance d'éliminer tout ce qui ne l'exprime pas, car c'est un de ses caractères d'exclure de la représentation d'une idée ou d'une forme ce qui est inutile et inapproprié : aussi M. Helleu rejette de son œuvre tout détail qui n'est pas explicatif de la réalité féminine, et même il détourne son observation de tout ce qui ne doit pas être pour lui une preuve et ne correspond point à la conception originelle de son esprit, s'intéressant à certaines natures, et non à

d'autres, dans la curiosité de ce qui lui paraît être la vérité moderne. Il a le sens de la femme, c'est-à-dire la faculté de saisir ce qu'il y a de féminin en elle; et, comme il en est préoccupé avec les pensées et les désirs d'un homme d'aujourd'hui qu'aucune éducation n'a entraîné hors de son temps, c'est logiquement la femme d'aujourd'hui qu'il doit apercevoir : il connaît la mobilité particulière de son corps, il est pris par le charme de ses contours, il sait, en la regardant, ce qu'il peut tenir de rêves entre deux lèvres, et il comprend en toute la force de leur vie ces jolies têtes aux yeux preneurs, dont les cheveux enveloppants se soulèvent et ondoient dans leur luxuriante liberté, ou se relèvent en quelque élégante et souple torsade, laissant apparaître la chute exquise de la nuque.

De toutes les femmes qu'il a vues vivre autour de lui, M. Helleu a donc retenu seulement celles qui par leur geste répondaient à son idée, en même temps qu'elles complaisaient à son goût, car il gardait encore, au milieu de leur diversité, ses préférences individuelles. Il a représenté ainsi une certaine femme d'une physiologie caractéristique, élancée, à la taille longue, à la tête fine, de qui les formes légères ont une opulence à peine visible dans l'ondulation lente de la poitrine et des hanches, dans l'élégant allongement du corps : une femme souple, dont les mouvements sont liés, dont la jolie démarche et l'allure exquise ne sont pas empreintes de gentillesse, mais d'harmonie, ni d'ampleur, mais de délicatesse, qui se retourne et se recourbe avec une agilité doucement serpentine et a toujours une caressante distinction dans l'exercice de sa vie, d'une apparence de lignes très égale, et toujours simple dans la coquetterie de sa beauté.

La femme que représente M. Helleu n'est pas seulement d'une nature physiologique particulière, elle est aussi d'un ordre social déterminé : sans doute, tous les éléments sociaux doivent servir à donner la figuration d'un temps, mais ils ne contribuent pas tous à produire une image de la femme, car celle-ci ne trouve sa valeur expressive que dans certaines conditions d'affinement et de liberté, et il est juste dès lors de la chercher dans un milieu qui soit favorable à sa culture. Aussi M. Helleu laisse-t-il loin de lui et ce qui est

vulgaire et ce qui est artificiel : l'ouvrière d'une part, et d'autre part, l'actrice. L'actrice, en effet, quelque importance qu'elle ait prise dans la vie mondaine par l'influence de ses toilettes, d'autres fois par ses qualités propres, reste le plus souvent dans le milieu contemporain une femme « différente » ou dont la personnalité du moins s'exprime sur un diapason spécial : ce qui peut s'observer facilement dans le passé en considérant combien telle comédienne, soit la Champmeslé, soit la Clairon ou mademoiselle Dumesnil, est dispareille de ses contemporaines. Il ne s'arrête donc pas à la représentation de l'actrice qui, à très peu d'exceptions près, est, par la force des choses, un personnage composé, — faisant un portrait de mademoiselle Sorel accidentellement. Et il éloigne encore de son art les femmes qui se servent de leur beauté pour être les complaisantes habituelles de l'homme et sont à chaque geste préoccupées d'un résultat. Mais il retient avec prédilection la femme aristocratique dont la vie se meut sans effort en des manières d'être qui lui sont naturelles, et dont la grâce est libre dans l'aisance de son laisser-aller, créature de sélection qui ne se rencontre guère hors de la « société » ; même il se plaît à la poursuivre dans un monde où l'aristocratie de la race, lorsqu'elle se joint à celle de la nature individuelle, lui ajoute un charme de délicatesse, voire de lassitude, et il s'éprend d'une telle vision jusqu'à supporter la fadeur d'un esprit pour la finesse d'un corps : ce qui entraîne chez lui une antipathie violente pour la parvenue luxueuse, au geste habituellement faux dans son désir constant de prendre une place supérieure dont sa personne ne s'accommode pas. Cependant, après qu'il a trouvé grandes dames ou femmes d'élégance, M. Helleu revient toujours à la maison auprès du plus sûr de ses modèles.

Lorsque ceux-ci lui sont apparus dans la réalité actuelle de leur maintien, aussitôt il saisit en eux la familiarité du mouvement provoqué toujours par une cause simple, soit qu'ils changent de place, s'étendent sur un canapé pour s'y reposer, tournent la tête pour voir entrer quelqu'un ; et, par cette surprise de la femme vue dans sa nature même, il exprime essentiellement la beauté harmonieuse de son geste ; car, d'une part, ce qu'une femme possède de charme vrai

l'accompagne dans toutes les diversités de sa physionomie et mobilités de sa tenue et ce qu'elle a d'involontairement moderne jamais ne la quitte, et, d'autre part, tout mouvement irréfléchi, à moins qu'il ne soit expressément localisé, produit sur toutes les parties du corps un contre-coup qui en modifie l'allure, et il fait voir, chez les élégants, une harmonie du geste, concordance de toutes les lignes de leur être, qui sans cesse se propose en des apparences inattendues.

Telles passent devant nous les femmes des pointes sèches de M. Helleu et ainsi se présente leur grâce. Voici une « jeune femme assise se chauffant » : les mains s'appuient sur les accotoirs du fauteuil, et les coudes portés en arrière, effaçant les épaules dans une cambrure de la taille, projettent le buste en avançant la tête ; cette pose ne donne pas seulement une idée de simplicité qui peut s'indiquer au moyen d'effets simples, mais une idée de nature, et l'on comprend que les lignes se sont proposées d'elles-mêmes dans le mouvement de cette fine créature et qu'il y a eu notation de sa vie. Voici encore une « jeune femme étendue », la tête renversée, dont le profil, fuyant de ses cheveux à ses pieds, a la souplesse molle de la réalité ; voici une « jeune femme allaitant son enfant », avec une inclinaison du cou qui est le détail minuscule et frappant où se perçoit son intimité ; voici une « jeune femme debout se chauffant », penchée vivement vers une cheminée Louis XVI qui fait un joli cadre ancien à sa jeunesse nouvelle, toute jetée en avant dans un élan de tout son corps : partout l'impression est ressentie d'une sûreté du mouvement que peut seule produire l'élégance involontaire de la femme et d'où se dégage l'harmonie de son geste à la fragilité exquise.

La manière même dont travaille M. Helleu contribue à donner à son œuvre gravé cette prestesse dans la représentation de l'image et cette légèreté qui nous font avoir l'illusion qu'un moment de vie s'est posé là. Il ne dessine pas en effet sur le papier d'abord pour reporter ensuite le dessin sur un cuivre au moyen d'une répétition d'où la nature est absente et où s'efface la fleur de l'émotion, mais, par un procédé bien supérieur, très rarement pratiqué aujourd'hui et qui fut employé par Rembrandt, il jette sur le cuivre immédiatement la vie surprise au vif et, saisissant au passage la mobilité de

la femme, il la fixe de son diamant qui court. Si l'on joint à cela la rapidité de son effort, qui lui permet à l'ordinaire de terminer sur-le-champ une planche commencée, sans la retoucher, sans la reprendre, et qui se manifeste également dans ses sanguines et ses pastels, exécutés d'un premier jet avec toute la liberté de sa main, qu'il détruit s'ils lui déplaisent, mais que jamais il ne modifie, craignant de fausser la vérité par la superposition de deux états qui peuvent être inconciliables; — si l'on observe ainsi cette liaison instantanée entre la vision de l'artiste et l'exécution de son œuvre, on s'explique alors que M. Helleu ait pu effleurer d'aussi près la vie et qu'il soit arrivé à donner à ses figures de femmes cette fraîcheur fugitive qui les rend si séduisantes en la grâce naturelle de leur geste.

Et, en voyant ce geste de la femme, l'on songe involontairement à celui de la petite fille, qui l'a précédé et dont il est issu, et la pensée s'en va de la gentille « Ellen Helleu » si souvent apparue parmi l'œuvre de son père avec sa gracilité à la fois mutine et sérieuse, à ces surprenants portraits qu'a peints M. Boutet de Monvel. Bien que l'enfant, dans la générale indécision de son âge, n'ait pas à l'égal de ses parents une physionomie d'époque, il est déjà moderne toutefois par le tempérament qu'il a hérité d'eux et aussi par la tenue extérieure qui lui est composée au moyen et de l'habillement et des habitudes, en attendant qu'il achève de le devenir par la manifestation de son caractère. M. Boutet de Monvel a une intelligence admirable du geste enfantin, parce qu'il a le goût de l'enfant et qu'il s'applique passionnément à considérer chacun des instants de sa petite vie, chacune des formes qu'elle prend tour à tour; il l'aime et il est auprès de lui dans son sourire comme dans ses larmes, dans ses joies et ses chansons, dans ses caprices et ses bouderies. — s'intéressant plus encore à la petite fille, ce commencement de femme, qui a des coquetteries, des tendresses et des impatiences, et qui se prépare à avoir du charme en ayant de la gentillesse; il l'aime et il fait pour lui des images, où il le représente lui-même en ses occupations diverses avec cette finesse extrême qui répond à sa fragile consistance et où la fermeté de l'art se dissimule sous la

naïveté des apparences, des images petites comme elles doivent l'être, amusantes par leur précision vraie, par la remarque d'un mouvement instantané qui fixe un état de sa pensée mignonne. Telles, entre cent autres, cette blondinette tout en mauve, assise sur le gazon devant l'auréole d'un grand parasol rose, ou cette autre en robe blanche et bleue qui marche, les jambes perdues dans l'herbe, vers un parterre de tulipes. Il aime l'enfant et, anxieusement préoccupé de la ressemblance individuelle, il peint ces délicieuses fillettes, d'une ténuité enchantante parmi les tons clairs de l'aquarelle, souriantes ou inquiètes, timides avec des réserves et des hésitations et se tenant droites en leur ingénuité, vues non seulement avec la simplicité de leur nature, comme M. Helleu voit ses modèles sans perdre un détail de leur geste, mais dans une simplification même qui, bien qu'elle ait en soi quelque chose de conventionnel, leur garde cependant leur entière vérité et leur donne, par l'exactitude de l'observation, un aspect contemporain. Elles ont un caractère qui les particularise et sont, avec un accent imperceptible de raideur, de petites Françaises de nos jours joliment habillées à la mode enfantine de Londres, d'un art extraordinairement moderne et français; et, sous cette forme sensible de leur être, se laissent percevoir déjà les émotions imprécises de leur pensée. — C'est ainsi que chez les femmes de M. Helleu le sentiment se montre dans le geste même, cependant qu'il semble trouver dans une tendresse des yeux sa signification la plus subtile.

II

LE SENTIMENT FÉMININ

Le geste de la femme n'est que l'image de son sentiment : aussi M. Helleu, en ayant de l'un cette profonde connaissance, devait-il se familiariser avec l'autre; et, parmi la multitude des mouvements, il a saisi les nuances de l'humaine tendresse et entrevu, en sa réalité contemporaine, l'âme de la femme.

Le geste est une extériorisation du désir ou de la pensée. Il y a en lui une partie mécanique et instinctive qui est impersonnelle et commune à tous les hommes, une sorte d'automatisme par lequel ils vont, viennent, mangent, courent ou marchent, et produisent, dans une même direction et par un même procédé, le très petit nombre des mouvements primordiaux, — et une partie individuelle, qui fait que chacun d'eux accomplit ces divers actes avec une apparence exclusivement particulière : ainsi l'on ne rencontrera ni deux hommes ni deux femmes qui se lèvent exactement de même, et, plus encore, une même personne aura mille façons de le faire, son mouvement variant sans cesse parce qu'il exprime sans cesse un état momentané différent ; c'est cette partie individuelle qui constitue vraiment le « geste » et c'est par elle que se manifeste le sentiment.

La qualité, qui peut caractériser le geste d'une femme ou sa manière de se mouvoir, est diverse : celui-ci est naturel, lorsque la femme se laisse aller dans le libre essor de sa vie, sans le souci de s'exposer aux uns ni de se dérober aux autres, et que son corps tend simplement à l'expression de son âme ; il est compassé, chez celle qui se surveille et qui, pour tenir son sentiment impénétrable aux regards, se violente et s'impersonnalise, tantôt dans une situation accidentelle, tantôt à tous les moments de son existence ; enfin il est faussé, chez celle qui ment et qui s'efforce, par une discordance de son corps et de son âme, de donner le change sur elle-même et de présenter une personnalité d'emprunt, — figure qui arrive bien à se masquer, mais rarement à dissimuler qu'elle se masque, et en qui, à défaut du mouvement révélateur d'une pensée, se découvre du moins celui de l'être qui ment. Ces deux derniers gestes — bien qu'à l'ordinaire il reste en ces femmes quelque coin de nature qui s'aperçoive — en font, qu'elles se forcent ou qu'elles se faussent, des personnages factices, à la vie artificielle ; et si elles intéressent le psychologue curieux de poursuivre des consciences qui lui échappent, elles n'appellent guère l'artiste, en ne lui montrant que des fantômes d'humanité, des manifestations qui ne sont pas vraies de créatures qui ne sont pas libres, — à moins qu'il ne soit séduit par la beauté de leur

arrangement ou par le côté féminin de leur duplicité. M. Helleu, qui est le peintre de la souplesse, devait avoir nécessairement pour le maintien compassé une aversion absolue; et, s'il s'est laissé retenir quelquefois par les sinuosités de la femme qui trompe, il a été attiré surtout par le geste involontaire de celle dont l'élégance suit la pensée et qui ne fait pas de son allure une combinaison.

Beaucoup d'hommes ne voient pas la femme; ils passent auprès d'elle, la possèdent et la tutoient et parfois l'aiment, sans la regarder, comme il arrive qu'on ait auprès de soi un objet familier que les yeux rencontrent tous les jours et dont on ne connaît point la forme; ils se sont habitués à elle, et ils se laissent loin d'elle solliciter par un exercice de l'activité ou de la pensée qui éveille davantage leur intelligence, — à moins qu'ils ne soient capables de ne s'intéresser à rien. D'autres se plaisent à l'observer et se réjouissent de l'harmonie de son geste et du luxe de sa grâce ; ils trouvent une satisfaction à se tenir près d'elle et s'accommodent de toutes ses fantaisies ; mais, bien qu'ils semblent devoir, allant de la formule à l'idée, s'inquiéter de son sentiment, ils se contentent le plus souvent de la représentation visible qu'elle leur donne, sans songer à se demander ce qu'elle « représente », et ils ne s'occupent de ses yeux que pour en savourer la couleur. Mais quelques-uns ne perçoivent pas seulement le charme esthétique du mouvement de la femme, et ils en recherchent la cause avec une amoureuse curiosité de l'âme féminine ; tout en elle leur est précieux, et, passionnés pour toutes les expressions de sa vie, ils la sentent autant qu'ils la voient. Ceux-là s'attardent autour d'elle, et, toujours attentifs à son existence, ils s'attachent à la femme par le goût qu'elle leur inspire en même temps que par le désir qu'ils ont de la comprendre ; et cette créature enchanteresse, qui nous paraît mystérieuse en nous déroutant par sa mobilité et dont l'excessive séduction nous déçoit, se laisse apercevoir de ceux qui appliquent leur esprit à la connaître, et qui, soucieux de toutes les phases de sa vie, notent, sans rien négliger de leur valeur, les moindres détails de son aspect, — se préoccupant d'un clignement des paupières ou d'un froncement des sourcils, d'une pâleur des joues ou d'une rougeur des oreilles,

d'un pincement des narines ou d'un frissonnement des cheveux, d'une modulation du corps, de toutes ces choses que les autres n'observent pas plus que le son fugitif du vent; ils la suivent dans tous ses états, et l'on peut dire qu'ils sont les connaisseurs de la femme.

Tandis qu'il s'éprend du geste féminin, M. Helleu en pénètre le sens; et sous les nuances de la beauté se montrent à lui les nuances de la tendresse. Dans le plaisir qu'il éprouve à l'harmonie des lignes entrevues en un mouvement de femme, il ne goûte pas seulement la jouissance de voir et de se caresser physiquement les yeux, mais il se donne la joie de se familiariser avec une âme, de s'approcher de ses inquiétudes et de ses confidences; et, en notant des états extérieurs indicatifs d'une pensée, il recherche un sentiment.

Si l'on se reporte aux maîtres du XVIIIe siècle qui sont presque tous des peintres intimes, — de Watteau, le novateur et le plus grand d'entre eux, gardant de l'époque encore inachevée de Louis XIV un certain sens décoratif qui donne à ses personnages, en leurs abandons mêmes, un air de cérémonie et de discrétion et fait de leurs coquetteries toujours un peu froides des « galanteries », jusqu'à Greuze, le décadent, qui arrange la nature, — on voit qu'ils ont surpris la familiarité du maintien pour rendre la familiarité de la pensée. Si l'on s'arrête auprès de Fragonard ou de Chardin, on se rend compte que ces lignes, qui fixent l'aspect momentané de chacune des parties de leurs figures, déterminent un instant de vie, libertine, amoureuse, ou tranquille, et que tous les mouvements du corps y répondent à un état de la pensée. Si l'on considère La Tour, peintre admirable qui a consacré son génie à l'exclusive représentation de la tête humaine, on remarque qu'il est arrivé à un résultat de vie encore supérieur, car, en donnant la sensation de l'heure qui passe, où le modèle qui se prête et se dérobe montre une âme capricieuse, il a en même temps trouvé, avec sa simplicité de maître, les caractères familiers et constants qui marquent l'originalité d'un individu.

Dans son désir d'entrevoir le sentiment intime de la femme, M. Helleu a interrogé, comme les peintres du XVIIIe siècle, toutes les apparences de son corps; et, sans rien perdre de

son geste, allant de ses hanches à sa poitrine, de ses épaules à ses mains, de ses pieds à sa tête, dans une observation d'elle ininterrompue, il en vient à ses yeux et à ses lèvres qui sont la quintessence de sa physionomie, bien qu'ils soient d'elle ce qu'elle peut travestir le mieux. Même il a voulu quelquefois, surtout en ses pastels, ainsi que La Tour, concentrer sur une tête de femme l'expression de toute sa personne, et il a peint ce délicieux portrait qu'on voyait à l'exposition de Londres, — Madame Ch..., — à qui son chapeau de faisan et son collet de martre composent une harmonie couleur de feuille morte ; ce portrait de la femme qui n'a pas encore trente ans, pâle et ambrée sous la blondeur dorée de ses cheveux, fine et discrète, avec des yeux qui songent et des lèvres qui se réservent ; et le mouvement s'y résume tout entier en sa douceur énergique et tendre. De sa pointe sèche aussi, il a dessiné des têtes dont les traits mobiles sont une synthèse du geste, ces têtes dont il a créé un type en les choisissant, à la fortune des rencontres, selon les préférences de son goût, et qui sont, avec une empreinte contemporaine, assez voisines de celles de Watteau, minces et ovales, au front bien tournant et aux cheveux relevés, aux yeux longs, au nez qui s'effile pour se soulever en de fines narines, aux lèvres jointes qui se terminent brusquement par de ravissants coins de bouche, tandis que le bas du visage se resserrant met en valeur, dans une ondulation de la ligne, la délicatesse du menton. Cependant il perd peu à peu la ressemblance qu'il a avec Watteau, ne le rappellant plus alors que par l'exquise légèreté du crayon, à mesure qu'il s'attache à la précision moderne de cette tête qu'il aime ; et, revenant bientôt au mouvement complet de l'être humain, il la voit sur un buste, puis il la voit sur un corps dont elle demeure l'expression suprême et définitive. Au surplus, il sait se distraire d'elle et l'oublier dans cette inquiétude opiniâtre du geste vrai, qui lui donne le pouvoir de varier son type, recherchant à toute heure l'inaperçu sans craindre de déranger sa vision habituelle, toujours curieux d'un accent nouveau, acceptant toutes les formes dans la diversité de leur grâce et dans leurs manifestations multiples de la beauté vivante, n'exigeant jamais que deux qualités indispensables à son art : la simplicité et l'élégance.

M. Helleu a de la sorte connu la femme moderne. Curieux de toutes les variations de son geste, il a perçu, en sa teneur souvent vague, la réalité de son sentiment, et, d'une pointe ou d'un crayon rapides, il a représenté l'être féminin que nous aimons, nous tous qui vivons de notre époque, avec le souci de l'évoquer tout entier dans la familiarité de son existence : il a dessiné ces femmes dont nous goûtons indéfiniment le charme, — et dont nous connaissons mal la vanité parce qu'elles sont des complémentaires de nous-mêmes, — les prenant, au reste, entre les plus jolies, et, tandis que par leur mouvement il exprimait leur pensée, il en a fait des exemplaires achevés de la vie contemporaine.

Ici, telle jeune femme assise, le dos appuyé, tournant imperceptiblement la tête, avec une velléité d'indépendance, les jambes souplement étendues, moins nonchalante que volontaire, qui a un peu de tendresse moqueuse sur les lèvres et à qui passe un peu de rêve dans les yeux ; là, telle autre qui songe, son visage contre sa main, et qui s'abandonne dans la joie inquiète d'aimer, très douce en gardant la fermeté de vouloir et la force de se dérober ; ailleurs, telle jeune fille, à demi retournée contre le montant d'un canapé, et de qui la tête repose droite sur ses bras croisés, les cheveux libres, prêtant ses yeux à une vision d'amour dont se réjouit sa bouche entr'ouverte, toute pelotonnée sur elle-même et caressée de frissons, ingénument voluptueuse dans la câlinerie de son maintien, confiante en elle de ce qu'elle se sent une conquérante ; et encore telle autre jeune fille, bien serrée, bien habillée, un petit chapeau planté sur le sommet de la tête, souriante et préoccupée de retenir son sourire, fine et jolie, pleine de la crainte de déranger la régularité de sa tenue ou d'en diminuer l'élégance, vaine dans son ignorance d'aimer et cachant une sensibilité qu'elle sera joyeuse de laisser voir à qui saura la découvrir.

En elles toutes se montre la femme d'aujourd'hui dans la diversité de ses manières, fragile et ondoyante, mais constamment marquée du signe de la tendresse : la tendresse en ses multiples états, de la plus satisfaite jusqu'à l'inassouvie, à la froissée, à la mortifiée, est la dominatrice de son âme, et ses ardeurs, ses inquiétudes, ses ironies, ses cruautés, peut-être

ses indifférences elles-mêmes, n'en sont que les formules. Mais, bien qu'elle soit tendre, elle est forte par l'excitation de ses nerfs et il y a en elle une habituelle faculté de résistance, cependant qu'elle a le goût de songer, toujours prête, dans la méditation de sa peine ou de sa joie, à se tourmenter le cœur ou bien à s'exalter l'imagination; et son esprit s'en va, lorsqu'elle est déçue par la brutalité des hommes, vers la tristesse et souvent vers le mal, parce qu'elle est anxieuse à l'excès de donner une consistance à sa tendresse, fût-elle douloureuse et misérable : et, bons et mauvais, ses sentiments se traduisent dans la souplesse de son corps. Telles sont les femmes dont M. Helleu a indiqué la vie, et l'on peut rapprocher de leur geste sobre, pour lui servir de commentaire, l'animation exaspérée de celles qu'a peintes M. Chéret: M. Chéret, dessinant pour appeler les yeux des passants sur les murs de la rue, a usé, avec infiniment de sens, du mouvement forcé et il a représenté dès lors des êtres « forcés », mais il comprend si bien la femme contemporaine qu'il garde dans l'audace de la tenue la distinction du mouvement, et arrive à nous donner, par la nature de son esprit et grâce au choix du modèle, l'impression de la femme telle que nous l'aimons en sa langueur mobile et délicate, alors qu'il eût pu si facilement s'encanailler pour peindre l'enseigne d'un Moulin-Rouge ou d'une Olympia.

La tendresse d'âme de M. Helleu, qui lui a fait percevoir et goûter ce qu'il y a d'essentiel dans la féminité moderne, s'est complu parfois en des recherches accessoires, et il a peint des arbres de Versailles aux feuilles jaunies, des hortensias bleus et des bateaux de Cowes, — vus avec une telle obsession de la femme que cela semble n'avoir été pour lui que trois façons de penser à elle. C'est, aux jours frileusement ensoleillés d'octobre finissant, quelque bassin perdu des jardins du Grand Trianon qu'enserrent des arbres dépouillés déjà, dont les feuilles mortes se balancent en guirlandes sur la couleur sombre et décevante de l'eau, autour de la statue, encore blanche sous le verdissement de l'humidité, d'un Amour mélancoliquement abandonné ; ou quelque longue allée aux hauts feuillages d'or dont la solitude s'éclaire doucement. C'est, en la délicatesse de leurs teintes bleues,

des fleurs d'hortensia, ouvertes dans un épanouissement de vie ou fanées comme si vite elles se fanent dès qu'on ne prend plus soin d'elles, dont la richesse décorative se nuance de mille teintes qui, vers le rose et vers le blanc, pâlissent et se pâment. C'est, sur la mer de Wight en ses clairs bleuissements d'été, les yachts de Cowes, aux immenses ailes blanches sous l'éclat du soleil, qui glissent et se dérobent, promenant leurs joyeuses voiles entre les rives élargies et souriantes de la lente Médina ou se donnant aux horizons de la mer, et qui ont, dans le déploiement de leurs blancheurs, des élégances et des tendresses incroyables. Images diverses qui produisent toutes en nous une même impression fondamentale, parce qu'elles nous atteignent par l'idée avant de nous toucher par les caprices de la forme.

Et après s'être réjoui, comme d'un divertissement, de ces hors-d'œuvre exquis, naturellement l'on revient aux pointes sèches de M. Helleu, maître du geste et du sentiment féminins, en lesquelles sont apparues les séductions simples de la femme, et où s'affirme la beauté de ces êtres élégants qui, dans la sûreté de leur allure, sont, au vrai sens du mot, des femmes à la mode, parce qu'elles nous donnent les satisfactions et les émotions dont a besoin notre goût moderne, avec tant d'acuité que quelques-uns, en ces jours d'une époque finissante, peuvent déjà voir en elles la femme de demain.

ÉTIENNE BRICON

UNE
QUESTION FRANCO-RUSSE
EN ORIENT

L'Orient est un conservatoire du passé. De quelque question qu'il s'y agisse, il faut remonter le cours des siècles pour en trouver l'origine. Que le lecteur ne s'étonne pas si, à propos d'une affaire d'aujourd'hui, nous le ramenons au temps de la prise de Constantinople par les Turcs, et même au delà, aux premiers temps de l'Église chrétienne. La récompense sera de bien comprendre des choses qui se passent sous nos yeux.

***

Lorsque Mohammed II, sultan des Turcs, se fut emparé de Constantinople, en 1453, il se sentit impuissant à organiser l'empire avec ses seuls cavaliers osmanlis. Chez lui, l'admiration du génie grec, fondateur de la nouvelle Rome, l'emportait sur la haine vouée aux Infidèles. Il voulut perpétuer la tradition byzantine et s'en servir pour maintenir les vaincus dans l'obéissance. Délivré du souci d'exterminer ou de convertir à l'islam et de gouverner la foule grecque, il réserverait ses forces pour la défense de sa nouvelle conquête menacée par les Bulgares au nord, par les Perses au sud. Il vou-



lut que le chef spirituel des chrétiens, le patriarche tué dans Sainte-Sophie, eût immédiatement un successeur. Les Grecs, libres dans leur choix, nommèrent un moine, Georges Scholarius, qui prit le nom de Gennadios II. Alors on vit le plus étrange des spectacles dont l'histoire de Constantinople ait gardé le souvenir. Au lendemain de la prise de la ville, le conquérant islamique, entouré de janissaires, se rendit à l'église des Bienheureux, au quartier des Blaquernes. Et, avec toute la pompe des empereurs, avec le cérémonial en usage à Byzance, il consacra le patriarche.

Le même jour, une charte garantissait la liberté religieuse des Grecs et réglait leur constitution civile. Le patriarche de Constantinople devenait le chef direct de la nation grecque. Absolu au spirituel, son pouvoir était, au temporel, à peine limité par le droit de vie et de mort que le Sultan gardait sur ses sujets. Sa juridiction connaissait de toutes les questions d'état civil, des legs et testaments, des vols et des délits de peu d'importance. Il administrait ses propres biens et ceux du clergé, sans contrôle, n'étant responsable, vis-à-vis du souverain, que de la rentrée du *Kharadji*, ou impôt personnel sur les non-musulmans. Sans intervenir dans cette justice indépendante, les officiers ottomans, civils et militaires, veillaient à l'exécution des sentences.

Suivant ses habitudes d'esprit et ses conceptions de prince musulman, Mohammed considérait la population grecque, non comme un être politique, mais comme une nation religieuse. Le *Roum milleti* de ses firmans, c'est le peuple des Roumis ou chrétiens de la confession dite orthodoxe. Ils sont groupés sous le gouvernement du patriarche, comme, sous la bannière de l'islam, sont confondus les croyants de toutes races, blancs et nègres.

Avec le progrès de la puissance ottomane, le *Roum-milleti* s'étendit et le patriarche vit grandir sa souveraineté temporelle. Lorsque les Turcs eurent laissé se reformer les églises de Syrie, de Palestine et d'Égypte, il fut un pape de l'Orient. Destinée singulière de ce grand siège ecclésiastique de Constantinople ! Glorieux au temps des premiers empereurs byzantins, il était le rival du siège de saint Pierre. Les empereurs de la nouvelle Rome avaient intérêt à élever leur

évêque au niveau et même au-dessus de l'évêque de l'ancienne Rome. Cette prétention et les querelles théologiques avaient amené, au XIe siècle, le schisme des deux Églises d'Occident et d'Orient. Le patriarche œcuménique de Constantinople était devenu le pape de l'Orient, mais la décadence de l'empire, les conquêtes des Arabes, la destruction des Églises d'Orient avaient singulièrement restreint le domaine de son autorité. Et voici que la conquête turque lui rendait un empire spirituel. A l'arrivée de Mohammed II, le diocèse patriarcal était réduit, comme l'empire, à Constantinople et à ses environs : grâce aux Turcs, il s'étendra par delà les frontières byzantines.

Au XVIe siècle et jusqu'à la paix de Carlowitz, à la fin du XVIIe, le patriarche, le *Roum-bachi* (chef des Roumis) fut un très grand seigneur, de qui la juridiction s'étendait sur la Roumélie, l'Asie Mineure, la Macédoine, la Grèce, l'Archipel, la Moldavie, la Valachie, les pays bulgares et serbes et une partie de l'Albanie. Les diocèses d'Égypte, de Syrie et de Palestine fournissaient en outre au *Roum-milleti* l'apport de plusieurs centaines de mille sujets arabes chrétiens.

Le quartier du patriarche, le Phanar (en français, phare), devint un centre politique de la plus grande importance. Une noblesse italo-grecque, survivance de la Byzance impériale, y résidait, et ces « phanariotes » furent les fonctionnaires indispensables de la Sublime-Porte, sans cesser de suffire à toutes les charges, à toutes les dignités et à toutes les intrigues du patriarcat. Le Phanar et les phanariotes restèrent longtemps les maîtres incontestés de l'Église chrétienne dans l'empire ottoman. Dans le diocèse des trois patriarches du Sud, comme dans celui, bien plus vaste, du siège œcuménique, sur les Hellènes, les Slaves, les Moldo-Valaques, les Albanais et les Arabes, régnaient des évêques grecs autoritaires, durs, cupides. Seuls les Bulgares parvinrent à conserver leur haut clergé national jusqu'en 1770, au travers de luttes acharnées. La victoire resta au Phanar, qui fit exiler d'un coup sept prélats slaves au mont Athos et remplaça en quelques années tous les autres par des Grecs.

Ainsi, les privilèges religieux du *Roum milleti* avaient été accaparés au seul profit d'une race. Avec la charte du con-

quérant, l'hellénisme intransigeant était né. Il avait pour chef naturel le patriarche de Constantinople. Slaves, Valaques, Albanais et Arabes chrétiens s'estimèrent heureux, il est vrai, de pouvoir pratiquer librement leur culte sous l'égide du chef des Roumis, et cet avantage l'emporta souvent sur les inconvénients d'une sujétion absolue.

Les premières révoltes coïncidèrent, dans notre siècle, avec l'éveil des nationalités. Une lente désagrégation du pouvoir phanariote allait s'accomplir. Elle commença, chose curieuse, par une scission dans l'hellénisme lui-même. L'Église du jeune royaume de Grèce fut fondée en 1833, après quelques années de lutte. Mahmoud II avait détruit la noblesse phanariote, qui avait été l'instrument presque inconscient de la régénérescence de la Grèce. Le patriarcat se trouva ainsi privé de sa garde d'honneur. Puis, les campagnes victorieuses des Russes apprirent aux orthodoxes qu'ils avaient, hors des frontières de l'empire, un défenseur orthodoxe contre le Turc et, au besoin, contre le Phanar. Les guerres du siècle et la diplomatie des puissances ont créé des États avec les dépouilles du Sultan, et des Églises avec celles du patriarche. Dix Églises unies composent aujourd'hui l'orthodoxie orientale. Les unes sont autocéphales, c'est-à-dire légalement indépendantes, tout en restant fidèles au dogme ; elles ne doivent au patriarche que l'hommage du premier rang parmi leurs chefs : *primus inter pares*. Ce sont, dans l'ordre honorifique obligé, celles de Russie, de Grèce, de Serbie et de Roumanie. Celle du Monténégro, autocéphale de fait, ne l'est pas de nom ; l'évêché de Carlowitz, isolé en Autriche, est également autocéphale en fait, sinon en droit. Quant aux patriarcats d'Alexandrie, Antioche et Jérusalem, le Phanar, qui ne peut leur dénier le titre d'« autonomes », leur refuse celui d'« autocéphales ».

Entre ces Églises « unies », l'union est plus apparente que réelle. Il n'y pas officiellement de communication entre elles, elles n'ont pas de concile commun. Quelques différences de doctrine les séparent, mais, surtout, de vives antipathies de races et des conflits politiques. Toutes, à l'exemple de la Russie, qui y trouve son avantage — nous verrons pourquoi, — affectent de reconnaître la primauté honorifique du

patriarche et le considèrent comme une sorte de gardien du dogme. Mais le Phanar ne se fait pas d'illusions sur la profondeur et la sécurité d'un tel attachement. Il a perdu l'espoir de jouer désormais un rôle vraiment œcuménique et de grouper sous son pouvoir réel tant d'aspirations diverses. Flagorné sans cesse, il n'en est pas moins combattu de toutes parts sur le terrain national. Car un formidable adversaire lui est né. Le slavisme, confondu avec la politique de la Russie, l'enferme dans un cercle de plus en plus étroit. Le patriarche est menacé de n'être plus que le chef de l'hellénisme en Turquie.

***

L'Église russe avait vécu sous la dépendance étroite du patriarcat œcuménique jusqu'au XIe siècle, époque où Jaroslaw Ier, grand-duc de Moscovie, prétendit à nommer lui-même le métropolitain de Kiew. Dès lors, la lutte fut continuelle autour de ce droit, avec de brèves périodes de répit. Après la prise de Constantinople par les Turcs, Ivan III, dernier grand-duc de Moscovie, époux d'une petite-fille de Michel Paléologue, se déclara l'héritier des empereurs. Il orna ses palais de l'aigle à deux têtes et, comme l'empereur, réunit des conciles. Un siècle plus tard, en 1588, le patriarcat de Moscou était fondé. Pierre le Grand le supprima; il informa de cet acte « Sa Toute Sainteté » le patriarche, qu'il appelle respectueusement « le premier suprême pasteur de l'Église et notre père spirituel ». Mais il avait remplacé le patriarche par un synode tout à sa discrétion et s'était fait le chef de son église. Ce contraste entre l'acte d'affranchissement du souverain russe et sa soumission à la suprématie d'honneur du patriarche, caractérise la politique des tsars jusqu'à nos jours. Maîtres absolus chez eux, ils ont gardé toutefois une place dans l'orthodoxie orientale, et, par là, possesseurs dans l'empire turc d'une influence sans cesse croissante, il leur sera possible un jour de se servir de la masse de leurs coreligionnaires contre les Turcs. — « Le Synode, écrivait encore Pierre le Grand, demandera quelques bons conseils. » Il restait libre de ne pas les suivre et ne fut jamais soumis

qu'en paroles. L'Église russe ne reconnaît autre chose, selon les expressions d'un procureur du Saint-Synode, que « le lien de foi et d'amour qui l'unit inviolablement aux autres communions orthodoxes de l'Orient ».

La première manifestation de slavisme dans le domaine du patriarcat de Constantinople fut faite, en 1860, par les Bulgares, qui réclamèrent une Église nationale et indépendante. La tyrannie du haut clergé grec justifiait cette prétention ; toutefois, les pays bulgares n'étant pas encore affranchis, le Phanar se défendit dix ans durant. Mais la diplomatie russe travaillait à Constantinople avec l'aide des représentants de l'empire français, dévoués aux jeunes nations. En 1870, Abdul-Aziz fonda l'exarchat bulgare, créant une enclave indépendante dans la juridiction patriarcale. Impitoyablement, le Phanar excommunia la nouvelle Église. Il avait réuni à cet effet, en 1872, un concile de prélats grecs qui condamna le principe des nationalités. Excommunication et condamnation vaines. L'exarchat dure toujours ; les âmes simples se sont accoutumées à vivre hors du giron de la sainte mère œcuménique en ne voyant pas tomber du ciel le châtiment prédit; la propagande exarchiste, libre de toute contrainte hellénique, travaille à l'aise en terres ottomanes. Il existe donc une église schismatique bulgare, qui a repris sa vieille liturgie slave, ne prononce pas le nom du patriarche dans ses prières et ne dépend que d'elle-même.

Aujourd'hui, le Phanar se défend de son mieux. Habilement il nomme un évêque bulgare à Smyrne, diocèse grec, séparé par une mer des foyers de slavisme, mais il ne reconnaîtra pas, en Macédoine, les évêques slaves que le Sultan investit par ses bérats. Leur accorder droit de cité dans l'Église, ce serait ouvrir la porte à la race menaçante; elle accéderait au Saint-Synode, pour l'envahir bientôt et prétendre au siège œcuménique : ce qui est le désir de la Russie. Mais l'exarchat bulgare gagne du terrain. Il possède aujourd'hui huit diocèses ou éparchies en pays ottomans et en réclame quatorze en Macédoine et dans le vilayet d'Andrinople. La Serbie, quand elle n'est pas distraite de sa tâche nationale par l'anarchie où la jette périodiquement son triste sire détrôné, travaille aussi avec vigueur sur le sol de ses

anciens empires, en Vieille-Serbie et en Macédoine. Elle a des métropolitains à Prizrend et à Uskub. Elle entretient à grands frais des écoles et des agents le long du Vardar et en Chalcidique. Périodiquement elle réclame du Sultan, soit la reconnaissance de sa nationalité en Turquie, soit la reconstitution de son patriarcat d'Ipeck, contemporain de Douschan et anathématisé déjà par le pontife byzantin au moyen âge. Les foudres patriarcales n'effraient plus les peuples du Balkan.

Selon les nécessités ou les hasards de la politique, la Russie encourage les entreprises de l'une ou de l'autre de ses petites sœurs du Sud, toujours prêtes à s'entre-dévorer à propos de la Macédoine. L'immoralité du haut clergé grec lui a toujours été un bon prétexte. Elle l'incriminait déjà lors de la fondation de l'exarchat bulgare, elle l'incrimine encore aujourd'hui chaque fois que se présente une question de politique religieuse. Très fidèle néanmoins aux formules polies de Pierre le Grand, elle ne ménage pas les marques de respect à « Sa Toute Sainteté ». Le Phanar doit à la munificence des tsars une partie de ce qui lui reste de sa pompe antique. Il n'est pas une paroisse, même exiguë, à qui Pétersbourg n'envoie des objets de piété et des ornements d'église. Lorsque la foi grecque, la plus superficielle qui soit peut-être au monde, petite flamme trop légère, est menacée d'une extinction totale, la Russie ne craint pas de réveiller un zèle assoupi par une large distribution d'ouvrages pieux composés et imprimés en langue grecque à Moscou. Certes le Phanar est encore peuplé de fins politiques auxquels ce double jeu paraît clair; mais ils ne sont pas tous plus désintéressés que ne furent leurs ancêtres de la grande époque. Inquiet, dépérissant, que peut faire le patriarche? En 1872, Clément VIII n'a pas hésité à proclamer le schisme bulgare, et, si quelques-uns de ses successeurs n'ont pas été aussi intransigeants que lui, la résistance du Phanar reste inébranlable. En 1897, monseigneur Anthyme VII a dû se retirer devant les colères du Saint-Synode pour avoir pactisé avec le gouvernement serbe dans une question épiscopale.

Le rôle de la Sublime-Porte est fort embarrassé. En 1870, les ministres libéraux d'Abdul-Aziz donnèrent des éparchies aux Bulgares au nom du principe des nationalités alors en

faveur. Abdul-Hamid s'est laissé arracher de nouvelles concessions sur le même terrain, tantôt par les menaces de Stamboulof soutenu par la Triple-Alliance, tantôt par les flatteries du prince Ferdinand soutenu par la Russie, tantôt par la Russie elle-même opposant par alternatives les Bulgares aux Serbes et les Serbes aux Bulgares. Le Sultan, n'ayant jamais d'autre souci que sa défense personnelle, cherche à jouer au plus fin avec le patriarche, avec le Balkan et avec la Russie. Il gagne ainsi la fin du jour en prenant aux uns ce qu'il donne aux autres, pour rendre ensuite aux premiers la dépouille des seconds. Ainsi chacun a sa part de bonheur et de peines. Le Sultan n'a pas su ni pu défendre une des plus grandes institutions de ses ancêtres : il a abandonné le protectorat de l'Église d'Orient. Sous son règne, l'élément étranger s'y sera introduit en masse, menaçant, sous le couvert d'une simple question religieuse, l'avenir même de l'empire ottoman.

Un fait, un petit fait administratif, presque une simple formalité, la demande adressée par le synode d'Antioche au Sultan à l'effet d'obtenir son bérat d'investiture à un nouveau patriarche de race syrienne, a jeté une lumière subite sur un nouveau procédé de désagrégation dans l'Église grecque. On y voit en même temps quels intérêts multiples seraient en jeu si la succession de l'hellénisme venait à s'ouvrir en Turquie.

⁂

Le concile de Nicée de l'an 325 avait établi la prééminence, dans l'Église, de quelques sièges épiscopaux[1]: Rome fut la métropole de l'Occident, Antioche celle de l'Orient, Alexandrie celle d'Afrique. A la fin du IVe siècle, l'évêque de Constantinople fut élevé au rang de patriarche[2]. Peu après fut fondé le patriarcat de Jérusalem.

Pour comprendre la constitution canonique de l'Église chrétienne primitive et de l'Église orthodoxe moderne, il faut se souvenir d'un canon du deuxième concile, disposant que « les évêques ne doivent pas s'immiscer dans les affaires de

1 Adolphe Avril, *Documents relatifs aux Églises d'Orient.*

2 Confirmé par Justinien : Novelle 131.

l'Église, hors de leur juridiction, ni confondre les Églises ». L'Orient n'a jamais oublié ce canon; il a toujours défendu l'autonomie de ses Églises contre les prétentions des papes à l'absolutisme et il n'a reconnu au patriarche de Constantinople qu'une primauté d'honneur. L'affranchissement ecclésiastique de la Russie, de la Grèce, de la Serbie et de la Roumanie marquent les étapes d'un retour à ce principe.

Les patriarcats d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, eux aussi, tentent de réagir contre l'autorité phanariote. C'est une évolution commencée, qui montre toute la difficulté de concilier les droits du siège œcuménique de Constantinople, reconnus par le firman de Mohammed II, et ceux des patriarches reconnus par des « hatts » impériaux plus récents. Les sultans ont donné un chef unique aux orthodoxes, mais en même temps ils n'ont cessé de reconnaître l'indépendance de chacun des patriarches dans leurs bérats d'investiture.

Les synodes permanents d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem possèdent de toute antiquité le privilège de nommer leurs patriarches. Du temps de sa grande puissance, le Phanar leur imposait un prélat, choisi dans le diocèse de Constantinople. En 1843, le synode de Jérusalem voulut reprendre ses antiques prérogatives. Depuis lors, le Phanar a donné une autre forme à ses exigences. Il propose au synode une liste de trois candidats, choisis sur toute l'étendue du territoire ottoman. Les synodes, au contraire, prétendent restreindre les droits d'éligibilité aux évêques de leurs propres Églises et écarter toute ingérence de Constantinople dans les élections.

C'est la matière et le fond du débat qui vient de se terminer par le triomphe éclatant des tendances autonomes de l'Église d'Antioche sur l'absolutisme phanariote.

Le 7 janvier 1898, monseigneur Spiridion, patriarche orthodoxe du titre d'Antioche, résidant à Damas, donna brusquement sa démission. Il cédait devant une émeute conduite avec art jusqu'en sa présence, dans son église cathédrale. Dès son avènement, du reste, sa situation avait été difficile et, depuis plusieurs années déjà, ses prédécesseurs étaient sourdement combattus par leurs synodes.

L'Église d'Antioche compte à peu près cent cinquante mille

fidèles, dont les neuf dixièmes de race syrienne. Trois évêchés seulement ont une population en majorité grecque. Naguère, les membres du haut clergé étaient tous des Hellènes, mais, depuis dix ans, plusieurs d'entre eux ont été remplacés par des Arabes. La Russie, devenue très active dans ces régions, y reprend sa tactique bulgare et macédonienne. Réveillant le sentiment national syrien, elle s'assure petit à petit de solides influences parmi les dignitaires religieux. Le synode comprend, d'ores et déjà, six évêques arabes et un hellène gagné à leur cause, soit sept membres dévoués à la Russie contre trois Hellènes purs. Il était donc en forces pour faire cabale contre le patriarche grec, avec l'espoir de le remplacer par un indigène. — Monseigneur Spiridion crut prudent de se réfugier dans un couvent, sur les terres de son voisin de Jérusalem. Car l'affaire avait été chaude et une grande exaltation régnait parmi les orthodoxes de Damas. Le consul de Russie, un peu trop démasqué, n'osa pas tenter la fortune d'une réélection immédiate. Il gagna du temps et, pour donner le change à l'opinion du Levant, un Grec, monseigneur Germanos, fut nommé *locum tenens* et chargé de l'intérim.

Cependant, la diplomatie russe travaillait à Constantinople.

En mai 1898, le gouverneur général du vilayet de Syrie, Nazim pacha, remit au synode un iradé impérial lui enjoignant de choisir un patriarche parmi les évêques du territoire d'Antioche. Le comité électoral, chargé de dresser la liste des candidats, en élimina soigneusement les noms grecs. D'où conflit avec monseigneur Germanos, que le synode s'empressa de destituer et de remplacer par un Arabe, monseigneur Malatios Dumani. Une première phase de la lutte se déroule autour de ce *locum tenens* que le Sultan reconnut au bout de dix mois seulement, en mars 1899, donnant une fois de plus raison à la Russie. L'iradé ordonnait de procéder à l'élection patriarcale sans retard et consacrait la déchéance des candidats de l'hellénisme. Aussitôt le patriarche de Constantinople, monseigneur Constantin, organisa la résistance. Ses pairs de Jérusalem et d'Alexandrie s'étant joints à lui, il fit parvenir à la Sublime-Porte une protestation catégorique. Puis il s'adressa directement au grand vizir et, enfin, au Sultan lui-même. Ses

démarches obtinrent un certain succès. Contre-ordre fut donné au synode en avril. Une nouvelle liste devait être établie et devait accueillir les candidats étrangers au patriarcat d'Antioche, ceux, entre autres, que proposait le siège œcuménique. La Porte, usant alors du droit d'élimination qu'elle s'arroge en pareil cas, n'aurait eu, pour plaire au Phanar, qu'à rayer d'un trait de plume tous les noms arabes. Mais, à ce moment, un très grand personnage russe se trouvait à Damas en tournée d'inspection des écoles subventionnées par la société de Palestine. Les évêques arabes, forts de son appui moral, élurent, non pas, il est vrai, monseigneur Attalah, candidat des agents russes, mais le *locum tenens* lui-même, vieillard timide et inoffensif, et ils lui donnèrent un coadjuteur énergique, élevé en Russie. Ils n'avaient pas voulu désobéir trop ouvertement au gouvernement turc ; il leur suffisait d'avoir sauvé le principe de la nationalisation en élisant un Arabe, monseigneur Malatios Dumani.

Restait à obtenir le bérat d'investiture pour titre. La diplomatie russe y travailla à Constantinople pendant neuf mois. Pour vaincre la résistance du Sultan, il fallait, avant tout, endormir celle des puissances intéressées. Ce fut là, sans doute, la partie délicate de la tâche de l'ambassadeur moscovite. Enfin, le 5 novembre 1899, la Sublime-Porte reconnut officiellement l'élection. A Damas, on s'empressa de préparer la cérémonie d'intronisation qui s'accomplit au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Dès la veille, comme pour renforcer la signification de ces événements, les quatre évêques hellènes du patriarcat d'Antioche quittaient ostensiblement la ville. L'hellénisme était vaincu, le parti arabe triomphait et, bien plus encore, la Russie.

***

Mais l'action de la Russie ne se borne pas à la Syrie ; étape par étape, elle se rapproche de Jérusalem, et la France ne peut pas ne point s'en préoccuper. La République a recueilli l'héritage d'une politique religieuse de trois siècles et demi. Sans remonter à Charlemagne et à Haroun-el-Raschid,

ni même aux Croisades, il faut se souvenir des privilèges accordés en 1535 à François Ier par Soliman. Ces « capitulations », maintes fois renouvelées dès lors, reconnurent le roi de France comme seul protecteur des Latins, et ses représentants acquirent un droit de juridiction sur tous les religieux catholiques établis dans le Levant.

Le groupe le plus ancien de ces religieux est celui de la Custodie de Terre-Sainte, ou des Franciscains chargés par les papes de la garde des sanctuaires. C'est pour la Custodie, et avec elle, que la France a lutté en Orient depuis le XVIe siècle, c'est par la Custodie qu'elle a fondé le latinisme et maintenu sa propre situation religieuse en Palestine.

Les Franciscains ont été ses pionniers infatigables. Lorsque, en 1757, l'ambassadeur, marquis de Vergennes, fit énumérer dans un firman tous les sanctuaires latins, on put mesurer la distance parcourue depuis 1604, date de la remise du Saint-Sépulcre aux Franciscains. Patiemment, la France avait obtenu le retour à la catholicité de la plupart des monuments de l'église primitive, et, pour le christianisme, le droit de prier en paix dans les lieux sanctifiés par la vie du Christ, sa passion et sa mort. Sur ces conquêtes pacifiques, elle avait établi dans le Levant sa gloire et sa richesse. Aujourd'hui encore, le bon renom de la France parmi les populations orientales et ses intérêts positifs sont liés à son œuvre historique au point qu'elle ne saurait l'abandonner sans être moralement et matériellement diminuée.

Mais, depuis le beau temps du marquis de Vergennes, les privilèges de la France aux Lieux-Saints ont été maintes fois battus en brèche par l'ennemi traditionnel du latinisme, le patriarcat orthodoxe de Jérusalem. Dix-neuf ans après la cession du Saint-Sépulcre à l'église romaine, les Grecs avaient su obtenir des firmans à leur avantage. Pendant tout le XVIIe siècle, les deux confessions se disputèrent avec acharnement la faveur des sultans, et les principaux sanctuaires ne firent que passer de l'une à l'autre. Victoire restait en 1740 aux Latins, qui permirent généreusement à leurs adversaires d'officier sur leurs propres autels. Mais la seconde moitié du XVIIIe siècle fut déplorable pour la politique religieuse de la France. Chaque période de refroidissement entre la

France et la Turquie est marquée par une spoliation des Grecs, admirables sujets des sultans, toujours prêts à l'acte de fidélité dont on tire salaire. Le traité de paix du 6 messidor an X (25 juin 1802) amena un revirement en faveur des Latins et poussa les Grecs aux dernières extrémités. En 1808, ils mirent le feu à la basilique de Saint-Sépulcre et, profitant du désordre de l'incendie, pillèrent les tombeaux des rois latins, dont ils dispersèrent les os. En suite de ces hauts faits, la Sublime-Porte les autorisa à reconstruire la grande coupole élevée aux frais de Charles-Quint et de Philippe II. Cinq grands sanctuaires latins passèrent entre leurs mains à cette époque; ils en avaient obtenu plusieurs autres déjà dans les années précédentes. Et leurs ambitions ne furent pas rassasiées. Aujourd'hui encore, malgré les firmans de 1853 et l'article 62 du traité de Berlin établissant le *statu quo* dans les Lieux-Saints, les Grecs visent à tout, réclament tout et, lorsqu'ils le peuvent, accaparent tout.

Les mœurs introduites par ces luttes autour des sanctuaires sont abominables. L'envie et la haine se cachent sous l'apparence d'une grande dévotion pour les objets sacrés. Moines grecs et moines latins se houspillent sans cesse, parfois jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les champions de la Custodie et ceux du patriarcat sont d'une égale âpreté, mais, tandis que les premiers se bornent à défendre leurs droits anciens, les seconds se créent des droits nouveaux par force et par fraude. Si les textes font foi contre eux, ils produisent un firman négligé par les chroniques et dont jamais personne n'entendit parler. Ainsi, leur système a pour base une capitulation accordée par le kalife Omar à Sophronius, patriarche de Jérusalem, après la prise de la ville en 637, qui est un faux. Aux prétentions d'avoir pour eux les traités, ils ajoutent celle d'être les seuls héritiers de sainte Hélène, fondatrice des basiliques de Jérusalem et de Bethléem. Mais le pèlerinage de la mère de Constantin le Grand remonte à l'an 326 et le schisme est de 1054. Enfin, au-dessus de toutes les traditions, les Grecs ont établi un droit du fait accompli à la portée du fatalisme des hommes d'État turcs qui, volontiers, le sanctionnent. On pourrait l'appeler un droit de brigandage. Tout ce qui est saisi par une des parties devient sa légitime propriété. Le

moine qui réussit à balayer un couloir réservé à l'ennemi devient ainsi un conquérant. A tout jamais le couloir sera balayé par les frères de cet usurpateur; bientôt ils y installeront une chaise, ils y cloueront un tapis et des tentures, puis ils apporteront nuitamment un autel et invoqueront l'usage en vertu duquel le couloir sera devenu leur propriété. Une autre fois il s'agira d'un lustre ou des sonnettes de nuit suspendues derrière la porte de l'église du Saint-Sépulcre, dans la loge du portier turc. Il arrive que les moines grecs s'improvisent maçons pour murer, en une nuit, la porte latine d'un sanctuaire, et on les retrouve, le lendemain matin, le poing menaçant, à défaut d'armes, devant leur œuvre illicite. Et ces guerres au lutrin ne se bornent pas à l'odieux tumulte d'une troupe de moines braillards. En 1847, le vol de l'étoile d'argent, scellée dans la grotte de la Nativité, fut la cause d'une lutte qui devait se dénouer sous les murs de Sébastopol. Cent fois le sang a souillé les saintes marches; des moines franciscains et grecs sont morts dans ces bagarres inouïes qui déshonorent les grandes églises.

La plus caractéristique des querelles actuellement engagées a pour motif un droit de passage. On pénètre dans la grotte de la Nativité à Bethléem par deux escaliers; celui du sud appartient aux Grecs et celui du nord aux Latins. Or, une nuit de Noël, en 1895, les moines grecs s'engagèrent processionnellement dans l'escalier nord au retour de la messe. Les Franciscains, qui veillaient, leur barrèrent la route; il y eut bousculade, pugilat et intervention de l'armée ottomane. En 1897, nouvelle tentative, et, une fois de plus, sans les soldats turcs, le combat eût été sanglant. Depuis lors, chaque année, le lendemain de la Noël grecque, qui tombe à notre Épiphanie, le télégraphe porte dans le monde entier des nouvelles de cet escalier sur lequel se joue, et se dénouera bientôt peut-être, une partie que les chancelleries suivent avec gravité et attention. Le consul général de France, dans les périodes où le gouvernement républicain est soucieux de ses intérêts en Palestine, ne manque pas d'intervenir en faveur des Franciscains et de leurs droits séculaires. Lorsqu'il a fait couper trente centimètres d'un balcon grec empiétant sur le parvis du Saint-Sépulcre ou reconquis un droit de balayage usurpé,

il peut être content de lui. Car ces infiniment petits sont, aux Lieux-Saints, d'une importance qu'il est difficile d'expliquer, tant est acharnée et mesquine la lutte des Grecs et des Latins.

***

Si l'on n'avait affaire qu'aux Grecs, les Latins viendraient à bout des difficultés; ce ne sont pas des adversaires redoutables. Il n'y a, dans ce clergé orthodoxe de Jérusalem qu'ignorance en bas, démoralisation au sommet et cupidité partout. Les couvents sont pleins de moines paresseux par qui la piété des pèlerins est hideusement exploitée. Cette bohème ecclésiastique, maîtresse en tracasseries, n'est guère capable de s'organiser pour de grandes luttes. Mais, à Jérusalem comme à Constantinople, la Russie veut gouverner l'église orthodoxe; comme à Constantinople, elle est pour le clergé grec l'alliée qui veut devenir maîtresse. Et le clergé se laisse faire, par faiblesse. Chaque jour voit disparaître un peu de ce qui lui reste de prestige. Or, en calculant la somme de patience et de volonté dépensée dans tout cela par les agents russes, leur victoire paraît certaine.

L'article 7 du traité de Kütchük-Kaïnardji, en 1774, accordait aux ministres des tsars le droit de faire des « représentations » à Constantinople en faveur de l'église chrétienne d'Orient et de ses desservants. Déjà Pierre Ier avait obtenu, après Passarowitz, un droit de libre pèlerinage pour les Russes. Ce furent les principes d'un protectorat qui voulut être fondé à l'exemple de celui de la France, mais qui n'obtint jamais d'autre sanction. En 1840, le traité de Londres avait encouragé les prétentions russes. Le prince Menchikoff, lors de sa célèbre mission à Constantinople, en 1852, réclamait des droits sur les orthodoxes égaux à ceux de la France sur les Latins. Le traité de Paris, dans lequel le vainqueur se montra si étrangement indifférent à ses propres intérêts aux Lieux-Saints, substitua néanmoins une sorte de droit solidaire des Puissances à celui que la Russie avait rêvé de conquérir pour son compte. A la veille de la guerre de Crimée, M. Thouvenel, le futur ambassadeur de France à Constanti-

nople, s'étonnait que l'on ne comprît pas à Paris que l'établissement de son protectorat aux Lieux-Saints était pour la Russie une « question de vie ou de mort ». Traitée avec ménagements par l'empereur des Français, la Russie ne désespéra point dans la défaite. Elle a pu poursuivre lentement et méthodiquement sa revanche.

Dans la voie où elle est engagée, pourrait-elle, d'ailleurs, faire un pas en arrière? Elle a dépensé trop d'efforts, d'argent et de foi. Un élan national la soulève, elle cède aux entraînements de son âme religieuse et marche, avec force, à la conquête de l'Église d'Orient qui, dans les mains des Grecs légers, lui est un objet de scandale. Elle va à Jérusalem pieusement, sous la croix, et sa campagne de Syrie n'est qu'un mouvement enveloppant d'une de ses colonnes en marche vers la Ville Sainte. Un monde nouveau s'élance à la nouvelle croisade, un monde fanatique, ignorant en toute sincérité les obstacles, même ceux qu'une alliance politique soulève sur son chemin.

Au lendemain de la guerre de Crimée, le ministère russe des Affaires étrangères institua une *Commission de Palestine* dépendant de son département asiatique. Elle avait pour tâche l'étude des questions d'Église et le développement du pèlerinage moscovite. Cette commission fonda les premiers établissements russes à Jérusalem, le consulat, l'église, l'hospice, et les entretint mal. L'argent manquait et le caractère officiel de l'œuvre en gênait le développement. Pendant ce temps, le monde religieux russe s'impatientait, l'initiative privée agissait, plus puissante que l'action gouvernementale. La *Société de Palestine* fut fondée en 1882, sous le patronage du grand-duc Serge ; elle se dit sans caractère et sans intentions politiques, mais les membres de la famille impériale, le haut clergé et les hauts fonctionnaires y sont entrés, ses inspecteurs sont parfois de très grands personnages dans l'État, les consuls lui rendent des services signalés. Société religieuse, elle représente une grande diversité de groupes, de partis et de tendances ; l'élément vieux russe domine dans ses conseils et, pourtant, des esprits très avancés lui consacrent leur dévouement. Il est difficile de distinguer les cas où le gouvernement la subit de ceux où il la dirige. Ses richesses

sont sans limites, car elle puise dans l'inépuisable fonds de la piété russe. Jusqu'en 1890, elle dépensait cent cinquante à deux cent mille roubles chaque année[1]. Depuis, ses charges ont dû augmenter dans la même proportion que ses œuvres qui ont triplé. Tout le monde lui donne, le grand seigneur sa grosse souscription et le paysan son obole. Et si jamais elle faisait un appel pressant, c'est par millions de roubles que l'argent affluerait.

La Société de Palestine protège l'orthodoxie russe aux Lieux-Saints et entretient en Russie le culte de la Ville Sainte, Jérusalem. Elle organise le pèlerinage national ; elle donne aux orthodoxes de Palestine et de Syrie une éducation moscovite ; elle envoie des missions scientifiques dans tous les lieux où une tradition chrétienne est enfouie, et publie des rapports, brochures et livres qui sont répandus à profusion en Russie. Elle soulage la souffrance légendaire du pèlerin, dont les contes russes parlent de si touchante manière. Elle a forcé les Compagnies de chemin de fer et de bateaux à baisser leurs prix et à améliorer l'ordinaire des voyageurs. Pour trente francs, le moujik est transporté à l'aller et au retour ; pour vingt francs, il est logé et nourri pendant quinze jours à Jérusalem dans les asiles de la Société. Ajoutez vingt francs de frais de piété et d'aumônes et trente pour apaiser la soif d'argent des moines grecs. Avec cent francs, un paysan russe peut accomplir son pèlerinage. La France, la plus fidèle des nations catholiques, débarque en Palestine à peine huit cents pèlerins par an ; la Russie, dix mille.

Sur le pont d'un bateau, dans la Méditerranée orientale, un groupe de moujiks, debout, prie du matin au soir devant des icones suspendus au mât. Ils viennent du gouvernement de Kiew, d'un village dont ils taisent le nom ; sur la route de la Terre-Sainte, ils veulent tout oublier. Un voyageur s'approche et les interroge sur les paysages aperçus, la Mer Noire, le Bosphore, les côtes de la Grèce et de l'Égypte. Et le plus vieux répond avec une grande simplicité : « Nous n'avons rien vu, nous allons à Jérusalem et nous prions tout le temps. » La Russie en est à l'état religieux du moyen âge,

1. Rapport sur l'activité de la Société de Palestine de 1882 à 1890.

à l'état d'esprit de la Croisade. A Jérusalem, sa nouvelle puissance se reconnait dès le premier coup d'œil. Les coupoles de la cathédrale russe, au point culminant du haut faubourg moderne, émergent de l'imposant quadrilatère formé par l'évêché, l'hôpital, le consulat et l'asile des pèlerins. La « maison russe » peut loger jusqu'à deux mille personnes ; ses jardins et ses cours contiendraient des foules derrière leurs hautes murailles. Les citernes sont les plus vastes de la contrée. Sur un autre côté, la tour vertigineuse et pointue du mont des Oliviers domine toute la Judée. Il s'agit de faire grand, solide, visible surtout : il y a un badigeon russe dont l'œil se souvient. Les lieux de prière, les couvents et les asiles se multiplient, à Gethsémani, à Saint-Jean-de-la-Montagne, à Nazareth et dans toute la Galilée. Ils entourent les sanctuaires d'un cercle de plus en plus étroit et, souvent, leur opposent une sorte de concurrence. Cependant, la Russie ne possède pas en propre un vrai sanctuaire et n'a pas même une chapelle dans les grandes basiliques. Il y a deux ans, pour la première fois, des prêtres russes ont participé à l'office, au Calvaire, un jour de grande fête. On prétend que les moines abyssins, qui meurent de faim auprès du Tombeau du Christ, seraient disposés à vendre à l'Église moscovite leur chapelle du Saint-Sépulcre. Ce sont là de petites satisfactions pour la Russie ; il n'est pas étonnant qu'elle en cherche de plus grandes et veuille que l'on tienne compte de sa situation aux Lieux-Saints.

En Syrie, la question change de face. Là, plus de sanctuaires, mais des populations à gagner. La Russie tient le synode à sa merci par les évêques arabes et le patriarche qu'elle a fait nommer. Les évêques, de leur côté, sont attachés à leurs protecteurs par des illusions nationales et surtout par des intérêts matériels. La Société de Palestine consolide volontiers leurs bénéfices ; ils lui abandonnent leur casuel en échange d'une somme au moins égale, versée d'avance. C'est la plus complète dépendance, mais la sécurité du lendemain. La grande œuvre de la Société de Palestine en Syrie, ce sont les écoles. Elle l'a commencée prudemment et l'a poursuivie, presque clandestinement, jusqu'en 1893. Depuis trois ans, elle est en plein essor et la Sublime-Porte a cru devoir protester

pour la forme. La Société gouverne plus de deux cents écoles qu'elle a fondées ou relevées en Palestine et en Syrie ; elle en subventionne un nombre difficile à évaluer. Peu à peu, en vertu d'un arrangement plus ou moins secret, le patriarche de Jérusalem lui remettra tout le soin d'instruire son troupeau ; celui d'Antioche ne manquera pas d'accorder la même confiance aux promoteurs de sa candidature.

L'enseignement de la langue russe est l'objet principal de l'école patronnée par la Société. Jusqu'ici, l'étude du français couronnait toute éducation syrienne un peu relevée ; les raisons pratiques y contribuaient avec les raisons politiques, et puis, c'était un goût. Combattu par les Américains et les Anglais, ce goût persistait chez les individus de toutes confessions. Les parents syriens tombèrent des nues lorsqu'on vint leur proposer d'apprendre le russe à leurs fils. Ceux dont les enfants fréquentaient l'école grecque n'eurent pas le choix, l'évêque ayant par avance réglé la question. Mais la race est nombreuse de ceux qui flottent entre l'orthodoxie et le latinisme, soucieux de plaire aux plus puissants et de s'en tirer dans tous les cas avec profit. On leur dit — et la phrase, recueillie sur place, est authentique dans les termes mêmes : — « A quoi bon vous entêter ? Dans vingt ans le pays aura changé de mains et l'on n'y parlera que le russe. » La russification est si bien commencée que, dans certaines écoles, chaque soir, les élèves sont réunis et acclament le nom du tsar. Les portraits de la famille impériale ornent les murs des parloirs et les noms des grands-ducs bienfaiteurs de l'œuvre reviennent dans les prières. La méthode est à peu près la même que dans une province récemment annexée.

La Société de Palestine possède deux écoles normales, une à Beyt-Djal, près de Jérusalem pour les jeunes filles, et une à Nazareth pour les jeunes gens. C'est la pépinière des maîtres indigènes dont les écoles russes ne sauraient se passer. On envoie les meilleurs sujets à Odessa, d'où ils reviennent, après quelques années d'études supérieures, avec le titre d'inspecteurs scolaires. Les traitements sont très élevés ; aussi l'attrait d'une carrière avantageuse pour leurs enfants amène-t-il beaucoup de parents syriens à la porte des écoles russes. D'autres, plus modestes en leurs ambitions, se con-

tentent d'un habit neuf ou même, en échange d'un plus mince cadeau, envoient leur progéniture grossir les statistiques des agents de la Société de Palestine.

Ces agents sont fort nombreux, mais non tous d'égale importance. Entre le secrétaire d'État en tournée d'inspection d'écoles et l'humble rabatteur d'élèves, il y a place pour toute une hiérarchie. La Russie possède un matériel supérieur d'hommes taillés pour les grandes luttes en pays neuf. Ils ont l'énergie, ils ont la foi religieuse et patriotique, ils ignorent les scrupules diplomatiques.

Sur certains points, la participation du gouvernement se montre à découvert, comme à Damas où le consul est un ancien inspecteur de la Société. Il a fondé quarante écoles dans le vilayet et accaparé les grandes écoles orthodoxes de la ville. Les professeurs touchent leurs traitements chez lui; c'est lui qui commande, administre, gouverne. Du reste, les consuls russes se mettent, depuis peu, volontiers en avant, voyageant beaucoup avec un certain apparat et la tête coiffée d'une casquette d'uniforme aux broderies d'or. Mais là, comme en Palestine, le principal obstacle placé sur leur chemin, c'est un consul général de France défendant une œuvre française traditionnelle.



La République aurait pu renoncer à la mission religieuse que lui léguaient les rois; elle ne l'a pas fait. Elle a sauvé ainsi ce qui lui reste d'une situation jadis privilégiée. La France n'a plus, dans les pays turcs, les anciennes grandes colonies que gouvernait la Chambre de Commerce de Marseille. Elle a cédé à l'Angleterre la première place dans les échanges avec le Levant et, pour lutter contre l'Allemagne qui lui dispute la seconde, il lui faudrait une industrie plus jeune et plus hardie.

Elle ne saurait compter sur la considération des sultans si elle n'avait un rôle important, voire redoutable, à jouer dans leur empire. Or, le protectorat catholique lui donne ce rôle qui provoque, d'ailleurs, de grandes jalousies. Pour trouver l'équivalent, l'Angleterre a tenté de prendre sous sa tutelle

les Arméniens et les Druses, puis elle a accaparé l'évêché protestant de Jérusalem, fondé en commun par Frédéric-Guillaume IV et la reine Victoria ; la Russie se déclare la protectrice des orthodoxes et l'empereur d'Allemagne offre son amitié à trois cents millions de musulmans. La France possède effectivement, par la tradition et par les traités, ce que d'autres travaillent encore à obtenir.

Jadis le pavillon blanc fleurdelisé couvrait la foule des pèlerins catholiques : *Franc* signifiait un catholique romain. Aujourd'hui, les puissances grandes et petites ont fait reconnaître par la Sublime Porte les droits de leurs nationaux. Le protectorat français ne s'exerce donc plus, strictement, que sur les « religieux » de la confession latine, ottomans ou étrangers. Par le fait, il s'étend bien au delà de ces limites légales. En protégeant leur clergé. la France protège souvent les nations ottomanes elles-mêmes, qui lui assurent, en échange, des agents pour son commerce, des admirateurs de ses idées et des défenseurs de sa réputation. La campagne du Liban, entreprise en 1860 en faveur des Maronites contre les Druses, valut à la France des amitiés qui ne se sont pas lassées. Mais cet instrument politique de premier ordre n'est pas d'un maniement facile. Comme protecteur de toutes les soutanes errant du Mont-Carmel au Sinaï, le consul général de France à Jérusalem doit être un des représentants les plus actifs, les plus patients et les plus habiles de la République.

Le temps a peu à peu modifié les relations historiques de la France avec les Franciscains, custodes de Terre-Sainte. En grande majorité italiens, ces Pères ont été travaillés contre la France par leur sentiment national, par la politique de la Triple-Alliance et par l'argent de M. Crispi, qui voulait faire de l'Italie une grosse puissance orientale. La timidité de quelques ministres du quai d'Orsay dans les choses religieuses d'Orient a découragé nos protégés. Enfin, le patriarche latin de Jérusalem, monseigneur Piavi, un fougueux patriote des Romagnes, a pris soin d'entretenir leur humeur gallophobe. Ils ont, d'ailleurs, des griefs pour expliquer leur attitude. Après la guerre de Crimée, en 1856, Napoléon III obtint de la reconnaissance du Sultan le sanctuaire de Sainte-Anne, à Jérusalem. La garde en fut confiée, plus tard, aux Pères

Blancs de monseigneur Lavigerie. Les Franciscains virent, pour la première fois, un sanctuaire dans d'autres mains que les leurs. Dès lors, et depuis quinze ans surtout, les congrégations françaises s'établirent, de plus en plus nombreuses, en Terre-Sainte, poussées par des mobiles divers, variant de la charité la plus désintéressée au désir peu patriotique de soustraire les séminaristes au service militaire. Toutes ont besoin d'argent, de beaucoup d'argent, pour construire leurs vastes couvents et leurs églises. Depuis qu'elles quêtent, le produit de la collecte du vendredi saint, réservé dans les églises de France à la Custodie de Terre-Sainte, a diminué considérablement.

A Jérusalem, les Assomptionnistes viennent de fonder leur asile de Notre-Dame-de-France, en face de l'antique Casa-Nova des Franciscains, qui perdent ainsi la direction exclusive des pèlerins et les profits qu'ils en tiraient. Ils sentent leurs sanctuaires menacés, non plus par les seuls Grecs, mais par des frères venus de France pour les supplanter. La charité chrétienne est absente de ces compétitions entre robes brunes et robes noires ou blanches. Les journaux religieux français mènent de terribles campagnes; les Franciscains s'entendent reprocher et leur ignorance et l'esprit suranné de leur ordre. Il est certain que les Assomptionnistes, dont la croix d'autel, à Jérusalem, est faite de lampes Edison, doivent se sentir un peu plus « dans le mouvement » que ces pauvres sires à pieds nus. Enfin les clergés latins des nations orientales, — maronite, melchite, syrien, chaldéen et arménien-catholique — souffrent aussi quelque peu du voisinage des œuvres françaises. Les subventions du gouvernement sont l'objet de grandes convoitises. Souvent empêchés de fonder des écoles, par suite d'une misère réelle ou de l'égoïsme de leurs évêques et de leurs moines, les prêtres orientaux voient avec amertume les enfants de leurs nationaux suivre les classes françaises et, parfois même, les meilleurs sujets entrer dans les ordres étrangers.

La République tire sans doute des avantages considérables du grand développement des œuvres religieuses françaises en Orient. En Syrie et en Mésopotamie, comme dans toute l'Asie-Mineure et la Roumélie, les Jésuites, les Assomptionnistes, les Lazaristes et les frères de la Doctrine chrétienne ont fondé

des centaines d'écoles. On parle français dans des bourgs perdus d'Anatolie aussi bien qu'à Constantinople, et ce serait méconnaître l'Orient que de ne pas attribuer aux langues des vertus de premier ordre comme agents d'influence politique et de propagande commerciale. Le gouvernement est mieux armé que jamais pour défendre ses intérêts en Palestine et en Syrie, où les maisons d'éducation et les institutions de charité se sont multipliées. La faculté de médecine de Beyrouth, dont le brevet est valable dans tout l'empire ottoman, les autres écoles des Jésuites qui élèvent vingt mille enfants, le collège des Assomptionnistes à Antoura, l'Institut biblique des Dominicains à Jérusalem et les admirables hospices des sœurs, d'autres établissements encore qu'il faudrait citer au même titre, jouissent d'une popularité considérable. Jamais effort plus énergique n'a été tenté, ni suivi de plus de succès. Avec le respect de la situation acquise, qui est un des traits principaux du caractère oriental, le nombre même de ces maisons est tout à la gloire de la France, chez les Syriens comme chez leurs maîtres de Constantinople.

La France a des racines profondes chez les peuples de Syrie. La nation maronite, la seule qui appartienne entière à l'Église romaine, compte trois cent mille sujets du Sultan, fidèlement attachés à la France qui leur apporta, en 1860, le secours de ses armes contre les Druses. Les Melchites, catholiques du rite grec, ont remis le soin d'instruire leur clergé aux Pères Blancs français. Les deux autres groupes moins nombreux du catholicisme araméen, les Syriens unis et les Chaldéens, ressentent d'autant plus les bienfaits du groupement latin sous la protection de la France qu'ils ont l'un et l'autre un schisme dans leur propre famille ethnique (jacobites et nestoriens). Dans le collège, déjà ancien, des Lazaristes et dans les établissements plus jeunes des Jésuites, affluèrent non seulement tous les catholiques, mais encore les musulmans, les Druses et les orthodoxes. Le nom de la France les attirait, en dépit de leurs irréconciables haines religieuses. Aujourd'hui encore, il n'est pas un voyageur qui ne s'étonne de la popularité de la France, jusque dans les bourgades les plus voisines du désert, du goût que l'on professe pour elle, de l'aisance avec laquelle on manie sa langue

et de la réelle affection qui se trahit dans les reproches, parfois amers, qu'on lui adresse. Voyons quels sont ces reproches.

Le rôle des puissances étrangères dans les pays turcs a changé de nature dans la seconde moitié de ce siècle. Nous ne sommes plus à l'époque où l'entrée d'un consul au *conak* gouvernemental faisait trembler tout le monde, la sentinelle dans sa guérite et le pacha sur son divan. Ali et Fuad, les grands ministres d'Abdul-Aziz, mettant à profit le mouvement d'idées issues de la révolution de 1848, firent rentrer leur pays dans le droit commun ; Kiamil et Saïd Kütchük, vizirs d'Abdul-Hamid, l'y maintinrent. Les puissances, par le fait de leurs jalousies, ont offert au sultan des victoires sur leurs propres privilèges. Le droit commun, principe de progrès, va contre les capitulations. La France y a perdu l'avantage d'être seule au premier rang. Ce n'est donc pas un traitement d'exception qu'elle doit demander à la Sublime-Porte, mais une stricte observation des traités et la reconnaissance de sa situation morale. A-t-elle toujours su imposer ce minimum d'exigences ? Le monde oriental lui reproche sévèrement les caprices de sa politique. Elle s'est trop accoutumée à l'idée de sa décadence, et, parce qu'elle ne se sait plus sans concurrents dans le Levant, elle refuse de voir le développement considérable de ses écoles et l'usage toujours plus répandu de sa langue. D'autres progressent, mais au prix de quels efforts et de quels sacrifices ! A elle, un peu d'attention suffira pour se maintenir.

Ce n'est un secret pour personne qu'un certain nombre d'hommes d'État républicains détournèrent leurs esprits de la politique religieuse du Levant, de peur d'être traités de cléricaux. Il y a quelques années, un patriarche maronite, se trouvant à Paris, ressentit le désir naturel de rendre visite au ministre des affaires étrangères. Lorsqu'il eut tourné son compliment à l'orientale, y faisant figurer les témoignages de l'attachement de sa nation à la France, le ministre prit à son tour la parole pour répondre d'un ton glacial : « Vous nous parlez là, monseigneur, de choses que nous connaissons très bien... mais la situation a changé... beaucoup changé. » Cette phrase malencontreuse est, aujourd'hui encore, com-

mentée dans le Liban. Mais les politiciens hostiles au protectorat lui ont fait moins de mal que les indécis, ceux auxquels a manqué le courage moral et qui, sans prendre parti pour ou contre la tradition, ont évité à tout prix les tracas et mis en pratique la fameuse formule des bureaux : « Surtout pas d'affaires ! » Mieux vaudrait abandonner définitivement les chrétiens d'Orient que de ne pas les protéger comme ils l'entendent. Pour cela, il faut attribuer de l'importance à une foule de petites questions puériles. Ces vétilles sont le fond même de la politique orientale. Les consuls ne l'ignorent pas, et il n'en est guère aucun qui manque du zèle indispensable. Mais, très souvent, ils ont été laissés sans instructions ou blâmés s'ils ont risqué quelque initiative. Souvent aussi, le temps leur a manqué pour se familiariser avec leur tâche. Un seul consul de Russie ou d'Autriche a vu se succéder à Beyrouth quatorze consuls de France. Il est vrai qu'à Paris les ministres des affaires étrangères changeaient avec la même rapidité.

La désaffection des Franciscains, un peu de mécontentement dans les clergés indigènes, la méfiance de la plupart des congrégations à l'égard du régime républicain, le manque de conviction et d'esprit de suite dans la politique du gouvernement, sont autant de causes de faiblesse qu'il fallait énumérer. Par là, les progrès d'un rival seront plus aisément expliqués. On les comprendra mieux encore en considérant que la France a pour ainsi dire pris à tâche, pendant trois ans, de 1895 à 1898, de décourager tous ceux qui, dans le Levant, lui étaient restés attachés par les souvenirs et les espérances de leur race.

Les Arméniens, isolés dans leur église grégorienne, n'appartenant donc ni au latinisme ni à l'orthodoxie, n'avaient aucun droit à l'aide d'une des deux puissances qui se disputent le protectorat religieux de l'Orient. Ce fut une des causes de leurs malheurs. Toutefois, la France, qui leur avait enseigné ses sentiments de 1848, aurait pu s'avouer responsable des idées que leurs patriotes ont défendues jusqu'à la mort. Puis, les Arméniens sont des chrétiens. et la défense du christianisme a fait la gloire du nom français dans le Levant.

La tactique d'inaction, qui fut celle du gouvernement de la

France pendant la crise arménienne, a répandu, parmi les nations chrétiennes de la Turquie, une stupeur indéfinissable. M. Hanotaux a pu exposer à la tribune toutes sortes de raisons de ne pas agir; elles ont été trouvées mauvaises par l'Orient unanime. Les Turcs eux-mêmes, voyant une grande puissance avouer sa faiblesse matérielle et peut-être plus encore sa faiblesse morale, laissèrent deviner leur habituel mépris de ce qui n'est pas la force. Ils mesurèrent la vanité et l'imprudence d'une politique qui ménagea le sultan à tout prix pour finir par le traiter fort durement du haut de la tribune, le jour où l'opinion française s'émut de l'interminable série des crimes d'Anatolie. Ainsi, le gouvernement français se retirait jusqu'au bénéfice de sa complaisance. En rassurant Abdul-Hamid, sans lui plaire, il avait poussé au désespoir les catholiques orientaux qui se crurent abandonnés à la folie criminelle du sérail. Avait-on escompté, à Paris, des compensations à cet immense sacrifice? Où fallait-il les chercher? De tous côtés, on ne voyait que des rivaux ou des ennemis, et la France paraissait, au lendemain des massacres d'Arménie, singulièrement isolée en Orient. Les chrétiens, déçus, allèrent où les poussait leur instinct, vers le maître assez puissant pour braver la conscience universelle. Le sultan vit au pied de son trône, non seulement les Arméniens couverts du sang de leurs frères, mais toutes les nations de l'empire, empressées à détourner son courroux. La France y perdit un plus grand nombre de clients qu'elle ne le crut alors. Les fidèles maronites, eux-mêmes, se tournèrent vers Constantinople pour y prendre une garantie secondaire.

Mais, comme s'il fallait une leçon immédiate aux erreurs des politiciens, un événement ne tarda pas à prouver l'inanité des scrupules du gouvernement Méline. Le sultan perdit la Crète. Ce fut la rançon des massacres d'Arménie. Un nouveau ministre des Affaires étrangères avait activement concouru à cette œuvre de justice. Il avait suffi de parler ferme et de montrer des bateaux de guerre en rade de la Sude. Le sultan payait un crime contre ses peuples par une mutilation de son territoire, et l'Europe, en dépit des prédictions lancées du haut de la tribune française, ne prenait pas les armes...



Maintenant, nous comprenons la gravité de la question. L'Église grecque d'Orient a perdu son antique grandeur : l'Église russe, avec le slavisme ottoman comme avant-coureur en Europe et la Société de Palestine en Asie, tend à prendre la succession de l'hellénisme. Cette succession comporte une véritable part de souveraineté, déléguée par Mohammed II au patriarche de Constantinople. Qu'elle passe dans les mains puissantes des tsars, c'est l'avenir même de l'empire ottoman qui est compromis. La Russie est poussée par des courants irrésistibles ; elle cède à une foi comparable à celle de l'Europe au moyen âge. Par une sorte de fatalité, c'est la France, son alliée, qu'elle rencontre en Palestine et en Syrie, plus lésée que quiconque par le relèvement de l'orthodoxie.

La politique française en Turquie, ayant perdu la plupart de ses autres moyens d'action, paraît étroitement liée au protectorat des Latins. Or, le protectorat n'a jamais eu d'adversaire plus acharné que l'Église orthodoxe. Revivifiée par les Russes, qui possèdent la puissance politique et la foi sincère dont les Grecs sont dépourvus, elle prendra une offensive à laquelle il sera bien difficile de résister.

Nous avons dit les progrès de l'influence russe, les causes et moyens de ce progrès. L'absence de méthode, de conviction et souvent de renseignements, chez les ministres éphémères de la République, l'a favorisée. De bonne foi, on a pu croire à Pétersbourg que la France abandonnait la partie. Mais si, mieux inspirée, elle ne l'abandonne pas, en effet, il faut bien qu'elle le dise. Une question franco-russe, dans l'état des relations des deux pays, ne saurait être irritante. Il est permis, entre puissances amies et alliées, de causer d'affaires où l'on est intéressé en commun ; il ne peut être impossible de trouver un accord.

GEORGES GAULIS.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

…PORTEUR, … Guy de Maupassant

[illegible] … de Maupassant … [illegible]

…ÉCHAL BRUNE ET LA MARÉCHALE BRUNE, …

[illegible]

L'HISTOIRE DE L'ART DANS L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE, … Georges Perrot

[illegible] … programmes … M. Georges Perrot, … Normale … petit livre un … il nous … ajoute … du passé, … façon de … nécessaires à … attendre … M. … médité.

MÉMOIRES D'UNE IDÉALISTE, … Malwida de Meysenburg … M. Gabriel Monod

Le premier … parut en … nom allemand … huguenots … germanisés … premier volume … en 18… allemande de … Mémoires … public le … était plein de … écrivait … des … Monod … [illegible]

[illegible]

[illegible]

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — [illegible]. — (Encre Lorilleux)

7e Année. | N° 6. | 15 Mars 1900.

LA
REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

[illegible] 2 fr. 50

[illegible]

[illegible] PARIS [illegible]

En Avril, LA REVUE DE PARIS commencera :

LE FEU

ROMAN

PAR

GABRIEL D'ANNUNZIO

LE ROI DU KLONDIKE

I

AÉLIS

Les dieux ne sont pas morts : seulement, pour nous punir d'avoir perdu la foi, ils ont quitté la terre, et la triste planète s'en va, se refroidissant toujours, par l'éternité. Plus miséricordieuses, les déesses, leurs filles ou leurs sœurs, reviennent quelquefois parmi nous : ainsi, la sœur d'Apollon aime encore à courir nos forêts, aux heures où s'endorment les villes et les peuples. Lorsque l'aube survient avant la dispersion de ses nymphes, si vous êtes né sous un signe favorable, vous pouvez en rencontrer une. Vous ne l'oublierez plus.

Tout à l'heure, soixante-dix livres de pression au centimètre carré faisait cabrer l'*elevated* sur ses rails d'acier pour vous emmener vite, plus vite à la Bourse ; plus vite encore, les statistiques, les équations, tous les chiffres du monde partaient, s'envolaient, revenaient dans votre cerveau prêt à la bataille. En bas, dans les rues noires qui s'ébranlaient sous le passage de votre locomotive, en haut, à côté de vous, chacun si près, si loin de ses voisins, on se ruait à la curée, à la pitance quotidienne... Une porte s'ouvre : et c'est Daphné ou Syrinx, en habit moderne.

Frank Smith, administrateur des Télégraphes unis de la Bourse, était dans son bureau, ce matin-là, comme tous les matins, ne songeant rien à de mythologique. Il avait répondu machinalement : « Faites entrer », puis s'était replongé dans ses calculs.

— Bonjour, monsieur ! dit-elle, en même temps que sonnaient neuf coups à la pendule.

Si légère était sa démarche que Franck Smith ne s'était pas aperçu de sa présence. Avant de tourner la tête, il jeta un coup d'œil sur son agenda ; en tête du programme de la journée, il lut avec ennui :

Neuf heures a/m : Miss d'Auray. — Une place !

et puis, au-dessous :

Envoi de Bloch. — Dieu le bénisse !

Alors, il leva les yeux, eut un sursaut d'étonnement, et, se dressant à demi :

— Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir, mademoiselle.

Elle eut une gracieuse inclination du buste, et se posa doucement sur le bord d'un fauteuil, pendant qu'il la regardait de nouveau malgré ses soixante ans et sa sagesse. Une aurore subite, avec un parfum de printemps, illuminait maintenant la pièce, et, dans la cervelle de Smith, où dansaient tout à l'heure les millions, il n'y avait plus qu'une seule pensée : « *Great Scott !* qu'elle est belle ! »

— M. Bloch m'a fait espérer qu'en m'adressant à vous, monsieur, je trouverais peut-être ce que je cherche...

Sa voix claire d'enfant tremblait un peu, comme ses lèvres.

— J'ai, en effet, reçu un mot de lui, mademoiselle. Il me parle de ce que vous désirez. Il est très fort pour...

Frank s'arrêta net, mais les années n'avaient pu calmer sa fougue : entre haut et bas, il envoya Bloch à une damnation quasi éternelle. Capon qui, sans le consulter, empruntait la bouche d'un ami pour dire non à la plus jolie fille du monde, dans ce New-York où le marché encombré ne leur offre pas même une bouchée de pain honnête !

Elle reprit, très rouge :

— Je voudrais gagner ma vie, monsieur... Je suis bonne télégraphiste. Il y a longtemps que je cours de bureau en bureau... que je cherche... et je croyais enfin...

Elle aussi s'arrêta : ses grands yeux violets s'assombrirent, un voile humide les recouvrit, et puis leurs paupières. Frank



Smith regarda la fenêtre, la pendule électrique, et enfin son interlocutrice. Il vit un visage où l'amertume, la mortelle lassitude d'une jeune vie criaient si fort qu'il répondit presque malgré lui :

— Je ne veux pas vous faire de peine, mademoiselle, mais vous êtes des milliers à demander... des milliers, entendez-vous... et il y a bien peu de places à donner. Cependant je ne vous laisserai pas partir sans vérifier votre habileté. Vous paraissez sûre de vous : voulez-vous jouer du *duplex* devant moi?

Elle releva vivement la tête, ôta bien vite ses gants troués :

— Certes, monsieur! A quel appareil faut-il me mettre?

Son empressement fit une certaine impression sur l'administrateur. Il lui désigna le manipulateur dont usait ordinairement son secrétaire, et commença tout de suite :

— Y êtes-vous?... Demandez Joseph Wilson, à Chicago. Prévenez-le que mon bureau va lui communiquer une statistique confidentielle des blés de la République Argentine...

— Bien, monsieur... Il est prêt.

Frank se mit à dicter : lentement, d'abord, puis, sur un rythme accéléré; enfin, avec la vitesse d'un graphophone dont le régulateur s'est déclenché. Aélis d'Auray le suivait toujours, mais Chicago cliqueta furieusement au récepteur :

— Holà! quelle mouche vous pique ce matin? Avez-vous le diable au bout des doigts?... Allez piano, pianissimo. La Bourse n'est pas encore ouverte!

L'administrateur se renversa en arrière, riant à gorge déployée :

— Bravo! oh! la la! Je vous fais mes compliments, mademoiselle. Vous êtes d'une jolie force pour expédier la pensée humaine... Et pour la recevoir? Vous savez que c'est plus difficile.

— Je puis essayer le récepteur.

— Parfait!... Attendez un peu.

Lui-même, il appela Wilson :

— C'est vous, Joe?

— Oui, mon vieux. Comment allez-vous?

— Pas mal. Et vous? Bien, je suppose. Voulez-vous me faire télégraphier n'importe quoi par le plus rapide de vos clercs? J'essaie un débutant, et je crois que vous aurez de la peine à l'embrouiller.

— Allons donc! est-ce que vous savez faire chanter les volts, vous autres, à New-York!... Je vais vous livrer à mon numéro un. Gare à vous!

— *All right. Go!*

Par-dessus les villes tumultueuses, à travers les campagnes tranquilles, l'éclair des fils trembla de la reine de l'ouest à la reine de l'est : il charriait un véritable torrent de paroles entre les deux grandes rivales. Le chapitre III de la Bible : « Or, le serpent était le plus rusé de tous... » jaillissait de chez Wilson, bondissait par delà quinze cents kilomètres, s'en venait à la même seconde couler aux doigts d'Aélis ; et Frank Smith n'entendait plus qu'un bourdonnement de mots : « Adam... saisi de crainte... du fruit de l'arbre... », quand la jeune fille, sans arrêter Chicago, télégraphia d'une main :

— Allez plus vite, s. v. p.

Le chapitre III, Adam, Ève et le serpent, tout cela se fondit aussitôt en la plus extraordinaire, la plus foudroyante des imprécations. Aélis l'attrapa au vol et rougit aussitôt. L'administrateur sauta sur la feuille, poussa un cri, saisit le manipulateur. Maintenant Chicago hurlait :

— Qui est-ce qui est à l'autre bout de la ligne, là-bas? Nous l'engageons, à n'importe...

New-York lui coupa la parole :

— C'est une jeune fille à peine sortie de l'école... Elle ne veut à aucun prix s'en aller dans ce trou de Chicago, où les gens sont mal élevés et lâchent des jurons... pas assez vite pourtant pour qu'elle ne les enregistre...

— Oh! pas possible!...

— Et comme elle n'a pas d'égale au monde, elle est nommée première télégraphiste de la Bourse, à New-York. Tant pis pour vous. Au revoir!

Frank Smith vit le soleil se lever sur un visage de femme, et, dans le silence, il crut entendre quelques mots entrecoupés. C'était, sans doute, la nouvelle employée qui le remerciait. Mais une autre voix, fort désagréable, celle de presque un demi-siècle d'expérience, lui disait à l'oreille :

« Vous avez parlé trop vite, mon ami. Sottise! Vous avez fait une sottise. Elle est trop jolie pour la Bourse. »

Brutalement, alors, pour mieux secouer l'espèce de fascination qui pesait sur lui, il répéta à voix haute ce qu'il pensait tout bas et ajouta :

— N'importe, c'est dit, et chacun sait que ma parole vaut un chèque... Vous connaissez le métier à fond. Si vous pouviez vous défigurer ou devenir bossue, vous seriez parfaite. Telle que vous voilà, nous vous essaierons quand même à la corbeille. Seulement, il vous faut d'abord jurer le secret le plus absolu sur tous les télégrammes, toutes les conversations que vous expédierez, que vous entendrez, que vous devinerez... Vous allez porter au bout de ces petits doigts bien des fortunes, et encore plus de ruines. Le seul moyen d'éviter les pièges que chacun vous tendra, ce sera d'être une machine, rien autre, entendez-vous? et qui saura tout et qui ne dira rien. Rien. A quel culte appartenez-vous?

— Je suis catholique romaine, née à New-York de parents français.

— Eh bien! miss d'Auray, vous allez jurer devant moi, sur le Christ qui ferme cette Bible, une discrétion pleine, entière, absolue. Levez la main ; baisez la croix... Que Dieu vous soit en aide!

II

TOM TILDENN

Cinq heures du matin. Là-bas, sans doute, les champs et les bois de la Nouvelle-Angleterre se réveillent au souffle de la brise ; des prairies, des taillis, s'exhale une essence de vie nouvelle, et ces sourdines d'orgues lointaines qui chantent parmi les hautes herbes, c'est l'hymne des abeilles jusqu'à l'heure où, frémissantes, comme enivrées, elles s'en vont, par les chemins de l'air, glissant vers la ruche.

Et c'est une autre ruche aussi qui se réveille dans les faubourgs de New-York : après la nuit sinistre, étouffée par toutes les vapeurs qui sortent des pavés défoncés, des boues honteuses, des immondices amassées aux portes, les cloches des manufactures appellent tristement les travailleurs : « A la besogne! à la besogne! » Un moment, le sommeil, cette

demi-mort presque aussi miséricordieuse que l'autre, leur a donné le repos et l'oubli; déjà, aux cris du bronze, parmi les sifflements de la vapeur, ils s'en retournent vers leur tâche, les hommes aux corps jamais dispos, les femmes à l'âme plus lasse encore, les enfants que Moloch réclame et broie et dévore plus avidement qu'aux jours de Carthage. Sur eux, les portes lourdes se referment; et la cité de luxe, un peu plus loin, se ranime à son tour...

Son bonnet de fourrure gaillardement incliné sur l'oreille, son bâton court sous le bras gauche, le policeman Patrick O'Hara, hume le brouillard du *Central Park;* il est heureux. Cette belle matinée, qui lui rappelle Erin la Verte, a débuté par une dîme prélevée sur le bar de la 109e rue; maintenant, c'est une faction de quatre heures, ou plutôt une flânerie à travers l'air qui sent bon, car le parc est encore désert, et un honnête Irlandais peut gagner l'heure du lunch sans se surmener. Pourtant... oui, c'est bien une voiture... on ne la distingue pas encore, mais on l'entend, et, par saint Patrick, elle va beaucoup trop vite!

— Holà! arrêtez! arrêtez donc, l'homme!... Je vais vous...

Phuitt! où sont-ils, les deux trotteurs, qui ont déchiré la brume, paru et disparu comme si le diable les menait? Pat, son assommoir en main, ouvre la bouche et l'oreille; mais il n'entend plus rien. Alors, il exécute une sorte de gigue où il dépense un peu de sa rage; ce n'est, du reste, que partie remise! Il a reconnu l'audacieux qui foulait ainsi la loi aux sabots de ses chevaux. C'est Titi! autrement dit, Tom Tildenn, le jeune spéculateur dont New-York parle depuis trois semaines, parce que, mieux que les autres, il a trouvé le secret de faire passer, sans être pincé, l'argent d'autrui dans ses poches. Gueux de capitalistes!

Or, tandis que le fils de Dublin exhale ses ressentiments ataviques, Tom s'est arrêté un peu plus loin, et c'est pourquoi on ne l'entend plus. Sur le trottoir d'asphalte, il a cru reconnaître une femme, une taille, un visage qu'il devinerait entre cent mille, rien qu'à écouter battre son cœur, C'est bien *elle*! Il soulève son chapeau, se penche en avant, et, avec son audace de yankee, risque la première carte, qui pourrait être la dernière.

— Mademoiselle d'Auray! Comme vous êtes matinale! Voulez-vous me permettre de vous enlever? C'est délicieux de fendre le brouillard, ce matin : on dirait un pays de rêve!

— Tom Tildenn, un rêveur! Ah! ah! par exemple!...

Elle sourit et elle hésite; lui, qui a peur d'un « non », reprend vite :

— Je ne dirai rien, pas un mot, et vous mènerez. Ne m'avez-vous pas déclaré, un jour, que vous possédiez le maniement des chevaux comme celui du télégraphe, que vous aviez le même doigté?...

— Tentateur! Oui, c'est moi qui menais mon grand-père, jadis, avant le déluge... Y a-t-il longtemps de cela!... Je vais essayer tout de même.

— A vos ordres, mademoiselle. Vous me ferez un plaisir...

— Chut! Oubliez-vous déjà votre promesse : « Je ne dirai rien ». Comment s'appellent-ils, vos chevaux?

— Orloff et Rita.

— Hop! allons, Orloff! plus vite, Rita!... Là, ensemble, hop, hop! Ça y est. Soutenu à présent... *Hurry, hurry, hurry!*

D'abord surpris par la voix nouvelle, les deux trotteurs donnent un coup de mâchoire sur le mors, reconnaissent une main souple, un bras ferme, puis se jettent en avant de tous leurs nerfs surexcités : huit sabots martèlent le sol en une merveilleuse cadence, rythme vertigineux de « pur sang » à longue lignée d'ancêtres. Leurs narines dilatées boivent l'air qui frémit sur les rouges membranes, leurs crinières s'envolent, plus fauves que la chevelure d'Aélis, et, quand ils repassent devant Pat, si l'on disait au brave homme qu'ils vont quitter terre pour s'élancer à travers l'espace, eh bien! il le croirait, car, cette fois, ce doit être sainte Brigitte qui les mène, parole!...

Elle est finie, la course fantastique, — une course au paradis, oui, vraiment : pour Tom, parce qu'il était près d'elle; pour Aélis, parce qu'une enfance heureuse, évoquée devant ses yeux, lui faisait oublier pendant quelques minutes la ruine, la misère, les siècles d'angoisse... Ah! pour lutter contre tous, et même, aux plus mauvaises heures, contre elle-même, elle se sentait si seule dans ce grand New-York!... Cependant,

il fallait obéir, elle aussi, aux cloches de tout à l'heure ; et par une si belle journée, la malédiction jetée sur Adam se faisait plus lourde qu'à l'ordinaire.

Aélis soupire, repasse les rênes à son compagnon ; puis, un peu confuse, le remercie. Ce que voyant, il s'enhardit :

— Où faut-il vous reconduire? Pas encore à la Bourse !

— Si, j'ai à vérifier les derniers perfectionnements apportés aux appareils de Baudot, à six claviers. Je déjeunerai sur le pouce.

— Venez plutôt avec moi chez Delmonico.

La jeune fille le regarde : aussitôt il s'excuse.

— Je vous demande pardon : je suis un sot. C'est la faute de vos yeux violets... D'ailleurs, vous êtes si peu comme nos Américaines !... Laissez-moi parler, de grâce ; il y a dix mois que j'attends une pareille occasion, et je ne la perdrai pas, foi de Tildenn !... Vous rappelez-vous l'air solennel du vieux Frank quand il vous installa derrière le comptoir où vous manipulez le monde? Était-ce hier, était-ce il y a trois ans? Je vois encore l'arrêt de la cote... la première fois depuis un quart de siècle, m'a-t-on dit... ensuite la reprise, mais sans conviction, sans enthousiasme, avec une autre idée au fin fond du cerveau, l'idée de vous faire la cour, à la clôture... Bah! ils sont tous venus se faire brûler les ailes, et rien n'était plus beau que de voir la tranquillité avec laquelle vous les avez renvoyés à leurs télégrammes... Voilà pourquoi il y en a tant qui ne vous aiment pas, à présent, jusqu'à Frank Smith, je crois bien... Moi, je me suis tenu à l'écart.

— Oh ! dit Aélis, avec un sourire.

— Il m'en a coûté, je vous le jure ! Car je me disais : « Si un autre prend son cœur... »

— « ... Il n'en restera plus pour moi »? Mais un cœur, depuis quand en ai-je un? Demandez à vos confrères.

— Inutile, je fais mes affaires tout seul. Je n'ai qu'à vous regarder en face, comme ça... Parfois il m'a semblé...

— Que?...

— Que vous accepteriez une promenade avec moi, un beau matin !

Les deux jeunes gens rient franchement ; puis Aélis reprend, d'une voix tranquille :

— Monsieur, vous êtes un fat; ce sont vos chevaux seuls qui m'ont fait dire oui.

— Vraiment? Je m'en doutais un peu... Eh bien, dans quatre heures, à la corbeille, je joue tout ou rien. Si je réussis — et je réussirai, je le pressens! — j'achète les trotteurs de Vanderbilt. Qui sait s'ils ne me seront pas une mascotte auprès de celle qui sait comprendre mon silence?

Une petite main se pose sur son bras.

— Et votre promesse? Vous l'oubliez de nouveau... Rentrons par le faubourg, voulez-vous? Ce sera un de ces contrastes qu'il faudrait toujours s'imposer aux heures ensoleillées de la vie.

Tildenn se lance dans la cité ouvrière, où déjà bourdonne une vie intense; par les hautes cheminées d'usine, le feu s'échappe en étincelles. Presque toutes, elles brillent une seconde à peine avant de disparaître; quelquefois, pourtant, elles montent, montent encore, et la jeune fille en remarque deux qui jouent ensemble, descendent, remontent, s'unissent enfin et meurent.

« Deux âmes, un seul amour! se dit-elle pensivement. Et moi, qu'est-ce qu'ils veulent de moi, tous ces hommes, le vieux Frank, Edgar, Bloch, Belden ou même Tom?... est-ce l'âme? est-ce le corps? »

Alors, elle considère la taille athlétique de son compagnon, cet air jeune et décidé qui semble lui assurer la victoire partout où il porte ses pas, cette croyance naturelle en sa force qui est bien un des plus sûrs garants de la réussite. Certes, il ferait bon s'appuyer sur un tel bras, et la vie passerait doucement à côté de celui-là s'il vous épousait pour autre chose qu'un visage régulier ou qu'une jolie tournure.

Les voilà dans la 4ᵉ avenue. La vue d'une femme saoule qu'emmène une sœur de l'Armée du Salut change le cours des réflexions de la jeune fille. Tom a ri, et elle s'indigne :

— Pourquoi riez-vous? Moi aussi, je me suis d'abord moquée des troupes de Booth : plus tard, j'ai oublié leurs bizarreries, disons même, si vous y tenez, leurs folies, car j'ai reconnu, voyez-vous, une foi sur leurs fronts : et ces gens-là font du bien, plus de bien qu'on ne le croit d'habitude. Les égouts où nul apôtre ne s'aventure en Amérique, ils y descen-

dent, eux ; elles s'y hasardent, elles : voyez plutôt ce que celle-là y a repêché ce matin !

— Ce n'est pas la sœur qui m'amuse, c'est l'autre. Elle est drôle au possible.

— L'ivrognesse? C'est une de ces damnées qui travaillent en bas pour le plaisir de ceux d'en haut : elle a voulu s'oublier, une heure ou une nuit. Leur tâche de bête au manège, j'en connais l'éternité.

Tom eut un mouvement de surprise : ces amères paroles détonnaient entre les lèvres de sa déesse.

— Mais nous travaillons autant que ces gens-là, souvent davantage !

— Mais vous réussissez ! Mais vous êtes vaillants, vous êtes forts, et le succès ou l'espoir du succès double votre énergie !... Dieu ne nous a pas tous créés bêtes féroces. Pensez-vous quelquefois aux faibles, à ceux qu'a brisés la bagarre, et qui n'ont même plus le courage d'invoquer nos saints du nouveau monde. — un milliardaire, cent archi-millionnaires, six mille richards à sept chiffres !... Leur vie d'épreuves et de triomphe, à ces victorieux, nous la savons beaucoup mieux que notre catéchisme ; le culte que nous leur vouons passe celui des martyrs... et nous en oublions l'enfer que crée ici-bas la connaissance des réussites impossibles, et surtout, surtout, le moderne sentiment des jouissances inaccessibles... L'autre damnation, celle des prêtres, n'est-ce pas la connaissance et la privation de Dieu?

Elle est si jolie, dans sa frémissante conviction, que Tildenn ne pense plus du tout à ses chevaux, et voilà qu'ils font demi-tour. Quand il s'en aperçoit, il presse leur évolution, les enlève au trot vers l'Armée du Salut et, jetant d'une main leste un aigle d'or :

— Pour la dégriser avec une soupe chaude ! crie-t-il.

Et il repart aussi vite qu'il est venu ; très émue, Aélis se tourne vers lui :

— Ah ! la belle réponse à mes tirades ! Merci ! grâce à vous, cette matinée comptera parmi mes meilleures. Je ne l'oublierai pas.

— Moi non plus ! dit Tom, très vite, en bredouillant. Vous n'êtes pas une yankee, vous. Votre âme est latine,

trop compliquée pour nous autres, Saxons ou Teutons... Mais vous êtes... vous êtes adorable quand même. Ça y est! Ne vous fâchez pas. Il fallait que je vous le dise!

— Si j'avais la figure couturée de petite vérole, me tiendriez-vous les mêmes discours?

Le jeune homme hésite, regarde le beau visage anxieux penché vers lui, agite son fouet en l'air:

— Cette hypothèse est inadmissible.

— Quatre mots pour un faux-fuyant. C'est indigne de vous. Allons, répondez, vous qui êtes la franchise même!

— Au nom du ciel, mademoiselle, il ne faut pas trop demander à un homme!

— Ah! je le savais, je l'avais deviné. Vous êtes tous les mêmes. Comme si l'âme qui ne se ride pas, elle, l'esprit qui ne vieillit pas, lui, n'étaient pas plus nécessaires au bonheur que leur misérable gaine!... A quoi bon récriminer, au surplus? Il faut croire que vous avez tous été créés ainsi. Voici la 57ᵉ rue. Je vais descendre pour prendre l'*elevated*.

— Vous me quittez déjà? Je vous en prie, faites-moi une aumône!

— Vous aussi, vous mendiez? Quelle est votre excuse?... Bah! ce sera pour l'amour de vos trotteurs... Vous disiez donc que vous aviez cru remarquer dans mes yeux... quoi?

Tom Tildenn se remit à bégayer stupidement :

— Je n'ose le dire.

— Comment le devinerais-je, alors? Je ne suis pas sorcière, et le télégraphe m'attend. Au revoir, monsieur.

— Je l'aurai! je l'aurai, par Jupiter, cria Tom en brûlant le ciment de la Cinquième Avenue. Quelle drôle de petite romaine, avec ses idées mystiques, neurasthéniques, le diable sait quoi encore!... Jolie, avec ça, à damner les trois cent mille saints de son calendrier!... Et je l'aurai, ce koh-i-noor là, oui, moi, Titi. Entends-tu, Orloff!

Orloff entendait tout et parlait peu. C'était un philosophe du nord. Comme il aimait son maître, il envoya sa droite à hauteur de sa gourmette, releva la tête et frappa le sol en hennissant :

— Si tu avais voulu, il y a cinq minutes! si tu avais su....

III

LE VENDREDI NOIR

La machine humaine est bien délicate et fragile ; mais ces grands jours de la corbeille où l'on vit trois mille six cents heures en une seule, de onze heures à midi, en plein choc de « taureaux » à la hausse et d' « ours » à la baisse, ces jours inoubliables galvanisent des mourants, centuplent l'énergie des vivants et feraient même ressusciter les morts, si le diable ne réservait à ceux-là le plus raffiné des supplices, celui de suivre la cote sans prendre part au jeu.

Ah ! certes, ils durent cliqueter singulièrement, les squelettes des feus rois de la Bourse, en ce jour de septembre où la puissance qui, jadis, leur donna l'empire du monde, l'or, monta de 143 1/2, cours de l'ouverture, à 150, cours de onze heures, et, en deux ou trois soubresauts électriques, jeta New-York, jeta le monde dans la même frénésie qu'Israël aux pieds de l'idole.

— Six points et demi en une heure, dix-neuf depuis la reprise d'août !... Où allons-nous? cria Titi, qui avait envie de réaliser.

Le sang monté à ses tempes, l'allégresse de ses yeux encore jeunes disaient de quel côté il se trouvait. Sa voix, d'ailleurs, se perdit dans le brouhaha de la foule avec un rugissement de Bloch :

— 200 ! Ça montera à 200 !... Je parie cinquante mille dollars que ça touchera 200 ! Qui tient le pari, messieurs?

On ne regarda même pas le chèque brandi en l'air. Vraiment, c'était bien la peine de parler d'une misère de deux cent cinquante mille francs, quand cet enragé de William Belden, se ruant, tête baissée, à droite et à gauche, achetait, à chaque coup, un million de dollars, vous entendez bien, cinq millions de francs ! Derrière lui, deux secrétaires pointaient et répétaient à voix haute ses transactions épileptiques. « Un... deux... trois... six !... » Les « ours » se regardèrent indécis... Sept ! huit millions ! Et William n'avait pas même

changé sa chique de côté? Jusqu'où irait-il? Qu'est-ce qu'il pouvait avoir appris avant les autres?

La formidable phalange des baissiers, que hérissaient douze cent cinquante millions à découvert, se mit à osciller comme une muraille avant un tremblement de terre; la fièvre serra les gorges sèches, les yeux s'agrandirent, tout près de la folie, la congestion spéciale à la Bourse gagnait les têtes les plus solides. On murmurait — qui donc? oh! tout le monde et personne :

— Il n'y a que cent millions d'or sur le marché; le gouvernement en a quatre cents dans les caves du Trésor, mais il paraît qu'*ils* le tiennent...

Même, un petit homme noir, qu'on ne vit plus une fois qu'on lui eut sauté dessus, cria :

— La clique a garanti dix pour cent de ses profits au cousin de la présidente!

— C'est faux! Tenez bon! ils vont sauter. Le gouvernement va vendre son or!

— Allons donc! les acheteurs exigent la liquidation.

— Refusez; tenez ferme! est-ce que les reports sont faits pour les chiens? Je parie...

Ce que voulait parier le chef des baissiers, on ne le sut jamais, parce que Belden et sa chique disparurent, furent remplacés par Edgar, la tête du syndicat, le numéro un, et qu'alignée derrière lui, la dernière charge des « taureaux » s'avança avant qu'on eût le temps de respirer trois fois. Il commença par acheter vingt millions de dollars; ses troupes appelèrent les options qu'elles possédaient, près de cinq cents millions de francs. On leur rit au nez : seulement, les bouches se tordaient d'une façon bizarre en découvrant les dents, et ils le remarquèrent. Edgar acheta six autres millions, fit monter le prix jusqu'à 159; plusieurs baissiers commencèrent à liquider, et il redoubla de sa voix de gong, sonnant la déroute et le triomphe :

— 160 pour un million? Qui me vend un million à 160?

Pour la première fois dans cette inoubliable journée, il se fit quelques secondes d'un silence tel qu'on entendit parfaitement la respiration de cette bête monstrueuse, qui règne sur les nations civilisées, la Bourse. Puis, il y eut une poussée au

pied de la petite tribune où se tenaient deux employés à visage impassible, quoiqu'en réalité leurs nerfs fussent tendus comme des cordes d'arc. Le premier poussa une clef, la grande aiguille de l'indicateur oscilla un peu, descendit sur 158, commença à remonter ; le second frappa un rappel sur son Morse, et les trois chiffres prestigieux, 160, apparurent à Chicago juste au moment où l'aiguille de New-York les indiquait sur le cadran.

— Allons, messieurs, donnez-moi un million à 160! qui veut me le vendre?

Personne ne répondit. L'heure était venue, où chacun, à son insu, laisse tomber son masque, grimaces d'enfants mal élevés ou corrects, mais toujours hypocrites. En doutez-vous? Regardez leur roi Bloch : pour reprendre haleine, il est sorti de la mêlée ; adossé au comptoir d'Aélis, il écoute une voix plus forte que les hurlements de ses troupes, car elle chante l'or arraché aujourd'hui par brassées : c'est elle qui, malgré ses efforts, fait battre son cœur trop vite, reçoit et lance à torrents le sang qui brûle les veines et les artères, les dessine enfin en ce hideux réseau sur son visage de bête à l'image de Dieu. Et, tandis qu'il prête l'oreille, un des relais du comptoir se met à épeler au passage un télégramme de Washington : d'instinct, Bloch le déchiffre, au bruit, sans que personne s'en doute, pas même Aélis, attentive, elle aussi, à son poste. La dépêche, d'ailleurs, n'est pas destinée à la Bourse : elle ne fait que la traverser sur ses fils et passer plus loin, comme des milliers d'autres chaque jour.

Mais il était écrit que cet heureux homme l'attraperait au passage. Elle arrêta net dans ses veines ce sang de spéculateur si enfiévré tout à l'heure. Car elle disait :

Secrétaire du Trésor, Washington, à sous-secrétaire du Trésor, New-York. — *Mettez en vente vingt millions d'or du gouvernement.*

— Dites donc, Bloch, quel feu d'artifice ! crie Tom Tildenn, très excité. Ça va merveilleusement! J'ai gagné mon million! Je le rejoue : il m'en faut trois autres à la clôture!... 160 1/2! Bravo! 160 3/4!... *Go ahead, boys!*

L'artillerie des fins de bataillle tire partout à la fois, autour de la corbeille, aux quatre coins de la salle, sous le péristyle

et jusque dans les rues voisines, où se masse maintenant New-York. Le relai télégraphique s'est tu. Bloch se redresse, un peu pâle :

— Parbleu! c'est ce que j'ai toujours prédit. Vous clôturerons à 170, vous verrez, par Jupiter!

Il s'éloigne rapidement, appelle son secrétaire, l'envoie à Belden, fonce lui-même sur Edgar, les poings en avant, puisque le salut de la conspiration dépend tout entier de sa bête. Il arrive enfin à ses côtés, lui passe les mains autour du cou, pour ne rien laisser échapper des nouveaux ordres d'achat qu'il lui donne, — sans doute, — dans le tuyau de l'oreille... et c'est fait.

C'est fait. Pendant ce temps, Tom, qui vient de crayonner ses dernières dépêches, retourne acheter ce qu'on offre dans la corbeille. L'aiguille à 160 3/4 lui fait oublier Aélis. Ah! s'il la regardait une fois! Deux yeux de femme qui aime ou qui a pitié le suivent, le rappellent, lui crient, mieux que la bouche frémissante qui voudrait parler, qui ne peut pas :

— Par grâce! ne faites rien : restez avec moi!

Mais, grisé qu'il est par le souffle de la Bête, il ne comprend pas, il n'entend plus, il s'en va droit à son destin. Aélis se lève, fait un geste, ouvre les lèvres :

— Tom! Vous allez...

Tout à coup, entre elle et lui, se dresse son serment du premier jour... Et la jeune fille retombe assise, le front dans ses mains.

Tildenn, d'abord surpris, croit à une méprise, rentre dans le tourbillon, se met à la tête des « taureaux », achète à n'importe quel prix, pour enfoncer les derniers carrés de Waterloo et faire en un mot, comme il l'a chanté, trois petits à son million.

A une heure et demie, une rumeur étrange s'insinue dans la salle, arrive jusqu'à la corbeille, en est victorieusement repoussée, mais pour y revenir à travers toutes les bouches, cette fois, comme à travers tous les cerveaux, et s'afficher enfin sous la forme du télégramme officiel que Bloch avait lu, en esprit, avant le destinataire :

Mettez en vente vingt millions d'or du gouvernement.

— Le Trésor commence à vendre !... Le Trésor vend son or !

Comme trois autres mots, deux mille quatre cents ans auparavant, ces quelques lettres détraquèrent les intelligences, affolèrent les volontés, firent comprendre aux plus obstinés que c'était bien la fin. Dix mille furies se déchaînèrent dans le parvis du tabernacle où croûlait l'idole : les hommes se tordirent sous leurs fouets, ils crièrent devant la ruine, pire que la mort; leurs traits se convulsèrent à en expirer d'effroi si les Euménides leur eussent alors présenté des miroirs, car, sauf les contorsions de la strychnine, il n'y a rien au monde de plus effrayant que les convulsions du jeu. Et ce fut dans un ouragan de liquidation, parmi les râles de gosiers dont on eût dit la trachée-artère ouverte, la vie s'enfuyant à gros bouillons, ce fut dans un effondrement subit, que s'acheva la journée de l'amoureux d'Aélis. De 161 l'or retomba, en fermeture, à 135, sur un chaos de ruines ou de faillites, et les générations à venir parleront du « Vendredi noir » tant qu'il y aura sous le ciel d'Amérique une Bourse pour les batailles des « ours » et des « taureaux ».

Seul maintenant, sous le péristyle, Tom Tildenn regardait sans bouger la foule courir par les avenues étincelantes.

Fini, c'était fini. Millionnaire à midi et mendiant à trois heures: drôle de situation... Plus un dollar, saisissez-vous?... Une lutte si dure, un tel effort de muscles, ainsi que jadis, à l'Université, pour le câble disputé pouce à pouce par deux équipes rivales. Et puis, quoi? Après? un coup de tonnerre et un krach : la panique, la défaite; ruiné et battu à plate couture, voilà tout... Est-ce qu'il avait encore des os dans le corps, une cervelle dans le crâne, ou bien de la gélatine partout ?... et qui faisait si mal !... Qu'est-ce que ce tintamarre là-bas? L'*elevated* sonnant l'airain ou la Bourse tintant l'or?... Irait-il en prendre un peu? Sans doute; mais il n'avait plus rien dans le corps, rien qu'un malaise indéfinissable, une envie de se dissoudre en quelque chose de mou qui ne sentirait plus, qui rentrerait sous terre... « Ah ! Dieu, pourquoi me frapper ainsi ? »

Ses nerfs le forcèrent à crier : une décharge électrique, bien

sûr, ou une douleur fulgurante, l'ataxie... Non, ce n'était qu'une main de femme sur son épaule. Il se retourna, reçut en plein visage l'éclair de deux yeux violets tout près des larmes, baissa la tête et fit un effort pour se ressaisir. C'était Aélis.

— Monsieur Tildenn! Je vous ai cherché partout! Pourquoi vous êtes-vous sauvé si vite?... Est-ce si grave que cela? Vous me faites peur.

— Rien du tout, mademoiselle : c'est bête... un léger éblouissement... sans doute, votre soudaine apparition...

Il crut sourire, et la jeune fille eût plutôt voulu le voir pleurer. Elle lui prit les mains.

— Au nom du ciel! ce n'est pas le moment de plaisanter. Dites-moi où vous en êtes. On dit à la corbeille que vous avez perdu. Mais vous vous relèverez, n'est-ce pas?

— Oui, sans doute. Oui.

— Êtes... êtes-vous ruiné?

Tom éclata de rire, et Aélis se cacha le visage.

— Ruiné! mieux que ça : dix ruines, vingt ruines, de quoi travailler vingt ans avant de régler mon passif!

— Dieu, Dieu qui nous vois! Je l'ai pressenti quand vous êtes venu parler à Bloch!

— Vous étiez là? Oh! pardon, c'est vrai, je me le rappelle. Ce n'est que plus tard que je vous ai perdue de vue.

— Je m'en suis aperçue, allez! J'aurais donné le monde pour que vous pussiez lire ma pensée à ce moment-là : vous aviez réalisé, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi? Est-ce que vous saviez quelque chose?

— Mais oui! L'ordre du Trésor a sonné au relai, sous mon comptoir, dix minutes au moins avant l'affichage du télégramme : *Mettez en vente*...

— Je sais, je sais, ne le redites pas... Je souffre, j'ai la tête vide et pleine, elle a envie de se fendre. Serrez-moi les mains. Bien... Vous parliez du télégramme. *Great Scott!* Bloch était là. A-t-il sonné devant lui?

— Derrière son dos. Qu'est-ce que cela fait?

— Ça fait qu'il a réalisé à temps, lui qui lit le *duplex* comme la cote! ça fait qu'il a vendu quand il nous conseillait d'acheter! .. Ça fait qu'il nous a tous mis dedans, moi le premier, et que vous, vous l'avez aidé!

— Monsieur !

Aélis retira ses mains. Tildenn continua de divaguer :

— C'est comme ça, ma petite... Ça fait mal, allez !... Êtes-vous contente ? Vous aussi, vous étiez contre moi. Ruiné... bah !... Un mot, un seul mot, et elle me sauvait !

— Est-ce que je pouvais le dire, ce mot ? Ah ! que vous êtes dur !...

— Dur ? Non, je me sens mou, tout mou !... Elle n'a pas voulu parler, elle n'a pas même tendu la main à celui qui se noyait devant elle, Aélis, vous savez, la jolie fille...

— Monsieur ! monsieur Tildenn ! Calmez-vous ! Savez-vous ce que vous dites ?

— Oui, je le sais. Vous m'avez trahi, mademoiselle.

— Et mon serment ?

— Votre serment ?... Un serment, allons donc ! Qu'est-ce que c'est que ça à côté de la vie d'un homme ?... Moi, surtout, à qui vous aviez souri ce matin, moi qui, avec ce mot de vous, aurais pu gagner cinq, dix, quinze millions comme Belden, comme Edgar, comme Bloch !... Laissez-moi seul, miss d'Auray.

— Vous êtes injuste, vous êtes cruel, vous êtes égoïste, Tom Tildenn, mais vous êtes si malheureux que je ne vous abandonnerai pas à présent... Je ne pouvais pas oublier mon serment pour vous ; je peux oublier ma fierté de femme. Voulez-vous m'accompagner jusqu'à ma porte ? C'est loin, la promenade au grand air vous remettra, et, puisque ce matin, nous roulions en phaéton, eh bien ! n'est-il pas juste que, ce soir, nous allions à pied ?

* * *

Madame Pat'O'Hara, blanchisseuse de gros et de fin, dans la 109e rue, avait toujours un fer à la main et un œil sur la porte de son vis-à-vis, « une créature de vingt ans, disait-elle, qui s'en croyait et se faisait appeler *miss* parce qu'elle travaillait au marché des gros bonnets, en bas de la ville ». Malgré la pommade, les cheveux rouges de la bonne femme se dressèrent droit en l'air quand elle vit un homme embrasser la petite d'Auray sur le seuil de son logis.

— En pleine rue, oui, ma chère, c'est comme ça ! Je l'ai

vue de mes yeux comme je vous vois là. Et à bouche que veux-tu !... Si encore elle avait eu la respectabilité de se cacher... Je l'ai dit souvent, hein ? ces créatures finissent nécessairement par mal tourner... Une goutte, ma chère?... A votre santé !

C'est ainsi que la Pitié donna à Tom Tildenn, ruiné, ce que l'Amour n'avait pu obtenir, au matin de sa richesse. Le « vendredi noir » lui prit une fortune et lui donna une fiancée. La 109e rue en fut scandalisée affreusement.

IV

PAT O'HARA

Deux hommes valent mieux qu'un : trois est un chiffre qu'il faut respecter en lui-même, c'est connu ; mais, au delà de ce nombre, une agrégation de cerveaux humains ne vaut pas le jugement d'un âne, et cela depuis la tour de Babel. Pour l'oublier, ou mieux, pour protester, les peuples tendent de plus en plus à la forme de gouvernement parlementaire et les individus ne manquent jamais de se réunir quand ils sont las de se croire des êtres raisonnables. C'est pourquoi ils furent huit *policemen*, sanglés dans leurs redingotes bleu sombre, qui s'en vinrent frapper, quelques jours plus tard, à la porte du ménage O'Hara. Celui qui marchait en tête de la colonne, un sergent, halait au bout d'une corde un roquet jaune dont la fureur eut tôt fait d'ameuter le quartier. Par derrière, les sept subordonnés encourageaient la pauvre bête à avancer, du bout de leurs bottes, et, de temps à autre, ils se retournaient, sourcils froncés, vers les gamins qui surgissaient partout du sol, comme des maringouins avant un orage. Enfin, la petite troupe arriva au no 203 1/2 et, sans parlementer, fit irruption dans le logis du camarade :

— Sainte mère de Dieu ! cria madame O'Hara. Et qu'est-ce que vous voulez faire avec cette bête jaune chez des gens qui se respectent, monsieur le sergent?

— La petite charogne ! elle vient de me mordre le doigt ! fit le sergent, exaspéré. Faites excuse, madame, mais j'aimerais mieux emmener Pat lui-même au poste ! Au nom du ciel, où, bien sûr, vous irez un jour, prenez-la, madame, car c'est pour votre mari. Nous venions en *surprise-party* : ce bâtard que voilà s'est mis à faire autant de bruit que les trois cornets à piston de la fanfare ! Mais c'est un vrai chien du Labrador, et on dit qu'ils valent leur pesant d'or en Alaska. Prenez-le, pour l'amour de la police de New-York !

— Vrai, vous êtes tous ben honnêtes, messieurs, et, quand Pat rentrera, il va jurer d'émotion tout plein, sûr !... Il est allé quéri du butin, mais i'sera bientôt de retour. Asseyez-vous, en attendant, où vous pourrez, sur les corbeilles de linge, à la ronde... On n'est pas riche, mais on sait recevoir des amis, de bons amis comme vous... Tenez, escusez-moi, mais i' faut que je pleure... Dites-moi, sergent, qu'est-ce qu'i va faire là-bas, mon homme ?

Le sergent se retourna vers son escouade sans y trouver la moindre inspiration : alors il allongea deux coups de pied au chien jaune, qui se mit à hurler en regardant madame O'Hara. Elle se pencha vers lui :

— Oui, qu'est-ce qu' i' fera là-bas, sans moi ? Cette idée de gagner une contrée barbare ousqu'il n'y a point de *policemen* ! Est-ce toi qui me remplaceras, dis, Caton ?

Et ce roquet de mauvais caractère, que pas une caresse ou pas un juron n'avait pu émouvoir tout à l'heure, cette bête jaune se dressa contre la bonne femme, et, voyant beaucoup d'angoisse sur sa figure de vieille, aboya doucement :

— Oui, madame, je vous le promets ! Ouah, ouah !...

— C'est un miracle, s'écria le sergent. Ah ! les femmes, elles en savent plus long que les autres créatures ! Madame a trouvé du premier coup un nom qu'il aime !

— Les chiens du Labrador parlent le français, — dit modestement Brigitte O'Hara, — et je l'ai appelé du nom d'un savant de Paris, aux anciens temps, par devant leur révolution. Tiens ! voilà Pat ! Escusez-moi, je reviens dans la minute.

Elle courut réquisitionner chez l'épicier la goutte avec des cigares, des plus gros et des plus forts, et aussi, pour servir

et tenir le crachoir, trois ou quatre jupons du voisinage. Pendant que s'organisait ainsi cet impromptu, qui fit époque dans le quartier, Pat venait de déposer au milieu de ses amis très intrigués un paquet de hardes.

— Que diable est-ce que c'est que ça, Pat? demanda le sergent. Serait-ce le butin que vous apportâtes sur le dos, il y a vingt et un ans, en débarquant des vieux pays? Vous rappelez-vous?... Quelle mauvaise mine vous aviez, à cette époque!

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, — répondit Pat, très important. — Ce colis renferme mon costume de mineur!... Attendez, je vais le passer derrière votre dos, et vous verrez s'il ne me va pas mieux que l'uniforme!

— L'habit ne fait pas le moine! hasarda timidement une des dernières recrues du sergent.

— Au diable les niaiseries d'Europe! Est-ce qu'il ne fait pas le *policeman*?... Voilà : comment me trouvez-vous?

Le poing sur la hanche, la poitrine en avant, comme au jour de Saint-Patrick, il était si beau que Brigitte s'arrêta sur le seuil avec ses amies :

— V'là mon homme! Pour un homme, c'en est un!

Lui ne l'entendait plus. Il oubliait même le cruchon qu'elle serrait tendrement dans ses bras. Son habit de laine, strié de mille et une bigarrures d'arc-en-ciel en déliquescence, l'hypnotisait autant que ses admirateurs, et il se serait mis à en compter les coutures si Caton eût gardé le silence. Mais ce bout de chien n'avait du chacal que la ressemblance physique : il avait le courage de ses opinions, et il aboya franchement son aversion pour de tels oripeaux. Il fallut expliquer au futur prospecteur le cadeau de ses camarades, l'intelligence qu'il cachait derrière ses mauvais yeux, la sauvegarde enfin qu'il serait pour lui là-bas, et O'Hara prouva immédiatement sa reconnaissance en distribuant à la ronde des bols de wisky. Puis, pour la trente-deuxième fois en cinq jours, il recommença son histoire, avec orgueil, avec modestie, en y ajoutant une douzaine de fioritures à l'eau-de-vie. Et, plus heureux que des rois de la Bourse, buvant, fumant, crachant, les huit *policemen* l'écoutèrent avec une véritable piété.

— C'est comme je vous le dis! Y a pas de mon mérite,



mais fallait encore être décidé comme je le suis. C'est survenu le jour que je me présentai chez mosieu Tom Tildenn.

— Titi? interrogea l'étourneau qui avait déjà parlé une fois de trop.

— Son Honneur Tildenn, mon nouveau chef! corrigea sévèrement O'Hara. Il faudra vous défaire de vos familiarités, mon fils! Ça vous nuirait dans le Corps!... Or donc, il était ruiné, comme je l'ai su après, par une de ces machinations de damnés capitalistes, qui sucent du sang d'homme ici comme en Irlande...

Le sergent était de Belfast : il approuva d'une rasade.

— Bien dit, Pat! A votre santé!

— Et moi qui l'ignorais, j'étais allé le voir, histoire d'entendre ce qu'il dirait parce que je ne l'avais pas stoppé au parc, le jour qu'il y galopait, à preuve que...

— Du souffle, O'Hara, reprenez du souffle! dit le sergent. Vous me coupez le mien, à parler si vite... D'ailleurs, ces explications ne regardent pas votre supérieur... Belles dames, à votre santé!

— Dieu vous le rende, monsieur le sergent! firent ces dames, le verre aux lèvres.

L'une d'elles alla chercher un second cruchon, et le narrateur reprit :

— « Môssieu O'Hara, me dit-il (c'est un vrai *gentleman*), je n'ai plus un sol! Vous êtes plus riche que moi! Hormis l'existence, il ne me reste plus rien. — Saints du saint paradis, ayez merci de nous! » criai-je, car jamais humain ne fut plus étonné que moi ce jour-là; « j'en suis bien marri pour vous, monsieur Tildenn, vous me pardonnerez d'être venu. Mon nom est O'Hara, de la 109e rue, et prêt à saisir ceux qui vous ont dépouillé, pour vous servir! »

— Mon mari est né avec un porte-voix dans la bouche, dit madame O'Hara. Rien ne l'embarrasse pour s'exprimer comme un ministre.

— « Y a pas d'offense », me répond-il en riant, continua Pat-Chysostôme; « pauvre je suis, riche je redeviendrai : pour ça, je m'en vas en Alaska. » Mes gars, je vous le dis, un feu d'artifice partit dans ma tête à ce nom-là, et mon bon ange me souffla en même temps une pensée...

— Ton bon ange? Ton mauvais diable, mon homme! c'est moi, ta femme légitime, qui te le déclare. Oh! Pat, Pat! comment as-tu pu!...

— Paix, femme! tu parleras après moi. C'est pour ton bien. Toujours qu'une voix, ange ou diable, me coule à l'oreille : « Patrick O'Hara! va avec lui! tu feras fortune! » Justement, lui qui n'avait rien ouï, comme de raison, me disait : « *Policeman*, quand je reviendrai, je vous promets de me rappeler votre gracieuseté du parc. Je n'oublie jamais un service. — Que saint Patrick, mon patron, bénisse Votre Excellence! Moi itou, je veux aller ramasser de l'or. Prenez-moi avec vous! » Il me regarda de côté, et je crus être devant notre docteur, quand on se fait porter malade, histoire de ne pas se surmener; puis, il dit : « Patrick, vous êtes solide, il n'y a pas à dire le contraire; mais, pour aller là-haut, il faut être maigre et pas marié. — Merluche je deviendrai assez vite, Votre Honneur, au régime des conserves, et, pour ce qui touche à ma moitié, elle restera domiciliée à New-York, comme par devant, jusqu'à ce que.... »

— Je ne veux pas, Pat : c'est toi, toi que je veux!... pleura Brigitte.

— Allons, allons, la vieille, passe-moi le cruchon au lieu de m'interrompre. Pas celui-là : le sergent l'a vidé... Sans reproche, hein?... Merci. Et je te rapporterai des richesses et des falbalas pour t'en aller sur la Cinquième Avenue, et nous aurons à dîner, ce jour-là, toute la police de New-York.

— Bravo! Vive O'Hara d'Alaska! crièrent ses amis enthousiasmés.

Le wisky commençait à racler les gorges, que cicatrisait la fumée des havanes; la conversation devint bruyante autour de la carte des glaciers aurifères, devant le petit sac de peau de daim où l'ex-*policeman* mettrait les pépites glanées chaque jour. On admira le mercure qui, paraît-il, soutire l'or là où il y en a, comme un *pick-pocket* dans la veste d'autrui; et le sergent offrit de recommander le futur mineur à un sien cousin qui balayait une banque de quatre à six : ça lui servirait à se faire ouvrir un compte pour ses dépôts d'Alaska. Seulement la jeune recrue proposa une autre banque, et, comme Dieu a créé de toute éternité les Irlandais pour se casser mutuel-

lement la tête, la *surprise-party* du sergent et de ses sept hommes se termina par une bagarre telle que jamais Caton n'en devait revoir une pareille au cours de ses fantastiques aventures vers le pôle Nord.

Quant à son maître, il avait depuis longtemps roulé dans un coin, et souriait à la voix mystérieuse, diable ou ange, qui lui scandait cette phrase avec le balancier de l'horloge :

« Vas avec lui! Tu feras fortune! »

Pour le réveiller, il fallut, le lendemain, à la première heure, le seau d'eau et le balai de Brigitte, plus cette désagréable apostrophe :

— Brute! oh! brute d'homme! est-ce que tu pourras mieux te saouler quand tu l'auras enfin, ta fortune maudite?



Une scène bien différente s'était passée la veille au couvent des Ursulines de la 132e rue, où, du temps de son grand-père, Aélis avait obtenu la couronne d'honneur de sa division. Elle sonna au tour, par derrière lequel on voyait sans être vu, et dit :

— Ma sœur, voulez-vous me passer la clef du troisième parloir des religieuses? Je suis Aélis d'Auray et je voudrais causer avec la mère Saint-Joseph.

Sans un mot, la tourière lui envoya ce qu'elle demandait, et la jeune fille s'en alla, par les appartements déserts, jusqu'à la double grille du dernier parloir. Elle s'assit tout contre, s'y accrocha même, pour retrouver le passé, la jeunesse insouciante et pure, les prières et les jeux, tout ce qui se levait dans l'ombre du cloître et l'accueillait malgré cette barrière, et lui criait de mille voix aimantes : « Aélis! oh! revenez-nous! » Elle n'entendit pas la porte intérieure s'ouvrir, des pas glisser dans le parloir comme ceux d'une morte; elle ne se réveilla qu'au doux appel de mère Saint-Joseph : « Bonjour, ma petite fille! » et lorsqu'à travers le réseau opposé elle put saisir le doigt de la bonne religieuse.

— Ma mère!... mère Saint-Joseph!... que je suis heureuse de vous revoir!

— Pas plus que moi, Aélis. Vous nous aviez un peu négligées, ces temps derniers.

— C'est vrai... mais, en retour, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

— Ah! je sais, je devine!... Eh bien, vous êtes faite pour le monde...

— Est-ce qu'on peut rien vous cacher, mère? ou bien, êtes-vous sorcière?... Oui, vous ne vous trompez pas, je vais me marier, ou plutôt je me suis fiancée!

La religieuse contempla ce pur ovale qu'elle trouvait — était-ce un péché? — plus beau que celui de la Vierge, dans la chapelle :

— Est-il bon, au moins, votre jeune homme, Aélis? Est-ce un fervent catholique?

— Il est né de parents catholiques, et c'est une des raisons qui m'a décidée. Mais il est aussi indifférent que tolérant, je crois, en matière spirituelle.

— Il faudra le ramener à la foi vive, mon enfant. Ce sera votre mission, puisque Dieu vous a indiqué la voie du mariage pour y faire votre salut... et le sien.

La jeune fille ne répondit rien; elle soupira. Mère Saint-Joseph, qui n'avait pas besoin de paroles pour lire les âmes de ses élèves, reprit doucement :

— Est-ce que cela vous effraie?

— Oh! mère, non! Je pensais à autre chose.

— A quoi? Vous ne me cachiez rien, jadis!

Une rosée d'aurore monta au radieux visage; Aélis baissa les yeux et dit :

— C'est *demain* qui me fait peur.

— Mais enfin, vous le connaissez, ce jeune homme, mon enfant... Vous savez ce qu'il vaut... Toute jeune fille a des terreurs au moment de faire le grand pas... Est-ce que vous avez pensé à la vie religieuse?

— Mère, oui, quelquefois... Je ne peux... je ne peux pas me faire à l'idée du mariage.

Cette fois, ce fut au tour de mère Saint-Joseph à garder le silence; très rouge, elle resta longtemps la tête appuyée contre la grille. Puis elle murmura, de cette voix qui faisait qu'on pouvait l'aimer sans la voir :

— Pauvre, pauvre petite Aélis! C'est la même pensée qui amène derrière ces grilles beaucoup d'entre nous... Il vous faudra surmonter cela, si vous l'aimez véritablement.

— Je l'aime, ma mère, puisque je me suis fiancée. Mais je suis tourmentée...

— Il ne faut pas l'être : il faut prier. J'ai toujours cru que vous étiez née pour le monde. Vous y pourrez faire beaucoup de bien. Nous prierons toutes Dieu pour vous. D'ailleurs, vous ne vous mariez pas demain, n'est-ce pas?

— Ah! non, par exemple!... Nous attendrons peut-être longtemps, car le vendredi noir a ruiné M. Tildenn, et il faut qu'il regagne de quoi vivre.

Mère Saint-Joseph n'avait pas entendu parler du « vendredi noir ». Était-ce possible?... Aélis le narra dans tous ses détails, tellement que quatre heures survinrent à l'improviste. Il fallut se séparer : deux doigts fuselés se touchèrent encore à travers les grilles, deux âmes s'effleurèrent pour se donner le baiser de paix; et puis mère Saint-Joseph, de son pas de morte, retourna à l'éternité; et Aélis d'Auray, plus calme et plus forte, s'en revint à la vie du dehors, au tourbillon de New-York.

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

(A suivre.)

LA QUESTION DES CABLES

Fachoda n'apparaîtra pas, dans l'histoire de ces dernières années, comme un simple incident colonial. On y verra le point de départ d'une orientation nouvelle de notre politique générale. Subitement menacée d'une guerre qu'elle n'avait ni voulue, ni crue possible, la France, absorbée jusque-là par la surveillance de ses frontières de terre, a dû subitement se tourner vers ses côtes et envisager, avec un nouveau péril, de nouvelles et impérieuses nécessités. Nécessité de mettre nos arsenaux insuffisamment armés à l'abri d'une surprise; nécessité de protéger nos ports de commerce contre l'injure et le dommage d'un trop facile bombardement; nécessité d'augmenter nos forces navales; nécessité d'assurer la défense de nos colonies.

Accessoire dans l'hypothèse d'une guerre purement continentale la défense de nos colonies prend une importance capitale dans l'éventualité d'une lutte avec une puissance qui est maîtresse des mers et qui n'a pas en Europe de point vulnérable. Nos colonies deviennent l'enjeu même de la guerre. Si l'ennemi s'en rend maître, la flotte française, privée des points d'appui qui rendent possibles les croisières à quelque distance des côtes, n'aura d'autre alternative que d'être sacrifiée dans une lutte inégale ou de se laisser bloquer dans un

de nos ports de guerre. Autant vaudrait déclarer immédiatement que la France souscrit à l'avance à toutes les prétentions de l'impérialisme britannique, et qu'elle renonce à jouer dans le monde le rôle que comportent ses traditions et ses intérêts.

Mais, pour défendre nos colonies, pour combiner, avec le moins d'aléa possible, les mouvements de nos escadres, une condition en quelque sorte préjudicielle s'impose : c'est que nos colonies et nos escadres ne soient pas, dès l'ouverture des hostilités, coupées de toutes communications avec la France. Or, l'opinion publique vient de s'émouvoir d'un fait qui n'était ni nouveau, ni secret, mais dont les récents incidents soulevés par l'Angleterre ont révélé la gravité : l'Angleterre, maîtresse des mers, l'est aussi du réseau sous-marin qui relie l'Europe aux autres continents. A l'exception de nos possessions d'Amérique qui communiquent avec la métropole par un câble français, toutes nos colonies sont tributaires des compagnies anglaises pour leurs relations télégraphiques avec la France. Enfin ce monopole presque absolu des compagnies anglaises est mis à profit pour les besoins de sa politique par le gouvernement anglais qui se réserve le droit de supprimer, d'interrompre, ou de retarder à son gré les télégrammes destinés à d'autres pays.

L'usage que l'Angleterre, au moment de l'ouverture des hostilités avec le Transvaal, a fait du privilège qu'elle s'est ainsi attribué, a été le signal, en France, d'une campagne tardive en faveur de l'établissement d'un réseau de câbles reliant les colonies à la métropole. On a trouvé excessif que la censure anglaise, sous prétexte de surveiller les communications venant du Cap, de Durban ou de Lourenço-Marquès, s'arrogeât le pouvoir d'arrêter aussi les télégrammes chiffrés de Madagascar. On a rappelé, fort à propos, des abus du même genre, que notre indifférence, en d'autres temps, a laissé passer sans en tirer l'enseignement qu'ils comportaient : au moment des affaires du Siam en 1893, les interruptions extraordinairement opportunes pour la politique anglaise des lignes de l'*Eastern Telegraph;* les instructions destinées à l'amiral Humann soumises au préalable par les agents de la compagnie à l'examen du Cabinet de Londres, « de telle sorte que l'électricité semblait être devenue l'un des plus dangereux

adversaires de notre diplomatie[1] »; plus tard, en juin 1894, la mort du sultan du Maroc, tenue secrète pour toutes les puissances d'Europe, hormis l'Angleterre, le ministre anglais ayant accaparé le câble de Tanger pendant trente-six heures pour entretenir le Cabinet de Londres de cet événement.

Pendant la période de tension qui a suivi l'affaire de Fachoda, une de nos colonies a pu faire l'expérience du péril que créerait, en cas de guerre, l'isolement causé par la rupture des câbles. Le Sénégal se réveilla un beau matin privé de toute communication télégraphique avec le reste du monde. On crut à Saint-Louis que la guerre était déclarée. Malgré l'insuffisance des ressources dont disposait le gouverneur général, pas une minute ne fut perdue pour organiser la défense. Des canons furent braqués sur la rade de Dakar, les réserves indigènes rappelées et armées. On eut le temps de pousser jusqu'au bout cet exercice de mobilisation, car ce n'est qu'après cinq jours que les lignes télégraphiques recommencèrent à fonctionner. La compagnie anglaise qui exploite le câble de Ténériffe à Saint-Louis allégua un dérangement momentané dans ses appareils, et tout fut dit.

Ce qui s'est passé au Sénégal, sur une simple menace de guerre, montre bien ce qu'il adviendrait dans nos autres colonies si la guerre éclatait. Elles n'apprendraient même pas d'une façon certaine l'ouverture des hostilités. Elles ne pourraient que la présumer par la suppression des nouvelles venant d'Europe. Il n'est pas besoin d'insister sur la supériorité qu'aurait, en face de cet isolement, un adversaire instruit heure par heure de tout ce qui peut l'intéresser. Ce serait le duel inégal d'un aveugle contre un homme qui voit clair.

Avant d'examiner les propositions dont le gouvernement a saisi le Parlement en vue de remédier à une situation que l'on se montre à peu près unanime maintenant à déplorer, il ne sera pas inutile de montrer de quelle force dispose l'An-

1. Harry Alis, les [illegible], 18[illegible]. Harry Alis, de son vrai nom Henri Percher, [illegible] époque, dans une brochure très documentée, le danger de l'accaparement des câbles par les compagnies anglaises. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de rendre hommage à la clairvoyance de ce soldat d'avant-garde de la cause coloniale [illegible] publiciste de talent, et dont on n'a pas oublié la mort tragique en 18[illegible] [illegible] en duel à la suite d'une discussion sur les affaires [illegible].

gleterre, avec l'immense filet de câbles dont elle enserre le monde entier, et à quoi se réduisent les réseaux que possèdent la France et les puissances autres que la Grande-Bretagne.

*
* *

Les compagnies télégraphiques anglaises se divisent en trois groupes principaux : 1° le groupe de l'Amérique du Nord, possédant des câbles qui relient l'Angleterre aux États-Unis et au Canada ; — il est à remarquer que l'un de ces câbles, appartenant à l'*Anglo-American Telegraph Co.*, aboutit à Brest ; — 2° le groupe de l'Amérique du Sud, qui relie l'Europe au Brésil par deux lignes sous-marines, avec prolongement jusqu'à Buenos-Ayres par deux câbles qui desservent la côte Atlantique de l'Amérique du Sud; 3° le groupe d'Orient et d'Extrême-Orient entièrement entre les mains de la compagnie *Eastern Telegraph* — qui occupe la Méditerranée, la mer Rouge et la mer des Indes, — et de compagnies affiliées à l'*Eastern Telegraph :* celles-ci se prolongent en Chine, au Japon, en Australie; elles entourent l'Afrique d'un double fil allant par la côte occidentale jusqu'au Cap et depuis Aden jusqu'à Durban. Quatre câbles anglais traversent la Méditerranée jusqu'en Égypte [1]. Trois câbles longent la Mer Rouge de Suez à Aden; trois câbles relient Aden à Bombay.

Des compagnies moins importantes assurent les communications entre les États-Unis et le Mexique, rayonnent dans les Antilles, traversent l'Amérique centrale et longent jusqu'à Valparaiso et jusqu'à La Concepcion, par le Pacifique, les côtes de l'Amérique du Sud. Toutes ces compagnies sont liées entre elles et obéissent à la direction du gouvernement britannique. Il est utile de citer ici les principaux articles du cahier des charges imposé à toutes les compagnies

1. Un de ces câbles part de Marseille. Il a été établi en 1874 en vertu d'une convention passée entre le gouvernement français et le représentant de la compagnie anglaise sans qu'aucun des ministres intéressés ne se soit demandé si une autre solution ne sauvegarderait pas plus sûrement les intérêts français. La création d'un réseau français n'était pas à l'ordre du jour à cette époque, personne ne s'en préoccupait.

de câbles en échange des subventions qui leur sont largement accordées.

ART. 3. — *Le câble proposé ne doit, en aucune station, posséder d'employés étrangers; de même les fils ne passeront dans aucun bureau et ne pourront être sous le contrôle d'un gouvernement étranger.*

ART. 5. — Le gouvernement de Sa Majesté ne prendra aucun engagement ni aucune responsabilité en ce qui regarde le câble au delà du payement du subside.

ART. 6. — Le subside sera accordé pendant vingt ans et payable à chaque période complète de douze mois, sous la condition que le câble sera maintenu en bon état et aura fait un bon service et que ce service entre le Royaume Uni et les colonies et protectorats de la côte d'Afrique n'aura pas subi d'interruptions.

ART. 7. — *Les dépêches du gouvernement impérial et colonial doivent avoir la priorité* lorsqu'elle est demandée. Elles seront transmises à demi-tarif qui n'excédera pas une somme à déterminer.

ART. 8. — Le total de tous les bénéfices produits par la transmission sur le câble appartiendra à l'entrepreneur qui devra supporter les dépenses de fournitures et d'entretien de même que les frais des stations nécessaires et du personnel.

ART. 9. — *En cas de guerre, le gouvernement pourra occuper toutes les stations du territoire anglais ou sous la protection de l'Angleterre et se servir du câble au moyen de ses propres employés.*

ART. 10. — La Trésorerie nommera un représentant auprès du conseil d'administration, que l'entrepreneur devra accepter. Il aura mission de constater l'ouverture, l'entretien suffisant et l'exploitation de la ligne. La compagnie lui devra toute assistance et la communication des renseignements nécessaires.

Nous avons souligné celles des dispositions où se voient le mieux les desseins que poursuit le gouvernement britannique : tenir en mains, par les câbles, les destinées du monde entier. Grâce à ces stations peuplées d'agents anglais, on voit se produire au Siam, au Maroc ou dans toute autre partie de l'univers, s'il arrive quelque incident intéressant le cabinet de Londres, des ruptures de câbles opportunes, des encombrements miraculeux; le résultat en est toujours que la diplomatie anglaise est la première ou la seule informée d'événements que d'autres nations auraient un égal intérêt à connaître. En état de guerre, le gouvernement anglais s'attribue un droit de censure sur les télégrammes envoyés non seulement du théâtre

des opérations militaires, mais des pays simplement reliés par des annexes au câble principal qui y aboutit. C'est ainsi, comme nous l'avons dit, que depuis l'ouverture des hostilités au Transvaal, le cabinet noir d'Aden arrête les dépêches chiffrées destinées à notre colonie de Madagascar ou en provenant. Le gouvernement français ne peut plus communiquer avec le gouverneur général de Tananarive, si ce n'est en langage clair et sans garantie que les télégrammes n'attendront pas, pour passer, un délai que rien ne limite, le bon plaisir des autorités britanniques [1].

On peut évaluer à près d'un milliard la dépense faite par l'industrie anglaise, encouragée et subventionnée par le gouvernement pour l'établissement d'un réseau dont la longueur totale dépasse aujourd'hui trois cent mille kilomètres. Cet effort considérable, réalisé en quarante années environ, n'a pas épuisé en Angleterre la question des câbles. Elle a même été posée récemment, en des termes qui précisent les visées de l'impérialisme britannique, par le projet de relier les colonies australiennes au Canada et par le Canada à l'Angleterre.

En 1893, une société française (la seule société française qui ait une exploitation de câbles) obtint des colonies australiennes du Queensland et de la Nouvelle-Galles-du-Sud, une subvention de douze mille livres sterling, qui, combinée avec la subvention allouée par la France, lui permit d'établir un câble entre Bundaberg (Queensland) et la Nouvelle-Calédonie. La Nouvelle-Calédonie est sur la route directe de l'Australie au Canada : dans la pensée des promoteurs du projet, ce câble devait être l'amorce du futur transpacifique. Mais l'initiative prise par le Queensland et la Nouvelle-Galles-du-Sud

1. Tous les journaux ont reproduit la note du 18 novembre dernier par laquelle le gouvernement anglais a fait connaître, par l'entremise du Bureau international des administrations télégraphiques de Berne, qu'il considérait comme nécessaire « de suspendre à Aden, comme cela a été fait au Cap, la transmission des télégrammes en mots de code ou en chiffre, envoyés soit par les gouvernements étrangers, soit par les particuliers à destination ou en provenance de Zanzibar, Seychelles, Maurice, Madagascar, l'Est-Afrique anglaise, l'Est-Afrique allemande, Mozambique, Delagoa-Bay, etc., etc. ». Quant aux télégrammes en langage ordinaire, ils sont soumis à la censure et envoyés aux risques de l'expéditeur. Il ne semble pas que la publication de cet avis, quelque choquant qu'il paraisse, dans son application aux pays et surtout aux gouvernements étrangers, ait donné lieu, soit en Allemagne, soit en France, à de bien vives protestations.

fut sévèrement jugée non seulement dans les autres colonies australiennes, mais aussi à Londres, par l'organe officiel du secrétaire d'État de la reine pour les colonies : « Tout en regardant avec satisfaction la prochaine union télégraphique de l'Australie à la Nouvelle-Calédonie, écrivait lord Ripon au gouvernement de Victoria, dans une lettre du 30 août 1893, le gouvernement de Sa Majesté ne peut envisager qu'avec regret l'action du gouvernement du Queensland et de la Nouvelle-Galles-du-Sud. Cette action implique un abandon des principes de cohésion coloniale, un oubli des intérêts de l'Empire qui ont occupé une place si importante dans les discussions de la Conférence de 1887 ; de plus, elle paraît diminuer les chances d'obtenir l'appui de ces colonies dans la pose d'un futur câble transpacifique *sous un contrôle purement britannique*. Le gouvernement de Sa Majesté partage les vues exprimées par le gouvernement de Victoria sur les inconvénients, les pertes, *voire les dangers que pourrait occasionner en temps de guerre*, aux intérêts coloniaux et impériaux, un câble transpacifique touchant la Nouvelle-Calédonie et il ne saurait approuver, au point de vue impérial, un arrangement d'après lequel le câble passerait par un territoire étranger.

Devant un désaveu aussi net, le Queensland et la Nouvelle-Galles-du-Sud ne pouvaient que baisser pavillon et renoncer à toute idée de faire adopter le câble de la Nouvelle-Calédonie comme premier tronçon du transpacifique anglais. Dans les conférences successivement réunies à Ottawa et à Londres (juin 1894, janvier 1897 et juillet 1899), où furent représentés non seulement les colonies australiennes, le Canada et le gouvernement métropolitain, mais aussi la colonie du Cap, il fut décidé que le câble projeté éviterait, non seulement la Nouvelle-Calédonie, mais tout atterrissement en pays non anglais. Une ligne directe de Vancouver-Brisbane aurait passé par les Sandwich, mais toucher à Honolulu, colonie des États-Unis, eût été un danger. Un rocher dans la mer, l'îlot Necker, qui n'appartenait encore à personne, ou le petit archipel anglais des Fanning furent désignés comme stations intermédiaires, malgré le sensible allongement de trajet qui devait résulter de ce détour. Pour l'île Necker, l'Angleterre fut devancée par le gouverneur

américain des îles Hawaï qui en prit possession. C'est donc par l'archipel des Fanning, par les Fidji et l'île Norfolk que passera le futur transpacifique anglais. La métropole s'est engagée à contribuer à la dépense par une subvention annuelle de huit cent mille francs, le Canada et les colonies australiennes ont promis un million. Quant à l'intervention de la colonie du Cap, elle s'explique par ce fait que le câble du Canada à l'Australie se prolongera par une ligne reliant l'Australie à Maurice, Maurice au Cap, le Cap aux îles de l'Ascension et de Sainte-Hélène, et aboutissant par les îles du Cap Vert à la côte anglaise.

La première partie de cette ceinture exclusivement anglaise qui entourera le globe et montrera l'union et la solidarité des différentes parties de l'Empire, est sortie de la période d'études après de longs tâtonnements qu'explique la diversité des intérêts en jeu. M. Chamberlain, ministre des colonies, qui représentait le gouvernement métropolitain à la dernière conférence avec Sir Michael Hicks-Beach, a pu indiquer en octobre dernier, à la Chambre des communes, quelle sera la composition du conseil de huit membres qui dirigera la nouvelle ligne transpacifique et dont les réunions se tiendront à Londres. La seconde partie du nouveau câble impérial est en cours d'exécution. La section reliant Cape-Town à Sainte-Hélène et à l'île de l'Ascension est terminée; on pose actuellement la section de l'Ascension aux îles du cap Vert.

*
* *

L'exemple de l'Angleterre peut, à certains esprits, ne pas paraître concluante. La disproportion entre ce qu'elle possède déjà et ce qui nous reste à faire est de nature à causer quelque découragement. A quoi bon lutter contre un adversaire qui a pris une telle avance et accaparé à son profit exclusif, les positions les plus avantageuses? Mais l'Angleserre n'est plus seule à prétendre posséder des câbles dont elle soit maîtresse. La même volonté se manifeste aujourd'hui chez deux autres puissances qui ont des colonies et qui se préoccupent depuis peu de développer leurs forces navales. Nous voulons parler des États-Unis et de l'Allemagne.

Jusqu'à une période toute récente, les États-Unis s'étaient

contentés de s'intéressr, par l'apport de capitaux importants et par des ententes avec des compagnies anglaises, au développement et à l'amélioration de leurs communications avec l'Europe. Il ne semble pas d'ailleurs que le gouvernement fédéral soit intervenu dans ces entreprises d'initiative purement privée. Il y a quelques années déjà, toutefois, que le Cabinet de Washington subordonne les autorisations d'atterrissage à une condition qui est significative. L'autorisation de créer une station en territoire américain est nettement refusée à toute compagnie étrangère si elle se prévaut, pour l'exploitation de son réseau, de privilèges exclusifs à elle conférés par des gouvernements étrangers et qui « s'opposeraient à l'établissement ou à l'exploitation d'un câble par une compagnie américaine, dans la juridiction de ces gouvernements étrangers ». Cette règle, qui dénote bien la préoccupation de laisser toute latitude à la création d'un réseau de câbles américains, a été opposée à la société française des Télégraphes sous-marins quand elle a voulu établir une ligne télégraphique entre les États-Unis et le Brésil, qui lui avait conféré un monopole. C'est par surprise et grâce à la hardiesse de ses agents que la société française, passant outre à la prohibition qui lui était opposée, réussit à opérer son atterrissage au cap Cod. L'émoi fut grand dans les sphères officielles des États-Unis. Il fut question d'intenter un procès à la compagnie. Puis, en gens pratiques, les Américains s'inclinèrent devant le fait accompli. Ces incidents se passaient avant la guerre dont le résultat a été de classer les États-Unis au nombre des puissances coloniales.

Maître des Philippines, le gouvernement américain n'a pas cru qu'il pût exercer sa souveraineté, s'ils ne disposait d'un câble jeté à travers l'Océan Pacifique et dont il se réserverait le contrôle exclusif. Voici en quels termes le président Mac Kinley, dans son Message au Congrès du 10 février 1899, exposait l'urgence de ce projet : « Actuellement des télégrammes ne peuvent arriver aux Philippines qu'en passant par les lignes des pays étrangers, et la navigation seule nous permet de correspondre avec les Iles Hawaï et Guam, ce qui occasionne des retards de huit jours pour chaque courrier. Une pareille situation ne saurait être tolérée. Le moment est venu de poser à travers le Pacifique un câble allant jusqu'à Manille avec stations

aux îles Hawaï et Guam... Un câble de cette longueur ne saurait être construit en peu de temps; on pense qu'il faudrait au moins deux ans, à partir du moment où le projet aura été voté, pour que la ligne puisse être terminée. De plus, des sondages sont encore indispensables à l'ouest des îles Hawaï, avant que le meilleur tracé soit définitivement arrêté. »

Ces études complémentaires ont été faites. De San Francisco aux îles Hawaï, les fonds étaient déjà connus. Le *Néron*, croiseur de guerre, fut chargé d'explorer la seconde partie du trajet. Parti de San Francisco le 26 avril, d'Honolulu le 6 mai, il avait achevé le 22 mai les sondages jusqu'aux îles Midway. Le 4 juillet, il touchait à Guam, des îles Ladrones ou Mariannes, et le 1er août à Luçon après avoir parcouru 4 812 milles. Le rapport de l'amiral Bradword, qui a dirigé ces opérations, contient d'intéressantes observations. Il a trouvé sur certains points des profondeurs de neuf mille mètres; plus loin, une montagne au fond de la mer dont il évalue la hauteur à trois mille six cents mètres; malgré ces accidents de terrain, qu'on ne soupçonnait pas aussi marqués, l'amiral estime qu'aucune difficulté insurmontable ne s'oppose à l'établissement du câble. Ultérieurement la ligne reliant San Francisco à Manille serait prolongée d'une part vers le Japon, d'autre part vers l'Australie. Enfin, du Japon, un autre câble toucherait aux îles Aléoutiennes et se raccorderait par l'Alaska et Sitka à San Francisco.

L'Allemagne, malgré l'importance de ses intérêts commerciaux en Amérique, n'a eu jusqu'à présent de communication au delà de l'Atlantique que par l'intermédiaire des compagnies anglaises ou anglo-américaines. C'est d'Emden, sur la côte du Hanovre ou plus exactement de Greetsiel, à dix-huit kilomètres d'Emden, que part le câble qui se relie à Valentia (Irlande) au réseau transatlantique anglo-américain. D'Emden également partent quatre câbles qui relient l'Allemagne à Londres; enfin la station d'Emden communique par lignes directes avec Hambourg, Berlin, Brême, Cologne, Hanovre, Vienne, Francfort, Stettin, Dantzig, Königsberg, Münster, Hamm, Amsterdam et Rotterdam. L'Allemagne ne pouvait se contenter de cette situation. Emden va devenir le point de départ d'un réseau allemand à la création duquel s'intéressent de hauts

personnages, comme l'atteste la lettre adressée par l'empereur Guillaume au directeur général des postes de Berlin, le 4 janvier 1897 : « J'ai pris avec un vif intérêt connaissance de votre rapport du 20 décembre dernier concernant la pose du câble sous-marin entre Emden et Vigo. Je suis heureux de voir que cette entreprise, due à l'initiative de l'Office impérial des postes, permet les communications télégraphiques directes entre l'Allemagne et la presqu'île ibérienne, qu'elle simplifie les communications avec les pays de protectorat allemand, et enfin qu'elle nous affranchit de l'entremise de la France et de l'Espagne. En vous exprimant mes félicitations à l'occasion de l'heureux résultat d'un travail long et ardu, je me plais à espérer qu'il sera également possible de prolonger le câble jusqu'à l'Amérique du Nord et de parachever ainsi cette importance entreprise. »

Le vœu impérial est sur le point de recevoir satisfaction. Un accord est intervenu, en effet, entre l'Allemagne et les États-Unis d'une part, l'Allemagne et le Portugal d'autre part, pour l'établissement d'un câble reliant le territoire de l'Empire à l'Amérique du Nord en passant par les Açores. Des dépêches cordiales ont été échangées au mois de mai dernier entre le président Mac Kinley et l'empereur allemand pour se féliciter de cette entente. Le câble d'Emden à Vigo sera prolongé jusqu'à Florès (Açores) et de là jusqu'à New-York où, par suite d'arrangements spéciaux, la compagnie allemande ouvrira ses bureaux au centre même du quartier des affaires. Il est probable par la suite que d'autres lignes se grefferont aux Açores sur le câble allemand pour assurer des communications directes entre l'Allemagne et ses colonies du Cameroun, du Togo-Land et d'Angra-Pequena.

C'est qu'en effet l'archipel des Açores, dont le gouvernement et le Parlement français n'ont pas assez compris l'importance quand l'occasion se présenta, en 1893, d'y créer une station pour le réseau de câbles français, est un incomparable nœud d'attache pour les lignes sous-marines entre l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud et les Antilles d'une part, l'Europe et l'Afrique de l'autre. Nous reviendrons tout à l'heure sur cette regrettable affaire du câble français des Açores. Dès le lendemain du jour où expirait le délai d'op-

tion qui nous avait été laissé par le gouvernement portugais, une compagnie anglaise, *The Telegraph construction and maintenance*, obtenait « le droit d'amarrer et d'exploiter dans n'importe quelle île des Açores des câbles sous-marins à destination des côtes ou des îles de l'Amérique du Nord, sous la condition que le premier de ces câbles serait établi à l'île de Florès (loi du 15 juin 1893) ». Un autre article de la même loi réservait à la compagnie le droit d'établir un câble entre les Açores ou la Grande-Bretagne ou l'Irlande. La compagnie anglaise n'a pas mis grand empressement à tirer parti de cette concession, puisque c'est au mois de mars 1899 seulement que les Chambres portugaises ont été saisies d'un projet de loi accordant, sans subvention ni garantie d'aucune sorte, à la compagnie *European and Açores Telegraph*, héritière de la compagnie *Telegraph construction and maintenance*, le droit d'amarrer aux Açores et d'exploiter : 1° deux câbles sous-marins directs respectivement liés à New-York et Canso (Canada); 2° un câble lié à la côte de Grande-Bretagne et d'Irlande; 3° un câble directement lié à Emden (Allemagne). L'article 4 de la loi stipule que les divers câbles auront aux Açores une station centrale qui leur sera commune, mais qu'aucune administration télégraphique étrangère n'aura de représentant dans ce bureau ou dans les autres stations des Açores qui seront exclusivement entre les mains d'employés portugais.

Sans doute cette réserve explique le peu d'empressement du gouvernement britannique à faire usage des droits qui lui sont attribués depuis 1893. « Il sera dangereux, écrivait, il y a quelques mois, un rédacteur du journal anglais *le Globe*, de confier en certain cas urgents à des câbles placés sous l'inspection exclusive du Portugal, des dépêches intéressant la marine anglaise... Afin que les Açores servent de point d'observation dans l'Atlantique Nord, il faudrait que l'Angleterre eût un câble anglais manipulé seulement par des employés britanniques. » Quoi qu'il en soit, les nouvelles lignes anglaises sur le Canada et sur New-York viendront dans un délai prochain s'ajouter à toutes les autres lignes du réseau britannique; quant au câble allemand, si le droit de toucher aux Açores ne lui a été reconnu que par les bons offices de la

compagnie anglaise, héritière de la concession de 1893, l'arrangement qui le concerne ne doit pas moins être envisagé comme ayant, au point de vue politique et économique, une réelle importance. Les travaux sont poussés avec la plus grande activité, et la compagnie des câbles allemands, qui s'est formée sous les auspices des grandes banques et après entente avec l'administration des postes de l'Empire, espère, dit-on, livrer la nouvelle ligne à l'exploitation avant la fin de l'année 1900.



Il nous reste à dire en quoi consiste le réseau français des câbles. Il serait injuste de méconnaître l'effort qui a été fait dans ces dernières années, grâce à l'initiative d'une compagnie française, la seule compagnie française qui exploite des câbles, la société des Télégraphes sous-marins. La société commença modestement par créer un petit réseau de câbles reliant quelques-unes des Antilles entre elles et au Brésil en passant par Cayenne. Plus tard, le câble du cap Haïtien au cap Cod, dont nous avons parlé plus haut, établissait la liaison entre le réseau sud-américain et la ligne de New-York à Brest [1], desservie, depuis 1879, par un câble français dit câble Pouyer-Quertier ou P. Q. [2]. Enfin la société des câbles télégraphiques, devenue propriétaire du câble P. Q., l'a doublé par un second câble qui unit directement Brest au cap Cod et qui a été mis en exploitation le 1er janvier 1899. Ce câble, fabriqué à l'usine de Calais, est le plus long et le plus gros de tous les câbles existants.

Ce réseau de 23 500 kilomètres, très intéressant au point

1. Le résultat immédiat des communications directes ainsi établies par voie française entre la France et ses colonies d'Amérique a été d'abaisser sensiblement le montant des taxes. Le prix du mot a été ramené pour la Martinique et la Guadeloupe de 8 fr. 65 c. à 3 fr. 35 c., pour Cayenne de 9 fr. 60 c. à 4 fr. 50 c. C'est en faveur du développement du réseau français un argument de plus qui vient à l'appui des considérations d'un ordre plus élevé qui l'imposent.

2. Il existe bien un autre câble reliant Brest à New-York en passant par Saint-Pierre. Ce câble, quoiqu'il ait été posé en 1868 par des ingénieurs et un navire anglais, appartenait à l'origine à une société française, mais il est devenu plus tard la propriété de l'*Anglo-American Telegraph Co.*

de vue commercial, ne dessert parmi nos colonies que les Antilles et la Guyane française d'une part, et les petites îles de Saint-Pierre et Miquelon, d'autre part.

Si l'on y ajoute les cinq câbles français qui relient la France avec l'Algérie et la Tunisie, à savoir trois de Marseille à Alger, un de Marseille à Bizerte, avec embranchement sur Bône, — qui n'est relié directement à Marseille que par une ligne anglaise, — un de Marseille à Oran, et ceux qui rattachent la Corse à Toulon et à Antibes, nous aurons dressé le bilan des lignes françaises qui permettent à la France de communiquer avec ses possessions extérieures sans passer par l'intermédiaire et le contrôle des compagnies étrangères.

Nos colonies d'Indo-Chine, de la mer des Indes, de la côte occidentale d'Afrique ne sont desservies que par des lignes anglaises. Madagascar est relié à Mozambique par un câble français, mais à Mozambique, c'est le réseau anglais qui reçoit, quelquefois pour les arrêter, les télégrammes venant de notre colonie. Même situation pour le petit câble français d'Obock à Djibouti et pour celui que la *Compagnie française des Câbles télégraphiques* a établi entre la Nouvelle-Calédonie et l'Australie. Ces petits tronçons, dont le budget de la France a fait les frais ou qu'il subventionne, rendent d'incontestables services aux colonies et à la France, puisque sans eux les colonies n'auraient aucune communication télégraphique avec la mère patrie; mais ils rendent en même temps service aux compagnies anglaises en leur apportant de nouveaux éléments de trafic. Et il faut reconnaître que nous payons un peu cher la faveur que veulent bien nous faire ces compagnies en acceptant de toucher des taxes élevées pour transmettre nos télégrammes.

Par une convention du 29 novembre 1884, l'*Eastern extension*, qui desservait déjà la Cochinchine, s'engageait à relier le cap Saint-Jacques à Thuan-an (Hué) et Doson (Haï-Phong), et à prolonger le câble de Haï-Phong à Hong-Kong. Elle recevait en échange pour vingt ans, une subvention annuelle de 275 000 francs. Le câble valait environ trois millions, la compagnie aura reçu à l'expiration de sa concession 5 500 000 francs, sans compter le trafic dont elle aura bénéficié. Une circonstance accidentelle a d'ailleurs rendu ce contrat particulière-

ment avantageux pour l'*Eastern*. Quand le gouvernement français se décida à traiter avec l'*Eastern* pour le câble du Tonkin, il se trouva que la compagnie avait transporté sur les lieux un câble dont elle ne savait que faire. Il avait été construit pour le Japon et, par suite de difficultés, était resté pour compte.

Non moins onéreuses ont été pour la France les conventions passées en 1883 et 1885 avec des compagnies anglaises pour nos colonies de la côte occidentale d'Afrique. Quoiqu'il s'agisse là d'affaires déjà anciennes, il n'est pas inutile d'en rappeler l'historique avec quelques détails, car il montre avec quelle habileté et quel heureux entêtement sont servis les intérêts anglais.

La côte occidentale d'Afrique n'était encore touchée par aucun câble lorsque la France et l'Espagne conclurent en 1883, avec la compagnie *Spanish National Submarine*, une convention en vue de l'établissement d'une ligne sous-marine devant relier Cadix à Saint-Louis en passant par Ténériffe. La compagnie anglaise recevait du gouvernement français une somme de 1 700 000 francs une fois payée: elle avait pour vingt-cinq ans l'exploitation du câble, qui, passé ce délai, deviendrait la propriété de la France. Il est à noter que ce droit de propriété éventuelle est assez illusoire, car l'expérience a prouvé qu'au bout de vingt-cinq ans un câble est usé et doit être remplacé. En donnant 1 700 000 francs à la société anglaise, la France a fourni pour plus des deux tiers le capital nécessaire à l'établissement d'un câble dont elle ne deviendra propriétaire que quand il sera hors d'usage. L'opération est médiocre, mais les arrangements ultérieurs l'ont rendue plus mauvaise encore.

La convention de 1883 prévoyait que le câble du Sénégal pourrait être prolongé plus au sud, atteindre le Cap en desservant les colonies anglaises ou étrangères intermédiaires. Tel était le programme que s'était assigné la *Spanish National*, mais ici elle se heurta aux prétentions d'une compagnie rivale, la *Brazilian*, propriétaire des câbles anglais qui relient, depuis 1874, par le Portugal, les îles du Cap Vert à l'Angleterre. La *Brazilian*, soutenue par la toute-puissante compagnie l'*Eastern*, s'engageait à relier toutes les colonies anglaises comprises entre le Cap et Bathurst (Gambie) à

l'aide de câbles qui ne toucheraient qu'en territoire britannique ou en territoire portugais. Mais ce projet n'était réalisable que si le gouvernement portugais autorisait l'atterrissement à Saint-Vincent.

Dans les négociations engagées à Lisbonne, malgré l'appui donné au groupe de l'*Eastern* par l'Angleterre, ce fut le groupe de la *Spanish National* qui l'emporta. La *Spanish National* obtenait du gouvernement portugais le droit exclusif d'établir des câbles sous-marins pour relier Saint-Louis d'une part, et les îles du Cap Vert, de l'autre, aux différentes colonies françaises, portugaises ou autres de la côte occidentale d'Afrique. Elle s'engageait vis-à-vis du gouvernement français à créer quatre stations entre le Sénégal et le Gabon, dont deux seraient placées directement sur le câble principal. La France accordait pour vingt-cinq ans à la compagnie formée pour l'exploitation de ce réseau (la *West African Co.*) une subvention annuelle de trois cent mille francs (convention du 1er juillet 1885), mais elle pouvait compter sur une atténuation de cette charge par la part qui lui reviendrait sur le trafic de la ligne, puisque, d'après son traité avec le Portugal, la compagnie devait avoir le monopole des communications télégraphiques d'Europe au Cap ou du Cap en Europe par la côte ouest d'Afrique.

Ce calcul a été déjoué par les manœuvres de l'*Eastern*, toujours soutenue par le gouvernement anglais. La *West African*, dans ses arrangements avec la France, n'avait pas mis en doute qu'elle ne fût autorisée à faire atterrir son câble en territoire anglais ; quand elle en vint à l'exécution de son programme, elle se heurta à une interdiction formelle qui ne fut levée qu'à la condition qu'elle cédât ses droits et ses obligations, pour le câble destiné à relier le Cap Vert à l'Afrique, précisément à sa rivale la compagnie *Eastern*. Il serait oiseux de retracer le détail des négociations qui aboutirent à la création d'une compagnie nouvelle, l'*African direct Telegraph*, dont le réseau fut combiné de manière que l'administration anglaise pût acheminer par le Cap Vert tous les télégrammes venant de Bathurst et du sud de l'Afrique sans les faire passer par les stations françaises. En même temps que les bureaux de nos colonies perdaient les taxes de transit qui

auraient dû leur revenir, la ligne Saint-Louis à Cadix et les lignes franco-espagnoles perdaient le trafic dont le bénéfice leur avait été promis. L'Angleterre, par contre, réalisait entièrement le programme qui avait été primitivement écarté dans les négociations de Lisbonne. Si elle avait paru perdre tout d'abord la partie, elle avait pris une complète revanche. Le gouvernement français essaya bien de réclamer une plus fidèle exécution des engagements pris en 1885 ; mais l'entente entre les compagnies anglaises s'était faite à ses dépens. Aucune satisfaction ne lui fut accordée.

Citons encore, pour en finir avec les subventions que le Trésor français verse aux compagnies anglaises, le contrat passé en 1889 pour relier Obock à l'île de Périm dans la mer Rouge. C'est de nouveau la compagnie *Eastern Telegraph* qui en a eu le bénéfice. Elle a consenti, moyennant une subvention annuelle de 37 500 francs, qu'elle touchera pendant vingt ans, à nous céder un câble de réserve qu'elle promenait sur ses navires de réparation et qui valait environ deux cent mille francs. Le service est fait à Obock par des agents français et la compagnie anglaise bénéficie des taxes perçues. Là encore, ce n'est pas pour la compagnie anglaise que la combinaison a été mauvaise.

* *

Comment la France, en même temps qu'elle s'imposait de si grands sacrifices pour le développement de son empire colonial a-t-elle pu se contenter pour ses colonies d'un système de communications télégraphiques aussi précaire et aussi défectueux? Il n'y a pas de réponse satisfaisante à cette question, en dehors des considérations exposées ici-même[1] sur la manière dont s'est formé notre domaine extérieur. Il ne faut pas perdre de vue que si la France tient aujourd'hui le second rang dans le monde comme puissance coloniale, c'est grâce à une série d'efforts individuels bien plus qu'en vertu d'un plan prémédité. Les pouvoirs publics ont subi la poussée coloniale, ils ne l'ont pas dirigée. Ils n'ont montré quelque bonne grâce

1. *Vingt années de Politique coloniale*, [illegible] du 1er mars [illegible].

à suivre le mouvement qu'après avoir reconnu qu'ils chercheraient en vain à l'enrayer. Dans cet état d'esprit le législateur n'a fait qu'au jour le jour et à la dernière heure ce qui était indispensable : le câble d'Haïphong quand la guerre battait son plein au Tonkin, le câble de Majunga à Mozambique quand l'expédition de Madagascar fut décidée. Quant aux autres projets de câbles, en dehors de celui qui a abouti au doublement de la ligne de Brest à New-York, ils se sont heurtés à l'indifférence du Parlement.

Ce n'est que justice de rappeler que, dès 1886 et 1887, la question des câbles français était posée devant les Chambres par deux projets de loi ayant pour objet : le premier, l'établissement de lignes entre la côte d'Afrique, Madagascar et la Réunion ; le second, la création de communications télégraphiques entre la Guyane, la Martinique, la Guadeloupe et la France. Ce dernier projet échoua devant la Chambre, l'autre ne fut même pas discuté. L'initiative prise par le ministre des postes et télégraphes avait eu toutefois un résultat utile : elle avait déterminé la création à Calais et à Saint-Tropez de deux usines pour la fabrication des câbles. Malgré l'aliment insuffisant qui a été fourni à son activité, cette industrie, nouvelle en France, a pu se maintenir et est en état de faire face aux commandes que comporterait la création d'un vaste réseau.

En 1892, une nouvelle et très intéressante tentative était faite auprès du Parlement par le ministre du commerce : il s'agissait de créer aux Açores, en un territoire neutre admirablement situé pour servir de nœud d'attache à un réseau qui de France rayonnerait vers l'Afrique, l'Amérique du Nord, les Antilles, l'Amérique du Sud, une station télégraphique française. Il suffisait pour cela de donner à la société française des Télégraphes sous-marins, en lui allouant une subvention, le moyen d'exécuter l'entreprise, dont elle s'était rendue adjudicataire auprès du gouvernement portugais; il fallait établir un câble entre Brest et Haïti, en touchant à Lisbonne, que le câble projeté relierait aux Açores. La Chambre fut saisie d'un projet contre-signé à la fois par les ministres du commerce, des finances et des affaires étrangères. C'était bien montrer que, dans la pensée du gouvernement, il s'agissait d'un premier jalon posé pour l'exécution d'un réseau intéres-

sant la défense nationale. La société s'engageait à maintenir son siège social en France, à n'avoir que des administrateurs français, à faire construire le câble dans une usine située en France, à assurer l'immersion et l'entretien avec un navire et un personnel français. Elle s'interdisait en outre, pour tout son réseau, de céder aucun de ses droits, d'affermer ses lignes ou de fusionner ses intérêts avec ceux d'aucune autre compagnie étrangère, sans le consentement exprès du gouvernement français.

Malheureusement, avant que le Ministère qui avait pris l'initiative de ce projet eût eu le temps de le faire adopter par la commission du budget et par la Chambre, une crise éclatait, qui amenait, avec un changement de personnes un revirement complet dans les vues gouvernementales. Le nouveau ministre du commerce combattit devant la commission du budget la convention conclue par son prédécesseur. Il résultait des calculs qu'il présentait que les évaluations de dépenses avaient été exagérées en faveur de la compagnie. La commission ne pouvait être indifférente à ces critiques. Elle repoussa le projet, et le délai que s'était réservé la compagnie pour exécuter ses engagements expira sans que la Chambre eût même discuté la convention. Le Parlement n'eut à intervenir que pour voter un crédit de quatre cent mille francs en vue de rembourser le cautionnement qu'avait versé la compagnie française et que confisquait le gouvernement portugais. Quatre cent mille francs pour ne pas établir un câble, c'était cher. Une grande partie de la Chambre des députés protesta en s'abstenant lors du vote du crédit. Protestation tardive et dépourvue de sanction. La moralité de cet incident fut tirée par la compagnie *Eastern*, qui s'empressa de s'assurer le bénéfice des privilèges délaissés par la société française en posant le câble de Lisbonne à Vigo. La station des Açores fut définitivement perdue pour la France ; mais nous avons vu que, par suite d'arrangements pris avec l'*Eastern*, l'Allemagne partage aujourd'hui avec l'Angleterre le droit d'y faire atterrir ses câbles.

⁂

Il nous reste à dire ce qu'il est possible de faire maintenant

pour réparer le temps perdu. Quoique les meilleures positions aient été prises par les nations rivales, le problème n'est pas insoluble. Il a été étudié, depuis plusieurs années déjà, avec beaucoup de compétence, d'esprit de suite et une vigilance patriotique qui ne s'est jamais laissé décourager, par une commission qui se réunit périodiquement au Ministère du commerce, et où les Ministères de la guerre, des affaires étrangères, de la marine et des colonies sont représentés. Le programme d'ensemble auquel s'est arrêtée la commission se rapproche beaucoup de celui qui a été indiqué récemment à la Chambre dans un projet de résolution dont plusieurs membres du groupe colonial ont pris l'initiative. Nous le résumerons dans ses grandes lignes.

La France ne peut pas avoir l'ambition de communiquer par câbles avec ses colonies en ne touchant qu'à des terres françaises. Ce qu'elle doit et peut éviter, c'est le contrôle de l'Angleterre ; ce qu'elle doit et peut rechercher, c'est l'intermédiaire des lignes ou des stations appartenant soit à des nations amies, soit à des pays dont la neutralité paraît garantie en temps de guerre. Cela posé, en laissant de côté les colonies d'Amérique qui sont déjà reliées à la France par des lignes françaises, nos possessions coloniales peuvent se diviser en quatre groupes : 1° celles de la côte occidentale de l'Afrique comprenant le Sénégal, le Soudan, la Guinée française, la Côte d'Ivoire, le Dahomey et le Congo ; 2° celles de l'Océan Indien : Madagascar, la Réunion, les Comores ; 3° l'Indo-Chine ; 4° les îles du Pacifique, la Nouvelle-Calédonie et Tahiti.

Pour la côte occidentale d'Afrique, l'établissement des lignes françaises n'offre pas de difficultés. Il suffira de relier Oran à Tanger, Tanger à Ténériffe et Ténériffe à Saint-Louis. On a parlé de racheter le câble actuel de Ténériffe à Saint-Louis pour lequel la France a déjà payé 1 700 000 francs. Le rachat est en effet prévu dans le contrat passé avec la compagnie anglaise, mais à des conditions qui seraient onéreuses étant donnée l'usure de ce câble après seize ans de service; c'est une solution à écarter. De Saint-Louis les communications télégraphiques sont assurées jusqu'à Saï sur le Niger et de Saï au Dahomey par des lignes terrestres. Il serait facile de les étendre jusqu'à Conakry et jusqu'à la Côte d'Ivoire. Un

câble serait nécessaire pour relier le Congo au Dahomey. Cette partie du programme est la plus simple; aussi figure-t-elle en première ligne dans le projet de loi que le gouvernement vient de soumettre à la Chambre.

Pour l'Océan Indien, la question est plus compliquée. Il ne faut pas songer à traverser le canal de Suez. Indépendamment du peu de sécurité qu'offrirait cette voie, elle est fermée par les accords intervenus en 1884 entre le gouvernement égyptien et l'*Eastern Telegraph Co.*, qui possède le monopole jusqu'en 1912 du transit télégraphique et de l'atterrissage des câbles en Égypte.

Pour tourner cette difficulté, deux tracés ont été étudiés, qui l'un et l'autre empruntent l'intermédiaire d'une ligne terrestre à établir en territoire turc. Le premier par El-Arish et Akabah aboutirait à la mer Rouge et à Djibouti; le second, comportant une ligne terrestre plus longue, d'Alexandrette à Fao, au fond du golfe Persique, irait directement de l'île Masirah à Diego-Suarez. En tout état de cause, il est indispensable que l'un de ces deux projets aboutisse, ou tout autre dont le résultat, que nous tenons pour essentiel, sera de relier Diego-Suarez, et avec Diego-Suarez, Madagascar et la Réunion, à la France par une ligne française.

Le projet du gouvernement présente à ce point de vue une lacune regrettable : il ne prévoit que la pose d'un câble entre la Réunion et Tamatave. Nous supposons toutefois que le projet soumis à la Chambre ne vise que la partie immédiatement réalisable d'un programme plus complet. Diego-Suarez, qui est destiné à devenir une station maritime de premier ordre, ne peut pas en cas de guerre être privé de toute communication avec la métropole.

Pour l'Indo-Chine, un pas a déjà été fait par l'initiative du gouverneur général et de son conseil supérieur dans la voie d'une solution que consacre également le projet du gouvernement. Un crédit a déjà été inscrit au budget de l'Indo-Chine en vue de relier par un câble Hué au point où aboutit le réseau russe, au nord de Hong-Kong. De Hué à Saïgon et à Hanoï la communication est assurée par des lignes terrestres. Le réseau russe comprend de Saint-Pétersbourg à Vladivostock une ligne télégraphique parallèle au Transsibérien. La

compagnie des Câbles, qui unit déjà la Russie au Danemark dans la mer Baltique, a été chargée également de relier Vladivostock au Japon, à la Corée et à la Chine.

Ce projet, qui a l'avantage de pouvoir être rapidement réalisé, ne serait toutefois qu'une combinaison d'attente; la véritable solution, quand le réseau de Madagascar existera, consistera à relier par un câble soit Djibouti, soit Diego-Suarez (suivant le tracé qui aura prévalu) aux Indes Néerlandaises et de là à Saïgon.

En ce qui touche le quatrième groupe de nos colonies, le groupe du Pacifique, il serait prématuré d'indiquer les conditions dans lesquelles il pourra dans un avenir forcément éloigné être rattaché à un réseau français. Tahiti n'est dotée d'aucune communication télégraphique; la Nouvelle-Calédonie est, ainsi que nous l'avons dit reliée à l'Australie. La France ne prendra pas l'initiative de créer un câble transpacifique, mais nous avons vu qu'une autre puissance que l'Angleterre s'en préoccupe. Il sera peut-être possible, quand ces projets auront pris corps, de chercher le moyen de tirer nos établissements de l'Océanie de l'isolement auquel ils sont actuellement condamnés.

***

Supposons que le problème soit résolu. Le gouvernement a complété par de nouveaux projets le réseau dont il propose aujourd'hui d'engager l'exécution; les Chambres ont voté tous les crédits de premier établissement nécessaires, dans le cas où l'État se réserverait l'exploitation des lignes, ou les subventions reconnues indispensables, si la construction et l'entretien des lignes est confiée à des compagnies concessionnaires de ces entreprises. Une guerre maritime éclate. Est-il vrai que cet outillage qui aura coûté des millions soit voué fatalement à cesser de fonctionner au moment même où il serait utile, c'est-à-dire dès l'ouverture des hostilités? Est-il aussi facile qu'on le prétend de couper les câbles en cas de guerre? Pour répondre à une semblable question, comme à la plupart de celles que soulève l'hypothèse d'une lutte sur mer entre deux puissances armées des formidables engins

qu'a imaginés l'industrie moderne, il manque une donnée essentielle, celle que fournirait l'expérience.

Dans un article très documenté qu'il a publié récemment[1], le directeur de l'unique compagnie française de câbles qui existe actuellement a tiré argument de ce qui s'est passé à Cuba dans la guerre hispano-américaine pour démontrer qu'il est moins aisé qu'on ne le suppose d'interrompre les communications télégraphiques sous-marines. Il résulte des faits cités par l'auteur de cet article : 1° que les tentatives faites par les Américains pour isoler la Havane en coupant le câble qui relie la capitale de Cuba à Santiago n'aboutirent, après un premier échec, que plus d'un mois après la déclaration de guerre ; 2° que le câble français entre Santiago et Haïti ne fut coupé que le 7 juin, la guerre ayant été déclarée le 25 avril ; 3° que les câbles anglais de la Jamaïque, dont l'atterrissage dans la passe de Santiago était protégé par les forts espagnols, ne furent jamais interrompus, malgré plusieurs tentatives des Américains.

Il a été constaté en outre qu'aucun dragage en eau profonde n'a donné de résultat : les câbles n'ont pu être crochés que par de tout petits fonds et à proximité des points d'atterrissage. On peut supposer que les efforts des Américains auraient été vains si la défense des côtes avait été organisée à Cuba d'une façon plus efficace. La conclusion de M. Depelley mérite d'ailleurs d'être citée textuellement : « Autant il est facile à un navire installé et outillé pour ce travail et à un personnel expérimenté de relever et de réparer un câble dont la position est exactement connue, autant il est difficile et peu pratique, en temps de guerre, de rechercher des câbles hors des points où ils viennent atterrir à la côte... Il semble dès lors que l'on trouverait des garanties de défense en gardant secret le tracé des câbles que l'on pose et en dissimulant les atterrissages au lieu de les marquer, comme on le fait aujourd'hui, par des guérites et des balises visibles de très loin. Il semble aussi qu'il serait aisé de choisir l'emplacement des atterrissages de manière à y organiser une défense qui en rendrait l'approche dangereuse en temps de guerre. » Ces conseils sont excellents ;

1. M. Depelley, *les Câbles télégraphiques en temps de guerre*, *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1900.

toutefois le point faible de l'argumentation saute aux yeux dans la citation qui précède. Il ne faut pas prévoir que nous nous trouverons en présence d'un adversaire qui recourra pour la rupture des câbles à des moyens improvisés; les navires installés et outillés pour ce genre d'opérations ne feront pas défaut, ni le personnel expérimenté, ni les indications soigneusement recueillies à l'avance sur le tracé de nos câbles. Dès lors il est sage d'admettre que les ruptures de câbles font partie des risques d'une guerre maritime, mais ce risque n'est pas unilatéral, et il dépend de nous d'être suffisamment armés pour rendre la pareille à nos adversaires.

Puisqu'à la fin de ce siècle la préoccupation qui s'impose plus que jamais aux nations civilisées est la préparation de la guerre, c'est-à-dire la recherche et le perfectionnement des moyens qu'elles ont de se ruiner, de s'affamer, de s'exterminer, force est bien à la France d'être prête à jouer son rôle dans cette œuvre de mutuelle destruction. L'heure viendra peut-être où ce jeu de massacre apparaîtra comme un jeu de dupes ; en attendant, armons-nous, hérissons-nous de défenses, sur nos côtes et nos colonies; immergeons nos câbles et outillons-nous pour détruire ceux qui nous gêneront. Quand il y aura dans le monde non plus une seule puissance, mais plusieurs qui auront fait ces préparatifs et assuré leurs communications télégraphiques d'un bout à l'autre de l'univers, sous l'influence d'un danger commun, elles en reviendront peut-être à cette idée de neutraliser les lignes télégraphiques, qui fut le vœu exprimé à l'inauguration du premier câble reliant les États-Unis à l'Angleterre[1].

*
* *

Nous n'avons jusqu'à présent parlé des câbles que comme instrument de défense. Il le fallait bien, puisque c'est seulement sous une menace de guerre que la question des câbles s'est

1. 5 août 1858. Le président des États-Unis demandait, dans sa dépêche de félicitations à la reine Victoria, « que toutes les nations civilisées déclarent spontanément et d'un commun accord que le télégraphe électrique sera neutre à jamais, que les messages qui lui seront confiés seront tenus pour sacrés, même au milieu des hostilités ».

imposée à l'opinion publique. Ce n'est pas cependant à ce seul point de vue que se recommande la création d'un réseau télégraphique sous-marin français ; elle se justifie par des considérations d'ordre économique qu'il nous suffira de rappeler, car elles ont été exposées maintes fois.

L'exemple de l'Angleterre montre qu'il y a une corrélation constante entre le développement de ses réseaux télégraphiques et l'accroissement de son commerce avec ses colonies. En 1890, pour un réseau de 225 670 kilomètres, le commerce de l'Angleterre avec ses colonies était de 5 milliards 509 millions de francs ; il atteignit 6 milliards 121 millions en 1894. Pendant cette période, cinquante mille kilomètres de câbles nouveaux avaient été posés.

Ajoutons que les entreprises de câbles constituent en Angleterre une industrie rémunératrice : les capitaux qui y sont engagés atteignent la somme totale de près d'un milliard de francs et le produit des taxes que perçoit annuellement l'ensemble des compagnies anglaises dépasse cent vingt millions.

Il y a évidemment dans le réseau anglais des lignes improductives qui ne se recommandent que par leur intérêt politique ou stratégique. C'est alors qu'interviennent les subventions gouvernementales. Les compagnies anglaises touchent à ce titre près de six millions. Il ne faudra donc pas s'étonner si l'industrie des câbles en France, qui n'en est qu'à ses débuts, réclame des subsides relativement élevés. Mais pourquoi ne deviendrait-elle pas à son tour une industrie prospère ? Pourquoi ne ferait-elle pas ses frais ? Il faut songer que la télégraphie sous-marine ne date que d'une quarantaine d'années. L'usage s'en est développé dans des proportions qui dépassent toutes les prévisions. Il est vraisemblable qu'il continuera à en être de même dans l'avenir. Si la France n'a pas compris dès l'origine tout le parti qu'elle pouvait tirer de ce précieux instrument d'expansion dans le monde, il n'est pas trop tard pour qu'elle apprenne à l'utiliser. Ce n'est pas seulement son commerce et son industrie qui y sont intéressés ; c'est aussi son influence qui est en jeu, c'est la diffusion de ses idées, c'est sa bonne renommée dans l'univers entier.

Il fut une époque où le monde civilisé finissait aux fron-

tières des pays d'Europe. Le reste ne comptait pas, sinon pour quelques hardis commerçants qui attendaient anxieusement que les navires qu'ils envoyaient aux Indes leur revinssent chargés d'épices. Pendant longtemps, dans ce monde qui commençait à nos côtes et qui s'arrêtait à Saint-Pétersbourg, la France a tenu le premier rang, elle a imposé sa langue, ses goûts, sa littérature. Avec la vapeur et l'électricité le cadre s'est élargi, mais en même temps les distances ont été supprimées. Le tour du globe est devenu une promenade facile. L'industrie de la vieille Europe s'est créé dans ces continents nouveaux, qui se rapprochaient d'elle, de nouveaux éléments d'activité. Les Anglais d'abord, puis plus récemment les Allemands, en ont amplement tiré parti. Ils ont passé les mers; ils se sont établis partout; pendant ce temps nous sommes restés attachés au sol de notre France, dédaigneux de la révolution qu'opéraient les découvertes modernes, confiants dans la supériorité de notre goût et de nos industries d'art. Or, il est arrivé qu'à force de n'entendre parler qu'anglais et allemand le monde a désappris la langue française. Il est arrivé aussi que les câbles télégraphiques sont devenus de merveilleux commis-voyageurs pour la diffusion de l'influence politique et commerciale de la puissance qui a su en accaparer l'usage presque exclusif. C'est ce que comprennent tous ceux de nos compatriotes qui vivent à l'étranger.

« Quand on vit loin de son pays, écrivait un de nos agents en résidence dans l'Amérique centrale, il est facile de se rendre compte que ces grandes et silencieuses voies sous-marines jouent un rôle dans la prépondérance des peuples. Il se passe ici ce que nous avons constaté dans beaucoup d'autres pays; les câblogrammes d'informations générales nous arrivent chaque jour des États-Unis et sont aussitôt publiés par les journaux locaux. Ils ne contiennent guère que des nouvelles concernant la grande république du Nord et l'Angleterre. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils nous apportent quelque information intéressant la France. Il se fait ainsi dans le public un travail lent, caché, mais efficace, de chaque jour, de chaque minute on peut le dire, tant sont rapides les communications actuelles. On arrive par la force

même des choses à s'intéresser à des gens dont on vous parle à chaque instant, on vit peu à peu de leur vie, et tout naturellement on entre en relations suivies. Quant à ceux dont on ne vous parle jamais, ils sont bien vite oubliés. »

Nous ne nous résignerons pas à ce que notre pays soit parmi les oubliés.

La France doit faire entendre sa voix dans le monde. Elle usera pour cela du véhicule puissant et prompt dont d'autres savent si bien tirer parti. Elle créera, elle développera son réseau de câbles sous-marins.

Sur les neuf cents millions de charges nouvelles qu'imposent cette année — car ce n'est qu'un premier pas — à notre budget déjà bien lourd les menaces de l'impérialisme britannique, la réfection de la flotte, la construction d'ouvrages de défense absorbent la plus grande part ; quelques millions seulement seront consacrés aux câbles.

Qu'il faille des cuirassés et des canons, qu'il faille des fortifications sur nos côtes et dans nos colonies, nous ne l'avons point contesté ; mais il est permis d'espérer que cette préparation de la guerre ne sera qu'un moyen d'assurer la paix, que nous verrons ces cuirassés neufs, à soixante-dix millions la paire, passer à l'état de curiosité avant d'avoir fait leurs preuves, que les forts pour les assises desquels s'entassent les millions seront démolis et déclassés avant d'avoir montré s'ils pouvaient ou non résister à l'effort de l'artillerie du plus récent modèle. De tant de dépenses, dont le mieux qu'on puisse augurer est qu'elles demeurent superflues, une seule restera utile et productive, celle des câbles.

Souhaitons que cette considération soit jugée décisive. Les Chambres ne marchanderont pas les quelques millions indispensables pour que le projet présenté par le gouvernement soit complété dans le sens par nous indiqué.

JACQUES HAUSSMANN

COMMENT

JE DEVINS EXPLORATEUR[1]

Lorsque je conçus sous sa forme définitive le projet d'explorer les régions inconnues de l'Indo-Chine, j'avais passé plus de dix ans déjà dans notre colonie d'Extrême-Orient : sept en Cochinchine et près de quatre au Cambodge.

Mon dessein était né pendant un long séjour à Kampot, petit port cambodgien sur le golfe de Siam, où, chargé du bureau télégraphique, j'avais habité plusieurs années au milieu de la population indigène.

Il s'était fortifié dans la capitale du Cambodge, à Pnom-Penh, où je résidai ensuite, et au contact d'un vieil ami, aujourd'hui disparu, qui aima passionnément l'Indo-Chine, Raphaël Garcerie.

*
* *

Au Cambodge, débarqué un jour d'une jonque de pêcheurs de Cochinchine, j'étais arrivé sans introducteur.

Venu pour remplacer un camarade mort depuis quelques mois, je fus salué sur la rive par plusieurs chefs et un interprète, qui me conduisirent à ma case, semblant surtout préoc-

[illegible]

1. Ces pages sont l'introduction du premier volume, qui paraîtra prochainement, de la *Mission Pavie*.

cupés de deviner mon caractère à mon attitude et à mes premières actions.

En remontant la rivière avec la marée, j'avais trouvé le village à une heure dans l'intérieur. Ma maison, en arrière du marché, était isolée dans un terrain vague entre le petit cours d'eau et un temple bouddhiste.

Ce pays de Kampot était habité par quelques centaines de Chinois négociants et agriculteurs établis sur le port ou dans les poivrières, et dont les affaires importantes avaient été une des causes de l'installation du télégraphe. Autant d'Annamites pêcheurs d'écaille, de nacre et d'holothuries peuplaient aussi la rive, mais le fond de la population était surtout un nombre assez considérable de Khmers, que nous appelons Cambodgiens, et de Kiams plutôt répandus dans les campagnes.

Choisi par un chef bienveillant pour occuper ce poste alors le plus éloigné de la colonie et qui me mettait en évidence dans mon service en me faisant le correspondant politique du représentant de la France au Cambodge, j'avais lu ce qu'on savait du passé du pays, mais je n'avais d'autres notions sur son peuple que l'opinion défavorable qui avait alors cours en Cochinchine, et qui avait pour origine l'antipathie des Annamites dont nous avions un peu sur ce sujet pris la manière de voir. J'étais surtout loin d'être fait à l'idée d'avoir avec les Cambodgiens des rapports plus familiers que ceux qu'on avait avec les indigènes dans les centres annamites où, un certain nombre de Français se trouvant réunis, nous vivions presque complètement entre nous ; aussi je gardai vis-à-vis d'eux une réserve résultant de la prévention acquise et d'une timidité naturelle très grande, et je ne vis guère, pendant assez longtemps que ceux qui m'avaient accueilli à l'arrivée.

Cependant je lisais dans les regards, quand les gens me saluaient dans mes promenades, comme une invitation aimable à leur parler. Sans doute on avait déjà dans le pays favorablement jugé mon caractère car il me semblait qu'ils disaient :

— Vous nous plaisez bien et nous serions heureux de ne pas vous être indifférents.

J'étais jeune ; je ne sus pas sortir seul de l'attitude de policé sauvage que je le savais pourtant par l'interprète, mes prédécesseurs n'avaient pas conservée.

Les prêtres bouddhistes de la pagode située à côté de ma case changèrent et ma manière de voir et ma manière d'agir.

Un jour, avec cette sorte de hardiesse enfantine qu'autorise leur situation dans le pays, ils osèrent plus que les gens du voisinage et franchirent, pour me faire visite, la porte de mon enclos.

Marchant à la file, leur chef en tête, ils s'arrêtèrent aux marches de la véranda.

Par la fenêtre je les avais aperçus; peu désireux de les voir envahir ma case, je pensai que peut-être ils s'en retourneraient, s'ils ne me voyaient pas, et je restai dans la chambre, faisant semblant d'ignorer leur présence.

Alors j'entendis de légers bruits de voix rendus habilement perceptibles.

Sans doute, ils se disaient :

— Il ne nous sait pas là, parlons un peu plus fort, appelons son attention.

D'assez mauvaise grâce, je me résignai et m'avançai vers eux.

Par contenance, le chef montrait aux autres les fruits chargeant le citronnier planté devant la porte.

Comme si je ne devinais pas que leur démarche eût pour but une visite, je feignis de croire qu'ils venaient demander quelques-uns des fruits mûrs, et je fis le signe qu'ils en cueillissent autant qu'ils en voudraient.

En souriant, le chef en prit un, et, tandis que ses compagnons, confus de ce qu'ils croyaient ma méprise, baissaient la tête embarrassés, de la main il me montra leur groupe, puis se montra lui-même, et, ayant dans le regard une prière de bon accueil, il prononça une phrase interrogativement modulée que je compris très bien devoir être :

— Nous tous venons vous voir, ne le permettrez-vous pas?

Je lui tendis la main.

Il monta, paraissant heureux de n'avoir pas échoué, et, indiquant qu'il était du temple situé à gauche de ma maison, il me présenta trois de ceux qui le suivaient et les cinq ou six autres, les prêtres et les élèves, puis s'assit près de moi, les laissant en arrière.

Après des petits compliments devinés de part et d'autre et

un silence court, il éleva en riant vers moi le citron dans sa main, et, pour m'en faire connaître le nom en cambodgien, dit : « crauchmar ».

Je répondis : « citron ».

Il répéta le mot en français et voulut qu'à mon tour je dise et je redise « crauchmar » jusqu'à ce que j'eusse très bien prononcé. Puis, me touchant du doigt, il m'appela : « monsieur », en me faisant comprendre que, pour lui, c'était : « louck ».

J'étais un peu gêné, n'ayant pas idée d'apprendre la langue khmère; mais les jeunes, derrière nous, avaient à chaque mot un rire heureux, encourageant, portant à la condescendance, et lui-même semblait si aise de la façon dont sa visite marchait que leur joie triomphait de ma sauvagerie et de ma timidité.

Je vis alors qu'il était borgne, mais son œil avait si bien de l'expression pour deux qu'on ne s'apercevait pas tout d'abord de cette infirmité.

Je n'avais encore guère pris garde au visage des Khmers, le sien me paraissait maintenant sympathique. C'était un homme d'une quarantaine d'années : je lui trouvais un air intelligent de penseur tranquille et je le considérais, un peu surpris de voir dans ses traits la caractéristique aryenne des physionomies d'Europe qui m'étaient familières plutôt que celle de l'asiatique que son teint indiquait.

Je lui offris du café.

Le petit domestique qui nous servit alla chercher l'interprète qu'amenaient d'ordinaire ceux qui venaient chez moi.

En l'attendant, le prêtre se leva; montrant qu'il connaissait la maison très bien, il entra dans le bureau, s'approcha de la pile électrique et plongea un doigt de chaque main dans les vases des deux extrémités, disant, je crus le comprendre du moins, qu'il savait qu'on recevait ainsi une légère secousse, mais que les explications qu'on lui avait données n'avaient pas suffi à lui apprendre pourquoi.

Répondant aux regards des autres, je les engageai à imiter leur chef; enhardis, ils suivirent son exemple, se faisant des remarques entre eux sur un ton de discrétion polie dont j'étais et surpris et charmé.

L'interprète entra ; c'était un Cambodgien descendant de Portugais, élevé par les missionnaires; il était chrétien et se nommait Jean.

Tout de suite mon visiteur parla; Jean traduisit :

— Monsieur, le bonze dit qu'il vous aime pour votre accueil affable. Depuis longtemps, avec tous ceux de sa pagode, il souhaitait de vous connaître comme il a connu les trois messieurs avant vous au télégraphe ici, mais il n'osait se presser de venir à cause de la recommandation de ne pas vous importuner, faite à votre arrivée par les autorités aux gens de ce pays.

On m'eût appris la veille ce détail-là, j'eusse sans doute trouvé la précaution très bonne ; maintenant elle me semblait superflue, et je craignais presque de voir mes hôtes me laisser seul trop vite.

Et Jean leur dit pour moi :

— J'irai aussi vous visiter à la pagode, je ne connais rien des usages des Khmers ni des pratiques des temples, je serai heureux d'apprendre quelque chose de vous et aussi de vous voir dans vos occupations.

A ce moment un certain nombre d'Annamites, se dirigeant vers la bonzerie, passaient devant ma case; je demandai :

— Je croyais que les Annamites n'observaient pas le même rite que les Khmers et qu'ils fréquentaient des temples différents ?

Ma remarque fit sourire le prêtre ; il répondit deux mots que Jean présenta ainsi :

— Ces gens, qu'accompagnent leurs parents, sont les matelots des barques qui vont faire la campagne de trois mois dans les îles du golfe pour la pêche de l'écaille, des coquillages nacrés et des holothuries. Ils ne se rendent pas au temple, mais viennent consulter le chef de la pagode qui lira dans leurs mains s'ils échapperont cette fois encore à la tempête et si la pêche de l'année sera bonne pour eux.

Enchanté de voir mon étonnement, l'interprète continua :

— Ce bonze est savant en des sciences que nous autres chrétiens ignorons : ainsi il connaît les étoiles et sait quelles sont celles qu'on doit examiner pour l'horoscope des gens. C'est aussi lui qui, dans le pays, annonce le moment des éclipses.

J'étais dans une surprise très grande.

— Demandez-lui donc, Jean, d'où il sait toutes ces choses ?

Loin d'amener sur le visage du chef de la pagode une expression de vanité satisfaite, ma question y mit comme une vague apparence de crainte de moquerie de ma part. Il répondit :

— Je les sais par nos manuscrits ; n'est-ce pas aussi ainsi qu'en Europe tout s'apprend ?

Je n'avais pas songé que les Cambodgiens pouvaient avoir à la portée de tous une instruction réellement approfondie : je m'étais attendu à l'entendre dire que ces connaissances-là se transmettaient de père en fils dans sa famille, et j'eus tout de suite le vif désir de voir ces ouvrages où la science se mêlait à des idées étranges gardées des temps antiques.

— Quand j'irai à votre pagode, je vous demanderai de me montrer ces livres curieux.

— J'aurai grand plaisir à vous faire voir tous ceux que nous avons, — fit-il, riant de ce rire que j'eusse eu moi-même s'il m'avait demandé de regarder un livre quelconque en français de préférence à tout autre dans la même langue.

Et il compléta, comme s'il avait craint d'avoir été irrévérencieux :

— Vos conversations, si vous le vouliez, nous instruiraient plus que les manuscrits que, malgré la ruine de notre pays, nous avons encore.

Ces mots étaient dits avec un accent de prière instante.

Sans oser parler du passé auquel il venait de faire allusion, n'étant pas très sûr du souvenir de mes lectures, je lui promis en serrant sa main de le voir souvent. Et j'eus ce sentiment que dans nos rapports j'apprendrais certainement de cet homme, que je devinais curieux à connaître, beaucoup plus que lui-même ne pourrait apprendre de moi.

Attendu par les pêcheurs, il se retira.

Jusqu'auprès du seuil de la véranda je gardai sa main. Tous les deux, je crois, nous comprenions que nos relations ne se borneraient pas aux visites polies. Ceux qui le suivaient, quoique bien plus jeunes, semblaient très touchés.

Au bas de l'escalier il se retourna, montrant le fruit cueilli en entrant, je compris, au geste dont il accompagna son sourire de salut, qu'il le conserverait sûrement quelque temps

et je répétai en guise d' « au revoir » à mon premier ami cambodgien, ce premier mot khmer « crauchmar » qu'il m'avait appris.

Lorsqu'il fut parti, je restai songeur, ayant ce regret que ma timidité eût pu s'allier à une prévention injuste peut-être, et me faire penser à vivre à l'écart d'une population que j'ignorais; et j'éprouvai un sentiment de bienveillance extrême pour celui qui avait ainsi ébranlé mon indifférence.

***

Quand j'allai le voir, il se disposait à faire une lecture aux prêtres de la pagode.

Jean, demandant qu'on ne le dérangeât pas, lui exprima mon désir de l'entendre aussi: se faisant fort de traduire pour moi à mesure qu'il parlerait.

M'ayant fait asseoir le chef commença, me disant d'abord:

— C'est pour former l'esprit de ceux qui, plus tard, pourront être des juges.

» Un jeune prêtre vient de quitter la pagode et l'habit religieux pour rentrer dans sa famille et choisir une compagne; il se baigne au bord du fleuve par la grande chaleur du milieu du jour.

» Tout à coup une partie de la berge, rongée par les eaux, s'éboule. La chute des terres cause un remous tel qu'il pousse le nageur jusque dans la partie impétueuse du courant. Il est entraîné malgré ses efforts.

» Le soleil baisse à l'horizon, le jeune homme a en vain lutté pour gagner le bord, le léger vêtement qui le couvrait pour le bain a disparu; ses forces l'abandonnent, il implore Pra-En, lui confie son destin et, se contentant de se maintenir à la surface de l'eau, il se laisse emporter.

» A ce moment trois jeunes filles venues pour puiser de l'eau l'aperçoivent.

» La première pousse dans le fleuve un tronc de bois mort auquel le naufragé parvient à s'accrocher; mais son épuisement est grand: incapable de le diriger vers la rive, il reste à la merci des eaux.

» On entend dans le lointain le grondement d'un rapide, les

flots s'y brisent tumultueusement contre les rochers. Malgré le secours puissant qu'il a reçu, l'infortuné va périr.

» Les jeunes filles le suivent en courant sur le bord.

» La deuxième a pris un long bambou, elle le lui tend, il peut le saisir, il est sauvé !

» Au moment où il sort de l'eau, la troisième voit qu'il est nu, elle se dépouille rapidement de son écharpe et la lui jette.

» Aussitôt qu'il est à terre, le jeune homme tombe à genoux sur le sol, il remercie Pra-En, puis les jeunes filles.

» Celles-ci l'interrogent, il répond :

» — J'ai ce matin quitté la pagode et l'habit religieux pour rentrer dans ma famille et choisir une compagne; je me baignais au bord du fleuve par la grande chaleur du milieu du jour: tout à coup une partie de la berge, rongée par les eaux, s'éboule, la chute des terres cause un remous tel qu'il me pousse jusque dans la partie impétueuse du courant; je n'en puis sortir, mes forces sont épuisées, je sens que je vais périr, je remets mon destin aux mains de Pra-En, vous apparaissez alors, vous êtes mon salut.

» Les jeunes filles ont considéré le naufragé, elles l'ont trouvé beau; la pensée est venue à chacune qu'il pourrait devenir son époux.

» La troisième s'exprime ainsi :

» — Ce qui arrive, ô jeune homme, a lieu par la volonté de Pra-En lui-même, l'une de nous sans doute vous est destinée!

» Et son regard dit qu'elle serait heureuse d'être la choisie.

» Mais la première jeune fille aussitôt s'écrie :

» — Il ne saurait être l'époux d'une autre que moi, je l'ai sauvé, il m'appartient.

» Alors la deuxième, parlant à son tour :

» — C'est à moi qu'il doit être, sans moi sa mort était certaine! Allons au juge!

» Cependant le juge a écouté le récit du jeune homme, il a aussi entendu les deux premières jeunes filles, il s'adresse à la troisième :

» — Et vous qui couvrez votre poitrine de vos bras croisés, quelle obligation vous doit le naufragé qui puisse être comparée aux services rendus par vos compagnes?

» — Je n'ai pas contribué à lui sauver la vie; le voyant sortir sans vêtements de l'eau, je me suis dévêtue de mon écharpe et la lui ai jetée. »

A ce point de la lecture, le prêtre s'arrêtant s'adressa à ceux qu'il instruisait :

— Maintenant réfléchissez et inscrivez sur vos ardoises en faveur de qui vous eussiez rendu le jugement.

Puis, ayant constaté que ses auditeurs s'étaient prononcés moitié pour la première, moitié pour la deuxième des jeunes filles, il reprit son manuscrit et continua :

« Le juge conclut ainsi :

» — La première de ces jeunes filles a fourni à un malheureux emporté par les eaux le moyen de surnager, elle lui a sauvé la vie, car dans sa détresse il n'aurait pu sans son aide attendre le secours qui lui a ensuite été donné.

» La deuxième l'a retiré du fleuve au moment où il allait périr dans les rapides et les tourbillons.

» Toutes deux, en remplissant généreusement leur devoir, ont accompli une action également belle.

» La troisième, voyant un jeune homme sortir sans vêtements de l'eau, a voulu tout de suite le couvrir et s'est dépouillée de son écharpe.

» Jeune homme, quoique le service que vous ont rendu les deux jeunes filles leur ait peu coûté, il est tel que vous leur devez désormais une reconnaissance approchant de celle que vous devez à votre mère.

» Le sentiment de pudique protection auquel a obéi la troisième est celui qu'une jeune fille aurait éprouvé pour son fiancé : son action a établi un lien entre elle et vous.

» De ces trois jeunes filles qui désirent vous avoir pour époux, c'est à elle qu'il appartient de vous conduire vers ses parents. »

» Le jeune homme, ayant salué le juge, s'agenouilla aux pieds des deux premières jeunes filles et les remercia de nouveau, demandant au ciel qu'il lui fût donné de rendre un jour pareil service à des humains. Puis il s'approcha de celle dont il avait pour vêtement l'écharpe :

» — O jeune fille, conduisez-moi vers vos parents, je serai heureux s'ils me reçoivent avec bonté.

La lecture était terminée; le chef de la pagode vint à moi,

je lui dis combien j'avais eu de plaisir à l'entendre, et avec quel intérêt j'écouterais dans son entier le livre ainsi entr'ouvert.

Il m'amena à la bibliothèque, petit bâtiment dans lequel une sorte de coffre laqué rouge et noir, orné de dorures et ressemblant à un cercueil, habilement abrité de l'eau et des termites, contenait pêle-mêle plusieurs centaines de manuscrits sur feuilles de palmier. Très troublé par la vue de l'amas de tous ces volumes que j'imaginais curieux comme celui dont je venais d'entendre un fragment, je le suivis ensuite vers sa cellule; elle était en arrière du temple; celles des prêtres et des élèves étaient alignées en face d'elle.

Assis près de lui sur une de ces nattes luisantes aux couleurs vives qu'on ne fait nulle part aussi bien qu'au Cambodge, je considérai silencieux et découragé les livres sur l'astronomie, l'astrologie, la chiromancie et la divination qu'en ordre devant nous il avait rangés, comprenant très bien, comme il le disait et l'interprète aussi, que je ne pouvais songer à me faire traduire toutes ces choses abstraites, et je me contentai de lui demander quels pouvaient bien être les sujets traités dans les manuscrits emplissant le coffre.

Désireux d'être exact, content de m'intéresser encore, le chef répondit avec complaisance :

— Quelques-uns enseignent la manière d'écrire la langue cambodgienne; d'autres, *le Pali*, notre langue savante, la plus grande partie, sorte de romans, relate les existences passées du Bouddha et forme avec les livres religieux le fonds ordinaire des bibliothèques de nos temples khmers; nombreux aussi sont les livres sur les usages, éducation, codes, lois, et il s'y trouve, bien courtes il est vrai, des pages sur l'histoire de notre pays dans ces derniers temps.

J'avais revu depuis sa visite tout ce qu'il y avait alors d'écrit sur le Cambodge, mon indifférence pour le peuple khmer était devenue sympathie sincère, et j'avais éprouvé un désir d'apprendre davantage, singulièrement plus vif qu'à l'ancienne lecture.

Pensant que j'entendrais peut-être de lui des choses inconnues chez nous, je le priai de me parler de l'antique Cambodge et des malheurs qui avaient clos son époque de merveilleuse gloire.

Alors. timidement d'abord, il causa, cherchant un peu les mots, puis sa voix s'assura, et je sentis bientôt qu'il mettait son cœur entier dans ses paroles. Mais dès le commencement la traduction de l'interprète me montra que sur ces sujets il en savait moins encore que moi.

Cependant je voulus le laisser aller jusqu'au bout, non pas seulement par simple convenance, mais aussi parce que maintenant je trouvais je ne sais quel charme au débit de ses phrases, et je fis signe à Jean d'attendre qu'il eût fini pour me les résumer.

En l'écoutant encore je compris que ce charme tenait à ce que je sentais la différence entre le langage khmer, parlé comme le nôtre, et le chinois et l'annamite dont j'étais habitué à entendre les tonalités bizarres.

Je connaissais bien la théorie du « recto tono » et du « vario tono », mais combien, comme moi, en entendant ces divers langages, les ont confondus dans les premiers temps !

Ses paroles m'allaient non seulement à l'oreille, mais aussi au cœur. Ce n'était plus le ton des mots comme dans ces langues que nous disons « chantées » ; c'était bien, comme chez nous, le ton du sentiment.

Je me félicitais comme d'une découverte de cette impression que je n'avais pas eue pendant la lecture du manuscrit. Les mots me semblaient plus faciles à prononcer, je m'attachais à retenir ceux-là qui, le plus souvent, revenaient sur ses lèvres, et je me demandais pourquoi je n'apprendrais pas cette langue, en ayant le loisir.

De l'art du discours, le chef du temple khmer avait seulement la note naturelle, mais sa parole chaude, alliée à la flamme de son œil unique, s'emparait de moi, je me complaisais à découvrir dans son récit des périodes de tristesse, de regrets, de larmes et d'espoir, je comprenais qu'il exprimait des sentiments que les Cambodgiens devaient tous avoir ; il faisait vibrer les cordes de mon cœur ; en croyant simplement m'instruire, il me conquérait.

Quand l'interprète, sans rien m'apprendre d'important, à son tour eut parlé et qu'il eut ensuite traduit mon impression à celui que j'appelai dès lors mon ami, je demandai ce que signifiaient quelques-uns des mots les plus employés que j'avais retenus.

Et comme surpris ils me répondaient, j'ajoutai :

— Je suis décidé à étudier le khmer, j'espère que vous m'y aiderez?

A ce moment les prêtres et les élèves arrivèrent pour la prière du soir. Tous étaient curieux de connaître pourquoi leur chef rayonnait; quand il leur eut dit ma résolution, ils me saluèrent joyeux comme s'ils avaient appris une chose vraiment heureuse.



L'entraînement que je subissais pour les choses khmères alla désormais en augmentant. L'étonnement causé par une civilisation, sinon dédaignée, du moins à laquelle je n'avais pas donné l'attention qu'elle méritait, fit naître en moi un besoin impérieux de mieux connaître ce peuple au passé colossal voilé d'ombre et d'étudier son sol.

Il se trouvait que, pour la satisfaction de mes désirs, j'étais vraiment servi à souhait.

En effet, dans ce district de Kampot, les trois races kiam, chinoise et annamite vivent côte à côte avec les Cambodgiens, offrant des points précieux de comparaison pour l'observateur; des sauvages même, épave d'origine inconnue, s'y rencontrent encore.

La nature s'est complu à y réunir dans la disposition du terrain ses manifestations les plus susceptibles d'agir sur l'imagination.

Les montagnes les plus hautes du Cambodge s'y élèvent, recouvertes de forêts vigoureuses, peuplées de fauves; de leurs replis s'échappent en cascades bruyantes des torrents sans nombre allant former un petit fleuve large sitôt qu'il est en plaine et qui, avant d'arriver à la mer, a un port sur ses rives.

Et cette mer, c'est le golfe de Siam, béni des pêcheurs d'écaille, de nacre et d'holothuries.

Avec des îles immenses à l'horizon, elle s'étale devant l'embouchure du cours d'eau en une vaste rade sur laquelle, en ce temps exempt de douanes, dix à douze jonques chinoises, trop fortes pour remonter la rivière, étaient mouillées la moitié de l'année.

Elle découpe la côte en pointes aiguës, en baies profondes, amasse ici des sables en plages, se confond là avec le sol naissant dans des marais encombrés de palétuviers, enfants de l'alluvion, prodigieux auxiliaires des formations de terres nouvelles.

A droite et à gauche les contreforts des monts viennent mourir dans ses flots; entre les hauteurs, une plaine, riche delta du petit fleuve, cultivée en rizières et couverte de palmiers à sucre [1] dans ses parties basses, est chargée de plantations de poivre, d'aréquiers et de bétel dans celles qui avoisinent les pentes.

Et sur cet ensemble, tantôt le ciel gris ardent des régions torrides, tantôt le ciel bleu des nuits étincelantes, tantôt le ciel noir des orages.

Par l'effort constant de suggestion d'une population aimable qui demandait l'affection, et par la contemplation d'une nature toute d'empoignantes oppositions, remarquable ici par son développement civilisé, là par sa sauvagerie, une transformation profonde s'opéra en moi, je fus pris de passion et pour l'une et pour l'autre.

Les ai-je assez souvent parcourus et fouillés, ces forêts, cette plaine, ces marais et ces plages de Kampot!

Me suis-je assez trempé dans les torrents, baigné dans les rapides des monts Kamchay et dans les eaux du golfe!

Quel est le village du canton aux fêtes duquel je n'ai pas assisté?

Combien dans le pays n'ont pas avec moi causé au moins quelques instants?

La connaissance de la langue me vint bien plus encore par la pratique que par l'étude. Je prenais plaisir à parler aux prêtres des pagodes, aux gens qui m'accompagnaient dans mes courses et à ceux que je rencontrais en chemin. L'interprète, enchanté de quitter pour m'accompagner la case où il se morfondait, m'aidait à être compris et m'aidait à comprendre.

Tous là-bas, à quelque race qu'ils appartiennent, savent le cambodgien. Leurs conversations ne m'apprenaient pas seu-

1. *Borassus flabelliformis*.

lement ce langage, elles m'instruisaient ou me permettaient d'instruire les autres sur une foule de sujets.

Un jour, à des pêcheurs annamites, je demandais :

— La campagne de pêche qui vient de s'achever a-t-elle été bonne? qu'avez-vous rapporté?

— De l'écaille, des holothuries, des sèches, des coquilles nacrées et aussi quelques autres coquillages de couleurs vives, de formes curieuses et d'aspect séduisant que nous viendrons vous montrer chez vous pour que vous nous disiez s'ils valent qu'on en recueille encore.

Et le lendemain ces marins hardis, qui voguant d'île en île passent à la mer les beaux mois de l'année, vinrent étaler devant moi d'éblouissantes coquilles sans valeur pour eux et dont ils désiraient connaître l'utilisation possible et l'écoulement.

C'étaient des mitres, des olives, des harpes, des cérites, des rochers et des porcelaines d'infinies variétés, depuis la « granulée » jusqu'aux « cauris », « géographique », « aurore ».

Pour le placement des coquilles nacrées, ils avaient des intermédiaires chinois qui, par Singapore et Hong-Kong, les faisaient parvenir au Tonkin pour les incrustations. Je leur fis connaître le moyen de tirer des autres un modeste parti, j'achetai les plus jolies, et pris plaisir dès lors à collectionner ces chatoyants produits de la mer chaude ; je commençai ainsi par eux, sans intention d'abord, ces recherches sur l'histoire naturelle qui devaient dans la suite m'intéresser si profondément.

Ces pêcheurs, une autre fois, m'apportèrent vivante une tortue à écaille. J'essayai de l'élever dans l'eau de mer, mais ils l'avaient si longtemps gardée ficelée au fond de leur bateau et elle était dans un tel état d'épuisement que je dus me résoudre à la tuer pour qu'il me fût au moins possible de garder sa dépouille.

Cette circonstance me donna l'occasion de leur montrer la manière de dépecer ces bêtes précieuses, de les empailler après en avoir poli la carapace et de créer ainsi une industrie nouvelle qui ne tarda pas à se propager tout le long de la côte, car les tortues ainsi préparées furent tout de suite recherchées

par les Français de Cochinchine à qui les pêcheurs allèrent les offrir.

Comme Kampot était trop éloigné de ce débouché, Hatien, le premier des petits ports de la colonie en allant vers l'Est, et où se fabriquaient déjà, avec l'écaille, des peignes et des éventails, devint peu à peu le marché des tortues.

Pendant les longues journées de l'hivernage où la mousson de sud-ouest souffle trop violemment sur la côte pour permettre aux petites barques de se risquer au loin, ce fut pour les industrieux pêcheurs annamites une occupation ajoutée à celle du travail du jais qu'ils rapportaient de l'île de Phu-Quoc et dont ils faisaient des bracelets qui, élégamment montés sur or, étaient des bijoux alors très à la mode en Cochinchine.

J'avais fait connaître à quelques-uns d'entre eux mon désir d'acquérir un de ces derniers ornements ; assez longtemps après ils vinrent me présenter leur travail.

Après un léger examen, j'observai :

— Mais ceci n'est pas du jais.

— Il est vrai qu'il n'est pas de la meilleure espèce, aussi nous ne vous le vendrons pas cher : il ne vient pas de Phu-Quoc, nous le rapportons d'une île non loin de Kompong-Som.

Pendant qu'ils parlaient je constatais que j'avais dans les mains du charbon de terre ! En même temps que je m'apercevais de leur supercherie, j'éprouvais un contentement extrême à l'idée qu'ils avaient trouvé un gisement pouvant avoir grande importance.

— Avez-vous creusé pour recueillir ceci ? L'endroit est-il déjà connu dans le pays ?

— Nous n'avons pas creusé, l'endroit n'est pas connu.

Comme en me répondant ils semblaient gênés par ma question, je pensai qu'ils croyaient préférable de garder leur secret et j'ajoutai :

— Ce que vous m'apportez est du charbon de terre dont vous avez entendu dire qu'on consomme d'énormes quantités pour le chauffage des bateaux à vapeur et des usines d'Europe. Vous avez fait là une trouvaille heureuse, mais vous n'en pourrez tirer parti vous-mêmes ; dites-moi où est le gisement,

je préviendrai le gouvernement et je ferai en sorte que votre chance vous profite.

— Alors cela ne peut servir qu'à faire du feu?

Sur mon signe affirmatif ils laissèrent percer une déception très grande, ils se consultèrent avec embarras et l'un d'eux, comme prenant son parti, me dit avec le rire ennuyé d'un enfant qui conviendrait d'une faute inexcusable :

— Eh bien, monsieur, ce charbon ne provient pas de notre sol, mais d'un navire français naufragé sur la côte à deux journées d'ici. Loués par le capitaine, nous avons joint nos efforts à ceux de l'équipage pour le sortir des roches; on n'a pu réussir. Le capitaine a acheté une de nos barques sur laquelle, avec tout son monde, il est parti pour Siam; en quittant le bord il nous a permis de prendre autant que nous voudrions de cette matière que nous croyions du jais et dont le vaisseau est plein.

Ils m'avaient caché la nouvelle d'un événement pareil depuis six jours qu'ils étaient de retour; le temps de faire un bracelet!

Je connaissais les Annamites, ayant déjà vécu sept ans en Cochinchine, mais je n'aurais jamais imaginé semblable conclusion à la visite des pêcheurs.

Penauds, ils répondirent ensuite si bien aux questions que je leur fis encore que je pus aussitôt connaître et faire prévenir par le télégraphe le chargeur du navire qui était de Saïgon.



La présence de voiliers européens sur la rade n'était pas chose rare à cette époque : ils venaient charger le riz en superflu dans le petit delta, appelés par les négociants chinois installés sur le port.

Ceux-ci avaient été empressés à me faire bon accueil. Dans ce temps où le Protectorat n'avait pas l'administration du Cambodge, ils tenaient à être favorablement connus du seul agent français placé dans le pays. C'était une protection morale qu'à la vérité ils recherchaient tout autant et peut-être plus que l'établissement de relations agréables, non qu'ils fussent molestés par les autorités cambodgiennes, mais parce

à la malade de prendre un peu d'air. Comme elle ne pouvait plus faire le moindre effort physique sans risquer l'étouffement, la congestion, le crachement de sang, une petite chaise à poney vint la chercher à Dartmoor House. Georg descendait sa femme dans ses bras, fardeau plus léger chaque jour; la voiture, guidée par un long gamin à figure énergique, gagnait le promenoir couvert adossé au roc, en face de Princess Gardens. Là se tenait un congrès de malades: Torquay, l'hiver, est une station de phtisiques. Leurs faces pâles, creuses, teintées de rose vif sous leurs grands yeux de fièvre, se tournaient avidement vers le soleil. Quelques-uns toussaient; d'autres faisaient de visibles efforts pour se retenir; d'autres, de temps en temps, portaient leur mouchoir à leur bouche, et, furtivement, après, le regardaient, guettant la tache rouge redoutée. Léa, avec Georg à son côté, s'asseyait comme eux en face du soleil, et comme eux, dans des alternatives de confiance et de détresse, cherchait à boire la vie dans la lumière du jour.

Georg soignait sa femme avec une ferveur passionnée, ne la quittait que lorsqu'elle l'exigeait, à ses heures de désespérance extrême. De cette lente agonie, son âme à lui-même agonisait. Il eût souhaité mourir avant Léa, ne pas voir chaque instant la détériorer et la diminuer. Mais ses yeux cherchaient invinciblement le visage de la bien-aimée: une petite poitrinaire pareille aux autres, égoïste, sujette à s'énerver et à pleurer, indifférente aux soucis grandioses qui avaient agité sa jeunesse, — curieuse seulement de ce qu'elle souffrait, ne pensant qu'à vivre, à vivre, à vivre!

Quand Léa voulait être seule, ou encore le soir, après qu'elle s'était mise au lit, veillée par Edith, Georg se réfugiait auprès de Tinka. Mieux que jamais alors il goûtait l'affection de cette sœur de sa chair et de son âme, l'affection qui l'avait accompagné dans la vie depuis l'enfance, plus que fraternelle et si parfaitement pure!

— Tinka, lui disait-il, ce n'est point la mort qui est affreuse. La mort est le repos et l'immobilité, que nous admirons, que nous aimons dans les choses. La mort, dans sa quiétude définitive, offre autant de beauté que la vie dans son action et dans son mouvement. Ce qui est affreux et haïssable, c'est la

planteurs sur mon chemin. Ils étaient simples, accueillants et désireux de plaire. Je les ai cependant toujours trouvés, au sens policé, inférieurs aux deux races d'origine.

Je mettais la conversation surtout sur la culture du poivre.

Ils me répondaient, avec satisfaction, se complaisant dans des détails que je trouvais parfois curieux, toujours utiles.

L'un d'eux, un jour, parlait de la récolte :

— Nous aurons cette année une bonne moyenne. Pour ma part, je serais satisfait si les oiseaux n'avaient pas déserté mon terrain pour ceux de l'autre rive.

Me voyant très surpris, l'interprète m'expliqua que quand le poivre mûrit, les moineaux viennent en foule se gorger de ses grains qu'ils digèrent sur les palissades servant d'enclos aux plantations. Il m'apprit que ces oiseaux laissent tomber sur le sol, à peine dépouillé de son écorce, le poivre qui, ainsi modifié par le séjour dans leur estomac, a acquis aux yeux des Chinois des qualités précieuses pour lesquelles, recueilli chaque jour avec soin, il est vendu à leurs pharmaciens trois fois plus cher que l'autre.

Chinois et métis me montraient ainsi leurs idées bizarres sur une foule de choses.

Une autre fois un négociant chinois me racontait qu'il était venu de Pnom-Penh à Kampot dans le but d'épouser une riche veuve métisse qui, déjà d'un certain âge, désirait un mari pour administrer son bien.

— J'ai toutes les qualités qu'il faut pour lui convenir, me disait-il, je parle assez bien le français, je suis commerçant, bon comptable, je saurai conserver et faire fructifier sa fortune; mais tous les Chinois d'ici cherchent à me nuire dans son esprit, car ils voudraient voir ses biens entre les mains de quelqu'un du pays.

Je ne savais trop que lui dire; j'avisai qu'il avait la lèvre supérieure barbouillée jusqu'au nez d'une fine poudre brune. Je lui demandai s'il était malade.

Il se mit à rire en me regardant d'un air entendu :

— Vous savez ce que c'est?

— Pas du tout.

— Eh bien, par l'application de cette poudre sous mon nez, je force la femme que je veux épouser à penser à moi cons-

tamment. J'ai payé la préparation soixante piastres qui me seront rendues si je ne réussis pas.

— Et votre future fiancée sait que vous employez ce moyen ?

— Mais oui, et elle le sait efficace. Je l'ai mise au courant à ma première visite. Si les autres prétendants connaissaient celui qui m'a vendu la poudre, ils feraient tout pour en avoir aussi.

L'emploi de cette poudre devait être une pratique suggestive, car la noce eut lieu quelque temps après.

Le voyageur Mouhot, qui passa à Kampot en 1859, a consacré à ce petit pays tout un chapitre plein d'intérêt. Il y avait remarqué le fameux pirate chinois Mun-Suy, devenu garde-côte, qui, peu avant d'avoir cette importante fonction, avait pillé Hatien, et continuait du reste à être la terreur de toute cette partie du golfe.

Je voulus connaître aussi ce gros personnage, comme l'appelait le sympathique voyageur : je sus qu'il avait perdu navire et fortune dans un naufrage qui avait mis fin à sa carrière navale. Vieux, presque pauvre, il habitait, respecté, Kampot dont il avait longtemps été l'effroi. Il lui était resté de son ancien métier une grande habileté dans l'art de panser les blessures ; unique chirurgien du pays, on venait le trouver de plusieurs lieues à la ronde ; il ne faisait pas payer ses soins.

Lorsqu'il y avait un mariage dans les plantations, les familles en fête m'invitaient à prendre part à leur joie. J'arrivais en barque, j'assistais des heures entières, sous les ombrages des palmiers et des arbres à fruits, aux représentations qu'une petite troupe cambodgienne de théâtre ambulant donnait devant les maisons, au bord de la rivière. Les artistes étaient des fillettes de douze à quatorze ans ; elles interprétaient, avec une grâce extrême, sur des nattes étendues sur le sol, les épopées aimées dans le pays et dont l'interprète me racontait les péripéties.

Je trouvais un charme autrement grand à ces fêtes champêtres qu'aux assourdissantes séances que des acteurs chinois, chèrement rétribués par le commerce du port, venaient, aux grandes époques annuelles, offrir au public sur une estrade

grossièrem installée devant le temple de leur culte à Kampot.

Les relations avec les Annamites et les Chinois étaient loin de me faire oublier les Cambodgiens à qui les comparaisons, au point de vue de l'expression des sentiments du cœur auxquels j'étais surtout sensible, étaient extrêmement favorables.

Sans doute, je devais à notre même origine indoue d'éducation une facilité plus grande à comprendre cette dernière population, car j'ai plus tard, dans le contact des peuples de l'autre origine civilisée, également reconnu chez eux des sentiments de loyauté, de reconnaissance et de fidélité dont je ne les avais d'abord pas supposés capables et dont je conserverai toujours le souvenir.

Au commencement de mon séjour, j'avais été surpris de voir les Kiams et les Khmers, un peuple musulman et un peuple bouddhiste, unis en des relations presque fraternelles; je sentais maintenant le rôle puissant, l'influence atavique d'un passé nébuleux, presque oublié, plein de choses prodigieuses et d'événements écrasants, sur l'imagination et sur les sentiments de deux races certaines d'avoir brillé côte à côte sur le même sol.

Les fêtes religieuses, les fêtes périodiques du peuple et des villages étaient toujours pour eux des prétextes à réunions amicales. Seuls les repas y marquaient séparation sensible, car dans la nourriture des uns entrait la chair du porc proscrite chez les autres qui, à sa graisse, substituaient dans leur cuisine l'amande fraîche du coco.

Dans ces assemblées, les uns et les autres ne se montraient pas seulement unis de sentiments, les jeunes gens s'y mêlaient dans des jeux renouvelés des plus antiques usages : courses d'éléphants, de chevaux, de buffles; courses de chars à bœufs, courses de barques; lutte, assauts de boxe, de lance et de bâton. L'émulation sportive était stimulée au plus haut point par l'intérêt que le pays prenait à ces rencontres. On se passionnait pour ceux du canton, de quelque origine qu'ils fussent. Dans les joutes d'homme à homme, chacun se posait en champion de sa race, les vainqueurs étaient ou des Khmers ou des Kiams, les revanches étaient remises aux fêtes prochaines.

— Regarde ! regarde mes bras... regarde ma poitrine...

Une étrange ardeur amoureuse la bouleversait : elle attirait contre son sein la tête de son mari, la couvrait de caresses et de baisers. Le couple s'isola dans son agonie. Georg ne vivait plus que pour Léa, ne la quittait plus. Il coucha dans le salon jaune, étendu sur un canapé, accourant, la nuit, au moindre bruit de toux, au plus léger appel de son nom. Mystérieusement, sans laisser personne entendre leurs entretiens, ils goûtèrent leur affreuse désespérance, ils s'avouèrent tous leurs désirs, tout ce qu'ils auraient fait de la vie, si la vie leur avait été donnée. Et ni l'un ni l'autre ne cherchait à se leurrer. Ils ne disaient pas : « Nous ferons... Nous irons... », mais « Nous aurions fait... Nous aurions été... »

On respecta leur solitude. Toute la maison fit silence en une sorte de veillée funèbre. A part de Georg et de Léa, les autres habitants de Dartmoor House se serrèrent les uns contre les autres : leurs âmes, peu à peu, se pénétraient. Frédérique connut mieux Edith, qui jadis, à Londres, avait été plutôt la compagne, l'amie de Léa. Elles conversèrent volontiers ensemble. Edith exposait ses projets : rejoindre dans le Queensland australien la florissante colonie féministe de Hopetown. Elle montrait des lettres venues de là-bas, qui décrivaient la curieuse société constituée dans ce pays par quelques novateurs hardis, avec l'égalité économique, l'égalité politique, l'égalité dans l'amour réellement acquise aux deux sexes. Frédérique, après tant d'épreuves, prise de dégoût pour les antiques sociétés d'Europe, rebelles à l'effort des apôtres, aurait voulu dire à Edith : « Emmenez-moi... Dès que l'inévitable sera accompli, je vous en conjure, emmenez-moi ! je pars avec vous. » La pensée de Pirnitz, qui toujours méditait de se remettre à l'œuvre, elle, dans Paris hostile et dédaigneux, la retenait encore.

Pirnitz, exerçant sur ceux-mêmes qui la connaissaient à peine son magnétisme d'attraction, était bientôt devenue le centre moral de Dartmoor House. Carola et Ida la chérissaient, lui demandaient sans cesse des histoires ; l'apôtre causait des heures avec elles sans les lasser et sans se lasser : et déjà elle influait sur le caractère difficilement traitable de la cadette.

Elle avait doucement reproché au professeur Ebner de tor-

l'éclat des écharpes qui, du bleu tendre au grenat vif, rayaient les tuniques-fourreau des femmes et leurs jupes-langouti aux teintes plutôt foncées, et tachait de son coloris ardent les visages bronzés et les vêtements soyeux qui dessinaient les corps.

Tout le monde était riant et paraissait heureux, la gaieté était vive, sans être trop bruyante, et l'alcool, même chez les hommes, n'y semblait pas avoir de rôle.

Les femmes étaient par groupes de familles, de hameaux, de villages. Sous le même costume, celles des Chinois, des métis, des Kiams et des Cambodgiens montraient leurs vêtements les plus beaux, les plus coquets ou les plus frais, depuis les plus fortunées étalant leurs bijoux, jusqu'aux servantes aux ornements grossiers qui suivaient les familles.

Les hommes formaient des groupes semblables. Les Chinois, peu nombreux, étaient là à cause de leurs femmes toutes métisses ou cambodgiennes; les Kiams se reconnaissaient à leur turban, à leur bonnet, ou au sarrau malais; les Cambodgiens aisés portaient la tunique de soie de couleur ou de cotonnade blanche longuement boutonnée, les autres avaient le buste nu : tous portaient le sampot national tissé par leurs femmes ou leurs filles en soie riche ou en coton simple.

Je connaissais bien les jeux du genre de ceux auxquels j'assistais : étude de la lance avec le bâton de quatre mètres fait de tiges de palmier Pahao, commun dans les forêts; assauts de boxe où les mains des jouteurs sont enveloppées de chiffons, qu'en d'autres lieux, dans les rencontres méchantes, les adversaires saupoudrent de sable et même de verre pilé.

Les jeunes gens se succédèrent, combattant par groupes avec la lance, ou luttant Kiam contre Khmer. La foule applaudissait les vainqueurs et criait aux vaincus qu'ils auraient meilleure chance à la rencontre prochaine.

Alors, j'entendis dans les groupes auprès de nous que le grand intérêt de la journée allait être la passe suivante de lutte entre un Cambodgien d'un village du canton d'une force peu commune et un matelot Kiam d'une adresse rare qui faisait les voyages de Java-Singapore. Mes voisins ajoutèrent que le champion Khmer, paysan des rizières, se marierait le mois qui allait suivre et que la fiancée était parmi la foule.

Le lutteur Khmer vint au milieu du terrain, simplement,

cherchant, avec un commencement de salut amical, son adversaire dans les groupes des Kiams.

Grand, fort en proportion, il paraissait plutôt lourd qu'agile.

Au même moment, une jeune fille marcha vers lui.

On murmura qu'elle était sa fiancée.

Les lèvres entr'ouvertes pour sourire, relevant d'une main sa jupe à reflets changeants, elle allait, gauche dans sa démarche, d'un pas régulier, marquant ses pieds nus sur le sable. Tous les regards étaient sur elle ; elle le sentait et en était un peu troublée. Ses cheveux, coupés suivant l'usage, lui tombaient sur la nuque, son corps massif mais souple ondulait sous la tunique fourreau qui serrait ses hanches et sa poitrine et découvrait sa gorge.

Elle s'arrêta quand elle fut près de lui ; à demi-voix, pendant qu'il se penchait pour l'entendre, elle récita ou une formule ou une prière, et lui mit dans la bouche une feuille verte, cueillie, me dit-on, à l'arbre sangké, la nuit, et qui devait lui porter chance ; puis, lui recommandant sans doute le sang-froid, elle se retira vers ses compagnes, riant malgré elle aux compliments approbateurs qu'elles lui faisaient de loin.

Lorsqu'elle s'en allait, le champion kiam parut.

C'était un homme vigoureux, de petite taille, habitué à lutter dans les ports. Avec bonne humeur, il sourit à la foule, accompagnant son salut d'un significatif haussement d'épaules à l'adresse de la petite scène qu'elle venait de voir ; comme s'il dédaignait fiancées et talismans.

Arrivé près du Cambodgien, tenant sans doute à montrer qu'il ne lui était inférieur qu'en apparence physique, il pirouetta sur lui-même et, regardant son adversaire dans les yeux, posa les mains sur ses bras, qu'il tâta en riant du haut en bas, paraissant les trouver solides énormément. Semblant chercher à quoi les comparer, il examina du coin de l'œil les arbres autour du temple : ouatiers, figuiers ou flamboyants, et, arrêtant son regard sur les colonnes en bois dur de la case devant lui. d'un geste expressif de la tête il les montra à la foule amusée.

Le Cambodgien ne voulut pas être en reste et, au moment où son adversaire, qu'il avait ainsi complaisamment laissé lui

sonder les muscles, achevait son examen, il lui saisit brusquement les poignets, s'efforçant de les tenir longtemps et comme au piège.

Le Kiam montra un air déconfit et, faisant des contorsions pour se dégager, il adressa des regards à droite et à gauche qui semblaient demander qu'on fît cesser la plaisanterie et firent applaudir le Cambodgien par ceux qui croyaient cette mimique sincère, puis il cessa ses efforts, resta immobile un instant, regardant le public, et se dégagea net, faisant le signe de dire : « Maintenant, nons allons passer à plus sérieux. »

Se frottant aussitôt les mains dans la poussière, il se campa, s'offrant au corps à corps, devant son adversaire qui en faisait autant. Tout de suite, ils furent aux prises, et on se rendit compte qu'ils avaient, l'un en force et l'autre en adresse, des avantages tels que la fatigue seule aurait chance d'indiquer le vainqueur.

Dans la foule, je cherchai des yeux la jeune fille fiancée au lutteur cambodgien, curieux de lire son impression sur son visage.

Au premier rang de ses parents et de ses compagnes, son attitude était trop naturelle pour qu'on y vît une confiance bien grande dans la vertu du talisman qu'elle avait consciencieusement, suivant l'usage sans doute, glissé entre les lèvres du futur compagnon de sa vie. Elle passait d'une tranquillité assurée à un état d'énervement visible après avoir, avec tout le monde, ri aux taquineries du début de la lutte.

Les péripéties de celle-ci avaient une action puissante sur le tempérament des spectateurs par leur caractère d'attaques adroites et d'efforts violents répétés que la rudesse de la riposte de l'un des adversaires, l'agilité de l'autre, faisaient sans résultat. Elles excitaient l'admiration, les encouragements des hommes, et arrachaient des cris d'effroi aux femmes en qui se montraient des sentiments de crainte et de pitié.

Pareille lutte n'avait jamais autant duré, les deux hommes s'acharnaient, on les voyait rouler à terre, puis, presque aussitôt debout, s'étreindre, se soulever, chacun pensant triompher par l'épuisement de l'autre. La sueur sur leur corps devenait un obstacle, et ils profitaient de chaque occasion pour se sécher les mains dans la poussière.

La jeune fiancée était dans un état d'angoisse véritable et j'en souffrais; je ne sais qui, non loin d'elle, prononça que les athlètes étaient d'égale force et que c'était assez, mais je l'entendis répéter machinalement ces mots. Je les redis tout de suite à ceux autour de moi. Sûrement, ils exprimaient aussi leur pensée, car ils les crièrent au chef des jeux qui, aux applaudissements de la foule, vint séparer les combattants.

Ceux-ci, épuisés de fatigue, se retiraient indécis chacun de leur côté, quand les chefs, puis tous, leur clamèrent : « Vous méritez tous deux d'être vainqueurs ! »

L'un vers l'autre ils se retournèrent; le Kiam, plus habitué à de pareilles rencontres, prit le Khmer par la main; ils vinrent saluer les chefs et disparurent entourés par leurs nombreux amis.

C'était l'heure de partir pour tous ceux venus des villages éloignés. On se dirigea vers les charrettes à bœufs, les jeunes gens courant chercher leurs bêtes.

La jeune fille était restée confuse, surprise et enchantée de la manière dont la lutte finissait, échangeant des paroles naïves de contentement avec les autres femmes. Son fiancé s'échappa alors d'au milieu du groupe d'hommes, il vint la remercier, et elle sembla comme fière qu'il lui donnât ainsi une part de son succès.

Sous les palmiers à sucre, par les sentiers poudreux des rizières desséchées, je regagnai, sur mon petit cheval khmer, Kampot et ma demeure.

J'étais parmi les gens revenant de la fête, j'entendais leurs conversations que je comprenais en partie, je retins que quelqu'un avait dit que, malgré sa force, le champion khmer, inexpérimenté, n'eût pu résister à l'habile lutteur kiam, sans la feuille mise dans sa bouche par sa fiancée; et je me rappelle que la plupart de ceux à qui celui-là s'adressait avaient ri comme s'ils pensaient qu'il n'y avait en cela que l'accomplissement d'un gracieux usage.

AUGUSTE PAVIE

(La fin prochainement.)

LÉA[1]

Quand Georg, ayant repoussé de l'aviron l'immobile rocher, navigua de nouveau vers la côte, — Léa assise en face de lui dans le canot, — ils se sentaient encore engourdis par leur songe héroïque et voluptueux. Étaient-ils plus proches de midi ou de la nuit? Ils ne le savaient pas et le soleil ne les enseignait plus. Ces nuées superposées qui naguère, à l'ouest, bâtissaient une ville, s'étaient effondrées lentement, réduites en poussière obscure, et peu à peu répandues sur toute la surface du ciel. D'autres nuées montaient maintenant déchiquetées comme des bouts de crêpe noir, pointillées de fumées livides et rondes, beaucoup plus basses. Tous ces météores se rassemblaient : on les eût dit encore incertains du point où ils s'uniraient... Il y en avait d'immobiles, soudés à la voûte du ciel ; quelques-uns glissaient rapidement comme animés d'une vie indépendante. La mer, sans vagues, commençait à se hérisser de lignes blanches.

Georg força de rames. La pâleur de Léa l'inquiétait, bien qu'elle lui sourit et ne montrât aucune peur.

1 Voir la *Revue* des 1er, 15 décembre 1899, 1er, 15 janvier, 1er, 15 février et 1er mars 1900

— Tu ne sens point de mal, chérie? demanda-t-il.

Elle fit « non » de la tête. Ni la morosité du flot, ni la menace de l'orage, qui l'effrayait tant d'habitude, ne troublaient son enchantement. Bientôt ils atteignirent la côte, le petit port au pied de la falaise,

— Maintenant, allons vite! dit Georg.

Le canot tiré sur le sable, la chaîne rattachée à l'anneau, ils escaladèrent le sentier vers le plateau. A moitié route Léa s'arrêta.

— Comme c'est beau! Regarde!

La surface de l'eau pâlissait, devenait nerveuse, le ciel se tachait comme une peau de panthère. Tout au fond vers la droite, des rayons d'un soleil étrange, électrique, fendaient le plafond des nuées et dansaient dans une mer lointaine, déjà furieuse.

— Je t'en conjure, hâtons-nous! s'écria Georg, entraînant sa femme.

— Mais, — répliqua-t-elle, gaie toujours, goûtant comme une caresse son étreinte inquiète — nous n'aurons jamais le temps de regagner Torquay avant l'orage?

— Aussi n'irons-nous pas jusqu'à Torquay. Nous nous réfugierons au cottage de Bissie et nous laisserons passer le grain.

Ils touchèrent enfin la crête des rochers. Comme ils se mettaient à courir, se tenant la main, vers la maisonnette isolée qu'on voyait à deux cents yards environ, une rafale du large balaya le plateau, secoua la jupe de Léa, telle une flamme de drapeau, les enveloppa des premières gouttes pulvérisées d'une pluie singulièrement froide. En moins d'une minute, ils furent au cottage.

La porte, que Georg heurtait, résista. Porte chenue, dont les ais avaient la blancheur d'ossements desséchés, elle était en partie enfouie sous le seuil de pierre, et tout le logis, si petit qu'on l'eût dit habité par des nains, offrait un aspect de vieillesse accablée; il semblait rentrer sous terre lentement. Alentour, le vent secouait dans la pluie les fuchsias des haies, les chrysanthèmes liés en bottes verticales. Les roses du Bengale s'effeuillaient.

— Ho! Bissie! cria Georg, frappant du poing contre la porte.

On entendit, de l'intérieur, une clameur enrouée, des pas inégaux. Georg protégeait de son mieux Léa, qui riait et disait :

— N'aie pas peur, je suis bien.

Enfin la porte s'ouvrit, et une vieille toute vêtue de cachemire noir, avec un bonnet de crin noir, inspecta les arrivants d'un œil vitreux. Son visage était curieusement crevassé, terreux, moussu. Elle s'anima soudain en reconnaissant Georg.

— Oh! bonne après-midi, Sir... Entrez vite! Comment êtes-vous dehors par ce temps?...

— Mère Kate, dit Georg, avez-vous du feu et du thé chaud? La dame a froid et ses vêtements sont mouillés.

— Aujourd'hui dimanche il n'y a pas de feu dans la cuisine. Mais je peux en allumer.

— Bon! dépêchez-vous... Maintenant, puisque vous n'avez pas de feu, il faut que vous prêtiez des vêtements à ma femme et que vous la laissiez se reposer sur le lit, bien couverte.

— Certes, dit la vieille.

Elle s'empressa, un peu affolée, tournant comiquement sur elle-même, marmonnant des paroles inintelligibles dont elle aidait sans doute sa pensée défaillante. D'une armoire en massif acajou, elle tira une jupe de drap brun et un caraco, soigneusement empaquetés dans un papier qui sentait le thym. Léa, très joyeuse, avec l'aide de Georg, défit ses bottines, sa robe, son corsage. Un lit antique à baldaquin, qui devait dater de la reine Anne, occupait le fond du petit parloir. Léa s'étendit sur la couche dure; par-dessus ses pieds une couverture piquée fut ramenée... Elle obéissait à Georg, soucieuse surtout de ne point l'alarmer. Pourtant elle éprouvait un peu de répugnance pour ces choses qui, malgré leur propreté méticuleuse, exhalaient une étrange et persistante odeur de vieillesse.

— Où est Bissie? demanda Georg.

— Il est allé là-bas, — répondit la vieille, indiquant une direction par un geste de la tête. — Il est allé voir du travail qu'il aura à faire demain. C'est pour un jeune homme étranger... Oh! voilà la saison où le travail recommence. Mais il va rentrer.

Elle dit cela avec un vague sourire qui étoila sa face de grosses rides. Puis elle s'en alla dans la cuisine allumer du feu. On la vit reparaître de temps en temps, apportant un à un, avec des mains tremblantes, les objets nécessaires à la confection du thé. Elle les posait sur la table ronde du parloir, couverte d'une rude serviette blanche. C'était un service en étain aux formes rebondies, insolites.

Georg ne lâchait point les doigts de Léa; il guettait la fièvre dans ses yeux. Elle était un peu rouge, sous ses cheveux châtains, qui paraissaient bruns dans la demi-obscurité de la pièce. Mais le pouls battait régulièrement; la peau restait fraîche.

— J'ai bien envie, dit Georg, de te laisser à la garde de cette vieille et de courir à Torquay ou plutôt à St Mary's Church qui est plus près. Je ferai atteler une voiture fermée pour nous ramener chez nous.

— Oh! non... ne me quitte pas! fit-elle, s'accrochant à la main de Georg. Nous sommes bien ici. Quand Bissie reviendra, tu l'enverras chercher la voiture.

Il jugea qu'elle avait raison. Dehors, maintenant, la pluie faisait rage. Par la fenêtre à guillotine, à rideaux de crochet, on apercevait le jardin exigu, les rosiers, les fuchsias en déroute sous les rafales. Kate s'attardait : dans la cuisine toute proche son pas s'affairait lourdement et sa vieille voix ronronnait... Soudain un effort crispa les traits de Léa et ses doigts serrèrent plus fort les doigts de son mari. Puis elle ne put résister davantage, un frisson la secoua... Durant quelques secondes elle claqua des dents et trembla de tous ses membres. Georg, effrayé, embrassait le buste de sa femme. Il appela.

— Kate! Kate! dépêchez-vous, pour Dieu!... Vite... le thé! du thé chaud!...

Mais la vieille, encore qu'elle se hâtât, ne put achever ses préparatifs avant que la crise fût calmée. Toute vibrante encore et quelques gouttes de sueur aux tempes, Léa but coup sur coup deux tasses du liquide chaud.

— Je vais mieux, dit-elle, oh! bien mieux... ne t'inquiète pas, je t'en prie.

Et pour rassurer Georg, elle plaisanta.

— Dieu! que ce thé est mauvais! Il sent la vieillesse comme toute cette maison.

La porte s'ouvrit alors, livrant passage à Bissie en complet de drap lustré. Il s'arrêta un instant à la vue de Georg et de Léa étendue; mais il ne proféra aucune parole.

— Bissie, dit Kate, voici Sir Georg et sa femme qui ont été pris par la pluie. Il faut que tu ailles chercher une voiture de remise pour les ramener à Torquay.

— Bon, fit le vieux.

— Courez vite, Bissie, insista Georg. Tenez, voici une livre.

— Chez Samson de St Mary's Church, demanda l'homme, je dois louer la voiture?

— Où vous voudrez, mais vite... N'importe à quel prix.

Quand il fut parti d'un pas leste, Léa sentit s'apaiser son malaise. Elle s'amusa avec Georg à regarder les lieux où ils étaient, tellement curieux dans leur vétusté, avec la quantité de petits cadres qui décoraient les murs comme les *ex-voto* d'une chapelle, daguerréotypes miroitants, portraits de souverains découpés dans des journaux illustrés, et surtout nombre de photographies représentant des tombeaux.

Peu à peu, dans la tiédeur de la chambre bien close, la jeune femme s'endormit. Georg veillait son sommeil. Bouleversé d'une indéfinissable anxiété, il ne lâchait pas la main qui devenait moite de sueur... Un temps assez long passa ainsi. La vieille avait voulu desservir la table, Georg lui fit signe de rester dans sa cuisine, de ne pas troubler le repos de Léa. Déjà le vent secouait avec moins de brutalité les fuchsias du jardin. La tempête se pacifiait dans une pluie dense et continue. Georg tenait la main de Léa, et cette petite chose de chair et de sang, pâle, veinée de bleu, l'émouvait d'une profonde tendresse. Il posait dessus sa bouche; toute sa vigueur, à lui, il souhaitait la faire pénétrer dans les légères veines bleues, dans la pulpe de la chair. Son amour, comme tous les grands amours, s'était décuplé par la possession : le bonheur d'être le mari de Léa lui apparaissait désormais si prodigieux qu'il éprouvait, par contre-coup, une affreuse angoisse de l'avenir.

Dans son sommeil, Léa prononça quelques mots indistincts. Elle se réveilla, sourit à Georg.

pas y avoir de changement. Ce sont les paroles de Tinka et de Bryce qui me troublent.

Mais Léa lui dit presque durement :

— Le médecin t'a dit que c'était fini, n'est-ce pas?

Frédérique essaya un geste de dénégation...

— Tu vois, reprit Léa. Tu ne sais même pas me dire non... Oui, fini, fini. Est-ce singulier? Avant qu'il vînt, je reprenais un peu d'espoir... Le soleil me donnait l'illusion de revivre. Mais c'est fini. C'est fini.

Elle redisait ce mot âprement, et, chaque fois, il y avait dans sa voix un sanglot si déchirant que Frédérique, n'y tenant plus, s'abattit sur une chaise et fondit en larmes. Elle cachait ses yeux avec ses mains : elle souhaitait ne plus rien entendre. Mais elle entendait cependant la respiration haletante de Léa, et les sanglots sourds de Georg.

Les petites filles entrèrent, poussées par Tinka. Frédérique alors releva les yeux. Ida marchait la première, sérieuse dans une robe d'indienne à petits carreaux, les cheveux noués d'un ruban; son nez mince frémissait à l'odeur âcre de la chambre. Carola suivait, sans lâcher la robe de sa mère. Léa se souleva un peu pour les recevoir. Elle embrassa Ida dont elle caressa les cheveux blonds. La petite, toute pâle, se laissait faire, sans cesser d'examiner Léa... Puis Carola vint à son tour, qui tendit placidement ses deux joues.

— Chères petites, — murmura la malade, les contemplant côte à côte au pied du lit, Carola les yeux gauchement baissés, Ida, tremblante, les prunelles élargies. — N'est-ce pas, Georg, qu'elles sont adorables?... Heureuse Tinka!

Un soupir déchira sa poitrine. Georg. Tinka, Frédérique et même Edith devinèrent sa désolation de mourir stérile. Mais soudain Ida éclata en pleurs et en cris perçants. Elle se réfugia contre sa mère, clamant : « Emmenez-moi! Emmenez-moi!... » toute raidie par une sorte de crise nerveuse... Carola, voyant sa sœur dans cet état, se mit elle-même à pleurer. Il fallut les emporter au plus vite : Ida menaçait de se trouver mal. Frédérique suivit Tinka.

— Je leur fais peur, murmura la malade,

Et, laissant tomber sa tête sur les oreillers, elle ferma les yeux...

Léa n'était pas plus malade qu'à l'hôpital de Commercial Road, bien que les sueurs nocturnes et les étouffements eussent recommencé. Même elle souffrait moins : on eût dit que tout ce par quoi elle percevait le monde extérieur s'était ouaté, amorti. Seulement, dans les tragiques heures d'hôpital, parfois le cauchemar s'interrompait, se déchirait : par la déchirure la patiente entrevoyait ce pays de songe, cet horizon de soleil et de fleurs, — intimement certaine d'y atteindre un jour. Aujourd'hui, la vision luisait dans le passé, elle s'y effaçait lentement parmi le brouillard et la pluie. Chaque fois que l'imagination de Léa l'évoquait, son cœur en ressentait un choc douloureux : « Cela a été, pensait-elle, et ne sera plus... » Elle fermait les yeux, pour oublier la pluie qui dissolvait lentement son rêve.

Tous les hôtes de Dartmoor House s'empressaient autour d'elle : tous, depuis Georg jusqu'à la petite Morley, jusqu'aux blondes fillettes de Tinka. Elle obéissait aux prescriptions du médecin et d'Edith ; docilement elle se couchait, se levait, changeait de linge, mangeait, prenait des potions... Mais elle acceptait tous ces soins par reconnaissance, pour ne point faire de peine autour d'elle. Depuis le jour de Gilder Rock, sans pouvoir s'expliquer à elle-même la raison de son désespoir, elle ne croyait plus guérir. Et de cacher cela à Edith, à Tinka, à Georg surtout, lui imposait une fatigue intolérable. Elle demandait grâce parfois, suppliait qu'on la laissât seule dans les deux pièces du premier étage, sa chambre à coucher et le salon jaune. Elle disait qu'elle avait sommeil : elle aspirait à ne plus composer son visage à ne plus surveiller ses gestes, ses mots. Être seule ! Pouvoir penser à soi-même avec l'égoïsme absolu des malades condamnés ! Pouvoir se regarder dans les glaces, guetter le ravage du mal, contempler en face la mélancolie du sort ! Se pleurer librement comme la fille de Jephté, comme Iphigénie, comme toutes les jeunes créatures vouées à une injuste fin !...

Cette fin, elle la savait proche. Elle la savait nécessaire, comme la conséquence, non seulement de sa présente misère physique, mais de l'ordre même des choses. L'heure surhumaine de Gilder Rock ne saurait recommencer. Les

deux êtres unis dans cette extase ne pouvaient plus vivre comme des époux ordinaires, mêlant leur tendresse conjugale au train-train de la réalité... Une évidence impérieuse affirmait cette loi. Elle l'acceptait dans le secret de son cœur. Mais elle goûtait l'amère joie de s'attendrir sur sa destinée.

Elle parcourait son domaine de mourante, ces deux pièces du premier étage où son mal et l'inclémence de l'atmosphère la confinaient. Elle attachait sur tous les coins un œil avide et minutieux, comme on goûte avec un palais plus attentif les dernières gouttes d'une liqueur. Aimait-elle ces choses, ou les haïssait-elle? Elle n'aurait su le dire. Mais elle les regardait passionnément. « Ce sont les dernières choses que je verrai », pensait-elle, et cette pensée les lui rendait précieuses, rares, comme si un peu de sa personnalité, qui allait s'évanouissant, demeurait attaché aux formes inertes. Elle passait sans bruit d'un objet à l'autre, les examinait, les touchait... Elle les comprenait peu à peu, devinait leur histoire, et comment ils témoignaient de la vie de toute une famille, antérieure à son propre séjour, continuant à vivre maintenant autour d'elle, et qui vivrait encore lorsqu'elle-même aurait disparu.

Dans la chambre à coucher on avait suspendu des rideaux rouges par-dessus le store de la fenêtre, pour empêcher les rayons du jour de réveiller trop tôt la malade, qui dormait le matin son meilleur sommeil. Même relevés, ils donnaient à la lumière une teinte rosée, avivant le blanc papier de tenture, à larges fleurs d'iris pâles. Le décor familier de cette chambre s'imprimait dans les yeux de Léa. Le lit en fer, où elle couchait, montrait sous le couvre-pieds de dentelle ses draps fins, ses deux petits oreillers oblongs à volants empesés. A côté, la couchette d'Edith, repliée, se masquait d'un tapis. Léa s'attardait à regarder, sur la toilette, les deux cuvettes en porcelaine de Chine, les pots à eau en forme de grosse carafe, aussi en porcelaine de Chine. Elle songeait que le capitaine, qui les avait rapportés, — avant d'être le maniaque agité d'aujourd'hui, — fut un jeune marin joyeux, actif, avec des yeux clairs et un teint frais, et qu'il avait joui de la vie, et qu'il avait aimé...

Dans le salon, la tapisserie jaune citron clair, bordée vers le plafond par une large frise, gardait quelque gaieté dans la pièce, même quand le soleil agonisait. Aux murs étaient accrochés trois cadres : une lithographie représentant un enfant qui soufflait des bulles de savon; l'estampe bien connue où l'on voit des capitaines anglais jouer aux boules tout en attendant l'Armada; deux danses d'odalisques, avec ce titre : *Flowers of the East*, — *Fleurs de l'Orient*... Sur le petit bureau, dans le coin de la fenêtre de droite, où d'ordinaire écrivait Tinka, un calendrier en maroquin bleu à indications mobiles était disposé près du buvard et des plumes. Il marquait : *Sunday, 7 November*. Et, sans doute, il s'agissait du 7 novembre d'une année écoulée depuis longtemps. Il y avait aussi un « carnet des engagements », c'est-à-dire des invitations; mais la famille Morley avait probablement très vite renoncé à cette comptabilité mondaine, car le cahier ne contenait qu'une dizaine de dates... Un troisième objet sur le même bureau occupait souvent la solitude volontaire de Léa. C'était un stéréoscope portatif, assez rudimentaire, auquel s'adjoignait une boîte en peluche rouge contenant des vues d'Italie et du Devon, et aussi quelques scènes d'intérieur. Toutes ces photographies paraissaient dater d'un quart de siècle. Elles étaient jaunies; les personnages y étaient vêtus à l'ancienne mode. Plusieurs s'égayaient d'un adroit coloriage. L'une de celles-ci représentait deux fillettes au piano, la mère debout auprès d'elles, jeune et jolie, en jupe de soie brune arrondie par la crinoline, le corsage décolleté à dentelle retombante, bordé sur le nu de la peau par un velours noir. La plus grande des fillettes était vêtue de bleu, l'autre de violet. Elles habitaient un salon à sièges capitonnés, sans nul style. Léa s'hypnotisait à regarder cette image dans le stéréoscope. Au bout de quelques instants, elle se trouvait en face de gens vivants, qu'elle surprenait dans le jeu de leur activité... Puis elle repoussait tristement l'appareil.

« Dire que la mère est morte, pensait-elle, que les petites sont vieilles, et que cette ressemblance humaine persiste encore comme une raillerie à leur forme gracieuse, disparue, dévorée par la vieillesse ou par la mort... »

de fièvre : l'éclat de ses yeux était extraordinaire et la rougeur qui estompait le haut des joues, vraiment pareille à une double tache de fard, accentuait le décharnement du visage.

Elle guetta la sortie du médecin et d'Edith. Quand la porte fut refermée sur eux, elle soupira :

— Georg...

Il s'approcha. Elle se souleva encore, avec une apparence d'énergie que depuis bien des jours elle n'avait plus. Georg l'aida à s'asseoir sur le lit. Alors, avec ses mains tâtonnantes. elle tourna doucement le buste de son mari en face de la fenêtre qui donnait sur la cour. Le soleil se glissait maintenant par là.

— Que je te regarde!... dit-elle.

Il baissait un peu sa haute taille. Elle lui mit une de ses mains sur les cheveux; elle le contemplait avidement, comme si elle voulait graver ce visage dans sa mémoire.

— Que je voie tes yeux, et ta bouche!... Souris-moi... Oh! il me semble que je ne t'ai pas assez regardé quand je t'avais... quand je croyais t'avoir encore pour longtemps... Et maintenant, maintenant...

Elle retomba sur le lit, convulsée par un sanglot. Avec des gestes indécis, tremblants, elle s'efforça de l'attirer :

— Viens! viens!

Il s'agenouilla contre le lit, de façon qu'elle pût encore le voir de près. Ses doigts incertains caressèrent le visage de Georg, ses vêtements même, s'accrochant à l'échancrure du gilet et au nœud de la cravate, comme si elle eût voulu se retenir à lui sur le bord d'un précipice. Elle balbutia :

— Garde-moi... je t'en supplie.... Ne me laisse pas partir... Si tu le veux, tu me garderas.

Il eut lui-même un espoir fou, un espoir de fièvre allumé en lui par ces yeux fiévreux qui le sollicitaient, par cette bouche de fièvre qui l'implorait. Toujours agenouillé, il embrassa le buste de sa femme, il colla sa bouche contre l'oreille exsangue, et, chargeant ses paroles de tout son désir et de tout son vouloir, il dit :

— Je veux que tu vives... je veux... je veux! Si tu m'aimes vraiment, tu vivras... Je t'en conjure, ramasse tes forces et

feuilletait surtout un cahier oblong trouvé sur un des trépieds enfantins, contenant d'anciennes vues de Torquay. C'étaient de fort jolies gravures sur bois : elles représentaient le port, la ville, les promenades favorites, à une époque où Torquay n'était pas aussi étendu qu'aujourd'hui. Les dames portaient des jupes évasées et des polonaises, les messieurs des pantalons de nankin, des jaquettes pincées à la taille, des chapeaux hauts de forme un peu pointus... Et déjà la petite chaise à poney circulait sur ces gravures, et dans la chaise on voyait une morne figure pâle. Le cahier datait de 1868.

« Trente ans! pensait Léa. Où sont-ils aujourd'hui, ceux que le dessinateur prenait pour modèles, quand il figurait les malades dans leur chaise à poney?... »

Trente ans! l'affreuse certitude d'être, dans trente ans, non plus même la disparue que l'on pleure, mais une pauvre morte oubliée, engloutie dans le néant par-dessus lequel la vie des autres se rejoint et continue, submergeait son cœur de mélancolie.

« Trente ans! D'autres qui ont aujourd'hui mon âge vivront dans trente ans. Et moi! Et moi!... »

Elle jetait un regard avide sur l'appartement, et sur le paysage pluvieux qu'elle voyait des fenêtres. Son désir se ranimait de voir durer autour d'elle la lumière, les rochers, la mer, les arbres, même les plus humbles choses.

Aux premiers jours d'octobre, le temps se guérit avec lenteur. De pâles rayons soulevèrent la draperie des nuages. La mer changea de couleur, plus agitée, mais plus bleue... Une journée se leva enfin, à peine voilée de brume. Et ce fut ensuite le plein soleil irradiant sur les quais aux dalles sèches, sur le port, sur le large calmé. Pourtant le paysage n'était plus celui qui avait accueilli, dans sa joie éclatante, la jeune fiancée arrivant de Salisbury. Beaucoup de yachts étaient partis, qui ne reviendraient plus avant le prochain été. L'atmosphère perdait cette transparence vibrante, évocatrice de l'Italie. Les lointains s'estompaient : la végétation tropicale semblait mal à l'aise, frileuse dans cette température à peine tiède, aiguisée d'un peu de froid. Cependant, par les après-midi limpides, le docteur Bryce recommanda

à la malade de prendre un peu d'air. Comme elle ne pouvait plus faire le moindre effort physique sans risquer l'étouffement, la congestion, le crachement de sang, une petite chaise à poney vint la chercher à Dartmoor House. Georg descendait sa femme dans ses bras, fardeau plus léger chaque jour; la voiture, guidée par un long gamin à figure énergique, gagnait le promenoir couvert adossé au roc, en face de Princess Gardens. Là se tenait un congrès de malades: Torquay, l'hiver, est une station de phtisiques. Leurs faces pâles, creuses, teintées de rose vif sous leurs grands yeux de fièvre, se tournaient avidement vers le soleil. Quelques-uns toussaient; d'autres faisaient de visibles efforts pour se retenir; d'autres, de temps en temps, portaient leur mouchoir à leur bouche, et, furtivement, après, le regardaient, guettant la tache rouge redoutée. Léa, avec Georg à son côté, s'asseyait comme eux en face du soleil, et comme eux, dans des alternatives de confiance et de détresse, cherchait à boire la vie dans la lumière du jour.

Georg soignait sa femme avec une ferveur passionnée, ne la quittait que lorsqu'elle l'exigeait, à ses heures de désespérance extrême. De cette lente agonie, son âme à lui-même agonisait. Il eût souhaité mourir avant Léa, ne pas voir chaque instant la détériorer et la diminuer. Mais ses yeux cherchaient invinciblement le visage de la bien-aimée: une petite poitrinaire pareille aux autres, égoïste, sujette à s'énerver et à pleurer, indifférente aux soucis grandioses qui avaient agité sa jeunesse, — curieuse seulement de ce qu'elle souffrait, ne pensant qu'à vivre, à vivre, à vivre!

Quand Léa voulait être seule, ou encore le soir, après qu'elle s'était mise au lit, veillée par Edith, Georg se réfugiait auprès de Tinka. Mieux que jamais alors il goûtait l'affection de cette sœur de sa chair et de son âme, l'affection qui l'avait accompagné dans la vie depuis l'enfance, plus que fraternelle et si parfaitement pure!

— Tinka, lui disait-il, ce n'est point la mort qui est affreuse. La mort [illegible] le repos et l'immobilité, que nous admirons, que nous aim[illegible] da[illegible] choses. La mort, dans sa quiétude définitive, [illegible]e autant [illegible] b[illegible]té [illegible]e la vie dans son action et dans [illegible] t. [illegible] freux et haïssable, c'est la

lutte de la vie contre la mort... C'est l'affaissement de l'être convulsé de sursauts, aigri de rancune, vers le repos dont il ne veut pas...

Un matin du commencement d'octobre, juste au moment où Edith, ayant mis la chambre en ordre, allait mander Georg, comme à l'ordinaire, — Léa l'attira et lui dit :

— Edith, je veux que vous écriviez à Frédérique et à Pirnitz.

— Oh ! chère..., repartit Edith. Certes, je le ferai bien volontiers. Je l'aurais fait déjà si je n'avais pas craint de vous déplaire. Il me semblait que je n'avais pas le droit d'intervenir... Que devrai-je dire ?

— Dites-leur qu'elles quittent tout pour me rejoindre, si elles m'aiment encore. Autrement... (sa gorge étrangla un instant le son de sa voix), autrement elles ne me verront plus.

Léa méditait ce projet depuis plus d'une semaine. Elle y pensait dans la chaise à poney, sur les bancs du promenoir, dans le salon jaune quand elle conversait avec les choses.

Tinka se chargea de prévenir Frédérique, tandis qu'Edith écrivait à Pirnitz. Edith raconta dans son style précis, entremêlé de pieuses sentences, l'odyssée lamentable de Léa à Londres. Tinka décrivit sincèrement l'état désespéré de la malade.

« Nous sommes navrés, conclut-elle. Ce n'est plus qu'une question de jours. Léa a eu raison de le dire à Edith : hâtez-vous si vous voulez la revoir. Je ne sais où cette lettre vous trouvera, à quel labeur utile et généreux elle vous arrachera ; mais il faut, il faut venir ! »

Elles arrivèrent un soir, l'ombre depuis longtemps tombée. A l'heure où elles mirent pied à terre devant la maison Morley, des groupes d'hommes et de femmes, les femmes en toilette claire sous leurs manteaux, les hommes en smoking, montaient la côte le long de Park-Hill-Road, devisaient avec la gaieté discrète des Anglais en divertissement. Il y avait bal à l'Imperial Hotel, tout proche de Dartmoor House : la population bien portante de Torquay s'y rendait. Même plusieurs landaus fermés suivaient la foule : on y apercevait à la lueur des lanternes le pâle visage de quelque poitrinaire qui avait

voulu aussi participer à la fête. Frédérique et Pirnitz, accueillies par Tinka et Georg dans le salon jaune, furent presque aussitôt conduites à la chambre de Léa. L'entrevue ne fut en apparence aucunement dramatique. Léa était étendue dans son lit : une élégante matinée, façonnée naguère chez les Cockington, couvrait ses épaules et ses bras ; la fièvre colorait son visage. Le décharnement de son corps n'était révélé que par la maigreur des mains et les plis raides et creux de la couverture sur les jambes. On avait reculé la lampe, voilée d'un abat-jour, derrière le lit ; elle répandait une clarté très atténuée. Des mots banals furent échangés, après que Frédérique et Pirnitz eurent baisé la malade au front, mouillant leurs lèvres à la sueur qui emperlait la racine des cheveux. Ces mots ne trahissaient rien du trouble profond des âmes, cherchaient au contraire à le dissimuler... Léa dit qu'elle n'était pas trop souffrante, qu'elle espérait passer une nuit calme, parce qu'elle sentait déjà l'envie du sommeil. Elle demanda si les voyageuses avaient eu une heureuse traversée, elles répondirent que tout le voyage s'était accompli facilement, sans fatigue. Il y eut un silence ; puis derechef Pirnitz et Frédérique baisèrent la tiède sueur du front de Léa ; elles lui souhaitèrent une bonne nuit et montèrent dans leur chambre.

C'était la chambre ordinaire de Georg qui, pour la céder aux nouvelles venues, s'était fait dresser une couchette dans un cabinet voisin. Tinka y demeura quelque temps avec elles. Pressée de questions par Frédérique, elle commenta sa lettre. De grosses larmes naissaient de ses yeux vert pâle. Sa voix de petite prophétesse, égale et pénétrante, racontait :

— Nous avons vu cette chère plante reprendre vie dans notre soleil, devenir plus belle que nous ne l'avions jamais connue, même au temps d'Apple-Tree-Yard... Quand elle fut mariée avec Georg, elle se rassura : et nous tous commencions à espérer... Puis, après une promenade qu'ils firent ensemble à Gilder Rock, Léa eut cette rechute... J'en suis mourante moi-même. Je ne puis plus travailler... Je ne puis plus penser qu'à cette figure pâle d'où la vie semble sortir fiévreusement par les yeux.

Tandis que parlait Tinka, les deux voyageuses entendaient depuis quelques instants des gazouillements enfantins et des

rires dans la chambre voisine, séparée par une simple cloison à coulisse. Des pas menus, précipités, coururent sur le plancher, se poursuivant; soudain, la porte à coulisse fut brusquement ouverte, les figures de Carola et d'Ida, roses parmi des cheveux blonds, parurent, émergeant de longues chemises que leurs petites mains relevaient par la traîne. Elles firent irruption dans la chambre en criant : « Maman! maman! » et s'arrêtèrent interdites à la vue de deux personnes étrangères.

— Ce sont mes filles, dit Tinka simplement. Voici Carola, l'aînée; et la cadette, Ida.

Pirnitz et Frédérique les embrassèrent. Ida regardait fixement les deux femmes. Carola, boudeuse, se cachait les yeux avec les manches bouffantes de sa chemise. Tinka les emmena.

— A demain, dit-elle.

Et elle sortit. Alors Frédérique accablée, tomba sur un fauteuil, appuyant sa tête contre le sein de Pirnitz.

— Romaine..., balbutia-t-elle; Romaine..., c'est moi qui ai tué Léa. Sans moi elle eût été depuis longtemps la femme de Georg. Et rien de ce qui l'a terrassée ne serait advenu.

Des jours passèrent encore, de ces jours d'attente qui engourdissent autour de la maladie d'un seul être la vie de toute une maison. Aucun élan de tendresse ne réunit Léa à Pirnitz ni à Frédérique. Après avoir elle-même souhaité leur présence, elle semblait n'y prendre aucun intérêt. On eût dit qu'elles étaient là par hasard, sans qu'elle les eût réclamées. Quand elles venaient s'asseoir auprès de son lit, Léa se taisait, répondait à peine à leurs questions. Elle fixait sur elles ses yeux incendiés par la fièvre, comme si elle eût voulu, sans parler, leur faire comprendre le reproche intime qu'elle leur adressait.

Bientôt elle ne déserta plus l'espace étroit de sa chambre et du salon : sa faiblesse lui interdit même les promenades d'après-midi. A partir du moment où elle fut ainsi confinée à la maison, elle voulut Georg auprès de son lit jour et nuit, renonça peu à peu devant lui à toute parade de coquetterie. Elle se laissa voir dans toute la misère de sa déchéance physique. Elle la lui montra avec insistance :

regard désespéré. Un fort soupir la secoua, puis deux plus faibles... Elle porta la main à sa bouche, eu un geste d'étouffement.

— Léa! dit Georg.

Il s'aperçut qu'il tenait dans ses bras une forme raide; du sang filtrait entre les lèvres.

Alors il cria :

— Léa! Léa!

La porte s'ouvrit. Des pas se précipitèrent. Georg vit dans un brouillard, autour de lui, les gros yeux bleus d'Ebner avec le cercle d'or des lunettes, les visages épouvantés de Frédérique, de Tinka, d'Edith...

VIII

Depuis sept jours, Léa reposait en face de la mer, au lieu qu'elle avait choisi, où la destinée avait voulu qu'elle fût faite femme, dans un élan surhumain vers l'équilibre conjugal des temps futurs. En face de la mer elle reposait, étendue comme à l'heure de cette initiation... Une pierre rougeâtre, arrachée à ces rocs qu'elle avait escaladés en compagnie de Georg, couvrait sa dépouille, une pierre horizontale portant une entaille en forme de croix. Sous cette croix étaient gravés, en langue finnoise, ces simples mots :

LÉA ORTSEN DORT ICI
DANS L'ATTENTE
DE LA CITÉ FUTURE

Tinka avait ordonné la sépulture, obtenu les autorisations indispensables, fait sculpter la pierre et graver l'épitaphe. Quant à Georg, incapable de l'aider, il s'enfermait dans sa chambre, vivait avec le souvenir de Léa. Personne, sauf Tinka, ne l'avait aperçu depuis le jour où le cercueil avait quitté Dartmoor House.

Cependant, autour du vide fait par la mort, la vie de la maison avait continué son cours infaillible, consolateur. Tinka

turer d'innocentes bêtes « dont la vie est si courte, disait-elle, pour jouir de l'air et du soleil : et vous leur ôtez brusquement cette vie, vous en faites de laids petits cadavres collés sur des pages blanches! » Le digne Ebner, partagé entre sa passion et le désir de ne point lire de reproche dans les yeux prophétiques de l'apôtre, cachait maintenant son studieux vice, s'adonnait à la botanique, passait fièrement devant Pirnitz, lui jetant un regard presque tendre de ses grosses prunelles bleues à travers les lunettes d'or, disait, tout en tapant sur son coffre de zinc :

— Rien que des fleurs, là dedans, mademoiselle!... Aucune bête! Des fleurs, rien que ça!...

Pareillement le capitaine, et Lizzie, et la lymphatique madame Morley subissaient l'action de Pirnitz. Tous cédaient à un impérieux besoin de lui plaire, d'être distingués, approuvés par elle. La mieux conquise fut Tinka. Jamais Tinka n'avait vu Pirnitz avant ces heures tragiques. Elle reçut de son apparition un choc violent, décuplé par son organisme délicat, par son esprit artiste. Curieuse des âmes plus que des formes pittoresques, la femme de Justus Ebner n'avait pas encore rencontré une âme de cette rareté, de cette beauté. Désormais, ayant laissé tout travail et remisé dans un tiroir le roman commencé, elle ne quittait plus Pirnitz, la suivait comme un chien familier suit son maître, écoutait toutes ses paroles. Romaine, comprenant que le ménage Ebner était rétabli dans l'ordre le plus désirable, ne cherchait point à diriger Tinka. Mais Tinka pour ainsi dire se baignait dans sa présence : et en même temps son instinct de romancier étudiait, composait le personnage de l'apôtre, indispensable au nouveau récit qu'elle méditait. Elle disait naïvement à Pirnitz, de son air d'enfant inspiré qui la faisait si captivante :

— Il fallait que vous vinssiez près de moi, et que je vous connusse pour que mon livre fût vrai. Je ne m'étonne pas que vous soyez venue. Toujours, à mesure que j'écris, les êtres ont apparu réellement auprès de moi, quand ils manquaient à mes livres... »

Ainsi dans la maison de Park-Hill-Road, où lentement Léa inclinait vers la mort, veillée par Georg, — la vie,

lentement aussi, nouait autour d'eux de mystérieuses alliances d'âmes.

Comme Léa pouvait maintenant à peine quitter son lit, on tint désormais la double porte à glissières grande ouverte et, durant le jour, le lit fut roulé en face de cette porte. Léa couchée put apercevoir une fenêtre du salon, celle du coin droit. Elle en faisait lever le store et, par là, entrevoyait le ciel et devinait la mer.

Le 6 octobre, une vive alerte bouleversa Dartmoor House. Après une nuit d'étouffement, Léa était tombée dans une prostration qui avait fait présager la fin prochaine par Robert Bryce lui-même. Frédérique, d'accord avec Pirnitz et Edith, manda le vicaire catholique qui avait marié Léa. La malade reçut les sacrements, sans reprendre sa connaissance. Pourtant, les paupières abaissées, elle répondit, par moment, aux oraisons qu'elle semblait entendre confusément. Ses lèvres murmurèrent deux fois : « *Amen*... » Elle ébaucha un signe de croix.

Vers le milieu de ce même jour, elle s'éveilla, déclara qu'elle était mieux. Il ne fut pas question des sacrements reçus. On ne lui en dit rien, et elle n'en dit rien elle-même. L'après-midi, la soirée et la nuit coulèrent assez calmes... Le lendemain fut meilleur. Durant les journées suivantes, l'affaiblissement continua, sans crises. Léa ne prenait plus guère qu'un peu de gelée, une cuillerée chaque fois, et encore Edith la décidait avec mille peines. Elle parlait peu, sommeillait, exigeait la présence de Georg.

Le 14, Lizzie Morley, vers six heures du matin, alla frapper à la porte de la chambre où couchaient Pirnitz et Frédérique :

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? s'écria Frédérique réveillée en sursaut.

— Miss Craggs prie ces dames de descendre dès qu'elles seront prêtes... Ne vous alarmez pas, il n'y a rien de nouveau. Madame Léa est plutôt mieux ; c'est elle qui a demandé ces dames.

Elles s'habillèrent en hâte. Quand elles entrèrent dans la chambre de la malade tout y était déjà mis en ordre par l'active Edith. Léa, étendue dans le lit blanc, le dos appuyé

contre les oreillers à volants piqués, sourit aux arrivantes d'un sourire singulier. Georg, le visage ravagé par l'insomnie, ne dit rien aux deux femmes, qui se penchèrent sur la pâle figure de Léa, et la baisèrent au front.

— Bonjour, Fédi... Bonjour, Romaine... Je ne vais pas plus mal, n'ayez pas peur. Je vous ai fait appeler, parce que je suis un peu plus forte. Je peux parler très bien aujourd'hui. N'est-ce pas que j'ai ma voix d'avant?

Georg se détourna, la bouche tordue par l'émotion sous sa moustache blonde. Pirnitz inclina le front en souriant. Frédérique dit :

— Oui. Ta voix est très claire, ce matin, ma chérie.

En effet, le voile qui depuis longtemps amortissait et faussait les sonorités de cette voix semblait un peu moins épais. On causa d'abord de choses indifférentes, comme à l'ordinaire. Mais, cette fois, après un silence, la malade dit tout à coup :

— Je voudrais... Je voudrais vous entendre parler de l'École. Comment tout cela s'est-il terminé?

Avec une impatience enfantine, elle ajouta :

— Vous ne m'en parlez jamais!... Et, ce matin, j'ai pensé à Daisy... Jamais, non plus, vous ne me parlez de Daisy, ni de cette pauvre Geneviève.

C'était la première allusion de Léa aux événements de Paris. Malgré le ton énervé, on sentait qu'elle désirait vraiment être renseignée. Sur un signe de Frédérique, Pirnitz répondit :

— Nous ne vous avons pas conté nos misères, Léa, pour ne pas vous fatiguer et vous attrister... Du reste, rien de bien nouveau n'est survenu depuis que nous avons abandonné ensemble la rue des Vergers. L'École a rouvert ses portes le 1er octobre, sous la direction de mademoiselle Heurteau. Le conseil d'administration est présidé par M. Duramberty, qui a pris Quignonnet, Anquetin, l'abbé Minot, pour assesseurs.

— Ah! fit Léa, M. Duramberty s'occupe d'éducation, à présent?

— Oui. Et de politique. Le député de Saint-Charles, Remblart, est mort; Duramberty va probablement le remplacer.

Léa songea quelque temps. Puis elle regarda fixement Pirnitz :

— Alors, dit-elle, vous n'avez pas résisté? Vous avez laissé les hommes prendre tranquillement votre place, et vous voler le fruit de votre travail?

— Il n'y avait rien à faire, chérie, répondit Frédérique. Moi-même, qui d'abord tenais pour la lutte, pour les procès, j'ai dû me rendre à l'évidence : notre dernier contrat nous livrait à Duramberty, pour peu que Duramberty marchât d'accord avec le gouvernement.

Le même sourire singulier plissa les lèvres de Léa. Ses yeux se portèrent successivement sur Frédérique et sur Pirnitz. Elle prit la main de Georg qui traînait sur la couverture, la ramena contre sa joue.

— Et Geneviève? dit-elle.

— Geneviève a été mise en liberté il y a quatre jours, répliqua Pirnitz : Daisy me l'a écrit.

— Oh! Vous avez reçu cette nouvelle et vous ne me l'avez pas dit!... Alors... où est Geneviève, maintenant?

— Grâce au professeur Bouchardon, la pauvre enfant a été placée d'office dans une maison de santé à Neuilly, où elle sera soignée jusqu'à ce que les médecins la déclarent guérie. Mais elle vit à part, dans un pavillon, avec Daisy.

— Et qui paye les frais?

— Nous avons recouvré quarante mille francs du cautionnement...

Léa ne questionna plus. Elle avait appuyé ses lèvres sur la robuste main de Georg. On eût dit qu'elle s'accrochait à lui, de peur d'être reprise par Pirnitz et Frédérique. Les minutes se succédèrent dans un silence de malaise.

Enfin Léa reprit :

— Alors, Daisy n'est plus avec vous, Romaine, pour vous aider dans cette autre école que vous projetiez?

Le cœur de Frédérique, à cette question, souffrit de tout le mal dont elle sentait souffrir le cœur de Pirnitz. L'apôtre elle-même eut un frémissement. Elle répondit :

— L'avenir n'appartient à aucune de nous. Mais je crois en effet que Daisy ne quittera plus Geneviève.

Léa ébaucha encore son demi-sourire, un peu ironique.

— Et mademoiselle de Sainte-Parade?

— Mademoiselle de Sainte-Parade est morte. Frédérique l'a conduite à sa dernière demeure, dans le Gers, avec Maria et sœur Odile...

Sans attendre une nouvelle interrogation de Léa, Pirnitz ajouta vivement :

— Maria est demeurée dans son pays. Sœur Odile est retournée à Thann.

— En sorte qu'il ne reste plus personne auprès de vous, Romaine...

— Il reste Frédérique.

— Oh! — répliqua Léa, dont la voix prenait plus de force et qui paraissait remuer plus à l'aise. Frédérique demeurera-t-elle longtemps encore avec vous?

L'apôtre et Frédérique échangèrent un coup d'œil. Sans doute, les paroles de Léa s'accordaient étrangement avec des entretiens qu'elles avaient eus ensemble, car les yeux de la jeune fille se mouillèrent. Pirnitz fut seulement un peu plus pâle. Elle dit :

— Nous avons eu toutes de grandes épreuves, Léa. Il faut mettre en commun notre pitié et notre affection, et ne pas nous armer les unes contre les autres.

Une tristesse si touchante, une si digne demande de grâce s'exprimaient dans les paroles de Pirnitz que Léa, malgré son égoïsme, en fut remuée.

— C'est vrai, dit-elle. Si je vous ai fait de la peine, pardonnez-moi. Pensez que je suis encore la plus misérable de toutes, parmi les compagnes de cette pauvre mademoiselle de Sainte-Parade... Les autres vivront... Moi, je voudrais vivre, maintenant que j'entrevois la vérité.

Georg, soulevé à demi, enfouit ses lèvres dans les cheveux de Léa :

— Ne parle pas... Ne parle pas, soupira-t-il... Tu vas dire des choses qui nous font souffrir tous les deux!

— Mon chéri! fit Léa, baisant les yeux de son mari.

Frédérique, Pirnitz, Edith pleuraient... Pendant quelque temps, aucun mot ne fut prononcé. Le jour grandissait. Par les fenêtres du salon jaune pénétrait maintenant à larges flots le soleil matinal.

Léa reprit :

— Je vois la vérité. Nous avons souhaité l'impossible, Romaine... Frédérique, nous avons essayé l'impossible... Comment avons-nous pu croire que nous resterions unies contre les hommes et que nous triompherions d'eux? Comment ai-je pu croire, moi, que j'achèverais ma vie loin de Georg? Aussi clairement que cette lumière du soleil, j'aperçois la vanité de ce que nous tentions.

— Regrettez-vous de l'avoir tenté? demanda Pirnitz.

Léa fut quelque temps sans répondre. Puis, fermant à demi les yeux, elle dit :

— Non.

Pirnitz continua :

— Ce que nous avons tenté n'était pas réalisable? Soit! ce que nous tenterons demain le sera peut-être. Une chose est certaine, c'est que des femmes pareilles à nous, aussi faibles que nous, recommenceront un jour notre effort, et réussiront. Ces femmes, qui réussiront là où nous avons échoué, n'auront pas plus que nous, au début de l'entreprise, le gage du succès entre leurs mains. Elles marcheront comme nous, dans les ténèbres, vers la lumière devinée... Puisque cette vocation était en nous, nous devions, oui, nous devions faire ce que nous avons fait... Et celles de nous qui restent debout doivent continuer l'œuvre. Quelle femme est assurée que son vœu d'affranchissement demeurera vain?... Chacune, à l'époque incertaine et féconde où nous sommes, a le devoir d'espérer, comme ces femmes juives des temps prophétiques, qui, lorsque leur enfant tressaillait dans leur sein, palpitaient de l'espoir que ce fût le Messie.

La voix de Pirnitz avait parlé ferme au milieu de cette chambre d'agonisante, et soudain, par la seule force du Verbe, on eût dit qu'elle en avait chassé la laideur, l'épouvante de la mort. Les yeux de Georg, de Frédérique, d'Edith n'avaient plus de larmes. Ceux de Léa et tout son visage perdirent leur expression d'ironie et de rancune. Elle appela :

— Romaine!...

L'apôtre s'approcha :

— Quoi? ma chérie.

— Plus près, venez plus près...

Tout contre le pâle visage de Pirnitz, la mourante murmura ces mots que seule Pirnitz entendit :

— Ne m'en veuillez pas, Romaine. Je vous ai fait de la peine tout à l'heure... Et je l'ai fait exprès, par un besoin cruel... Il y a des moments où je me sens mauvaise. Ne me condamnez pas. C'est si triste, si triste! J'aurais été si heureuse... Alors!... Vous me comprenez?... Vous m'aimez toujours?

— Oui, chère Léa.

— Je voudrais aussi parler à Frédérique.

Frédérique, sur un signe de Pirnitz, avança à son tour. Georg alla appuyer son front aux vitres de la fenêtre. Pirnitz emmena Edith dans le salon.

— Viens là, dit Léa à sa sœur, lui montrant la chaise que Georg quittait.

Elle lui prit les mains :

— Écoute-moi. Ne parle pas... ne m'interromps pas. Je n'ai plus beaucoup de force... Toute cette nuit, en sommeillant, j'ai songé à notre enfance... Je t'ai revue comme tu étais lorsque j'ai commencé à comprendre les choses autour de moi... avec ton sarrau de lustrine noire... tes cheveux, tes yeux noirs... debout auprès de mon petit lit, tu me regardais... Ai-je rêvé cela, ou si c'est vrai?...

— C'est vrai... Bien des fois, quand tu étais toute petite, je t'ai guettée ainsi. Il me semblait que je recueillais ta pensée à mesure qu'elle se formait.

— Oui. Et j'ai vu tout par tes yeux. Fédi... Tu as capté ma pensée, mon cœur. Aussi l'amour que je te donnais n'était comparable à rien... pas même à celui que j'éprouve pour Georg... Ce n'était pas la même chose... et c'était presque aussi fort, aussi grand...

— Oh! Léa.... soupira Frédérique. Est-ce que je t'ai donc perdue tout à fait? Tu ne m'aimes plus?...

— Si... je t'aime... maintenant... aujourd'hui... depuis que je t'ai revue, cette nuit, debout à côté de mon lit dans ton sarrau de lustrine noire... Tu as été douce pour moi et tu n'as jamais cherché que mon bonheur. Ce n'est pas ta faute si....

Elle ne dit point ce qui n'était pas la faute de Frédé-

rique. Les larmes que celle-ci ne retenait plus tachaient le volant de l'oreiller. Léa poursuivit :

— Je t'aime, ma Fédi... Il y a quelque temps, je ne t'aimais plus... quand j'ai tant souffert à l'hôpital... et même après que j'ai eu retrouvé Georg... Je t'accusais... c'était absurde... je t'accusais d'être cause de toutes mes misères. Maintenant, je vois mieux les nécessités de ma vie. Je suis bien contente de t'avoir près de moi. Donne-moi du courage. J'ai tant de chagrin !

Elles s'enlacèrent avec la tendresse d'autrefois.

— J'ai tant de chagrin !... Je voudrais rester... rester avec Georg. Vivre près de lui. Rien que cinq années, comme cette petite May Bodson qui couchait à l'hôpital dans le lit voisin du mien. Elle avait été cinq ans heureuse avec son ami, et cela lui était égal de mourir. Mais moi, Fédi! moi qui suis tellement jeune... tu ne trouves pas que c'est horrible de s'en aller, juste au moment où le bonheur commence? Fédi... je t'en prie! sauve-moi. Quand j'étais petite et que tu veillais auprès de mon lit, tu ne m'aurais pas laissé mourir.

Sa voix s'était montée, puis sombrait dans des sanglots. Georg accourut, et les visages anxieux de Pirnitz et d'Edith se montrèrent à la porte. Léa se calma peu à peu. Quand elle eut repris sa posture ordinaire, couchée sur le dos, la tête droite contre l'oreiller, elle murmura :

— Si j'étais à Paris, peut-être on me sauverait. Tu ne crois pas, Fédi? Un grand médecin comme Bouchardon me sauverait... Mais on ne peut pas me transporter à Paris, n'est-ce pas?

Frédérique répondit :

— Pas maintenant. Quand tu seras mieux.

Léa regarda sa sœur aînée : et dans ses yeux le sourire hostile de tout à l'heure parut.

— Maintenant, dit-elle sévèrement, je veux être seule, avec Georg jusqu'à ce que le médecin vienne.

On obéit. Le médecin ne tarda guère. Edith et Georg assistaient seuls à la visite. Quand Bryce sortit, il rencontra sur le palier Tinka et Frédérique :

— Eh bien? dirent-elles.

— Elle est faible.... Prenez courage. C'est la fin, tout à fait la fin.

Elles ne lui demandèrent rien de plus, et il s'en alla précipitamment par l'étroit escalier de bois. Tinka prit le bras de Frédérique dans la pénombre :

— La fin?... il a dit que c'était tout à fait la fin. Est-ce que vous croyez cela possible, Frédérique? que Léa ne soit plus?...

Elle levait ses yeux vert pâle sur les yeux sombres de la jeune fille; elle crispait sa petite main sur la manche de Frédérique, si étroitement que Frédérique sentit la meurtrissure dans sa chair. Et parmi tous les instants affreux de cette semaine affreuse, celui-ci devait pour toujours se fixer dans sa mémoire, avec les menus incidents ambiants, le pas de Bryce qui s'éloignait, l'escalier paré de moquette vulgaire, une fenêtre à faux vitraux, dans laquelle le soleil se jouait, projetant sur le mur des lueurs roses, — et cette petite femme aux courts cheveux frisés, cette figure de poupée décomposée par l'anxiété, les beaux yeux noyés d'épouvante, et le timbre de la voix disant : « Est-ce que vous croyez cela possible?... » et la morsure des doigts minces dans l'avant-bras... Les mots de Tinka n'avaient qu'un sens confus, mais ils éveillèrent pour la première fois dans la pensée de Frédérique l'image de Léa absente du monde, — cette âme précieuse éteinte, le vide, la mort...

Toutes deux entendirent alors dans la chambre des bruits légers de choses remuées et de pas... La porte s'ouvrit, jetant sur le palier une clarté soudaine.

— Léa voudrait voir les petites, dit la *nurse*.

— Mes filles?

— Oui... Ida, Carola... Elle se plaint qu'on ne les lui amène plus. Est-ce qu'elles sont là?

— Elles sont là, dit la voix faible de Léa, de son lit. Elles riaient, tout à l'heure, là-haut...

— Je vais les chercher, fit Tinka.

Frédérique rentra dans la chambre. Elle fut frappée par l'altération des traits de sa sœur, qu'elle n'avait pas vue depuis une heure. Tout le visage se serrait, se pinçait.

— C'est absurde, pensa-t-elle. Depuis une heure, il ne peut

pas y avoir de changement. Ce sont les paroles de Tinka et de Bryce qui me troublent.

Mais Léa lui dit presque durement :

— Le médecin t'a dit que c'était fini, n'est-ce pas?

Frédérique essaya un geste de dénégation...

— Tu vois, reprit Léa. Tu ne sais même pas me dire non... Oui, fini, fini. Est-ce singulier? Avant qu'il vînt, je reprenais un peu d'espoir... Le soleil me donnait l'illusion de revivre. Mais c'est fini. C'est fini.

Elle redisait ce mot âprement, et, chaque fois, il y avait dans sa voix un sanglot si déchirant que Frédérique, n'y tenant plus, s'abattit sur une chaise et fondit en larmes. Elle cachait ses yeux avec ses mains : elle souhaitait ne plus rien entendre. Mais elle entendait cependant la respiration haletante de Léa, et les sanglots sourds de Georg.

Les petites filles entrèrent, poussées par Tinka. Frédérique alors releva les yeux. Ida marchait la première, sérieuse dans une robe d'indienne à petits carreaux, les cheveux noués d'un ruban; son nez mince frémissait à l'odeur âcre de la chambre. Carola suivait, sans lâcher la robe de sa mère. Léa se souleva un peu pour les recevoir. Elle embrassa Ida dont elle caressa les cheveux blonds. La petite, toute pâle, se laissait faire, sans cesser d'examiner Léa... Puis Carola vint à son tour, qui tendit placidement ses deux joues.

— Chères petites, — murmura la malade, les contemplant côte à côte au pied du lit, Carola les yeux gauchement baissés, Ida, tremblante, les prunelles élargies. — N'est-ce pas, Georg, qu'elles sont adorables?... Heureuse Tinka!

Un soupir déchira sa poitrine. Georg, Tinka, Frédérique et même Edith devinèrent sa désolation de mourir stérile. Mais soudain Ida éclata en pleurs et en cris perçants. Elle se réfugia contre sa mère, clamant : « Emmenez-moi! Emmenez-moi!... » toute raidie par une sorte de crise nerveuse... Carola, voyant sa sœur dans cet état, se mit elle-même à pleurer. Il fallut les emporter au plus vite : Ida menaçait de se trouver mal. Frédérique suivit Tinka.

— Je leur fais peur, murmura la malade,

Et, laissant tomber sa tête sur les oreillers, elle ferma les yeux...

Seule avec Georg et Edith, elle ne parla plus. Elle paraissait dormir... Georg ne bougeait pas, assis au chevet du lit; Edith s'était agenouillée hors de la vue de la malade : elle priait, sa bonne figure de pelote couperosée transfigurée par l'ardeur de la foi. Mais ses lèvres ne faisaient aucun bruit. Il y avait dans la chambre un tel silence que chaque inspiration de Léa, un peu rauque, s'entendait. Le grand soleil emplissait maintenant le salon jaune. Georg écoutait; à chaque soupir de Léa, l'horrible vérité tombait sur sa nuque comme un coup de massue : « Elle va mourir... mourir... » Et cela le poignait si étrangement qu'il ne savait plus si c'était sa femme ou lui-même qui mourait. Il regardait les doigts de Léa, posés sur la couverture, au bout de la manche bouffante de la chemise. Il pensait : « Ces doigts vivent; une force mystérieuse les anime, arrête victorieusement la décomposition de la chair... et tout à l'heure... tout à l'heure...? » Des élans d'amour le traversaient, comme ces douleurs fulgurantes qui secouent les malades de la moelle épinière, et le laissaient ensuite comme perclus, foudroyé...

Cependant, un bruit confus, fait de craquements et de susurrements arrivait aux oreilles de Georg, — du palier voisin. Sur ce palier et sur les premières marches, les hôtes de Dartmoor House se groupaient. Frédérique et Tinka n'avaient pu se résoudre à s'éloigner de la porte. Ida et Carola remises aux mains de Lizzie Morley, les deux femmes, accablées de fatigue et de chagrin, s'assirent à même l'escalier : Pirnitz restait debout, sa mince silhouette adossée au mur. Et, peu à peu, la vie entière de la maison se concentra autour de cette porte d'agonie qu'à chaque instant l'on s'attendait à voir ouvrir. Lizzie et la bonne se penchaient par-dessus la rampe du second, interrogeaient du regard... Le rouge et suant visage du capitaine surgissait du rez-de-chaussée... Mrs. Morley elle-même, de temps en temps, venait prendre des nouvelles.

Frédérique pleurait en silence. Plus qu'autrefois l'agonie de sa pauvre humble mère, cette agonie la suppliciait. Comment avait-elle été si ferme, presque cruellement ferme, devant la mort de Christine Sûrier? Ah! c'est qu'alors la foi

dans la vie, l'ardeur à édifier une grande œuvre entretenaient un foyer d'orgueil et d'espoir au plus fort de son chagrin. — Maintenant, dans le crépuscule de sa ferveur d'apôtre, elle sentait peser tout le poids de sa douleur. « Léa va mourir... Léa va mourir... » Cela oppressait son esprit. Elle rappelait tout le passé de Léa, oubliant les mois récents où leur amour s'était comme étiolé; elle ne songeait plus qu'aux années de communion et de tendresse parfaites. Les paroles de Léa, tout à l'heure, avaient été le verbe d'évocation qui ressuscitait le temps aboli... Elle ne pouvait plus écarter cette image : Léa, dans sa couche d'enfant et elle-même, Frédérique, debout auprès, en sarrau de lustrine noire, guettant la pensée naissante, la captant pour ainsi dire à la source même... Puis Léa lui apparaissait déjà grandelette, fine et longue dans sa robe princesse, ses cheveux de bronze clair pendant sur son dos, — Léa curieuse, gaie, colère, mais domptée par un seul regard de l'aînée. — Puis Léa travaillant chez Duramberty, dessinant et lavant des épures dans son atelier spécial, à côté du bureau de Frédérique... Une certaine après-midi de printemps ressuscita, une après-midi quelconque — pourquoi celle-là plutôt que tant d'autres? — trois heures en mai, les fenêtres ouvertes, des chants d'oiseaux parmi les arbres du terrain vague, des souffles tièdes... Frédérique se revit elle-même dans son bureau de l'usine, observant, par la porte de communication, Léa en blouse grise par-dessus son costume de drap mauve, debout devant la planche à dessin, le buste un peu cambré en arrière pour juger l'effet d'une teinte. Cette scène fut un instant l'image du bonheur, de tout le bonheur dont leurs deux vies étaient capables. « Alors maman vivait... Nous rentrions ensemble, le soir, dîner avec elle... Alors nous ne connaissions pas Romaine... » Elle releva les yeux vers l'apôtre : et aussitôt, malgré la rancune de sa douleur et l'obscur regret du temps écoulé, elle s'aperçut qu'elle lui appartenait toujours, qu'elle aurait beau souffrir et voir souffrir les êtres chers, — elle aimerait mieux sa vie désemparée, son cœur meurtri, pourvu que Romaine dît : « C'est bien!... » Elle pensa : « Il fallait que toutes ces choses s'accomplissent. Romaine a les paroles de la vérité, et cette vérité, apprise d'elle, toujours je la suivrai, malgré tout. Seule-

ment je ne veux pas retourner à Paris, dans la maison de la rue de la Sourdière, et labourer encore une terre ingrate. J'irai plutôt au bout du monde donner mon effort à des civilisations jeunes... Je partirai avec Edith : Romaine m'approuvera!... »

— *Please, Mum! Beg pardon!* — Pardon, M'ame, s'il vous plaît!

Un jeune garçon, en tablier bleu, face imberbe et pourpre, cheveux de lin coiffés d'une étroite casquette ronde, grimpait l'escalier, à marches doublées, ayant au coude un panier recouvert d'une serviette... Une odeur de laitage le suivit, tandis qu'il montait au second, accueilli par les *Hush!* (chut!) de Lizzie et de la bonne. C'était le garçon crémier, apportant les œufs, le beurre, la crème pour le lunch.

« Midi, » songea Frédérique. Elle ne sut pas si la journée lui semblait lente ou brève : il n'y avait plus d'heures ni de minutes; on était hors de la vie, dans un cauchemar.

Le crémier au tablier bleu redescendit, avec un effort d'attitude contrite; puis ce fut Bryce, le médecin, qui reparut. Il avait l'air sombre et gêné. Il demanda :

— Eh bien?

Tinka répondit :

— Rien de nouveau. Elle repose, je crois.

Il entra dans la chambre. Alors un silence absolu se fit dans l'escalier, si absolu que l'on entendit le vol d'une mouche grésiller contre les faux vitraux. Au bout d'un quart d'heure le médecin sortit. Edith le suivait, la face congestionnée par les larmes.

On l'interrogea. Il haussa les épaules.

— Elle veut être seule avec son mari... Qu'importe! Personne ne peut plus servir de rien.

L'étrange garçon redescendit deux marches, et, s'arrêtant avant de continuer, il dit :

— Celles de vous qui croient doivent commencer à prier.

Dans la chambre, Léa venait, en effet, d'exiger qu'on la laissât avec Georg; et Bryce avait fait signe à Edith de sortir en même temps que lui. La malade souffrait d'un fort accès

face de la mer... Je suis sûre que j'ai conçu de toi un enfant dans ce baiser-là... Il naîtra... Tu vois bien que je ne vais pas mourir?...

Elle offrait à son mari des yeux d'hallucinée, et dans cette chambre enfiévrée, l'hallucination peu à peu gagnait Georg lui-même. Puis elle se laissa glisser sur les oreillers.

— Je suis bien faible, soupira-t-elle.

Un voile se tendit sur sa figure, un voile de souffrance qui en changea l'expression, la fit inquiète.

Elle répéta :

— Bien faible... bien faible...

Sa langue passa sur ses lèvres qui se collèrent et se décollèrent, coup sur coup, avec un bruit sec.

— Est-ce que tu as soif? dit Georg.

Il tendait la main vers la tablette où se trouvait un verre de boisson fraîche... Elle fit un brusque signe de refus. Quelque temps elle demeura immobile. Georg, qui l'observait de toute la force de son attention, n'eût pu dire si elle veillait ou si elle sommeillait. Elle laissait échapper des mots, mots de délire ou de cauchemar :

— Plus tard... plus tard... quand il sera né... Oui... la vérité... je vois... je vois... La mer... avec cette ville... cette ville qui monte... Georg...

Sa respiration devenait rauque ; ses mains s'agitèrent lentement sur le lit. Georg ne perçut plus dans le bourdonnement du souffle mêlé de voix que son nom prononcé : « Georg!... » Elle disait ce nom comme un appel misérable, et chaque fois Georg lui répondait par une pression qui semblait la calmer. Cela dura un temps qu'il ne put apprécier. Il entendait autour de la chambre, sur le palier, dans l'escalier, le bruissement des attentes anxieuses. Soudain il vit que Léa le regardait. Ce regard était sombre, débordant de désespoir indigné.

Elle parla, parfaitement lucide :

— Je veux, dit-elle, quand je serai morte, que tu retournes là-bas, dans la lumière...

— Oui, dit Georg, sans bien comprendre.

— Tu m'entends? Je veux que tu retournes en Italie.., Quand tu es revenu d'Italie, tu voulais m'emmener. J'aurais

dû te suivre... Maintenant je ne pourrai plus... Tu retourneras en Italie, et à chaque chose que tu verras, tu te rappelleras que ma pensée est auprès de toi, dans toi... Et nulle femme ne te distraira de moi... Tu me le jures?

— Oui... je te le jure.

La joue appuyée contre l'oreiller, elle fut calme quelques minutes, sans parler. Elle reprit brusquement, sans expliquer par quelles voies ses réflexions en étaient venues là.

— En ce moment, je crois qu'il y a une autre vie. J'en ai douté souvent, depuis que je suis si malade. Hier, je ne le croyais pas. Ce matin même, j'étais sûre que j'allais disparaître toute. A présent, je crois que ma pensée restera auprès de toi... si tu le désires bien fort. Où est la vérité? Le sais-tu?

L'heure était si solennelle que Georg n'eut pas le courage du mensonge. Il sentait en lui ce vouloir passionné d'un au-delà, d'une persistance de la personne qui toujours tourmentera l'humanité; et du même coup, en face de cette agonisante, le mécanisme de la mort lui paraissait si simple, si simple que les plus vulgaires images l'expliquaient : une lampe qui s'éteint.

— Où est la vérité? répéta Léa. Tu ne sais pas?

Il baissa les yeux et répondit :

— Non, je ne sais pas.

Il ajouta après une courte pause :

— Mais tant que je vivrai moi-même, ta pensée vivra en moi. Je te le promets. Je retournerai là-bas, puisque tu le désires... A chaque pas que je ferai, à chaque spectacle que mes yeux verront, ta pensée m'enveloppera.

Elle dit :

— Tu es bon... je t'aime.

Leurs lèvres se joignirent. Malgré leur désolation commune, malgré l'ombre mortelle qui envahissait déjà les yeux de Léa, ce fut encore un baiser d'amants. Quand ils se déprirent, Léa dit :

— Donne-moi de la force, comme tout à l'heure.

Il ne comprit pas tout d'abord. Elle eut un peu d'impatience. Elle insista.

— Reprends-moi dans tes bras... Parle-moi à l'oreille.... Donne-moi ta force.

face de la mer... Je suis sûre que j'ai conçu de toi un enfant dans ce baiser-là... Il naîtra... Tu vois bien que je ne vais pas mourir?...

Elle offrait à son mari des yeux d'hallucinée, et dans cette chambre enfiévrée, l'hallucination peu à peu gagnait Georg lui-même. Puis elle se laissa glisser sur les oreillers.

— Je suis bien faible, soupira-t-elle.

Un voile se tendit sur sa figure, un voile de souffrance qui en changea l'expression, la fit inquiète.

Elle répéta :

— Bien faible... bien faible...

Sa langue passa sur ses lèvres qui se collèrent et se décollèrent, coup sur coup, avec un bruit sec.

— Est-ce que tu as soif? dit Georg.

Il tendait la main vers la tablette où se trouvait un verre de boisson fraîche... Elle fit un brusque signe de refus. Quelque temps elle demeura immobile. Georg, qui l'observait de toute la force de son attention, n'eût pu dire si elle veillait ou si elle sommeillait. Elle laissait échapper des mots, mots de délire ou de cauchemar :

— Plus tard... plus tard... quand il sera né... Oui... la vérité... je vois... je vois... La mer... avec cette ville... cette ville qui monte... Georg...

Sa respiration devenait rauque; ses mains s'agitèrent lentement sur le lit. Georg ne perçut plus dans le bourdonnement du souffle mêlé de voix que son nom prononcé : « Georg!... » Elle disait ce nom comme un appel misérable, et chaque fois Georg lui répondait par une pression qui semblait la calmer. Cela dura un temps qu'il ne put apprécier. Il entendait autour de la chambre, sur le palier, dans l'escalier, le bruissement des attentes anxieuses. Soudain il vit que Léa le regardait. Ce regard était sombre, débordant de désespoir indigné.

Elle parla, parfaitement lucide :

— Je veux, dit-elle, quand je serai morte, que tu retournes là-bas, dans la lumière...

— Oui, dit Georg, sans bien comprendre.

— Tu m'entends? Je veux que tu retournes en Italie.., Quand tu es revenu d'Italie, tu voulais m'emmener. J'aurais

dû te suivre... Maintenant je ne pourrai plus... Tu retourneras en Italie, et à chaque chose que tu verras, tu te rappelleras que ma pensée est auprès de toi, dans toi... Et nulle femme ne te distraira de moi... Tu me le jures?

— Oui... je te le jure.

La joue appuyée contre l'oreiller, elle fut calme quelques minutes, sans parler. Elle reprit brusquement, sans expliquer par quelles voies ses réflexions en étaient venues là.

— En ce moment, je crois qu'il y a une autre vie. J'en ai douté souvent, depuis que je suis si malade. Hier, je ne le croyais pas. Ce matin même, j'étais sûre que j'allais disparaître toute. A présent, je crois que ma pensée restera auprès de toi... si tu le désires bien fort. Où est la vérité? Le sais-tu?

L'heure était si solennelle que Georg n'eut pas le courage du mensonge. Il sentait en lui ce vouloir passionné d'un au-delà, d'une persistance de la personne qui toujours tourmentera l'humanité; et du même coup, en face de cette agonisante, le mécanisme de la mort lui paraissait si simple, si simple que les plus vulgaires images l'expliquaient : une lampe qui s'éteint.

— Où est la vérité? répéta Léa. Tu ne sais pas?

Il baissa les yeux et répondit :

— Non, je ne sais pas.

Il ajouta après une courte pause :

— Mais tant que je vivrai moi-même, ta pensée vivra en moi. Je te le promets. Je retournerai là-bas, puisque tu le désires... A chaque pas que je ferai, à chaque spectacle que mes yeux verront, ta pensée m'enveloppera.

Elle dit :

— Tu es bon... je t'aime.

Leurs lèvres se joignirent. Malgré leur désolation commune, malgré l'ombre mortelle qui envahissait déjà les yeux de Léa, ce fut encore un baiser d'amants. Quand ils se déprirent, Léa dit :

— Donne-moi de la force, comme tout à l'heure.

Il ne comprit pas tout d'abord. Elle eut un peu d'impatience. Elle insista.

— Reprends-moi dans tes bras... Parle-moi à l'oreille.... Donne-moi ta force.

Il obéit. Il lui dit encore :

— Je veux que tu vives.... Je veux.... Prends ma force.... Toute ma force.... Je veux que tu vives...

Et il se suggestionnait lui-même, il arrivait à croire derechef, à espérer l'impossible. Ce fut Léa qui l'écarta doucement :

— Écoute-moi, dit-elle. Tu vois ma robe de chambre blanche... là... pendue à la patère, contre la porte?...

— Oui.

Il alla jusqu'à la porte, toucha la robe en molleton ornée de dentelles.

— Apporte-la-moi.

Quand elle l'eut, elle se mit sur son séant, avec un effort qui contracta sa figure. Puis, regardant Georg :

— Je veux me lever, dit-elle.

Il crut qu'elle délirait. Mais elle répéta :

— Si. Je veux me lever... Oh! ne me refuse pas, je t'en prie. Tu serais malheureux de m'avoir refusé, après. Aide-moi. N'appelle personne, je t'en prie! Avec toi, je pourrai... je t'assure!

Elle se dégageait du lit avec une sorte d'ardeur désespérée. Déjà elle avait rejeté les couvertures... Alors il l'aida, il s'empressa de lui passer, par-dessus sa longue chemise, l'ample vêtement blanc. Il offrit des mules à ses pieds nus.

— Mes pieds, murmura-t-elle, regarde comme ils ont maigri... Ils étaient vaillants, n'est-ce pas? Comme ils ont marché pour te suivre!... tu te rappelles?... dans les parcs de Londres... et même ici, dans la campagne... et les rochers?

Elle parlait avec une résignation affreuse. Appuyée sur l'épaule de Georg, elle se dressa. Mais elle fléchit aussitôt, retomba épuisée, à demi couchée. Elle haleta.

— N'appelle pas! n'appelle pas!... Je t'en supplie. Tous les deux tous seuls... si tu m'aimes!

Il céda encore. Au bout de quelques secondes, elle se ranima, s'accrocha violemment au vêtement de Georg. Il la soutenait, il la portait. De son bras droit tendu, elle montrait les fenêtres du salon...

— Là... Là!... dit-elle... Mène-moi... Je veux voir encore... Voir la mer... Voir la Ville.

Divaguait-elle?... Georg ne le sut pas; mais comme si son corps à lui eût été animé par cette volonté de mourante, il fit ce qu'elle exigeait. Elle marchait, pesant sur lui de tout son léger poids. Arrivée à la fenêtre, elle posa son front contre les vitres. Ses cheveux s'étaient dénoués et inondaient ses épaules : Georg sentait leur odeur réveiller en lui l'inapaisable désir.

Elle tourna vers lui ses yeux égarés :

— Ouvre, dit-elle. Ouvre la fenêtre... Je veux... la Ville.

Elle crispait si douloureusement ses doigts sur la crémone, sans pouvoir ouvrir, qu'il obéit, craignant de la voir tomber là, foudroyée, dans un effort. L'air tiède de l'après-midi ensoleillée caressa leurs deux visages, tout proches l'un de l'autre.

— Oh! c'est délicieux! fit Léa.

Elle eut un sourire charmé. La mer s'étendait calme et unie comme au jour de Gilder Rock, toute argentée de soleil. Quelques voiles passaient au large. Le petit bateau de Paignton, fuyant, dans un reflet de lumière luisait, telle une grosse étoile, au ras de l'eau.

Léa devint anxieuse.

— La Ville?... Où est la Ville?

Georg lui indiqua Torquay endormi dans le soleil, avec ses villas, ses verdures, ses hôtels, sa chaussée monumentale.

— Mais non, — fit-elle, agacée comme un enfant à qui l'on refuse un jouet. — Je veux la Ville... où nous avons été ensemble... Où je t'ai aimé.

Elle se pencha par-dessus le balcon, scruta la mer, du côté opposé à Torquay. Gilder Rock se dressait parmi les flots comme une borne légère. Mais la ligne d'horizon se dessinait en bleu, avec une netteté absolue, sur le ciel un peu pâle, sans un nuage.

— La Ville? — répéta Léa d'une voix dolente. — Où est-elle?

Puis, comme si elle comprenait enfin la vanité de son envie, elle se retourna brusquement vers Georg, lui jeta un profond

regard désespéré. Un fort soupir la secoua, puis deux plus faibles... Elle porta la main à sa bouche, eu un geste d'étouffement.

— Léa! dit Georg.

Il s'aperçut qu'il tenait dans ses bras une forme raide; du sang filtrait entre les lèvres.

Alors il cria :

— Léa! Léa!

La porte s'ouvrit. Des pas se précipitèrent. Georg vit dans un brouillard, autour de lui, les gros yeux bleus d'Ebner avec le cercle d'or des lunettes, les visages épouvantés de Frédérique, de Tinka, d'Edith...

VIII

Depuis sept jours, Léa reposait en face de la mer, au lieu qu'elle avait choisi, où la destinée avait voulu qu'elle fût faite femme, dans un élan surhumain vers l'équilibre conjugal des temps futurs. En face de la mer elle reposait, étendue comme à l'heure de cette initiation... Une pierre rougeâtre, arrachée à ces rocs qu'elle avait escaladés en compagnie de Georg, couvrait sa dépouille, une pierre horizontale portant une entaille en forme de croix. Sous cette croix étaient gravés, en langue finnoise, ces simples mots :

LÉA ORTSEN DORT ICI
DANS L'ATTENTE
DE LA CITÉ FUTURE

Tinka avait ordonné la sépulture, obtenu les autorisations indispensables, fait sculpter la pierre et graver l'épitaphe. Quant à Georg, incapable de l'aider, il s'enfermait dans sa chambre, vivait avec le souvenir de Léa. Personne, sauf Tinka, ne l'avait aperçu depuis le jour où le cercueil avait quitté Dartmoor House.

Cependant, autour du vide fait par la mort, la vie de la maison avait continué son cours infaillible, consolateur. Tinka

recommençait à écrire, avec une fièvre nouvelle, comme après toutes les crises qui remuaient sa sensibilité. Elle écrivait dans le salon jaune, hantée par la disparue; et l'insouciante Ida s'installait de nouveau à ses pieds, imitait ses gestes de méditation et de labeur, tandis que Carola accompagnait son père à travers la campagne. Le capitaine, madame Morley, Lizzie, faisaient leur tâche accoutumée... Toutes choses redevenaient ce qu'elles étaient auparavant, sauf la présence de Pirnitz, d'Edith et de Frédérique. Mais, justement, en ce septième jour après la mort de Léa, Frédérique et Edith allaient prendre le train pour Plymouth, d'où elles s'embarqueraient sur le vapeur *Nemrod* à destination de l'Australie. Et Pirnitz elle-même partirait le lendemain pour Paris.

Il était cinq heures après midi. La journée, comme toutes celles qui avaient suivi l'affreuse journée, était claire et tiède. Le soleil s'abaissait vers les faibles coteaux de Paignton, en face de Dartmoor House. Appuyée au balcon, Tinka, vêtue de noir, ce qui faisait étrangement ressortir la pâleur de son visage et le blond de ses courts cheveux, contemplait ce ciel de nacre, cette mer bleuâtre, ces lointains où la brume vespérale déjà s'empourprait. Elle regardait surtout, très distinct à cette approche du soir, l'écueil rouge, tombeau de Léa... Auprès d'elle la petite Ida, une ceinture noire à sa robe blanche, un ruban de velours noir dans ses cheveux, suivait des yeux les hirondelles qui se poursuivaient au bout de la jetée voisine.

Devant le seuil de la maison, le capitaine, suant et soufflant, en manches de chemises, chargeait deux malles et des sacs sur une voiture à bras, amenée par un facteur de la station... Il rentra, s'ébrouant, après avoir jeté au balcon son regard de perpétuelle colère. Alors apparut à sa place la fade et incolore Lizzie, qui fit des recommandations au facteur, lui mit de l'argent dans la main... Lizzie rentra à son tour, et la voiture à bras s'éloigna le long du quai, emportant les bagages de Frédérique et d'Edith. Tinka, de nouveau, s'absorba dans le spectacle de l'horizon de plus en plus empourpré et embrumé... Elle rêvait si profondément qu'elle n'entendit pas Lizzie pénétrer dans le salon jaune, et discrètement, activement,

mettre la nappe sur la table ronde, disposer à l'entour les tasses à thé, le beurre, quelques gâteaux, de la crème et du miel. Ida, tirant le pan de la jupe, dit :

— Mère... le thé est servi.

La jeune femme regagna le salon. Pirnitz y était déjà. Elle tenait par la main la petite Carola et conversait avec le professeur Ebner. Tinka resta un moment en arrêt devant ce visage d'apôtre, où l'habituelle sérénité s'avivait aujourd'hui d'une lueur particulière. Tinka, qui connaissait maintenant Pirnitz comme un médecin connaît un cas exceptionnellement étudié, surprenait dans ces yeux ce qu'ajoutait au deuil récent la douleur, maintenant à son paroxysme, causée par le prochain départ de Frédérique. Tinka savait que Pirnitz approuvait ce départ, jugeant nécessaire à la santé morale de Frédérique un brusque dépaysement, une cure d'âme dans une civilisation nouvelle, dans le féminisme triomphant. Mais ce que souffrirait Pirnitz en l'absence de Frédérique, peut-être la seule Tinka le comprenait.

L'apôtre disait au professeur :

— Oui... Demain, dans la nuit, j'arriverai à Paris. Et quand j'aurai dormi un peu, je me remettrai à l'ouvrage. J'espère bien, cette année même, grouper mes premières élèves... Vous qui aimez le travail, vous savez qu'il rend tolérables les épreuves du cœur.

— Certes, balbutia Ebner, que Pirnitz intimidait toujours... Il fut un temps où je me serais brisé la tête si je n'avais pas eu mon travail, et celle-ci, — ajouta-t-il en passant sa main sur la tête ronde de Carola.

Edith entrait. Elle portait encore son costume gros bleu, mais elle n'avait plus le tablier, et elle remplaçait le béguin par un chapeau de paille, bizarrement plat, posé en arrière du chignon. Elle semblait dévorée d'impatience. Frédérique descendit l'escalier derrière elle, vêtue d'une robe de drap noir, et déjà coiffée elle-même d'un chapeau de feutre à voilette de gaze noire.

— Vous êtes toute pareille, lui dit Edith, à cette Frédérique que j'ai vue descendre du *Black Prince*, au Fresh Wharf, tout près du pont de Londres, il y a trois ans. Mais alors...

Elle n'acheva pas. Elle évoquait le souvenir de l'autre voya-

geuse, aussi vêtue de noir, qui, ce même jour, avec Frédérique, avait débarqué au Fresh Wharf. Le souvenir de la morte passa sur les visages dans une haleine de tristesse.

Les fillettes s'étaient approchées de la table. Elles ne prenaient pas de thé. Tinka leur servit un verre de lait qu'elles burent vivement; puis, leur ayant donné à chacune une tartine beurrée, elle les renvoya jouer dans la *nursery*.

— Voulez-vous votre thé? demanda Tinka aux voyageuses.

Frédérique hésitait :

— Est-ce que Georg ne doit pas venir le prendre avec nous? dit-elle.

— Oui, reprit Tinka. Il me l'a promis. Mais il désire que nous ne l'attendions pas. Il descendra sûrement avant votre départ.

On s'assit en silence. Lizzie apportait la théière fumante et l'eau chaude. Une place resta vide, pour Georg, entre Frédérique et Tinka.

Une mélancolie suprême planait sur ce frugal banquet d'adieu, le dernier pris en commun par des êtres qui s'aimaient et qui bientôt seraient dispersés à tous les coins du monde. L'heure avait une gravité douce, dans ce couchant d'octobre pur et triste. Et les âmes demeuraient hautes, comprimaient l'explosion de leur peine, à l'exemple de Pirnitz. Seul, le brave Ebner, très ému, essuyait ses lunettes d'or et se mouchait après chaque bouchée.

Tinka dit, regardant le paysage de la baie :

— La nature est clémente... Elle nous donne un ciel limpide, une mer calme, la sérénité de l'atmosphère... Toutes les fois que nous penserons à cette heure, nous reverrons en même temps la beauté des choses... Mais aucun soir pareil à celui-ci nous réunira-t-il?

— Mademoiselle Pirnitz, fit Ebner, a promis de venir nous voir, un jour, lorsque nous serons retournés à Larmsoe.

— Oui, dit Pirnitz... J'ai gardé la nostalgie de ces pays septentrionaux, où j'ai vu les plus nobles consciences du monde. Puissé-je jouir encore une fois de ses beaux glaciers et de ses belles âmes!

— Hélas! soupira Tinka, si vraiment vous nous visitez, vous trouverez un humble ménage finlandais, dans sa petite

maison de bois, bien close et bien chauffée. Et vous mesurerez la distance entre vos grandes pensées et nos médiocres soucis !

— Ne croyez pas cela, Tinka, repartit gravement Pirnitz. Dussiez-vous vivre tout le reste de votre vie comme une adroite ménagère que vous êtes, vous ne cesserez pas d'être utile à la cause juste. Vous continuerez d'écrire : vous répandrez la vérité, car vous avez le génie.

Les pâles joues de Tinka se colorèrent. Elle rêva un instant devant sa tasse vide.

— Dirai-je vraiment les paroles de vérité ? Je sens dans mon esprit des courants opposés... Naguère, j'ai pu faire des livres qui combattaient avec intransigeance pour l'affranchissement de la femme, parce que la vie ne m'avait montré qu'un seul aspect du problème. Aujourd'hui, dans mes récits, quand je fais parler certains de mes personnages, ils prononcent contre l'affranchissement des plaidoyers si violents et si forts que parfois je me demande : « N'ont-ils pas raison ? »

— Écoutez votre génie, reprit l'apôtre : parlez comme une sibylle, selon que l'Esprit vous inspire. Assurément le livre que vous écrivez aujourd'hui sera un livre de doute, où s'entre-choqueront des doctrines adverses : parce que c'est l'histoire d'une martyre de la cause féminine, et que le souvenir de Léa fait saigner votre cœur ; parce que votre propre aventure d'âme y est contée. Pourtant ce livre servira encore la vérité : il appellera l'attention des foules sur le problème de l'affranchissement. Peut-être même étant un livre de doute et d'émotion, plus que de doctrine, il sera plus efficace. Il ne rebutera pas les âmes incertaines, rétives, des vieilles sociétés.

Frédérique, qui, jusque-là, avait écouté sans rien dire, laissa échapper ces mots :

— Les vieilles sociétés ! Peut-on les convertir ? Peut-on les réformer ?...

— Oui, répliqua Pirnitz avec force. Oui, l'œuvre est possible, utile, et le succès n'est pas moins certain parce qu'il est éloigné. Frédérique, n'en doutez pas ! Vous êtes en ce moment brisée par le chagrin. Moi, je donne rendez-vous à votre esprit... Quand vous reviendrez de votre migration, vous

aurez vu des sociétés prospères, fondées sur le principe de l'égalité des sexes. Vous serez affermie dans votre foi; vous me rejoindrez à Paris, peut-être dans un an, peut-être dans dix ans, et vous constaterez que notre effort, aujourd'hui vaincu en apparence, a marqué sa trace. Le Paris d'alors ne sera pas tout à fait pareil au Paris d'aujourd'hui : l'Europe s'oriente vers un avenir plus juste. Non, l'effort des apôtres n'est pas perdu ! La loi de la conservation de l'énergie gouverne aussi le monde des âmes.

— Je sais, je sais que vous avez raison, dit Frédérique. Mais parlez encore. Donnez-moi votre espoir.

— L'une de nous est morte, tuée par sa foi, reprit Pirnitz : qu'importe, si sa vie fut belle ? Qui de nous n'accepterait une pareille destinée? Léa fut la vierge forte et l'Ève prochaine, devançant le temps par une destinée merveilleuse. Léa est une de nos saintes. Toute religion nouvelle a ses martyrs.

Edith écoutait; les paroles de Pirnitz émurent sa ferveur religieuse. Elle exprima son enthousiasme par un verset d'Isaïe :

— *J'irai devant toi,* s'écria-t-elle, *redressant les chemins, rompant les gonds d'airain, mettant en pièces les barres de fer...*

L'avenir évoqué par Pirnitz rayonnait. Même l'âme épaisse d'Ebner en conçut la beauté. L'heure fut oubliée. Une voix dit :

— Frédérique, Edith, il est temps de partir...

Tous levèrent les yeux et virent Georg debout dans l'encadrement de la porte. Il était vêtu de noir; et, comme pour Tinka, ce deuil rendait la pâleur de son teint et l'éclat de sa chevelure vraiment extraordinaires. Ses yeux brillaient, sans fièvre. Il avait un air de sérénité et de résolution.

Les convives quittèrent la table. Le rouge crépuscule entrait par les trois fenêtres, avec l'haleine saline du large.

Du côté de Paignton, le ciel parut en flammes et en cendres. Une brume immense montait.

Les femmes s'embrassèrent. Il avait été convenu que Frédérique et Edith s'en iraient seules à la gare, afin de ne pas mêler les adieux au bruit trivial de la foule.

Georg effleura les joues que tendait Edith. Ensuite, Fré-

dérique s'approcha de lui. On se taisait autour d'eux : la mélancolie de tous les départs imminents semblait résumée dans l'adieu de ces deux êtres.

Leurs regards s'unirent. Frédérique comprit que Georg savait des choses que jamais elle ne lui avait dites. Son cœur désira l'absence, l'étendue des mers entre elle et lui.

Ils s'embrassèrent.

— Adieu! dit Georg. Reviendrez-vous?

Elle répondit, si bas que seul il perçut la réponse :

— Je ne le crois pas.

Puis, toujours à voix basse, elle demanda :

— Et vous, Georg? que ferez-vous?... Allez-vous regagner Larmsoe avec Tinka?

Georg secoua la tête.

— Non, dit-il... J'accomplirai le vœu de Léa. Je laisserai sa dépouille à ce pays; mais j'emporterai son âme avec moi, — vers la Lumière.

MARCEL PRÉVOST

LA PEINTURE ALLEMANDE
CONTEMPORAINE

Je voudrais étudier la peinture allemande contemporaine, en ses genres divers, et chercher ce qu'elle nous apprend sur la transformation qui s'accomplit dans les idées et dans les mœurs de l'Allemagne.

I

L'art allemand moderne commence avec le XIXe siècle; sans attaches avec les maîtres du siècle dernier, il tire son origine de la renaissance littéraire, dont Winckelmann et Lessing furent les initiateurs, Gœthe et Schiller les maîtres classiques. Aussi reste-t-il longtemps un art de poètes et de penseurs. Au temps de la métaphysique idéaliste, Cornélius (1783-1867) peint ses fresques symboliques, il méprise la couleur, n'admire que le dessin et la composition. Mais la philosophie de Hegel, devenue populaire, enseigne l'identité de l'idéal et du réel; *l'être* et le *n'être pas* d'Hamlet s'y concilient dans la notion du *devenir*. Alors, dans ses fresques de Berlin, Kaulbach (1805-1874) explique l'évolution de l'humanité; il ne la figure plus par des symboles, mais par les principaux événements de l'histoire. Comme la philosophie, l'art commence à s'intéresser à la vie : Kaulbach s'efforce de rendre le coloris plus chaud, de restituer les costumes et les

monuments de chaque époque, de marquer dans les visages l'effort et la passion.

La Révolution de 1848 change les aspirations du peuple allemand et même son caractère. La peinture ne symbolise plus des idées philosophiques, elle représente les hommes avec leurs désirs et leurs besoins, la nature sous ses aspects variés. Des artistes indépendants s'essaient dans des genres jusqu'alors inconnus ou méprisés ; ce sont : Feuerbach (1829-1880), Piloty, Richter (1803-1884), Vautier; MM. Knaus et Menzel; les paysagistes MM. Schmidt (1818), Andreas et Oswald Achenbach, comte de Kalckreuth (1820-94) et Gude (1825).

Directeur de l'Académie de Munich, Piloty (1826-1886) renouvelle la peinture historique; il se plaît aux effets de lumière, aux couleurs éclatantes. Des allemands, des étrangers se mettent sous la direction du jeune maître, mais aucun ne perd les goûts et les traditions de sa race. L'école de Munich devient une école internationale : elle satisfait ainsi à l'un des besoins de l'esprit allemand qui est de comprendre l'art et la littérature de tous les peuples.

Les élèves de Piloty cultivent les genres les plus divers. Le Polonais Matejko (1838-1893), peint l'histoire de sa patrie, d'abord dans la manière de l'École, puis avec des tons d'un rouge sombre qui déparent ses dernières œuvres. Makart (1840-1884), dans des compositions qui rappellent les Vénitiens, s'efforce de retrouver l'éclat de leur palette ; Gabriel Max (né à Prague, en 1840) traite, dans les teintes étranges des impressionnistes, des sujets dramatiques ou mystérieux : une jeune chrétienne, exposée dans le Cirque et recevant des fleurs jetées par une main inconnue; *Sainte Julie crucifiée; Une poésie de Heine; Catherine Emmerich* (Munich) : — la stigmatisée vêtue de blanc, sur un lit blanc, un linge serré autour du front, le visage pâle et les yeux égarés. — Grutzner (1846) est un humoriste ; ses moines dégustent du vin ou de la bière, lisent de l'Horace ou du Pétrone. Tyrolien, Defregger (1835) représente la haute montagne, les glaciers, les costumes pittoresques, les guerres d'Andreas Hofer, surtout des scènes sentimentales ou comiques comme la *Demande en mariage* et le *Tyrolien de Salon*. M. Brandt (1841) est Polonais, M. Roubaud (1856), Russe. Dans leurs tableaux, nous voyons la steppe

neigeuse ou le printemps que décrit Gogol, une mer de hautes herbes vertes aux vagues de boutons d'or, de coquelicots et de bluets ; nous y voyons l'histoire du passé : Cosaques, Turcs, Petits Russiens et Polonais, batailles, surprises, enlèvements, comme la vie d'aujourd'hui : les foires, les auberges, les troïkas emportées sur les chemins poudreux.

Les élèves de Piloty ont formé des élèves. Avec l'Académie, Munich a des écoles indépendantes. Tous les styles y sont représentés. Mais ces écoles mêmes se souviennent de l'enseignement de Piloty ; elles conservent son goût pour les couleurs éclatantes et les scènes bien composées, son principe que l'on doit cultiver l'art pour l'art sans s'inquiéter de politique ou de littérature.

Au contraire de Munich, la Prusse ne connaît longtemps que l'art officiel. Bleibtreu (1828-1892), Camphausen (1818-1885), Sell (1831-1883) donnent des tableaux de batailles. Les principales œuvres de M. de Werner sont : *la Proclamation de l'Empire à Versailles, le Congrès de Berlin, l'Ouverture des nouveaux bâtiments du Reichstag par l'empereur Guillaume II.*

La gloire présente évoque la mémoire du passé. La Prusse veut rappeler la puissance des anciens empereurs, leurs efforts pour établir l'unité ; les autres États se complaisent dans les souvenirs de leur propre histoire, ils défendent leurs droits et leurs coutumes contre l'extension de l'influence prussienne. Vieux ou nouveaux, tous les monuments reçoivent des peintures murales ou des fresques. M. Wislicenus (1825-1899) décore le château de Goslar ; M. Ferdinand Keller (1842), la grande salle de l'Université d'Heidelberg ; M. Hermann Prell (1854), l'Hôtel de ville d'Hildesheim ; M. Janssen (1844), l'Université de Marburg ; M. Geselschap (1835-98), le Musée militaire de Berlin, où, dans le style de Cornélius, il représente le *Walhalla*, la *Paix*, la *Guerre*, — qui, sur un char traîné par les Furies, mène au combat les cavaliers de l'Apocalypse.



Mais la fondation de l'Empire a transformé la société ; le commerce et l'industrie se développent ; il se constitue de grosses fortunes. Puis, c'est la fièvre de la spéculation, cette

époque troublée que Spielhagen décrit dans le roman de la *Marée dévastatrice*; Lindau, dans ses comédies; Sudermann, dans *la Fin de Sodome*. La nouvelle bourgeoisie se rappelle la bourgeoisie du XVIe et du XVIIe siècles, le temps où le banquier Fugger, recevant Charles-Quint, jetait au feu les papiers attestant les dettes de l'empereur. Pour satisfaire le goût dominant, les architectes, les maîtres dans l'art du mobilier reviennent au style de la Renaissance; les peintres d'histoire complètent la décoration des salons; ils peignent des tableaux de genre; et les sujets de ces tableaux sont empruntés aux deux siècles admirés.

Dans l'œuvre un peu sombre de M. Karl Hoff (1838), nous retrouvons l'esprit qui inspire à Scheffel son poème du *Trompette de Säkkingen*. Le XVIIe siècle revit dans celle de M. Diez (1839) : derniers chevaliers, premiers grands seigneurs, chefs de bande, brigands et reîtres, paysans et ribaudes, belles dames courtisées, enlevées, délivrées; moines chargés d'aumônes, dépouillés et battus. Mais c'est un XVIIe siècle héroï-comique, tel le moyen âge de l'Arioste, et le style du maître, sa couleur chaude, son humour rappellent Brouwer et les Téniers.

De plus jeunes artistes, comme M. Klaus Meyer (1856), s'inspirent des Hollandais. M. Hugo Vogel (1855) cherche à concilier les découvertes du plein-airisme, les exigences de la technique moderne avec les traditions des maîtres allemands du XVIe siècle. Outre des tableaux de genre, on lui doit de fortes œuvres historiques : *Luther prêchant à la Wartburg; le Grand Électeur recevant les protestants français émigrés après la révocation de l'Édit de Nantes*. M. Vogel cultive aussi la peinture murale. Sa meilleure œuvre est l'*Industrie sous la protection de la Couronne*. Le fond, traité dans la manière des plein-airistes, représente une rivière, des usines; la fumée des hautes cheminées se perd dans la lumière grise du matin. Au premier plan, à droite, un groupe d'ouvriers d'une belle facture; à gauche, des figures conventionnelles peintes dans un style conventionnel : l'Industrie sur un trône, un homme nu élevant en l'air la couronne impériale, derrière le trône un dieu marin, symbole de la navigation.

Les qualités, comme les défauts, d'une pareille fresque ne suffisent-elles pas à montrer que la « grande peinture » est un art

du passé? Les nations modernes mettent leur gloire dans le commerce et l'industrie. Et l'art, qui représente la société, n'est original et fort qu'en peignant le travail et la vie.

II

Tant que la tradition classique prévalut en Allemagne, les portraits n'y furent que des tableaux d'histoire. On peut citer comme un modèle une œuvre de Richter (1823-1884), la reine Louise, mère de l'empereur Guillaume Iᵉʳ (Cologne). Un parc avec des bustes d'empereurs romains; à droite, la dernière colonne d'un portique où l'on accède par un perron. Calme, la reine descend ce perron, vêtue d'une robe blanche; ses bras sont nus, la main gauche retient la traîne du manteau. Entre les boucles blondes, le beau visage nous apparaît de face: les joues ovales, la bouche bien dessinée, les yeux bleus et rêveurs.

Aujourd'hui l'art vise un autre but. Psychologue, le portraitiste analyse le caractère de son modèle, comme le ferait un romancier; puis, comme un auteur dramatique, il compose son personnage. Il fait sienne cette pensée de Nietzsche: « Admettons que, dans un portrait, un grand peintre ait découvert et rendu l'expression la plus complète dont un homme soit capable, ce qu'on peut appeler l'instant-type de cet homme. Si plus tard il retrouve son modèle, presque toujours il pensera voir une caricature. »

Ce genre nouveau a tenté depuis trente ans bien des artistes allemands. Des coloristes: MM. de Lenbach, F.-A. de Kaulbach (1850); le Viennois M. d'Angeli (1840), le Berlinois M. Koner (1854), tous deux célèbres peintres de cour. Des impressionnistes: MM. Böcklin, A. de Keller, baron de Habermann. Des naturalistes: quelques-uns se rapprochent des vieux maîtres allemands, comme de M. Leibl et Kuehl; d'autres, de nos plein-airistes ou des maîtres scandinaves, comme MM. Skarbina, Liebermann et Hans Thoma.

Mais le maître portraitiste est M. de Lenbach (1836), de Munich. Formé par l'étude des Vénitiens et des Flamands,

il reste original jusque dans les détails de son œuvre. Chez lui, point de fond, ou seulement pour quelques hommes, dont l'attitude théâtrale demandait un théâtre. Du corps il rend seulement l'apparence fière ou fatiguée, cette idée générale d'un caractère que donnent le port et la tournure. Des vêtements une simple esquisse; à peine reconnaît-on les uniformes. Les mains le plus souvent ébauchées. Seul, le visage intéresse le peintre. Là, chaque trait montre l'effort de trouver l'âme dans les rides des joues et du front, les plis de la bouche, le froncement des sourcils, la couleur des yeux et l'éclat du regard. Et, pour rendre ce qu'il a trouvé, Lenbach emploie ou la lumière de Rembrandt, ou les teintes grises de Van Dyck, ou les tons de chair du Titien, ou les empâtements des modernes; d'un coup de crayon, il accusera la moue, les rides et le sourire.

Lenbach a peint tous les princes de l'Allemagne. Mais on lui reproche de n'être pas un peintre de cour. Les Allemands ont critiqué les portraits que Lenbach a faits de l'empereur Guillaume Ier. Au lieu d'un héros, ils y voyaient représenté un vieillard fatigué. Un seul de ces portraits est vraiment beau, le dernier. Le visage las, le regard désolé trahissent les angoisses du père inquiet pour la santé de son fils, la mélancolie de l'homme de tradition qui voit l'œuvre de sa vie aboutir à la destruction de ce qu'il aime.

Il est curieux de comparer ce portrait à ceux de Moltke et de Bismarck. Le premier portrait de Moltke porte la date de 1873 et représente le maréchal en petit uniforme, assis, la main appuyée sur une table. La ressemblance physique est déjà parfaite: voilà bien la bouche aux lèvres pincées, le nez aquilin, le front haut, le regard perçant, les traits connus de ce visage glabre et ridé, que l'on comparait à celui d'une vieille femme. Mais Lenbach n'a pas encore découvert le secret de ce taciturne, qui hait les curieux. Chaque étude nouvelle lui permet de mieux définir le génie de son modèle. Une esquisse de 1886 paraît l'œuvre décisive; elle nous fait comprendre le caractère du savant, qui traite la guerre comme toute autre science, sans considérer que celle-là veut des milliers de vies humaines.

En 1879, Lenbach connut le prince de Bismarck; depuis lors, il vécut dans l'intimité du chancelier, qui l'accueillait

à sa table, dans sa chambre, même dans son cabinet de travail. Pendant, près d'un quart de siècle, Lenbach exposa tous les ans un ou plusieurs portraits de l'homme d'État.

Aucun visage, si l'on excepte celui du Grand Frédéric, n'a changé autant que le visage de Bismarck : à regarder la suite de ses photographies, à peine croirions-nous qu'il s'agit de la même personne. Mais, à l'époque où le Chancelier connut Lenbach, l'âge, les émotions, l'exercice du pouvoir lui avaient fait ce masque particulier qui pour la postérité restera celui de Bismarck. Les traits distinctifs de ce masque sont le front haut et bombé malgré la petitesse de la tête chauve, le nez court aux narines frémissantes, le menton long et lourd, les grands plis de part et d'autre de la bouche, la moustache rude, les sourcils en broussaille, les yeux ronds, plutôt saillants, durs et parfois pleins d'éclairs.

De 1879 à 1890, les portraits de Lenbach nous montrent tour à tour le chancelier despotique, le soldat, le diplomate, le convive à la rude gaieté, le chef de famille aux idées patriarcales, l'aïeul indulgent et parfois attendri, comme aussi (telle l'esquisse de 1880) le lutteur sans pitié, l'homme qui falsifie la dépêche d'Ems et s'en fait une gloire, qui perd Arnim, tous ses ennemis, et déclare que l'Empire allemand doit se fonder par le fer et par le feu.

Puis l'heure de la disgrâce arrive, et l'extrême vieillesse, rendue plus pénible par le désœuvrement. Et c'est alors, dans des portraits d'une psychologie plus pénétrante encore, le dépit la haine, l'ennui, le dégoût, la souffrance physique, parfois du découragement. De ces portraits le plus curieux est celui de 1896 : Bismarck en civil, renversé contre le dossier de son fauteuil, une main dans sa poche, l'autre sur la poitrine, les yeux comme volontairement sans regard, la bouche pleine de mépris : le mépris universel de l'homme qui connaît les causes mesquines des événements glorieux, les tristes secrets du cœur des grands et des vertueux.

Lenbach nous a donné des portraits de tous les hommes connus de l'Allemagne : Wagner, Liszt, Paul Heyse, Döllinger, Helmholtz, Mommsen, etc ; des portraits d'étrangers, dont l'influence s'est fait sentir en Allemagne : Gladstone, Björnson, Böcklin, Minghetti, le pape Léon XIII. Depuis quelques

années, il peint surtout des portraits de femme; les premiers dans la tradition des classiques vénitiens ou flamands, les derniers dans une manière personnelle, — esquisses aux teintes douces, où parfois il a recours aux procédés du pastel.

Lenbach, peintre de femmes, reste avant tout un psychologue, mais sa psychologie se fait plus fine comme son art. Le caractère d'une femme lui livre le secret du charme ou de l'harmonie qu'ont les lignes d'un joli visage. Ses portraits de jeune fille mériteraient une étude spéciale. Ce qui plaît dans une figure jeune, c'est que les joues, minces ou rondes, la peau fraîche et sans rides même sur le front, même sous les yeux, la bouche sans plis et les traits seulement ébauchés ne révèlent pas encore la pensée, la passion et la douleur. A défaut du passé, Lenbach veut deviner l'avenir. Le nez à peine courbé, le menton, qui deviendra fort, lui trahiront la femme despotique; des lèvres rouges lui découvrent l'ardeur des passions encore ignorées; le front paraît lisse, mais lui sait y surprendre la première trace des rides futures, qui diront la réflexion et le souci. Sur ces jeunes visages de prédestinées il lit trop souvent un avenir de bonheur égoïste ou de fièvre inutile, de joies factices ou de réelle douleurs. Parmi les synthèses de l'art, les plus mélancoliques sont les synthèses de l'avenir.

III

Comme le portrait, le paysage fut longtemps en Allemagne une forme de la peinture historique.

La première période est celle du paysage traité comme fond d'une scène de la Bible ou de l'antiquité classique. Koch (1768-1839) créa le genre; sa tradition se conserva jusqu'au milieu du siècle, et Frédéric Preller (1804-1878) décora le musée Weimar de belles peintures à l'encaustique, qui, dans des paysages méditerranéens, représentent les principaux épisodes de la vie d'Ulysse.

La seconde période fut celle des *Vedute:* Rottmann (1797-1850) peignit à Munich les sites les plus connus de l'Italie et de la Grèce.

Dans la troisième période, les paysagistes allemands s'efforcent de comprendre la nature, de la sentir, de s'unir avec elle dans ses douceurs comme dans ses rigueurs. Malheureusement, la plupart cherchent leurs inspirations à l'étranger. Après l'Italie, l'Orient, la Suisse, ils peignent la France, la Hollande, la Norvège, comme ils copient les procédés des artistes de ces pays.

Deux villes ont aujourd'hui des écoles de paysagistes, Dusseldorf et Karlsruhe. A Dusseldorf, M. Andreas Achenbach (1815) peint des marines romantiques, qui rappellent la seconde manière de Turner ; M. Oswald Achenbach (1827) reproduit les sites et les monuments de l'Italie. De plus jeunes artistes s'inspirent du naturalisme et des lois du plein-air : ce sont MM. Oeder (1846), Jernberg (1855), Liesegang, Hermanns et Eugène Kampf (1861).

L'école de Karlsruhe fut fondée par M. Schönleber (1851), un élève de Rottmann, qui s'inspira plus tard des Hollandais. M. Schönleber se souvient des enseignements des classiques ; il compose, il relève par les lignes droites d'édifices — église, jetée ou village — les fonds vagues des sites qu'il peint le plus volontiers. Voici la pointe de La Salute, à Venise, mais sous la pluie, sans la mer bleue, le ciel bleu, les teintes traditionnelles, qui donnent à tant de vues de Venise l'apparence de tableaux d'atelier, point celle d'œuvres observées. Voilà un paysage du Nord. La nuit ; de grands nuages couvrent la lune, mais laissent s'épandre sa lumière : un fond de collines ; au premier plan une rivière, une écluse, un pont ; à gauche, un moulin ; à droite, un bouquet de grands arbres (Musée de Karlsruhe).

L'école de Karlsruhe a produit M. Kallmorgen (1856), qui aime trop les scènes dramatiques ; M. Baisch (1846-94), le peintre des rivages de la mer et des hauts plateaux ; M. Poetzelberger (1856), aux tons noirs, à la puissante facture.

Munich n'a pas d'école, mais des cénacles artistiques, où l'on traite tous les genres du paysage ; le meilleur maître de Munich est l'impressionniste M. Ludwig Dill (1848). Avec lui, je citerai MM. Wenglein (1845), Willroider (1845) et Keller-Reutlingen (1854).

Des paysagistes on ne saurait séparer les animaliers :

nous trouvons des troupeaux dans la plupart des paysages de M. Baisch, dans tous ceux de M. Zügel (1850). La manière de M. Zügel est franche, sa couleur éclatante, son dessin sûr et hardi; il se plaît aux empâtements; aucun artiste allemand ne connaît mieux les lois du plein-air. Toute son œuvre dit la vie et la force. Le matin : des champs sous un ciel bas; on vient de labourer; les bœufs soufflent; leur haleine, la fumée de leur corps, la vapeur qui monte de la terre fraîchement remuée, font un brouillard dans le brouillard.

Halte! — Sur le bord de la mer : un troupeau, le chien à la bouche haletante, et, derrière lui, les moutons pressés, ces moutons peints d'une pâte si épaisse que leur toison semblerait sculptée.

Avec M. Zügel, les meilleurs animaliers sont MM. Kröner (1838) et Thiele (1841), qui représentent des cerfs dans des paysages romantiques; M. Paul Meyerheim, de Berlin (1842), que ses lions ont rendu célèbre. Les Allemands traitent la peinture d'animaux avec leur conscience habituelle; plusieurs de leurs écoles ont des écuries de verre, où les artistes peuvent faire des études d'animaux vus dans tous les effets de la lumière.

***

L'Allemagne a maintenant des colonies d'artistes qui rappellent Barbizon. Ainsi Dachau, près de Munich, et Goppeln, près de Dresde, fondé par M. Bantzer (1857). L'une de ces colonies est devenue célèbre, Worpswede, dans les marais, au nord de Brême. Ses chefs sont M. Mackensen et M. Vinnen (1863), le premier paysagiste de l'Allemagne contemporaine. Dans l'œuvre des *Worpsweder*, leur pays nous apparaît si nettement représenté que nous croyons le voir. Autour du pauvre village, de rares champs péniblement cultivés; plus loin, quelques ondulations, des prairies, des landes, puis le marais jusqu'à la mer; des bouquets de hêtres, de bouleaux au tronc blanc ou moucheté, des moulins, des canaux qui se croisent, des tourbières : — la tourbe amoncelée en pyramides; entre ces pyramides, « comme des ossements blanchis, les tronçons d'arbres aux racines grotesques, débris de forêts

disparues[1] ». — Voici le hideux paysage plus hideux encore sous le soleil d'été, qui donne la fièvre; le voilà désolé en automne, presque beau sous la neige d'hiver, presque doux au printemps, quand les canaux et les étangs réfléchissent, entre les ombres des bouleaux, le ciel d'un bleu délicat strié de cirrus, les hautes herbes, les toits chargés de mousse, les arbres fruitiers aux branches grêles parées de fleurs blanches et roses. Et, par toutes les saisons, au-dessus du pays lamentable, le merveilleux décor que fait le soleil avec les vapeurs des marécages : les journées d'automne et leurs nuées percées de rayons obliques comme dans les tableaux de Claude Lorrain; les soirs d'été, quand une auréole verte ou rouge entoure les gros nuages noirs qui ont des craquelures d'or; l'hiver, — au ras de la plaine neigeuse, le disque rouge du soleil à peine visible dans le brouillard; — le printemps, — les brumes, que le matin fait roses, tandis que, dans la pénombre, des prismes s'éveillent d'abord sur l'eau ridée autour des joncs, puis à la pointe humide des herbes et des feuilles.

Dans ce pays rude vit une race d'hommes rudes, endurcis par le climat, brisés par le travail : leurs corps sont courbés, leurs bras raidis, leurs visages halés par le vent. Ces hommes, nous les voyons travailler, aimer, souffrir. Ici, une mère allaite son enfant; là, silencieux et résignés, les parents, les frères entourent le berceau d'un bébé qui vient de mourir (M. Mackensen). Sous les arbres chargés de fruits, une jeune fille rêve (M. Vogeler). Au bord d'un étang, dans la prairie en fleurs, une vieille dit des contes de fées à deux enfants agenouillés (M. Modersohn). *Le prêche*, maintenant : le marais, quelques huttes, une chaire entre deux arbres, les gens debout ou assis sur des chaises; peu d'hommes, et ce sont des vieillards ou des enfants; les femmes avec la jupe ronde, le corsage aux épaulettes brodées de blanc, la coiffe blanche, des brides et un large nœud d'étoffe sombre[2] (M. Mackensen).

Ainsi le paysage, qui représenta d'abord des édens devinés

1. Lettre de M. Overbeck dans la *Kunst für Alle* du 15 octobre 1895.

2. Il est regrettable que le Comité allemand de l'Exposition de 1900 n'ait pas voulu accepter le tableau de M. Vinnen (*Mars*) qui a obtenu la médaille d'honneur à l'Exposition allemande de Dresde en 1899, parce que M. Vinnen n'appartenait à aucun des groupes officiellement reconnus.

en rêve, puis les plus beaux sites idéalisés, se plaît maintenant dans ces marais et ces landes que décrit Swinburne :

« Des lieues et des lieues de désolation. Un rivage plus solitaire que la ruine, une mer plus étrange que la mort, des étendues où jamais n'a fleuri une rose, pâle désert où le vent perd le souffle, désert sans fin, sans bornes, et sans fleurs... où la terre gît épuisée, comme impuissante à lutter avec la mer. »

IV

En Allemagne, la peinture naturaliste ne se dégagea que lentement des traditions de la peinture de genre. Vers le milieu du siècle, Maurice de Schwind (1804-1871) s'inspirait encore des anciennes légendes; Richter (1803-1884), des œuvres du moyen âge et des romantiques. Le premier, M. Knaus (1829) peignit les paysans. Ses meilleurs tableaux représentent la vie dans les villages de la Hesse. Ce sont *les Joueurs*, *le Paysan qui reçoit une réprimande de son Curé*, *l'Enterrement* : — l'hiver, des toits couverts de neige, une cour devant une maison de bois et de platras. Au bas de l'escalier, la civière; à gauche, des enfants que fait chanter un vieux maître d'école en culotte courte et chapeau haut de forme. Sur les marches, des hommes avec de longues redingotes, de grandes bottes et de larges bicornes, descendent le cercueil.

Inférieur à Knaus pour les qualités techniques, Vautier (1829) marque mieux le type des paysans dans chaque région de l'Allemagne. Il peint volontiers des scènes empruntées à la vie populaire dans la Forêt Noire et le Margraviat de Fribourg : *le Mariage civil; l'Enterrement; la Leçon de danse :* — une salle d'auberge; le maître, son violon à la main; de jeunes hommes en veste et culotte de velours, entre les doigts le grand chapeau de feutre; les jeunes filles, avec le corsage échancré, la chemise aux larges manches, les bras nus, jupe courte, bas blancs, souliers découverts, chapeau de paille orné de pompons.

Tous ces maîtres sont des naturalistes, mais leur goût pour les vieux costumes, les vieilles croyances, les vieux usages,

fait de leur art une manière d'archéologie. Dans le présent, ils cherchent seulement ce qui peut y survivre du passé; la société qu'ils peignent va mourir et moralement est déjà morte. Malgré leurs efforts pour cacher le présent, les routes, les édifices, les costumes en partie changés nous rappellent, même dans leurs tableaux, le présent, qui contredit le passé. Et voilà pourquoi, malgré leur sincérité, le genre de ces maîtres semble conventionnel.

Un seul a fait œuvre qui restera, M. Leibl (1841), le premier des peintres allemands pour la facture solide, le franc naturalisme et la conscience à rendre les moindres rides d'un visage. La mode de la peinture des paysans appartient au passé, mais l'œuvre de M. Leibl appartient à l'art de tous les temps.



C'est dans la plus grande et la plus moderne des villes allemandes que se forma l'art naturaliste de l'Allemagne. Originaire de Berlin, cet art semble tenir de la rigueur du climat et de la dureté du génie prussien. Son représentant le plus célèbre, M. Adolphe de Menzel, ne craint pas qu'on l'appelle un barbare.

Né en 1815, il cultive, comme tous les peintres de son époque, le genre historique; mais il abandonne le moyen âge et la Renaissance pour le siècle de Frédéric II; les souvenirs encore vivants du grand roi font paraître son règne contemporain, et son ironie convient à l'esprit sarcastique du jeune artiste.

Menzel donne d'abord la belle illustration de l'*Histoire* et des *Œuvres* de Frédéric II (1839-1842 et 1843-1849), puis des tableaux : *la Table ronde de Sans-Souci*, *Frédéric en voyage*, *le Concert de flûte à Potsdam* (Galerie Nationale, Berlin), etc. L'œuvre de Menzel diffère de l'œuvre de ses contemporains. Au lieu de la composition classique, de la sentimentalité romantique, des poses conventionnelles, on y trouve de l'observation, de l'humour, des gestes naturels, des attitudes simples; les grenadiers de Frédéric peints comme des soldats allemands d'aujourd'hui, non comme les Romains de David. Et de plus une facture franche,

malgré le soin apporté aux détails, des tons chauds, le don de la lumière : — Menzel traite bien la lumière diffuse, des groupes au grand soleil, le lustre de Sans-Souci, qui répand sa clarté sur les murs, les visages et les vêtements.

Mais l'époque de Frédéric ne saurait suffire au maître. Il peindra les événements dont il fut lui-même le témoin. Voir l'œuvre de Menzel, c'est voir l'histoire de Berlin pendant la seconde moitié de notre siècle. Nous y trouvons en même temps la foule représentée avec ses sentiments de foule, son instinct ou sa volonté, et chaque personnage étudié en particulier ; la psychologie de la foule ainsi opposée à celle des individus. Voici une esquisse : les funérailles des insurgés tombés dans les luttes de 1848. L'ensemble nous donne l'impression d'un peuple célébrant les martyrs de la liberté. Mais regardons les personnages : une femme qui se sait belle quand elle pleure ; des étudiants, restés enfants, qui tirent vanité de leurs insignes ; un homme politique irrité de voir qu'on s'occupe des morts et non pas de lui ; les gardes nationaux embarrassés de leurs armes. Des gens crient, agitent les bras, s'encouragent ou s'insultent : un bourgeois hausse les épaules.

Même dans le tableau du *Roi partant pour la guerre de 1870* (Galerie Nationale) Menzel n'a pu retenir sa verve. Sans doute, sous les *Linden* aux maisons pavoisées, la foule semble grave, presque recueillie. Nous assistons à l'un de ces événements qui décident du sort d'une nation. Mais la foule n'a rien de commun avec les individus qui composent la foule : des curieux, des enfants qui veulent voir, une jeune fille qui pose, une femme sur le point de s'évanouir, d'autres femmes sentimentales ou coquettes. Ses journaux sous le bras, un camelot agace un bouledogue muselé ; des boursiers lisent leurs dépêches ; un ancien soldat se met au port d'armes ; d'un geste emphatique, un père noble raconte ce qu'on faisait de son temps. Cependant, derrière le cocher raide, le chasseur au port d'armes, le roi porte la main à son casque, tandis que la reine se cache le visage de son mouchoir.

La peinture historique conduit ainsi Menzel à la peinture naturaliste. Dans ce genre nouveau, ses premières œuvres sont satiriques. *A travers la belle nature* : — dans un compar-

timent de chemin de fer à l'usage des touristes ; une jeune femme, rêveuse malgré son embonpoint, qui, des fleurs à la main, regarde, l'air béat, le dos d'un monsieur, penché par la portière ; un enfant qui dort ; un professeur hirsute avec lunettes et lorgnette ; un importun, qui veut réveiller son ami ; une dame élégante, ses jumelles braquées sur rien du tout, pour montrer son romantisme et son profil ; dans le cadre de la seconde fenêtre, la tête de l'employé, qui demande en souriant les billets.

Menzel peint volontiers les villes d'eaux, surtout Kissingen et Gastein, leur société mêlée de princes et d'aventuriers, les riches près des pauvres, les débauchés près des mourants, souvent eux-mêmes des débauchés ; le luxe, les vices, les misères des grandes villes au milieu des paysans aux mœurs simples, d'abord étonnés, puis corrompus par le spectacle.

Dans la *Procession à Gastein*, des montagnards suivent pieusement le dais, tandis que, sur le bord du chemin, un débauché rit, un protestant s'indigne, un ignorant s'étonne, une dame arrange sa toilette, une autre semble prête à pleurer.

Mais, en vivant avec les laborieux, le satirique apprend à les respecter. Ainsi, *le Laminoir*. L'usine remplie de fumée, un écheveau de barres et de courroies, la série des laminoirs, la pièce de fer chaude, qui jette des reflets blancs, bleus, rouges, sur les membres nus ou les vêtements. Chez tous comme l'ardeur du combat, — le combat de l'homme contre les éléments, qui produit la civilisation. Cette œuvre semble, en effet, nous donner la synthèse de l'Allemagne contemporaine ; elle nous dit l'industrie, le commerce, les usines, les chemins de fer, les bateaux, la volonté chez tous de s'enrichir ; l'influence de l'Amérique, où des millions d'Allemands et de fils d'Allemands apprennent, avec la lutte pour la vie, la démocratie et la liberté.

Des artistes de talents divers suivent la voie ouverte par M. de Menzel : M. Brütt (1849) le peintre des boursiers et des hommes de loi ; M. Kuehl (1850), MM. Dettmann (1865), de Hofmann, Hans Thoma, qui au naturalisme unissent le symbolisme ; M. Echtler (1843) et M. Hoecker (1854), dont la belle couleur rappelle la tradition de Piloty ; M. de Uhde et M. Firle (1854), connus surtout pour leurs tableaux religieux.

jolie femme ramassé au patinage, conservé jalousement, devenu l'objet de rêves étranges, terribles parfois et parfois comiques : tantôt multiplié comme les sujets des affiches américaines, tantôt gigantesque, le symbole du Destin. Ici, l'Océan, et, sur la conque de Vénus, le gant, qui conduit un attelage de chevaux marins; là, près de la mer, un autel, et le gant adoré par les vagues qui portent une écume de roses.

Admirateur de Böcklin, Max Klinger se plaît à graver des paysages fantastiques, des centaures et des nymphes. Dans son illustration des *Lieder* de Brahms, il raconte la lutte des Titans contre les dieux, l'audace, le châtiment et la délivrance de Prométhée. Mais deux suites d'eaux-fortes ont surtout fait connaître l'imagination de l'artiste et l'esprit du penseur : ce sont *l'Amour* et *la Mort*. — Voici *l'Amour*.

A Böcklin (dédicace). — La mer houleuse, une montagne. Assise au milieu des Sirènes, Vénus apprend à Cupidon comment il doit bander son arc.

En Voiture. — Le printemps, des roses, des marronniers en fleurs. L'arrière d'une victoria : sur la banquette, une femme songe en regardant une rose. Un jeune homme l'aperçoit.

A la Porte. — La grille d'un parc. Sur le seuil, la dame tend sa main au jeune homme, qui porte cette main à ses lèvres.

Le Baiser. — C'est la nuit; dans la pénombre, une haute terrasse, un grand arbre appuyé contre la muraille. Au bas, la rivière, un bateau. L'amant, à cheval sur le parapet, étreint passionnément sa maîtresse.

La Nuit. — Une chambre. Dans le cadre de la baie ouverte, un décor fantastique, au clair de lune : des arbres du nord, une rivière, des arcades, un fond de paysage d'Italie. Devant la fenêtre, un lit; les amants enlacés, plutôt semblables à des morts ; et l'on pense aux vers de Wagner :

« Douce, éternelle nuit de l'amour, s'éveiller de toi, quelle angoisse ! Puisse la douce mort, cette mort ardemment désirée qu'est l'amour, nous délivrer de l'angoisse... nous affranchir à jamais de la nécessité du réveil. »

Suivent deux songes : l'Amour maudit, — *Adam et Ève à genoux devant la Mort et le Péché;* — l'Amour racheté : — enlacés comme Francesco et Paola, les amants s'envolent dans le ciel sombre, loin au-dessus des mondes oubliés; un ange de

seuses de filets au bord de la mer (Musée de Hambourg), *les Dunes* : — un vieillard assis comme accablé sous son fardeau. — Ces tableaux donnent l'impression d'un travail si pénible et si prolongé, qu'il ne produit ni murmure, ni révolte, mais seulement une sorte de mélancolie muette, ou, comme dans *les Fabricantes de conserves*, la stupeur de l'être humain aux gestes réguliers comme les mouvements des machines. Plus triste encore est la femme qui tire sa chèvre (Musée de Munich); la touche heurtée, la peinture rocailleuse rendent le tableau pénible à regarder. Sur la main de la vieille presque coupée par la corde, la pâte est si épaisse et d'une facture si rude que, dans tout le tableau, on ne voit rien que cette main, on ne saisit rien que cet effort : — l'effort de l'homme meurtri par la fatigue journalière, sous un ciel trop bas pour permettre le rêve ou l'espérance.

V

La conception pessimiste de la vie, dont témoignent les œuvres de M. Liebermann et des *Worpsweder*, devait causer un retour du sentiment religieux, et, par suite, la renaissance de l'art religieux. Mais l'un et l'autre ont pris une forme nouvelle. Avec Ittenbach (1813-1879) et Karl Müller (1818-1893) a disparu l'école catholique fondée par Overbeck (1789-1869) et Schadow (1789-1862). Veulent-ils peindre des scènes de la Bible, les coloristes donnent des épisodes de la vie orientale ou des tableaux de genre. Telles, *la Sainte Famille* et *la Vierge* de Defregger, qui rappellent les modèles classiques; *les Vierges* de Knaus, dont le type est, en plus noble, celui des Bohémiennes. Dans *l'Annonciation* et le *Notre Père*, de Gabriel Max, nous admirons les qualités de la facture, la science du clair obscur, le désir d'exprimer le mystérieux par l'anxiété des traits et du regard. Plus hardi encore, M. Albert Keller (1845) cherche, dans la *Fille de Jaïre*, à nous donner l'impression de l'au-delà par la pâleur des figures, des tons violets, comme livides; il semble analyser les sentiments du Christ commandant au tombeau, se demander quelle peut être l'im-

pression de l'enfant soudain réveillée de ce sommeil, dont les rêves, plus tard, effraieront Hamlet...

D'autres maîtres s'inspirent de doctrines qu'en France nous comprenons difficilement. Avec Schleiermacher ils considèrent les dogmes comme des états d'âme ; avec les théologiens protestants modernes, ils tiennent le Christ pour Celui qui comprit le mieux l'Idéal divin que tout homme doit s'efforcer d'atteindre ; MM. de Gebhardt (1838) et de Uhde (1849) semblent même ne voir dans l'œuvre du Christ qu'un symbole ; mais leurs conceptions de ce symbole diffèrent comme leurs talents.

Le christianisme de M. de Gebhardt est dur, et même puritain. A toutes les écoles artistiques il prend ce qu'elles ont de rude ; au naturalisme, ses brutalités ; aux primitifs flamands, les couleurs franches, les plis raides des draperies, les gestes et les postures gauches ; aux Hollandais, le clair obscur ; aux classiques, la composition solennelle. Chez les maîtres allemands de la Renaissance, portraitistes protestants des chefs protestants, dont les œuvres nous donnent comme la synthèse des idées de la Réforme, il trouve des visages pleins de foi et d'énergie qui nous feront mieux comprendre l'indifférence et la mollesse des visages d'aujourd'hui.

M. de Gebhardt nous peint le Christ impitoyable pour les riches. Voyez plutôt les fresques du monastère de Loccum, en Hanovre : Jésus chassant les vendeurs du temple ou repoussant les Pharisiens, qui accusent la femme adultère. Pour les faibles, M. de Gebhardt montre d'abord plus d'indulgence. Dans la *Fille de Jaïre*, le Sauveur se penche compatissant sur le lit où s'éveille l'enfant étonnée ; dans *l'Entrée à Jérusalem*, ses bras s'ouvrent à tous les misérables.

Mais l'âge assombrit la pensée de l'artiste. Les deux tableaux cités sont de 1863 et 1864. Dans la *Résurrection de Lazare*, de 1896, le Christ au visage sévère touche le front de la Madeleine en extase ; sa main gauche montre le ciel. Il semble dire : « Je n'ai pas rappelé Lazare à la vie pour qu'aucun de vous en ressente de la joie. Je savais que sa tâche n'était pas achevée, ni la vôtre. Combien d'efforts et de luttes ne dois-je pas exiger en retour de ce miracle !... »

M. de Uhde (1848) est plus connu en France ; on y admire

ses qualités techniques : la hardiesse de son dessin, sa connaissance du plein air, sa pâte fine et presque transparente, son habileté à rendre toutes les surprises de la lumière.

Le Christ que peint M. de Uhde se mêle aux pauvres, non seulement pour les encourager et les guérir, mais encore pour vivre leur vie, souffrir leurs souffrances, rêver leurs vagues espérances.

Voici d'abord : *Laissez venir à moi les petits enfants* (Leipzig). Une grande chambre éclairée par deux fenêtres. Le Christ, en longue tunique bleue et pieds nus, assis sur une chaise, de profil, les cheveux longs, la barbe courte taillée en pointe, le visage régulier, rêveur et doux. Un tout petit enfant réclame une caresse. Une fillette au regard naïf laisse sa main dans la main gauche du Sauveur, et la lumière se jouant sur la tête blonde en fait comme le centre du tableau. Tout autour, des enfants en vêtements grossiers, avec de lourds souliers; leurs poses naturelles, leurs visages souriants expriment la douceur et la confiance.

M. de Uhde obéit à la même inspiration dans : *Seigneur Jésus, sois notre hôte* (réduction au Luxembourg); *Noli me tangere*; *le Sermon sur la montagne*; *les Disciples d'Emmaüs*. Mais ses dernières œuvres ne représentent plus le Christ au milieu du peuple, elles confondent le Christ avec le peuple lui-même. Ne trouvons-nous pas dans l'Évangile : « Le bien que vous faites au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous le faites »?

Voici *la Fuite en Égypte*. — La nuit, une route couverte de neige. Un ouvrier soutient sa femme épuisée, qui porte son enfant dans ses bras; on les a chassés du village, dont nous apercevons dans le lointain les lumières.

Voilà le tryptique de *Noël*. — Une grange. A gauche, des paysans réveillés en sursaut; leur lanterne à la main, ils vont où la voix céleste les appelle. A droite, assis sur les pièces de la charpente, des anges en robe blanche : ce sont les âmes des enfants pauvres. Dans le milieu, une chambre sous les combles, la clarté vague de l'aube, un homme endormi contre une échelle; sur un grabat où se reflète la clarté tremblante d'une lanterne, une ouvrière, les mains jointes et l'air pensif, regarde son enfant qui dort (1888).

Enfin *la Cène* (qui a obtenu la médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1889). — Le soir. Une grande salle. Les hommes, les objets comme estompés dans une brume dorée. En face de la fenêtre, les apôtres autour d'une table; des robes grossières, de longs manteaux; tous à contre-jour et vus de face, de rudes têtes d'ouvriers allemands, qui expriment l'affection, la confiance naïve, la tristesse ou l'étonnement. Seul de profil, et seul en plein jour, le Christ regarde doucement Judas, qui, méfiant, s'est levé; le regard du maître semble dire : «Sa faute n'est pas sienne; l'ignorant ne comprend pas son crime. »

Et voilà bien l'idée que l'artiste paraît se faire du christianisme: la communion des humbles, des souffrants, des misérables dans la Cène de la résignation et de la pitié. S'ils pleurent, ils ne perdent pas l'espérance. La terre connaîtra le règne de Dieu, qui sera le règne de la souveraine justice et de l'universel amour.

VI

Aucune nation n'adopte aussi complètement que l'Allemagne le principe que l'individu doit se sacrifier à la société; dans son ensemble, le socialisme est un système allemand, et c'est en Allemagne qu'il compte le plus grand nombre de partisans. D'autre part, chez aucun peuple la philosophie n'a revendiqué plus hautement les droits de l'individu contre la société; Nietzsche condamne la pitié, la solidarité; il les nomme « les vertus des esclaves ».

L'une et l'autre doctrines sont représentées dans l'art. La première inspire beaucoup de peintres religieux et quelques peintres symbolistes, comme MM. Hans Thoma (1839) Steinhausen (1846) et Dettmann. Mais la plupart des symbolistes partagent les croyances que Nietzsche a développées dans *Ce que dit Zarathustra*.

Le maître du symbolisme est Böcklin, né à Bâle en 1827. De l'Allemand, il a le penchant à la rêverie et l'habitude des synthèses philosophiques ; du Suisse, le culte jaloux de la liberté, le goût du naturalisme. Rendre d'une manière con-

crète, souvent même trivialement concrète, les croyances du passé ou les spéculations de la pensée moderne, voilà le génie propre de Böcklin. Un long séjour en Italie a donné à ce génie le sens de l'harmonie qui lui manquait : dans les dernières œuvres du maître, les visions confuses, les scènes pénibles ou triviales, tout l'art du Nord a revêtu cette forme heureuse et belle que Nietzsche veut appeler « méditerranéenne ».

Dans l'œuvre de Böcklin nous trouvons tous les genres. Des portraits ; — les meilleurs peut-être, ceux qu'il a peints de lui-même, l'un imité de Holbein avec la Mort derrière lui.

Des allégories : *le Génie de la Nature* (fresque au Musée de Bâle), *la Mélancolie, le Drame, les Ages de la vie, l'Espérance, la Nuit, le Gardien du Secret ; le Silence dans le Bois :* une forêt, le bas des sapins aux troncs nus ; entre deux troncs, une éclaircie, quelque vague pays de rêve. Dans la forêt, une licorne à la tête hideuse, aux yeux de feu ; sur la licorne, une déesse aux grands yeux sans regard.

Des scènes religieuses. — Dans une cabane ouverte aux vents, un vieil ermite joue du violon devant une madone. Le regard d'enfant, les joues restées fraîches sous les longs cheveux blancs, prouvent que le vieillard n'a jamais connu la passion. Sur la muraille ruinée de la cellule, deux anges : un petit garçon aux cheveux blonds, à la bouche rieuse ; une fillette brune avec des yeux rêveurs. Debout, sur la pointe des pieds, un troisième ange plus espiègle regarde par une fente de la porte. Ces anges de Böcklin sont païens par leur santé, leur belle humeur, leur sourire inconscient, qui rappelle celui des Pans chers à l'artiste ; ils sembleraient humains, tant son génie leur donne l'expression de la vie, les montre enfants et même gamins. Et cependant leur pureté les fait chrétiens comme leur sympathie pour la douleur : nous retrouvons sur leur visage cette tendresse, cette naïveté, cette foi du charbonnier qui nous font chères les œuvres des Primitifs.

Böcklin a peint plusieurs *Pietà*. L'une rappellerait le Bellini de Berlin ; une autre, le Quentin Massys de Munich. La Galerie Nationale de Berlin en possède une célèbre. Un ciel orageux, une trouée lumineuse ; sur les nuages, des anges qui pleurent. Sombre dans la trouée lumineuse, celui du milieu se penche, sa main seule éclairée. Au milieu des

ténèbres, un tombeau blanc, le Christ blanc, que baigne la clarté ; et sur le cadavre une grande figure, cachée dans un manteau bleu, qui tragiquement l'étreint. C'est la Vierge invisible, le symbole de la douleur.

Pour rendre ses rêves, Böcklin imagine des paysages romantiques, comme le *Château en ruines* battu par les vagues, la *Villa sur le bord de la mer*, dans le rouge décor du couchant. Enfin *l'Ile des Morts* (1880) : sous le ciel pur de la nuit dans la clarté de la lune invisible, la mer, un rocher de la forme d'un croissant, où sont creusés des tombeaux. Entre les cornes du croissant, une allée de hauts cyprès ; au fond, sous la lueur blême, comme l'entrée de l'au-delà. Et voici que lentement un bateau s'approche. A l'arrière, une ombre rame d'un geste régulier, implacable comme le Destin. A l'avant, un fantôme blanc debout près d'un cercueil blanc. Et nous pensons à l'*Hymne au tombeau* de Zarathustra :

« Voilà l'île des tombeaux, l'île silencieuse. Ces tombeaux sont ceux de ma jeunesse. J'y porterai une couronne de vie toujours verte [1].

» Ainsi je pensai dans mon cœur et je traversai la mer.

» O vous, visions ; ô vous, apparitions de ma jeunesse ; regards de l'amour, moments divins, que tôt vous m'êtes morts ! Aujourd'hui, je pense à vous comme à mes morts... mais de vous, mes chers morts, un parfum s'élève, qui délivre le cœur et fait couler des larmes. Vraiment ce parfum émeut, affranchit le cœur du marin solitaire. »

Puis Böcklin a rêvé du monde jeune encore, où, comme le dit Victor Hugo, la terre était « molle du déluge ». Pour peindre ce monde, Böcklin prend aux montagnes de la Suisse leurs verdures, à ses torrents leurs tourbillons. L'Italie lui donnera la mer bleue, le ciel pur, les couchers de soleil, les rochers, les peupliers, les cyprès et même les ruines : comme le Poussin et Claude Lorrain, Böcklin ne peut s'imaginer l'Italie sans ruines. — Sur ces verdures, ces tourbillons, ces cyprès, ce ciel et cette mer bleus, il répand une aveuglante lumière, qui rappelle la *Légende des Siècles* :

Tant ces immenses jours avaient une aube immense.

1. « *Dahin will ich einen immer grünen Kranz des Lebens tragen.* »

Böcklin veut aussi une race de héros, qui soient, comme le veut Nietzsche, « des lions riants... par delà le bien et le mal ». Mais, peintre, Böcklin se représente tous les sentiments par des formes et des couleurs : le « surhomme » lui apparaît comme l'animal humain grisé de sa force. Pour le représenter avec ses vertus et ses vices, ses violences et ses joies, la réalité ne saurait suffire. Böcklin fait revivre les êtres mythiques de la Grèce. D'abord, les dieux ; et leur beauté les dit les enfants de ces pays où brille toujours le soleil. Puis les centaures, les pans, les sylvains, les naïades, les tritons ; ils nous rappellent le nord par leur brutalité, leurs faces rougeaudes, leurs corps gras, leur bonne humeur, comme aussi par leur front soucieux, leurs yeux songeurs, qui semblent chercher le brouillard par delà le ciel bleu.

Le monde conçu par Böcklin est prodigieux, mais il nous semble vrai. Sites fantastiques ou réels, lumière intense, dieux classiques, tritons à la face grossière, son génie a su fondre toutes les disparates. L'œuvre de Böcklin nous fait penser au plafond de la Sixtine ; on pourrait appeler Böcklin un autre Michel-Ange, lui aussi créateur de Titans, mais de Titans gais, charnels et brutaux.

Voici quelques scènes du monde rêvé par Böcklin.

Printemps d'Amour. — Une source, que guette un pâtre : en haut d'un rocher couvert de mousse et comme enveloppé de branches fleuries, des amours dansent, d'autres font de la musique...

Encore *le Printemps.* — Au pied d'une colline, la nymphe penche l'urne de la fontaine ; dans le ciel, la ronde des amours. Des faunes : gros et joufflu, le plus vieux s'ébat dans l'herbe ; le plus jeune, se hausse pour boire sur ses pattes de chevreau grandissant plus épaisses que ses cuisses poilues.... Böcklin excelle à peindre les faunes. Sur une roche nous en surprenons deux à regarder Diane endormie ; à la vue des belles jambes nues, l'un, d'âge mûr, trahit sa surprise ahurie, l'autre, un vieillard, sa hideuse lubricité. Dans ce bois, une femme nue chevauche un Ægipan, qu'elle pique de son bâton.

Les maîtres du monde de Böcklin sont les centaures. Penché sur l'eau, celui-ci regarde jouer des poissons. Cet autre

se fait mettre un fer en causant avec des villageois. Un troisième apprend à sa compagne comment l'on franchit d'un bond les précipices. Mais la violence des centaures cause leur perte; nous assistons à leur lutte prodigieuse. Deux s'étreignent, tandis qu'un troisième, cabré, soulève un rocher pour les en écraser. A droite, deux autres centaures renversés. Dans un fouillis de jambes qui ruent, de bras qui se débattent, deux têtes hideuses : un vieux râlant; un jeune, qui mord à pleine bouche le bras du vieux étouffé.

Dans ce monde naissant, la mer couvre les deux tiers du globe, la mer nourricière, qui baigne toutes choses d'azur et de clarté. Sur ses bords, des rochers couverts d'algues polychromes, de grands arbres. Ici deux sylvains pêchent : un vieillard, appuyé sur une perche, regarde d'un air narquois son compagnon, jeune et fou, qui a pris une nymphe dans son filet. Sous le poids trop lourd, le bâton casse, et le poisson-femme, aux grands yeux effrayés, va retomber dans l'eau.

Plus loin, des écueils : les lames écument et rejaillissent en poussière de prismes; des dieux marins, des enfants-poissons se poursuivent, se culbutent, se narguent sous les cascades ou dans les tourbillons.

Un récif vert de mousse; un triton assis sonne de la conque; couchée sur le dos, une néréide tient par le cou un gigantesque serpent de mer.

Dans le jeu des vagues. — Entre les vagues bleues aux plis moirés, des gouffres d'argent. Une nymphe plonge la tête en avant; un centaure marin galope bruyamment; cynique et rieur, un dieu au visage rouge, à la barbe blanche, aux yeux brûlés de luxure, entraîne une pâle nymphe épouvantée. Entre eux, la tête d'un monstre chauve avec cinq arêtes pour cheveux; enfoncé dans l'eau jusqu'au menton, il étouffe, les joues congestionnées, ses yeux ronds presque tombés des orbites.

Le calme. — Une mer d'argent sans une ride, où tout se reflète avec de grandes ombres noires, comme sur un miroir de métal. Là-bas quatre têtes surnagent, lubriques et grotesques. Ici, trois nymphes au corps blanc, dont les cuisses, recouvertes d'écailles polychromes, se terminent en queue de poisson; elles taquinent un vieux triton, qui joue sur

une lyre faite du mât et des cordages de quelque vaisseau échoué.

Sur un rocher, une femme-poisson s'éveille au milieu de ses mouettes au collier noir. Elle découvre le hideux fantôme des abîmes, poisson hors de l'eau, dans l'eau cadavre gonflé aux bras faits d'algues traînantes; démesurément ouverts, les yeux du monstre révèlent l'étonnement de qui a vu les prodiges du fond de la mer.

Cependant l'on aperçoit au loin le corps géant de Prométhée allongé sur le Caucase, tandis que de l'écume des ondes s'élève Vénus Anadyomène.



L'homme ne peut longtemps se séparer du monde, vivre de la vie égoïste du rêve; le fait-il, cette « cloche engloutie », que chante Hauptmann, le rappelle bientôt à la vie réelle, au sentiment de sa misère, au devoir et à l'amour. C'est surtout cette lutte de l'individualisme et de l'esprit social, que peignent les autres symbolistes : M. Franz Stück (1863), le plus vigoureux coloriste de l'Allemagne; MM. Exter (1863), Greiner (1869), Herterich, Slevogt et Sacha Schneider.

Nous trouvons surtout le pessimisme dans l'œuvre de M. Max Klinger (1857), le plus puissant et le plus original des symbolistes allemands. Comme peintre, il a produit de belles œuvres d'un réalisme brutal, d'un dessin heurté; volontairement, il rend sa composition sèche, presque maladroite, et sa couleur déplaisante. Malgré de grandes qualités, le *Jugement de Pâris* (exposé au Champ-de-Mars) et le *Crucifiement* n'ont pas reçu un accueil favorable. Mais les Allemands ont beaucoup loué le dernier tableau de M. Klinger. Suivi des Vertus nouvelles, le Christ s'avance dans l'Olympe au milieu des dieux consternés. Seule, Psyché se jette aux pieds du Maître ; devenue la Madeleine, elle trouve enfin le véritable amour, qu'Éros furieux n'a pu lui apprendre.

Les gravures et les dessins de M. Klinger l'ont fait comparer à Durer et à Rembrandt. Ce furent d'abord des dessins pour la vie du Christ, les illustrations d'Anacréon et la suite d'eaux-fortes qu'il intitule : *Un gant trouvé*. Le gant d'une

jolie femme ramassé au patinage, conservé jalousement, devenu l'objet de rêves étranges, terribles parfois et parfois comiques : tantôt multiplié comme les sujets des affiches américaines, tantôt gigantesque, le symbole du Destin. Ici, l'Océan, et, sur la conque de Vénus, le gant, qui conduit un attelage de chevaux marins ; là, près de la mer, un autel, et le gant adoré par les vagues qui portent une écume de roses.

Admirateur de Böcklin, Max Klinger se plaît à graver des paysages fantastiques, des centaures et des nymphes. Dans son illustration des *Lieder* de Brahms, il raconte la lutte des Titans contre les dieux, l'audace, le châtiment et la délivrance de Prométhée. Mais deux suites d'eaux-fortes ont surtout fait connaître l'imagination de l'artiste et l'esprit du penseur : ce sont *l'Amour* et *la Mort*. — Voici *l'Amour*.

A Böcklin (dédicace). — La mer houleuse, une montagne. Assise au milieu des Sirènes, Vénus apprend à Cupidon comment il doit bander son arc.

En Voiture. — Le printemps, des roses, des marronniers en fleurs. L'arrière d'une victoria : sur la banquette, une femme songe en regardant une rose. Un jeune homme l'aperçoit.

A la Porte. — La grille d'un parc. Sur le seuil, la dame tend sa main au jeune homme, qui porte cette main à ses lèvres.

Le Baiser. — C'est la nuit ; dans la pénombre, une haute terrasse, un grand arbre appuyé contre la muraille. Au bas, la rivière, un bateau. L'amant, à cheval sur le parapet, étreint passionnément sa maîtresse.

La Nuit. — Une chambre. Dans le cadre de la baie ouverte, un décor fantastique, au clair de lune : des arbres du nord, une rivière, des arcades, un fond de paysage d'Italie. Devant la fenêtre, un lit ; les amants enlacés, plutôt semblables à des morts ; et l'on pense aux vers de Wagner :

« Douce, éternelle nuit de l'amour, s'éveiller de toi, quelle angoisse ! Puisse la douce mort, cette mort ardemment désirée qu'est l'amour, nous délivrer de l'angoisse... nous affranchir à jamais de la nécessité du réveil. »

Suivent deux songes : l'Amour maudit, — *Adam et Ève à genoux devant la Mort et le Péché ;* — l'Amour racheté : — enlacés comme Francesco et Paola, les amants s'envolent dans le ciel sombre, loin au-dessus des mondes oubliés ; un ange de

lumière leur tend un miroir où brille leur image transfigurée.

Le Réveil. — Une chambre obscure; par la fenêtre ouverte, on voit le soleil se lever derrière les montagnes. Assise au bord de son lit, la femme au visage dur regarde une image de l'Amour impitoyable, qui tient une barre dans ses mains.

La Honte. — Une route, qui descend; par-dessus le parapet, des têtes de rieurs. En bas, sur le mur de soutènement, en plein soleil, l'ombre d'une femme, et cette femme baisse la tête pour ne pas voir son ombre. A côté, une mégère hideuse et gigantesque, la Honte.

La Mort (*Fin de l'Amour*). — Sur un lit, l'amante, qui vient de mourir. L'amant en larmes tient la tête du cadavre. Au pied du lit, un homme, le visage couvert de son manteau; il a pris le nouveau-né, lui montre l'horizon noir de l'avenir.

L'œuvre de M. Klinger, *la Mort*, comprend vingt-quatre planches, divisées en deux séries. Dans la première, l'auteur traite ce qu'il appelle les petits plaisirs de Madame la Mort. La seconde offre comme une synthèse des maux de l'humanité.

En voici les dernières planches :

La Misère. — Un ciel brumeux, les ombres d'une armée en marche. Devant une colonne ruinée, des cyprès battus par le vent, les forçats du travail, le cou engagé dans le carcan : — un vieillard, une femme, qui allaite son enfant; un jeune homme au regard faux, au sourire amer. Derrière eux, des rangées de têtes souffrantes. Les forçats prennent leur repas et le garde-chiourme lève sur eux son fouet.

La Mère et l'Enfant. — Un bois de cyprès, symbole de la mort. Sous les arbres, la mer que blanchit l'aube; rien ne finit que pour recommencer : comme disent les Indiens, « le Grand Tout ne fait que changer de vêtements ». Au premier plan, une chapelle de la Renaissance italienne; un sarcophage sombre; entre les supports, l'herbe en pleine lumière; sur le sarcophage, la mère étendue morte, froide et déjà raide. Assis sur la poitrine de sa mère, l'orphelin à la tête trop forte regarde, les yeux grands ouverts.

Et pourtant! Und doch!. — Sur le fond sombre de la campagne, un homme qui lève les bras vers le ciel aux nuages mystérieux.

A la Beauté. — Dans une clairière, que bordent de grands arbres, penchés par le vent, l'homme à genoux devant l'océan d'où s'élève le matin... Il existe quelque chose pourtant qui n'est pas le crime, la douleur et la mort !

***

Tous les maîtres de l'Allemagne nous disent donc l'anxiété, l'ironie, le songe, ce mal de vivre que les romantiques avaient connu et que l'on croyait pour jamais guéri. Dans leurs œuvres nous sentons l'angoisse d'un peuple qui n'a pu atteindre à l'idéal rêvé. Et nous devons alors nous poser une question. Cet idéal, le bien-être sans cesse accru, le souci des intérêts quotidiens, suffiront-ils à le faire oublier? Alors l'Allemagne ne serait plus l'Allemagne. D'autre part, si le progrès matériel est impuissant à calmer les révoltes des penseurs et des mystiques, l'Allemagne doit redouter une révolution, dont nul ne saurait prévoir les conséquences. Mais peut-être les Allemands réussiront-ils à concilier leurs rêves d'autrefois avec leurs besoins d'aujourd'hui, leur génie national avec les exigences de la civilisation moderne.

Ils en ont l'espoir. Depuis Schiller et Gœthe, l'Allemagne a produit peu de grands poètes. Mais jamais, depuis la Renaissance, son art ne fut aussi prospère qu'aujourd'hui. Et son art voudrait réconcilier le songe avec la réalité. Pour conclure son livre sur la *Peinture au* XIX*e siècle*, M. Muther reproduit la planche que M. Klinger a gravée en l'honneur de Menzel. Des lames se brisant contre les rochers, des ondines grisées par la senteur des flots. A gauche, une végétation fantastique de plantes marines qui fleurissent en masques hideux : les uns hurlants et farouches, les autres sarcastiques ou grotesques. Contre un écueil, trois Titans, qui représentent l'art tiré de soi *(die Kunst aus Eigenem)* — les monstres du symbolisme. — Ils défiaient les cieux. Mais des cieux deux bras gigantesques s'abaissent, les bras du Destin ; sur les épaules des Titans ils placent le rocher du naturalisme, et le rocher porte cette inscription : Menzel.

LA MAZELIÈRE

CECIL RHODES[1]

A la fin de 1890, Cecil Rhodes, premier ministre de la colonie du Cap, directeur de la Chartered, président de la société De Beers, était le personnage le plus important de l'Afrique australe. Il semblait que sa volonté dût ne rencontrer aucun obstacle, et que la Fédération sud-africaine fût bien près d'être réalisée, lorsqu'il entra en contact avec le vieux président de la République du Transvaal, Paul Krüger.

La vie de Krüger, c'est la vie même de la République du Transvaal. A peine âgé de dix ans, il fut du grand exode en 1836; dans toutes les guerres contre les indigènes, il combattit. Après l'annexion du Transvaal par l'Angleterre en 1877, il fut un des plus ardents à organiser la lutte pour l'indépendance; il était du triumvirat qui gouverna pendant cette période. La paix rétablie, il fut nommé président de la République. Sa popularité grandit encore lorsqu'il eut obtenu de l'Angleterre la convention de 1884, qui rendit à la République son indépendance.

Krüger était nécessairement opposé à l'idée d'une Fédération des États et colonies de l'Afrique du Sud, sous la protection de la Grande-Bretagne. Il voulait ouvrir au Transvaal

1 Voir la *Revue* du 1er mars.



un chemin jusqu'à la mer, afin d'échapper à l'étreinte où l'enserraient plus étroitement chaque jour les colonies anglaises. Il espérait, sans doute, faire de la République le noyau autour duquel se grouperaient un jour les éléments hollandais de l'Afrique du Sud, pour constituer une Afrique australe unie sous un drapeau Afrikander.

L'arrivée de Rhodes au pouvoir dans la colonie du Cap éveilla la défiance de Krüger. Le Président n'ignorait pas les vues politiques du nouveau Premier, et il savait que l'expansion du Transvaal n'avait pas d'adversaire plus résolu que lui. Il en avait eu la preuve peu de temps auparavant.

L'occupation du Mashonaland par la Chartered avait provoqué des protestations de la part du Transvaal. La République prétendait posséder des droits sur ces territoires, en vertu de traités conclus avec des chefs indigènes. Une négociation s'engagea : le haut commissaire de la colonie du Cap et le président eurent une entrevue, en mars 1890, à Pont-de-Blignault. Sans titre officiel, Rhodes y assistait; c'est lui qui inspira les propositions faites par le haut commissaire.

Krüger demandait pour le Transvaal, en compensation de l'abandon de ses droits sur le Mashonaland, la faculté d'annexer le Swaziland; cette annexion aurait rapproché de la mer les frontières du Transvaal. Le haut commissaire ne voulut admettre que l'établissement d'un gouvernement à deux sur cette région. Pour donner quelque satisfaction au Transvaal, l'Angleterre l'autorisait à construire une ligne de chemin de fer qui, traversant le Swaziland, aboutirait dans l'Amatongaland à Kosi-bay; mais elle interdisait au Transvaal d'acquérir aucun droit de souveraineté sur les territoires où passerait cette ligne. et elle exigeait qu'en cas de conflit entre la République et une puissance étrangère au sujet du port que la République pourrait établir à Kosi-bay, les négociations diplomatiques fussent dirigées par l'Angleterre. Enfin, et ici se voyait plus nettement encore l'intervention de Rhodes, au cas où le Transvaal userait de ces droits, il devrait immédiatement adhérer à l'union douanière partielle, pompeusement appelée « Union Sud-Africaine », qui avait été conclue en 1888, entre la colonie du Cap et l'État d'Orange.

Krüger répugnait à subir ces exigences; il ne s'y résigna

qu'après l'intervention de M. Hofmeyr, qui lui fut envoyé comme délégué par le haut-commissaire, sur les conseils de Rhodes[1]. C'était le premier avantage que celui-ci retirait de son alliance avec l'Afrikander Bond.

Pensant avoir assuré l'adhésion prochaine du Transvaal à l'union douanière sud-africaine, Rhodes tourna son attention vers la question des chemins de fer.

Aucune voie ferrée ne mettait encore en communication le Cap et les champs d'or du Randt. Rhodes voulait obtenir du Transvaal l'autorisation de pousser jusqu'aux mines la ligne du Cap. Mais Krüger, pour ne pas se trouver à la merci des colonies anglaises, avait résolu de ne laisser leurs lignes arriver au Transvaal qu'après l'achèvement de la voie ferrée qui devait relier Johannesburg et Prétoria à Lourenço-Marquez. Par là, il aurait voie libre vers la mer. Au mois de mars 1889, l'État Libre d'Orange avait consenti, par le traité de Potchefstrom, à prêter son concours à cette politique. Il s'était engagé à ne pas autoriser la construction de chemins de fer sur la partie de son territoire située au nord de Blœmfontein, sans avoir consulté auparavant la République sud-africaine.

Usant de la latitude qu'il s'était réservée, l'État Libre autorisa, en juin 1889, la colonie du Cap à prolonger sa ligne jusqu'à Blœmfontein. Six mois après, la ligne était achevée, et l'État Libre en autorisait la prolongation jusqu'au Vaal, mais sous réserve du consentement de la République sud-africaine. Rhodes était d'autant plus pressé d'en finir que la colonie de Natal s'était hâtée de pousser jusqu'à la frontière du Transvaal la ligne de Durban à Ladysmith.

Les négociations entre le Cap et le Transvaal aboutirent à la fin de 1891. Rhodes dépêcha à Prétoria son ministre des travaux publics, sir James Sivewright, ami intime de M. Hofmeyr et très estimé du Président. Celui-ci accorda, à la demande de l'État Libre et de l'Afrikander Bond, l'autorisation demandée. En compensation, la colonie du Cap s'engageait à avancer à la Compagnie néerlandaise, qui avait le monopole de la construction et de l'exploitation des chemins de fer au Transvaal, la somme nécessaire pour construire la ligne de

1. La convention fut signée le 2 août 1890.

Prétoria à la frontière du Vaal. Le Président, de son côté, promettait qu'au cas où d'autres lignes atteindraient Johannesburg, les droits perçus sur ces lignes seraient les mêmes que ceux que percevait la ligne de Johannesburg au Vaal [1]. Cette condition était importante pour la colonie du Cap, étant donnée la concurrence que l'achèvement prévu des lignes du Natal et de Lourenço-Marquez devait lui créer.

Cependant, à la grande déception de Rhodes, le Transvaal n'avait pas usé du droit que lui donnait la convention de 1890, de construire un chemin de fer de Prétoria à Kosi-bay. Il avait ainsi échappé à l'obligation d'entrer dans l'union douanière.

A l'expiration de cette convention, qui avait été conclue pour trois ans, le Transvaal demanda de nouveau l'annexion du Swaziland. Le haut commissaire, inspiré par Rhodes, aurait consenti cette annexion et accordé le droit de construire une voie ferrée jusqu'à Kosi-bay, si le Transvaal avait voulu entrer dans l'union douanière et conclure un accord général pour les chemins de fer. Krüger s'y refusa obstinément. De guerre lasse, un nouvel arrangement fut conclu qui n'accordait au Transvaal que le protectorat sur le Swaziland, et laissait de côté les autres questions [2].

Rhodes était joué. Sa défaite lui était d'autant plus sensible que Krüger accordait à la colonie de Natal, au début de 1894, l'autorisation qu'il lui avait si longtemps refusée de prolonger jusqu'à Johannesburg la voie ferrée venant de Durban. La construction de la ligne de Lourenço-Marquez-Prétoria s'éternisant, Krüger trouvait bon de susciter une rivale à celle du Cap.

Rhodes essaya de nouveau de négocier une entente avec le Transvaal pour l'exploitation des chemins de fer. Vers la fin de 1894, M. Laing, qui avait succédé à sir James Sivewright comme ministre des travaux publics, se rendait à

1. Cette promesse ne fut cependant pas insérée dans l'arrangement. Voir déposition de M. W. P. Schreiner au Comité d'enquête sur le raid, à Londres; *Livre bleu*, 311, p. 256, question 4.496.

2. Un agrément provisoire réglant cette question du Swaziland fut signé le 8 novembre 1893. Il a été remplacé ensuite par la convention définitive du 10 décembre 1894, qui n'y apporta aucun changement.

Prétoria. Rhodes faisait proposer au président de substituer à la concurrence désavantageuse pour tous, qu'allaient bientôt se faire les trois lignes, un arrangement général concernant le trafic du Randt. Des recettes totales de ce trafic, 50 p. 100 devaient être alloués à la colonie du Cap, tandis que les deux autres lignes se partageraient l'autre moitié. Krüger refusa d'accéder à cette proposition léonine.

Peu de temps après cette tentative infructueuse, Rhodes avait une entrevue personnelle avec le Président à Prétoria. Il venait demander à Krüger s'il voulait enfin marcher d'accord avec lui et abandonner sa politique d'isolement. Offrait-il quelque compensation en échange, et quoi? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, Krüger fit ses conditions : il modifierait sa politique, si l'Angleterre laissait le Transvaal annexer le Swaziland, et lui permettait l'accès à la mer par un territoire sur lequel la République exercerait la pleine souveraineté. Rhodes ne voulait pas relâcher l'étreinte où il était parvenu à enserrer le Transvaal. L'entrevue finit, dit-on, au milieu d'une explosion de colère réciproque, et Rhodes partit, déclarant qu'il n'y avait plus le moindre espoir d'arriver à une entente avec cet entêté de Krüger.



Krüger avait soixante-dix ans, et l'on pouvait croire que, lui mort, la résistance cesserait, mais Rhodes ne sut pas attendre. Il était pressé par des raisons financières. Les revenus de la colonie du Cap proviennent principalement des recettes des voies ferrées exploitées par la colonie elle-même, et des droits de douane. Jusqu'en 1894, elle avait presque monopolisé l'important mouvement commercial du Randt et elle avait vu se développer rapidement ses ressources. L'entêtement de Krüger menaçait cette prospérité. Rhodes résolut de le contraindre à la retraite. L'entreprise paraissait difficile de renverser un homme si populaire. Mais le développement des mines avait créé au gouvernement du Transvaal des difficultés inattendues. De ces difficultés, Rhodes allait se servir pour réaliser son dessein.

La découverte des mines avait été pour les Boers un véri-

table malheur. Ils virent leur pays subitement envahi par des étrangers de toutes nationalités qui venaient arracher à la terre l'or pour lequel ils avaient eux-mêmes un si profond dédain. En peu de temps, le Randt se trouva couvert d'usines, et le bruit des pilons rompit de son vacarme le tranquille silence du Veldt. Les propriétaires des fermes situées dans cette région vendirent un prix minime, parfois dérisoire, leurs riches propriétés aux acquéreurs étrangers. Ils attelèrent leurs bœufs au lourd chariot pareil à celui qui avait amené leurs pères du Cap sur les rives du Vaal, et ils s'acheminèrent vers le nord, à la recherche de territoires où ils pussent vivre en paix leur vie patriarcale. Mais le peuple entier ne put se déplacer et les inextricables difficultés commencèrent.

Presque du jour au lendemain, une population pastorale, depuis plus d'un siècle isolée de la civilisation contemporaine, se vit obligée de faire des lois pour une population industrielle, contre laquelle elle avait une répugnance instinctive.

Dans le premier élan qui suivit la découverte, les étrangers, les *Uitlanders*, occupés à rechercher les gisements de minerai et à commencer l'exploitation, n'avaient prêté que peu d'attention aux défectuosités de la loi transvaalienne, mais lorsque leur nombre s'accrut, lorsque, surtout, on eut reconnu la possibilité de travailler les mines à une profondeur où l'on croyait d'abord ne pouvoir atteindre, ils demandèrent qu'on supprimât les entraves qui gênaient leur industrie.

Leurs principaux griefs étaient : le taux élevé des droits perçus à l'importation sur l'outillage industriel et sur les articles d'alimentation ; l'exagération des tarifs de la Compagnie néerlandaise des chemins de fer du Transvaal ; et l'existence d'un monopole de la dynamite qui faisait payer aux mines leurs explosifs un prix exagéré. Les sociétés minières réclamaient aussi une réglementation sévère de la vente de l'alcool aux indigènes, que l'abus de la boisson rendait souvent incapables de remplir leur contrat d'engagement. La « Chambre des mines » fut créée, dès 1889, pour défendre les intérêts de l'industrie minière. En 1892, une autre association était fondée : la *Transvaal National Union*. La première représentait les capitalistes, la seconde les classes moyennes.

L'Union nationale réclama principalement la constitution

pour Johannesburg d'une municipalité où les étrangers auraient la prépondérance, et l'abaissement des droits d'entrée sur les articles d'alimentation. Parmi ses chefs se trouvaient des avocats venus de la colonie du Cap. Ceux-ci, naturellement, voulurent jouer un rôle politique au Transvaal, et ce furent eux qui produisirent la revendication de droits politiques pour les étrangers. Ils protestaient contre la pratique du président Krüger de recruter en Hollande ses principaux fonctionnaires, et ils demandaient une réforme libérale des lois de naturalisation pour permettre aux uitlanders de prendre part au gouvernement. La possession de droits électoraux n'intéressait d'ailleurs que les Afrikanders, parce que ceux-ci pouvaient avoir l'idée de s'établir définitivement au Transvaal. Quant aux autres étrangers, ils ne s'en souciaient guère.

Rhodes était au courant de ces griefs et de ces plaintes. Il avait des intérêts particuliers au Transvaal; il avait été un des premiers à fonder, avec son ami Beit, une société minière, la *Goldfields of South Africa C°*, qui fut bientôt parmi les plus importantes. Lors de son voyage à Pretoria, en 1894, il constata l'extrême mécontentement auquel étaient arrivés les uitlanders. Il entendit parler de la possibilité d'une révolution, surtout par le directeur de la compagnie des Goldfields, M. John Hays Hammond.



Au mois de décembre 1894, peu de temps après son entrevue avec Krüger, Rhodes se rendait à Londres.

Le haut-commissaire du Cap, sir Henry Loch, était arrivé au terme de ses fonctions; Rhodes allait demander au gouvernement métropolitain de donner pour successeur à sir Henry, sir Hercules Robinson. Les plus fortes objections vinrent de sir Hercules lui-même. Ce vieillard de soixante-dix ans, qui avait passé plus de trente ans de sa vie hors de la métropole, n'aspirait plus qu'au repos. Il céda cependant aux sollicitations de son fougueux ami et accepta de reprendre les fonctions de haut commissaire, qu'il avait déjà remplies de 1881 à 1889.

Rhodes avait la conviction qu'une révolution éclaterait un

jour ou l'autre à Johannesburg. Il se disait qu'à ce moment l'occasion serait bonne pour l'Angleterre d'intervenir, et, sous le prétexte de protéger ses nationaux, d'imposer aux Boers ses volontés; mais il faudrait user des plus grandes précautions pour ne pas inquiéter le sentiment patriotique qui unit dans toute l'Afrique australe les Afrikanders. Il croyait que personne n'était plus capable que sir Hercules de remplir ce rôle de conciliateur. L'ancien haut-commissaire était aimé et estimé des Afrikanders ; ils n'avaient pas oublié qu'en 1881 et en 1884, il s'était montré favorable au Transvaal. En cas de troubles, sa présence à Capetown serait donc d'un grand secours[1].

Rhodes pensa aussi sans doute que l'indolence naturelle à un homme de cet âge lui serait commode.

A la fin de février, Rhodes qui, pendant son court séjour en Angleterre, avait été fait membre du conseil privé, était de retour au Cap. Les événements allaient se précipiter.

Depuis quelque temps, l'influence allemande grandissait au Transvaal; habilement, le président Krüger intéressait l'Allemagne à la prospérité de son pays. Il comptait sur l'intérêt qu'avait l'Allemagne au maintien de l'indépendance transvaalienne, cet obstacle solide à la domination anglaise dans l'Afrique australe. Peut-être même espérait-il que l'Allemagne l'aiderait à faire effacer de la convention de 1884 les dernières entraves mises à l'indépendance absolue du Transvaal. Krüger révéla sa pensée dans un discours qu'il prononça au club allemand de Prétoria, le 28 janvier 1895, à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur. « Lorsque nous signâmes la convention avec le gouvernement anglais, — dit-il, — je regardais cette république comme un jeune enfant, et un jeune enfant ne peut porter que des vêtements qui conviennent à sa taille. Les vêtements d'un enfant ne peuvent avoir les dimensions de ceux d'un homme fait. Mais à mesure que l'enfant se développe, il lui faut des vêtements plus grands; — les vieux, devenus trop étroits, éclatent. C'est notre position aujourd'hui. Nous sommes des adolescents, et,

1. Voir la conversation de W. T. Stead avec Cecil Rhodes, publiée dans la *Westminster Gazette* du 3 janvier 1895, et reproduite dans la *Review of Reviews* du 1er février 1896.

bien que nous soyons jeunes, nous savons que, si une nation tentait de nous faire reculer, une autre nation s'y opposerait. »

Ce discours énigmatique émut le gouvernement de la Reine qui demanda des explications à l'Allemagne. Le cabinet de Berlin répondit qu'il ne désirait que le maintien du *statu quo* : il était opposé à toute idée « d'union douanière, d'amalgamation ou de fédération des États sud-africains...., qui serait, au point de vue politique, un véritable protectorat, et aurait pour résultat, au point de vue économique, l'établissement d'un monopole commercial en faveur de la colonie du Cap, et l'exclusion du commerce allemand. »

Cette réponse décida vraisemblablement Rhodes à intervenir dans les affaires du Transvaal pour tenter de renverser Krüger, avant que celui-ci eût lié partie avec l'Allemagne.



A l'instigation de Rhodes, une campagne de presse fut commencée dans toute l'Afrique australe contre le gouvernement du Transvaal et sa politique rétrograde. En même temps, il cherchait à savoir s'il pouvait attendre une aide des capitalistes du Randt. Ceux-ci ne paraissent pas avoir recherché l'appui de Rhodes : il semble, au contraire, qu'ils aient redouté pendant longtemps son intervention, dans la crainte, sans doute, de ne pouvoir mener à leur gré ce puissant allié. La plupart des capitalistes, d'ailleurs, pensaient que mieux valait s'efforcer de traiter avec le gouvernement du Transvaal, l'issue d'une rébellion armée étant douteuse. Pourtant, leur confiance dans cette manière de procéder allait diminuant. Ils avaient espéré un moment la formation au Transvaal d'un parti progressiste qui aurait mieux compris les nécessités de l'industrie minière. Ils avaient même fait entrer au *Raad* — le Parlement transvaalien — un certain nombre de députés, qu'ils croyaient devoir être à leur dévotion. Mais ces députés, une fois élus, oubliaient les présents qu'ils avaient reçus et leurs promesses.

Les capitalistes s'habituèrent ainsi peu à peu à l'idée de recourir à la force. Rhodes leur fit offrir son appui par son ami Beit,

au mois de juin 1895. Il promettait d'avancer l'argent nécessaire pour organiser la révolution, de procurer des armes à la population de Johannesburg, et de faire stationner sur la frontière du Transvaal les troupes de la Chartered, qui pourraient ainsi aider le mouvement au moment opportun.

L'exécution de cette dernière partie du plan exigeait des négociations avec les autorités métropolitaines. La limite méridionale des territoires soumis à la Chartered s'arrêtait encore au fleuve Limpopo. Or, Fort-Tuli, le point le plus rapproché où l'on pût rassembler les troupes, était trop éloigné de Johannesburg pour leur permettre d'agir efficacement. Rhodes jugea donc le moment venu de réclamer la cession à la Chartered du protectorat du Bechuanaland, auquel sa charte lui donnait droit. Cette cession étendrait jusqu'à la Molopo les territoires de la Compagnie et permettrait d'exécuter le plan convenu. Il fit donc demander cette cession par le haut commissaire, en même temps que l'annexion à la colonie du Cap du Bechuanaland britannique, demeuré colonie de la couronne. Sur la proposition de Rhodes, le Parlement du Cap avait voté, le 6 juin, une résolution en faveur de cette annexion.

A la fin de juin, une crise ministérielle éclatait en Angleterre; le ministère libéral était renversé. Lord Salisbury reprenait le pouvoir, et M. Chamberlain devenait secrétaire colonial. Le nouveau secrétaire colonial accorderait-il la cession demandée? Rhodes dépêcha à Londres, dans les premiers jours de juillet, M. Rutherfoord Harris, qui était son secrétaire particulier, en même temps que secrétaire de la Chartered au Cap; il l'avait mis dans la confidence de ses projets en lui donnant toute liberté pour en assurer la réussite.

La lumière n'a pas encore été faite complètement sur les rapports qu'eut à cette époque R. Harris avec les fonctionnaires du ministère des colonies et le secrétaire colonial lui-même. Les a-t-il mis entièrement au courant des projets de Rhodes à l'égard du Transvaal? C'est vraisemblable, mais ce n'était même pas nécessaire. Il suffisait de parler à demi-mot pour être compris. Après quelques pourparlers, la cession du protectorat du Bechuanaland à la Chartered fut décidée.

Pendant que Harris négociait à Londres, on continuait dans l'Afrique du Sud les préparatifs de la révolution. A Johannesburg, la plupart des directeurs des grandes sociétés minières se décidaient à y prendre part, et ils apportaient leur appui à l'Union nationale. Dans le courant d'octobre, quand la question du transfert du Protectorat fut à peu près réglée, Rhodes eut à Capetown une entrevue avec MM. Charles Leonard et Lionel Phillips, les deux principaux chefs du parti révolutionnaire à Johannesburg. On arrêta les grandes lignes de l'entreprise, et on s'entendit sur le manifeste qui devait être publié au nom de l'Union nationale pour fixer l'opinion sur les motifs et le but du soulèvement.

On discuta aussi les mesures à prendre après la révolution, dont personne ne mettait en doute le succès. Rhodes déclara qu'il ne demandait formellement que l'établissement du libre-échange pour les produits de l'Afrique du Sud. La suppression de l'indépendance du Transvaal ne lui était pas nécessaire. Après la victoire, on ferait un plébiscite sur la forme du nouveau gouvernement. Dans ce plébiscite, l'élément anglais aurait nécessairement la majorité. Deux solutions, suivant Rhodes, pouvaient seules se présenter : ou le plébiscite déciderait l'union politique du Transvaal avec le reste de l'Afrique, transformant la République en une colonie autonome comme le Cap, et alors le drapeau anglais flotterait désormais seul du Cap au Zambèze, car l'État d'Orange n'aurait pu rester isolé ; ou le plébiscite, en conservant la forme du gouvernement, ordonnerait l'entrée du Transvaal dans une union fédérale, qui se trouverait naturellement placée sous l'*Union Jacks*, l'Angleterre ayant la majorité parmi les États fédérés.

*
* *

Il ne restait plus qu'à fixer la date du soulèvement, quand un incident imprévu faillit amener la guerre entre la Grande-Bretagne et le Transvaal.

La voie ferrée de Lourenço-Marquez à Prétoria avait été livrée à l'exploitation au printemps de 1895. Dès ce moment,

Krüger s'efforça d'attirer sur cette ligne le trafic qui s'effectuait jusqu'alors par celles du Cap et de Natal. La Compagnie néerlandaise fut autorisée à adopter un tarif différentiel en faveur des marchandises envoyées par Lourenço-Marquez ; de la sorte, le court trajet du Vaal à Johannesburg coûtait plus que le long trajet entre cette ville et Komati-Port, la station frontière sur la ligne de Delagoa. Pour ne pas subir les tarifs exagérés de la Compagnie néerlandaise, la Compagnie des chemins de fer du Cap fit décharger les marchandises à la frontière de l'État d'Orange et les envoya jusqu'au Randt dans des chariots traînés par des bœufs. Alors Krüger publia une déclaration annonçant la fermeture, à partir du 1[er] octobre, des gués du Vaal à tous les produits venant d'outre-mer. Cette nouvelle fut très mal accueillie, comme bien on pense, par la colonie du Cap, menacée de perdre la plus grosse partie des ressources qu'elle retirait de son trafic avec le Randt.

Après avoir tenté vainement de faire revenir Krüger sur sa décision, Rhodes demanda à l'Angleterre d'intervenir en vertu des droits que lui donnait la convention de 1884, violée, disait-il, par cette mesure. Le secrétaire colonial se rangea à cette opinion, mais, avant d'agir, il demanda au gouvernement du Cap de s'engager à contribuer pour moitié aux dépenses qu'entraînerait une action militaire, s'il fallait avoir recours à ce moyen pour contraindre le Transvaal à céder. Rhodes et ses collègues, convaincus que, dans cette circonstance, ils pouvaient être assurés de l'appui de la population hollandaise, lésée dans ses intérêts, prirent l'engagement demandé. Le 3 novembre, l'Angleterre adressait un ultimatum très net au Transvaal. Cédant sans doute à des conseils donnés par les Afrikanders du Cap, Krüger s'inclina. Mais Rhodes, qui venait de trouver appui auprès du Bond contre le président, fut confirmé dans son dessein de renverser Krüger.

***

A la fin d'octobre, la Chartered avait pris possession de la partie du Protectorat située le long de la frontière transvaa-

lienne, et les forces de police de la Compagnie, que venaient de grossir celles du Protectorat, se concentraient à Pitsani.

Le 20 novembre, le docteur Jameson, administrateur principal de la Chartered, se rendait à Johannesburg, pour fixer la date de la révolution. Ce personnage, dont la précipitation allait tout faire échouer, était un ami intime de Rhodes. Ils s'étaient connus à Kimberley, où le docteur, fraîchement diplômé, essayait de se faire une clientèle, pendant que Rhodes jetait les premières bases de sa fortune. La sympathie naquit vite entre ces deux jeunes hommes, et toujours, depuis lors, Jameson est demeuré fidèle à celui dont la ferme volonté l'avait complètement fasciné. Nommé administrateur de la Chartered en 1892, Jameson acquérait l'année suivante, dans la guerre contre les Matabelés, la réputation d'un héros. Le vaillant docteur *Jim* était devenu populaire dans toute l'Afrique du Sud.

Le soulèvement, fixé d'abord au 26 décembre, fut remis au 28. Jameson devait se tenir avec ses troupes à Pitsani, mais il était entendu qu'il ne partirait que sur un avis exprès de Johannesburg. Pour le dégager vis-à-vis de la Chartered et des autorités impériales, il reçut une lettre signée par les chefs du mouvement ; ceux-ci, après avoir exposé la situation critique de Johannesburg et le danger d'une émeute, lui demandaient son aide pour assurer l'ordre dans la ville et « pour protéger ces milliers d'hommes sans armes, de femmes et d'enfants, qui vont se trouver à la merci des Boers bien armés ». La lettre était sans date : Jameson devait la rendre publique et la dater au moment de son départ.

Des difficultés s'élevèrent alors à Johannesburg. La plupart des capitalistes avaient accepté sans trop de déplaisir l'entente avec Rhodes, et se sentaient rassurés par la communication de télégrammes envoyés de Londres, qui paraissaient promettre aux conjurés l'appui du gouvernement impérial. Un grand nombre d'entre eux, cependant, désapprouvèrent l'appel adressé aux troupes de la Chartered. Cette mesure, disaient-ils, dénaturait le complot et transformait la révolution en une attaque combinée avec des forces étrangères contre le gouvernement du Transvaal. Au dernier moment, la mésintelligence éclata. Le bruit courut qu'à son arrivée Jameson his-

serait l'*Union Jack*. Si cette mesure n'était pas pour déplaire aux Anglais, les nationaux d'autres pays, en particulier les Américains, s'y montraient absolument opposés. Le 20 décembre, on décida donc de reculer encore la date primitivement fixée pour la révolte, et M. Charles Leonard fut envoyé à Capetown pour demander à Rhodes de s'expliquer sur la question du drapeau.

Le 28, il était à Capetown, où Rhodes lui affirmait que ses idées n'avaient nullement changé et qu'il laissait aux événements le soin de résoudre cette délicate question. Mais M. Ch. Leonard avait apporté une nouvelle inattendue : à Johannesburg on n'était pas prêt, les armes et les munitions n'y étaient encore qu'en quantités insuffisantes. Une dépêche fut envoyée à Jameson, lui disant de patienter et d'attendre de nouveaux ordres.

Le bouillant docteur n'eut pas la patience d'attendre. La bravoure des capitalistes du Randt ne lui inspirait qu'une confiance médiocre ; il soupçonnait leur poltronnerie d'être la cause véritable de ces retards successifs. On lui avait signalé la présence d'espions boers sur la frontière, et il ne voulait pas donner le temps au gouvernement du Transvaal de lui barrer la route.

Le 29 décembre, Jameson télégraphiait au Cap : « Je partirai ce soir », et il avisait de sa décision ses correspondants Johannesburg. Le soir, il quittait Pitsani avec le gros de la troupe placée sous les ordres de sir John Willoughby, colonel dans l'armée anglaise. Le lendemain lundi, à cinq heures, les hommes amenés de Mafeking par le colonel Grey, le rejoignaient à Malmani, et il franchissait la frontière à leur tête.

Mais le Président Krüger était averti, et, à sa grande surprise, Jameson se heurta, avant d'avoir atteint Krugersdorp, à une troupe de Boers. A sa profonde confusion, les soldats de la Chartered durent, après une lutte de plusieurs heures, lever le drapeau blanc et se rendre à ces paysans si dédaignés. Le 2 janvier, l'invincible docteur Jim, prisonnier, prenait le chemin de Prétoria, où il fit une entrée sensationnelle, mais autre que celle qu'il avait espérée.



Rhodes avait reçu à Capetown, le dimanche, la dépêche par laquelle Jameson lui annonçait son départ. Il essaya de lui télégraphier l'ordre d'attendre ; le docteur, ne voulant pas être arrêté, avait fait couper la ligne de Mafeking.

Dès que le haut-commissaire, qui avait été tenu dans l'ignorance la plus entière du complot, apprit l'événement, il fit appeler le premier ministre. Mais Rhodes fut introuvable ce jour-là. Le soir, cependant, M. Schreiner réussit à le joindre. Rhodes avait perdu son assurance habituelle : « C'est vrai, dit-il à son collègue avant même que celui-ci lui eût adressé la parole, le pauvre Jameson a fait verser la voiture, c'est tout à fait exact. » Pendant trois longues heures, les deux hommes discutèrent. Schreiner ne put décider Rhodes à désavouer l'action de son subordonné. Rhodes gardait un dernier espoir : si Jameson réussissait à atteindre Johannesburg, son arrivée soulèverait la foule ; le haut-commissaire n'aurait plus qu'à se faire médiateur entre les uitlanders et les Boers. Il fallait donc d'attendre les événements et donner à Jameson sa « dernière chance ».

Le haut-commissaire était dans un grand embarras. Aussitôt le raid connu, M. Hofmeyr était accouru lui demander de dégager de toute compromission dans cette affaire le gouvernement impérial ; c'était le seul moyen de calmer l'effervescence que cette action allait causer parmi les Afrikanders[1]. Le mardi, après avoir communiqué avec Londres, sir Hercules se décida enfin à publier une proclamation ordonnant à Jameson de quitter le Transvaal, et enjoignant aux sujets anglais de s'abstenir de prêter aucun appui à cette « violation armée du territoire d'un État ami ».

1. A cette époque, M. Hofmeyr n'était plus député ; il avait quitté le Parlement au mois d'avril précédent. Il avait donné pour raison de sa retraite l'état précaire de sa santé, mais ses intimes prétendent qu'elle était due surtout à son désir de ne prendre aucune part active à la politique de violence vers laquelle Rhodes lui paraissait incliner vis-à-vis du Transvaal. Il avait conservé la présidence du Bond, mais, malgré sa défiance, il n'avait pas encore modifié la ligne de conduite de cette ligue, dont les membres lui étaient tout dévoués.

Le même jour, dans un conseil de cabinet où Rhodes avait fait une courte apparition, il avait été décidé que le ministère démissionnerait. Cette démission ne fut cependant acceptée que quelques jours plus tard, au moment où le haut-commissaire partit pour Prétoria, à la demande du Président Krüger.

A son arrivée à Prétoria, sir Hercules reconnut qu'il ne restait qu'à invoquer la clémence du Président en faveur des audacieux et impudents flibustiers, et aussi des révolutionnaires de Johannesburg. Ceux-ci avaient fait piteuse figure au moment où était arrivée la nouvelle que Jameson se mettait en marche. La foule, surexcitée par les discours des jours précédents, leur avait demandé des armes qu'ils n'avaient pu donner. La capitulation du docteur les tirait d'un cruel embarras. Ils n'avaient plus qu'à se rendre eux-mêmes à discrétion : c'est ce qu'ils firent, ou à peu près, et ils avaient appris avec joie l'arrivée du haut-commissaire, à qui ils remirent le soin difficile de défendre la cause des uitlanders. Le raid avait soulevé l'indignation et la colère parmi toute la population hollandaise de l'Afrique du Sud. Par cette équipée, acte de pure piraterie, les uitlanders perdirent la sympathie que leur avait acquise la légitimité reconnue d'une partie au moins de leurs griefs. La vieille haine de race, que l'habile politique des dernières années avait réussi à endormir, se réveilla subitement. C'en était fait de l'alliance que Rhodes avait si habilement ménagée avec les Afrikanders. Au Parlement du Cap, le 12 mai, M. Merriman demanda l'abrogation de la charte, et M. Schreiner « la nomination d'un comité parlementaire chargé de faire une enquête sur le raid et d'établir les responsabilités ». Ces deux motions furent votées à une grande majorité.

V

La démission du ministère qu'il présidait acceptée, Rhodes se rendit en Angleterre. Il y arrivait le 4 février, il en repartait le 10, après avoir vu ses collègues du Conseil d'adminis-

tration de la Chartered, et le secrétaire colonial. S'il faut en croire ce dernier, aucune allusion au raid ne fut faite dans son entrevue avec Rhodes : ce qui est grossièrement invraisemblable. Le départ précipité de Rhodes était dû sans doute à son désir d'éviter les questions indiscrètes. Il jugeait d'ailleurs nécessaire d'abandonner, pour une courte période au moins, la scène politique. Il décida de consacrer le temps de sa retraite au développement des territoires de la Chartered, auxquels un acte officiel récent, consacrant une appellation déjà courante, venait de donner le nom de *Rhodesia*[1].

Au moment où il quittait Londres tout était prospère en Rhodesia ; l'essor de ce pays nouveau avait été véritablement remarquable.

Pour ne pas éparpiller sur un territoire trop étendu les forces restreintes dont il disposait, Rhodes avait d'abord limité l'entreprise au plateau du Mashonaland. Ce plateau, bien arrosé et boisé, jouit d'un climat tempéré et la population indigène y est d'un caractère pacifique. En 1891, une délégation d'agriculteurs du Cap visita le pays ; elle évalua à plus de 100 000 kilomètres carrés, — à peu près le tiers de la surface du Royaume-Uni — l'étendue susceptible d'être mise en culture. En 1892, plus de trois cents fermes étaient en exploitation, et le nombre de licences délivrées pour la prospection des mines s'éleva à plus de douze cents.

L'année 1893 fut marquée par une campagne rapide, qui eut pour résultat l'occupation du Matabeleland par la Chartered. Le désir de la Compagnie d'étendre son domaine, et de livrer promptement aux prospecteurs le territoire réputé riche d'or des Matebeles, ne fut certainement pas étranger à cette campagne. Il faut reconnaître cependant que le voisinage d'une population sauvage et belliqueuse était un danger perpétuel pour les colons. La guerre commença à la fin de juillet. La police montée fut renforcée par des volontaires, prospecteurs et colons, auxquels la Compagnie promit, pour récompense de

1 La proclamation du 3 mai 1895, qui a donné aux territoires placés sous l'administration de la Chartered le nom de « Rhodesia », les a divisés en trois provinces : le Mashonaland, — le Matabeleland (ces deux provinces sont souvent réunies sous l'appellation de Rhodesia méridionale), — et la Zambézie septentrionale, appelée souvent Rhodesia septentrionale.

leurs services, des claims et des concessions de terre, sur les territoires qu'on allait conquérir. Le 4 novembre, le kraal de Lo-Bengula, le chef des Matabeles, était occupé. Lo-Bengula était en fuite, et quelque temps après, on apprenait sa mort. En trois mois, une poignée d'hommes avait brisé la puissance des farouches Matabeles.

La guerre achevée, Rhodes hâta la construction des chemins de fer et des télégraphes qui devaient relier ces pays au monde civilisé et leur donner les moyens de se développer. Le 30 octobre 1894, le chemin de fer du Cap atteignait Mafeking, et les travaux pour le pousser jusqu'à Buluwayo étaient commencés. En même temps se continuaient les travaux de la voie ferrée qui devait relier Salisbury à Beïra, et permettre de traverser aisément la zone entre le Mozambique et le Mashonaland, que rend presque impratiquable la présence de la mouche tsetse, dont la piqûre est mortelle pour les bœufs. Rhodes entamait sa ligne du télégraphe transcontinental, qui devait relier le Cap aux télégraphes égyptiens ; il en avait exposé l'idée dès la seconde assemblée générale de la Chartered, en novembre 1892. Le télégraphe transcontinental devait soustraire la colonie du Cap au monopole des Compagnies télégraphiques sous-marines, et réduire ainsi de plus de moitié le coût des messages de Capetown à Londres. Il devait être aussi le moyen le plus efficace pour mettre fin au commerce des esclaves qui, en dépit des mesures de surveillance des puissances européennes, continue toujours à se pratiquer dans l'Afrique centrale. « Si ce télégraphe est construit, c'en sera fait du commerce des esclaves, et, en outre, il nous donnera les clefs du continent. »

Mais, pour toutes ces entreprises, aussi bien que pour l'administration des territoires dont elle avait la charge, la Chartered avait besoin de beaucoup d'argent, et son capital initial fut vite absorbé. La Compagnie, qui n'avait encore distribué aucun dividende, n'eût pu trouver les sommes considérables qui lui étaient nécessaires si Rhodes n'avait surexcité les sentiments impérialistes qui commençaient à se développer chez ses compatriotes anglais.

Il se moquait amèrement, dans ses discours aux actionnaires de la Chartered, de ces *Little Englanders* qu'effrayait

l'expansion de l'Empire; il raillait les *Cobdenites* qui s'obstinaient à regarder la doctrine du *Free-trade* comme une panacée merveilleuse : « Il me semble, disait-il, qu'on oublie trop souvent, en parlant de ces îles (le Royaume-Uni), qu'elles contiennent trente-six millions d'individus, et qu'elles ne peuvent produire que la subsistance de six millions : les trente autres millions dépendent entièrement de notre commerce avec le reste du monde... Cobden eut sa conception du *Free-trade* pour le monde entier, mais cette idée n'a pas été réalisée. Le monde entier sait que l'Angleterre fabrique les meilleurs produits, et tous les pays ont, par suite, élevé contre nous non des tarifs protectionnistes, mais des tarifs prohibitifs[1]. » A ce danger pour l'Angleterre de ne plus trouver l'écoulement de ses produits fabriqués, « elle ne peut opposer qu'une solution : faire des arrangements avec ses colonies[2], » et s'emparer des marchés de l'avenir et des derniers territoires encore disponibles. Il voyait dans cette politique nouvelle le moyen de résoudre le redoutable problème ouvrier qui inquiète la mère-patrie : « L'idée que l'occupation des parties du globe non encore civilisées a lieu uniquement pour l'avantage des classes riches, est fausse. Cette politique est entièrement à l'avantage des masses. Les riches peuvent trouver à employer leur argent sous n'importe quel drapeau; mais les masses n'ont pas d'argent à mettre dans des spéculations semblables à celles des mines d'or et d'argent, et les pays étrangers ne les intéressent qu'autant qu'elles y trouvent un débouché pour leur travail, c'est-à-dire pour les produits de nos manufactures[3]. »

L'œuvre à laquelle il invitait ses compatriotes à participer n'était donc pas seulement commerciale : c'était avant tout une entreprise patriotique, un effort pour étendre encore la « Plus-Grande Angleterre », et ajouter un nouveau fleuron à la couronne impériale.

Aux appels de Rhodes, capitalistes et bourgeois répondaient avec empressement. En 1893, la Chartered doublait son capital, et elle trouvait aisément, au lendemain de sa lutte contre

1. A la Chartered, 29 novembre 1892.
2. A Capetown, 9 janvier 1894.
3. A la Chartered, 29 novembre 1892.

les Matabeles, le million de livres sterling dont elle avait besoin. Deux ans après, une nouvelle émission de cinq cent mille actions de une livre sterling fut décidée. Le succès fut plus grand encore. La Compagnie émit ces actions à 3 liv. st 10 sh.; elle encaissait ainsi 1 750 000 livres sterling, qui lui permirent de rembourser une dette de 750 000 livres sterling, pour laquelle elle payait un intérêt de 6 p. 100, et laissèrent disponible un million de livres sterling, tandis qu'elle n'inscrivait à son bilan qu'une augmentation de 500 000 livres sterling de capital. A cette date, le cours de ses actions s'éleva jusqu'à 9 livres sterling.

« A l'automne de 1895, — dit un Africain, le fameux chasseur Selous, — tout était couleur de rose en Matabeleland. Tout était gaieté, joie et espoir en l'avenir; rien ne paraissait devoir entraver la prospérité toujours croissante du pays. » Le boom qui s'était produit en Matabeleland après l'annexion avait amené une légère dépression du Mashonaland, mais les colons demeurés dans cette province n'y voyaient qu'un incident passager ; ils comptaient qu'une fois la communication par chemin de fer établie avec la côte, la prospérité reviendrait et s'accroîtrait. La population blanche en Rhodesia s'élevait déjà à près de six mille individus. Le nombre des claims marqués dépassait soixante-cinq mille, et les compagnies minières, qui s'étaient constituées, commençaient à faire venir, en dépit des difficultés et des frais de transport, quelques batteries de pilons, pour amorcer l'exploitation. A Salisbury et à Buluwayo, de petites villes européennes s'élevaient.

Mais, là aussi, le raid eut son contre-coup. Le départ des troupes de police blanche fit naître chez les Matebeles l'espoir de chasser les blancs de leur territoire. Une épidémie de peste bovine s'étant déclarée, ils refusèrent de se soumettre aux mesures prophylactiques ordonnées par la Compagnie. Le 20 mars, l'insurrection éclatait, et, de nombreux endroits, on signalait l'assassinat des blancs éparpillés en toute sécurité sur cet immense territoire. Ces nouvelles attendaient Rhodes à son arrivée à Salisbury.

La Compagnie ne pouvait se contenter de ses seules forces, désorganisées d'ailleurs par l'équipée de Jameson. Elle dut demander l'aide des troupes impériales, et, le 2 juin, le général

Carrington arrivait à Buluwayo. Rhodes, parti de Salisbury avec une colonne de secours, avait atteint Buluwayo deux jours auparavant, en se frayant un chemin au milieu des bandes ennemies. La lutte fut sanglante. La petite troupe du général Conington fut fort éprouvée, et il devint bientôt évident qu'elle était trop insuffisante.

Dans ces conjonctures, Rhodes informé que les Indunas devaient tenir un grand conseil, et que sa présence y était désirée, décida de s'y rendre. Le 21 août au matin, il quitta le camp, accompagné seulement d'un interprète, M. Colenbrander, du docteur Hans Sauer, et du correspondant du *Cape Times*. Ses compagnons avaient, par précaution, emporté leurs revolvers ; Rhodes n'avait que sa houssine.

A 4 milles du camp, ils arrivaient au pied d'une petite colline. Les quatre hommes descendirent de cheval et s'engagèrent à la suite de leurs guides dans d'étroits sentiers, des plus favorables à une embuscade. Lorsqu'ils furent à mi-côte, un guide se détacha pour prévenir les chefs de la venue des blancs. Bientôt, on aperçut les Indunas, tenant à la main de légères baguettes. Presque tous étaient des vieillards, à l'allure grave et majestueuse. Après s'être inclinés devant Rhodes, ils s'assirent en demi-cercle en face des blancs, tandis que des guerriers armés entouraient le conseil. Cette étrange conférence, où le moindre incident pouvait se terminer par une catastrophe sanglante, ne dura pas moins de cinq heures. A un moment, Rhodes arrêta brusquement les Indunas au milieu de l'exposé de leurs plaintes et, tout comme s'ils avaient été en sa puissance, il leur fit dire par l'interprète le grief le plus sérieux que lui-même avait contre eux : « Je ne vous en veux pas de nous avoir déclaré la guerre, mais pourquoi avez-vous tué nos femmes et nos enfants? Pour cette action, vous ne méritez aucun pardon. » Un silence menaçant accueillit ces paroles. La conférence reprit cependant ; puis, au bout de quelque temps, impatienté d'entendre répéter les mêmes choses, Rhodes interpella de nouveau les Indunas : « Tout ceci est du passé. Mais, pour l'avenir, est-ce la paix ou la guerre ? »

A cette demande, l'un des Indunas se leva, et jetant sa baguette brisée aux pieds de Rhodes, s'écria : « Ceci est mon

fusil, je le jette à tes pieds »; successivement, les autres Indunas firent de même.

On s'entendit sur les conditions de la paix, et Rhodes rentra le soir au camp, satisfait d'avoir passé un de ces rares moments qui font que la vie mérite d'être vécue ».

A la fin d'octobre, la pacification achevée, Rhodes reprenait le chemin de la métropole. Cette fois, il passait par la colonie du Cap, où l'attendaient les réceptions enthousiastes des colons d'origine anglaise. Les Afrikanders en masse s'abstinrent, sans lui marquer toutefois la rancune profonde qu'ils conservaient contre lui. Ils lui en voulaient de l'entreprise si récente encore qui avait failli mettre aux prises les deux races blanches, mais ils savaient ce que l'Afrique du Sud devait à cet homme auquel ils avaient accordé leur confiance pendant cinq années. Dans la dernière révolte, où il avait joué un si beau rôle, Hollandais et Anglais avaient combattu les rebelles côte à côte, enthousiasmés par sa présence, et les uns et les autres ne tarissaient pas d'éloges sur la vaillante conduite de leur chef.

Rhodes n'était plus cependant gouverneur des territoires qu'il venait de pacifier. Au mois de mai, à la suite des révélations apportées par la commission d'enquête du parlement du Cap, sur la participation qu'il avait prise dans les événements qui avaient précédé le raid, le gouvenement lui avait demandé sa démission de directeur de la Chartered[1]. Mais Rhodes n'en demeurait pas moins l'inspirateur et le grand chef de la Compagnie.

Il ne cachait pas, d'ailleurs, son intention de reprendre bientôt la lutte dans l'Afrique australe. Avant de s'embarquer, il déclara fièrement que « sa carrière publique n'était nullement finie, et qu'il était déterminé à travailler encore à la réalisation de l'Union de l'Afrique du Sud ».

***

Le 6 janvier 1897, Rhodes quittait Capetown. Il se rendait devant le Comité nommé par le Parlement anglais pour

1. La démission de Rhodes fut acceptée le 26 juin.

« rechercher l'origine et les circonstances de l'incursion faite dans la République Sud-Africaine par une force armée ; examiner la gestion de la British Souh Africa C°, et rechercher les modifications qu'il paraîtrait désirable d'effectuer dans l'administration des territoires placés sous sa domination. »

Grande était la curiosité soulevée par cette enquête. Le Comité parlementaire du Cap avait fait la lumière sur les antécédents du raid, mais le principal accusé, l'ancien Premier, alors en Rhodesia, n'avait pu être interrogé, et il avait été impossible d'élucider une des questions les plus importantes : le rôle qu'avaient joué le Colonial Office et le secrétaire colonial dans cette ténébreuse affaire. On espérait bien qu'à Londres, le voile qui la couvrait serait enfin levé.

Le Comité commença ses séances le 5 février ; il les termina le 13 juillet. Son rapport blâmait Rhodes « d'avoir profité de sa position pour organiser et stimuler une insurrection armée contre la République sud-africaine, et d'avoir employé les forces et les ressources de la Chartered pour soutenir cette révolution... » Quant aux autorités impériales, à l'exception d'un personnage secondaire, sir Graham John Bower, secrétaire impérial au Cap, elles furent toutes absoutes par le Comité. Pour le haut-commissaire de l'Afrique du Sud, le rapport déclara qu'on n'avait pu « relever le plus léger témoignage permettant de soupçonner qu'il avait eu connaissance des plans de Rhodes ». Et, relativement au secrétaire colonial, M. Chamberlain, que l'opinion publique désignait comme le complice de Rhodes, le rapport concluait : « Ni le secrétaire d'État pour les colonies, ni aucun des fonctionnaires du Colonial Office ne reçurent quelque information qui aurait pu leur donner l'éveil du complot pendant sa préparation. »

La procédure du Comité avait fait prévoir bien avant la fin de ses séances que la vérité sur le raid ne serait pas honnêtement cherchée. Des questions auraient pu apporter quelque lumière sur la part prise par le Colonial Office, et particulièrement par M. Chamberlain dans cette entreprise de piraterie : elles ne furent pas posées. Un seul membre, M. Labouchère, cet enfant terrible du Parlement, eut l'audace de se

montrer indiscret : il scandalisa ses collègues. Sir William Harcourt, le chef de l'opposition, questionna, certes, énormément, mais il se garda bien de pousser les témoins sur les points délicats. Il s'inspirait de la raison d'État. Le Comité, d'ailleurs, ne put obtenir — y tenait-il beaucoup ? — l'ensemble des télégrammes envoyés par Harris, et quelques autres personnes, à Cecil Rhodes, pendant la seconde partie de l'année 1895 ; et, lorsque, au dernier moment, on eut besoin de ce même Harris, l'Éminence grise de Rhodes, pour éclaircir un point important, on apprit qu'il avait quitté l'Angleterre. Le Comité se hâta de conclure, avant que ce témoin, qui eût pu être gênant, sans doute, eût eu le temps de revenir.

Enfin, M. Chamberlain, qui aurait dû être un accusé, comme Rhodes, figurait, en sa qualité de secrétaire colonial, parmi les membres du Parlement qui dirigeaient l'enquête. Il daigna, à la vérité, fournir au Comité quelques explications sur certaine conversation embarrassante qui avait eu lieu au Colonial Office, en août 1895, entre lui et Harris ; les deux interlocuteurs en avaient conservé un souvenir différent, mais on se garda bien de les confronter. Le président remercia de ses brèves explications M. Chamberlain, qui, satisfait du devoir accompli, retourna s'asseoir auprès de ses collègues.

Rhodes fut interrogé six séances durant. Il prit sur lui la responsabilité du complot et fit le moins possible allusion au secrétaire colonial. Celui-ci, quelques jours après avoir signé le rapport du Comité qui flétrissait Rhodes, coupable de mensonge et de mauvaise foi vis-à-vis du gouvernement impérial, déclarait à une séance de la Chambre des communes que « l'enquête ne prouvait rien contre l'honneur de M. Cecil Rhodes ».

Est-il vrai que cette déclaration fut exigée par Rhodes, qui menaça M. Chamberlain de prouver qu'en fait d'honneur, il valait bien le secrétaire colonial ? On ne saura jamais sans doute la pleine vérité sur la comédie qui se joua, sous des airs odieux de gravité et de respectabilité, au parlement britannique. Mais on n'a pas réussi à tromper l'opinion publique, et les révélations récentes de l'*Indépendance belge* sont venues

confirmer ce qu'on savait déjà de la complicité de M. Chamberlain dans la criminelle tentative faite contre le Transvaal.



Rhodes ne se souciait guère du jugement sur sa conduite. L'entreprise avait été mal dirigée, voilà tout. Une seule chose importait : réparer la faute au plus tôt. Mais il s'y prit mal.

Il était retourné dans sa chère Rhodesia, où sa présence était nécessaire pour réparer les maux causés par l'insurrection de 1896. Il activa les travaux de chemin de fer; en novembre 1897, la grande ligne Capetown-Kimberley-Vryburg atteignait Buluwayo. Au commencement de 1898, la ligne de Beïra arrivait à Umtali, traversant entièrement la zone infestée par la mouche tse-tse, et le télégraphe aboutissait à Fort-Johnson, à l'extrémité du lac Nyassa.

On pouvait croire que Rhodes attendrait que la défiance des Afrikanders se fût dissipée pour reprendre sa grande politique. Cette conduite eût été sage, mais, au retour d'un court voyage en Angleterre, où il fut réélu directeur de la Chartered [1], il recommença la lutte.

Le raid avait troublé profondément l'Afrique australe. L'hostilité de race réveillée ne s'était pas apaisée. Au Transvaal, l'élection présidentielle de 1898 fut un triomphe pour Krüger. Alors qu'en 1893 il n'avait été que péniblement réélu, il recueillait cette fois une majorité imposante [2]. Dans l'Orange, jusqu'alors favorable à l'Angleterre, un sentiment de défiance contre elle se manifestait. Le Raad aggravait la loi réglementant la franchise électorale. L'État Libre, usant de son droit, avait racheté en 1897 à la colonie du Cap les lignes de chemins de fer construites par celle-ci sur son territoire. En même temps, il resserrait les liens qui l'unissaient

1. Le 22 avril 1898.

2. En 1893, Kruger n'avait réuni que 7881 votes, et son concurrent, Joubert, en avait eu 7009. — En 1898, Kruger fut élu par 12 858 votes, tandis que ses concurrents n'en avaient : Schalk Burger que 3753, et Joubert 2001 seulement.

au Transvaal : au mois de mars de la même année, les Présidents des deux Républiques signaient à Bloemfontein un traité d'amitié et de commerce plus étroit que les traités de Potchestrom de 1889, et une convention par laquelle les deux États s'engageaient à se secourir mutuellement en cas d'attaque contre leur indépendance. L'union fédérative des deux Républiques désirée par Krüger n'était pas encore faite. mais un Conseil composé de délégués des deux pays était institué en vue d'étudier les questions d'intérêt commun.

Dans la colonie du Cap, le parti afrikander, sous la conduite de M. Schreiner, était maintenant dans l'opposition. Un tiers parti, dit des indépendants, était dirigé par M. Rose-Innes, lequel était d'accord sur bien des questions avec le Bond. Sir Gordon Sprigg, successeur de Rhodes au ministère, et qui s'appuyait sur les progressistes, n'était plus solide. Mis en minorité, il faisait prononcer par le gouverneur, le 23 juin, la dissolution de la Chambre basse. Il fallut donc procéder à des élections générales.

Rhodes se jeta dans la mêlée. Opposé à présent à l'Afrikander Bond, il se trouva placé à la tête des progressistes, dont il avait combattu le programme financier pendant son ministère. Mais ces détails lui importaient peu : il s'agissait de savoir qui dominerait à l'avenir dans la colonie du Cap, de l'élément anglais ou de l'élément hollandais.

Jamais encore la colonie n'avait vu lutte aussi violente. M. Hofmeyr déclara que la seule solution des difficultés était la mort de Rhodes, et M. Rose Innes l'invita à se réfugier dans la cellule d'un ermite, seule place qui pût désormais lui convenir. Rhodes ne demeura pas en reste avec eux ; mais ses plus violentes attaques il les dirigea contre Krüger, l'ennemi du dehors qui attendait le triomphe des Afrikanders aux élections, pour enterrer la Fédération sud-africaine.

La Fédération, sous égide anglaise, était donc l'enjeu de la lutte. Rhodes s'efforça de rallier à lui une partie au moins des électeurs hollandais. Il leur rappela l'ancienne alliance et les intérêts vitaux de la colonie du Cap. En même temps, il menaçait : « Je vous affirme, — dit-il aux électeurs de

Port-Élisabeth[1], — que si je suis vaincu par un ministère du Bond qui obéira à Hofmeyr, je me tournerai vers la colonie du Natal. Je suis résolu à faire l'Union. Certains peuvent se demander ce que deviendra le Transvaal entre le Cap, Natal et la Rhodesia. Je ne m'occupe pas du Transvaal actuel, je regarde ce que sera la situation dans vingt-cinq ans, lorsque la population nouvelle y aura conquis le gouvernement. Si Natal accepte l'Union, les autres États devront suivre. Vous comprenez ma pensée à présent. La question est celle-ci : la colonie du Cap doit-elle, par sa conduite, demeurer isolée et perdre tous les avantages qu'elle avait espéré retirer de l'expansion vers le nord? »

Prières et menaces furent vaines. Le parti afrikander sortit vainqueur de la lutte. Sa victoire, à la vérité, était faible; dans la nouvelle Chambre, il n'avait que deux voix de majorité, mais il avait repris confiance[2]. Rhodes lui-même, bien que réélu, n'avait pas retrouvé dans son propre district sa majorité accoutumée, et l'on n'ignorait pas que, si le Bond avait reçu vraisemblablement des subsides du Transvaal, du côté des progressistes, Rhodes et ses amis avaient prodigué l'argent pour obtenir des votes. Lorsque le nouveau Parlement se réunit, sir Gordon Sprigg abandonna le pouvoir, cédant la place à M. Schreiner, qui forma un ministère afrikander.



Les élections terminées, Rhodes se rendit en Europe pour hâter la réalisation d'un projet qui l'enthousiasmait.

Pendant qu'il poussait vers le nord les voies ferrées du Cap, ses compatriotes installés en Égypte poussaient vers le sud les chemins de fer égyptiens. Rhodes décida de raccorder ces tronçons au milieu du continent, et il lança l'idée d'un chemin de fer du Cap au Caire. A son grand regret, pour

1. 18 août 1898.

2. Le ministère Schreiner réussit à faire voter en décembre 1898 un redistribution bill qui créait seize sièges nouveaux. Les élections pour ces sièges eurent lieu au commencement de 1899 et vinrent renforcer la majorité du parti afrikander.

cette ligne, comme pour son télégraphe, il était obligé d'emprunter sur une partie du parcours un territoire étranger : l'État du Congo ou l'Afrique Orientale allemande. Il se décida pour cette dernière et se rendit à Berlin.

Le 2 mai, de retour en Angleterre, il assistait à une assemblée générale extraordinaire de la Chartered. Longtemps avant l'heure fixée pour l'ouverture de la séance, l'immense salle était comble. Après un long discours, interrompu plusieurs fois par des applaudissements frénétiques et terminé par une ovation, Rhodes dut encore haranguer du seuil de la salle les nombreux actionnaires, qui étaient venus pour entendre leur « bon vieux Rhodes » les entretenir de « leur pays » et qui avaient dû rester dans l'escalier, faute de place. Rhodes n'avait cependant pas annoncé la distribution de bénéfices : c'était de l'argent qu'il était encore venu demander[1].

A la même assemblée, il exposa « l'ordre » dressé en Conseil du 25 octobre 1898 ; cet ordre acheminait la Rhodesia méridionale vers le *self-government*, que son créateur lui avait promis. Les colons recevaient le droit d'élire un certain nombre de membres au Conseil législatif, qui devait, conjointement avec le Conseil exécutif, administrer la province. En même temps, et pour empêcher le renouvellement de faits semblables au raid Jameson, l'ordre donnait le commandement supérieur des troupes de la Chartered au haut-commissaire du Cap.

Peu de temps après, au mois de juin, Rhodes allait recevoir à Oxford le titre de docteur que l'Université, fière de son glorieux élève, lui avait décerné en 1892.



Quel rôle a joué Rhodes pendant la période qui a précédé la guerre actuelle? Si on l'en croit, — et, de fait, son nom ne

1. Le capital de la Chartered, de 2 500 000 livres sterling en 1895, avait été porté à 3 500 000 livres sterling en 1896, puis à 5 000 000 livres sterling en 1898. Rhodes demandait à l'assemblée de 1899 d'autoriser l'emprunt 3 000 000 livres sterling, pour l'achèvement des chemins de fer en Rhodesia, et de combiner cette opération, pour en assurer la réussite, avec la vente de 625 000 actions de la Compagnie qui restaient encore à émettre.

fut guère prononcé durant ces quelques mois, — il se serait bien gardé d'intervenir dans cette question. A un journaliste qui l'interrogeait sur ce point, en juin dernier, il répondit : « J'ai fait une gaffe, c'est assez pour moi. Je me tiens à l'écart des affaires du Transvaal. Je ne veux pas qu'on puisse dire, si ça va mal : c'est encore Rhodes qui a fait ça. J'ai bien assez à faire avec mes télégraphes et mes chemins de fer, et avec le développement et l'administration de la Rhodesia [1]. »

Approuvait-il du moins la politique brutale et de « bluff » du secrétaire colonial? Un des hommes qui connaissent bien Rhodes, nous dit qu'avant son départ pour l'Afrique australe, celui-ci lui déclara qu'il était prêt à suivre aveuglément sir Alfred Milner, le nouveau haut-commissaire, dût sa politique, dictée par la métropole, aboutir à la guerre [2]. Rhodes, d'ailleurs, comme sir Alfred et M. Chamberlain, ne croyait pas cette éventualité possible. Il était convaincu que Krüger finirait par céder

Il semble que Rhodes ait ignoré, de même que M. Chamberlain, les changements considérables survenus au Transvaal depuis 1895. S'il les ont connus, on ne comprend pas comment ces hommes ont pu si grossièrement se tromper sur la force de leurs adversaires.

Rhodes était à Capetown au début de la guerre, espérant une victoire rapide. Les Boers vainqueurs envahirent le Natal, la colonie du Cap, le Bechuanaland. Kimberley était menacé; Rhodes courut s'enfermer dans la « Cité des diamants ». Pendant plus de cent jours, ses ennemis l'ont tenu assiégé; ils ont pu espérer un moment qu'ils s'empareraient enfin de celui qu'ils regardent comme le « génie malfaisant » de leur pays. Cette joie ne leur était pas réservée. Le 23 février, Cecil Rhodes présidait dans Kimberley délivrée, l'assemblée générale de la société De Beers. Il glorifiait la guerre faite aux Républiques et félicitait ses compatriotes d'avoir accompli leur devoir en défendant le plus grand actif commercial du

1 Voir *Deutsche Revue*, juillet 1899 *Gespräche mit Cecil Rhodes*, von Gustav Krause (London)

2 V. W. T. Stead, *Review of Reviews*, novembre 1899.

monde : le drapeau britannique. A présent, il est en route vers l'Europe,

VI

— Quelle est la traduction de Rhodes en latin ? demandait une voix ironique dans le *Sheldonian theatre* à Oxford, le jour où Rhodes allait recevoir le titre de docteur.

— *Colossus*, répondirent des voix enthousiastes.

C'est en effet un colosse, ce grand corps massif, haut de près de six pieds, large d'épaules. Du visage placide, les traits épais ont au repos la rigidité d'un masque ; on dirait un gentilhomme campagnard éleveur de chevaux et de bœufs ; mais que la conversation s'engage sur un sujet qui l'intéresse, l'air de nonchalance disparaît ; la masse s'anime, le regard aigu des yeux bleu d'acier trouble l'interlocuteur qui le sent pénétrer jusqu'au plus profond de sa pensée.

Rhodes avait fait un très grand rêve : donner un empire à sa patrie, faire de l'Afrique australe, morcelée et divisée par des antipathies de race, une nation homogène dont la puissance ajouterait à la force et à la gloire de la « Plus Grande-Bretagne » ; être le premier ministre et le gouverneur de cette nation nouvelle ; mais il a été grisé par sa puissance si rapidement acquise. « J'ai découvert une chose, a-t-il dit, c'est que si vous avez une idée, que cette idée soit bonne, et si vous vous attachez à elle, vous viendrez nécessairement à bout de la faire triompher[1] ». Il a fait preuve d'une ténacité qu'aucune désillusion n'a rebutée, mais il n'a point cette autre qualité, non moins nécessaire : la patience. Il semble, à voir son activité fébrile, qu'ayant vécu plusieurs années sous la menace de la mort prochaine, il ait continué de croire que ses heures étaient comptées et qu'il n'avait pas une minute à perdre.

Puis, pour réaliser cette œuvre, délicate entre toutes, de la création d'une nation, c'est-à-dire d'un être moral, il faut d'autres qualités que celles d'un financier habile. Les pro-

1. A Capetown, 8 janvier 1894.

blèmes politiques se présentent à l'esprit de Rhodes sous la forme concrète et sèche des questions financières, et bien qu'il mêle à ses actes des rêves d'humanité — entendue d'ailleurs à sa façon — il a le tort de méconnaître la puissance de la force morale dans les affaires humaines. Il a jugé le Transvaal sur ce qu'il en voyait dans les villes, sur la minorité politicienne à laquelle il a eu affaire. Que tout un peuple, hommes, femmes, enfants, fût capable de préférer toutes les souffrances à la servitude d'une domination étrangère, ni lui ni aucun Anglais ne l'a vu. Cette prodigieuse méconnaissance de la réalité est un phénomène d'orgueil britannique.

Où en est Rhodes aujourd'hui, et qu'adviendra-t-il de sa prédiction que sa vie politique ne fait que commencer? En tout cas, quoi qu'il advienne, son ambitieuse espérance de créer une nation africaine, semble irrémédiablement compromise. Il y a quelques années, on entrevoyait la possibilité de cette nation : « L'amour effaçait chaque jour un peu la ligne de démarcation entre les deux races, — disait vers cette époque Olive Schreiner, le grand écrivain de l'Afrique australe, — dans la colonie, il est peu de familles qui n'aient contracté d'alliances anglaises ou hollandaises. Encore une génération et la fusion sera complète. » Aujourd'hui, c'est le dissentiment, c'est la haine de races. Dans l'Afrique australe de demain, si elle reste sous la domination de l'Angleterre, Rhodes pourra être le chef du parti impérialiste anglais : c'est moins, mille fois moins qu'il n'avait rêvé. Son nom, cependant, demeurera lié à jamais à l'histoire de l'Afrique australe. Ses ennemis eux-mêmes reconnaissent son extraordinaire prestige, et le plus acharné de tous, Mrs. Olive Schreiner n'a pu s'empêcher d'en faire l'aveu[1]. Un jour que quelqu'un lui disait timidement que cet homme qu'elle hait si profondément, après l'avoir longtemps admiré, était après tout un grand homme, elle répliqua :

— Grand homme, évidemment, il l'est, et c'est bien là le malheur!

Et elle commenta cette opinion par un apologue :

« Rhodes vint à mourir : à peine avait-il poussé son der-

1. Voir *Review of Reviews*, 15 février 1896.

nier soupir que le diable se présenta, le réclamant comme son bien, et emporta sa dépouille en enfer. Quand ils arrivèrent aux portes du Pandemonium, l'entrée se trouva trop étroite pour pouvoir l'y introduire. Furieux de sa mésaventure, le diable poussa des cris de colère : vainement, il chercha une ouverture suffisante pour donner passage au gros corps de Rhodes : portes et fenêtres étaient trop petites, et il lui fut impossible de faire entrer Cecil. Entendant le bruit qui se faisait aux portes de l'enfer, le Bon Dieu les appela tous devant lui :

» — Quelle est la cause de tout cet émoi ? demanda-t-il au diable.

» — C'est Cecil Rhodes, répondit piteusement Satan.

» — Bien, dit le Bon Dieu, il t'appartient, pourquoi ne le prends-tu pas en enfer ?

» — Hélas ! dit le diable, il est trop grand ; nous ne pouvons le faire passer ni par les portes ni par les fenêtres. Nous avons essayé de toutes les manières, et nous n'avons pu réussir.

» — Eh bien, répliqua le Bon Dieu, je suppose alors que Cecil doit rester ici, après tout.

» Et c'est ainsi que Cecil Rhodes alla au ciel, parce qu'il était trop grand pour aller autre part. »

ACHILLE VIALLATE

LE RETOUR DE HARTWELL[1]

12 mai. — On dit que de toute la famille royale, le Roi est celui qui a les idées les plus libérales; il est animé, paraît-il, des meilleures intentions, mais cela ne l'empêche pas de faire beaucoup de mécontents, chacun s'agite et se remue, et il est assailli de toutes parts par les anciens fidèles du gouvernement déchu. Ce sont eux qui font le plus de protestations bruyantes, et se répandent le plus violemment en injures contre Napoléon. Je suis souvent écœuré et révolté de ce que je vois et de ce que j'entends; un misérable, qu'on ne nomme pas, a été, dit-on, trouver le Roi au moment de sa rentrée pour lui proposer d'assassiner l'empereur. Le Roi a été indigné et a répondu fort noblement : « On ne nous connaît pas encore, monsieur : dans notre famille on n'assassine pas, on y est assassiné. » De tous côtés, il arrive de la province des gens qui assiègent les antichambres; on commence à se plaindre, naturellement, des deux parts; ceux qui étaient en place voudraient y rester, et ceux qui n'ont pas servi le gouvernement de Bonaparte veulent obtenir la récompense de leur fidélité à la cause des Bourbons.

Parmi les plus forcenés, on cite MM. de la Rochefoucauld et de Vaudreuil, qui ont pris l'initiative de jeter à bas de la colonne Vendôme la statue de Napoléon. Ils n'ont pas réussi tout d'abord dans leur triste besogne, et, malgré les cordes et

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

les vingt-quatre chevaux qu'ils y avaient attelés, ils n'ont pu parvenir à la renverser. C'est en vain qu'ils ont tenté de scier ses jambes de bronze fondues avec les canons pris à l'ennemi ; ils ont dû recourir à un homme du métier, pour en venir à bout. Ces messieurs avaient eu le bon goût de choisir le 31 mars, jour même de l'arrivée de l'empereur Alexandre, pour faire ce honteux affront à l'un des plus beaux monuments de notre gloire nationale !

Beaucoup de royalistes d'avant la Révolution ne peuvent se résigner à accepter la Charte dont le Roi a posé les principes dans la déclaration de Saint-Ouen, et, chose curieuse, l'empereur Alexandre y donne son approbation, tandis que le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche la déconseillent formellement.

14 mai. — Le roi a formé son ministère. Le général Dupont reste à la guerre, c'est tout ce que je pouvais désirer; il est bien disposé pour moi et m'a fait l'accueil le plus favorable à mon retour de Mayence. Le prince de Talleyrand est aux affaires étrangères et l'abbé de Montesquiou à l'intérieur. Le baron Malouet est à la marine, M. d'André est à la police et le baron Louis aux finances. On trouve que c'est trop de curés à la clef.

16 mai. — L'empereur de Russie est allé hier à Saint-Leu pour faire une visite à la reine Hortense. Sur le désir de sa fille, l'impératrice Joséphine s'y était rendue pour lui faire les honneurs du château et du parc. Sa santé est, dit-on, gravement affectée par les émotions que lui ont causées les derniers événements. Le prince Eugène se trouvait également à cette réunion, il a laissé sa femme à Munich et est arrivé le 9 à Paris. Le tsar témoigne au frère et à la sœur la plus grande sympathie, il admire le charme infini de la reine et il rend pleine justice à la bravoure et à la loyauté du prince Eugène, qui a fait glorieusement son devoir dans les circonstances délicates dans lesquelles il s'est trouvé. Ce jeune prince est respecté de tous les partis, et l'on ne peut que louer le tsar de s'occuper de lui assurer la meilleure situation possible. C'est un beau caractère de prince et de soldat. Alexandre a du reste donné des preuves marquées de l'intérêt qu'il porte

encore à la famille impériale, et c'est sur ses vives instances qu'on a réglé leur situation matérielle dans le traité du 11 avril de façon à ce qu'ils puissent garder un état de maison convenable. En plus de Navarre et de la Malmaison, l'impératrice Joséphine aura une dotation annuelle d'un million; la reine Hortense quatre cent mille francs, Madame Mère trois cent mille francs, le roi Joseph cinq cent mille. La princesse Pauline et la princesse Élisa chacune trois cent mille francs. Cependant l'admiration que le tsar a pour la reine Hortense l'a rendu moins généreux pour son mari. Il ne lui a accordé qu'une rente de deux cent mille francs. Rien n'est décidé encore pour le prince Eugène, mais il aura beaucoup mieux.

17 mai. — Le duc d'Orléans est rentré à Paris; il était à Palerme chez le roi des Deux-Siciles, père de sa femme, lorsque lui est parvenue la nouvelle du rétablissement de Louis XVIII, et il s'est embarqué aussitôt en laissant en Sicile sa femme et ses enfants. On dit que le Roi lui a fait bon accueil et que ses biens lui seront rendus; mais il n'est pas descendu au Palais-Royal.

18 mai. — Le Roi s'est rendu hier à l'Opéra; on avait disposé au centre de la salle une grande loge d'un accès facile pour lui et où pussent trouver place la duchesse d'Angoulême, Monsieur et les princes. On a donné *Œdipe à Colone*, où figure parmi les personnages la célèbre Antigone. Madame la duchesse d'Angoulême, qui a mérité ce nom par son dévouement filial envers le Roi, a été à maintes reprises l'objet des plus chaleureuses ovations. Le Roi lui-même en donnait le signal, se tournant vers sa nièce lorsque le nom d'Antigone était prononcé. Tout ce qui pouvait prêter à des allusions a été salué d'unanimes applaudissements : à chaque instant les cris et les trépignements recommençaient, au point que les acteurs étaient obligés de s'arrêter. Pendant l'entr'acte, l'orchestre tout entier a attaqué l'air *Vive Henri IV*; l'assistance alors tout entière s'est levée et a entonné en chœur le nouveau chant national. Le coup d'œil de cette salle de la rue Richelieu, remplie de tout ce que Paris compte d'élégant et de brillant, était indescriptible, d'autant plus que toutes

les femmes de qualité s'étaient entendues pour s'habiller de blanc à l'instar de la duchesse d'Angoulême; et depuis les guirlandes et les plumes qui ornaient leur coiffure jusqu'aux bouquets de lys qu'elles tenaient à la main, tout était de cette même couleur blanche, emblème de la royauté. On ne peut se faire une idée de l'agiotage fabuleux qui s'est fait sur le prix des billets. Depuis plusieurs jours, toutes les places étaient louées à des prix extraordinaires; j'avais eu grand'peine à m'en procurer une et l'on s'arrachait encore celles de la dernière catégorie. Bien avant cinq heures, une foule immense de femmes parées et d'hommes en costume habillé avait envahi les abords de l'Opéra, mais il en est bien peu qui avaient pu pénétrer, tant on s'était arraché les places depuis une semaine. On a d'autant plus applaudi la princesse que le bruit avait circulé avec persistance que jamais elle ne paraîtrait au spectacle ni à aucune fête. Non seulement le commerce parisien avait vu là une cause de pertes considérables, mais tous les amateurs de plaisirs mondains avaient craint de voir la cour assombrie par les mélancoliques souvenirs de Madame Royale, dont les plus grandes calamités ont bouleversé la jeunesse et qui retrouve à chaque pas tant de sujets de tristesse! Pas une fois encore elle n'a voulu traverser la place Louis XV, et elle a déclaré qu'elle l'éviterait toujours soigneusement, tant l'horrible fin de ses malheureux parents est encore présente à sa pensée.

22 mai. — Le Roi a été hier pour la première fois au Théâtre-Français; il a été fort acclamé. On jouait *le Legs* et *Héraclius*. La salle était magnifique.

26 mai. — Le Roi a publié, le 25 mai, une ordonnance qui retablit les quatre compagnies de gardes du corps supprimées sous le feu roi, et en crée deux nouvelles. On s'occupe, du reste, activement de la réorganisation d'une maison militaire du Roi; mon plus grand désir serait d'y être placé, mais on ne se figure pas à quel point la moindre place y est convoitée. Dans ces troupes privilégiées, les simples soldats ont rang d'officier et se recrutent presque uniquement parmi les membres de l'ancienne noblesse. Des avis ont été insérés

dans toutes les feuilles périodiques, et les demandes d'inscription affluent.

27 *mai*. — Le duc d'Angoulême, qui vient de passer plusieurs mois à servir le Roi dans les départements méridionaux, est arrivé aujourd'hui. Depuis onze heures du matin, les troupes de la garde nationale étaient sur pied et les maréchaux avaient été commandés pour aller à sa rencontre. La duchesse d'Angoulême est partie dans une voiture attelée de huit chevaux blancs et est allée jusqu'à Bourg-la-Reine. Lorsque le prince a aperçu son épouse, il est descendu de sa voiture; la princesse a fait de même, et tous deux se sont entretenus quelques instants de la façon la plus affectueuse; puis il est monté à cheval, et les deux cortèges se sont réunis. Arrivé à la barrière, le duc d'Angoulême a été complimenté par le préfet; puis il a suivi les boulevards et la rue de Sèvres, et, après avoir descendu la rue du Bac, il est arrivé au château. Le prince montait un cheval blanc, le duc de Berry et le duc d'Orléans marchaient à ses côtés.

Le soir à sept heures et demie, après le dîner de la famille royale, le Roi a paru au balcon, ayant à sa droite monseigneur le duc d'Angoulême et à sa gauche Madame Royale. Tous trois ont été salués par de longues acclamations. Toutefois, l'accueil qu'on a fait au prince a été plus froid qu'à son frère : outre de nombreux détachements de la garde nationale et de différentes armes échelonnés sur le parcours depuis la barrière du Maine, une foule considérable s'était portée au-devant de lui, toute disposée à lui faire fête et à l'acclamer; mais ces bonnes dispositions ont été sensiblement modifiées par la vue du prince, qui avait revêtu un uniforme anglais. Chacun s'est étonné avec raison qu'il n'ait pas suivi l'exemple du comte d'Artois et du duc de Berry, qui, tous deux, avaient eu le tact de faire leur entrée avec l'uniforme de la garde nationale. De tous les alliés, les Anglais sont ceux qui sont le moins aimés, pour ne pas dire plus, et l'effet a été vraiment fâcheux. Le prince, en outre, n'a semblé aimable à personne, et n'a pas trouvé un mot gracieux à répondre lorsque son frère lui a fait les présentations. Sur le parcours, il saluait à peine et a gardé tout le temps une attitude gla-

ciale. Il faut avouer, au surplus, que son extérieur ne prévient pas beaucoup en sa faveur : il a la taille grêle, les mouvements brusques, et, quoiqu'il rappelle un peu le comte d'Artois, il n'en a ni l'élégance ni la grâce séduisante. On lui reproche de ne pas être décoratif : c'est un prince modeste, ennemi du faste et du bruit. Malgré son goût pour la simplicité, il tient pourtant à toutes les prérogatives de son rang, mais tout chez lui est raisonné et réfléchi, et il ne fait jamais rien à la légère. Sa bravoure est connue, il en a donné des preuves, et sa piété est exemplaire : pendant qu'il était à Bordeaux, il a rempli ses devoirs religieux pendant la semaine sainte, à l'édification générale. Attentif près des femmes sans être galant, on dit que c'est un époux modèle, la duchesse d'Angoulême a pour lui la plus grande estime; c'est elle-même qui l'a choisi et qui, pour rester Française, a refusé d'épouser un archiduc autrichien qu'on lui proposait.

Le duc de Berry, malgré sa brusquerie un peu voulue et sa familiarité poussée quelquefois jusqu'à l'extrême, a des qualités extérieures qui plaisent davantage à la foule. Il est de taille médiocre, avec la tête un peu enfoncée dans les épaules ; mais il a une physionomie franche et ouverte qui ne manque pas d'une certaine finesse ; de plus, il est instruit, parle plusieurs langues et se montre grand ami des arts, voire même des artistes, lorsqu'elles sont jolies. Il a des mœurs fort libres, ce qui n'est pas pour déplaire en France chez un prince de sang royal. On raconte même qu'il a repris les habitudes qu'il avait à Londres et qu'il a fait venir à Paris certaine dame chez laquelle il avait l'habitude de fréquenter.

29 mai. — On a appris ce soir la mort de l'impératrice Joséphine, qui a succombé à la Malmaison avant même que personne ait su qu'elle fût malade, et j'avais entendu dire qu'hier encore l'empereur Alexandre était allé y dîner. Cette nouvelle inopinée, qui vient de se répandre, donne lieu aux plus étranges propos ; tout le monde sait l'affection que l'empereur de Russie témoignait à Joséphine et combien son influence sur lui pouvait être grande. Cette fin prématurée, qui ne semble pas naturelle, donne carrière à des soupçons fâcheux, et on ne se gêne pas pour dire que l'impéra-

trice avait su trop de choses autrefois. On ajoute même qu'elle aurait pu faire sur certains personnages des révélations qui n'eussent pas été de saison. En tout cas, il n'y a qu'un cri pour regretter cette femme charmante, bonne entre toutes, dont la vie entière s'est passée à rendre service. Lorsqu'elle était toute-puissante, elle n'a jamais usé de son influence que pour faire le bien, et je ne crois pas que l'excellente créature ait jamais eu un ennemi.

30 mai. — La pauvre Joséphine a été, en effet, à peine malade pendant quelques jours; elle a été enlevée par un mal subit et imparfaitement caractérisé qu'on attribue, dit-on, à un simple refroidissement. On prétend qu'Alexandre, qui venait fréquemment à la Malmaison, s'était promené avec elle longuement dans le parc à la fin du jour, et que c'est là qu'elle a pris son mal. Les soirées sont encore fraîches, les pelouses étaient humides, et l'impératrice qui, toujours coquette, ne portait qu'une toilette légère, sentit le froid la gagner à travers la simple gaze qui recouvrait ses épaules. Esclave de l'étiquette, elle n'osa abréger la promenade, par déférence pour son hôte, et rentra glacée. C'est en vain qu'elle fit faire un grand feu, il était trop tard. La fluxion de poitrine l'atteignait au moment où elle était déjà malade moralement et physiquement, tant elle avait été atteinte par les derniers événements. Le chagrin de voir détrôné et exilé Napoléon qu'elle chérissait toujours, les inquiétudes qu'elle avait pour la situation de ses enfants depuis le renversement de l'Empire, tout cela l'avait déprimée profondément. De plus, malgré son état de santé, elle n'avait pas cessé de recevoir depuis plusieurs jours; le roi de Prusse était venu avec ses deux fils[1] passer une journée entière à la Malmaison; puis les grands-ducs Nicolas et Michel s'y étaient rendus à leur tour pour lui rendre leurs devoirs. Toutes ces réceptions, qu'elle jugeait utiles à la cause de ses enfants, les démarches qu'elle avait dû faire, tout cela, joint à ses chagrins et à ses inquiétudes, a contribué à augmenter le mal qui, au début, n'était que peu de chose. Le jeudi, 26 mai, elle se sentit si abattue et si

1. L'un des deux était le prince Guillaume, le futur empereur d'Allemagne.

souffrante avec la tête prise, que, le soir, M. Horau lui fit appliquer sur le cou un vésicatoire qui produisit quelque soulagement ; mais le vendredi elle n'allait pas mieux, la faiblesse avait augmenté, et le médecin de l'empereur Alexandre, que celui-ci avait envoyé, la trouva fort mal. Après beaucoup d'hésitation et de trouble, il a diagnostiqué une angine de poitrine. Le prince Eugène, qui a toujours été le modèle des fils, fut tellement frappé en apprenant de la bouche du docteur la gravité de l'état de sa mère, qu'il ne put résister à ce coup et dut se mettre au lit. La reine Hortense, épuisée par ces émotions, n'était guère en meilleur état, et le dimanche matin la situation avait encore empiré. On essaya quelques réactifs violents qui ne donnèrent aucun résultat sur l'impératrice ; son joli pied, dont elle était si fière, refusa même les sinapismes. En proie à de cruelles souffrances que personne ne savait comment soulager, elle délirait par moments et prononçait des paroles entrecoupées où l'on distinguait les mots de « Bonaparte » et « l'île d'Elbe ». Le tsar, inquiet de ce mal foudroyant dont un refroidissement ne pouvait justifier les effets terribles, était venu lui-même dans la soirée de lundi à la Malmaison, y avait dîné et y avait passé une partie de la soirée. Il fallut enfin se rendre à l'évidence : les traits de la malheureuse Joséphine s'altéraient à vue d'œil et se décomposaient affreusement ; chacun comprit que la fin approchait, et le prince Eugène, qui avait quitté son lit, alla lui-même querir le confesseur de l'impératrice, l'abbé Bertrand, qui lui administra les derniers secours de la religion. La pauvre femme, qui n'avait pourtant jamais été dévote, a eu la fin la plus édifiante ; elle s'est confessée avec humilité et, après avoir tendu les bras à ses enfants, elle est morte à une heure de l'après-midi. La reine Hortense n'avait pu supporter un spectacle si déchirant et était tombée en syncope. L'impératrice a vu venir la mort et l'a acceptée avec douceur et résignation, comme elle avait su accepter les chagrins et les malheurs qui étaient venus briser la fin de sa vie. Elle avait protégé les ministres de la religion lorsqu'ils étaient persécutés et sauvé bien des infortunés au temps de la Révolution, et, depuis, elle a obligé tant de monde et secouru tant de misérables au cours de son existence, que les légèretés ou les

inconséquences dont la pauvre femme a pu se rendre coupable se trouveront largement compensées par sa bonté, son indulgence et sa mansuétude.

30 mai. — Tout Paris a été profondément impressionné par la mort de l'impératrice ; il y a longtemps qu'on ne l'appelait que la bonne Joséphine et elle avait rendu tant de services que les regrets qu'elle inspire sont unanimes sans distinction de partis.

Placée par son mariage aux premiers rangs de la société, elle avait connu nombre de personnes de l'ancienne cour et s'en était souvenue. Au temps du Directoire et du Consulat, elle avait sauvé bien des têtes et rappelé bien des malheureux de l'exil, et toujours elle avait su obliger avec tant de bonne grâce que même les plus ingrats n'avaient pu l'oublier. Son attachement pour Napoléon était si grand qu'elle n'a pu survivre qu'un mois à l'effondrement de celui qu'elle aimait : c'est une nouvelle auréole qui s'ajoute à sa mémoire, que ses malheurs ne pouvaient point ne pas rendre sympathique.

Louis XVIII et la famille royale lui rendaient justice, et on raconte que le Roi lui-même lui a donné audience il y a quelques jours. Couverte d'un voile épais, on l'avait introduite par le petit escalier Médicis, elle avait été reçue avec la plus grande bienveillance et, en même temps qu'une riche dotation pour elle, le Roi lui avait offert pour son fils le bâton de maréchal ou le titre de connétable. Elle meurt encore jeune, charmante de grâce et d'élégance, enlevée en quelques jours, presque en quelques heures, par un mal étrange et foudroyant auquel on ne parvient guère à donner un nom. Malgré les efforts qu'on a tentés pour rassurer l'opinion, bon nombre persistent à ne pas voir dans cette fin prématurée une cause naturelle, et l'on aura beau faire, on n'empêchera pas, à tort ou à raison, les suppositions d'aller leur train.

31 mai. — On a embaumé le corps de l'impératrice et on l'a exposé dans le vestibule de la Malmaison ; il y a une foule considérable de monde qui se présente pour jeter l'eau bénite ; ce qui est vraiment touchant, c'est de voir défiler les personnages les plus divers, depuis les membres du faubourg Saint-

Germain jusqu'aux ouvriers et aux paysans. C'est un bel hommage rendu à cette femme de bien; on dit tous les jours pour le repos de son âme plusieurs messes dans la chapelle du château, qui est toujours pleine.

1er juin. — Chacun donne des détails sur la pauvre Joséphine; voici ce qui m'a semblé le plus intéressant.

La famille de Tascher est originaire de Blésois; les membres de cette famille avaient de grandes prétentions à l'ancienneté, et prétendaient avoir figuré aux Croisades. C'est sous la régence, que le grand-père de Joséphine partit pour les îles; elle avait quinze ans seulement lorsqu'elle épousa le vicomte de Beauharnais, dont le père avait été gouverneur de la Martinique[1]. Ce dernier, élevé en partie à la Roche-Guyon avec les la Rochefoucauld et Rohan-Chabot, avait pris avec eux les idées libérales à la mode. On dit qu'un certain Patricot ou Patrical, je ne sais trop au juste, précepteur des jeunes gens, fut la cause de tout le mal et leur inculqua ces tristes principes qui devaient les conduire tous trois à l'échafaud. Cependant Beauharnais s'était marié et n'avait point rendu sa femme heureuse; il l'avait d'abord présentée à la cour, où il avait la réputation d'un homme à succès, puis bientôt, obéissant à son humeur fantasque, il l'avait quittée brusquement pour retourner aux îles, l'abandonnant dans l'hôtel Beauharnais situé dans la vieille et noire rue Thévenet. A son retour à Paris, ce fut la séparation complète. Logée avec ses deux enfants chez son beau-père, qui vivait publiquement avec sa tante madame Renaudin, la vie n'était point gaie pour elle malgré la situation toujours grandissante de son mari. Député au bailliage de Blois, il devenait président de la Constituante, puis, en 1793, commandant en chef de l'armée du Rhin. Cette brillante carrière allait se terminer sur l'échafaud. En 1794 il fut jugé, condamné et exécuté. Dieu sait cependant s'il avait tout fait pour se faire bienvenir du gouvernement révolutionnaire, car c'est lui, dit-on, qui eut la belle idée de faire apporter à Paris la Sainte-Ampoule qu'on conservait à Reims pour le sacre des rois de France et de

1. Le marquis de Beauharnais avait le titre de gouverneur des Iles-du-Vent.

faire brûler sur l'autel de la patrie l'huile sainte qu'elle renfermait, en présence des membres de la Convention. Son ami d'enfance, cependant, le duc de la Rochefoucauld avait été, cette année-là même, massacré à Gisors, et l'autre compagnon de sa jeunesse, Charles de Rohan-Chabot, guillotiné à Paris. Mais cela n'avait point suffi à servir de leçon à cet homme vaniteux et insupportable de pédantisme qui n'eut jamais pour lui que sa bravoure et sa jolie tournure de beau danseur. Au même moment Joséphine avait été incarcérée aux Carmes; le 9 thermidor lui rendit la liberté.

A sa sortie de prison, elle était sans ressources et s'estima heureuse de trouver Barras pour lui venir en aide; il est probable qu'elle reconnut ses bontés, mais si la pauvre femme a été coupable, elle a été bien excusable; j'étais trop jeune et trop souvent loin de Paris pour pouvoir bien juger la bizarre société d'alors, mais à cette époque de trouble, il semble que toutes les idées se soient trouvées bouleversées au point que le bien fût devenu difficile à distinguer du mal. Comment s'étonner alors que cette jeune femme sans appuis et sans conseils ait cédé à des entraînements que personne dans son triste entourage ne songeait même pas à dissimuler? Son mariage avec Bonaparte la sauva, mais que de déboires, que d'amertumes elle a eu à subir, et combien chèrement elle a acheté son invraisemblable fortune! C'est pendant le temps qu'elle passa à l'abbaye de Panthemont qu'elle fréquenta le plus de personnes de l'ancienne société. Le nombre de gens qui se vantaient plus tard de l'y avoir rencontrée était innombrable, et le nombre de ceux qui se disaient ses parents n'était pas moins grand. Chaque jour, aux Tuileries, son fameux salon jaune se remplissait de solliciteurs qu'elle recevait et écoutait avec une égale patience et qu'elle finissait par renvoyer contents. Que n'a-t-elle pas fait pour ses parents! Elle supportait sa cousine, madame de la Rochefoucauld, comme première dame d'honneur, et Dieu sait si elle avait à souffrir souvent de ses rebuffades! De son beau-frère Beauharnais elle avait réussi à faire un ambassadeur d'Espagne, et ni ses sottises ni ses bévues ne la décidèrent à l'abandonner. C'était elle qui l'avait fait rentrer, dès le Consulat, et lui avait rendu son bien malgré ses opinions

royalistes, car il avait émigré des premiers et avait été colonel de l'armée de Condé. Plus tard, il fit tant et commit de si lourdes maladresses que Napoléon dut le rappeler et lui payer de nouveau ses dettes. De l'autre Beauharnais[1], son cousin, elle avait fait un sénateur, et avait marié splendidement sa fille Stéphanie au prince de Bade. Madame de Barral, sa sœur, avait obtenu une préfecture pour son mari et une mitre pour son beau-frère[2]. Tout était à l'avenant, jamais elle ne se décourageait quand il s'agissait des siens, et il n'était point de peines ni de fatigues qu'elle n'endurât pour ses protégés ; une place, un titre, une pension, un secours, elle ne se lassait point de demander pour ceux qui l'imploraient, et il était bien rare qu'elle refusât son concours. Si elle avait favorisé les Beauharnais, à plus forte raison avait-elle comblé sa famille à elle. Elle avait adopté les fils et les filles de son oncle Tascher, et, après l'avoir fait revenir des îles où il végétait pauvrement, elle lui avait payé ses dettes et l'avait installé dans l'hôtel de la rue de la Victoire.

3 juin. — Les funérailles de la pauvre Joséphine ont eu lieu hier, au milieu d'une foule énorme, dans l'église de Rueil[1], où elle avait désiré être enterrée et qu'elle avait fait restaurer il y quelques années. Le prince Eugène, toujours alité depuis la mort de sa mère, n'a pu conduire le deuil et

1. Le comte Claude de Beauharnais, marié à Fanny Mouchard. Cette dernière, qui appartenait à une famille de finance, avait un salon littéraire où fréquentaient Bernis, Richelieu et les beaux esprits de l'époque. Le ménage était peu uni : elle passait pour avoir une conduite légère et habitait Paris, tandis que le mari vivait dans ses terres.

2. Monseigneur de Barral, évêque de Meaux, puis archevêque de Tours et premier aumônier de l'impératrice.

1. En 1824, le prince Eugène et la reine Hortense achetèrent une des chapelles de l'église de Rueil pour y élever à leur mère un monument digne du rang suprême qu'elle avait occupé. Ce monument se compose d'un tombeau de marbre noir renfermant le corps, surmonté d'une statue de marbre blanc représentant l'impératrice agenouillée, en costume de cour. Une voûte supportée par quatre colonnes de marbre complète l'ensemble. Sur le socle on lit l'inscription suivante : « *A Joséphine*, Eugène et Hortense. » En 1838, la dépouille de la reine Hortense, qui en avait exprimé le désir dans son testament, fut transportée d'Arenenberg, où elle était décédée le 3 avril 1837, dans la même église. Plus tard, l'empereur Napoléon III lui a fait élever un monument de marbre blanc, qui fait pendant à celui de Joséphine. La reine est à genoux, avec la couronne royale et enveloppée de longs voiles; un ange placé près d'elle semble lui montrer le ciel.

a été remplacé par les deux jeunes enfants de la reine Hortense[1]. Le grand-duc de Bade, le comte de Tascher, l'ancien sénateur, le comte de Beauharnais, ses cousins, et le marquis son beau-frère portaient les cordons du poêle. L'empereur de Russie et le roi de Prusse avaient voulu y figurer d'une manière officielle, et leurs représentants marchaient en tête du cortège. Toutes les classes se trouvaient représentées, et les anciens fonctionnaires de l'Empire aussi bien que les titulaires actuels des grandes charges avaient tenu à venir rendre un dernier hommage à cette femme de bien. Je n'ai pu me défendre d'une vive émotion en voyant combien les assistants manifestaient de touchante sensibilité, car beaucoup versaient des larmes ; les habitants des campagnes voisines étaient venus aussi en grand nombre, et deux mille pauvres, un cierge à la main, suivaient le corbillard. Depuis la grande grille de la Malmaison, le cortège a suivi la route de Paris jusqu'à l'église de Rueil entre deux haies de soldats russes et de gardes nationaux ; les litanies du clergé, les cantiques chantés par les députations de jeunes filles vêtues de blanc, tout cela produisait un effet saisissant. Le clergé de Notre-Dame était venu officier, et la maîtrise s'est fait entendre à plusieurs reprises dans des chants vraiment magnifiques. Il semble que ce domaine de la Malmaison[2] ait justifié son vieux nom de maison de malheur, et ait été funeste à Joséphine ; pendant toute sa jeunesse, elle l'avait ambitionnée ; réfugiée à Croissy pendant la Révolution, ses grands toits, qu'elle apercevait dominant les arbres, faisaient l'objet de sa convoitise : aussi, à peine au pouvoir, elle avait satisfait son caprice. Y fut-elle

1. Le prince Louis, devenu Napoléon III, et le prince Napoléon.

2. La Malmaison a passé depuis par bien des mains différentes. Vendue d'abord au banquier Haguermann, elle devint ensuite la possession de la reine Christine d'Espagne, en 1842. En 1861, l'empereur Napoléon l'acquit pour la somme de onze cent mille francs, et en fit don à l'État, après y avoir réuni une foule de reliques de l'époque impériale et de portraits curieux des personnages qui l'avaient habitée, mais tous ces intéressants souvenirs se trouvèrent dispersés pendant la guerre. La Malmaison, vendue par l'État à un particulier, est restée pendant longtemps dans un état complet d'abandon et de délabrement, le parc, morcelé, a été dévasté et vendu, et il ne reste maintenant que le jardin situé derrière l'habitation. Depuis quelques années, heureusement, le château a été racheté par un savant doublé d'un artiste, qui s'occupe de rendre à cette intéressante demeure son aspect d'autrefois et d'y grouper une foule d'objets d'art se rattachant à la période impériale.

à profusion une caricature qui peint bien les déboires et le mécontentement de ceux qui cherchent à se caser. Le Roi est représenté entre un bonapartiste et un émigré ; il tend la main au premier et tourne le dos au second. Cela s'appelle *union* et *oubli*, en dérision de cette parole que le Roi a prononcée en montant sur le trône. Au surplus, c'est un méli-mélo général. On voit des officiers qui portent l'habit vert des Vendéens, ayant encore le sacré cœur cousu sur le côté gauche de la poitrine ; d'autres, l'uniforme de l'armée de Condé bleu de ciel à brandebourgs d'argent et revers jaunes, et les Chouans leur habit gris de fer. Certains d'entre ces derniers n'ont pu encore s'habituer au costume ordinaire de Sa Majesté et s'en tiennent à la dénomination de Bleus qu'ils donnaient à leurs adversaires pendant les guerres de Vendée. « Le Roi, disent-ils, ne devrait pas porter un habit bleu, mais un habit vert ou gris comme les nôtres ; il ne doit pas aimer cette couleur-là plus que nous ! »

8 juin. — Le comte Beugnot a rendu hier une ordonnance qui prescrit l'observation rigoureuse des dimanches et fêtes : il est interdit d'ouvrir toute espèce de chantier ou de boutique, quelle qu'elle soit, et tout transport est rigoureusement interdit. Quant aux cafés-restaurants ou traiteurs, ils doivent être fermés pendant tout le temps des offices. Quiconque y contreviendra sera passible de cent à cinq cents francs d'amende. Cet édit a été mal accueilli ; on veut bien aller à la messe, mais on veut s'y rendre librement ; on murmure déjà que bientôt on demandera des billets de confession, et une caricature représente le Roi paralytique et immobile dans un monumental fauteuil à roulettes que pousse un jésuite dissimulé derrière le dossier. On lit en dessous ; « Va comme je te pousse. » L'exception qu'on a faite pour les apothicaires fait sourire et a inspiré un autre dessin des plus plaisants. On voit un affamé maigre et have qui, après avoir frappé inutilement à la porte de plusieurs restaurants fermés, se décide à entrer chez un apothicaire. Celui-ci, par la porte entr'ouverte, lui administre un lavement pour lui rendre des forces. Cela est intitulé : « Le meilleur repas du dimanche. » Tout finit toujours chez nous par des plaisanteries.

11 juin. — Les processions de la Fête-Dieu sont rétablies. Voilà vingt ans qu'elles étaient supprimées et il avait été décidé sous l'Empire, au moment du Concordat, qu'elles n'auraient point lieu à Paris en raison des cultes différents qui y sont exercés. Mais toutes les cérémonies qui peuvent servir à la foule de spectacle gratuit sont toujours sûres d'être les bienvenues. Cette décision a été bien accueillie et ne soulève point de mécontents.

12 juin. — Les actes officiels qui sont datés « de la dix-neuvième année du règne de Louis XVIII » continuent à soulever des discussions passionnées ; l'explication est cependant fort simple : c'est que le 3 juin 1795, jour de la mort de son neveu, Louis XVIII a pris le titre de roi ; cela n'empêche point de répandre une caricature fort piquante où l'on voit le Roi acceptant la dédicace d'un ouvrage en plusieurs gros volumes reliés qui porte pour titre : « Histoire des dix-neuf glorieuses années du règne de Louis XVIII. »

15 juin. — Amélie arrive enfin : je suis donc à l'abri de tout souci : en attendant, je travaille activement à organiser la compagnie d'une façon parfaite, et elle est recrutée de telle sorte que je n'aurai point de peine à obtenir les plus heureux résultats. J'ai reçu mon brevet de retenue ce matin ; je n'ai plus qu'à attendre le moment vivement désiré où je prendrai le service, et je me félicite chaque jour davantage d'avoir pu obtenir un commandement dans cette troupe d'élite qui aura le pas sur toutes les troupes du royaume.

VICOMTE DE REISET

A L'EXPOSITION

VISIONS LOINTAINES

Si l'on jette un coup d'œil sur la liste officielle des trente-trois attractions que prépare la fête prochaine, on s'aperçoit que vingt et une d'entre elles se proposent, soit de placer le visiteur devant des sites du globe, soit de le transporter dans les profondeurs du ciel, du sol ou de la mer, en un mot de découvrir à ses yeux des vues sur l'univers. Naturellement, les moyens d'évocation sont aussi variés que les spectacles eux-mêmes. Mais. partout, le résultat reste identique: montrer à des millions d'êtres humains le mirage d'une réalité qu'ils n'auront pas le loisir de connaître. Et, dans la gerbe d'effets utiles que permettra de moissonner l'Exposition, ces charmantes fleurs d'illusion donneront peut-être au bouquet sa couleur et son parfum prédominants.

D'où vient ainsi, pour les deux tiers des concessions, cette tendance à reproduire l'œuvre pittoresque de la nature et des hommes? S'inspirant d'une claire vue sociale, artistes et commanditaires ont-ils suivi ce grand courant de démocratisation qui veut pour toute la foule les précieuses joies jusqu'ici réservées à quelques-uns? Ou bien se sont-ils tout simplement souvenus des succès de 1889? Deux attractions triomphèrent

à cette époque : le Panorama transatlantique et la Rue du Caire. Ces exemples ont pu rester, dans l'esprit des concessionnaires, les deux modèles types de l'entreprise florissante. Et les illusions de toile peinte, les décors animés de 1900, descendent peut-être tous en ligne directe de ces deux ancêtres.

A la vérité, ces hypothèses se confondent : car la foule de 1889 fut portée vers ces deux attractions — la seconde seule jouissait d'une réputation libertine — par une curiosité naissante d'horizons nouveaux, un confus désir d'élargir un peu, ne fût-ce qu'en apparence, le cadre de sa vie. En dix ans, cet instinct à dû se développer. Le satisfaire, c'était donc à la fois habile au point de vue financier et juste au point de vue populaire.

Aussi allons-nous assister à un véritable concours d'évocations, une sorte d'agréable course où chacun s'efforce de serrer de plus près la Vérité. Comme on pouvait s'y attendre, les stratagèmes employés sont inégaux. Il y en a d'ingénieux ; d'autres ne sont qu'ingénus. Mais leur intérêt réside précisément dans la diversité des recherches et des trouvailles. Et c'est en calculant ensuite la somme de tous ces efforts, que l'on peut concevoir cet extraordinaire mouvement de vulgarisation, l'énorme jouet scientifique mis aux mains de la foule.

Il nous faut donc parcourir rapidement cet univers en raccourci, réaliser ces voyages extraordinaires de Jules Verne, traverser successivement le monde céleste, le monde sous-marin, le monde souterrain, pour explorer enfin la surface du globe.



Un homme a convié le Ciel à l'Exposition. Il est vrai que c'est un diplomate. Par un stratagème ingénieux, M. Deloncle — ministre plénipotentiaire — fait entrer le firmament tout entier dans son *Palais de l'Optique*. On pourrait dire plus justement le Monde de l'optique. Car l'ambition de M. Deloncle ne s'est point bornée à héberger un tel hôte ; autour de ces vues sur le ciel il a groupé tous les miraculeux avatars de l'onde lumineuse. Mais dans l'ensemble de la conception, la

fameuse lunette à qui nous devrons une étape nouvelle vers les astres, reste la pièce de résistance, la colonne vertébrale de ce vaste organisme.

Abritée dans une galerie et soutenue par des piliers métalliques d'une sveltesse élégante, elle court horizontalement, sur soixante mètres, à hauteur de premier étage. Malgré le respect que l'on doit à une telle exploratrice, il faut avouer qu'elle ressemble singulièrement à une conduite d'eau. Et d'ailleurs, ce n'est qu'une conduite de lumière, une gaine protectrice contre l'atmosphère ambiante; et si peu fragile, qu'un des attraits d'une visite actuelle au Palais de l'optique consiste à pénétrer dans la lunette par le côté de l'objectif, à en sortir par l'extrémité oculaire, tout comme une image céleste, grossissement à part. Il faut ajouter que ce tube mesure un mètre et demi de diamètre. Il n'est, en somme, que la partie passive de l'appareil. L'organe actif devait contraindre les rayons lumineux d'un point quelconque de l'espace à pénétrer dans cette lunette immobile. Le problème est résolu chaque jour par le gamin facétieux qui, un fragment de miroir à la main, envoie un rayon de soleil dans l'œil d'un passant. Ainsi agit le sidérostat envers l'objectif. Seulement, ici, le miroir mesure deux mètres de diamètre, trente centimètres d'épaisseur, et pèse, avec son armature, sept mille kilogrammes. Et pourtant un enfant pourrait aussi le mouvoir, grâce à une machinerie délicate et puissante. Soustrait d'autre part au mouvement de rotation de la terre par un mécanisme d'horlogerie qui lui imprime une impulsion égale et contraire, ce miroir cueille donc un rayon de soleil ou d'étoile, de comète ou de nébuleuse, le réfléchit et le lance à travers les deux lentilles monstres de l'objectif, jusqu'à celle de l'oculaire.

Là, l'image est reçue, environ dix mille fois grossie, sur un écran visible de toute la salle. Nous voici donc loin de cette formule qui synthétisa la naïve confiance de la foule : « La lune à un mètre. » Car la voir dix mille fois agrandie, c'est s'en trouver éloigné de quatre-vingts kilomètres environ. Cependant, les limites du grossissement peuvent être indirectement reculées : au lieu de recevoir l'image oculaire sur un écran, on peut la recueillir sur une plaque sensible,

la rendre ainsi en quelque sorte durable, et projeter enfin l'épreuve photographique sur le mur de fond, formant écran. Évidemment, ce n'est plus une image directe, mais c'est encore une image fidèle. Cette fois, elle couvre douze mètres. Une masse de cinquante mètres sur le satellite apparaît comme une mouche qui se promènerait sur le mur. On voit la lune à quatre kilomètres.

Cette projection d'une image photographique constitue une première licence scientifique commise au nom de la vulgarisation. Mais en voici bien d'autres : le diorama fait son apparition ; d'abord prudent, il reproduit avec exactitude les paysages lunaires; puis, fantaisiste, il peint un voyage imaginaire dans un astre; enfin, franchissant les siècles aussi aisément que l'espace, il raconte en vingt tableaux la genèse de la terre. Les miracles de la lumière, répartis en vingt salles, apportent à ces vues astronomiques une heureuse diversion, forment comme un cadre scintillant à cette glace où se reflète le ciel. Les voici tous, depuis les plus récentes découvertes de laboratoire jusqu'aux jeux de fête foraine, depuis les Rayons Rœntgen, les projections microbiennes, les photographies sous-marines et souterraines, les lumières froides de Crookes et de Tesla, la cristallographie, jusqu'aux labyrinthes de glace, le kaléidoscope et les visions d'horreur, en passant par l'orgue optique où le musicien, jouant une symphonie de sons, s'efforcera de lui donner pour accompagnement une symphonie de couleurs...

Ainsi, en trois quarts d'heure, le visiteur traverse vingt-six salles et assiste à soixante spectacles différents. Et l'inconnue la plus intéressante, dans cette tentative de diffusion scientifique sans exemple, c'est peut-être l'attitude que va prendre, devant ce palais, une foule venue pour dépenser son argent d'épargne en plaisir. Second mystère : le grossissement réel, définitif, de la lunette; il oscillera certes, avec l'intensité de la lumière; mais ses limites mêmes ne pourront être connues que le jour où, toutes choses en place, le premier observateur recevra la première image oculaire. Ainsi, en dehors des services qu'elle peut rendre dans l'avenir, en dehors des efforts de patience et d'argent qu'elle représente, cette intéressante tentative retient encore l'attention par cette double énigme.

Une seconde entreprise exploite le ciel : le *Globe céleste*. Sur de puissantes assises de ciment s'arrondit une demi-sphère en charpente. L'ensemble présente actuellement la silhouette drolatique d'un bouton monumental, d'un furoncle géant, ce qui, pour un futur clou, est d'un heureux présage. Mais ce n'est qu'un aspect passager que M. Galeron, architecte bien avisé, ne lui laissera sans doute pas longtemps. Aux yeux du profane, la bâtisse ne paraît pas très avancée ; mais de légers retards ne sauraient être sensibles sur la concession de quinze ans accordée à cette entreprise. La sphère extérieure, haute de soixante mètres, en contiendra une deuxième de trente-cinq mètres, qui en contiendra une troisième de huit mètres, tout comme les œufs changeants des boîtes de physique enfantine. Autour de la dernière sphère, le système solaire, représenté par des lampes, évoluera aux sons d'une musique évidemment céleste. M. Saint-Saëns doit conduire — tout comme dans un ballet — la valse des étoiles.

***

On a pu mesurer les efforts déployés par M. Deloncle pour placer la foule devant les spectacles du monde céleste. L'*Exposition minière* témoigne d'un zèle analogue pour initier le public aux mystères du monde souterrain. Il est vrai qu'une circonstance heureuse favorisa cette nouvelle évocation. Sous le Trocadéro s'étendent des Catacombes et d'anciennes Carrières, qui prolongent leurs rameaux sous la place et les avenues voisines. A tel point, qu'à l'angle de la rue de la Pompe et de l'avenue Henri-Martin, un hôtel particulier, construit sur ces excavations, sombra, pour ainsi dire, lentement dans le sol. L'exposition minière, plus heureuse que les entreprises de plein air, entra donc en possession d'un terrain presque sans limites. Elle l'a divisé en deux parties : l'une, réservée à l'exploitation proprement dite ; l'autre, plus spécialement attractive, le *Monde souterrain*. L'ensemble résume fidèlement toutes les traces de la présence de l'homme, tout son travail de termite, dans la croûte superficielle du globe.

On a déjà tenté, dans de précédentes expositions, de représenter un filon en pleine exploitation, avec descente de puits,

simulacre de grisou, ouvriers au travail, extrayant le charbon ou le minerai; la mine de 1900 a, sur toutes celles qui l'ont précédée, l'avantage d'être réellement souterraine et spacieuse. Autre élément d'originalité : les galeries qui passent sous l'exposition sud-africaine représentent un quartier de mine d'or au Transvaal. Et voyez jusqu'où va la recherche de la vérité, du décor exact : les murailles sont revêtues de blocs de minerai envoyés par petites caisses du pays des Boers. C'est ce minerai qui sera, au grand jour, traité sous les yeux de la foule jusqu'à l'obtention du lingot. Verdâtre d'aspect et de cassure granitique, comme cette pierre prestigieuse retiendra les regards! Et combien croiront discerner, dans le scintillement de la roche, à la lueur des lampes électriques, des parcelles de métal, d'ailleurs imaginaires?

La visite du monde souterrain est plus mouvementée. Dans les parois de la galerie s'ouvrent, de temps en temps, des chambres qui sont autant d'ateliers en travail. Qui le croirait? Le diorama sévit à ces profondeurs. Il y joue surtout le rôle d'historien. C'est lui qui raconte, tant bien que mal, la formation de la terre, qui évoque la faune et la flore des grandes époques houillère, jurassique et tertiaire; violemment éclairés par l'électricité, de vastes paysages préhistoriques couvrent le mur de fond dans ces excavations, tandis que des premiers plans, en rochers véritables mais fardés, forment le cadre de ces vues sur les époques disparues. C'est aussi le diorama qui fait, par un procédé analogue, l'historique de la mine, des Phéniciens au moyen âge. Ailleurs, l'évocation, délaissant la toile peinte, peuple les chambres souterraines de bas-reliefs et de statues, reproduit par exemple ces asiles profonds où les rois d'Égypte espéraient s'assurer un inviolable repos; ailleurs encore, ce sont ces retraites mystérieuses que la nature elle-même semble s'être ménagées, grottes, cavernes, tantôt toutes tissées de lianes et de serpents comme celles de l'Annam, tantôt animées de cascades et de lacs, comme dans les causses du Tarn, d'autres encore : en un mot, toute cette pénétration de l'homme dans la terre pour y chercher le mystère, le calme, la richesse... et même la fraîcheur; puisqu'un champagne célèbre va reproduire ici ses caves modèles. Et il faut se heurter aux conduites d'eau du Trocadéro, où vingt-deux ans

d'égoutture ont suspendu de frêles stalactites, ou bien entendre le roulement sourd des wagonnets du Métropolitain, au-dessus du tombeau d'Agamemnon à Mycènes ou de la nécropole de Memphis, pour reprendre pied dans la réalité, échapper à l'illusion que favorise la pénombre...

* * *

On a pu relever, dans ces tentatives pour divulguer le monde céleste et le monde souterrain, le souci de rendre la science aimable, de la parer d'atours. Le voyage dans le monde sous-marin accuse encore cette tendance. Une expression — d'autant plus haïssable qu'on est obligé de l'employer, faute de mots équivalents — s'impose à l'esprit : non seulement la science s'y montre aimable, mais encore bien parisienne. Jamais l'alliance des moyens de théâtre et d'industrie ne fut plus étroite. C'est le pacte de la coulisse et du laboratoire. Et cette union en fait la force d'amusement.

Voici le problème que semblent s'être posé les auteurs de l'*Aquarium de Paris*, — car c'est encore un trait de ces entreprises mixtes, que de ressembler à des équations et de contraindre les artistes à devenir calculateurs : « Si chaque visiteur dans la salle était revêtu d'un scaphandre, il devrait avoir l'illusion complète d'être au fond de la mer. »

On n'a pas été jusqu'au scaphandre, pour cent raisons. Mais les pièges tendus aux yeux des explorateurs restent encore assez nombreux. Trois au moins constituent des recherches nouvelles. Tout d'abord, jetés dans une salle dont les parois rayonnent une lumière diffuse, ils se heurtent à une épave, une grande barque de pêche qui sombre. Le sinistre est tout frais, car voici la haute et noire étrave du paquebot qui vient de la pénétrer avec une désinvolture toute britannique. L'arme est encore dans la plaie. Avec sa voile déchirée, ses mâts brisés, sa naïve figure sculptée à la proue, ce pauvre bateau dégage je ne sais quelle odeur de misère et de vérité que n'obtiennent pas les autres essais de reproduction... Impression peu surprenante, puisque cette lamentable épave, échouée sur la grève aux environs de Cherbourg, déchiquetée par les intempéries, fut découverte, achetée, démontée, transportée,

rebâtie pièce à pièce par le directeur technique de l'Aquarium. Voilà donc un premier piège, et non des moins impressionnants. Le deuxième, c'est le plafond. Tout en vitrage, il est recouvert d'une mince couche liquide peuplée de petits poissons ; une forte lumière tombe sur ce glacis. Le tout est voilé aux yeux de la foule par une étoffe légère, couleur d'eau, et sur laquelle l'ombre portée de ce menu fretin prend de fortes dimensions : le visiteur a la sensation d'avoir l'océan sur la tête. Et on subit aussi l'illusion — c'est la troisième — d'avoir l'océan autour de soi. Comme dans un aquarium ordinaire, les parois de la salle sont formées de glaces sans tain derrière lesquelles la faune et la flore marines se montrent dans leur élément. Mais cette fois, il est absolument impossible de déterminer la profondeur des différents bacs. Grâce à des jeux de miroirs et de lumière, ces bassins, assez exigus en réalité, donnent l'impression d'être sans limites. Les poissons eux-mêmes s'y sont laissé prendre et s'en allèrent, au début, donner de la bouche dans ces glaces trompeuses. Chacun de ces bacs comporte d'ailleurs un décor différent. Ici la banquise, là les végétations madréporiques, plus loin un volcan sous-marin qui bouillonne comme un honnête pot-au-feu. Naturellement, l'intention n'est pas rendue partout avec un égal bonheur. Mais c'est de l'excellente vulgarisation. Et puis, d'ailleurs, le grand bac va si vite tirer l'attention, le grand bac dont de vraies plongeuses viendront explorer le sol, le grand bac peuplé, grâce à un jeu de glace, d'autres naïades moins audacieuses, qui simuleront la nage sur un plan mobile, à sec, dans la coulisse. Ce n'est pas le côté le moins intéressant de l'entreprise, la coulisse. Non seulement pour les boxs réservés aux plongeuses, pour les ébats de leurs compagnes sur le tapis roulant, pour tout l'envers du décor, mais encore pour la machinerie modèle, pour tous les soins donnés à l'eau de mer. Elle est si difficile à se procurer. Elle est venue dans ces bateaux à cidre qui vont de Normandie en Angleterre. Il s'agit de la garder. On la traite comme une intéressante malade. On prend sa température, maintenue à quinze degrés, on la régénère par des injections d'air comprimé, on la filtre, on la goûte. De là, tout un va-et-vient, toute une tuyauterie qui, avec l'installation électrique, la trépidation du moteur, les senteurs

salines émanées du laboratoire proche, donne à ces couloirs une vague ressemblance avec la machinerie d'un paquebot. L'illusion marine est si forte qu'elle se poursuit dans la coulisse.

*
* *

Nous voici revenus à la surface de la terre. Pour nous la faire connaître, les attractions nous guettent par douzaines. Afin de présenter une vue rapide mais complète de cette poussée d'illusions, il faut tenter, comme pour une flore inédite, un classement en genres, espèces et variétés.

Mais d'abord, par un premier triage, il faut éliminer toutes les façades officielles. Tel cet admirable quai des Nations, où vingt palais, empruntés à toutes les capitales du monde, se dressent comme d'orgueilleux écussons aux armes de la patrie. Et encore cette exposition coloniale que le Trocadéro tient dans ses bras, cette ville blanche, rouge et dorée, animée de figurants exotiques, où le Kremlin voisine avec la pagode et la mosquée. Certes, ces façades parlent aux yeux, leur enseignent les architectures lointaines, mais ne constituent pas réellement des attractions, c'est-à-dire des efforts combinés pour une illusion.

Les reconstitutions géographiques proprement dites peuvent se diviser en deux grandes familles : d'une part, les ensembles en relief, en vraie grandeur, formant village, place ou rue; d'autre part, les procédés panoramiques à fond de toile peinte.

Les premières comprennent : un village suisse, une rue espagnole et une place vénitienne.

Ces attractions ont la couleur, la forme et les dimensions de la vérité. Ce sont des morceaux de territoire transportés dans l'Exposition. Et l'on conçoit que cette condition devenait pour le *Village suisse* à la fois un attrait et une difficulté. Apporter en plein Paris un fragment de montagne, quel péril, mais aussi quelle nouveauté! Eh bien, il faut avouer que les organisateurs de ce spectacle en ont tiré tout le parti possible. Bravement, patiemment, ils ont échafaudé, pendant près de deux ans, de formidables charpentes. Ils les ont couvertes de planches comme d'une peau qui dessine à grands

plis les mouvements du terrain. Puis ce derme disparut ici sous des rochers moulés, là sous des alvéoles pleines de terre végétale où reprirent racine les herbages, les sapinières et les fleurs alpestres. Grâce à des raccourcis audacieux, des surplombs, ces obstacles de cinquante mètres donnent réellement l'aspect de montagnes. Dans ce cadre ont pris place, non seulement un village, un lac, une cascade, mais encore ces petits joyaux d'architecture primitive dont de calmes villes, comme Schaffhouse, Morat, Berne, Zug, Lucerne, oubliées par le temps dans leur repli d'alpe, nous ont conservé de précieux et touchants spécimens. Enfin, apparaît ici un élément d'attraction que nous allons souvent retrouver : les figurants. Bêtes et gens viennent habiter ce village, y montrer leurs mœurs, leurs jeux et surtout leurs industries. Mais le site reste le charme attendrissant de cette tentative. Il exhale un parfum de nature. Quiconque a réellement vu l'herbe courte des alpages la retrouve dans ce décor. Et c'est d'un contraste piquant, cette fleurette sauvage piquée dans ce coin de Grenelle sinistre et militaire, avec cette énorme Roue de Paris qui rayonne comme un lever de soleil sur ses montagnes.

Je crois que la proposition est plutôt inversée pour l'*Andalousie*. Le cadre semble passer au second plan, s'effacer devant les figurants. Non pas qu'il soit à dédaigner, certes, cet effort pittoresque pour montrer les traces magnifiques laissées par la domination mauresque en Espagne : ces deux patios de l'Alcazar de Séville, la haute tour de la Giralda, ni cette vieille rue de village dont les façades furent patiemment relevées à Tolède et à Cordoue. Et pourtant, malgré sa robe éclatante et somptueuse, ce vaste enclos reste un décor en place pour la féerie. Partout, on attend les figurants : dans cette piste rectangulaire où pourront se dérouler des tournois, des fantasias, des chasses à la gazelle ; dans ce théâtre dont l'architecture flamboyante semble vaciller au mouvement endiablé des ballerines andalouses ; ces cavernes gitanes où sont tapies les diseuses de bonne et de mauvaise aventure ; ces gourbis de Juives de Tanger : partout on attend cet énorme coup de filet jeté sur toute la côte méditerranéenne, pour ramener les créatures étranges par l'horreur ou la beauté, depuis les Ouled Naïls

jusqu'à ces Hamadcha qui se sabrent la poitrine et reçoivent sur le crâne des poids de cinquante livres, pour la gloire d'Allah. Et comme le quartier du Trocadéro, bien qu'habitué aux exotiques, se montre inhospitalier à cette étonnante colonie, son directeur songe à la loger à l'autre bout de la ville, près de la Bastille. Toutes les nuits, vers deux heures, un bateau à vapeur cueillerait cette smala. Et voyez-vous cette remontée du fleuve enfin vide entre les rives de fête enfin assoupies, ces fanatiques, ces courtisanes et ces danseuses, rêvant pêle-mêle sur le pont du bateau-mouche?

Venise ne connaîtra pas ces soucis. C'est une toute petite Venise, que l'auteur du projet s'est ingénié à faire paraître grande. Il a bouché les échappées avec des dioramas à perspectives profondes, il a remplacé le ciel par un vélum, entassé tout le décor connu de la Piazzetta, Saint-Marc, les chevaux, les lions, des colombiers, des canaux où l'on peut voguer vingt minutes, des palais aux plafonds peints, aux lambris d'or. Bref, un homme précieux qui donnerait une spacieuse apparence même à nos appartements parisiens. Évidemment, les moulages sont un peu naïfs, les peintures un peu crues. Mais il y a tant de bonne humeur dans ce petit coin, tant de lumières, de balcons fleuris, tant de gondoles, de vols de pigeons et de sérénades, que la joie, pour être un peu à l'étroit, comme l'acide carbonique dans une bouteille de champagne, n'en éclatera que plus fort.

***

La seconde famille, celle des illusions à fond de toile peinte, témoigne, pour approcher de la vérité, d'une diversité de moyens intéressante à cataloguer.

Tout d'abord, c'en est fait de l'ancien panorama, où le spectateur, sur une plate-forme ceinte d'une balustrade, était séparé de la toile par des premiers plans réels, mais inanimés. Le pas le plus timide vers le progrès consiste à placer le visiteur dans le décor, à déguiser ce plancher qui rompait en effet l'illusion. C'est un premier genre, dans la vaste famille des panoramas de 1900. Celui de M. Poilpot, *la Ville d'Alger*, en offre un exemple. Le spectateur est placé sur la

terrasse de la grande mosquée. L'idée est ingénieuse et le point de vue excellent. Le regard domine la rade, le car Matifou, gagne le large et, de l'autre côté, se repose sur la ville haute. Même il peut plonger sur les terrasses des maisons environnantes et surprendre dans sa vie privée la femme arabe, qui ne se dévoile ainsi que sous le ciel. Onze dioramas complètent cette vulgarisation de la vie algérienne, onze immenses toiles qui passent du bain maure à la caravane, et de l'école enfantine aux Ouled Naïls.

Même innovation au chalet du *Club Alpin*, où le spectateur est placé sur la pente abrupte de la moraine, devant la coulée de la mer de Glace et le massif du mont Blanc. Là encore, de petits dioramas rappellent heureusement les merveilles de notre sol, délaissées pour d'autres plus lointaines, comme les pittoresques gorges du Tarn et ces admirables Alpes du Dauphiné, dont la Grande-Meige est plus terrible, plus imposante même que le mont Blanc.

Enfin, c'est par un subterfuge analogue, au sortir d'une grotte ménagée dans la montagne du Village suisse, que le touriste se trouve dans la claire et froide lumière du panorama des Alpes bernoises.

Dans un deuxième procédé d'illusion, les premiers plans sont animés de personnages véritables. On peut donner comme modèle du genre le panorama du *Tour du Monde*, dont la richesse extérieure force déjà l'attention. Cet énorme donjon, crénelé d'une galerie hindoue, est flanqué d'une tour de pagode, d'une tour chinoise et d'une tour portugaise; comme poternes, des portiques de temples orientaux, d'une somptuosité presque téméraire. A l'intérieur, la toile qui se développe autour de la salle représente, sans solution de continuité, l'Espagne, Athènes, Constantinople, Suez, l'Inde, la Chine et le Japon. Bien que la transition soit préparée chaque fois par un site neutre, tertre ou bras de mer, on ne voit pas sans un peu d'étonnement l'Acropole voisiner avec la Corne d'Or et le Canal baigner presque les forêts hindoues. Mais, pour tout dire, le panorama ne joue ici que le rôle secondaire de toile de fond, et la foule sera d'autant plus indulgente à cette licence que son attention sera retenue par les premiers plans, peuplés de figurants. C'est l'originalité de l'entreprise. Des

exotiques s'agiteront devant l'image peinte de leur pays. Les Espagnols jaillissent et dansent sur des terrasses au son des castagnettes, un café turc en plein air est installé devant le Bosphore, des Hindous charment des serpents dans une clairière de leur forêt, des Chinois servent du thé dans une de leurs maisons aux larges baies et, dans un jardin animé de canards et de poissons rouges, des Japonaises dansent à l'abri d'un théâtre léger. Quel sera le sort de cette tentative? Les personnages s'harmoniseront-ils avec le décor, comme des comédiens sur la scène? Ou souligneront-ils au contraire l'imperfection inévitable de la peinture? Nous le saurons bientôt. puisqu'ils sont en route. Ce panorama est complété par trois étages d'exhibitions secondaires : diorama mobile qui déroule une traversée de Marseille à la Ciotat, toiles fixes, théâtre et restaurants exotiques. Telle est cette énorme entreprise, qu'on a déjà nommée : une exposition dans l'Exposition. La phrase, à deux tranchants, peut être prise en louange comme en reproche.

Pour quiconque se place à la portière d'un wagon en marche, s'appuie au bastingage d'un navire qui côtoie le littoral, le paysage semble fuir. Un troisième moyen s'offrait donc de produire l'illusion du voyage : dérouler ce paysage sous les yeux du visiteur immobile. Ce procédé fut adopté pour le *panorama transsibérien.* Un chemin de fer doit relier Pékin à Moscou. Or, les deux expositions russe et chinoise sont voisines au Trocadéro. Qu'a-t-on fait? Au grand palais sibérien, on adjoignit la gare de Moscou ; dans le rez-de-chaussée du palais chinois, on ménagea Pékin-gare. Un train de la compagnie des wagons-lits s'étend sur quatre-vingts mètres entre ces deux terminus et, devant les portières, se déroulent les sites les plus pittoresques de la voie géante. Le projet est étudié avec science et conscience. Les plus ingénieuses précautions semblent prises pour donner au spectateur l'illusion que le train marche, et non la toile. Porte-t-il ses regards sur le ballast? C'est une bande horizontale qui se déplace à raison de six mètres par seconde, et qui donne au voyageur l'impression de marcher à cette même vitesse. Les signaux, les barrières, les poteaux retiennent-ils son attention? Ils sont fixés sur un invisible treillis métallique qui avance de trois mètres par

seconde. Les deuxièmes plans, arbres, mouvements de terre, arrimés de la même façon, se déplacent à une vitesse moindre et, enfin, la véritable toile panoramique, longue de deux cent vingt mètres, défile en une demi-heure. Les allures relatives que semblent prendre, pour le voyageur, les différents plans du paysage sont donc fidèlement respectées. Aussi l'illusion est-elle heureuse. Pour la compléter, on songea à donner aux wagons une légère trépidation. Puis on y renonça. Peut-être la compagnie craignit-elle de nuire à la réputation de ses voitures qui n'ont pas, à l'entendre, de mouvement en marche.

Créant ainsi un quatrième genre, un panoramiste n'a pas craint, lui, d'agiter son public devant une toile mobile. C'est M. Hugo d'Alési, dont les affiches de gare ont vulgarisé le nom et qui veut, avant tout, donner aux spectateurs l'impression complète d'un voyage en mer. Dans son *Maréorama*, il les place sur le pont d'un paquebot, dans la rade de Villefranche, au matin. L'équipage manœuvre. On lève l'ancre. Un roulis et un tangage légers émeuvent le navire. La côte fuit, babord et tribord. Bientôt, c'est le large. Puis, on croise l'escadre, on touche à Sousse au grand soleil de midi. Il fait nuit à Venise. Une tempête éclate et l'on retrouve le jour et le calme à Constantinople. Le voyage s'exécute en trois quarts d'heure et en musique. En effet, plus les sens émus sont nombreux plus l'impression est forte. On prétend que le toast répond à ce besoin de les satisfaire tous simultanément : le goût par le vin, le toucher par le mince cristal aux lèvres, l'odorat par le bouquet, la vue par le spectacle de la table, et l'ouïe par le cliquetis des verres ou les paroles de l'orateur. M. Hugo d'Alési a voulu que son voyage, comme un toast, satisfît le plus de sens possible. La vue ne saurait qu'être flattée par le panorama ; l'odorat par l'air chargé d'effluves salins, que les manches à vent chassent vers le pont ; et l'ouïe par cette musique qui prend la couleur des pays que touche le navire : mélancolique au départ, elle est belliqueuse au contact de l'escadre, devient arabe en Afrique, et finit turque après avoir été vénitienne. Quant au goût et au toucher, souhaitons seulement que le mal de mer n'en vienne pas troubler les fonctions... M. Hugo d'Alési, qui cache sans doute une fine malice sous sa rudesse apparente, a voulu que

ses toiles donnassent l'impression d'un voyage sur terre, en attendant qu'elles donnent celle d'un voyage sur mer. Car l'atelier qui les abrite s'élève loin, très loin, bien au delà de ce quartier Saint-Charles que Marcel Prévost vient de révéler aux foules dans *Léa*. Deux baraquements monstres surgissent d'un terrain vague, au long de rues sans fin, aux trottoirs sans maisons. Ces docks de la peinture sont éclairés à l'électricité, comme le Maréorama lui-même. C'est Constantinople qui est sur le chevalet, c'est-à-dire pendu au mur. On regarde la toile du haut d'une estrade disposée comme le pont du paquebot. La coloration d'aube en est heureuse et se prête bien au passage de la nuit à l'aurore, réglé par l'éclairage. Évidemment, ce n'est pas l'inimitable nature... Mais, au point de vue de populariser la sensation rare du voyage en mer, on ne peut nier que la tentative soit intéressante.

Voici encore une entreprise, le *Stéréorama*, ingénieuse et modeste, qui déroule une toile devant le spectateur. Son originalité consiste à lier des premiers plans en relief à ce fond de peinture. Ils se déplacent ensemble. Le public est sur mer; il voit passer devant ses yeux les côtes de l'Algérie; la toile, fixée sur un vaste tambour, reproduit les lointains; le littoral, avec ses montagnes et ses promontoires, est modelé en cartonnage ou en zinc comme dans les plans en relief. Pendant la marche, les perspectives de ces côtes en miniature se modifient, changent d'aspect, comme dans un véritable voyage en mer dont elles cherchent ainsi à donner l'illusion. L'Algérie est encore représentée par un *Diorama saharien*, qui donne bien l'impression du désert, car il est actuellement impossible d'y rencontrer personne. D'ailleurs, nombre de nos colonies ont usé de la toile peinte pour donner de leur beauté une juste impression. Telles l'Indo-Chine, les îles Comores, Mayotte, Tahiti. Même Madagascar et le Congo ont évoqué la conquête militaire. Le panorama de la mission Marchand se signale surtout aux yeux par les deux éléphants savants qui parent leur fronton; quant aux toiles consacrées à cette dure campagne madécasse où le climat se montra surtout meurtrier, elles sont assez malencontreusement placées sur l'ancien bassin du Trocadéro.

Enfin, cinquième genre : ce n'est plus la toile qui bouge; mais la peinture. C'est le *Cinéorama*, l'application — qu'on

s'étonne de ne pas avoir vu surgir plus tôt — du cinématographe au panorama. Cet ingénieux appareil remplace l'artiste. Comme lui, il s'installe au centre du spectacle à reproduire. Seulement, il a des yeux tout autour de la tête. A la vérité, l'enregistreur se compose de dix cinématographes qui marchent ensemble et se partagent l'horizon en dix secteurs, comme les dix parts d'un gâteau. Place-t-on l'appareil dans une arène de taureaux, il reproduit plus tard, sur la toile circulaire, les péripéties de la course et les aspects de la foule dans toutes les directions. Au milieu des grandes places d'une capitale, il en retrace les mouvements, les fêtes, les processions. A-t-il été braqué de la nacelle d'un ballon, au départ? Il donne ensuite au spectateur la sensation de quitter terre, de s'enlever, en reproduisant sous ses yeux les êtres et les choses qui diminuent, s'enfoncent, s'anéantissent. C'est même cette dernière illusion, la plus curieuse et la plus neuve, qui a décidé du cadre de l'attraction : les visiteurs sont placés dans la nacelle d'un ballon pour assister à ces spectacles panoramiques animés.

Comme bien on pense, le cinématographe paraîtra sous bien des formes à l'Exposition. Celle-là est la plus neuve. Au point de vue de l'illusion géographique, il convient pourtant de citer encore l'entreprise des *Voyages animés*, ainsi que le *Phonorama*, où les sons, enregistrés par un phonographe, sont reproduits en même temps que les mouvements de la vie.



Pour juger l'effet total, dans un recul, il faut suivre le conseil que donnent les peintres devant leur panorama. Il faut se faire une petite lorgnette avec les doigts repliés, puis examiner la toile à travers ce tube improvisé. D'abord, les détails apparaissent avec plus de profondeur et de netteté. Et surtout, on ne voit que la peinture, on isole son regard du reste du monde.

Oui, il faut oublier le mobile des entreprises, la personnalité même des artistes et de leurs commanditaires ; les petits ridicules des hommes de métier, presque tous un tantinet jaloux de leurs rivaux ; l'indigence d'esprit qui semble frap-

per certains hommes d'argent comme un châtiment de leur facile fortune; il faut faire indulgemment table rase de ces travers humains, comme on chasse d'un coup de brosse la boue blanche où sont écloses toutes ces jolies fleurs d'illusion.

Et ce qu'il faut seulement retenir, c'est la somme d'ingéniosité, de recherches et de trouvailles, dépensée là pour amuser utilement la foule, pour l'enrichir de visions nouvelles dans toutes les directions de l'univers.

Grâce à elles, on pourra, en peu d'heures, vivre beaucoup de temps; en peu de pas, parcourir beaucoup d'espace; elles sont comme ces liqueurs étincelantes aux yeux, toniques au palais, qui concentrent, sous un mince volume, de la force et de la vie.

Aussi, un souhait s'impose en conclusion : c'est que, sans léser les intérêts en jeu, sans transgresser les contrats passés, les portes de ces attractions puissent être largement ouvertes à la foule. Dans un mois, et pendant deux cents jours, de tous les points du continent, des trains vont converger vers un centre unique : Paris. Ils sont comme autant de petites sociétés en marche, que l'argent a brutalement et nettement divisées en trois classes. Eh bien, il faut souhaiter que cette dure hiérarchie puisse disparaître au seuil de l'Exposition: que ceux qui en pâtissent trouvent précisément dans cette terre promise une courte et charmante revanche de la vie.

MICHEL CORDAY

LE TRANSVAAL

ET

L'EUROPE DIVISÉE

N'arrêterons-nous pas cette guerre? Tel est le cri universel, dans toutes les classes, dans tous les milieux, dans tous les pays; nos enfants, même les plus jeunes, entendant depuis plusieurs mois parler de cette lutte du plus fort contre le plus faible, demandent avec étonnement pourquoi nous n'essayons pas au moins de séparer les combattants. Le peuple, lui aussi, interroge : les puissances européennes vont-elles rester impassibles? N'exprimeront-elles pas, par un acte, le sentiment de compassion et d'horreur qui trouble nos consciences? Donneront-elles encore aujourd'hui à l'humanité le spectacle de l'abdication et de l'impuissance des Gouvernements?

Hélas! il est bien probable que le peuple et les enfants et le monde entier seront déçus une fois de plus. Les Gouvernements se sont mis d'eux-mêmes dans l'impossibilité de rien faire; ils laisseront les événements se dérouler; d'autres complications viendront ensuite jusqu'à la grande et obscure crise sociale où nous mène notre apathie. L'Europe ne pourrait songer en effet à arrêter la guerre actuelle que par deux moyens, tous deux presque impraticables : l'intervention amicale ou l'intervention armée. Examinons ces deux moyens.

I. — L'INTERVENTION AMICALE. — Pourquoi une puissance européenne n'offrirait-elle pas ses bons offices aux deux belli-

gérants, tour à tour victorieux? Qui pourrait s'offenser d'une telle offre, aujourd'hui surtout que la convention de la Haye, *pour la solution pacifique des conflits internationaux*, recommande cette intervention? Il est vrai que Lord Salisbury, au mois de novembre dernier, dans son discours du Guildhall, l'a découragée d'avance, mais ses délégués n'avaient point encore, à cette date, signé la convention; depuis lors, toutes les signatures des plénipotentiaires des vingt-six puissances représentées au Congrès ont été recueillies, sans une exception. Et cependant personne n'intervient.

C'est que l'Europe se trouve en face d'une situation qu'elle a déjà tranchée, sans qu'on s'en doute : le sort du Transvaal a été décidé, non pas hier, mais le jour où l'entrée de la Conférence de la Paix lui a été refusée. Comment la Russie, organisatrice de la conférence, et la Hollande, chargée de faire les invitations, — l'une et l'autre peu suspectes de malveillance pour les Boers — ont-elles été réduites à prononcer cette exclusion? Elles ont dû s'incliner devant une opposition insurmontable en droit et surtout en fait.

En droit, l'Angleterre, affirmant sa qualité de puissance suzeraine, ne pouvait accepter que le Transvaal fût assimilé à un État indépendant : inviter le Transvaal, c'était proclamer son autonomie.

En fait, la Russie et la Hollande pouvaient-elles passer outre? Évidemment non. Ouvrir un si grave conflit à la veille d'un congrès soi-disant pacifique, l'ironie eût été trop forte! La généreuse manifestation devenait un coup direct, porté à la puissance britannique. L'Angleterre, à tout le moins, se serait abstenue de se faire représenter à la Haye; d'autres puissances, à son exemple, seraient restées à l'écart, obligeant la France, à son tour, à se tenir sur la réserve. En sorte que le Transvaal aurait eu sans doute la satisfaction d'être invité, mais il n'y aurait pas eu de conférence!... Bien plus, l'échec de l'initiative du Tsar aurait découragé pour longtemps toute tentative analogue : c'est donc la civilisation elle-même qui eût été sacrifiée, en pure perte. Et à supposer que, renonçant au concours des grandes puissances, la conférence ait pû admettre le Transvaal, malgré l'Angleterre, et le Saint-Siège, malgré l'Italie, de quel droit eût-elle

refusé d'entendre tant d'autres plaintes s'élevant de tant de pays, Irlande, Finlande, Philippines, Macédoine, Arménie, etc., etc.? Écarter de son programme toute question touchant à la constitution des États représentés, telle était la première précaution à prendre pour ne pas avorter dans la discorde et, nouvelle tour de Babel, devenir la risée et la condamnation de notre temps; elle a limité son champ d'action pour aboutir aux résultats peu apparents mais pleins d'avenir que j'ai exposés ailleurs, germe attendu, depuis des milliers d'années, d'une justice internationale.

Soit, me répondra-t-on, le Transvaal a été sacrifié dans l'intérêt de la paix générale, il y a un an. Mais aujourd'hui? ne peut-on rien faire pour le secourir?

Je répondrai qu'il n'est pas inutile de témoigner hautement la sympathie et l'admiration qu'inspire au monde civilisé la résistance de ce petit peuple héroïque, et qu'il ne faut pas hésiter non plus à blâmer la guerre. La conscience de l'opinion ne peut rester muette devant ce spectacle. Mais comment une ou plusieurs puissances européennes pourraient-elles se flatter de faire accepter leur médiation à l'Angleterre après avoir elles-mêmes reconnu implicitement ses droits de suzeraineté sur le Transvaal? Tout au plus doit-on s'efforcer de saisir le moment, — s'il se présente, — où l'Angleterre, émue peut-être par les manifestations de l'opinion, ou lassée, désirerait elle-même une intervention. Pour quiconque toutefois connaît le tempérament britannique, il est présumable que les Anglais voudront terminer seuls une guerre qu'ils considèrent comme d'ordre intérieur et n'encourageront pas plus aujourd'hui qu'au mois de novembre une initiative médiatrice étrangère, fût-ce celle des États-Unis.

En tout cas, cette initiative ne saurait venir de la France. Bien loin de voir en nous des médiateurs possibles, nos voisins d'Outre-Manche nous considèrent présentement comme des adversaires. Un sentiment d'aigreur croissante, pour ne pas dire d'hostilité, règne entre les deux pays, à tel point que l'ambassadeur de la Reine s'absente de Paris en donnant à son voyage la signification que l'on sait, la Reine renonce à son séjour annuel en France, et ses sujets, par milliers, suivront son exemple. Tout cela — et la tension des

rapports même entre particuliers, les tracasseries, les polémiques et les injures de la presse, les actes de boycotage et de représailles qui sont en train d'altérer gravement les relations sociales, politiques et économiques des deux pays, — tout cela ne nous permet pas de songer à jouer entre Londres et Prétoria le noble rôle de conciliateurs. Après avoir manifesté assez clairement nos sympathies pour les faibles, nous n'avons plus qu'à nous recueillir, et à nous armer, comme tout le monde, en attendant le désarmement.

II. — L'INTERVENTION ARMÉE. — Est-ce à dire que nous devrions, comme le proclament certains chauvins, déclarer sans perdre un jour la guerre aux Anglais; non plus pour secourir les Boers, mais pour profiter de la diversion qu'ils nous offrent, en immobilisant dans l'Afrique australe des forces britanniques considérables? « Si nous ne prenons pas les devants, prédisent-ils, l'Angleterre, elle, ne manquera pas, une fois la guerre du Transvaal terminée, de saisir un prétexte quelconque, Terre-Neuve, Chine, ou Madagascar, pour nous attaquer. »

Non, cette politique doit être nettement condamnée. Si la France avait le malheur d'écouter pareilles suggestions et de prendre l'initiative d'une guerre offensive, elle assumerait devant le monde la responsabilité la plus redoutable. Elle perdrait le bénéfice de l'attitude pacifique qu'elle a su garder depuis la chute de l'Empire : elle se lancerait dans des aventures sans issue et ne déchaînerait rien moins que la guerre universelle! Si les nationalistes veulent nous pousser à cette guerre, je les adjure de commencer par envisager où elle peut nous conduire: cela fait, ils devront parler clairement au pays et lui demander, à l'avance, les sacrifices nécessaires; mais ils ne peuvent pas renseigner le pays sur ce sujet parce qu'ils n'y ont, je le crains, jamais pensé; leur ardeur dédaigne les moyens d'action; leur politique, non sans bonne foi, mais sans programme, sans prévision, n'est autre chose qu'une protestation et un cri. Encore n'est-ce pas toujours le même cri; tantôt c'est: « A Berlin », tantôt c'est: « A Rome », tantôt: « A Londres », tantôt ailleurs. Mais ils ne disent pas au pays *comment* ils comptent arriver à ces buts multiples. Ils ne par-

lent pas des conséquences économiques de leurs belliqueuses propagandes ; ils ne se rendent pas compte que cette manie de crier perpétuellement « aux armes ! », en menaçant la terre entière, nous isole, nous appauvrit, écarte nos meilleurs clients et que toute cette agitation sans suite ne profite en définitive qu'à l'Angleterre. Supposez, en effet, que l'Allemagne veuille s'interposer en faveur des Boers. Elle craindrait de nous fournir une occasion de prendre enfin la revanche si longtemps réclamée. Et, de notre côté, même avec l'alliance de la Russie, nous ne pourrions pas non plus intervenir sans que l'Allemagne soit tentée de profiter de quelque revers et d'une crise gouvernementale survenant à Paris, pour en finir avec cette crainte de la revanche. L'Allemagne et la France sont donc réduites à l'inaction vis-à-vis de l'Angleterre qui a les mains libres : elles ne peuvent même pas chercher un terrain d'entente que la propagande chauvine a rendu, de part et d'autre, trop difficile à aborder.

Et voici une dernière considération à laquelle on ne songe pas assez.

La guerre du Transvaal aura fait plus que bien des traités pour unir en un seul faisceau les éléments divers de la race anglo-saxonne. Elle a coalisé, pour la seconde fois en quelques années, tous ces éléments épars sur la surface du globe, épars et rivaux, parfois même hostiles ; elle les a coalisés contre un rival commun : la vieille Europe.

La guerre hispano-américaine a été la première révélation publique de ce danger nouveau ; la guerre du Transvaal est un second avertissement.

Lors de la guerre des États-Unis avec l'Espagne, l'Europe a fait semblant de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien comprendre, — de même que dans les affaires d'Arménie, — et les faits se sont accomplis presque jusqu'au bout, comme si elle n'existait pas. Par la guerre du Transvaal elle s'est laissée humilier dans ses sympathies hautement déclarées. Elle a trahi deux fois son impuissance.

Cela étant, pousser la France et la Russie à déclarer la guerre à l'Angleterre sans avoir au préalable cimenté à Berlin, par un accord honorable, acceptable pour tous, l'union de tous les États continentaux de l'Europe, c'est une rodomontade de

plus après tant d'autres. C'est appeler la guerre du même coup non seulement avec l'Angleterre, mais avec l'Australie, voisine de la Nouvelle-Calédonie, avec les États-Unis, voisins de nos Antilles, avec d'autres puissances maritimes du Pacifique peut-être, et cela sans même soupçonner que la plupart de ces pays lointains, nés d'hier, sont fortement armés et en éveil, — sans avoir pensé aux moyens d'avoir sur eux, le cas échéant, une prise quelconque, — sans même nous être donné une marine correspondant à nos visées nouvelles et une armée coloniale.

Voyons les choses comme elles sont. Actuellement la médiation semble impossible entre l'Angleterre et le Transvaal. Une intervention armée provoquerait la guerre universelle. Que faire alors? Faut-il vraiment nous résigner à notre impuissance, aux humiliations et aux périls qu'elle nous prépare? Ne répondrons nous rien à l'attente de nos enfants et de l'humanité? Non! rougissons de cette impuissance et révoltons-nous, tandis qu'il en est temps encore; que notre indignation contre nous-mêmes ouvre enfin nos yeux et nous guide vers les voies nouvelles... Abandonnons nos vieilles idées; adaptons notre politique aux transformations du monde. Armons-nous certes pour la défensive et nul ne se risquera à nous attaquer. Modérons notre expansion coloniale inconsidérée, source de multiples conflits; et attendons les événements. Des divisions peuvent se produire entre les Anglo-Saxons. De leur côté, si les États de notre vieux monde mettaient en commun leurs forces de résistance, l'Angleterre n'hésiterait pas à se rapprocher d'eux. Hâtons-nous donc, c'est là notre rôle, de faire comprendre à l'Europe son devoir et son intérêt : divisée, écrasée de charges, elle marche rapidement à la ruine; unie, au contraire, elle pourrait, si elle le voulait, devenir invincible et, plus grande que jamais, continuer sa mission civilisatrice, dans la paix.

D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

[ŒU]VRES COMPLÈTES DE PAUL BOURGET, TOME II, ÉTUDES ET PORTRAITS

[illegible]

LA ROMANCE DU TEMPS PRÉSENT, Léon Daudet

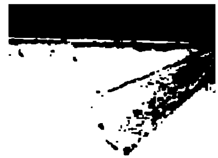
[illegible]

LE GARDIEN DU FEU, Anatole Le Braz

[illegible]

LITTÉRATURE RUSSE, K. Waliszewski

[illegible]



LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4536-3-00. — (Encre Lorilleux).

7e Année. N° 7. 1er Avril 1900.

LA REVUE DE PARIS

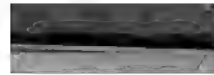
SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900



LIVRES NOUVEAUX

LE DOUTE PLUS FORT QUE L'AMOUR,
par l'auteur de « **Amitié amoureuse** ».

Toutes les qualités de charme, d'observation délicate et subtile qui ont fait l'énorme succès d'*Amitié amoureuse* et de l'*Amour est mon péché*... se retrouvent dans ce roman ; et de plus, le style même a pris une précision, une fermeté qui ajoutent encore au mérite de cette œuvre nouvelle. C'est une touchante histoire d'amour, toute une vie de femme passionnée, avec les premières tendresses de la jeune fille, les surprises, les joies, les attachements de l'épouse, et plus tard, ses tristesses, ses doutes involontaires, quand son mari tombe sous le coup de soupçons odieux. Officier, il a été chargé avant son mariage d'une dangereuse mission au centre de l'Afrique. Il était accompagné d'un camarade, qui se tue dans un accès de fièvre : on l'accuse d'avoir assassiné son frère d'armes, et bien qu'acquitté en conseil de guerre, il sent que, désormais, sa femme doute de lui. Leur vie si unie et si douce jusque-là devient impossible. Jacques le comprend et il se tue. Tout cela raconté de façon saisissante. C'est un beau roman qui sera beaucoup lu.

ÉLISA NAPOLÉON (BACIOCCHI) EN ITALIE,
par **E. Rodocanachi.**

« Des trois sœurs de l'Empereur, Élisa Baciocchi, Élisa Napoléon, comme elle se plaisait à être appelée, était celle qui lui ressemblait le plus, de visage comme de caractère. » M. E. Rodocanachi s'est surtout attaché en cette étude à nous retracer les neuf années de son séjour en Italie. Son mari, le prince Félix, ne se plaisait guère qu'à jouer du violon et à parader. C'est elle qui gouverna véritablement. Elle sut se montrer habile et ferme, d'une intelligence active et industrieuse, et elle fut quelque temps adorée de ses sujets. Mais elle finit par être la victime de sa lutte contre le clergé, et sa popularité était déjà perdue, quand vint le « torrent qui balaya en deux mois toute l'œuvre napoléonienne ». Le livre de M. E. Rodocanachi sera lu avec intérêt.

LES BRAISES DU CENDRIER,
par **Catulle Mendès.**

Les deux mots de ce titre sont déjà d'un poète : ils sont nets, sonores, et ils font rêver. Et ils ont le mérite de contenir le livre, de nous le suggérer tel qu'il est, avec la nuance de tous les poèmes qu'il contient. On sait quel merveilleux artiste est M. Catulle Mendès, avec quel art incomparable il emmêle ou détache les mots, fait surgir les images et rythme les harmonies. Nul n'a plus aimé la poésie ; il l'a fait entrer tout entière en son œuvre : il n'est pas un mot éblouissant ou tendre auquel il n'ait confié quelqu'un de ses rêves, pas un rythme subtil dont il ne se soit avisé.

EN FLANANT, par **André Hallays.**

M. André Hallays a flâné un peu par travers les idées, à travers les mœurs, à Paris, à travers la France, à travers l'E Et sa flânerie est toujours avisée. Elle inspiré ce livre charmant et spirituel. « les mots et remettre les gens à leur p excelle dans ce double exercice ; il le fa une adresse naturelle et sans avoir l'a toucher, ce qui est la meilleure preuve esprit toujours alerte et toujours en fond chez lui qui sente le guindé, l'artificiel pénible ; rien non plus qui sente l'imp tion, malgré son adresse. » Et sans M. André Hallays manque d'indulgence ; a une double excuse : c'est d'abord qu'il vraiment de l'hypocrisie et de la bêtise, ensuite qu'il découvre toujours, pour les le mot propre, pittoresque et profond.

L'AMOUR TOUT SIMPLE, par **Claire Alb**

Il y a de bien jolies scènes dans ce Peut-être la composition n'est-elle pas souple ; la division même en trois p *l'Amant, l'Ami, le Maître,* apparaît comm peu trop précise. Mais l'œuvre est sincère de passion, et presque toujours heureu écrite. L'héroïne de *l'Amour tout simple* petit être assez compliqué ; elle réfléchit tiers sur les moindres actes de sa vie ; n moins garde-t-elle intact le don de s voir ; rien ne la dessèche : elle reste de pardon et de folie, même avec l'absol titude qu'elle doit bientôt souffrir encore une vraie femme, passionnée et indulgent hypocrisie et sans lâcheté.

BONAPARTE EN ITALIE (1796),
par **Félix Bouvier.**

L'ère du *napoléonisme* n'est assuréme close ; et à côté des historiens qui dissèq personnage même de l'Empereur, sa fam cour, son règne, il semble nécessaire qu cune de ses campagnes soit étudiée a même méthode précise et sûre et la mém mentation, dans ses moindres détails, et au crible d'une critique sagace, érudite e pendante. C'est ce que vient de faire M Bouvier pour cette admirable campagne e de 1796, la première en date et aussi féconde en résultats. Cet important ouvr renferme pas seulement le récit des opé militaires ; on y trouvera une reconst intéressante de l'armée française et du italien à cette époque, un exposé luc vivant de leurs aspirations et de leur s thie. C'est de l'histoire, au sens le plus c du mot, avec tout le sérieux, tout le toute la clarté que comportent de telles mais de plus avec une chaleur commun qui charme et entraîne le lecteur.

LE MIRAGE[1]

PERSONNAGES

HUGUES.	BARBE.
JORIS BORLUNT.	SŒUR ROSALIE.
JANE.	GENEVIÈVE.

La scène se passe à Bruges, de nos jours.

ACTE PREMIER

Un vieux salon de province, dans un antique hôtel; ameublement riche. — Commode ancienne, vitrines; bonheur du jour Louis XV; un autre, Louis XVI. — Une grande table au centre. — Des bibelots. — Haute pendule décorative sur la cheminée. — Sur les meubles, des portraits, des photographies encadrées. — Un coffret de cristal sur un guéridon. — Au mur de gauche, un grand portrait de femme, au pastel. — Deux fenêtres dans le fond. — Porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

SŒUR ROSALIE. — Mon Dieu! comme je suis contrariée!...

BARBE, *ramassant les morceaux de la vitre qui protégeait le portrait au pastel et qui s'est brisée.* — Mais non, ma sœur, c'est uniquement de ma faute.

1. On reconnaîtra ici le thème de *Bruges-la-Morte*, mais renouvelé avec une réelle puissance dramatique. — A peine la pièce achevée, l'auteur mourut, elle ne fut pas représentée, nous remercions madame Georges Rodenbach d'avoir bien voulu nous en donner la primeur.

SŒUR ROSALIE. — C'est de la mienne aussi. Je vous ai distraite.

BARBE. — Je fus maladroite... Et puis je ne croyais pas cette vitre aussi fragile.

SŒUR ROSALIE. — Un accident peut toujours arriver...

BARBE. — Non; c'est une punition. J'ai désobéi. Monsieur m'avait fait défense de jamais entrer ici sans lui... Vous pensez! C'est toute sa vie, dans ce salon! Il m'a dit un jour lui-même: « C'est ma chapelle de souvenirs... »

SŒUR ROSALIE. — Toujours sa chère morte? En voilà un veuf comme il n'y en a plus beaucoup aujourd'hui!

BARBE. — Figurez-vous que tous les jours il passe un long temps ici, comme à l'église. On dirait vraiment qu'il prie une madone... Et il y a cinq ans que sa douleur dure...

SŒUR ROSALIE. — Le pauvre monsieur!

BARBE. — C'est qu'elle était belle, sa femme!... Il a réuni, ici, tous les portraits qu'il y avait d'elle. *(Elle prend une des photographies éparses sur les meubles et la montre à sœur Rosalie.)* La voici enfant. Quels grands yeux! Et ses beaux cheveux blonds!... *(Prenant un autre portrait.)* Puis jeune fille! C'est toujours la même figure. Et aussi les mêmes cheveux... Ceux qu'elle avait encore en mourant. Les cheveux qui sont là... *(Elle montre un coffret de cristal où repose une natte blonde.)* Ceci est son plus cher souvenir. Il m'a défendu d'y jamais toucher.

SŒUR ROSALIE. — Ce sont les cheveux de la morte?

BARBE. — Oui! Une longue natte qu'il a coupée lui-même avant qu'on la mît dans son cercueil... Et elle est toujours là, intacte...

SŒUR ROSALIE. — Comme c'est étrange! Les cheveux survivent... C'est une pitié de la mort... Elle ruine tout, les yeux, les lèvres; la chair pourrit... Seuls les cheveux subsistent... Ils durent... On se survit en eux.

BARBE. — Vous avez raison. C'est quelque chose de la morte, vraiment d'elle, qui lui reste...

SŒUR ROSALIE. — Il en va de même pour les saints, dont nous possédons quelques reliques...

BARBE. — Ici tout est relique,.. Rien n'a été changé. Ce sont les mêmes meubles... Des objets qu'elle aimait... Les fauteuils où elle s'est assise... Voilà un coussin qu'elle a fait elle-même... Ses doigts sont partout,.. Et on me défend de déranger les plis des rideaux, qu'elle même peut-être a formés.

SŒUR ROSALIE. — C'est très touchant.

BARBE. — Aussi les autres domestiques ne peuvent jamais ranger ici. C'est moi seule. Et encore! monsieur entend être présent, me

surveiller, suivre mes gestes. Il a si peur que quelque chose soit endommagé ou même déplacé...

SŒUR ROSALIE. — Que va-t-il dire de ce qui est arrivé au grand portrait?

BARBE. — J'ai peur. Surtout que c'est de mauvais présage, un bris de vitre, de verre, de glace... A deux reprises, quand mon père est mort, quand ma mère est morte, on avait, dans l'année, cassé un miroir à la maison...

SŒUR ROSALIE. — Barbe, ne soyez pas superstitieuse... C'est une idée du démon...

BARBE. — Pardon, ma sœur. Mais je suis toute bouleversée de cet accident... Quelle malchance, pour une seule fois que je désobéis!...

SŒUR ROSALIE. — Heureusement que le tableau lui-même est sauf... La vitre, en se brisant vers le dedans, aurait pu détériorer la peinture...

BARBE. — C'aurait été affreux. Car, de tous les portraits de la morte qui sont ici, c'est celui auquel monsieur tient le plus. Chaque fois qu'il le regarde, des larmes lui viennent aux yeux. C'est un portrait du moment de leur mariage, paraît-il. Voyez comme elle sourit bien. Elle a l'air si heureuse! Mais maintenant, avec cette vitre fendue, il semble qu'elle ait mal d'un côté du visage. On dirait une blessure, et qu'elle s'efforce de sourire... Mon Dieu, que c'est triste! que c'est ennuyeux!... Qu'est-ce que je vais faire?

SŒUR ROSALIE. — Il faut avouer, tout franchement, avertir votre maître à son retour... Est-ce qu'il gronde ou se fâche?...

BARBE. — Il a parfois des mouvements d'humeur, assez vifs... Il est nerveux... Mais il est si malheureux! Je lui pardonne. Il est très bon, au fond... Voilà cinq années que je le sers, depuis son arrivée à Bruges, à la mort de sa femme... Je patienterai encore un peu, jusqu'à ce que j'aie économisé ce qu'il faut...

SŒUR ROSALIE. — Alors vous rêvez toujours d'entrer au Béguinage?

BARBE. — C'est mon plus vieux et cher désir, d'aller y finir ma vie. Vous êtes ma seule parente, sœur Rosalie, et j'aimerai tant habiter, avec vous, votre couvent tout blanc!

SŒUR ROSALIE. — Avez-vous atteint la petite rente qu'on doit justifier?

BARBE. — Pas tout à fait... Mais vous, sœur Rosalie, qui êtes influente, vous pourriez peut-être m'obtenir une dispense?

SŒUR ROSALIE. — C'est impossible, Barbe; la règle de l'ordre est formelle. Il y va de son indépendance et de sa dignité même.

BARBE. — Eh bien, je patienterai. D'ailleurs mon maître a tant be-

soin de moi... Une autre ne mettrait pas ce silence, ces précautions, autour de sa douleur. Moi, j'ai l'habitude de marcher dans les églises. Et c'est ainsi qu'il faut marcher autour de lui...

SŒUR ROSALIE. — Alors, il vit tout entier dans ses souvenirs, et toujours seul...

BARBE. — A peu près. Il n'a qu'un seul ami, M. Joris Borlunt. Un vieux garçon, — mais qui a l'air aussi d'un veuf, — le veuf d'on ne sait quoi... Il vient ici souvent, l'après-midi, presque tous les jours... *(On entend sonner l'heure à la pendule.)* Tiens! voilà cinq heures!... C'est son heure... Et il est exact comme notre vieille pendule...

SŒUR ROSALIE. — Je vais vous quitter... On l'introduit ici, sans doute?...

BARBE. — Oui! Mais restez encore un peu, ma sœur... C'est si bon pour moi de causer avec vous, de causer avec quelqu'un! Je suis si seule ici! Il fait un tel silence!... Parfois j'en ai peur...

SŒUR ROSALIE. — Quand on est seule, on est avec Dieu...

BARBE, *dont l'attention est attirée par la sonnette du vestibule qui a retenti.* — J'entends sonner...

SŒUR ROSALIE. — C'est monsieur qui rentre?

BARBE. — Non, il a la clé de la maison... C'est M. Borlunt, probablement.

SŒUR ROSALIE. — Je m'en vais alors. Et je prierai pour votre maître, Barbe. Peut-être ferait-il mieux, lui aussi, puisque la morte est morte, de prier pour son âme, au lieu de la regretter de cette façon. Je ne comprends pas bien... Mais j'ai l'idée que cela ne plaît pas à Dieu.

SCÈNE II

SŒUR ROSALIE, BARBE, JORIS, qui entre.

SŒUR ROSALIE. — Barbe, je pars... je suis en retard déjà... Et ne me reconduisez pas. Je connais le chemin. *(Elle sort.)*

SCÈNE III

BARBE, JORIS.

JORIS. — Monsieur n'est pas rentré?

BARBE. — Pas encore, monsieur Borlunt.

JORIS. — Où est-il allé?

BARBE. — Je ne sais pas.

JORIS. — Lui si ponctuel, presque autant que moi!

BARBE. — Oui, auparavant.

JORIS. — C'est vrai que, maintenant, il est souvent en retard. Mais où peut-il s'attarder? Il ne connaît personne.

BARBE. — Monsieur fait de longues promenades, vous savez, le long des quais, dans les quartiers déserts qu'il préfère, au bord des canaux... Il oublie l'heure.

JORIS. — Mais non; ici à Bruges, on entend le carillon, on voit le cadran du beffroi, de tous les points de la ville... Ne savait-il pas que je viendrais aujourd'hui à l'heure habituelle?

BARBE. — Laissez-moi vous avouer, monsieur Borlunt, puisque vous êtes son meilleur ami, son seul ami... je suis inquiète. Ne le trouvez-vous pas étrange, depuis quelques semaines? Il n'est plus le même. On dirait que quelque chose est arrivé dans sa vie...

JORIS. — Il ne peut rien arriver ici dans notre vie.

BARBE. — C'est juste! Néanmoins il est tout changé... Il s'enferme plus longtemps, parmi ses reliques. Je l'entends quelquefois parler tout haut. Il appelle sa morte: « Geneviève! Geneviève! » comme si elle pouvait revenir. On dirait qu'elle revient vraiment, qu'il la revoit parfois... Mais il se tue à trop se désespérer.

JORIS. — Non, Barbe, il en vit. C'est d'être consolé qu'il mourrait...

BARBE. — Enfin, il semble tout autre. Il sort davantage. Certains jours, il a l'air plus triste que même dans les commencements. Et certains jours, il a l'air presque joyeux... Puis, il faut souvent l'attendre, comme aujourd'hui. Naguère il rentrait juste à l'heure qu'il avait dite, comme quand on se promène sans but, au hasard. Maintenant, il est en retard, comme quand on a été retenu par quelqu'un...

JORIS. — Mais il ne connaît que moi dans toute cette ville, où il a volontairement vécu seul! Et il y est venu pour cela, après son veuvage.

BARBE. — C'est bien ce que je me dis. Alors, c'est que sa douleur le domine. Elle est plus forte que lui... C'est elle qui le mène. Je ne sais rien, moi, je ne comprends rien... Mais je vois bien que mon maître souffre davantage. Et là-dessus, voyez-vous, une femme ne se trompe jamais... Mais... c'est son bruit... Le voilà qui rentre... De grâce, monsieur Borlunt, ne lui dites rien... Si je vous ai parlé ainsi, c'est que, vous aussi, vous l'aimez bien... *(Hugues entre... Barbe s'efface pour le laisser passer et sort.)*

SCÈNE IV

JORIS, HUGUES.

HUGUES. — Ah! vous voilà.

JORIS. — Oui, je vous attendais...

HUGUES. — Je suis en retard?

JORIS. — Un peu. Mais les jours allongent. Nous aurons le temps encore d'arriver à l'atelier avant qu'il fasse soir... Je voudrais vous montrer mon tableau, qui a beaucoup avancé...

HUGUES. — Vos *Peseurs d'or*?

JORIS. — Oui! j'ai travaillé.

HUGUES. — Ce sera pour un autre jour.

JORIS. — Qu'avez-vous? Vous paraissez tout agité, ce soir...

HUGUES. — Ah! mon ami! je peux bien vous l'avouer, puisque vous êtes mon seul ami, ici. Il m'arrive une aventure extraordinaire.

JORIS. — Dans Bruges, dans cette ville morte qui est précisément celle où tout est arrivé et où rien n'arrive plus!...

HUGUES. — Vous savez ma douleur, ma volonté de ne pas oublier. Mais la mémoire est si incertaine! Une figure s'y conserve un temps, puis s'efface... Et, dans nous, nos morts meurent une seconde fois...

JORIS. — On aide la mémoire. Vous, vous avez tous ces portraits...

HUGUES. — Maintenant j'ai, de ma Geneviève, une image humaine. C'est là cette aventure extraordinaire. Figurez-vous que, un jour, dans mes promenades, seul, au long d'un quai, j'aperçois tout à coup, venant vers moi, une jeune femme... Je demeurai hagard, comme figé. C'était une apparition, une résurrection! Le même visage, les mêmes yeux sombres, contrastant avec la même chevelure d'un blond roux. Elle-même, la morte, *ma* morte, revenue, marchant vers moi... Miracle presque effrayant d'une ressemblance allant jusqu'à l'identité!

JORIS. — Vous exagériez, sans doute, à votre insu. C'est un trouble optique et le fait de chercher dans tous les visages la figure disparue.

HUGUES. — Et sa marche, sa taille, le rythme de son corps, son même regard... Oh! ce regard retrouvé, sorti du néant! Ce regard que je n'aurais jamais cru revoir, que j'imaginais délayé dans la terre, je le sentis tout à coup sur moi, revenu, refleuri, recaressant.

JORIS. — C'est étrange, vraiment.

HUGUES. — J'ai suivi l'inconnue. Je l'aurais suivie jusqu'au bout de la ville et jusqu'au bout du monde...

JORIS. — Voilà qui est imprévu : vous, vous mettant à suivre une femme!

HUGUES. — Certes; mais pas une minute je ne songeai à cette action anormale de ma part. C'est *ma* femme que je suivais, que j'accompagnais dans le soir, que j'allais reconduire jusqu'à son tombeau...

JORIS. — Comment ne l'aviez-vous pas déjà remarquée, en cette ville où tout le monde se rencontre, se connaît?

HUGUES. — C'est une étrangère...

JORIS. — Alors, vous l'avez revue? Vous vous êtes renseigné?

HUGUES. — En la suivant, je l'avais vue entrer dans le théâtre... Je ne m'arrêtai pas. J'étais déjà une volonté inerte, un satellite entraîné... J'assistai au spectacle, fouillant la salle, la cherchant partout. On jouait *Robert le Diable*. J'écoutais à peine, toute ma douleur ancienne rouverte par la musique. Tout à coup, à la venue des nonnes, quand les ballerines, figurant les sœurs du cloître réveillées de la mort, se lèvent, — je la vis, elle-même, sur la scène, descendant d'un tombeau, ressuscitée... Oui! ma Geneviève ressuscitée, qui s'avançait, tendait les bras...

JORIS. — Alors, vous avez cherché à la retrouver, à la connaître...

HUGUES. — Je lui ai parlé, aujourd'hui... C'est pourquoi vous me voyez dans un tel trouble... La même voix aussi. La voix de l'autre, toute semblable et réentendue!... Peut-être y a-t-il une secrète harmonie dans les êtres et faut-il qu'à tels yeux et tels cheveux, corresponde également une telle voix? Ou peut-être le démon de l'analogie se joue de moi?

JORIS. — C'est plutôt cela, Hugues. Vous avez cette manie des ressemblances.

HUGUES. — Dites plutôt le sens des ressemblances. C'est pourquoi je suis venu à Bruges... J'y avais passé à peine, en plein bonheur. Plus tard, resté seul, j'eus l'intuition instantanée qu'il fallait m'y fixer désormais. A l'épouse morte devait correspondre une ville morte.

JORIS. — Oui! il y a ainsi des correspondances mystérieuses... C'est de nous ressembler aussi que nous sommes devenus des amis... Je suis un veuf comme vous, le veuf d'un grand rêve, le veuf de la Gloire, qui est une morte pour moi...

HUGUES. — Il faut se leurrer...

JORIS. — Vous, c'est vrai, vous vous leurrez facilement... Votre imagination va, colore tout. Car, enfin, comment vous donner l'illusion de votre morte avec cette étrangère!... C'est une danseuse, par conséquent?...

HUGUES. — Il ne s'agit pas d'elle. Je vois l'autre. J'entends l'autre. Je revis l'autrefois. Les années n'ont pas coulé, rien n'a été... Vous n'imaginez pas cette ivresse de supprimer la mort, de vaincre le néant. C'est l'ivresse du mirage... Il n'y a rien, au bord de l'horizon... qu'importe! ce qu'on croit y voir est, comme s'il était... Une danseuse! qu'est-ce que cela fait, si elle me rend Gene-

viève? Ah! le funèbre enivrement que je goûte et veux goûter davantage!

JORIS. — Vous devez la revoir?

HUGUES. — Ce soir même, tantôt... C'est pourquoi vous m'avez vu ainsi bouleversé. Depuis que ce hasard est entré dans ma vie, je vais comme dans un songe. Les yeux me brûlent, à cause de son image. Mon cœur chavire à tout instant. Ah! ces minutes! ces minutes, auprès d'elle! Quand je la rejoins, j'ai plus la sensation d'aller retrouver ma morte parmi les morts que de la retrouver, vivante, parmi les vivants...

JORIS. — Alors, vous vous donnez des rendez-vous?...

HUGUES. — Oui, je dîne avec elle, ce soir... Tenez, rien qu'à cette idée, je frissonne... quelque chose, en moi, se lève, défaille, rit et pleure... Est-ce un peu de bonheur ou plus de douleur?... Ah! tenez, Joris, j'aurais besoin d'être seul, d'avoir du silence, de me retrouver moi-même... Je ne sais plus où j'en suis...

JORIS. — Un bon conseil: méfiez-vous! Ces femmes-là...

HUGUES. — Elle ne compte pas... C'est le mirage, vous dis-je, le mirage!

JORIS. — Soit!... Et mes *Peseurs d'or*, quand viendrez-vous les voir?

HUGUES. — Demain, un de ces jours. Excusez-moi. Je suis si malheureux, si heureux!... Je ne sais pas...

JORIS. — J'attendrai...

HUGUES. — Enfin, qu'en dites-vous? N'est-ce pas effrayant cette ressemblance?... textuelle! *(Il prend une des photographies encadrées et la montre à Joris.)* Cette bouche-là, la même; le même ovale de visage, les mêmes yeux... Tout cela se brouillait en moi... je le revois, précis, vivant. Ma morte est moins morte...

JORIS. — Comme elle a l'air triste, en ce portrait!

HUGUES. — Elle a l'air plus triste aujourd'hui... *(Réfléchissant.)* Elle a comme un air de reproche. Peut-être que c'est mal, ce que je voulais faire...

JORIS. — Puisque vous ne pensiez qu'à vous illusionner!...

HUGUES. — Maintenant je n'ose plus... j'ai peur... Tous les portraits ont l'air plus tristes... *(Il a déposé la photographie sur un meuble; il regarde le grand portrait, au mur, dont il aperçoit la vitre fendue.)* Mon Dieu, qu'est-il arrivé à celui-là? C'est Barbe, sans doute!... Je lui avais bien défendu... Quel malheur! *(Il tire le cordon de la sonnette, court à la porte, très agité.)* Barbe! Barbe! Quel malheur!...

SCÈNE V

HUGUES, JORIS, BARBE qui survient, d'un air inquiet.

HUGUES, *montrant le portrait.* — Barbe?...

BARBE. — J'arrivais justement, monsieur, pour vous l'avouer... Un accident...

HUGUES. — Malheureuse! Je vous avais donné l'ordre de ne jamais entrer ici sans que j'y fusse.

BARBE. — Oui! monsieur... mais demain c'est la fête de la Présentation de la Vierge, un jour comme un dimanche. Il m'a fallu avancer l'ouvrage de la semaine. Et monsieur est resté absent toute la journée...

HUGUES. — N'importe!... Vous ne comprenez donc pas encore ce que c'est pour moi que ces souvenirs d'Elle? Ma vie est attachée à tous ces objets...

BARBE. — Je comprends bien, monsieur...

HUGUES. — Barbe, ne touchez jamais plus aux portraits... Pensez, si la vitre s'était fendue autrement!... Un pastel! Vous n'y connaissez rien... Mais c'est une poussière de couleur... Elle tient à peine. Le visage aurait pu se défaire entièrement. Et je ne l'aurais plus vu. Et ç'aurait été comme si ma morte mourait encore une fois...

BARBE. — Je le promets à monsieur, pareille chose n'arrivera plus...

HUGUES, *lui montrant le coffret de cristal où repose la chevelure.* — Et ceci surtout, Barbe... prenez-y bien garde! Ses cheveux! Je les ai mis dans ce cercueil de verre, car cela est mort quand même, puisque c'est d'un mort... et il faut n'y jamais toucher.

BARBE. — Oh! jamais je n'y toucherai, monsieur. C'est sacré... Et ils me font peur.

HUGUES. — Vous avez raison, Barbe. Ils sont quelque chose de la morte qui se continue ici... Pour les choses silencieuses qui vivent autour, dites-vous bien que cette chevelure est liée à leur existence, qu'elle est l'âme de la maison et que d'elle dépend peut-être la vie de la maison!... (*Se dirigeant vers Joris qui est assis dans un fauteuil, et lui montrant le coffret de cristal.*) Les cheveux aussi sont textuels.

JORIS. —Vraiment?

HUGUES. — L'autre part d'une même chevelure!... Ah! ces cheveux de l'inconnue, les manier également, les faire flotter dans l'air, comme s'ils n'appartenaient plus à elle, comme s'ils n'appartenaient plus à personne, comme s'ils appartenaient à Geneviève!

JORIS, *se levant.* — Alors, vous allez la retrouver? Moi, il est temps que je rentre.

HUGUES. — Attendez. Je vous accompagne. Je me suis décidé. Après tout, je ne vais que voir un portrait plus ressemblant de ma morte. *(D'un ton de résolution.)* Barbe?

BARBE. — Monsieur!

HUGUES. — C'est convenu. Finissez de ranger ici. Soyez bien prudente. Quant à l'accident, je vous pardonne.

BARBE. — Monsieur est bien bon... Cela n'arrivera jamais plus.

HUGUES. — Et achevez, tout à votre aise. Il n'y aura pas de dîner à préparer. Je vais sortir, je ne dînerai pas ici, ce soir...

BARBE, *stupéfaite.* — Ah! Tiens! C'est la première fois que cela arrive à monsieur!

HUGUES. — Oui, Barbe... *(Hugues et Joris sortent.)*

SCÈNE VI

BARBE, seule.

La première fois!... Qu'est-ce qui se passe? C'est étrange!... *(Regardant l'accident du portrait.)* Et cette vitre brisée... mauvais présage... Il y a comme un air de malheur entré dans la maison!...

ACTE DEUXIÈME

Un cabinet de travail, renaissance flamande. — Tapisseries aux murs. — Haute cheminée où des bûches se consument dans l'âtre. — Une table avec des livres, des revues. — Bibliothèque. — Grands fauteuils de cuir. — C'est le soir. — Éclairage de lampes. — Une porte à deux battants, dans le fond, au milieu. — A gauche, une porte vers la chambre à coucher.

SCÈNE PREMIÈRE

HUGUES, BARBE, qui entre par la petite porte de gauche.

BARBE. — J'ai fait ce que monsieur m'a commandé. J'ai sorti les robes de l'armoire... Elles sont bien défraîchies. Il y en a même dont la soie est toute déteinte.

HUGUES. — La toilette rose aussi?

BARBE. — On ne s'en aperçoit pas... Elle est d'un autre rose, sans doute...

HUGUES. — Et puis, c'est la plus récente, Barbe, la dernière que madame a achetée... C'était pour un bal, un mois avant sa mort... Elle lui allait si bien!...

BARBE. — Monsieur a tort de se faire ainsi toujours du chagrin...

HUGUES. — Vous mettrez cette robe à part, Barbe, dans ma chambre, vous l'étalerez sur le lit, pour qu'elle ne se chiffonne pas.

BARBE. — Monsieur ne va donc pas conserver cette robe-là parmi les autres?... Ou est-ce les autres que monsieur ne va plus garder dans les armoires?... Je croyais que monsieur ne voulait rien changer, comme si madame n'était qu'absente et pouvait revenir.

HUGUES. — Ne vous inquiétez pas, Barbe.

BARBE. — Si. Je m'inquiète. Que penserait la pauvre madame?

HUGUES, *la regardant avec émoi comme s'il craignait qu'elle eût deviné ou sût quelque chose.* — Que voulez-vous dire?

BARBE. — J'ai peur que peut-être monsieur songe à les vendre, ces robes. Or, dans mon village, en Flandre, quand on n'a pas vendu tout de suite, la semaine de son enterrement, les hardes d'un mort, on doit les conserver, sa propre vie durant, sous peine de maintenir ce mort en purgatoire jusqu'à ce qu'on trépasse soi-même.

HUGUES. — Soyez tranquille, Barbe. Je n'ai l'intention de rien vendre. Donc, faites comme je vous ai indiqué. Et maintenant, écoutez bien : M. Borlunt va arriver d'un moment à l'autre... Je lui ai donné rendez-vous à cette heure-ci... Mais, ensuite, j'attends une autre personne.

BARBE. — Monsieur a donc un nouvel ami?

HUGUES. — Je vous dis : une autre personne. Vous la ferez introduire ici, de même, directement.

BARBE. — Bien, monsieur ; bien, monsieur! Je vais donc mettre à part la toilette rose. *(Elle sort par la porte de la chambre à coucher.)*

SCÈNE II

HUGUES, JORIS, entrant par la porte du milieu.

JORIS, *entrant la main tendue.* — J'ai reçu votre mot. Vous aviez à me parler?

HUGUES. — Oui. Je voulais vous voir.

JORIS. — Il n'est rien arrivé?

HUGUES. — Rien.

JORIS. — C'est vrai qu'on se voit beaucoup moins.

HUGUES. — On se voit à peine.

JORIS, *d'un ton de reproche.* — Vous êtes toujours là-bas !

HUGUES. — Oui, là-bas... dans le passé !

JORIS. — Dans l'amour. Et l'amitié, naturellement, ne compte plus.

HUGUES. — L'amour !... Vous aussi, vous pensez cela?

JORIS. — Enfin, cette femme vous a tout accaparé ! Vous lui avez fait quitter le théâtre. Vous l'avez installée. Quand un homme fait cela pour une femme, d'ordinaire, c'est qu'il l'aime.

HUGUES. — Vous savez bien, Joris, que je n'ai jamais aimé, que je n'aimerai jamais qu'une seule femme. Celle-ci, je ne l'aime pas. Je vous ai expliqué ce qui se passe en moi, ce qui s'est passé dès le premier jour de sa rencontre. En elle, c'est l'autre que je retrouve, que je baise sur sa bouche, à qui je reste fidèle...

JORIS. — Et vous pouvez, avec cette Jane, vous illusionner jusqu'à ce point?

HUGUES. — Oui, tellement la ressemblance est inouïe. Rien n'a été. La séparation, la mort, le cimetière, la longue absence, — tout cela fut un rêve horrible de la dernière nuit, qui déjà se brouille... Je suis toujours l'Époux heureux près de l'Épouse. Je la regarde, c'est le même visage ! Je l'écoute, c'est la même voix... Qu'importe ce qu'elle dit? Je n'entends même pas... J'écoute le son de la voix, un peu grave, si caressant... la voix de naguère, la voix revenue... Ah ! ces minutes ! ces minutes ! qui abolissent tout, qui triomphent de la mort, qui me rapportent tout mon passé, tout mon bonheur, tout mon unique amour !

JORIS. — Mais après, vous devez souffrir davantage, en retombant du haut d'un si beau mensonge...

HUGUES. — N'importe ! J'ai des minutes, vous dis-je. Imaginez qu'un mort puisse obtenir de revivre parfois, de quoi revoir le soleil, des arbres et un visage cher. Moi aussi, pour tout le reste du temps de ma vie, je suis mort. Mais j'ai des minutes. Et c'est le miracle ! C'est une pitié divine. Et j'attends, comme un mort, mes minutes de résurrection. Je ne pense plus qu'à ces minutes-là, à les exaspérer, à y trouver le paroxysme de l'oubli !...

JORIS. — Ce sont là de funèbres et violentes joies. Et la danseuse n'en rompt jamais l'harmonie?... Sait-elle quelque chose?...

HUGUES. — Non ! Je lui cache soigneusement mon pieux mensonge. Elle est orgueilleuse. Elle se trouverait humiliée. Il me faut inventer chaque fois de savants stratagèmes... C'est même pour cela que je vous ai fait venir, Joris. Vous êtes mon ami, mon sûr et dévoué ami. Rendez-moi service aujourd'hui. Soyez de moitié dans mon projet. Vous allez le trouver absurde, bizarre... Je vous ai cependant expliqué ce que je tente follement pour abolir ce qui est. Donc cette idée m'est

venue, un jour, je ne sais comment. Si! je me rappelle... Vous savez que j'ai tout gardé de la morte : son linge d'autrefois, avec des sachets, est empilé dans les tiroirs; ses anciennes toilettes pendent dans les armoires... Or il m'a pris l'envie — une envie devenue une idée fixe, et qui m'obsède, m'hallucine! — l'envie de voir Jane avec une de ces robes, habillée comme ma Geneviève l'a été. Imaginez ce moment, moment de délice et d'illusion suprême : la voir là, devant moi, elle déjà si ressemblante, ajoutant à l'identité de son visage l'identité d'une toilette où j'ai vu l'autre. Ce sera tout à fait l'épouse revenue.

JORIS. — Prenez garde, Hugues. Il me semble que c'est un peu profaner vos souvenirs.

HUGUES. — Non ; la morte elle-même ne m'en voudrait pas. Elle sait bien qu'il n'y a qu'elle, que je l'aime uniquement, elle seule et à jamais, que tout cela ne va qu'à éterniser mon regret d'elle...

JORIS. — Vous vous exaltez. Mais c'est un jeu dangereux que vous jouez là.

HUGUES. — Dangereux pour qui?

JORIS. — Pour vous. Songez que la douleur déforme, même au physique : le visage s'enlaidit dans les larmes. La douleur déforme aussi au moral. Et les désirs maladifs commencent, comme celui que vous avez en ce moment.

HUGUES. — C'est un désir sublime.

JORIS. — Personne ne vous comprendra.

HUGUES. — Oui, il faudrait faire comme tout le monde, être comme tout le monde. Les veufs, eux, se remarient, un an après, avec une femme riche et toute jeune! Ils veulent oublier, et vite. C'est trop triste de se souvenir! Ils n'aiment que ce qui est joyeux, simple. Et ils oublient aussitôt, en effet, comme les enfants. Mais quand on se civilise soi-même, quand on s'est fait une âme haute, subtile, on n'est plus comme les enfants. On n'oublie plus tout de suite. On ne veut plus oublier. Et si on a aimé profondément, on veut se souvenir, aimer jusqu'au bout, jusque dans l'éternité.

JORIS. — Mais pourtant oublier, c'est l'instinct, c'est la loi de la nature.

HUGUES. — Certes, la nature veut qu'on oublie. Mais elle ne songe qu'à elle-même, elle qui se continue et entend que la vie sans cesse sorte de la mort. C'est pourquoi il apparait impie au monde de ne pas vouloir oublier. On est en révolte contre la nature. Mais c'est la plus belle victoire d'un homme. Et toujours aimer, c'est la plus haute conscience de l'amour!

JORIS. — Comment le peut-on? Chaque journée use le souvenir.

use nos sentiments, change nos idées comme elle change les molécules mêmes de nos corps...

HUGUES. — Il faut vouloir, lutter, aider la mémoire et l'adoration par toutes les menues pratiques du souvenir... Moi, je continue à vivre avec celle que j'ai perdue, par ses portraits, sa chevelure, les objets qu'elle aima.

JORIS. — Tout cela est bien... Mais. ses robes habillant l'autre femme !

HUGUES. — Qu'importe ! si c'est la minute de reprise définitive ! Comment ne comprenez-vous pas cette transposition dans le culte? Vous qui êtes croyant, Joris, et fréquentez les églises, vous admettez les statues de la Vierge et du Christ, grossiers simulacres, par qui les fidèles se figurent Dieu et sa mère, leur parlent, les invoquent, s'illusionnent tout à fait. Ma Geneviève aussi est ailleurs, et c'est une autre qui me la figure ici...

JORIS. — Vous vous leurrez avec de spécieuses raisons... Mais prenez garde, je vous assure. C'est un mauvais jeu... une pente périlleuse...

HUGUES. — Soit! j'y réfléchirai. Mais après ceci, — la dernière chose... C'est une idée fixe. Il faut que je la réalise, pour m'en débarrasser. Rendez-moi ce service, Joris, ce service de bonne amitié. J'ai besoin de vous et que vous soyez mon complice.

JORIS. — Comment comptez-vous faire?

HUGUES. — Voici : comme Jane ne sait rien et que je ne peux rien lui dire, ce n'était pas facile ; j'ai imaginé de lui annoncer que vous travailliez à un tableau et rêviez de l'y peindre parmi les personnages de la scène, — une fête se passant il y a quelques années, — afin d'expliquer la toilette de façon démodée que je lui ferai voir à ce moment-là, la toilette que je lui donnerai pour celle du modèle. Alors je lui demanderai de l'essayer pour vous, qui devez venir en juger, et la solliciter en personne.

JORIS. — C'est assez bien combiné!... *(Avec stupéfaction.)* Mais alors, elle va venir... chez vous!

HUGUES. — C'est la première fois. Personne ne la verra. Il fait nuit.

JORIS. — Enfin, puisque vous tenez à votre idée!... Donc, quant à moi, je n'ai qu'à attendre ici?

HUGUES. — Non. J'aime mieux être d'abord seul, seul à seul avec elle. Vous comprenez... pour toute l'illusion... Ah! la minute où je la verrai ainsi! Ce ne sera plus elle... ce sera Geneviève..., l'ancien soir où elle fut si pâle et si belle, avec cette dernière robe...

JORIS. — Quand faut-il que je revienne?

HUGUES. — Elle va arriver d'un moment à l'autre. Donc, revenez

dans une demi-heure. Vous la verrez toute parée. Vous lui ferez un compliment banal... sur son bel air...

JORIS. — Et le tableau?

HUGUES. — On n'en parlera plus... *(Avec exaltation.)* Et moi, j'aurai vécu la minute d'amour culminante, le recommencement total, l'illusion divine de la résurrection!... *(On entend retentir la sonnette du vestibule.)* Voilà qu'on sonne! c'est Jane... Donc, dans une demi-heure. Passez plutôt par ici, par ma chambre à coucher. Vous sortirez de ce côté. Il vaut mieux qu'elle ne vous rencontre pas maintenant. Elle pourrait soupçonner une combinaison.. A tout à l'heure!... *(Joris sort.)*

SCÈNE III

HUGUES, JANE qui entre par la porte du fond, introduite par Barbe qui s'efface et referme la porte aussitôt.

HUGUES *s'avance pour l'embrasser.* — Bonsoir, Jane.

JANE. — Attends... que j'ôte cette méchante voilette... elle m'étouffait!... Je ne l'ai mise que pour te faire plaisir.

HUGUES, *d'un air inquiet.* — On ne t'a pas vue entrer?

JANE. — Il fait nuit noire... J'ôte aussi mon chapeau.

HUGUES. — Oui; débarrasse-toi! *(Il l'aide à enlever sa jaquette.)*

JANE. *(Elle va s'asseoir dans un fauteuil, vers la cheminée, et regarde autour d'elle.)* — C'est très beau, chez toi!... Oh! ces grandes cheminées!... *(Continuant l'inspection.)* Tiens, tu as de vieux meubles... Pourquoi ne m'en as-tu pas donné de pareils?... *(Se chauffant les mains au feu.)* Il fait bon ici! pourquoi ne m'as-tu jamais laissé venir?

HUGUES. — Pourquoi! pourquoi!... Tu interroges comme un enfant. Tu le sais bien. Nous sommes dans une ville austère... une ville catholique... Rien n'est permis... Tout est scandale.

JANE. — Ah! oui, c'est bien ennuyeux, cette ville!... Je m'y sens si fort une étrangère!... étrangère à la ville, aux gens, à tout, et même étrangère à toi-même!...

HUGUES. — Jane!

JANE. — C'est vrai. Je me demande souvent ce que je suis venue faire ici.

HUGUES. — Me rencontrer... La destinée combine tout.

JANE. — Peut-être... Moi, je n'ai jamais pu accomplir ce que j'aimais, dans ma vie. Tout est arrivé à mon insu, presque malgré moi. Ainsi tu m'as fait quitter le théâtre, m'installer ici : je ne voulais pas, — et je l'ai fait!

HUGUES. — Tu ne regrettes pas trop, au moins?... Je t'ai donné tout ce que tu as voulu.



JANE. — Oui, tu es gentil... *(Elle se lève et va l'embrasser.)*

HUGUES. *(Il l'enlace, l'incline sous son bras en la renversant.)* — Ah ! ton visage ! Tu ne sais pas tout ce que j'éprouve en regardant ton visage... Tes beaux cheveux ! Tu l'ignores ! mais je les connaissais, tes cheveux, avant de te connaître ! Et tes beaux yeux, tes yeux verts ! Ils sont couleur de l'eau... Et ils m'entraînent, si loin, si loin ! Je m'en vais dans du passé...

JANE, *l'air étonné.* — Vraiment ? Tu m'aimes, alors ?

HUGUES. — J'aime tes yeux, j'aime tes cheveux, et ton visage, et tout ton air... J'aime ta voix... Tu n'as besoin de rien me dire qui soit doux ou bon. Parle seulement. Parle comme si tu rêvais tout haut, comme si tu conversais avec un oiseau ou avec tes souvenirs... J'aime ta voix... Parle. Dis des choses sans suite et que je n'écouterai pas, pour n'entendre plus que ta voix seule... ta voix... ta voix !...

JANE. — Mais si tu veux m'aimer, pourquoi restons-nous ici, dans cette ville si désagréable, où il faut se gêner sans cesse, se cacher ? Partons.

HUGUES, *d'un air effrayé.* — Oh ! ne dis pas cela, ne demande jamais cela ! J'ai besoin d'être ici. J'y suis venu exprès. Il y a des choses auxquelles on ne pense bien que dans Bruges... Je ne pourrais plus vivre ailleurs...

JANE. — On s'habitue...

HUGUES. — Songes-y pour toi-même.

JANE. — Oui ! j'essaie... Mais c'est la solitude qui me pèse tant !... Je ne connais presque personne. Et, quand je sors, on dirait une ville vide, où tout le monde dort ou est mort... On ne voit que des vieilles femmes du peuple, au long des rues...

HUGUES. — C'est vrai... Il n'y a nulle part tant de vieilles femmes que dans les vieilles villes...

JANE. — Moi, je suis jeune... Ah ! si ce n'était pas pour toi ! Et puis, heureusement, mes anciennes camarades de théâtre viennent parfois me voir... tu sais, celles de ma troupe qui jouent ici, chaque semaine. La première fois, elles furent stupéfaites de me voir installée ainsi... Et jalouses ! Elles en étaient pâles ! Je leur ai dit que tu étais riche, riche... C'est un si grand plaisir de faire enrager ses amis !

HUGUES. — Tu me fais peur. Serais-tu féroce ?

JANE. — Peut-être, mais pour mes amis seulement.

HUGUES. — Et moi qui allais justement te proposer de nouvelles relations, puisque tu te plains d'être seule... je voulais te parler à ce sujet... Allons nous asseoir... *(Il l'entraîne vers un fauteuil et s'as-*

sied à côté d'elle.) Tu te rappelles mon ami, Joris Borlunt, le peintre dont nous avons déjà causé...

JANE. — Oui, je le connais de vue, je le rencontre souvent. Il est même très bien.

HUGUES. — Lui aussi... il t'a remarquée dans les rues quand tu passais... Il te trouve belle... tout à fait plastique... et il voudrait te peindre...

JANE. — Voilà qui va me désennuyer... Est-ce un bon peintre, ton ami?

HUGUES. — Tu jugeras. En tout cas, il est toujours agréable pour une femme, qu'on fasse son portrait... C'est une forme de l'hommage... Donc, il a un grand tableau en train, où tu figurerais. Il représente une fête se passant il y a quelques années. Tu aurais une toilette du moment. Il l'a même déjà envoyée ici... Tu pourras l'essayer... Lui-même viendra te voir ainsi et se rendra compte.

JANE. — Quand?

HUGUES. — Ce soir, tout à l'heure.

JANE. — C'est très amusant!... Et où est-elle, cette toilette?

HUGUES. — Je l'ai fait déposer dans ma chambre. *(Ouvrant la porte de la pièce voisine.)* Tiens! regarde-la...

JANE *pénètre dans la pièce voisine. — Hugues redescend sur le devant de la scène; signes d'une violente émotion. — Jane, un instant après, reparaît.* — Elle est très belle! Le corsage est tout brodé... Un peu démodée pourtant... on ne fait plus les jupes ainsi...

HUGUES. — Il y a aussi des bijoux, une parure pour compléter la toilette...

JANE. — Où sont-ils?

HUGUES. — Dans ce tiroir. *(Il désigne un petit secrétaire à gauche.)* Tu les mettras tout à l'heure.

JANE. — Ah! c'est très gai, maintenant... On me peindra ainsi dans un tableau...?

HUGUES. — Et puis on fera également ton portrait, pour toi... avec cette toilette... Ce projet te plaît-il?

JANE. — Il m'enchante!... Et quand vient-il me contempler, mon peintre?

HUGUES. — Bientôt, tout de suite. Tu n'as que le temps... Va t'habiller, là, dans ma chambre.

JANE. — Oh! ce ne sera pas long. Et sans habilleuse!... Je n'en avais pas, quand je jouais en province... *(Jane pénètre rapidement dans la pièce voisine, dont la porte reste ouverte. Hugues, qui l'a accompagnée jusqu'au seuil, redescend vers le milieu de la scène.)*

HUGUES. — Dépêche-toi!

JANE, *criant de la chambre voisine.* — Oui !

HUGUES, *d'un air tout à coup douloureux.* — J'ai peur.

JANE, *parlant de la chambre voisine.* — Tu ne viens pas m'admirer? Je serai très bien décolletée ainsi.

HUGUES. — J'aime mieux te voir en une seule fois, toute parée, toute changée, — tout à fait une autre.

JANE. — Comment, une autre?

HUGUES, *troublé et se rattrapant* — Mais oui! celle que tu seras dans le tableau... *(Un silence, tout à coup, à part.)* Ah! et les bijoux? *(Il se dirige vers le petit secrétaire à gauche, va pour l'ouvrir, indécis; pantomime d'hésitation. Geste douloureux. Il finit par se décider; ouvre un tiroir et en retire des écrins qu'il va déposer sur un guéridon proche.)* Ses bijoux... C'est la première fois que j'y touche depuis cinq années. Je n'osais pas. Ces écrins noirs me semblaient son cercueil... Je n'ai plus peur aujourd'hui. *(Il ouvre les écrins avec exaltation.)* O bijoux de Geneviève!... Ils sont ressuscités. C'est que Geneviève est revenue. Elle est là, dans la chambre à côté, elle va entrer, mettre ses bracelets, son collier de perles, ses bagues, comme autrefois!...

JANE. — Elle me va très bien, ma robe. Le corsage ne fait pas un pli. Et la jupe non plus. Tu ne me reconnaîtras plus.

HUGUES, *dans un grand trouble.* — Alors, tu es prête?

JANE. — Une minute... Encore une agrafe... Voilà! *(Jane apparaît au seuil de la porte à gauche, et se dirige vers Hugues qui lui tourne le dos, hésite et, très ému, se retourne enfin.)*

HUGHES, *dont le visage se crispe, se bouleverse, les mains tendues.* — Ah!

JANE. — Eh bien? Suis-je belle?

HUGUES, *à part, balbutiant.* — Je t'imaginais autrement... *(A part, dans un grand désespoir.)* Elle lui ressemble moins, maintenant! Oui, oui... mais...

JANE, *rieuse.* — J'ai déjà l'air d'un portrait! Ah!... et les bijoux que j'oubliais!... *(Elle se retourne vers la table, va rouvrir les écrins.)*

HUGUES, *fiévreux, impérieux.* — C'est inutile... Tu es bien ainsi.

JANE. — Je serais mieux...

HUGUES, *l'arrêtant, égaré.* — Oh! non! pas cela... laisse-les... pas cela!... *(Il saisit vivement les écrins et va les déposer dans le tiroir d'un secrétaire, à gauche.)*

JANE, *étonnée.* — Qu'y a-t-il?... Qu'est-ce qui te prend?

HUGHES, *se précipitant à genoux, baise le bas de la jupe, se cache la tête dans la jupe et sanglote.* — Ah! cette robe! cette robe! la dernière fois qu'elle l'a mise... une seule fois...

JANE, *stupéfaite.* — Tu deviens fou?

HUGUES, *se levant, d'un air d'irritation, la contemplant.* — Jane... rhabille-toi!... Je ne peux plus te voir ainsi. Dépêche-toi!... Rhabille-toi... Va-t'en... Va-t'en!...

JANE. — Qu'as-tu?... Qu'est-ce que tout cela signifie?

HUGUES, *de plus en plus agité.* — Tu le sauras... un jour... plus tard... demain... j'irai chez toi demain... Rhabille-toi. Je ne peux plus te voir ainsi. *(A ce moment, retentit la sonnerie du vestibule.)* Tu entends. On a sonné... c'est Borlant... Je ne veux pas non plus qu'il te voie ainsi, devant moi.

JANE. — Mais il vient pour cela... Tu me disais...

HUGUES, *réfléchissant.* — Oui! c'est vrai... *(Très agité.)* Eh bien! arrange-toi avec lui... Je souffre trop... Il t'expliquera... Moi, je sors un moment. Je ne peux plus te voir... j'ai besoin d'être seul... je ne peux plus te voir ainsi... *(Il s'en va par la porte de la chambre à coucher, qu'il referme fiévreusement.)*

JANE, *stupéfaite.* — Qu'est-ce que tout cela veut dire?...

SCÈNE IV

JANE, JORIS, qui rentre par la porte du milieu.

JORIS, *saluant.* — Madame... Hugues n'est pas là?

JANE. — Je ne sais pas ce qui lui a pris... il vient de s'en aller par là, comme un fou...

JORIS. — Une douleur brusque, probablement... Il va revenir...

JANE. — Je n'y comprends rien... Il m'avait fait habiller ainsi, pour vous, paraît-il... Vous êtes bien son ami, le peintre?

JORIS. — Oui.

JANE. — Je vous connaissais de vue... Je vous ai souvent remarqué... Vous avez une tête d'artiste... Et j'aime les artistes, moi... *(Aimable.)* Oui, il paraît que vous désirez me peindre.

JORIS. — J'avais eu cette idée, en effet...

JANE. — Et vous ne l'avez plus?... Alors, vous me trouvez laide ainsi!...

JORIS. — Au contraire, vous êtes très bien...

JANE. — Je serais mieux sans cette toilette ancienne. C'est vous qui vouliez me voir ainsi, n'est-ce pas? Mais je désire que vous me voyiez aussi autrement.

JORIS. — Nous en causerons avec Hugues.

JANE. — C'est inutile. Il est si ennuyeux! Combinons cela ensemble. Vous m'avez l'air très gentil. Bien plus gentil que lui...

Voulez-vous que j'aille chez vous, un de ces jours ?... Mais puisque vous songez à me peindre, j'aimerais mieux mon portrait que figurer dans un grand tableau.

JORIS, *évasivement.* — Nous verrons.

JANE. — Vous me peindriez moi, moi toute seule : je ne suis pas trop mal, vous verrez. Mes cheveux sont très longs, quand je suis décoiffée... ils me couvrent tout entière. Cela vous inspirera peut-être.

JORIS. — Je ne peins que des tableaux religieux, des antiquailles...

JANE, *hardie, le regardant dans les yeux.* — Vous ne peignez jamais de nu ?...

JORIS. — Non... Autrefois !...

JANE. — J'irai vous visiter, un de ces jours, à votre atelier.. J'aimerais tant vous voir peindre ! Nous causerons. Ce sera très gai ! Voulez-vous demain ? Mais que Hugues n'en sache rien. C'est... un rendez-vous que nous nous donnons... car vous me plaisez beaucoup... beaucoup...

JORIS. — Prenez garde... Hugues pourrait nous entendre... et se méprendre... Il va rentrer sans doute, d'une seconde à l'autre... et il souffre déjà suffisamment.

JANE. — Oh ! lui, je m'en moque !...

JORIS. — Mais moi, je suis son ami loyal, son seul ami.

JANE. — C'est précisément pour cela que vous me tentez... Je n'aime que ce qui est défendu. Donc, demain après-midi, est-ce convenu ? *(On entend le bruit de la porte du milieu qui va s'ouvrir.)*

JORIS. — Taisons-nous ! Hugues...

SCÈNE V

JORIS, JANE, HUGUES, qui rentre par la porte du milieu.

HUGUES, *le visage bouleversé.* — Tu es encore là, avec cette robe !... Va te rhabiller... tout de suite... Je ne peux plus te voir ainsi...

JANE. — M'expliqueras-tu, à la fin ?...

HUGUES. — Plus tard... un jour... va... Je ne peux plus te voir ainsi... Rhabille-toi !... Je ne veux pas non plus que mon ami te voie ainsi davantage. *(Montrant la chambre.)* Va là... va-t'en vite ! *(La poussant par les épaules.)* Mais va-t'en donc ! *(Il la bouscule vers la chambre à coucher, dont il ferme la porte en la faisant battre, après que Jane y a disparu, ahurie, stupéfaite.)*

SCÈNE VI

HUGUES, JORIS.

JORIS. — Eh bien?

HUGUES, *se prenant la tête dans les mains.* — Oh!

JORIS. — Elle est belle ainsi!

HUGUES, *avec désespoir.* — Oui, mais elle fut moins l'autre...

JORIS. — C'était l'impossible!

HUGUES. — La robe m'est restée distincte... Je n'ai plus vu que la robe, la robe des années heureuses...

JORIS. — La robe de l'une et la chair de l'autre.

HUGUES. — Oui, sa peau, ses seins... tout cela qui m'est apparu instantanément comme des péchés, comme *mes* péchés... Je me suis senti sacrilège... Qu'allez-vous penser de moi, Joris?

JORIS. — Déjà je vous avais mis en garde...

HUGUES. — Oui! mais c'est fini... Je romprai... j'ai honte... Cette Jane me fait horreur... O Geneviève! Geneviève! *(Il tombe dans un fauteuil. — Crise de larmes.)*

JORIS, *apitoyé, s'approchant du fauteuil.* — La morte elle-même vous pardonnerait, puisque ce ne fut que par amour d'elle...

HUGUES. — Oh! oui! Et c'est un peu sa faute... Je ne la voyais plus... Au commencement, je la revoyais sans cesse. Elle me revenait en rêve, vivante, presque présente. J'ai tout fait pour entretenir son souvenir, pour me rapprocher d'elle... J'ai prié, j'ai couru les églises, j'ai demandé à Dieu de mourir, puisque la Foi promet qu'on se retrouve... J'ai essayé aussi de m'en rapprocher plus vite, tout de suite... Oui, Joris, la douleur m'égara... J'ai cru ce que je voulais croire... De la magie, du spiritisme... Je l'ai invoquée... Je me suis imaginé communiquer avec son esprit, voir ses mains dans l'obscurité, entendre les bruits frappeurs, sa voix, la voir elle-même, la toucher, l'étreindre... J'ai fréquenté des spirites... Mille folies de mon désespoir... Je ne la voyais plus... Alors cette Jane s'est trouvée sur mon chemin, avec le miracle effrayant de sa ressemblance... Mais c'est un jeu pire encore que les autres. Je m'en rends compte maintenant... C'est fini... je vais guérir...

JORIS. — J'en serai bien heureux, car cette liaison vous compromettait trop, vraiment.

HUGUES. — Comment? On le sait, alors?

JORIS. — Tout le monde... Vous êtes la fable de la ville... Ce veuf! Ce veuf inconsolable!... On s'indigne et on se moque...

Votre grand deuil est tombé dans le ridicule et votre douleur dans les risées. Voilà ce que je ne pouvais pas supporter pour vous.

HUGUES. — Oh ! oui... c'est pire que tout... Ma femme morte, il faut qu'on la respecte. Elle est sacrée. C'est pire que tout.

JORIS. — Enfin !... Vous voyez clair maintenant.

HUGUES. — Je suis coupable ! Je suis indigne ! Je suis le prêtre qui a trahi son culte... Oui, Joris, je suis le défroqué de la douleur.

JORIS. — Vous êtes sauvé, au contraire.

HUGUES, *tout à coup pensif, suivant une réflexion.* — Mais elle, que vais-je lui inventer ? Il faut qu'elle parte... ailleurs, loin, pour toujours... Je ne veux plus la voir. Elle me fait horreur !... Voulez-vous l'y décider, Joris ?

JORIS. — Ce sera difficile. Elle se cramponnera.

HUGUES. — Pourquoi ?

JORIS, *après une hésitation.* — Vous êtes riche...

HUGUES. — Ah ! c'est affreux, cela !

JORIS. — Et puis, elle aura d'autres motifs de ne pas quitter la ville.

HUGUES. — Comment, d'autres motifs ?

JORIS. — Parlons plus bas... Elle pourrait nous entendre... *(Se rapprochant de Hugues et se décidant.)* Vous voulez, c'est vous qui voulez que je parle : tant pis, je le fais, parce que la minute est suprême, et que cela vous délivre. Elle a plus d'une liaison ici.

HUGUES. — Ah ! d'autres amants !

JORIS. — Oui.

HUGUES. — Plusieurs ?

JORIS. — Beaucoup.

HUGUES. — Mais alors, c'est plus mal encore, ce que j'ai fait. J'ai davantage avili mon amour... Et je suis plus indigne, de toute son indignité. Pourquoi ne m'avertissiez-vous pas, Joris ?

JORIS. — J'ai cru que vous l'aimiez, malgré ce que vous disiez...

HUGUES. — Et la morte ?... Comment, vous qui êtes mon ami, vous comprenez si peu mon âme ! *(Avec amertume.)* Elle est cependant bien facile à comprendre... Mais ce que vous me révélez maintenant, vous en êtes sûr ?

JORIS. — Plus que personne. C'est une femme vicieuse, méchante... Je sais des détails...

HUGUES, *lui prenant les mains, très ému.* — Merci, Joris... Je me suis ressaisi... Je vais rompre tout de suite... Ah ! des amants ! *(Réfléchissant.)* Cela m'importe peu, après tout, puisque je ne l'aimais pas... C'est pour une autre raison que je ne pourrai plus la voir... Car elle a fait pire que me tromper.

JORIS. — Que voulez-vous dire?

HUGUES. — Elle a trompé mon rêve. *(Il éclate en sanglots, tombe dans les bras de son ami, joint les mains et gémit.)* O pardon, Geneviève!... Pardon!... Pardon!...

ACTE TROISIÈME

Un quai de Bruges, le soir, dix heures; solitude, silence. — Un canal s'allonge des deux côtés, parallèlement à la rampe. — Au milieu, un pont qui mène sur l'autre rive du quai, où s'alignent des maisons à pignons; l'une a les fenêtres du premier étage éclairées. — Au premier plan, à droite, un terre-plein planté de vieux arbres; un banc. — Temps brumeux; clair de lune et brouillard, par alternatives.

SCÈNE PREMIÈRE

HUGUES, JORIS, venant ensemble par la gauche, d'un pas de flânerie, qui s'attarde.

JORIS. — Vous voilà arrivé. Je vous quitte.

HUGUES. — Encore un moment...

JORIS, *désignant une maison sur l'autre rive du quai.* — Ses fenêtres sont éclairées.

HUGUES. — Je n'y vais pas encore.

JORIS. — Elle vous attend?

HUGUES. — Non! Je ne lui annonce jamais ma venue...

JORIS. — Vous n'êtes pas sûr d'elle.

HUGUES. — D'abord, je ne suis pas sûr de moi. Je sors, je m'achemine ici. Puis, arrivé, je rebrousse chemin, je tournoie. Je m'embrouille dans l'écheveau des rues grises. Je reviens. Alors, j'ai peur qu'elle soit sortie, qu'elle soit je ne sais où... Et, en même temps, je tremble de la trouver chez elle, de me retrouver face à face avec elle.

JORIS. — Vous souffrez?

HUGUES. — Ah! si j'avais écouté vos conseils!

JORIS. — Les conseils! C'est comme les remèdes qu'on recommande aux autres, et qu'on ne suit jamais soi-même.

HUGUES. — Vous, vous êtes heureux!

JORIS. — Qui sait si je ne donnerais pas ce que vous appelez mon bonheur pour ce que vous nommez vos peines?... On se sent si seul par ces belles nuits!...

HUGUES. — Oui ! ces belles nuits de Bruges, aux prestiges frêles... La ville dans le brouillard a l'air presque irréelle... Et cela fait souffrir davantage...

JORIS. — Et elle ?

HUGUES. — Toujours la même !

JORIS. — Avec des dents de proie dans son visage de rêve !

HUGUES. — Des dents qui me dévorent... Je n'ai pas eu la force de rompre quand il fallait... Vous vous rappelez, Joris, mon soir de sacrilège... Je croyais en finir, la quitter, elle me faisait horreur ! Dès le lendemain, elle m'a repris, autrement, par ses caresses, ses baisers savants... Ah ! la misère de notre corps... Cette Jane a lié ma chair à sa chair... Et pourtant, je la déteste...

JORIS. — Elle est méchante ?...

HUGUES. — Oui ! Et l'intimité l'a rendue à elle-même.

JORIS. — Les vieux relents des petits théâtres !

HUGUES. — Des propos libres, une grossièreté ! Et tout cela avec la voix de l'autre... C'est comme une horrible parodie de mon amour.

JORIS. — Vous comparez...

HUGUES. — C'est ce qui me fait le plus mal. Je pourrais encore m'enchanter de sa voix, mais je souffre trop des paroles qu'elle dit...

JORIS. — C'est donc bien fini, de vous illusionner ?...

HUGUES. — Je suis renseigné sur tout : son passé, mille folies, et des désordres que je ne veux pas approfondir !...

JORIS. — J'avais donc raison !...

HUGUES. — Je ne sais pas... je ne sais rien, sinon que je ne peux plus me passer d'elle... Tenez ! Le mois dernier, elle est partie, cinq jours seulement. Elle a inventé que sa sœur était très malade... Eh bien ! ces cinq jours furent infinissables. Je me suis senti si désemparé ! Dans une si insupportable solitude ! Être seul, c'est ce dont s'épouvantent les mourants. Être seul, c'est la définition de la mort...

JORIS. — Elle vous tient bien !

HUGUES. — C'est inexplicable. Car je la hais, par moments.

JORIS. — C'est cela, l'amour.

HUGUES. — Oh ! non, je la hais de vraie haine, par moments. Je la hais de tout mon culte avili, de m'avoir fait déchoir vis-à-vis de moi-même. J'étais si haut, dans un si pur rêve, dans une si noble douleur ! J'avais monté jusqu'à la beauté mystique du deuil. C'est elle qui m'a fait tomber. Je sais maintenant, à cause d'elle, qu'on ne peut pas vivre dans l'idéal, que la réalité nous attire comme la terre, qu'elle nous ressaisit, nous prend et nous souille, malgré nous. On ne monte plus haut que pour choir plus bas, plus mal, plus gravement.

J'ai voulu planer avec une âme, et j'aboutis à un corps vil. Et, cependant ce corps m'obsède, m'affole de son odeur, m'emprisonne dans son ombre...

JORIS. — Vieille histoire : on veut faire l'ange et on fait la bête.

HUGUES. — Oui ! mais mon supplice, à moi, c'est de faire l'un et l'autre à la fois. Je suis enchaîné à cette Jane par tout ce qu'il y a de boue originelle dans sa chair, et je reste uni à ma morte par tout ce qu'il y a de lumière première dans mon âme. Je suis trop humain — et trop divin.

JORIS. — C'est la vie.

HUGUES. — Alors, elle est affreuse, la vie ! Et cette Jane me l'a rendue plus affreuse. Dire que je cherchais l'autre en elle !... Et qu'elle a le même visage avec une âme d'enfer !... L'autre, si pure, si bonne !... C'est même ce qui m'afflige le plus en ce moment, d'avoir profané sa mémoire. J'ai des remords... Je me sens en faute... Je l'ai contristée... *je le sais.*

JORIS. — Les morts nous oublient vite, soyez sûr, en supposant qu'ils se survivent. Aussi vite que nous, les vivants, nous les oublions.

HUGUES. — Il n'empêche que j'ai revu Geneviève... Vous ne croyez pas, Joris, à ces effrayants mystères de l'invisible... Pourtant, c'est ainsi ; je la revois ; je ne la voyais plus. Elle est revenue. Elle me fait des reproches, mais si doucement ! La semaine dernière j'en ai rêvé... Elle m'est réapparue, toute pâle, en tunique blanche. Elle me demanda de ne pas l'oublier... Depuis, il me semble, à chaque instant, que je la revois... Elle est près de moi, elle m'accompagne, elle me suit, toute en larmes. Elle me parle ; j'entends sa voix... C'est une présence presque physique... Dans le soir, je la sens, elle flotte au loin, le brouillard se déplie... C'est son linceul. Elle va en sortir. Et tout à coup elle se trouve près de moi, elle-même, très réellement...

JORIS. — Vous n'avez pas cessé de vivre en pensée avec elle... L'idée fixe crée de ces phénomènes.

HUGUES. — Peut-être. Et puis aussi, il y a des fluides...

JORIS. — Alors vous l'évoquez ?

HUGUES. — Je ne me rends pas compte moi-même... Je ne sais plus où en sont mes yeux... je ne sais plus où en est mon âme ! Je subis tout ; je ne réagis plus... Tenez, je deviens comme ce canal qui est là, inerte, entre la vraie lune, trop lointaine dans le fond du ciel, et une deuxième lune, la lune mirée, la lune fausse et qui ressemble...

JORIS. — Il n'y a donc plus qu'à vous laisser vivre !

HUGHES. — C'est ce que je fais. J'ai honte, et je continue... je souffre, et je recommence... entre ces deux femmes!

JORIS. — Moi, je n'aurais pas ce courage.

HUGUES. — Certes, quand je songe à ce que j'ai déjà souffert par celle-là... *(Il montre d'un geste de colère la maison de Jane.)* j'ai l'envie d'en finir, de m'en retourner d'un trait, de ne plus jamais la revoir...

JORIS. — Sans doute, cela vaudrait mieux. Décidez-vous tout de suite. C'est ainsi qu'on se guérit. Retournons ensemble.

HUGUES. — Pas encore... pas aujourd'hui... J'ai à lui parler... je voudrais savoir... je voudrais la confondre, ce soir...

JORIS. — Je m'y attendais bien. Alors, je vous laisse... puisque vous allez chez elle... Moi, je me couche tôt, pour travailler de bonne heure... *(Il tend la main à Hugues.)* Au revoir!

HUGUES. — Vous devez me trouver bien lâche?

JORIS. — Au contraire!... Il est facile de quitter une femme qui vous fait du mal. Ce qui est courageux, c'est de la subir, de porter son fardeau de souffrance.

HUGUES. — Non! non! je suis lâche!

JORIS. — Le lâche est celui qui fuit la douleur... Vous, vous osez l'affronter. C'est la pire ennemie. Elle fait des blessures qui ne saignent pas et des héros qu'on méprise. Vous êtes un de ces héros silencieux de la douleur... Je vous admire... Je vous plains.

HUGUES, *très ému, se rapproche. Les deux hommes s'étreignent.* — Vous êtes bon!... Au revoir... Au revoir... *(Joris sort.)*

SCÈNE II

HUGUES, seul. Il regarde la maison aux fenêtres éclairées, paraît indécis, se dirige vers les arbres, à droite, se laisse tomber sur le banc.

Joris dit cela par pitié... Je suis lâche!... lâche!... Ma pauvre morte!... Es-tu là?... Dès que je suis seul, je recommence à la voir, avec son air de reproche... Aujourd'hui j'ai peur... que pourrais-je répondre à ton visage en larmes?... *(Il se lève, comme s'il s'était décidé brusquement.)* Allons plutôt chez Jane. *(Il fait quelques pas, il va s'engager sur le pont. Tout à coup, il s'arrête, s'entend appeler par son nom, se retourne, voit à l'entrée du pont une forme indécise, appuyée au parapet et dont le buste seul dépasse. — C'est Geneviève qui le regarde, toute blanche.)*

SCÈNE III

HUGUES, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *d'une voix de rêve.* — Hugues... Hugues!

HUGUES. — Ah! c'est encore elle! Je la sentais bien, dans l'air de ce soir!... *(D'un air découragé, il se dirige vers le banc.)*

GENEVIÈVE. — Tu m'attendais, n'est-ce pas? Tous les hommes savent bien que les morts reviennent... C'est pourquoi ils n'en disent jamais de mal. Ils les redoutent.

HUGUES, *l'air effrayé, comme de reproches possibles.* — Moi, ma Geneviève, j'ai respecté ta mémoire!

GENEVIÈVE. — Je t'ai vu triste. Ne sois pas si triste! Souviens-toi de nous... Notre amour est plus fort que la mort... Tout est encore, puisque tu n'as rien oublié...

HUGUES. — Rien!...

GENEVIÈVE. — Rappelle-toi les commencements. Un soir de brume aussi... dans le parc du grand château... nos premiers aveux. Nos doigts étaient ensemble aux roses d'un bouquet...

HUGUES. — Je me rappelle...

GENEVIÈVE. — Et puis tu as ôté les bagues de mes doigts, et, par jeu, tu les glissais aux tiens.

HUGUES. — Je me rappelle...

GENEVIÈVE. — Ah! nous avons été des amants frénétiques. La mariée blanche devint l'épouse de feu... Nos baisers! Certains soirs, tu disais qu'ils avaient un goût de fruit, que toute ma chair exhalait une odeur d'ananas. Nos baisers! Nos baisers!... Ce sont eux, il me semble, qui, maintenant, habillent mon âme...

HUGUES. — Ne me rappelle pas tout ce passé...

GENEVIÈVE. — Il n'y a pas de passé, pour ceux qui s'aiment... Il n'y a qu'un temps, toujours le même, et qui ressemble à l'éternité. Ce qui fut, sera toujours.

HUGUES. — Oui, mon amour!...

GENEVIÈVE. — Notre amour!... Parlons de nous... Te rappelles-tu mes cheveux? Tu les aimais tant! Tu les dénouais, tu les maniais, tu les déroulais en méandres. Tu y plongeais la tête comme dans une eau tiède pleine de soleil.

HUGUES. — Je me rappelle...

GENEVIÈVE. — En partant, je te les ai laissés, mes cheveux! Je n'en ai plus qu'un peu, qui me serre les tempes, comme une couronne pauvre... Ce trésor d'or, tu l'as pris. Ah! comme ç'a été bon pour

toi, quand je commençai d'être absente, de garder ce quelque chose qui avait été bien à moi.

HUGUES. — Je me rappelle...

GENEVIÈVE. — Ainsi je continuais à être un peu vivante auprès de toi. C'est en ses cheveux qu'on se survit... C'est notre portion d'immortalité... Par eux, je suis dans ta maison. Ma chevelure est l'âme de ta maison; elle est mon âme dans ta maison, qui veille, tendre, aimante, jalouse, inviolable...

HUGUES. — Mais, pas une minute, je n'ai cessé de t'aimer. Il n'y a que toi, toujours toi...

GENEVIÈVE. — Toujours nous, — nous deux!... Il n'y a que nous deux, dans cette ville morte. C'est pour y être seul avec moi que tu es venu ici. Tu m'avais perdue, tu m'as retrouvée... Au fil des vieux canaux, je fus ton Ophélie. Dans les cloches, tu entendis ma voix qui s'éloignait, se rapprochait, croissait ou décroissait... Et ce soir, dans le brouillard, tu m'as cherchée, car c'est un linceul dont tu me déshabilles!

HUGUES. — Oui!... il n'y a que toi. C'est toi seul que je cherche, partout!

GENEVIÈVE. — Je ne veux pas que tu m'oublies... J'ai si peur que tu ne m'oublies!...

HUGUES. — Non! la vie ne me ressaisira pas...

GENEVIÈVE. — Je veux te croire... C'est vrai que tu es aussi pâle que moi...

HUGUES. — Toi seule, je t'aime!

GENEVIÈVE. — Tu dis bien vrai?

HUGUES. — Oui, l'autre, c'est encore une façon de t'aimer... Je l'ai voulue que parce qu'elle te ressemble... tu le sais bien, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE. — Je ne sais que nous deux... Je ne veux qu'être aimée, — et tu m'aimes, dis-tu. C'est assez. Le reste, qu'importe? C'est la vie... Je n'en sais plus rien... Nous ne nous joignons plus que par l'amour... C'est le contact immortel. Si tu ne m'aimais plus, tu ne me verrais plus.

HUGUES. — Alors, toi aussi, tu m'aimes encore... Tu me vois aussi. Tu vois tout. Et tu ne m'en veux pas... Tu pardonnes! Dis que tu me pardonnes...

GENEVIÈVE. — Puisque tu m'aimes!... C'est tout ce qui, de toi et de la vie, peut se communiquer à moi, parce que c'est de l'éternité aussi, l'amour... Le reste, je l'ignore, je ne sais pas, je ne sais plus...

HUGUES, *se levant, avec exaltation, comme délivré d'un poids énorme.* — Ah! tu es bonne! Je t'aime... Tu comprends... Tu vois les

choses comme Dieu les voit, comme on les voit de l'autre côté de la vie... *(Il fait un pas vers l'apparition, et, d'un ton de prière, regardant la maison d'en face aux fenêtres éclairées.)* Laisse-moi y aller ! *(Au même moment, l'apparition pâlit, s'efface, disparaît.)*

SCÈNE IV

HUGUES, seul, revenant vers le banc, l'air découragé.

Elle est partie !... *(Il appelle.)* Geneviève !... Elle était pâle comme la lune... Elle est rentrée dans le brouillard comme la lune !... Ah ! comme je me sens seul !... *(Dans le silence, on entend le bruit d'une porte qui bat en se refermant sur l'autre rive du quai ; — c'est la porte de la maison aux fenêtres éclairées. — Jane sort de chez elle, elle s'avance, traverse le pont. — Durant ce temps, Hugues fait une mimique de stupéfaction.)*

SCÈNE V

HUGUES, JANE.

HUGUES. — C'est elle !... A pareille heure !... *(Il s'avance vers elle, exalté.)* Elle n'ose pas recevoir chez elle... et elle court à des rendez-vous, la nuit... *(S'approchant de Jane.)* Ah ! te voilà !... *(Puis, éclatant.)* Où vas-tu, misérable !

JANE. — Et toi ?

HUGUES. *(Il la prend aux poignets.)* — Réponds. Que fais-tu ? Chez qui allais-tu ?

JANE. — Où je veux ! Chez mon amant...

HUGUES. — Dis plutôt : tes amants ! Je savais bien que je te surprendrais ce soir. J'en avais le pressentiment...

JANE, *ricanant.* — Tu es malin ! Je t'avais vu !

HUGUES. — Tu mens !

JANE. — Voilà une heure que tu es là à m'espionner. Et les autres soirs, tu crois que je ne t'aperçois pas de mes fenêtres ?

HUGUES, *d'un ton qui espère.* — Alors, tu n'allais chez personne ?

JANE. — Si, si, j'étais attendue... et j'y vais !

HUGUES. — Tu n'iras pas. Prends garde.

JANE. — Oh ! oh ! mais cela n'est plus de ton âge de jouer l'Othello... Tu es grotesque !

HUGUES, *plus exaspéré.* — Prends garde !

JANE. — A quoi ?... Tu t'imagines que je tiens à toi, peut-être ? Je suis jeune...

HUGUES. — Et moi? tu crois que je t'aime?... T'aimer? toi?... toi?... J'ai voulu ton corps, ta chair... de ta volupté...

JANE. — Moi j'ai voulu de ton argent... Nous sommes quittes.

HUGUES. — Ah! cruelle!... cynique!... Mais je te haïrais, si je t'avais aimée, après tout ce que tu m'as fait endurer... Jamais une minute, je ne t'ai aimée. D'abord, j'en aimais une autre.

JANE, *narguant.* — Ah!... Et elle est partie!... Elle a bien fait.

HUGUES. — Tais-toi! ou je dis ce qui va t'humilier! C'est mon secret tragique, et j'osais à peine le chuchoter à la nuit. Mais il faut que je te le révèle, à la fin, puisque tu souilles en toi mon amour!... Tu n'as donc rien deviné? Je ne maniais tes cheveux que parce qu'ils sont ceux de l'autre; je ne t'écoutais que parce que j'entendais sa voix dans la tienne... Et vos yeux sont les mêmes! Et jusque dans tes bras, j'ai tâché de sentir ses étreintes, sa peau douce, l'odeur intime de sa chair. la même, aussi la même... Voilà comment tu as cru que je t'aimais!

JANE, *ricanant.* — Eh bien, retourne près d'elle tout de suite...

HUGUES. — Ah! si c'était possible!... Mais elle est de l'autre côté de la vie, où personne ne va... Si je pouvais mourir, moi aussi!

JANE. — C'est donc une morte... une ancienne maîtresse?

HUGUES. — Prends garde! *(Il promène les yeux avec effroi autour de lui.)* Si elle t'entendait!... Ne parle pas d'elle! Elle fut l'épouse — la noble et la sainte — la si bonne!... Toi, tu m'as fait souffrir, tu m'as avili. Tu m'as offert l'image indigne de ce que je vénérais.

JANE. — Je comprends, maintenant!... tant de choses que je ne comprenais pas!... Et cette scène que tu n'avais jamais voulu m'expliquer : la robe, les écrins... C'était à elle?

HUGUES. — Oui! la folie d'un soir, pour que tu lui ressembles davantage... tu ne confonds plus maintenant... Tu te rends compte que je ne t'aime pas, que je t'ai jamais aimée... Tu as été pour moi le simulacre, vite fini, hélas! Puis tu m'as pris, tu m'as tenu par ce qu'il y a de vil et de bas dans la pauvre humanité que nous sommes. Mais maintenant je me ressaisis... Je me délivre... J'étais venu pour te surprendre. Je connaissais ta vie, tes désordres, tes amants... Ce soir, je t'ai surprise. C'est fini. C'est le dernier soir entre nous... *(Éclatant en sanglots.)* Ah! que je suis malheureux! *(Il va s'affaler sur un banc.)*

JANE, *astucieuse, profitant du moment de faiblesse de Hugues pour le reprendre, s'approche de lui, lui met la main sur l'épaule.)* — Mais non! rien n'est arrivé! Tu exagères!... Je n'allais nulle part... Je sortais un peu... J'étais énervée... Et la nuit calme.

HUGUES, *inquiet.* — Au contraire!... il y a des voix, il y a des présences dans la nuit...

JANE. — Il y a ma présence... Il y a ma voix!... Je suis à toi, n'est-ce pas assez?

HUGUES. — Et à d'autres.

JANE. — Tu étais jaloux! Tu vois bien que tu m'aimais un peu...

HUGUES. — Je te désirais... Et à cause de cela, peut-être!... C'est affreux d'en convenir. Mais il me semblait que tu étais plus excitante de tous les désirs qui se posaient sur toi...

JANE, *câline*. — Maintenant, tu ne veux plus?

HUGUES, *se levant, l'air bouleversé*. — Non! C'est ta faute... Laisse-moi... Je m'en vais... C'est fini...

JANE *s'approche, d'une voix caressante*. — Faisons la paix... *(Elle lui jette les bras autour du cou, et, collant son corps contre le sien.)* Regarde-moi! Regarde mon visage. Il est à toi. Et mes yeux — mes yeux verts, comme tu disais... Et mes cheveux, que tu aimais tant à dénouer, à laisser flotter, mes cheveux qui caressent aussi... et mes lèvres...

HUGUES. — Ah! oui, tes lèvres...

JANE. — Mes lèvres qui savent les baisers...

HUGUES, *à demi vaincu*. — Oui, tes baisers...

JANE. — Et tout mon corps...

HUGUES. — Ah! ne parle pas ainsi. Tu m'affoles!...

JANE, *plus tentatrice*. — Ce sera comme au commencement, nos premières nuits...

HUGUES, *égaré*. — Voilà de nouveau que tu m'as tenté; tu m'as vaincu! Je te cède encore... Je ne peux plus me passer de toi... mais je ne t'aime pas! C'est bien convenu, n'est-ce pas?... je ne t'aime pas. Je te désire. Je retourne à toi comme on retourne à son péché. Je te veux par cette sorte d'aberration sadique qui est au fond de nous... cette fureur mystérieuse de chercher son propre avilissement... Donne-moi ta bouche. Je veux ta bouche...

JANE, *profitant de l'avantage qu'elle a repris*. — Alors, tu promets que tu ne me feras plus de scènes... Et plus de jalousies absurdes... Je vis à ma guise! je m'appartiens!... Et tu ne m'espionneras plus, le soir, surtout. — Sinon, c'est moi qui partirai.

HUGUES. — Oh! non, ne pars jamais! J'ai besoin de toi!

JANE. — Allons! méchant! ingrat! Rentrons!

HUGUES, *soudain effrayé, fouillant la nuit aux alentours*. — Non! pas aujourd'hui! — un autre jour... demain... En ce moment, il y a peut-être une personne qui nous épie, qui marche autour de nous dans le brouillard...

JANE. — Il n'y a que nous deux... Viens...

HUGUES. — Je n'ose pas.

JANE. — Tu auras mes cheveux que tu aimes tant quand ils sont dénoués... et tout moi !

HUGUES, *avec frénésie.* — Et tout toi ! toi... toi. Je veux me saouler de toi pour oublier, comme on se saoule de vin !... *(Avec égarement.)* De l'oubli !... De l'oubli !... *(Il la prend à la taille et ils s'acheminent par le pont, vers la demeure aux fenêtres éclairées.)*

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte, c'est-à-dire le grand salon du rez-de-chaussée, plein de portraits, de souvenirs. — Le salon est orné d'objets religieux; des chandeliers, statuettes, crucifix, sont disposés sur deux petites tables, devant les deux fenêtres.

SCÈNE PREMIÈRE

BARBE, SŒUR ROSALIE.

Au lever du rideau, Barbe achève de faire des préparatifs.

BARBE. — Enfin, je vais avoir fini... A quelle heure sort la procession du Saint-Sang ?

SŒUR ROSALIE. — A dix heures... C'est bientôt...

BARBE. — Il m'a fallu me dépêcher !... Je suis allée à la messe et à communion, ce matin. Et c'est long, tous ces candélabres, ces vases en vermeil, à nettoyer et à polir.

SŒUR ROSALIE. — Ils brillent comme des miroirs.

BARBE. — Et mes petites tables, sont-elles bien parées ?

SŒUR ROSALIE. — De vrais reposoirs.

BARBE. — Il faudra les voir surtout quand j'aurai allumé les bougies.

SŒUR ROSALIE. — C'est très bien, Barbe. Je vous en félicite.

BARBE. — C'est si amusant !... Je voudrais que ce fût plus souvent jour de procession. Je me suis cru tout le temps une sœur de sacristie... Quand j'entrerai au Béguinage, je tâcherai d'y obtenir cette charge. Manier les objets du culte, les nappes d'autel, des images religieuses, c'est un peu pour moi comme si je touchais au bon Dieu...

SŒUR ROSALIE. — A ce propos, est-ce qu'elle augmente, votre petite rente ?

BARBE. — Pas beaucoup. Depuis la dernière fois que nous en avons parlé, je n'ai économisé que deux cents francs. C'est bien lent...

SŒUR ROSALIE. — Pourtant il faudrait — il serait nécessaire — que vous pussiez entrer tout de suite au Béguinage, partir d'ici.

BARBE, *étonnée du ton catégorique de la béguine.* — Que voulez-vous dire?

SŒUR ROSALIE. — Une chose grave... C'est pour cela que je suis venue... Et j'ai choisi ce jour-ci, parce que Notre-Seigneur est en vous. Vous comprendrez mieux...

BARBE. — Vous m'effrayez, sœur Rosalie. Qu'y a-t-il?

SŒUR ROSALIE. — Un conseil, une règle de conduite que ma conscience m'oblige à vous donner.

BARBE. — Je n'ai rien fait de mal.

SŒUR ROSALIE. — On pèche aussi par abstention.

BARBE. — Expliquez-moi, ma sœur; je ne comprends pas bien.

SŒUR ROSALIE. — Je vous ai dit que c'était une chose grave. Il ne s'agit pas encore du présent, mais il faut vous avertir pour l'avenir, et cet avenir peut être immédiat. Voici : il sera peut-être nécessaire que vous changiez de service.

BARBE. — Changer de service! Et pourquoi? Voilà cinq ans que je suis ici. Mon maître a toute confiance en moi. Et je me suis attachée à lui. C'est le plus saint homme du monde, et si malheureux!

SŒUR ROSALIE. — Non, Barbe.

BARBE. — Il y a quelque chose à lui reprocher? Qu'est-ce que vous voulez dire?

SŒUR ROSALIE. — Il s'est consolé, et mal.

BARBE. — Comment, consolé? Mais ici, tous les jours, il revient regarder les portraits de sa morte — et les cheveux! — pleurer, prier...

SŒUR ROSALIE. — Il s'est consolé, vous dis-je, d'une abominable façon... Il va chez une de ces femmes de l'enfer, ces femmes qui n'ont plus d'ange gardien.

BARBE, *suffoquée.* — C'est impossible. C'est une invention affreuse. Qui a dit cela?

SŒUR ROSALIE. — Toute la ville le sait. Un vrai scandale public, puisque le bruit en est venu jusqu'à notre sainte communauté.

BARBE. — Je ne peux pas le croire.

SŒUR ROSALIE. — C'est ainsi. Et mon devoir était de vous mettre en garde... Votre maître, Barbe, est en état de péché mortel. C'est ici la maison du péché. Or il faut que vous sachiez qu'une servante honnête et chrétienne ne peut pas rester au service d'un tel homme.

BARBE, *éclatant.* — Ce n'est pas vrai !... Des calomnies !... On vous a trompée, sœur Rosalie. Un si bon maître !...

SŒUR ROSALIE. — Je le sais par moi-même. J'ai eu les preuves. J'ai vu de mes propres yeux... Je connais même la maison où habite cette... créature. Elle est située sur mon chemin, au long du quai que j'ai à suivre chaque fois que je viens du Béguinage à la ville. Et j'ai vu entrer et sortir plus d'une fois votre maître...

BARBE, *effondrée.* — Ah ! c'était cela, tout ce changement d'existence auquel je ne comprenais rien, ses sorties, ses allées et venues, ses repas au dehors, ses rentrées tardives... Moi, je disais : c'est sa douleur qui le mène et qui l'égare...

SŒUR ROSALIE. — Et elle, je la connais aussi. Je l'ai souvent vue, à sa fenêtre, avec sa figure audacieuse et ses cheveux roux.

BARBE. — Comment?... Vous dites : des cheveux roux?... Elle a la bouche très rouge; elle est grande, n'est-ce pas? Une belle femme?

SŒUR ROSALIE. — Mais vous la connaissez aussi, alors? Elle est déjà venue ici, peut-être?

BARBE, *comme si elle voyait clair soudain.* — C'était elle !... Oui ! elle est venue ici, une seule fois, un soir... Et moi qui n'avais rien soupçonné !... Je croyais que c'était pour cette affaire de robe... un modèle, le tableau de M. Borlunt, une histoire embrouillée, que je n'ai pas comprise... C'était elle !... Et dire que c'est moi qui l'ai introduite !...

SŒUR ROSALIE. — Alors, c'est tout à fait grave.

BARBE. — Que dois-je faire?

SŒUR ROSALIE. — J'ignorais qu'elle fût déjà venue. Et je venais vous dire : il y a une distinction capitale... tant que tout se passera au dehors, vous pouvez feindre d'ignorer et demeurer ici, bien que ce soit manquer de zèle pour Dieu que de servir chez des impies ou des débauchés ; au contraire, si, par malheur, cette femme de mauvaise vie vient ici, en visite, dîner, ou autrement, vous ne pouvez plus, dans ce cas, être complice du scandale ; vous devez refuser vos services, et partir sur-le-champ.

BARBE. — Alors, puisque je l'ai reçue une première fois?,,.

SŒUR ROSALIE. — Vous ignoriez. Mais maintenant vous êtes renseignée. Votre devoir de conscience est net. Il faudra partir à la minute....

BARBE. — Je ne vais donc plus vivre que dans l'attente...

SŒUR ROSALIE. — Est-ce que nous ne vivons pas tous dans l'attente — l'attente de la mort? Et c'est un bien autre départ !

BARBE. — C'est égal; que deviendrai-je, si je dois partir d'ici?... Mon maître, je l'aimais !... Je l'aime quand même !... Et puis je vivais

à ma guise. C'est moi qui gouvernais la demeure... Comment m'habituer ailleurs?

SŒUR ROSALIE. — Je vous chercherai un autre service, chez un bon prêtre...

BARBE. — Et puis j'avais des profits... J'économisais. Maintenant je n'amasserai jamais assez... Je n'irai plus finir ma vie au Béguinage.

SŒUR ROSALIE. — Vous y entrerez un peu plus tard, voilà tout.

BARBE, *avec désespoir.* — Non, je mourrai, un soir, à l'hôpital Saint-Jean, en regardant les tristes fenêtres qui donnent sur l'eau.

SŒUR ROSALIE. — Il faut savoir souffrir pour Dieu.

BARBE. — Ah! que je suis malheureuse!... Et j'étais si contente, ce matin, à la messe, avec l'orgue, les chants, l'encens, quand on m'a communiée!... La journée avait commencé trop belle!

SŒUR ROSALIE. — Cela arrive souvent : des matins de soleil — et puis la pluie!

BARBE. — Et tout à l'heure encore, si contente, ici, à ranger mes petits autels, les bouquets, les bougies, les nappes pour la procession du Saint-Sang... Je n'ai plus le cœur d'achever... Et j'avais tout préparé avec un tel soin!... *(Elle va prendre une grande corbeille d'osier, dans un coin du salon.)* Voyez, sœur Rosalie! J'ai passé plus d'une heure à effeuiller ces fleurs, à couper des roseaux en petits morceaux comme des rubans pour les répandre dans la rue, quand le cortège arrivera... J'étais toute fière. Je me disais : « Il y aura plus de fleurs sur le pavé devant chez nous, il y aura un plus beau tapis de fleurs devant la maison, que devant les maisons voisines... Maintenant je n'ai plus de courage... *(Elle plonge machinalement les mains dans la corbeille. Un silence, durant lequel Hugues pénètre par la porte, à droite.)*

SCÈNE II

BARBE, SŒUR ROSALIE, HUGUES, vieilli, pâle, absorbé.

BARBE. — Eh bien! monsieur, que dites-vous de mes petits reposoirs? Sœur Rosalie les aime beaucoup.

SŒUR ROSALIE, *d'un air pincé.* — J'ai dit à Barbe qu'ils sont parfaits.

BARBE. — Et la décoration extérieure, l'avez-vous vue? Au balcon, les draperies aux couleurs du pape, les belles étoffes chastes... Notre maison sera la mieux parée, n'est-ce pas, sœur Rosalie?

SŒUR ROSALIE, *du même ton glacé.* — Je vous en ai complimentée, Barbe.

HUGUES, *distrait, l'air de penser à autre chose.* — Oui, Barbe s'y entend! Barbe est précieuse...

SOEUR ROSALIE, *se tournant vers Barbe.* — Barbe, à plus tard!... Il faut que je m'en aille. Je suis attendue au couvent des Visitandines pour y voir passer la procession... Il y a un reposoir, en face... Ce sera bien beau... *(Se tournant vers Hugues.)* Je vous salue, monsieur... *(Elle sort.)*

SCÈNE III

HUGUES, BARBE, laquelle achève les préparatifs, met la dernière main à la parure des petites tables.

HUGUES. — Chez nous aussi, il va venir quelqu'un pour voir la procession, de nos fenêtres...

BARBE. — M. Borlunt?

HUGUES. — Lui, je ne sais pas. Mais une autre personne. Vous l'introduirez vous-même ici... Et comme elle restera peut-être à dîner, vous vous arrangerez en conséquence.

BARBE, *toute troublée.* — Monsieur m'excusera; mais je voudrais bien savoir qui monsieur a invité.

HUGUES. — Vous êtes un peu osée, Barbe, de m'interroger ainsi. Vous le saurez quand la personne viendra.

BARBE, *d'un air décidé.* — N'est-ce pas une dame peut-être que monsieur attend?

HUGUES. — Barbe!

BARBE. — C'est que j'ai besoin de le savoir d'avance.

HUGUES. — Pourquoi me demandez-vous cela?

BARBE. — Si c'est une dame que monsieur attend, je ne pourrai pas servir le dîner.

HUGUES. — Qu'est-ce qui vous prend, Barbe? Je ne vous ai jamais vue ainsi.

BARBE, *avec un effort.* — Et il faudra même que je parte tout de suite. J'introduirai cette personne; c'est sans doute celle qui est déjà venue un soir, une seule fois...

HUGUES, *impatienté.* — Oui! c'est la même personne...

BARBE. — Je l'introduirai, parce que, sans doute, à compter de ce moment-là seulement il sera nécessaire que je parte. Et, ensuite, je m'en irai.

HUGUES. — Vous êtes folle, Barbe!

BARBE. — Sœur Rosalie me l'a dit... c'est le devoir de ma conscience.

HUGUES. — Ah! c'est elle qui vous a monté la tête, donné ces absurdes conseils!

BARBE. — Elle a raison. Le péché est le péché. Je ne peux pas y

prendre part, aujourd'hui surtout — un jour où j'ai communié, où le sang même de Jésus va passer devant la maison...

HUGUES. — Vous ferez comme vous voudrez. Mais c'est très mal, Barbe, de me quitter ainsi. Voilà cinq ans que vous êtes ici. J'étais très satisfait de vous. Je le proclamais encore, il y a un moment, devant sœur Rosalie elle-même... C'est très mal... J'ai toujours été bon pour vous...

BARBE. — Oh!... oui, monsieur... Mais c'est mon devoir... monsieur me comprend... j'en suis bien triste.

HUGUES, *d'un ton affligé*. — Barbe, je n'aurais jamais cru cela de vous.

BARBE. — Monsieur est triste aussi? Ah!... je sais bien, monsieur est malheureux... Et pour une méchante femme... qui le fait souffrir... Je m'explique tout, maintenant... Pauvre monsieur!

HUGUES. — Laissez-moi, Barbe...

BARBE. — Que monsieur m'excuse... Je ne suis qu'une pauvre servante; mais je suis une femme aussi, et, dans toutes, même dans les vieilles filles comme moi, il y a quelque chose de maternel qui existe et, quand nous voyons un homme souffrir, nous pousse à vouloir le consoler et à lui dire : « Mon enfant! »

HUGUES. — C'est bien, Barbe... vous êtes bonne. Voilà cinq années, d'ailleurs, que vous me l'avez prouvé. Soyez raisonnable maintenant. Et ne me parlez plus de ce ridicule départ.

BARBE. — Il le faut, monsieur, il le faut.

HUGUES. — Encore!... Vous recommencez!

BARBE, *d'un ton insinuant*. — Si monsieur veut que je reste, qu'il ne reçoive pas cette personne.

HUGUES. — Ah! non! c'en est trop! Vous devenez vraiment trop exigeante. Je ne vous retiens plus, Barbe.

BARBE. — J'ai dit très franchement à monsieur ce qui était... que je partirais, et même sur-le-champ, dans le cas qu'il sait...

HUGUES, *impatienté*. — Eh bien, alors, allez-vous-en. Allez-vous en tout de suite, car cette dame va arriver... J'en ai assez. Partez, partez!

SCÈNE IV

HUGUES, BARBE, JORIS

JORIS, *étonné, en voyant, à l'air contraint des autres, qu'il se passe quelque chose d'anormal*. — Qu'est-il arrivé?

HUGUES. — Rien. Barbe me quitte.

JORIS. — Comment, Barbe?... Ce n'est pas possible!

HUGUES, *s'adressant à Barbe.* — Eh bien, Barbe, dépêchez-vous! Allez faire votre malle...

BARBE. — Que monsieur m'excuse. Je viendrai demain chercher mes effets... Je vais m'apprêter et partir tout de suite, pour assister à la procession...

HUGUES. — C'est bien. Quand vous serez prête, avertissez-moi. Je réglerai votre compte... *(Barbe sort.)*

SCÈNE V

HUGUES, JORIS.

HUGUES, *d'un air sombre.* — Je ne suis pas fait pour les départs... Une séparation, c'est toujours une petite mort... Je m'étais habitué à elle... Ce sera un nouveau vide ici!...

JORIS. — Qu'est-il arrivé? Elle a été insolente, déshonnête?

HUGUES. — C'est sa parente, sœur Rosalie, qui l'a sermonnée... Elle l'aura mise au courant... Elle lui aura parlé de Jane...

JORIS. — Ces âmes simples ont vite des scrupules, une pudeur de conscience...

HUGUES. — C'est encore un ennui de plus qui m'arrive par la faute de Jane... Ah! cette femme! Quel malheur qu'elle soit entrée dans ma vie! Elle est donc bien méprisée, pour que l'humble servante, liée à moi depuis des années par l'habitude, son intérêt, les mille fils que chaque jour tisse entre deux existences côte à côte, aime mieux tout rompre et me quitter que de la servir une seule fois.

JORIS. — Alors, elle doit venir ici, aujourd'hui? Je comprends...

HUGUES, *comme se parlant à lui-même.* — Ce départ de Barbe m'énerve, m'énerve!... *(Répondant à Joris.)* Oui! elle a voulu... j'aurais dû résister.

JORIS. — Certes, c'est une imprudence... Surtout qu'elle est voyante! On croira à un défi... Un pareil jour!... Et avec la foule qui sort, ces matins-là, on ne sait d'où, accourue de tous les villages, de toute la province!... Une population naïve et si pleine de foi, de vertu rigide...

HUGUES. — Maintenant, je voudrais qu'elle ne vînt pas.

JORIS. — Vous devriez vouloir qu'elle ne vînt plus jamais.

HUGUES. — Oui! mais j'ai peur de recommencer à être seul... J'ai peur d'avoir peur...

JORIS. — Il faut plutôt avoir peur d'elle!.,. Ah! mon pauvre ami! Il y a ici comme un air de débâcle. Sauvez-vous, à la fin!... Vous savez bien que cette femme est fourbe et méprisable.

HUGUES. — Oh ! oui ! Elle m'a tourmenté, avili, exploité, ridiculisé avec des amants sans nombre. Auprès d'eux, je le sais, elle me bafoue. Elle a livré à tous le secret de mon deuil, les intimités de ma douleur, tout ce que je lui avais avoué de sa ressemblance avec ma morte.

JORIS. — Elle a osé cela?

HUGUES. — Elle ose tout.

JORIS. — Alors, puisque vous ouvrez les yeux, je peux vous dire des choses que je ne vous ai jamais dites, Hugues, que j'aurais toujours tues si je ne vous voyais pas de plus en plus malheureux par elle et si en péril!

HUGUES. — Ne me révélez plus rien, c'est inutile...

JORIS. — Si! il faut que vous sachiez, maintenant. Et tant pis si c'est une dénonciation, puisque vous êtes mon ami cher et que cela vous délivre. Figurez-vous qu'elle a été jusqu'à me circonvenir moi-même. Elle est venue chez moi, sous le prétexte de son portrait.

HUGUES. — Ah !

JORIS. — Elle est revenue, ensuite, plusieurs fois, coquette, provocante... Oui, Hugues! Elle a fini par s'offrir, littéralement.

HUGUES. — La coquine!...

JORIS. — Ce n'est pas par passion pour moi, à coup sûr... Je ne suis pas fat ni sot. J'ai vite compris qu'elle craignait mon influence... Elle me déteste au fond. Mais elle a peur que je ne vous détourne d'elle. Elle a voulu m'engager, me lier...

HUGUES, *avec dégoût*. — Je reconnais là sa méchanceté perverse... C'est surtout parce que vous étiez mon ami, mon seul ami... Pour se dire qu'elle me trompait avec mon seul ami... Ceci est bien dans sa manière, sa rouerie lâche et raffinée.

JORIS. — Vous ne m'en voulez pas, Hugues? Je vous ai dévoilé cette dernière infamie pour combler la mesure des autres. Je vois bien que vous êtes à bout. Je veux vous guérir.

HUGUES. — C'est inutile... J'en mourrai... je le sens bien... Il valait mieux peut-être m'illusionner sur ma maladie... Un ami est un prêteur d'illusions... Pourquoi m'avoir dit la vérité, Joris? Je ne ferai rien... Tout s'en va de moi. Barbe part. Tout va partir... Mon Dieu, que d'ennuis! que de honte! Et tout cela à cause de cette Jane!... Elle, toujours elle!... Ah! cette femme! Je commence à la haïr tout à fait (*On entend des pas.*)

JORIS. — Prenez garde... Voilà quelqu'un.

HUGUES, *consterné*. — C'est elle, sans doute.

SCÈNE VI

HUGUES, JORIS, JANE.

JANE, *entrant en coup de vent.* — Quelle foule! quelle foule!... J'ai eu toute la peine du monde à arriver... Les rues sont encombrées. *(Se tournant vers Joris.)* Bonjour, monsieur Borlunt, je ne vous avais pas vu.

JORIS. — Madame...

JANE. — A la bonne heure! Ce n'est plus Bruges-la-Morte, aujourd'hui!

JORIS. — En effet, la ville est ressuscitée. On dirait que tous les personnages de Van Eyck et de Memling, les héros, les saints, les guerriers, les donateurs, se sont animés pour un jour et peuplent la ville.

JANE. — Et toi, Hugues, tu ne parles pas? Tu as l'air maussade.

HUGUES. — Je suis contrarié.

JANE. — Qu'as-tu?

HUGUES. — Barbe m'a donné congé. Et elle part à l'instant même.

JANE. — Bah! on la remplacera.

HUGUES. — Oui, mais il y a cinq années qu'elle est ici... Ces adieux me font toujours mal.

SCÈNE VII

HUGUES, JORIS, JANE, BARBE, qui apparaît au seuil de la porte, vêtue de sa mante à capuchon, un bonnet de dentelle noire sur la tête.

BARBE. — Monsieur a désiré régler mon compte maintenant...

HUGUES. — Oui... Je vous suis, Barbe. *(S'adressant à Jane et Joris.)* C'est l'affaire d'un moment... *(Il sort avec Barbe, qui s'est effacée pour le laisser passer et le suit.)*

SCÈNE VIII

JORIS, JANE.

JANE. — Il est encore dans ses mauvais jours... Et vous, monsieur Borlunt, allez-vous être aimable?

JORIS. — Cela dépend!...

JANE. — D'abord, mon portrait... vous y avez renoncé?

JORIS. — Je vous aurais peinte si mal!... Je me suis défié de mes forces.

JANE. — Vous vous êtes défié de moi... Pourtant, j'étais très gentille dans votre atelier. Vous, vous aviez toujours l'air embarrassé!... comme maintenant encore.

JORIS. — J'ai peur que Hugues ne vous entende. Il est assez malheureux! Vous savez bien qu'il a eu de grands chagrins.

JANE. — Tant pis!... Il m'ennuie. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi j'éprouve un certain plaisir à lui faire du mal.

JORIS. — Vous devriez avoir pitié. Pourquoi n'êtes-vous pas meilleure avec lui? Je croyais, moi, qu'il y avait dans toutes les femmes un fonds de miséricorde.

JANE. — Vous ne connaissez pas les femmes, cher monsieur! Quand elles trouvent un homme qui s'y prête, elles se vengent sur lui de tous les autres.

JORIS. — Vous êtes cruelle.

JANE. — Non, je suis femme. Et je le suis même vis-à-vis de vous, puisque je continue à vous accabler d'avances PARCE QUE vous me repoussez. Si vous vouliez, je ne voudrais plus... Je fais des expériences très drôles, n'est-ce pas? Vous, surtout, vous êtes très drôle. Vous m'intéressez. Mais que dirait Hugues s'il savait que vous m'avez souvent reçue dans votre atelier, à son insu?

JORIS. — De grâce, prenez garde... Sur un mot entendu, il pourrait croire que moi, aussi, j'ai pensé à le trahir!

JANE, *avec rosserie*. — Cela m'amuserait beaucoup. *(On entend le bruit de la porte qui va s'ouvrir.)* Soyons hypocrites, maintenant...

SCÈNE IX

JANE, JORIS, HUGUES qui rentre.

JANE. — Eh bien, elle est partie, cette Barbe?

HUGUES. — Ne parlons plus de ce départ. Tous les départs m'inquiètent. Les départs sont comme les malheurs, ils n'arrivent jamais seuls... *(On entend un bruit qui monte.)* Tiens! la procession approche... Voilà la rumeur de la foule, qui se masse...

JORIS. — Moi, je m'en vais. J'aime mieux voir le défilé au dehors. C'est plus beau, en plein air : les costumes, les chants, les châsses sous le soleil, l'encens respiré de tout près... Et la foi de la foule dont on fait partie... Ah! si on pouvait peindre cela!... Je vous laisse... Adieu, madame. Hugues, à plus tard!... *(Joris sort.)*

SCÈNE X

HUGUES, JANE.

JANE. — Tu es galant. Tu ne m'as pas encore offert de me débarrasser...

HUGUES. — J'étais tout bouleversé par ce départ de Barbe.

JANE. — J'ôte mon chapeau et ma jaquette. *(Elle les lui tend.)* Tiens! *(Puis elle va vers la glace, tire une petite boîte de sa poche, et se passe une houppe sur le visage.)*

HUGUES. — Pourquoi te mettre toujours tant de poudre de riz?... et tout ce rouge aux lèvres?

JANE. — Il y en a qui m'aiment ainsi...

HUGUES. — Voilà des chants, le bourdon de Saint-Sauveur qui se met en branle... la procession va arriver.

JANE. — Qu'est-ce que c'est que cette fameuse procession du Saint-Sang?

HUGUES. — Elle ne sort qu'une fois l'an, depuis les croisades, en souvenir d'une goutte du sang du Christ rapporté de Terre Sainte par Thierry d'Alsace... C'est très beau.

JANE. — Est-ce l'heure?

HUGUES. — Elle va passer d'abord sur l'autre rive du quai... Nous ne la verrons que de loin... Mais elle revient par cette rue-ci, pour rentrer à la cathédrale. Alors elle défile tout contre les fenêtres...

JANE. — On commence à entendre des chants...

HUGUES. — En effet...

JANE. — Allons voir... *(Elle se dirige vers une des deux fenêtres, qui est entr'ouverte, écarte le vitrage.)* Oh! quelle foule là-bas!... *(Elle ouvre la fenêtre toute grande; on entend la musique des serpents et des ophicléides.)*

HUGUES, *qui est debout, contre les vitres, à l'autre croisée, s'approche d'un mouvement vif.* — Oh! non! pas cela!... *(Il pousse la fenêtre de façon à ce qu'elle ne soit qu'entr'ouverte.)* Il suffit d'écarter les vitrages...

JANE. — En voilà, une idée!... Je viens ici pour voir, et tu m'empêches de voir.

HUGUES. — Tu verras très bien ainsi...

JANE. — Encore me cacher!

HUGUES. — Tu sais comment ils sont. Te voir chez moi, et pour la procession!... Un scandale!... Ils seraient capables de nous huer.

JANE. — Si je ne peux pas voir à mon aise, je ne regarderai

plus... *(Furieuse, elle quitte la fenêtre et va s'asseoir, plus loin, dans un fauteuil où elle boude.)*

HUGUES. — Sois raisonnable... Ce que je disais, c'est par prudence... Reviens!... le défilé commence. Voilà les enfants de chœur.

JANE. — Je m'en moque!

HUGUES. — Derrière, c'est le plus beau groupe : les chevaliers de Terre Sainte, les croisés en drap d'or et en armure, les princesses de l'histoire... Viens voir : ce sont les jeunes gens et les jeunes filles de la plus haute noblesse d'ici qui représentent les personnages... Voilà le fils du bourgmestre costumé en Thierry d'Alsace...

JANE. — Tout cela m'est bien égal!

HUGUES, *allant vers elle.* — Voyons, ne boude pas, ne te fâche pas. Cela ne vaut pas la peine. Reviens... *(Il veut l'entraîner.)*

JANE. — Laisse-moi!

HUGUES. — Tu es vraiment d'une susceptibilité.

JANE. — Tu m'embêtes!

HUGUES. — Nous allons encore nous faire du mal.

JANE. — C'est toi!... tu es stupide avec ta peur des gens!... Je m'en moque, des gens!...

HUGUES. — Allons! une nouvelle scène! Et pour rien! pour rien!

JANE, *avec un rire cruel et strident.* — Monsieur a peur de se compromettre? Mais tu oublies ton âge!

HUGUES. — Te voilà mauvaise... Tu vas encore une fois m'accabler de tous tes gros mots... une pluie de cailloux... Je ne te réponds plus. *(Il s'achemine vers la fenêtre, découragé.)* Combien déjà de scènes pareilles!... Et pour des motifs puérils... Ah! je suis bien malheureux!

JANE. — Tant mieux!... Je suis contente. Je voudrais te voir pleurer... pour que tu fusses tout à fait ridicule...

HUGUES. — Oh! Jane! Jane!

JANE. — C'est ta faute.

HUGUES, *s'approchant, radouci.* — Voyons, faisons la paix... C'est encore une heure noire... N'y pensons plus... Reviens voir la procession... Nous regarderons ensemble... nous oublierons...

JANE. — Non, laisse-moi; va-t'en.

HUGUES *retourne seul à la fenêtre.* — Viens voir, Jane. C'est déjà la fin. La châsse du Saint-Sang passe... une petite cathédrale en or, avec mille pierres précieuses... l'évêque la porte... Viens voir toute la foule à genoux, dans l'encens bleu. C'est admirable... *(Il s'incline à son tour. — Un silence.)*

JANE. — Te voilà cagot! Il ne te manquait plus que cela.

HUGUES. — Je m'agenouille devant la foi des autres... Ce sont des choses que tu ne comprends pas...

JANE. — Non ! je ne comprends rien. Je suis une sotte, n'est-ce pas ? Et toi, tu es malin... Sais-tu bien que tu m'agaces à la fin, avec tous tes airs...

HUGUES. — Quels airs?

JANE. — Je ne sais vraiment pas pourquoi je reste avec toi.

HUGUES. — Tu recommences une querelle...

JANE. — Il n'en manque pas qui m'aiment, et avec qui je serais mieux...

HUGUES. — Pour ce que tu te gênes!...

JANE. — Pourquoi me gênerais-je ?

HUGUES. — Tais-toi!

JANE. — Non ! je parle, si je veux. Je fais ce que je veux. J'ai des amants, si je veux. Il y a même quelqu'un qui me plaît beaucoup en ce moment.

HUGUES, *éclatant.* — Ah! oui, tes amants ! Parles-en! C'est du propre, ta vie! J'en ai encore appris une bien belle, aujourd'hui... Borlunt, le peintre, mon ami Joris, tu l'as été voir... Il me l'a dit. Car c'est un ami loyal, lui... Tu en as envie, paraît-il. Et puis, tu désirais un allié — pour ne pas qu'il m'influence et qu'il m'arrache à toi. Car tu veux me garder au bout du compte!

JANE. — Ah ! il t'a dit... Est-ce qu'il t'a dit tout?... Car je lui ai accordé... tout.

HUGUES. — Tu mens. C'est une infamie... Ah ! tu ne les comptes plus!... Tu voudrais maintenant me brouiller avec lui — le seul ami que j'aie ici. Tu n'as pas encore assez dévasté ma vie... Car tout à l'heure, Barbe, son départ immédiat, c'est à cause de toi et de la belle renommée dont tu jouis... Elle n'a pas voulu te servir... C'est pour moi une solitude de plus... Maintenant viendrait le tour de Joris... Ah ! non ! je me révolte, à la fin... Tout me revient, tout ce que tu m'as déjà fait souffrir, tous tes caprices, tes injures, tes amants, les hontes bues, mon grand deuil avili...

JANE, *ricanant.* — Cela devait venir, ta morte!... *(Se levant de son fauteuil.)* Mais, à propos, c'est bien ici que tu l'honores... ta chapelle de souvenirs... *(Elle va se placer devant le grand portrait au pastel.)* C'est celle-ci, ta femme? Ah ! non ! je ne lui ressemble pas... Elle a une vilaine bouche... *(Ensuite elle se dirige vers une commode, prend une grande photographie encadrée.)* Celle-ci me ressemble encore moins...

HUGUES, *qui a suivi ses mouvements d'un air inquiet.* — Laissez cela.

JANE. — Pourquoi? Je compare...

HUGUES, *se dirigeant vers elle.* — Laissez cela... J'ai tout supporté; mais, ma morte, vous ne la profanerez pas!... Rendez-moi ce portrait...

JANE. — Non!

HUGUES. — Je ne veux pas que vous touchiez à mes reliques... *(Il lui reprend le portrait des mains.)*

JANE, *se dirigeant vers le coffret de cristal où repose la chevelure.* — Tiens! qu'est-ce que c'est? *(Elle a ouvert le coffret et en retire la longue natte blonde, qu'elle déroule.)*

HUGUES, *livide, se précipite.* — Oh! cela, c'est sacré! N'y touchez pas...

JANE, *ricanante, provocante, s'est rejetée de l'autre côté de la table, et agite la chevelure devant elle.* — Je compare encore... Mes cheveux sont plus roux... *(Elle pose les cheveux de la morte en chignon sur les siens.)*

HUGUES, *exaspéré, affolé, cherche à lui reprendre la chevelure qu'elle continue à manier par bravade; il court à sa poursuite autour de la table).* — Rendez-moi! C'est un sacrilège...

JANE. — Les miens sont bien plus fins...

HUGUES. — Prenez garde! C'est la chose d'une morte... La morte se vengera...

JANE, *narguant.* — Fais-m'en cadeau, de cette chevelure.

HUGUES, *à mots coupés, haletants.* — Inviolable... la morte l'a dit... *(Il atteint Jane dans cette course autour de la table et met la main à la chevelure qu'elle a enroulée autour de son cou, par dernier jeu, pour ne pas la rendre. — Il reprend d'un ton décisif.)* Voulez-vous?

JANE, *riant, essoufflée.* — Non!

HUGUES. — Prenez garde!... Chevelure... vindicative... elle-même instrument de mort... Rendez-la-moi. Vous voyez bien que vous allez tout expier!

JANE, *renversée à terre, se débattant.* — Non! *(D'une voix rauque.)* Mais tu me fais mal!... Tu es fou!...

HUGUES, *tirant, serrant la natte autour du cou comme une corde.* — Je vous tiens, maintenant... je vais vous tuer... je vais tuer mon péché... Tuer! tuer!... Aimer — et rire!

JANE, *cri étranglé.* — Ah!... *(Elle tombe morte.)*

HUGUES. *(Il pousse un rire strident de fou et se lève.)* — Rire!... Oh! oh! *(Regardant autour de lui.)* Oh! il est entré de la neige dans le salon... Et du feu aussi... Il fait trop chaud... Non! il fait trop froid... *(S'avançant vers la glace.)* Dans la glace, il doit faire bien bon... Il faudra que j'y entre, un jour... Pas encore!... Oh! oh! il faut d'abord

que je rie, que j'aie beaucoup ri... Je suis heureux... Je suis un grand roi d'un pays de neige... et de feu aussi... Mais je suis bien fatigué... *(Il se laisse tomber dans un fauteuil. — On entend les cantiques de la procession qui s'en revient mais voilés encore.)*

SCÈNE XI.

HUGUES, BARBE. Entr'ouvrant la porte, elle paraît sur le seuil, toujours en costume de sortie, avec sa grande mante ; elle s'avance indécise vers Hugues.

BARBE. — C'est moi... Que monsieur m'excuse... je suis rentrée pour chercher la corbeille... Je n'ai pas pu voir sans fleurs le devant de la maison... il n'en manque qu'ici, et la procession va passer... *(Elle s'avance et prend la corbeille.)*

HUGUES. — Vous arrivez à propos, Barbe. Je savais bien que vous étiez dans la cuisine... J'ai trop chaud. J'ai trop froid aussi. Faites vite du feu. Écoutez... mes dents claquent... Donnez-moi du vin blanc, et de la glace surtout. Je brûle...

BARBE, *épouvantée.* — Qu'est-ce qu'il dit là? *(Elle a fait un pas et voit le cadavre.)* Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-il arrivé?

HUGUES *se lève, la prend par le bras, la mène devant le corps.* — Barbe, nous allons être bien heureux... La morte, vous savez bien, ma morte... elle est revenue... Il y en a une autre qui lui ressemblait un peu. Elles se ressemblent tout à fait, maintenant... Elles sont de la même pâleur... Il n'y a plus qu'une morte, ma morte... La voilà, Barbe. Elle va toujours demeurer avec nous. Nous serons bien heureux...

BARBE. — Mon Dieu!... Il l'a tuée... Il est fou... *(Elle dépose la corbeille et court à la porte du salon.)* Au secours!... *(On entend les cantiques plus proches, la musique des serpents et des ophicléïdes.)*

HUGUES. *(Il s'agenouille, prend par poignées des fleurs coupées dans la corbeille et les sème sur le cadavre.)* — Ce n'est pas moi... c'est la chevelure!

GEORGES RODENBACH

L'EMPIRISME ANGLAIS

I

La première cause de nos revers commerciaux n'est peut-être pas la supériorité de nos concurrents, de leurs méthodes ou de leurs marchandises. Mais, presque absolument et indubitablement, c'est l'apathie et l'arrogance de l'industriel anglais.

Le consul anglais à Varsovie, *Annual Series*, n° 2135.

C'est notre paresse plus que toute autre chose qui a livré notre clientèle aux Allemands. Que nous soyons battus par nos propres armes, battus par une équipe qui fut notre élève et notre pupille, voilà un état de choses qui disparaîtrait sans grand effort, si l'entreprise britannique voulait s'en donner la peine.

Le consul anglais à Saint-Pétersbourg, *Annual Series*, n° 1198.

En méditant les premiers revers de la guerre sud-africaine, la presse britannique[1] en a cru trouver deux causes principales : d'abord, l'ignorance où l'on était du pays, des hommes, des ressources, des positions, des routes, des cartes même : ensuite, le manque de cohésion dans cette armée mercenaire et aristocratique, où le soldat, voyou de la rue, ne se bat que pour son shilling par jour, où l'officier, cadet de noblesse, ne cherche à satisfaire que son point d'honneur et sa conception toute sportive, toute « amateur » de la guerre. En étudiant la baisse du commerce britannique et les revers que lui a

1. Voir *Review of Reviews*, 15 février 1900, pp. 136 et suiv.

infligés depuis vingt ans la concurrence étrangère, allemande surtout, les rapports consulaires et les *Blue Books* arrivent à peu près aux mêmes conclusions :

Consul de Moscou. — Notre désavantage est dans la négligence de nos industriels qui ont laissé couler aux Allemands une grande part des affaires de ce pays. Si nous voulons garder notre commerce russe, il faut des représentants mieux instruits, *better educated*, qui sachent parler le russe et connaître les besoins et les désirs de leurs clients. Je vois arriver des commis-voyageurs anglais qui ne savent aucune autre langue que l'anglais : tous leurs confrères allemands savent assez de russe pour se faire comprendre. Ajoutez la mauvaise volonté de nos fabricants, qui ne daignent pas contenter les habitudes ou les caprices du client : nos concurrents y prennent grand soin [1].

Consul de Christiania. — En premier lieu, nous sommes trop indolents. Nous ne prenons pas la peine de connaître un marché, de plaire aux clients, de satisfaire les besoins locaux. Nos concurrents ont des agents parlant deux et trois langues. Nous nous contentons d'envoyer des catalogues à tort à travers : j'ai vu arriver ici de nos catalogues en espagnol ou en quelque autre langue parfaitement inconnue de nos clients norvégiens.

Consul de Hambourg. — Je suis bien sûr que les produits allemands valent les nôtres. Mais je suis encore plus sûr que les Allemands mettent bien plus de soin à étudier et à satisfaire la clientèle. Le fabricant anglais vit toujours dans la foi que ses clients doivent prendre ce qui lui plaît, et qu'il n'a pas à leur fournir ce qu'ils désirent. A moins que nous nous préparions à lutter contre nos rivaux avec leurs propres armes, avec la même méthode et le même esprit d'entreprise et d'inlassable persévérance, à moins que nous ne mettions une bonne fois de côté la pensée que nous sommes supérieurs à tous, j'ai bien peur que nos fils n'aient à payer chèrement notre manque d'efforts et nos courtes vues [2].

Consul de Cherbourg. — On m'envoie des prospectus en anglais et rien qu'en anglais. Il est à peine croyable — c'est pourtant un fait — que je voie arriver ici des commis-voyageurs pour machines agricoles, qui par conséquent doivent s'adresser à la classe paysanne, et qui pourtant ne parlent et ne comprennent pas un mot de français. N'est-ce pas à notre déplorable négligence des langues étrangères, à notre manque de culture scientifique que les *clerks* allemands ont dû tout leur succès ?

Consul de Lourenzo Marquès. — Les Allemands envoient ici et au

1. *Miscellaneous Series*, n° 409.

2. *Annual Series*, nos 2013, 2119 et 1815.

Transvaal, outre de nombreux représentants parlant portugais et hollandais, des catalogues en hollandais et en portugais. Le commerce anglais, dans cette colonie portugaise, envoie des catalogues en espagnol, et ces catalogues n'arrivent encore que par la grâce de la poste, plus forte en géographie que l'envoyeur: car ces catalogues portent, comme seule adresse, *Lourenzo-Marquès, Portugal*...

Consul de San Francisco. — Voici un bel exemple de l'indolence britannique. Il y a dix ans, tout le ciment pour la côte pacifique venait d'Angleterre. Quand parurent les ciments belge et allemand, les correspondants anglais d'ici prévinrent leurs maisons du danger: les maisons répondirent que jamais les ciments étrangers ne pourraient rivaliser avec les ciments anglais, et elles maintinrent leurs prix et leurs vieux errements. Aujourd'hui, tout le ciment vient de Belgique ou d'Allemagne...

Consul de Shang-Haï. — L'une des raisons du succès de nos concurrents en Chine est certain préjugé britannique sur les commerces qu'il est plus ou moins « distingué » de faire. En Angleterre, le brasseur tient un rang social plus élevé que le mercier ou l'épicier. En Chine, c'est le thé et la soie qui font l'aristocratie commerciale. Nos nationaux daignent s'occuper de ces commerces. Mais tenir les autres articles, pour eux, c'est déroger. Et ces autres articles vont à nos concurrents [1].

Gouverneur des Bahamas. — Les Américains viennent étudier notre place et faire connaissance avec les marchands et les besoins locaux. L'Anglais n'a plus l'air de savoir ce qu'est le commerce, *the English merchant appears to be ignorant of trade*. Chacun de ses envois prouve cette ignorance : nous recevons à chaque courrier des marchandises tout à fait invendables, sans utilité pour nos climats et pour notre consommation.

Gouverneur de la South Australia. — Les systèmes d'éducation continentale, pour l'enseignement technique ou l'enseignement commercial, ont eu des effets marqués. En Angleterre, on se repose sur les lauriers anciens; on continue les affaires et la fabrication suivant la vieille méthode. On est trop conservateur. On se figure que le marché colonial est acquis à jamais et l'on ne se donne plus aucune peine pour le contenter. On traite le petit client avec dédain et volontiers on lui répond : « Nous n'avons pas de temps à perdre pour les petites commandes [2]. »

De tous les points du globe, de la part de témoins non récusables, depuis la grande Commission parlementaire de 1885-

1. *Annual Series*, nos 1699, 1855, 1703, 1904, 1922, 1863.
2. *Blue Book*, C. — 8449, pp. 93, 450, 430, 477, etc.

1886 sur *la Baisse du Commerce*, qui la première signala le mal, ce sont les mêmes plaintes toujours répétées. Les journaux, *magazines* et revues, les politiciens, économistes, essayistes et pamphlétaires, les syndicats et Chambres de commerce ont enregistré et longuement commenté ces plaintes. Malgré quelques efforts individuels ou communs, il ne semble pas que la réforme ait été sérieusement tentée ou qu'elle ait déjà porté ses fruits. Deux péchés mortels continuent de ruiner l'Angleterre industrielle et commerçante : l'ignorance, d'une part, le snobisme aristocratique de l'autre. C'est l'union de ces deux vices, disent les consuls britanniques, qui a donné à presque toute la nation sa caractéristique actuelle, « ce *conservatisme* qui ne sait pas ou ne veut pas répondre aux besoins de la clientèle », ce *conservatisme insulaire*, cette *insularity*[1], qui « isole splendidement » l'Angleterre de J. Chamberlain et la fait étrangère ou odieuse au reste de l'humanité, alors qu'elle ne peut vivre sans la fréquentation et la sympathie de cette humanité.

***

L'Angleterre en ce dernier demi-siècle a été de plus en plus ignorante, je veux dire de moins en moins soucieuse de savoir, de moins en moins sympathique aux gens de science, de plus en plus défiante des méthodes et des théories scientifiques. Uniquement guidée par l'expérience personnelle, elle est arrivée à mettre en cette seule expérience son espoir et sa règle. La science théorique ou pratique, surtout la science livresque de tout ce qui n'était pas *matter of fact*, lui est restée déplaisante et inconnue. « Lire un ballot de livres ! » disait déjà Burke en haussant les épaules, et, de Burke à Balfour, la nation a toujours eu un faible pour les détracteurs du rationalisme scientifique, pour les procureurs et avocats des vieux errements, du vieil esprit, des vieilles lois et de la vieille foi. En politique, le rationalisme radical de Manchester n'a pu trouver sa voie que sous la bannière constitutionnelle, c'est-à-dire traditionnelle et empirique, de Birmingham, et ce néo-radi-

1. *Annual Series*, consuls de Riga, Panama, le Pirée, etc., nos 1895, 1901 et 1950.

calisme, inclinant de plus en plus vers l'empirisme conservateur, a fait aujourd'hui de *Joe* Chamberlain le collègue de lord Salisbury. Dans l'industrie et dans le commerce, la marche a été toute pareille. Par la houille, par la vapeur, par les machines de tissage, d'extraction et de traction, par le puddlage et les procédés de traitement ou de fusion, par les grandes découvertes, le dernier siècle avait scientifiquement rénové tout le travail anglais. Cette rénovation, qui engloba toutes les industries, dura deux et trois générations et n'atteignit son maximum qu'au plein épanouissement du mouvement radical vers 1830. Mais, depuis cette époque, la foi ou l'ardeur réformatrice perdit son empire sur l'ensemble de la nation. Manchester continua jusqu'à nos jours ses innovations incessantes, perfectionnant son outillage et ses procédés, jetant au rebut, tous les cinq ans, ses vieilles *jennies* et ses vieilles teintures. Birmingham se traîna dans l'ornière.

Ne prenons qu'un exemple industriel, mais en plein Pays Noir, dans le fief électoral de *Joe* Chamberlain : l'histoire des industries sidérurgiques et minières. Pour la houille, les Anglais sont les premiers à reconnaître que leurs admirables richesses naturelles ont été gaspillées au caprice du bénéfice immédiat[1] : le Continent, s'il eût agi de la même façon, serait depuis longtemps épuisé. Pour le fer, je ne ferai que résumer ici l'exposé de sir Lowthian Bell, président de la *British Association of the Iron Trade*, devant la Commission de 1885[2]. Au commencement de ce siècle, les Anglais ont en mains les deux procédés nouveaux de la fonte au charbon et du puddlage, et ils ont à peu près le monopole de ces deux procédés. L'Angleterre aurait donc pu dès 1815, après Waterloo, faire ce que l'Allemagne a fait après 1870, révolutionner l'industrie et le commerce sidérurgiques et, par contrecoup, la vie matérielle du monde entier, si dès lors elle avait capté les sources et cherché les emplois de son fer, si chez elle et au dehors elle eut rationnellement étudié l'étendue de ses ressources et les besoins de ses clients. Mais, cinquante ans, elle vivote sans chercher. Chez elle,

1. Cf. *Blue Book*, C. — 4715, nos 3030 et suiv., 12 300 et suiv.
2. Cf. *Blue Book*, C. — 4715, p. 318 et suiv.

elle exploite ses minières comme elle exploite ses champs, en *gentleman farmer*, peu soucieux et routinier. Au dehors, elle répond aux demandes sans les provoquer, et elle y répond paresseusement. En trente années, elle ne fait guère que tripler sa production de fonte (200 000 tonnes en 1800; 678 000 en 1830); elle se contente d'utiliser au jour le jour les pauvres minerais qu'elle trouve mêlés à son charbon de Galles ou des Midlands.

Vers 1840, un coup de fortune lui vient : elle découvre parmi les houillères d'Écosse ce fameux *Black Band*, ce banc de minerais épais et presque purs, que le procédé du *banking* permet d'exploiter à frais très réduits. Le *Times* du 5 décembre 1842 dénonce l'invasion du fer écossais et conseille aux concurrents anglais de recourir au même procédé. Mais la construction des chemins de fer absorbe tout le fer que l'on veut bien produire, et l'on continue à produire lentement, négligemment, sans tant de peine ni d'études : il faut quinze ans pour populariser les méthodes écossaises. En 1850, nouveau coup de chance ; on découvre les minerais du Cleveland, des Lincoln et Northamptonshires, sur lesquels on va vivre tranquille pendant vingt ans : de 1850 à 1870, le minerai et le charbon abondent ; le Continent et l'Amérique consomment ce que l'on veut bien leur vendre et l'on continue à leur vendre du fer ou de la fonte de même qualité médiocre. Un Anglais pourtant, Bessemer, a dès 1853 découvert et dès 1856 exposé à Cheltenham, devant la *British Association of the Iron Trade*, le procédé nouveau qui va révolutionner l'industrie sidérurgique et détrôner le fer au profit de l'acier. L'acier, qui jusque-là nécessitait une cuisine compliquée et coûteuse, peut désormais s'obtenir aussi facilement et presque aussi bon marché que la fonte. Mais l'Angleterre reste près de vingt ans sans adopter cette admirable et pourtant si simple invention. Jusqu'en 1875, ignorant toujours ou méprisant l'acier nouveau, elle ne cesse pas de développer ses fourneaux à puddlage, de fabriquer ses rails, poutres, plaques et ustensiles presque uniquement en fonte ou en fer. En 1864, elle vend encore sept livres la tonne les rails de fer (175 francs) et dix-sept livres (425 francs) les rails d'acier. En 1870, elle ne fabrique que 240 000 tonnes d'acier. Il faut

la concurrence allemande, belge et française, les succès du Creusot et d'Essen, pour qu'elle adopte enfin ou qu'elle généralise cette invention nationale. Et pourtant ce procédé Bessemer, exigeant des minerais très purs, était tout à l'avantage des usines anglaises bien pourvues d'hématites espagnoles ou écossaises. Le Continent, avec ses minerais phosphoreux, dut recourir à un nouveau perfectionnement pour être en état de concurrence. Ce fut encore un Anglais, Thomas, qui tomba, en 1879, sur les moyens de réaliser le procédé *basique*, dont se préoccupaient les savants et les ingénieurs continentaux. Mais l'Angleterre encore ignora ou méprisa cette découverte, qu'elle laissa vendre pour une centaine de livres à des étrangers. Ce procédé *basique*, en trois années — l'Angleterre a mis vingt-trois ans à connaître le procédé Bessemer, — transforme toutes les usines continentales. La science et la technique allemandes ou françaises, pouvant alors exploiter les minerais impurs de Lorraine et du Luxembourg, chassent devant leurs aciers les fers anglais. Le monopole sidérurgique de l'Angleterre est à jamais ruiné.

A défaut de monopole, mieux pourvue de charbons et de minerais, elle aurait dû garder la plus large part des affaires et devenir la grande fournisseuse d'acier comme elle avait été la grande fournisseuse de fer. Mais il eût fallu briser encore avec la routine, et l'Angleterre, restant aux vieux procédés, se contenta longtemps de calomnier les nouveaux. En 1885, devant la Commission parlementaire, Birmingham et Sheffield, avec humeur, attribuent la réussite allemande à ce mauvais acier, disent-elles, que l'on obtient à pleins creusets sans la longue cuisine d'autrefois, et qui, transformé en mille objets de camelote, disent-elles, voituré presque sans frais des lointaines usines de Westphalie jusqu'à la mer, s'exporte sur tous les marchés du monde grâce à la protection gouvernementale, disent-elles encore[1]. Sans incriminer cette mauvaise humeur, il ne faut pas accepter non plus ces mauvaises raisons. L'acier allemand à la mode nouvelle coûtait moins cher, mais pour la plupart des usages, sauf peut-être pour les outils de précision, il valait bien l'acier anglais *old*

1 *Blue Book*, C — 4715, *passim*.

fashion : le président de l'*Iron Trade British Association* en convenait tout le premier. Les Allemands pirataient, il est vrai, les marques anglaises, mais c'était pour complaire à leurs correspondants de Londres ou de Liverpool qui se chargeaient, eux, de vendre ces fausses marques.

Et ces marques imitées couvraient, en réalité, des produits tout nouveaux. Non contente d'obtenir l'acier à bas prix, l'Allemagne des ingénieurs et des chimistes l'avait plié à toutes sortes de nouveaux usages. Rails, charpentes, machines, armes, cordages, instruments, outils, meubles, jouets, l'acier, entre ses mains, servit à tout et remplaça le fer, le cuivre, l'étain, les autres métaux, et le bois, dans une foule d'ustensiles de première nécessité. L'Angleterre continuait de fabriquer ses rails en fer : l'Allemagne n'usa et ne vendit que des rails d'acier, à peine plus chers et beaucoup plus durables, qui, firent prime sans avoir besoin de la protection impériale. L'Angleterre établissait toujours ses voies ferrées sur des traverses de bois; encore aujourd'hui, elle achète à l'étranger les bois nécessaires à ses lignes; en pleins Midlands et dans la banlieue même de Birmingham, sur cette terre productrice de fer, on voit empilées des traverses de bois exotiques; jusqu'à Angora, en pleine Asie Mineure, les ingénieurs allemands ont couché leurs traverses métalliques.

La routine anglaise se traduit aux yeux les moins observateurs et dès les premiers regards, quand au sortir de la grande et légère station de Calais. toute en fer et brique, on débarque aux bas et lourds hangars de bois, pesants, massifs, de Douvres. — John Bull aime les choses taillées à son modèle. Tout le long des lignes anglaises, à chaque station, on retrouvera le même *conservatisme* des ais et poutres d'autrefois. Dans les villes, même spectacle : pour ses monuments publics, l'Angleterre conserve les matériaux et les formes des temples grecs ou romains; pour ses maisons, elle a, jusqu'à ces années dernières, conservé le plan et les colombages de ses huttes et cottages anciens. Si l'on excepte deux ou trois rues centrales, et sauf trois ou quatre grands édifices, Birmingham, la ville du fer, n'est faite que de maisons en bois semi-gothiques, — John Bull aime les vieilles choses, — à pignons, à charpentes, à escaliers, et souvent à murailles même

de bois. L'Angleterre, depuis quarante ans, loin de diminuer ses importations de bois de charpente, les a triplées.

Au dehors, l'entreprise anglaise garde les habitudes nationales (sur les lignes anglaises d'Asie Mineure, la majorité des ponts sont en bois) : ne construisant pas elle-même, l'Angleterre n'a pas cherché à perfectionner la bâtisse en fer. Elle s'est laissé distancer par les concurrents plus instruits. Ce sont les Américains, les Belges, les Allemands, les Français même, qui, par des tâtonnements répétés et par une étude journalière, découvrent les lois et les applications du nouveau matériel ; les ayant conquises pour eux, ils peuvent ensuite les offrir aux autres. Les consuls britanniques signalent partout l'arrivée des ponts et poutrelles, et même des maisons toutes faites en fer, en tôle, en acier, exportées de Belgique ou d'Amérique.

Pour les machines de toutes sortes, c'est encore la même ignorance. L'Angleterre en est toujours à la machine à vapeur, puissante et régulière, mais encombrante et impersonnelle. Les énergies nouvelles, pétrole et électricité, — plus maniables, plus faciles à fractionner et à conduire au gré du besoin ou de la fantaisie, — lui demeurent inconnues ou peu familières. Aux dires des consuls anglais, il n'est pas de ville allemande qui ne possède son *Elektricitætsgesellschaft*, avec savants, ingénieurs, laboratoires et ateliers, pour l'étude et pour l'exploitation de cette *Elektrotechnik*, qui va révolutionnant toutes les industries de transport, d'éclairage et de chauffage. L'Allemagne savante a conquis cette force électrique que d'autres, et même des Anglais, avaient étudiée avant elle, mais que l'Angleterre ignorante commence à peine à soupçonner[1]. L'Allemagne et la Suisse fournissent aujourd'hui l'Europe orientale et centrale de machines électriques, qui transforment l'industrie continentale et qui feront revivre peut-être les anciens jours du petit artisan isolé, de l'ingénieux travail personnel, de la production locale et libre : tous éléments de ruine plus profonde pour le brutal machinisme anglais[2]. Le journal du *Board of Trade*, en octobre 1898, signalait ce

1 *Board of Trade Journal*, octobre 1898, p. 513.

2. *Annual Series*, n° 1977

danger croissant : « Chaque année, l'Allemagne nous devance. » A cette date, en pleine Angleterre noire, dans les rues de Birmingham, la foule s'attroupait encore autour des rares automobiles importées de France et d'Allemagne. Car l'ignorance anglaise a pareillement négligé le pétrole : c'est l'entreprise américaine ou l'ingéniosité française qui ont capté cette nouvelle source de profits... Faut-il montrer ce que la même ignorance de l'agriculture nouvelle a produit pour la fabrication des machines agricoles? jusque dans les colonies anglaises, ce sont les machines américaines qui remplacent les vieux modèles anglais, — et ce que la même ignorance de la guerre nouvelle a produit pour la fabrication des armes? au Transvaal, ce sont les fusils et canons allemands ou français qui battent les armes anglaises... Avant peu, faute de connaître les nouvelles nécessités des transports, l'Angleterre en arrivera pour la fonte brute même à ne pouvoir lutter contre l'Amérique. Et voici d'après deux témoins non suspects d'entente, la *National* et la *Contemporary Reviews*, quelle est la situation actuelle de l'Angleterre métallurgique :

Ce n'est pas seulement dans les champs de la politique ou de la guerre que l'aube du siècle nouveau trouve l'Angleterre en mauvaise passe. Les échecs et les défaites sont ailleurs encore. Nous pouvons vanter à notre fantaisie la qualité admirable de notre outillage et l'extrême activité de nos usines. Nous avons en ce moment une reprise des affaires due principalement à des causes toutes passagères, retards de commandes empilées durant les dernières grèves ou demandes pressantes de locomotives, de cuirassés, etc. Mais, sur nos têtes, pend l'épée de Damoclès. L'Amérique nous a déjà pris le commerce des petites machines-outils. Winterthur, Zurich et Berlin nous prennent le commerce des lourdes machines à vapeur. L'Amérique nous fournit à nous-mêmes les meilleures machines à imprimer. Vous ne voyez plus une bicyclette anglaise sur le Continent. Les chantiers américains et allemands construisent beaucoup mieux et beaucoup plus vite que nous. L'Allemagne détient le record pour la vitesse des croiseurs et des transatlantiques. L'Amérique seule a pu livrer au Soudan le pont de l'Atbara. Elle seule peut suffire aux demandes du monde pour les locomotives... Le remède? Il faudrait améliorer tout notre système d'instruction. L'instruction anglaise n'existe pas, à vrai dire, si l'on appelle instruction l'entraînement intellectuel de tout un peuple vers les besoins d'une grande démocratie qui

doit lutter contre la hardiesse américaine et contre la parfaite et méthodique organisation allemande [1].

Cet exemple des industries sidérurgiques peut suffire. Mais si l'on faisait une pareille revue des autres industries, chez toutes, sauf à Manchester, on trouverait la même ignorance et la même *incuriosité*. A s'en tenir aux généralités, on peut dire que, dans ce demi-siècle, l'Angleterre a produit sa part, sa large part d'utiles et grandes inventions. Mais c'est aux chances du hasard, au bonheur inattendu et le plus souvent immérité de quelques individus, qu'elle a dû ses grandes et petites découvertes. Jamais la patiente recherche et la méthode scientifique n'a présidé à un effort continu des individus et de la communauté. L'Angleterre n'a eu ni un Pasteur, ni toutes proportions gardées, un Edison, bien que dans les deux sciences créées ou appliquées par ces maîtres, ce soit elle qui, par rencontre, ait ouvert les premiers chemins. Quand chez elle, par exception, quelques individus se sont groupés en un effort de recherche et quand cet effort a été couronné de succès, jamais, — l'exemple de Bessemer est typique en cela, — jamais l'ensemble de la nation n'en a su profiter aussitôt; les intéressés eux-mêmes n'ont connu les découvertes que par l'exemple ruineux pour eux de la concurrence étrangère. Jamais la classe industrielle n'a d'elle-même éprouvé le besoin d'étendre ses connaissances théoriques et pratiques. Propriétaire ou voisine des grands marchés de la soie, Inde, Chine et Japon, elle n'a essayé que tout dernièrement de pénétrer les mystères de la soierie : elle est restée tributaire de Lyon, de Zurich, de Milan ou de Crefeld. Semblablement propriétaire ou voisine au Cap des grandes mines de diamant, détentrice à Londres du marché universel du diamant brut, elle n'a pas encore appris à tailler ce diamant, dont ses bijoutiers de Birmingham vendent tant de millions à leur clientèle indigène ou coloniale : elle reste tributaire des tailleurs belges, hollandais ou franc-comtois.

Tout ce qui exige une main-d'œuvre habile, ingénieuse, artiste ou savante, horlogerie, lunetterie, soierie, produits

1 *National Review*, an Englishman, *Contemporary Review*, M. Maningham, 1er janvier 19..

chimiques, objets d'art, joyaux, bibelots, lui devient ou lui demeure antipathique et étranger[1]. Elle n'a toujours qu'une main-d'œuvre nombreuse et régulière, mais un peu grossière et routinière. C'est que, là encore, elle n'a pendant longtemps connu qu'une règle : l'expérience personnelle, et qu'un maître : l'empirisme le plus individuel et le moins méthodique. Jusqu'à ces années dernières, elle n'a formé sa main-d'œuvre que par un long et infructueux apprentissage. La véritable lutte sur ce point est aujourd'hui entre la sélection technique des écoles allemandes et le recrutement à la grosse de l'atelier anglais. Devant la Commission parlementaire de 1885, les couteliers de Sheffield déclarent :

Les apprentis, à Sheffield, font d'ordinaire sept ans d'apprentissage. Mais, sans direction spéciale, ils sont confiés ou abandonnés, par groupes de deux ou trois, à un ouvrier qui ne s'occupe pas d'eux, qui n'a d'autre intérêt à les avoir près de lui que le supplément de paye à lui donné pour jeter de temps à autre un regard sur ce qu'ils font, et qui par conséquent ne demande qu'à prolonger cet apprentissage fructueux pour lui seul. Il arrive que la plupart des apprentis ne donnent jamais ce qu'ils auraient pu ; ils deviennent de médiocres ouvriers ; ils ne connaissent qu'une partie du métier, et, pour la majorité, ils sont incapables de tout travail productif avant vingt-deux ou vingt-trois ans. Nous sentons toute l'avance des Allemands sur ce point, et notre Chambre de commerce a voulu y remédier en ouvrant à ses frais une école professionnelle. Mais, depuis longtemps, nous avions une école d'arts et métiers qui n'était pas fréquentée : les patrons semblent l'ignorer ou la dédaigner; les apprentis ne s'en soucient pas davantage[2].

Nos surveillants et contremaîtres, ajoutent les soyeux de Macclesfield, sont en général inexpérimentés. Ils ne connaissent la fabrication que de quelques articles. Quand une nouveauté paraît, comme la peluche, il y a quelques années, ou le velours de brocart, nous n'avons pas six hommes capables de nous indiquer les moyens de la produire. Nous avons vécu trop longtemps sans nous rendre compte de l'utilité de l'éducation professionnelle. Le système de l'apprentissage fournissait des ouvriers médiocres. Le patron, de son côté, ne connaissait rien à la fabrication. Jamais nous n'avons eu cette colla-

1. *Blue Book*, C. 4797, p. 8 : Principally in silk goods and in the finner cotton goods we are not able to compete, because we have not got the labour and we are not so skilful as the French and German. Cf. *Blue Book*, C.— 4715, pp. 173, 225, 273 : we are handicapped by the French workmen.

2. *Blue Book*, C — 4715, pp. 12, 24 ; cf. pp. 177, 178, etc.

boration constante que l'on trouve entre l'industriel français et sa main-d'œuvre. L'industriel français, en présence d'une nouveauté, peut consulter ses ouvriers, et ceux-ci sont à même de lui donner de bons conseils. Chez nous, le fabricant décide et travaille à l'aveuglette, *we work in the dark at a great extent*[1].

Pendant un siècle, l'industriel anglais, asservissant à la machine son peuple ouvrier, ne lui a jamais donné l'instruction technique, artistique, scientifique, qui fait de l'homme, au contraire, le vrai maître de la machine. Aussi l'Angleterre ouvrière n'a que de mauvais exécutants sans goût et sans patience. Elle n'a pas de créateurs[2]. En 1885, tous les industriels s'accordent à déplorer cet état de choses : « Ce dont nous souffrons avant tout, disent-ils, c'est le manque d'éducation[3]. » Les plus optimistes aujourd'hui prétendent que, depuis dix ans, tout a été transformé : les corporations, les villes et les Chambres de commerce ont ouvert des écoles techniques de toutes sortes aux ouvriers et patrons de tout âge et de tout métier. Il est certain qu'un grand effort a été fait et qu'il se poursuit. De superbes bâtisses sont sorties du sol. Un corps professoral a été réuni et payé. En même temps qu'il voulait donner à ses Midlands le monopole de l'Empire, *Joe* Chamberlain tâchait de leur assurer une meilleure chance de salut : il entreprenait la création de cette « Université du Centre » fondée et outillée à l'américaine par les souscriptions du commerce pour la « promotion » des affaires. Birmingham qui, déjà possède son école des arts et métiers, aura bientôt son université. Mais il ne semble pas que les effets aient déjà répondu aux efforts : surtout l'on peut se demander si le tempérament et les préjugés nationaux pourront jamais se plier à ces exigences nouvelles. Car l'industriel anglais, ouvrier ou patron, n'est pas seulement ignorant, il est et reste malgré tout sceptique sur l'utilité de « cette

1. *Blue Book*, C. — 5715, pp. 277-282.

2. *Blue Book* C. — 5797, p. 8 : The workpeople do not originate anything : they carry out the instructions they receive. The difficulty is to obtain workpeople capable of understanding tedious work. Cf. *Blue Book*, C. — 5715, p. 135-139

3. *Blue Book*, C. — 5715, p. 271 : We have suffered very much for want of what our people require, namely technical education.

instruction scientifique qui seule permettrait au peuple d'appliquer rapidement et de développer les connaissances popularisées [1] ». Il aime mieux croire à la faillite de la science : l'auteur des *Fondements de la Croyance*, l'aimable philosophe de l'inévitable, M. Balfour, est son *leader* en morale comme en politique.

***

Pour le commerce, c'est pis encore, disent tous les consuls britanniques, qui d'ailleurs donnent les vraies raisons de cette « indolence conservatrice ». Il y a vingt ans encore, seule productrice des articles les plus nécessaires, l'Angleterre n'avait pas à « pousser » dans le monde la vente de ses produits. Derrière ses guichets, elle attendait les commandes des nations. Forcé de venir à elle, le monde devait poliment, humblement, lui demander son heure, ses prix, ses conditions. Elle daignait enregistrer les commandes; elle les exécutait au fur et à mesure, sans se presser. Elle exigeait le prix d'avance. Elle voulait du moins qu'on eût chez elle correspondants et répondants. Entre l'industrie anglaise et sa clientèle universelle, c'étaient le plus souvent des maisons étrangères, allemandes surtout, grecques et arméniennes, établies à Londres, à Liverpool, à Manchester, etc., qui servaient d'intermédiaires. Le fabricant anglais livrait sur comptoir, contre argent comptant, sans emballage même; le métier de boutiquier ne convenait pas à sa morgue. Comme M. Jourdain, il ne vendait pas de la toile ou du drap ; il était *lord* du coton ou *lord* du fer, comte de la ferraille et duc du calicot [2]. Aujourd'hui, ce n'est plus la clientèle qui se bat à la porte du fournisseur; la porte des clients est assiégée par la foule des offres : les deux mondes se sont mis à fabriquer pour le marché du voisin. Manchester, depuis longtemps, s'est aperçue qu'il ne s'agit plus seulement de produire, qu'il faut encore exporter et placer. Dès 1885, elle proclamait la nécessité pour l'industriel d'être de plus en plus un commerçant, un détaillant, *to be more*

1. *Blue Book*, C — 4715, p. 273.

2. *Blue Book*, C — 4715, p. 368 : The alcyon times where large mill owners were frequently saluted as cotton lords.

of a warehouse man[1]. A sa mode ordinaire, elle s'est donc réformée, et même transformée en port de mer : les grands navires remontent aujourd'hui jusqu'à ses quais. Elle a ouvert boutique chez elle et sur tous les points du globe. Partout pourvue d'entrepositaires, elle a envoyé « une armée incomparable de représentants étudier les besoins et les habitudes[2] ». Mais le reste de l'Angleterre continue les errements d'autrefois. Du haut de son *jingoïsme*, Birmingham ignore toujours le reste du monde, ses goûts, ses besoins, ses langues, ses routes même, et jusqu'à son existence. Elle s'en remet aux commissionnaires de Liverpool ou de Manchester[3]. Elle embauche pour secrétaires-traducteurs des *clerks* allemands qui l'espionnent pendant quelques années, puis qui la trahissent :

Pour ne parler que de mon expérience, qui pourtant n'est pas grande, j'ai vu à l'étranger, partout où je suis allé, que l'on apprenait l'anglais : c'est le cas en Hollande, en Belgique, en France, en Allemagne, partout où le commerce doit vivre de l'Angleterre. Pareillement nous devrions apprendre à nos enfants les langues des pays où nous vendons nos marchandises. A Manchester, la commission est encore en grande partie entre les mains d'étrangers. Je ne dis pas que cela soit un mal ; mais il nous faudrait aussi à l'étranger des maisons de commission anglaises. J'ai été envoyé à Paris par le ministre pour le dernier traité. Tous nos compatriotes dans les affaires m'ont dit qu'à Paris ils manquaient de jeunes Anglais sachant le commerce et sachant les langues. Notre premier devoir, à nous Anglais, si nous comprenions nos intérêts réels, serait d'enseigner à nos fils les langues étrangères, surtout le français, l'allemand, l'italien et aussi l'espagnol, et d'élever le niveau intellectuel de notre classe marchande[4].

L'ignorance du commerce anglais, au dire des consuls britanniques, atteint parfois le comique de haut goût. Le coutelier de Sheffield ou le bijoutier de Birmingham divise les langues de l'humanité en deux classes : latines et non latines. Tout ce qui ne parle pas anglais ou allemand doit parler fran-

1. *Blue Book*, C. — 5621, p. 105.

2. *Blue Book*, C. — 8963, p. 18 et suiv.

3. Cf. les exemples typiques donnés par le *Blue Book* C. — 8963, pp. 23 et suivantes.

4. Annual Series, n°s 1964 et 2119.

çais ou espagnol. Le client de Christiania et le client de Lourenzo-Marquès se plaignent de ne pas comprendre les prospectus et prix courants en anglais; on les leur envoie en espagnol [1]. Pour le commissionnaire de Londres ou de Liverpool, les pays anglo-saxons eux-mêmes, les domaines du panbritannisme futur, sont terres presque inconnues : « A quoi bon la géographie? disait le gouverneur du jeune marquis de la Jeannotière; quand monsieur le marquis ira dans ses terres, ses postillons ne sauront-ils pas les chemins? » Les postillons du commerce anglais connaissent mal les chemins nouveaux. Pour eux, — si l'on veut un exemple, — les États-Unis sont toujours une grande chose lointaine et obscure, une bâtisse profonde avec une seule façade éclairée sur l'Atlantique, et une seule porte, New-York. New-York reste le grand, presque l'unique débarcadère des marchandises anglaises, même à destination des villes et provinces continentales, Pittsburg, Chicago ou Saint-Louis, même à destination du Far West le plus reculé. Vers ces villes centrales et vers ce Far West. jamais le commerce anglais ne s'est enquis d'une route plus courte ou moins coûteuse. L'Allemand, bon géographe, a calculé quelle énorme économie il réaliserait en empruntant la route d'eau *maxima* pour la voie ferrée *minima*: il a donc fait du golfe du Mexique et du Mississipi son front d'attaque et sa porte d'accès. C'est par là qu'il a entamé et conquis les États agricoles du Sud et du Far West, atteint les districts industriels des Alleghanys et les marchés des Grands Lacs. L'Anglais fréquente aussi le golfe du Mexique et les ports du Mississipi : bon an mal an, il y vient charger du coton brut pour trois ou quatre cent millions de francs. Mais il n'y vient que pour acheter. Dans la seule année 1896, quatre-vingt-quinze bateaux anglais arrivent *sur lest* prendre des balles de coton à Galveston: exportant de ce port pour plus de 180 millions de francs, ils n'importent que pour deux millions à peine. Les trains américains qui leur ont descendu les balles remontent à vide, à moins qu'ils ne trouvent un chargement à moitié prix dans les articles allemands que le *North German Lloyd* ou la *Hamburg American Company*

1. *Blue Book*, C — 4715, p. 145.

viennent de débarquer [1]. La Commission de 1886 concluait déjà dans son rapport final :

En matière d'instruction, nous sommes tout particulièrement faibles en regard de nos concurrents, et non seulement pour l'instruction professionnelle et technique, mais pour la plus ordinaire instruction commerciale, pour les connaissances nécessaires aux maisons de trafic, pour les langues étrangères surtout, et, plus encore, pour la géographie. Nous devons appeler toute l'attention du public sur cette condition nécessaire à l'ouverture des marchés, — la connaissance de la géographie commerciale [2]. La géographie commerciale n'a jamais reçu chez nous l'attention qu'elle mérite. Si notre commerce a grandi, c'est malgré notre ignorance et non par notre connaissance des besoins et des ressources du monde qu'il exploite. Si l'on n'était lié par des considérations personnelles, on citerait de beaux exemples de l'ignorance de tous nos gens d'affaires en géographie [3].

Depuis 1886, l'Angleterre a beaucoup agité cette question de l'éducation commerciale. Elle en a beaucoup écrit dans ses revues ; elle en a beaucoup discuté dans son Parlement et ses commissions parlementaires ; elle a comme nous sa crise de l'enseignement secondaire que l'on a exposée ici même. Il faut reconnaître qu'elle a pour l'éducation commerciale tenté les mêmes efforts que pour l'éducation technique. Elle a essayé d'introduire et de développer, dans nombre de collèges anglais, un enseignement moderne calqué sur les programmes du *real-gymnasium* allemand. Mais, du bas en haut de l'échelle, dans les collèges ou dans les écoles élémentaires, il ne semble pas que les efforts des individus puissent venir à bout du préjugé national :

Nous ne pouvons rien apprendre à nos élèves, écrit au *Macmillan's Magazine* le directeur de la *grammar school* de Bristol [4], — parce que le savoir, loin de leur servir à leur entrée aux affaires, leur nuirait. Les patrons ne désirent pas des employés instruits. Les patrons, quand

1. Tout ceci est la traduction résumée du rapport 1895 (*Annual Series*).

2. *Blue Book*, C — 5893, pp. XXIV-V.

3. *Blue Book*, C — 5893, pp. 71 et 72.

4. Août 1897. Cf. *Review of Reviews*, novembre 1896, p. 528 : *England's need of Education* : we choose to sacrifice our children to the necessities of their parents and to the industries of the country ; until the school age is raised, English children cannot be turned out by the schools, etc.

ils ont à prendre un employé, ne font aucune différence entre un candidat très instruit et un candidat presque illettré : pourvu qu'un enfant — ils veulent des enfants et non de jeunes hommes — sache lire, écrire et compter, et qu'il leur paraisse sobre, zélé et honnête, — c'est la formule, — ils le prennent sans chercher davantage. Ils ne se soucient même pas d'employés instruits, qui seraient, comme ils disent, *above the work*, au-dessus des basses besognes qu'on leur impose pour commencer. Car on veut que tous débutent par le commencement et l'on croit que la seule expérience personnelle pourra former l'apprenti. Avec cette théorie, on ne prend que des enfants de onze à douze ans et l'on refuse ceux qui ont poussé leurs études jusqu'à seize ou dix-sept. L'école ne peut plus être une pépinière d'employés : ce n'est qu'une crèche de nourrissons. Les enfants eux-mêmes savent qu'il est inutile d'y travailler, que ce travail ne leur servirait à rien plus tard, qu'il faut seulement tuer le temps jusqu'à l'âge des affaires, *for killing time till they are old enough for business*, et que le patron se moque du savoir autant qu'eux-mêmes.

L'école élémentaire ne fournit donc pour employés que des ignorants. Le collège secondaire, la *public school* de tout rang, ne fournit pour patrons que des amateurs, et l'Angleterre impérialiste veut que la *public school* ne lui fournisse que des amateurs, surtout des amateurs de sport : « Le rôle de l'éducation anglaise, dit le *Journal of the Royal Colonial Institute* [1], a toujours été et doit toujours être le développement des cinq vertus impériales, la vigueur, l'agilité, la confiance en soi, le caractère, la religion. Nous n'avons pas à faire des mathématiciens ou des érudits : l'Angleterre n'a pas besoin de *scholars*. Il lui faut des hommes ayant foi en eux, en elle et en Dieu. La crainte de Dieu doit être enseignée comme le secret de toute réussite. » C'est la force du muscle et la crainte de Dieu qui sont en dernier terme le but de l'éducation pour la bourgeoisie anglaise. Le succès prolongé des armes, des individualités et des communautés anglaises a longtemps fait croire au monde que ce sont aussi les grandes qualités humaines et qu'elles suffisent en tout pays à l'éternelle prospérité d'un peuple moderne. Les derniers événements prouvent que ce peuvent être *vertus* impériales et qu'elles suffisent aux coups de main impérialistes ; mais il semble que la vie d'affaires réclame beaucoup d'autres *aptitudes*.

1. Cf. *Review of Reviews*, juillet 1895.

Nulle part n'apparaît mieux qu'ici le sophisme de quelques sociologues anglais, passé dans le sens commun de la nation : « La nature nous montre, disaient-ils, que, dans la lutte universelle pour la vie, ce sont les plus *forts* qui subsistent et grandissent aux dépens du voisin. » Si le peuple anglais s'est pénétré de cette doctrine du *struggle for life*, c'est qu'il la croyait conforme aux dernières découvertes de la science, conforme surtout aux dernières théories des grands penseurs anglais, de Darwin ou de ses disciples, et c'est qu'il la sentait conforme aussi au tempérament de la race. Dans toute la nation, cette doctrine a vraiment créé l'état d'âme impérialiste ; du moins cette apparence doctrinaire a fait accepter le jingoïsme aggressif comme une nécessité vitale : « Il faut pour vivre être le plus fort et imposer sa force au reste du monde... » Mais la nature ou plutôt les naturalistes n'ont jamais tenu pareil langage ; ils ont dit simplement et montré que la concurrence vitale élimine lentement, mais sûrement, les moins *aptes*, c'est-à-dire ceux qui ne *savent* pas se plier aux conditions de leur milieu. Car les plus aptes ne sont pas toujours les plus gros ni les plus forts : le mammouth a disparu et l'éléphant s'en va, alors que la fourmi pullule. Il est probable que l'éléphant britannique aura depuis longtemps rejoint le mammouth romain, mogol ou assyrien, alors que la fourmi suisse ou belge vivra toujours et prospérera. Le savoir semble, par contre, la première des aptitudes nécessaires à la concurrence actuelle. Un changement complet s'est opéré à cet égard depuis un siècle. La force sous tous ses aspects, robustesse, vigueur, hardiesse, physiques et morales, furent les armes de première nécessité tant que le monde fut peuplé de monstres réels ou imaginaires, bêtes sauvages ou humaines, périls des océans lointains et des terres inconnues. Mais quand Hercule eut purgé le monde antique, on vit surgir le règne d'Athèna ; après le règne de la force britannique, il semble que déjà l'on voie poindre l'âge de la science allemande. Le monde entier est ouvert aujourd'hui à l'entreprise européenne : il ne s'agit plus de *pouvoir* le conquérir ; il faut *savoir* l'exploiter.

Or, l'Anglais, que l'école a muni d'un savoir si léger, ne songe nullement à réparer plus tard les défauts de son édu-

cation première. Enfant, il n'a rien appris ; homme, il continue à ne rien apprendre, à ne rien lire même : « La masse du peuple anglais ne lit rien, absolument rien, dit un observateur américain[1]. Ceux qui, par hasard, lisent quelque chose, dévorent d'interminables romans, des biographies, des mémoires, des voyages, et quelque peu de théologie fortement diluée. Mais la plupart s'en tiennent à leur *magazine* ou journal, et leurs journaux ne sont pleins, entre les dépêches et les annonces, que de dissertations sportives sur le match du lendemain, ou de détails horrifiants sur le crime de la veille. John Bull est un homme de plein air et non de cabinet, un homme de tout métier, sauf d'étude. » Tous ceux qui connaissent la vie d'affaires anglaise reconnaîtront la justesse de cette observation. Il suffirait d'ailleurs de feuilleter, au hasard, quelques-unes des innombrables revues et *magazines* qui sont la pâture intellectuelle de la bourgeoisie et même de toute la nation. En dehors de la Bible et des questions bibliques, John Bull ne s'intéresse qu'aux amusettes de pseudo-science et aux combinaisons de haute politique ou de théologie. Il tâche de concilier les rayons X et le dogme de la présence réelle. Il cherche l'opinion de saint Paul sur le suffrage des femmes. Il calcule la fin prochaine du monde et l'absorption non moins prochaine de la Russie par la Chine, ou l'avenir du cannibalisme, ou l'union de la chrétienté, ou la fédération panbritannique. Il se demande pourquoi on ne laisse pas l'Allemagne annexer l'Argentine et l'Espagne reprendre l'Aquitaine, ou ce que dirait Jésus en débarquant à Charing-Cross. Surtout, il combine les plans de défense contre l'invasion française qu'il attend tous les matins...

Mais les sports ont encore ses préférences. Il passe des heures à suivre et à critiquer, d'après son journal, les péripéties d'une partie de *foot-ball* ou de cricket. Il médite, de longs dimanches, les conseils de Sandow pour devenir un homme fort. Quelques-uns, pourtant, dans l'intervalle des laborieuses digestions de ces longs dimanches, ouvrent parfois un livre, mais un seul. Car il leur arrive de mettre leur *hobby* (manie) — et il est *select* d'avoir son *hobby* — à se

1. Cf. *Review of Reviews*, janvier 1895, p. 43.

proclamer l'homme de Ruskin, ou de Carlyle, ou de Shakespeare, et à ne parler que de leur auteur et par citations même de leur auteur : « Rien n'est plus fatal à la vie de l'esprit, dit un autre Américain[1], que l'Angleterre actuelle. L'existence extérieure ne pivote qu'autour du plaisir de tuer ou de voir tuer des choses, comme on dit. La vie intime n'est que club et dîners. Les maisons de campagne qui pourraient être des centres de vie intellectuelle ne sont que mode, sport et gastronomie. La perte du temps, la routine des engagements sociaux, la tyrannie des opinions reçues ne laissent ni loisir ni place pour la méditation. » Et la *Contemporary Review*, tirant la morale des événements actuels, conclut : « De la crise présente, rien ne ressort autant que l'infériorité profonde au point de vue intellectuel de ce peuple fort et vigoureux, bien trempé moralement, mais si pauvre dans toutes les branches du travail de l'esprit, de ce peuple de brutes, *a nation of muddlers*[2]. »

En faisant la part de l'exagération, on peut dire que, si l'éducation et la vie françaises produisent des dilettantes et des fonctionnaires, l'éducation et toute la vie anglaises ne vont à produire que d'admirables bêtes humaines, de luxe et de course, aux muscles et au tempérament solides, mais d'un entretien coûteux et d'un rapport minime. De part et d'autre, mais en Angleterre surtout, la nation n'a pas encore *réalisé* que la science est la première arme offensive et défensive de l'humanité nouvelle et que l'utilité sociale est la seule valeur de l'individu démocratique : car l'Anglais, non content de son ignorance, est encore grevé de préjugés aristocratiques.

II

Rien n'est plus choquant, à mon avis, que de voir l'opinion réfléchie de trente millions d'hommes pervertie ou annulée par trois ou quatre cents *gentlemen*, qui siègent en une Chambre dorée et qui représentent les vertus, les vices et les capacités d'ancêtres morts

1. *North American Review*, février 1891.
2. *Contemporary Review*, février 1900.

depuis des siècles et incapables, hélas ! de transmettre ces capacités à leurs descendants, beaux sires dont l'un des grands hommes de ce pays pouvait écrire : à l'exemple des pommes de terre, ils n'ont de bon que ce qui est enfoui !

J. Chamberlain, *Discours de Sheffield*, 1er janvier 1874.

Il en a été de l'aristocratie en Angleterre comme de la papauté dans le monde catholique : du jour où ces vieilles choses perdirent leur pouvoir temporel et leurs prétendus droits souverains, elles gagnèrent la puissance que l'on est convenu d'appeler morale, c'est-à-dire l'influence réelle. Politiquement et en théorie, les lords semblent ne plus rien être. Socialement et dans la pratique quotidienne, l'Angleterre de Joe Chamberlain vit sous leur règle et sur leurs exemples. C'est que du jour où la réforme politique brisa leur tyrannie d'autrefois, la nation trouva, dans son individualisme empirique et dans son fétichisme conservateur, des trésors d'admiration pour ces représentants du passé, pour ces héritiers de la force heureuse et de l'égoïsme triomphant. Il faut dire que, contre ces maîtres de la glèbe, l'Angleterre industrielle ne pouvait plus nourrir la haine vivace que se transmettent les générations paysannes : elle ne se souciait pas des champs. Elle ne protesta donc pas contre le droit féodal qui laissait la terre aux mains des aristocrates. Elle lutta seulement contre le privilège féodal qui, par des droits protecteurs, imposait au peuple industriel l'achat du blé indigène et des autres récoltes des aristocrates. Quand le libre-échange eut aboli ce privilège, l'industrie anglaise ne calcula jamais et ne sembla jamais soupçonner de quels énormes *draw backs* elle était chargée par l'entretien et par la seule présence de ces parasites.

Car l'entretien restait et reste toujours à sa charge. Si l'industriel ne paie plus cet entretien sur sa nourriture, il le paie sur le loyer du sol, du sous-sol et des immeubles. Le lord continue à posséder la surface et la profondeur : l'usage des baux emphytéotiques lui assure au bout d'un siècle la propriété de tout ce qui se bâtit ou se creuse. Londres pour un quart appartiendra bientôt au duc de Westminster. La loi maintient ces *estates* inaliénables que l'industriel travaille à entretenir et à augmenter. Et cet entretien est très lourd. Les *royalties*, les redevances vraiment royales, payées par le fer aux lords, ren-

dront avant peu toute concurrence impossible avec l'Allemagne ou l'Amérique[1] : la tonne de fonte paie en royalties diverses de trois francs soixante-quinze à sept francs cinquante, la tonne d'acier de quatre francs cinquante à huit francs quarante-cinq ; en Allemagne les redevances ne dépassent jamais quatre-vingts centimes, en France de quatre-vingt-dix centimes à un franc. Et cet entretien rapporte quoi ? cette aristocratie a-t-elle gardé le rôle et le métier de ses pères ? combien de soldats a-t-elle fournis à la nation, de Clive à Kitchener? On vante ses capacités politiques : combien de grands ministres, combien même de grands *lords* a-t-elle produits, de Pitt à Beaconsfield? Mais les frais matériels de cet entretien ne sont rien encore. Dans la course aux affaires, la surcharge des lords menace de briser les reins de la nation commerçante.

« Il est absurde, disait jadis Joe Chamberlain, que ces trois ou quatre cents *gentlemen* pervertissent trente millions d'hommes... Voilà trop longtemps que nous sommes une nation montée par les lords, *a peer-ridden nation.* » Aujourd'hui, J. Chamberlain, victime lui-même de cette absurdité, permet d'étudier sur lui cette « perversion », mobiles et résultats : par lui, on voit ce que l'exemple et la fréquentation des lords fait d'un *self made man*, jadis grand travailleur et honnête radical, aujourd'hui brasseur d'affaires et bandit impérialiste. Toute l'Angleterre vit sur le même exemple et dans la même fréquentation. La morale des lords, cette morale d'une classe jadis guerrière et dirigeante, aujourd'hui dilettante et parasite, jadis orgueilleuse et assoiffée de domination, aujourd'hui simplement vaniteuse et avide de *distinction*, cette morale du *select*, du *distingué*, est devenue la morale anglaise. Dans la nation comme individu, et dans le monde comme nation, l'Anglais s'efforce avant tout d'être *select*, *distingué*, un homme et un peuple à part, à l'écart et au-dessus de la foule, qu'il dédaigne mais qu'il veut exploiter. Or, voici quelques-uns des petits profits de cette morale appliquée aux affaires.

Il est *select* pour un lord d'avoir son *estate*, et de clôturer cet *estate* sans se soucier des commodités publiques, si ce n'est pour les soumettre à de plus fortes redevances, et

1. Voir les plaintes des métallurgistes, *Blue Book*, C — 5715, p 338

d'exploiter cet *estate* sans se soucier des intérêts voisins, si ce n'est pour s'étendre encore à leurs dépens. Pareillement il sera *select* dans les affaires d'avoir son monopole que l'on défend et que l'on pressure. L'industrie est devenue la proie des *monopolists*, isolés ou syndiqués en *rings*, qui cherchent seulement à extraire de la bourse publique le maximum de redevances et qui tondent le voisin jusqu'à la peau, sans daigner s'apercevoir qu'ils mettent les individus en danger de mort et le troupeau en passe de ruine. Prenons encore l'exemple du fer. Birmingham et Sheffield prévoient aujourd'hui l'heure prochaine où pour la fonte brute même elles ne pourront plus lutter contre l'Amérique. Elles sont pourtant aussi bien pourvues de charbons et de minerais que Pittsburg, et la situation réciproque de ces deux facteurs de leur prospérité ne devrait pas les mettre en moins bonne posture. Entre le Lac Supérieur, qui fournit le minerai, et le coke de Pittsburg, qui le traite, la distance est double, triple peut-être, en tout cas beaucoup plus grande qu'entre les mines d'Écosse, du Cleveland, ou même de Suède et d'Espagne, et les houillères les plus centrales des Midlands. Mais les Américains, de même que les Allemands, ont calculé qu'avec les lourds transports de matières ou de produits sidérurgiques, la question des frets devenait vitale : rapides mais limités, compliqués et coûteux, les chargements, envois, déchargements et transbordements de minerais ou de métaux sur wagons et lignes ferrées grèvent intolérablement les prix de revient. Allemands et Américains sont revenus au transport par eau. Ils ont par d'énormes travaux transformé tout leur pays, canalisé ou régularisé leurs fleuves et leurs rivières. Les uns ont fait des rives du Rhin, sur cinq ou six cents kilomètres entre Mannheim et Rotterdam, un gigantesque embarcadère continental. Les autres, entre les minières du Minnesota et les houillères de la Pensylvanie, ont fait de la rivière Détroit une rivale pour le tonnage de la Tamise même, et leur canal du Saut Sainte-Marie a un trafic double du canal de Suez. En Angleterre Birmingham et Sheffield sont séparées de la mer par des distances relativement courtes ; elles ont des rivières qui y conduisent; elles ont même des canaux qui servaient aux longs et plats bateaux d'autrefois et qui, creusés, élargis

et curés, pourraient servir encore. Mais les Compagnies de chemins de fer, ayant acheté ces canaux, pour s'assurer le monopole des transports, ont tué ou laissé périr toute la batellerie. Birmingham et Sheffield sont à la merci du railway *monopolist*. Les Midlands entiers sont devenus un *estate* que les Compagnies épuiseront pour leur seul profit personnel[1].

Dès 1872, les plaintes étaient si fortes et si générales qu'un acte du Parlement défendit aux Compagnies de posséder en même temps chemin de fer ou canal. Mais on s'arrangea pour tourner la loi et, devant la Commission de 1886, les mêmes plaintes recommencèrent. On fit des retours « sur le temps où le pays, ayant le monopole du commerce du monde, ne prit aucune garde aux frais de transport, *the existing state of canals is the result of past carelessness* ». Et l'on fit des prédictions « sur l'avenir probablement désastreux que le manque de transports économiques réservait aux industries du Centre, *there are a great many trades which cannot possibly survive in the interior of the country*[2] ». Mais tandis que Manchester, restée fidèle au radicalisme, se délivrait des Compagnies *monopolist* en creusant elle-même son canal jusqu'à la mer, Birmingham et Sheffield, devenues unionistes, c'est-à-dire alliées et servantes des lords, restaient la proie du monopole... On peut prévoir que l'Allemagne, malgré d'énormes difficultés techniques et politiques, aura son grand Canal Central de l'Elbe au Rhin avant que les Midlands aient entrepris les canaux si nécessaires et si faciles de la Severn à l'Humber et de la Tamise à la Mersey.

On donnerait mille exemples pareils, si l'on pouvait encore entrer ici dans la technique ou le détail des autres industries et commerces : partout on découvrirait quels effets désastreux eut le monopole, sinon légal du moins réel, des *rings* ou des individus, et l'égoïsme de chacun de ces monopoles. Mais il est quelque chose de plus *select* encore que le monopole : c'est l'oisiveté. Vivre dans l'abondance et pourtant dans la paresse est évidemment le propre d'un

1. Cf *Blue Book*, C — 5715 et 5797, les réclamations de tous les industriels des Midlands.

2. *Blue Book*, C — 5797, p. 250.

véritable aristocrate. Ajoutez que parmi ces lecteurs de Bible, le travail reste une déchéance, dont l'homme distingué se libère. Vivre en lord, ce rêve de toute l'Angleterre unioniste, a eu pour premier effet à l'intérieur du Royaume — nous nous bornerons à celui-là — l'éclosion des *limited companies* et la transformation du commerce en un simple jeu de spéculation. Le mécanisme est simple. Quand on a conquis un monopole ou acquis un *estate* industriel, on ne veut plus se donner la peine de le travailler. On lance une compagnie fermière dont les obligations et les actions à versements très minimes et à responsabilités limitées sont prises comme billets de loterie par les *gentlemen*, grands et petits, rêveurs de fortune. Tous, actionnaires et directeurs, comptent s'enrichir sans se donner la moindre peine, par le seul travail automatique de l'affaire elle-même.

Ces *limited companies* sont très différentes des sociétés de commandite françaises, où la direction responsable n'a fait qu'emprunter à autrui un capital qu'elle travaille à faire valoir. Elles sont plus différentes encore des *Vereine* allemands, sociétés de coopération, c'est-à-dire de travail en commun, où chacun, pour le bien de tous, apporte à la tâche commune son tribut d'efforts et de sacrifices. Dans les compagnies *limited*, personne n'est responsable et personne ne compte travailler. C'est une machine à argent que l'on acquiert à frais communs, une poule aux œufs d'or qui, d'elle-même, doit produire la fortune pour toute une société de co-jouissance et de co-parasitisme... Les résultats ne se sont pas fait attendre et, devant la Commission de 1885, tous se plaignaient de « ces *limited companies* qui, pour le profit de quelques lanceurs, *promoters*, ruinent la communauté : ce mouvement des *limited* a détruit le commerce, tantôt par la mauvaise foi des *promoters* vendant dix fois son prix aux actionnaires une affaire bonne ou mauvaise, tantôt par le simple travail de ces machines qui, sans direction, produisent à tort et à travers, empilent des stocks et s'en défont à vil prix, ne se rendent jamais exactement compte de ce qu'elles font ou de ce qu'elles gagnent, perdent sur le détail avec l'espoir de gagner sur l'ensemble, gâchent les prix et la main-d'œuvre et, n'ayant pas d'honneur à sauver, deviennent des éviers de piraterie, *sinks*

for all sorts of roguery, détruisant partout le sens et le goût des affaires par la passion du jeu, *purely speculative Companies*[1] ». L'Angleterre impérialiste, surtout Sheffield et Birmingham, a retrouvé dans sa paresse la même passion de loterie que l'Espagne impériale...

Sur le commerce extérieur, les effets de la *distinction* sont plus grands encore et plus désastreux. Les consuls signalent par vingtaines et trentaines ces effets désastreux. Voici les plus notables. Un *lord* de la quincaillerie ne s'abaisse pas à la vente au détail : il ne fait que les grandes affaires et, de toutes parts, les consuls s'écrient : « L'Allemand prend une commande de dix sous ; l'Anglais ne se soucie que des grosses commandes. L'Allemand se contente des plus petits bénéfices et, pour la moindre affaire, il apportera le même soin et la même politesse que pour la plus grande ; l'Anglais ne se souvient plus de son vieux proverbe : *Prends garde au sou, la guinée se surveille d'elle-même*[2]. » Résultat : dans tous les pays du monde, le quincailler détaillant est Allemand et fait venir ses marchandises d'Allemagne... Grande ou petite, d'ailleurs, à l'égard de toute sa clientèle, l'Anglais garde le ton et les manières d'un *gentleman* correct mais froid, distingué mais à distance, droit mais rigide, toujours un peu hautain et dédaigneux : « Nos commerçants ne *réaliseront* jamais assez, écrit le consul de Belgrade, les bénéfices de la politesse allemande et de la camaraderie française[3]... » L'Anglais propose sa marchandise comme un service et presque une faveur ; ses concurrents « poussent » la leur ; l'Allemand surtout met à *push his goods* toute sa patiente et humble amabilité[4]. Et la marchandise anglaise se présente comme le vendeur anglais, foncièrement bonne, peut-être, d'apparence et de réalité solides, massives, mais sans grâce et sans apprêt. Roulée dans du mauvais papier gris ou jetée pêle-mêle en un grossier emballage, elle ne s'offre jamais pimpante, tentante, parée. Dans les colonies anglaises

1. *Blue Books*, C. — 5621, p. 52-55 ; C. — 5715, pp. 10, 36, 155, 197-198, etc.

2. *Annual Series*, n[os] 1936, 1851, 1836, etc.

3. *Annual Series*, n° 1685.

4. *Blue Book*, C. 8539, p. 356 : *The German bring their goods to the buyers, the British waits for them*.

et sur les places anglo-saxones, les correspondants anglais eux-mêmes se plaignent de l'inattention donnée à l'empaquetage[1] :

Vos faïences nous arrivent en morceaux. Jamais vous ne suivez nos instructions précises pour de menus détails, formes de boîtes ou couleurs de papiers, qui ont une importance capitale sur la vente *(Singapore)*. La quincaillerie anglaise est bonne, mais invendable. Voici l'un de nos marchands qui importait toutes ses serrures d'Angleterre. Elles arrivaient pêle-mêle, clefs, gonds, pènes, plaques, ficelées en du papier gris ; il fallait deux heures à un commis pour débrouiller et servir. L'Amérique nous fournit aujourd'hui toute la serrurerie, parce que chaque serrure, empaquetée complète dans sa boîte, se présente et se conserve facilement. Ajoutez que les clefs américaines, légères et petites, sont autrement commodes que les massives et lourds clefs anglaises *(Bahamas)*. La bière allemande, légère et appropriée à notre climat, nous arrive en caisses cloisonnées qui permettent le débarquement, le transport et la conservation sans risques et sans précautions spéciales. Le déchargement et l'emmagasinage des bières anglaises, trop lourdes, d'ailleurs, est d'un trop gros frais *(Victoria, British Guinea, etc.)*. Les Anglais ont perdu chez nous le commerce des pointes et clous en refusant toujours de nous les envoyer en boîtes de carton au lieu de papier gris, et le commerce des cartouches, en ne voulant pas les séparer par liasses de vingt-cinq au lieu de cent. Autre défaut et non moins grave : le *conservatisme* des fabricants anglais refuse de changer leurs modèles et leurs formes suivant l'utilité de leurs clients; ils ne fabriquent que pour l'Angleterre : c'est à prendre ou à laisser. Les haches, marteaux et autres outils américains conviennent mieux à nos charpentiers à cause de la nature de nos bois; les maisons anglaises refusent de changer leurs modèles anglais *(Victoria)*. Les parfumeurs français ont l'art de présenter leurs produits. Les moins chers sont soignés et parés. Les produits anglais les meilleurs semblent, à la comparaison, communs et mesquins, vilaines étiquettes, grossiers bouchons, vieilles bouteilles que l'on connaît depuis trop longtemps : les modes anglaises ne sont pas les nôtres. Les pianos anglais ne nous plaisent pas et les fabricants anglais ne veulent rien y changer. Leur *conservatisme* est intolérable. Les Allemands, au contraire, viennent s'enquérir de nos goûts. Ils ne nous disent pas : *Vous devez acheter ce que nous fabriquons*. Ils disent : *Si notre fabrication ne vous convient pas, nous allons la changer (South Australia)*.

You must buy what we make, l'Anglais tient ce langage à toute l'humanité : « Nous sommes la nation *select*, distinguée entre

1. Cf. tout le *Blue Book*, n° 8449, en particulier pp. 275, 92, etc.

toutes. Nous fabriquons donc pour nous : vous autres, vous devez vivre, trafiquer, manger, vous vêtir et vous meubler à notre goût. » Pour l'Anglais d'aujourd'hui, tout ce qui n'est pas anglais est *barbare*, comme disaient les Grecs, c'est-à-dire racaille sans importance, bétail humain, auquel l'Angleterre, de par son droit de nation supérieure, prétend imposer sa langue, ses idées, ses préjugés, ses modes et jusqu'à ses besoins : si l'on veut autre chose, qu'on aille chercher ailleurs, *they make for the british market only, and if the goods are not suitable, the supply must be sought elsewhere* [1]. Depuis vingt ans, les avertissements de ses consuls, gouverneurs coloniaux ou représentants à l'étranger n'ont encore pu la persuader qu'il y a une mode chinoise et une mode brésilienne, que blancs, noirs, rouges ou jaunes, tous les hommes ont une conception de l'utile et du beau, dont ils ne peuvent ni ne veulent se départir, et que l'humanité tout entière peut aujourd'hui, grâce à la surproduction universelle, trouver des fournisseurs à ses besoins ou à ses caprices. L'Anglais continue son ancienne offre : « Prenez mon drap ; il est à la mode de Londres. Prenez ma charrue ; elle est en usage sur toutes les terres du comte de Warwick. »

Dans tous les pays, il se trouve une minorité de gens « distingués » pour suivre les modes anglaises. Michelet le disait déjà en 1848 : « Dans le monde démocratique d'aujourd'hui, le fils de l'enrichi, le petit-fils du nabab et du marchand, se lançant dans le haut monde, trouvent dignité et sûreté dans la *distinction* anglaise, taciturne, raide, insolente [2] » ; il est plus facile de se distinguer par une cravate ou par une coupe d'habit que par une vie de travail, d'inventions ou de droiture. — En tout pays, donc, une infime minorité s'enrôle dans la clientèle anglaise. Mais partout la grande majorité secoue cette tyrannie étrangère et reste ou devient fidèle aux conceptions et aux habitudes traditionnelles ou rationnelles. Le peuple, en tout pays, consulte d'abord ses besoins et ses goûts, et, bien plus encore, sa bourse. Il lui faut d'abord des articles *bon marché*.

1. *Blue Book*, C. — 8159, p. 357.
2. Michelet, *l'Étudiant*, p. 109.

L'Anglais, riche et aristocrate, ne crée que des articles chers; il ne veut pas comprendre que le monde pauvre a d'autres besoins : il raille cette camelote allemande — comme il dit — qui daigne se mettre à la portée de toutes les bourses. Tous ses consuls et fonctionnaires au dehors s'usent à lui répéter que « le bon marché est aujourd'hui la première nécessité [1] ». L'Anglais s'en tient aux prix anglais... Et il s'en tient aux conditions de paiement de l'ancienne Angleterre *monopolist* du monde. Tout ce qui n'est pas Anglais doit payer comptant ou même d'avance. On ne fait pas crédit au reste de l'humanité. Les bons Suisses eux-mêmes sont blessés de cette marque de défiance. Les colons et sujets anglais n'obtiennent pas dans la mère-patrie les trois ou même six mois de crédit que l'Allemagne fait à tous ses clients [2]... Et l'Anglais s'en tient à sa monnaie, à ses mesures, que, dans le monde actuel, où règne le système métrique, il est seul à posséder, que le reste de l'humanité ne comprend pas : « Le monde entier et les Chinois eux-mêmes, écrit le consul d'Hanoï, ont adopté le système métrique. Il est impossible à nos clients de s'orienter dans nos catalogues et prix courants. Faites-leur multiplier des *shillings* et *pence* par des *yards* et *inches* : ils y perdront leurs chiffres et leur patience... Quelle absurdité, écrit le consul de Naples, pour la première nation commerciale du monde de n'avoir pas encore le système rationnel et universel du mètre et du kilogramme!... Je suis bien sûr, écrit le consul d'Amsterdam, que la classification métrique de tous les produits sidérurgiques allemands, poutrelles, fers à T, fils de fer, tuyaux, etc., a été une grande cause de succès. J'estime que la concurrence nous devient impossible sans l'adoption de pareilles mesures [3]. » Depuis vingt ans, l'Angleterre radicale réclame cette adoption du système métrique. Mais l'Angleterre *jingo* repousse cette intrusion des mesures étrangères : un bon Anglais ne doit pas se servir de mesures françaises ; il faut garder les mesures anglaises, coûte que coûte, dût-il même en coûter la vie. Voilà bien le triomphe du snobisme nationaliste.

1. Cf. *Blue Book*, C — 8449, p. 8 ; C — 9078, p. 1.
2. *Annual Series*, n° 1925 ; *Blue Book*, C — 8449, p. 10.
3. *Annual Series*, n°s 1863, 1703.



Que l'Angleterre puisse durer longtemps encore avec de pareils errements, — alors même que des succès momentanés et des reprises passagères interrompront la série *à la noire*, — les conservateurs les plus endurcis et les *jingoes* les plus optimistes eux-mêmes ne peuvent le penser. La nécessité d'une réforme apparaît à tous. Lord Salisbury et lord Rosebery, les deux organes de la vieille Angleterre, l'ont proclamé à la Chambre des Lords, en pleine tanière du conservatisme, quand les revers de la guerre sud-africaine ont conduit aux saines réflexions :

Cette guerre doit porter ses fruits, et nous devons mettre en pratique les dures leçons qu'elle nous donne. Je n'hésite pas à dire que cette guerre aura été bon marché si elle nous a enseigné que, jusqu'ici, nous avons trop vécu au jour le jour et que, dans la guerre aussi bien que dans le commerce et dans l'instruction publique, il faut appliquer partout un procédé scientifique et méthodique. Oui, il faut bien l'avouer, nous n'avons pas été méthodiques ; nous n'avons pas été scientifiques, et la tâche scientifique qui nous incombe aujourd'hui est la plus grande qui puisse incomber à une nation. Il faut que délibérément, patiemment, scientifiquement, nous revisions les méthodes d'après lesquelles nous avons été, jusqu'ici, habitués à procéder. C'est la tâche à laquelle nous avons à faire face. C'est une tâche qui occupera ce gouvernement-ci et bien d'autres gouvernements après lui[1].

J. Chamberlain lui-même a fait réunir en un gros *Livre Bleu* (C. — 8449) les preuves de la décadence anglaise et de la compétition étrangère, toujours croissantes au sein même de l'empire britannique. Comme préface à cet in-folio de six cents pages, il résume les causes de décadence et propose les remèdes. Il faut réformer toute la tactique commerciale : 1° produire à meilleur marché : « nos concurrents gagnent leur vie à *pousser* des articles tout semblables aux nôtres et beaucoup moins chers » ; 2° meilleure adaptation des marchandises aux goûts et besoins du client ; production mieux étudiée et mieux finie ; 3° meilleur emballage pour diminuer les frets et la

1. Discours de lord Rosebery à la Chambre des Lords, 30 janvier 1900.

casse, pour augmenter les facilités d'étalage et d'emmagasinage et les chances de vente ; 4° meilleure connaissance des marchés ; 5° crédits plus libéraux ; 6° meilleures études des transports et diminution des frets... Le *Foreign Office*, ayant réuni en un autre *Livre Bleu* (C — 9078) les avis des consuls sur les *British Trade Methods*, ajoute : 7° nécessité d'accepter les petites affaires d'abord ; 8° nécessité d'adopter le système métrique ; 9° nécessité d'envoyer des représentants, et non pas seulement des catalogues, dans le monde ; 10° nécessité de supprimer les grèves qui changent à tout instant la condition et les prix du marché intérieur...

Voilà qui est simple : dix commandements à méditer et à respecter ! Dieu lui-même n'en donna pas davantage au peuple élu. Mais la Loi, divine pourtant, ne fut acceptée qu'après de dures épreuves : serpents, pestes et famines, il fallut que toute la génération qui avait connu l'Égypte pérît au désert, parce que tous avaient adoré le veau d'or et que leurs cœurs en demeuraient impurs. La génération anglaise de nos jours a, elle aussi, adoré les faux dieux, la Force et l'Empire ; son cœur en reste à jamais impuissant et souillé. Elle a le commerce qu'elle mérite et elle ne peut en avoir d'autre. Car la tactique commerciale d'un peuple ou d'un âge n'est pas le fruit isolé d'une conception, d'une volonté ou d'une lubie. Chaque race, chaque nation, chaque génération a son commerce, comme elle a son art, sa philosophie ou sa morale. Ces diverses efflorescences de la vie nationale sont les effets apparents d'une cause profonde et obscure, mais identique, unique, semble-t-il, que les uns appellent le tempérament, d'autres le génie, d'autres encore l'esprit d'une époque ou d'une communauté. L'Angleterre impérialiste et *jingo* a, comme on pouvait le prévoir, un commerce ignorant, conservateur et nationaliste, *insulaire*. *Joe* lui demande de changer seulement sa tactique commerciale et d'avoir un commerce savant, alors qu'elle ne rêve que violence, un commerce serviable aux autres, alors qu'elle ne désire qu'oppression, un commerce vraiment international, alors qu'elle s'enfonce dans le *jingoïsme*, — c'est dire au poisson d'ouvrir ses nageoires dans l'air et de voler. Ces conseils de moraliste et de tacticien prennent une valeur d'*humour* tout anglais dans

la bouche de l'organisateur du *raid* Jameson et de la guerre sud-africaine. Mais un peuple ne peut être à la fois impérialiste, — c'est-à-dire sectateur de la force, contempteur et tyran d'humanités, — et commerçant, c'est-à-dire ouvrier de paix et de concorde humaines, serviteur de l'utilité et de la science internationales, conciliateur de tous les intérêts : entre les besognes de la guerre et les travaux de la paix, il faut choisir. « C'est l'esprit de ce peuple qu'il faut changer », disaient déjà les représentants de Manchester à la Commission de 1885, et ils répétaient à la Commission de 1897 : « Voyez une bonne fois ce que vous voulez être et, si vous désirez conserver ou reprendre la suprématie commerciale, donnez au seul commerce tous vos soins. Faites du commerce le centre de votre politique et le maître de votre vie sociale[1]. » La vieille radicale poursuit son rêve et son effort de transformation complète. Plus que jamais, à voir la faillite lamentable des principes adverses, elle peut reprendre confiance dans ces principes du Libre Échange qui firent de l'Angleterre, durant cinquante ans, la reine presque absolue du trafic international... Et ces principes sont faciles à prêcher au peuple, qui n'a pas encore entièrement désappris certaines formules autrefois familières : « La force n'est pas un remède! Vive la paix! » et certains cris de guerre jadis enthousiasmants : « A bas les lords! Vivent les quatre F, *free labour, free land, free church, free school!* A bas les parasites du travail, de la terre, de l'église et de l'école! »... Et l'on sent bien que ces principes, admis de nouveau par une majorité, introduits dans la vie nationale par le moyen ordinaire aux vieux radicaux, *by pressure from without*, transformeraient toutes les manifestations de cette vie anglaise, le commerce aussi bien que la politique. Et si l'on veut calculer l'opportunité du moment, il semble bien encore que la guerre finie et les premiers revers vengés rendront à tout ce peuple, avec la liberté d'esprit, la claire notion de la tâche nécessaire. A voir lord Rosebery reprendre la tête du mouvement réformiste, à l'entendre proclamer l'urgence d'une rénovation complète, méthodique, scientifique, on peut même prédire

1. *Blue B*[illegible] 3, [illegible] 19 et suiv.

que les temps sont proches où l'effort sera tenté. Il est des signes plus manifestes encore. Des mots sont prononcés que l'Angleterre n'avait jamais entendus : « Nous sommes gouvernés par une bande d'Espagnols, dit la *Review of Reviews;* la classe gouvernante s'est ramollie ; nos maîtres parlent et agissent en dillettantes ; il nous faut, comme disait Gambetta, l'avènement des nouvelles couches sociales[1]. » Et lord Salisbury déclare que la constitution britannique a fait son temps.

Manchester peut donc se mettre à l'ouvrage. Pour cette œuvre, elle peut compter sur de puissantes aides, sur elle-même d'abord, sur le prestige universel que gardent encore son nom et sa devise du *Free Trade,* et sur la majorité de ses anciens alliés. Car le fer et les Midlands, Birmingham et Sheffield, ont pu déserter sa cause. Mais il lui reste encore le charbon et les chantiers ; j'ai tâché d'expliquer ici même pourquoi Glasgow et Cardiff, les Galles et l'Écosse ne peuvent être impérialistes... Elle peut compter aussi sur de nouvelles recrues dans les classes populaires que l'Angleterre actuelle ne veut pas encore admettre au gouvernement, mais qui y tendent et qui y arriveront et qui ne peuvent y arriver que par l'expulsion des lords et autres parasites. La masse du peuple anglais a pu être séduite un instant : les sourires des duchesses ont pu l'amener à la *Primrose League.* L'Angleterre ouvrière elle-même s'est laissé entraîner par les grosses caisses patriotiques et les musiques militaires de l'impérialisme. Mais déjà les prédications d'un Keir Hardie, montrant l'iniquité de cette guerre sud-africaine et réveillant les sympathies internationales de tous les exploités, commencent à produire leurs effets. Et le premier résultat de cette guerre a été de réunir les trois tronçons du monde ouvrier, Trade-Unioniste, Socialistes et Travailleurs Indépendants, en un parti avec programme commun.

Admettons cependant que la victoire définitive de lord Roberts et l'écrasement des républiques boers et la confiscation des *goldfields* et les hurlements du jingoïsme triomphant étouffent tout remords dans la conscience nationale et toute protestation de l'Angleterre travailleuse. Celle-ci n'en pourra

1. *Rewiew of Rewiews,* 1er février 1900.

que mieux récolter à brève échéance les premiers fruits de l'impérialisme. Elle s'apercevra avant peu que les lords et les bourgeois *monopolist* ne rêvent pas seulement l'exploitation impériale des autres humanités. Au sein de l'humanité anglaise, il leur faut encore le monopole du parasitisme : leur dixième commandement est suppression du droit de grève, que les orateurs impérialistes réclament depuis longtemps ; « les grèves sont également funestes au bien-être du travailleur et à la prospérité commune », et la grande lutte entre mineurs et patrons gallois a pu montrer quelle férocité d'égoïsme les accapareurs mettraient à la défense de leur monopole patronal. Que Manchester pousse donc aujourd'hui ou demain le cri de guerre contre ce gouvernement de lords et de *promoters* : toute une armée réformiste et démocratique se lèvera sans doute, et la grande réforme de 1830 montre ce qui peut sortir d'un pareil mouvement...

Mais l'Angleterre de 1830 a peut-être donné tout ce que pouvait donner l'Angleterre. A voir d'un peu haut l'histoire commerciale aussi bien que politique, littéraire ou artistique, des quatre ou cinq derniers siècles, il semblerait que chaque communauté humaine, façonnée par les mille forces extérieures ou internes de la race, du tempérament, du milieu, de l'éducation surtout, arrive un jour à produire un ensemble de qualités qui, favorisées par les circonstances et par l'état du monde étranger, s'épanouissent, et cet épanouissement donne la première place à la communauté espagnole, française, anglaise ou allemande. Puis les circonstances et l'état du monde s'altèrent ou disparaissent. Telle qualité foncière devient un défaut radical. L'absolutisme espagnol, qui a imposé sa royauté catholique à toute la Péninsule, puis aux deux tiers de l'Europe chrétienne et aux trois quarts du monde américain, sombre brusquement avec l'*Armada*, à la lueur des bûchers, sous l'abêtissante férule des moines. L'autoritarisme français, par la puissance du sceptre bourbonien et de la raison cartésienne, étend alors son domaine politique, intellectuel et commercial sur l'Europe presque entière, et, brusquement aussi, il succombe après la conquête militaire de

cette Europe, dans le prodigieux flamboiement de l'autorité napoléonienne. L'empirisme anglais lui succède : pied à pied, il transforme le Royaume-Uni et les deux faces du monde; tout s'incline devant son triomphe; dans l'univers entier, éblouies par les soixante années d'un règne sans revers, les nations vantent l'invincible supériorité de la force anglo-saxonne... Alors une bande de paysans, à coups de pierres ou de balles, crèvent cette royauté d'apothéose. Et, par derrière, l'humanité voit lentement surgir une grandeur nouvelle : en un siècle de travail et d'étude, le rationalisme allemand a germé, grandi, épanoui ses fleurs, et voici qu'au bout de chaque branche les fruits commencent à apparaître. La suprématie britannique endommagée peut recoudre ses déchirures et, pour un instant, dans son impérial manteau rapiécé, « stoppé », Britannia fait encore grande figure. Mais l'humanité n'a plus confiance, elle se détourne de cette grandeur déchue : au son des canons et des fanfares, dans les cantiques et dans les toasts, l'Allemagne de Kant, de Bismark et de Wagner, l'Allemagne rationnelle, puissante et créatrice, peut saluer l'aurore du siècle qui vient.

VICTOR BÉRARD

L'ÉMIGRATION A BRUXELLES[1]

— 1654-1660 —

La guerre moderne, avec l'appareil formidable qu'elle comporte, n'admet guère ni trêve ni relâche. Une génération sous les armes, la vie nationale suspendue, les finances du pays engagées à l'avance pour une longue suite d'années, tout exige une solution prompte, une exécution foudroyante. Bien différentes étaient jadis les conditions des querelles entre peuples. Le chiffre restreint des armées, composées pour la plus grande part de volontaires et de gens de métier, la modicité des dépenses, l'absence presque absolue de haine entre les combattants, laissaient paisible et presque indifférente la masse de la nation. La lutte — si longue qu'elle fût — n'était d'ailleurs point continuelle. Des intermittences régulières, imposées par l'usage, mutuellement acceptées par un accord tacite, permettaient aux belligérants de prendre haleine après une série de combats, leur accordaient quelques loisirs pour se refaire et réparer leurs pertes. La fin du mois de novembre donnait généralement le signal de la trêve. Les troupes, à ce moment, se cantonnaient dans les régions où les avait menées la fortune de la guerre, et s'y répartissaient en des garnisons provi-

1. Ces pages sont extraites d'un livre qui va prochainement paraître : *La Jeunesse du maréchal de Luxembourg*, par le comte Pierre de Ségur.

soires — ce qu'on nommait à l'origine des « quartiers de rafraîchissement », puis plus brièvement « des quartiers ». Dès qu'elles s'y trouvaient installées, les généraux et les principaux officiers quittaient l'armée à tour de rôle, suivant un roulement établi, et s'en allaient dans leurs foyers jouir, pendant quelques mois, des douceurs de la vie familiale ou mondaine.

Cet espoir était interdit à Condé : du moins le sol natal ne pouvait-il accueillir le prince, révolté contre son Roi, et devenu — sinon le serviteur — l'allié du roi d'Espagne en guerre contre la France depuis bientôt vingt ans. Pour suppléer à la patrie absente, il fallut se créer un centre artificiel, choisir, aux portes de la France, un lieu de rendez-vous où chacun, déposant le harnais de bataille, passât la saison du repos, retrouvât ses affaires, ses plaisirs, ses amours. Cette patrie d'occasion fut la ville de Bruxelles. Condé y avait résidé à diverses reprises. En février 1654, il y fixa son quartier général ; la plupart de ses partisans imitèrent son exemple. Bruxelles fut donc, pendant six ans, le séjour assidu de cette espèce d'*émigration* qui, un siècle et demi avant l'autre, présente avec Coblenz de nombreux traits de ressemblance : même misère, supportée avec autant de bonne humeur, même légère insouciance — qui, dans l'adversité, devient presque une vertu, — même disposition à porter sur une terre étrangère les mœurs, les habitudes et les idées françaises, avec une si parfaite aisance que les voisins eux-mêmes les adoptent à leur insu.

Uni plus que jamais étroitement à son chef, Boutteville[1], ainsi qu'on pense, accompagne le prince en sa nouvelle demeure. Chaque hiver, il y passe des semaines et des mois; la correspondance de Condé y mentionne constamment son nom; qu'il s'agisse de bals ou de duels, il est de toutes les fêtes et de toutes les parties, trempe dans toutes les affaires, et prend une part active à tous les démêlés qui mettent souvent aux prises Condé, ses alliés et ses hôtes. Sa vie journalière à Bruxelles ne peut se séparer de la vie de celui dont il est, depuis le début de la guerre, l'ami le plus fidèle et le premier lieutenant.

1. François de Montmorency, comte de Boutteville, 1628-1695. C'est le nom que porta jusqu'à son mariage celui qui fut plus tard le maréchal de Luxembourg.



Un ancien voyageur français, le colonel Duplessis-l'Écuyer, qui visita Bruxelles en l'an 1650, en fait une description [1] empreinte du plus vif enthousiasme. Il la dépeint comme l'une des villes « les plus belles, les plus grandes et les mieux situées », non seulement du Brabant, mais de l'Europe entière. Les vieux quartiers qui, de nos jours, conservent un aspect si singulièrement pittoresque — avec leurs rues escarpées et tortueuses, les beaux hôtels de pierre noircie, sculptés à la mode espagnole, et les magnificences de la place de l'Hôtel-de-Ville, — s'encadraient, au XVIIe siècle, d'une enceinte de murailles, percée de huit hautes portes, flanquée de cent vingt-sept tours rondes, qui s'espaçaient à distance presque égale, telles que les fleurons d'une couronne [2]. A « moins d'un quart de lieue », commençait la forêt de Soignes, peuplée de daims, de cerfs et de chevreuils, que l'on chassait à courre sous les remparts même de la ville. Sur la promenade du Cours circulaient sans cesse, en longue file, « cinq ou six cents carrosses », aux livrées éclatantes. Dans les nombreuses églises, la musique était renommée; le gouverneur des Pays-Bas, l'archiduc Léopold, passionné pour cet art, entretenait à ses frais « quarante ou cinquante voix, les meilleures d'Italie et d'Allemagne [3] ». Sous les fenêtres du palais s'étendait le même parc que l'on admire encore aujourd'hui, « ouvert, dit un auteur du temps, toute l'année aux honnêtes gens et deux fois l'an au peuple », parc rempli d'arbres d'essences rares et des fleurs les plus délicieuses, si artistiquement disposées et « récréant si fort » les yeux, que le sieur de la Serre s'écriait en quittant ce lieu : « Si j'y avais vu un pommier, je l'aurais pris assurément pour le Paradis terrestre! »

Jamais mieux qu'en ce temps, Bruxelles ne mérita son renom séculaire de rendez-vous des princes déchus et d'asile

1. Manuscr. de la Bibl. royale de Bruxelles.

2. Le bombardement de 1695, ordonné par Villars, anéantit une partie des monuments et modifia notablement la physionomie de la ville

3 Description de Bruxelles en 1650, *loc. cit.*

des proscrits. Les enfants exilés de Charles Ier d'Angleterre — son fils aîné, le roi Charles II, et ses deux fils cadets, les ducs d'York et de Glocester — y vivaient « entretenus aux frais du gouvernement du pays[1] ». Charles IV, duc de Lorraine, alors en guerre avec la France, qui lui avait pris son duché, habitait presque toute l'année l'hôtel qu'il possédait dans la vieille rue des Chevaliers. L'archiduc Léopold et le prince de Condé complétaient cette brillante pléiade de souverains et d'altesses royales. Chacun d'eux menait avec soi une suite nombreuse de seigneurs et de généraux. Dans les fêtes du palais, dans les cérémonies publiques, affluaient, confondus dans un pittoresque pêle-mêle, Wallons rubiconds et replets, à la face épanouie, Espagnols au corps sec, à la mine haute et grave, Anglais aux cheveux roux, aux yeux bleus froidement énergiques, Lorrains à la carrure massive, et la troupe turbulente des Français de Condé, divertissant et choquant tout ensemble cette foule cosmopolite par la hardiesse de leurs propos, l'irrévérence de leurs railleries. Bruxelles, comme le dit Désormeaux[2], est véritablement, sous les guerres de la Fronde, l'assemblage et le résumé « de toutes les nations de l'Europe ». La conflagration générale qui met tant de peuples aux prises dévaste les régions voisines sans s'avancer jusqu'à ses murs. Par un bonheur unique, elle demeure indemne et tranquille au cœur de la tourmente ; et Montecuccoli s'extasie, dans une de ses lettres, sur la fortune de cette heureuse cité : « On croirait voir, dit le grand capitaine, une de ces îles privilégiées, qui, au milieu des flots de la mer, jouissent du calme le plus paisible, ou l'une de ces montagnes très hautes, qui voient au-dessous de soi les brouillards et les nuages, sans que la sérénité de leur faîte en soit troublée[3] ! »

Dans une réunion si brillante, la galanterie réclame ses droits. On y compte, dit un vieil auteur, « tout ce qu'il y a de beau et de célèbre en femmes, tant flamandes qu'étrangères ». On cite, parmi les plus en vue, la marquise de Cara-

1. *Histoire de Bruxelles*, par Henne et Wauters.

2. *Histoire de la maison de Montmorency*.

3. Lettre de 1656, citée par M. Ch. de Burenslam, dans son opuscule sur *La Reine Christine à Bruxelles*.

cena, « dont l'hôtel est le rendez-vous de la bonne compagnie » ; la comtesse de Bucquoy, jolie et d'esprit sage, ouvrant largement son logis, où l'on trouve en tout temps « bonne chère, belle liberté, et cette manière d'accueil qui gagne tous les cœurs[1] » ; et l'exquise comtesse de Grimberghe, dont tout le monde raffole, vive, alerte, d'humeur enjouée, coquette sans méchanceté et juste ce qu'il faut pour plaire. « Elle a, dit Marigny, une grande assiduité à faire des enfants ; elle en est présentement au treizième, et ce petit fardeau ne l'empêche pas de danser toute la journée ! » Inscrivons encore sur cette liste le nom de madame Deshoulières, alors jeune et charmante et point encore célèbre, à qui tous font la cour, et plus que les autres Condé — ce qui, trois ans plus tard, n'empêchera pas le prince, sur un soupçon de trahison, de la faire arrêter et emprisonner à Vilvorde[2], en compagnie de son mari. Dans l'escadron volant des « jeunes et fraîches beautés » qui, dans cette société, symbolisent l'innocence, on remarque surtout mesdemoiselles de Grimberghe, d'Aerschot, d'Auray et d'Imersel, autour desquelles s'empresse, écolier de quinze ans, le duc d'Enghien[3], le fils du grand Condé.

En ces assemblées bruxelloises, les « cavaliers » sont, par malheur, en moins grand nombre que les dames. Les travaux de la guerre et les devoirs de garnison creusent fréquemment des vides dans les rangs des jeunes gentilshommes. Saint-Étienne, en viveur blasé, se plaint de la surabondance des « belles » et du surcroît d'occupation qui, par suite, incombe aux « galants ». « Les absents, écrit-il[4], sont beaucoup moins à plaindre que nous autres, que la nécessité force de les voir tous les jours ! » Ainsi pense également un homme d'une humeur opposée, l'austère archiduc Léopold, dont l'incorruptible vertu résiste, au dire de Marigny, aux charmes les plus provocants, et qui voit les plus jolies femmes « du même œil dont il considère les belles peintures de sa galerie ». Mais tout autre, à coup sûr, est le sentiment général.

1. *Lettres de Marigny au duc d'Orléans.*

2. Près la ville de Malines.

3. *Lettres de Marigny.*

4. Lettre du marquis de Saint-Étienne à Condé, du 29 sept. 1658 (Arch. de Chantilly.)

La chronique scandaleuse énumère, à perte de vue, les conquêtes des brillants seigneurs qu'on nomme Lorges, Duras, le marquis de Rochefort, le chevalier de Foix, le comte Gaspard de la Suze — beau-frère de la duchesse de Châtillon — le marquis de Vineuil « qui prend plaisir à damner les plus sages » et jusqu'au conseiller Lenet, lequel, assurent les médisants, fait volontiers trêve à ses graves fonctions et « mêle l'humeur coquette avec la politique[1] ». Enfin n'oublions pas Boutteville, le plus infatigable et le plus « fol » de tous, ardent au plaisir comme au feu. On n'en est plus à compter ses succès. Ses « saillies » spirituelles, la « facilité de ses mœurs », sa réputation d'homme de guerre, sa légendaire audace, la faveur marquée de Condé, effacent, aux yeux des femmes, tout le « désagrément d'une figure peu heureuse[2] ». Il rencontre peu de cruelles. Dans les salons, dans les cercles intimes, chacun l'attire et lui fait fête. « Votre Altesse peut penser la joie que tout le monde a eue du retour de M. de Boutteville! » mande Saint-Étienne à Condé. « Boutteville est à Bruxelles, qui fait merveilles », écrit de son côté M. le Prince à Guitaut[3]. Bref, comme parle un vieil historien, « il n'avait pas plus à se plaindre de Vénus que de Mars! »

Même, dans une certaine occasion, il ne réussit que trop bien; car cette passagère aventure amena la seule querelle qu'il eut jamais avec Condé. Le « tendre objet » de ce litige fut mademoiselle de Pons, de la maison de Guyenne, coutumière de pareils méfaits, et dont l'existence agitée pourrait défrayer un roman. Longtemps fille d'honneur d'Anne d'Autriche, belle à ravir, aussi « galante » que belle, elle avait tour à tour accepté les hommages de Schomberg, du duc de Candale, finalement du duc de Joyeuse. Le frère de ce dernier amant, Henri de Lorraine, duc de Guise[4], la vit chez son

1. *Lettres de Marigny.*

2. *Histoire de la maison de Montmorency*, par Désormeaux.

3. Archives du château d'Époisses.

4. Né en 1614, mort en 1664. Archevêque de Reims à quinze ans, ensuite relevé de ses vœux, le duc de Guise, aussitôt défroqué, embrassa la carrière des armes, conquit un moment le royaume de Naples, fut pris par les Espagnols, rentra en France, et mourut à cinquante ans grand chambellan de Louis XIV.

cadet au cours de cette liaison, et s'éprit de ses charmes avec une si grande violence, qu'il résolut de l'épouser en faisant casser son mariage avec la comtesse de Bossut[1]. Le procès s'engage en effet devant la cour de Rome, mais la procédure s'éternise. Guise s'impatiente, et part pour la conquête de Naples, reste trois ans absent — et quand, l'expédition finie, le mariage annulé, il revient, toujours amoureux et prêt à tenir sa promesse, il la trouve « occupée à de nouvelles amours », s'emporte en scènes de violence et chasse bruyamment l'infidèle. C'est sur ces entrefaites que mademoiselle de Pons arrive à la cour de Bruxelles[2], où elle fait « non moins de fracas » qu'elle en avait fait à Paris[3]. Un des plus grands seigneurs d'Espagne, le marquis de Fuenclara, lui offrit d'abord « ses services ». Ensuite ce fut Condé qui se mit sur les rangs; mais, contre toute attente, le héros se vit rebuté, et « sortit de chez elle plein de colère et de dépit ». Son indignation redoubla lorsqu'il sut, quelques jours plus tard, qu'un autre était mieux accueilli, et que l'heureux rival était son lieutenant, son élève, son compagnon inséparable, le jeune comte de Boutteville.

L'altercation semble avoir été vive entre les deux amis. Condé, si l'on croit Sauval, déclara nettement à Boutteville « qu'il ne lui pardonnerait jamais de sa vie », à moins qu'il ne prît l'engagement « de rompre avec cette fille », offrant de son côté de « donner sa parole de ne la voir jamais ». Un traité solennel fut conclu sur ces bases; Condé, pourtant, rempli d'une sage méfiance, fit, pour plus de sûreté, enjoindre à mademoiselle de Pons de « se retirer de Bruxelles dans un délai de vingt-quatre heures », avec défense expresse d'y rentrer sous aucun prétexte. Dès lors pour les deux amoureux commence une étrange odyssée. Mademoiselle de Pons obéit, quitte ostensiblement la ville; mais elle s'arrête à quatre lieues et, la nuit même, vient retrouver Boutteville, « dans une chambre qu'il avait louée dans un quartier écarté de Bruxelles ». Quelques semaines durant, ils jouissent de leur

1. Née de Berghes.

2. En l'année 165[illegible]

3. Sauval, *Galanteries des rois de France*.

bonheur ; quand, par une rare malchance, Fuenclara découvre un beau jour le lieu de leur retraite, et menace de tout divulguer. Pour éviter l'esclandre, elle s'échappe précipitamment et se cache à la Haye, d'où Boutteville, peu après, la fait revenir à Anvers. La brusque arrivée de Condé dérange encore une fois ce plan ; il faut retourner à Bruxelles, y vivre incognito, fuir soigneusement les regards indiscrets. La fatigue de tant de traverses et l'ennui de cette claustration hâtèrent le terme de l'idylle. La belle, quand arriva l'automne, s'en fut aux eaux de Spa, y trouva le Rhingrave, vieux, riche et d'esprit faible, se fit aimer de lui sans peine, et devint sa maîtresse en titre. Ce fut, d'une romanesque histoire, le plat et vulgaire épilogue.

La rancune de Condé fut de courte durée. Le ton de sa correspondance, aussitôt après l'incident, prouve que son affection n'en fut aucunement altérée. « Vous me manquez furieusement l'un et l'autre ! » écrit-il à Guitaut[1], absent avec Boutteville pour quelque mission militaire. Des soucis plus sérieux, au reste, ont vite fait oublier au prince les petits déboires de l'amour. L'argent se fait de jour en jour plus rare ; les biens des « contumaces » sont séquestrés en France, on n'en peut tirer un écu. Les subsides promis par l'Espagne sont irrégulièrement, parfois incomplètement payés. Et toute la colonie française se débat contre la banqueroute. En 1656, Condé, ruiné de fond en comble et à bout d'expédients, licencie sa maison, et, comme il dit, « se met au cabaret ». Il représente d'une plume alerte, en ses lettres intimes, « ses troupes sans recrues ni remonte, ses officiers généraux sans un sol, ses places dégarnies, tous ses amis dans la misère, sa femme, son fils, et lui-même dans une continuelle gueuserie[2] ».

Par un curieux contraste, cette époque de détresse est celle où l'on se divertit le mieux. En ces années de gêne et presque de « famine », les danses, les chasses et les festins se succèdent sans interruption. Les gazettes bruxelloises et les correspondances privées sont remplies des récits des fêtes les plus joyeuses et les plus magnifiques. « Le carnaval de 1657, lit-on

1. Arch. du château d'Époisses.

2. Lettre du 15 janvier 1656 : *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale.

dans les *Relations véritables*, s'est passé en bals, comédies et autres divertissements, avec plus de récréation que jamais, comme aussi en somptueux festins parmi les chefs de l'armée. » Le dimanche gras, c'est un banquet chez madame de Caracena, « suivi d'un bal où il y avait quatre-vingts bassins de confitures ». Le lendemain c'est au tour de la duchesse d'Aerschot. Le mardi-gras, c'est le prince de Condé, qui traite ses invités « avec la même magnificence[1] ». La comtesse de Grimberghe offre, vers ce même temps, une grande fête à M. le Prince et à ses compagnons. « Le bal y fut admirable, écrit gaiement Condé[2]. Saint-Étienne dit que nos amies étaient fardées du plus beau suif de cheminée qu'il ait jamais vu ! » L'échéance du carême n'interrompt point cette série de plaisirs ; la forme seule en est changée. Dans la première semaine se tient « la foire aux verres », qui fait courir tout le beau monde. On y voit chaque soir, « aux flambeaux », les plus nobles dames de la Cour, « parées à l'avantage », assises dans de petites boutiques, s'exerçant à des jeux divers, et recevant de leurs galants force cadeaux de prix, dentelles, joyaux ou pièces d'orfèvrerie[3]. « Ce que je trouve de mieux en cette foire, s'émerveille naïvement Duplessis-l'Écuyer, c'est que les dames n'y vont que la nuit, et que néanmoins il ne s'y commet jamais aucun désordre ni larcin. »

Cette même saison est celle des courses en traîneaux, un des divertissements les plus en honneur à Bruxelles. Elles ont lieu à la lueur des torches, après le coucher du soleil. Les femmes y font assaut d'élégance et d'« éclat » ; les hommes y rivalisent d'adresse et de galanterie. Une lettre de Condé adressée au comte de Guitaut décrit l'une de ces fêtes avec une verve animée : « Avant-hier, dit le prince[4], la course des traîneaux fut admirable. Le prince de Ligne y menait Montenac, Colmenar la duchesse de Frias, le prince de Nassau madame de Grimberghe, Ricous la Lebrun, Porto-Carrero la petite Grimberghe... Et par-dessus tout Saint-Étienne, qui courait à pied

1. *Relations véritables*. — *Gazette de France*, etc.
2. Archives du château d'Époisses.
3. *Description de Bruxelles en 16[illegible]*, par Duplessis-l'Écuyer, [illegible].
4. Lettre de janvier 16[illegible]. (Arch. d'Époisses.)

par derrière, à grands coups de pelotes de neige; je ne le vis jamais si furieux! Le président (Viole) s'y est si fort enrhumé, qu'il garde le lit... » La course achevée, Condé rentre au logis; mais, comme il va se mettre au lit, il entend vers minuit un grand bruit dans sa cour. C'est Ricous et la Vire, « en traîneaux avec des timbales », qui, de la part de madame de Grimberghe, le viennent querir pour le souper; et la fête recommence jusqu'à la pointe du jour. « On se prépare ce soir à faire bien d'autres galanteries » : c'est la conclusion du récit.

Ce sont là les plaisirs des grands, réservés à l'élite de la société bruxelloise. Il y faut ajouter, pour que le tableau soit complet, les « récréations » populaires, où prennent part également manants, bourgeois et gentilshommes. Les plus fréquentes sont les fêtes religieuses, dont la piété flamande fut toujours extrêmement avide : messes en musique organisées par les diverses « confréries »; processions solennelles par les rues de la ville ; longs défilés de moines, de pénitents et de béguines, allant en pèlerinage à quelque sanctuaire renommé, cortège interminable qu'escorte la garde civique et que suivent, le cierge à la main, sans distinction de rang, riches et pauvres, maîtres et serviteurs, généraux et soldats, femmes du peuple en humbles vêtements, grandes dames en leurs plus beaux atours. Ni Condé ni ses compagnons — pour la plupart passablement sceptiques — ne manquent de se plier à ces traditions séculaires. M. le Prince se laisse nommer « prévôt de la confrérie de Saint-Antoine ». Lorsque viennent les jours saints, « il se retire avec sa Cour au château de Trévüre, afin d'y faire ses dévotions[1] ».

Ces pompes sacrées, tout imposantes qu'elles soient, n'égalent pourtant pas la splendeur des cérémonies plus profanes, qui fêtent les événements heureux ou saluent la venue des visiteurs illustres. Nombreuses sont à Bruxelles, au cours de cette période, les occasions de « réjouissances », où le faste espagnol s'associe heureusement avec la bonhomie et la jovialité wallonnes. Quand les occasions font défaut, on invente des prétextes. Chaque fois qu'au retour d'une cam-

1. *Relations véritables*. — Bibliothèque de Bruxelles.

pagne Condé revient, pour la saison d'hiver, se fixer dans la capitale, on lui prépare une entrée solennelle; le « magistrat » lui présente les clés de la ville, la bourgeoisie en armes l'accompagne jusqu'au palais, le canon tonne sur les remparts, des feux de joie et des pièces d'artifices éclairent les quartiers populeux [1]. En 1656, l'archiduc Léopold est relevé, sur sa demande, de ses fonctions de gouverneur. Le 8 mai, il quitte Bruxelles, y laissant de grosses dettes qui restèrent toujours impayées [2]. Son successeur, Don Juan d'Autriche, fils naturel du roi d'Espagne [3], arrive, trois jours après, prendre possession de son poste [4]. Il est l'objet d'une réception splendide et « digne d'une grande capitale ». Condé et son état-major vont chercher l'archiduc aux portes de Louvain, lui offrent dans cette ville « un souper magnifique », et le ramènent en voiture à Bruxelles. A la tête du pompeux cortège marchent « des centaines de carrosses », où paradent, en habits de fête, les grands seigneurs, les dames de qualité; les notables, « flambeaux en mains », se tiennent en haie sur le passage; sept mille bourgeois à cheval, répartis en cinq escadrons, escortent l'équipage du nouveau gouverneur; l'artillerie de la ville, tirant à toute volée, se mêle au bruit assourdissant des acclamations populaires; pendant « dix heures consécutives » des feux brûlent sur les places publiques; devant l'hôtel de ville sont disposées « trois étagères », dont chacune est « garnie de cent tonnes de goudron enflammé [5] ».

Mais rien n'est comparable à l'aspect de Bruxelles pendant les dix mois de séjour qu'y fait, presque au lendemain de son abdication, la reine Christine de Suède. Elle s'embarque à Anvers sur « une frégate dorée », en compagnie de l'archiduc accouru pour lui rendre hommage. Tous deux, causant gaiement et « jouant aux échecs », naviguent de compagnie jus-

1. *Gazette de France* de 1656.

2. *Histoire de Bruxelles*, par Henne et Wauters.

3. Sa mère était la célèbre comédienne, Calderon. Né en 1629, il fut légitimé peu après, et mourut en 1679.

4. Le voyage de Don Juan fut fort accidenté. Embarqué à Naples, pour se rendre de là à Gênes, il n'échappa qu'à grand'peine à des dangers multipliés, tempête effroyable, poursuite de pirates, rencontre de vaisseaux ennemis. Son entrée officielle à Bruxelles eut lieu le 11 mai 1656.

5. *Relations véritables*, loc. cit.

qu'au port de Laeken, où l'on met pied à terre aux éclats d'un feu d'artifice; et « cent cinquante carrosses attelés à six chevaux » accompagnent la Reine au magnifique palais préparé pour la recevoir [1]. Dans les premiers moments, l'auguste visiteuse déconcerte et surprend le public bruxellois par l'excentricité de son air et de ses manières. On considère avec quelque effarement son costume semi-masculin, cette « jupe grise en étoffe légère » qui descend à peine aux chevilles, ce « justaucorps », ces « souliers bas », ce chapeau d'homme d'où s'échappe en désordre une chevelure courte, épaisse, frisée, qui flotte sur les épaules [2]. On se conte à l'oreille qu'un de ses plaisirs favoris est de jouer aux boules sur le mail, ou de « battre au billard » le vieux landgrave de Hesse « avec une adresse merveilleuse », ou de « prendre les chiens de M. l'Archiduc » pour chasser à tir dans les bois. Mais l'agrément de son commerce fait oublier ces bizzareries; et chacun s'émerveille de ses promptes reparties, de sa conversation variée, de sa science étendue, de ses façons aisées, faites de noblesse, de charme et de simplicité.

Condé seul se tient à l'écart, non par antipathie, mais faute d'avoir pu obtenir qu'elle le traitât selon le rang auquel il a droit de prétendre [3]. Toutefois, en s'abstenant lui-même, il donne à ses amis toute liberté de faire leur cour. Boutteville, Guitaut, ses intimes et ses familiers, prennent part à toutes les fêtes qui, pendant cette saison, se succèdent presque jour et nuit, bals, festins, « comédies chantées », chasses à courre, illuminations, courses de traîneaux sur la neige. La Reine, de toute sa vie, ne s'est, dit-elle, « aussi bien amusée ». Elle vante, en termes enthousiastes, « son bonheur sans second, vraiment digne des Dieux ». — « Mes occupations, ajoute-t-elle, ne sont ici que bien manger, bien dormir, causer, rire, voir les comédies françaises, italiennes, espagnoles, et passer le temps agréablement [4]. » Jamais autant qu'en ce séjour elle n'a goûté toute la sagesse de la décision qu'elle a prise, en résignant le fardeau du diadème pour n'en garder que la parure.

1. *Gazette de France* de 1655.
2. *Lettre* de l'abbé de Balerne. — Bibliothèque de Bruxelles.
3. Voir l'*Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale.
4. *La reine Christine de Suède à Bruxelles*, notice de M. de Burenslam.



D'après cet aperçu des divertissements de Bruxelles, on pouvait croire que ce fût là, pour les compagnons de Condé, l'unique occupation des longs mois de l'hiver flamand [1]. Il s'y mêlait pourtant — au moins pour quelques-uns — d'autres soins plus sérieux. A l'exemple de M. le Prince, qui relisait Tite-Live pendant le siège d'Arras, Boutteville, affirme Saint-Germain [2], employait ses loisirs à compléter son instruction générale et technique, à étudier les sciences, et « celles surtout qui ont trait à la guerre ». Il « dévorait, au dire de l'aide de camp, tout ce que les anciens et les modernes ont écrit » sur la tactique et sur la stratégie. Condé le poussait dans cette voie, ne négligeait nulle occasion — par ses causeries, par ses conseils, par les missions variées qu'il lui confiait — de développer ses aptitudes, de lui enseigner l'art où lui-même était passé maître. Plus il le voit à l'œuvre, plus il l'associe étroitement à ses affaires et à sa politique. « Je vous prie, écrit-il fréquemment à Guitaut [3], que personne ne sache ceci que vous, Boutteville et Coligny. » A chaque pas revient sous sa plume quelque phrase de ce genre. Les occasions ne manquaient pas. Entre le prince et ses alliés, tant Lorrains qu'Espagnols, les relations étaient chaque année

1. Entre les émigrés de Bruxelles et leurs parents et amis demeurés en France s'échangeait une fréquente correspondance. Les nouvelles du monde et de la Cour étaient envoyées aux proscrits avec exactitude. La duchesse de Châtillon paraît s'être chargée un temps de faire parvenir à Condé une sorte de gazette des faits et gestes de la Cour. Un fragment de cette chronique, intercepté par les agents de Mazarin, se trouve aux archives des Affaires étrangères. On y lit, entre autres, les passages ci-après : « La Reine est fort affligée du départ de la Mancini ; c'est elle qui est cause qu'on a éloigné la folle de Don Juan, dont la Reine est fort mal satisfaite. On dit qu'elle a eu quelques paroles avec le Roi... Le bruit court que mademoiselle de Mancini a eu l'audace de dire au Roi à quoi Sa Majesté pensait de vouloir épouser l'infante d'Espagne, qui est fort laide et d'un esprit trop fier, et que, pour elle, s'il lui voulait faire cet honneur-là, elle lui rendrait toujours grand respect et obéissance. On dit que la Reine a eu vent de ce discours, qu'elle s'en est plainte au cardinal, et que cela est cause qu'il l'a éloignée. Madame la Palatine est presque dévote, car elle est toujours malade. » (Aff. étr., Fr. 907.)

2. Cité par Desormeaux, *passim*.

3. Arch. du château d'Époisses.

plus tendues; de fâcheux incidents, surgissant par surprise, démontraient la fragilité d'une coalition criminelle. De ce nombre fut l'aventure de Charles IV, duc de Lorraine.

Cet allié de l'Espagne était un prince fort excentrique. Ses écarts de langage, ses familiarités brutales, ses bouffonneries impertinentes, lui créaient en tous lieux des inimitiés redoutables. Déjà, quelques années plus tôt, lors de ses séjours à Paris, il avait fait scandale par d'incroyables incartades. En pleine conférence politique, rapporte Mademoiselle, au beau milieu d'une discussion ardue, « quand il ne voulait plus répondre, il chantait et se mettait à danser, en sorte que l'on était contraint de rire ». A Gaston d'Orléans, qui lui parlait affaires devant le cardinal de Retz : « Avec des prêtres, interrompt-il soudain, il faut prier Dieu. Que l'on me donne un chapelet ! » A Mademoiselle elle-même — qui cependant marque un faible pour lui — il écrit à propos de rien une lettre remplie d'insolences[1]. Enfin un jour, dit-on, conversant dans la rue avec le grand Condé, il manœuvre, comme par mégarde, de manière à le faire insensiblement reculer, et le force à marcher dans un grand tas de boue. Bref, grâce à ces procédés, tout Paris, en quelques semaines, est contre les Lorrains « dans un déchaînement si horrible », que nul n'ose, en public, « se dire de cette nation, de peur d'être noyé[2] ».

S'il en usait ainsi vis-à-vis des plus grandes puissances, on imagine comme il traitait les petits princes voisins de ses États. Un manuscrit du temps cite ce trait entre beaucoup d'autres : une fois qu'il visitait un campement de ses troupes, qu'il avait établi sans droit dans l'électorat de Cologne, on lui vint dire que le prince-évêque, irrité de ce sans-façon, parlait d'user de représailles. Charles IV aussitôt propose une entrevue, et va trouver l'évêque « avec une broche en main et un pot de cuisine en tête », afin de témoigner par là que « contre gens d'Église il n'était besoin d'autres armes[3] ». Ces bizarreries, journellement renouvelées, étaient peu faites pour

1. *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, par le comte d'Haussonville.

2. *Mémoires* de la Grande Mademoiselle.

3. Relation du séjour à Bruxelles du duc Charles de Lorraine. — Manuscrit de la Bibl. de Bruxelles.

réussir dans la cérémonieuse petite Cour de Bruxelles. Le duc s'y montrait fort jaloux des honneurs rendus à Condé, qui ne s'en mettait guère en peine[1]. Il s'était fait haïr du grave archiduc Léopold, qui nourrissait de plus quelques soupçons secrets à l'égard des desseins de cet hôte incommode.

Charles IV en effet, sans gêne avec les princes, flattait le petit peuple et recherchait son amitié. Il se mêlait aux jeux, aux plaisirs de la foule; sa grosse jovialité, sa familiarité triviale plaisaient aux bonnes gens des faubourgs. Un futile incident, en accentuant cette attitude, redoubla la méfiance des autorités espagnoles. Une vieille coutume flamande était le tir à l'arbalète, et le concours annuel entre les bons tireurs, qui se faisait à la fête de « la Kermes ». L'affluence était grande et la réunion solennelle; le plus adroit tireur était « roi de la Kermes », et recevait l'hommage des assistants[2]. Charles IV, une année, eut la fantaisie de s'y rendre; il reçut l'arbalète et tira le premier, et, d'un seul coup, abattit le « papegay[3] ». Dans la foule, ce fut du délire. De toutes parts éclatèrent les cris de « Vive le Roi! » et le héros du jour fut porté en triomphe et reconduit à son logis, au bruit assourdissant « des tambourins et des trompettes ». Pour ne pas demeurer en reste, il offrit, quelque temps après, une fête somptueuse au peuple de Bruxelles. Des tables furent dressées dans les rues de la ville; des « fontaines de bière et de vin » coulèrent à profusion pendant la nuit entière. La popularité du duc prit, du jour au lendemain, des proportions extraordinaires.

L'archiduc espagnol qui gouvernait les Pays-Bas ne douta plus, de ce moment, des mauvaises intentions du souverain de Lorraine. Il rapprocha de cette conduite le bruit, sourdement répandu, des négociations que ce dangereux allié n'avait jamais cessé de poursuivre avec Mazarin[4]. Une vive crainte le saisit qu'il passât un beau jour, brusquement et sans crier gare, dans les intérêts de la France. Un ordre venu de Madrid prescrivit d'agir sans délai; l'arrestation fut résolue.

1. *Histoire de Bruxelles*, par Henne et Wauters.

2. Relation du séjour, etc., *loc. cit.*

3. Sorte d'oiseau en bois, ayant la forme d'un perroquet.

4. Voir Chéruel, *Histoire de France pendant le ministère de Mazarin*, tome II, pp. 122 et suiv.

Le 26 juin 1654, Charles fut invité, par le comte de Fuensaldaña, à se rendre à cinq heures du soir au palais de Bruxelles, pour y délibérer sur une affaire urgente. Il y fut sans défiance, avec deux officiers seulement, refusant même de prendre son épée, et disant à son écuyer « qu'il y avait des temps où c'était inutile[1] ». Arrivé au Palais, il monta droit à la salle du Conseil. Lorsqu'il fut « dans la première chambre », il remarqua que, contre l'habitude, on fermait la porte sur lui; même précaution à la deuxième, « ce qui lui fit faire réflexion ». Lorsqu'il vit de nouveau qu'on fermait la troisième, il comprit ce qui l'attendait : « Il n'y a plus de raillerie! — s'écria-t-il sans avancer plus loin. — C'est tout de bon qu'on veut me faire prisonnier! » Au même instant, le duc d'Aerschot, sortant de la pièce contiguë, lui posa la main sur l'épaule et, de la part du roi d'Espagne, lui déclara qu'il l'arrêtait. Vainement le duc s'exclama-t-il sur « l'indigne procédé de M. de Fuensaldaña », fit-il retentir le Palais de ses « plaintes et de ses reproches ». Il fut mis sous bonne garde, enfermé pour la nuit dans une des salles basses du Palais, en attendant que, le lendemain, on le transférât à Anvers[2], où les murs de la citadelle étouffèrent ses cris de fureur.

L'un des deux officiers partagea le sort de son maître; l'autre, le sieur de Gordes, put s'échapper hors du Palais. Il courut avertir la jeune princesse Anne de Lorraine[3]. La princesse, en fille avisée, commença par mettre en lieu sûr la cassette paternelle, où se trouvaient, dit-on, des bijoux et des pierres précieuses « pour deux cent mille pistoles »; l'hôtel de Berghes en reçut le dépôt. Après quoi, tous deux s'efforcèrent d'ameuter contre l'archiduc les Lorrains présents à Bruxelles, et les exhortèrent à forcer le corps de garde du Palais. Mais les troupes espagnoles réprimèrent le mouvement sans peine, et se payèrent de leur succès en pillant tout ce qui restait « des trésors et des biens » du duc[4]. Le gros des

1. Relation du séjour à Bruxelles, etc., *loc. cit.* — J'ai suivi, pour toute la suite du récit, la version de ce document inédit.

2. Il fut un peu plus tard transporté à Tolède.

3. Mariée plus tard au comte de Lillebonne, son cousin.

4. Lorsque, six mois plus tard, remis en liberté, Charles IV revint à Bruxelles,

forces de Lorraine était d'ailleurs éloigné de Bruxelles, réparti en quartiers en diverses provinces. Les deux tiers environ occupaient le pays de Liège, près du quartier français que commandait Boutteville. Aussi ce dernier reçut-il, au lendemain de l'arrestation, un billet laconique de la main du prince de Condé, pour l'avertir en toute hâte « de bien se tenir sur ses gardes[1] » : car les Lorrains, pour venger leur souverain captif, se disposaient, assurait-on, « à faire main basse sur le quartier français ».

Condé était bien informé : la position était critique et le risque réel. Le commandant des troupes lorraines, le comte de Ligneville, venait de se voir remettre, dissimulé dans l'intérieur d'un « pain de munition », un billet de son maître où se trouvaient ces lignes : « Qu'il ne soit pas dit dans le monde que je n'ai eu à mon service que des traîtres et des coquins. Vous avez une belle occasion de faire sentir qui je suis. Demeurez unis ensemble ; ne soyez pas en peine des menaces qu'on vous fera de me faire mourir. Mettez tout à feu et à sang, et vous souvenez avec ardeur et fidélité de Charles de Lorraine. » Malgré cet appel violent, Ligneville hésitait. Il savait que le coup n'était dû qu'aux seuls Espagnols, que Condé ni les siens n'en étaient aucunement complices. La fermentation cependant était grande parmi ses soldats, et la moindre étincelle eût mis le feu aux poudres. Le petit corps français, très inférieur en nombre, n'aurait pu résister à une attaque en règle. La seule ressource était de prévenir les hostilités. Lenet, dépêché par Boutteville, alla trouver Fuensaldaña pour le prier d'agir :

— M. de Ligneville est homme d'honneur, répondit froidement ce dernier.

— C'est pour cela même, répondit Lenet, qu'il fera son devoir et qu'il vengera son maître[2].

Fuensaldaña ne céda pas sans peine ; et, pour secouer son

il trouva son hôtel vide et tous ses meubles disparus. Pour faire honte aux Espagnols, il s'obstina, pendant les premiers temps, à demeurer quand même dans son logement dévasté, sans suppléer à ce qu'on avait pris, et « n'ayant pour tout meuble qu'une vieille chaise, un lit de camp et, au lieu de chenets, deux pierres dans la cheminée ». (Relation manuscrite, etc., *loc. cit.*)

1. Papiers de Lenet, *loc. cit.*

2. Relation manuscrite, etc., *loc. cit.*

commode optimisme, il fallut toute l'adresse et toute l'éloquence de Lenet. Enfin l'Espagnol se rendit, et consentit, pour calmer les Lorrains, à se servir d'un moyen efficace : il fit distribuer aux soldats, toujours affamés, des sommes d'argent considérables. Cette largesse inaccoutumée les éblouit au point de leur faire oublier leur maître. Le frère de Charles IV, le duc François de Lorraine, débarqua sur ces entrefaites, prit la succession de son frère, et la bonne entente entre alliés se rétablit en apparence. Ajoutons cependant que, deux années plus tard, sollicités par la duchesse Nicole[1], les régiments lorrains, en pleine guerre et la veille d'un siège, firent défection au roi d'Espagne et passèrent aux Français, entraînant avec eux leurs chefs. « L'armée lorraine, écrit triomphalement Mazarin à la Reine, doit être ce soir à Guise; le duc François et Ligneville y sont, mais, au lieu d'amener leurs troupes, les troupes les ont amenés[2]. »

***

Les derniers temps du séjour à Bruxelles furent troublés par les différends entre Français et Espagnols, par l'antipathie personnelle de M. le Prince et de Don Juan d'Autriche. L'archiduc Léopold, avec sa minutie, sa lenteur solennelle, sa gravité imperturbable, l'indécision de son esprit, avait souvent mis à l'épreuve la courte patience de Condé; mais son successeur se chargea de le faire promptement regretter. Ambitieux, suffisant, plein de morgue et de vanité, le bâtard de la Calderon devient vite la bête noire de nos compatriotes. Indolent à l'excès — bien que vaillant au feu — il joint à la paresse la prétention de tout régler, de tout diriger à lui seul, et ses perpétuels insuccès lui valent, de ses alliés, les plus amères railleries. « Dormir, se baigner, et prendre des villes, écrit le duc d'Enghien[3], sont des choses incompatibles, et il me

1. Femme de Charles IV.

2. Aff. étr. Fr. 896.

3. Lettre à Guitaut du 15 septembre 1657. Arch. du château d'Époisses. — Ces lettres du fils du grand Condé, comme toutes celles de la même période, sont signées *Henry-Louis* de Bourbon, bien que le jeune prince, dont Mazarin avait été parrain, eût reçu au baptême les prénoms de Henri-Jules. Son père, pendant la Fronde, lui avait fait quitter son nom de Jules, en haine du cardinal.

semble que ceux qui s'adonnent aux unes ne doivent pas songer aux autres. » — « Donnez-moi des nouvelles, dit ailleurs le jeune prince, de tous les beaux exploits de *cet homme que vous savez*, de toutes les places qu'il prend, de toutes les batailles qu'il gagne, de toutes les retraites qu'il fait avec autant de jugement que de courage[1]. » Don Juan, de son côté, dans ses lettres au roi d'Espagne, se plaint à diverses reprises des mauvais procédés dont on use envers lui, de l'extrême « violence » avec laquelle M. le Prince impose ses volontés et « poursuit ses desseins », sans écouter ni conseils ni prières[2]. On en arrive même quelquefois à des altercations si vives que l'alliance semble compromise, à la grande joie de Mazarin. « Il y a eu de grosses paroles entre le prince de Condé et Don Juan, mande le cardinal à la Reine[3], et ils se sont séparés très mal. Si vous voulez vous mêler de les raccommoder, vous le pourrez; pour moi, je les laisserai faire, n'ayant pas à un si haut point que vous la vertu de la charité. »

Plus les affaires se gâtent, plus les rapports s'aigrissent; c'est la loi générale, en politique comme dans la vie privée. La dernière année de la guerre, lorsque les victoires de Turenne ont décidé de la partie, Bruxelles semble un moment menacée d'une attaque française. L'effroi s'empare des habitants; beaucoup « songent à plier bagage »; le peuple entier, jeunes et vieux, les femmes aussi bien que les hommes, et « même les ecclésiastiques », sont envoyés sur les remparts pour travailler à la défense, mettre la capitale à l'abri d'un coup de main[4]. Don Juan, à la première nouvelle, s'est jeté dans la place avec les débris de ses troupes. Il semblerait que le pressant danger dût faire oublier les griefs; mais, bien loin de s'unir dans le commun désastre, les alliés malheureux ne songent qu'à se lancer des reproches à la tête. Condé et ses amis prennent l'archiduc pour cible, et le criblent de leurs sarcasmes. « En le voyant entrer dedans la ville, écrit ironiquement le fils du grand Condé[5], vous pouvez penser

1. Lettre de juillet 1658 — *Ibidem.*
2. Correspondance de Don Juan avec Philippe IV (Arch. royales de Belgique).
3. 28 septembre 1656. — Aff. étr. Fr. 274.
4. *Relations véritables*, loc. cit.
5. Lettres à Guitaut. — Arch. d'Époisses.

si je me suis tenu en sûreté, et si je n'ai pas jugé Bruxelles imprenable ! » Et le jeune prince — écho fidèle des propos de son entourage — dénonce ouvertement, et contre toute justice, la poltronnerie et la lâcheté du chef de l'armée espagnole. Les bourgeois de Bruxelles, dit-il, « ne voulaient pas qu'il entrât dans la ville, à cause qu'ayant rencontré quatre cents hommes des ennemis avec huit cents hommes de nos troupes, il avait refusé de les charger, si bien que, pour apaiser ce tumulte, il fit sonner à son de trompe par toute la ville qu'il était un fort galant homme, et que, s'il n'avait pas combattu, ce n'était pas de sa faute... » Ces invectives, ces récriminations, ces discussions entre gens du même bord, sont le symptôme et le prélude de la dislocation prochaine. Elles annoncent l'agonie de la lutte détestable.

PIERRE DE SÉGUR

LE ROI DU KLONDIKE[1]

V

FORTY MILE, 20 AOÛT 1896

Il y avait déjà quelque temps que les dogues malamutes s'étaient couchés en rond, le nez sous la queue, pour ne pas geler, et leurs ronflements sonnaient maintenant la retraite à travers le Forty Mile, la misérable bourgade de chercheurs d'or perdus en Alaska. Mais, comme le soleil arctique ne se couche guère, lui, avant onze heures durant les mois d'été, la plupart des mineurs, assis au seuil de leurs isbas, fumaient en silence; à peine de temps à autre, une exclamation ou quelque juron.

Trop d'hivers s'étaient gravés sur leurs faces en rides de chair contractée par le froid, la lutte pour la chaleur et la vie avait été trop longue, trop dure, sous les cieux bas de ce pays, pour ne pas transformer tous ces hommes, à quelque nationalité qu'ils appartinssent, et ne pas les jeter dans l'engourdissement du grand nord. Afin de le secouer, à défaut d'autre flamme, plusieurs échangeaient leurs pépites contre le wisky poivré d'Oppenheim, l'unique mastroquet du campement; et, plus animés, le verre en main, ils se racontaient leurs rêves, leurs déceptions et leurs misères, mais aussi, mais surtout, la réussite de *demain*...

« Demain », c'était le mot magique, le mot qui faisait flamber

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

leurs cerveaux mieux que l'alcool à quarante-six degrés ; « demain », c'était la sortie du Yukon, à pleines voiles vers le sud, c'était l'arrivée triomphante à San Francisco, par un soleil à fondre leurs monceaux d'or... Viendrait-il jamais? Il y avait des têtes blanches qui l'attendaient ainsi depuis dix-huit ans, bientôt un quart de siècle, à gratter la glace, à courir aux quatre points cardinaux sans trouver le dieu caché.

Un peu plus loin que la baraque d'Oppenheim, il y avait une cabane couverte de terre où se mourait un de ceux-là. Ses hurlements de bête qui souffre, mais qui voudrait ne pas finir tout de suite, sortaient par la lucarne sans vitres, s'élevaient péniblement dans l'air pesant du soir, aussi réguliers que les tenaillements du scorbut qui décomposait ses chairs :

— *Oh! my God!... God, my God!... oh! oh! oh!...*

Du reste, il n'empêchait plus personne de dormir, depuis six mois qu'il pourrissait ainsi, pas même la dernière venue au Forty Mile, une fille dont les yeux noirs et l'air canaille avaient tout de suite hypnotisé les mineurs.

Pour mieux les attirer, elle chantait ce soir :

Voyez par-ci, voyez par-là!
Que dites-vous...

Et pendant cette gaieté, cette agonie et cette ivresse, le fleuve roi du Nord roulait toujours ses eaux noires sur ce toit du monde que forme la Sibérie d'Amérique : goutte à goutte, les mousses pleuraient la glace de leurs forêts en miniature sur un sol qui ne dégèle jamais; de petits ruisselets s'y formaient, couraient en serpentant aux flancs des collines, s'en allaient vite au Yukon, vers le brouillard polaire, où, quelque part, il y a l'immensité de Behring.

Tout à coup, un canot qui descendait le fleuve émergea de la brume, et vint accoster en face du cabaret. Deux hommes en sortirent : un Indien Tagish, qui l'amarra tant bien que mal à une racine, — puis s'accroupit de nouveau et resta là immobile, à voir passer l'eau, — et un mineur en haillons, qui courut au bar. Ceux qui s'y tenaient accoudés le considérèrent, très surpris de sa hâte :

— *Hello*, Cormack! que diable avez-vous à vous presser ainsi?

— Henry! — cria sans leur répondre Cormack à Oppenheim. — Henry! donnez-moi une bouteille de réveille-cadavre!... du meilleur!... le cachet vert!

Le mastroquet leva la main droite et, d'un air goguenard, il écarta cinq doigts :

— C'est cinq dollars, mon fils. Oui, cinq...

— Que le scorbut vous étouffe, papa! riposta l'autre. Vous croyez que je ne peux pas régler? *Bosh!* tenez, payez-vous et, vite, envoyez le wisky!

Il avait lancé sur le comptoir une cartouche calibre 12 que fermait un bouchon de bois[1]. Oppenheim l'ouvrit, la retourna méthodiquement sur le plateau d'une balance : elle ne contenait pas plus de vingt dollars, mais en pépites si grosses que les buveurs se penchèrent pour mieux voir.

— D'où ça vient-il? Ça ne sort pas du Forty Mile! murmura une voix.

Cormack avait déjà avalé le quart de sa bouteille, sans respirer; il s'arrêta une seconde, et aussitôt les paroles commencèrent à lui monter à la gorge en hoquets de triomphe :

— Cet or vient de ma mine! cria-t-il. Ma mine, à moi, Georges Cormack!... Ah! je vous le jure, mes boys, j'ai fini d'en manger, de la misère, depuis les temps que je peine pire qu'un dogue d'Esquimau... J'ai frappé avant-hier la veine, oui, une bonne, et je suis riche, riche, riche!...

Il but encore un coup, sortit en chancelant, s'en alla par les allées, buvant toujours, criant plus fort :

— J'ai trouvé l'Eldorado, moi, Cormack le gueux!... Ohé, les amis! Il y a vingt ans que je le cherche, mais je l'ai, à la fin des fins des fins!... A votre santé!... Eh! houp là!

A chaque porte, à la porte de la fille comme à celle du scorbutique, qui en oubliait son agonie, des visages étonnés ou incrédules apparaissaient maintenant, et, l'oreille tendue aux vociférations de l'ivrogne, échangeaient quelques mots à demi-voix :

— C'est Cormack, qui a épousé une Indienne Tagish, une Siwash[2]!

1. Cette relique historique a été acquise plus tard par un collectionneur, au prix de mille francs.

2. Prononcez : *Si-ouosh*. — appellation générique des Indiens au Yukon.

— Oui, un menteur... comme toute sa tribu de meurt-de-faim!

— Pourtant, il a de l'or, et du plus gros que celui d'ici! Henry l'a pesé.

— Est-il Dieu possible? Il a dû le voler!

— Je vous dis qu'on n'en a jamais vu de pareil.

— Riche! je suis riche, riche, riche! hurla de nouveau Cormack.

Il tremblait trop pour achever la bouteille, dont le goulot, manquant sa bouche, laissait tomber le wisky dans son cou.

Et le vent qui, tous les soirs, dix mois sur douze, remonte le fleuve pour souffler le froid et la mort, le vent du pôle ramassa, emporta en un confus mélange les cris du millionnaire, les gémissements du mourant, les chants de la prostituée : tout le long du Yukon ce fut une clameur lointaine, un bruit d'échos de plus en plus faible, — hou! hou! hou-ou! — peut-être les génies du fleuve qui riaient de la découverte du Klondike. — Toujours accroupi, l'Indien écoutait et avait peur.

Un groupe maintenant suivait Cormack. Il fallait absolument lui faire dire où il avait déterré ses vingt dollars. Mais, au lieu de répondre, il buvait, ou plutôt, cherchait à boire, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la tanière où il roula ivre-mort. Fort désappointés, les curieux furent obligés de l'y laisser cuver les drogues d'Oppenheim, Et, haussant les épaules, ils s'en retournaient.

— Est-ce qu'il se figure, ce Siwash, qu'il va nous faire courir les marécages avec des contes de soûlard? C'est de l'or de quelque arrivant de Californie... Il se moque de nous!

Tout était donc rentré dans le silence, au Forty Mile, quand survint un vieux trappeur canadien, Boucher, auquel on avait raconté la chose. Lui seul, peut-être, avec son camarade Juneau, pouvait obtenir la vérité du chasseur d'or. Cependant, lorsqu'il le vit à terre, il hocha la tête :

— Il en a pour vingt-quatre heures!... Quel malheur qu'on ne puisse rien apprendre avant les autres!... L'Indien, là-bas ne sait rien ou ne veut rien dire.

— J'ai un restant d'ammoniaque dans ma cabane, fit Juneau.

— Vrai? Par Jupiter, vous êtes un génie! aidez-moi à mettre Georges sur ses fourrures, et courez ensuite chercher le flacon... Moi qui n'y pensais pas!... Ça va lui faire éternuer la vérité!

Dans un coin obscur, sans bouger, la *squaw* de Cormack guettait les amis de son mari : elle a raconté plus tard aux siens que la petite fiole du chasseur blanc contenait un esprit très puissant, puisqu'une fois entré dans le nez de Georgie. *Hi-ya!* il le fit sauter comme un saumon au bout d'un harpon! « *Ik-ta mika tum-tum?*[1] »

— Au secours! cria Cormack, entre deux éternuements. On m'empoi... Tiens, c'est vous, Boucher?

— Oui, mon vieux... Juneau et moi, nous venons de vous sauver la vie. Ce n'est pas moi, c'est Oppenheim qui vous avait empoisonné. Mais vous voilà mieux.

La conversation fut coupée court par une nouvelle crise : décidément, la médication était par trop énergique. Enfin, Georges reprit la parole, en pleurant de grosses larmes :

— Vous avez raison. Jamais je n'irai plus chez lui. J'achèterai un bar pour moi tout seul, et, dedans, j'y mettrai tout ce qu'il y a de meilleur, tout ce qui coûte le plus cher... Je suis riche.

— Sûr?

— Regardez !

Il montra sa fameuse cartouche. Boucher en examina une à une les pépites, les soupesa, les lécha même, pour mieux se rendre compte.

— L'or du ruisseau Napoléon ressemble à des graines de concombre, dit-il enfin; celui du Miller est rouillé, il a mauvaise mine: l'or du Glacier a la forme de cœurs. Celui-ci semble cassé d'hier. Comme il est gros! Cormack, mon vieux...

Il regarda autour de lui : la porte était fermée, et, dans la cabane, avec eux il n'y avait que Juneau et madame Cormack. Il reprit donc :

— Mon vieux camarade, où as-tu trouvé cet or? Donne-nous une chance avant les autres...

1. « Qu'est-ce que vous pensez de ça ? »

— Oui, je te le dirai, Boucher, parce que toi, et Juneau, vous êtes les seuls qui ne vous soyez pas moqués de moi quand j'ai épousé ma Siwash... Et je l'aime mieux qu'une blanche, allez!... Écoute... Écoutez tous les deux...

Trois têtes se touchèrent dans l'ombre, échangèrent quelques mots à voix basse. Enfin, Boucher se releva :

— Bien sûr?... Tu ne voudrais pas te moquer de moi, dis, Cormack? Je commence à être vieux pour courir, et je suis si pauvre !...

— Pauvre! — cria l'ivrogne avec une exaltation extraordinaire, — tu dis : pauvre!... Tu peux être comme Mackay après-demain, sûr comme l'or que tu vois là... Seulement, dépêchez-vous, partez, courez, ramez dur! D'autres pourraient trouver la place... Moi, je vais dormir.

Juneau et Boucher se levèrent, sans ajouter un mot. Comme ils ouvraient la porte, Cormack les rappela.

— Sûr comme cet or-là... Y a-t-il une corde sous mon lit? Oui? Eh bien, si je vous trompe, revenez me pendre avec... je me laisserai faire !

Un petit groupe attendait au dehors; on interrogea les deux amis : ils répondirent qu'il n'y avait pas moyen de rien apprendre pour le moment, que Cormack avait fait « la fête » et que, par conséquent, il fallait prendre patience bon gré mal gré. Puis, ils rentrèrent dans leur cabane, la verrouillèrent, sortirent à la dérobée par derrière, et s'en furent droit à leur canot sur les bords du fleuve.

— Boucher, fit Juneau, va chercher des provisions pour dix jours ; moi, j'irai querir le jeune Mac Donald. Il nous faut de l'aide pour remonter le courant : autant lui qu'un autre : quand il veut il a des bras solides... et je parie que, d'ici à deux heures, Cormack aura parlé de nouveau. Allons, vite !

Ils se pressèrent tellement, les deux vieux, que vingt minutes plus tard leur petite embarcation disparaissait en amont; pas assez vite, pourtant, pour qu'Oppenheim ne les aperçût tandis qu'il fermait sa porte en bâillant une dernière fois. Debout, à l'arrière, Juneau guidait l'embarcation au moyen de sa gaffe, tandis que Mac Donald, à l'avant, courbé sur la sienne, avançait à force de « rétablissements ». Au milieu, Boucher reprenait haleine en attendant son tour.

Et, quarante-huit heures durant, avec à peine deux heures de sommeil et quelques haltes pour manger, les trois voyageurs se remorquèrent ainsi, tantôt à la gaffe, tantôt à la corde, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en face des huttes indiennes du Thron-diuck[1], — « la rivière aux poissons ». — Alors, Boucher se leva et, montrant du doigt les eaux transparentes de ce quasi torrent :

— C'est là, dit-il.

Pour mieux voir, les autres se mirent à genoux. Un souffle froid sortit des montagnes, passa sur le marécage où devait surgir Dawson City, et s'en vint les frapper au visage. Juneau dit :

— Brrr! abordons, voulez-vous? Ça sent la mort par ici: une tasse de café nous ravigotera.

— Certes, oui, et aussi un peu de sommeil, puisque nous voilà arrivés. Quel métier de cheval depuis deux jours! La corde m'a scié l'épaule en deux... Et tout ça, peut-être, pour faire rire Cormack. Bah!

Mac Donald, qui parlait ainsi, avait une volonté d'enfant dans un corps d'homme. Du moins, c'est ce que pensa Boucher, qui se redressa de toute la hauteur de ses soixante et onze ans sonnés.

— Jeune homme, fit-il, vous pouvez vous arrêter, si le cœur vous manque. Moi, j'irai jusqu'au bout avec Juneau... Hein, vieux?... Oui, j'irai, quand même je devrais user mes jambes jusqu'aux genoux!... Pour une fois, Cormack n'a pas menti, je le sens, je le devine, et, ce soir même, je planterai mes piquets à côté des siens.

Vraiment, sans le savoir, il était magnifique ainsi parlant, le trappeur canadien, sa longue barbe de prophète ruisselant d'eau et de sueur, ses bras tendus vers le Thron-diuck, tout son vieux corps de fer raidi pour un suprême effort. Très près, derrière ces montagnes noires, l'or était là, l'or des jaunes pépites crachées en masse par les volcans des temps inconnus; il les voyait, il les sentait, il les respirait, ah Dieu! et, par sa bouche édentée, elles criaient maintenant aux indécis de la première heure : « Venez! venez

1. Le nom indien du Klondike.

donc! nous sommes les maîtresses du monde, et vous n'aurez qu'à vous baisser pour nous avoir! » Et voilà que, pour les saisir, cinquante ans d'énergie jetée à la vie sauvage des bois revenaient au vieillard, le secouaient d'une fougue pareille à celle de sa jeunesse, le relevaient une dernière fois pour vaincre ou pour mourir.

Le petit Écossais baissa la tête ; ses yeux gris, un peu doux, évitèrent ceux de Boucher. Il saisit un aviron, et se prépara à traverser le Yukon, dont le courant, à cet endroit, est si violent. Juneau, qui avait approuvé son camarade, regarda en aval et poussa un cri de surprise :

— Holà! qu'est-ce qui vient par là-bas?

C'était un canot de trente pieds de long sur quatre de large, qui, à force de pagaies, coupait le fleuve mieux qu'un poisson au printemps. Huit hommes s'y trouvaient, et parmi eux, au premier rang, Henry Oppenheim.

— Dépêchons! Ils nous ont suivi!... Vous l'ai-je assez répété qu'il ne fallait pas perdre une seconde!... Nous aurons du mal à arriver les premiers.

Boucher s'excitait de plus en plus, tandis que ses compagnons ramaient à faire éclater chacun de leurs muscles.

— Hardi, les gars! Forty Mile s'est vidé derrière eux, je parie... mais nous arrivons... nous y sommes... un coup à droite, Juneau... oh!

Le canot venait d'entrer dans les eaux à crêtes blanches du Klondike : elles bouillonnèrent autour en le bousculant ainsi qu'une chose morte. Juneau donna un coup à faux, la frêle embarcation vira brusquement, reçut un paquet d'écume, et, presque aussitôt, se renversa sur les mineurs. Par derrière, sur le grand canot de guerre qui avait su éviter ce dangereux remous, il y eut un éclat de rire : après tout, Henry et ses hommes arrivaient les premiers... Ou plutôt, en même temps... Car, comme ils touchaient terre, on vit émerger un peu plus loin la tête blanche de Boucher. Les lèvres au ras de l'eau, il nageait à la façon des anguilles, avec de petits crachements, juste de quoi ne pas trop avaler d'eau à la glace... On lui tendit les mains, il se hissa sur la rive, où il avala une rasade de wisky, et, sans plus tarder, on se mit en route. Le vieillard se secoua et regarda la rive opposée

que ses camarades avaient réussi à gagner. Pour traverser, il leur faudrait attendre maintenant un canot indien. Il arrondit ses mains en porte-voix :

— Je pars, cria-t-il. Vous me suivrez quand vous pourrez. Bonne chance !

Alors, commença vraiment son calvaire. Les hommes d'Oppenheim étaient plus jeunes, moins fatigués : ils trottaient à travers les cailloux, la mousse, les marécages, sans s'arrêter, droit sur l'est, tantôt par les coulées d'orignal ou d'ours, au fond des vallées étroites, tantôt suivant le faîte dégarni des montagnes. Au flanc d'une colline, Boucher glissa jusqu'à un petit glacier où il se releva noir de boue dégelée : il lui fallut courir pour rejoindre la petite troupe qui ne regardait même plus en arrière, mais qui marchait, marchait toujours, laissant parfois échapper une parole.

— Je prendrai le 3. — Non !... c'est le beau-frère de Cormack, Tagish Charlie. — Alors le 4 ! — Moi, j'attendrai d'avoir vu le bas et le haut de la découverte. — Allons, qui est-ce qui nous retarde, en avant ? — Hue donc !...

Le thermomètre, s'ils en avaient eu, aurait marqué 35° après une nuit de gel. La sueur descendait en filets le long de leurs corps maigres et nerveux, entrait dans leurs yeux où son sel les brûlait mieux que la réverbération du soleil sur la glace. Ils allaient toujours, écrasant les crocus, les anémones, les touffes de roses sauvages, toutes les fleurettes sans parfum de l'extrême nord. Derrière eux, comme après un vent d'orage, les hautes mousses se relevaient sur le sol gelé ; un caribou bondit presque sous leurs pieds, puis, surpris, les regarda courir ; une corneille croassa deux fois ; des pies, qui les suivaient en caquetant de branche en branche, se jetèrent sur elle, la chassèrent à coups de bec et d'ongles. Eux ne voyaient rien, n'entendaient plus ; ils venaient de déboucher sur une montagne en dos d'âne que l'on a nommée plus tard Gold Hill, — le Mont d'Or, — et Oppenheim, s'arrêtant pour reprendre haleine, tendit le bras vers le nord.

— C'est en bas... à deux milles... sur le ruisseau qui vient du sud.

C'était une large vallée, remplie d'épinettes noires, de bouleaux gris d'argent, de peupliers dont les feuilles frémissaient

entre la fraîcheur de l'eau qui courait en dessous et la chaleur du soleil à son zénith. Plus haut, s'étageaient les dômes, ces monstrueuses croupes arrondies par les glaciers préhistoriques, d'où sortait une gigantesque pieuvre de ruisseaux aurifères. Immobile, Boucher eut un éblouissement : un feu d'artifice éclata dans ses prunelles dilatées, l'inonda de lumière, puis disparut soudain et le laissa dans d'horribles ténèbres. Il tomba à genoux, se releva, appela ou crut appeler :

— Juneau! oh! Juneau, venez...

Il retomba, et, avant qu'on eût pu l'accrocher, roula le long de la pente abrupte jusque dans le petit ruisseau qui, descendant de l'ouest, lui, allait se jeter dans celui de Cormack.

Oppenheim et sa bande eurent beaucoup de peine à descendre par la même trace; une fois en bas, ils firent le cercle autour du corps.

— Il est fini, le vieux! il faudra revenir l'enterrer quand nous aurons marqué nos *claims*...

— Mais il respire encore!... Tiens! regardez ce qu'il a dans la main... C'est un avis de prise de possession, tout prêt, à l'encre. Ah! le vieux malin!

— Donnez-le-moi, — dit un nommé Whipple. — Je vais l'attacher sur cet arbre au-dessus de lui. Ce sera son terrain, au *Frenchy*[1]. Personne qui en veuille?

— Vous vous moquez de nous? Ce ruisseau n'est qu'une pâture à orignal. Il doit y avoir autant d'or que dans vos poches, Whipple, et c'est pourquoi nous lui donnerons votre nom. Adjugée, la découverte de Whipple Creek, à Jean Crapaud, de son nom Baptiste Boucher, mort ou vivant!

On rit beaucoup de la saillie d'Oppenheim. Les cœurs se faisaient légers, si proches du but. Whipple haussa les épaules et jeta un mouchoir sur le visage du « crapaud français ».

— Ça m'est égal, vous savez... Il est probablement plus heureux que nous, à cette heure!... Allons, filons.

Déjà ils étaient loin Sous l'écriteau : « Je réclame cinq cent pieds de gisements aurifères le long de ce cours d'eau... etc. », Jean-Baptiste Boucher dormait bien, ce

1. Dimutif familier de *French* (Français).

22 août 1896. Sa vieille figure, salie de sang et de boue figés à travers d'innombrables rides, disparaissait sous un nuage de maringouins : jusque entre la vie et la mort, ils lui chantaient l'éternelle chanson d'Alaska ; très haut, planant au milieu des nuages, un grand oiseau se demandait ce que pouvait bien être cette chose inerte en bas des montagnes.

Et c'était pour cet écroulement au seuil de la terre promise que, trois quarts de siècle auparavant, en l'église Saint-Jacques-de-Batiscan, non loin de Québec, le carillon venu de France avait célébré l'arrivée d'un chrétien de plus en Canada.

VI

S[t] MICHAEL, 27 JUIN 1897

Or, en ces temps reculés qui sont d'hier, comme la Sibérie, sa sœur jumelle du détroit de Behring, l'Alaska n'était qu'une prison de glace : chaque été, elle ouvrait ses portes pour recevoir un certain nombre de désespérés ; deux ou trois navires, arrivant de Californie, les déposaient à S[t] Michaël, à l'entrée du Yukon, où de petits transports à roues, d'un faible tirant, venaient les prendre pour remonter à l'intérieur des terres, et les semer çà et là dans les campements du cercle arctique, Fort Yukon, Circle City ou Forty Mile.

Là, l'immensité sur leurs têtes comme sous leurs pieds, ils s'en allaient au hasard des montagnes de glace, des vallées profondes que réveillent pour quatre mois le soleil, et ils en fouillaient le sol, pour ne pas mourir de faim : — car ils y trouvaient de l'or, juste de quoi acheter les provisions apportées de deux mille lieues et plus, pas assez pour s'en retourner. Mais ils avaient l'espérance, que n'ont pas les forçats du tsar ; ils *savaient* qu'un jour viendrait où leur pic frapperait enfin les trésors rêvés. Oui, ils le savaient comme on sait qu'un Dieu existe quelque part autour de nous : et cette pensée unique, — toute leur âme, toute leur vie, — cette patience et cette foi leur faisaient braver la plus misérable existence du monde

jusqu'à l'heure où le froid, quelque soir, au bord d'une coulée de glace, venait calmer leurs cervelles malades, et les endormir du sommeil qui guérit si bien les plus mauvaises fièvres.

La grande ville de l'or et des jolies femmes, San-Francisco, qui n'oublie pas son passé, parlait souvent de ce mystérieux nord au seuil duquel, en 1880, un Canadien, Joseph Juneau, avait trouvé du quartz aurifère. Son *claim*, vendu deux mille francs, était devenu cette fameuse Treadwell où des centaines de pilons, sans jamais s'arrêter, sauf à Noël, dévorent, toutes les vingt-quatre heures, quinze cents tonnes de pierre. Et les touristes qui passaient par là, l'été, emportaient dans la tête la monstrueuse plainte de la silice frappée, broyée, jetée en poussière parce qu'elle est riche. Elle les poursuivait au cours de leur tranquille croisière, le long des fjords de la côte, elle leur redisait sans trêve, à eux, dont les pères avaient découvert les trésors de la Californie : « Qu'y a-t-il derrière ces montagnes où a disparu Juneau? On ne l'a plus revu... et les Indiens parlent de rivières pavées de lourds cailloux jaunes, et de volcans qui vomissent du *com-juk*, un minerai qui doit être de l'or ou du cuivre... »

En 1897, les mêmes anciennes rumeurs affluèrent avec une vigueur nouvelle, — sans que rien, d'ailleurs, parût les justifier. — Lorsque Tom Tildenn s'embarqua, un matin, avec Patrick O'Hara, sur l'*Excelsior*, de la *Pacific Coast Steamship Co*, Fred Sims, le Californien qui lui avait conseillé d'aller tenter fortune au Yukon, lui cria en guise d'adieu :

— Bonne chance!... Revenez-nous milliardaire avec toutes vos dents!... C'est du nord, à présent, que nous viennent les dollars!

L'ex-*policeman* lui coupa la parole; debout, à côté de son maître, ou plutôt de son camarade, il lançait en l'air son feutre, rugissant à chaque fois :

— *Yoho!* les *boys*! En avant vers la fortune! Eh! houp là!

Les *boys*, qui mâchaient leur chique sans rien dire, se prirent enfin à son bel enthousiasme. Ce gros garçon, si plein de santé et d'entrain, méritait assurément de réussir. Des mains se levèrent, il y eut des chapeaux et des foulards agités à bout de bras, puis une clameur :

— Bravo!... Trouvez la veine, mon fils!... Laissez-en un peu pour les autres!... *Yoho*, Frisco!

Et l'*Excelsior*, qu'un petit hercule de remorqueur avait tourné au nord-ouest, commença à frapper l'eau verte de son hélice pour s'en aller au pays des ours blancs et des icebergs. Une patte en l'air, ses yeux jaunes sur le néant, Caton humait la brise à l'avant du navire. Pat se retourna vers Tildenn, et demanda :

— Pourquoi le *gentleman* vous a-t-il souhaité de garder vos dents? Elles m'ont l'air d'être encore plus solides que les miennes.

Tom ne répondit pas : comme le chien, il regardait au nord, et, pour en déchirer le brouillard, il eût donné dix ans de belle santé saine et forte, même... même, peut-être, à côté d'Aélis! Cependant, c'était pour elle qu'il voulait la fortune, — cette fortune qu'elle lui avait fait perdre. — Du moins, il le croyait; et, durant les jours de *farniente* qui le bercèrent tranquillement au gré du Pacifique, ce fut cette pensée, — Aélis ou l'or, l'or ou Aélis, il ne savait trop, puisqu'il ne pouvait plus les séparer, — qui l'aida à supporter une terrible réaction morale.

Il était tombé de trop haut pour n'en pas rester longtemps assommé. Ainsi que beaucoup de ses compatriotes, dès le début de sa vie, il avait fait une telle dépense d'énergie qu'il ne lui en restait plus guère au moment où il en avait le plus grand besoin. L'excitation du prochain départ, la fièvre de sa grande résolution lui avaient fait oublier, ou plutôt l'avaient empêché de se rappeler le « vendredi noir », l'arrivée au haut de l'échelle, la dégringolade plus rapide encore. Quand il se retrouva seul avec lui-même, sur l'océan, au milieu d'une centaine d'aventuriers dont il se distinguait *encore* par les mains ou la tournure, quand il vit devant lui, en chair et en os, ce qu'il serait demain, il eut horreur de sa détermination. Qui donc pourrait lui ôter de derrière le front le souvenir des jours heureux? Est-ce que la vie serait endurable si le passé, si son passé revenait ainsi le faire saigner et crier en dedans? Il regarda fixement l'eau profonde : au soir du quarantième degré de latitude, elle se rayait de phosphorescences nacrées, où, fantastiques, dansaient les phoques, en route.

eux aussi, vers la mer de Behring. Avaient-elles l'air assez heureuses de vivre, ces bêtes-là, devant lui, animal raisonnable doué d'un corps et d'une... Bah! catéchisme de deux sous!

Un museau humide lui poussa la main : Caton venait demander une caresse. O'Hara, qui le suivait, acheva de rompre son rêve.

— Monsieur Tildenn?... Combien d'argent faut-il pour être heureux?

Tom eut un sursaut, puis se mit à rire :

— Ça dépend!...

— De quoi?

— De la femme qu'on a.

Les deux hommes se turent, un moment; alors, Pat :

— Oh! la mienne, monsieur... La pauvre vieille se contente d'une bouchée de pain, quand elle m'a avec!...

Tom ne répondit rien, mais il se rappelait maintenant celle qui se promit à lui le jour de sa ruine; il se dit tout bas :

« Alors... qu'allons-nous faire en Alaska?... »

***

Huit jours après cette conversation, l'*Excelsior* traverse le 54° de latitude pour aborder à Unalaska. Ces gigantesques rochers noirs, où viennent pleurer tous les nuages du monde, sont les portails de l'Inconnu, de cette mer jadis russe, entre les deux Sibéries, — celle d'Europe, celle d'Amérique, toutes deux tombeaux d'hommes et tombeaux d'or. — Peu à peu, quand on les a franchis, les rivages du « Grand pays d'au-delà[1] » sortent des flots, l'île de Runivak apparaît ainsi qu'une tortue monstrueuse dormant sur l'eau, puis le bec du cap Romanzof, d'où se lancent, pour pêcher en caïack, les Esquimaux « Innuits ». Enfin, voici un immense delta de plaines, ou plutôt, de marécages verts, déchirés par les eaux noires du roi des fleuves arctiques. C'est le Yukon, qui, l'hiver, gèle jusqu'à soixante pieds de profondeur. Le lendemain nos argonautes arrivent à

1. *Al-ay-ek-sa.*

S[t] Michaël, où l'*Alaska Commercial Company* et la *North American Company* ont établi leurs quartiers généraux. L'*Excelsior* jette l'ancre et attend le premier bateau qui descendra de l'intérieur à la suite des glaces.

Le 25 juin de cette année 1897, une véritable tempête chasse au sud les icebergs du détroit ; les courtes lames dures de ces mers sans profondeur remontent l'embouchure du Yukon, saisissent le *Portus B. Weare*, qui est arrivé au milieu du delta, sont bien près de réussir à l'entraîner au large, où il aurait infailliblement sombré. Aussi, quand deux jours plus tard il arrive à S[t] Michaël, les marins de l'*Excelsior* ne sont pas trop étonnés des hourras qui éclatent en feux de file à son bord. Sans doute, ces braves gens célèbrent la vie, qui, une fois de plus, a triomphé de la mort sur cette traîtresse de Behring. Quelle peur ils ont dû avoir, pour crier ainsi, à présent qu'ils sont au port ! Tenez, voyez ! il y en a deux qui dansent sur le pont. On jurerait des ours sur un glaçon à la dérive ! Vraiment, ils sont fous... Ils sont fous à lier... Quand leur coquille de noix rase le steamer, toutes les bouches de ses passagers sont ouvertes, toutes les langues de ces mineurs, qui avaient à peu près perdu l'usage de la parole dans leurs déserts, s'agitent et hurlent, tandis que les bras en l'air télégraphient des choses absolument incompréhensibles. Des chiens malamutes, les deux pattes sur le bord, le museau vertical, glapissent mieux que leurs maîtres, et, par moments, sur toute cette clameur, on entend passer un mot, trois syllabes étranges, toujours les mêmes : « Klonn-daï-ick !... Klonn-daï-ick !... »

Enfin, il se fait une accalmie relative ; son porte-voix aux lèvres, le capitaine de l'*Excelsior* hèle ces démoniaques :

— Ohé ! qu'est-ce qui se passe là-bas ? Avez-vous le feu à bord ?

On entend un éclat de rire qui sonne drôlement. Puis une sorte de figure humaine saute sur la poupe ; ses vêtements en loques claquent au vent, mais sa voix — une rude voix, par Jupiter ! — jette la réponse :

— Nous avons des millions ! nous avons trouvé...

Ses camarades ne le laissent pas achever : on le tire en arrière. Il s'agrippe au premier venu ; les voilà maintenant

qui, enlacés, recommencent la valse de tout à l'heure, en scandant de plus belle ce rythme magique : « Klonn-daï-ick !... Klonn-daï-ick !... »

Sur la rive, réveillés par ce tapage, les Esquimaux sortent de leurs égouts : rangés en ligne d'athlètes à belle peau luisante d'huile de poisson, pères, mères, enfants, les yeux écarquillés sous leurs couronnes de cheveux à la dominicaine, ils regardent descendre les revenants pâles de l'intérieur.

— *Pilton !* murmurent-ils.

Ce qui veut dire en *chinook*, — le jargon franco-anglorusse du nord-ouest : — « Ils ont perdu la raison. »

Les mineurs n'y prennent garde. Ce sont de vrais squelettes : les longs cheveux, la barbe clairsemée déguisent mal l'horrible émaciation. A première vue, O'Hara en est vivement impressionné quand il vient prendre des nouvelles avec Tildenn. Rien que sur leur mine, la police les arrêterait tous, à New-York ! Et quelles guenilles vermineuses !...

Soudain, l'une d'elles lui adresse la parole :

— Avez-vous un bout de tabac, vous ?

— Certainement ! Tenez... Et alors, vous avez trouvé un peu d'or ?

— Un peu d'or ?...

La guenille jure deux fois et ajoute :

— Avez-vous un million de dollars en poche ?

— ???

— Non ? Eh bien, ça revient au même... car, si vous l'aviez, ce ne serait pas assez pour acheter mon *claim* du Bonanza... Et nous sommes deux cents à en avoir autant. Pas vrai, Williams ?

— Parbleu ! Il en reste même pour ceux qui n'arriveront pas trop tard... Seulement, il faut emporter des provisions, beaucoup de provisions. Il n'y a plus rien à manger passé Circle City... Avez-vous des oignons sur l'*Excelsior* ? Je donnerais cinq dollars pour un oignon cru.

— Vous dites ?...

— Il a le scorbut, — fit la première guenille. — Les légumes frais vont le guérir... Voulez-vous venir voir mon or ?

Pat le suit dans une cabine où, assis sur des bidons de pétrole, des boîtes de conserves même, des bouts de troncs

d'arbres creux, trois hommes fument et jouent au poker. Des carabines sont en travers des couchettes, étagées à deux pieds et demi les unes des autres.

— Ohé! crie leur ami, en voilà un qui vient du dehors et qui ne veut pas croire sans voir.

Ils se levèrent ensemble et Pat vit de l'or partout dans ces récipients bizarres, dans les couvertures relevées et attachées aux quatre bouts, jusque sur le plancher, où le roulis l'avait fait déborder. Et chacune des soixante cabines du *Portus B. Weare* recélait les mêmes trésors en pépites fauves, et, à voir ce ruissellement inouï, l'ivresse, qui fait si vite courir le sang à travers le corps, l'ivresse des incroyables réussites vous montait à la tête, vous faisait crier bientôt comme les autres :

— Hourra! vive le Klondike! — L'endroit le plus riche du monde! — Les trésors de Saba! — Circle City n'a plus personne! — Plus que deux blancs au Forty Mile!... Hourra pour le Bonanza! — L'Eldorado est tout en or! — Vive Dawson City!

Oh! le chœur fantastique! Berry et sa mascotte Ethel, avec six cent mille francs! Anderson, le va-nu-pieds de Frisco, avec quatre cent mille! Stanley, le désespéré de New-York, avec cinq cent cinquante mille! Clements, deux cent cinquante mille! Kulju, Carelais, Picotte, Bergevin, Desrochers, tant d'autres, hier si pauvres, aujourd'hui si riches!... Oh! l'extatique tintement de leurs trésors, le suprême anéantissement de la chair, du sang, de l'âme, devant le roi du monde!

— Et, disaient-ils, les plus riches d'entre nous sont restés aux mines parce qu'ils sont les plus ambitieux.

Pat O'Hara est plus ivre qu'il ne le fut jamais aux bonnes veillées de la 109ᵉ rue ; et, comme il a grand cœur, il s'en va de cabine en cabine offrir son flacon de wisky aux revenants, jusqu'au numéro 11, où il trouve un jeune garçon couché sur son or et qui lui répond : « Non », sans ouvrir ses yeux malades.

— Prenez, prenez, ça vous fera du bien! insiste Pat de sa bonne voix d'ivrogne. Qu'est-ce que vous avez?

— J'ai plus d'argent que je n'en dépenserai jamais!

— Mais alors...

— Laissez-moi tranquille, voulez-vous? Comme tout le monde, j'ai eu de la chance et de la malchance.

Ce disant, il lève un peu la tête; Pat aperçoit sa bouche : il n'y a plus que des trous et du sang noir à la place des dents. Il en recule d'horreur, et, du coup, le scorbut le dégrise. Il se rappelle le souhait de Fred Sims, au départ, commence à le comprendre, et met la main sur le loquet de la porte.

— Désirez-vous quelque chose?

— Avez-vous du chocolat?

— J'en ai dix livres dans ma cabine de l'*Excelsior*.

Le jeune homme entr'ouvre les paupières : une flamme revenue de très loin, comme dans un feu mort, en jaillit subitement.

— Courez me le chercher! Tenez...

Au hasard, il fouille sous sa couverture, y prend une poignée d'or, et tend au visiteur environ cent dollars. Pat les prend et se sauve, bouleversé. Il tombe au milieu d'une bande qui regarde se battre trois chiens, — deux malamutes, et, au bout de leurs crocs, Caton.

— Caton, ici! Arrière, chiens de sauvages!

— Tirez votre puce, — crie un mineur; — sûr, elle va se faire dévorer crue! Les dogues n'ont pas mangé depuis quatre jours.

On les sépare, et Caton sort à moitié mort de la bagarre. Son maître se retourne vers le groupe de millionnaires :

— Ah çà! est-ce qu'on meurt de faim, là-haut, bêtes et gens? Quel diable de pays est-ce donc?

Il y a un silence; puis, une voix s'élève on ne sait d'où :

— Vous l'avez dit : c'est un sacré pays! Voilà ce que c'est.

Sous ces yeux qui brûlent, devant ces visages ravagés par l'anémie et la famine, ces bouches saignantes qui s'ouvrent malgré elles pour manger, l'Irlandais a un frisson d'homme gras. Il prend son chien sous le bras, court à la cabine du *boy*, lui rend son or en disant très vite, sans le regarder :

— Reprenez les pépites; je garde mon chocolat. Charité bien ordonnée commence par...

Mais il n'achève pas, car il éprouve une grande honte; et,

pour la secouer, il s'en va raconter à bord de l'*Excelsior* l'inimaginable découverte du Klondike. Seulement, à travers le flux inutile de ses paroles, il y a une terreur dont il ne parle pas et qui saute derrière chaque pensée, comme ces monstres qui talonnent les enfants dans leurs cauchemars, qui se rapprochent et qui vont les...

Tout à coup, elle le fait s'interrompre au milieu d'une phrase : venant de terre, quelque part dans cette pluie fine qui tombe trois cent soixante jours par an, à St Michaël, un jappement s'est fait entendre... Tenez, encore : écoutez !... Là, derrière cette montagne de glace... quelque chose qui a faim, toujours faim et qui crie, qui crie...

Les oreilles droites, clopin-clopant, Caton se relève, renifle la brise, prend son élan et se jette à la mer.

— Grand dieu ! il se suicide !... Caton, ici, Caton !... Jetez-lui une bouée de sauvetage!

L'ancien *policeman* se penche par-dessus bord, comme si, lui aussi, il voulait sauter à l'eau. On le retient : le chien jaune, du reste, sait admirablement nager : le voilà qui s'en va au rivage, le petit bout de son museau à chaque instant recouvert par les vagues. Une fois sur le sable, il se secoue, regarde l'*Excelsior* et semble hésiter.

— Caton ! Caton !

Il va se remettre à l'eau pour revenir à son maitre, quand, le jappement lugubre sort une seconde fois du brouillard ; et le roquet du Labrador, le porte-bonheur de Tildenn et d'O'Hara y disparaît sur trois pattes... On n'entend plus que les gouttelettes de pluie dans le néant.

Pat s'en est allé se jeter sur son lit : il n'a plus envie de crier, de fumer ou de boire. Le front lui fait si mal !... Le scorbut, l'alcool, les millions, Caton perdu on ne sait où, le bout du monde et le désespoir d'un ciel si bas qu'on le touche de la tête entre les icebergs et les rochers de la côte, tout cela y sonne, y cliquète, y tourbillonne épouvantablement, avec, par-dessus tout ce branle-bas, le dernier cri d'une femme sensée :

— Brute ! oh ! brute d'homme ! est-ce que tu pourras mieux te saouler quand tu l'auras enfin, ta fortune maudite !...

VII

ROBERT D'AZAY

On lui avait répété depuis l'âge de raison que la France était une très vieille nation à son déclin ; — les Anglais disaient : *a decaying nation*, et les Français le répétaient. — Sans doute, elle avait eu un passé prestigieux, mais c'était un passé, propre aux siècles héroïques où d'autres nations plus jeunes, plus vigoureuses, n'avaient pas encore surgi du sol; quant au présent, quant au futur, s'il fallait absolument en parler, c'était pour convenir en famille qu'il serait celui de la Pologne. On avait bien poussé quelques rejetons çà et là, au cours de ces dernières années, à travers trois parties du monde; mais ils croîtraient pour d'autres, à l'instar du Canada, puisque la nation n'avait jamais su coloniser. Pour mieux l'en convaincre, enfin, — car, à vingt ans, les petits Français eux-mêmes ont encore de singulières illusions, — on lui avait énuméré, classé, étiqueté soigneusement tous les défauts de sa race, et, par là-dessus, en guise de méditation, il avait dû lire ces savants ouvrages qui furent traduits en dix langues, — et qu'il retrouva plus tard jusque dans les ports des îles Aléoutiennes, — où la supériorité d'autrui est démontrée par A + B.

Or il arriva que cet homme ainsi formé, ce vieillard de vingt ans, Robert d'Azay, eut une velléité d'indépendance : un beau jour, il déclara aux siens qu'il allait s'expatrier, non pas au compte de l'État, comme « fonctionnaire », ou bien encore, pour « diriger » de grands intérêts « industriels », mais pour voler de ses propres ailes, lui, Robert d'Azay, onzième du nom. La famille, éperdue, commença par le mitrailler de ces mille et un proverbes qui, depuis des générations, défendent aux petits Français de franchir le bord du duvet domestique. Est-ce que pierre qui roule amasse de la mousse?... Tout vient à point à qui sait attendre?... Ah! heureux,

> Heureux qui vit chez soi,
> De régler *son avoir* faisant tout son emploi.

En outre, un oncle très majestueux lui parla d'une « protection » qui pourrait lui faire obtenir une « place ». — Une place, entends-tu ! le rêve et l'ambition permis, puisque c'est le gîte et le souper assurés... Pour le reste, un sien cousin affirma qu'il finirait par lui trouver une « dot », de quoi être heureux comme papa et comme maman, trente ans de becquetage au nid... pourvu qu'il eût moins d'enfants, disons un ou deux au maximum, en vertu du savant Malthus !

Le croiriez-vous? Cet insensé ne voulut rien entendre. Pas même la circulaire ministérielle qui, redoutant l'esprit d'aventures, cria un jour à trente-six mille communes : « Méfiez-vous des fièvres d'or d'Amérique!... On vous parle du Klondike! Vous y laisserez vos os! »

Robert se dit que, mort pour mort, puisque tout en vient là, il valait mieux, en attendant, vivre d'espérance, et non de résignation : son ancêtre, le premier de sa race, avait-il réfléchi et ruminé si longtemps avant d'entreprendre la fortune sur laquelle avaient vécu huit générations de ses descendants?

Si les temps avaient changé, le principal des moyens de réussite était resté le même : la volonté. Comme il croyait l'avoir, une heure vint où il boucla sa valise pour ces lointaines régions d'Alaska, et, brouillé avec tous les siens, quelques milliers de francs en poche, il s'en fut à la découverte des trésors d'Amérique

Il connut donc l'affreuse angoisse de la mise en route vers l'inconnu. Il éprouva la suffocation de l'arrivée en terre étrangère, l'affolement de ceux qui se sentent perdus, loin de la patrie, à l'heure où s'en va le vaisseau qui les jeta négligemment à la côte. Afin de mieux l'écraser, ce misérable déchet de l'ancien continent, de gigantesques blocs de pierre escaladaient les cieux, où grimpaient, où descendaient des millions de fourmis affairées ; sur sa tête glissaient de fantastiques chemins de fer, qui faisaient la nuit devant ses pas, et il marchait toujours dans un désert de trois millions d'hommes... Ah! qu'il eut donc froid au cœur, parmi les visages hostiles ou gouailleurs, l'indifférence de ces foules si actives, refusant de perdre dix secondes à interpréter son mauvais anglais du collège ! Même, sitôt après son coup de tête, il regretta le ciel de France : il invoqua les gens sages qui lui avaient

adressé leurs malédictions au départ, il se frappa la poitrine au souvenir des proverbes, sagesse des nations : — comme ils avaient raison!

Et puis, peu à peu, comme son jeune cœur lui criait, quatre-vingts fois par minute, qu'il ne voulait pas mourir, lui, mais faire du sang pour se battre et triompher, il releva la tête, il emplit ses poumons de l'air électrique du nouveau monde; et l'esprit nouveau vint en lui, mit en déroute l'archi-vieille civilisation qui momifie au berceau les petits des races fatiguées. Robert vit les palais blancs qu'élevait dans l'impériale cité de la république le fils d'un mendiant vomi par Berlin vingt ans auparavant; il fit le tour d'une université et d'un parc, don royal d'un ancien forgeron du sud de la France; le labyrinthe de fer de l'*Elevated*, c'était l'œuvre d'un seul homme, jadis décrotteur au coin de la 6e avenue, et qui, de temps à autre, pour mieux se rendre compte du chemin parcouru, venait s'asseoir sur la boîte de son successeur. « Cirer, M'sieu? » hurlait le petit nègre : et « M'sieu » disait oui, pendant qu'il vérifiait, chronomètre en main, la fusée de ses aériens express... Et partout, à chaque artère de la ville monstrueuse, d'autres souvenirs, d'autres réussites se levaient devant Robert, lui prenaient la main pour l'aider à marcher en avant, toujours avant, en pleine lutte pour la vie. « Ce qu'ils firent, les gueux d'hier, pourquoi ne le ferais-tu pas, toi, le gueux d'aujourd'hui? Ici, toutes les chances sont égales pour tous!... »

Tout cela continua de chanter dans la tête du jeune homme, tandis qu'il traversait le continent, de New-York à San-Francisco, où il s'embarqua pour la Mecque du nord... Le Klondike! d'un bout de l'Amérique à l'autre, ce seul mot faisait bouillir les cervelles; une véritable armée montait à l'assaut des trésors dont le *Portus B. Weare*, neuf mois auparavant, avait apporté la palpable évidence. Ce fut donc avec des milliers d'autres hallucinés qu'il débarqua à Skaguay, le camp frontière qui, depuis un an déjà, montait la garde américaine au fond du canal de Lynn. Une vie intense circulait à pleins torrents dans ses veines; sans doute, elle justifiait à elle seule son entreprise d'outre-mer; il commençait à se sentir en condition.

C'était, d'ailleurs, cette exaltation qui seule permettait de

survivre au chaos, à l'effroyable tohu-bohu de ces débarquements quotidiens d'arches de Noé par des marées de trente pieds de hauteur. Ajoutez les prétentions extraordinaires de M. Moore, le constructeur du quai unique traversé à chaque instant par un homme, un chien, un cheval ou une vache. Il avait inventé un tarif qu'un des compagnons de Robert d'Azay, J.-H. Secretan, a immortalisé plus tard dans les souvenirs de son expédition[1]. Ainsi, on payait :

Pour regarder le quai	1 dollar	
Pour reprendre haleine sur le quai.	1 —	trois quarts
Pour cracher sur le quai.	2 —	
Pour marcher sur le quai	2 —	et demi
Pour parler à un homme qui dit connaître le quai	2 —	trois quarts
Pour mettre une valise sur le quai .	3 —	
Pour enlever la même et s'en aller du quai.	4 —	

Moore est devenu millionnaire : comme les autres, Robert d'Azay laissa la moitié de sa bourse entre les griffes de ce bienfaiteur ingénieux. Puis, sans s'arrêter dans le village, il commença à escalader le fameux Chilkoot, avec trente mille autres bêtes de somme à deux jambes, les reins cassés sous leurs provisions de dix mois. Ensuite, la brise des lacs l'aida à faire avancer son traîneau sur la glace déjà craquelée par le printemps, et, quand il eut franchi le fond de chaudière où bouillonnent les rapides du White Horse, il fut happé par la rivière des Quarante-huit kilomètres, au sortir du lac Laberge, et jeté, après une course furieuse, au confluent du Teslin. La plupart de ses compagnons étaient restés sur les lacs à attendre la débâcle finale. Lui se laissa emporter par le Yukon, qui commençait à déborder ; et dix-huit jours après, un être sauvage, chevelu, barbu, presque aussi sale que les Indiens Tagish, entonnait un chant de triomphe en déchiffrant sur la rive droite du fleuve un écriteau :

Dawson City, deux milles. Prenez garde au courant !

Reine de l'or et de la glace, ce n'était qu'un gueux de plus, avant-coureur de la grande armée, qui venait s'échouer à vos

1. *To Klondyke and back.*

rives. Et vous entendîtes alors le cri que vos échos, depuis, répétèrent tant et tant de fois :

— Enfin !...

Même, Robert ajouta :

— Maintenant, il n'y a plus qu'à se baisser...

Pourquoi faire? Il ne le dit pas. Car, avant de se mettre à l'œuvre, il voulut chasser le goût insupportable de graisse que lui avaient laissé au palais trois mois de conserves et de lard. Malgré sa peau neuve, il avait conservé son estomac de Touraine, une fureur perpétuelle de boire et de manger ; il ouvrit sa bourse : deux aigles d'or — quarante dollars — brillaient au fond, de quoi faire un bon dîner au meilleur restaurant de Dawson et garder en outre une poire pour la soif. N'avait-il pas, au reste, ainsi que les autres, une année de subsistances dans sa barque? Il s'en fut donc droit à « l'Eldorado, » et s'attabla en frémissant d'aise; Christophe Colomb ne mangea certes pas de meilleur appétit, le 8 octobre 1492.

Il devait chèrement expier cette heure de paradis. L'ange au glaive flamboyant se présenta sous l'opulente forme d'Henry Oppenheim, gentleman au gilet blanc avec chaîne de pépites sur une carrure de Teuton d'Amérique.

— Quel est le dommage? dit Robert au vieux mineur.

Henri eut un beau geste d'indifférence.

— Peuh ! quarante-trois dollars suffiront.

La langue du futur prospecteur se dessécha subitement dans sa bouche. Il lui fallut une minute avant de bredouiller :

— Voulez-vous être assez bon pour me faire la note?

— La note? ah bien ! vous venez des vieux pays, ça se voit... Mais c'est facile : ce sera un dollar de plus, pour le trouble... Attendez, je vais l'écrire.

Un moment plus tard, le jeune homme parcourait avec désespoir l'addition suivante :

Une boîte d'huîtres	10	dollars
Un demi-canard	4	—
Un steak d'orignal	3	—
Une bouteille de vin français	25	—
Café	1	—
La carte	1	—
	44	dollars

Lorsqu'il l'eut bien lue, vérifiée et relue, il tira sa bourse en peau de daim. C'était justement celle qu'il avait achetée pour recevoir ses trouvailles. Sans un mot, il la vida devant Oppenheim.

— Ça ne fait pas le compte! remarqua ce dernier qui commençait à s'impatienter. Il manque quatre dollars.

Robert prit un cure-dents, pour dissimuler sa honte :

— Je le sais... Je n'ai pas un sol de plus. Je le regrette ; mais j'ai un tas de provisions là-bas, et je suis prêt à...

— Jamais de la vie!... Pourquoi ne les avez-vous pas mangées au lieu de venir ici voler un honnête homme?

— Est-ce que je pouvais me douter de vos prix?

Et puis, comme lui aussi commençait à perdre son sang-froid, il ajouta :

— De nous deux, bien sûr, le vrai voleur n'est pas moi.

Oppenheim le frappa brutalement sur la bouche. Robert se jeta sur lui. Les deux hommes roulèrent à terre. Presque aussitôt ils furent séparés par les mineurs qui, jusque-là, avaient écouté l'altercation sans intervenir. Et un très vieux Canadien, surnommé « le banquier », qu'on venait de héler dans la rue, prit la parole :

— Si vous voulez vous battre, Henry, et vous, jeune inconnu, il faut le faire en hommes, et non en chiens... On va ranger les tables, vous prendrez chacun un témoin, et je serai l'arbitre. Déshabillez-vous, selon les règles, jusqu'à la ceinture. Nous ne voulons pas de sable ou de pouce dans les yeux, tenez-vous-le pour dit!

Trente ans de courses en zig-zags à travers l'Alaska, et, au terme de cette longue quête, le plus riche des *claims* du pays donnaient au « banquier » une autorité incontestée. Les quelques « Bien dit! » « Il a raison! » qui suivirent son apostrophe, en prouvaient plus qu'une explosion de vivats sous un ciel du midi. Le restaurateur le comprit : l'assistance tenait à s'offrir un spectacle de haute lutte. Il examina son adversaire, nota son cou un peu grêle, son nez aquilin, ses bras à poignets de femme. Les siens, à lui, étaient de vrais tomahawks qui mesuraient quinze centimètres de tour ; seulement, il prenait du ventre près de ses fourneaux, et l'autre, au contraire, avait un excellent thorax.

— Je suis prêt, dit-il. Judd, voulez-vous me servir de témoin ?

Robert d'Azay qui venait d'ôter sa chemise, entendit une voix traînante, à la façon des Esquimaux, répondre par derrière :

— *Yas*.

A son tour, il se tourna vers le cercle :

— Je ne connais personne ici... Qui veut être mon témoin ?

Pas de réponse. La vie d'Alaska stupéfie les langues, sinon l'imagination. Pour la seconde fois en Amérique, le jeune homme éprouva l'horrible sensation de ceux qui se noient. Puis il se ressaisit, serra la ceinture de son pantalon et aperçut tout à coup, battant sur sa poitrine, son scapulaire de France. Il en reçut une nouvelle impression de ridicule. Toute sa jeune vie, il s'était cru au-dessus du respect humain, et cependant, voilà qu'il y succombait sous une soixantaine d'yeux attentifs. Maladroitement, il voulut enlever le scapulaire, mais une voix s'éleva :

— Gardez-le, mon fils !... Vrai comme je m'appelle Patrick O'Hara... et votre second, si vous voulez... il vous portera bonheur. Moi aussi, j'en ai un, où ma femme a cousu un « *Agnès Christi* ».

— Ce n'est pas franc : il doit tout enlever jusqu'à la ceinture ! — cria Judd, très important.

Pat se mit à grasseyer comme seuls savent le faire les Irlandais.

— Vrai ? Par où doit-il commencer, mon ami le savant ? par en haut ou par en bas ?

Quand les larges poitrines du nord se dilatent par extraordinaire, c'est un véritable grondement de cataracte : l'explosion de rires fut telle que Judd, proférant d'étranges imprécations, prit le parti d'aller tout de suite chercher de l'eau et des serviettes. Il fit bien, d'ailleurs : car nulle écluse n'aurait pu arrêter la verve de notre ami Pat.

— Et vous ne savez pas ce que c'est !... Il n'y a que les catholiques romains comme moi et lui qui en ont le secret... Avec ça, nous avons toujours le temps, quoi qu'il survienne, de faire un acte de « contorsion ». N'est-il pas vrai, jeune

homme?... De plus, la boxe, ça n'a pas de mystère pour moi, et je vous le dis ici, mes *boys*, il n'y a rien qui défende le scapulaire dans les règles du marquis de Queensbury !

Avec quelle emphase il prononça le nom du très noble lord, maître du plus noble des arts masculins ! S'il eût jeté à la tête de ses auditeurs l'énorme in-folio du gentilhomme en question, leur impression n'en aurait pas été plus profonde. Si bien que « le banquier » approuva de la tête :

— Pat a raison.

Après ça, qu'est-ce qu'il restait à faire, je vous prie, sinon à prier le petit Mac Donald de mettre un genou en terre et de présenter l'autre au Français, dans l'intervalle des « rondes », en guise de fauteuil.

La lutte commença, au rythme des secondes que marquait la montre du banquier. De temps à autre, on entendait sa voix de revenant du pôle : « *Time !* allez-y !... » — « *Time !* séparez-vous ! » et puis la respiration entrecoupée des deux adversaires. Les spectateurs ne bougeaient pas plus que des morts.

Dès la première « ronde », il fut évident que, si Oppenheim manquait de souffle, Azay ne connaissait rien du tout à la boxe. Avec sa préoccupation latine de la galerie et de l'effet, il commença par manquer ses coups droits, et reçut en retour trois ou quatre formidables assommoirs sur la mâchoire. Alors, il se mit à se battre sans penser à rien autre. Et quand sonna la trêve :

— Où donc avez-vous appris à boxer? lui demanda Pat, inquiet malgré le scapulaire.

— Je n'ai jamais appris, souffla Robert.

— Sainte mère de Dieu ! Pourquoi vous battez-vous, alors?

— Le diable m'emporte si je le sais !... Je n'ai pas pu le payer...

On naît avec la haine des *landlords* et de tous les patrons en général, à Dublin. O'Hara ne faisait pas exception à la règle.

— Je comprends, fit-il. C'est lui qui a tort, et, pour le rouler, je vais vous donner un secret... Fermez la bouche, serrez les dents, ouvrez les yeux et tapez-lui sur le nez jusqu'à

ce qu'il soit en bouillie. Mais, d'abord, mettez ça dans votre poche; c'est un talisman qui m'a toujours réussi.

Entre deux gorgées d'eau dont il lui aspergeait le visage, à la façon des blanchisseurs chinois, il lui glissa un bout de corde volée, nouée cinq fois, — trois et deux. — Robert se releva et retourna à la bataille. Les nœuds de lutin ne lui servirent pas plus que les cris de son second surexcité.

— Sur le nez, pas trop haut!... Sur la bouche, afin de l'endormir!... Holà! ce n'est pas de jeu...

Malgré son agilité, le jeune homme, acculé dans un coin, ne put éviter un coup droit au creux de l'estomac : il fléchit les genoux; Oppenheim redoubla derrière l'oreille, et Robert tomba aux pieds de son ennemi triomphant. Jusqu'en ce pays perdu, les haines de l'Année sanglante reparaissaient irréductibles, et ce fut peut-être l'humiliation d'être vaincu par l'Allemand qui fut, à cette minute, la plus cruelle douleur du Français.

Il se réveilla sous la tente de Tildenn. Pat l'éventait d'une serviette, sans discontinuer le jet de sa bienfaisante rosée. Mais quel air maussade il avait! Même, Robert s'imagina l'entendre marmotter :

— Pourtant, il n'est pas trop mal bâti, ce garçon-là! Où a-t-il bien pu faire son éducation?... Quelque école gratuite, je parie, où l'on en a pour son argent!... *By Gosh!* L'avez-vous vu, Tildenn? Il n'a fait qu'épousseter cette andouille d'Oppenheim. On aurait juré qu'il se méfiait de ses propres poings... Non, vrai, voulez-vous me dire ce qu'on apprend aux enfants en France?

Et Robert d'Azay, qui battait déjà la campagne, — en Europe ou en Amérique, — Robert, crachant le sang, murmura d'une voix faible, avant de s'évanouir une seconde fois :

— Bachelier... bachelier ès lettres... ès....

— Qu'est-ce que c'est que ça? cria O'Hara. Que diable est-ce qu'il baragouine?

Nul ne lui répondit : qui donc aurait pu le renseigner en ce pays de sauvages?

VIII

N° 16, ELDORADO

Vingt-quatre ans auparavant, Juneau avait reçu de ses amis, à Saint-Paul-l'Ermite, une pipe excessivement compliquée. Elle se composait de deux récipients emboîtés l'un dans l'autre: l'intérieur, il le renouvelait tous les deux ans, quand le tabac l'avait calciné; l'extérieur, toujours le même, représentait un coureur des bois. De sa bouche sortait un ruban : « C'est moi qui suis Juneau! »

Perdue deux ou trois fois d'abord au cours de ses vagabondages le long des côtes d'Alaska, elle avait toujours fini par revenir au trappeur, grâce à son inscription, si bien que désormais, à l'exemple des Indiens, il n'était pas loin de lui attribuer une vertu magique, et il la gardait comme la prunelle de ses yeux. C'était elle, au lendemain du duel entre Oppenheim et Robert, qu'il fumait dans la cabane de Boucher, au n° 16 de l'Eldorado. Les petites couronnes bleuâtres qu'il en tirait, à temps égaux, s'en allaient se fondre sous le toit de l'isba, avec celles de son ami, assis à côté de lui, et tous les deux, en silence, rêvaient aux communes misères d'autrefois.

De plus en plus inséparables, les deux vieux passaient ainsi leurs journées, maintenant que la fortune leur avait souri. Juneau, qui fut toujours prodigue, et dont le *claim* n° 23, sur le Bonanza, était bien moins riche que celui de son camarade, faisait travailler sa mine par trois hommes à quart de bénéfice. Boucher, dont le placer était une caverne d'or, prétendait-on, — personne n'était descendu dans son puits unique, si ce n'est celui qui l'avait aidé à le creuser, un Suédois, mort depuis, — Boucher ne quittait presque jamais son repaire, et n'employait plus aucun mineur.

— A quoi bon sortir mon or? N'est-il pas là dedans plus en sûreté que dans une banque?... Quand j'en ai besoin, je n'ai qu'à descendre dans le trou et à remonter avec un seau.

Cela paraissait incroyable; pourtant, il avait bien fallu se rendre à l'évidence des pépites qu'il en tirait à volonté, plus nombreuses que les cailloux qui les clairsemaient! Les autres *claims* de ce Whipple Creek étaient si riches, du reste, que les mineurs avaient changé son nom en celui d'Eldorado, devenu célèbre depuis.

Quand une tête plaisait à Boucher, sa générosité était prodigieuse ; les avances qu'il faisait, le mystère du puits inconnu aidant, lui avaient donc valu ce glorieux surnom : « le banquier ». Les histoires les plus fantastiques couraient sur son compte, aux veillées des Indiens Chilkoot ou Tagish, de Circle City à Skaguay et Dyea.

Ce fut chez cet original que Tildenn amena Robert d'Azay, quand ils eurent constaté que la barque du jeune homme et ses provisions avaient disparu pendant ses exploits de la veille, Sa nouvelle existence, décidément, commençait sous de fâcheux auspices. A peine entré, il reconnut l'arbitre de sa lutte homérique ; il ne put retenir un geste de surprise. Mais Boucher le fit asseoir sur une défense de mammouth, naguère tirée de son puits, et déclara :

— On m'a raconté votre histoire. Ça m'a rappelé le temps où je n'avais pas même d'aussi bons habits que vous sur le corps. Il vous faut absolument de quoi acheter des provisions pour deux ans, pendant lesquels vous « courerez » votre chance... Voulez-vous que je vous les donne?

Le ton du Canadien était brusque, entièrement d'accord avec ses façons de vieux solitaire. Azay, pris au dépourvu, fut sur le point de s'écrier : « Pour qui me prenez-vous? » Mais, avant même qu'il eût ouvert la bouche, la raison fit taire son amour-propre, d'un cri pareil : « Et pour qui te prends-tu toi-même? Qu'est-ce qui te reste en poche? »

— Vous êtes bien obligeant : j'accepte avec plaisir, répondit le jeune homme. Il est convenu, n'est-ce pas, que ce ne sera qu'un prêt, et que je vous donnerai un intérêt?...

Boucher se fâcha :

— Je ne prête pas de l'argent à intérêt aux pauvres comme vous, moi!... Et si ça vous fâche, ce que je dis là, tant pis! Je suis comme ça, moi : j'ai mangé plus de misère que vous, et je sais ce que c'est!

Il se leva, prit une écuelle sous son lit, souleva une trappe au milieu du plancher, et commença de descendre les bâtons de l'échelle qui venait affleurer les bords du trou ; bientôt il disparut dans l'ombre, tandis que Robert, stupéfait, se penchait sur la bouche de cette glacière.

Les parois, en effet, étaient de glace vive, avec, çà et là, en saillies, des ossements de monstres préhistoriques, d'où tombaient une à une les gouttes d'eau dégelée : — on eût dit qu'ils pleuraient le rapt des trésors confiés à leur garde, ces squelettes qui, depuis des milliers de siècles, depuis le jour où de formidables convulsions du globe les avaient jetés là, avaient attendu la découverte du Klondike.

Il y eut une faible lueur rougeâtre en bas, qui s'évanouit presque aussitôt : Boucher venait d'allumer sa chandelle, et bientôt on entendit le bruit de son pic, qu'il devait manier au fond de quelque tunnel latéral. Juneau sortit d'entre ses lèvres la pipe manitou :

— Asseyez-vous, dit-il. La veine est dure et Boucher est vieux. Ça lui prendra au moins vingt-cinq minutes.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit brusquement, et qu'est-ce qui se présenta ? Maître Oppenheim, en chair et en os, plus solide que jamais. Il ne vit personne, d'abord, sauf Juneau, auquel il s'adressa en anglais.

— Le banquier est-il ici ?

— Oui, il est en bas. Que lui voulez-vous ?

— C'est pour un emprunt que je viens... J'ai besoin d'argent pour une petite spéculation, et je me suis dit : « Pourquoi ne pas favoriser un travailleur comme moi, plutôt que les banques régulières de Dawson ? »

La pipe manitou tressauta, et tomba sur les genoux de son maître ou de son protégé — on n'a jamais su lequel. — Cependant, Juneau ne dit pas un mot, et Oppenheim continua avec bienveillance :

— Il va sans dire que je lui donnerai toutes les garanties possibles... Peut-être ne me reconnaissez-vous pas. Je suis « Monsieur Oppenheim ».

Depuis le jour où il avait acquis de la couronne, c'est-à-dire, du gouvernement, son *claim* de Bonanza, Oppenheim, comme disent les Canadiens, était devenu un seigneur. Non pas que

son placer contînt des richesses extraordinaires : il ne valait même pas celui de Juneau. Mais il y avait trouvé de quoi bâtir le premier restaurant de Dawson, où l'on se chauffait gratis en hiver. Un bar y attenait, avec une salle de jeux, et les consommations ne coûtaient rien aux joueurs sérieux, — ceux qui s'assoient à la table verte avec un sac ou deux de pépites devant eux, et une cuiller, pour y puiser leurs enjeux. De plus, Henry était devenu l'un des membres les plus influents du *Push*, ce poulpe qui enlaçait Dawson de ses ventouses toujours exsangues, et l'étreignait, et le suçait au taux mensuel de... on ne saura jamais quel nombre de millions... pour le plus grand honneur d'une administration anglo-saxonne. Les principaux fonctionnaires qui en faisaient partie... Mais je ne raconterai pas leurs exploits aujourd'hui : c'est encore de l'histoire moderne. Disons seulement qu'Oppenheim en était l'un des maîtres, et que sa suffisance, en de telles heures de prospérité, commençait à être digne de sa musculeuse rondeur.

Juneau, qui avait repris son brûle-gueule, poussa du pied dans le trou un morceau de quartz tout pailleté d'or. En bas, le pic s'arrêta et Boucher cria :

— Ohé ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Alors, Juneau avec son bel accent percheron d'Amérique :

— Y a-t-eune homme qu'a veut emprunter de l'argent.

— Combien ?

Oppenheim se pencha à son tour :

— Cent onze mille dollars pour trois mois, au taux de...

Boucher l'interrompit :

— Juneau ! est-ce un Anglâ ?

— Ouè !

— Alors, dis-lui d'attendre. Je les prêterai si ça me plaît. Je vais toujours remplir un seau au lieu d'une écuelle.

Henry s'assit sur le lit du propriétaire et regarda autour de lui. Quand il reconnut Robert, jusque-là resté muet, il se leva, et, rempli d'une bonne humeur de vainqueur, lui tendit la main.

— Tiens, c'est vous ! Sans rancune, n'est-ce pas ?

Robert mit les siennes derrière son dos.

— Gardez votre main pour d'autres : les miennes sont propres.

Bien des fois, par la suite, Tom a raillé cette réponse, qu'il a toujours attribuée à un dépit ou à une envie essentiellement gauloise. S'il se fût aussi rigoureusement examiné, il eût découvert peut-être en son âme une admiration essentiellement yankee pour le *Push* et pour les banknotes d'Oppenheim.

Quoi qu'il en soit, l'ascension de Boucher détourna toutes les pensées par un véritable coup de théâtre. Le vieux mineur, en effet, portait sur son épaule un seau de gravier, ou plutôt d'or, comme on le vit, lorsque, surpris de trouver l'Allemand, il laissa tomber sa charge par terre : une partie s'en alla rejoindre en bas le quartz de Juneau ; l'autre fit un éparpillement sur le plancher.

Boucher ouvrit la bouche, sembla avaler quelque chose qui ne voulait pas passer, et dit avec un réel effort :

— C'est vous, Henry Oppenheim, chez moi !

— Oui, eh bien ?

Il y avait trois cent douze ans que les aïeux du vieux avaient quitté la Normandie sur les vaisseaux du roi pour s'en aller au « païs du Canada, » mais leur sang coulait encore aussi malicieux dans ses veines. Avant de répondre, il fit deux pas vers son chevet, souleva le traversin, en retira une carabine Winchester, et se retourna alors vers « Monsieur Oppenheim ». Juneau, Tildenn, Azay se levèrent : il leur fit signe de se rasseoir et parla presque à voix basse.

— C'est bien vous que j'ai déjà vu hier. Vous ne changez pas... Moi, je ne suis plus le même que le jour, il y a trois ans de cela, où vous avez abandonné un vieux pour le laisser crever ici...

— Quoi ! c'est vous qui...

— C'est moi. Et voilà la pierre sur laquelle ma tête a saigné pendant que vous couriez voler ma part de découverte... Voyez-vous l'or que le sang a lavé ?... C'était ici, au-dessus du trou que j'ai creusé plus tard, et où il y a, Dieu merci, plus de millions que n'en volera jamais le *Push*... Vous avez bien vu ? Vous souvenez-vous à présent ? Juneau, ouvre la porte !

— Si le *claim* est aussi riche que ça, vous devriez me remercier !

— Sortez ! filez ! Ne revenez plus jamais ici, Oppenheim, ou, de par sainte Anne, je vous tire dessus comme sur un loup !

— C'est bon ! — grommela le mastroquet, en battant en retraite ; — allez, ne vous égosillez pas ainsi... Que le diable vous emporte bientôt, Boucher : vous êtes assez vieux et assez rancunier pour ça !... Quant à votre ami qui me doit de l'argent...

Robert se baissa, ramassa une pépite, la jeta de son côté :

— Tenez, payez-vous. Ça fera un compte de réglé. L'autre le sera un peu plus tard. Vous ne perdrez rien pour attendre !

— Quand vous voudrez. Ah ! quelle jolie collection de fous vous êtes là dedans, parole d'honneur !

Or, voilà qu'un peu plus loin, sur cette même trace de l'Eldorado, où, nuit et jour, passaient des centaines et des centaines de mineurs, Henry Oppenheim rencontra un autre aliéné, un vrai, celui-là, et qui s'en allait rejoindre les premiers au numéro 16.

C'était Richard Whipple. Ses cheveux avaient blanchi depuis le jour où, après deux bouteilles de wisky, il avait, sur le comptoir même du mastroquet, vendu au *Push*, quatre mille francs comptant, le *claim* d'où ils avaient tiré ensuite, eux, trois millions ; et ce n'était pas fini. — Après sa vente, Whipple avait pris un autre *claim* sur un petit affluent de l'Eldorado, l'*Irish Gulch*, derrière chez Boucher ; il n'avait rien trouvé au premier puits, mais, après le second, ses amis l'avaient vu descendre la montagne en criant :

— L'or, je l'ai frappé ! plus riche que celui de Boucher !... Oh !... oh !... oh !...

Aussitôt on se rua en masse sur l'*Irish gulch*, on s'écrasa pour y arriver, planter les premiers piquets, et deux mineurs s'entre-tuèrent à coups de hache. Quand l'ordre se fut rétabli tant bien que mal, tout le monde courut voir la découverte de Whipple. Assis par terre, le mineur serrait sur sa poitrine d'énormes cailloux roulés et les embrassait en criant :

— C'est de l'or !... Je ne le vends pas, celui-là... Oh !... oh !... oh !

Pour ne pas entendre de nouveau son vilain cri de fou, moitié homme, moitié bête, Oppenheim pressa le pas. Whipple lui demanda à manger ; il lui tendit un de ces biscuits de matelot qu'on avait alors au Yukon en guise de pain, et l'autre s'en alla chez Boucher, où il entra, répétant son éternelle plainte :

— Oh!... oh!... oh!... voyez mon or! qu'il est bon à manger!

Il n'y avait plus que Juneau avec son ami dans la cabane, et les pensées qu'ils ruminaient n'étaient pas des plus pacifiques. Tous les deux détestaient Oppenheim et le *Push*. En voyant leur première victime, Boucher eut une inspiration ; il saisit le survenant à bras le corps, et, le regardant dans les yeux :

— Whipple... veux-tu que je vende pour toi ton *claim*?

— Non... il est plein d'or. Je le garde comme vous, Boucher. On m'a pris l'autre. Oh!...

— Oui, nous savons, Juneau et moi. Mais nous ne sommes pas du *Push*, nous autres... Si on te le vend, tu auras de l'argent plein, tout plein tes poches, pour t'en aller au sud.

— Vrai?... Mais je suis riche, moi, et je mange de l'or. Regardez!

— Tiens, voilà de la viande, c'est meilleur : signe ce papier, et je te la donne. C'est meilleur à manger, va.

— Non! je...

— Alors, rends-la-moi et va-t'en...

Whipple leva sur lui ses yeux de vieux fou derrière lesquels il y avait des larmes qui ne pouvaient pas couler : sous les longs cheveux sales, cette angoisse était horrible à voir. Boucher lui prit la main, le fit signer comme un enfant. Alors il lui rendit la viande : l'homme se mit à rire, il en emplit ses poches, il s'en fourra de gros morceaux dans la bouche et reprit sa route vers sa tanière de l'*Irish Gulch*. Parfois, entre deux coups de dents, il essayait de dire encore :

— Que c'est bon, de l'or, oh! que c'est bon!

Juneau, cependant, s'était tourné vers Boucher :

— Qu'est-ce que tu veux faire de cette procuration?

— Tu verras plus tard, mon vieux... Le jour où j'ai roulé en bas du Gold Hill, Richard Whipple est le seul qui ait eu pitié de moi. J'ai une dette envers lui comme envers les autres. Tu m'aideras à la régler... Laisse-moi réfléchir, en attendant, et passe-moi un peu de ton fameux tabac de Saint-Jacques-l'Achigan.

***

Robert d'Azay était retourné à Dawson avec Tildenn afin d'y acheter de nouvelles provisions. Il était convenu qu'il allait s'associer avec l'ancien agent de change et l'ex-*policeman*, aux mêmes conditions que Mac Donald : — fournir à la communauté la même somme de travail et de vivres, et participer à un cinquième des revenus de leur *claim* du Boulder, le jour où ils y trouveraient l'or.

En effet, bien que cet affluent du Bonanza se trouvât dans une région où il n'était plus possible d'user du droit de premier occupant, personne encore n'y avait déterré, il serait plus exact de dire *dégelé* la moindre pépite. Néanmoins, on fondait de grandes espérances sur le Boulder, et, le soir, après les journées de déception, Tom et O'Hara s'en allaient, bras dessus bras dessous, retrouver chez leurs voisins un peu de ces illusions qui sont plus nécessaires au mineur que le sommeil.

Quant à Mac Donald, son histoire, quoique moins douloureuse, était celle de Whipple : pas plus que ce dernier, il n'avait eu foi dans le Bonanza, au lendemain de sa découverte. N'était-ce pas la centième fois qu'on se laissait aller à des « emballements » de ce genre? Aussi, quand il avait trouvé trois mille cinq cents francs de son *claim*, voisin de celui de Juneau, un mois après son arrivée du Forty Mile, il s'était empressé d'accepter cette offre.

Il fit deux parts de l'argent : la première fut bue aux heures tristes, qui revenaient pour lui plus souvent que pour les autres; la seconde, paraît-il, fut envoyée en Écosse, — à qui? personne ne le savait; on n'avait, au reste, aucun intérêt à l'apprendre... Tom Tildenn, qui avait reconnu un égal sous ses loques de prospecteur, lui avait un jour proposé une

association qui se transforma vite en solide amitié, faite de protection chez le *gentleman* de New-York et de reconnaissance chez celui de Perth. Souvent, au fond de leur puits, où ils abattaient le gravier que Pat remontait ensuite au moyen d'un câble sur un tourniquet, Mac Donald s'était désespéré : il ne fallait pas descendre aussi profond pour trouver l'or, sur son ancien *claim* du Bonanza ! Il paraît qu'on en avait déjà tiré trente fois le prix d'achat... Tildenn lui disait, dans ces moments-là, de rayer de sa mémoire le passé : « Il y a des vies entières perdues à pleurer ainsi sur ce qui ne reviendra plus. » Il lui faisait remarquer qu'au surplus son ancien 24 était loin de valoir le 23, à Juneau, par suite de ces inexplicables sautes de traînées aurifères : pour une transaction du Klondike, son acquéreur ne pouvait se vanter d'avoir fait un marché exceptionnel.

C'était surtout ce dernier raisonnement qui semblait redonner du courage au petit Écossais. Alors Tildenn s'indignait :

— Oubliez donc tout ça ! tant mieux pour les autres, s'ils peuvent y trouver des trésors !... Pour nous, les nôtres sont là-dessous, entendez-vous ! Seulement, le lit de roches, le *bed rock*, au lieu d'être à seize, est peut-être à cent pieds !... Allons, préparons le feu qui dégèlera cette nuit une autre tranche de terrain. *Go ahead !*

Ils étaient donc à Dawson, ce jour-là, tous les quatre, pour un de ces achats qui, deux fois l'an, exigent la plus grande sagacité des mineurs. Depuis la découverte des trésors d'Alaska, la variété des boîtes de conserves et des falsifications s'est muliplée à l'infini : bœuf de Chicago, homards de Terre-Neuve, truites des lacs, « liebigs » qui n'en ont que l'étiquette, pâtés de Toulouse, légumes de France ou de Californie, « fameuses » du nord, ananas du sud, etc., etc., — tout ce qui donne de la chaleur comme le lard, de l'énergie comme le sucre ou la saccharine, de l'endurance comme les haricots, de la cervelle comme les pommes, tout ce qui se mange en un mot, — sans oublier le chocolat au citron contre le scorbut, — tout cela livre au prospecteur des assauts plus terribles que ceux jadis repoussés par le grand saint Antoine. Les qualités, naturellement, varient du bon à l'exécrable, mais, pour les deviner, il faut une expérience chèrement acquise aux dé-

pens de l'estomac, ou une astuce que les réclames enluminées de la boîte ne sauraient circonvenir.

La bande du « n° 7, Boulder », était occupée à faire son choix dans les entrepôts de l'*Alaska Commercial*, parmi beaucoup d'autres mineurs de toutes les parties du monde, quand l'un d'eux fit jouer le graphophone du magasin. C'était le premier importé sur les rives du Yukon, et il attirait chaque jour une affluence considérable, puisque, pour un dollar, glissé sur le côté, il vous jouait n'importe quel air. Il y eut le déclic d'un ressort, puis une voix criarde annonça : « *Blue bells of Scotland*[1]... joué par... pour le *Columbia Phonograph Co. of New York and Paris* ».

Un grand silence, tout à coup, se fit dans cette foule, où il y avait beaucoup de highlanders. Mac Donald déposa les boîtes qu'il examinait et se retourna vers l'instrument magique. Qu'est-ce qui chantait, là dedans, une âme ou un corps ? — et pleurait ainsi tous ceux qui étaient partis ou bien criait aux absents : « Revenez ! revenez au pays !... » Les hautes terres apparurent à ses yeux, faites d'amour et de tristesse, et de la cendre des aïeux, tout imprégnées encore de leur vie saine et robuste ; et puis, ce fut l'ancienne résidence des rois d'Écosse, Perth la jolie, que chanta Ossian, Perth aux eaux délicieuses, le mont Dunsinane, avec le château de Macbeth, le lac Katrine, les ruines des vieux temples catholiques, — tandis que pleuraient, chantaient, sonnaient encore une fois, jusque sous le pôle arctique, jusque dans les neiges qui étreignaient l'enfant perdu, les cloches, les cloches bleues d'Écosse !

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

(A suivre.)

1. *Cloches bleues d'Écosse.*

"L'AIGLON"

Les poètes ont tous les droits. Les libertés qu'ils prennent avec l'histoire sont utiles et fécondes. Où la précision documentaire s'arrête et s'interrompt, ils rêvent la suite, complètent les caractères, y fournissent des mobiles et traduisent noblement les pensées confuses par qui se résument les êtres. Moins ceux-ci sont nets, formels et connus, plus ils sont enveloppés de brouillard, mieux ils conviennent à la poésie théâtrale qui ne saurait se mettre en concurrence avec les notions acquises — fussent-elles légendaires.

C'est le défaut de *l'Aiglon*. Bien que M. Rostand ait fait une large part à l'imagination, il n'a pas cru pouvoir se dispenser de suivre certaines anecdotes traditionnelles qui lui ont fourni le fond même de son drame. Il s'est trouvé contraint de ne point dérouter le spectateur qui avait pris, du duc de Reichstadt, une opinion dans les livres — les deux uniques sources et combien suspectes! — que M. de Montbel et M. de Prokesch nous ont laissés. S'il a ajouté des détails, s'il a dressé des personnages types par qui il a résumé l'esprit de la vieille armée et l'esprit de la jeunesse française;

s'il a placé près de l'Hamlet moderne une Ophélie douloureuse et tendre, les actes du protagoniste sont demeurés tels que nous les avons reçus des deux écrivains auxquels on prête une autorité de témoins ou de quasi-témoins. Seulement, il les a revêtus, comme c'était son droit, d'une poésie souvent touchante et toujours habile; il a trouvé des épisodes d'une ingéniosité rare et parfois d'une grandeur épique; il a évoqué dans les plaines de victoire la Grande Revue que Sedlitz et Raffet mènent aux Champs-Élysées devant le César décédé; il a heurté, en de dramatiques rencontres, l'ancienne Europe que représente Metternich, l'armée impériale et la démocratie incarnées dans le grenadier Flambeau, et, avec une incomparable maîtrise, il a rendu visible et passionnante la lutte établie chez l'enfant entre les deux atavismes sous lesquels il se débat, contre lesquels il s'insurge, et auxquels il finit par succomber. L'effort de littérature, secondé par une interprète, la plus grande artiste dramatique de ce temps, est hors de comparaison avec l'habituel train-train du théâtre. Il reporte, par les procédés scéniques, au temps glorieux du romantisme, avec une liberté d'allure et de mots, une désarticulation du vers, une habileté d'assonances où se retrouvent les Parnassiens. C'est du théâtre d'Hugo, versifié par Banville.

Justice rendue à *l'Aiglon*, il convient peut-être de rechercher, en dehors de tout esprit de parti et avec une indépendance entière, quelle est la valeur des légendes que M. G. Rostand a mises à la scène, après qu'elles avaient d'ailleurs été acceptées pour sérieuses et probantes par tous les biographes de Napoléon II.

***

Ce fut en 1832, l'année même de la mort du duc de Reichstadt, que parut, en allemand, à Fribourg-en-Brisgau, une brochure, aussitôt traduite en français et en italien, intitulée : *Lettre sur la mort du duc de Reichstadt, par un de ses amis*. Elle émanait du comte de Prokesch-Osten, qui sembla avoir été admis dans l'intimité du prince. Cette même année, M. de Montbel, ancien ministre de Charles X, employait ses loisirs d'exil à composer aussi une brochure sur le *Duc de*

Reichstadt : il n'avait point connu le prince, mais il avait recueilli à Vienne, sur son enfance et son éducation, des détails intéressants. De ces détails, la plus grande part lui avait été fournie par le comte de Prokesch lui-même. En 1833 et 1835, M. de Montbel publia des éditions augmentées de sa brochure primitive, et, en 1878, le fils du comte de Prokesch donna de même, sous le titre : *Mes relations avec le duc de Reichstadt*, une version amplifiée et posthume de la brochure que son père avait imprimée quarante-six ans auparavant. Nulle conclusion à tirer de l'accord entre Montbel et Prokesch : Montbel ne fait que redire Prokesch. Donc, un seul témoin, Prokesch, et qui, sur les allégations les plus graves, n'apporte aucune preuve ; qui, sans doute, a occupé en son pays des places considérables, mais qui paraît avoir pris une idée assez confuse de la France et du personnel gouvernemental français.

Un exemple : M. de Prokesch, et, chose plus étrange, M. de Montbel, affirment à l'unisson, en invoquant le témoignage de Metternich, que, vers le mois d'août 1830, Fouché, duc d'Otrante, a fait parvenir, ou a remis en personne au chancelier autrichien, un document par lequel « le général Belliard, le maréchal Maison, le commandant de Strasbourg, tous les généraux enfin sous les ordres desquels étaient les troupes échelonnées sur la ligne jusqu'à Paris, s'engageaient à conduire le duc de Reichstadt en triomphe à Paris ». On a bien lu : *Fouché ; août 1830* [1]. Or Fouché était mort à Trieste *le 25 décembre 1820*.

Autre exemple, et celui-ci de nature à mettre en défiance sur l'anecdote qui fournit à la pièce nouvelle son action même : Montbel[2] rapporte sur la foi de Prokesch, qui lui-même s'en refit plus tard l'éditeur[3], une lettre adressée au duc de Reichstadt, de Vienne, le 17 novembre 1830, par la comtesse Camerata. D'après Montbel la lettre est signée *Napoleone Camerata* ; d'après Prokesch, *Napoleone C. Camerata*. Or toutes les lettres qu'on a vues de la comtesse, antérieures à sa séparation d'avec son mari, accomplie en sep-

1. Montbel, 3e éd., p. 179 ; Prokesch, éd. 1878, p. 154 et suiv.

2. Montbel, 3e éd., p. 189.

3. Prokesch, éd. 1878, p. 53.

tembre 1832, sont signées *Napoleone Baciocchi-Camerata*. Est-il présumable qu'écrivant au duc de Reichstadt, elle eût, pour cette fois, modifié sa signature? N'était-ce pas la seule façon qu'elle eût de se recommander que d'invoquer le nom de sa mère et qu'eût rappelé au jeune prince le nom seul de Camerata?

Cette lettre, condamnation passée sur la signature qui déjà donne des doutes, a-t-elle, à défaut d'authenticité, une apparence de vraisemblance? Si la comtesse Camerata a pu, sans difficulté, quitter Ancône ou Florence et venir à Vienne, ce n'a été qu'avec un passeport du gouvernement grand-ducal ou du gouvernement pontifical; ce passeport n'a pas manqué d'être visé à l'entrée à Vienne. La police autrichienne, la plus soupçonneuse et la mieux servie de toutes les polices d'Europe, qui se défendait — tous les voyageurs l'attestent — avec une ombrageuse sévérité, qui entretenait une surveillance constante près de chacun des Napoléonides, aurait donc, tout uniment, ouvert les portes à la comtesse Camerata, qui s'appelait Napoleone et qui était Baciocchi et Bonaparte! Qu'on prenne tous les témoignages des Français, des Anglais, des Allemands, des Italiens qui ont passé à Vienne à cette époque : partout, on se plaint de la surveillance inquisitoriale; partout on dit les précautions minutieuses, les livres confisqués, les valises retournées, l'impossibilité de dépister les espions; et c'eût été en faveur de la comtesse Camerata que la police se fût ainsi relâchée de son habituelle vigilance, à l'heure même où elle en redoublait contre quiconque arrivait d'Italie, car elle y craignait un mouvement révolutionnaire, et elle le craignait à bon droit, puisque ce mouvement éclata en février suivant. D'autres membres de la Famille, des enfants Murat, établis à Trieste et à Frohsdorf depuis quinze ans, protégés spécialement par Metternich, avaient besoin, pour bouger, des plus humbles sollicitations, des plus illustres témoignages, des plus formelles attestations : à Achille Murat, il a fallu trois mois d'intrigues pour obtenir un passeport à destination de Hambourg.

Et la comtesse Camerata n'a eu qu'à paraître; non seulement elle vit à Vienne sans être inquiétée, mais elle approche le duc de Reichstadt, elle corrompt les gens de son profes-

seur, elle lui fait remettre une lettre, elle lui propose de l'enlever; est-ce croyable? Quand, devenue princesse Baciocchi sous le second Empire, la comtesse vivait soit en Seine-et-Marne, soit en Morbihan, ni à ses amis les plus intimes, ni à son chevalier d'honneur le marquis de Piré, elle n'a conté de telles aventures. Autour d'elle, on respectait la légende, mais aux questionneurs on s'arrangeait pour ne la confirmer ni l'infirmer. Au fait, la légende était jolie et c'est dommage qu'elle ne fût pas vraie.

Voilà donc deux exemples : les deux faits principaux attestés par M. le comte de Prokesch-Osten se trouvent contredits : ses autres déclarations n'en deviennent-elles pas suspectes et la critique ne doit-elle pas les rejeter?

Mais que reste-t-il alors, si l'on écarte Prokesch et Montbel, pour prendre une idée du caractère du duc de Reichstadt? Uniquement ce que raconte Marmont, le seul Français que le cabinet autrichien ait admis à l'entretenir. Mais Marmont, si souvent surpris, dans ses Mémoires, en flagrant délit de tromperie volontaire, devient-il plus croyable lorsqu'il parle du fils de celui qu'il a trahi? Certes, l'on comprend ses mobiles : il a appelé à Napoléon II de Napoléon Ier, au fils du père. Mais cette revision de l'arrêt, l'a-t-il vraiment obtenue et comment a-t-il pu l'obtenir? D'une bonne foi surprise, d'une ignorance entière, ou d'une inconscience absolue? La seule hypothèse admissible, c'est que, volontairement, l'on avait, jusqu'en 1831, entièrement supprimé pour le duc de Reichstadt l'histoire de son père. En 1831, il n'y avait plus d'inconvénients à la lui laisser connaître. Depuis le 15 juillet 1830, l'on savait — la consultation du docteur Malfatti rapportée par Montbel le prouve — que le jeune prince ne vivrait pas et qu'il était condamné à bref délai. On le laissa donc voir Marmont qui, accommodant les faits à sa guise, obtint du prince ces paroles qu'il a fait graver au bas de son portrait à lui, duc de Raguse : « Il y a des hommes qui sont à la fois des hommes d'honneur et des hommes de conscience; vous, maréchal, vous fûtes, toujours et tout à la fois, un homme d'honneur et un homme de conscience. »

Bien mieux, le duc de Reichstadt lui donne son propre portrait aquarellé par Daffinger et, au bas, de sa main, il

écrit ces vers de la *Phèdre* de Racine, ceux à peu près qu'Hippolyte adresse à Théramène :

> Arrivé près de moi — par un zèle sincère
> Tu me contais alors l'histoire de mon père.
> Tu sais combien mon âme attentive à ta voix
> S'échauffait au récit de tes nobles exploits.

Et ces vers autographiés, le maréchal les fait reproduire au bas du portrait du duc de Reichstadt, qu'il a joint en fac-similé à ses Mémoires.

Marmont mérite donc créance. Il a été reçu par le prince : il a obtenu de lui ce certificat ; il est resté avec lui jusqu'à sa mort, dans des termes d'affection. Cela suffit : le reste importe peu. Il faut conclure que, jusqu'à Marmont, nul bruit de ce qui s'était passé en France de 1796 à 1815 n'était venu jusqu'au fils de Napoléon, puisqu'il n'avait nulle idée des événements majeurs qui avaient amené la chute de son père. Instruit, non à l'autrichienne, mais, si peu que ce fût, à la française, ayant reçu des notions qui n'eussent point été volontairement faussées, eût-il admis pour son professeur d'histoire paternelle le capitulard d'Essonnes? L'eût-il écouté? Lui eût-il donné son portrait? Lui eût-il délivré un certificat d'honneur et de conscience? Alors, si Hudson Lowe était venu à Vienne, Napoléon II l'aurait donc reçu pour causer avec lui de Sainte-Hélène !

***

Napoléon avait prévu tout cela : « Quelle éducation lui donnera-t-on? disait-il à Las Cases. De quels principes nourrira-t-on son enfance? Et s'il allait avoir la tête faible ! S'il allait tenir des *Légitimes* ! Si on allait lui inspirer l'horreur de son père? Et pourtant, quel pourrait être le contre-poison à tout cela ! Il ne saurait y avoir désormais d'intermédiaire sûr, de tradition fidèle entre lui et moi. Tout au plus, un jour, mes Mémoires et peut-être aussi votre Journal. Mais encore, pour surmonter les instructions de l'enfance, pour vaincre les vices de l'entourage, faut-il déjà une certaine capacité,

une certaine force de tête, un jugement tranchant, décisif, et tout cela est-il donc si commun? »

Elle avait bien été telle qu'il la craignait, cette éducation : pire encore. Impossible d'entasser plus de connaissances diverses et oiseuses, de bourrer davantage un esprit de noms et de dates, de le vider plus d'idées générales et humaines. Que n'avait-on enseigné à cet enfant? La religion dogmatique et morale à raison de deux leçons par semaine, la grammaire et le style allemands, la géographie dans toute son étendue, les mathématiques, la langue française et l'italienne, la philologie latine, l'histoire universelle et l'histoire des États d'Autriche, la philosophie théorique et pratique, le droit de la nature, le droit public et le droit des gens, la loi pénale, civile et militaire, les sciences politiques, la statistique dans toute son étendue, l'architecture civile, les éléments du militaire, les détails du service. Quoi encore... ? L'histoire de Napoléon, racontée par le prince de Metternich lui-même!

Dans ces lettres si curieuses que le prince de Metternich adressait, à ces moments, de Vienne, à une grande dame ambassadrice à Londres ; dans celle surtout écrite au jour anniversaire de Leipsick, éclate contre Napoléon, non seulement la haine de l'Autrichien, de l'oligarque, du catholique, non seulement toutes les antipathies qu'expliquent le patriotisme, l'orgueil et la foi; mais, en un sentiment plus politique et peut-être plus hautain, l'espèce de dédain du vainqueur contre le vaincu. Car c'est bien Metternich seul qui a vaincu; c'est lui qui a pris le Corse au piège, et il n'en a coûté qu'une femme :

Tu felix Austria nube!

Des guerres, des batailles, rien cela! Mais jouer de la vanité humaine, paralyser la Révolution, l'enserrer de tels liens que les armes qu'on redoute lui échappent, que celui qui est son soldat et son héros n'ose plus même y faire appel; puis, ramasser les atouts que l'autre a laissé tomber, jouer avec ses cartes et les brûler ensuite, voilà le fin du fin, et c'est ce qu'a fait Metternich. Et c'est lui qui enseigne à Napoléon II l'histoire politique de Napoléon Ier.

Ainsi qu'on lui a appris les campagnes de son père dans

la *Vie militaire du feld-maréchal prince de Schwartzenberg*, on lui montre la politique de son père dans celle de Metternich : et tout cela, tête à tête. Les professeurs se succèdent, les maîtres s'alternent, les gouverneurs se relaient. L'œuvre est grande : l'empereur, la famille impériale, la cour, les chancelleries s'y appliquent ; avec un malheureux petit Français on fabrique un Autrichien et, lorsqu'on veut exciter son émulation et développer son génie guerrier, on lui propose pour exemple et pour modèle : le prince Eugène de Savoie !

***

En vérité, a-t-on tant à faire? Faut-il se donner tant de mal et, pour détruire en lui l'atavisme paternel, n'est-ce pas assez du maternel qu'on lui a infligé?

Son grand-père, François II d'Allemagne, François Ier en Autriche, bien moins vieux qu'on ne l'imagine, car, né en 1768, il n'est que de dix-huit mois l'aîné de Napoléon, possède un des cerveaux les plus étroits, une des intelligences les plus médiocres qu'on puisse rencontrer. Il est possédé d'une manie exclusive qui absorbe son temps : « il compose de sa main la meilleure cire à cacheter qui se fabrique en Europe. Quand on a présenté à sa ratification le traité de Lunéville qui lui coûtait si cher, il n'a rien blâmé que la mauvaise cire dont on s'était servi en France pour le sceller et il a étalé avec orgueil celle qu'il a composée lui-même. » Il excelle aux beaux cachets et y exerce son talent. Même, quittant Vienne en hâte, fuyant devant l'armée française, il a laissé de sa cire à Schœnbrunn ; Napoléon, lui aussi, a voulu s'amuser à en étaler sur des enveloppes qu'avait préparées Meneval : l'une pour l'empereur François, l'autre pour l'empereur Alexandre ; mais, en y insérant les lettres, il s'est trompé. Heureusement, a-t-on pu courir après les porteurs et les rattraper. La leçon a été bonne. « Chacun son métier », a-t-il dit, et il a renoncé à l'habituel passe-temps de son futur beau-père.

En dehors de la cire, l'empereur François n'a point de talents, et ses agréments sont nuls. En 1807, après Tilsit, en vue d'écarter Napoléon, l'impératrice Marie Féodorovna a

pensé que cet empereur, déjà deux fois veuf, ferait un mari à la grande-duchesse Catherine. Elle a envoyé le prince Kourakin à Vienne pour regarder et prendre des informations. Kourakin arrive et en un jour il est instruit. C'est une existence de cloître que l'empereur impose à ses femmes, une vie sans une distraction, sans une lecture, sans une sortie, en tête à tête. Ce serait la mort pour la grande-duchesse. C'est la mort pour bien d'autres; ç'a été la mort pour Elisabeth de Wurtemberg, qui a duré deux ans (1788-1790); la mort pour Marie-Thérèse de Sicile, épousée après six mois de veuvage, succombant après treize enfants dont cinq morts en bas âge et remplacée après un an, la mort pour Marie-Louise-Béatrix d'Est-Modène, à qui succède, après sept mois, Caroline-Auguste de Bavière; celle-là, fortement trempée par sa courte union avec le prince de Wurtemberg, survit. Cet empereur, sans maîtresses, est terrible pour ses épouses, il les tue à la peine.

Comme il a peu d'idées, il y tient. La Révolution est sa bête noire, et l'homme de la Révolution, son antechrist. Car il est pieux, même dévot. Au physique, vigoureusement construit. Ses frères et ses sœurs — il en a eu treize — ont tous surmonté l'enfance; un est mort par accident; d'autres, des filles, à trente-neuf ans, vingt-trois ans, trente ans; il en reste neuf, certains hors de commun, tel l'archiduc Charles, d'autres d'une valeur réelle: le grand-duc de Toscane, l'archiduc palatin, l'archiduc Jean, l'archiduc Regnier. Lui est de beaucoup le moins intelligent, mais, débilité du cerveau à part, l'organisme est sain! D'ailleurs la race est saine: son père Léopold II est mort jeune — quarante-neuf ans — mais a eu une vie normale; chez ses oncles et ses tantes, les treize fils et filles qu'ont eus François de Lorraine et Marie-Thérèse, point de tare constitutionnelle: deux enfants seulement, et des filles, morts avant la vingtième année. Dans les treize, une bonne moyenne: Joseph II, Léopold II, l'électeur de Cologne, la gouvernante des Pays-Bas, Marie-Caroline de Naples et Marie-Antoinette de France; une folle, Marie-Amélie de Parme, celle-là tout à fait détraquée.

De ce cas unique, rien à déduire contre la race de Lorraine-Autriche. Mais si, de son grand-père, le duc de Reichstadt

peut tenir l'atavisme intellectuel, c'est par sa grand'mère que se greffe sur lui la tare constitutionnelle des Bourbons de Naples-Espagne. L'impératrice Thérèse (Marie-Thérèse-Caroline), la deuxième épouse de l'empereur François, a eu seize frères et sœurs : dix sont morts avant leur dixième année, une à vingt-deux ans, une autre à vingt-neuf, trois seulement ont passé la soixantaine. A la deuxième génération mieux, et à la troisième, où l'on voit de pareils ravages, comme l'on est mieux instruit des causes de mort, on constate partout la tuberculose.

A travers Marie-Louise indemne, mais reproduisant exactement la nullité intellectuelle de l'empereur François, le duc de Reichstadt a pris le tempérament physique de l'impératrice Thérèse, sa grand'mère, tout en recevant de sa mère les traits du visage — par suite ceux de son grand-père. De Napoléon, il n'a rien : ni la taille, il a cinq pieds neuf pouces (1^m,868,) Napoléon cinq pieds deux pouces quatre lignes (1^m,687) — dix-huit centimètres de moins — ni la chevelure, franchement blonde chez lui, châtain foncé chez Napoléon; ni la construction, le sternum rudimentaire chez le fils, « n'ayant que la largeur d'un demi-pouce et extrêmement court [1] », « large et d'une bonne conformation [2] » chez le père, ni la peau, chez l'un très blanche et rose, chez l'autre mate et dorée; ni les yeux, bleu clair chez le duc de Reichstadt et tels que les yeux de Marie-Louise, gris-bleu chez Napoléon, et d'un ton tout différent. Lorsqu'on regarde attentivement et qu'on compare ceux des portraits du jeune prince qui semblent avoir été faits d'après nature, lorsqu'on prend ensuite le masque coulé sur son visage mort, pas un trait, pas un seul n'est de l'Empereur et des Bonaparte, tout est de l'Impératrice et des Lorraine-Autriche.

Sans doute, on ne saurait suppléer aux documents essentiels par des inductions tirées du tempérament physique, mais du tempérament moral il subsiste un indice qui a une valeur : l'écriture. L'écriture si caractéristique, si particulière de

1. Procès-verbal d'autopsie. Montbel. 3e éd. p. 340.

2. Observation sur le cadavre de Napoléon. Antommarchi, p. 159.

Napoléon Ier, a conservé, même dans les derniers temps, lorsqu'elle est devenue presque illisible, des indéniables survivances de l'écriture primitive meilleure, celle de Valence et d'Auxonne. Elle s'est déformée, mais il y reste des traits de plume personnels, inoubliables, inimitables, impossibles à méconnaître : au milieu même d'une page écrite par un autre individu, un mot, un chiffre, une rature tracés par lui, sautent aux yeux. Dans l'écriture de certains neveux de l'Empereur, l'empereur Napoléon III et surtout le prince Napoléon, on est frappé à première vue par des signes de même famille : l'aspect premier des documents émanés d'eux fait immédiatement, irrésistiblement penser à Napoléon. Ce n'est là à aucun degré une superstition, moins encore une illusion de graphologue. C'est un fait. L'écriture diffère : dans un cas, tracée avec des plumes d'oie, dans les autres, avec des plumes de fer. Les caractères n'ont pas les mêmes formes, mais l'ensemble est évocateur, et cette impression, tout homme de bonne foi l'éprouve.

L'écriture latine du duc de Reichstadt, même si l'on tient compte de la déformation qu'elle a subie par l'usage habituel des caractères allemands, est un dérivé de l'écriture de Marie-Louise. Seulement, il s'y rencontre une série de signes auxquels les graphologues ont de tout temps porté une attention majeure : surtout l'absence de liaison des mots, leur brusque interruption, la séparation qui, dans presque tous, se produit sans raison au milieu. C'est là, disent-ils, l'indice certain de débilité cérébrale. Cette écriture est soignée, appliquée : c'est une *belle écriture*. La signature est compliquée de pleins et de déliés : l'F majuscule de *François* ou de *Francesco* a des paraphes non moins admirables que ceux très compliqués qui terminent *Reichstadt*. Cela est colossal et petit : cela tient beaucoup de place et n'évoque rien ; cela est mou, compliqué et mince.

Dans une page de cette écriture, pas un trait, pas un accent ne fait penser à l'*autre*. C'est d'un bon élève des Brard et Saint-Omer autrichiens ; rien ne s'y insurge ; rien n'y dit des violences ; rien n'y atteste un tempérament. L'éducation a beau être malsaine ; le joug a beau être étroit ; la discipline a beau être autrichienne, la nature, si elle eût vibré, eût vibré dans l'écri-

ture; on ne fait point par éducation qu'elle soit ronde, lourde et plate, si l'homme n'est pas né tel.

***

Il faut bien craindre que l'écriture ne le peigne et ne le caractérise : à des jours, les derniers de sa vie, car, jusque-là, on l'a tenu dans l'ignorance entière de ce qu'il était, il a pu — admettons-le — concevoir des ambitions d'empire et des désirs de régner; mais ce trône où il eût voulu monter, pouvait-il le voir très différent de celui d'Autriche près duquel il avait été élevé? Ce n'est point impunément qu'on entre dans la formule monarchique, qu'on y grandit, que les idées s'y développent, que les respects s'y accumulent. Outre qu'on devient impropre à l'action individuelle, on est saisi et serré par tant de liens, si habilement croisés, si agréablement tissés d'or et de soie, qu'on n'a pas même la tentation de les briser. L'essayât-on, on demeurerait inerte et désarmé en face de la vie vraie, de la vie telle que la vivent ceux qui sont simplement des hommes, ceux qui combattent et qui osent. Il y a une « grandeur qui attache au rivage » ; et pour déterminer des princes à abdiquer volontairement leur qualité princière, à rentrer dans le courant humain et contemporain, il n'y a guère eu jusqu'ici que l'amour.

Quoique placé à un rang immédiatement inférieur aux archiducs, le duc de Reichstadt, tel même que M. Rostand le présente, n'imagine point qu'il puisse sacrifier l'Altesse, même Sérénissime, dont on le qualifie, et le duché dont il est nanti. S'il s'insurge, c'est pour monter d'un degré, échanger le Sérénissime pour l'Impérial, mais c'est toujours de titres qu'il s'agit, toujours du ballon gonflé de sottise auquel s'attache la vanité d'un homme qui n'a point d'orgueil. S'il en avait, s'il était le fils de l'esprit de Napoléon, comme il est le fils de sa chair, s'il sentait une seconde d'où il vient et ce qu'il porte au monde, s'il savait quoi que ce fût de ce qu'il est, penserait-il que son sort est borné à des altessades et à des duchés, au rang qu'à la cour impériale lui donne le protocole, au numéro que prend le régiment qu'il commande! Comme il déchirerait cet uniforme autrichien, la

livrée dont les vainqueurs de Leipsick revêtent le fils du vaincu! Comme il tremblerait à la pensée seule que, tel qu'un émigré ou un transfuge, il sert sous un drapeau étranger! Au lieu de fignoler des paraphes autour de ses qualités ducales détaillées en toutes langues, comme il écraserait la plume d'un coup de poing, faisant paraître l'N fulgurante dont l'éclair noir zébrait jadis sur la carte du monde les royaumes et les empires! Ce nom interdit et proscrit, il le crierait dans les salons, à la promenade, à la parade, au spectacle, partout où le conduiraient ses geôliers — d'autant plus Napoléon, Bonaparte et Français qu'on l'a nommé Frantz, titré Reichstadt, déclaré Autrichien. Un peu d'orgueil, et il ne suffit plus à Metternich, pour tenir l'aiglon en sa cage, d'en avoir doré les barreaux ; voici qu'il se débat furieusement, à se briser les ailes, il faut qu'on lui ouvre ou qu'il se tue — encore le cri qu'il jettera dans son agonie, les peuples ne l'entendront-ils pas et ne dira-t-il rien aux nations?

On aurait bien tort d'avoir peur : *C'est un légitime!* Il a aux veines du sang de Bourbon, de Lorraine et de Hapsbourg. Cela fait grand et il faut prendre garde de le risquer. Les princes, s'ils s'exposent en des batailles, ce qui est noble, ne sauraient s'abaisser à des émeutes, ce qui est peuple.

Depuis Charles-Édouard, quel légitime, s'évadant de la proscription et de l'exil, est venu se présenter à la nation dont il se disait le chef et, se réclamant d'elle et de son épée, s'est mis, de sa personne, en avant pour reconquérir son trône? Encore, en Charles-Édouard frémissait le sang des Sobieski et de La Grange d'Arquien, gens d'aventure. C'est ce sang qui le poussait à l'action, et tout Stuart qu'il était, par sa mère au moins, il échappait aux *légitimes*. Napoléon au golfe Juan, Murat au Pizzo, Louis-Napoléon à Strasbourg et à Boulogne, voilà les audacieux et les tenteurs de coups. De ceux-là, si le dernier naquit prince, son éducation du moins n'a rien eu de princier ; les cours ne se sont occupées de lui que pour le persécuter ; il a ignoré le protocole ; il n'a point eu de rang dans les hiérarchies, et son âme s'est librement développée aux enseignements des fils de la Révolution. Alors, il a osé.

Hormis ceux-là, une femme seule : la duchesse de Berry, une légitime pourtant, la cousine du duc de Reichstadt, mais

toute de nerfs et d'impressions, toute de passion et d'ardeur ; à tout prix, voulant échapper à la main mise sur elle, reprendre son fils, lui reconquérir son trône — poussée de plus par l'inéluctable nécessité d'immédiate action à qui l'avaient soumise ses coups de cœur.

Voilà donc le duc de Reichstadt tel qu'on le peut documentairement définir : tempérament physique vicié par l'hérédité Bourbon-Naples ; intelligence étroite reçue de Marie-Louise et de l'empereur François ; éducation abrutissante organisée à l'autrichienne et dans la solitude ; ignorance entière des faits extérieurs ; goûts du bouton de guêtre ; curiosité du militaire telle que l'ont souvent les princes ; velléités d'empire, mais comme en aurait eues un Bourbon émigré ; incompréhension de ce qu'est la démocratie, de ce qu'est la Révolution, — par suite, de ce qu'est Napoléon ; et puis, sur tout cela, Prince.

C'est pourquoi mieux vaut le rêver que le voir, l'imaginer tel qu'il eût pu être que le chercher tel qu'il a été ; c'est pourquoi, fermant les décevantes histoires, il faut laisser cette vie au mystère qui l'enveloppera toujours et, plutôt qu'aux inductions moroses, croire à ce qu'ont chanté les poètes, qu'ils se nomment Barthélemy, Hugo ou Rostand.

FRÉDÉRIC MASSON

FLAUBERT ET L'AFRIQUE

L'auteur de *Salammbô* et de *la Tentation de Saint-Antoine* avait coutume de répéter, dans ses accès de mauvaise humeur contre la critique de son temps : « Personne n'a lu les classiques !... » — A voir la façon dont lui-même est encore jugé, on est tenté de croire qu'il exagérait à peine. On ne le relit guère et, quand on s'occupe de lui, c'est pour reproduire sous une autre forme l'opinion courante. La haute estime où le tient la jeune génération[1] n'a pu prévaloir contre la malveillance de nos aînés. Son heure n'est pas venue. Cet homme, dont le nom sera un des plus grands de la littérature européenne, qui, dans le roman, inaugura une admirable méthode, qui fut la plus parfaite incarnation du sage moderne à une époque qui eut pourtant des Sainte-Beuve, des Renan et des Taine, — cet homme passe pour un simple rhéteur aux idées négligeables. Les moins injustes consentent à reconnaître en lui un réaliste de quelque valeur, — un petit réaliste à la mesure de Lesage.

Or, Flaubert est un génie complet, dont la sympathie s'est étendue à toutes choses avec une clairvoyance unique. Il

1. Voir, dans la préface du *Mystère des foules*, les pages que M. Paul Adam lui a consacrées et qui sont, à coup sûr, les plus pénétrantes et les plus fortes qu'on ait jamais écrites sur son œuvre. D'autre part, M. Camille Mauclair a publié, dans *la Quinzaine* (15 février 1899), une fort belle étude sur *Flaubert lyrique*.

appartient à cette catégorie de grands esprits que Sainte-Beuve appelait des « génies classiques ». Venu au terme d'une longue période de culture, résumant en lui tout l'effort intellectuel de plusieurs générations, il regorge de choses et d'idées. Ses phrases, si serrées et si denses, ressemblent en cela aux vers de Virgile — ce Virgile qu'il aimait et lisait passionnément, sur lequel « il se pâmait (ce sont ses propres expressions) comme un vieux professeur de rhétorique ». De même que chez Virgile encore et ceux qu'une sympathie intellectuelle attache à tous les êtres, le sens humain s'est en lui prodigieusement élargi. Aux époques de barbarie, il sera le réconfort des nobles âmes ; il sauvera par elles les plus hautes conceptions morales de notre race avec la forme la plus pure de son génie ; et, aux époques de renaissance, on se plaira à reconnaître dans ses proses, comme dans un chant séculaire, de lumineuses divinations de l'avenir.

Les génies de cet ordre ont cela de commun qu'ils joignent à l'intelligence du passé et des milieux historiques disparus un merveilleux pressentiment de ce qui va naître. Virgile consacre, dans son grand poème national, l'alliance de la force latine et de la culture hellénistique, qui, pendant cinq cents ans, et plus, vont façonner le monde occidental. Flaubert est le premier de nos écrivains qui se soit tourné vers l'Orient [1] pour y chercher autre chose que de la couleur et de l'exotisme. Or, on peut prévoir dès aujourd'hui quelle place importante l'Orient va tenir encore une fois dans l'histoire de l'humanité et peut-être de la civilisation. La politique actuelle travaille à hâter ce moment avec une ardeur sans doute maladroite et imprudente, mais qui n'en reste pas moins significative.

Toute sa vie, l'Orient a hanté Flaubert. Après avoir vu l'Égypte et la Syrie, il a constamment rêvé de connaître l'Inde. Mais, de tous les pays du soleil, celui qu'il a le plus aimé, c'est l'Afrique. Ses deux poèmes en prose ont été inspirés par elle et, s'il n'était pas mort prématurément, il lui aurait demandé encore le sujet d'un grand roman moderne, qui aurait été comme le couronnement de toute son œuvre. Devinait-il par avance l'espèce de fascination que

1. D'après Flaubert lui-même, on prend l'*Orient* dans son sens le plus large, en y comprenant l'Égypte et même l'Afrique du Nord.

le continent mystérieux allait exercer sur le vieux monde d'Europe? Voyait-il même dans les Gaulois de son Autharite les futurs conquérants de l'Algérie? Sentait-il enfin, dans son sang de barbare, de secrètes affinités avec le sang africain? — En tout cas, de tous les écrivains français qui se sont occupés d'elle, nul n'a mieux vu l'Afrique, nul ne l'a plus profondément pénétrée dans son passé comme dans son avenir.

I

Trois ans après son voyage d'Égypte, lorsqu'il était plongé dans sa *Bovary*, l'obsession de l'Afrique le poursuivait toujours. Il terminait ainsi une de ses lettres à Louise Colet :

« Pourquoi cette phrase de Rabelais me trotte-t-elle dans la tête : « L'Afrique apporte toujours quelque chose de nouveau »? — Je la trouve pleine d'autruches, de girafes, d'hippopotames, de nègres et de poudre d'or[1]... »

Ce qui fait le prix de ces lignes jetées comme en *post-scriptum* au bas d'une page, c'est qu'elles expriment, d'une façon toute naïve et presque involontaire, la première et plus personnelle impression que l'auteur avait reçue de l'Afrique. Il ne faut pas oublier que Flaubert garda toute sa vie un vieux fond de romantisme. Il aimera donc tout d'abord ce que l'Afrique a d'énorme et de monstrueux — sa flore et sa faune exubérantes, son grouillement humain, si voisin de l'animalité, ce qu'il y a de baroque et de bizarrement contrasté dans ses mœurs comme dans ses costumes, mais par-dessus tout la frénésie de sa couleur et le flamboiement de sa lumière. Les Goncourt, plus foncièrement gaulois, plus débiles de tempérament, amoureux d'un Orient plus délicat et plus fondu, étaient vivement choqués de cette prédilection de Flaubert pour l'exotisme africain. Ils la notaient avec un sous-entendu de dénigrement dans leur description du cabinet de Croisset. Ils remarquaient « ... sur la cheminée, sur la table, sur les

1 Voici la phrase exacte de Rabelais, qui n'est d'ailleurs qu'une paraphrase de Tertullien : « Affrique, dist Pantagruel, est coutumière toujours produire choses nouvelles et monstrueuses. » (*Pantagruel*, V, chap. III).

planchettes des bibliothèques et accroché à des appliques, ou fixé aux murs, *un bric-à-brac des choses d'Orient :* des amulettes recouvertes de la patine vert-de-grisée d'Égypte, des flèches de sauvages, des instruments de musique de peuples primitifs, des plats de cuivre, des colliers de verroterie, le petit banc de bois sur lequel les peuplades de l'Afrique mettent leur tête pour dormir, s'assoient, coupent leur viande...[1] » — Et ils concluaient : « Cet intérieur, c'est l'homme, ses goûts, son talent. *Un intérieur tout plein d'un gros Orient et où perce un fond de barbare dans une nature artiste.* » — Quelque temps auparavant, après une lecture de *Salammbô* faite par l'auteur lui-même, ils l'accusaient d'aimer « la grosse couleur et l'enluminure », de voir l'Orient — et même l'Orient antique — « sous l'aspect des étagères algériennes »[2]. Que Flaubert ait eu tort de se représenter ainsi les choses, ce n'est point ici la question. Nous allons d'ailleurs y revenir dans un instant. Il n'en reste pas moins vrai qu'il a démesurément aimé l'Afrique et qu'il y avait une sorte de prédisposition naturelle dans son goût pour l'exotisme africain[3].

Mais avec son tempérament, son éducation toute romantique, les tendances morales qu'il révèle çà et là dans sa correspondance, il a dû être entraîné vers l'Afrique par le même instinct qui poussa les maîtres du romantisme vers tout ce qu'il y a de vague et d'indéterminé dans les littératures primitives. L'Afrique, pour lui, c'est par excellence le pays mystérieux, la région fabuleuse, pleine d'enchantements et de mirages. Il l'aperçoit avec les mêmes yeux que le Chef-des-Caravanes dans *Salammbô;* il y découvre « ... bien au delà du Harousch-Noir, après les Atarantes et le pays des grands singes, d'immenses royaumes où les moindres ustensiles sont tous en or, un fleuve couleur de lait, large comme une mer, des forêts d'arbres bleus, des collines d'aromates, des monstres à figure humaine végétant sur les rochers et

1. *Journal des Goncourt*, II, p. 155.

2. *Op. cit.* II, p. 373.

3. « En passant devant Abydos, j'ai beaucoup pensé à Byron : c'est là son Orient, l'Orient turc... j'aime mieux l'Orient cuit du Bédouin et du désert, *les profondeurs vermeilles de l'Afrique*, le crocodile, le chameau, la girafe... » (*Correspondance*, p. 12).

dont les prunelles, pour vous regarder, s'épanouissent comme des fleurs ; puis, derrière des lacs tout couverts de dragons, des montagnes de cristal qui supportent le soleil[1]... »

L'Afrique est aussi le pays de la fécondité sans bornes, où la matière coule intarissable par d'innombrables ébauches et que gonfle sans cesse l'afflux des formes à naître. Elle est semblable à l'œuf mystique de la Déesse. Seule, elle a pu donner à l'anachorète le désir de s'abîmer dans la matière, de *devenir la matière*[2], car la force de la terre y est si écrasante que l'homme et son œuvre se confondent avec elle. Si l'énergie créatrice y est prodigieuse, la luxure y est éperdue et la cruauté effrénée. L'Afrique devrait se reconnaître dans la Tanit phénicienne, la déesse impure, sorte de matrice géante, symbolisant les puissances obscures et mauvaises de la nature, qui conspirent sans cesse contre l'ordre des choses, qui font échec à la raison harmonieuse et qui cependant s'emparent d'elle par le vertige de la volupté. Toutes ces forces tumultueuses, la pensée de Flaubert les a choyées avec une complaisance secrète. Mais il a su dominer sur elles, pour les exprimer dans la prose la plus raisonnable et selon le rythme le plus parfait qui fût jamais.

Pour tous ceux qui connaissent l'Afrique du Nord, et qui sont familiers avec *Salammbô* et la *Tentation de Saint-Antoine*, personne n'a fixé comme Flaubert les aspects éternels du pays. En cela encore, il a été vraiment un *classique*. Tandis que les écrivains de son temps, les Goncourt, par exemple, se perdaient dans le menu détail de la description, inventaient le *parisianisme*, l'*exotisme*, l'*impressionisme* et, pour tout dire, propageaient la manie du *chic* en littérature, l'auteur de *Madame Bovary* continuait la grande tradition française, qui consiste à ne voir les choses que dans leur plus haute généralité. Il allait même jusqu'à s'écrier avec sa brusquerie de langage ordinaire, quand on le félicitait de la fidélité scrupuleuse de son observation : « Sont-ils bêtes avec leurs observations de mœurs ! je me f... bien de ça[3] ! » — Évidemment ici, il exagérait sa pensée à plaisir. Mais ce qu'il voulait

1. *Salammbô*, p. 155.
2. Cf. *La Tentation de Saint-Antoine* (*ad fin.*).
3. *Lettre à Jules Duplan* (*Cor.* III, p. 91).

affirmer à l'encontre de ses amis, c'est que la beauté seule l'intéressait et que seule elle valait la peine d'être transcrite dans une œuvre.

Il a dit la mollesse et la langueur voluptueuse des plages africaines, l'enchantement des grandes cités maritimes par les soirs de lune. Qu'on relise la page de *Salammbô* où il a décrit Carthage endormie, on y retrouvera tout le charme d'Alger, de Tunis, d'Alexandrie. Il a fondu en quelques lignes toutes les émotions énervantes et profondes qui montent de ces villes, au coucher du soleil, avec les vapeurs lumineuses de leurs eaux. Il y a vu l'éternelle courtisane dont l'ensorcellement, après tant de siècles, est encore tout-puissant sur les barbares ; il a chanté leurs golfes et leurs rivages, dont la courbe molle et frangée d'écume imite l'enlacement des bras et la fraîcheur des gorges ; il a senti que tous ceux qui sont venus vers elles et qu'elles ont conquis les ont d'abord aimées comme des maîtresses. Il a compris enfin que cet attrait de volupté explique le perpétuel exode des hommes d'Occident vers la grande joie du Sud et du soleil méditerranéen. Ce n'est pas seulement l'artiste ou le poète qui obéit à cette séduction, mais tous, — depuis le marchand jusqu'au soldat et jusqu'au plus humble manœuvre. Qu'il s'agisse des mercenaires d'Autharite ou du terrassier moderne qui abandonne son village du Piémont pour s'enrôler dans les équipes de travailleurs africains, tous ces pauvres gens suivent un instinct pareil. A leur façon et de tout leur cœur, ils rendent hommage à la Déesse ; ils attestent, en dépit des bouleversements et de la mêlée des peuples, la pérennité de son culte.

Avec autant d'exactitude et de justesse, Flaubert a dit les paysages plus modestes du Tell, cette large bande cultivée et montagneuse qui sépare les rivages de la région des sables. Déjà au temps d'Hamilcar et d'Hannon, les métairies et les fermes s'y échelonnaient, à de grands intervalles, au bord des routes ; « les rigoles coulaient dans des bois de palmiers ; les oliviers faisaient de longues lignes vertes ; des vapeurs roses flottaient dans les gorges des collines ; des montagnes bleues se dressaient par derrière[1] ». Mais plus on s'éloigne du

1. *Salammbô*, p. 25

littoral, plus les cultures deviennent rares et le pays aride : « A l'extrémité d'une plaine, toujours on arrivait sur un plateau de forme ronde ; puis on redescendait dans une vallée, et les montagnes qui semblaient boucher l'horizon, à mesure que l'on s'approchait d'elles, se déplaçaient comme en glissant. De temps à autre, une rivière apparaissait dans la verdure des tamaris pour se perdre au tournant des collines. Parfois, se dressait un énorme rocher pareil à la proue d'un vaisseau ou au piédestal de quelque colosse disparu[1]. »

Voici enfin le troisième aspect de l'Afrique, les régions sablonneuses et désertiques, où « d'immenses ondulations parallèles d'un blond cendré s'étirent les unes derrière les autres en montant toujours ». Le soir, quand le soleil s'abaisse, « le ciel, dans le nord, est d'une teinte gris-perle, tandis qu'au zénith, des nuages de pourpre, disposés comme les flocons d'une crinière gigantesque, s'allongent sur la voûte bleue. Ces raies de flamme se rembrunissent, les parties d'azur prennent une pâleur nacrée ; les buissons, les cailloux, la terre, tout maintenant paraît dur comme du bronze ; et, dans l'espace, flotte une poudre d'or tellement menue qu'elle se confond avec la vibration de la lumière[2] ». Exprimer ces trois aspects avec un pareil relief, ce n'est pas seulement faire de la littérature et fixer d'admirables formes, c'est encore rendre intelligibles les étranges recommencements de l'histoire de l'Afrique. Toutes les révoltes et les guerres qui ont troublé le pays depuis la domination punique jusqu'à la conquête française n'ont pas d'autre origine que l'opposition, pour ne pas dire l'hostilité naturelle qu'il y a entre ces trois régions juxtaposées et si profondément différentes. Tandis que les rivages s'ouvrent d'eux-mêmes aux hordes de mercenaires, acceptant avec les barbares leurs civilisations et leurs dieux, en revanche les montagnards du Tell, en apparence soumis à l'étranger, résistent sourdement à l'envahisseur. La vieille race, qui a épousé la terre, ne se confond point avec la race nouvelle, qui passe sans se fixer jamais. De là les révoltes contre le conquérant d'outre-mer, qu'il vienne de Rome, de Constantinople, de Madrid ou de Paris. Mais ces deux peuples

1. *Salammbô*, p. 28.
2. *Tentation de Saint-Antoine*, p. 1.

ont un ennemi commun dans le nomade insaisissable du Sahara, le conducteur de troupeaux, qui, de temps en temps, poussé par la famine ou la rage de détruire, se rue sur les cultures et les villes, ne laissant derrière soi que ruines et désolation[1].

Non seulement Flaubert a fortement rendu ces grandes lignes du sol, mais il s'est comme imprégné de l'atmosphère du pays. Il y a telle de ses phrases qui recèle un véritable charme nostalgique pour l'Africain exilé. Des paysages tout entiers revivent dans le simple déroulement d'une période. Il a même su rendre l'oppression du Barbare sous la force de la terre et du soleil, comme dans ces lignes où semble peser tout l'accablement de ces journées, durant lesquelles le vent du sud flétrit toutes choses sous son haleine de mort : « ... *le soleil perdait ses rayons tout à coup. Alors le golfe et la pleine mer semblaient immobiles comme du plomb fondu. Un nuage de poussière brune perpendiculairement étalé accourait en tourbillonnant ; les palmiers se courbaient, le ciel disparaissait ; on entendait rebondir des pierres sur la croupe des animaux ; et le Gaulois, les lèvres collées contre les trous de sa tente, râlait d'épuisement et de mélancolie*[2]... » Notons encore une fois la sobriété toute classique de cette description de siroco ; Flaubert n'a gardé que les traits essentiels.

Il faudrait répéter la même chose à propos de tous les grands phénomènes du ciel africain, qui ont trouvé place dans son œuvre — les brusques orages des Hauts-Plateaux, les pluies diluviennes de l'automne, les chaleurs excessives des mois d'août et de septembre, la douceur trompeuse de ce faux printemps auquel succède tout à coup un été torride et interminable. Mais ce qu'il a admirablement saisi — et ce que personne, je crois, n'a vu dans *Salammbô*, — c'est que la dualité de Tanit et de Moloch n'est que l'expression de la double nature du climat. Or cette dualité se traduit dans l'ordre moral et intellectuel par les surprenantes oppositions de l'âme et du génie de l'Afrique. D'une part, Tanit, qui signifie la langueur amoureuse et corruptrice des rivages ;

1. Voir à ce sujet, Paul Monceaux, *Les Africains* (Introduction).

2. *Salammbô*, p. 104.

d'autre part, le Moloch dévorateur, le feu du ciel, qui symbolise l'aridité des sables : c'est le souffle enflammé du désert, qui brûle tout sur son passage, qui inspire, avec la luxure furieuse, la soif de la conquête, le désir effréné du pillage et du meurtre. Mollesse efféminée, brutalité sauvage, toute l'Afrique est dans cette antithèse.

Ceux qui reprochent à Flaubert ses descriptions n'ont donc pas vu qu'elles sont au moins autant *psychologiques* que picturales. Ils oublient surtout, ou ils ne savent pas qu'en ce pays le ciel et la terre, avec leurs phénomènes changeants, comptent souvent davantage que l'homme et que nulle part ailleurs l'homme n'est plus *agi* par le sol. Dans les montagnes de Kabylie, dans les grandes plaines dénudées du Chéliff ou de la région sétifienne, les gourbis des Arabes ne se distinguent pas de la couleur des broussailles ou des roches. C'est l'image morale de l'Afrique tout entière. L'individu, trop souvent, y est annihilé par la terre.

II

Quand Flaubert annonça l'intention de « ressusciter » Carthage, il ne manqua pas de conseilleurs pour le dissuader de son projet. Lui-même avait si bien répété qu'il fallait être « absolument fou pour entreprendre de semblables bouquins », qu'on fut ravi de le croire sur parole et que son roman de *Salammbô* passa pour une simple fantaisie archéologique, — quelque chose comme un revenant du romantisme. Sainte-Beuve, tout le premier, ne cacha pas son mécontentement : « Qu'avait-on besoin de ces Carthaginois? En quoi étaient-ils intéressants pour des Français du XIXe siècle?... » et tous les arguments dont la critique a coutume de se payer, quand on dérange ses habitudes et qu'on la fait sortir du milieu et des idées où elle s'était commodément assise.

Or Flaubert avait des raisons toutes personnelles de se tourner de préférence vers l'Afrique : nous l'avons assez dit. Quand il lut, — vraisemblablement dans Michelet, — l'histoire de la Guerre inexpiable, il sentit d'instinct qu'il y avait

là un sujet pour lui. Il croyait qu'il y a ainsi des rencontres providentielles pour l'écrivain ; et, de fait, nul sujet n'était mieux approprié à son génie ni plus propice à l'épanouissement de tous ses dons. Mais il y a des raisons plus profondes et plus générales qui justifient le choix de cette épopée carthaginoise.

C'est à dessein que j'ai employé cette expression d'*épopée*. Flaubert, en effet, a été le premier à pressentir que le roman ne pouvait plus vivre qu'à la condition de se retremper en quelque sorte à sa source, — le poème épique[1]. Les formes modernes qu'il a revêtues ne font que témoigner de sa décadence. C'est quand sa matière s'est épuisée qu'il s'est jeté dans les récits picaresques, les aventures sentimentales, les observations de mœurs. Après le vieux Dumas, après George Sand et Balzac, il n'y avait plus rien à dire, ou il fallait se condamner à ressasser éternellement les mêmes histoires de cœur, les mêmes peintures de milieux bourgeois ou aristocratiques. Flaubert alors reprenait l'argument de Sainte-Beuve contre *Salammbô* : En quoi tout cela est-il intéressant ? « Peindre des bourgeois modernes et français me pue au nez étrangement. » Quoi de plus artificiel que ces êtres, de plus fabriqué par l'éducation, de plus incohérent, de plus veule, de plus voisin du néant ? S'il faut s'en tenir à de semblables héros, confessons que la haute littérature est morte. Il n'y a plus de beaux sujets aujourd'hui. — telle était sa conviction intime comme celle de Théophile Gautier. Mais Flaubert voulait trouver de beaux sujets, il voulait « faire grand » quand même (il l'a dit plus d'une fois); et c'est pourquoi il écrivit *Salammbô*[2].

1. Il écrivait à madame Collet : « Ah ! qu'il me tarde d'être débarrassé de la *Bovary* !... que j'ai hâte donc d'avoir fini tout cela pour me lancer à corps perdu dans un sujet *vaste et propre. J'ai des prurits d'épopée*, je voudrais de grandes histoires à pic, et peintes de haut en bas. Mon conte oriental me revient par bouffées, j'en ai des odeurs vagues, qui m'arrivent et qui me mettent l'âme en dilatation. » (*Correspondance*. II, p. 303).

2. Remarquons à ce propos que personne, pas même Théophile Gautier, n'avait sien compris pourquoi Flaubert, si épris de la vie, avait été choisir la matière de bon roman dans la plus morte des histoires. Il y avait là comme un défi au modernisme et à l'école de Balzac. Les Goncourt rapportent une conversation de Gautier qui décèle bien les divergences essentielles entre Flaubert et ses amis : « Enfin chez moi, s'écrie Gautier, ç'a été l'amour... de mon temps, qui m'a fait chercher une espèce de dépaysement. — Oui, oui, vous avez la nostalgie de l'obélisque, lui disons-nous. — C'est cela, et c'est cela que Sainte-Beuve ne saisit pas. Il ne se

Qu'on y prenne bien garde, il ne s'agit pas là seulement d'un rajeunissement ou d'un renouvellement littéraire. Flaubert comprenait qu'il y allait de toute une renaissance sociale. L'épopée suppose une humanité plus jeune, plus aventureuse, *plus agissante* que la nôtre. Proposer à cette France du XIX[e] siècle, amollie par le bien-être bourgeois et garrottée par toutes les entraves administratives, — lui proposer de vivants exemples d'héroïsme, — peut-être brutal ou même féroce, qu'importe? — n'était-ce pas déjà l'exciter à sortir de sa torpeur[1] et, d'avance, lui faire aimer l'action jusqu'au jour où elle-même deviendrait capable de grandes choses? Or où trouver des énergies plus vivaces que dans cette Afrique du Nord, qui semble destinée à n'être jamais qu'un grand champ de bataille?

Sans doute Flaubert n'a point dit expressément ce qu'il se proposait en écrivant *Salammbô*. Il en est d'ailleurs toujours ainsi. Le grand artiste qui essaye de juger ou de définir son œuvre tombe immédiatement au-dessous du plus médiocre critique. Il suffit qu'il ait deviné la fécondité d'une belle forme et qu'il l'ait dessinée en toute conscience et en toute perfection. L'humanité ira d'instinct vers elle et s'en nourrira. Elle sera vivante à la façon des plantes vigoureuses ou des grands paysages, qui sont ignorants de leur mystère

rend pas compte que nous sommes tous quatre des « malades » (lui, les deux Goncourt, Flaubert), ce qui nous distingue, c'est l'exotisme. Il y a deux sens de l'exotique : le premier vous donne le goût de l'exotique dans l'espace, le goût de l'Amérique, des femmes jaunes, vertes, etc. *Le goût plus raffiné, une corruption plus suprême, c'est ce goût de l'exotique à travers le temps* : par exemple, Flaubert serait ambitieux de forniquer à Carthage ; vous voudriez la Parabère ; moi, rien ne m'exciterait comme une momie... » On retrouve là le bon Gautier avec son ironie truculente ; mais il est trop certain qu'il fut atteint de cette *maladie* d'exotisme (il a fait le *Roman de la Momie*), il a aimé, lui, *le passé, pour le passé*, sans s'inquiéter de ce qu'il pouvait avoir d'*humain*. C'est le contraire chez Flaubert. S'il a aimé Carthage, c'est à cause des types d'humanité vivante et complète qu'elle lui offrait et s'il regrette quelque chose, c'est que le présent soit si inférieur à ce passé. Il se sent, avec ses aspirations, un étranger dans son pays et parmi les hommes de son temps. De là la tristesse qui est au fond de son livre. On se rappelle le mot sublime qu'il dit un jour : « On ne saura jamais *combien il a fallu être triste* pour entreprendre de ressusciter Carthage. »

1. « Pourquoi veux-tu écrire dans « les tons doux »? Soyons féroces, au contraire ! Versons de l'eau-de-vie sur ce siècle sucré. Noyons le bourgeois dans un grog à XI mille degrés et que la gueule lui en brûle, qu'il en rugisse de douleur ! *C'est peut-être un moyen de l'émoustiller !* » (*Lettre à Ernest Feydeau*, *Corresp.*, III, p. 218.)

et qui font leur destin en dispensant aux hommes la vie ou la beauté. Cette sorte de fécondité était de toute évidence dans *Salammbô*; et c'est pourquoi il faut répéter très haut, car beaucoup de gens croient encore le contraire, qu'il y avait dans ce livre autre chose qu'une fantaisie de dilettante ou d'archéologue. En réalité, cette résurrection de l'épopée, par ce qu'elle avait d'inattendu et de paradoxal à l'origine, a inquiété obscurément les consciences littéraires. Elle a poussé nos romanciers vers des tentatives peut-être maladroites, mais qui étaient la condition nécessaire d'un progrès. Ceux-même, comme Émile Zola, qui paraissent le plus éloignés de la manière et de l'esprit de Flaubert, ont obéi en somme à l'impulsion qu'il avait donnée. Les grandes œuvres épiques de ce maître, *la Terre* et *Germinal*, sont la vraie descendance de *Salammbô*. Elles en ont hérité pêle-mêle le bon et le mauvais, mais surtout ce pessimisme funèbre. qui offusque trop souvent dans ces livres les parties saines et fécondes. C'est à la génération qui vient de dégager le sens complet de la pensée de Flaubert et d'en rejeter les éléments caducs, pour s'attacher à l'expression harmonieuse de la vie et de l'action selon l'unique forme qui leur convienne, — la forme épique de *Salammbô*.

Mais il ne doit pas nous suffire de montrer l'intérêt général de cette œuvre maîtresse. Flaubert, — nous l'avons dit, — a eu l'ambition de « ressusciter Carthage ». Là-dessus, on lui a cherché les chicanes les plus injustes. On a feint de ne voir dans *Salammbô* qu'un roman archéologique comme le *Jeune Anacharsis*, de l'abbé Barthélemy. On l'a combattue au nom de la vérité locale, alors qu'elle renferme une vérité beaucoup plus haute et que sa portée dépasse infiniment celle d'une simple reconstitution historique. Flaubert n'était ni un bénédictin ni un membre de l'Académie des Inscriptions. Il a voulu, avant tout, écrire une œuvre d'imagination où le sens du passé se combine avec le sens général de la vie. C'est de là qu'il faut partir pour le juger. Au milieu de tant d'inventions dont la valeur esthétique ou morale est de tous les temps et de tous les pays, que reste-t-il dans *Salammbô* de strictement africain ou carthaginois? Je crois que la réponse n'est pas bien difficile, pourvu qu'on prenne la peine de lire

Flaubert sans autre souci que de le comprendre. Et à ce propos, je m'émerveille de voir les mêmes gens qui s'évertuent à chercher dans les tragédies de Corneille d'authentique histoire romaine à travers les pires erreurs de chronologie ou de couleur locale, à travers la rhétorique la plus disconvenante au sujet, — se refuser à faire le même effort pour *Salammbô*.

Tout d'abord Flaubert a très nettement compris que, dans ce vaste empire de l'Afrique du Nord soumise à la domination punique, la question de races dominait tout. A travers l'uniformité des textes latins et grecs, il a distingué à Carthage des éléments ethniques de toute provenance, qui ne se sont jamais complètement fondus et dont les froissements expliquent la plupart des révoltes et des guerres. D'une part, les riches, les patriciens, — marchands ou grands propriétaires, — d'origine phénicienne, avares et tristes, voluptueux et dévots ; de l'autre, comme aujourd'hui encore, dans les grandes villes maritimes, tout un peuple très mêlé, où l'historien reconnaît le sang des antiques et mystérieux Berbères, race autochtone ou tout au moins occupant le pays avant les Phéniciens. Puis traversant tout ce monde, sans se confondre jamais avec lui, les nomades des régions pastorales ou désertiques, qu'ils viennent de la Libye ou du pays des Gétules, — les éternels ennemis de l'agriculteur et de l'habitant des villes. Enfin la plèbe confuse et chaotique des esclaves, où le nègre coudoie le Campanien, où l'Ibère rencontre le Grec d'Asie. Ce bariolage des peuples entraîne celui des coutumes et de la couleur. De là vient tout ce qu'il y a de heurté et peut-être de grossier dans le pittoresque africain. Lorsque les Goncourt reprochaient à Flaubert ce qu'ils appelaient son « gros Orient », ils ne voyaient pas que ces discordances et ces crudités sont symboliques de la nature même du pays. Que Flaubert ait eu un goût immodéré pour la violence et une certaine sauvagerie des mœurs, je l'accorde volontiers. Mais, dans l'espèce, ces crudités et cette violence sont nécessaires à son dessein. Ce n'est dans *Salammbô* qu'un surcroît de vérité.

Vivant en marge de cette société instable et confuse, il y avait encore à Carthage un véritable peuple de mercenaires

venus de tous les points du monde antique. Cette foule brutale qui remplit de son tumulte les pages de *Salammbô*, Flaubert ne l'a point représentée, à la manière de Zola, dans sa simplicité d'élément déchaîné. Il a essayé d'y démêler des caractères particuliers correspondant à la diversité des races. Chacun conserve les habitudes et jusqu'aux modes de son pays. Le Grec n'agit point comme le Gaulois. La cruauté bestiale du Ligure ou de l'homme des Baléares excite l'horreur des autres peuples[1]. Mais ce dont, ici, il faut louer Flaubert, c'est d'avoir eu l'intuition des grands courants ethniques dans l'ancien monde occidental. Toujours les hommes du Nord et même ceux des pays méditerranéens ont aspiré à la volupté de l'Afrique. Aujourd'hui encore, les descendants de Zarxas et d'Autharite, les Mahonnais, les Catalans, les Provençaux, les Espagnols de Valence et d'Alicante se précipitent sur l'Afrique avec la même ardeur de conquête. Comme ceux d'autrefois, ces mercenaires modernes peuvent avoir, à de certains jours, le regret de la patrie absente, ils sont vaincus et enchaînés par la terre. Ils la maudiront, mais ils ne la quitteront plus. Tout autant que les hordes d'Hamilcar, ils sont pris par toute espèce de liens, mais surtout par les vices qui s'épanouissent au soleil africain, — par leur gourmandise, leur lubricité, la licence de tout faire, de parler en maître et de fouler l'indigène : Flaubert a dit admirablement tout cela.

Les foules vivent dans *Salammbô*, le décor est splendide. Mais Flaubert n'a pas oublié pour cela, comme on l'admet trop aisément, les âmes individuelles. Il l'a avoué lui-même et il faut le noter soigneusement : ce qui l'a le plus tourmenté dans ce prétendu roman archéologique, c'est la *psychologie*. Il est sans doute facile d'en contester l'exactitude historique. Mais si l'on accepte qu'un Renan ait pu tenter (et celui-ci en historien, non plus en romancier) de nous restituer la personne morale de Saint Paul, ou, qui pis est, une figure aussi inconsistante et légendaire que celle de Jésus, pourquoi condamner *a priori* la tentative de Flaubert, qui après tout

1. Voir, par exemple, le passage où un mercenaire des Baléares pompe avec sa bouche le sang du Carthaginois qu'il a tué : « Cette chose atroce fit horreur aux Barbares, aux Grecs surtout. » (*Salammbô*, p. 193.)

n'est guère plus hasardeuse ? Les textes ne manquent pas sur Hamilcar et sur Mâtho ; — et si, d'autre part, en tenant compte des indications de l'histoire, il est arrivé à faire agir ses personnages comme ils l'ont dû vraisemblablement, tel milieu étant donné, que peut-on demander de plus à un romancier et même à un historien ? Ce sont là des *hypothèses* tout aussi admissibles que celles qu'on nous propose journellement pour telle époque particulièrement obscure et sur laquelle il ne nous reste aucun texte positif. En somme, Flaubert voulait faire une Carthage seulement *possible* : on peut affirmer hardiment qu'il l'a faite [1].

Qu'on prenne l'un après l'autre ses principaux personnages, on verra qu'ils parlent et qu'ils agissent d'une manière parfaitement logique, c'est-à-dire conforme au milieu et au moment. Sont-ils plus ou moins historiques que dans Polybe ? Je ne sais, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils sont d'authentiques Africains — et il me semble que c'est déjà quelque chose. Sainte-Beuve s'est acharné en particulier contre le personnage de Salammbô, en qui il prétend reconnaître une sœur de Velléda, ou même d'Emma Bovary. Il est difficile de pousser plus loin la mauvaise foi, car enfin quel rapport y a-t-il ? Bien loin de reprocher à Flaubert d'avoir fait de son héroïne une véritable Européenne, je lui reprocherais au contraire de l'avoir trop rapprochée du type de la femme musulmane. Sous prétexte que celle-ci est inaccessible et par conséquent impénétrable pour l'Occidental, Flaubert s'est cru autorisé à laisser subsister dans le caractère de

1. Pour ce qui est de la *psychologie* dans *Salammbô*, Flaubert écrivait : « Ce qui m'embête à trouver dans mon roman, c'est l'élément psychologique » (*Corresp.* III, p. 98). — Ailleurs : « Les métaphores m'inquiètent peu à vrai dire (il n'y en aura que trop) mais ce qui me turlupine, c'est le côté psychologique de mon histoire. » (III, p. 112.) — Quant à la vraisemblance des mœurs, il a très nettement délimité la question (ce que Sainte-Beuve n'a pas fait) : « Pourvu qu'on ne puisse pas me *prouver* que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande » (III, p. 103). Mais voici qui est plus pénétrant et plus catégorique : « D'après toutes les vraisemblances et mon impression à moi, je crois avoir fait quelque chose qui ressemble à Carthage. *Mais là n'est pas la question. Je me moque de l'archéologie !* Si la couleur n'est pas une, si les détails détonent, si les mœurs ne dérivent pas de la religion et les faits des passions, si les caractères ne sont pas suivis, si les costumes ne sont pas appropriés aux usages et les architectures au climat, s'il n'y a pas en un mot harmonie, je suis dans le faux. Sinon, non ! Tout se tient. » (*Lettre à Sainte-Beuve*, III, p. 258.)

Salammbô je ne sais quoi de vague et d'indéterminé. Il a même exagéré chez elle la passivité ordinaire aux femmes orientales. Nous voyons au contraire dans Tite-Live deux Carthaginoises faire preuve d'une énergie et d'une décision toutes viriles. Le caractère de Sophonisbe en particulier est plutôt grec ou romain. Mais ce sont là chez Flaubert de légères erreurs de détail. Les autres personnages sont de véritables Africains, en qui se retrouvent plus ou moins marqués les traits distinctifs de leur patrie d'origine. Suivant le procédé classique, Flaubert en a fait des types généraux. La vitalité en est telle qu'elle est loin d'être épuisée et qu'aujourd'hui encore ils sont reconnaissables.

Je passe sur Hamilcar en qui l'auteur s'est appliqué à incarner strictement le type du patricien carthaginois de race militaire. Mais les autres ! ils vivent toujours. Le rival d'Hamilcar, le vieux Suffète de la Mer, rongé par sa lèpre et accablé sous sa graisse malsaine, c'est l'âpre marchand juif ou maltais, sémites comme Hannon, qu'on peut voir encore dans les boutiques sordides d'Alger ou de Constantine, comme dans les souks de Tunis. Narr'Havas, c'est le grand-chef du Sud, le cavalier aux yeux de gazelle, qui épouse nos filles, boit notre champagne, accepte nos décorations, prêt d'ailleurs à passer du jour au lendemain dans le camp de nos ennemis ; Spendius, c'est l'aventurier napolitain ou espagnol, le « nouveau débarqué », bon à toutes les besognes, ruffian ou tenancier de maisons louches, fanfaron et vantard, se poussant par tous les sales métiers, ébahi d'une fortune soudaine, qu'il gaspille et qu'il perd avec la même facilité qu'il l'a acquise. Mâtho, c'est le bon nègre, ou le fidèle spahi, épris de la fille de son général, fait uniquement pour servir, fier de porter nos médailles, très capable d'ailleurs d'un gros héroïsme et qui finit par se faire tuer pour nous dans quelque Tonkin ou quelque Madagascar.

Ce ne sont pas là de vagues analogies. Quand on a longtemps vécu en Afrique, ces personnages de *Salammbô* nous poursuivent comme des êtres réels, comme des passants familiers coudoyés chaque jour dans la rue. Tel frondeur des Baléares, comme ce Zarxas, vigoureux et souple, qui saute à la façon des bateleurs sur les épaules de ses amis, vous

évoque ces portefaix de Mahon ou d'Alicante, qui grimpent si lestement sur les navires dans les ports algériens, qui s'étudient à fléchir élégamment le jarret sous les plus lourds fardeaux et dont les pieds légers chaussés d'espadrilles ont toujours l'air de bondir. Il y a bien des pages semblables à celle-ci, où je retrouve non seulement des silhouettes précises, mais des conversations et des confidences d'hommes du peuple rencontrés sur les routes du Sud ou sur les quais d'Alger :

« Il était né (Mâtho) dans le golfe des Syrtes. Son père l'avait conduit en pèlerinage au temple d'Ammon. Puis il avait chassé les éléphants dans les forêts des Garamantes. Ensuite il s'était engagé au service de Carthage... *Il craignait les dieux et souhaitait de mourir dans sa patrie.* — Spendius lui parla de ses voyages, des peuples et des temples qu'il avait visités, et il connaissait beaucoup de choses : *il savait faire des sandales, des épieux, des filets, apprivoiser les bêtes farouches et cuire des poissons*[1]. »

Otez la couleur antique. De qui s'agit-il ici ? De Spendius et de Mâtho, ou bien d'un spahi indigène et d'un trimardeur espagnol ? Durant les longues chevauchées à travers la steppe, lui aussi, le cavalier du bureau arabe, il vous a dit son histoire en quelques paroles brèves et prudentes ; et c'est toute l'histoire de Mâtho, comme l'histoire de Spendius est celle de l'aventurier cosmopolite.

Dira-t-on que Flaubert a été dominé par ses souvenirs et ses notes de voyage, et qu'il a représenté en somme des caractères tout modernes sous des noms et des costumes antiques? Ce qu'il y a de sûr encore une fois, c'est que de semblables types sont absolument africains ; et, s'il est vrai, comme je le crois, que les mœurs de l'Afrique n'ont pas changé depuis des siècles, n'y a-t-il pas là de quoi nous rassurer ? En tout cas, les personnages de Flaubert ne se permettent pas une démarche ou une parole qui démente l'idée que nous nous faisons d'un Africain au temps des guerres puniques. A ce compte, si *Salammbô* n'est qu'une gageure, ne peut-on pas dire que Flaubert a tenu sa gageure fort habilement? Mais ce que nous cherchons ici, c'est moins à découvrir chez lui

1 *Salammbô*, p. 27.

d'hypothétiques Carthaginois, qu'à montrer combien il a eu le sens de l'Afrique et avec quelle justesse et quelle profondeur il en a peint les hommes et les choses.

C'est pourquoi nous ferons bon marché des critiques qu'on adresse d'ordinaire à la couleur locale dans *Salammbô*. Depuis Frœhner, qui l'avait si vivement attaquée à son apparition, l'archéologie punique a fait quelques progrès. On peut préciser aujourd'hui les points faibles. Il est certain que Flaubert a trop accentué la couleur phénicienne ou sémitique, qu'il a trop lu Movers et trop emprunté à la Bible ou à la Kabbale. Mais c'est encore la couleur africaine qui l'emporte.

On commence seulement à se douter que l'hellénisme avait envahi et plus ou moins pénétré tout le bassin méditerranéen, bien avant le ve siècle. Des tombes, découvertes à Carthage et qui datent vraisemblablement de l'époque de Salammbô, ont révélé un mobilier funéraire fort semblable à celui des nécropoles de la Grèce. Les œuvres de l'art indigène recueillies çà et là ne sont trop souvent que de lourdes imitations industrielles de l'art hellénique. Mais il faut s'empresser d'ajouter que cette hellénisation était toute de surface, à peu près comme aujourd'hui la prétendue assimilation des néo-Français d'Algérie. Rien ne le prouve mieux que la persistance de la langue punique longtemps après la conquête romaine et jusqu'à l'époque de saint Augustin. Les inscriptions qu'on découvre d'un bout à l'autre de l'Afrique du Nord témoignent assez combien la tradition punique y était vivace. On aurait un frappant symbole de cette civilisation africaine si incohérente dans cet étrange mausolée du roi Juba II, que les Arabes appellent le « Tombeau de la Chrétienne », et qui se dresse en face de la mer, sur un mamelon du Sahel, à quelques lieues d'Alger. C'est un immense tas de pierres, de forme cylindrique, revêtu d'un tambour de maçonnerie gréco-romain. Les pilastres, avec leurs chapiteaux à volutes, les fausses portes moulurées peuvent faire illusion de loin : ce n'est, en réalité, que l'ordinaire sépulture indigène dans des proportions plus vastes. L'extérieur est grec, le cœur même de l'édifice est africain.

Quoi qu'il en soit de ces erreurs de détail — ou plutôt à cause de ces erreurs, — l'impression finale qui se dégage de

Salammbô, c'est que la race punique répugnait en somme à l'hellénisme. Cette Carthage trop phénicienne de Flaubert exprime peut-être avec excès cette vérité historique. Mais, en somme, quand on ferme son livre, on garde l'idée d'un monde étrange et bariolé, où l'Orient et l'Occident se mêlent sans se confondre. L'Afrique apparaît comme le point de rencontre de deux civilisations opposées. Nous allons voir tout à l'heure combien cette conception était originale et quel parti Flaubert prétendait en tirer. Ce qu'il faut retenir pour l'instant, c'est qu'en dépit de ses apparences paradoxales, le poème de Flaubert est non seulement une œuvre toute pleine de l'Afrique, mais une des plus vivantes que le maître nous ait laissées. Ayant la vie purement idéale des grandes œuvres de l'art, elle est animée aussi de cette vie toute actuelle et presque contemporaine que le roman d'aujourd'hui s'efforce de fixer : Carthage n'est peut-être pas morte, et longtemps encore sans doute la mêlée des peuples méditerranéens qui se disputent l'héritage punique s'y reconnaîtra dans les foules de *Salammbô*.

III

Justement parce que Flaubert avait à un haut degré le sens de la vie, il ne s'en est pas tenu à l'Afrique du passé. L'Afrique et, d'une façon générale, l'Orient moderne l'ont vivement sollicité. Flaubert était l'homme des vastes synthèses. On ne s'étonnera plus qu'il ait longuement raconté la révolte des Barbares occidentaux contre la Carthage antique, quand on saura qu'il n'y voyait qu'un premier épisode d'une action qui aboutit à l'époque contemporaine. En réalité, *Salammbô* ouvre le cycle qu'eût fermé ce grand roman oriental dont il a rêvé jusqu'à sa mort. Il eût dit la revanche des Barbares écrasés par la force punique, puis vaincus à leur tour dans leur victoire même, comme Carthage victorieuse le fut par les germes de mort qu'elle portait en elle. Il avait le sens de la continuité de la vie. Il savait que l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement, une sorte de mouvement

giratoire ramenant les mêmes événements après des périodes déterminées. C'est pourquoi le sujet de la Guerre inexpiable n'était point pour lui une chose morte. Il sentait que cette lointaine aventure revivait en des événements tout proches de nous, qu'il existe une réciprocité d'action entre le présent et le passé et que la mêlée des Barbares autour de Carthage n'est que le symbole de la même force qui pousse aujourd'hui leurs descendants sur l'Afrique et les met aux prises avec l'Islam, jusqu'à ce qu'eux-mêmes s'entr'égorgent.

J'insiste sur cette idée, parce que c'est en cela surtout que la critique a été injuste ou aveugle. On a trop confondu Flaubert avec les parnassiens de son entourage, on en a trop fait un artiste de décadence, épris uniquement de l'artificiel et vivant dans le passé, une sorte d'ensevelisseur occupé à farder des cadavres. Il serait temps d'en finir avec ce vieux préjugé. Écoutons-le lui-même, afin que cette déclaration catégorique termine une fois pour toutes tant d'inutiles débats :

« La forme antique est insuffisante à nos besoins, et notre vie n'est pas faite pour chanter ces airs simples. Soyons aussi artistes que les Grecs, mais autrement qu'eux. La conscience du genre humain s'est changée depuis Homère. Le ventre de Sancho-Pança a fait craquer la ceinture de Vénus. Au lieu de nous acharner à produire de vieux *chics*, il faut s'évertuer à en inventer de nouveaux. *Je crois que Leconte de Lisle est peu dans ces idées, il n'a pas l'instinct de la vie moderne, le cœur* lui manque ; je ne veux pas dire la sensibilité individuelle, ou même humanitaire, non, mais le cœur au sens presque médical du mot. Son encre est pâle, c'est une muse qui n'a pas assez pris l'air. Les chevaux et les styles de race ont du sang plein les veines et on le voit battre sous la peau et courir depuis l'oreille jusqu'aux sabots. La vie ! la vie ! C'est pour cela que j'aime tant le lyrisme. Il me semble la forme la plus naturelle de la poésie, elle est là toute nue et en liberté : toute la force d'une œuvre gît dans ce mystère, et c'est cette qualité primordiale, ce *motus animi continuus*... qui donne la concision, le relief, les tournures, les élans, le rythme, la diversité [1]... »

1. Lettre à Louise Colet (*Corresp.* II, p. 276).

Ce sens de la vie, c'est l'Afrique qui le révéla à Flaubert. Son voyage en Égypte fut certainement le fait capital de son existence. Son génie y trouva sa forme définitive et s'y précisa dans ses tendances. *Salammbô* fut alors conçue, et la *Tentation de Saint-Antoine*, qu'il avait depuis longtemps écrite, en fut profondément modifiée dans son sujet comme dans sa composition. S'il en est ainsi, il faut renverser la perspective traditionnelle sous laquelle on envisage encore l'œuvre de Flaubert et rejeter au second plan *Madame Bovary* et l'*Éducation sentimentale* : ce ne sont plus que deux satires de la caducité bourgeoise, qui doivent rester en marge de son œuvre véritable. *Salammbô*, la *Tentation*, *Hérodias*, sont l'expression pure de ce qu'il *voulait* faire. Mais son vrai sujet, le sujet idéal qui a plané au-dessus de tout son labeur, c'est l'Orient, considéré comme la source de toute vie et de toute beauté. L'espace et le temps s'abolissant pour le poète, il a pris l'Orient à toutes ses époques et dans tous ses pays. Un instinct d'artiste l'avertissait que là seulement il pourrait trouver avec la vie et la beauté la matière de grandes œuvres. Enfin, il avait trop l'intelligence de son temps pour ne pas deviner que l'énergie humaine qui se retire de plus en plus de l'Europe, comme d'un corps envahi par la mort, allait se concentrer avec frénésie sur l'Orient, qu'il y aurait là encore des rivalités effroyables de peuples, en tout cas une fièvre de vie et d'activité et peut-être des luttes géantes auprès de qui les antiques prouesses des épopées ne seraient que des jeux d'enfants.

Ce ne sont pas là de simples inductions tirées complaisamment de l'œuvre de Flaubert. Nous savons par lui-même et par ses amis qu'il a longtemps caressé le rêve d'écrire un roman sur cette vaste donnée. Il suffirait déjà de lire dans sa correspondance ses relations de voyage, pour voir combien l'Égypte l'avait frappé et par quel attrait l'Orient, dès cette date de 1850, s'était emparé de lui [1]. Mais à mesure qu'il avance vers la maturité de son talent, ce projet de roman oriental prend de plus en plus consistance. En 1860, il écrivait à son

1. En effet, il écrivait de Constantinople à Louis Bouilhet, qu'il songeait à une histoire d'Anubis, « la femme qui veut se faire aimer par le dieu ». II, p. 10. — C'est le sujet même de Salammbô.

ami Feydeau, qui était alors en mission dans l'Afrique du Nord : « Fais-nous un grandissime roman sur l'Algérie. Tu dois en savoir assez ? Il y a plus à faire sur ce pays que Walter Scott n'a fait sur l'Écosse, et un succès non moindre attend ce livre ou ces livres-là. Telle est mon opinion[1]. » Deux ans après, il confiait aux Goncourt « le grand désir qu'il a eu, désir auquel il n'a pas renoncé, d'écrire un livre sur l'Orient, sur l'Orient en habit noir...[2] » Enfin, à la veille de sa mort, il répétait à une de ses correspondantes : « Si j'étais plus jeune et si j'avais de l'argent, je retournerais en Orient, pour étudier l'Orient moderne, l'Orient-isthme-de-Suez. *Un grand livre là-dessus est un de mes vieux rêves. Je voudrais faire un civilisé qui se barbarise et un barbare qui se civilise. Développer ce contraste des deux mondes finissant par se mêler ! Mais il est trop tard*[2]... »

Ce qui le surprend, quand il débarque à Alexandrie, ce n'est ni le pittoresque ni l'exotisme proprement dit, ce sont les hommes : « D'un mot, voici jusqu'à présent comment je résume ce que j'ai ressenti : peu d'étonnement de la nature comme paysage et comme ciel, comme désert (sauf le mirage) ; *étonnement énorme des villes et des hommes*... Cela tient sans doute à ce que j'avais plus rêvé, plus creusé et plus imaginé tout ce qui est horizons, verdures, sables, arbres, soleil, que ce qui est maisons, rues, costumes et usages. Ç'a

1. *Corresp.*, III, p. 190.

2. Voici, dans son entier, le passage du *Journal des Goncourt* : « *29 mars 1862* : — Flaubert est assis sur son divan, les jambes croisées à la turque. Il parle de ses projets, de ses ambitions, de ses rêves de romans. Il nous confie le grand désir qu'il a eu, désir auquel il n'a pas renoncé, d'écrire un livre sur l'Orient moderne, sur l'Orient en habit noir. Il s'anime à toutes les antithèses que son talent trouverait dans le bouquin. Scènes se passant à Paris, scènes se passant à Constantinople, scènes se passant sur le Nil, scènes d'hypocrisie européenne, scènes sauvages du huis-clos de là-bas et noyade et tête coupée pour un soupçon, une mauvaise humeur : une œuvre qui ressemblerait assez bien, selon sa comparaison, à ces bateaux qui ont, sur le pont, à l'avant, un Turc habillé par Dusautoy, et à l'arrière, sur le pont, le harem de ce Turc, avec ses eunuques et toute la férocité des mœurs du vieil Orient. — Flaubert s'éjouit et se gaudit à la peinture de toutes les canailles européennes, grecques, italiennes, juives, qu'il ferait graviter autour de son héros et il s'étend sur les curieux contrastes que présente çà et là, l'Oriental se civilisant et l'Européen retournant à l'état sauvage, ainsi que ce chimiste français, qui établi sur les confins de la Libye, n'a plus rien gardé des mœurs et des habitudes de sa patrie. » (1[re] série, II, p. 23).

3. *Corresp.*, IV, p. 284.

été pour la nature une retrouvaille et, pour le reste, une trouvaille[1]. » Ailleurs il écrivait : « Mon genre d'observation est surtout moral. Je n'aurais jamais soupçonné ce côté du voyage. *Le côté psychologique, humain, comique y est abondant.* On y rencontre des balles splendides, des existences gorges-de-pigeon très chatoyantes à l'œil, fort variées comme loques et broderies, riches de saleté, de déchirures et de galons. Et, au fond, toujours cette vieille canaillerie immuable et inébranlable. C'est là la base[2]... » — Nous voilà donc avertis. Si Flaubert eût exécuté son projet, nous n'aurions plus retrouvé dans son livre ce facile et conventionnel Orient que lord Byron et ses imitateurs avaient mis à la mode. Plus de Sarah la baigneuse, plus de cheick à barbe blanche, plus de janissaire au sabre recourbé ; plus de « fenêtre grillée donnant sur les flots bleus » ; mais, observées avec une rigueur toute scientifique, les mœurs étranges d'un vieux monde qui se décompose à côté d'un monde tout jeune qui s'essaie à la vie.

Il aurait dépeint cette Égypte contemporaine envahie par l'activité fiévreuse du Nord, pleine d'hommes d'affaires, de fonctionnaires, de militaires, d'aventuriers de tous pays. Il aurait fait éclater au soleil le bariolage de ces villes, où le nègre à demi nu coudoie nos employés de chemin de fer, nos garçons d'hôtel à casquettes galonnées ; où les processions de hadjis qui reviennent de la Mecque défilent, bannière au vent, à travers les grandes rues européennes, sous les lorgnettes et les appareils photographiques d'un club alpin ou d'une agence Cook ; où l'enseigne d'un dentiste américain voisine avec celle d'une couturière parisienne ; où l'on sort d'un café maure tapissé de nattes grossières et plein de loqueteux accroupis, pour entrer dans un grand bar anglais à l'éclairage électrique aveuglant, avec ses tablées de soupeurs en costumes de touristes. Puis le grotesque violent qui se dégage de cette foule bigarrée (Flaubert avait le sentiment du grotesque : il l'a prouvé dans *Bouvard et Pécuchet*) ; puis la cohue des immigrants, — la corruption à l'état de prodige, la crapule magnifique qui s'épanouit en de tels

1. *Correspond.*, I, p. 236.
2. *Loc. cit.*, II, p. 9.

milieux ainsi qu'en une terre bénie (comme dit Flaubert, *c'est là la base* !) ; puis, du haut en bas de l'échelle, la vénalité, presque candide à force d'être inconsciente ; et, par-dessus tout cela, la belle insouciance de ce monde qui se sent si choyé par la nature et le soleil qu'il se laisse aller comme les bêtes, oubliant ses dieux et sa patrie, ne retenant de ses pays d'origine que de vagues préjugés nationaux, et n'empruntant aux religions qui l'entourent que de stupéfiantes superstitions.

Cette foule bigarrée aurait tourné autour des protagonistes de Flaubert comme le chœur dans les tragédies antiques. Selon toute vraisemblance, l'action se serait passée en Égypte à l'époque du percement de l'isthme de Suez. Il nous aurait représenté quelque aventurier de grande envergure — Levantin ou Français — moitié héros, moitié canaille; il lui aurait opposé un Oriental féru de nos mœurs et de notre civilisation, et il aurait symbolisé ainsi le rapprochement des races dans les grandes entreprises de l'industrie et de la spéculation modernes, — mais surtout ce duel qui s'annonce de plus en plus formidable entre l'Orient et l'Occident.

Malheureusement pour nous, le livre de Flaubert est resté à l'état de projet. Il n'en faut pas moins retenir son idée comme une indication précieuse. Si l'on rattache cette ébauche aux deux grands romans africains du maître, on se trouve en présence d'une large conception d'ensemble, dont la signification jusqu'ici a été à peine entrevue et dont la fécondité est incalculable.

Sans doute, il ne s'agit point de revenir à son sujet. L'isthme de Suez est entré dans l'histoire, et la génération d'Africains cosmopolites qu'il voulait étudier est aujourd'hui à peu près finie. Mais pourquoi chercher si loin, quand l'Algérie est à nos portes? Comme l'écrivait Flaubert, « il y a plus à faire sur ce pays-là que Walter Scott n'a fait sur l'Écosse ». Or, depuis *Salammbô*, on n'en a rapporté que des paysages et, le plus souvent, un superficiel et trop facile exotisme. On n'a pas vu qu'il y avait autre chose à y prendre que des levers de soleil et des effets de mirage.

En réalité, tout un peuple nouveau est né de ce côté de la

Mer latine. Il est inutile de le dissimuler sous prétexte d'un faux patriotisme. La période confuse de la conquête et de l'organisation matérielle est désormais close, et la vie normale du pays, un instant troublée par l'afflux simultané de tant de races diverses, a repris son cours. Les événements dont l'Algérie fut naguère le théâtre n'ont point d'autre signification, — et, chose bizarre! les fureurs antisémites ont eu pour conséquence de manifester au grand jour la *sémitisation* croissante de tous ces néo-Africains — Français, Espagnols, Italiens, Maltais — qui, depuis trois quarts de siècle, ont subi le contact de l'Arabe et du Juif indigène. Le vieil esprit sémitique de Carthage, toujours vivace en dépit des révolutions, a de nouveau triomphé, — et cela avec les mêmes caractères de ruse, de cupidité, de cruauté, de fanatisme, et, par instants, de folie furieuse. Les mercenaires barbares accourent plus nombreux que jamais de tous les pays méditerranéens, avec les mêmes appétits de lucre et de domination, qu'au temps de la Guerre inexpiable. Et ainsi c'est le sujet même de *Salammbô* qui s'offre encore une fois au romancier qui voudra tenter l'aventure.

LOUIS BERTRAND

P.-S. — Je ne me dissimule pas que cette conclusion surprendra beaucoup les lecteurs qui ne sont point au courant des choses algériennes. Et cependant il en est ainsi! Mais que l'on me comprenne bien! Je ne songe nullement à attaquer ici ceux qu'on appelle indistinctement chez nous « les Étrangers » —, tous ces manœuvres qui nous sont si nécessaires, sans lesquels nous ne pourrions presque rien et dont un grand nombre d'ailleurs feront d'excellents Algériens, sinon d'excellents Français. Ce que je veux dire, c'est que le milieu et le climat ont eu aujourd'hui les mêmes effets que dans l'antiquité. Il y a comme un génie du sol, qui ne meurt pas. La race, au point de vue physiologique, est une pure entité. Seule la *terre* agit et, après elle, l'éducation. Or la

terre est toujours la même qui produisit la sémitique Carthage, et il est incontestable que le voisinage de l'Arabe et du Juif a contribué largement à façonner le caractère moral des néo-Algériens. Cet esprit des populations nouvelles est-il, à proprement parler *sémitique*? Y a-t-il même un *esprit sémitique*? Je ne veux pas entrer dans de si graves et si chanceux débats. J'avertis seulement que cette épithète de *sémite* appliquée aux Arabes et même aux Juifs n'a pour moi que la valeur toute conventionnelle d'un terme de classification. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les traits de caractère que j'ai signalés sont bien inhérents à la nature de l'indigène et que, grâce à la contagion de l'exemple et à l'influence du climat, ils se reproduisent de façon naturelle chez l'immigrant européen.

L. B.

COMMENT

JE DEVINS EXPLORATEUR[1]

Cependant les coutumes originales, étranges ou superstitieuses, acceptées par la masse de la population, étaient plutôt communes dans le pays, et toutes n'avaient pas le caractère charmant de celle que j'avais vue.

Il y en avait de farouches, comme celle, par exemple, qui veut qu'on recherche un coupable envers la nature, les années de sécheresse, mais je n'en sais pas de désolante comme celle que je connus quelques semaines plus tard.

Un matin, mon attention avait été attirée par une sortie précipitée de tous les prêtres de la pagode. Ils suivaient à une allure inusitée des femmes qui se dirigeaient vers la maison du chef de la province. Un peu après, ils revinrent tranquillement.

Je n'aurais pas pris garde à cet incident si, presque aussitôt, une troupe de gardiens armés, emmenant un homme chargé de chaînes, n'était passée devant ma case allant vers la campagne.

En avant, un des gardes frappait de temps à autre un gong qui résonnait lugubrement.

Une vingtaine de personnes suivaient; d'autres, ayant l'apparence de curieux, accouraient du village.

J'eus l'idée qu'il s'agissait d'une exécution, et j'étais très

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

étonné de n'avoir entendu parler de rien, ne comprenant pas qu'à Kampot pareil événement dont, je le savais, on n'avait pas souvenir, pût passer inaperçu.

J'envoyai demander l'interprète.

Il n'était pas chez lui.

Quand, un peu plus tard, je lui eus dit le motif pour lequel je l'avais appelé, il répondit :

— J'étais justement allé assister à l'affaire de cet individu.

Surpris de me voir contrarié, il continua :

— Je n'ai pas pensé qu'être présent à cette scène pût être chose regrettable, et j'ai ausssi cru qu'il valait mieux ne pas vous en parler,

Puis il raconta tout au long ce qu'il savait et ce qu'il avait vu :

— Il arrive parfois, dans notre pays khmer, qu'un homme marchant au loin, dans la campagne, est aperçu par d'autres n'ayant de visible que la partie supérieure de son corps. C'est là l'indication d'une mort certaine à court délai pour celui qui est ainsi vu, et c'est ce qui est arrivé à cet homme dans la soirée d'hier.

» Allant vers sa maison, traversant la grande plaine en arrière de nos cases, il portait sur son épaule plusieurs de ces grandes palmes de lataniers dont la feuille s'étale en éventail au bout d'une tige très longue et à peine flexible.

» Ses parents, revenant du travail, le suivaient à distance; bientôt ils remarquèrent que sa tête, ses épaules et ses bras allaient dans le chemin, emportant les branchages, sans que ni le corps, ni les jambes parussent [1].

» Effrayées à cette constatation, sa mère et sa femme se rendirent en hâte chez le chef du pays pour lui demander de procéder suivant ce que l'usage prévoit en pareil cas.

» Lui, leur répondit que l'usage était fou et que s'y conformer serait plus fou encore. Mais les deux femmes insistèrent avec tant d'énergie, disant ce moyen le seul de conjurer le sort, qu'il se décida à faire comme elles voulaient, promettant l'arrestation de l'homme pour le lendemain au lever du soleil.

» Et les gardes sont ce matin venus prendre le pauvre homme,

1. Illusion causée par la longueur des tiges.

lui annonçant qu'il était accusé de rébellion envers le roi, et, sans écouter ses protestations, l'ont entraîné au tribunal.

» La famille a feint la surprise et l'a suivi en larmoyant.

» Les juges l'ont fait charger de chaînes et lui ont lu un arrêt le condamnant à mort, l'exécution devant être immédiate.

» Ses supplications et celles de ses parents restant inutiles, il a fait demander aux prêtres de la pagode de venir protester de son innocence et joindre leurs instances à celles de tous les siens.

» Ceux-ci, mis au courant, sont arrivés en hâte et, n'ayant pu obtenir même un délai, ont conseillé la résignation au condamné et sont repartis pour prier à leur temple.

» L'homme a alors été emmené vers la campagne ; un bananier dépouillé de ses feuilles avait, en guise de poteau, été planté d'avance au milieu d'une rizière, on l'y a attaché, et pendant que tous lui faisaient leurs adieux, le sabre du bourreau a tournoyé et d'un coup rapide a détaché la tige du bananier au-dessus de sa tête.

» L'homme a bien cru mourir.

» Ses parents, pendant qu'on lui ôtait les fers, lui ont donné l'explication de sa mésaventure, puis ils l'ont conduit remercier chefs et prêtres de ce qu'ils avaient fait pour le sauver du malheur. »

Ainsi, à côté de l'idée, qu'on rencontre partout, qu'un signe peut présager une mort prochaine, je trouvais dans ce pays celle qu'on conjure le sort en faisant ressentir les tortures morales de la mort à celui qu'elle menace !

La conviction qu'il eût été odieux et criminel de ne pas agir comme ils l'avaient fait dans cette circonstance était si établie chez ses parents que, je l'ai su ensuite, ils eussent, à défaut du moyen légal, imposé d'une manière quelconque l'impression de la mort à celui qu'ils croyaient sauver.

Recherchant l'origine de cette superstitieuse croyance, je pensai qu'il fallait y voir un reste des mœurs anciennes mieux gardé, comme le sont généralement les usages barbares et inhumains, chez les gens de race assimilée que chez ceux de la race pure plus accessible au progrès, et je supposai, en raison des mélanges si fréquents dans le pays, que cette famille avait l'origine sauvage.

Cette pensée me parut d'autant mieux acceptable qu'il existait encore dans un canton, à l'ouest de la province, une tribu restée à côté de la population civilisée dans un état demi-barbare frappant. Je m'expliquais sa conservation par les égards des Khmers qui semblaient s'attacher à la maintenir comme un vestige vivant du passé obscurci.

Je n'avais pas vu cette tribu sur son territoire, mon service ne me permettait pas l'absence de deux ou trois jours qu'il m'eût pour cela fallu faire. C'est à Kampot même, à l'occasion de la cérémonie annuelle de « l'eau du serment », que je rencontrai quelques-uns de ses membres.

Dans cette circonstance, tous les fonctionnaires jurent à nouveau fidélité au roi; c'est sans doute sous ce prétexte qu'on était arrivé à y amener, avec leurs familles, trois ou quatre des principaux du petit groupe.

C'était la première fois que je m'étais trouvé en présence de gens vivant en liberté dans la nature. Leurs arcs et leurs flèches, leurs fétiches et leurs verroteries, leur quasi complète nudité, je m'y étais attendu; ce qui me frappa fut l'expression de douceur en même temps que de défiance extrême marquée sur leurs visages finauds qui, par leur conformation, semblaient indiquer l'origine négrito.

La rencontre du groupe aperçu un instant me donna le désir de visiter ceux dont l'existence était bien connue sur d'autres points du Cambodge. Je m'en faisais parler, on me disait :

— Ceux-ci sont des Tchiongs; au nord-ouest de Kampot vous trouverez les Pears, ailleurs les Rodès, les Yaraïs : on les confond tous sous le nom de Penong. Les uns sont de couleur très foncée, ont les cheveux crépus; d'autres ont les cheveux plats, le teint jaune, et il y en a qui ressemblent aux Kiams et parlent leur langage.

***

Les Kiams établis dans le pays depuis une date relativement récente y ont cependant des fêtes et des usages locaux.

Près d'un de leurs plus importants villages, Kebal Reméas, à petite distance de Kampot et à sept ou huit kilomètres de

la mer, est soulevé, dans un terrain alluvionnaire, un petit bloc calcaire d'une soixantaine de mètres nommée Sla Taôn.

Chaque année j'étais invité à assister à une cérémonie touchante que ces musulmans y renouvellent depuis le temps de leur arrivée.

La hauteur contient une vaste caverne à laquelle on accède par une entrée élevée de huit à dix mètres. A partir du seuil, la grotte est jonchée de débris de coquillages marins et, pour peu qu'on fouille le sol, on trouve, presque intactes, des quantités de la plupart des espèces qui vivent sur les rivages voisins; indication que la mer baignait ces rochers à une époque récente.

De l'entrée de la grotte, en passant par d'étroits boyaux, d'obscurs réduits dont un suintement calcaire a recouvert les parois de concrétions mamelonnées qui donnent aux aspérités du roc les formes les plus singulières, on arrive à une autre ouverture dont le jour indécis montre vaguement, au fond d'une profonde déchirure du sol, un cercueil vermoulu s'en allant en poussière. Là repose un homme juste, que le pays vénère et dont la dépouille fut apportée du pays des ancêtres.

A l'époque du nouvel an, alors qu'ils vont entretenir les tombes des parents morts, les familles Kiams se rendent en nombre à la caverne; une torche à la main, chacun veut la parcourir en tous sens; aux ouvertures partout à travers le feuillage apparaissent les écharpes éclatantes, les costumes de fête. On nettoie les abords du tombeau, en un instant il est couvert de minuscules étendards de cotonnade blanche, les prêtres musulmans s'en approchent, prient et arrosent le cercueil d'eau parfumée en présence de la foule recueillie.

Après la cérémonie, on étale sur le sol des provisions, des gâteaux et des fruits. Ainsi qu'une foule d'invités khmers, je prenais part au repas champêtre. Je ne pouvais m'habituer, devant l'extrême tolérance religieuse des Kiams, à les considérer comme sectateurs de Mahomet. Prenant plaisir à leurs conversations, je ne me retirais que le soir quand la foule, par bandes de villages, se dispersait pour le retour.

Dans le contact constant des indigènes, je me familiarisai

avec l'idée de vivre complètement parmi eux. Du reste, voyant combien me plaisaient nos rapports communs, ils ne négligeaient aucune occasion de me rendre le séjour agréable. Ce n'était plus seulement aux fêtes qu'ils me conviaient; j'étais prévenu de leurs chasses quand, dans la saison des pluies, la hauteur des eaux les rendait curieuses, de leurs pêches aux coquillages à l'époque des grandes marées, et de ces cueillettes de fruits sauvages et de racines dans les forêts auxquelles ils se rendent par villages entiers afin de se mieux garder des tigres et aussi de la visite des éléphants dont les troupeaux viennent à ce même moment tenter de fourrager dans les champs de cannes à sucre, à la lisière des bois.

Je me joignais à eux quand j'en avais le loisir, car je ne pouvais aller partout. Combien j'ai regretté, entre autres choses, de n'avoir pas fait visite à la retraite de Véal-Srè-Moroï, dont j'entendais souvent la description! Sans doute quelqu'un, plus tard, voudra voir ce lieu solitaire qu'on faisait mystérieux.

Vus de Kampot, les monts Kamchay semblent, en se terminant, former comme un immense éventail ayant pour noyau le petit sommet de « l'autel »; dont le nom vient d'un colossal bloc de pierre qui gît tout en haut et sur lequel on invoque les génies des bois en leur demandant de protéger ceux qui vont parcourir les forêts.

Si du pied de cette montagne on s'enfonce à l'ouest dans les ravins, on arrive, après plus d'une journée de marche, à un plateau très élevé, dominé par plusieurs pics. Dépourvu d'arbres, il est couvert de toutes petites plantes; au milieu, un vaste étang regorgeant de poisson cache ses eaux claires sous des feuilles de lotus aussi larges que les roues des chariots. C'est à sa surface que naissent les nuages qu'on voit errer autour du mont Popok-Vil (Nuages tournants), le point culminant de la chaîne (1 200 mètres).

Lorsque, fuyant devant les invasions siamoises, les populations affolées abandonnaient les villages, beaucoup de gens, se frayant à coups de hache un chemin à travers la forêt, couraient vers cette solitude chercher un asile et attendre que le calme fût rendu au pays. On lui avait donné le nom de Véal-Srè-Moroï (plaine des cent rizières). Plus d'une fois déjà elle

avait été troublée dans des circonstances analogues. Retraite sûre à l'heure du danger, elle a, peu à peu, pris aux yeux des Cambodgiens un caractère mystérieux, surnaturel, qui fait qu'en temps ordinaire ils redoutent de s'y aventurer.

Là est la source de la rivière de Kampot; du petit lac sort un torrent que cent autres grossissent: si avancée que soit la sécheresse, il coule abondant sur les roches, et, tombant de ravins en ravins, vient à Kamchay, au bas des montagnes, s'étendre en une longue nappe transparente et profonde que les derniers rapides rompent bruyamment.

Je manquais rarement les occasions de pêche d'une coquille du genre Solen abondante sur la plage à l'embouchure de la rivière, dont les gens du pays sont friands et qu'ils mangent cuite ou mettent en saumure comme aliment de réserve.

Nous la prenions à marée basse en introduisant brusquement dans le trou qui dénonce le présence du mollusque une petite baguette aiguisée et dentelée; au contact du bois l'animal referme sa coquille en serrant ses valves sur la baguette et permet ainsi au pêcheur de l'amener à lui. A ces occasions la plage était couverte d'hommes, de femmes et d'enfants qui emplissaient leurs paniers de ces coquillages dont la chair, au commencement de la saison sèche, est particulièrement délicate.

Dans ces courses, je m'habituai insensiblement à la nourriture à base de riz; le pain ne me fut plus indispensable, et je cessai peu à peu d'en faire.

Depuis mon arrivée au Cambodge, j'étais en effet mon propre boulanger. En quittant la Cochinchine pour un pays où j'allais me trouver seul Européen, j'avais appris à préparer la pâte et à cuire le pain. Une fois installé, tous les trois jours revenait ce qui au commencement était une distraction; alors je prenais d'infinies précautions pour la levée de la pâte, je dorais, avec des œufs, mes pains que j'étendais en brioches sur des feuilles de bananier pour empêcher leur croûte de se noircir au contact de mon four très grossier; c'était maintenant une corvée dont je fus heureux d'être débarrassé.

Le besoin impérieux pour l'Européen de cet aliment, alors si souvent mal préparé dans les postes de l'intérieur de l'Indo-

Chine, s'était ainsi dissipé pour moi, et j'avais reconnu que le riz est la vraie nourriture des pays tropicaux.

Plus tard, quelques-uns de mes compagnons de mission m'ont confié au départ que leur souci était de pouvoir supporter la privation du pain. Ils en emportaient une forte provision avec du biscuit. Pendant les premiers jours, ils savouraient leur pain, puis il fallait le recuire et l'amollir à la vapeur de la soupe ou du carry, sur la fin ce n'était plus qu'une affreuse moisissure, le dégoût faisait apprécier le riz éblouissant de blancheur au fumet agréable, et le biscuit lui-même ne servait plus qu'à amadouer les enfants des villages.

Vers ce temps je fus chargé de prendre des renseignements sur le chemin longeant la côte du golfe vers le Siam en vue de l'établissement projeté d'une ligne télégraphique. La chose n'eut pas de suite, mais j'avais pris tous les renseignements utiles pour un voyage dans cette direction.

Je tins aussi, en ayant eu l'occasion à la même époque, à faire le parcours par terre depuis Kampot jusqu'au petit port d'Hatien que je connaissais bien, ne voulant pas être dans l'obligation de revenir plus tard examiner cette dernière partie de la côte cambodgienne.

Ce petit voyage (1879) avait été comme le prélude de mon étude du pays et j'aime à le considérer comme ma première marche.

Bientôt je ne bornai plus mon désir de connaître au pays que j'habitais; j'étendis mes recherches à la géographie du Cambodge entier, alors presque ignorée en dehors des grandes artères du fleuve et du grand lac. On savait combien j'étais épris de ce qui pouvait m'instruire sur ce sujet; tout nouvel arrivé, fonctionnaire, marin, commerçant, pouvant me fournir des indications, m'était présenté. Ce que j'apprenais, je le notais sur une carte dont la comparaison avec les documents géographiques d'alors ne contibuait pas peu à ma résolution naissante de faire tout le possible pour aller rechercher la vérité sur le terrain, et j'espérais que personne ne songerait avant moi à entreprendre l'étude que je rêvais.

Avec ce but en perspective, la topographie devint ma distraction favorite, et les collections d'histoire naturelle que

j'avais déjà recueillies, je ne les considérai plus que comme la base de recherches plus importantes ailleurs.

Un jour, il y avait près de trois ans que j'étais à Kampot, je vis entrer chez moi un Cambodgien tout de neuf habillé; l'air souriant il me tendait la main. Je fus vraiment surpris : c'était le chef de la pagode. Il n'était plus religieux!

Pendant que je le faisais asseoir, il disait :

— Depuis six mois déjà j'avais, suivant l'usage, prévenu notre chef au Cambodge de mon désir de laisser l'habit jaune revêtu à douze ans. Maintenant je ne suis plus le supérieur de la grande bonzerie; je rentre dans mon village, j'y cultiverai le riz avec mes vieux parents. Ma résolution, je l'avais tue à tous afin de garder jusqu'aux derniers jours une situation égale.

Descendu d'une position très honorée à l'état de simple homme des champs, il avait une attitude discrète, presque humble en me regardant de son œil bon.

— Ceux de votre village vont être très heureux de votre retour, vous vous marierez et serez bientôt leur chef écouté. Mais les gens d'ici, habitués à vous, vous regretteront pour les qualités de votre caractère, pour les bons conseils qu'ils venaient chercher en toute occasion et pour leurs enfants que vous éduquiez. Pour moi, mon regret est grand, je vais être séparé du premier ami que j'ai eu chez les Khmers! Mais nous nous reverrons; pour vos provisions vous viendrez ici, dans mes promenades j'irai par chez vous.

Il dit doucement :

— Mon successeur a appris tout ce que je sais, vous le connaissez, c'était mon second, il viendra vous saluer après mon départ. Ceux-là qui auront besoin de conseils me trouveront toujours heureux d'être utile.

J'ajoutai alors :

— Maintenant je parle un peu la langue khmère, je connais un coin du Cambodge et je sais beaucoup du cœur de son peuple.

» Quoique je commence à peine à le comprendre, j'aime votre pays, je suis obsédé d'un désir intense de parcourir ses autres régions, celles des montagnes et des grandes forêts.

celle où court le fleuve et qu'inonde le lac et celle des grandes ruines.

» J'aime les Cambodgiens parce que je les ai trouvés tels que vous-même êtes, simples, bons avec le cœur droit; je les aime aussi pour le mystère de leur passé dont une instinctive souvenance de la gloire, jointe à la pensée des malheurs qui ont fait l'oubli, leur donne en même temps une nuance d'orgueil et les rend timides.

» C'est à vous que je dois d'avoir pris goût à l'étude des gens et du sol, êtes-vous content de ces sentiments qu'ils m'ont inspirés? »

Il lisait dans mes yeux le gré infini que je lui savais. Le vieux citronnier était devant nous, c'était l'époque où ses fruits jaunis tombaient sur le sol tachant le gazon ; il le regarda, souriant et ému ; je tenais sa main, il me dit encore :

— Je souhaite maintenant que tous les Français nous jugent comme vous et nous aiment autant. Nous sommes animés de reconnaissance extrême pour la France qui a arrêté l'anéantissement de notre pays. Les Khmers sont sensibles, et leur dévouement va aux grandes limites, ils le montreront si les circonstances le veulent jamais.

Je ne devais plus revoir cet homme excellent. Quelques semaines après sa visite, l'ordre m'arriva d'aller à Pnom-Penh continuer mon service.

Ce changement me causa une satisfaction entière, il me parut venir à l'heure voulue.

En effet, la résidence dans la capitale khmère était un acheminement vers la réalisation de mes désirs. J'étais préparé, entraîné, résolu ; il ne me fallait plus qu'une occasion, un motif qu'il me serait plus facile de saisir ou de présenter au centre administratif du royaume, où je serais aussi mieux à même de me rendre compte des conditions dans lesquelles je pourrais voyager.

En quittant Kampot, j'avais l'espoir d'y repasser bientôt au cours des excursions que je méditais d'entreprendre ; aussi ne fut-ce pas adieu que je dis à tous, mais au revoir.



Pour gagner les bords du Mékhong, j'allais parcourir cent soixante kilomètres en terre cambodgienne à dos d'éléphant.

A l'idée de cette marche dans un pays dont j'étais enthousiaste, je débordais de joie et, quand la bête qui devait me porter arriva devant ma véranda conduite par son cornac, je n'avais plus qu'à monter sur la chaise, garnie d'un rooff, installée sur son dos; mon cuisinier, parti en charrette à bœufs avec le bagage, devait être bien près du lieu de halte du repas de midi.

Voyant qu'après avoir caressé la trompe de l'animal, je cherchais son genou pour grimper prendre ma place, le cornac me dit :

— Monsieur n'a donc pas de fusil?

Devant mon étonnement, sans attendre de réponse, le chef de la province, venu avec les chefs et mes amis me dire ses souhaits d'heureuse route, envoya un des hommes de sa suite emprunter le fusil d'un voisin. Alors on m'expliqua qu'à son premier voyage dans la région, cet éléphant très jeune s'était trouvé, au passage de Thvéa domrey (Porte des éléphants) dans les hauteurs, en présence d'une troupe de ses pareils, sauvages, paissant dans la clairière. Effrayé, il refusait d'avancer quand le voyageur qu'il transportait, déchargeant son fusil, mit en fuite le troupeau. Depuis, pour le décider à partir, on lui fait voir qu'une de ces armes est dans les mains de celui qui le monte.

J'avais d'abord cru à une plaisanterie, puis je compris très bien.

Je déchargeai moi-même le fusil sous les yeux de ma monture pour la rassurer, après quoi j'allai m'asseoir en arrière du cornac.

Alors on me tendit l'arme très ostensiblement, et, tout le monde ayant émis l'avis qu'en cette saison on ne rencontrerait pas d'éléphants sauvages, je la rendis par derrière à celui qui l'avait apportée, pendant que la bête partait confiante sous les moqueries de tous.

étonné de n'avoir entendu parler de rien, ne comprenant pas qu'à Kampot pareil événement dont, je le savais, on n'avait pas souvenir, pût passer inaperçu.

J'envoyai demander l'interprète.

Il n'était pas chez lui.

Quand, un peu plus tard, je lui eus dit le motif pour lequel je l'avais appelé, il répondit :

— J'étais justement allé assister à l'affaire de cet individu.

Surpris de me voir contrarié, il continua :

— Je n'ai pas pensé qu'être présent à cette scène pût être chose regrettable, et j'ai ausssi cru qu'il valait mieux ne pas vous en parler,

Puis il raconta tout au long ce qu'il savait et ce qu'il avait vu :

— Il arrive parfois, dans notre pays khmer, qu'un homme marchant au loin, dans la campagne, est aperçu par d'autres n'ayant de visible que la partie supérieure de son corps. C'est là l'indication d'une mort certaine à court délai pour celui qui est ainsi vu, et c'est ce qui est arrivé à cet homme dans la soirée d'hier.

» Allant vers sa maison, traversant la grande plaine en arrière de nos cases, il portait sur son épaule plusieurs de ces grandes palmes de lataniers dont la feuille s'étale en éventail au bout d'une tige très longue et à peine flexible.

» Ses parents, revenant du travail, le suivaient à distance; bientôt ils remarquèrent que sa tête, ses épaules et ses bras allaient dans le chemin, emportant les branchages, sans que ni le corps, ni les jambes parussent [1].

» Effrayées à cette constatation, sa mère et sa femme se rendirent en hâte chez le chef du pays pour lui demander de procéder suivant ce que l'usage prévoit en pareil cas.

» Lui, leur répondit que l'usage était fou et que s'y conformer serait plus fou encore. Mais les deux femmes insistèrent avec tant d'énergie, disant ce moyen le seul de conjurer le sort, qu'il se décida à faire comme elles voulaient, promettant l'arrestation de l'homme pour le lendemain au lever du soleil.

» Et les gardes sont ce matin venus prendre le pauvre homme,

1. Illusion causée par la longueur des tiges.

lui annonçant qu'il était accusé de rébellion envers le roi, et, sans écouter ses protestations, l'ont entraîné au tribunal.

» La famille a feint la surprise et l'a suivi en larmoyant.

» Les juges l'ont fait charger de chaînes et lui ont lu un arrêt le condamnant à mort, l'exécution devant être immédiate.

» Ses supplications et celles de ses parents restant inutiles, il a fait demander aux prêtres de la pagode de venir protester de son innocence et joindre leurs instances à celles de tous les siens.

» Ceux-ci, mis au courant, sont arrivés en hâte et, n'ayant pu obtenir même un délai, ont conseillé la résignation au condamné et sont repartis pour prier à leur temple.

» L'homme a alors été emmené vers la campagne ; un bananier dépouillé de ses feuilles avait, en guise de poteau, été planté d'avance au milieu d'une rizière, on l'y a attaché, et pendant que tous lui faisaient leurs adieux, le sabre du bourreau a tournoyé et d'un coup rapide a détaché la tige du bananier au-dessus de sa tête.

» L'homme a bien cru mourir.

» Ses parents, pendant qu'on lui ôtait les fers, lui ont donné l'explication de sa mésaventure, puis ils l'ont conduit remercier chefs et prêtres de ce qu'ils avaient fait pour le sauver du malheur. »

Ainsi, à côté de l'idée, qu'on rencontre partout, qu'un signe peut présager une mort prochaine, je trouvais dans ce pays celle qu'on conjure le sort en faisant ressentir les tortures morales de la mort à celui qu'elle menace !

La conviction qu'il eût été odieux et criminel de ne pas agir comme ils l'avaient fait dans cette circonstance était si établie chez ses parents que, je l'ai su ensuite, ils eussent, à défaut du moyen légal, imposé d'une manière quelconque l'impression de la mort à celui qu'ils croyaient sauver.

Recherchant l'origine de cette superstitieuse croyance, je pensai qu'il fallait y voir un reste des mœurs anciennes mieux gardé, comme le sont généralement les usages barbares et inhumains, chez les gens de race assimilée que chez ceux de la race pure plus accessible au progrès, et je supposai, en raison des mélanges si fréquents dans le pays, que cette famille avait l'origine sauvage.

main d'homme surmonté d'un mausolée et auquel Pnom-Penh (montagne pleine) doit son nom.

» Le second, une haute tour, a été construit sur les bords du Mékhong afin de permettre à M. Le Re d'y faire jouer de la trompette pour éloigner de la ville les génies malfaisants. »

Je savais que « Le Re » était l'abréviation usitée chez les Cambodgiens pour désigner Le Représentant du Protectorat français au Cambodge, titre difficile à retenir par les indigènes, aussi j'étais très intrigué et un de mes premiers soins à l'arrivée fut de me renseigner.

J'appris que la tour était un phare inutilisé, à la pointe nord des « quatre bras », construit en effet par ordre du Roi qui avait permis à un négociant d'y emmagasiner des graines de coton, et qu'un employé français, chargé de ce dépôt, avait pour distraction ordinaire de sonner du cor de chasse au sommet de l'édifice.

Au Cambodge, on attribue au son des trompettes le pouvoir de chasser les démons; il avait paru naturel au cornac ignorant de conclure que le gardien, en jouant du cor, s'acquittait d'un service utile.

Près de la ville j'éprouvais comme un sentiment de regret en pensant à mon séjour heureux à Kampot et au court voyage déjà terminé. Cet avant-goût d'un genre de vie auquel j'aspirais me semblait maintenant comme la lecture achevée de l'introduction pleine de promesses d'un beau livre encore ermé.

Je revoyais ces années vécues dans un cadre naturel remarquable, au milieu d'une population sympathique que j'aimais, et la course rapide sur l'éléphant du haut duquel j'avais admiré la campagne, épuisant le savoir du cornac, se déroulait encore devant mes yeux.

Mais à mesure que grossissaient les toits des maisons et des temples, les flèches des pagodes et des mausolées et les cases en paillotes, formant le nouveau cadre d'une autre période de préparation à ma vie de voyageur, l'impression de regret s'apaisait. Elle faisait place à une ardente curiosité, devenue étonnement et admiration quand subitement je me trouvai au

me baignais moi-même, cherchant, avec l'espoir d'enrichir ma collection de trouvailles nouvelles, dans les sables et les vases de toutes les eaux rencontrées, les mollusques qui y vivent nombreux.

Le jour de mon arrivée à Pnom-Penh, on s'arrêta de bonne heure pour le déjeuner à Kompong-Toul, petit village au bord du Prec Thnot, grand cours d'eau dont le courant était à cette époque très bas.

Le cornac, me voyant aller vers la rivière, me dit :

— Il nous reste au moins quatre heures de marche; l'éléphant, pour aller bon train, aurait bien besoin d'une demi-bouteille d'eau-de-vie de riz dans son eau.

Je n'avais jamais entendu parler de cette manière de donner des jambes meilleures aux bêtes, mais je n'hésitai pas.

Mon homme partit avec l'argent.

Quand je revins manger, il dormait ivre.

En s'éveillant trois heures plus tard, il s'approcha de moi :

— Vous me pardonnerez, monsieur, car je suis bien puni, mon crâne est tout brisé. Soyez tranquille, nous serons quand même au but avant la nuit.

Et lorsque nous fûmes en route :

— L'éléphant a eu sa part de l'eau-de-vie, aussi il marchera bonne allure. La bouteille entière lui eût fait mal autant que la moitié à moi. Le retard causé par mon sommeil n'est pas mauvaise chose, la course en forêt est terminée, nous n'allons par suite plus avoir d'ombre et, en partant aussitôt après le déjeuner, nous eussions eu trop chaud.

Nous entrions, en effet, dans la région que les eaux du Mékhong recouvrent en partie chaque année lors de l'inondation, et le chemin argileux serpentait dans une vaste plaine semée de cases isolées, garnie de rares arbres, chargée surtout de broussailles et de grandes herbes quand elle n'était pas cultivée en rizières.

En approchant de la fin de l'étape, j'indiquai au cornac la pointe d'une pyramide qui devant nous grandissait peu à peu, et dans le lointain le sommet d'un monument de forme légère paraissant reblanchi à neuf.

— La première, répondit-il, est le monticule élevé de

Restant dans le rôle d'observateur plutôt timide, caractéristique de mon tempérament, je m'initiai de plus en plus à la vie religieuse, administrative et politique du peuple khmer dans le contact fréquent, voulu par ma situation et par les circonstances, des chefs des prêtres, des chefs du peuple, des princes et des rois.

J'avais assisté aux cérémonies du bouddhisme pur dans les temples des villages et vu quelques-unes des pratiques superstitieuses d'origine ignorée qui s'y mêlent, je vis celles plus importantes de la capitale, et je m'y rendis mieux compte de la place considérable que le brahmanisme occupe encore dans cette religion.

J'avais vu la crémation des gens du peuple, où les flammes d'un modeste bûcher enveloppent et réduisent en cendres le corps du mort que les parents arrosent d'eau parfumée pendant que les prêtres prient assis sur le sol; je vis les fêtes funèbres des princes où, sous un édifice en bois et paillottes, élevé à chaque circonstance, merveille de hauteur, de proportions, de grâce et d'élégance, gloire des architectes khmers, le défunt brûle sur un monceau odorant de santal ou de bois d'aigle, en présence de l'immense foule accourue, jalouse d'assister aux réjouissances de toutes sortes, d'avoir part aux largesses et place aux festins qui en sont l'accompagnement ordinaire.

Je vis les fêtes classiques, depuis celles qui inaugurent l'année, avec des feux d'artifices ordonnés suivant l'art asiatique, jusqu'à celle des eaux où, le fleuve cessant de croître, l'inondation étant à son maximum, le roi coupe un fil de coton blanc, tendu reposé sur des barques, en travers du fleuve du lac, donnant ainsi à la nature le signal du renversement du courant.

Mais aucune ne me plut à l'égal de la « coupe des cheveux », ou mieux de la première tonte du petit toupet conservé depuis le jeune âge au sommet de la tête des adolescents, et qui pourrait être comparée à la communion des enfants chrétiens. Lorsqu'il s'agissait de jeunes princes ou princesses, cette cérémonie revêtait un caractère somptueux et imposant. Je ne me lassais pas d'y admirer les costumes et les ornements, reproductions invariables des bas-reliefs des ruines, maintenues

fidèlement au théâtre et dans les palais, ces scrupuleux gardiens de la tradition.

J'ai souvent partagé les sensations des assistants en voyant l'enfant pour qui la fête avait lieu, gravir impressionné la petite montagne symbolique sur laquelle il allait être mouillé d'une pluie fine d'eau lustrale. Et je pensais que ce fait que la cérémonie a lieu dans chaque famille pour les enfants en âge, les mettant ainsi isolément en vue dans un rôle touchant, contribue singulièrement à leur émotion et n'est pas étranger au sentiment ressenti par la foule.

Plus d'une fois aussi je vis représenter au théâtre royal, avec un oriental luxe de jeunes femmes et une rare richesse de costumes, les épopées dont la petite troupe ambulante de Kampot m'avait donné une première idée. J'entends encore le répertoire du mélodieux orchestre, souvenir de l'antique civilisation épargnée par les catastrophes et les bouleversements, et, j'ai vivante sous les yeux la foule qui, de longues heures, assistait toujours émue aux spectacles, toujours les mêmes, auxquels elle était accoutumée.

Par toutes sortes d'observations nouvelles que j'avais ainsi l'occasion de faire, je devins mieux au courant de bien des choses du pays que ne pouvaient l'être des chefs même de plusieurs des régions que je comptais parcourir.

La population de Pnom-Penh avait alors, sur une plus large échelle (elle était évaluée à quarante-cinq mille personnes), la même composition qu'à Kampot. Le fonds, c'étaient les Cambodgiens. Les Chinois étaient commerçants, ouvriers ou coolies ; les Kiams, en majeure partie, étaient pêcheurs sur les branches du fleuve, et les Annamites, pêcheurs également, exploitaient surtout le Grand-Lac.

La pêche, une des principales ressources du pays, organisée dès que les eaux sont assez basses sur le lac pour y permettre les installations importantes auxquelles elle donne lieu, est l'occasion d'un déplacement considérable d'hommes du Cambodge et de la Cochinchine et, pour ne parler que de celui des Annamites, il était estimé à plus de quatre ou cinq milliers.

Un autre lieu important de pêche est le point dit des

« quatre bras du Mékhong », où les pêcheurs, des Kiams pour la plupart, capturent les poissons remontant de la mer vers le lac et vers le haut du fleuve.

Je traversai plusieurs fois, le matin de bonne heure, la flottille de petites barques qui, au court moment du passage des bancs de poissons, couvre l'espace de la soudure du Mékhong avec le fleuve du Grand-Lac, où le sable s'amasse en un immense « dos d'âne », chaque année emporté par les eaux, chaque année reformé.

J'allais à Trémac, un grand et beau village devant lequel le Mékhong a son lit rétréci, vérifier un câble télégraphique souvent rompu qu'il fallut déplacer.

Quel infernal tapage pour effrayer le poisson et mieux s'en rendre maître on faisait sur ces barques avec la voix, avec des gongs, et en frappant les uns contre les autres des avirons de bois sonore !

Quelle sensation de plaisir j'éprouvais quand, sorti du vacarme et ayant dépassé le bras fangeux du lac, j'entrais dans l'eau bleue du Mékhong clapotant sous la brise du nord-est !

A cette époque de l'année, le fleuve, très bas, reposé et limpide, coule paisible, rudement repoussé vers sa rive gauche par le courant impétueux du fleuve du lac.

C'était au delà de ce point de la rencontre des eaux que, comme tous ceux qui le pouvaient à Pnom-Penh, j'envoyais chercher la provision d'eau claire pour la table. Ces jours de sortie obligée, je faisais apporter un baril dans la barque, on allait le remplir au large, avant que le mouvement ordinaire sur le fleuve eût troublé la pureté du courant, avant que le soleil torride eût chauffé sa surface ; puis on ralliait la berge et, contournant les bateaux des riverains amarrés à des perches, de-ci de-là, par groupes, on continuait la route.

A chaque instant la rive changeait d'aspect, tour à tour le regard se perdait dans des arrangements de toute sorte, sous les arbres, devant les cases, et dans des fouillis d'arbustes et de roseaux limitant des jardins.

A cette heure matinale le paysage n'était animé que par les femmes et les jeunes filles venues laver le riz pour le premier repas du jour ou bien puiser l'eau rafraîchie par la nuit;

elles me regardaient ou curieuses ou surprises, et répondaient à mon salut en demandant vers quel village j'allais.

Peu à peu des barques lourdement chargées, des radeaux de bambous ou de bois se détachaient du bord, prenaient le fil de l'eau. La vie renaissait sur le fleuve. Mes bateliers échangeaient des paroles amicales avec les bateliers passants, ceux-ci les priaient d'un signe discret de leur dire qui j'étais et, lorsqu'ils avaient reçu le renseignement, me saluaient du nom du télégraphe, tout ce qu'ils savaient de mon métier, encore mystère pour eux.

Et je passais les heures que durait l'incomparable promenade assis en avant du toit de paillottes de la barque, regardant riverains et nautoniers et pensant à connaître ceux des rivages les plus lointains du fleuve. Tombant dans le rêve, je n'entendais plus les criailleries des merles, le choc des avirons. Les yeux sur l'horizon bleu du ciel et de l'eau, j'allais en un voyage sans fin, remontant jusque vers ses gorges et son lit de rochers ce Mékhong, créateur des terres entre lesquelles je le voyais couler!

J'avais retrouvé, à Pnom-Penh, l'ami dont j'ai cité le nom en commençant, Raphaël Garcerie. Séduit par le pays, convaincu d'y trouver les éléments de fortune, il était, de fonctionnaire, devenu agriculteur et industriel.

Je l'avais connu peu après mon arrivée en Indo-Chine où il m'avait précédé de cinq ans. Nous avions la même origine administrative, il avait été le premier de mes prédécesseurs au petit poste télégraphique de Kampot, inauguré par lui; deux camarades intermédiaires entre nous y étaient morts, et nous restions les seuls à bien connaître ce pays où étaient nées sa résolution de se faire colon, la mienne de voyager.

Cherchant un terrain d'exploitation, il avait longuement parcouru plusieurs des régions du Cambodge, particulièrement celles du nord dont il avait le premier signalé les mines de fer. Il vivait alors, pour le commerce des bois, dans les vastes forêts du plateau de Stung Trang, qui meurt au bord du Mékhong, devant Crauchmar.

Chaque fois que ses affaires l'appelaient à Pnom-Penh, il passait avec moi son temps libre, partageant mon couvert.

Je l'aimais pour sa simplicité, son caractère honnête et bon, son tempérament de poète enthousiaste et sa passion ardente pour l'Indo-Chine.

Il avait vingt ans d'âge sur moi.

Son goût pour la vie aventureuse, un genre d'existence analogue à celui que je rêvais, sa connaissance supérieure de toutes les questions se rattachant à l'Indo-Chine, en faisaient l'homme de qui je pouvais avoir un avis sage et des conseils utiles. Aussi fut-il le premier à qui ma timidité me permit d'exposer mon idée, de soumettre mes projets.

Il en témoigna une joie très grande et m'encouragea de toute son ardeur; il gémissait du long arrêt dans les études géographiques et comprenait que je n'avais besoin que d'être mis en route pour rapporter à bref délai des résultats sérieux.

Il avait été l'ami dévoué de Francis Garnier, dont la mort tragique était toute récente; il était celui d'Harmand, alors la personnification active de l'expansion de notre empire en Indo-Chine et dont le passage du golfe de Siam au golfe du Tonkin m'avait rempli d'admiration. Il se plaisait à me parler d'eux et je ne me lassais pas d'entendre ses souvenirs.

Unissant dans notre pensée les œuvres de Mouhot, de la mission de Lagrée et d'Harmand, nous recherchâmes tout ce qui restait à faire pour celui qui voudrait marcher sur leurs traces. Nous étions effrayés de l'énormité de la tâche, et cependant nous en parlions comme d'une étude possible, n'ayant crainte que d'une chose, c'est que, l'ayant rêvée, elle ne me fût ravie par d'autres plus qualifiés sans doute pour son exécution.

Son imagination exubérante s'exaltait à la pensée que j'allais parcourir toutes ces régions de la grande unité géographique qui comprenait, en outre des terres annamites et cambodgiennes, celles du Laos et du Siam, et dont il espérait voir un jour l'unité politique, et je comprenais combien il serait de cœur avec moi dans mes marches.

Ma volonté d'aller parmi les peuples vers lesquels je me sentais entraîné s'augmenta de toute la force des idées de suite aux grandes œuvres accomplies, de développement de notre grande colonie, et de gloire pour la France, sujets constants de nos conversations.

La foi de mon ami dans le succès futur aida mon assurance et me rendit hardi pour faire connaître mes intentions à d'autres.

Lorsque plus tard, en cours de mission, les circonstances m'amenaient à Saïgon où Garcerie était devenu et resta jusqu'à sa mort vice-président du Conseil colonial, j'allais le revoir ; fier de moi comme d'un élève, il était heureux de me retrouver ayant de la santé assez pour continuer ma route. La sienne, hélas ! disparaissait lentement, la mort l'enleva quelques jours après une dernière visite. Plus dévoué aux affaires de la colonie qu'attentif aux siennes propres, il s'en alla très pauvre. Parti pour le haut-fleuve dont il rêvait toujours, je n'ai pu suivre sa dépouille ; que mon dernier hommage aille vers ce cher mort dont le souvenir reste dans mon cœur comme il est dans celui de tous ceux qui l'ont connu et ont pu l'apprécier.

Dans ce même temps l'Indo-Chine recevait un nouveau gouverneur.

Après vingt ans d'un régime militaire dont l'amiral de Lagrandière, véritable père de la colonie, était l'initiateur, le pays rapidement pacifié se trouvait amené à un degré de prospérité remarquable. Le gouvernement de la République, jugeant le moment venu de le faire entrer dans une voie plus active encore de développement, avait décidé d'y inaugurer le régime civil, et il avait confié à M. Le Myre de Vilers l'exécution de ses intentions.

Précédé de sa réputation, de longue date acquise, d'intelligence et d'énergie, le nouveau chef de la colonie parcourut d'abord le pays en tous sens, voulant se rendre compte par lui-même de son état. Son arrivée causa un mouvement considérable des esprits en Cochinchine et au Cambodge où colons et fonctionnaires avaient hâte de connaître la note de ses vues et de son tempérament.

Plus que personne je suivais anxieux le début de celui de qui sans doute allait dépendre la réalisation de mes espérances.

Et voici que l'expression, connue chaque jour, de ses sentiments, répondait à l'idéal que je m'étais fait du chef d'un pays important comme celui qu'il venait conduire.

Ses qualités d'activité et de travail sous ce climat torride, l'affabilité, l'égalité de son accueil d'un bout du jour à l'autre, ses encouragements à toutes les bonnes volontés, la bienveillance extrême qu'il témoignait aux indigènes, étaient déjà redites par tous; elles formaient à mes yeux, jointes à une générosité et à une bonté de cœur qui se montraient impétueusement dans certaines occasions, comme une auréole à un ensemble d'actes d'administration et de gouvernement dont quelques-uns entre autres me causaient une joie extrême.

C'étaient : la réforme du système de la justice, la suppression des peines corporelles et de la corvée royale pour les indigènes ; la création, pour les fonctionnaires français, d'examens pour la connaissance des langues annamite et cambodgienne ; l'envoi de plusieurs officiers en reconnaissance dans les territoires inconnus des confins de la Cochinchine, et la création d'une revue, « Excursions et Reconnaissances », destinée à la publication des comptes rendus des voyages qu'il ordonnerait ou favoriserait.

Ma résolution de m'adresser à lui fut dès lors décidée. Je ne doutai pas un instant du résultat de ma démarche, et j'étais déjà fier à la pensée que je devrais à cet homme à l'allure robuste, d'être distingué, accueilli, mis en route.

J'envoyai mes collections d'histoire naturelle à Saïgon où s'organisait une exposition des produits de la colonie; elles furent remarquées par lui et j'eus le contentement d'apprendre que, quoiqu'il n'eût pas été prévu de récompense pour les objets de la catégorie que j'exposais, une médaille m'avait été attribuée sur son insistance.

Je tins à être des premiers à me présenter à l'examen des langues qu'il avait créé, puis je lui écrivis.

Je reçus l'avis encourageant que le gouverneur viendrait bientôt à Pnom-Penh et réglerait mon affaire après qu'il m'aurait vu.

Je ne saurais retrouver les termes dans lesquels je lui parlai lorsqu'il arriva, voulant le bien convaincre qu'il avait devant lui un homme au point qu'il faut pour marcher simplement et non un amateur désireux d'accomplir une promenade peu commune.

Mais, ce dont je me souviens, c'est l'expression bienveillante et en même temps satisfaite que gardait son visage tandis qu'il m'écoutait et que son regard enflammé et profond m'observant curieusement. J'y devinais malgré une nuance sceptique toute une pensée contente de me trouver à son gré, et aussi une vraie satisfaction de pouvoir réaliser mon désir.

Il me répondit sur ce ton familier qui lui est habituel :

— Je crois, mon cher, que vous ferez bien ce que vous allez faire ; partez pour ce premier voyage, n'en demandez pas plus pour le moment, rapportez-moi une carte, une relation, après ça nous verrons.

J'avais un congé avec solde, pendant lequel je parcourrais le pays depuis le golfe de Siam jusqu'au Lac et au Mékhong, et je mettrais au net mes relevés et mes notes.

M. Le Myre de Villers rentra en France pour plusieurs mois quelque temps après. Lorsqu'il revint, j'allai lui présenter la carte de mon itinéraire. Ma relation avait déjà en partie été publiée dans les « Excursions et Reconnaissances ». Comme il me complimentait de ce travail modeste, je lui demandai de me mettre à même de continuer, et sollicitai d'être autorisé à partir vers Luang-Prabang et le Haut-Laos.

— Je ne puis encore vous laisser aller où vous le voulez, me répondit-il. Il est une œuvre pressante pour laquelle vous êtes l'agent même qu'il faut ; j'ai quelqu'un pour le Laos, c'est le docteur Neis ; vous, je vous réserve l'étude et la construction de la ligne télégraphique du Cambodge au Siam pour laquelle je suis en pourparlers avec Bangkok.

Je ne tardai pas à me mettre à l'œuvre. Je venais le voir à l'achèvement de chacune des périodes d'étude. Il m'accueillait comme un collaborateur dont il était sûr de la part de travail, et comme un ami. J'eus de son départ de la colonie, lorsqu'il la quitta, une peine très vive. Alors et dans la suite, j'eus toujours la pensée qu'il serait content de m'avoir aidé.

Son nom reviendra dans mon livre à ce moment où je raconterai que, près d'être close, l'œuvre à laquelle j'étais attaché amena sa présence aux bords du Ménam et nous réunit.

Ce fut quelques jours après les événements de 1893 au

Siam qu'il vint plénipotentiaire de la République à Bangkok, où je représentais la France.

Des années sans fin s'étaient écoulées au cours desquelles j'avais beaucoup marché, travaillé, appris et aussi souffert; mais j'avais eu le bonheur de voir le succès suivre mes efforts, et j'entrevoyais une heureuse conclusion à mon long labeur.

J'envoyai à l'embouchure du fleuve, au-devant de lui, le seul membre de ma mission présent près de moi, ayant cette joie intime, que le jeune officier était son fils même!

Et, quand le navire de guerre qui l'amenait mouilla sur la rade et qu'en lui remettant la conduite du poste dont j'étais le chef, je l'embrassai dans le bruit des salves, j'étais très ému. Je revoyais le maître vénéré dont j'étais resté l'ami respectueux et reconnaissant. Nous nous retrouvions collaborateurs, les mêmes l'un pour l'autre, dans cette Indo-Chine, où, plein de confiance, treize ans auparavant, il m'avait mis en marche.

AUGUSTE PAVIE

VAN DYCK A LONDRES

I

La *Royal Academy of Arts* a réuni dans ses galeries, du 1er janvier au 10 mars, un ensemble de peintures, de petits portraits en grisaille, d'esquisses, de dessins, qui font un catalogue de deux cent trente-cinq numéros. L'Angleterre seule pouvait fournir en l'honneur de Van Dyck un tel nombre de toiles, sinon ignorées, du moins rarement entrevues. On a déjà remarqué bien souvent que les œuvres d'art, une fois entrées en Angleterre, n'en sortaient plus, restaient prisonnières sur ce sol défendu par les flots. Il en est ainsi, à plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'œuvres créées pour la gloire de l'Angleterre, et celles de Van Dyck, exécutées de 1632 à 1641, de sa troisième et définitive venue à Londres jusqu'à sa mort, sont devenues anglaises par le fait de leur destination et de leur influence. Elles n'ont guère changé de place depuis le jour où l'artiste acheva de les peindre. Beaucoup d'entre elles sont même toujours suspendues où Van Dyck les suspendit lui-même : « Ce sont, en général, disait Thoré en 1857, les cadres du castel familial, qui n'avaient pas bougé de leur muraille depuis le jour où Van Dyck les avait fait accrocher chez l'aïeul. La plupart sont sous crasse, sans vernis. On n'y a pas touché depuis plus de deux siècles, et la poussière y a formé un voile qui empêche

qu'on les puisse admirer dans tout leur éclat; mais ce voile, gênant aujourd'hui, est ce qui les a préservés si longtemps et ce qui les conservera encore. Quel plaisir on aurait à décrasser respectueusement un de ces chefs-d'œuvre, pour voir un peu la peinture de Van Dyck, *very genuine*, dans sa primitive pureté[1] ! »

Ce sont là des actes de naissance difficiles à contester, des certificats bien en règle. Est-ce à dire que les cent vingt-neuf peintures rassemblées cette année soient entièrement de la main de Van Dyck ? C'est une autre affirmation qu'il ne faut pas risquer. Van Dyck, élève de Rubens, parvenu à son tour au sommet, accablé de commandes, maître sollicité, employa les mêmes pratiques qui lui avaient été enseignées par le glorieux peintre d'Anvers. Il avait, lui, Van Dyck, préparé, ébauché nombre de toiles de Rubens, et il ne se fit pas faute de distribuer autour de lui la besogne lorsque cette besogne, devenue trop considérable pour ses forces, ne put s'accorder avec la vie de représentation et de plaisir qui fut la sienne pendant les neuf années de son séjour à Londres. Nous aurons tout à l'heure, en circulant à travers les salles de la Royal Academy, à nous souvenir de quelle façon il put mener à leur fin tant de travaux. Pour le moment, il suffit d'établir que l'authenticité dont il est question ici est une authenticité d'atelier. Les œuvres absolument personnelles, caressées, choyées, sont rares, et d'une beauté vraiment particulière et rayonnante.

Telle quelle, l'exposition de cette année est logique, l'hommage rendu à Van Dyck est légitime. L'Angleterre peut saluer en ce Flamand le véritable initiateur, le fondateur de l'école anglaise de peinture. Avant lui, il n'y a rien : pas un grand artiste national, à peine quelques miniaturistes inspirés par les miniatures flamandes et françaises. Ce qui fait la force de l'Angleterre fait aussi sa faiblesse. Elle est enfermée chez elle, concentre ses forces en un foyer ardent, mais aussi sa vitalité risque de brûler et de se consumer sur place. Les éléments du dehors sont nécessaires aux nations comme aux individus. Les familles qui se marient entre elles s'anémient, s'étiolent

1. *Trésors d'Art en Angleterre*, par W. Burger (Th. Thoré). Paris 1857.

et disparaissent. Ces éléments du dehors, que l'Angleterre va chercher plus difficilement que les nations du continent, lui vinrent avec les personnes d'artistes illustres qui apportèrent à son ignorance ravie des œuvres savantes et belles. Ces artistes, délégués magnifiques des civilisations environnantes, furent : au XVIe siècle, Holbein ; au XVIIe siècle, Rubens et Van Dyck. Mais c'est ce dernier qui exerça la grande séduction. Van Dyck, on peut l'affirmer à voir les choses à distance, fut le délicat magicien qui dégagea l'élégance anglaise de sa gangue barbare, et orna sa richesse de distinction.

L'histoire de ses relations avec l'Angleterre vaut d'être résumée à propos de cette belle exhibition de ses œuvres.

Sa venue était préparée, cela va sans dire. La situation insulaire de la Grande-Bretagne, son culte qui proscrivait les images des temples, n'avaient pas empêché l'esprit d'inquiétude qui cherche à comprendre et à connaître la vie, à l'exprimer dans l'art.

Avant Holbein, il y avait eu Mabuse pour provoquer les recherches et les tâtonnements. M. Feuillet de Conches, qui a fait une étude attentive de ces premiers âges de l'art anglais, dans son *Histoire de l'école anglaise de peinture*, trouve la mention, parmi les *Anecdotes of painting in England* que réunit Horace Walpole, d'un nommé Robert Cook, second maître d'armes du royaume sous Henri VII, qui était aussi peintre à Cokfield Hall, dans le Suffolk, et fut l'auteur de portraits de Henri VII, de Henri VIII, de la reine Catherine, et de quelques seigneurs. Il note l'introduction, au XVe siècle, des tapisseries. Il rappelle les efforts de Henri VIII pour attirer le Primatice, Raphaël, Titien, mais les grands artistes d'Italie n'abordèrent pas aux rivages britanniques, et ce furent les Flamands qui débarquèrent, les communications étant plus faciles entre les ports du nord, et le dépaysement moins sensible : Gérard Lucas Hornebolt, Marc Garrard, Lucas de Heere, Cornelius Ketel, Antonio Moro, etc. Des Français aussi, quelques Italiens, et enfin Holbein, qui domine tout et suscite quelques essais indigènes.

Sous Jacques Ier, ce travail d'infiltration continue avec des artistes d'Anvers, d'Amsterdam, de la Haye, et lorsque le

prince Henri, fils de Jacques Ier, meurt, il laisse à son frère, qui sera Charles Ier, une collection déjà considérable, qui va être continuée et embellie. C'est le moment, celui de la naissance du goût, de l'ardeur qui s'éveille, du désir qui vainc les obstacles. L'action des amateurs s'annonce. Les États s'envoient des présents qui sont des œuvres d'art. La Hollande offre des Titien et des Tintoret, le roi d'Espagne expédie un Titien et un Jean de Bologne. Charles Ier achète les cartons de Raphaël, les collections du duc de Mantoue, de Rubens. Le comte d'Arundel fait venir des statues antiques d'Asie Mineure. Rubens, envoyé en mission par l'infante Isabelle, redevient peintre après avoir été ambassadeur et décore le plafond de la salle des banquets à Whitehall. A cette heure favorable, Van Dyck fait son entrée.

II

L'histoire de ses voyages en Angleterre a été éclaircie en partie, et les documents qui s'y rapportent, découverts par Carpenter, semblent prouver que Thomas Howard, comte d'Arundel, le premier, conçut l'idée d'attirer le jeune peintre. Un de ses correspondants lui écrit le 17 janvier 1620, — nous sommes encore sous Jacques Ier : « Van Dyck habite avec Rubens, et ses ouvrages commencent à être presque aussi estimés que ceux de son maître. C'est un jeune homme de vingt à vingt-deux ans ; sa famille est regardée comme une des plus riches de cette ville ; il sera donc difficile de le décider à la quitter, surtout comme il doit remarquer quelle fortune Rubens est en train de ramasser. » Van Dyck pourtant, cette même année 1620, quitta sa ville, comme le prouve une lettre adressée d'Anvers, le 25 novembre 1620, par Toby Mathews à sir Dudley Carleton, ambassadeur d'Angleterre à la Haye, en relation avec Arundel : « Votre Seigneurie a sans doute été informée que Van Dyck, le fameux élève de Rubens, est parti pour l'Angleterre et que le roi lui a donné une pension de cent livres par an. » Il resta trois mois à Londres. Les registres de l'Échiquier portent, à la date du 26 février 1621,

le paiement d'une somme de cent livres à Antoine Van Dyck, à titre de récompense pour un service particulier rendu par lui à Sa Majesté, et on a retrouvé également, à la date du 28 février 1621, la mention d'un passeport au nom de messire Antoine Van Dyck, sujet de Sa Majesté, pour voyager durant huit mois.

Ce n'était pas pour huit mois, mais pour sept ans, que Van Dyck s'en allait. Il revenait à Anvers, et bientôt, sur le conseil de Rubens, et animé de son propre désir, il partait pour l'Italie, s'enthousiasmait de la splendeur vénitienne, prenait Giorgione et Titien comme nouveaux maîtres, peignait la magnifique série de portraits de Gênes, résumée par une admirable pièce à la Royal Academy. C'est probablement la plus belle époque de la vie de Van Dyck, celle de l'enivrement de sa jeunesse, de l'épanouissement de son esprit dans la lumière dorée. Au retour de ce voyage, à la fin de 1627, il serait retourné en Angleterre, mais les renseignements font défaut, et l'on est réduit à des conjectures sur sa brève apparition et sur son brusque départ. On suppose qu'il n'obtint pas le poste officiel qu'il croyait emporter sans lutte, qu'il se heurta à des artistes médiocres jaloux de leurs fonctions à la cour, inquiets des projets de ce jeune homme déjà glorieux, et qu'il ne put finalement pénétrer jusqu'auprès du roi.

Cinq années se passèrent avant qu'il se décidât à refaire le voyage.

Mais, cette fois, il avait pris ses précautions et reçu des garanties. Charles Ier avait voulu posséder un tableau de lui, et un gentilhomme de sa chambre, Endymion Porter, avec lequel Van Dyck s'est représenté sur une toile qui est au musée de Madrid, lui fit la commande d'une peinture des *Amours de Renaud et d'Armide*, qui est au Louvre, et dont il y a une réplique à l'exposition de la Royal Academy. De même un artiste anversois, Balthazar Gerbier, pourvu d'une situation à la cour, s'employa, pour le compte de Charles Ier, à l'acquisition d'un tableau de *Notre-Dame et Sainte Catherine*. Le résultat de ces combinaisons, c'est qu'au 1er avril 1632, Van Dyck est à Londres, et qu'il y est pour jusqu'à la fin de sa vie, qui fut brève, comme on le sait, terminée en 1641.

Il y a un ordre du sceau privé, daté du 21 mai, qui enjoint de payer au sieur Édouard Norgate une somme de quinze shillings par jour à partir du 1er avril 1632 pour la nourriture d'Antoine Van Dyck. Il y a une note manuscrite de Charles Ier qui témoigne de la sollicitude du monarque : « Parler à Inigo Jones d'une maison pour Van Dyck. » Cette maison est bientôt désignée, et doublée : l'hiver, à Blackfriars, sur la rive droite de la Tamise, en face de Whitehall, où Charles réside, et l'été, à Eltham, dans le comté de Kent. Van Dyck est nommé peintre ordinaire de Leurs Majestés, il est inscrit pour une pension annuelle de deux cents livres sterling, ses portraits lui sont payés en plus, vingt-cinq livres pour une figure en pied, vingt livres pour une figure en buste, et plus tard le prix de la figure en pied sera porté à quarante livres. Il est vrai qu'à sa mort, Van Dyck était encore le créancier de Charles Ier, et que la rentrée de la dette traînait encore sous Charles II.

Quoi qu'il en soit, l'artiste put mener à Blackfriars et à Eltham la vie fastueuse de peintre de cour qu'il rêvait, et il put se croire enfin l'égal de Rubens. Il a des chevaux, six domestiques, il est fait chevalier le 5 juillet 1632, il porte à son col la chaîne d'or avec un médaillon enrichi de diamants qui est un présent du roi Charles. Celui-ci passe souvent la Tamise pour venir oublier le souci politique auprès de son peintre. Les courtisans suivent leur maître. « L'installation de l'artiste lui permettait de recevoir convenablement de pareils hôtes, — dit l'un de ses biographes, M. Guiffrey. — Des musiciens à gages étaient chargés de distraire ses aristocratiques modèles pendant les heures de travail. Il parvenait ainsi à s'attirer et à retenir chez lui la meilleure compagnie de Londres. A sa table s'asseyaient chaque jour de nombreux convives choisis dans l'élite des artistes et des littérateurs, confondus avec les plus grands personnages. »

Comment Van Dyck travaillait au milieu de cette agitation, il est intéressant de le rappeler. Fort heureusement, nous avons sur ce sujet un document de première main. Le banquier Eberhart Jabach, un des fameux collectionneurs du XVIIe siècle, acheteur de la plus grande partie de la galerie

de Charles I[er] lorsqu'elle fut mise en vente par Cromwell, a confié à De Piles, qui l'a publié dans son *Cours de peinture par principes*, un récit détaillé de la manière dont Van Dyck put satisfaire aux commandes reçues de toutes parts : « Le fameux Jabach, homme connu de tout ce qu'il y a d'amateurs dans les arts, qui était des amis de Van Dyck, et qui lui a fait faire trois fois son portrait, m'a raconté qu'un jour, parlant à ce peintre du peu de temps qu'il employait à faire ses portraits, il lui répondit qu'au commencement il avait beaucoup travaillé et peiné ses ouvrages pour sa réputation et pour apprendre à les faire vite, dans un temps où il travaillait pour sa cuisine. Voici quelle conduite Van Dyck tenait ordinairement. Ce peintre donnait jour et heure aux personnes qu'il devait peindre et ne travaillait jamais plus d'une heure par fois à chaque portrait, soit à ébaucher, soit à finir, et son horloge l'avertissait de l'heure, il se levait et faisait la révérence à la personne comme pour lui dire que c'en était assez pour ce jour-là, et convenait avec elle d'un autre jour et d'une autre heure. Après quoi, son valet de chambre nettoyait ses pinceaux et lui apprêtait une autre palette, pendant qu'il recevait une autre personne à qui il avait donné heure. Il travaillait ainsi à plusieurs portraits en un même jour d'une vitesse extraordinaire... Après avoir légèrement ébauché un portrait, il faisait mettre la personne dans l'attitude qu'il avait auparavant méditée, et, avec du papier gris et des crayons blanc et noir, il dessinait en un quart d'heure sa taille et ses habits qu'il disposait d'une manière grande et d'un goût exquis. Il donnait ensuite ce dessin à d'habiles gens qu'il avait chez lui pour le peindre d'après les habits mêmes que la personne avait envoyés exprès à la prière de Van Dyck. Les élèves ayant fait d'après nature ce qu'ils pouvaient aux draperies, il repassait légèrement dessus et y mettait en très peu de temps, par son intelligence, l'art et la vérité que nous y admirons. Pour ce qui est des mains, il avait chez lui des personnes de l'un et de l'autre sexe, qui lui servaient de modèles. »

Rien ne peut être plus explicite, rien ne peut mieux expliquer le nombre considérable et l'inégalité flagrante des œuvres de Van Dyck. Cette façon méthodique et hâtive

d'opérer, ce travail distribué à des sous-ordres, lui étaient imposés par les nécessités de sa vie mondaine. Cette vie avait ses complications de tous genres : aux assemblées, aux festins, aux conversations, à la musique, ajoutez l'amour, — Anne Carlisle, élève de Van Dyck, et d'autres noms que l'histoire chuchote avec des sourires.

Que n'a-t-on pas supposé, quelles aventures n'a-t-on pas prêtées au joli Anversois, au cavalier de Gênes, au peintre grand seigneur de Londres? L'érudition et le raisonnement font aujourd'hui justice de quelques-uns de ces commérages qui ont traversé les siècles. N'a-t-on pas prétendu que Van Dyck avait été amoureux accueilli de la première femme de Rubens, Isabelle Brandt, sans que rien soit venu confirmer ce malfaisant soupçon? Ne l'a-t-on pas montré arrêtant aux premiers pas son voyage vers l'Italie pour rester de longs mois à Saventhem, près Bruxelles, avec Isabelle van Ophem, alors qu'il a passé seulement quelques jours à Saventhem? Ne l'a-t-on pas désigné comme l'amant de la plupart des belles femmes d'Italie et d'Angleterre dont il fut le portraitiste : Paola Adorno, marquise de Brignole-Sale; lady Venetia, épouse de sir Kenelm Digby, un de ceux qui s'employèrent chaleureusement à faire venir l'artiste de Flandre en Angleterre; lady Stanhope ; Marguerite Lemon, etc.?

Ce sont là des énigmes difficiles à débrouiller et à résoudre. On a cette lettre de lord Conway à lord Wentworth, datée du 22 janvier 1636, et qui est peu à l'honneur du peintre : « On croyait que lord Cottington aurait épousé lady Stanhope; je pense qu'il en avait quelque intention ; mais la noble dame est, à ce qu'on dit, amoureuse de Carey Raleigh. Vous avez eu des relations si fréquentes avec Van Dyck que vous avez dû remarquer ses démarches pour obtenir l'affection de cette dame; mais il a fini par une *coglioneria* (qui n'a pas eu de suite), car il a disputé avec elle sur le prix de son portrait et lui a fait dire que, si elle ne voulait point payer la somme demandée, il enverrait le tableau à quelqu'un qui lui en donnerait davantage. » On croit savoir encore ceci, c'est que Marguerite Lemon, violemment éprise de Van Dyck, ne supporta la douleur du mariage de l'artiste qu'en partant pour les Pays-Bas avec un nouvel amant. Charles Ier, en effet, inquiet de

la vie menée par son peintre, le maria, vers 1640, à Marie Ruthven, descendante d'un Stuart, pauvre, dotée par le roi. Ce que fut le ménage de Van Dyck, on ne sait. Il lui naquit une fille, le 1er décembre 1641, quelques jours avant sa mort, survenue le 13 décembre. Il avait une autre fille, une fille naturelle, Marie-Thérèse, née en Flandre, que sa sœur élevait, et qui s'était mariée en cette même année 1641. Le nom de la mère de cette Marie-Thérèse est resté inconnu. Aucune des femmes qui ont occupé un instant de la vie de l'artiste n'a laissé un mot, jeté un cri avouant la profondeur d'une passion : seule, Marguerite Lemon apparaît douloureuse et furieuse dans la légende. Van Dyck, non plus, n'a rien dit. Il n'a pas dit s'il avait aimé ses maîtresses, s'il avait aimé sa femme, qui se remarie peu de temps après sa mort. Cherchez, érudits. Donnez-nous un peu du frémissement de la vie évanouie. Rien. On laisse le récit de cette existence, toute d'apparat, on se dit que Van Dyck a eu des amours et pas d'amour, on voit en lui une brillante victime du plaisir, un Don Juan de Flandre, ivre des enchantements de l'Italie, qui vient changer son ardeur de jeunesse en spleen de l'âge mûr, sous le ciel chagrin de Londres et les pleurs de la brume. Et l'on s'en va vers les œuvres chercher le secret de la séduction et de la morosité de ce portraitiste de la grâce, de ce poète de la galanterie, de cet historien de cour.

III

Un historien, oui. Brusquement, il prend un rôle auquel il ne songeait pas. Un voile se déchire, et une tragédie apparaît.

Il se trouve que dans l'atelier de Blackfriars ont défilé les premiers rôles et les figurants d'un drame qui allait étonner le monde. Van Dyck est arrivé à Londres à l'heure menaçante qui précède l'orage, au moment où les nuages s'amoncellent, où l'atmosphère devient lourde et brûlante, où la foudre commence de rouler au loin derrière les collines. Comment le léger artiste qui cherchait honneur et fortune aurait-il pu supposer qu'une catastrophe se préparait, que

l'éclair et le tonnerre allaient sortir de la foule obscure, que des inconnus allaient se dresser devant les maîtres du jour et mettre en ruines l'édifice qui paraissait si solide ?

Tous ces grands seigneurs, ces diplomates, ces capitaines, et ces jeunes gentilshommes frivoles occupés de rubans et de dentelles, qui viennent trouver Van Dyck parmi ses amies, ses familiers, ses musiciens, sont des victimes vouées à la mort prochaine, et ce sont des portraits de spectres que l'artiste livre à ses clients du jour. Lorsque l'on pénètre dans les salles de la Royal Academy et que l'on met les noms sur les personnages de cette assemblée chatoyante, une subite horreur se dégage de l'aspect joli, des apparences heureuses, et la réunion charmante devient un cimetière des suppliciés. La plupart de ceux qui sont là ont des plaies béantes sous leurs pourpoints de satin et sous leurs cuirasses dorées. Ces têtes qui sourient sont des têtes coupées, et l'on cherche machinalement la ligne de sang d'un collier rouge sous l'empois et le tuyauté des collerettes.

Voici Thomas Wentworth, comte de Strafford, président du conseil et lord-lieutenant d'Irlande, le premier atteint, décapité à Tower-Hill le 12 mai 1641, — sir Edmund Verney, tué à la première bataille de la guerre civile, à Edge-Hill, le 23 octobre 1642, — William, vicomte Grandison, mort d'une blessure reçue au siège de Bristol, en 1643, — le colonel Charles Cavendish, tué le 31 juillet 1643, à l'engagement de Gainsborow où Olivier Cromwell fit ses débuts de chef militaire, — Lucius Cary, vicomte Falkland, secrétaire d'État, tué à la bataille de Newbury le 20 septembre 1643, — John et Bernard Stuart, les deux frères, tués, le premier, en 1644, à Cheriton, le second, en 1645, à Rowton Heath, — William Laud, archevêque de Canterbury, décapité à Londres le 12 juillet 1645, — Francis Villiers, second fils du duc de Buckingham, tué en 1648, à Kingston... Voici le roi Charles Ier, décapité devant Whitehall, le 30 janvier 1649. Et voici encore lord Capell, pris au siège de Colchester, décapité le 9 mars 1649, — le duc d'Hamilton, fait prisonnier à Preston et décapité devant Westminster-Hall en 1649, — James Graham, marquis de Montrose, commandant en chef des forces royales en Écosse, pendu à Édimbourg le 21 mai 1650, — le comte de

Derby, fait prisonnier à la bataille de Worcester, exécuté à Bolton, en 1651.

Combien il est regrettable que Van Dyck ait traité avec une visible insouciance la plupart de ces personnages! Une image de la jeune noblesse de la cour de Charles Ier se voit bien dans le double portrait des deux frères, John et Bernard Stuart, aux airs gourmés et farauds, montrant avec une ostentation puérile leurs collerettes brodées, le revers de satin d'un manteau de velours, leurs culottes aux précieuses passementeries, leurs bottes molles chaussées de patins. L'homme de guerre se dresse avec le portrait de sir Edmund Verney, enfermé dans une cuirasse luisante, une main sur son casque, l'autre tenant le bâton de commandement. On entrevoit la finesse de l'intelligence et la faculté poétique sur le jeune visage de Falkland, et un bel air de suffisance émane de toute la personne d'Hamilton, au costume noir de velours mat et de soie brillante éclairci par le ruban bleu de la Jarretière. Mais tout cela, très bien mis en place, très fini, très adroit, garde une signification d'efflleurement, d'application banale, de besogne bâclée avec soin, si l'on veut permettre cette baroque alliance de mots. Et je laisse de côté nombre d'œuvres sans aucun attrait, hommes et femmes certainement vite expédiés, où la monotonie de la facture est vraiment déconcertante, où le remplissage est manifeste, où les attitudes sont à peu près semblables, où les variantes mêmes du port de la tête et de la tenue des mains donnent un agacement au spectateur. Il est trop évident que le banquier Jabach a dit la vérité, que Van Dyck appliquait à la plupart de ses clients son procédé d'un dessin sommaire, parfois d'une ébauche rapide, abandonnait à ses élèves la tâche de copier les costumes de gala essentiels à représenter, faisait enfin donner à tous indifféremment les mains masculines et les mains féminines des modèles qui étaient à demeure dans son atelier. Véritablement, presque toutes les mains de ces portraits se ressemblent, ces mains célèbres, grasses de paume et de dos, les doigts fins, ces mains un peu molles et efféminées qui disent le goût du peintre et équivalent sa signature.

Par toute cette partie de son œuvre, Van Dyck a mis à la mode un genre qui a cruellement sévi depuis, le genre costumier, par lequel le modèle est mensongèrement travesti, le caractère humain du visage, des mains, de l'attitude, sacrifié sans vergogne à l'appareil ostentateur des plis du velours, des cassures du satin, des feux des bijoux. Les portraits ainsi conçus, qui sont des portraits de robes et de manteaux, étaient fréquents dans les salles de la Royal Academy, des jupes avaient un éclat de trompe-l'œil vraiment excessif. Il se peut que Van Dyck ait lui-même peint les visages qui accompagnent ces trop somptueux échantillons, et que tous ces visages présentent la ressemblance pauvrement exacte au delà de laquelle les modèles ne voyaient et ne cherchaient rien, mais il faut bien convenir que toutes ces faces ainsi rassemblées ont surtout la ressemblance commune d'être molles, blafardes, convenues, sans une illumination d'intelligence ou d'instinct.

Je me hâte de dire que ce n'est pas toute ma conclusion, et que je n'ai pas rapporté du charmant et glorieux peintre une impression si décevante. Van Dyck, au contraire, lorsqu'il travaille seul, qu'il a pris le temps de la réflexion à fréquenter son modèle, lorsqu'un intérêt de curiosité, d'amitié, de passion, l'anime, Van Dyck est un très admirable portraitiste, et l'exposition de Londres ne le diminue pas, l'augmente, le révèle plus complètement, par quelques pages incomparables, où le costume lui-même, mis à son plan, devient un poème de forme, de couleur, prend un sens que seul un grand artiste pouvait trouver.

Le motif de la querelle que je me permets de chercher à l'ombre du maître délicieux, c'est une déception éprouvée à voir un tel être insensible aux préliminaires de ce grand drame dont il aurait dû scruter les premières scènes et suivre les développements.

Il n'a pas vu, ou il a exprimé avec indifférence, donnant à tous, à peu près, la même attitude, les mêmes mains, les mêmes airs de tête, la même chair, tous ces hommes qui commençaient à se débattre contre la montée perceptible de la révolution. Il s'acquitte étroitement de son devoir de por-

traitiste, il fait sa tâche, il se débarrasse de sa besogne en plaçant le modèle devant la draperie, auprès de la colonne, sur le fond de feuillages, qui composent le décor à peu près immuable au milieu duquel se dressent ses personnages. Ah! sans doute, il ne pouvait pas prévoir leur destin, tirer leur horoscope! Pourtant, s'il s'était appliqué à les voir tels qu'ils étaient, il aurait fixé des caractères qui se trouveraient aujourd'hui en accord avec les événements survenus. Combien l'on voudrait voir un homme comme Montrose, hardi général, cruel vainqueur, héroïque vaincu, apprenant sans pâlir « qu'il serait transporté le jour suivant à la croix d'Édimbourg, pour y être pendu à un gibet haut de trente pieds, où il demeurerait exposé l'espace de trois heures; qu'ensuite sa tête serait coupée sur un échafaud et clouée à la porte de la prison; que ses jambes et ses bras seraient distribués et attachés dans les quatre principales villes du royaume, et que son corps serait enterré dans le lieu destiné à la sépulture des malfaiteurs ordinaires». Il fut de fer, comme dans les combats, répondit : « Je suis plus fier d'avoir ma tête dans le lieu marqué pour la sentence que d'avoir mon portrait suspendu dans la chambre du roi. Loin d'être affligé que mes bras et mes jambes soient envoyés dans quatre villes du royaume, je souhaiterais d'avoir assez de membres pour être dispersés dans toutes les villes de la chrétienté, et pour servir de témoignage en faveur de la cause pour laquelle je meurs. » Il subit la potence, et sa tête fut tranchée, et son corps dépecé. Lorsque le roi Charles II, un mois après, fit voile pour l'Écosse, il trouva encore exposé un des membres de Montrose dans la ville d'Aberdeen. Rembrandt ou Velasquez auraient *vu* Montrose. Van Dyck ne l'a pas vu.

Il en a vu d'autres, heureusement! Voici la série des portraits de Charles Ier, où le destin du prince est écrit mélancoliquement sur la figure aux longs cheveux, aux moustaches effilées, à la barbiche pointue. Celui-là, si bien étiqueté « tyran morose » par Macaulay, Van Dyck l'a vu et bien vu, avec sa mine triste et hautaine, sa pensée courte, son hésitation devant les événements, sa lâcheté de roi faible qui lui fait livrer son complice Strafford aux juges du Parlement.

Il a vu aussi la reine Henriette-Marie, fille de Henri IV et

de Marie de Médicis, et il semble bien, encore ici, que son œil ait été scrupuleux et son pinceau attentif. Il a fait d'elle un portrait qui est un chef-d'œuvre : c'est celui qui appartient au comte Fitzwilliam. Il montre ce qu'était Van Dyck et ce qu'il pouvait lorsqu'il étudiait à fond un caractère et qu'il donnait à la vérité toutes les parures harmonieuses de son art.

La reine Henriette est vêtue d'une robe de satin bleu, d'un bleu délicieux qui paraît vert sous je ne sais quelle influence des couleurs environnantes et de l'atmosphère qui enveloppe le personnage. L'atmosphère, cette condition de la vie magique et splendide de l'œuvre peinte, est réalisée avec une maîtrise incomparable. Cette réalisation est la grande rareté. Seuls les maîtres qui ont pénétré la nature, deviné la loi de la vie, savent transporter dans les limites d'un cadre un fragment de l'espace avec sa fluidité, sa densité, sa profondeur. On accusa Van Dyck, sur la fin de sa vie, de se livrer aux pratiques de l'alchimie et de jeter au creuset ce qu'il possédait pour créer de l'or. Le jour où il peignit ce portrait d'Henriette-Marie, il fut alchimiste, et il aurait pu répondre comme Rubens qu'il avait découvert le vrai moyen de faire de l'or. C'est bien plus que de l'or, c'est de la vie pareille à la vie. Henriette-Marie, dans cette robe bleue où passe le frisson d'une flamme verte, deux fleurs rouges à son corsage parmi la gaze légère et les galons d'or, Henriette-Marie est immobile comme une sainte dans une châsse. Il semble que ce soit la lourde étoffe qui tienne debout son corps si visible, indiqué par de justes accents, la taille courte, le ventre gros. Elle est immobile, mais elle respire, elle pense, son regard agile illumine son visage délicat, d'un petit ovale où se dessinent hardiment une grande bouche et le nez accentué des Bourbons, de ressemblance vive avec son frère Louis XIII. De ce raide appareil de toilette sortent deux bras fins, avec deux petites mains, qui n'ont pas été faites, celles-là, d'après le modèle féminin à la journée. La reine n'est pas seule. Elle caresse un singe qui s'agite sur l'épaule de sir Geoffrey Hudson, le nain qui lui fut donné par le duc de Buckingham. Celui-ci se trémousse en son costume rouge, se tourne avec vivacité vers la reine, qui

songe à autre chose qu'à ses animaux familiers, et qui regarde ailleurs. Cette harmonie de la robe, des fleurs, du costume du nain, est soutenue par la beauté du décor, un écroulement de rideau, une colonne cannelée sur laquelle brille la couronne, un paysage de vapeurs et de feuillages, d'où vient cette atmosphère qui se colore avec tant de douceur et de subtilité autour des chairs et des étoffes.

J'ai vu sept autres portraits de la reine d'Angleterre dans les salles de la Royal Academy, l'un avec son mari, un autre avec son mari et ses enfants, cinq autres où elle est seule : aucun n'équivaut à ce portrait en bleu, et même certaine robe en satin reluit d'une façon brutale. Mais Van Dyck s'est intéressé à son modèle royal, et il en a laissé des images saisissantes, celles qui appartiennent au marquis de Lansdowne, à lord Wantage, une Henriette-Marie chlorotique au teint blafard, rougi aux pommettes, une Henriette-Marie qui semble vue à diverses heures de liberté ou d'apparat, de fatigue abandonnée ou raidie, et qui vraiment, en ses costumes blancs engrisaillés et bleuis d'ombre, avivés de rubans de feu, donne à penser que Velasquez, passant à Gênes, jeune, se cherchant, a fort bien pu tressaillir à la vue de la peinture de Van Dyck, connaître l'éveil de son génie espagnol au contact de cette vitalité flamande affinée par Venise.

S'il a vu Charles Ier et Henriette-Marie, Van Dyck a vu aussi leurs enfants et s'est complu au fleurissement des jeunes chairs blanches et rosées, à la gentillesse instinctive des petits mouvements, comme aussi à la comédie de costumes, d'attitudes, où s'essayent gravement les aînés. Une œuvre est célèbre, c'est celle de 1637, où sont les cinq enfants : le prince de Galles, depuis Charles II, — le duc d'York, depuis Jacques II, dernier des Stuart, — la princesse Mary, depuis princesse d'Orange, — la princesse Elizabeth, morte à quinze ans, — la princesse Anne, morte en bas âge. L'aîné, debout au centre du tableau, accoudé sur la tête d'un énorme dogue, est déjà conscient de son importance : c'est un petit homme à grande collerette, à souliers à bouffettes, qui joue au petit roi. La princesse Mary est une dame à robe longue, montrant sa main, portant dignement la tête. James, en bonnet et en

robe, et les deux derniers, groupés ensemble, Anne, demi-nue, grassouillette, se débattant entre les bras d'Élizabeth, sont au contraire tout naturels. Au fond, la draperie, le paysage, les accessoires, que Van Dyck ne change guère, qui révèlent trop souvent l'industrie réglée du peintre de portraits, mais qui n'empêchent pas la beauté savante et l'harmonie des figures, des costumes, des détails multiples. Un autre tableau, prêté par le château de Windsor comme le précédent, est une œuvre plus parfaite encore, un témoignage absolu de la maîtrise de Van Dyck, comme l'Henriette-Marie en robe bleue. La date est ici 1635, et il n'y a que trois enfants, Charles, Mary et James, les deux aînés sérieux, gourmés, extraordinaires de morgue, et le plus jeune qui se glisse entre son frère et sa sœur avec un délicieux mouvement, gracieux et timide. Si les caractères sont mieux écrits que dans le tableau de 1637, avec une visible volonté d'observation comique, l'art est aussi plus profond, d'une caresse de couleur et d'une subtilité de lumière incomparables. C'est réel et flottant, épars et précis, infiniment analysé et nettement rassemblé, oui, tout cela à la fois.

Il n'a pas vu seulement la famille royale, les grâces cavalières, la frêle chair féminine, les travestissements enfantins. Il a deviné Strafford, non pas le jour où il représente l'homme couvert de son armure, ni le jour où il le représente avec son chien, mais cet autre jour où il le surprend dictant une lettre à son secrétaire sir Philip Mainwaring.

C'est une tragédie que cette dictée. Le comte, vêtu de noir, la face pâle, est crispé et terrible. Il a ce regard qui ne regarde pas, qui est absorbé en dedans, qui se perd dans l'abîme que chaque homme porte en soi. Le visage est beau, régulier, jeune de cette jeunesse qui persiste si longtemps, toujours, chez les forts, mais il y a une fatalité sur ce front plein, une barre d'entêtement, et l'on sent que la bouche serrée ne peut s'ouvrir que pour prononcer quelque mot irréparable. Le secrétaire sait cela, et attend anxieusement.

A quel moment Van Dyck a-t-il fait ce singulier portrait? Un érudit anglais ne nous le dira-t-il pas? Il y a là un problème passionnant. Est-ce à la fin de 1640, pendant que ses

ennemis le cernaient, alors qu'il savait le danger, qu'il prévenait le roi, lui demandant de le laisser se retirer dans son gouvernement, ou dans le comté d'York à la tête de l'armée? Est-ce après son arrestation, pendant son procès, alors qu'il dut faire tête, seul, contre les accusations des commissaires, contre la dialectique de Pym et de Vane? Cette seconde supposition n'est guère possible. Strafford incarcéré n'était pas en situation de donner des séances à son peintre ordinaire, et Van Dyck, sûrement effrayé par les événements, s'apercevant que l'Angleterre devenait peu sûre, songeant à trouver quelque travail en France, n'était pas non plus d'humeur à se risquer dans les cours fortifiées et les couloirs verrouillés de la Tour de Londres. Strafford, d'ailleurs, n'a pas l'air d'un prisonnier, il est libre devant l'éternel fond d'architecture et de paysage. Van Dyck aurait-il fait ce tableau après l'exécution du comte, en se servant des études qui étaient certainement en sa possession? Strafford a été décapité le 12 mai 1841, et Van Dyck est mort le 13 décembre de la même année. A-t-il eu, en cet intervalle de sept mois, un retour de pensée vers l'homme d'État sacrifié par Charles Ier, et sommes-nous en présence d'une scène reconstituée de souvenir?

Van Dyck fut trop occupé des soucis de son établissement et des soins de sa santé pendant ces sept mois pour que l'hypothèse soit acceptable, et j'incline à croire que c'est bien au moment où Strafford commença d'être traqué, serré de près par ses ennemis, que le peintre eut de lui cette vision qui devait acquérir une telle force d'histoire. Quel malheur que Van Dyck, rarement exalté, si peu souvent expressif, et qui connut une telle fièvre d'émoi et de vérité devant ce Strafford, quel malheur que Van Dyck n'ait pas été plus peintre ce jour-là, peintre comme il savait l'être, — peintre comme il le fut, par exemple, dans le double portrait de Thomas Killigrew, page de Charles Ier, et du poète Thomas Carew, gentilhomme de la chambre privée du roi, l'un pâle et blond, l'autre sanguin et roux, tous deux graves, vêtus de noir, causant et lisant sur une terrasse, devant un paysage chagrin qui les enveloppe de sa mélancolie. Ils posent encore un peu trop, à mon avis, dans l'atelier du peintre qui se résout si

rarement à prendre directement ce que lui offre la vie, qui arrange, combine, comme s'il avait toujours en vue le portrait à grand spectacle. Malgré cela, la peinture de ce Killigrew et de ce Carew est de tout premier ordre, profonde, savoureuse, avec on ne sait quel sentiment de confidence, d'amertume, d'appréhension qui émane de ces hommes noirs, de ces visages secrets, de ce ciel soucieux.

IV

Ah! peintre, certes, il l'était, ce séduisant Van Dyck, et nombre de belles toiles révèlent la sûreté du métier, l'aisance de la brosse, la sûre combinaison de la forme vivante apprise en Flandre auprès de Rubens avec la coulée de pâte dorée de lumière apprise à Venise auprès de Titien. Cette science qui lui vient de son pays, cette science qu'il prend en voyage, elles lui font produire des pages vivantes où la chair est animée, où la couleur est légère : le portrait du comte d'Arundel; le portrait d'un Artiste; la petite figurine noire d'une dame assise entre deux colonnes; la double apparition rouge et noire du comte de Bristol et du comte de Bedford; le lord Wharton, tout en satin doré, qui vient du musée de l'Ermitage; Kenelm Digby, d'un relief particulier; Béatrix de Cusance (madame de Sainte-Croix), grasse et onduleuse, qui monte un escalier avec un mouvement d'effort si visible sous sa lourde robe; la comtesse de Clanbrassil, en robe bleue, dans un parc; un fin duc de Richmond.

Il y a d'autres portraits encore que les portraits anglais : le peintre Snyders avec sa femme et son enfant, qui fait regretter l'absence d'un autre Snyders, célébré par Thoré comme le plus beau portrait de Van Dyck; Andrea Spinola, doge de Gênes, sous l'écroulement de sa robe rouge; un abbé Scaglia, tout noir, avec une tête cavalière à la Mazarin ou à la Gondi, avec de longues mains prenantes; un Vitelleschi, jésuite.

Il y a d'autres tableaux que des portraits : une *Sainte Famille*, un *Jésus trahi*, une magnifique répétition des *Amours de Renaud et Armide* qui sont au Louvre.

[illegible] par Édouard Rod. — [illegible] M. Édouard Rod analyse [illegible] l'âme et l'es- [illegible] de ces hommes sérieux [illegible] troublés par la vie à [illegible]. Il n'a que [illegible] est assurée depuis [illegible] qu'il aime n'est point sa [illegible] et romanesque [illegible] sa maîtresse. Tous deux [illegible] à lui et pour leur [illegible], l'auteur a [illegible] il redoute l'influence de [illegible] sur ceux qui les voient [illegible], il ne rêve plus que [illegible] et un grand jour [illegible] autour de lui une femme, [illegible] tranquille et autorisée. Sa [illegible] et cette existence nou- [illegible] de leur amour. Elle ne [illegible] en peine à lui. Et le livre [illegible], en même temps que [illegible].

[illegible] PARTI RÉPUBLICAIN EN FRANCE, [illegible], par Georges Weill.

[illegible] qu'il n'y ait pas encore [illegible] d'ensemble sur l'histoire du parti [illegible]. Le livre que publie aujourd'hui [illegible] Weill, livre de science et non de [illegible] sur l'histoire des [illegible] artistiques, philosophiques, [illegible] et surtout de ces doctrines sociales [illegible] les républicains. Tous [illegible] étudiés dans leur ordre chrono- [illegible] livre est un résumé abondant et clair, [illegible] sans parti pris.

[illegible] DE LA ROSE, par Georges Ohnet.

[illegible] dans les [illegible] Georges Ohnet [illegible] dramatiques et [illegible] un grand nombre d'[illegible] est parvenu à [illegible] de ses qualités [illegible] par M. Georges Ohnet a [illegible] chaque page [illegible]

Van Dyck heureux de vivre et de peindre, Van Dyck ivre de la possession des choses, adorant le charme de la femme et la parure de la lumière, c'est Van Dyck à Gênes, Van Dyck à trente ans, voyant tout le monde venir à lui, à la grâce de sa personne, à la fête de sa peinture.

J'en atteste la page la plus belle, la plus frémissante, parmi celles qui viennent d'être exposées à Londres. Paola Adorno, marquise de Brignole-Sale, princesse de la Renaissance ressuscitée au XVIIe siècle, belle nymphe aux longues jambes, à la tête petite, au fin visage régulier, divinité païenne qui s'avance hardiment dans la galerie de son palais comme Diane chasseresse surgit des halliers. Elle est vêtue des pieds au col, mais on la devine souple, la taille courte, le ventre large comme la reine en bleu. Ce corps est drapé d'une robe de conte de fées, couleur de soleil et couleur de clair de lune, étoffe tissée d'une peinture qui semble faite de fils d'or et de fils d'argent, peinture en vermeil qui coule, miroite, resplendit avec la douceur d'une eau tranquille visitée par des reflets d'astres. Cette robe tient tout le tableau, traîne sur le sol, dore de ses lueurs la lourde draperie rouge, le fauteuil massif, et pourtant, par un beau prodige d'art, elle n'éclate pas, ne déchire pas l'atmosphère, elle est dominée par la vie tranquille, fine et subtile, qui émane de la petite tête volontaire, du visage où resplendissent l'assurance, la sécurité de la beauté, des mains menues que l'on sent si puissantes.

Cette dorure d'astre éclaire l'œuvre de Van Dyck. Ce cosmopolite avait trouvé sa vraie patrie et son refuge dans la tiède Italie. Comparez le froid portrait de l'indifférente Marie Ruthven à cette triomphante Brignole, vous apercevrez que ce voluptueux et faible Van Dyck, ambitieux, vite découragé, gracieux, féminin, avait mal choisi son gîte de Blackfriars dans cette rude Angleterre, frivole à la surface, barbare et piétiste au fond, où les Têtes-Rondes de Cromwell allaient briser les Royaux de Charles Ier, et vous soupçonnerez que Van Dyck a vécu de Gênes, est mort de Londres.

GUSTAVE GEFFROY.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD



[redacted]

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS, par **Emile Faguet.**

Cet important ouvrage vient heureusement compléter les portraits d'écrivains que nous a tracés M. Emile Faguet en de précédents volumes. Toutes les intéressantes monographies qu'il avait consacrées aux plus remarquables représentants de la littérature française aux XVIe, XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles faisaient désirer depuis longtemps cette histoire des lettres, après celle des hommes. M. Emile Faguet l'a fait tenir en deux volumes; il ne s'attarde pas aux détails, mais, à chaque page, il marque d'un trait saisissant un écrivain, une œuvre, une époque. L'ouvrage est illustré d'après les manuscrits et les estampes conservés à la Bibliothèque nationale. Il est plein de noms, de dates, de jugements particuliers et d'idées générales; on le lit avec un vif intérêt et on pourra le consulter utilement.

LA MORT DE CORINTHE, par **A. Lichtenberger.**

C'est dans les temps tragiques où la Grèce achevait de succomber sous les coups de R[illegible] mains que l'auteur a placé les douloureuses an[illegible] [illegible] Dio[illegible] et [illegible] [illegible] [illegible] Les [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] M[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] derniers enfants.

SOUVENIRS INÉDITS SUR NAPOLÉON

[illegible]

[illegible] capitaine Nel[illegible]

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Nebing [illegible] elles nous montrent [illegible] pittoresque [illegible] troupes n'étaient pas alors aussi [illegible] en Allemagne qu'on le pense aujourd'hui.

AU MILIEU DU CHEMIN, [illegible] **Edouard Rod.**

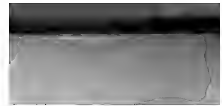
Le personnage dont M. Edouard Rod analyse pour nous, en son dernier roman, l'âme et l'esprit tourmentés, est un de ces hommes sérieux et bons, estimés de tous et comblés par la vie à quarante ans. Auteur dramatique, il n'a que des succès; sa vie intime est assurée depuis longtemps, et si celle qu'il aime n'est point sa femme, c'est qu'indépendante et romanesque elle tient à n'être que sa maîtresse. Tous deux ont vécu pour sa gloire à lui et pour leur amour. Mais peu à peu, l'auteur à succès se déprend de la gloire; il redoute l'influence de ses œuvres passionnées sur ceux qui les voient représenter [illegible] il ne rêve plus que d'une vie sage, la vie ordinaire et sa grand[e] pour [illegible] autres [illegible] autour de [illegible] une femme, des enfants, la vieillesse tranquille et entourée. Sa maîtresse heurte, comme si cette existence nouvelle devait être la fin de leur amour. Elle ne se brise que devant sa peine à lui. Et le livre est profondément humain, en même temps que dramatique et attachant.

HISTOIRE DU PARTI RÉPUBLICAIN EN FRANCE, DE 1814 A 1870, par **Georges Weill.**

[illegible] regretter qu'il n'existât pas encore [illegible] l'ensemble [illegible] l'histoire du parti [illegible] M. Georges W[eill] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] Ohnet

[illegible] M [illegible] [illegible]



LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

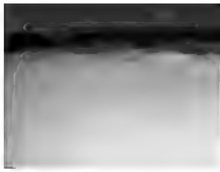
On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3054-2-00. — (Encre Lorilleux).



7e Année. N° 8. 15 Avril 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LE GARDE-BARRIÈRE

I

Tous les dimanches régulièrement, à moins qu'il ne fût de service ou retenu au lit par la maladie, le garde-barrière Thiel occupait sa place à l'église de Neu-Zittau.

En dix ans, il avait été malade deux fois : la première, quand un morceau de houille, tombant du tender d'une locomotive en marche, l'avait atteint et renversé dans le fossé avec une jambe brisée ; la seconde, quand il avait reçu en pleine poitrine une bouteille lancée par la portière d'un train rapide.

Sauf ces deux accidents, rien n'avait pu l'empêcher, sitôt qu'il était libre, de se rendre à l'église.

Les cinq premières années, il avait fait seul le chemin qui sépare Neu-Zittau de Schön-Schornstein, une colonie ouvrière sur la Sprée. Puis, un beau jour, il parut accompagné d'une jeune femme dont l'aspect frêle et maladif n'était guère en rapport, — de l'avis général, — avec la stature herculéenne de Thiel. Et un autre beau dimanche, devant l'autel, il mit solennellement sa main dans celle de cette même femme et lui jura fidélité éternelle.

Pendant deux ans, l'épouse délicate s'assit à côté de lui sur le banc de l'église ; pendant deux ans, le fin visage aux joues creuses se pencha sur le vieux livre de prières tout contre la

1er Avril 1900.

figure hâlée de Thiel; — puis tout à coup le garde-barrière se retrouva seul comme autrefois.

Un jour de la semaine précédente, le glas avait sonné, voilà tout.

C'est à peine, affirmait-on, si l'on pouvait constater un changement dans les manières du garde. Les boutons de son bel uniforme des dimanches reluisaient comme autrefois et ses cheveux roux, toujours aussi huilés, se séparaient tout aussi militairement par une raie irréprochable. Peut-être courbait-il un peu plus sa nuque large et velue, peut-être suivait-il le sermon et chantait-il avec plus d'attention encore que par le passé; mais on croyait généralement que la mort de sa femme ne l'avait guère affecté, et cette opinion s'affermit encore, lorsqu'au bout d'un an Thiel se remaria. Cette fois, il avait choisi, à Alte-Grund, une forte et robuste fille de ferme.

Le pasteur lui-même se permit quelques observations lorsque Thiel vint lui faire part de son projet.

— Vous voulez donc vous remarier déjà ?

— Je ne puis faire ménage avec une morte, monsieur le pasteur.

— Oui... sans doute... mais il me semble que vous êtes un peu pressé.

— C'est à cause de l'enfant, monsieur le pasteur.

La femme de Thiel était morte en couches et le petit garçon qu'elle avait mis au monde vivait et avait reçu le nom de Tobias.

— Ah ! c'est vrai... l'enfant ! — dit le prêtre, et son geste prouvait qu'il venait seulement de s'en souvenir ; — c'est autre chose... Où le mettez-vous donc pendant que vous êtes de service ?

Thiel raconta alors comment il devait confier Tobias à une vieille femme qui, un jour, l'avait presque laissé brûler, tandis qu'une autre fois, il avait roulé de ses genoux par terre sans autre mal, heureusement, qu'une grosse bosse à la tête.

« Cela ne pouvait plus continuer ainsi », ajoutait-il, « d'autant que le petit était maladif et qu'il lui fallait des soins tout particuliers... Voilà pourquoi il s'était décidé, et aussi parce qu'il avait juré à la mourante de toujours faire son possible pour assurer le bien-être de l'enfant. »

On ne trouva rien à redire contre le nouveau couple qui venait maintenant chaque dimanche à l'église. L'ancienne fille de ferme semblait créée pour le garde-barrière. A peine d'une demi-tête moins grande que lui, elle le surpassait encore par la carrure de toute sa personne. Son visage était aussi grossièrement taillé que celui de son mari, mais il lui manquait l'âme qui éclairait les traits de Thiel. Si le garde-barrière avait désiré posséder en sa seconde femme une travailleuse infatigable et une ménagère modèle, il pouvait se déclarer merveilleusement satisfait ; toutefois il avait dû, sans le savoir, accepter trois choses par-dessus le marché : une nature autoritaire et dure, une humeur querelleuse et une sensualité brutale. — Au bout de six mois, on savait qui commandait dans la petite maison du garde et on le plaignait. « C'en était, une chance, pour cette créature, d'être tombée sur un mouton comme Thiel ! » — disaient les hommes indignés. — « Il y en avait d'autres chez qui elle aurait été mal reçue... Il devrait pourtant exister un moyen de mater une rosse pareille, quand ce ne serait qu'avec des coups !... Elle avait besoin d'en tâter, et sérieusement, pour que cela fit de l'effet. »

Mais Thiel, malgré ses bras vigoureux, n'y songeait guère, et ce qui mettait les autres en colère ne semblait pas le préoccuper. Il laissait d'ordinaire passer sans mot dire les récriminations interminables de sa femme, et lorsque, par hasard, il y répondait, c'était d'un ton calme et un peu traînant qui formait un singulier contraste avec la voix criarde de l'autre.

Le monde extérieur ne paraissait pas avoir de prise sur lui : on eût dit qu'il portait en lui-même un je ne sais quoi capable de contre-balancer par des satisfactions intimes tous les ennuis qu'elle lui causait.

Cependant, malgré son flegme inaltérable, à certaines heures il n'était pas d'humeur à plaisanter : toutes les fois qu'il s'agissait de Tobias, sa douceur, sa bonté d'enfant faisaient place à une fermeté contre laquelle cette mégère de Lène elle-même n'osait entrer en lutte. Mais les moments où il montrait ce côté de son caractère devinrent, avec le temps, de plus en plus rares, et finirent par disparaître. Une certaine résistance passive qu'il avait opposée, au début de leur

mariage, à l'esprit autoritaire de Lène, s'évanouit à son tour. Bientôt il ne partit plus pour son service avec la même insouciance, s'il s'était querellé avec elle, et n'avait pas réussi à la calmer. Il lui arrivait même de s'humilier jusqu'à la conjurer de faire la paix.

Son poste, isolé au milieu de la forêt de pins, n'était plus son lieu de prédilection. Le souvenir silencieux de sa première femme y était troublé à présent par la pensée de l'épouse vivante, et ce n'était plus à contre-cœur, comme au début, qu'il prenait le chemin du retour. Bien souvent, au contraire, il comptait avec une impatience passionnée les heures et les minutes qui le séparaient encore du moment où l'on venait le relever. Lui, qui avait éprouvé pour sa première femme une passion plutôt spirituelle, tomba sous la domination de la seconde par la puissance des instincts grossiers. Il finit par dépendre d'elle presque absolument. Comme sa conscience lui reprochait parfois cette interversion des rôles, il s'ingéniait à trouver vis-à-vis de lui-même les excuses les plus singulières. C'est ainsi qu'à part soi, il décida que sa cabane de garde et la portion de voie qu'il avait à surveiller seraient terrain défendu, consacré exclusivement aux mânes de la morte. Grâce à toutes sortes de subterfuges, ilavait en effet, jusque-là, réussi à empêcher Lène de jamais l'y accompagner. Et il espérait qu'il en serait toujours ainsi. Elle n'aurait pas su quelle direction prendre pour venir le rejoindre dans sa maisonnette dont elle ignorait même le numéro.

En partageant ainsi scrupuleusement son temps entre la vivante et la morte, Thiel parvint à apaiser sa conscience. Parfois, cependant, il lui arrivait de voir clair dans sa situation et de la considérer avec dégoût : c'était surtout aux heures de recueillement solitaire, lorsqu'il s'était uni de façon plus particulièrement intime avec la mémoire de sa première femme.

Pendant le service de jour, les rapports avec la morte se bornaient aux chers souvenirs de leur vie commune. Mais, une fois l'obscurité venue, quand les rafales de neige passaient sur les pins et sur la voie, dans le profond silence de minuit, à la lueur de sa lanterne, sa cabane se changeait en chapelle. Une photographie jaunie posée sur la table, sa bible

et son livre de cantiques ouverts devant lui, il lisait et chantait alternativement tout le long de la nuit, sans autre interruption que, par intervalles, le passage impétueux des trains. Il arrivait ainsi à un tel degré d'extase qu'il lui semblait voir l'image de sa femme prendre corps devant lui.

Le poste que Thiel occupait ainsi depuis dix ans, était d'ailleurs bien fait par son isolement pour exagérer les penchants naturels du garde-barrière au mysticisme. Située à trois quarts d'heure de marche, pour le moins, de toute habitation, la cabane s'élevait en pleine forêt, près d'un passage à niveau dont le garde avait la surveillance. En été, des journées entières, des semaines en hiver s'écoulaient, sans qu'un pied humain, autre que celui de Thiel ou de son collègue, franchît la voie. Les changements de température et le retour périodique des saisons mettaient seuls un peu de variété dans cette retraite ; avec les deux accidents dont Thiel avait été victime, on eût vite compté les événements qui avaient interrompu le cours régulier de son service. — Quatre ans auparavant, le train spécial qui menait l'Empereur à Breslau avait passé là à toute vapeur. — Une nuit d'hiver, l'express avait écrasé un chevreuil. — En inspectant la voie, par une chaude après-midi d'été, Thiel avait trouvé une bouteille de vin cachetée, brûlante au toucher. Quand il l'avait débouchée, un jet de mousse s'en était échappé, d'où il avait conclu que c'était une boisson fermentée, sans doute exquise... Pour la rafraîchir, il avait déposé la bouteille dans le sable humide d'une mare de la forêt ; mais, quand il avait voulu la reprendre, elle avait disparu, sans qu'il pût savoir comment. Après des années, il regrettait encore cette perte.

Une source, qui jaillissait derrière sa cahute, lui apportait quelque distraction : les ouvriers qui travaillaient dans le voisinage, à la voie ou au télégraphe, venaient parfois y boire et, naturellement, on causait un peu. Le garde forestier s'y désaltérait aussi de temps à autre.

Tobias ne se développait que lentement. Il n'apprit un peu à parler et à marcher que vers la fin de sa deuxième année. Il témoignait une tendresse toute particulière à son père qui, de son côté, sentait se réveiller son ancien amour pour

l'enfant à mesure que celui-ci acquérait plus de connaissance. Mais, à mesure que cette affection augmentait, celle que la belle-mère avait jusque-là témoignée à Tobias diminuait d'autant, et lorsqu'au bout d'un an elle accoucha d'un garçon, elle n'eut plus pour l'autre qu'une aversion évidente.

A partir de ce moment, la vie fut dure pour Tobias. Pendant l'absence de son père surtout, il fut en butte à de continuelles persécutions et contraint de mettre ses faibles forces au service du petit braillard, sans recevoir en échange la moindre récompense. Sa santé en pâtit ; sa tête devint d'une grosseur extraordinaire, et son visage blême, encadré de cheveux roux ardents, au-dessus d'un petit corps rachitique, produisait un effet pitoyable. Aussi lorsque Tobias, malingre et en retard, se traînait vers la Sprée, portant péniblement dans ses bras le petit frère joufflu et crevant de santé, on prononçait derrière les fenêtres des malédictions qui, pourtant, n'osaient jamais parvenir à leur adresse.

Thiel, que cet état de choses aurait dû inquiéter plus que personne, semblait ne rien voir et ne voulait pas comprendre les allusions de voisins bien intentionnés.

II

Un matin de juin, vers sept heures, Thiel rentra de son service.

Sa femme n'avait pas fini de lui souhaiter le bonjour, que déjà elle commençait à se lamenter suivant son habitude. Le champ, qui jusqu'alors avait fourni à la famille une provision de pommes de terre suffisante, avait été repris par son propriétaire, et Lène n'avait encore pu réussir à trouver l'équivalent. Bien que ce soin rentrât dans ses attributions de ménagère, il fallait qu'elle accusât Thiel de son mécompte. « Ce serait bien sa faute si, cette année, on était obligé de payer au poids de l'or dix sacs de pommes de terre ! »

Thiel se contenta de marmotter quelques paroles, et, sans plus s'inquiéter des récriminations de Lène, il s'approcha de son aîné dont il partageait le lit les nuits où il restait à la maison.

Il se pencha sur la couche, et une expression soucieuse contracta sa bonne figure, tandis qu'il regardait l'enfant endormi. Un moment, il chassa les mouches importunes, puis il finit par réveiller le petit. Une joie touchante se peignit dans les yeux bleus et creusés de l'enfant, un sourire plaintif tirailla ses lèvres et il s'empara hâtivement de la main de son père.

Le garde l'aida à passer ses vêtements, et soudain son visage s'assombrit de nouveau : il venait de remarquer, sur la joue gauche un peu enflée de Tobias, les marques rouges de cinq doigts.

Un moment après, tout en déjeunant, Lène en revint avec plus d'ardeur que jamais à ses soucis domestiques : son mari lui coupa la parole, pour lui annoncer que le chef de gare venait de lui céder gratuitement un bout de terrain le long de la voie, tout près de sa cabane de garde, sans doute parce que le chef trouvait l'endroit trop éloigné pour lui-même. Tout d'abord Lène ne pouvait en croire ses oreilles, mais peu à peu ses doutes disparurent, et elle devint d'une humeur charmante. Elle ne tarit pas de questions sur la grandeur et la qualité du champ ; quand elle apprit qu'il contenait deux petits arbres fruitiers, sa joie ne connut pas de bornes. Bientôt elle ne trouva plus rien à demander, et, comme elle entendait retentir sans relâche la sonnette de l'épicier, — l'unique magasin, soit dit en passant, qu'il y eût dans tout le village, — elle partit comme une flèche, afin d'aller communiquer la nouvelle aux voisins. Tandis que Lène pénétrait dans la boutique noire et encombrée, le garde, resté à la maison, s'occupait uniquement de Tobias. Il l'avait installé sur ses genoux et le faisait jouer avec quelques pommes de pin rapportées de la forêt.

— Que veux-tu devenir ? lui demandait-il.

Et cette question était aussi stéréotypée que la réponse de l'enfant :

— Chef de gare !

Pour le père, ce n'était pas une plaisanterie : il élevait jusque-là ses rêves ambitieux et caressait sérieusement l'espoir qu'un jour, avec l'aide de Dieu, Tobias deviendrait quelque chose d'extraordinaire. Dès que le petit, sans savoir ce

qu'il disait, prononçait de ses lèvres pâles, la phrase habituelle : « Chef de gare », le visage de Thiel s'éclairait peu à peu, jusqu'à rayonner de félicité.

— Va, Tobias, va jouer! dit-il bientôt après.

Et, tandis qu'il allumait sa pipe à un copeau enflammé au foyer, l'enfant joyeux et timide se glissa hors de la chambre.

Thiel se déshabilla ensuite et se mit au lit, où il s'endormit après avoir, pendant un certain temps, fixé un regard indifférent au plafond bas et fendillé.

Vers midi, il se réveilla, se leva, et, tandis que sa femme préparait le repas en faisant son vacarme accoutumé, il sortit dans la rue où il attrapa immédiatement Tobias en train de gratter le plâtre d'une muraille et de se le fourrer dans la bouche.

Le garde prit son fils par la main ; ils passèrent ensemble devant les six ou huit maisons qui formaient la colonie, et ils descendirent vers la Sprée, dont on voyait reluire les eaux noires entre les feuilles déjà rares des peupliers.

Thiel s'assit sur un bloc de granit au bord du fleuve. Tout le monde était habitué à le voir à cette place pour peu que le temps fût passable ; les enfants surtout, qui s'accrochaient à lui et l'appelaient « père Thiel ». Il s'amusait avec eux et leur enseignait toutes sortes de jeux qu'il se rappelait encore de sa jeunesse.

Mais la meilleure part de ses souvenirs était réservée à Tobias : il lui taillait des flèches en bois de pin qui volaient plus haut que toutes celles des camarades, il lui faisait des flûtes en sureau, et, tout en frappant légèrement l'écorce avec le manche en corne de son couteau, il se laissait aller à chanter, de sa grosse voix rouillée, des airs patriotiques.

Les voisins lui en voulaient de ces enfantillages: ils ne pouvaient comprendre qu'il passât son temps au milieu de ces morveux; au fond, ils auraient dû lui en être reconnaissants, car leurs enfants étaient bien surveillés, grâce à lui. D'ailleurs, il s'occupait aussi d'eux sérieusement. Il faisait réciter les leçons aux aînés, les aidait à apprendre leurs versets de Bible et leurs cantiques ; avec les petits, il épelait : « B a, ba... d a, da... »

Après son repas de midi, il fit encore une sieste; ensuite il but son café, et aussitôt se prépara à rejoindre son poste.

Pour cela, comme pour toutes choses, il lui fallait beaucoup de temps. Chacun de ses mouvements était réglé depuis des années, et c'était toujours dans le même ordre qu'il reprenait sur la commode en noyer les menus objets qu'il y avait soigneusement étalés : son couteau, son carnet, son peigne, une dent de cheval et la vieille montre à double boîte. Un petit livret recouvert de papier rouge était, de sa part, l'objet d'un respect tout particulier. La nuit, il le plaçait sous son oreiller, et le jour il le portait dans la poche intérieure de sa tunique d'uniforme. Sur la reliure, Thiel avait collé une étiquette et, de sa main maladroite, il y avait tracé en caractères entortillés : *Livret de caisse d'épargne appartenant à Tobias Thiel.*

L'horloge, au long balancier et au cadran de cuivre jaune, marquait cinq heures moins le quart lorsque Thiel se mit en route. Il traversa la Sprée dans un petit canot qui lui appartenait. Sur l'autre rive, il s'arrêta plusieurs fois et se retourna en tendant l'oreille vers le hameau... Enfin, il s'engagea dans une large route de forêt et, en quelques minutes, fut au milieu des bois de pins dont les masses, d'un vert sombre, s'agitaient au-dessus de sa tête avec un murmure pareil à celui des vagues. — Il marchait sans bruit, comme sur un tapis de feutre, sur la mousse humide et le sol couvert d'aiguilles. Il trouvait son chemin sans avoir besoin de lever les yeux, ici entre les colonnes majestueuses des hautes futaies aux troncs roux, plus loin à travers les taillis aux branches enchevêtrées, plus loin encore dans les clairières réservées aux nouveaux plants, parmi lesquels se dressaient quelques pins élancés qui les protégeaient de leur ombre. Une buée transparente et bleuâtre, tout imprégnée de mille senteurs, montait du sol et adoucissait les contours des arbres. Un ciel de plomb, blanc et lourd, tombait jusque sur leurs cimes, et des bandes de corneilles se baignaient dans l'air gris en poussant leur croassement lugubre et continu. Des flaques noirâtres remplissaient les creux du chemin et reflétaient plus sombre encore cette sombre nature.

« Un temps écrasant! » se dit Thiel en sortant de sa profonde rêverie pour lever la tête.

Tout à coup ses pensées suivirent un autre cours. Il sentit

confusément qu'il devait avoir oublié quelque chose à la maison, et, en effet, après avoir exploré ses poches, il s'aperçut qu'il n'avait pas le pain dont la durée de son service l'obligeait à se munir. Il hésita un instant, immobile, puis soudain il fit demi-tour et reprit en hâte le chemin du village.

Il eut bien vite atteint la Sprée, qu'il traversa en quelques vigoureux coups de rame et, tout trempé de sueur, il se mit à gravir la pente douce qui menait à la colonie. Le vieux caniche galeux de l'épicier était étendu au beau milieu de la route. Sur la palissade goudronnée d'une pauvre masure, une corneille, tout en secouant ses plumes et en remuant la tête, lançait son cri assourdissant : « *Krai !...krai !...* » Puis d'un coup d'aile vigoureux elle s'éleva dans les airs et se laissa porter par le vent dans la direction de la forêt. Des habitants de la petite colonie, — une vingtaine de pêcheurs et de bûcherons, avec leur famille, — on ne voyait personne. Tout à coup une voix stridente rompit si violemment le silence qu'involontairement le garde s'arrêta. Son oreille percevait des sons furieux et discordants qui semblaient sortir par la fenêtre ouverte d'une maison basse, à pignon, qu'il connaissait trop bien. Étouffant avec soin le bruit de ses pas, il se rapprocha, et bientôt il reconnut nettement la voix de sa femme ; quelques pas encore et il distingua les paroles :

— Comment ! vilain garnement, misérable sans cœur, tu voudrais que ce pauvre petit crève de faim !... Hein ?... Attends, attends voir !... Je t'apprendrai, moi !... Et tu t'en souviendras...

Il y eut un silence de quelques secondes, puis un bruit pareil à celui d'habits qu'on bat et, presque aussitôt après, une nouvelle pluie de gros mots :

— Voyou ! chenapan ! vaurien ! — hurlait la voix avec encore plus d'emportement. — Crois-tu que je vais, pour un avorton de ton espèce, laisser mon petit, à moi, souffrir de la faim ?... Tais-toi ! — cria-t-elle, quand de faibles plaintes se firent entendre — ou je t'administre une portion que tu mettras huit jours à digérer !

Les gémissements ne cessaient pas.

Le garde sentait battre son cœur à coups lourds et irréguliers ; il tremblait de tout son corps, les yeux fixés

machinalement sur le sol. Plusieurs fois, il passa sa main calleuse et épaisse sur son front hâlé pour écarter une mèche de cheveux humides qui retombait toujours.

Un instant, il crut qu'il allait se trouver mal : c'était une crampe qui gonflait ses muscles et lui faisait crisper ses poings serrés. Mais cela disparut et il n'éprouva plus qu'une morne lassitude. D'un pas incertain, il franchit le seuil étroit, pavé de briques; lentement, péniblement, il gravit l'escalier qui grinçait :

— Fi!... fi!... fi! — recommençait la voix; et, en même temps, il entendit cracher trois fois par terre, en signe de colère et de mépris. — Sale vermine, menteur, sournois, misérable, lâche que tu es!...

Les injures s'entassaient dans un crescendo de violence, et la voix, par moments, s'étranglait de fureur.

— Mon enfant!... tu as voulu battre mon enfant!... toi, canaille!... tu oses frapper sur la bouche un pauvre innocent sans défense!... Quoi?... hein, quoi?... je ne veux pas me salir en te touchant... autrement!...

A ce moment, Thiel ouvrit la porte, et la femme, épouvantée, ne put achever sa phrase qui lui resta dans la gorge. Elle était livide de rage, ses lèvres contractées lui donnaient une expression mauvaise, et elle avait la main levée. Elle la laissa retomber aussitôt pour saisir le pot de lait, et essaya vainement de remplir le biberon : elle dut y renoncer, car la moitié du lait coulait à côté, sur la table. Effarée, bouleversée, elle prenait un objet, puis un autre, sans pouvoir le garder plus d'une seconde dans la main. Enfin, elle parvint à se rendre assez maîtresse d'elle-même pour s'adresser violemment à son mari : « Qu'est-ce que cela voulait dire? Pourquoi rentrait-il à cette heure-là? Est-ce que, par hasard, il voudrait l'espionner? Il ne manquerait plus que ça!... » Et tout de suite, elle ajouta qu'elle avait la conscience nette, et qu'elle n'avait à baisser les yeux devant personne.

Thiel écoutait à peine ce qu'elle disait. Ses regards allaient furtivement au petit Tobias toujours en pleurs, et, pendant une minute il sembla retenir de toutes ses forces quelque chose de terrible qui montait en lui. Puis, tout à coup, ses traits reprirent leur expression de flegme habituel; mais au fond de ses

yeux luisaient d'étranges et furtifs éclairs de désir : l'espace d'une seconde, son regard s'arrêta sur les formes opulentes de sa femme qui, le visage détourné, continuait à fourrager parmi la vaisselle, tout en cherchant à retrouver une contenance. Sa gorge pleine, à demi découverte, soulevée par l'émotion, menaçait de faire craquer son corsage, et ses jupes retroussées faisaient paraître plus larges encore ses larges hanches. Il se dégageait de cette créature une irrésistible, une invincible puissance contre laquelle Thiel ne se sentait pas de force à lutter : fine et légère comme une toile d'araignée, et pourtant solide comme une cotte de mailles, elle l'enveloppait, le retenait, le domptait, l'amollissait.

Dans cet état, il lui eût été impossible d'adresser la parole à sa femme, bien moins encore de lui dire un mot dur, de sorte que le malheureux Tobias, baigné de larmes et accroupi dans un coin avec terreur, dut voir son père, sans lui jeter un coup d'œil, aller chercher sur le buffet le morceau de pain qu'il avait oublié et, le montrant à Lène pour toute explication, repartir aussitôt avec un mouvement de tête bref et distrait.

III

Bien que Thiel se fût hâté le plus possible pour regagner son poste, il n'y arriva pourtant que quinze minutes après l'heure réglementaire.

Le garde avec lequel il alternait, — un malheureux que les brusques et inévitables changements de température avaient rendu poitrinaire, — l'attendait déjà, prêt à partir, sur la porte de la cabane, dont le grand numéro, noir sur blanc, luisait de loin parmi les troncs d'arbres.

Les deux hommes se donnèrent la main et, après avoir échangé quelques brefs renseignements, ils se séparèrent. L'un disparut dans l'intérieur de la maisonnette, tandis que l'autre traversait la voie et suivait le prolongement de la route par laquelle Thiel était venu. Sa toux convulsive se perdit peu à peu dans le lointain, et avec elle s'éteignit l'unique bruit humain de cette solitude.

Thiel, comme d'habitude, se mit à tout disposer à sa manière, dans l'espace restreint où il devait passer la nuit. Il le fit machinalement, l'esprit encore sous l'empire des émotions récentes. Il déposa son pain sur la tablette en bois bruni devant l'une des hautes et étroites fenêtres d'où l'on pouvait aisément surveiller la voie. Puis il alluma du feu dans un petit fourneau rouillé et y posa la casserole pleine d'eau. Après avoir encore rangé les divers ustensiles, pelle, tournevis, bêche, etc., il nettoya sa lanterne et la remplit de pétrole.

Il avait à peine fini, que le timbre électrique annonça, par trois coups stridents et répétés, qu'un train venant de Breslau avait quitté la dernière station. Sans témoigner la moindre hâte, Thiel demeura encore un bon moment à l'intérieur de la cabane, puis, tenant en main le drapeau et la cartouchière, il se dirigea d'un pas traînant et nonchalant vers le passage à niveau éloigné d'une vingtaine de mètres. Quoique ce chemin fût bien rarement fréquenté, Thiel en fermait et en ouvrait consciencieusement les barrières à chaque train. Cette besogne achevée, il attendit, appuyé contre les piliers noirs et blancs.

Le chemin de fer coupait à droite et à gauche par une ligne régulière l'infini de la forêt verte. A égale distance de chaque côté, les masses touffues s'écartaient, ouvrant un mince couloir, que remplissait la voie couverte de gravier rougeâtre. Les rails noirs et parallèles ressemblaient de loin à un immense filet de fer, dont les mailles étroites se seraient réunies, à l'extrême sud et à l'extrême nord, en un point de l'horizon.

Le vent s'était levé et chassait des vagues légères au loin, tout le long de la forêt. De sourds accords sortaient des poteaux télégraphiques plantés au bord de la voie, et, sur les fils, jetés de l'un à l'autre comme la toile d'une gigantesque araignée, de petits oiseaux gazouillaient, serrés en longues files. Un pic vola en sifflant par-dessus la tête de Thiel, sans qu'il daignât lui accorder un regard.

Le soleil dont le globe venait d'apparaître, suspendu sous une épaisse masse de nuages, pour descendre bientôt derrière le sombre océan des cimes, versait encore ses torrents de pourpre sur la forêt. Les troncs élevés des pins qui dressaient

leurs colonnes de l'autre côté de la voie s'allumèrent sous les rayons et brillèrent comme du fer en fusion.

Les rails aussi se mirent à flamber comme des serpents de feu, mais ils furent les premiers à s'éteindre; alors lentement la lueur monta du sol, incendiant d'abord les branches inférieures des arbres, tandis que les couronnes restaient dans une lumière blafarde, puis frôlant d'un reflet rougeâtre l'extrême pointe de scimes. Le spectacle était grandiose, dans un silence solennel. Le garde restait toujours immobile auprès de la barrière ; enfin il fit un pas en avant, Un point noir se montrait à l'horizon, là où les rails se rejoignaient, et grossissait peu à peu, mais il semblait ne pas bouger; brusquement il s'anima et se rapprocha. Une vibration passa sur les rails, un grondement, un cliquetis rythmique, un roulement sourd qui augmentait de plus en plus, et finalement comparable à la charge de tout un régiment de cavalerie.

Un souffle haletant, un mugissement s'enfla, traversant l'air, et soudain ce fut un déchirement : un fracas de tempête en fureur remplit l'espace, les rails se courbèrent, la terre trembla... un courant d'air violent... un nuage de poussière, de vapeur et de fumée... le monstre noir et soufflant était passé.

Comme il avait grandi, le bruit s'éteignit peu à peu. La vapeur se dissipa, le train, redevenu un point noir, disparut au loin, et le silence solennel plana de nouveau sur les bois...

— Minna!... murmura le garde, comme s'il sortait d'un rêve.

Et il retourna vers sa cabane. Après s'être préparé un médiocre café, il s'assit et, tout en avalant de temps en temps une gorgée, il considérait, de ses regards, absents un vieux bout de journal ramassé quelque part sur la voie.

Peu à peu il fut pris d'un singulier malaise. Il en accusa la chaleur intense que répandait le poêle dans la petite pièce, et enleva son habit et son gilet, puis, ne se trouvant pas mieux, il se leva, saisit une bêche dans le coin et se rendit au champ qu'on venait de lui céder.

C'était une étroite bande de terrain sablonneux où pullulaient les mauvaises herbes ; les deux petits arbres fruitiers, dans tout l'éclat de leur floraison, étaient blancs comme la neige.

Thiel se calma et sentit un doux bien-être le pénétrer.

— Eh bien, donc, au travail !

La bêche s'enfonçait en grinçant dans la terre, et les mottes humides tombaient lourdement en s'émiettant derrière lui. Il travailla quelque temps sans interruption, puis tout à coup il s'arrêta et, secouant plusieurs fois la tête d'un air soucieux, il se dit à haute voix :

— Non, non, ce n'est pas possible !

Et encore une fois :

— Non, non, ce n'est pas possible !

Il lui était venu subitement à l'idée que désormais Lène serait souvent là pour s'occuper du champ, et qu'alors tout son plan d'existence risquait fort d'être bouleversé. Au plaisir que lui avait causé la propriété de ce terrain succéda brusquement une sorte de répulsion. En hâte, comme s'il avait été sur le point de commettre une mauvaise action, il arracha la bêche du sol et la reporta dans la hutte. Là, il retomba dans de pénibles réflexions. Il ne savait guère pourquoi, mais, bien qu'il cherchât à s'y accoutumer, l'idée que Lène passerait des journées entières auprès de lui pendant son service, lui devenait de plus en plus insupportable. Il lui semblait qu'on voulait toucher à ce qu'il avait de plus précieux et qu'il devait se tenir prêt à le défendre; involontairement ses muscles se tendirent, et un rire sec et provocant s'échappa de ses lèvres. Effrayé par ce bruit, il releva les yeux et perdit le fil de ses pensées; lorsqu'il l'eut retrouvé, ce fut pour se laisser aller de nouveau aux mêmes préoccupations.

Et soudain, quelque chose comme un rideau noir se déchira devant lui : sa vue troublée reprit toute sa lucidité. Il eut l'impression qu'il sortait d'un sommeil comparable à la mort, qui avait duré deux ans, et, secouant la tête d'un air d'incrédulité, il considéra tout ce que, pendant ce temps, il avait laissé s'accomplir d'épouvantable. Le martyre de son aîné, gravé dans son esprit par les événements de ces dernières heures, lui apparut clairement. Rempli de pitié et de repentir, il éprouva en même temps une honte profonde d'avoir vécu dans cette lâche indifférence, sans chercher à défendre le pauvre petit, sans même avoir le courage de s'avouer à quel point il souffrait.

Tandis qu'il se reprochait ainsi toutes ses fautes, il fut envahi par une lourde fatigue et s'endormit, le dos courbé, le front dans sa main, appuyé sur la table.

Depuis quelque temps il était ainsi, quand, d'une voix étranglée, il se mit à crier plusieurs fois :

— Minna !... Minna !...

Ses oreilles étaient remplies de bourdonnements aussi forts que le bruit d'une cascade, l'obscurité l'enveloppait, il écarquilla les yeux et se réveilla. Ses membres se raidirent, une sueur froide lui sortait par tous les pores, son pouls battait irrégulièrement et son visage était trempé de larmes. Il faisait nuit noire; il voulut regarder vers la porte, mais il ne savait de quel côté se tourner; chancelant, il se leva : son angoisse persistait. Au dehors, la forêt s'agitait avec un bruit de marée, le vent lançait des giboulées de grêle et de pluie contre le toit de la maisonnette. Thiel tâtonnait, en détresse, tout autour de lui. Pendant un instant, il eut l'impression qu'il se noyait... Et soudain, une lueur bleuâtre flamboya : on eût dit des gouttes de lumière céleste tombant dans l'atmosphère terrestre pour s'y fondre aussitôt. Mais cela avait suffi au garde pour se retrouver : il étendit la main vers sa lanterne, qu'il put heureusement saisir; au même instant, dans le lointain du ciel le tonnerre gronda; ce fut d'abord un grognement sourd et contenu; puis, roulant de plus en plus près, comme des vagues brèves qui déferlent, il éclata furieux, remplissant toute la nature de son fracas assourdissant.

Les vitres cliquetèrent, le sol trembla. Thiel avait réussi à faire de la lumière; son premier regard fut pour sa montre: il y avait à peine cinq minutes jusqu'à l'arrivée du train express. Craignant de ne pas avoir entendu le signal, il se dirigea vers la barrière aussi rapidement que le lui permettaient la tempête et l'obscurité; il n'avait pas fini de la fermer que le timbre électrique retentit. Le vent en déchirait les sons et les éparpillait dans toutes les directions. Les pins se courbaient, heurtant, avec des grincements et des craquements lugubres, leurs branches les unes contre les autres. Un moment, la lune se montra, telle qu'un disque d'or pâle, entre des nuages. A sa clarté, on voyait le déchaînement de la bourrasque sur les cimes noires des arbres. Les branches des

bouleaux qui pendaient sur la voie ondoyaient de droite et de gauche comme des queues de chevaux fantômes, et au-dessous les rails, luisant d'humidité, reflétaient par places la lueur pâle de l'astre.

Thiel arracha sa casquette : la pluie lui faisait du bien et coulait sur son visage, mêlée à ses larmes. Son cerveau bouillonnait; des souvenirs obscurs de ce qu'il avait aperçu en rêve se chassaient l'un l'autre. Il lui avait semblé voir Tobias, torturé par quelqu'un d'une façon si atroce qu'à présent encore, lorsqu'il y pensait, son cœur cessait de battre. Une autre apparition lui revenait plus distincte; c'était sa première femme : elle arrivait, il ne savait d'où, le long des rails, elle avait l'air bien malade et, pour tous vêtements, ne portait que des haillons. Elle avait passé sans se détourner devant la cabane de Thiel, et enfin, — là le souvenir se brouillait, — pour un motif quelconque, elle ne pouvait plus avancer qu'à grand'peine; plusieurs fois même elle était tombée...

Thiel se creusait l'esprit et il comprit enfin qu'elle fuyait... Il n'y avait pas à en douter : pourquoi, sans cela, eût-elle jeté en arrière ces regards épouvantés, pourquoi eût-elle continué à se traîner quand ses pieds refusaient presque de la soutenir? Oh! ces regards affreux!

Elle emportait quelque chose enveloppé de linges, quelque chose de flasque, d'inerte et de sanglant, et la façon dont elle fixait les yeux dessus rappela à Thiel des scènes du passé. Il songea à sa femme mourante et à l'expression de désespoir intense, de tourment infini avec laquelle elle contemplait sans relâche l'enfant à peine né qu'elle allait abandonner. Cette expression, Thiel ne devait jamais l'oublier, pas plus qu'il n'oublierait qu'il avait un père et une mère.

Où était-elle allée? Il n'en savait rien; mais ce dont il était sûr, c'est qu'elle l'avait quitté : elle n'avait pas fait attention à lui, elle s'était enfoncée de plus en plus dans la tempête et dans la nuit. Il l'avait appelée alors : « Minna! Minna! » et cela l'avait réveillé.

Deux feux ronds et rouges perçaient l'obscurité comme les yeux de quelque géant monstrueux. Un reflet sanglant les précédait et changeait les gouttes de pluie en gouttes de sang. On eût dit qu'une pluie de sang tombait du ciel.

Thiel était affolé : son angoisse croissait à mesure que le train se rapprochait. Il confondait le rêve et la réalité. Il voyait toujours sa femme errant sur les rails, et sa main chercha la cartouchière comme s'il avait eu l'intention de faire arrêter le train lancé à toute vapeur. Heureusement, il était trop tard : déjà les lumières l'éblouissaient et le train filait devant lui.

Le reste de la nuit, Thiel ne trouva guère de repos. Il était tourmenté du désir de rentrer à la maison et de revoir Tobias ; il lui semblait qu'il en était séparé depuis des années. A la fin, son inquiétude fut si violente, qu'il fut plusieurs fois tenté d'abandonner son poste.

Pour faire passer le temps il se décida, dès que le jour parut, à inspecter le bout de ligne dont il avait la surveillance. Un bâton dans la main gauche, dans la droite une longue clef à vis, il avança sur la voie dans la lueur grise de l'aube.

Çà et là il resserrait un boulon, ou bien il frappait sur les tiges de fer arrondies qui relient les rails.

La pluie et le vent avaient diminué et, dans les intervalles des nuages, on apercevait par instants un coin du ciel bleu pâle.

Le bruit régulier de ses semelles sur le métal dur et le murmure monotone de la pluie dégouttant des arbres finirent par apaiser Thiel.

A six heures, on vint le remplacer : sans retard, il reprit le chemin du logis. C'était un dimanche et une radieuse matinée. Les nuages se dissipaient et descendaient à l'horizon : le soleil levant, pareil à un rubis colossal, jetait ses flots de lumière sur la forêt.

Les rayons, joints en faisceaux, traversaient l'enchevêtrement des troncs d'arbres, ici teignant en rose une île de fougères aux fines dentelures, là, changeant en coraux les mousses grises et argentées du sol. La rosée de feu coulait des branches, des écorces et des herbes ; des nappes de clarté se répandaient sur la terre. L'air était plein d'une fraîcheur qui vous pénétrait le cœur et, dans l'esprit de Thiel, les sombres images de la nuit peu à peu s'effacèrent.

Elles disparurent tout à fait lorsqu'en entrant dans la

chambre il vit, sur le lit ensoleillé, le petit Tobias avec de plus belles couleurs que jamais.

Dans le courant de la journée, Lène crut plusieurs fois remarquer en lui quelque chose d'anormal : par exemple, à l'église, quand elle s'aperçut qu'au lieu de regarder dans son livre il l'examinait elle-même de côté; puis, dans l'après-midi, quand, au moment où Tobias prenait sur son bras le poupon, qu'il devait promener dehors comme d'habitude, Thiel le lui enleva pour le déposer, sans mot dire, sur les genoux de Lène. Mais c'était tout; à part cela, il n'y avait rien de particulier dans ses manières.

Thiel, qui depuis la veille n'avait pu réussir à s'étendre, se mit au lit avant neuf heures, car le lendemain était jour de service.

Au moment où il allait s'endormir, sa femme lui annonça qu'elle l'accompagnerait dès le matin à la forêt pour bêcher le champ et y planter des pommes de terre.

Il tressaillit, mais, bien qu'il fût tout à fait réveillé, il continua à fermer les yeux.

« Il était grand temps de s'y mettre, disait Lène, si l'on voulait avoir une récolte. » Elle ajouta qu'elle emmènerait les enfants, car sans doute il faudrait y passer la journée entière. Thiel marmotta quelques paroles indistinctes auxquelles Lène ne prit pas garde. Elle lui tournait le dos et, à la lumière d'une chandelle, était en train de dégrafer son corsage et de laisser tomber ses jupes.

Brusquement, elle se retourna, sans se rendre compte elle-même pourquoi, et elle aperçut son mari, qui, le visage terreux et consumé de passion, à demi soulevé sur le lit, la regardait fixement avec des yeux brûlants.

— Thiel ! cria-t-elle, moitié fâchée, moitié effrayée.

Et lui, comme un somnambule que l'on appelle par son nom, sortit de sa torpeur, murmura des mots sans suite et, se rejetant sur les oreillers, tira la couverture par-dessus sa tête.

Le lendemain matin, Lène fut la première à sauter du lit. Sans bruit, elle fit les préparatifs nécessaires à l'excursion. Elle étendit le poupon dans son petit chariot, puis réveilla Tobias et l'habilla. Quand il apprit où l'on allait, il eut un sourire de joie. Tout était achevé et le café fumait déjà sur la

table quand Thiel à son tour s'éveilla. Sa première impression à la vue de tous ces apprêts fut le mécontentement ; il aurait bien voulu protester, mais il ne savait comment s'y prendre.

Quelles raisons plausibles eût-il pu donner à Lène? D'ailleurs, la petite figure de plus en plus rayonnante de Tobias influait peu à peu sur lui et, finalement, il n'aurait plus eu le courage d'élever la moindre objection, tant le plaisir que l'enfant se promettait de cette course était évident.

Thiel n'en resta pas moins soucieux tout en cheminant à travers la forêt. Il poussait péniblement sur le sable épais la petite voiture toute couverte de fleurs cueillies par Tobias,

Le gamin exultait; son béret de peluche brune sur la tête, il sautillait dans les fougères, cherchant à attraper, un peu maladroitement, les transparentes libellules qui voltigeaient au-dessus.

Dès qu'on fut arrivé, Lène voulut examiner le champ. Sur la lisière herbeuse d'un petit bois de bouleaux, elle jeta le sac rempli de pommes de terre en morceaux qu'elle devait planter, et, s'agenouillant, elle fit passer le sable brun entre ses doigts rugueux.

Thiel l'observait inquiet.

— Eh bien ! comment est la terre ?

— Tout aussi bonne qu'au bord de la Sprée.

Le garde se sentit soulagé : il avait craint qu'elle ne fût mécontente, et, rassuré, il se gratta la barbe.

Après avoir avalé rapidement une croûte de pain, la femme se débarrassa de son fichu et de sa jaquette et se mit à retourner la terre avec la rapidité et l'égalité d'une machine. A intervalles réguliers, elle se redressait et reprenait haleine en respirant profondément, mais ce n'était chaque fois que l'affaire d'un instant, à moins qu'il ne fallût calmer le poupon en l'allaitant, ce qu'elle faisait à la hâte, la gorge haletante et couverte de sueur.

— J'ai à inspecter la voie, je vais emmener Tobias, lui cria Thiel au bout d'un moment, du seuil de la cabane.

— Ah ! non, quelle bêtise ! lui cria-t-elle, à son tour; qui donc restera auprès du petit ?... Arrive ici ! — ajouta-elle plus fort encore, voyant que le garde, sans avoir l'air de l'entendre, s'en allait avec Tobias.

Elle eut d'abord envie de courir après eux, mais la crainte de perdre du temps la retint.

Thiel alors suivit la voie avec Tobias. L'enfant était tout excité : ce qu'il voyait était si nouveau, si étrange pour lui ! Il ne comprenait pas ce que signifiaient ces longues barres de fer noires, chauffées par le soleil. Sans cesse, il faisait les questions les plus saugrenues. La résonance des poteaux télégraphiques surtout l'intriguait. Thiel connaissait le son de chacun d'eux, et, les yeux fermés, il aurait pu dire sur quel point de la voie il se trouvait. Souvent il s'arrêtait, tenant Tobias par la main, pour écouter les chants merveilleux qui s'échappaient du bois comme des chœurs vibrants du fond d'une église. Les poteaux plantés au sud de la voie avaient des accords particulièrement pleins et harmonieux. C'était un mélange de sons qui se suivaient tout d'une haleine, sans interruption, et Tobias courait autour de la poutre noircie, cherchant l'ouverture par laquelle il pourrait, à son idée, découvrir l'auteur de cette douce mélodie.

Le garde éprouvait une émotion respectueuse comme à l'église : d'ailleurs, il lui sembla, avec le temps, distinguer une voix qui lui rappelait celle de sa première femme. Il se figura que c'était un chœur d'âmes défuntes dont elle faisait partie, et cette pensée éveilla en lui un regret qui l'émut jusqu'aux larmes.

Tobias réclama des fleurs qui poussaient au bas du talus et, comme toujours, Thiel accéda à son désir.

On aurait pu croire que des morceaux du ciel bleu étaient tombés sur le sol, tant il était couvert par places de fleurettes azurées. Semblables à de petites flammes de couleurs, les papillons voltigeaient et se berçaient silencieusement entre les troncs blancs des bouleaux tandis qu'un frémissement léger passait sur les feuilles vert tendre. Tobias arrachait des fleurs, et le père le regardait faire, songeur. Quelquefois aussi Thiel levait les yeux, et, dans les intervalles des branches, cherchait le ciel que la lumière d'or du soleil emplissait comme une énorme coupe de pur cristal bleu.

— Papa, est-ce que c'est le bon Dieu ? demanda soudain l'enfant en désignant un écureuil brun qui, avec de légers grattements, grimpait sur un pin isolé.

— Petit bêta !

Ce fut tout ce que Thiel trouva à répondre, et des morceaux d'écorce déchirée tombaient à leurs pieds.

La femme bêchait encore lorsque Thiel et Tobias revinrent : la moitié du champ était retournée. Les trains se suivaient à courte distance, et, chaque fois, Tobias les regardait passer bouche bée. La mère elle-même s'amusait de ses mines.

On prit dans la cabane le repas de midi : des pommes de terre et un reste de porc froid. Lène était bien disposée et Thiel semblait de bonne grâce prendre son parti de l'inévitable. Il s'entretenait avec sa femme des choses de son métier; il lui demandait, par exemple, si elle se serait doutée que, dans un seul rail, on comptait quarante-six boulons, — et autres choses du même genre.

Lène avait fini de remuer la terre le matin ; dans l'après-midi, elle voulait piquer les pommes de terre. Elle insista pour que Tobias restât, cette fois, auprès du poupon et elle l'emmena avec elle.

— Prends garde, — lui cria Thiel, saisi d'une soudaine inquiétude, — prends garde qu'il n'aille pas sur les rails !

Lène ne répondit que par un haussement d'épaules...

L'express de Silésie était annoncé : Thiel dut regagner son poste. Il était à peine arrivé devant la barrière que déjà il entendait le ronflement de la machine.

Le train devenait distinct... il approchait... en tourbillons continus et précipités la fumée jaillissait du tuyau noir de la locomotive. Soudain, un... deux... trois jets de vapeur d'un blanc laiteux montèrent tout droit, tandis que retentissaient trois coups de sifflet stridents, brefs, angoissants.

« Ils mettent le frein, se dit Thiel ; que peut-il y avoir ? »

Et, de nouveau, le signal d'alarme hurla avec détresse, éveillant l'écho, longuement, sans interruption.

Thiel avança d'un pas pour regarder sur la voie ; instinctivement il tira le drapeau rouge du fourreau et le tint devant lui au-dessus des rails... Jésus, mon Dieu ! était-il devenu aveugle ! Jésus, mon Dieu ! Oh ! Jésus ! Jésus !... qu'était-ce là, là, sur les rails...

— Ha... halte ! cria-t-il de toute la force de ses poumons.

Trop tard ! une masse sombre avait roulé sous le train

et les roues la rejetaient à droite et à gauche comme une balle de caoutchouc. Un instant encore... et on entendit le craquement et le grincement du frein. Le train s'était arrêté.

La voie solitaire s'anima. Le conducteur, les employés coururent sur le gravier vers l'extrémité du convoi. A toutes les fenêtres se montrèrent des visages curieux, puis les gens se massèrent, se rapprochèrent. Thiel suffoquait. Il était obligé de s'appuyer pour ne pas tomber par terre comme un taureau assommé. Mon Dieu! c'est à lui qu'on fait signe... à lui?... non...

Un cri déchire l'air, un hurlement qui semble sortir de la gorge d'un animal. Qui était-ce? Lène? ce n'était pas sa voix, et pourtant... Un homme arrive vers lui en courant:

— Garde...

— Qu'y a-t-il?

— Un malheur...

L'homme recule, effrayé, car les yeux du garde-barrière ont un éclat inquiétant. Sa casquette est posée de travers, ses cheveux roux se dressent...

— Il vit encore, peut-être pourra-t-on le sauver...

Un râle sort des lèvres de Thiel.

— Venez vite, vite!...

Thiel fait un effort surhumain, ses membres flasques se raidissent, il se redresse de toute sa hauteur, mais son visage est hébété, sans vie. Il va derrière l'homme, il ne voit pas, aux portières, les visages pâles et épouvantés des voyageurs. Une jeune femme se penche à la fenêtre... un commis voyageur coiffé d'un fez... un couple sans doute en voyage de noces... Que lui importe! S'est-il jamais inquiété du contenu de ces caisses roulantes?

Les hurlements de Lène remplissent ses oreilles; des points jaunes, comme des vers luisants, papillotent sans relâche devant ses yeux.

Il s'arrête, épouvanté: entre les vers luisants quelque chose lui apparaît, quelque chose de mou, de pâle, d'ensanglanté. Un front couvert de meurtrissures bleues et brunes, des lèvres bleues sur lesquelles dégoutte un sang noir... c'est lui! Thiel ne parle pas; son visage prend une teinte grise, boueuse, il sourit, absent. Enfin, il se penche, il tâte les

membres qui pendent sans vie, il prend le corps entre ses bras, il l'enveloppe dans le drapeau rouge.

Il l'emporte.

— Où donc ?

— Chez le médecin! chez le médecin! lui crie-t-on de tous côtés.

— Prenons-le tout de suite avec nous, propose le chef de train.

Et, dans le fourgon, il prépare une couche avec des vêtements, des caisses.

— Allons!

Thiel ne paraît pas disposé à lâcher le corps. On veut le persuader. C'est en vain.

Alors le chef de train fait sortir une civière du fourgon, et dit à un des employés de rester auprès du père. Le temps est précieux. Le sifflet du conducteur retentit. Des pièces de monnaie pleuvent par les fenêtres.

Lène se démène comme une insensée.

— La pauvre, pauvre femme! s'écrie-t-on dans les wagons. La pauvre, pauvre mère!...

Le conducteur siffle de nouveau, — un dernier coup, — la machine commence à souffler, lance des jets de vapeur stridente et tend ses muscles de fer ; quelques secondes encore et le train, redoublant de vitesse, emporte à travers la forêt son panache de fumée.

Le garde, qui paraît s'être ravisé, dépose l'enfant à demi mort sur la civière. Le voilà dans toute sa misère, ce pauvre corps rachitique ; par instants, un râle profond soulève la poitrine osseuse que l'on voit à nu sous la chemise déchirée. Les membres brisés, désarticulés, prennent des positions bizarres; le talon d'un des pieds est complètement retourné, les petits bras pendent en dehors de la civière.

Lène gémit sans interruption ; toute trace de son ancienne arrogance a disparu. Elle répète à satiété une histoire, toujours la même, qui la dégage de toute responsabilité dans l'accident...

Thiel n'a pas l'air de la voir, ses yeux sont attachés sur l'enfant avec une expression d'angoisse désespérée.

Le silence s'est fait alentour, un silence absolu. Les rails

reposent noirs et brûlants sur le gravier aveuglant. Il est midi ; le vent est tombé, et la forêt, sans un mouvement, semble pétrifiée.

Les deux hommes se consultent à voix basse. Afin d'arriver le plus rapidement possible à Friedrichshagen, il faut gagner la première station du côté de Breslau, car le prochain train semi-direct, ne s'arrête pas à l'autre station plus rapprochée. Thiel hésite à s'en aller : pour le moment, il n'y a là personne qui puisse faire le service à sa place. D'un geste muet, il ordonne à sa femme de soulever la civière : elle n'ose résister, bien qu'elle soit inquiète à l'idée de laisser le nourrisson tout seul, et, avec l'étranger, elle porte le fardeau. Thiel les accompagne jusqu'à la limite de son district ; là, il s'arrête et longtemps il les suit des yeux. Soudain, il se frappe le front du plat de la main, si violemment que le coup retentit au loin...

Il croit se réveiller : « C'est sans doute un rêve, comme celui d'hier », se dit-il... Hélas!

Titubant plutôt qu'il ne marche, il atteint sa cabane où il s'affaisse, le visage en avant. Sa casquette roule dans un coin ; sa montre, qu'il soignait si minutieusement, saute de sa poche, la boîte éclate et le verre se brise. Et lui, reste là, terrassé, comme sous une poigne de fer qui l'aurait saisi à la nuque et l'empêcherait de bouger malgré ses efforts et ses gémissements. Son front est glacé, ses yeux secs, et sa gorge brûle...

Le timbre électrique l'éveilla. Les trois coups répétés de la sonnerie mirent fin à la crise. Il parvint à se relever et à gagner son poste. Ses pieds, il est vrai, étaient lourds comme du plomb et il lui semblait qu'autour de lui la voie tournait comme les rayons d'une énorme roue ; mais il conserva du moins assez de force pour se tenir droit quelques instants. Le train approchait... Tobias s'y trouvait, sans doute... Et, plus le train avançait, plus les images se troublaient devant les yeux de Thiel. A la fin, il ne vit plus que l'enfant fracassé, avec sa plaie sanglante, et la nuit l'enveloppa.

Un instant après, il sortit de son évanouissement et se retrouva, tout près de la barrière, couché dans le sable chaud. Il se releva, secoua les grains de sable qui couvraient ses

habits, cracha ceux qui remplissaient sa bouche. Il se sentit la tête plus dégagée et il put rassembler ses pensées avec plus de calme.

Dans sa cabane, il ramassa tout de suite sa montre et la posa sur la table; malgré le choc, elle ne s'était pas arrêtée. Deux heures durant, Thiel y compta les secondes et les minutes, cherchant à se figurer ce qui arrivait à Tobias pendant ce temps... A présent, Lène arrivait... à présent, elle était avec Tobias chez le médecin... celui-ci examinait l'enfant, il le tâtait et secouait la tête : « C'est grave, bien grave, mais, peut-être!... qui sait?... » Il l'examinait plus attentivement: « Non, disait-il alors, non, c'est fini. »

— Fini, fini! gémit le garde.

Mais, il se redressa de toute sa hauteur, et, ses yeux hagards tournés vers le plafond, tordant convulsivement ses poings levés, il cria d'une voix qui menaçait de faire éclater l'étroit logis :

— Il faut qu'il vive! il le faut, entends-tu! il faut, il faut qu'il vive!...

Puis il poussa la porte de la cabane où pénétrait la lueur rouge du couchant et courut jusqu'à la barrière. Là, il s'arrêta effaré, et soudain il s'élança sur la voie, les deux bras écartés comme pour empêcher quelque chose d'avancer. Ses yeux grands ouverts étaient sans regard, comme ceux d'un aveugle. Et de nouveau il recula, semblant fuir devant quelque chose, murmurant des paroles confuses :

—Toi... tu vas rester là... Écoute, reste donc,rends-le-moi... Il a les membres brisés... oui, oui, c'est bon, je lui briserai les membres, à elle aussi... Entends-tu?... Reste donc... rends-le-moi...

On eût dit qu'il voyait passer quelqu'un près de lui, car il se retourna et fit le mouvement de suivre l'autre direction.

— Minna!...(Sa voix se fit geignante comme celle d'un petit enfant.) Écoute,Minna, écoute! rends-le-moi...je veux...

Il tâtonna dans l'air comme pour arrêter quelqu'un :

— Chère femme, viens... Oui, je la... je la battrai... elle aura les membres brisés, elle aussi... Je la frapperai avec la hache... avec la hache de la cuisine... Oui, et elle en crèvera... Et alors... Oui avec la hache... oui... du sang noir...

L'écume lui sortait de la bouche, ses pupilles vitreuses roulaient sans interruption dans l'orbite.

Une douce brise du soir caressait la forêt et de légers nuages roses moutonnaient au couchant.

Pendant une centaine de pas, Thiel poursuivit un être invisible ; enfin, découragé, il s'arrêta, tendant désespérément des bras suppliants et le visage convulsé de peur. Il faisait, pour voir, des efforts douloureux. De sa main, il abritait ses yeux pour découvrir encore au loin l'insaisissable. Enfin sa main retomba, l'expression anxieuse de ses traits tendus se changea en une indifférence stupide, et il reprit en se traînant le chemin par lequel il était venu.

Le soleil lança ses derniers rayons sur les bois, et s'éteignit. Les troncs des pins se dressaient, pareils à de pâles squelettes desséchés, sous les cimes noires qui les écrasaient. Le martèlement d'un pic troublait le silence. Un seul petit nuage rose s'attardait dans le ciel froid d'un gris d'acier. L'air fraîchit, devint humide, et le garde grelotta. Tout lui paraissait nouveau, étranger ; il ne savait plus sur quoi il marchait, ni où il allait, il ne reconnaissait plus ce qui l'entourait. Un écureuil bondit par-dessus la voie, et Thiel, sans savoir pourquoi, ne put s'empêcher de songer au bon Dieu.

— Le bon Dieu saute sur le chemin… le bon Dieu saute sur le chemin ! — répéta-t-il plusieurs fois, comme s'il cherchait à quoi se rapportait cette phrase.

Soudain, il s'interrompit. Une lueur de raison pénétrait dans son esprit : « Mon Dieu ! mais c'est de la folie ! »

Oubliant tout, il essaya de lutter contre ce nouvel ennemi et de mettre quelque ordre dans ses pensées. Ce fut en vain : elles allaient, venaient, et lui échappaient. Il se surprit, s'abandonnant aux plus extravagantes fantasmagories, et il frissonna en se rendant compte de son impuissance.

Des cris d'enfant lui parvinrent du petit bois de bouleaux, et ce fut le signal d'un délire furieux. Poussé par une force plus puissante que sa volonté, il y courut et trouva le bébé, dont personne ne s'était plus soucié, pleurant et gigotant dans sa petite voiture, les couvertures défaites, les coussins par terre. — Que voulait-il ? Pourquoi venait-il ici ? Un tourbillon de sentiments et d'idées confuses engloutit ces questions.

« Le bon Dieu saute sur le chemin ! » Ah ! il comprenait maintenant ce que cela signifiait !.. Tobias ?... Elle l'avait assassiné, Lène... Il lui était confié...

— Marâtre ! marâtre ! grinça-t-il. Et le sien est en vie !...

Un brouillard rouge l'enveloppa, au travers duquel il vit deux yeux d'enfant se fixer sur lui. Il sentit sous ses doigts quelque chose de mou, de vivant, il perçut des sons sifflants, gazouillants, mêlés à des cris rauques, sans savoir qui les poussait.

Et, sur son cerveau, il lui sembla qu'il tombait des gouttes de cire brûlante et que son esprit était délivré d'un poids. Revenant à lui, il entendit le timbre électrique vibrer dans l'atmosphère. Il comprit ce qu'il avait failli faire : sa main lâcha la gorge de l'enfant qui se tordait et qui, après avoir repris haleine, se mit à tousser et à crier.

— Il vit. Dieu soit loué, il vit !

Et, l'abandonnant, il se rendit en toute hâte à son poste. Derrière d'épais tourbillons de fumée que le vent rabattait sur le sol et qui obscurcissaient la voie, on entendait le souffle haletant de la machine, comparable à la respiration oppressée d'un géant malade.

Un crépuscule froid couvrait la campagne.

Quand la fumée se fut dissipée, Thiel reconnut le train destiné au transport du gravier. Les wagonnets vides ramenaient les ouvriers qui avaient travaillé toute la journée sur la voie. Ce train s'arrêtait partout pour prendre ou déposer des ouvriers.

A quelque distance de la cabane, il commença à enrayer avec un grincement et un cliquetis bruyants qui troublèrent la paix du soir, puis il s'arrêta sur un coup de sifflet unique et prolongé.

Une cinquantaine d'ouvriers et d'ouvrières occupaient les wagons ; presque tous se tenaient debout, quelques hommes la tête découverte ; leur attitude à tous était singulièrement solennelle. Quand ils aperçurent le garde-barrière, il y eut un chuchotement parmi eux. Les plus âgés ôtèrent la pipe qu'ils tenaient serrée entre leurs dents jaunes et la prirent, par respect, dans leur main. De temps à autre, une femme se détournait pour se moucher.

Le conducteur descendit et s'approcha de Thiel. Les ouvriers le virent lui secouer la main avec émotion, puis, d'un pas lent et raide, presque militaire, Thiel se dirigea vers le dernier wagon. Aucun des ouvriers n'eut le courage de lui parler, bien qu'ils le connussent tous.

En ce moment même, de la dernière voiture on descendait le petit Tobias.

Il était mort.

Lène suivait, la figure d'une pâleur bleuâtre, les yeux entourés d'un cercle bistré. Thiel ne lui jeta pas un regard, mais elle fut bouleversée à l'aspect de son mari. Il avait les joues creuses; les poils de sa barbe et ses cils étaient collés, ses cheveux paraissaient plus gris qu'auparavant. Des traces de larmes séchées lui couvraient le visage. Et dans ses yeux une lueur vacillante fit frissonner Lène... On avait aussi rapporté la civière afin d'y déposer le cadavre.

Durant quelques instants régna un silence pénible.

Une oppression affreuse étreignait Thiel. La nuit tombait tout à fait. Une harde de cerfs franchit la voie au galop; le mâle s'arrêta entre les rails, tournant avec curiosité son cou flexible vers les ouvriers; mais la locomotive siffla: il disparut avec la rapidité de l'éclair, et toute sa harde avec lui.

Au moment où le train allait se mettre en marche, Thiel eut une nouvelle syncope. Il fallut s'arrêter et tenir un conciliabule pour savoir ce qu'il y avait à faire. On décida, en attendant, de laisser le corps de l'enfant dans la cabane et de se servir de la civière pour ramener chez lui le garde, qu'on n'arrivait pas à ranimer.

Deux hommes portèrent le garde évanoui, suivis de Lène qui, le visage couvert de pleurs, ne cessait de sangloter tout en poussant devant elle le chariot où était son poupon.

La lune élevait entre les cimes des arbres son énorme globe de pourpre. A mesure qu'elle montait, elle devenait plus petite et plus pâle; enfin elle resta suspendue comme une lampe au-dessus de la forêt, versant sa lueur mate par toutes les fentes et tous les interstices des branches, inondant d'une teinte blafarde le visage des passants.

On avançait rapidement, quoique avec précaution, sous les futaies, puis à travers les clairières que la pâle clarté emplis-

sait comme de grands vases sombres. Thiel râlait de temps en temps, ou bien il divaguait; plusieurs fois, il ferma les poings et, les yeux clos, chercha à se soulever. On eut du mal à traverser la Sprée; il fallut la repasser pour prendre la femme et l'enfant.

En gravissant la petite montée du bourg, on rencontra quelques habitants de la colonie, qui colportèrent aussitôt la nouvelle du malheur. Tout le hameau fut sur pied et, à la vue de ses voisins, Lène eut un nouvel accès de désespoir.

A grand'peine on monta le malade par l'étroit escalier de la maison. On le coucha sur son lit, et les ouvriers repartirent pour chercher le cadavre de Tobias.

De vieilles gens expérimentés conseillèrent des compresses froides, et Lène suivit leurs instructions avec zèle et prudence. Elle trempait des serviettes dans l'eau de source glacée et les renouvelait dès qu'elles étaient échauffées par le front de Thiel. Elle épiait anxieusement sa respiration; et il lui paraissait qu'elle devenait de minute en minute plus régulière.

Les émotions de la journée avaient fortement ébranlé Lène; elle voulut sommeiller un peu, mais elle ne put trouver de repos. Qu'elle eût les yeux ouverts ou fermés, toujours elle revoyait les tristes scènes des dernières heures. Le petit dormait; contre son habitude, elle s'était à peine occupée de lui. Elle n'était plus la même, son caractère était changé : ce malheureux, couché là, sans connaissance, le visage pâle et trempé de sueur, lui imposait.

Un nuage passa devant la lune, l'obscurité se fit dans la chambre, et Lène n'entendit plus que la respiration pénible, mais égale de son mari. Elle eut envie d'allumer : les ténèbres l'inquiétaient. Mais elle ne put se lever : ses membres pesaient comme du plomb; ses paupières tombèrent et elle s'endormit...

Quand, au bout de quelques heures, les hommes revinrent avec le corps de Tobias, ils trouvèrent la porte de la maison toute grande ouverte. Surpris, ils montèrent à la chambre, dont la porte était également ouverte. Ils appelèrent plusieurs fois la femme, sans obtenir de réponse. Enfin, on frotta une allumette et, à cette faible lueur, on vit un spectacle horrible.

— Au meurtre ! Au meurtre !

Lène baignait dans son sang, le visage méconnaissable, le crâne fracassé.

— Il a tué sa femme ! il a tué sa femme !

Perdant la tête, les hommes couraient de tous côtés. Les voisins arrivèrent, l'un d'eux heurta le berceau :

— Dieu du ciel !

Et il recula, blême, les yeux fixes d'horreur.

Le petit était là, la gorge coupée.

Le garde-barrière avait disparu, et toutes les recherches qu'on fit durant la nuit restèrent infructueuses. Le lendemain matin, le garde de service le trouva sur la voie, assis à l'endroit même où Tobias avait été écrasé. Il serrait dans ses bras le petit béret en peluche brune et le caressait sans relâche comme une chose vivante. Son camarade lui posa quelques questions ; il s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à un fou.

Il regagna son poste et télégraphia pour demander du secours. Plusieurs hommes vinrent alors et essayèrent par leurs bonnes paroles de persuader à Thiel de quitter la voie ; ils n'y réussirent pas. Le train rapide qui passait à ce moment dut s'arrêter, et il fallut un renfort de personnel pour réussir à emmener de force le malade loin des rails. Il eut une crise de folie furieuse ; on dut lui lier les pieds et les mains, et les gendarmes, requis dans l'intervalle, surveillèrent son transport à la prison de Berlin.

Dès le premier jour, on le conduisit à l'hospice des aliénés, et pendant tout le trajet il ne lâcha pas le béret brun. Il le tenait serré contre sa poitrine et veillait sur lui avec une tendresse et une sollicitude jalouses.

GERHART HAUPTMANN.

(Traduction de N. VALENTIN et M. RÉMON.)

LA LUNE

L'étude raisonnée de la surface lunaire constituait, il y a quelques années, une province un peu délaissée de la science. Il semblait téméraire de vouloir dépasser le point de perfection où Mädler et Schmidt avaient porté la construction des cartes et des catalogues. D'autre part, toute théorie tendant à interpréter les objets qui s'aperçoivent sur notre satellite, à en reconstituer le passé, à en prévoir l'avenir, semblait condamnée à ne jamais sortir du domaine de la conjecture. La géologie, science toute moderne, osait à peine, malgré d'innombrables et fructueuses fouilles, énoncer quelques conclusions d'ensemble sur la genèse du sol terrestre. Ne convenait-il pas de se montrer encore plus réservé au sujet d'un globe éloigné de nous de quatre cent mille kilomètres et dont nous ne pouvons ni creuser le sol ni analyser les matériaux? Cette objection a cessé de paraître décisive. La géologie a pris confiance en elle-même et l'accord s'est fait, entre ses représentants autorisés, sur les points fondamentaux. D'autre part, en ce qui concerne les objets célestes, la photographie, armée d'un outillage plus parfait, ne cesse d'apporter de nouveaux éléments d'information. Les astronomes particulièrement appliqués à l'étude de la Lune ont le sentiment que leurs recherches ont acquis une base plus large, autorisant des ambitions plus élevées. Ils ne se contentent plus d'être sélénographes. Ils sont ou veulent être sélénologues.

Ce changement d'étiquette n'implique dans leur esprit aucune protestation contre la défaveur qui enveloppe aujourd'hui l'astrologie du moyen âge. Il n'est pas question de faire revivre l'antique préjugé qui concédait aux astres une influence directe et mystérieuse sur nos destinées. Cette opinion, l'une des plus tenaces que la science ait eu à combattre, peut être considérée comme discréditée sans retour. Les hommes versés dans l'étude du ciel sont désormais dispensés, en Occident du moins, d'établir des horoscopes. Il en allait autrement, il y a trois cents ans, et l'astrologie occupait alors, vis-à-vis de l'astronomie, la place d'une fille laborieuse, mais exigeante, qui nourrit sa mère, tout en faisant payer fort cher ses services. La comparaison est de Képler, qui l'énonce avec un dépit peu dissimulé. Ses fonctions d'astronome officiel des princes allemands consistaient à prédire aux rejetons des grandes races un brillant avenir. C'est d'une manière en quelque sorte furtive, dans ses moments de loisir, qu'il lui fallait exécuter les longs calculs auxquels il a dû l'immortalité.

Il serait peu convenable de notre part de qualifier avec amertume un état d'esprit auquel, venus en ce monde quelques siècles plus tôt, nous aurions dû payer notre tribut. Comme toutes les erreurs populaires, la croyance à l'astrologie avait sa racine dans des faits réels, dans des coïncidences mal interprétées. Elle n'a pas été sans stimuler, à sa manière, le progrès de l'esprit humain. Il est certain que nos ancêtres n'auraient pas fait les mêmes efforts pour suivre le cours des astres, pour en prévoir les conjonctions, s'ils ne s'y étaient pas crus directement intéressés. Héritiers du fruit de leur travail, nous pouvons plaisanter de leurs vaines frayeurs. Étaient-ils, après tout, dans une erreur si complète, en considérant les corps célestes comme constamment mêlés à notre vie? Tous les progrès de la physique et de l'astronomie modernes tendent, dans une certaine mesure, à leur donner raison. Si nous ne reconnaissons plus aux astres une intervention élective dans l'existence de chacun des êtres humains, nous avons appris à démêler leur action dans tous les phénomènes d'ordre général qui s'accomplissent sur notre globe.

*
* *

De tous ces agents célestes, le Soleil est sans comparaison celui qui nous intéresse le plus. La chaleur et la lumière qu'il nous verse ont été reconnues de tout temps comme les conditions indispensables du développement de la vie à la surface de la Terre. Mais il a fallu la mémorable découverte de Newton pour nous montrer, dans l'attraction émanée de l'astre du jour, la cause qui ramène le cours des saisons. Et c'est seulement dans notre siècle, à partir du moment où les principes de la thermodynamique ont été clairement énoncés, que l'universalité du rôle du Soleil dans l'état présent de l'évolution de notre globe nous est apparue. On ne peut se refuser maintenant à voir dans presque tous les phénomènes qui s'accomplissent sous nos yeux, dans les mouvements mêmes que nous exécutons, de simples transformations de l'énergie solaire. Emmagasinée dans les plantes sous forme de combustible, elle est restituée par les animaux sous forme de travail mécanique et de chaleur. A la même cause se rattachent les courants atmosphériques et marins, la circulation de l'eau sous forme de vapeur, de pluie ou de neige. Il n'est pas jusqu'aux troubles accidentels qui se produisent à la surface du soleil qui n'aient leur contre-coup inévitable sur la terre. L'apparition de taches exceptionnelles est accompagnée de perturbations magnétiques. Les recrudescences périodiques de l'activité solaire amènent sur notre globe l'extension ou le rétrécissement des zones arrosées par les pluies.

Mais si l'on continue de se placer à ce point de vue spécial et utilitaire, l'importance des corps célestes ne se mesure pas seulement à leur dimension, et la Lune, dont la masse n'est pas la vingt-cinq millionième partie de celle du Soleil, peut à bon droit réclamer le second rang. Ce n'est pas une curiosité purement spéculative qui nous porte vers l'étude de ce globe énigmatique. Il nous a déjà livré le secret de diverses évolutions de la planète qui nous porte ; il nous touche encore, selon toute probabilité, par d'autres points que nous ne soupçonnons pas. Indéfiniment associées dans leur voyage à travers l'espace, la Terre et la Lune provoquent, par leurs attrac-

tions mutuelles et incessantes, des effets physiques multiples et variables, dont quelques-uns influent directement sur nos destinées. Pour mieux les approfondir, on doit s'efforcer de reconstruire parallèlement l'histoire de ces deux corps célestes et d'éclairer l'étude de chacun d'eux par celle de l'autre.

Le caractère fréquent et actif de l'intervention de la Lune dans nos affaires terrestres n'a pas toujours été mis en lumière comme il convient. Aussi nous permettra-t-on, avant d'exposer les résultats nouveaux qui se dégagent de l'examen des photographies lunaires récentes, d'énumérer brièvement les phénomènes dont notre satellite est l'occasion, et les problèmes qu'il a successivement offerts à la sagacité des savants. Il n'est pas douteux que, depuis les premiers âges de l'humanité, la succession de ses phases n'ait donné lieu à la division du temps en mois et en semaines, périodes aussi importantes dans la pratique et aussi universellement usitées que l'année elle-même. Autrefois l'opinion publique voyait dans les phases de la Lune le grand régulateur non seulement de la météorologie, mais de la santé publique. Les noms sous lesquels sont connues, aujourd'hui encore, les taches les plus apparentes du disque lunaire, sont un vestige de cette croyance. Nous trouvons sur les anciennes cartes une Mer de Froid et un Golfe des Chaleurs, une Mer de la Tranquillité et un Océan des Tempêtes, un Golfe des Épidémies et une Péninsule des Délires. Plusieurs de ces noms sont tombés en désuétude, ceux qui ont survécu n'ont été conservés qu'à titre d'expressions conventionnelles. L'influence prétendue des phases de la Lune sur les changements de temps n'a jamais été confirmée par une statistique précise. La lune rousse elle-même, si redoutée des horticulteurs, est aujourd'hui, pour tous les esprits cultivés, pleinement innocente des méfaits dont on l'accuse.

Cette part étant faite à la critique, le rôle effectif de notre satellite reste considérable. De tout temps, on lui a reconnu la faculté de dissiper l'obscurité des nuits. On est, il est vrai, moins porté qu'autrefois à se féliciter de la manière dont il remplit cet office. On a également cessé de croire que la Lune a été créée spécialement pour suppléer à l'absence momentanée du Soleil. Laplace a fait voir que ce résultat aurait pu être obtenu d'une manière plus efficace. Il aurait suffi qu'à l'origine

des choses la Terre et son satellite fussent placés en ligne droite avec le Soleil et animés de vitesses convenables. Le Soleil n'aurait pu dès lors s'abaisser au-dessous de l'horizon sans que la Lune parût pour le remplacer. L'arrangement proposé par l'auteur de *la Mécanique céleste* étant dépourvu de stabilité, il est difficile d'y voir avec lui un argument contre la théorie des causes finales. Eussions-nous découvert une combinaison à l'abri de ce reproche, il ne dépendrait pas de nous de la réaliser et, d'ailleurs, la Lune a d'autres offices à remplir vis-à-vis de la Terre. Mieux vaut donc ne pas nous plaindre et mettre à profit le clair de lune quand il vient. Que l'on se représente un moment les conditions d'existence de l'agriculteur, du marin, de l'explorateur, et l'on comprendra combien, même dans l'état actuel des choses, cette faible lumière est loin d'être à dédaigner. Qui entreprendra de compter les chutes, les surprises nocturnes, les naufrages qu'elle a évités? Dans les hautes latitudes surtout, où le Soleil reste sous l'horizon pendant presque toute la période d'hiver, l'astre des nuits devient à son tour un régulateur essentiel de la vie pratique, et permet à l'activité humaine de se déployer entre des limites plus larges.

La Lune exerce sur notre globe une influence encore plus générale, mais moins aisée à reconnaître, par l'attraction de la matière qui la compose. Si faible que soit sa masse, comparée à celles de la Terre et du Soleil, notre compagnon de route à travers l'espace est capable d'imprimer à la ligne des pôles des mouvements de précession et de nutation, double balancement analogue à celui qu'on observe sur l'axe d'une toupie. A peine sensible dans le cours d'une année, cette action perturbatrice s'accumule à la longue de manière à changer complètement l'aspect de la voûte céleste, modifie les heures sidérales du lever et du coucher des étoiles, altère la concordance jadis établie entre les saisons et les signes du zodiaque. L'attraction lunaire est également la cause principale du phénomène grandiose des marées. On sait quelle est l'importance pratique de ces oscillations du niveau des mers au point de vue de la navigation et de la pêche. Leur rôle sera peut-être plus grand encore dans l'avenir. Le jour où l'extraction de la houille ne suffira plus aux exigences de l'indus-

tric, les marées nous offriront une réserve gratuite de force motrice. On aurait tort cependant de la considérer comme indéfinie. Le bourrelet liquide qui s'élève et s'abaisse périodiquement sur les côtes agit à la manière d'un frein pour contrarier la rotation de la Terre et pour augmenter périodiquement la durée du jour sidéral. Un moment viendra où le jour et le mois seront devenus égaux. Dès lors les marées devront s'éteindre, dans la mesure où elles sont provoquées par l'attraction lunaire; la Terre présentera toujours la même face à son satellite, et toute une moitié de sa surface ne verra plus paraître dans le champ des étoiles cette faucille d'or dont parle le poète.

On ne saurait douter que l'attraction de la Lune ne mette aussi bien en mouvement l'atmosphère terrestre que l'eau des océans. Mais ici les résultats sont beaucoup moins nets, compliqués d'influences étrangères, et leur périodicité même est difficile à mettre en évidence. La connaissance anticipée des positions de la Lune n'est donc pas, jusqu'à présent, un auxiliaire utile pour la prévision du temps. Elle présente, au contraire, un intérêt de premier ordre pour la navigation au long cours. Il est essentiel pour le marin de pouvoir déterminer rapidement, presque à tout instant, des valeurs approchées de ses coordonnées géographiques. La promptitude des traversées, souvent même la sécurité des navires, en dépendent. Notre satellite se prête très bien à cette opération, et cela pour deux motifs : d'abord il arrive communément qu'il peut être aperçu à travers la brume ou la lumière du jour, quand aucun autre signal céleste n'est visible. En second lieu, sa proximité relative est si grande que sa position apparente, rapportée aux étoiles, est altérée d'une manière sensible par un déplacement d'une minute dans le temps, d'une lieue marine dans l'espace. L'avantage de posséder des tables plus parfaites de la Lune, pour assurer une meilleure détermination des longitudes, a été compris dès le XVII[e] siècle par les Anglais, qui préludaient alors à la création de leur empire maritime et colonial. Ils ont fondé dans ce but exprès l'Observatoire de Greenwich, devenu bientôt l'un des premiers établissements astronomiques du monde entier, et qui n'a cessé de se proposer la Lune comme un des objets principaux de ses études.

Depuis que l'emploi du télégraphe électrique s'est généralisé, la Lune n'est plus considérée comme conduisant à la connaissance la plus précise des différences d'heure ou de longitude. Toutefois ces signaux instantanés que les câbles, là où ils sont posés, permettent d'échanger à volonté, notre satellite demeure en possession de les fournir jusque dans les pays les plus fermés à toute civilisation. Les occultations d'étoiles par le bord obscur, les derniers contacts dans les éclipses annulaires sont en effet susceptibles d'être notées avec une remarquable précision. Il n'y a pas d'explorateur qui ne soit appelé un jour ou l'autre à tirer parti de ces phénomènes.

Beaucoup plus rares que les occultations, les éclipses de Soleil occasionnées par la Lune ont toujours captivé à un haut degré l'attention publique. Elles peuvent être observées avec les instruments les plus rudimentaires, un verre noirci ou coloré, une simple feuille de papier percée d'un trou d'épingle. Aussi les annalistes de l'antiquité et du moyen âge nous ont-ils conservé le souvenir d'un assez grand nombre de phénomènes de cet ordre, et surtout des éclipses totales, qui sont de beaucoup les plus frappantes. Souvent ils nous sont rapportés en même temps que des événements historiques qui se sont produits aux mêmes dates et que l'imagination populaire y a rattachés. D'autre part, la théorie des mouvements de la Terre et de la Lune est aujourd'hui assez parfaite pour que l'on puisse dire, pour un intervalle de plusieurs milliers d'années, à quel jour on a pu observer, dans un pays donné, une éclipse totale ou partielle. On s'est ainsi trouvé en mesure de fixer certaines dates avec une précision inespérée, et de lever les doutes qui pouvaient subsister sur l'origine des chronologies tombées en désuétude.

Les éclipses totales dévoilent subitement à nos yeux les longs jets de flamme qui s'échappent du Soleil, les enveloppes gazeuses très étendues qui l'entourent et que la lumière du jour nous dérobe en temps ordinaire. Ce spectacle magnifique, provoqué par la Lune, n'est donné à la fois qu'à une très minime portion de notre globe, et pour quelques minutes seulement. En un lieu donné, il s'écoule souvent un siècle et plus avant qu'on ait l'occasion d'en être témoin. Aussi les éclipses totales sont-elles l'objet d une vive et insatiable curiosité. Les astro-

nomes combinent maintenant plusieurs années d'avance les appareils et les méthodes qui leur permettront de tirer parti de ces quelques minutes d'observation. Tous ces efforts sont parfois rendus inutiles par l'état du ciel; mais aussi, dans plus d'une occasion, des découvertes brillantes sont venues les justifier. C'est l'observation des éclipses totales qui a révélé l'inégale extension de l'atmosphère solaire aux différentes latitudes, qui a montré l'analogie de sa structure avec celle des effluves électriques, qui a suggéré ces méthodes spectroscopiques si fécondes par lesquelles on suit aujourd'hui, dans ses fluctuations quotidiennes, l'activité de l'astre du jour. Bien que nous soyons maintenant en mesure d'étudier en tout temps les protubérances, les éclipses restent néanmoins les seules occasions qui nous soient offertes pour noter la configuration de la couronne, les changements qu'elle subit, l'ordre de superposition des matériaux qui la composent.

Toutes ces recherches dont la Lune est l'occasion dans l'ordre des sciences physiques font sentir la nécessité d'une étude mathématique du mouvement de son centre. Ce problème a tenté l'ambition des plus illustres géomètres et, s'ils n'en ont pas encore donné la solution définitive, ils y ont trouvé l'occasion de faire admirer leur génie. Des réflexions de Newton sur la force qui maintient la Lune à une distance à peu près invariable de la Terre a jailli, comme tout le monde le sait, la découverte de l'attraction universelle. Cette formule d'une si merveilleuse simplicité s'est montrée immédiatement capable d'expliquer d'une manière très satisfaisante tous les mouvements célestes.

Cette conquête du système solaire par le calcul est aujourd'hui presque achevée en ce qui concerne les planètes principales. Partout on a vu les écarts rentrer dans la règle et venir apporter leur témoignage à la loi de Newton, qu'ils semblaient d'abord infirmer. La Lune paraît devoir être la dernière à se rendre. Il existe encore pour elle une petite discordance entre la théorie et l'observation. Mais ce conflit persistant n'ébranlera pas la foi des astronomes dans les principes qui les dirigent. Ils y voient seulement l'indice d'une découverte qui reste à faire. Il s'agit de démêler, parmi les influences non encore soumises au calcul, celle qui doit être rendue responsable du désaccord.

*
* *

L'étude de la Lune considérée en elle-même, et non plus seulement dans ses relations réelles ou supposées avec la Terre, appartient tout entière à la période moderne. Les chercheurs devaient d'abord apprendre de Copernic à ne plus faire de notre globe le centre du monde et à se placer vis-à-vis des objets célestes dans une situation d'esprit plus libre et plus impartiale. En même temps, un progrès énorme, et dont les conséquences se développent encore sous nos yeux, s'accomplissait dans les moyens d'observation. Avec l'invention des lunettes a surgi, on peut le dire, une branche nouvelle de la science, la sélénographie. De tout temps les bonnes vues avaient pu, dans la lumière adoucie du crépuscule, assigner des contours assez nets aux taches grisâtres qui parsèment le disque lunaire. On avait reconnu ainsi que ces taches gardent leur figure, que notre satellite nous présente toujours la même face, à part un léger balancement périodique. Mais que pouvaient être ces parties grises, entourées de plages plus brillantes? A quelles régions de la surface terrestre convenait-il de les assimiler? En réalité, les moindres de ces taches visibles à l'œil nu ont encore une superficie comparable à celle des grands États européens. Comment se prononcer sur la nature d'un ensemble aussi vaste, et selon toute probabilité aussi complexe, quand il est en apparence réduit à un point? La question était donc prématurée. On ne pouvait guère, toutefois, éviter qu'elle ne fût posée, et, par suite résolue dans un sens erroné. On tomba d'accord pour voir des continents émergés dans les parties claires, des lacs et des mers dans les parties grises : opinion depuis longtemps abandonnée, mais qui se perpétue dans les dénominations en usage sur toutes les cartes de la Lune.

Depuis le jour où Galilée a dirigé sur notre satellite les modestes lunettes qu'il construisait de ses mains, le caractère de netteté et de fixité des taches lunaires n'a fait que s'affirmer davantage. Seule de tous les corps célestes, la Lune est assez rapprochée pour nous montrer des détails de quelques kilomètres d'étendue. La puissance des lunettes étant suscep-

tible d'être accrue presque sans limite, nous pourrions aller beaucoup plus loin encore si les ondulations de l'atmosphère terrestre n'y mettaient obstacle. Mais ces ondulations elles-mêmes peuvent être bien atténuées par un choix convenable des stations. Nous serions donc, à ce qu'il semble, dans des conditions favorables pour noter les moindres changements. Et cependant ces objets paraissent stables, beaucoup plus que les taches relativement énormes que l'on voit avec facilité sur le Soleil et sur Jupiter, plus malaisément sur Mars et Saturne. Deux siècles et demi d'étude attentive ont beaucoup ajouté à notre connaissance de la Lune, sans que rien ne soit venu déceler un changement dans les traits généraux. Nous les trouvons sans peine, aujourd'hui encore, tels que les ont dessinés les astronomes du XVIII[e] siècle, avec les instruments très imparfaits de leur époque.

Ces premières observations faites avec les lunettes confirmaient donc, par un certain côté, la vieille doctrine de l'incorruptibilité des cieux. Mais elles apportaient en même temps, en sens contraire, une constatation inattendue. La Lune n'est point ce miroir, ce globe poli que l'on s'était longtemps figuré. Sa surface est hérissée d'aspérités proportionnellement plus fortes que celles de notre planète, et Galilée aperçut aussitôt, dans la mesure des ombres qu'y projette un soleil oblique, un moyen d'évaluer les altitudes relatives. Ces montagnes varient beaucoup d'aspect suivant l'incidence de la lumière. Mais, dans aucun cas, elles ne ressemblent aux régions terrestres qui nous sont familières. Point de chaînes ramifiées, point de vallées qui convergent vers un débouché commun; en revanche, un nombre prodigieux de trous circulaires, d'autant plus nets et plus réguliers qu'ils sont plus petits. La stabilité de la surface de la Lune devait, un jour ou l'autre, suggérer le projet d'en construire la carte. Les cirques dont elle est criblée étaient, pour cette entreprise, des auxiliaires indiqués. Ils constituaient des signaux naturels, des points de repère analogues aux piquets des topographes, aux pyramides des géodésiens. Mais, pour leur faire remplir utilement cet office, il fallait leur imposer une nomenclature, les décrire avec assez de détail pour éviter toute confusion entre les points auxquels se rapportaient les mesures. Ce

fut l'œuvre des successeurs immédiats de Galilée, Riccioli et Hévélius.

Il fallait ensuite déterminer les véritables relations géométriques de ces points, présentés par une perspective changeante sous des aspects constamment variables. Cette tâche était impraticable tant que l'on n'avait pas formulé nettement les lois du mouvement de la Lune autour de son centre. Ce progrès capital est dû à Dominique Cassini. Longtemps après, Lohrmann, suivant une méthode indiquée par Encke, a fixé mathématiquement, dans un travail publié en 1824, trente-cinq points principaux, formant les sommets d'une triangulation du premier ordre. L'affaiblissement de sa vue l'arrêta au cours de cette grande entreprise. Quatre-vingt-neuf points nouveaux furent ajoutés de 1830 à 1837 par Beer et Mädler. Le réseau ainsi constitué a servi de base à leur carte, ainsi qu'à l'Atlas plus complet publié en 1878 par Schmidt, directeur de l'Observatoire d'Athènes, et qui résume trente-cinq années d'études assidues. En dépit de la grande habileté, du labeur immense dont cette œuvre monumentale est le fruit, une comparaison même sommaire avec le ciel ou avec les photographies ne pourra manquer d'engendrer quelque déception. Les petits détails sont traités, ainsi que Schmidt en avertit lui-même le lecteur, d'une manière purement conventionnelle. Les principaux linéaments des grandes formations ne sont pas fidèlement reproduits. C'est qu'en effet le raccordement des très nombreux dessins qui ont servi de base à la carte ne pouvait guère s'effectuer avec précision. Les changements d'aspect continuels dus aux effets de l'éclairement solaire, de la libration, de la réfraction, rendent cette fusion difficile à opérer, même en supposant irréprochable chacun des documents partiels.

Comment rendre sensible à tous les yeux les aspects généraux du sol lunaire, son relief souvent très énergique, et cela sans sacrifier aucun des détails qu'une bonne lunette est capable d'y montrer? Le problème est insoluble, on peut l'affirmer, si l'on se borne à donner de chaque région de notre satellite une image unique. Jamais tous les objets n'y sont visibles à la fois. Il y en a toujours qui se dissimulent dans l'ombre si l'éclairement est oblique, qui cessent de se révéler par une

ombre portée si l'éclairement est voisin de la normale. Dans ce dernier cas les fissures étroites, les molles ondulations du sol disparaissent sans laisser la moindre trace. On ne saurait donc considérer un paysage lunaire comme connu, si on ne l'a vu éclairé successivement par l'est, par l'ouest et du côté du méridien. Une carte, pour être à la fois expressive et complète, devrait être dressée en triple édition.

Ni Mädler ni Schmidt n'ont pu entrer dans cette voie. Ils ont voulu donner des accidents du sol une représentation indépendante de l'incidence de la lumière. A cet effet, ils ont eu recours, comme les topographes, à l'emploi des hachures, mais sans pouvoir l'assujettir à des principes fixes. Nous ne sommes pas à même, en effet, de tracer des lignes de niveau sur la Lune ; ce n'est que par exception que l'étude des ombres nous permet d'y assigner l'inclinaison des pentes ou l'altitude relative. Aussi, ces dessins, dénués de charme artistique, ne nous renseignent que sur deux dimensions au lieu de trois, et ne donnent nullement l'impression de la réalité. Ils ne nous apportent aucune lumière sur la nature des forces qui ont modelé le sol ni sur les transformations qui ont pu précéder l'état actuel ; ils sont d'une bien faible ressource pour suivre l'évolution future du globe lunaire, dans l'hypothèse très vraisemblable où l'ère des changements n'y serait pas close.

Ces problèmes se sont nettement posés, nous en avons la preuve, aux observateurs éminents de la première moitié du siècle. En effet, la constatation pure et simple de ce qui est ne saurait être l'objet principal et définitif de la science. Un être n'est pas considéré comme réellement connu tant que nous n'avons pas démêlé les rapports qui l'unissent à ses voisins. Son état présent demande à être interprété comme l'héritage du passé ou la préparation de l'avenir. La sélénographie mathématique ne se suffit donc pas à elle-même. Les travaux, d'ailleurs si vastes et si consciencieux, de Mädler et de Schmidt, marquent un point de départ plutôt qu'un terme.

Il suffira, pour s'en convaincre, de constater combien il a toujours été difficile de dégager une conclusion nette de la comparaison des documents anciens. A diverses reprises il a été constaté que les descriptions et les images précédemment

publiées ne répondaient plus à la réalité. Schröter, à la fin du XVIIIe siècle, notait un certain nombre de cratères lunaires comme ayant apparu dans l'intervalle de ses propres observations. Gruithuisen a signalé des formations trop régulières, à son avis, pour être interprétées autrement que comme des travaux de fortification et une tache blanche bifurquée où il voyait la représentation intentionnelle d'une queue de comète. Ces idées aventureuses n'ont trouvé auprès des astronomes que peu de crédit. Mais, depuis, on a vu se produire entre les observateurs d'autres divergences, appuyées sur des témoignages nombreux et précis. Les plus nettes ont été signalées en 1855 par Webb sur le cirque Messier, en 1866 par Schmidt sur Linné, en 1882 par H. Klein sur Hyginus N. Dans le premier cas, ce sont deux cratères, notés à maintes reprises comme parfaitement semblables, qui sont devenus inégaux. Dans le second, c'est une ouverture jadis très aisément visible qui s'est réduite à des dimensions imperceptibles. Dans le dernier, c'est une dépression aujourd'hui bien apparente et que personne, avant l'année 1882, n'avait indiquée. Malheureusement il reste à démontrer que les documents anciens étaient fidèles, et c'est ce que l'on ne peut faire d'une façon précise, car ils présentent entre eux des différences du même ordre que les changements qu'il s'agit de mettre hors de doute. Nous pourrions, au contraire, conclure, sur tous ces points, avec une absolue certitude, si nous possédions quelques clichés datant d'un demi-siècle et aussi riches en détails que ceux qui s'obtiennent couramment aujourd'hui. Tous les doutes seraient alors levés concernant la réalité des modifications annoncées.

On trouvera certainement dans l'avenir tout avantage à s'en tenir à la comparaison des phototypes seuls. L'application rationnelle et fructueuse des propriétés chimiques de la lumière à l'étude de la Lune ne date encore que de peu d'années. Il serait donc injuste de lui reprocher de n'avoir pas mis en évidence des catastrophes aussi profondes que celles qui avaient été annoncées sur la foi des dessins. La possibilité d'événements semblables n'est nullement exclue. Ce que l'on peut dire dès aujourd'hui, sur le témoignage irrécusable des clichés, c'est qu'il ne se produit pas sur la Lune des révolutions à

courte période aussi nettes que le sont, par exemple, la fonte printanière des neiges à la limite des zones glaciales ou la chute annuelle des feuilles dans les régions tempérées. En ce qui concerne les variations progressives ou séculaires, il faut leur laisser le temps d'acquérir une suffisante amplitude. La lenteur avec laquelle se forment sur la terre les chaînes de montagnes, les fosses océaniques, les alluvions, les nouvelles lignes de rivage, les accumulations de produits volcaniques, montre qu'il faut compter au moins par dizaines d'années pour que de tels changements deviennent visibles à la distance qui nous sépare de la Lune. Les documents photographiques réunis depuis peu vont prendre à ce point de vue une importance rapidement croissante.

Il n'est même pas nécessaire, pour en tirer parti, de nous imposer une longue attente. L'enregistrement instantané d'une fraction considérable de la surface lunaire constitue déjà un progrès inestimable. Nulle autre voie ne nous est offerte pour arriver à une représentation vraiment homogène, comparable à elle-même dans toutes ses parties, et relative à une époque nettement définie. Cela est si vrai que le défaut d'une vue générale et intuitive est même sensible dans les meilleurs atlas géographiques obtenus par la juxtaposition d'études séparées. Sans doute le relief de certaines portions restreintes de notre globe est connu actuellement, avec une minutie que ne comportent pas les études sélénographiques, mais il serait encore impossible de donner d'une région étendue de la Terre une image aussi parlante et aussi fidèle, quant à la répartition des teintes, que celles qui nous sont fournies par les clichés lunaires. Ces clichés ont de plus sur les cartes et les dessins l'avantage d'une absolue authenticité. Les défauts que peuvent y introduire les procédés opératoires sont d'une telle nature qu'un observateur exercé remontera toujours sans peine à leur cause.

On demandera peut-être pourquoi les astronomes n'ont pas utilisé plus tôt le puissant instrument de recherches que la découverte de Niepce et de Daguerre avait mis entre leurs mains. Ils ont été longtemps arrêtés par des difficultés pratiques qui semblaient devoir entraver l'application de la photographie aux objets célestes. La sensibilité médiocre des

plaques métalliques, des couches au collodion, réclamait, toutes les fois qu'il ne s'agissait pas du Soleil, des poses de plusieurs secondes ou même de plusieurs minutes. On voyait alors s'aggraver rapidement l'effet nuisible des ondulations atmosphériques, d'une concordance imparfaite entre le déplacement de la lunette et le mouvement diurne. Un progrès décisif a été accompli en 1882 dans cette direction par la substitution de la gélatine au collodion comme véhicule des sels d'argent. La durée minima de l'exposition s'est trouvée grandement réduite, et les astronomes, désormais en possession de plaques d'une qualité uniforme et d'une conservation prolongée, se sont vus délivrés de manipulations assujettissantes.

Une autre source de mécomptes, résidait dans l'adaptation imparfaite des instruments au but poursuivi. Il y a quinze ans, toutes les grandes lunettes en usage possédaient des objectifs construits spécialement en vue de l'observation directe. On s'était attaché à faire converger ensemble en un même foyer les rayons qui impressionnent le plus vivement la rétine humaine, mais d'autres radiations non moins capables d'agir sur la plaque étaient laissées en dehors. La netteté de l'image en souffrait, et la durée indispensable de la pose s'en trouvait accrue.

MM. Paul et Prosper Henry, de l'Observatoire de Paris, ont été les premiers à construire une lentille de $0^{m},60$ d'ouverture où l'achromatisme optique est franchement subordonné aux exigences de la photographie. Cet objectif, monté sur le Grand Équatorial coudé de l'Observatoire, s'est montré aussitôt capable d'un excellent service.

Si parfait que soit le travail de l'objectif, on l'aura réalisé en pure perte si l'on ne réussit pas à supprimer le déplacement relatif de l'image lunaire sur la plaque. Ce problème de mécanique est épineux. La solution habituelle qui consiste à faire tourner uniformément tout l'appareil autour d'une parallèle à l'axe du monde, suffit pour les belles étoiles. Elle tombe en défaut pour la Lune, dont le mouvement est à chaque instant variable en direction comme en vitesse. Il a fallu adopter dans ce cas des dispositions spéciales qui ont exigé de longues études. La plus efficace est de laisser l'objectif immobile et de déplacer le châssis photographique seul sous l'action d'un mé-

canisme d'horlogerie, dont il faut calculer à l'avance, d'heure en heure, l'orientation et le réglage.

Enfin, un dernier obstacle, le plus sérieux de tous, est suscité par les courants de l'atmosphère terrestre. Ils provoquent dans l'image des ondulations, d'amplitude variable, presque toujours assez fortes pour altérer la netteté de l'image photographique. On ne peut les supprimer ; tout au plus arrive-t-on à les atténuer en protégeant l'instrument contre les variations de la température. L'unique remède est de multiplier les essais, de ne laisser échapper aucune chance favorable, de saisir les rares instants d'équilibre de l'atmosphère et de calme complet des images. Cent nuits d'observation, réparties sur une année entière, ne fourniront parfois que deux ou trois clichés utilisables pour l'agrandissement. Les collections de clichés formées depuis 1890 à l'Observatoire Lick, en Californie, depuis 1893 à Paris, constituent dès à présent un ensemble de documents incomparables pour l'étude de la surface lunaire. Devant ces images si riches et si expressives, on s'étonne, en vérité, du préjugé qui faisait écarter les grands instruments de l'étude de notre satellite, et confier à des objectifs moindres la tâche de choisir, entre les détails visibles, ceux qui méritaient l'honneur d'être figurés et catalogués.



Il ne saurait être question d'énumérer ici toutes les conclusions que l'étude des photographies lunaires récentes a déjà fournies. Obligés de nous limiter, nous chercherons à indiquer, sous une forme résumée, de quelle manière on conçoit aujourd'hui les transformations successives de notre satellite et comment on peut en retrouver les vestiges à sa surface.

Ces questions ne sont pas, à proprement parler, nouvelles. Depuis un demi-siècle elles ont fait l'objet de conjectures et de théories ingénieuses, émanées soit de géologues, soit d'astronomes en renom. Les solutions proposées, très diverses, semblaient, par leur caractère artificiel, plus propres à égarer l'esprit qu'à le fixer. La géologie, ayant elle-même à sortir d'une période d'enfantement et de formation, ne projetait qu'une lumière vacillante sur la voie à suivre. D'autre part les astro-

nomes n'apportaient dans le débat que des documents incomplets et contestables. La situation est aujourd'hui bien modifiée. Les dernières années ont vu s'accomplir parallèlement de grands progrès dans les deux ordres de connaissances. L'intervention de la photographie nous a mis en possession d'images lunaires infiniment plus précises et plus véridiques. D'autre part, le grand développement des exploitations géologiques a permis de faire justice de diverses théories erronées et d'énoncer sous forme synthétique des conclusions applicables au globe terrestre entier, et, sous certaines réserves, aux autres planètes.

Tous les corps qui circulent autour du Soleil ont été primitivement fluides : c'est un point sur lequel les théories cosmogoniques concordent et que l'on nous dispensera de démontrer. Moins hardis que Kant, Laplace et leurs successeurs, nous ne chercherons pas à nous représenter la Lune encore engagée dans la nébuleuse solaire et n'accusant son individualité propre que par une faible condensation locale. Les raisonnements que l'on peut faire sur l'évolution d'un pareil système seront ici laissés de côté, non comme inexacts, mais comme difficilement vérifiables sur les documents actuels, et, pour ce motif, s'écartant de notre sujet. Nous supposerons franchie une étape déjà considérable. La Lune s'est depuis longtemps séparée de la Terre : fragment emprunté aux couches équatoriales de la planète mère, elle reproduit d'une manière générale sa forme, sa structure, sa composition chimique. Elle est constituée par les matériaux de la surface avec une densité moyenne moitié moindre que celle de notre globe. Mais l'atmosphère qui l'enveloppe est beaucoup plus rare, car l'attraction prédominante de la Terre a favorisé celle-ci dans le partage des enveloppes gazeuses. Moins bien protégée contre le rayonnement, plus développée en surface en proportion de son volume, la Lune subit un refroidissement bien plus rapide. Longtemps avant la Terre, elle voit sa surface tomber au degré de température où la plupart des matières minérales échangent l'état liquide pour l'état solide.

Que va-t-il se passer en ce moment? Suivant certains savants, il se constituera des bancs de plus en plus vastes, de

de plus en plus épais de scories flottantes, fragments tout préparés de la future écorce. Suivant d'autres, les particules solidifiées, acquérant par là même une densité plus grande, plongent à l'intérieur. Il se forme ainsi un noyau central de volume croissant et la solidification progresse lentement jusqu'à la surface. Une opinion mixte veut que les fragments solides, entraînés par leur poids, soient de nouveau liquéfiés aux dépens de la chaleur interne, et remplacés à la surface par une masse liquide équivalente. Cet échange se continue jusqu'à ce que tout l'ensemble soit amené à fort peu près au point de fusion, et la prise s'effectue alors presque simultanément dans le corps entier.

La question serait assez facilement tranchée par le calcul s'il s'agissait d'un corps homogène. Mais tel n'est pas le cas; dans une masse fluide en équilibre relatif, les matériaux se superposent par ordre de densité, et l'expérience paraît montrer que l'accroissement du poids spécifique à partir de la surface est assez rapide au début. Il est donc légitime d'admettre *a priori* que les fragments solides ne se sont enfoncés, par suite de leur contraction, que d'une faible quantité, et n'ont pu revenir entièrement à l'état de fusion. Les trois hypothèses étant possibles, c'est à l'observation de prononcer. En ce qui concerne la Terre, l'augmentation constatée de la température avec la profondeur, la mobilité des masses montagneuses dans le sens vertical, l'ampleur et la fréquence des manifestations volcaniques ont rallié la majorité des géologues à la notion de l'écorce superficielle. Toutefois les partisans du noyau solide peuvent citer en leur faveur de notables autorités. S'agit-il de la Lune, les photographies ne laissent, à ce qu'il nous semble, subsister aucun doute. Nous y reconnaissons que de véritables massifs montagneux, embrassant des centaines de kilomètres carrés, ont flotté à la dérive dans le sens horizontal, ont pu se disjoindre et se ressouder alternativement. Des fractures étonnamment nettes et rectilignes sont parfois à nu sur plusieurs milliers de mètres d'épaisseur. Les lignes de jonction redressées par la pression mutuelle des masses en contact peuvent s'élever à des altitudes du même ordre. De telles apparences ne se seraient jamais produites si le dernier acte de la solidification, dans chaque région de la Lune, avait porté sur une

nappe de faible épaisseur. Il y a eu au contraire réaction d'une masse liquide énorme sur une paroi déjà épaisse de plusieurs kilomètres, et qui cependant a été fracturée et submergée. Ce phénomène s'est répété pendant une longue période, comme le montrent les solidifications successives opérées à des niveaux différents dans le fond des cirques. De même les épanchements, survenus à différentes reprises lors de la formation des mers, prouvent que la fluidité a longtemps prédominé, sous les latitudes les plus diverses, dans le globe lunaire. Nous ne traduisons donc plus qu'une simple hypothèse quand nous parlons de l'écorce superficielle de notre satellite, ou, comme on dit aujourd'hui couramment, de la lithosphère.

Pendant une période nécessairement très longue, cette écorce primitive n'a pu se composer que de fragments disjoints, mobiles dans le sens tangentiel sous l'action des courants qui agitaient la masse fluide. Les conflits incessants de la force centrifuge née de la rotation de la Lune, des attractions de la Terre et du Soleil, des dilatations dues à l'inégale répartition de la chaleur, ne laissaient pas s'établir une figure d'équilibre permanente. Ces mouvements superficiels ne pouvaient manquer d'offrir certaines allures régulières, de même que les courants océaniques, les alizés et les moussons des zones tropicales. Leur direction dominante a dû, dans chaque région de la Lune, imposer certaines orientations spéciales aux lignes de fracture et de soudure. Les photographies confirment cette prévision et mettent en évidence sur notre satellite de nombreux cas de parallélisme entre les sillons et les crêtes, fréquemment distribués en réseau polygonal.

On comprend sans peine que, dans une grande partie du disque lunaire, cette première période, très éloignée de nous, n'ait laissé aucun vestige. Seuls quelques hauts plateaux, quelques massifs montagneux, ont pu traverser sans trop de changements les révolutions ultérieures. Un trait caractérisque de leur relief est la facilité avec laquelle les fragments en contact ont opéré leur disjonction, laissant entre eux de larges intervalles où le fond ne s'est solidifié que beaucoup plus tard. Ainsi ont pris naissance ces larges vallées à fond plat, dont Rheita et le groupe des Alpes lunaires offrent de si curieux exemples.

Le refroidissement successif de la surface tend à produire une jonction toujours plus intime entre les scories flottantes, et à les constituer à l'état de croûte continue. Empêchés désormais de se mouvoir dans le sens tangentiel, ces fragments réagissent les uns contre les autres avec énergie, et sont souvent amenés à se briser et à se redresser sur leurs bords. Le caractère particulier de cette *seconde période* sera donc la formation d'arêtes saillantes encadrant des enceintes de forme variable, mais le plus souvent polygonales. En même temps les laves qui s'accumulent en certains points, sous l'influence de l'attraction de la Terre ou de toute autre cause, ne rencontrent plus d'issues libres vers la surface et sont obligées de s'en créer de nouvelles, aux prix d'efforts de soulèvement très énergiques. Dans une enveloppe encore médiocrement résistante, ces efforts se traduisent par la formation des crevasses. Des laves s'épanchent par la voie ainsi ouverte à la surface de la Lune, mais cet épanchement trouve bientôt son terme. L'effervescence qui l'a produit décroît et se porte sur d'autres points. Les nappes répandues au dehors se solidifient en laissant aux régions qu'elles ont recouvertes l'aspect de plaines unies, et la fissure qui leur a donné naissance demeure le plus souvent obstruée. Les traces de la seconde période, mieux conservées que celles de la précédente, se rencontrent à peu près partout sur les continents, c'est-à-dire dans les régions qui n'ont pas été ultérieurement submergées.

Le déversement des laves à la surface et les progrès du refroidissement ont pour résultat final de rendre la croûte plus épaisse et plus homogène. La formation des crevasses rencontre, par suite, des difficultés croissantes ; l'écorce ne présente plus la plasticité nécessaire pour suivre pas à pas, comme elle devait le faire au début, tous les changements de forme du noyau liquide. Elle ne cède plus qu'en des points isolés, sous l'action de pressions intérieures assez puissantes pour la déformer. Une *troisième période* va donc s'annoncer par la formation d'intumescences sur l'emplacement occupé aujourd'hui par les cirques.

Nous touchons ici au point délicat de la théorie, à celui qui a provoqué le plus d'hypothèses discordantes. Ces énormes entonnoirs réguliers qui parsèment la surface de la Lune sont

le trait le plus saillant de sa physionomie. Ils ne ressemblent que de bien loin aux cratères des volcans terrestres. Leur diamètre est beaucoup plus grand : il est souvent de trente kilomètres et peut atteindre ou dépasser deux cents kilomètres. Ils sont aussi beaucoup plus creux : deux mille mètres en moyenne, sept mille au maximum. Leur fond est occupé par une plaine unie. Vers le centre on voit communément surgir un ou plusieurs pitons isolés qu'aucune ride du sol ne rattache à l'enceinte. Celle-ci présente vers l'intérieur une forte inclinaison, comparable à celle des chaînes terrestres les plus escarpées. Au dehors, la pente est douce, inappréciable même dans le cas de certains grands cirques.

Aucune montagne connue, sur notre globe, ne réunit cet ensemble de caractères. Aussi a-t-on vu les sélénographes faire intervenir des agents tout autres que ceux que la géogénie a l'habitude d'évoquer. Nous avons la théorie des tourbillons qui voit, dans chaque cirque, l'emplacement d'un cyclone rejetant et accumulant les scories à son pourtour; la théorie balistique d'après laquelle les cirques sont des empreintes de projectiles énormes venus des profondeurs de l'espace; la théorie des marées, qui fait ronger et agrandir les orifices de la croûte par le fluide intérieur, que sollicite l'attraction de la terre; la théorie volcanique, dans laquelle le rempart est un entassement de matériaux chassés du centre par explosion ou par épanchement; la théorie des dégagements de gaz qui charge une bulle gigantesque de construire d'un seul coup la montagne centrale et l'enceinte; la théorie des fusions locales, qui fait ramener à l'état liquide, par un flux de chaleur interne, une portion limitée de la croûte.

Toutes ces explications soulèvent des difficultés mécaniques très graves. Ce n'est pas ici le lieu de s'y étendre. Nous croyons qu'il est possible de s'y soustraire en considérant la formation des cirques comme une œuvre de longue haleine partagée en deux phases : l'une où la force prépondérante est la tendance au dégagement des vapeurs et des gaz emprisonnés dans la croûte, l'autre où le rôle principal est dévolu à la contraction progressive du liquide intérieur. A la première force nous attribuons l'intumescence dont la pente extérieure des remparts donne la mesure et l'étendue. Très

rarement ces formes bombées ont réussi à constituer des édifices stables. Nous n'en retrouvons plus aujourd'hui que l'assise inférieure formant le bourrelet des cirques. Tout le reste de la voûte a dû s'affaisser par zones successives, à mesure que son appui lui était enlevé par la décroissance continue de la pression interne. La destruction a dû s'opérer en plusieurs fois, en commençant par le centre, comme le montrent de nombreux sillons concentriques aux remparts de cirques. Le plus souvent, l'intérieur a été rempli par un épanchement liquide qui l'a transformé en une plaine unie, et dont le nivellement parfait contraste avec l'aspect inégal des hauts plateaux.

Dans une écorce homogène, les affaissements successifs seraient limités par des cercles, ayant pour centre commun le sommet de l'intumescence. En fait, la présence de sillons rectilignes, traces de fractures antérieures imparfaitement ressoudées, paraît avoir déterminé des dérogations légères, mais fréquentes, à la forme circulaire. Les sillons, dirigés d'ordinaire suivant des tangentes aux remparts des cirques, se prolongent souvent aussi à l'intérieur de leur enceinte, ce qui montre qu'il n'y a pas eu fusion totale dans l'aire affaissée.

Les cirques se sont formés en grand nombre dans toutes les régions de la Lune, même dans celles qui semblent en être aujourd'hui le plus dépourvues. Beaucoup d'entre eux ont péri en totalité. D'autres ne subsistent qu'à l'état de ruines. Les derniers venus, bien qu'admirablement conservés, datent peut-être de plus loin que nos montagnes terrestres, soumises à des causes de destruction bien plus rapides. A la longue, en effet, les soulèvements doivent passer à l'état d'exceptions; la croûte, devenue plus lourde et plus épaisse, ne cède plus que sur des points faibles ou sur le trajet d'anciennes crevasses. Les manifestations volcaniques embrassent ainsi des aires de plus en plus réduites. La grandeur des cirques suit une marche décroissante et aboutit à l'apparition de formes coniques, saillantes, petites, mais stables, rappelant à certains égards les volcans terrestres. Au contraire, des mouvements d'ensemble, non précédés de soulèvements, demeurent possibles tant que la pression intérieure s'abaisse, et même ils doivent s'étendre

à des surfaces d'autant plus grandes que la croûte est plus capable de se maintenir sans appui. Nous sommes ainsi conduits à distinguer une *quatrième période*, celle des affaissements généraux, donnant naissance aux larges dépressions connues sous le nom de mers. Ce sont elles que l'on aperçoit à l'œil nu comme des taches grises, en général circulaires; leur distribution s'est faite suivant deux lignes principales, l'une peu inclinée sur l'équateur, la seconde perpendiculaire à la première, composée de bassins plus vastes et en partie confondus. Cette disposition présente une analogie curieuse avec celle que l'on observe sur l'écorce terrestre. La première série des mers lunaires, enchaînée suivant un grand cercle, correspond aux fosses méditerranéennes. La seconde, orientée comme l'Océan Atlantique, est partagée comme lui, suivant sa plus grande longueur, par un alignement d'îlots volcaniques.

L'effondrement d'une notable partie de la croûte détermine dans la pression interne une recrudescence. La masse fluide ainsi comprimée trouve une issue par les crevasses, reflue sur la région affaissée et la transforme en une mer unie. La pression intérieure continuant à décroître, l'épanchement se ralentit et se limite au voisinage des fissures, qui demeurent souvent indiquées par une veine saillante.

L'affaissement peut se manifester de nouveau et s'étendre au delà de ses limites primitives. Dans ce cas, on voit apparaître une deuxième crevasse circulaire décrite autour du même centre que la première. Les mers de l'hémisphère nord sont arrivées ainsi à empiéter les unes sur les autres, en ne laissant subsister dans leurs intervalles que des fragments triangulaires du plateau primitif.

Si toute activité avait cessé sur la Lune avec la solidification des mers, celles-ci devraient nous offrir une surface absolument unie, à part les sommets isolés qui pourraient émerger comme témoins du relief antérieur. On s'assure aisément qu'il n'en est rien. Non seulement on y rencontre de grands cirques qui pourraient, à la rigueur, dater d'une période plus ancienne, mais on y voit en abondance des cônes saillants, de petits entonnoirs, des emplacements distingués par leur couleur claire ou sombre. Les taches sombres correspondent en général à des dépressions formant à la mer une

ceinture concentrique près de sa limite. Cette disposition, absolument d'accord avec la tendance connue des fosses océaniques à s'aligner le long des rivages terrestres, ne s'aperçoit bien qu'avec une lumière rasante. Les taches blanches, au contraire, apparaissent mieux sous un éclairement normal; elles sont le plus souvent en relation avec un orifice d'aspect volcanique. Ou bien elles forment autour de lui une auréole limitée par un périmètre circulaire, ou bien elles se partagent en traînées d'un vif éclat qui rayonnent dans toutes les directions jusqu'à d'énormes distances, franchissant sans déviation toutes les inégalités du sol, et se prolongent jusque sur les mers. Elles nous apparaissent ainsi comme la dernière manifestation des forces internes qu'il nous soit donné actuellement d'apercevoir à la surface de la Lune.

Ces systèmes divergents, dont chacun se rattache à un centre bien déterminé, ont paru longtemps n'offrir aucune analogie avec les traits connus de la surface terrestre. Les adhérents de la théorie balistique y voient de simples éclaboussures; les partisans du volcanisme ou de la fusion locale en font des fissures propagées par ébranlement dans l'épaisseur de la croûte et blanchissant ensuite le sol par leurs émanations. L'étude des clichés nous amène à une conclusion différente. Chaque traînée est pour nous un dépôt de cendres volcaniques projetées avec explosion et déposées sur le parcours d'un courant atmosphérique déterminé. L'histoire des grandes éruptions terrestres nous fournit de nombreux exemples de dépôts semblables, qui se sont étendus jusqu'à deux mille kilomètres du point d'origine. Elle nous apprend, d'autre part, que les projections de cendres se font suivant la verticale et que leur dispersion à distance est uniquement l'œuvre des vents. La présence de traînées d'une grande étendue, dirigées en tous sens, apporte donc, en faveur de l'existence passée d'une atmosphère sur la Lune, une démonstration à laquelle il paraît difficile de se soustraire.

Nous sommes, on le voit, amenés à faire succéder à l'époque de la solidification des mers une *cinquième période* caractérisée par une activité volcanique intense. Cette perforation de la surface par les forces internes, et plus encore l'éparpillement des cendres, supposent la présence d'un résidu important de

gaz et de vapeur d'eau, A partir du moment où la consolidation superficielle est achevée, les causes qui peuvent amener l'absorption de l'atmosphère et son entrée dans des combinaisons solides deviennent lentes et peu actives. Il semble donc que l'on puisse s'attendre à retrouver, aujourd'hui encore, quelques restes de l'enveloppe gazeuse. Cette prévision est justifiée par la discussion numérique des instants des contacts dans les éclipses et les occultations. L'ensemble de ces phénomènes donne pour le diamètre apparent de notre satellite une valeur un peu moindre que celle qui résulte des mesures directes. Les rayons de lumière qui nous parviennent en rasant la surface de la Lune éprouveraient donc au passage une réfraction appréciable. Les partisans de la pluralité des mondes habités ne sauraient toutefois se prévaloir de cette circonstance. L'atmosphère que l'on peut attribuer à notre satellite est très peu dense en comparaison de la nôtre. Toute sa surface est soumise aux mêmes conditions physiques que les sommets des plus hautes montagnes terrestres : pression barométrique faible, sécheresse extrême, température moyenne très basse. Et comme les formes organisées, même les plus rudimentaires, manquent sur la Terre aux grandes altitudes, il est difficile d'imaginer celles qui pourraient s'adapter à la Lune dans son état présent.

Cette conclusion perd peu de sa force, si haut qu'on veuille remonter dans le passé. Pas plus que l'observation directe, la photographie ne nous révèle sur la Lune ces traces d'alluvion et d'érosion que la géologie apprend à reconnaître d'une manière si nette, et qui sont la conséquence nécessaire d'une circulation d'eau. Notre satellite paraît avoir franchi très vite les degrés de refroidissement intermédiaires entre celui qui a permis à l'eau de se condenser et celui qui l'a définitivement immobilisée. Comparé à la Terre nous devons le considérer comme une planète frappée d'arrêt dans son développement, soustraite par l'extinction presque complète de ses réserves d'air et d'eau aux transformations toujours renaissantes qui s'accomplissent sous nos yeux. A s'en tenir aux faits constatés avec certitude, on pourrait regarder la Lune comme entrée dans sa *sixième période*, qui serait celle du repos absolu, de l'immutabilité complète. Une telle conclusion doit être stricte-

ment limitée à la durée relativement courte que notre expérience embrasse. Des observations mieux conduites, plus prolongées, décéleront peut-être des changements manifestes. L'immense énergie déployée autrefois par les forces internes peut légitiment en faire présager le retour. Les plus grandes dépressions mesurées dans les cirques ne dépassent pas dix kilomètres. Tel est à peu près le plus petit chiffre que nous puissions adopter pour l'épaisseur moyenne de la croûte. Il est vrai qu'elle s'est accrue, depuis l'époque de la formation des derniers cirques, dans une proportion impossible à déterminer. S'ensuit-il qu'elle oppose une barrière désormais infranchissable aux forces volcaniques, qu'elle soit pour l'avenir à l'abri de toute cause de déformation? En aucune façon. Dans l'opinion de physiciens autorisés, une planète, même totalement solidifiée, serait encore exposée à des chances de rupture par le seul fait du refroidissement. Cela suffit pour donner un intérêt toujours actuel à la réunion de documents précis et impartiaux.

Comment deux planètes voisines, parties d'un même état initial, soumises à l'action de forces de même nature, sont-elles arrivées à revêtir des aspects aussi dissemblables? Ce problème est bien fait pour tenter notre curiosité, et il nous est permis d'en entrevoir au moins la solution. Les conséquences du partage inégal des atmosphères ont dû s'aggraver rapidement, pour la Lune, par suite de la faiblesse relative de la pesanteur, égale au sixième seulement de ce qu'elle est à la surface de la Terre. Que l'on suppose notre globe soumis au même régime, et toute l'allure des phénomènes terrestres va se trouver profondément modifiée. Les gaz libres vont se dilater dans une proportion considérable : leurs éléments les plus légers se disperseront dans l'espace. Le travail mécanique exécuté par les eaux sera fortement réduit; leur cours ralenti donnera plus de prise à l'évaporation. Les mouvements verticaux de l'écorce prendront plus d'ampleur et relégueront au second rang, comme facteurs du relief, les refoulements et les plissements latéraux. Les forces intérieures accompliront des effets de soulèvement et de perforation dont elles se montrent aujourd'hui incapables. De nouvelles issues vers l'intérieur vont être ouvertes à l'eau des océans. Peu d'années

suffiraient peut-être pour faire apparaître autour de nous ces sites étranges et désolés que révèlent les photographies lunaires. Est-il besoin d'ajouter qu'une telle révolution n'est nullement à craindre? L'intensité de la pesanteur semble au contraire la plus stable de toutes les données de la géologie. Les influences cosmiques qui peuvent tendre au dessèchement et au refroidissement de notre globe agissent avec une lenteur infiniment plus grande, et sont d'ailleurs appelées, par leur marche périodique, à corriger en grande partie leurs propres effets.

Ce monde mystérieux, notre plus proche voisin, a donc mieux à nous offrir que le tableau menaçant de notre caducité future. On serait sans doute plus près de la vérité en voyant en lui l'image de la lointaine jeunesse de la Terre. Ce serait de notre part une prétention vaine que de vouloir assigner à notre satellite, dans le plan général de la création, sa place et sa raison d'être. Sans sortir de l'horizon limité de nos facultés spéculatives, nous trouverons une ample justification de son existence. Son intervention se montre également efficace dans l'ordre matériel et dans le monde de l'intelligence. Après avoir provoqué les plus éclatantes manifestations du génie mathématique, la Lune promet de s'imposer longtemps encore à notre étude. Elle nous apparaît comme capable d'élucider sur plus d'un point notre propre histoire, de nous montrer à découvert certains traits de la physionomie primitive de la Terre, traits aujourd'hui effacés et que de patients sondages commencent à faire reconnaître au fond des mers.

M. LŒWY — P. PUISEUX

PESSIMISME ET COMÉDIE

Je voudrais aujourd'hui, non pas élucider, mais éclairer de quelques lueurs, la question de ce pessimisme qui, paraît-il, aurait subitement envahi le théâtre contemporain.

On répète assez volontiers que les auteurs de nos jours ne voient plus la vie en rose, qu'ils la peignent au moins en gris, quand ce n'est pas en noir. Chacun de nous a maintes fois entendu ou lu de ces doléances. Et tout ce que l'on croit pouvoir accorder à la génération présente, dont on incrimine ainsi la manière théâtrale, c'est la circonstance atténuante d'avoir abordé la vie intellectuelle sous le coup des désastres de 1870.

Est-il vrai que le théâtre soit devenu presque uniformément sombre? Est-il vrai que le théâtre précédent fût aussi radieux qu'on veut bien le dire? D'abord, qui s'est chargé de faire à ces deux théâtres leurs réputations respectives? J'inclinerais à croire que ce sont des spectateurs d'âge suffisant pour avoir assisté à l'un et à l'autre.

En effet, les impressions des yeux et des oreilles, les souvenirs laissés par l'attitude et la voix de protagonistes vivants semblent plus décisifs que de froides lectures comparées, pour porter les gens jusqu'à se plaindre et à récriminer.

Or, l'amateur du temps passé, lequel de nous n'a eu l'occasion de mesurer son injustice pour le temps présent, à la

la façon vexante qu'il a de nous faire sentir que nous ne saurons jamais, nous autres, ce que c'est que de voir quelque chose au théâtre. « Ah ! dit-il, si, comme moi, vous aviez vu Bressant !... Déjazet !... Frédérick Lemaître !... »

Cet amateur-là, le poète Horace, il y a bien longtemps, l'a déjà signalé. « Prôneur des anciens jours », c'est le même qui sent, chaque année, que les saisons s'appauvrissent de soleil, et que la terre se refroidit. Au théâtre comme ailleurs, il trouve qu'il n'y a plus d'entrain, plus d'illusions, plus de jeunesse... Je me souviens qu'un vieil homme de lettres qui, auprès de son hiver, accueillait — jadis — mon avril, me répétait volontiers :

— Mon petit ami, plus je vais, et moins, par le monde et par la ville, je distingue de femmes à qui j'aimerais à faire la cour : il n'y en a plus de jolies !

Certes, ils sont un certain nombre qui se rappellent, il y a quelque trente ans, être sortis allègres, gaillards, l'âme épanouie, de ces mêmes salles de spectacles dont ils reviennent, à cette heure, sans s'être déridés, une moue aux lèvres, et de la mauvaise humeur dans tous les membres.

Et c'est le tempérament des auteurs qu'ils trouvent le plus gravement changé !

***

Tout d'abord, on peut répondre que, pour les besoins de nombreux théâtres consacrés à la gaieté, il existe aujourd'hui une immense production gaie.

Ces théâtres s'appellent les Variétés, le Palais-Royal, les Nouveautés, l'Athénée, Cluny, et souvent le Vaudeville, le Gymnase. De jeunes auteurs joyeux les pourvoient de pièces qui souvent, une année entière, y font durer le même grand éclat de rire.

Le théâtre gai, en outre, donne présentement la meilleure preuve de prospérité, c'est-à-dire qu'à côté des grands établissements qu'il achalande, nous le voyons s'adjoindre un nombre toujours croissant de petites succursales. Ces scènes exiguës : les Mathurins, les Capucines, les Tréteaux, où naguère l'on n'aurait vu place que pour un grime succédant

à une diva de chansonnettes, donnent maintenant asile à une fantaisiste comédie. Des tableautins de mœurs, avec de l'observation piquante, des péripéties composées et des dialogues prestes, y servent les exigences de ceux qui considèrent le théâtre comme un lieu uniquement affecté à la désopilation des rates humaines.



Mais le genre auquel on reproche sa mélancolie, c'est, je le sais bien, une autre sorte de comédie, à qui ce titre est peut-être maintenu seulement par la force d'un usage contre lequel il me semble avoir quelque chose à dire.

La définition classique de la comédie se formule ainsi : « Pièce de théâtre où l'on met en action, d'une façon *plaisante*, des caractères, des mœurs ou des faits de la vie commune. »

On a même, en ce sujet profane, une définition de Saint-Augustin, qui précise en ces termes : « La comédie est un mélange ingénieux de paroles *agréables* et d'actions *amusantes*. »

Art *plaisant*, *agréable*, *amusant*, voilà des qualificatifs de la comédie, qui correspondent, n'est-il pas vrai? à tout ce théâtre gai, dont nous venons de faire remarquer qu'il a pignon sur bien des rues.

Si, au contraire, nous nous remémorons l'effet d'ensemble qu'en ces dernières années exercent sur nous de soi-disant comédies, — comme en contiennent le théâtre de M. de Curel, ou le théâtre de M. Brieux, par exemple, — nous constatons que cela s'accorderait davantage avec la définition de la tragédie. Celle-ci, disent les textes, est l'art d'exciter l'émotion, la pitié, l'angoisse, — bref, les mouvements nobles de l'âme, — sans faire sa place au rire.

Par conséquent, à côté de la véritable comédie *plaisante*, revenant à son rôle primitif de n'être que *plaisante*, nous aurions de plus, sous le titre impropre de comédie, une sorte de tragédie masquée, larvée, non reconnue. Et à cette tragédie, de substance moderne, sans pompe, en prose, il ne siérait plus déjà de lui reprocher de s'assombrir que si la tragédie antérieure eût été vraiment de nature plus riante.

C'est que peut-être l'esprit tragique et la verve comique, qui, après n'avoir pu se regarder en face à leurs origines, ont été pourtant assujettis à faire un long ménage ensemble, seraient en train de vouloir rentrer chacun chez soi, si c'est encore possible.

Après la naissance naturelle des deux genres, l'imagination humaine s'est ingérée, en effet, de les rapprocher, comme les éleveurs croisent des gallinacées, comme les botanistes greffent des plantes, marient des espèces de fleurs pour essayer... pour voir.

Dès l'antiquité, ce fut la tragi-comédie qui sortit de ces soins entremetteurs.

Longtemps plus tard, et pendant que le Français créait le vaudeville, l'Anglais, né humouriste, rendait viable, grâce à Shakespeare, ce phénomène violent de contraste, ce mélange de grotesque et de terrible qu'est le drame.

Puis la rage de produire de nouveaux résultats hybrides, le plaisir quelque peu pervers de chercher quel métis encore on pourra faire sortir d'une combinaison de métis, — toute cette curiosité plus ou moins ingénieuse enfanta le mélodrame, le drame comique, la comédie dramatique, la comédie-vaudeville. On trouve même, vers 1840, une espèce triplement mâtinée, inscrite sous le nom de folie-à-propos-vaudeville,

Mais le phénomène le plus hors nature à laquelle cette suite de créations ait abouti, on peut hardiment dire que ce fut « le drame historique, agrémenté de couplets ».

Comme un des meilleurs moyens de discerner le point où l'on va est le repère d'un point où l'on a passé, on me permettra de donner un aperçu du genre que je viens de nommer en dernier. La pièce s'appelle : *la Conspiration de Malet ou Une Nuit de l'Empire*, par MM. Bayard et Varner, représentée pour la première fois à Paris, le 1er juin 1849. C'est un spécimen de la manière dont le théâtre, il y a une vingtaine d'années, s'entendait à passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

On sait comment l'histoire rapporte l'épisode :

En 1812, le général Malet, déjà suspect d'un complot républicain contre Napoléon Ier, avait été, par mesure préventive, jeté en prison ; et on l'y gardait sans jugement. Ce fut

du fond de son cachot qu'il conçut ce que l'on a nommé « l'action la plus antique des temps modernes ». Napoléon, étant alors en campagne de Russie, à six cents lieues de sa capitale, Malet résout de mettre à profit le moment où l'on sera, depuis plusieurs jours, sans nouvelles de la Grande Armée, pour répandre tout à coup le bruit de la mort de l'Empereur et, dans le désarroi, s'emparer du pouvoir. Par des intelligences que les visites de sa femme lui permettaient d'entretenir avec le dehors, les pièces nécessaires sont fabriquées : proclamations, sénatus-consultes, dépêches, composition d'un gouvernement provisoire ayant pour président le général Malet. Celui-ci, le 22 octobre 1812, à onze heures du soir, s'évade de sa prison. Il s'est assuré d'un cheval. Il a revêtu l'uniforme d'officier général. Il est suivi du caporal Rateau, transformé en aide de camp, et d'un faux commissaire de police. A peine évadé lui-même, il va faire mettre en liberté, sur le vu de ses pièces, sur son ordre, le général Guidal et le général Lahorie, détenus à la Force comme suspects aussi de républicanisme. Il leur remet des plis cachetés contenant leurs nominations aux lieu et place du duc de Rovigo et du préfet Pasquier. Puis, toujours accompagné du caporal Rateau, il marche sur la place Vendôme...

Prenons maintenant le drame, *mêlé de chant*, à l'acte troisième. Le théâtre représente le Ministère de la police. Il va y avoir en présence : Malet, Rateau, puis le ministre, puis le général Lahorie. Par la rencontre de ces personnages ressuscités, l'auditoire va, dans la salle, revivre la prodigieuse minute d'octobre 1812.

SCÈNE V

LE MINISTRE, *entrant*. — Qu'y a-t-il? Que me veut-on?... Ah! le général Malet!

MALET. — Oui, c'est moi!

LE MINISTRE. — Et que faites-vous ici à cette heure?

MALET. — Je prends possession de votre ministère, au nom du gouvernement provisoire et du Sénat.

LE MINISTRE. — Fou que vous êtes!... Je le garde au nom de l'Empereur.

MALET. — Il n'y a plus d'Empereur! Le gouvernement provi-

soire m'a donné le commandement de Paris... *(Lui remettant un papier.)* Voyez plutôt.

LE MINISTRE. — Ce que vous dites est impossible!... C'est de la folie!... Je ne puis comprendre...

MALET. — Ce n'est pas nécessaire... *(A Rateau.)* Lieutenant?

LE MINISTRE. — Laissez-moi!... N'approchez pas!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LAHORIE

LE MINISTRE. — Lahorie!... Les prisons sont ouvertes!

LAHORIE, *à Malet.* — Je t'apporte de bonnes nouvelles. J'ai trouvé Guidal maître de la préfecture de police...

LE MINISTRE. — La préfecture!... Ah! ma tête se perd!... Guidal!... Lahorie!...

MALET. — Vous le voyez : toute résistance est vaine. Qu'on l'emmène et qu'il soit prisonnier là, dans son appartement... en attendant mes ordres...

LE MINISTRE. — Monsieur! monsieur!... Je vous rends responsable!...

LAHORIE. — Attends, attends, je vais l'enlever, moi, ce muscadin!

Ensemble : LE MINISTRE.

Malgré moi, mon courage
Cède à la trahison...
Bientôt de cet outrage
Vous me rendrez raison.

MALET

Céder est le plus sage,
Écoutez la raison...
Modérez ce courage
Qui n'est pas de saison.

LES AUTRES.

Ces cris, ce bavardage,
Ne sont plus de saison;
Il faut le mettre en cage,
Il entendra raison.

Et, après cela, le drame, qui a encore deux actes, reprend *sérieusement*, et les couplets, en petits vers sautillants, reviennent encore, entre ces gens qui se posent, les uns aux

autres, la question de vie ou de mort. Et la pièce se terminera pourtant avec toute la rigueur des événements réels, par le feu de peloton qui, dans l'histoire, a fusillé Malet.

Si j'ai rappelé un de ces résultats extrêmes jusqu'auxquels s'abâtardissait le mélange des genres, c'est pour en tirer une proposition :

La loi de retour — si connue en physiologie — qui, après des séries de croisements excessifs, ramène les sujets vers les types primitifs de l'espèce, — cette loi pourrait bien exister aussi, en matière de théâtre.

Les naturalistes citent un croisement qui fut observé en 1774, entre lièvres et lapins : une jeune hase, c'est-à-dire *une* lièvre, ayant été élevée avec un lapereau de son âge, ne put faire autrement que de l'aimer. S'étant mariés, ils eurent des enfants qui ressemblaient, les uns à leur père, les autres à leur mère. Ainsi prit naissance une famille hybride, dont les membres, maintenus entre eux, prospérèrent pendant de nombreuses générations. On pourrait croire que cette famille, à la longue, s'appropria des mœurs communes, que tous ces parents prirent l'aspect nouveau d'une race définitivement créée. Non pas ! ils montrèrent dans la suite une opposition permanente dans leurs mœurs et dans leurs teintes : on voyait parmi eux, des individus blancs et des individus noirs ; les femelles blanches creusaient des terriers pour y loger leur progéniture, à la manière des lapins ; les femelles noires gardaient leurs petits à la surface du sol, comme font les lièvres.

Eh bien ! de même, — quoi qu'aient tenté les inventions théâtrales pour combiner les moyens du comique et du tragique, on dirait qu'une loi de nature fait retourner ces genres à leur simplicité.

La tragédie classique, avec ses formes solennelles, a fait semblant de se retirer d'un monde où l'on ne porte plus de perruques

La comédie, avec la largeur de son titre générique, paraît presque suffire à embrasser aujourd'hui une production en majeure partie bourgeoise et familière. Mais une espèce résistante qu'elle comprend dans sa rubrique, l'espèce noire,

ne veut pas se laisser absorber. Celle-ci retourne instinctivement à la tragédie, mais à la tragédie telle que les conditions modernes en suggèrent le renouvellement : non plus superbement drapée, mais contemporaine, raisonneuse, prosaïque, — non plus sanglante, mais sans échafaud pour son couperet sec.

L'autre race aussi, la blanche, celle qu'éclairent toutes les dents du rire, retourne à la comédie pure, mais telle que l'acclimatement l'a faite : non plus grasse, exhilarante, de plein vent comme aux temps d'Aristophane ou de la Foire, mais parisienne, affinée, légère, parfois très légère.

***

Voici comment une équivoque peut être fréquente aujourd'hui entre un auteur et le public. L'affiche annonce une comédie : on s'assied dans son fauteuil avec les sentiments d'attente qu'une pareille qualification comporte. A la rigueur, en vertu d'habitudes déjà invétérées, on est prêt à se contenter d'un spectacle hybride, mitigé, où la leçon de mœurs ait droit à une intervention grave, pénible même s'il le faut, mais avec des échappées joyeuses et un dénouement rasséréné : — le repentir du mauvais sujet ; l'innocence enfin prouvée de l'épouse ; le domestique qui essuie une larme de bonheur, tant il voit ses maîtres heureux.

Oui ! Mais supposons que l'auteur, en léporide de l'espèce noire, ait donné l'existence à une sorte de drame tragique, que la routine l'a empêché de baptiser de son vrai nom, tout simplement parce qu'aucun cadavre ne doit y joncher la scène au dénouement. Et ce cadavre manque, par cette cause logique que la tragédie ne se passe plus entre des rois tout-puissants ni des princesses souveraines : les messieurs ou les dames qui portent la redingote et des robes de drap tailleur n'ont plus les mêmes facilités pour faire décapiter, en manière de conclusion, les personnages qu'il leur conviendrait. Voilà une tragédie cataloguée « comédie », quoique tous les ressorts en soient tendus pour inspirer l'anxiété, la pensée profonde, la commisération. Et cette tragédie va donc compter dans la statistique des pièces comiques que l'on sera censé avoir

vues; et elle n'y relèvera, parbleu! pas la moyenne de la gaieté théâtrale qu'on se rappelle avoir annuellement ressentie.

Henry Becque est ici particulièrement bon à citer. D'abord, on le peut considérer comme l'initiateur d'un nouveau théâtre de mœurs, comme ayant fourni les pièces-types, d'où toute une école est sortie. De plus, la moitié de son œuvre est antérieure aux événements de 1870; l'autre moitié, celle qui est dégagée des influences, tout à fait personnelle, est postérieure à la funeste date.

Le cas de ce net esprit — ayant reflété sa part d'humanité française aux deux époques — est donc des plus topiques pour déterminer ce qu'un homme de théâtre était avant la catastrophe et ce que le même homme est devenu après.

Michel Pauper, représenté le 17 juin 1870, — enfanté dans un état d'esprit où l'auteur était sous le second Empire, — est une pensée de drame. Et, selon le rite théâtral qui régissait alors toute la conception dramatique, *Michel Pauper* aboutit à un dénouement mortel. Et, sur l'affiche comme sur la brochure, s'étale le titre ainsi justifié de « drame ».

On se rappelle le sujet de l'œuvre : les déboires, les détresses, les déchéances d'un homme de génie le font sombrer dans la démence.

En citant la dernière péripétie de *Michel Pauper*, je montrerai sous quel aspect, dans ce temps-là, Henry Becque imaginait la fin nécessaire d'une pièce grave.

MICHEL. — Laissez-moi... Qu'on ne me parle plus... Vous me cassez la tête... Ah! ma pauvre tête... elle s'embrouille... Au secours! A boire!... là!... là!... Aidez-moi donc!... (*Il balbutie et regarde Hélène qui s'est dirigée vers la porte pour chercher du secours. — Courant sur elle.*) Tu m'emportes mes diamants!... Mes diamants! Où sont mes diamants? (*Il pousse un cri, et, se précipitant sur ses appareils, il démasque sa découverte. — Illumination du laboratoire par les diamants. — Il saisit un bloc cristallisé qui lui échappe des mains et se brise en éclats. Il tombe et meurt, la tête entourée de diamants.*)

Quand *les Corbeaux* sont représentés, douze ans après la guerre, le 14 septembre 1882, l'auteur paraît s'être avisé que l'on ne mourait point si facilement des misères de la vie.

Sa nouvelle pièce finit par un mariage. Terrible mariage, il est vrai, d'une jeune vierge avec un vieux marchand de biens. Mais, en conséquence, — malgré l'âpreté des situations, — malgré que ce soit écrit par la même main violente que *Michel Pauper*, et sorti du même cerveau, du même cœur douloureux, la pièce nouvelle reçoit le titre de « comédie ».

Un personnage y a bien succombé pourtant, mais au début et dans la coulisse : l'œuvre naît d'une mort, au lieu d'en être terminée, avec l'obligatoire agonie en public. Les filles du défunt, sa veuve, aux prises avec l'adversité, vont se débattre pendant les trois actes suivants, toutes vêtues de noir. Mais c'est une « comédie », en style officiel ! Et — pour une comédie — *les Corbeaux* ont pu faire dire à bien des gens que l'on en donnait aujourd'hui qui n'étaient pas bien gaies. D'accord !... Seulement cette comédie, encore une fois, c'est une tragédie.

En étudiant la seconde manière d'Henry Becque, en comparant l'auteur de la veille à celui du lendemain, nous le voyons, à certain égard, retourner vers la simplicité ancienne.

On était plus loin que jamais des trois unités d'Aristote quand il aborda le théâtre. Avant d'achever sa carrière, il donna l'exemple d'avoir reconquis l'unité de lieu.

Dans *Michel Pauper*, en cinq actes, on assiste à quatre changements de décors. Dans *les Corbeaux*, il n'y en a déjà plus qu'un. Mais nous remarquons des proportions encore plus significatives, si nous opposons l'une à l'autre deux pièces de Becque qui, comme les précédentes, sont de nature à se faire pendant : *l'Enfant prodigue*, joué au Vaudeville en 1868, exige, en quatre actes, quatre décors différents. *La Parisienne*, qui date de 1885, a trois actes, et trois fois le même décor. N'est-ce pas la volonté bien évidente de revenir aux moyens originels qui, par la concentration de lieu, de temps, d'action, faisaient la force ?

Dans les tendances dont *les Corbeaux* marquent la direction, on remarque aussi un retour au sens antique de la fatalité.

Déjà ce titre symbolique de *Corbeaux* — donné à une

bande d'agents d'affaires — annonce une pièce et un art où l'on constate la destination fatale des êtres, sans prétendre à les montrer pires ou meilleurs qu'ils ne sont, ni à les changer, par un coup de baguette magique, au moment de la conclusion.

La fonction des corbeaux étant de dépecer, ils viennent avec leurs ailes noires, leur bec dur, vers le point où gît un mort, sans bonté ni méchanceté, sans autre dessein que de faire ce qu'il leur faut, pour vivre. Le spectacle, où nous les apercevons à l'œuvre, donne une sérieuse leçon d'histoire naturelle ; et sa façon d'être moral, c'est d'être instructif.

Pourrait-on trouver aussi sérieusement instructive cette convention théâtrale qui avait décidé que tous les bons personnages seraient infaillibles pendant toute la durée des pièces, et récompensés à la fin ? — qu'il n'y aurait que les traîtres et les traîtresses pour être finalement maltraités ?

L'esthétique qu'enseigne Henry Becque restitue à l'antique destin — à la force des choses — une plus large part d'importance. Son école a banni ces personnages prodigieux, pour le mal ou pour le bien, qui, grâce à leur volonté, à leur fertilité d'invention, résolvaient le sort de tous dans chaque pièce, — personnages diaboliques ou providentiels, habitués à rayonner naguère jusque dans la comédie de mœurs, et qui prolongeaient en l'âme des spectateurs — il faut bien le reconnaître — les joies mêmes de la plus naïve adolescence, du temps où ils se plaisaient à lire, aux *Mille et une Nuits*, la lutte des bons et des mauvais génies.

Si Henry Becque s'est occupé de réduire à une mesure normale le pouvoir individuel des types qu'il représente, il va sans dire que la fatalité, restaurée en face d'eux, ne s'exerce plus, — comme chez les Grecs, — par des songes, des visions, des présages, des oracles, ni des Erinnyes.

Mais on s'applique aujourd'hui à exposer de quelle fatale manière la lutte pour l'existence presse irrémédiablement les imprudents, les cerveaux sans défense, les cœurs trop passionnés, que les sauveteurs — ceux *des Mille et une Nuits* — venaient « sauveter » autrefois, avant le baisser du rideau.

Dans *les Corbeaux*, cette madame Vigneron que le décès subit de son mari laisse veuve, au milieu de filles orphe-

lines, ne nous évoque-t-elle pas, malgré sa moderne enveloppe de bourgeoise épaisse, l'idée d'une autre Hécube, découronnée de tout pouvoir pour ses enfants, majestueuse d'ignorance et d'incapacité ?

Voyons, au deuxième acte, l'entrée successive des trois corbeaux. D'abord, l'associé.

MADAME VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.* — Quel malheur, monsieur Teissier, quel épouvantable malheur ! Mon pauvre Vigneron... C'est le travail qui l'a tué. Pourquoi travaillait-il autant ? Il ne tenait pas à l'argent. Il ne dépensait rien pour lui-même. Ah ! il voulait voir ses enfants heureux pendant sa vie et leur laisser une fortune après sa mort.

. . . .

TEISSIER. — Je me suis justement amusé à établir la succession de Vigneron... Des calculs que j'ai relevés, la plume à la main, résulte une situation générale que voici : la fabrique vendue...

MADAME VIGNERON. — Pourquoi la vendre ?

TEISSIER. — Il faudra en arriver là. Vos terrains, et les quelques bâtisses qui avaient été commencées, vendus également...

MADAME VIGNERON. — Je garderai mes terrains.

TEISSIER. — Vous ne le pourrez pas. Vos dettes courantes éteintes...

MADAME VIGNERON. — Mais je n'ai pas de dettes...

TEISSIER. — Je les évalue à quarante mille francs environ... Les droits de l'enregistrement acquittés...

MADAME VIGNERON. — On paie donc, monsieur, pour hériter de son mari ?

TEISSIER. — On paie, oui, madame...

Entrée du deuxième corbeau, le notaire :

MADAME VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.* — Quel malheur ! monsieur Bourdon, quel épouvantable malheur ! Mon pauvre Vigneron... ce n'est pas assez de le pleurer nuit et jour, je sens bien là que je ne lui survivrai pas.

Entrée du troisième corbeau, l'architecte :

MADAME VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.* — Quel malheur, monsieur Lefort ! Quel épouvantable malheur ! Mon pauvre Vigneron... je ne me consolerai jamais de la perte que j'ai faite !

Quand les corbeaux ont quitté le charnier, après s'y être disputé la proie, écoutez madame Vigneron. Elle n'a rien

compris, elle ne peut rien que se lamenter sous le poids de la fatalité :

MADAME VIGNERON. — Regardez-moi, mes enfants. S'il faut vendre les terrains, on les vendra. Ce qui sera perdu, sera perdu. Mais écoutez-bien votre mère ; ce qu'elle dit une fois est dit pour toujours : moi vivante, on ne touchera pas à la fabrique !

MARIE. — Tu te trompes, maman.

MADAME VIGNERON. — Moi vivante, on ne touchera pas à la fabrique !

MARIE. — M. Teissier peut la vendre demain. Il y a une loi qui l'autorise à le faire.

MADAME VIGNERON. — Moi vivante...

MARIE. — Il y a une loi.

BLANCHE et JUDITH. — Il y a une loi.

MADAME VIGNERON. — Tenez, laissez-moi tranquille avec votre loi ! Si je devais passer beaucoup de journées comme celle-ci, mes enfants, mes forces n'y résisteraient pas ; vous n'auriez plus ni père ni mère avant peu. *(Elle va tomber en pleurant sur le canapé.)*



J'ai déjà signalé comme quoi, — faute de se dénouer par la mort, — des pièces modernes, ayant le caractère tragique, ne pouvaient pourtant revendiquer que le titre de comédie.

Un certain nombre, en effet, d'œuvres dramatiques nouvelles semblent vouloir, par leurs conclusions, diminuer la mortalité au théâtre, de même que les progrès de la salubrité et de la thérapeutique la diminuent dans la réalité.

Telle pièce tragique de M. François de Curel, comme *l'Envers d'une Sainte*, se termine, non par une mort, mais par un morne renoncement au monde. Après les sanglots d'aveux irréparables, dans *la Douloureuse*, de M. Maurice Donnay, la toile baisse sur une scène de résignation et sur un échange de baisers amers. De même, dans *Amoureuse*, de M. de Porto-Riche, au dernier acte, la femme, excédée d'humiliation et de rancune, ayant jeté à la face du mari qu'elle s'est abaissée jusqu'à cette vengeance qu'on dit toujours prête, il ne s'ensuit pas de meurtre ni de suicide, comme l'esthétique précédente l'eût commandé : ici, le drame des deux âmes rava-

gées finit, non par du sang sur les mains, mais par du fiel aux lèvres.

Et il faut bien croire que ce qui contriste souvent et désenchante, ce sont ces spectacles que l'on ne voit plus se terminer ni dans la béatitude, ni dans les trépas coutumiers, — ce sont ces « fins » qui, comme on dit, « ne finissent pas », qui vous laissent pensif, parfois obsédé, au lieu de vous renvoyer fixé, renseigné, bien délivré, enfin, de toute cette histoire que l'on est allé entendre.

En vain, pour justifier le reproche de pessimisme contre une partie du théâtre nouveau, on arguerait d'impressions se totalisant chez les spectateurs qui, de scène en scène, d'acte en acte, auraient senti l'auteur leur insinuer des opinions moins favorables qu'autrefois sur l'humanité.

D'abord, il n'apparaît point que, jadis, le rude signataire des *Effrontés*, des *Lionnes pauvres*, ait fixé la valeur moyenne des consciences, ni le prix des femmes vénales, à un chiffre plus respectueux qu'on ne le marque aujourd'hui. Il n'apparaît pas davantage que le magistral auteur de la *Visite de noces* ait travaillé à fortifier les illusions de l'homme sur la dignité des sens masculins, ni à exalter les illusions d'un sexe sur l'autre.

Mais, en outre, je crois ici pouvoir tirer parti d'une documentation personnelle qui indiquera jusqu'à quel degré s'exerce l'influence du dénouement.

On m'excusera, j'espère, de m'être mis en cause, quand on reconnaîtra que ce n'était point pour y gagner de l'importance.

Les *Tenailles* allaient être représentées à la Comédie-Française. On s'y avisa qu'il valait peut-être mieux ne point terminer la soirée par cet ouvrage, à cause de ce que le caractère n'en semblait pas très ragaillardissant. Et l'on parla de telle ou telle pièce en un acte, d'aimable humeur, qui serait servie en morceau de la fin.

Dans ma naïveté, j'objectais que si le public devait, pendant deux heures et demie, trouver ma pièce intolérable, ou seulement très désagréable, ce serait bien inutilement — et tout à fait trop tard — que viendrait — après elle — une demi-heure de n'importe quelle autre chose.

On me répondit que toute la question était d'éviter que — à l'instant suprême des pardessus, des manteaux, des chapeaux, — l'assistance fût réduite à renfermer — là-dedans — là-dessous — des poitrines oppressées, des fronts encore embrunis. Et l'on me confondit par l'expérience faite avec le *Supplice d'une femme*, qui compte, à bon droit, parmi les plus éclatants succès de la Comédie-Française : il y avait le témoignage des registres, où le sentiment du public s'inscrit quotidiennement, sous le nom de recette.

La recette baissait, me dit-on, dans les séries où les spectateurs du *Supplice d'une femme* avaient été congédiés sous l'impression de cette œuvre dure, aboutissant à un finale douloureux et sans mort (déjà *sans mort* en 1865 : innovation prématurée de l'art théâtral qui cherche à ne pas tuer et qu'on appelle pourtant le théâtre cruel).

La recette, au contraire, s'élevait pendant les périodes où un petit acte (au lieu d'être « en lever de rideau », se chargeait de sécher les paupières, de dilater les poitrines, une trentaine de minutes avant que les gens partissent se coucher.

Or, d'un cas à l'autre, qu'y avait-il de changé dans le spectacle — je veux dire dans le total de la soirée ?... Rien que l'ordre des choses, rien que l'effet dernier, l'ultime impression.

Voilà qui conduit à reconnaître une loi, un peu bizarre assurément, dans la pratique du théâtre : c'est qu'une pièce joviale peut servir de dénouement heureux à une pièce triste, d'un autre auteur, d'un autre temps, sans qu'il y ait, entre les deux pièces, aucun rapport de costumes ni d'interprètes, ni de situations.



Naguère, les dénouements revenaient avec aisance sur ce qui avait été dit dans le cours des actes : ils conciliaient, ils réparaient ; ou bien ils tranchaient brutalement. Toutes les terminaisons de pièces avaient pour objet de sceller définitivement le dossier de l'affaire, soit d'une façon réjouissante, soit d'une façon homicide. Il était même fréquent, dans les pièces dramatiques, que le dénouement y fût à la fois homicide et

réjouissant : c'était la mort du méchant qui égayait tout le monde par ses hoquets hideux. Que de fois même s'est-on réjoui à la mort du simple importun qui, par exemple, rend veuve l'héroïne, à temps pour qu'elle épouse le jeune premier !

Aujourd'hui, — quand l'élan de la pièce ou ses enchevêtrements ont conduit à une situation d'où l'on ne peut logiquement revenir par aucune pente douce, — on voit que l'auteur, à la façon d'Henry Becque, répugne à tuer celui, celle ou ceux qu'il faudrait pour finir comme autrefois — bien complètement. — On voit souvent les personnages qui se gênent entre eux rester vivants sur la scène, — comme leurs pareils, dans la réalité, réussissent à vivre d'ordinaire, les mêmes cas échéant. — Le rideau qui tombe nous laisse la dernière vision des acteurs toujours debout, les uns et les autres, face à face, étreints par leur sort... continuant...

Henry Becque, dans ses *Corbeaux*, a osé vouloir que les bourreaux, aussi bien que les créatures torturées par eux, gardassent la vie, — parce que les corbeaux vivent cent ans. — Il a bravé encore l'ancien usage, dans *la Parisienne*, en prétendant qu'il y a des ménages à trois pour persévérer à trois, pour finir à trois, — tandis que, vingt ans plus tôt, à une époque où le théâtre était donc renommé pour son optimisme, *Froufrou*, ce chef-d'œuvre d'ailleurs si émouvant et délicat, imposait la mort à l'héroïne de la faute, à l'homme aussi qui avait eu le tort de l'aimer.

Des morts doubles !... Ici et là, de quelque côté qu'on se retourne, la Camarde ! L'évocation scénique de cette atroce figure caractérise le temps où l'on aurait le mieux su, paraît-il, glorifier la vie !

Personne, que je sache, ne se récriait sur un état de pessimisme au théâtre, quand celui-ci était constamment un vrai champ de carnage.

Et ma pensée ne remonte pas même jusqu'au drame romantique, — ni à ces somptueux abattoirs des pièces de cape et d'épée où se portaient des pourpoints de velours, ni à ces Antony poignardant des femmes qui ne leur avaient pas résisté. Il suffit de s'en tenir à ces grands maîtres d'hier :

Alexandre Dumas fils, Émile Augier, — sans oublier, chez Octave Feuillet, le célèbre empoisonnement du *Sphinx*.

Concurremment avec les toxiques, les armes blanches, qu'on se rappelle tous ces arsenaux domestiques, toute cette fumée de mousqueterie qu'on a vue aux foyers de famille, à tant de derniers actes!

Voici une des indications finales de *Diane de Lys* :

LE COMTE, *très calme, et jetant son arme.* — Oui, messieurs : cet homme était l'amant de ma femme; je me suis fait justice, je l'ai tué.

Au dénouement de *la Princesse Georges* :

LE COMTE, *jetant son pistolet sur la table.* — Vous avez été cruelle, madame, mais je me suis vengé!

Et dans *le Mariage d'Olympe*!... Le marquis fait feu : « Pauline jette un cri et tombe ». Le marquis prend le pistolet, — le second! — et dit :

— Dieu me jugera

Et les derniers mots du mari dans *la Femme de Claude* :

Il fait feu, elle tombe. Jetant le fusil à Antonin : — Et toi, viens travailler.

Enfin le dénouement de *l'Étrangère*. Clarkson a tué au dehors le comte de Septmonts, en duel. Le commissaire de police s'adresse au docteur Rémonin :

— Voulez-vous bien venir constater le décès?
RÉMONIN. — Avec plaisir!

Et d'unanimes applaudissements ont démontré que cette exclamation finale résumait le sentiment d'une salle composée de gens de bien, dont l'optimisme — le besoin de spectacles consolants — se satisfaisait donc de ce qu'on infligeât la peine de mort à un duc qui, en somme, n'avait assassiné personne

Étrange empressement que de bonnes âmes mettent à réclamer d'aussi farouches exécutions! Singulière satisfaction pour des esprits qui tiennent tant à remporter du théâtre, intacte, leur petite fleur bleue d'optimisme!

Aussi, quand on se remémore combien les solutions de pièces ont déjà coûté de vies apparentes à des personnages imaginaires, on a envie de modérer les trop exigeantes spectatrices, en leur criant le reproche du pacha des *Orientales* à celle qui lui fait dépeupler son sérail :

> Souffre qu'enfin le reste vive!
> Faut-il qu'un coup de hache suive
> Chaque coup de ton éventail!...

Quoi! des générations précédentes ne se sont pas plaintes d'avoir été consternées et découragées, en revenant de spectacles où il leur avait fallu assister au dernier soupir de Musette, de Marguerite Gautier, de Froufou? Ces générations-là se sont senties rassurées sur l'excellence des choses humaines, après avoir assisté à l'immolation de tant de jeunesse, de tant de beauté, de tant d'amour! Hélas!... la facilité avec laquelle chacun aura toujours pris son parti, si tranquillement, de ces fins navrantes, — j'imagine qu'elle est due à ce que la mort, cette Indiscutable, cette Irrévocable, apporte d'apaisant. Quand le héros ou l'héroïne a rendu l'âme, la pièce n'est plus qu'une affaire entendue, sans appel, et bien enterrée.

Grâce aussi à ce grandissement des personnages sur la scène où ils s'érigent jusqu'à une hauteur de symbole, il semble sans doute au spectacteur que, la Dame aux Camélias ayant expiré, il vient de voir le monde se délivrer d'une cause de tristesse que l'on n'aura plus à y rencontrer. Ces pécheresses ou ces infortunées, toutes ces sœurs en trépas, après avoir bien compris leurs erreurs, les avoir bien expliquées, semblent évidemment les dernières amantes malheureuses; — et, elles-mêmes ayant fini de souffrir, il n'y a plus à s'attrister.

***

Mais, avec cette espèce de pièces modernes où, malgré le pathétique ou la fureur des situations, aucun personnage ne succombe, l'auditoire n'emporte pas du drame une âme affranchie. Il garde l'impression d'une œuvre morose, qui

s'est achevée par quelque vague mot de philosophie, au lieu de finir par un cri d'agonie libérateur, ou par un geste d'assassinat... bienfaisant.

Du dernier spectacle offert sur la scène, le public conserve des images de colère ou de désespoir, d'immense mélancolie. Tout ce monde reste dans les mémoires, inconsolable, inguérissable, insupportable.

La difficulté conjugale, ou de famille, ou d'amour, ou de devoir, — qu'il eût été si simple de faire trancher par les vieux ciseaux de la Parque théâtrale, — s'éternise dans le souvenir de ceux qui s'en reviennent. Cela suggère des hypothèses, provoque à imaginer des suites, à se forger pour soi-même la conclusion formelle, dont l'auteur a l'air de ne pas s'être mis en frais. On était peut-être venu au théâtre pour oublier ses propres soucis, et voilà qu'on les a compliqués par ceux de ces gens-là, qu'on vient d'écouter, et dont on se demande ce qu'ils vont pouvoir devenir.



A ceux qui estiment que la moralité diminue quand les auteurs cessent de conclure expressément par la punition du vice ou la récompense de la vertu, — nous avons à objecter que ce n'est peut-être pas un si profitable exemple de dénouer les pièces par d'immanquables conciliations, ou par des morts toujours opportunes.

Dans le premier cas, l'assistance écoute cette leçon fallacieuse de n'avoir point à s'inquiéter des choses adverses, même si elles se compliquent inextricablement. Elle se persuade qu'ici-bas, tout se débrouille, *l'acte d'après*, — et que toujours il y aura quelqu'un, surgissant à point nommé de quelque part, pour résoudre la difficulté, confondre le fourbe, réparer les fautes d'autrui, doter la jeune fille.

Quant aux pièces que dénoue l'expédient de la mort, on s'y accoutume bien aisément, ce me semble, à voir, sous les espèces d'un cadavre, — non plus un mystère très vénérable, — mais un bon débarras, auquel il est honnêtement permis d'applaudir, de tout cœur. Et quand ce n'est pas ouvrir ainsi sur la scène une école de meurtre ou de suicide, de violence

ou de découragement, c'est au moins orienter les rêves vers l'idée que les gens par qui l'on est gêné, dans ses désirs ou dans ses intentions, sont de trop en ce monde : c'est la mort d'autrui proposée comme solution obligeante.

Au contraire, on a chance d'enseigner l'esprit de triomphe sur soi-même, l'esprit de résignation humaine — et non de victoire inhumaine, — dans ce genre de pièces, sans épilogue conventionnel, qui laissent les créatures aux prises — ayant à régler perpétuellement, comme il se pourra, leurs débats intimes, — témoignant, par leur exemple, de l'état d'imperfection matérielle et morale dont il faut s'accommoder ici-bas.

Se débattre — aimer — être heureux — souffrir — connaître la haine et le pardon — renaître au bonheur — retomber dans la peine — et toujours espérer — et toujours croire en demain — voilà l'exhortation, à tous, de vivre avec dévouement la vie ! Voilà quelle philosophie le théâtre présent essaie fréquemment d'enseigner à ses auditeurs, plus optimiste en cela, je crois bien, que le théâtre précédent, immense cimetière.

PAUL HERVIEU

LE ROI DU KLONDIKE[1]

IX

UNE COURSE A L'OR

Le commissaire de l'or, ce maître sans appel qui tient au creux de sa main tous les sables aurifères du Yukon, avait pour chef de bureau, à cette époque, un homme des plus intelligents. Pas plus que les camarades il n'était venu au Klondike pour améliorer son état spirituel : des intérêts plus pressants réclamaient son attention. Auteur de trois enfants auxquels il devait se conserver en bon père de famille, au lieu de courir à travers les mousses et leurs milliards de moustiques, loin des glaciers où tant d'autres trouvèrent la richesse et la mort, tranquillement installé derrière son guichet, il attendit l'occasion, et la saisit maintes fois au passage, puisqu'il put se retirer avec deux cent mille dollars au bout d'un an, quand ses tours de passe-passe devinrent trop gênants pour son patron.

Un prospecteur venait-il s'abattre hors d'haleine à sa grille? S'il avait un de ces visages d'honnête homme naïf qui sont une sûre enseigne, il le laissait décrire avec force détails le lieu de sa découverte, lui demandait quelques spécimens de l'or retiré du premier trou, puis se retranchait derrière un manuscrit énorme qu'il se mettait à feuilleter

1. Voir la *Revue* des 15 mars et 1er avril.

lines, ne nous évoque-t-elle pas, malgré sa moderne enveloppe de bourgeoise épaisse, l'idée d'une autre Hécube, découronnée de tout pouvoir pour ses enfants, majestueuse d'ignorance et d'incapacité?

Voyons, au deuxième acte, l'entrée successive des trois corbeaux. D'abord, l'associé.

MADAME VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.* — Quel malheur, monsieur Teissier, quel épouvantable malheur! Mon pauvre Vigneron... C'est le travail qui l'a tué. Pourquoi travaillait-il autant? Il ne tenait pas à l'argent. Il ne dépensait rien pour lui-même. Ah! il voulait voir ses enfants heureux pendant sa vie et leur laisser une fortune après sa mort.

. . . .

TEISSIER. — Je me suis justement amusé à établir la succession de Vigneron... Des calculs que j'ai relevés, la plume à la main, résulte une situation générale que voici: la fabrique vendue...

MADAME VIGNERON. — Pourquoi la vendre?

TEISSIER. — Il faudra en arriver là. Vos terrains, et les quelques bâtisses qui avaient été commencées, vendus également...

MADAME VIGNERON. — Je garderai mes terrains.

TEISSIER. — Vous ne le pourrez pas. Vos dettes courantes éteintes...

MADAME VIGNERON. — Mais je n'ai pas de dettes...

TEISSIER. — Je les évalue à quarante mille francs environ... Les droits de l'enregistrement acquittés...

MADAME VIGNERON. — On paie donc, monsieur, pour hériter de son mari?

TEISSIER. — On paie, oui, madame...

Entrée du deuxième corbeau, le notaire:

MADAME VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.* — Quel malheur! monsieur Bourdon, quel épouvantable malheur! Mon pauvre Vigneron... ce n'est pas assez de le pleurer nuit et jour, je sens bien là que je ne lui survivrai pas.

Entrée du troisième corbeau, l'architecte:

MADAME VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.* — Quel malheur, monsieur Lefort! Quel épouvantable malheur! Mon pauvre Vigneron... je ne me consolerai jamais de la perte que j'ai faite!

Quand les corbeaux ont quitté le charnier, après s'y être disputé la proie, écoutez madame Vigneron. Elle n'a rien

compris, elle ne peut rien que se lamenter sous le poids de la fatalité :

MADAME VIGNERON. — Regardez-moi, mes enfants. S'il faut vendre les terrains, on les vendra. Ce qui sera perdu, sera perdu. Mais écoutez-bien votre mère ; ce qu'elle dit une fois est dit pour toujours : moi vivante, on ne touchera pas à la fabrique !

MARIE. — Tu te trompes, maman.

MADAME VIGNERON. — Moi vivante, on ne touchera pas à la fabrique !

MARIE. — M. Teissier peut la vendre demain. Il y a une loi qui l'autorise à le faire.

MADAME VIGNERON. — Moi vivante...

MARIE. — Il y a une loi.

BLANCHE et JUDITH. — Il y a une loi.

MADAME VIGNERON. — Tenez, laissez-moi tranquille avec votre loi ! Si je devais passer beaucoup de journées comme celle-ci, mes enfants, mes forces n'y résisteraient pas ; vous n'auriez plus ni père ni mère avant peu. *(Elle va tomber en pleurant sur le canapé.)*



J'ai déjà signalé comme quoi, — faute de se dénouer par la mort, — des pièces modernes, ayant le caractère tragique, ne pouvaient pourtant revendiquer que le titre de comédie.

Un certain nombre, en effet, d'œuvres dramatiques nouvelles semblent vouloir, par leurs conclusions, diminuer la mortalité au théâtre, de même que les progrès de la salubrité et de la thérapeutique la diminuent dans la réalité.

Telle pièce tragique de M. François de Curel, comme *l'Envers d'une Sainte*, se termine, non par une mort, mais par un morne renoncement au monde. Après les sanglots d'aveux irréparables, dans *la Douloureuse*, de M. Maurice Donnay, la toile baisse sur une scène de résignation et sur un échange de baisers amers. De même, dans *Amoureuse*, de M. de Porto-Riche, au dernier acte, la femme, excédée d'humiliation et de rancune, ayant jeté à la face du mari qu'elle s'est abaissée jusqu'à cette vengeance qu'on dit toujours prête, il ne s'ensuit pas de meurtre ni de suicide, comme l'esthétique précédente l'eût commandé : ici, le drame des deux âmes rava-

se mit à suivre une source qui, à quinze cents pieds plus bas, devenait sans doute un ruisseau, probablement celui de la découverte. Pour écouter les pas de ceux qui le précédaient, il s'arrêta, retenant même son haleine : rien ne parvint à ses oreilles, si ce n'est le vol d'une corneille troublée dans sa sieste. Il prit son revolver, l'abattit d'une balle, et la fourra dans sa poche sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait ; puis, il se remit en marche sur une piste d'orignal, qui s'enfonçait dans les noirceurs des bois d'en bas.

Peut-être finirait-il par retrouver les autres... Six heures après, il s'arrêtait, égaré, sous un ciel gris d'où la pluie commençait à tomber, au pied d'un chaos de montagnes d'où s'égouttaient de tous les côtés les glaces éternelles. Pourquoi ne pas se le dire carrément, puisqu'il le pressentait depuis son coup de feu? Oui, il était perdu, dans une région absolument inconnue, après avoir traversé d'innombrables ruisseaux plus enchevêtrés encore dans sa mémoire que dans cette fantastique région, — perdu pas très loin du Bonanza, sans doute, mais sans le moindre point de repère, et, ce qui était plus grave, sans allumettes ni briquet! Comment suivre la pratique indienne, si sage en de telles circonstances, s'asseoir, fumer une pipe, reprendre le fil de ses idées?... Et il pleuvait comme il ne pleut qu'en Alaska : des filets continus ruisselant de quelque diabolique écumoire d'en haut ; ils traversaient ses habits comme autant de petites aiguilles froides, tout le long du corps, jusque dans les bottes, où le pied, se gonflant, faisait déborder l'eau à chaque pas.

Enfin il s'arrêta sous un arbre, tira sa corneille, l'écorcha au lieu de la plumer, pour aller plus vite, et la porta à ses lèvres : malgré sa faim, le cœur lui chavira devant cette chair mouillée et sanglante, et, comme il grelottait sous ses habits qui formaient maintenant éponge, il recommença à avancer. Maintenant, les jarrets lui faisaient mal chaque fois qu'il soulevait les jambes pour mettre un pied devant l'autre ; néanmoins, il alla toute la nuit, à travers un déluge qui noyait ces crevasses, presque aussi mortes que celles de la lune. Malgré lui, l'épouvante d'une agonie prochaine, quelque part dans la mousse moisie, comme il était arrivé à tant d'autres,

s'empara de son esprit. Il avait beau la chasser, elle revenait toujours, elle s'embusquait derrière chaque buisson, lui sautait dessus avec chaque branche qui le frappait au visage, et répétait, aussi régulière que le gémissement de la pluie : « Tu vas mourir bientôt... tu vas... »

Et lui qui, jusque-là, n'avait jamais eu peur de la mort, lui qui avait vu, sans baisser les yeux, des revolvers braqués sur son front, il se mit à courir. Pourtant, il marchait depuis plus de trente-six heures. Ses jambes auraient pu le porter longtemps encore, mais le souffle lui fit défaut : il buta contre une racine, tomba sous un arbre, et, la face vers le ciel, resta étendu sans se relever, quoiqu'il n'eût pas absolument perdu connaissance.

La mousse, s'enfonçant sous son poids, lui faisait une auréole d'eau rougeâtre : il lui sembla rentrer dans cette terre dont il était sorti jadis, il y avait des siècles, et qui, maintenant, allait le délivrer de l'horrible misère humaine. Comme il y dormirait bien, là, tout de son long, une fois qu'il ne sentirait plus la pluie ou l'anéantissement de l'être si loin, si loin du monde entier! Puis, soudain, il eut une reprise de vie dans cet abandon. Il pensa à l'effroyable distance qui le séparait d'Aélis. Saurait-elle jamais ce qu'il était devenu, lui, l'élégant *clubman* de New-York, si plein de sa force, deux ans auparavant, de son avenir, peut-être même de sa différence d'avec les autres créatures moins privilégiées, — et, maintenant... maintenant, guenille de chair et d'os, bonne à pourrir au fond de ce ruisseau du pôle! Qu'est-ce qu'elle ferait, elle?... Ah! il y avait de l'or dedans... ou bien du mica... Mica ou or, cela lui était égal, à présent... Et Aélis elle-même, pouvait-elle l'empêcher de mourir là?... car c'était la fin...

Une ombre, qu'on eût dit celle d'un jeune arbre en marche, passa devant ses yeux d'halluciné. Était-ce vraiment un orignal à gigantesques andouillers qui, debout devant lui, frappait le sol du pied et ronflait un défi à l'homme à terre? Tout n'était donc pas mort ici-bas? Il songea à son revolver, pour faire feu, et, comme un éclair, la pensée de la poudre sur quelques feuilles séchées dans les mains lui traversa le cerveau... Le feu, c'était la résurrection, c'était la vie, c'était le triomphe! Comment n'y avait-t-il pas pensé? En vérité, il

était un rude coureur des bois, prêt à se laisser mourir parce qu'il était tout simplement égaré sans provisions au Yukon!

Il fit un mouvement pour se redresser, et, quoique ses membres fussent à peu près ankylosés, l'orignal prit peur et disparut... Peut-être se sauvait-il devant un loup blanc qui sauta par-dessus Tildenn, jappa une fois, revint sur lui, et se mit à lui lécher le visage d'une langue si brûlante qu'il en fut tout réchauffé... Avait-il le délire, était-il fou ou mort, et dans un autre monde? Il se souleva sur un coude, regarda autour de lui, et aperçut six autres loups gris assis en rond, qui hurlaient en fixant sur lui leurs yeux de braise. Par un dernier effort, il réussit à se lever, et reconnut enfin, dans l'étrange animal qui le caressait toujours, le déserteur de l'an passé, le chien du Labrador, le roquet jaune devenu blanc au pays des neiges et des hivers perpétuels.

Alors, secoué des pieds à la tête par le sang qui revenait à torrents vers son cœur, il cria :

— Caton! mon bon petit! tu me ramèneras au Boulder!

X

UN NOËL AU KLONDIKE

Caton, en effet, sauva la vie à Tildenn. Lorsque Pat l'aperçut, il ouvrit les bras et la bouche, et tomba à genoux : l'enfant prodigue s'y précipita, et l'Irlandais, invoquant à voix haute sa femme, son chien et saint Patrick, les unit dans une fervente action de grâces qui se termina par une embrassade en règle, sur les lèvres, le museau, les oreilles et le front. Caresses d'homme, lèchements d'animal, il y avait, à les voir, de quoi attendrir les cœurs les plus durs en ce pays barbare.

Il y eut pourtant un nuage dans ce ciel bleu. Caton avait trouvé une compagne au désert, et elle avait une mine des plus douteuses. C'était une grande chienne revêche d'Esquimau, à rein court et à œil sournois, qui gronda lorsque Pat voulut lier connaissance avec elle et finit par lui déchirer son

pantalon d'un coup de dents. Indigné, Caton la rappela à l'ordre ; mais elle lui sauta à la gorge, le roula à terre, le marqua d'un joli croissant rouge de morsure et s'en alla bouder sur une colline avoisinante. La queue très basse, son mari vint se faire soigner par l'ex-*policeman*, qui avait bonne envie de prendre sa carabine. Mais il s'aperçut vite que le roquet du Labrador avait, loin de la civilisation, perdu toute dignité, puisqu'un moment après il portait quelques rogatons à la mauvaise bête. Et puis, il y avait les fruits de cette imprudente union, cinq jeunes métis gris sale, qui, moins sauvages, faisaient diligemment la navette entre l'isba du 7 et le trou de leur mère. Pat se résigna donc à les nourrir ainsi, de loin, pour ne pas perdre Caton, et, pendant les premiers soirs, ce fut autour du poêle rouge un inépuisable sujet de conversation. La mère fut nommée Kilippa, qui, en *chilkoot*, signifie « chien de Jean de Nivelle ».

Chien jaune déteint, chienne blanche ou petits grisâtres, l'un d'entre eux fut assurément une mascotte pour le 7 du Boulder : huit semaines après leur survenance, Tildenn vit briller une lueur dans l'éternel plat quotidien, le « pan » d'essai où, depuis deux cents jours, ils ne trouvaient jamais rien. Avec une extrême attention, il se mit à faire tourner, puis déborder l'eau qui emportait la boue, et bientôt il revit la lueur, il put même la séparer du sable noir : c'était une pellicule d'or grosse comme une tête d'épingle.

Enfin ! enfin !... Le cœur lui battait si fort qu'il posa le trésor à terre, joignit les mains et s'écria :

— Mon Dieu ! je vous remercie !

Puis il courut prévenir ses camarades au fond du puits. Ils remontèrent bien vite : on mit le plat chauffer sur le poêle : l'eau s'en évapora, et l'atome jaune fut déposé sur une feuille de papier. Les quatre hommes l'entouraient à genoux, pour mieux voir, retenant leur souffle, crainte de le faire envoler, et leur adoration des premières minutes n'était pas moins fervente que celle des rois mages, autrefois, devant le berceau du Sauveur. — Autrefois, il y avait Lui, qui était la pauvreté, la misère ici-bas, et le paradis après la mort ; et c'était l'Or, maintenant, le paradis avant la mort !

Sur le Boulder, le ravissement des quatre maniaques fut

tel, d'abord, qu'ils se trouvèrent incapables de balbutier autre chose que : « Ah ! que c'est beau ! que c'est beau !... » Enfin, quand l'extase fut un peu moins forte, quand, après avoir tourné, retourné et soupesé la pépite magique, ils l'eurent pliée dans un papier avec la date : « 15 décembre 1898 », le sang et la pensée recommencèrent à circuler, et Robert d'Azay, né dans un pays de soleil, cria tout à coup :

— Je m'achèterai un château sur les bords de la Méditerranée !

Tildenn lui coupa la parole :

— Moi, j'irai vous voir avec ma femme, à travers l'Atlantique, sur mon yacht !

Et Mac Donald, à son tour :

— Vous viendrez me voir aussi ! Je veux construire une résidence de lord qui étonnera tous ceux de Perth : « Est-ce possible ! diront-ils. C'est ce petit Mac Donald qui est revenu d'Amérique ?... » Et bientôt, je serai un grand homme dans le comté !

Pat, lui, ne dit rien : il avait coupé une tranche de lard, et, Caton l'aidant, il la dévorait avec entrain. Il pensait, sans pouvoir le crier comme il l'aurait voulu, parce qu'il avait la bouche pleine :

— Moi, Patrick O'Hara, *gentleman*, je commencerai par faire un bon dîner... Vive Dieu ! je savais bien que ma prière nous sauverait. Hein, Caton !

Caton jappa gaiement ; Kilippa glapit au dehors ; les enfants y joignirent leurs gosiers, qui possédaient toute l'échelle des gammes connues aux petits chiens, et ce morceau de ciel désolé, au-dessus du Boulder, contempla enfin douze êtres absolument heureux, hommes dont le cerveau, chiens dont l'estomac n'avaient plus faim.

Une semaine se passa. Fait incroyable et qui restera dans les annales du Boulder, les mineurs ne purent retrouver une autre pellicule du précieux métal : le grain d'or était unique, au fonds du puits, comme si un mauvais plaisant l'eût semé là aux jours des créations primitives. Lorsqu'ils eurent traversé le lit de roches, il fallut bien se rendre à la dure évidence. Les beaux châteaux au soleil de Provence, les yachts somptueux des côtes de New-York, les vieilles résidences

de la Grande-Bretagne, toute la prodigieuse évocation du microbe doré s'écroula pitoyablement, fit crier en dedans ces hommes qui avaient pourtant appris à souffrir. Mais la réaction fut horrible.

Ils étaient là tous les quatre, serrés autour d'un de ces poêles qui emprisonnent le feu et lui enlèvent toute gaieté, sous leur toit de terre, qu'ils touchaient de la tête ; au dehors, s'ouvrait la bouche noire de leur puits, de la tombe qu'ils avaient creusée, fosse de leur jeunesse et de leurs espérances ; — et avec quel travail obstiné de chaque jour, les mains saignant au froid, les lèvres brûlées par le gel, les yeux perdus de fumée ou de gaz méphitiques !... Sans doute, sous ces cieux implacables du grand nord, il y en avait des centaines d'autres comme eux, et les mêmes malédictions s'élevaient d'un peu partout contre ce Klondike de mensonge. Mais cette pensée ne diminuait aucunement leur souffrance : ils se rappelaient ce qu'ils avaient abandonné pour y venir, au pays de l'or, et, surtout, une idée fixe torturait leurs cerveaux malades :

« D'autres ont réussi. Pourquoi *pas nous*? »

Une affreuse odeur de sueur humaine remplissait la tanière où séchaient les chaussettes, relent de gueux et de vermine, en ce coin du monde où les sens n'ont été donnés à l'homme que pour mieux souffrir. Personne ne fumait, une chandelle éclairait misérablement ces visages fermés, ces bouches muettes ou contractées, d'où sortait de temps à autre, très bas, un juron ou une prière.

— Mon Dieu ! — *God!... My God!* — *Damnation!*

Subitement, quelqu'un ouvrit la porte. Une bouffée d'air éteignit la chandelle, fit monter les flammes jusque dans le tuyau ; la forme opulente d'Oppenheim se dessina sur le seuil :

— Holà ! *boys!* est-ce que vous dormez déjà ?... Y a-t-il ici une pipe de tabac pour un pauvre homme ?

Pat ralluma la chandelle. Oppenheim reconnut son monde, fit un geste de contrariété et recula jusqu'à la porte :

— Tiens ! c'est encore vous autres !... Décidément, nous nous rencontrons partout !... Mais quelle drôle de veillée de Noël vous faites ! Moi, je vais la célébrer à Dawson.

Surpris, Mac Donald ne put s'empêcher de dire :

— Vraiment, c'est Noël demain?

— Vous ne le saviez pas! Ah çà! comment vivez-vous ici?

Et puis, comme chacun le regardait avec des yeux mauvais, et qu'il se doutait bien de ce qui se passait, pour se venger, — car il était très rancunier, sans en avoir l'air, — debout sur son traîneau, il cria :

— Votre 24 nous a porté bonheur, petit! Nous venons d'y laver un plat de mille dollars!... A peu près ce que vous l'avez vendu, n'est-ce pas?... Quand vous en aurez d'autres à vendre comme ça, ne vous gênez pas. Vous savez où je reste... Allons, hop, les chiens!

La nuit était si calme, il gelait si fort qu'on entendit sonner les grelots des ses malamutes jusqu'à ce qu'il fût arrivé au Bonanza. Mac Donald, surtout, les écouta comme un somnambule, rouge et pâle tour à tour, ouvrant la bouche, la refermant, jusqu'à ce qu'enfin il se décida à parler.

— Est-ce Dieu possible?

— C'est un mensonge, Mac! dit Tom. Cet homme est pire qu'une brute. Je ne sais pourquoi je ne lui ai pas fermé sa bouche menteuse.

Son poing s'abattit sur la table, fit tressauter les plats de tôle. Azay jura, et bourra une pipe. L'Écossais prit une lettre au fond de sa poche, et se détourna pour la relire. A en juger par son apparence, elle avait dû l'être, ainsi relue au moins dix mille fois. Au bout d'un quart d'heure, il revint à Tildenn :

— Ils vont sortir des millions du 24, vous verrez!

L'autre ne répondit rien; et Mac Donald reprit, après un silence :

— Vous souvenez-vous des *Blue bells of Scotland*, à *l'Alaska Company*?

— Non... c'est-à-dire... vous voulez parler du graphophone?

— Tout juste! dit le petit Écossais.

Et, ce disant, il eut un soupir, puis se leva :

— J'ai besoin de prendre l'air. Je m'en vais chercher deux seaux de gravier que j'ai laissés au fond du trou; sinon, ils seront durs comme du fer demain...

— Quelle mouche vous pique? fit Pat. Laissez-les où ils

sont, et que le diable les emporte avec le puits!... Pour ce qu'il y a de paye dedans!... Voyons, tout le monde ici, nous ferions mieux de nous secouer et de boire à la santé du petit Noël.

— Non, j'irai d'abord les prendre... Robert, venez m'aider à les hisser.

— Moi, je trouve aussi que c'est absolument inutile.

— Ce sera vite fait : après, nous passerons la soirée comme vous l'entendrez.

— Quel entêté!... Vous avez d'étranges lubies... Enfin, si cela vous fait plaisir!... Venez et dépêchons.

— Allons! dit Pat.

La neige craqua, sonore, sous leurs pas; au long de l'étroite vallée, quelques puits fumaient, et leurs vapeurs montaient droites vers le ciel — où l'on eût aimé à s'envoler, tant il brillait d'un extraordinaire éclat!... En mettant le pied sur le premier échelon, pour descendre dans le trou, Mac Donald s'arrêta, une seconde, pour le regarder; puis, il rabâcha encore une fois :

— Ils trouveront des millions!... Comme dans celui de Whipple!

Et il s'enfonça sous terre. A moitié profondeur, il cria à Robert et à Pat :

— Quand je crierai : « Tirez! » hissez ferme. Je mettrai double charge pour aller plus vite... Vous avez froid? Moi aussi. Mais ça passe, ça passera...

Cinq minutes s'écoulèrent. Pat, impatienté, se pencha sur le trou :

— Eh bien, en bas, ça y est-il? On gèle!

Une voix arriva de très loin, à moitié étouffée :

— Oui!... Ohé, hisse!

Les deux hommes se mirent à manœuvrer le tourniquet autour duquel s'enroulait le câble ascenseur :

— Il aurait dû accrocher les baquets l'un après l'autre, dit l'Irlandais. C'est diablement lourd... Prenez garde à ce que vous faites, Robert; appuyez sur...

Il n'acheva pas : à la pâle lueur des nuits de six mois, il aperçut sur le visage de son ami quelque chose qui lui fit peur et, malgré lui, le força de regarder dans la même direction. Aussitôt, il jeta un grand cri, lâcha sa mani-

velle et se sauva vers la cabane. Il n'y avait pas de cran d'arrêt, et la corde commença à se dérouler malgré les efforts désespérés du Français.

— Pat! Pat O'Hara!... Au secours, au nom du ciel!

Pat fuyait toujours. Ce fut Tildenn qui accourut à sa place :

— Qu'est-ce qui se passe par ici? Oh!...

Lui aussi venait d'apercevoir ce qui pendait au bout du câble, ce qu'il se mit à hisser hors du puits avec Robert. Quand il fallut desserrer le nœud coulant que Mac Donald avait glissé autour de son cou avant de crier : « Ohé, hisse! » il fut pris d'un tel tremblement nerveux qu'il dut se rouler dans la neige pour redevenir maître de lui. Tout ce qu'ils essayèrent, du reste, pour ramener le petit Écossais à la vie fut inutile : probablement, Pat, en lâchant brusquement le tourniquet, avait hâté sa mort. La bouche convulsée, une terrible expression d'angoisse sur les traits, il gisait là, à la renverse, le mineur de vingt ans, enfin délivré de la misérable existence animale du Yukon. Peut-être qu'en prêtant bien l'oreille, on l'eût entendu murmurer une dernière fois : « J'étais trop faible... j'ai été vaincu. Il ne faut pas venir ici... il ne faut pas... »

O'Hara n'était pas dans la cabane : quand les deux vivants se virent seuls avec ce mort que la suffocation avait hideusement défiguré, ils prirent peur de la grande Inconnue. Tacitement, ils eurent la même pensée :

« Allons-nous-en comme Pat! »

Robert siffla les chiens pour les atteler au traîneau ; Tildenn versa un peu d'eau tiède sur les lisses d'acier : tout de suite elle gela, formant un long patin de glace qui allait glisser merveilleusement vite sur la neige durcie. Quand tout fut prêt, ils sautèrent dessus, l'un derrière l'autre, et le Français commanda : « Marche!... » Caton, en tête, partit à fond de train, les autres le suivant à la queu-leu-leu, avec des bonds désordonnés quand le froid les pinçait trop fort. De temps en autre, Robert disait : « Arrête! » et son compagnon criait : « Pat!... Ohé, Pat!... Où êtes-vous? » Mais rien ne répondait à travers la nuit, et l'attelage recommençait sa course furieuse comme si, par derrière, dans le rejaillissement de la neige

coupée, une tête aux yeux, à la bouche ouverts, les eût poursuivis sans répondre, mais sans les quitter : — car c'était Noël, le Noël du Klondike qu'ils s'en allaient tous fêter à Dawson, à trois mille lieues des Christmas d'Écosse...

Sitôt en ville, ils s'en allèrent au restaurant d'Oppenheim. Une centaine de mineurs s'y étaient entassés, fumant, buvant, crachant à qui mieux mieux sur le sol recouvert d'une épaisse couche de sciure de bois. Des buées se dégageaient de leurs lourds vêtements, de leurs longues figures vertes, qui semblaient se dégeler peu à peu contre les grilles des poêles chauffés à blanc; et, aussitôt, ils se mettaient à tousser du fond de la poitrine, comme s'ils eussent été près de cracher leurs poumons. Surtout les Américains et les Australiens : les Canadiens, eux, grandis, élargis dans le nord, semblaient le narguer de leurs énormes poitrines, et leurs voix de basse résonnaient dans la salle, cependant qu'ils se racontaient les exploits ou la bonne fortune de Juneau, de Boucher, de Carelais, Picotte ou Leduc.

Tout de suite, en entrant, Tildenn ressentit une impression de bien-être : vraiment, en toute autre circonstance, cette course vertigineuse entre le Boulder et Dawson, sous les étoiles qui descendent vous parler par les nuits très froides, cette fantastique glissade eût été merveilleuse; et voici maintenant que l'on se réchauffait dans la société des vivants... Tom avala un verre de wisky et interpella son voisin; c'était justement le propriétaire du 25 sur le Bonanza :

— Tiens, c'est vous, David!... Tous mes compliments! il paraît qu'on a découvert, sur le 24, l'ancien *claim* de... (il hésita) de Mac Donald, une veine aussi riche que celle de l'Eldorado. Vous la retrouverez, sans doute, sur votre terrain!

— Il faut venir à Dawson pour apprendre du nouveau! — dit flegmatiquement le mineur. — C'est la première fois que j'en entends parler. Qui vous a raconté cette calembredaine ?

— Qui? Oppenheim lui-même!

— Ah! ah! je m'en doutais... Bien entendu, vous l'avez

1. Naïf

cru. Quel *ti-cha-kô*[1] vous êtes resté!... Le 24 n'est pas plus riche qu'autrefois, sauf dans l'imagination de son propriétaire. Sans doute, il voulait vous le vendre!

— Oui! — fit alors Robert, les dents si serrées que l'autre ne le comprit pas. — Il y a quelqu'un qui le paiera cher, très cher...

Il venait de demander où était le restaurateur. Oppenheim était allé, paraît-il, à sa glacière des bords du fleuve. Les deux amis échangèrent quelques mots à voix basse :

— Oppenheim a tué Mac Donald.

— C'est évident.

— Par conséquent...

— Oui. Sortons.

Personne ne remarqua leur départ dans le vacarme qui allait toujours grandissant. Une fois dehors, sans prendre même le loisir de relever leurs collets de fourrure, car leur sang les brûlait par tout le corps, ils suivirent les traces de celui qu'ils cherchaient. Deux cents mètres au plus séparaient l' « Eldorado » du rivage où se trouvait la réserve de glace du mastroquet.

Chaque hiver, par une étrangeté de la nature qu'on attribue à quelque source d'eau chaude souterraine, le Yukon ne gèle que très tard devant Dawson. Cette année-là comme les autres, il y avait encore une fissure, longue de plusieurs lieues, où le courant fumait en entraînant des glaçons énormes : ils s'entrechoquaient, puis s'escaladaient les uns les autres, et leur écrasement, parfois, couvrait de son bruit les rumeurs de la ville.

Oppenheim sortait de sa glacière, quand une main le frappa sur l'épaule. Il eut un sursaut, se retourna, reconnut les deux inséparables :

— Diable! vous m'avez presque fait peur avec vos tapes de revenant dans le dos!... Comme ça... vous vous êtes décidés à venir à Dawson? Vous avez eu raison! Nous allons en danser, une nuit de Noël!

— Oppenheim, dit Tom, je viens de rencontrer David, du 25... Quand avez-vous trouvé mille dollars au plat sur le 24?

L'Allemand ne comprit pas la question. Il ne se rappelait

1. Naïf.

plus rien. Il fallut lui rafraîchir la mémoire, un gros rire, alors, le secouât de la tête aux pieds :

— Oh! là là! J'y suis, maintenant!... Vous l'avez gobée, pas vrai?... C'était une blague, comme vous dites en France! Et elle était bien bonne!... La petite fille y a mordu? Je l'aurais parié... Ah! qu'il est bête, ce Mac Donald!

— La petite fille est morte, dit Robert. Votre blague l'a tuée.

— Comment ça, monsieur, s'il vous plaît?

— Il vous a cru et s'est pendu, monsieur.

— Pas possible!... Eh bien, monsieur, ça prouve simplement qu'il était encore plus lâche qu'imbécile!... Petite perte, au surplus. Ce pays n'est pas fait pour les anémiés d'aucune espèce... Bah! les *boys* vont s'esclaffer!

Quoiqu'il eût bu, son hilarité, à lui, fut de courte durée, car les autres le regardaient, le regardaient comme quand une idée fixe vous sort de la tête par les yeux. Il comprit, il eut peur, il recula et Robert lui sauta dessus. Oppenheim fit un faux pas et tomba, les deux poignets saisis par les mains crispées de son adversaire. Tildenn mit un genou sur la tête du misérable, tira un revolver, et l'approcha de son oreille. Il se mit à hurler si fort qu'on eût cru que sa voix allait percer le fracas du fleuve. Alors, Robert montra du menton une embarcation posée sur le toit de la glacière et cria :

— Ne tirez pas!... Là dedans!... Laissons faire le Yukon.

Tildenn rengaina son arme, prit le canot qui était en écorce, et le mit à l'eau, après l'avoir amarré à un glaçon. Tous deux, ensuite, y poussèrent Oppenheim, sans même lui lier les mains. A quoi bon? Chose inexplicable, il ne résistait plus; il tremblait comme un enfant. L'embarcation dansait follement au milieu de la noirceur, où apparaissaient, où disparaissaient des choses blanches qui se mouvaient très vite, entre deux bords dentelés mieux qu'une scie. Robert prit l'amarre, et regarda devant lui : il aperçut une bouche ouverte qui ne criait rien, sans doute, puisqu'on n'entendait plus que le broiement des glaces, une bouche aussi convulsée que celle de... oh, Dieu!... et il ouvrit la main. Deux fois le canot pirouetta sur lui-même; puis un glaçon le souleva, le jeta de côté, et, subitement, il se fondit dans le chaos...

Et la grande clameur des nuits de gel, où les serpents de glace, au long des vallées, revêtent leur dure carapace, la plainte du Nord continua, du sommet du Chilkoot aux abîmes de Behring, grincements et pleurs de damnés dans les ténèbres éternelles.

XI

LA PIPE CASSÉE

Whipple le fou avait « frappé » de l'or sur l'*Irish Gulsh!* Non pas de l'or imaginaire, ainsi que la première fois, mais du solide, du tangible, du réel! Pourtant, il continuait à en voir partout, sauf là où il en trouvait, avec son inoffensive manie de collectionner les micas plus brillants. Il serait donc facile d'acheter son trou... Naturellement, le *Push*, dont les agents étaient de véritables argus, voulut arriver premier pour profiter d'une aussi bonne aubaine; et ce fut alors qu'il éprouva une amère déception. Juneau, et non pas Whipple, se dressa devant lui, son éternelle pipe aux dents, et, à la main, une procuration tout à fait en règle. Le *Push*, beau joueur, fit bonne contenance, complimenta le Canadien et, après une grande dépense d'éloquence, risqua une demande.

Cinq mots lui répondirent :

— C'est vingt-cinq mille dollars.

— Quoi?... Vous avez dit?... Vous n'y pensez pas! On n'a rien trouvé ailleurs, sur ce maudit ruisselet!

— Whipple a cinq dollars au plat. Essayez vous-même.

— Ça ne prouve pas que tout le *claim* soit pareil.

Pas de réponse : des jets de fumée de mauvais tabac et un air de n'y plus penser, très inquiétant. Autant négocier avec un bloc de quartz. Et dire que le fou, maintenant, ne voulait plus rien faire sans lui!

— Allons, nous offrirons quinze mille. Mais c'est un vol!

— C'est trente mille dollars, à présent... Boucher et moi,

nous savons ce qu'il y a dedans, si vous ne le savez pas... Est-ce oui, est-ce non? C'est moi, Juneau, qui parle, et je commence à être las de cette affaire!

Chien de Canadien français, tête de mule! Le *Push* eut peur et dit : « Oui ».

L'argent fut compté, puis expédié à San-Francisco. Un ami de Boucher emmena Whipple au sud, où une pension viagère devait lui assurer du pain et, dessus, un peu de viande jusqu'à la fin de ses jours... ah!... ah!... ah!

Quand il partit, toute la vieille garde du Yukon vint lui faire ses adieux; mais personne, pas même lui, ne savait qu'une nuit, deux hommes et un traîneau attelé de quinze chiens s'étaient arrêtés près de son puits, juste le temps de vider là dedans quelques sacs du 16. Le *Push*, cependant, remit à plus tard l'exploitation, qui devait lui causer une nouvelle surprise.

Bien des cœurs endurcis de vieux prospecteurs s'étaient senti remuer au départ de Whipple vers les pays du soleil. — Los Angeles, joyau de la Californie, que viennent parfumer toutes les brises d'Orient, jardin délicieux où le soir, sous les orangers fleuris, les anges, vos parrains, viennent chuchoter doucement, c'est à vous qu'ils rêvaient tous à Dawson, sur le Bonanza, sur le Hunker, sur l'Eldorado, partout où ils grattaient la glace pour y trouver de l'or... Un oiseau qui chante, un enfant qui rit, deux yeux tendres de femme qui aime, un soleil qui brille, qui chauffe, qui ressuscite les morts, ah! que n'auraient-ils pas donné, les mineurs du Klondike, pour contempler ces merveilles, ne fût-ce que l'espace d'une journée!

Juneau finit par s'en ouvrir à son camarade, Juneau lui-même, dont les côtes d'Alaska redisent encore l'aventureuse vie de pionnier polaire. Boucher lui tint aussitôt de longs discours, ce qui, chez lui, dénotait une réelle inquiétude, et conclut :

— Tu ne seras pas si heureux que tu crois, au sud! Va-t'en faire un bon dîner à Dawson et reviens me dire ensuite si ces festins-là valent nos repas sur le pouce, avec le lard et les haricots d'autrefois.

— Je crois bien que tu as raison, dit Juneau. Mais il y a autre chose... comme qui dirait une voix qui se lève en moi.

surtout le dimanche, et qui dit : « Jean-Baptiste, tu as eu du bon et du mauvais temps, et ta vie commence à s'en aller. Que fais-tu par icite? Veux-tu être enterré dans un pays païen où il n'y aura pas de messes pour toi?... »

Et puis, pour la première fois, il lui parla d'une crainte extraordinaire :

— Tu sais qu'ici, le corps gèle sous terre au lieu de pourrir: je ne veux pas ça, moi... Je veux ressusciter avec un corps comme quand j'ai quitté Saint-Paul-l'Ermite, à vingt ans, et pas avec celui d'à présent!

Boucher se tut : lui aussi connaissait des voix pareilles et, peut-être, ces horribles appréhensions. Mais son *claim* était si riche! L'auriez-vous quitté, à sa place?... Quand il vit son ami absolument décidé à « sortir » du Yukon, il voulut lui rendre un dernier service. Ce fut donc lui qui se chargea de la transaction financière avec le représentant d'une société minière de New-York. Elle avait déjà fait des offres pour le 23 : un jour vint où elle remit au vieux trappeur, en règlement final, soixante-quinze mille dollars.

Quand Juneau eut palpé le papier soyeux des banknotes, quand il les entendit froufrouter sur ses genoux, quand il les vit enfin reluire de leur éclat bleu tout neuf: « *Yukon territory*, *$ 1000,00* », et qu'il en eût compté soixante-quinze, le sang monta à ses pommettes, ses mains se mirent à trembler; la pipe manitou qu'elles tenaient tomba à terre, et le bois trop sec, trop vieux aussi, se fendit, rayant par le milieu la célèbre inscription : « C'est moi qui suis Juneau. »

Quelques larmes coulèrent au creux des rides du trappeur. Surpris, l'acheteur demanda :

— Qu'avez-vous?... Êtes-vous indisposé?... Regrettez-vous le marché? Je vous assure que vous n'y perdez pas!

— Ce n'est pas ça, — dit le vieux, pleurant tout à fait; — vous ne pouvez pas guérir ma maladie. J'ai soixante-treize ans et voilà soixante-quinze mille dollars. Pour les avoir, j'ai plus peiné que dix hommes pendant trois fois vingt-cinq ans. Est-ce pas vrai, Boucher?

Boucher baissa la tête, peut-être pour qu'on ne vît pas ses yeux à lui, et Juneau reprit :

— Celui qui n'a jamais eu de misère ne sait pas... Et main-

tenant que j'ai enfin ce après quoi j'ai couru si longtemps, il va me falloir songer à mourir... C'était si facile autrefois, c'est si dur à présent!... Ah! monsieur, monsieur, pour vivre encore longtemps, bien longtemps, dites-moi ce qu'il faut faire, si vous le savez!

XII

BIGAMIE

Nos amis du Boulder ne s'inquiétaient plus de leur pain quotidien, depuis le jour où ils avaient enfin « frappé » la veine aurifère. Ce fut à la fin de l'hiver, dans le quatrième puits, au ras de la montagne, qu'ils firent cette trouvaille, précisément à l'heure où ils avaient décidé d'abandonner leur *claim*. Quand Robert eut lavé l'écuelle où il trouva dix francs, lorsqu'il se fut convaincu que ce n'était pas un accident comme la première fois, il s'en alla trouver Tildenn, dans un tunnel latéral, et lui dit :

— Ce coup-ci, nous tenons la veine! Regardez les pépites : il n'y a pas à s'y tromper.

— C'est vrai, fit Tom. Enfin! ce n'était pas trop tôt, justes dieux!

Il lança son pic dans un coin, s'accroupit sur un tas de débris, et se mit à siffloter. Piquée sur un bout de fer dans le mur, sa chandelle éclairait si mal que Robert se pencha pour le mieux voir :

— Ça ne vous fait pas plus de plaisir que ça!

— Mais si, mais si... Quelle chance!

— A quoi pensez-vous, Tildenn?

— Et vous?

— Moi? Au petit...

Tom ne répondit rien : son camarade, le plat à la main, se mit à remonter l'échelle.

Arrivé au milieu, Robert flanqua le plat contre la paroi, en jurant. Les paillettes d'or redescendirent à l'obscurité d'où elles sortaient et les impassibles murailles continuèrent à s'égoutter.

murmures d'eaux frissonnant dans les flaques d'en bas : « Voilà... voilà le bonheur de la vie! »

Il en fut tout autrement avec Pat O'Hara. Cet homme bien portant débuta par une gigue qui eût fait sensation aux foires de Dublin. Suivit une culbute qu'il décora du nom de saut périlleux, puis une visite à chacun des voisins du Boulder. Les distances à franchir compensaient largement le petit nombre de cabanes à voir : ayant oublié que c'était à lui, ce jour-là, de faire la cuisine, il fut très surpris de trouver ses deux associés, à son retour, de fort méchante humeur. Mais le wisky qu'il avait bu un peu partout l'avait rendu plein de bonne volonté : il se hâta de faire griller une couenne de lard à même la poêle, l'entoura de pommes de terre calcinées, et servit chaud à minuit sonnant.

Il ne faut pas oublier que la notion du temps se perd vite au pays des jours ou des nuits perpétuelles, et que les gens dorment, mangent et meurent (en Europe, il est décent de ne mourir que la nuit), à n'importe quelle section du cadran. Ce bouleversement physiologique a, bien entendu, son contrecoup spirituel : même à cette heure où la civilisation a inondé le Klondike, les prêtres, les popes et les pasteurs qui s'arrachent l'âme des mineurs n'ont pas encore pu leur apprendre à distinguer le dimanche des autres jours. Pourtant ils n'auraient qu'à leur offrir, ce jour-là, un *square meal*, de bonnes agapes solides et temporelles, après un très court prêche ou sermon...

Le lendemain de la trouvaille, c'était au tour de Robert à cuisiner. Pat, qui était évidemment né coiffé, fit rouler sous son pic plusieurs grosses pépites. Tildenn et le Français, ressaisis par la fièvre de l'or, accoururent l'aider : la précieuse récolte en fut doublée; mais, à midi, il fallut se contenter de haricots froids, bouillis six jours auparavant, et qui commençaient à fermenter. Deux ou trois aventures analogues firent se révolter les estomacs au bout d'une semaine ; ils protestèrent carrément :

« Cet empoisonnement ne peut pas durer plus longtemps... Puisque vous êtes riches, payez-vous une cuisinière! »

Une cuisinière! luxe inouï que chaque mineur évoque trois fois par jour, quand il rentre brisé de fatigue à son gîte pour

préparer sa pitance. Une cuisinière! les mâchoires en claquaient d'aise à l'avance.

— Seulement, ajouta Robert, il faudra nous contenter d'une Indienne, puisqu'il n'y a pas de blanche qui veuille de ce métier-là en dehors de la ville!

— Beaucoup de vieux Canadiens en ont ; mais ils en font leurs femmes ; il paraît qu'elles ne consentent à travailler qu'à cette condition, plus cent dollars au père... Elles aiment le blanc.

— Elles ne sentent pas bon : elles suent l'huile des saumons fumés qu'elles mangent.

— Comment diable le savez-vous, Pat?

O'Hara, qui était discret, se tut. Tildenn, homme d'action avant tout, reprit :

— Quoi qu'il en soit, on arrive à leur apprendre la cuisine : c'est l'essentiel ; le reste ne signifie rien... Pat, mon bon, vous qui semblez les apprécier, pourquoi n'en épouseriez-vous pas une?

— Pourquoi moi plutôt que vous ou Robert? Je suis déjà marié.

Le désert de sable ou de glace est la véritable école d'égalité : les mensonges qui déguisent le corps ou l'esprit y tombent vite en haillons et l'on se trouve face à face avec autrui, tous les deux aussi nus qu'au sortir du sein maternel. Tom s'en aperçut à ses dépens et dit :

— Eh bien! il ne nous reste plus qu'à tirer au sort. Qu'en dites-vous? Le plus haut point gagne la femme.

O'Hara prit sur une planche un jeu de cartes, si gras qu'on en distinguait à peine les figures ; chacun en retira une carte. Tildenn eut un dix de trèfle, Robert un valet et l'ex-*policeman* un roi.

— C'est vous, Pat!... Décidément, le sort nous donne raison.

— J'ai une épouse, — répliqua de nouveau cet homme obstiné. — Est-ce que vous voudriez faire de moi un bigame?

— Fi! le vilain mot! Il n'y a pas de bigamie en Alaska ; il y a des mariages morganatiques. C'est très bien vu, Pat. L'élite seule de la société s'en offre.

— Et puis, si vous êtes de mauvaise humeur, comme à

présent, vous la battrez au lieu de l'embrasser : rien qui détende autant les nerfs, surtout quand elles se défendent.

Pat proféra un juron qui pèsera lourd contre lui au dernier jour; ensuite il prit son bonnet de fourrure :

— Donnez-moi l'argent ! je descends au village indien en dessous de Dawson... Mais si vous le racontez jamais quand nous serons revenus aux États, vous me le paierez...

— Tout ce que vous voudrez !... Soyez tranquille, nous n'en soufflerons mot à âme qui vive. Allez : déjà nous avons une faim de loup!

O'Hara disparut. On ne sut jamais ce qui se passa audit campement siwash; seulement, le surlendemain matin, assez tard, il arriva au Boulder avec une vilaine bosse noire au-dessus de l'œil gauche.

— C'est une branche, dit-il, qui m'a frappé... J'en ai trouvé une : elle sera ici ce soir. Après tout, il y a du bon chez ces créatures-là. Elle n'est pas laide, et son père m'a dit qu'elle savait faire le « bis-quoui ». Ils parlent tous *chinook*, dans cette famille, mais la demande est si considérable que le chef ne peut y suffire, quoiqu'il ait eu treize filles et en attende d'autres. « Moi... bon *clouch-man* », répète-t-il à chaque instant. Il paraît que ça veut dire « bon homme à *squaws* ». Je lui ai donné cinquante dollars à compte.

— Quoi ! avant livraison !

— Livraison de quoi?

— De votre femme, parbleu !

L'Irlandais toussa pour s'éclaircir la voix.

— Il n'y a rien à craindre... car... il est de fait que la petite m'aime. Voilà. C'est pas ma faute.

Ses deux camarades se précipitèrent au dehors sous le prétexte d'aller chercher du bois. Ils ne pouvaient plus contenir une irrésistible explosion de rire. Quoi ! Pat bigame, et déjà amoureux ! et sans le moindre remords ! O corruption adamique !

Il fallut bientôt changer de sujet : Pat vint les rejoindre dans la forêt, où ils se mirent à faire provision de branches mortes. Vers cinq heures et demie, Robert s'en retourna le premier, avec une charge complète sur son traîneau. Il remarqua, en s'approchant, Caton qui aboyait, à côté de

Kilippa ; son poil se dressait sur son dos, comme si le roquet eût éventé des loups. Il l'appela :

— Caton ! Viens, mon petit !

« Mon petit » se sauva un peu plus loin, la queue entre les jambes. Au même instant, deux mains solides serrèrent le cou du Français, deux lèvres charnues s'appliquèrent sur les siennes, tandis qu'une effroyable odeur de poisson pourri lui montait à la tête… Et il entendit des mots entrecoupés :

— Mon gàasson ! Mon ché gàasson !

C'était elle, la femme numéro 1 de Pat O'Hara, et effroyable, et vieille, et civilisée, elle, une Tagish, à en juger par son baiser sur la bouche et son mauvais canadien de sauvagesse !.. L'infortuné Robert défaillit une seconde, appela à son aide tous les saints du paradis, glissa entre les bras qui l'enlaçaient, et, hors d'haleine, se réfugia sur la colline, à côté de Caton.

— Pas moi ! moi pas !… moi mauvais homme, très pas bon .. Lui venir bientôt… là-bas…

Cependant la Tagish, pour mieux saisir sa pantomime, semblait vouloir se rapprocher. Et nul jarret, pas même celui des orignals, ne vaut celui des filles d'Alaska. Mais Tildenn apparut à l'horizon, tirant un autre traîneau, que poussait, par derrière, la victime expiatoire.

Lorsque la *squaw* reconnut son aimé, elle partit dans sa direction, comme une flèche. Tom, qui la vit venir, ne perdit pas la tête : il lâcha sa corde, tourna autour de la charge, et poussa l'Irlandais en avant :

— Pat, c'est votre femme, je pense !

Pat hésitait : Tildenn, alors, le désigna du doigt à la sauvagesse, et elle lui sauta au cou.

— Le voilà, lui, oui, lui ! C'est ça, embrassez-vous, mes enfants, et puis faites-nous la cuisine… Holà ! Robert, Caton ! qu'est-ce que vous faites là-haut !

Un cri d'angoisse l'interrompit, presque celui d'un misérable qui se noie :

— C'est pas celle que j'ai choisie !… Il me semblait bien… Ça, c'est la femme du vieux… l'autre était toute jeunette… Oh ! monsieur, monsieur (dans sa détresse, il se reprenait aux différences de caste), au secours ! venez me délivrer ! Aurez-vous le cœur de…

« Monsieur » se sauvait ; « monsieur » cria brutalement :

— Ça n'a pas d'importance, Pat... Ne faites pas tant de bruit et allez-y gaiement! Montrez-lui le poêle...

Quoique vieille, elle était évidemment rompue aux exercices athlétiques. Elle entraînait O'Hara vers la cabane, avec la force d'un malamute, et elle criait :

— Moi, bonne à tout faire... savante, bon *cook*, *very*, *very much* [1].

— Laissez-la faire, Pat! — cria Robert, du haut de son observatoire. — Tout ira bien, vous verrez : il est déjà sept heures!

Même Caton qui le trahit, puisqu'au mot de *cook*, il remua la queue :

— *Oua, Oua!*... Vite, faites vite, monsieur Pat!

Et Pat disparut dans l'isba. La lune montait à l'horizon, la lune des amoureux. Sur la colline, Robert et Tildenn attendaient l'apaisement qui succède aux crises de demi-épilepsie.

Mais le temps paraît vite long, quand on a les pieds sur la glace et la tête entourée de moustiques. Le silence, en bas, s'était fait absolu. Nos deux amis étaient devenus très sérieux. Enfin, Robert s'écria :

— Qu'est-ce que vous regardez comme ça, Tildenn?

— La cheminée, parbleu! Et vous?

— Moi aussi!... Que diable font-ils là dedans? Voyez-vous de la fumée?

— Non... Ma foi, j'y vais!

Il n'eut pas la peine de descendre. Le vacarme, en bas, recommençait de plus belle. La porte s'ouvrit : l'Irlandais s'élança au dehors, avec un paquet de couvertures sur la tête; la sauvagesse s'y agrippa par derrière. Il se retourna, l'envoya rouler d'une claque en plein visage, et rejoignit ses associés au pas de course.

— Qu'y a-t-il? fit Robert, qui ne riait plus.

— Ce qu'il y a! Cornes de Belzébuth, ce n'est pas une *squaw*, c'est un démon. Elle sait tout : elle a voulu me faire sauter les yeux avec les pouces! et je n'aurais jamais pu m'échapper si elle n'était pas saoule!

1. « Bonne cuisinière, très, très beaucoup. »

— Saoule!... Où a-t-elle trouvé du wisky?

Une certaine rougeur embellit le visage de Pat.

— Ce doit être mon flacon d'arnica qu'elle aura bu... C'est pas délicat, cette race-là.

— Mais enfin, que vous proposez-vous de faire?

— Attendre à demain. Son père viendra chercher le reste de l'argent. Il la re...

— Vous n'y pensez pas! Nous n'avons rien mangé ce soir!

— Moi non plus. Allons-nous-en quelque part. Je ne retourne plus dans la cabane tant qu'elle y sera. J'ai fini de prendre des sauvagesses, moi, oui-dà!

Et comme il était très en colère, et que deux bosses pareilles à la première lui avaient nouvellement poussé au front, Tildenn et Robert se turent : au désert plus que partout ailleurs, il faut attendre d'avoir le sang froid comme glace avant de risquer un reproche, si légitime qu'il puisse être, à ses compagnons d'infortune.

VIII

IDYLLE ARCTIQUE

Ce fut après cette catastrophe que Robert résolut de se sacrifier à son tour pour la communauté.

Un mois auparavant, au retour d'une exploration vers les Montagnes Rocheuses, il avait campé au bivouac d'un chef chilkoot, sur les bords de l'*Indian River*, et ce fut là que, pour la première fois depuis son arrivée en Alaska, il aperçut une de ces jeunes Indiennes comme il y en a tant dans les récits de voyages rédigés à domicile, et si peu, hélas! dans la réalité. Elle appartenait à une autre tribu, celle de ces Thlinkits pêcheurs du golfe d'Alaska, tellement mieux doués, au physique et au moral, que les naturels de l'intérieur. Sans doute, son large et rond visage rappelait trop encore la face si caractéristique des Aleutes; mais il était illuminé par les plus beaux yeux de tigresse apprivoisée qui se pussent rêver, et quand ils se levaient sur les vôtres, il fallait bien détourner le regard, ou rester hypnotisé. Ses bras, ses jambes, sa poitrine, que le travail n'avait pas encore déformés,

et auxquels la nature avait donné sans peine ce que tant d'autres voudraient acheter au prix de n'importe quelle callisthénie, une presque parfaite harmonie de formes, tout ce corps souple enfin de fille rouge, s'était gravé dans la mémoire du Français. Même, il avait éveillé en lui certains sentiments qu'il avait préféré ne pas analyser, et que ses soucis de prospecteur avaient comme étouffés, quand, un beau jour, le diable les ranima dans sa cervelle, au fond de cette infractuosité que les savants appellent : « niche affective ». Subitement, la brune enfant y réapparut avec une précision de formes telle que Robert fut convaincu qu'elle serait la cuisinière idéale. Sans plus tarder, il partit à sa recherche, emportant avec lui les bénédictions de ses camarades.

Quarante-huit heures de marche forcée l'amenèrent au campement du chef. Après une pipe ou deux, fumées dans le mutisme qu'exige l'étiquette sauvage, il tira de sa poche un rouleau de dollars et, un à un, les fit passer d'une main dans l'autre :

— Moi chercher *squaw* pour cuire soupe à moi... Moi donner *hiou dolla* (beaucoup d'argent).

Entre cette phrase et la réponse, un quart d'heure de silence au moins s'écoula tandis que, doucement, tintaient les écus. Il n'y a que les races civilisées pour parler à tort et à travers, aussi vite que des enfants. D'autre part, il fut tout de suite évident que le vieux Chilkoot, au contact des Yankees, avait perdu sa primordiale innocence. Car sa réponse fut singulièrement perverse :

— Combien?

Robert, pas commerçant, fit une sottise : il fixa un chiffre.

— Cinquante piastres, et puis deux fois vingt-cinq autres encore.

— Je n'en connais pas! dit promptement le chef.

— Donne-moi ta fille Thlinkit.

Justement, elle arrivait, une sorte de vase en bois sur la tête. La belle, l'admirable statue! Le Chilkoot regarda le jeune homme, et secoua sa pipe.

— Aïrélouska[1] n'est pas à vendre : elle, très savante, élevée

1. Lune blanche

par robes noires d'en bas du fleuve... Elle pour moi, grand chef... Très grand!

— Moi donner cent piastres, et puis encore cent autres.

Tin-tin!... tin-tin! Le vieux chef ouvrit les yeux et les oreilles, puis remua la tête, pendant que Robert achevait de la perdre.

— Aïrélouska pas vouloir se marier.

— Moi donner deux cent cinquante!

Ce prix est resté légendaire au Yukon. Il dépassait tout ce qu'avait espéré le Chilkoot. Aïrélouska était difficile à placer : elle n'avait pas cette graisse et cet estomac qui prouvent qu'une *squaw* peut résister au travail et se contenter de n'importe quelle nourriture. Cependant le vieux tenta un dernier gain et exprima enfin sa pensée de derrière la tête :

— Avec ta carabine?...

C'était la seule Marlin à six coups du Yukon : un véritable bijou, ne pesant que deux kilos et demi, et dont les balles à pointe de plomb et chemise de nickel s'en allaient néanmoins percer le but à mille mètres. Elle était, cette mignonne carabine, la moitié de l'âme de Robert. Désespéré, il se leva pour partir; mais Aïrélouska passa de nouveau devant la tente, avec sa fascinatrice démarche d'Ève triomphant à son insu.

— Ma carabine aussi! — cria-t-il, et le cœur lui faisait mal; — et j'y joindrai deux cents cartouches sans *puff-puff* (fumée); mais ce sera à une condition, chef : je l'emmènerai tout de suite... tout de suite!

Ainsi devint-il maître et seigneur de la belle enfant. Une heure après, profitant des grosses eaux du printemps, au lieu de couper à travers les montagnes, il l'emmenait vers Dawson dans un canot d'écorce. Ce fut une course furieuse en pleine eau blanche, jaillissant presque sur la feuille de bouleau qui les emportait, elle, la brune fille des bois, lui, le descendant de dix siècles de civilisation, tous les deux seuls, — où donc? vers quelles rives de vie ou de mort? Il ne voulait pas se le demander... Pour mieux oublier l'avenir, qui n'est qu'un gêneur, les deux mains sous la tête, tout entier au délicieux présent, il se renversa en arrière. Il se trouvait ainsi le visage tourné vers l'Indienne, au milieu du Yukon, dont les rives commençaient à prendre le sombre vert des

étés intenses et courts. Sur la double ligne de bouleaux, d'épicéas ou de peupliers qui fuyait jusqu'à l'horizon, Aïrélouska se détachait en gracieuse silhouette, le buste penché et relevé tour à tour, et ses jeunes seins bombaient sous le maillot jadis bleu de la Compagnie de la baie d'Hudson. L'effort faisait entr'ouvrir ses lèvres, laissait voir de très petites dents serrées, des grains d'ivoire, tandis qu'elle luttait contre les tourbillons, les remous des îles, les perfides barres de sable mouvant du grand fleuve : et, à chaque coup de pagaie, à chaque flexion de poitrine, la jeune grâce haletante de ses quinze ans troublait davantage le cerveau et le cœur de son maître. Et c'est pourquoi, en mettant pied à terre, après cette vertigineuse descente, il saisit Aïrélouska par derrière, lui renversa la tête sur son épaule, s'en alla à ses lèvres comme courent aux sources cachées des bois ceux qui meurent de soif.

L'enfant frémit, ses yeux sauvages se fermèrent, puis se rouvrirent tout remplis de rosée. Et Robert le fou allait les boire, lorsque des cris s'élevèrent derrière eux.

— Hallo, Rob! est-ce bon à embrasser, une Siwash? Elle a l'air d'être de votre goût, et, ma foi! elle est passable, la petite... Où diable avez-vous bien pu la dénicher?

Ah! ces idiots de flâneurs qui tuaient le temps à monter, à descendre, à remonter les rues de Dawson, est-ce qu'ils ne pouvaient pas, une fois en leur misérable vie, laisser tranquille un honnête homme qui ne demandait qu'à être seul? Que le scorbut!... Mais il n'y avait qu'un moyen de s'en débarrasser.

— Venez boire un coup à sa santé, *gentlemen*. Je vous raconterai son histoire chez Ellis, au « Nouvel Eldorado... » Aïrélouska, *darling*, attendez-moi ici : je reviendrai bientôt et nous irons camper plus loin.

Il ne ménagea les rasades à personne, et, quand chacun fut de belle humeur, il crut le moment propice pour un petit sermon :

— Oui, elle sera ma femme d'Alaska, ma vraie, vous savez, et je mettrai un écriteau sur la porte de mon *wigwam* : « Défense d'y toucher ». Tant pis pour qui ne saura pas lire!

— Tra la la! Êtes-vous assez naïf, bel amoureux! — cria Ellis, un méridional égaré sous le 64e degré de latitude.—Votre

mascotte a déjà secoué ses mocassins sur Dawson! Moi qui vous parle, tandis que vous buviez tout à l'heure, je l'ai vue prendre la piste indienne de la montagne. Ça vous apprendra à inventer de pareils écriteaux !

Robert sortit au milieu d'une explosion de rires : il courut au canot. Ellis n'avait pas menti. Airélouska n'y était plus. Et lui qui avait cru, lui qui s'était imaginé... l'idiot! Comme bien d'autres avant lui, à commencer par Pat, il s'était fait jouer! Mais il pouvait, sans doute, encore la rattraper, s'il se jetait à sa poursuite. Rempli de colère, il prit donc le sentier de la montagne qui surplombe Dawson à l'est. Airélouska pouvait courir plus vite que les biches du Klondike : il saurait bien la retrouver, dût-il battre toutes les forêts inexplorées du nord, ou relever un à un ses pas au travers des mousses et des pins centenaires, jusque dans les marais où se rembûchent les bêtes blessées à mort. Et quand, à bout de forces, elle se laisserait rejoindre, alors, oh! alors, il sauterait dessus, il l'étreindrait à faire jaillir de sa peau dorée tout son sang de sauvagesse... Mais par où avait-elle passé? Qui aurait pu le dire?

— Mon Dieu, faites que je la retrouve! dit-il en passant devant la chapelle catholique.

Et, afin de reprendre haleine, il s'assit sur l'unique marche de bois pourri. La nouvelle église des Pères Jésuites, en bas, sur le bord du fleuve, n'était pas encore terminée et l'isba des anciennes missions russes était, en attendant, devenue leur sanctuaire. Elle dominait tout ce marécage que forme la jonction du Klondike et du Yukon, où, trente et un mois auparavant, Leduc, le scieur de long, avait fiché une planche sur laquelle il avait crayonné : Dawson City! Depuis cinquante mille chasseurs d'or s'y étaient rués des quatre coins du monde, en cette année 1898. Robert les voyait se remuer à ses pieds, monter, descendre cette grand'rue, où ils aimaient à s'entasser vingt heures sur vingt-quatre, sans parler, sans s'arrêter, mais toujours avec le même mouvement d'automates, comme des bêtes qui tournent dans leur cage. Plusieurs avaient des visages désespérés de damnés qui attendent Dieu. Et Dieu ne venait pas. Quelques-uns plus heureux, vautrés à côté d'innombrables chiens dans les rues transversales, la

tête sur une pierre, rêvaient : leurs lèvres, parfois, s'entr'ouvraient pour de folles paroles, des histoires de découvertes, des revendications que personne n'écoutait, ou bien encore, dans une extase qui était presque la mort, ainsi que Jacob sur la route d'Haran, ils recevaient les promesses d'en haut : « Je te garderai partout où tu iras, et je te donnerai la terre sur laquelle tu dors... »

Et toujours d'autres mineurs arrivaient des placers, par le Yukon ou la montagne, avec de petits sacs d'or qu'ils avaient hâte d'aller vider loin du désert, sur les bars, dans les théâtres, dans cette Cinquième rue dont les habitantes parlaient presque toutes le français. — Robert y pensa, un moment, avec une véritable humiliation. Qui donc racontait qu'on n'émigre pas en France? Ce quartier spécial était la preuve du contraire : il était aussi une vivante explication de la bonne opinion qu'on a de nous à l'étranger... Puis, laissant son regard s'envoler par-dessus cette tourbe, il aperçut soudain, claquant au vent, le drapeau tricolore de l'agence consulaire. Il dominait le nord de la ville, et semblait abriter l'hôpital où d'autres Françaises, elles aussi, étaient venues de Québec, pour guérir les corps et quelquefois les âmes... Robert, alors, sentit à la fois la bassesse et la grandeur de sa race gauloise, pétrie d'amour. Puis, le murmure de Dawson reprit tout entier son cerveau, monstrueuse exhalaison des milliers d'énergies grouillant là dans leurs débauches, dans leurs rêves, dans leurs misères et dans leurs richesses.

Et, comme il écoutait, une voix bien connue frappa ses oreilles, et le fit tressaillir, toute proche. Il se retourna, ouvrit la porte, aperçut celle qu'il poursuivait. Debout, devant l'autel, Aïrélouska, les bras en croix, la tête levée vers le crucifix, Aïrélouska priait à haute voix. Son attitude extatique était celle que les missionnaires du Yukon aiment à enseigner à leurs catéchumènes. Une bouteille où brillaient des mouches phosphorescentes éclairait en guise de veilleuse la porte du sanctuaire, et ce fut à leurs intermittentes fusées de lumière que Robert put voir l'Indienne. Elle disait :

— O mon Dieu, mon Père qui m'a faite! la robe noire avait dit que j'irais plus tard à ton service, aux missions des voiles blancs d'en bas du fleuve. Pourquoi m'as-tu laissé

vendre à un mineur?... Tu sais comme je t'aime : pourquoi ne veux-tu pas de moi?... La robe noire disait...

Quand elle songea à aller regarder le soleil au dehors, il rasait déjà les montagnes : comme il devait être tard! Elle descendit en courant, traversa Dawson, s'en alla droit au canot. Ellis, qui l'aperçut, cria quelque chose d'inintelligible. Sûr, son maître allait la battre.

Justement, il était à côté de l'embarcation, à regarder par terre, et il avait l'air si mauvais quand il releva les yeux!

— Aïrélouska, il y a deux jours de provisions dans le canot et un aviron de rechange! saute dedans et va-t'en. Va-t'en aux missions des sœurs de France, en bas du fleuve, et dis leur que c'est un homme de leur pays qui t'envoie à elles pour qu'elles te gardent... Ne reviens jamais ici, entends-tu? jamais. Tu comprends? Allons, va, ma fille!

Elle, qui entendait et qui ne comprenait pas, se mit à genoux, prit sa main, la porta à ses lèvres. Il la repoussa brutalement :

— Va-t'en! va-t'en donc!

Effrayée, elle sauta dans le canot et prit le large, loin des courants si perfides sous les rives rongées. Comme le soleil, se balançant à l'horizon, dorait l'eau trouble du Yukon, distinctement Robert vit une dernière fois la silhouette de sa jeune amie, les yeux de tigresse apprivoisée, les dents d'ivoire, la poitrine en saillie à chaque coup d'aviron... A cette distance, elle pouvait encore l'entendre, et, s'il la rappelait, elle aborderait plus bas, juste à l'endroit où ils devaient camper. De grands peupliers, frémissant à la moindre caresse, y jetaient une ombre fraîche... Il ouvrit la bouche, hésita encore, prit son souffle et dit :

— Dieu, Dieu que je suis bête!... Je donnerais tout le reste de ma misérable vie pour avoir été élevé en païen!



Après avoir bu aux frais de Robert, et tandis que, sans doute, il embrassait sa belle, il était naturel de parler de lui ou de son pays Ellis, qui avait eu la chance d'aller une fois en ce Paris tant souhaité où vont, après leur mort, les bons Américains,

Ellis racontait au plus attentif des auditoires ses aventures galantes de France. Est-ce qu'il ne savait pas ce dont il parlait? Les bouges de la grande prostituée, il les avait visités un à un; il avait analysé et pris au kodak cette « *couchi-couchi*, danse de... de l'estomac », où excellent les Françaises. « Vous demandez s'ils ont, là-bas, entre la Seine et le Rhône, une femme qui sache dire non? Peuh! » Ellis ne répondait que par un sourire d'homme à bonnes fortunes. « Décidément, Paris était bien la Babylone moderne. »

Sur cette conclusion, Robert entra. Une pratique déjà longue de ces consciences délicates lui fit à peu près deviner ce qui venait de se raconter. Une amertume lui monta aux lèvres; il cria :

— Qui veut se battre ici?... Y a-t-il quelqu'un qui veut se battre?... Ça me ferait tant de bien!

Comme il avait de la rage plein les yeux, personne ne répondit. Il se laissa tomber, alors, à une table inoccupée.

— Ellis, une bouteille de wisky, une grande!... Je veux me saouler ce soir, pour ma noce!

XIV

LA VEINE MÈRE

Six mois auparavant, un soir que Juneau, chez Boucher, racontait à Tildenn pour la mille et unième fois la découverte du Klondike par Cormack, le roi de l'Eldorado lui coupa la parole :

— Ce n'est pas Cormack qui l'a trouvé le premier!

Juneau retira sa pipe de sa bouche, examina le flacon qui se trouvait entre ses deux interlocuteurs, et finit par dire :

— Il n'y a plus rien dans la bouteille... Est-ce que ça t'aurait incommodé?

Tildenn éclata de rire. Boucher, qui, de fait, avait absorbé beaucoup trop d'alcool, jura en chilkoot, c'est-à-dire tira du tréfonds de sa poitrine les plus étranges gargouillements qu'il soit possible d'imaginer.

— Tu me crois ivre?... Et vous, vous riez!... Eh bien, venez voir ce que j'ai trouvé avant-hier, au bout du *claim*, sous les buissons du gros rocher. Peut-être alors me croirez-vous.

Ils virent une sorte de grotte, creusée à coups de pic ; les mousses des parois attestaient déjà une certaine ancienneté. Au fond, les débris d'un laveur d'or, pourri, quatre planches et une passoire, à côté d'un pic aux trois quarts dévoré par la rouille.

Juneau, qui avait commencé par branler la tête, immobile maintenant, examinait ces débris avec soin, tandis que Boucher, triomphant, répétait :

— *Well!* Que dites-vous de ça?

— As-tu essayé la veine? Elle ne me paraît pas riche.

— Un dollar au plat. Ça ne vaut pas mon trou, mais ça y menait... Ceux qui ont fait celui-là touchaient presque la pie au nid !

— Qui diable ça a-t-il pu bien être?... Voyons, nous connaissions tout le monde au Forty Mile. On n'était pas nombreux, en ce temps-là... Il y avait Dubois, Jaffray...

— Attends... Je vais te montrer autre chose.

Le vieux se tourna vers une anfractuosité bien plus sèche, et celle-là naturelle : il ramassa à terre quelque chose de rond, qui avait trois trous très commodes pour y enfiler les doigts, et le présenta à ses amis. Les deux hommes eurent une exclamation de surprise en reconnaissant une tête de mort.

— Encore un ! dit Boucher. Je l'ai trouvé sur les cailloux du fond. Je n'ai jamais pu imaginer qui avait cette tête-là : elle est ronde comme les boulets des remparts de Québec. Ce ne devait pas être un Anglais : qu'en dis-tu, Juneau?

— Je n'en sais rien : est-ce que les têtes ne se ressemblent pas toutes après la mort?... Brrr ! j'ai peur de finir comme ça, moi... Allons-nous-en...

Dans la cabane, on ouvrit encore une bouteille. Alors, Juneau reprit :

— Et l'autre?

— L'autre? Te rappelles-tu Labelle, que les Indiens appelaient « l'Esprit blanc », parce qu'ils l'avaient rencontré un peu partout entre Behring et le haut du Yukon? On dit qu'il est à présent du côté de la Rivière de Cuivre... Eh bien,

Tagish Charlie, le beau-frère de Cormack, m'a dit qu'il l'avait vu camper sur ce même ruisseau en 1895!...

— Oh! c'est donc ça qu'il avait toujours de l'argent dans ses poches! Le maudit cachotier!... Pire qu'un sauvage, puis qu'il ne parlait plus que par signes... Et tu crois que c'est lui? Possible!... Mais si ce n'est pas lui, et s'il ne crève pas ailleurs, sûr, il reviendra un de ces jours avec d'autre or, car il a dans la tête toute la géographie d'Alaska... et si quelqu'un sait où est la veine mère, c'est lui!

La veine mère! Trois petits mots qui, à cette époque, eussent fait passer pieds nus à travers l'enfer les cinquante mille mineurs de Dawson, trois petits mots qui donnaient la fièvre aux cerveaux les plus robustes, et que Boucher, s'il eût bien regardé, eût certainement retrouvés au revers de cette boîte cranienne, imprimés comme s'impriment sur la cire des graphophones les pensées musicales!

Quand, longtemps après cet entretien mémorable, Tildenn entendit parler de l'arrivée subite à Dawson du fameux Labelle, lorsqu'on lui raconta que cet homme avait apporté deux ou trois millions de dollars d'un or nouveau, — exactement comme, trois ans auparavant, Cormack au Forty Mile, — le New-Yorkais, quoique éveillé, eut une vision. C'était une prodigieuse coulée d'or vierge qui devait exister quelque part, — Dieu, le diable, et peut-être cet homme seul savaient où, — un fleuve d'or solide dont les glaces des premiers âges, écorniflant les bords, avaient apporté au Klondike les rognures dorées, — la veine-mère enfin, mère des trésors arctiques! Et ils furent si nombreux à l'évoquer, ils s'enfiévrèrent tellement à y rêver, qu'ils étaient plus d'un millier autour de la tente de Labelle, résolus à le pendre au besoin plutôt que de ne pas lui arracher de la gorge ce qu'il devait savoir.

Seulement, cet homme, ou plutôt ce sauvage, dont il eût été impossible de dire l'âge, avait sous ses sourcils hérissés deux yeux bleu clair qui ne se baissaient pas facilement, et une vilaine manière de taquiner la gâchette de sa carabine, en guise de pipe ou d'autre passe-temps, quand, d'aventure, on se glissait sous sa tente pour causer. Il était rare qu'on y revînt, car il se bornait à vous répondre par signes, comme

l'avait dit Juneau. Recourir à la violence s'il n'en était pas question : la police serait immédiatement intervenue, sans pouvoir rendre la vie au premier mort, — qui pouvait être vous ou moi, — et l'on ne serait pas plus avancé qu'au début. Mieux valait le prendre par la ruse : aussi, pendant deux jours, la population de Dawson l'escorta aux entrepôts, où il acheta pour un an de jambon, de farine, de haricots, sans oublier deux poêles qui constituaient toute sa batterie de cuisine : car, après le lard, il faisait bouillir son café dans le même récipient, ce qui le rendait fort nourrissant. Pendant quarante-huit heures, des députations de *Push*, des Frères Arctiques, des Pionniers, en un mot de toutes les associations plus ou moins puissantes, se succédèrent les unes aux autres et cherchèrent à le faire parler. Ce fut en vain : tout le monde se buta à son obstiné mutisme, jusqu'au moment où Cormack arriva, une bouteille à la main. Labelle, qui, paraît-il, avait aussi une *squaw* quelque part dans le désert, reconnut un frère, et se mit à boire avec lui. Vers minuit, Cormack, dont la fortune avait changé le cœur, hasarda l'éternelle question :

— Labelle, tu me diras bien, à moi, d'où vient ton or. Où l'as-tu trouvé?

Son ami le regarda en face, de ses yeux abrités par l'auréole d'un chapeau sans fond. — Le fond devait être parti depuis longtemps, mais une forêt de cheveux gris et drus le remplaçait avantageusement. Quant au visage lui-même, ce n'était plus qu'un réseau de rides, qui racontaient, comme les hiéroglyphes d'un parchemin, une vie d'errant en Alaska. Enfin, les lèvres s'ouvrirent :

— En me promenant, firent-elles!

Et Labelle, ivre, roula par terre pour dormir. Alors, Cormack, qui voulait achever seul la bouteille, et qui redoutait quelque fâcheuse intrusion, souleva un coin de la tente et cria :

— Vous l'avez entendu! rien à faire, ce soir. Nous allons dormir. Allez-vous-en chez vous. Ce sera pour une autre fois.

L'autre fois ne vint jamais, puisque, le lendemain, Labelle avait disparu avec ses chiens et ses provisions. Il avait même abandonné sa tente, — sous laquelle ronflait Cormack, tandis

qu'autour revenaient se poster, à l'aube, le *Push*, les Frères Arctiques, les Pionniers d'Alaska, tous ceux que la veine mère empêchaient de dormir.

Ce matin-là, en arrivant à Dawson, lorsqu'il apprit cette miraculeuse disparition, Tildenn se dit qu'il avait laissé fuir l'occasion unique qui passe tôt ou tard à notre portée — et jamais ne revient... Aussi reprit-il la route du Boulder en proie à un découragement véritable, oubliant les achats de vivres que Pat l'avait chargé de faire en ville. Et celui-ci ne put s'empêcher d'exprimer son désappointement.

— A quoi donc rêvassez-vous?... Riche ou pauvre, a-t-on un estomac à sustenter trois fois par jour, ou non? On dirait que vous ne vous en doutez pas... Me voilà obligé de retourner à Dawson, et je n'ai pas de chiens : Robert a emmené l'attelage sur le Hunker, et quant à Caton, il faut le laisser attaché... Un grand diable d'homme, une espèce de muet, est venu chercher Kilippa, et, depuis, il est comme enragé. Nous sommes bien!

Au lieu de se fâcher, Tildenn l'accabla de questions :

— Un muet, vous dites?... Quelle tournure avait-il? Des habits en couvertures de la baie d'Hudson? une carabine à douze coups et un chapeau sans fond?... Dites, dites vite!

— Les habits, je ne sais pas, la carabine non plus ; mais le chapeau n'avait plus que des bords, et il avait autour du cou une barbe roulée en guise de foulard. Un vrai sauvage, d'ailleurs, grossier comme un chien d'Esquimau. Il passait ici, ce matin, avec dix autres chiens, quand Kilippa l'a vu, et, tout de suite, s'est rasée à terre. Évidemment, elle le connaissait. Lui est venu droit sur elle, a passé une corde à son cou, et, comme je le regardais, a dit ou gesticulé : « Qui a amené cette chienne? Il y a deux ans que je la cherche. — Sûr, ce sont ses quatre pattes! ai-je crié. Emmenez-la; nous n'y tenons pas, c'est une nuisance : elle a tourné la tête à ce chien qui est de bonne race, lui! » L'homme a grommelé je ne sais quoi, puis l'a attachée derrière son traîneau et est reparti. Elle se faisait traîner, mais la corde était solide... Ah! la gueuse! elle est digne de son maître. Seulement, quand ce pauvre Caton...

Tom Tildenn n'écoutait plus : sous les yeux ébahis de Pat,

il esquissait un « cavalier seul » qui dénotait un état moral des plus inquiétants. Un bâton à la main, il gambadait autour de Caton en chantant : Ça y est, ça y est!

— Le roquet, qui le comprenait admirablement, hurlait en réponse :

— Je te mènerai! *Oua ha-houou*!

Au soir de cette mémorable journée, quand les trois amis eurent dévoré les provisions rapportées par O'Hara, Tildenn, sous le sceau du secret, leur exposa son plan. Sa bouche parlait moins éloquemment que ses yeux, qui perçaient à travers la nuit arctique, et pourtant, comme un appel aux armes, ses paroles résonnaient dans le silence des deux autres. « Sans doute, leurs lavages du printemps leur avaient donné de quoi ne pas mourir de faim; mais était-ce pour cela seulement qu'ils s'étaient risqués en Alaska? Devait-il même leur faire cette question, quand ils n'avaient qu'à lâcher Caton pour s'en aller derrière lui à des fortunes qui passeraient celles des Vanderbilt! »

— C'est ce qui reste à prouver, — remarqua Robert, très froid. — Qu'est-ce qui vous prouve que Labelle a, je ne dis pas la veine, mais seulement une mine d'or?

— Et ses pépites? viennent-elles de la lune?

— Il a bien pu les gratter çà et là, au long du Yukon, depuis deux ans qu'on ne l'avait revu!

— Tout son or provient du même endroit.

— Supposition dont j'attends encore la preuve!

— D'ailleurs, quelque chose me dit qu'il a trouvé la veine mère... Voyez avec quelle quantité de provisions il est reparti!

— Probablement, il avait manqué de mourir de faim auparavant, — intervint Pat. — Grand bien lui fasse!... Ces saucisses de Francfort sont délicieuses. Je vais en faire réchauffer. En voulez-vous?... Moi, je ne retourne plus aux courses de découvertes : ce que j'ai me suffit, et j'irai, cet hiver, faire une tournée *at home*. J'ai une femme, moi!

— D'autres ont des fiancées, dit Robert.

Et aussitôt il se mordit les lèvres.

Tildenn tressaillit : une radieuse figure venait de lui apparaître, un beau regard qui se levait sur lui comme un soleil au sortir de la brume... Non, cependant, voici la veine, le

métal fauve aux reflets de flammes — les flammes du volcan qui le rejetait des entrailles du monde... Mais il disparaissait de nouveau devant le fier, le triste visage d'Aélis : « Revenez... oh ! revenez... nous avons si peu de jours à passer ensemble ! »

Et Tildenn soupira :

— Robert, vous êtes dur ! N'est-ce pas pour elle que je veux suivre cet homme ?

— En êtes-vous sûr ?... Allons, venez au sud, avec nous, comme les oiseaux... Nous reviendrons... Une heure avec *elle* vaudra mieux que toutes les veines mères du monde... Voilà plus de deux ans que nous sommes ici : comme Pat, je vais aller me refaire en pays civilisé, peut-être même jusqu'en France... J'ai besoin de rire, de chanter, de dire des sottises... Rien qu'à en parler, j'en suffoque !... Et vous, nous laisserez-vous partir seuls ? C'est impossible... Rappelez-vous qu'il faut du repos, même à une machine yankee : après, les rouages en fonctionnent deux fois mieux.

— Voilà qui est parler d'or, — dit Pat, la bouche pleine. — Oh ! la bonne choucroute !

Mais Tildenn ne répondit pas. Il avait la tête entre les mains. Et une vision d'Apocalypse se leva devant lui, — une bête au ventre jaune qui soufflait sur lui, desséchait sa moelle et la brûlait, qui l'enivrait de son haleine, le jetait enfin dans un esclavage d'autant plus horrible qu'il était plus volontaire. Il la reconnaissait : il l'avait vue au « vendredi noir » ; elle l'avait alors baisé sur le front. et il avait perdu la raison... Il releva enfin la tête, et Robert, profondément affligé, baissa la sienne à son tour pour ne pas entendre le *De profundis* de l'amour vaincu par l'or.

— Allez-vous-en tous les deux : nous nous rejoindrons plus tard... Jamais vous ne retrouverez ce que vous perdez de gaieté de cœur, jamais... Et moi, je l'aurai ! je l'aurai !... Je partirai demain !

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

(La fin au prochain numéro.)

LE MOUVEMENT AGRARIEN

EN ALLEMAGNE

Le 12 février dernier, la *Ligue des Agriculteurs* (*Bund der Landwirthe*) tenait, à Berlin, sa septième assemblée générale. Sept mille de ses adhérents, venus de tous les points de l'Allemagne, étaient réunis. Devant eux, le conseil de direction fit connaître l'état présent des forces de l'association, et rendit compte de son activité pendant l'année écoulée. La ligue comptait maintenant 206 000 membres, 19 000 de plus que l'année précédente. Elle avait organisé 5 379 réunions publiques. Elle avait inondé le pays de feuilles de propagande; telle d'entre elles avait été répandue à 615 000 exemplaires. La Ligue avait réussi à faire repousser par le Parlement de Prusse le projet du gouvernement, le grand projet de l'Empereur tendant à la construction d'un canal entre le Rhin et l'Elbe ; elle avait triomphé de l'Empereur.

La *Ligue des Agriculteurs*, dans laquelle se sont organisées les forces du mouvement agrarien, est assurément l'un des groupements qui exercent, à l'heure actuelle, sur la vie politique de l'Allemagne, le plus d'influence. Avant de dire dans quelles circonstances elle a été fondée, avant de faire connaître son programme, ses moyens d'action, l'œuvre accomplie par elle jusqu'à ce jour, il faudra que, jetant un regard sur l'évolution industrielle, commerciale et agricole de l'Alle-

magne dans la seconde partie de ce siècle, nous essayions de déterminer quelle y est l'essence du mouvement agrarien.

***

De remarquables ressources naturelles, des trésors de houille et de fer enfouis dans son sol prédestinaient l'Allemagne à un avenir industriel très brillant. Du jour où les anciennes barrières corporatives eurent été abattues, pour faire place au régime de la liberté industrielle, du jour aussi où le morcellement politique du pays eut cessé, où fut détruit le réseau douanier qui recouvrait son territoire et entravait, de province à province et parfois de ville à ville, le mouvement des échanges, l'industrie allemande, affranchie, prit un étonnant essor. Rapidement, à côté des petits ateliers, les grands établissements industriels se multiplièrent, à côté des petits métiers, les grandes machines actionnées par l'eau, la vapeur ou l'électricité; aux dépens de la petite production, d'un mouvement accéléré, la grande industrie capitaliste se développa. On peut dire que la constitution du Parlement douanier et la proclamation de la liberté industrielle, en 1868, marquèrent pour l'industrie allemande les débuts d'une ère glorieuse, où chaque année fut signalée par de nouveaux progrès, par de nouvelles victoires, par la prise d'assaut de nouveaux marchés. Et les progrès se font d'une marche si sûre, et si vertigineusement rapide, que l'Angleterre étonnée, et anxieuse, se demande combien de temps encore son industrie pourra garder, sur le marché du monde, le premier rang.

Les progrès du commerce de l'Allemagne ne sont pas moins saisissants que ceux de son industrie. Le tonnage de sa marine marchande s'est accru, de 1870-71 à 1896-97, d'environ 250 p. 100, tandis que l'accroissement moyen de la marine marchande du monde n'a été, pendant cette période, que de 138 p. 100 [1]. Le mouvement général de son commerce, qui était en 1872 de 7 milliards 450 millions, s'élevait en 1896 à 10 milliards 439 millions, et en 1898 à 12 milliards 3 millions. En 1871, l'Allemagne était la quatrième puis-

1. Georges Blondel, *L'Essor industriel et commercial du peuple allemand*, p. 67.

sance commerçante du monde : elle est actuellement la seconde.

Cependant, tandis que l'industrie et le commerce allemands se développaient, l'agriculture subissait un mouvement de recul. Elle avait traversé, de 1850 à 1875, une période de grande prospérité. Elle avait recueilli alors le bénéfice des améliorations apportées au sol, pendant la première moitié du siècle, par l'emploi des méthodes de culture rationnelle qu'avaient préconisées des savants tels que Liebig. Les voies de communication qui s'étaient multipliées de toutes parts lui avaient rendu plus facile l'acquisition des machines dont elle avait besoin, aussi bien que l'écoulement de ses produits. Et d'autre part, l'accroissement de la population, en déterminant un accroissement des besoins du marché, avait fait monter d'une manière constante, en raison du caractère de monopole de la propriété foncière, le prix des produits agricoles, des céréales d'abord, puis des bestiaux. Avec continuité, le taux de la rente du sol s'était élevé. — Mais cette tranquille prospérité des propriétaires fonciers devait avoir un terme.

A mesure que les relations avec l'étranger se multiplièrent et s'étendirent, que les transports par voie d'eau et par voie ferrée devinrent plus faciles et moins coûteux, de terres lointaines où la main-d'œuvre est à vil prix, de Russie, de Turquie, de l'Inde, d'Australie, d'Amérique, des produits agricoles arrivèrent en quantités chaque année plus considérables, venant faire concurrence, sur le marché national, aux produits indigènes, faisant baisser les cours, pressant les prix. L'ancien monopole du sol se trouva entamé. Le mouvement de hausse de la rente foncière diminua d'abord, puis s'arrêta, puis fit place à un mouvement de baisse, et le mouvement de baisse ne fut ni moins régulier ni moins continu que le mouvement de hausse qui avait précédé.

Plusieurs causes aggravèrent la situation créée par cette action de la concurrence étrangère. Tant que le taux de la rente foncière monta, et que la valeur du sol, appréciée d'après ce mouvement de la rente, fut cotée très haut, les propriétaires fonciers trouvèrent à emprunter, et empruntèrent, au delà de toute mesure. Et aussi longtemps que dura la période de prospérité, ils ne sentirent pas le poids de leurs

dettes. Mais du jour où la rente baissa, et avec elle la valeur de la terre, la dette hypothécaire, qui restait nominalement la même, se trouva, en réalité, grever infiniment plus les revenus des propriétés. En même temps, d'autres charges venaient peser sur l'agriculture plus lourdement chaque jour : les impôts communaux s'accroissaient, les contributions pour les assurances ouvrières, établies par les nouvelles lois, s'ajoutaient aux anciens impôts.

De son côté, l'industrie, qui se développait, se développait en partie aux dépens de l'agriculture. Elle ne fut pas longtemps sans se trouver, dans certains domaines, en concurrence avec elle, et sans porter ainsi atteinte à l'écoulement de ses produits. Des machines actionnées par la vapeur, l'électricité, le pétrole, se substituaient avantageusement, dans bien des cas, et dans l'agriculture même, à l'antique emploi du cheval ou du bœuf. D'autre part, divers produits des industries de l'alimentation, tels, par exemple, que la margarine, supplantaient, dans certains milieux, les produits agricoles dont ils sont les équivalents.

Les salaires des ouvriers industriels étaient plus élevés que les salaires des ouvriers agricoles : le rêve des ouvriers agricoles fut de devenir ouvriers industriels. Et d'un mouvement continu les jeunes générations ouvrières des campagnes se portèrent vers les foyers de la grande industrie urbaine. En 1882, la population agricole de l'Empire d'Allemagne était de 19 225 000 âmes ; elle n'était plus, en 1895, que de 18 500 000 ; pendant la même période, la population industrielle s'était élevée, au contraire, de 16 000 000 d'âmes à 20 250 000. Ainsi les campagnes se dépeuplent pour peupler les villes. Atteinte par l'importation des produits étrangers dans ses ressources financières, l'agriculture est encore atteinte, par cet abandon, dans ses ressources de résistance et de vie ; et elle l'est aussi, d'ailleurs, dans ses ressources financières, car, tandis que l'industrie lui prend une partie de ses travailleurs, elle augmente, par ses offres de travail, les exigences de l'autre et fait hausser le taux des salaires agricoles. En diminuant le nombre des travailleurs de la campagne, elle entrave d'autant la culture intensive du sol, qui est la forme d'exploitation la plus avantageuse. En faisant hausser le taux des salaires, elle

accroît d'autant les frais de la production agricole. Sur ce marché nouveau, le marché du travail, l'industrie fait à l'agriculture nationale une concurrence dont le résultat est de la rendre moins apte à soutenir l'autre concurrence, celle de l'agriculture étrangère.

Ainsi se trouve déterminé, par le concours de ces diverses causes, l'état de crise dont souffre depuis un quart de siècle l'agriculture allemande.

Ce sont les efforts organisés pour combattre cet état de crise agraire qui constituent l'essence du mouvement agrarien. Antérieurement à la crise, à diverses reprises, les agriculteurs avaient élevé la voix, s'adressant aux pouvoirs publics, à l'opinion. Déjà, en 1848, ils avaient réclamé, pour assurer la représentation de leurs intérêts, l'organisation de *chambres d'agriculture*. Mais tant que l'Allemagne fut un pays essentiellement agricole, tant qu'il y eut coïncidence entre les intérêts de l'agriculture et les intérêts généraux du pays, la manifestation des intérêts et des besoins de l'agriculture n'y prit point la forme d'un mouvement agrarien. Le mouvement agrarien commença quand le commerce et l'industrie commencèrent à se développer aux dépens de l'agriculture, quand la crise agraire commença. *L'Association des réformateurs du système fiscal et économique* (*Vereinigung der Steuer- und Wirtschaftsreformer*), fondée en 1875, peut être considérée comme en marquant les débuts. Aussi bien est-ce à ses membres que fut donné pour la première fois le nom d'*agrariens*.

Le mouvement agrarien ne traduit pas indistinctement les intérêts et les besoins de tous les agriculteurs. Aussi bien toutes les catégories d'agriculteurs ne se trouvent-elles pas atteintes de la même façon par la crise. Les grands propriétaires fonciers du Nord et de l'Est, dont les terres sont pour la plus grande partie consacrées à la culture des céréales, ressentent tout autrement la concurrence des blés étrangers, que les petits paysans du Sud et de l'Ouest qui cultivent des pommes de terre et des choux, nourrissent quelques chèvres et parfois une vache, mais qui ne produisent même pas assez de blé pour leur propre consommation, et se rendent au marché non pour en vendre, mais pour en acheter. De même la

dette hypothécaire est inégalement répartie sur la grande et la petite propriété, plus forte sur la grande, qui trouve plus facilement à emprunter. Enfin le manque de bras, dont les grands propriétaires fonciers du Nord et de l'Est souffrent un si grand dommage, est un mal à peu près inconnu des petits paysans.

Ajoutons que ces derniers, coutumiers de la privation, sont infiniment plus aptes à réduire leur train de vie, — déjà modeste, — dans la mesure où leurs revenus baissent, que les hobereaux absentéistes, habitués à la vie de la grande ville, à la vie de cour, épris de plaisirs et de luxe, et conscients d'ailleurs de « ce qui convient à leur rang ». A l'heure où ceux-là s'ingénient à inventer des privations plus raffinées, pour ainsi dire, ceux-ci s'adressent à l'État, revendiquent, comme un droit, son intervention en leur faveur, le somment de prendre toutes les mesures nécessaires à la suppression des maux dont ils souffrent et au rétablissement de leur situation, quelles qu'en puissent être d'ailleurs les conséquences pour le reste de la population. — Ceux-ci sont les agrariens.

Le mouvement agrarien allemand exprime donc l'effort des grands propriétaires fonciers, et plus particulièrement des hobereaux prussiens, pour reconquérir par l'intervention de l'État la souveraineté économique qu'ils avaient au temps où l'Allemagne, aujourd'hui pays industriel, était un pays agricole.

***

Dans les premiers temps de la crise, les revendications agrariennes rencontrèrent, chez les gouvernants, un accueil sympathique. En 1879, après quatorze ans de libre échange absolu, Bismarck aiguilla dans le sens du protectionnisme. Les droits sur les céréales ne furent d'abord que d'un mark par 100 kilogrammes ; mais bientôt, en 1885, ils étaient porfés à 3 marks; en 1887, ils étaient de 5 marks. Pendant un temps l'industrie, qui était protégée aussi, s'accommoda de ce régime. Délivrée du souci de la concurrence étrangère, maîtresse du marché national, elle employa le surcroît de profit que lui garantissaient les tarifs douaniers au perfectionnement de son outillage. Mais l'heure vint où ses besoins d'ex-

pansion primèrent ses besoins de protection, où la production pour le marché international devint pour elle une condition de croissance, et où l'esprit des industriels fut hanté par la crainte des crises que produiraient de brusques changements de tarifs de la part des nations avec lesquelles ils étaient en rapport. Le besoin de traités de commerce à long terme se fit vivement sentir.

En 1890, Guillaume II monta sur le trône, congédia Bismarck, appela Caprivi. Ce fut le programme de Caprivi de substituer, au protectionnisme à outrance auquel on était progressivement arrivé, un régime de traités de commerce à long terme, et de donner pour base aux traités une diminution des taxes douanières de l'Allemagne sur les produits agricoles, fournis en quantité suffisante par le sol allemand. Outre qu'il fallait accorder des avantages à certaines branches de la production étrangère si l'on voulait obtenir des débouchés pour la production industrielle allemande, n'était-il pas évident que l'Allemagne, comme pays industriel, devait empêcher le renchérissement des subsistances pour empêcher qu'un renchérissement de la vie des travailleures ne fît croître leurs exigences et n'accrût ainsi, par la hausse des salaires, les frais de la production? Le régime d'exception contre les socialistes, rigoureusement contemporain du régime protectionniste, en mettant hors la loi les organisations ouvrières, avait abrité l'industrie, au dedans, contre les efforts de la classe ouvrière pour reconquérir par la grève, sous forme d'augmentation de salaires, ce que les droits de douane leur enlevaient en renchérissant la vie. Mais, en montant sur le trône, Guillaume, répudiant la politique de Bismarck, avait décidé de supprimer le régime d'exception contre la classe ouvrière. Elle allait être libre maintenant de se défendre, de lutter pour de meilleurs salaires. Ne fallait-il pas éviter, dans l'intérêt national de l'industrie, que le renchérissement de la vie, amenant la hausse des salaires, n'affaiblît les positions de l'industrie allemande sur le marché international?

En 1891, la récolte ayant été mauvaise, les prix des céréales s'étaient trouvés très élevés, et un mouvement d'opinion se fit contre les droits protecteurs. Cette circonstance fut décisive. Au mois de décembre, des traités étaient signés avec l'Au-

triche, la Hongrie et l'Italie : les droits sur les blés étaient abaissés de 5 marks à 3 marks 50. On parla bientôt d'un traité avec la Russie. Dans les milieux agrariens l'émotion fut grande. Des protestations s'élevèrent de toutes parts. On parla de la ruine imminente de l'agriculture allemande. Pour organiser la résistance à la politique nouvelle, il ne fallait, au milieu de ces rumeurs de détresse et de colère, qu'un signal hardi, retentissant. Un fermier de terre noble de Silésie, Ruprecht, de Ransern, le fit entendre.

C'était à la fin de l'année 1892, à l'époque de la Noël. Dans une revue agronomique, la *Landwirthschaftliche Thierzucht*, Ruprecht publia un appel aux agriculteurs allemands : toute la presse agrarienne le reproduisit. « Ce que je propose, disait-il, ce n'est ni plus ni moins que de suivre l'exemple des socialistes et de déclarer formellement la guerre au gouvernement. Il faut que nous lui montrions que nous n'avons pas l'intention de nous laisser plus longtemps traiter aussi mal que jusqu'à ce jour, et que nous lui fassions sentir notre puissance. Il faut enfin parler publiquement en termes crus, et exprimer le légitime mécontentement qui éclate toutes les fois que se réunissent des agriculteurs dont le regard va au delà des limites de leurs champs de pommes de terre et de betteraves... Il faut que nous cessions de nous plaindre, il faut que nous criions. Il faut que nous criions, afin que tout le pays nous entende ; il faut que nous criions, afin que notre voix pénètre jusque dans les salles des parlements et jusque dans les ministères ; — il faut que nous criions, afin qu'elle soit entendue jusque sur les degrés du trône ! Mais il faut, pour que notre voix ne soit pas entendue en vain, qu'en même temps nous agissions... Il faut que nous rayions des statuts de nos sociétés agricoles le paragraphe qui interdit d'y faire de la politique, car il faut que nous fassions de la politique, et même de la politique d'intérêts. Ayons donc le courage de mériter le nom d' « agrariens » que la presse hostile à l'agriculture nous a si souvent injustement donné... C'est pourquoi il faut que nous cessions d'être libéraux, ultramontains ou conservateurs, et de voter pour des conservateurs, des ultramontains ou des libéraux ; il faut que nous nous unissions en un seul grand parti agraire, et que nous cherchions à gagner

ainsi plus d'influence sur les parlements et sur la législation... Il faut que les agriculteurs se créent, pour la défense énergique de leurs intérêts menacés, une organisation politique éclairée et puissante. »

L'appel de Ruprecht trouva un écho dans les milieux agrariens de toute l'Allemagne. Dans de nombreuses réunions de sociétés agricoles, des ordres du jour d'encouragement furent votés avec enthousiasme. Il ne s'agissait plus que de s'organiser. Le 18 février 1893, une assemblée constituante d'agriculteurs se réunit à Berlin, dans la « Tivoli Braeuerei » : des milliers d'agriculteurs, venus de toutes les parties de l'Allemagne, étaient présents. La *Ligue des Agriculteurs* fut fondée.

Dès cette première assemblée avait été fixé, dans ses grandes lignes, le programme de la Ligue : dès cette première assemblée avaient été jetées les bases de la puissante organisation qui fut édifiée depuis



Les grands propriétaires du Nord et de l'Est, les hobereaux prussiens, dans leur lutte contre les grandes puissances industrielles et commerciales, et contre la masse des consommateurs, ne peuvent se passer d'alliés. La puissance politique, qui est l'instrument dont ils ont besoin pour reconquérir leur souveraineté économique, est devenue, du fait du suffrage universel, une question de nombre. Et le nombre des grands propriétaires fonciers est petit. Ils s'adressent à tous les agriculteurs.

Les diverses formes de propriété, disent ils, loin de représenter des intérêts contraires, comme voudraient le faire admettre les libéraux qui cherchent à semer la discorde parmi les agriculteurs, sont étroitement solidaires : toutes concourent au bien commun. Dans certaines régions la petite propriété domine, dans d'autres la moyenne, dans d'autres la grande : ce sont des particularités du sol, des conditions de la culture qui déterminent la présence de l'une ou de l'autre ; chacune, à sa place, remplit utilement sa fonction. La petite propriété est un enseignement vivant : elle apprend au travailleur des champs et à l'artisan que chacun peut conquérir, par le tra-

vail et l'épargne, une motte du sol national. La moyenne propriété a aussi son rôle. « Le paysan allemand reste en effet le gardien le plus fidèle de la force du peuple et du sens de la légalité. Ses fils forment par leur nombre et par leur valeur la moelle de nos armées[1]. » Enfin, dans certaines régions, la grande propriété convient seule : sur de vastes étendues peu fécondes de l'Est la petite exploitation serait absolument impraticable; la grande exploitation est d'ailleurs souvent seule en mesure de faire certaines expériences dispendieuses dont les petites propriétés utilisent ensuite les heureux résultats ; et la grande propriété, avec ses forêts et ses exploitations industrielles, fournit souvent au petit paysan l'occasion de travailler et d'accroître ainsi ses revenus, ou de vendre sur place à bon compte les produits de son champ, ses betteraves et ses pommes de terre.

Les agrariens ne se bornent pas d'ailleurs à affirmer l'harmonie de la grande et de la petite propriété, ils affirment également l'harmonie des intérêts des propriétaires — grands et petits — et des travailleurs des champs, valets de ferme, journaliers. Le paysan ou le grand propriétaire foncier, disent-ils, paie ses salariés selon ses revenus : s'il vendait mieux ses grains et son bétail, il donnerait de meilleurs salaires. L'amélioration de la situation du travailleur des champs dépend de l'amélioration de la situation de son patron. L'État, en favorisant le second, favoriserait aussi le premier.

Et ainsi les agrariens forment un bloc de tous les intérêts ruraux, qu'il s'agit d'opposer à d'autres intérêts. La population des campagnes, du plus misérable valet de ferme au plus riche propriétaire foncier, doit se dresser, forte de son union, contre d'autres classes sociales, contre d'autres intérêts, contre des intérêts urbains. « Agriculteurs d'Allemagne, unissez-vous pour la défense de vos intérêts communs[2] ! »

Mais ce n'est pas à tous les intérêts urbains que les agrariens déclarent la guerre. Aussi bien ces intérêts sont-ils divisés. Chaque progrès de la grande industrie aggrave la situation de la petite. L'augmentation du nombre des grandes usines,

1. *Kleines Wahl-ABC des Bundes der Landwirthe für die Reichstagswahl 1898.*

2. *Agrarisches Handbuch*, publié par la Ligue, article *Bauer*, p. 97.

l'accroissement de la puissance de leurs moteurs, le perfectionnement de leurs machines, sont autant de causes qui, en augmentant la production, font baisser d'autant les prix, et accroissent d'autant, par suite, les difficultés avec lesquelles sont aux prises les petits métiers, dont la productivité n'a point changé, qui réclament toujours le même travail pour effectuer le même produit, et qui doivent, pour soutenir la concurrence, livrer ce produit à plus bas prix chaque jour. De même chaque progrès du grand commerce, non point du grand commerce de gros, mais de détail, rend au petit commerce plus difficile, plus douloureuse la lutte pour l'existence. Les grands magasins, les grands bazars, les maisons de vente à crédit, les sociétés coopératives de consommation, qui peuvent, achetant par grandes quantités, vendre à plus bas prix, enlèvent aux petits détaillants une partie de leur clientèle et se développent de plus en plus, à leurs dépens.

Ainsi les petits commerçants se trouvent écrasés par la concurrence des grandes entreprises de vente au détail, et les petits fabricants, les artisans, par la concurrence des grands établissements industriels, comme les grands producteurs de blés et de bestiaux le sont par l'importation de blés et de bestiaux étrangers. Il existe une crise du petit commerce et une crise de la petite industrie comme il existe une crise agraire, et, pour lutter contre la crise, il s'est formé un mouvement des petits commerçants et un mouvement des artisans, comme il s'est formé un mouvement agrarien. Et de même que les agrariens demandent à l'État d'opposer à l'importation des produits de l'agriculture étrangère des taxes douanières élevées, les petits commerçants lui demandent d'arrêter la concurrence des grandes maisons par un impôt fortement progressif sur la vente, et les artisans réclament la suppression de la liberté industrielle, le retour à l'ancien régime corporatif, la restauration des examens d'aptitude conférant, avec le titre de maître, le droit d'ouvrir un atelier, l'établissement de corporations obligatoires d'artisans, privilégiées par l'État, et abritant les petits métiers, derrière la muraille de leurs privilèges, contre les envahissements des grands établissements industriels.

Contre le libre jeu des forces économiques, contre la libre

expansion des puissances nouvelles, ceux-ci, comme ceux-là, demandent à l'État l'institution d'un régime protecteur. Le mouvement des petits commerçants et le mouvement des artisans se trouvent orientés dans le même sens que le mouvement agrarien.

Aux petits commerçants et aux artisans, — qui occupent une situation intermédiaire entre la haute bourgeoisie industrielle et commerçante, d'une part, et le prolétariat, d'autre part, et que l'on désigne pour cette raison, en Allemagne, en un sens très précis, du nom de « classe moyenne » *(Mittelstand)*, — les agrariens demandent d'être, à la ville, leurs alliés. N'ont-ils pas le même ennemi, le capital, ressort commun de toutes les grandes entreprises industrielles et commerciales? Ne représentent-ils pas, dans la vie économique, un même élément, *le travail national*, par opposition au grand commerce international et à la grande industrie d'exportation, qui produit pour le marché du monde? Le salut des uns et des autres n'est-il pas dans la même voie, celle de la protection par l'État, et ne dépend-il pas, par suite, au même titre, de leur force politique, c'est-à-dire du chiffre de leurs suffrages? Au reste, les intérêts des artisans et des petits commerçants ne sont-ils pas solidaires de ceux de l'agriculture? Les paysans ne sont-ils pas leurs meilleurs clients? — Mais, si la prospérité de la classe moyenne des villes dépend de celle de l'agriculture, si les intérêts de l'une et de l'autre commandent une même politique, et si la puissance du nombre est la condition du succès de leurs revendications, quoi de plus naturel, quoi de plus nécessaire que leur union?

C'est ainsi que les agrariens ont été amenés à inscrire dans le programme de la Ligue « la défense des intérêts des artisans et des honnêtes petits commerçants, intérêts si étroitement liés à ceux de l'agriculture... La Ligue, est-il déclaré, mettra toute sa puissance au service des revendications de cette classe[1]. » Les autres parties du programme se rapportent à l'agriculture. Il sera aisé de reconnaître essentiellement en elles l'expression des vœux de la grande propriété foncière.

La loi impériale accorde à tout Allemand le droit de se

1. *Agrarisches Handbuch*, p. 597.

déplacer à son gré, de fixer son domicile où il lui plaît. Or, nous avons vu combien la grande production agricole se trouve atteinte par l'émigration des populations rurales. La Ligue des agriculteurs poursuit la suppression de la liberté de locomotion, de la liberté d'établissement, ou, pour employer son langage, « des abus de cette liberté ». « Il arrive fréquemment, dit le *Petit ABC électoral de la Ligue*, qu'un travailleur de la campagne quitte son service rude, mais sain, et aille s'établir à la ville, pour y vivre en liberté et y pouvoir jouir des plaisirs de la ville. Mais, au lieu de cela, il y trouve bientôt le chômage, un logis malsain, la faim et la misère. Il est donc nécessaire, dans l'intérêt même des travailleurs des champs, de supprimer les excès de la liberté d'établissement. Pour cela, il faudrait qu'une disposition de la loi rendît très difficile aux jeunes gens jusqu'à un certain âge, jusqu'à ce qu'ils eussent assez d'expérience et de jugement, environ jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans, l'abandon de la campagne; il faudrait qu'une autre disposition obligeât le travailleur des champs qui veut aller s'établir à la ville, à démontrer qu'il possède pour un certain temps des ressources suffisantes pour se procurer à la ville un logis sain et une nourriture suffisante[1]. »

Afin d'entraver la concurrence faite à l'agriculteur par certaines branches de l'industrie, la Ligue demande la réglementation de la vente des produits industriels qui imitent des produits agricoles, comme la margarine, par exemple. Mais c'est contre le grand commerce que sont dirigées les revendications les plus importantes.

Déjà, à l'intérieur du marché national, les intermédiaires diminuent les bénéfices du cultivateur : aussi la Ligue des agriculteurs tend-elle à les éliminer, et à cette fin elle réclame la fondation d'entrepôts pour les céréales, administrés par des sociétés coopératives de producteurs, et mettant les producteurs associés en rapport direct avec les consommateurs; elle demande aux administrations de l'État, aux manutentions militaires, d'acheter directement aux agriculteurs. Mais c'est surtout le commerce international, intermédiaire entre la production

1. Kleines Wahl-ABC, p. 55.

étrangère et la consommation nationale, et par suite agent de la concurrence étrangère, qu'elle cherche à paralyser.

Les grands canaux, qui permettent d'effectuer les transports à bas tarifs, favorisent l'importation des produits étrangers : elle combat la construction de grands canaux. D'après la législation actuelle, les marchandises en transit dans les docks ne paient les droits de douane que trois à quatre mois après leur arrivée ; les grands commerçants peuvent ainsi faire venir à l'avance, sans supplément de frais, des quantités considérables de produits étrangers, et profiter de tous les mouvements de hausse jusqu'à l'heure de la dépression définitive des cours, déterminée par l'abandon même des marchandises importées par eux : — la Ligue des agriculteurs a inscrit dans son programme la suppression des dispositions législatives qui favorisent ainsi l'importation. Les marchés à terme traités en bourse ont une tendance à produire un appel de marchandises étrangères, et par suite à opérer un nivellement des cours des divers pays dans le sens de la baisse : — l'une des premières manifestations de l'activité politique de la Ligue fut de réclamer une réglementation des opérations de Bourse et en particulier l'interdiction des marchés à terme sur les céréales.

La Ligue, considérant les différences du change dans les divers pays comme constituant une sollicitation, pour le grand commerce international, à acheter dans les pays où le change est élevé, comme la République Argentine, par exemple, pour vendre dans d'autres où il est bas, comme l'Allemagne, et voyant par suite dans ces différences de change, en ce qui concerne l'Allemagne, une prime à l'importation, demande « la fixation internationale des valeurs monétaires dans le sens du relèvement de la valeur de l'argent ».

Mais surtout « la Ligue réclame des mesures législatives qui, dans l'intérêt des producteurs comme des consommateurs, soient propres à amener une fixation moyenne du prix des céréales, bien entendu, pour le moment, sous réserve des obligations contractées par l'Empire. Mais, sous réserve de cette fidélité aux traités, la Ligue combat la politique commerciale actuelle et demande l'établissement le plus prochain possible d'un tarif douanier autonome. » Comme il est impossible, déclare-t-on, de prévoir jusqu'où pourront tomber les prix

des céréales étrangères, il importe, si l'on veut éviter l'avilissement des prix sur le marché national, et par suite l'avilissement des prix des produits indigènes, de rester toujours en mesure de hausser les taxes douanières en proportion de la baisse des cours sur le marché du monde. A la politique des traités de commerce à longue échéance doit se substituer une politique de tarifs douaniers autonomes. Cela est la revendication essentielle de la Ligue, sa revendication suprême. Or, les principaux traités de commerce ne doivent venir à terme qu'en 1903 et en 1904. Que faire dès maintenant pour entraver l'avilissement des prix? N'existerait-il pas un moyen de neutraliser au moins en partie l'action des traités de commerce, jusqu'à l'heure de leur suppression? L'État ne pourrait-il pas adopter telle mesure qui, sans violer les engagements pris, sauvegarderait les intérêts des agriculteurs? C'est ici qu'intervient le « grand moyen » de la Ligue, le projet Kanitz.

D'après ce projet, pour la durée des traités de commerce existants, l'achat et la vente des céréales étrangères nécessaires pour la consommation nationale doivent être le monopole de l'État, et les prix de vente doivent se régler sur la moyenne des cours du marché allemand pendant la période de 1850 à 1890. Par exemple, le seigle, dont le prix moyen a été, pendant les vingt dernières années, de 130 marks les 1000 kilogrammes, devrait être vendu par l'État, d'après le cours moyen de la période 1850-1890, 161 marks, — ce qui fixerait à peu près à 161 marks le prix de vente des seigles produits en Allemagne. L'État, par son monopole du commerce des céréales étrangères, deviendrait le régulateur des cours, le régulateur de la vie économique du pays.

⁂

Ainsi les agrariens allemands se trouvent amenés, par le développement logique de leurs principes protectionnistes, à une conception qui sort des limites du protectionnisme ordinaire et dans laquelle on peut voir une forme du socialisme d'État. Pour apprécier ce que peut être le socialisme d'État des agrariens, autant que pour nous rendre plus complète-

ardent, son nationalisme doublé de militarisme. « Que les impôts aient augmenté au cours des ans, lisons-nous dans un manifeste de la Ligue, par suite de l'augmentation et du renforcement devenus nécessaires des forces militaires de terre et de mer, que la population allemande ait dû faire des sacrifices pour maintenir l'Allemagne au rang d'une des premières puissances d'Europe, c'est ce qui est connu de chacun. Mais tout Allemand vraiment patriote peut aussi être fier de la situation actuelle de l'Allemagne, et les inoubliables paroles de notre Bismarck : « Nous autres, Allemands, nous craignons Dieu, et nulle autre puissance au monde » — prouvent que ces sacrifices de la population allemande n'ont pas été vains[1]. »

Pour la nouvelle politique coloniale de l'Empire, les agrariens, en nationalistes soucieux de l'expansion germanique, manifestent une grande sympathie. L'Allemagne doit avoir ses colonies propres, où les émigrés allemands trouveront un asile dans lequel ils ne perdront pas le sentiment national. Elle doit avoir des colonies qui lui fourniront à bon compte les denrées coloniales dont elle a besoin, les matières premières qui lui manquent, qui constitueront pour sa flotte, au delà des mers, des stations sûres, qui favoriseront l'écoulement de ses produits. Mais le nationalisme ombrageux des agrariens s'inquiète d'un excès de préoccupations coloniales. Soyons prudents, disent-ils, prenons garde ; « veillons à ce que l'on ne place pas au dehors le centre de gravité politique et la force économique de l'Allemagne : l'un et l'autre doivent rester dans l'Allemagne même, dans le travail national, dans l'agriculture et dans la classe moyenne[2]. »

L'antisémitisme des agrariens n'est peut-être que l'une des faces de leur nationalisme. Le juif symbolise pour eux le grand commerce international, la spéculation sans patrie, la finance cosmopolite. Le juif, c'est l'étranger domicilié en Allemagne, ruinant le travail allemand. Aussi l'antisémitisme est-il l'un des traits les plus profonds du mouvement agrarien. La Ligue déclare ne pas s'occuper de questions religieuses, mais il est dit dans ses statuts qu'il faut être chré-

1. Feuille volante intitulée : *Eine Art von Bauernfängerei.*

2. *Kleines Wahl-ABC*, article *Kolonialpolitik*, p. 73.

tien pour être reçu au nombre de ses membres. « Tous les citoyens allemands, sans acception de parti politique et de condition sociale, y sont admis. Sont exclus seulement les socialistes sans-patrie et révolutionnaires, les juifs à l'âme cosmopolite et les amis des juifs [1]. » L'un des orateurs les plus applaudis de ses grandes réunions générales est le député antisémite Liebermann von Sonnenberg, qui put, à l'assemblée de 1897, « se déclarer tout à fait content de l'expression de sentiments antisémites qu'il avait trouvés dans la Ligue [2] ». Des applaudissements frénétiques avaient couvert ses paroles lorsqu'il avait dit : « Des cris d'allégresse sans fin traverseraient le pays allemand si nous obtenions aussi une prohibition de passage contre l'importation des juifs ! » A la réunion du 12 février dernier, il est le seul orateur dont l'arrivée à la tribune ait été accueillie par une salve d'applaudissements [3]. — Voici la traduction de quelques vers que l'un des chefs agrariens lut à la réunion générale de 1897, et qui provoquèrent dans l'assemblée un élan d'enthousiasme. C'était une allusion à la loi sur les bourses, récemment votée : « Dans les salles de bourse règne le repos ! — Des enfants d'Israël — Tu ne trouves pas l'ombre. — Là en face il y a encore quelques crieurs ! — Mais attends un peu, Abraham Mayer — Bientôt tu te tairas aussi [4]. »

***

Représentant essentiellement les intérêts politiques d'une minorité, et s'adressant à l'ensemble de la population rurale en même temps qu'à une portion considérable de la population des villes, la Ligue est organisée de manière à pouvoir grouper dans ses rangs et autour d'elle de grandes masses, tout en conservant son unité de direction et son orientation primitive. Son organisation, fortement unitaire, mais n'arrivant à

1. Feuille volante de la Ligue intitulée : *Der « Bund der Landwirthe » und der Bauernverein « Nordost »*.

2. *Der Bund der Landwirthe. Seine Forderungen und seine Erfolge*. Brochure éditée par le *Schutzverband gegen agrarische Uebergriffe*, p. 10.

3. *Korrespondenz des Bundes der Landwirthe* du 16 février 1900, p. 7.

4. *Der Bund der Landwirthe. Seine Forderungen und seine Erfolge*, p. 1.

l'unité que par un système de centralisation progressive, est admirablement appropriée à la nécessité de tenir compte de considérations d'ordre local ou provincial, autant qu'aux besoins d'une action d'ensemble, dont le mot d'ordre vient d'en haut. Les membres de la Ligue, disséminés sur tout le territoire de l'Allemagne dans des villages ou des hameaux, sont resserrés pour l'action par une série de groupements au moyen desquels se propage jusqu'à eux l'impulsion centrale.

Les divers membres d'une même localité forment un groupe. A côté de chaque groupe se trouve un *homme de confiance*, officiellement indépendant de lui. C'est par l'intermédiaire des *hommes de confiance* que communiquent entre eux, et avec les groupements supérieurs, les groupes locaux. Ce mode d'organisation résulte de l'impossibilité où sont les groupements politiques, dans l'état présent de la législation de plusieurs États de l'Empire, de former des fédérations. Il disparaîtra assurément après la mise en vigueur, au 1er janvier 1901, de la nouvelle loi impériale qui autorise, sur toute l'étendue de l'Empire, les fédérations de sociétés politiques. Le conseil de la Ligue a reçu mission, à la dernière réunion générale, de préparer un plan d'organisation en harmonie avec l'état nouveau de la législation.

Les groupes locaux faisant partie d'un même district politique sont placés sous la direction d'un président de district; et à leur tour les sections de district faisant partie d'une même circonscription électorale pour le Reichstag sont groupés sous l'autorité d'un président de circonscription, chargé de préparer les élections. A la tête des diverses provinces du royaume de Prusse et des divers États de l'Empire se trouvent des présidents de province ou d'État, dont la réunion forme la représentation responsable de la Ligue, *le Comité*, composé d'environ soixante personnes.

Les *hommes de confiance* de chaque localité sont élus directement par les membres de la localité. Les présidents de district, de circonscription, de province ou d'État sont élus au suffrage indirect. Ainsi se trouve diminuée de degré en degré, à mesure que l'on s'approche du pouvoir central, le part des influences venues d'en bas; ainsi se trouve accrue la part d'autres influences.

Le Comité élit un *conseil général*, chargé de l'exécution de ses décisions. A la tête de ce conseil se trouvent un premier président, un second président et un directeur : leur réunion constitue un *conseil étroit*. Celui-ci a mission d'administrer les affaires de la Ligue; et, comme les membres du comité et les membres du conseil général résident généralement loin de l'administration centrale qui est à Berlin, il se trouve, en fait, que c'est lui qui a l'initiative de la plupart des mesures relatives à l'action politique et à la vie intérieure et extérieure de la société.

Il ne sera pas inutile de noter que les fonctions de premier président furent occupées depuis la fondation de la Ligue jusqu'en 1898 par M. Berthold von Plœtz, et depuis cette époque par le baron von Wangenheim, tous deux grands propriétaires de terres nobles de Prusse.

Sous la direction du *conseil étroit*, l'organisation centrale comprend une administration très étendue. Une partie de ses services se rapportent à l'action politique de la Ligue; les autres, à une forme de son activité que l'on ne voit pas sans surprise jointe à la première, bien qu'en réalité elle ne soit pas sans avoir avec elle d'étroits rapports. Je veux parler de ses institutions d'ordre coopératif et de ses opérations d'ordre commercial.

Un service spécial, la *Section de technique agricole*, fournit aux membres de la Ligue, aux conditions de bon marché que comporte l'achat par grandes masses, des fourrages et des engrais; elle leur livre des semences de première qualité, garanties par une commission d'expertise composée de spécialistes; elle leur assure le bénéfice de prix spéciaux chez tels fabricants de machines agricoles ou de produits divers, et dans telle agence de renseignements commerciaux; elle leur fournit gratuitement des conseils et des renseignements sur toutes les questions d'ordre juridique ou d'ordre technique qui peuvent les intéresser; elle leur rembourse, dans certains cas, le prix de leurs porcs trichinés.

Une *Section des coopératives* a pour objet de fournir aux membres de la Ligue tous les renseignements concernant la coopération agricole, de les aider dans leurs efforts pour fonder de nouvelles sociétés, en exécutant pour eux les for-

malités nécessaires, et d'aider les coopératives elles-mêmes. Une *caisse centrale des coopératives* prête aux sociétés adhérentes les capitaux dont elles ont besoin. D'après le rapport fait devant la dernière réunion générale, son chiffre d'affaires avait été, de février 1899 à février 1900, de 13 300 000 marks (16 525 000 fr.).

La *Section de la comptabilité* se charge, moyennant une rétribution modique, d'effectuer pour les membres de la Ligue, d'après l'état journalier de leurs recettes et de leurs dépenses, tous les travaux de comptabilité qui leur sont nécessaires pour leurs déclarations au fisc autant que pour la bonne administration de leurs biens.

La *Section des assurances* les met en relations avec des sociétés qui leur accordent des conditions spécialement avantageuses; et, lorsqu'une circonstance s'est produite qui a fait perdre à l'assuré son droit à l'indemnité, si son cas est particulièrement intéressant, elle intervient auprès de la société pour lui demander de subordonner les considérations de droit strict aux considérations d'équité, et pour lui faire accorder au moins une partie de la somme prévue par le traité.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance que ces diverses institutions peuvent avoir pour les petites gens de la campagne, et l'on comprendra sans peine combien les avantages qu'ils y trouvent sont de nature à développer leurs sympathies pour la Ligue. Citons seulement une lettre adressée à ses administrateurs par un paysan qui avait gagné un procès grâce à leurs bons avis. « J'adresse aux chefs de la Ligue, dit le paysan, l'expression de ma plus profonde gratitude pour le conseil qu'ils m'ont donné dans mon procès concernant la restitution du prix d'achat d'un porc trichiné. Si je n'avais pas suivi votre conseil et ne m'étais pas réclamé de la prescription, j'aurais perdu mon procès et aurais souffert un préjudice de plusieurs centaines de marks. Mais, ainsi, le demandeur a été débouté et condamné aux dépens. Encore une fois, mes remerciements les plus sincères, et *je m'efforcerai de gagner de nouveaux membres à la Ligue*[1]. »

1 *Mitteilungen des Bundes der Landwirte*, Ausgabe 1898 *Der Bund der Landwirte, seine Gründung, Entwickelung, Zweck und Ziele, und die wirtschaftlichen Vorteile, die er seinen Mitgliedern bietet*, p. 23.

Cette forme d'activité de la Ligue aide également à la propagande par les revenus qu'elle lui assure. Grâce à ces revenus et grâce aux cotisations des membres, qui commencent à deux marks, mais dont le taux s'élève en proportion de l'étendue des propriétés, la Ligue dispose de ressources considérables, qui s'accroissent d'année en année. En 1893-94 elles étaient de 366 000 marks; en 1895-96, de 494 000 marks ; en 1898-99, de 541 700 marks. Nul parti politique en Allemagne, sauf le parti socialiste, ne possède autant d'argent. Aussi la propagande de la Ligue est-elle extrêmement active. Une section spéciale de son administration, la section *Organisation*, a pour objet de préparer les réunions publiques et les tournées d'agitation. Pendant la dernière campagne électorale, environ soixante-dix propagandistes, les uns sortis des universités, les autres munis de l'enseignement agrarien qui leur avait été donné dans une école d'orateurs créée à cette fin, furent envoyés de Berlin dans toutes les parties de l'Allemagne. La section *Organisation* de l'administration centrale de Berlin est d'ailleurs aidée dans son œuvre de propagande par douze succursales de la Ligue fonctionnant dans différentes provinces du royaume de Prusse et dans différents États de l'Empire.

Les réunions publiques ont pour complément la distribution de feuilles volantes : notons, pour donner une idée de l'activité déployée ici encore, qu'à la veille des élections de 1898 une feuille de propagande, rédigée par le conseil de la Ligue, était distribuée à deux millions d'exemplaires.

Le second organe de l'agitation agrarienne est la presse. Par elle, la Ligue ne se propose pas seulement de répandre ses idées, de combattre la presse adverse, « qui a su, en palliant ou en altérant d'une manière tendancieuse des faits publics, entièrement clairs, prévenir des classes entières de la société — en particulier de la population urbaine — contre les légitimes aspirations de l'agriculture allemande[1] »; par la presse elle se propose encore d'agir sur les pouvoirs publics. La presse de la Ligue, feuilles quotidiennes et organes périodiques, paraît presque tout entière à Berlin, c'est-à-dire

1. *Führer durch die grosse Landwirtschaftswoche Berlins.* Siebenter Jahrgang, Februar 1899, p. 28.

« au lieu où réside l'administration centrale, qui est l'instrument dont se sert le conseil pour l'exécution de ses plans[1]. » Une section spéciale de l'administration centrale lui est consacrée, la section *Presse*, qui fonctionne à côté de la section *Organisation*.

Tout d'abord chaque membre de la Ligue reçoit gratuitement la revue qu'elle publie chaque semaine, la *Ligue des Agriculteurs* « *Bund der Landwirthe* ». Cette revue a plusieurs éditions, une édition centrale, qui paraît à Berlin, et sept éditions destinées à diverses provinces et adaptées aux conditions locales. En outre, la Ligue adresse aux journaux une publication qu'elle fait paraître ordinairement deux fois par semaine, la *Correspondance de la Ligue des Agriculteurs* (*Correspondenz des Bundes der Landwirthe*). Cette publication est l'organe officiel du *Conseil* de la Ligue. Elle répond aux attaques de la presse adverse. Elle fait connaître les résultats de recherches scientifiques et de recherches concernant la politique agraire. La Ligue fait paraître un journal agronomique, la *Gazette agricole illustrée* (*Illustrierte landwirtschaftliche Zeitung*) qui, sans négliger les questions politiques, s'occupe particulièrement du côté technique de l'agriculture. Deux grands journaux de Berlin représentent dans la presse quotidienne les tendances de la Ligue, le *Journal de Berlin* (*Berliner Blatt*) et le *Journal allemand* (*Deutsche Tageszeitung*), « journal que tout agriculteur, tout patriote devrait lire[2]! » Un grand nombre de journaux, paraissant en province, ont la même direction. Et si l'on voulait énumérer tous ceux qui défendent des idées agrariennes, ou du moins reçoivent dans leur colonnes des articles émanant de la Ligue des Agriculteurs, c'est par centaines qu'il faudrait les compter.

Pour aider dans leur œuvre ses journalistes, ainsi d'ailleurs que ses parlementaires, la Ligue met à leur disposition non seulement une bibliothèque importante, mais encore un institut scientifique, une *Section d'économie politique*, composée de travailleurs chargés de leur fournir tous les renseignements

1. *Mitteilungen des Bundes der Landwirte*, Ausgabe 1898, *Der Bund der Landwirte*, p. 8.

2. *Kleines Wahl ABC*, article *Bund der Landwirthe*, p. 38.

d'ordre statistique, tous les matériaux dont ils peuvent avoir besoin. Cet institut scientifique a aussi pour objet, d'une manière plus générale, d'étudier les problèmes d'ordre politique ou économique qui se posent à la Ligue, de consolider ses principes, d'éclairer ses fins, de mettre de l'ordre et de l'unité dans sa doctrine et dans ses aspirations. A la *Section de la bibliothèque* sont annexés un *Bureau de renseignements bibliographiques* gratuits, un *Bureau de commission* pour livres, imprimés, etc., qui fournit les livres avec un rabais de 5 pour cent sur le prix de vente ordinaire et sur les frais de port, et un *Magasin d'imprimés*, qui met à la disposition des membres de la Ligue, gratuitement ou à très bas prix, des provisions de feuilles volantes et de brochures de propagande.

La Ligue a ses représentants dans les parlements. Au Reichstag, dans divers Landtags, principalement au Landtag de Prusse, elle a ses hommes. Quelques-uns sont ses élus propres; la plupart appartiennent à tel ou tel des anciens partis. C'est en effet la tactique de la Ligue, aux élections, de renoncer à avoir ses candidats à elle et de soutenir les candidats présentés par d'autres partis, lorsqu'ils s'engagent à défendre son programme. Ceux d'entre eux qui sont élus, sans cesser de faire partie de leurs groupes propres, sont ensuite réunis, avec les élus propres de la Ligue, en un groupement nouveau qui porte, dans les divers parlements, le nom d'*Association économique (Wirthschaftliche Vereinigung)*. On pourra se représenter la composition de cette association quand on saura quels sont les candidats auxquels la Ligue donne son appui, quelle est son attitude en face des anciens partis. Ils peuvent être classés, à ce point de vue, en trois catégories : ceux qu'elle combat toujours, ceux dans le sein desquels elle compte des amis et des ennemis et dont elle soutient ou combat les candidats suivant les cas, et ceux dont elle soutient toujours les candidats.

Ses ennemis nés, ce sont les libéraux et les démocrates socialistes, qu'elle classe dans une même famille. « La démocratie socialiste, dit le *Petit ABC électoral*, est la suite et l'héritière naturelle du libéralisme manchestérien. Celui-ci lui a aplani les voies, en créant le capitalisme, et l'exploitation, l'anéantissement de la classe moyenne par le capital. Sans

politique manchestérienne, pas de démocratie socialiste[1]. » « Ce n'est pas par hasard que l'Internationale rouge et l'Internationale dorée s'allient sous nos yeux plus étroitement chaque jour ; elles sont toutes deux également hostiles à la classe moyenne et à l'agriculture[2]. » Aussi la Ligue combat-elle également les libéraux et les socialistes. Les libéraux, nous dira-t-elle, sont « les représentants politiques du grand capital juif[3] », les amis des « juifs de la Bourse », des « juifs des céréales », des « juifs du bétail[4] ». « Derrière tout ce qui s'appelle libéralisme se trouvent toujours les grands financiers et les usuriers juifs de la ville[5] ». Les libéraux ont pour principe suprême : « Pas de tutelle dans la vie économique ». Selon eux, « tout doit se développer de soi-même, spontanément. Si les paysans ne peuvent plus gagner leur vie en produisant du blé, ils doivent élever des bestiaux ; si l'élevage ne donne pas, ils peuvent cultiver des légumes, de la camomille, ou ce qui leur plaira, et, si cela ne leur sert de rien, eh bien, les paysans n'ont qu'à disparaître. Messieurs du libéralisme n'y perdront rien, car si l'Allemagne ne peut plus produire les denrées nécessaires à la vie, ils les feront venir de l'étranger[6]. » « Tous ceux qui sont indépendants dans le commerce et l'industrie souffrent des spoliations usuraires de la Bourse et de la spéculation, de la grande exploitation frauduleuse du commerce et de l'industrie. Mais le parti libéral veut protéger les escrocs ; libéralisme est synonyme de : grande juiverie, liberté de la spéculation, liberté de la concurrence déloyale[7]. »

Quant aux socialistes, ils travaillent, nous dira-t-on, comme les libéraux à la ruine de la classe moyenne. Aussi bien est-elle

1. *Kleines Wahl-ABC*, article *Sozialdemokratie*, p. 105.

2. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *Eine Art von Bauer[illegible]*.

3. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *Auf zu den Wahlen !*

4. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *Die Freisinnige Volkspartei der [illegible] der deutschen Landwirtschaft !*

5. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *Was hat die Landwirtschaft und der Mittelstand von der Freisinnigen Vereinigung zu erwarten ?*

6. *Erwiderung auf das freisinnige Flugblatt : Der Bund der Landwirthe, seine [illegible] und seine Thaten*, p. 13.

7. *Ibid.*, p. 12.

« le seul rempart redoutable qui leur barre la route vers le pouvoir [1] ». Contre les petites gens de la classe moyenne, contre le petit commerce, la petite industrie, l'agriculture, ils sont les alliés de la grande industrie, du grand commerce, de la haute finance. Les ouvriers eux-mêmes n'ont « rien à attendre de ce parti qui s'enjuive à vue d'œil, et dans les rangs duquel siègent au Reichstag une demi-douzaine de juifs [2] ». Ils sont antichrétiens, antimonarchistes. Ils veulent supprimer la famille, telle du moins qu'elle existe aujourd'hui. Ils se déclarent eux-mêmes internationalistes et révolutionnaires. « Tous les bons Allemands, tous les vrais patriotes, tous ceux qui sont fidèles à leur Église et veulent garder leur foi à leur roi doivent combattre de toute leur énergie les aspirations de la démocratie socialiste [3]. »

Vis-à-vis du *parti national-libéral* et du parti du *centre*, l'attitude de la Ligue variera suivant les cas.

Dans le parti national-libéral, une pensée commune, la pensée nationaliste, cache des tendances économiques contraires, des intérêts diamétralement opposés, ceux du grand commerce et de la grande industrie d'un côté; ceux de la grande propriété foncière de l'autre. Sympathique à une fraction d'un parti dans lequel elle compte quelques-uns de ses meilleurs chefs, comme le baron von Heyl et le comte Oriola, la Ligue combat l'autre fraction, celle qui se défend contre les revendications agrariennes, et à laquelle elle reproche de ne représenter qu'un nationalisme tronqué, de ne pas donner à la pensée nationaliste son complément économique : la protection du travail national.

Ce que le nationalisme est pour le parti national-libéral, le catholicisme l'est pour le parti du *centre*. Les intérêts religieux sont les seuls qui soient communs à tous ses adhérents. Nous trouvons, ici encore, au sein d'un même parti, le conflit de tendances économiques antagonistes ; et l'effort pour garder sur le terrain des intérêts économiques une ligne de con-

1. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *An ihren Thaten sollt Ihr erste kennen! Die Sozialdemokratie ins Stammbuch!*

2. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *Der Aufruf zur wirthschaftlichen Sammlung und die demokratischen Parteien.*

3. *Ibid.*

duite moyenne se heurte aux impérieuses exigences des classes opposées. La majorité du parti lutte pour maintenir au moins la neutralité en face des revendications de la Ligue, mais une minorité agrarienne s'affirme nettement. En Silésie, dans le Rhin inférieur, dans la Prusse orientale, en Wesphalie, d'importants groupements catholiques, dans les campagnes, ont manifesté leur volonté de faire cause commune avec la Ligue des agriculteurs. Et le comte Strachwitz a dit : « Le centre sera agrarien ou il ne sera pas[1]. » En présence de ce parti, la conduite de la Ligue variera, comme en présence du parti national-libéral, d'un cas à l'autre. Elle soutiendra ou combattra les candidats du centre, suivant leurs dispositions pour les revendications agraires.

Les partis vis-à-vis desquels son attitude est toujours sympathique sont les partis conservateurs et antisémites. Seule la considération de personne pourra la faire hésiter parfois à soutenir un candidat conservateur. Elle veut en effet des hommes résolus à défendre avec énergie ses intérêts, même contre le gouvernement, et de certains conservateurs elle redoute parfois trop de complaisance pour lui. Mais leur programme économique et politique coïncide parfaitement avec le sien. Quant aux candidats antisémites, la Ligue ne fait plus, en ce qui les concerne, aucune réserve. Ils sont ses candidats de prédilection ; ils sont bien les hommes dont elle a besoin. « Ils pourront toujours, déclare le *Petit ABC électoral*, être soutenus par la Ligue[2]. »

Ce n'est que lorsque, dans une circonscription, la Ligue ne rencontre pas de candidat antisémite, conservateur, catholique ou national-libéral qui consente à prendre des engagements vis-à-vis d'elle, et qui lui fournisse des garanties, qu'elle présente elle-même un candidat. Parmi les 397 députés du Reichstag actuel, il n'en est que 4 qui soient ses élus propres, mais 116 autres ont été élus avec son appui, au nombre desquels 74 comptent parmi ses adhérents et sont, pour la plupart, de ses dignitaires.

1. Kleines Wahl-ABC, article *Kulturkampf*, p. 76.

2. Kleines Wahl-ABC, Introduction, *Der Bund und die Parteien*, p. 7.

*
* *

Quels résultats la Ligue a-t-elle obtenus jusqu'à ce jour? Disons d'abord qu'elle a réussi, grâce aux efforts incessants de son agitation, à saisir l'opinion, et les parlements, et les gouvernements, de la question agraire. Elle a fait constater l'existence de la crise. Mais elle a aussi obtenu, sur certains points, des réformes.

Un an après sa fondation, le 30 juin 1894, le Parlement de Prusse donnait satisfaction à un vœu ancien des agriculteurs en créant des *chambres d'agriculture*, compagnies élues, chargées de veiller, dans chaque région, aux intérêts généraux de l'agriculture, de soumettre aux pouvoirs publics des observations sur les mesures prises ou à prendre, enfin de représenter, au sein des conseils d'administration des Bourses de commerce, dans la fixation des cours, les intérêts de la production agricole. — En 1896, la Ligue faisait voter par le Reichstag une loi sur les Bourses qui limitait le domaine de leur activité et interdisait en particulier les marchés à terme sur les céréales. C'était une grande victoire remportée par les agrariens sur la haute finance et sur le grand commerce. — En 1897, le Reichstag adoptait une proposition de loi d'inspiration agrarienne qui réduisait le délai de paiement des droits de douane dus par les céréales en transit dans les docks et majorait ces droits du montant des intérêts, payés à 4 pour cent, correspondant à la période de délai. Le vote du Reichstag n'a point encore été, il est vrai, ratifié par le *Bundesrath*.

La Ligue obtenait la même année le vote d'une loi destinée à combattre la concurrence faite par la margarine au beurre naturel. Cette loi ne se bornait pas à prescrire aux fabricants et marchands de margarine de mettre en évidence, par des signes tout à fait manifestes, la nature des produits vendus par eux; afin de rendre plus difficultueuse la vente de la margarine, elle interdisait aux détaillants, dans les villes de plus de 5000 habitants, de débiter ce produit et le beurre dans un même local. Le résultat de cette mesure — résultat prévu et voulu — fut de faire hausser le prix du beurre.

Nous avons vu que la Ligue demandait la création d'entrepôts de céréales mettant les sociétés coopératives d'agriculteurs en rapport direct avec les consommateurs. En 1897, le Parlement de Prusse consentait une somme de cinq millions de marks pour encourager la fondation d'entrepôts de ce genre.

La même assemblée, donnant satisfaction à un autre vœu de la Ligue, avait, dès 1895, consenti la même somme pour la fondation d'une *Caisse centrale des sociétés coopératives de Prusse* (*Preussische Zentralgenossenschaftskasse*). L'objet de cette institution était de mettre à la disposition des sociétés de crédit mutuel d'agriculteurs ou d'artisans, aux conditions les plus avantageuses (3 ou 2 1/2 pour 100), les fonds dont elles pouvaient avoir besoin. Ajoutons que le crédit de cinq millions de marks voté par le Parlement de Prusse en 1895, était élevé par cette assemblée, en 1896, à vingt millions, et en 1897, à cinquante millions.

Mais le plus grand succès de la Ligue fut celui qu'elle remporta, l'an dernier, dans sa lutte contre le projet du gouvernement prussien relatif à la construction du canal du Rhin à l'Elbe. La question était grave pour les agrariens. L'établissement de cette grande voie de communication allait, en effet, favoriser l'importation jusqu'au cœur du pays des produits de l'agriculture étrangère. L'activité industrielle de l'Allemagne, son mouvement commercial seraient assurément accrus ; mais l'accroissement du mouvement commercial et de l'activité industrielle se ferait aux dépens de l'agriculture. Entre l'expansion du commerce et de l'industrie et le salut de l'agriculture il fallait choisir. C'est ainsi que, devant le Parlement de Prusse, les agrariens posèrent la question. Et les agrariens, contre l'Empereur, eurent gain de cause. La Ligue qui, pendant des mois, déployant une activité extraordinaire, avait mené campagne contre le projet, peut assurément être fière de ce résultat.

Il reste à dire ce qui a été obtenu dans le domaine des revendications relatives à la classe moyenne. Le 26 juillet 1897, une loi importante fut votée, qui pose le principe des corporations obligatoires : il suffit que, dans une circonscription, la majorité des artisans d'une même profession se prononce pour la fondation d'une corporation obligatoire, ou décide de con-

vertir en corporation obligatoire une corporation facultative existant déjà, pour que la minorité soit tenue de se soumettre, d'adhérer à la corporation et d'observer ses décisions. Au-dessus des diverses corporations, une disposition de la loi institue les *Chambres de métier*, chargées de veiller aux intérêts communs de la classe des artisans ; d'autres dispositions fixent les règles de l'apprentissage, les conditions auxquelles est conféré le titre de « maître », etc.

C'était une partie des réformes réclamées sur ce terrain, — mais ce n'en était qu'une partie. La loi n'avait pas créé les corporations obligatoires pour tous les artisans, que l'on déclarait nécessaires. Elle n'avait pas établi d'examen d'aptitude conférant le droit d'ouvrir un atelier ; elle n'avait pas stipulé que les corporations d'artisans seraient seules chargées des travaux des communes et de l'État. Le plus important restait à obtenir.

En dirons-nous autant des réformes d'ordre agraire ?

Les agrariens se plaignent surtout du manque de bras et de l'avilissement du prix de leurs produits par la concurrence étrangère. Pour réagir contre le manque de bras, ils se proposent de demander la limitation de la liberté d'établissement ; mais ils n'ont point, jusqu'à ce jour, posé devant les parlements cette question, qu'ils sentent délicate. Contre l'avilissement des prix par la concurrence étrangère, nous avons vu que leur « grand moyen » était la proposition Kanitz, qui tend à accorder à l'État le monopole du commerce des céréales étrangères. Dans sa forme primitive, en 1894, elle était repoussée par 159 voix contre 46. En 1895, légèrement modifiée, elle était représentée au Reichstag, et renvoyée à une commission. En 1896, en séance plénière, elle était repoussée par 219 voix contre 97. C'était un progrès.

***

Les agrariens finiront-ils par emporter le vote de cette proposition ? D'une manière générale, peut-on croire que leurs revendications essentielles soient appelées à triompher ?

Assurément l'orientation politique de l'Allemagne n'est plus ce qu'elle fut dans les débuts du règne de Guillaume II. On

se préoccupait surtout, alors, d'améliorer la condition de la classe ouvrière, et simultanément — corrélativement peut-être — de favoriser l'essor de la grande industrie d'exportation. On signait, en faveur de cette dernière, des traités de commerce à long terme; au nom de la « royauté sociale » on promulguait une grande législation d'assurances et de protection ouvrières. Depuis, les sympathies des gouvernants se sont progressivement détachées de la classe ouvrière pour se fixer sur la classe moyenne; et, sans perdre de vue les intérêts et les besoins de la grande industrie, les gouvernements et les parlements semblent préoccupés surtout de l'avenir de l'agriculture nationale. L'œuvre législative dont nous avons donné un aperçu témoigne de ces dispositions des pouvoirs publics.

Il faut dire d'ailleurs qu'une partie des grands industriels, effrayés des progrès des forces ouvrières, et désireux de se ménager contre elles des alliés, se montrent tout disposés à faire des concessions aux agrariens. Et la *politique de concentration*, la politique de l'union de tous les « partis de l'ordre » n'a pas encore dit, en Allemagne, son dernier mot.

Enfin, dans le pays, derrière les anciens partis politiques pour organiser les forces des populations rurales et celles de la « classe moyenne » des villes, des associations se sont constituées. A côté de la *Ligue des agriculteurs*, il faut nommer la *Ligue des artisans*, qui représente plus particulièrement les intérêts de la « classe moyenne », et la *Ligue des paysans bavarois*, dont les principes politiques sont démocratiques, mais dont le programme économique coïncide, dans ses grandes lignes, avec celui de la *Ligue des agriculteurs*.

Mais les intérêts auxquels elles s'attaquent — intérêts des consommateurs, intérêts de la grande industrie et du grand commerce — sont puissants aussi, et la résistance est méthodique et savante. C'est dans les campagnes mêmes que les ennemis des agrariens vont engager la lutte. En Bavière, la fraction non agrarienne du parti du *centre* fonde des *sociétés chrétiennes de paysans*, qu'elle oppose à la Ligue des paysans bavarois et à la Ligue des agriculteurs. Dans le Nord, les libéraux, groupés dans la *Fédération de défense contre les empiétements agrariens* (*Schutzverband gegen agrarische Uebergriffe*), fondent des sociétés libérales de paysans telles que la

Société de paysans Nord-Est (Bauernverein Nordost) et la *Fédération de défense des agriculteurs mecklembourgeois (Schutzverband mecklenburgischer Landwirthe)*. D'autre part, dans toutes les parties de l'Empire, les socialistes organisent, au cœur des populations rurales, des groupes socialistes de travailleurs agricoles et de petits paysans. Ajoutons que, dans les villes, si une partie de la classe moyenne s'agite pour obtenir, aux dépens du reste de la nation, le maintien de formes économiques surannées, et tend la main aux agrariens pour arracher à l'État, avec leur concours, des privilèges, l'autre partie se refuse à suivre une semblable politique et reste fidèle à ses traditions libérales, quand elle n'adhère pas purement et simplement aux principes socialistes.

Quant aux industriels disposés à se rapprocher des agrariens pour obtenir leur appui contre la classe ouvrière, leurs concessions ont leurs limites naturelles; elles s'arrêtent au point précis où elles risqueraient de compromettre la bonne marche de leur production ou l'écoulement de leurs produits : ils ne peuvent pas renoncer aux traités de commerce qui leur garantissent la régularité de leurs approvisionnements de matières premières et leur assurent des débouchés; ils ne peuvent pas consentir à des mesures telles que le monopole du commerce des grains, qui empêcheraient le renouvellement des traités actuels. Ils ne peuvent accorder aux agrariens ce à quoi ils tiennent le plus. Quand ceux-ci formulent leurs revendications suprêmes, les grands industriels se trouvent, par la force des choses, contre eux, et avec leurs ouvriers, avec les socialistes.

Dans ces conditions, il ne semble pas que l'on doive s'attendre au triomphe des revendications suprêmes des agrariens.

EDGARD MILHAUD

BITTÔ

Le bourdonnant été, doré comme du miel,
Parfumé de citrons, de résine et de menthe,
Balance au vent sucré son rêve sensuel
Et baigne son visage au clair de l'eau dormante.

Les pesants papillons ont alangui les fleurs,
Le cytise odorant et la belle mélisse
Infusent doucement dans la grande chaleur,
Le soleil joue et luit sur les écorces lisses ;

Les branches des sureaux et des figuiers mûris
S'emplissent du remous des abeilles fidèles...
Comme le jour est gai, comme la plaine rit!
Les prés chauds et roussis crépitent d'un bruit d'ailes.

Voici qu'on voit venir, le soleil sur les yeux,
La petite Bittô, la danseuse aux crotales :
La blancheur du chemin plaît à ses pieds joyeux
Que la poussière brûle au travers des sandales.

Son voile est de lin vert comme un nouveau raisin,
Sa robe est attachée à son épaule frêle,
La beauté du matin enorgueillit son sein
Et son cœur est content comme une sauterelle.

Ses boîtes de parfums et son petit miroir
Font un bruit de cailloux au fond de sa corbeille;
Elle danse en marchant et s'amuse de voir
Des bords de chaque fleur, s'envoler des abeilles.

— Ah! Bittô, quel désir mène tes pieds distraits
Aux dangereux sentiers de la campagne ardente?
D'invisibles Érôs habitent les forêts
Et des poisons subtils montent du cœur des plantes :

Retourne te mêler aux travaux du matin,
Car l'heure de midi promptement s'achemine,
Ou bien va regarder dans ton petit jardin
Si la nuit a mûri les vertes aubergines...

Mais, rieuse et nouant ses deux mains à son cou,
Bittô n'écoute pas les prudentes paroles;
Le vent joueur s'enroule autour de ses genoux
Et fait un bruit soyeux comme un ruban qui vole;

Le baume végétal qui flotte dans l'air bleu
Enduit d'un miel léger son âme complaisante :
Elle vient, au travers des épis onduleux,
S'asseoir près d'un étang où rêve l'eau luisante.

Avides de s'unir au glorieux été,
La pivoine touffue et l'anémone rose
Se pâment de désir et semblent rejeter
Le lâche vêtement des corolles décloses.

— Quelle silencieuse et palpitante ardeur
Rôde autour de vos pieds, vous guette et vous accueille,
Bittô? Le soleil gonfle et mûrit votre cœur.
Votre cœur est tremblant comme un buisson de feuilles...

Du flanc de la colline où le cassis bleuit,
Voici Criton qui vient faire boire ses chèvres
A l'étang où Bittô sous la feuille qui luit
S'amuse à retenir l'eau vive entre ses lèvres.

Il s'est approché d'elle, il lui dit : « Ma Bittô,
Prends ce fromage rond et blanc comme la lune,
La noix que j'ai sculptée au bout de mon couteau
Et le panier de jonc où je mettais mes prunes. »

Il lui fait de hardis et timides serments,
Il l'entoure, il la presse, il tient ses mains, il joue
— Et Bittô, déjà lasse et faible infiniment,
Se couche dans ses bras et lui baise la joue...



Comme elle est grave et pâle après l'âpre union !
— O vous dont la pudeur tristement fut surprise,
Tendre corps plein de trouble et de confusion,
Bittô, je vous dirai votre grande méprise :

Le rude et lourd baiser dont parlent les chansons
Ne guérit pas le mal dont vous étiez atteinte ;
Votre langueur venait de la verte saison
Du parfum des mûriers et des chauds térébinthes.

Pensant vous délasser d'un tourment inconnu
Qui vous venait des champs, des feuilles, de la terre,
Vous avez sans prudence attaché vos bras nus
Au cou du chevrier dont l'étreinte est amère.

Amoureuse du jour vivant et de clarté,
Vous avez cru pouvoir apaiser sur sa bouche,
Diseuse de mensonge et de frivolités,
Votre désir de l'air, des fleurs, de l'eau farouche ;

Sentant que votre cœur, si lourd et si dolent,
Pesait à votre sein comme un nid aux ramures,
Vous avez cru qu'aux mains du berger violent
Il pourrait s'effeuiller comme une rose mûre...

Ah ! Bittô, quelle ardeur et quelle volupté
Auraient donc pu guérir votre malaise insigne ?
— L'amant que vous vouliez, c'était le tendre Été
Saturé d'aromate et de l'odeur des vignes !

COMTESSE M. DE NOAILLES

LE DRAME RELIGIEUX EN ESPAGNE

I

« Ils dansaient et chantaient entre les actes et s'habillaient en ermites et en religieux, faisaient des enterrements et des mariages et profanaient beaucoup les mystères de la religion. Aussi bien des gens en furent scandalisés. »

Ainsi parle mademoiselle de Montpensier des comédiens espagnols qu'elle avait été voir à Saint-Jean-de-Luz quand, en 1660, la Cour vint s'établir dans cette ville à l'occasion du mariage du Roi.

Vingt ans plus tard, passant par Vitoria, madame d'Aulnoy ne manqua point d'aller au théâtre, et le spectacle auquel elle assista lui causa aussi quelque étonnement : « On jouait la *Vie de saint Antoine*. J'y remarquai que le diable n'était pas autrement vêtu que les autres et qu'il avait seulement des bas couleur de feu et une paire de cornes pour se faire reconnaître... Quand saint Antoine disait son *Confiteor*, ce qu'il faisait assez souvent, tout le monde se mettait à genoux et se donnait des *mea culpa* si rudes qu'il y avait de quoi s'enfoncer l'estomac. »

Ces sortes de représentations avaient en effet de quoi cho-

quer le goût plus délicat, la piété plus scrupuleuse des Français de ce temps. Les diverses troupes castillanes qui se succédèrent à Paris pendant la première moitié du XVII[e] siècle n'essayèrent même pas de les acclimater chez nous. Mais elles ont toujours eu chez nos voisins un prodigieux succès. Par ses beautés très particulières, aussi bien que par ce qu'il peut avoir de puéril et même de rebutant, on peut dire que le drame religieux a été la forme la plus originale du théâtre espagnol.

Nous voudrions essayer d'en marquer les traits les plus saillants ; mais il importe de délimiter le sujet. Et d'abord il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'il n'y a point de rapport entre le drame religieux proprement dit et les *autos sacramentales*, dont tout le monde en France connaît le nom sans savoir au juste ce que ce nom désigne. Les *autos* étaient de courtes représentations, d'une nature spéciale, qui ne se donnaient qu'une fois l'an, le jour de la Fête-Dieu, en l'honneur du mystère de l'Eucharistie, tantôt sur une scène mobile traînée par des mules à la suite de la procession, tantôt sur des tréteaux dressés dans les carrefours où devait s'arrêter le cortège. Des personnages allégoriques, assez semblables à ceux de nos anciennes Moralités et que le foule reconnaissait à leur costume traditionnel, y traitaient des questions théologiques souvent assez ardues. La Pensée s'y entretenait avec l'Idolâtrie et avec la Mort. La Vérité, vêtue de blanc, la Justice, couverte d'un manteau bleu de ciel, y disputaient avec le Désir, habillé de vert, couleur de l'espérance, et leur différend était enfin réglé par le Verbe Éternel, dont la couleur était le rouge vif, symbole de l'Incarnation. Les drames religieux, au contraire, divisés en trois Journées comme les pièces profanes, étaient comme elles représentés à n'importe quelle époque de l'année, aussi souvent qu'il convenait, dans les *corrales*, c'est-à-dire dans les salles de spectacle ordinaire et devant un public payant.

Parmi ces drames religieux eux-mêmes, tout un groupe peut être laissé de côté : ce sont les pièces bibliques où l'histoire sainte est plus ou moins habilement découpée en scènes, comme le sont dans les autres comédies historiques de ce temps les légendes mythologiques des Grecs, les annales des Romains ou

les glorieux épisodes des chroniques nationales, — avec la même fantaisie, avec le même dédain de l'exactitude et de la vraisemblance, et sans que s'y marquent bien fortement les caractères essentiels de la foi espagnole.

La matière qui nous reste est encore assez vaste. Depuis l'ancien *Mystère des Rois Mages*, récemment découvert dans la bibliothèque de Tolède, jusqu'aux plus médiocres *refundiciones* du XVIII[e] siècle, on peut compter près d'un millier de ces « comédies divines » ou « comédies de saints », qui, sous des formes très variées et avec des mérites fort inégaux, sont toutes pénétrées de la même pensée, inspirées par la même doctrine.

Dans aucun pays ce genre n'a eu un développement aussi riche, aussi long, aussi brillant ; nulle part il n'a été illustré par tant de chefs-d'œuvre. Il ne serait pas sans intérêt d'en suivre l'évolution, de montrer comment, tout en restant un spectacle essentiellement populaire, il s'est cependant modifié sous l'influence des grands poètes qui l'ont tour à tour marqué de leur empreinte, comment chacun d'eux y a manifesté sa personnalité et les dons particuliers de son génie : Lope de Vega sa foi naïve, la richesse incomparable de sa poésie, l'inépuisable fécondité de son imagination, Tirso de Molina l'étendue de sa science théologique, Calderon l'ardeur passionnée d'une dévotion exaltée jusqu'au fanatisme. On verrait ensuite cette forme d'art se soutenir longtemps, même dans le déclin des autres genres, par la sincérité de son inspiration, jusqu'à ce qu'enfin, les lettres espagnoles étant tombées dans l'irrémédiable décadence, elle sombra, elle aussi, dans la platitude et la puérilité.

Mais, au lieu d'écrire cette histoire du genre, peut-être vaudra-t-il mieux le considérer dans son ensemble et rechercher ce qu'il peut nous révéler sur l'âme espagnole et sur la vie religieuse d'un peuple qui avait absolument asservi à sa foi l'indépendance de sa pensée.



Jamais le catholicisme n'a plus entièrement dominé les esprits que dans ce pays et dans ce temps. La longue lutte

qu'elle avait soutenue contre les Maures avait plus fortement encore attaché à ses croyances une race dont la piété avait naturellement quelque chose de violent et d'exclusif. Les princes de la Maison d'Autriche avaient encore par leur exemple redoublé cette ferveur religieuse. On avait vu Charles-Quint accomplir si exactement ses devoirs de chrétien qu'il ne manqua pas, dit-on, la messe un seul jour; on l'avait vu, lassé de sa gloire, s'enfermer dans une cellule du monastère d'Yuste, s'y soumettre à la règle la plus sévère, recevoir humblement les réprimandes du prieur, et en paraître encore plus grand. Philippe II avait vécu plus pauvrement qu'un moine, égrenant sans cesse son chapelet, toujours hanté par la pensée de la mort. La meilleure partie de sa vie s'était passée dans un obscur réduit de l'Escurial qui ne prenait jour que sur le chœur de l'église, et il y était mort les yeux fixés sur l'autel. Philippe III associait sa Cour à ses pénitences et cherchait dans la plus superstitieuse dévotion un remède à son éternelle tristesse. Et pour ces princes la religion n'avait pas été seulement l'instrument certain de leur salut, elle avait été aussi pour eux un moyen singulièrement fort d'établir leur autorité et de briser les dernières résistances de l'esprit provincial. Quand, par sa bulle du 1er novembre 1478, Sixte IV avait sanctionné l'Inquisition espagnole, il avait garanti à la couronne le droit d'en choisir et d'en destituer les chefs, et aussi de confisquer au profit du trésor les biens des comdamnés. Et, de fait, ce tribunal ecclésiastique resta toujours sous la dépendance des rois et, si ces princes lui firent de terribles concessions et lui conférèrent de redoutables privilèges, c'est grâce à elle que fut définitivement établie, en même temps que l'unité religieuse la plus absolue, l'unité politique de la monarchie.

L'influence parallèle de la royauté et de l'Inquisition entretint le peuple espagnol dans une sorte d'exaltation où entraient pour une égale part l'ardeur de la foi catholique et l'exagération de l'orgueil national. En présence de la Réforme grandissante, l'Espagne se posa en champion de l'orthodoxie, elle se considéra — c'est un historien espagnol qui l'a dit — « comme une sorte de peuple élu de Dieu, désigné par lui pour être son bras et son épée »; elle voulut s'appeler, comme

Israël, « un royaume sacerdotal et une nation sainte ». Même quand elle dut renoncer à ce rôle trop lourd, à de trop chimériques espoirs, elle garda le sentiment profond que sa fidélité à sa foi et son idéal politique étaient indissolublement associés, et l'absolu dévouement à l'Église, que tout déjà lui commandait, s'imposa à elle, par surcroît, comme une sorte de devoir patriotique.

Depuis le *titulo*, le grand seigneur, familier du Saint-Office ou membre du Tiers-Ordre de Saint-François, depuis l'aventurier qui est jadis parti pour le Nouveau-Monde autant pour y aider à la propagation du catholicisme que pour en rapporter de l'or, jusqu'au dernier artisan, jusqu'au plus pauvre ouvrier des faubourgs, qui ne manque jamais de prélever sur son humble salaire la part des frères mendiants et des marchands d'indulgence, la nation entière a tellement associé la religion à tous les actes de sa vie que, même dans ses plaisirs, elle a aimé à en retrouver l'image. Ce public si divers qu'une égale passion pour le théâtre entasse dans les *corrales*, les gentilshommes qui se disputent les premiers rangs des *bancos*, les dames qui s'étouffent dans les loges grillées, la foule bruyante des *mosqueteros* qui s'écrase au parterre, ce public doit naturellement avoir une prédilection marquée pour une forme d'art qui, tout en satisfaisant son goût des spectacles, contribue en même temps à son édification, vivant commentaire du catéchisme dont il est nourri, idéalisation poétique des pratiques de dévotion qui constituent sa vie religieuse.

Quant aux auteurs, une forte instruction théologique les a pour la plupart préparés à illustrer par leurs pieuses fictions les dogmes de l'Église, à exalter la gloire de ses Saints et de ses Martyrs. Les plus célèbres d'entre eux, Alarcon, Rojas, Solis, Calderon, Espinel, Moreto étaient prêtres. Mira de Mescua fut chapelain de Philippe III et Philippe IV. Lope de Vega, chef d'une congrégation d'ecclésiastiques de Madrid et procureur fiscal de la Chambre apostolique de l'archevêché de Tolède. Tirso de Molina, de son vrai nom le Père Tellez, fut une des lumières de l'Université d'Alcalá, lecteur et maître en théologie, frère de l'Ordre de la Merci. Beaucoup d'entre eux eurent une véritable prédilection pour un genre de drame dont le succès n'était jamais incertain, où leur

propre piété pouvait se complaire, et qui pouvait racheter les libertés parfois excessives de leurs comédies profanes.

Enfin la matière de ces compositions religieuses est d'une richesse infinie. En dehors des traditions locales, des anciennes chroniques espagnoles ou portugaises, les lourds recueils des hagiographes, le *Flos Sanctorum* du Père Rivadeneyra, celui de D. Alonso de Villegas, le *Compendio de vidas de los Santos* de Fr. Francisco Ortiz Lucio, l'*Hagiografia* du docteur Juan Basilio Santoro, offraient aux poètes une extrême variété de sujets. Aux pieux récits qui avaient pour héros les Saints de l'occident étaient venues se joindre, vers le xe ou le xie siècle, les merveilleuses légendes des Saints orientaux, dont l'étrangeté avait, en Espagne comme en France, passionné et troublé les âmes : celles de sainte Catherine, de saint Georges, de saint Alexis, de saint Grégoire, de sainte Marguerite, de sainte Thaïs, de sainte Marie l'Égyptienne, l'histoire des Sept Dormants, et ce singulier conte de Baarlam et Josaphat dont l'origine est si lointaine et qui, avant d'inspirer un drame de Lope, s'était répandu comme version en langue vulgaire d'un récit latin, imité d'un roman grec, provenant lui-même d'une moralité bouddhique. Tout ce merveilleux que depuis le triomphe du christianisme avait enfanté l'imagination des foules, tous les miracles dont la suite ininterrompue pendant tant de siècles avait été pour ces intelligences naïves, éprises de mystère, la plus évidente confirmation de leur foi, tout ce surnaturel, après avoir erré par le monde, s'était enfin condensé dans ces énormes compilations. Plusieurs générations de poètes pouvaient, sans l'appauvrir, puiser dans ce trésor.

Ce drame, ainsi sorti des traditions populaires, reste populaire encore par sa composition. Aucune unité, aucune régularité dans le plan, peu de logique dans le développement des caractères; ces caractères mêmes sont peints à grands traits, sans demi-teintes, simplifiés outre mesure : tout l'intérêt est dans les situations, dans la succession des tableaux. Par cet absolu mépris des règles, ce théâtre religieux rappelle nos mystères religieux du moyen âge; il leur ressemble encore par ce qu'il a dans sa forme de puéril et d'étroit, par cette suite de vers courts, de strophes rapides, les *romances*, les

redondillas, qui rendent l'inspiration trop facile, détournent le poète de l'analyse pénétrante et de la méditation, et, se prolongeant quelquefois sans profit, par une sorte de virtuosité stérile, font l'effet, sur un thème trop élémentaire, de monotones, de fatigantes variations.



Cet art, né du peuple et fait pour lui, révèle plus qu'aucun autre l'originalité de la race. Et le premier trait qui nous frappe, c'est un réalisme brutal, une sorte de barbarie qui se plaît aux détails horribles, aux spectacles sanglants. Notre ancien théâtre n'était point exempt de ces atrocités : mais elles y étaient plutôt exceptionnelles ; elles abondent, au contraire, dans le drame espagnol. Et pouvait-il en être autrement dans un pays où les idées abstraites ne touchent guère, où les fortes émotions ne semblent pouvoir naître que des images de la douleur physique et où, par exemple, les âmes ont toujours été moins touchées par la pensée du Divin Sacrifice que par la vue d'un Christ pantelant, convulsé, éclaboussé de taches sanglantes, offrant entre les bras noirs de la croix le spectacle d'une véritable agonie ?

Dans une pièce de Ricardo de Turia, *le Martyre triomphant et la glorieuse Mort de saint Vincent*, le saint paraît attaché à un poteau, les bourreaux le flagellent, ils le rouent, ils l'attachent sur un lit garni de pointes de fer sous lequel ils allument des réchauds, et comme malgré tout il ne perd pas connaissance, le préfet, se jetant sur lui, le mord affreusement ; ses pieds sont enfin broyés, son corps meurtri est traîné sur des cailloux aux arêtes coupantes. *La Vie dans le cercueil*, de Francisco de Rojas nous montre saint Boniface décapité dans la ville de Tarse ; le tronc saignant est ensuite apporté dans une bière, il tient entre ses mains sa tête coupée qui parle et prophétise. Dans le *San Bartolomé en Armenia* de Monroy, on exposait sur la scène le martyr tout écorché (une note du poète recommandait à l'acteur qui devait jouer le rôle de revêtir un maillot collant de satin rouge pour bien figurer la chair vive). Dans *le Job des femmes* (*El Job de las mujeres*), Isabelle reine de Hongrie, paraissait couchée sur un tas

d'immondices, la figure et les bras couverts de croûtes et de pustules. Une des meilleures pièces de Calderon, le *Prince Constant*, nous présente des tableaux aussi répugnants. L'infant Don Fernand de Portugal, tombé entre les mains des Maures, a mieux aimé subir une captivité éternelle que de leur rendre Ceuta reconquise : au lieu de laisser à ce noble « chevalier du Christ » sa fierté de prince, la grâce de sa jeunesse, la dignité d'une souffrance généreusement consentie, le poète a cru encore exagérer la beauté de son sacrifice en nous le faisant voir déprimé par la maladie et la faim, rongé par les ulcères, dévoré par les vers, à peine reconnaissable sous ses haillons pourris, « répandant autour de lui une atmosphère si empestée » que « sa présence offense tous les sens », et, en de tels maux, louant le Seigneur. Devant de semblables images, devant cette exaltation de la pourriture et de la vermine, on éprouve presque le même saisissement et le même dégoût que devant ces deux tableaux que Valdes Leal a peints à Séville pour la chapelle de l'hôpital de la Charité et où il a symbolisé l'idée de la Mort, non pas, suivant les formules ordinaires, par la pâleur d'un cadavre ou par un squelette décharné, mais en représentant, avec une précision qui fait frémir, le plus épouvantable état par où puisse passer la pauvre dépouille humaine, un amas d'os gluants et de chairs décomposées.

Un autre trait non moins frappant de ces drames religieux, c'est une sorte de naïveté puérile qui pouvait émouvoir l'âme simple des foules, mais qui aujourd'hui fait au moins sourire. Dans l'*Enfance du Père Rojas*, de Lope, le jeune Simon bégaye d'une façon tout à fait ridicule ; son infirmité paraît incurable, ses parents ne peuvent se consoler. Resté seul sur la scène, il essaye en balbutiant de réciter une prière à la Vierge ; mais il a beau faire effort, se reprendre, c'est à peine s'il peut articuler quelques mots. Rouge de confusion et les larmes aux yeux, il va se jeter à genoux devant un tableau qui représente l'Annonciation, — et voici que paraît à ses yeux un ange portant d'une main un cartouche précieusement illuminé sur lequel est inscrit : *Ave Maria*, de l'autre une flèche qui brille comme du feu ; de la pointe du trait enflammé il touche les lèvres de l'enfant, et Simon, recouvrant la liberté

de sa langue, confirme aussitôt l'efficacité de la guérison en récitant, sans s'interrompre, une interminable action de grâces. Dans le *Rustre du Ciel* (*El Rústico del Cielo*) du même poète, Francisco ne gagne le paradis qu'à force de simplicité d'esprit et de maladresse : dans sa première jeunesse, il tue, sans le vouloir, un garde avec sa fronde ; obligé de s'enfuir de la maison paternelle, il devient valet d'un sacristain, puis domestique à l'hôpital d'Alcalá ; il interprète toujours mal les ordres qu'on lui donne, commet sottises sur sottises ; par une faveur spéciale de la Providence, elles tournent toujours bien pour les autres et pour lui. A mesure qu'il grandit, Dieu lui donne des marques de plus en plus évidentes de sa bienveillance ; il finit par faire des miracles ; mais ces miracles sont empreints de je ne sais quel caractère de familiarité enfantine. En voici un, entre autres : Francisco achète, un jour, un bœuf à un paysan, le paie argent comptant, et convient avec son vendeur que la bête sera livrée à l'hôpital où il sert pour le matin de Pâques ; le paysan peu scrupuleux se décide à garder le bœuf et l'argent ; mais, le jour de la fête arrivé, l'animal s'échappe de son écurie et se met à courir, sans que rien ne puisse l'arrêter, jusqu'à la porte de l'hospice.

Dans une autre comédie de Lope, le *Saint Nègre Rosambuco*, le merveilleux est encore plus naïf. Un frère lai qui poursuit le saint de ses malices, a composé sur lui des couplets satiriques ; il les chante en s'accompagnant sur sa guitare, quand le saint paraît ; il s'empresse de cacher l'instrument sous sa robe ; lorsqu'il l'en retire, il le trouve changé en un gros lézard vert. Le même frère a, un jour, l'idée de se faire passer pour saint Rosambuco et il commence par se barbouiller de noir la figure ; mais il voit avec terreur la suie devenir, sur sa peau, blanche comme de la farine. *Les Merveilles de Babylone*, de Guillén de Castro, abondent en détails burlesques et, par exemple, on y voit paraître sur la scène Nabuchodonosor métamorphosé en bœuf. Le *Saint Nicolas de Tolentino*, de Lope, fait preuve d'une précocité vraiment surprenante ; encore au maillot, il fait abstinence et, deux fois par semaine, il s'interdit de toucher au sein de sa nourrice. Dans un drame de Moreto, *Le plus illustre Français*, nous trouvons un détail plus singulier encore : pendant une extase de saint Bernard, la Vierge lui

donne le sein pour qu'ainsi il devienne frère de lait de Jésus-Christ.

Ces enfantillages ou ces fautes de goût peuvent paraître ridicules ; mais assurément les auteurs n'avaient point songé à égayer leur public. On voit au contraire que dans beaucoup d'autres œuvres du même genre ils ont volontairement introduit un élément comique, et ainsi le drame religieux n'a pas échappé à cette loi générale de l'art espagnol qui rapproche les plus hautes fantaisies et la réalité la plus vulgaire, et développe presque toujours, à côté des situations douloureuses ou héroïques, une sorte d'action familière et bouffonne qui en est la contre-partie et, en quelque façon, le correctif. Le *gracioso* qui, dans tout le théâtre espagnol, est l'éternel Sancho de tant de Don Quichottes, le *gracioso* a aussi sa place dans les comédies de saints. Tantôt c'est le valet d'un pieux personnage qui, tout en admirant les prodigieuses pénitences de son maître, s'indigne plaisamment d'y être trop souvent associé. Tel Pedrisco, serviteur de Paulo l'ermite, dans ce chef-d'œuvre de Tirso, *Le Damné pour manque de foi* :

J'arrive chargé comme une bourrique, je plie sous le poids de ces herbes dont la montagne est pleine. Si je mange tout cela, ah ! malheureux, quelle triste fin m'attend ! Moi, manger de l'herbe ! Mais c'est la nourriture que le Seigneur a réservée aux bêtes brutes ! Que Dieu me donne la patience de supporter de telles misères ! Lorsque ma mère me mit au monde, elle s'écria : « O Pedrisco de mon âme, puissent mes yeux te voir un jour devenir un saint ! » Si c'est là le vœu d'une mère, que pourrait donc vous souhaiter une marâtre? Devenir un saint, voilà certes une fameuse chance ! Mais quel malheur de ne pas manger !... Hélas ! où êtes-vous, ô jambons d'autrefois? N'avez-vous point pitié de mon mal? Du temps où je me promenais par la ville, et non pas, comme aujourd'hui, au travers des roches (je pleure, rien que d'y penser), mes moindres appétits, vous étiez là pour les satisfaire. Vous étiez, ô jambons, des amis fidèles !... Comme tout cela est loin maintenant ! Je vais donc tristement mâcher de l'herbe encore, et il arrivera quelque jour qu'à force de manger des fleurs j'enfanterai un mois de mai.

Tantôt c'est un moine gourmand et sensuel comme le frère Antolin du *Diable Prédicateur* qui exalte avec des transports lyriques la gloire des pâtés et des poulets rôtis, qui ne manque jamais de cacher dans ses manches une bouteille de vieux vin,

un assortiment de copieuses victuailles, et que la malice d'un démon empêche toujours de livrer, comme il dit, bataille à son héroïque appétit. Tantôt c'est, comme Antonio, dans le *Rufian bienheureux* de Cervantès, quelque *picaro* converti qui a pris la robe, qui est devenu « bon chantre au lutrin », mais qui, mal guéri de l'ancienne folie, proteste lamentablement contre les austérités de la règle monastique et évoque avec mélancolie les joyeux souvenirs d'autrefois :

Moi, le jeûne me rend malade, il m'aigrit le caractère, il refroidit ma dévotion. Ah! j'avais bien une autre allure quand j'étais valet à Séville. O blancs biscuits d'Utrera qui faites l'esprit plus léger et plus subtil! Raisins jaspés que l'on cueille la nuit dans les vergers de Triana et que l'on voit le matin si frais, si brillants des perles de la rosée, qu'il n'y a rien au monde de plus savoureux, de mieux fait pour tenter les lèvres d'un gourmand. Heures charmantes que je n'espère plus revoir! — Où peuvent bien être maintenant la señora Librija ou la Salmerona, ces belles pécheresses? Que sont devenus Ganchoso, Lobillo, Terciado et l'illustre Tortillard? Jours heureux, jours dorés où la chère liberté invitait l'âme aux plus doux plaisirs!

Dans la *Santa Maria Egipciaca* de Montalvan, le comique est singulièrement plus risqué. On y voit un *gracioso* parodier avec des gestes ridicules les miracles de la sainte. On peut s'étonner que l'Église ait autorisé de telles bouffonneries : de moins irrévérencieuses avaient suffi à compromettre et à discréditer en France tout le théâtre religieux. Mais en Espagne, au moment où étaient représentées de telles pièces, l'Inquisition avait achevé son œuvre : le clergé exerçait sur toutes les consciences une domination si absolue que même dans les drames sacrés il pouvait faire quelques concessions à cette gaieté populaire qui avait déjà introduit jusque dans la procession du Saint-Sacrement, avec le défilé des *Gigantones*, le burlesque le plus grossier, l'énormité de la caricature. Rien ne montre mieux que cette singulière tolérance combien l'Église était sûre de son pouvoir.

Un autre caractère du drame religieux, c'est l'importance et la richesse du spectacle. Nous ne parlons pas seulement des menus artifices de scène, accessoires indispensables d'un théâtre où tout parle aux yeux, où le merveilleux tient tant

de place, où l'ordre régulier de la nature est incessamment troublé par des morts qui parlent, des statues qui s'animent, des apparitions d'anges, de spectres et de démons. Les machinistes espagnols, formés pour la plupart à l'école des Italiens, étaient capables de réaliser d'autres prodiges. Dans le *San Nicolás* de Lope, par exemple, on pouvait voir le ciel entr'ouvert, Dieu siégeant entre la Justice et la Miséricorde, le Saint s'élevant dans l'air par la force de la prière, Notre-Dame et saint Augustin volant à sa rencontre, une évocation du diable, entouré de lions et de serpents, saint Nicolas redescendant du Paradis dans un manteau parsemé d'étoiles et fendant une montagne pour arracher son père et sa mère au Purgatoire et les emmener s'asseoir avec lui à la droite du Seigneur.

Dans une autre pièce, *Le Grand Roi des Déserts*, de Claramonte, on voyait une tempête en mer, l'écroulement d'un temple, une lionne allaitant un petit enfant, un aigle fondant du plus haut de la nue pour arracher une couronne du front d'un usurpateur. Dans *Les Lacs de saint Vincent*, de Tirso, la princesse mauresque Casilda, guérie d'un mal mystérieux pour s'être plongée en des eaux bénies, élevait en l'honneur du vrai Dieu un couvent dans la solitude; cette sainte demeure s'écroulait par les artifices du démon, mais on la voyait au dernier acte rebâtie par Dieu lui-même, descendre lentement du ciel, planer dans les airs, se poser enfin sur un rocher. Un drame de Tellez de Acevedo, *Aimer avant de naître*, est presque entièrement rempli par des visions célestes, et des indications de scène extrêmement détaillées montrent que même pour l'auteur tout l'intérêt de la pièce était dans la machinerie et dans le décor. On pourrait citer cent autres ouvrages dont l'action ne semble avoir été imaginée que pour servir de prétexte à d'ingénieux artifices ou à de somptueuses figurations. Dans la décadence même du genre, le luxe de la mise en scène ne cessa de s'accroître; le drame tourna de plus en plus à la féerie. Le peuple espagnol avait toujours été plus qu'aucun autre amoureux des beaux spectacles : le plaisir des yeux était le seul dont il ne pût se lasser.

Si on arrive au fond même de ces drames, on y retrouve sous tous ses aspects le sentiment religieux qui dominait

alors les âmes. Et ce qui y paraît d'abord, c'est, si le terme n'est pas trop irrespectueux, une sorte de fétichisme local. Chaque ville, petite ou grande, a un saint de prédilection, une image du Christ ou de la Vierge dont l'origine est merveilleuse et que plusieurs miracles ont déjà illustrée : pour accréditer un sanctuaire, pour mettre en vogue un pèlerinage, rien ne vaut une belle comédie sacrée, commandée à quelque poète en renom. De là un nombre infini de pièces écrites en l'honneur de ces sortes de divinités, protectrices attitrées d'une province ou d'une paroisse, d'autant plus aimées du peuple qu'elles lui sont plus particulières, qu'elles sont plus voisines de lui, dont le culte forme vraiment une petite religion dans la grande et va parfois jusqu'à absorber toute la religion.

Notre-Dame d'Atocha, patronne de Madrid (Rojas), *Notre-Dame de Valence ou la Vierge des abandonnés* (Maluenda et Orti), *Notre-Dame de la Mer, d'Almeria* (Benavides), *Notre-Dame de la Victoire, de Malaga* (Ramirez de Arellano), *Notre-Dame de la Règle, phénix de l'Andalousie; Notre-Dame de Valvanera, aurore de la Rioja; Notre-Dame de Guadalupe, étoile de l'Estremadoure, Notre-Dame « del Pilar », de Saragosse; Notre-Dame de la Lumière, Notre-Dame du Rocher, Notre-Dame des Genévriers, Notre-Dame des Neiges, La Vierge du Sanctuaire de Tolède* (Calderon), *le Christ des Miracles, de la ville de Cabrilla* (Moreto), *le Christ de Caravaca* (Diamante); *San Diego de Alcala* (Lope), *Saint-Jean de Sahagun, patron de Salamanque* (Vera Tassis); *San Isidro, le Divin Laboureur de Madrid* (Zamora), etc. Voilà des titres par eux-mêmes assez significatifs. Un auteur assez obscur, Juan Salvo y Vela, a fait ressortir, sans s'en douter, à coup sûr, ce qu'il peut y avoir de comique dans cette concurrence de divinités régionales faisant montre de leur pouvoir et se disputant les hommages. Sa pièce s'appelle *Un Duel de saints*, et l'on y voit deux patrons de villes luttant à coup de miracles, renchérissant toujours l'un sur l'autre et, dans l'ardeur de leur combat, faisant ainsi tomber sur les honnêtes bourgeois qu'ils protègent une pluie intarissable de bénédictions.

Aussi bien que les villes et les provinces, les ordres monastiques tiennent à accroître le prestige de leurs saints, de leurs fondateurs, des dévots personnages qui ont porté leur

habit. Tandis qu'à la gloire des Jésuites, Calderon compose son *Grand Prince de Fez,* où il montre un roi maure converti au catholicisme par la lecture de la *Vie de saint Ignace,* le licencié Diego Callejo son *Saint François-Xavier ou le Soleil en Orient,* le Père Valentin de Cespedes *les Gloires du plus beau siècle,* panégyrique enthousiaste et heureusement inspiré de l'illustre « Apôtre des Indes », Moreto écrit en l'honneur du Carmel son bizarre *San Franco de Sena,* Tirso de Molina, dans une pièce non moins singulière : *Il faut tomber pour se relever,* nous fait voir une pécheresse amenée au repentir par la prédication de saint Dominique. Deux médiocres poètes, Agramon et Tellez de Acevo, exaltent les vertus de la « Colombe Dominicaine », Santa Columba de Beati. L'auteur anonyme d'une fort remarquable comédie, *le Faux Nonce de Portugal,* rend au Saint-Office et, par suite, à l'ordre de Saint-Dominique un hommage assez surprenant.

La Cour de Rome s'est décidée à établir l'Inquisition en Portugal et, comme le Roi et les ministres s'opposent à ce dessein, le pape Paul III a annoncé l'intention d'envoyer un nonce dans le pays pour vaincre les résistances. Sur ces entrefaites arrive à Lisbonne un aventurier, très intelligent et très ambitieux, qui a un merveilleux talent pour contrefaire les écritures. Quelques papiers importants qu'un hasard fait tomber entre ses mains lui suggèrent l'idée et lui donnent les moyens de se faire passer pour le légat du Saint-Siège. Il se fabrique un bref et des diplômes et se présente au Roi pendant une chasse; il lui impose par son air de majesté et obtient de lui l'autorisation de faire dans la capitale une entrée solennelle. Une fois dans la place, il ne tarde pas à acquérir de l'autorité. A force de finesse et d'énergie, il gagne la confiance du prince et rétablit même la paix dans le ménage royal, il se concilie la faveur de l'archevêque d'Evora et de la noblesse, il conquiert la sympathie du peuple par sa bonne grâce et sa magnificence : quand enfin il se sent assez fort pour faire prévaloir sa volonté, il élève la voix au nom du Saint-Père, il exige et il obtient la constitution d'un Saint-Office.

Mais son triomphe ne dure pas longtemps. Quelques précautions qu'il ait prises pour éviter des révélations fâcheuses,

une lettre du pape qu'il n'a pu intercepter découvre la supercherie. Il est arrêté, condamné à mort : on va le conduire au supplice lorsque arrive une nouvelle lettre de Rome. Le Souverain Pontife a été informé de son merveilleux succès, il a estimé que la Providence avait effacé sa faute en se servant de lui pour hâter l'accomplissement de ses desseins : il mande à Rome le faux légat afin de le mieux connaître et de le récompenser de son zèle. La moralité de la pièce, c'est donc que la fin justifie les moyens, que l'on ne saurait mal agir quand on sert les intérêts de l'Église et que, « quand on pèche avec des intention excellentes, c'est Dieu qui prend le péché sur lui ».

Les franciscains, aussi populaires en Espagne qu'en Italie, ne pouvaient manquer d'avoir, eux aussi, leurs panégyristes. Lope de Vega, tertiaire de cet ordre, met en scène dans son *Serafin Humano* la vie édifiante de saint François, marqué, comme Jésus, de cinq blessures, entouré, comme lui, de douze disciples, dont l'un se pend, ainsi que Judas. Dans son *Rustre du Ciel*, que nous avons cité, le bienheureux infirmier de l'hospice d'Alcalá s'applique avec une gaucherie à la fois ridicule et touchante à imiter la conduite du grand saint d'Assise dans toutes les affaires de la vie, et comme en son désert de l'Alvernia, embrassant dans sa tendresse infinie l'immensité de la nature, l'âme charmée par la lumière du ciel et par le sourire de la terre, François conversait avec les cigales, faisait des nids pour les tourterelles et prêchait pour les petits oiseaux, le pauvre ignorant croit bien faire de dire des mots d'amour aux touffes de persil et aux panais, et d'appeler « mes sœurs » les raves et les aubergines.

L'intention de servir la cause des Frères Mineurs apparaît d'une façon encore plus manifeste dans la célèbre comédie de Belmonte, *le Diable prédicateur*[1].

A cheval sur un dragon ailé, Lucifer vient de parcourir le monde : rentré dans l'empire infernal, il fait appeler Asmodée et lui raconte ce qu'il a vu. Il règne encore sur les trois quarts de l'univers, mais sa puissance est menacée. Le plus redoutable de ses adversaires, celui qui a ramené sur la terre la sainte Espérance et que le Christ a marqué, comme d'un sceau, du

1. Cette comédie est imitée de très près du *Fray Diablo* de Lope : mais, comme il arrive assez souvent, la copie a fait oublier le modèle.

stigmate de ses plaies divines, saint François survit dans l'ordre qu'il a fondé et dont Dieu lui-même a dicté la règle. Ces religieux s'emploient au salut des pécheurs avec une charité si ardente que « leurs efforts ont déjà porté au ciel plus d'âmes que toutes les hérésies n'en ont jamais précipité dans l'enfer, plus que l'océan ne compte de grains de sable ». « Si je n'y mets pas ordre, ajoute-t-il, il n'y aura bientôt plus d'endroit où ces mendiants déguenillés n'aient dressé la bannière de celui qui, par son humilité héroïque, a mérité d'être appelé le grand lieutenant du Christ et d'occuper la place que m'a jadis fait perdre mon orgueilleuse folie. »

Lucifer s'est donc résolu à faire aux franciscains une guerre sans merci et, pour commencer, il va se rendre dans la ville de Lucques afin d'empêcher ces moines de conserver un couvent qu'ils y ont fondé. Il persuadera aux habitants de la ville « qu'il est plus méritoire de venir en aide aux indigents chargés de famille et qui ne peuvent donner du pain à leurs enfants qu'à ces religieux mendiants, inutiles à l'État ». Quand ils cesseront d'être enrichis par les aumônes, les Frères Mineurs « ne pourront se défendre contre les entraînements de la faiblesse humaine », et l'on verra « ce nouveau vaisseau de l'Église échouer contre les écueils de l'impiété et contre la dureté des cœurs ».

Le diable met son plan à exécution et réussit d'abord dans son entreprise : les bourgeois de Lucques, égarés par ses conseils, chassent de leurs maisons les frères quêteurs et les poursuivent à coups de pierres jusqu'aux portes du couvent. Déjà les moines commencent à souffrir de la faim et, découragés, ils songent à vendre les objets du culte, à quitter cette terre maudite. Le Père gardien, qui a d'abord soutenu ses frères par ses paroles et par son exemple, est à son tour près de faiblir, quand soudain une intervention miraculeuse vient confondre l'espoir du démon. Aux yeux du saint homme apparaissent à la fois Lucifer, contraint de lever le masque, l'archange saint Michel et l'Enfant Jésus.

Serpent infernal, s'écrie saint Michel, j'humilierai ton insolence. Tu sais quelle promesse le Seigneur a faite à François et tu as pu croire que par tes artifices tu priverais ces religieux des moyens de soutenir leur vie !... Pour te punir, je veux que tu défasses toi-même ton ouvrage...

LUCIFER. — Moi, me combattre moi-même! Ah! malheureux que je suis.

SAINT MICHEL. — Ce n'est pas tout. Tu vas encore bâtir un autre couvent où, contre ta volonté, François comptera de nouveaux disciples

LUCIFER. — Comment?

SAINT MICHEL. — Point de réplique. Je t'ordonne de faire ce que ferait François. Et d'abord va dans son couvent et fais honte à ses moines d'avoir pu songer à l'abandonner.

Tout en protestant contre cette rigoureuse contrainte, Lucifer revêt un froc de franciscain, se présente brusquement devant les religieux au moment où ils se préparent à quitter le pays et les harangue avec tant de chaleur que, ainsi que le remarque un frère, « la flamme sort par ses yeux »; il leur rend courage et confiance, il leur fait jurer de se laisser mourir de faim plutôt que « d'abandonner la place que leur a confiée le lieutenant du Christ ». Puis, avec une activité extraordinaire, le « Frère obéissant forcé » (c'est le nom qu'il s'est donné) s'emploie à ruiner son propre ouvrage. Il fait rougir de leur erreur les bourgeois qui avaient entrepris de secourir les familles indigentes au lieu de réserver leurs libéralités aux frères de Saint-François. Les aumônes recommencent à affluer; aux portes du couvent se pressent les charrettes où les provisions s'entassent, les mules chargées de sacs rebondis. Les dons en argent sont si nombreux qu'on peut entreprendre sans tarder la construction du nouveau monastère; il s'élève en quelques mois; le démon en a tracé le plan; il surveille les maçons, il met en place lui-même les plus lourdes pierres, il stimule les charpentiers et les couvreurs. Les moines, émerveillés, croient voir en lui un envoyé de Dieu, un prophète; seul le Père gardien a été instruit par une révélation céleste: il regarde silencieusement la Puissance des Ténèbres s'acharnant avec âpreté à cette œuvre sainte.

Le jour où sa tâche est achevée, Lucifer se dépouille du costume que Dieu lui a imposé et se montre sous sa vraie figure au peuple de Lucques assemblé. « Demain, dit-il, le Père gardien qui connaît toute la vérité vous donnera dans un sermon l'explication de ce mystère. Et maintenant, François, entre tes enfants et moi la trêve est expirée. Je redeviens ton plus grand ennemi... » — Et aussitôt il disparaît.

Cette singulière comédie fut jouée pendant deux siècles. Un tel succès paraîtrait presque inexplicable, en un pays où des drames plus remarquables ont été plus vite oubliés, si l'on n'en cherchait la raison que dans le mérite de la pièce. La vérité est que les franciscains s'en servirent régulièrement comme d'un moyen sûr de frapper l'imagination populaire et de ranimer le zèle de leurs donateurs. Toutes les fois que dans une ville ils voyaient tiédir la ferveur des fidèles et baisser le chiffre des aumônes, ils faisaient donner quelques représentations du *Diable Prédicateur*, et les cœurs les plus durs étaient aussitôt touchés.

Aussi bien que la rivalité des cultes locaux, aussi bien que la concurrence des ordres monastiques, les discussions théologiques qui passionnaient alors la chrétienté ont eu leur retentissement dans le drame religieux. Pour n'en citer qu'un exemple, on sait quelles ardentes controverses avait fait naître, depuis le moyen âge, la doctrine de l'Immaculée-Conception. Duns Scot et les franciscains avaient les premiers répandu l'idée que par un divin privilège la Vierge avait été, dès le sein de sa mère, exempte du péché originel. En 1439, le concile de Bâle avait érigé en dogme cette opinion; mais ce concile fut tenu pour schismatique et le pape ne sanctionna pas son décret. Les dominicains, qui combattaient cette nouveauté, avaient eu recours à une pieuse supercherie : ils avaient fait apparaître Marie à un pauvre tailleur, et elle lui avait confessé que, comme les autres créatures, elle était bien née *in peccato*. La fraude avait été découverte, quatre dominicains avaient été brûlés; leur ordre cependant n'avait pas renoncé à la lutte et ses pressantes instances avaient empêché le concile de Trente de se prononcer. Mais presque partout, et particulièrement en Espagne, la foi populaire s'était attachée avec enthousiasme au dogme contesté. Les Jésuites, de parti pris favorables à tout ce qui pouvait développer le culte de la Vierge, s'étaient associés aux franciscains; Philippe III et Philippe IV s'étaient ouvertement déclarés en leur faveur; on put croire un moment que, cédant à tant d'influences, la Cour de Rome consacrerait une croyance si chère aux peuples catholiques. Dans l'excès de leur joie, les franciscains de Valence menèrent par les rues une sorte de procession chan-

tante et dansante, et la foule s'associa à leurs transports. L'Université de Salamanque rendit à la Vierge un hommage plus discret, mais aussi considérable : elle décida, comme l'avait fait autrefois l'Université de Paris, que tous ses maîtres, tous ses docteurs devaient, avant d'entrer en fonctions, promettre par serment de combattre en chaque occasion, privée ou publique, pour le mystère de l'Immaculée Conception. Le conseil de la ville s'engagea à son tour « à confesser et à publier cette doctrine jusqu'à la dernière goutte de son sang ». Enfin toutes les corporations s'unirent pour donner de brillantes fêtes en l'honneur de Notre-Dame, et ce fut au cours de ces solennités que Lope de Vega fit jouer, dans la cour des Grandes Écoles, un drame de circonstance : *La Pureté sans souillure* (*La Limpieza no manchada*).

La valeur de cette pièce est fort médiocre. Ce n'est guère qu'un long défilé de figures allégoriques et de personnages de l'Histoire sainte : la Tranquillité, le Doute, la Contemplation, le Péché originel, le Genre humain, l'Université de Salamanque, le roi David, sainte Brigitte, l'Allemagne, la France, l'Inde, l'Éthiopie, l'Espagne, le prophète Jérémie, saint Jean-Baptiste, Esther et Assuérus, quatre étudiants et l'auteur lui-même sous le nom de Lisardo. Ce qui à nos yeux en fait le prix, c'est la sincérité de la passion qui l'anime. C'est le cri de victoire d'une foi triomphante, et le lyrisme du poète y a merveilleusement exprimé le sentiment qui avait poussé les masses populaires à prendre parti dans cette querelle de théologiens : une sorte de loyalisme chevaleresque. Dans la troisième journée, l'Espagne s'écrie : « Je suis esclave du nom de Marie ! » Elle aurait pu dire davantage : pour elle la Vierge n'était pas seulement la Patronne toujours secourable, la Reine du ciel, la Suzeraine, c'était aussi la Femme, et tout homme de noble race devait se déclarer le champion de son honneur, le défenseur de son droit méconnu.



Il est temps de noter quelques traits plus généraux de ce théâtre.

Tout d'abord il serait surprenant que dans la patrie des

grands mystiques cette forme particulière de l'exaltation religieuse ne se fût pas reflétée dans le drame sacré. Et en effet nous voyons dix auteurs, pour le moins, mettre sur la scène. avec plus ou moins de talent, les extases, les visions de sainte Thérèse ou les terribles pénitences de Marie de Jésus Agreda. Nous voyons Moreto représenter dans *la Sainte Rose du Pérou* une religieuse éprise de la divine beauté du Sauveur, qui baise son image avec des transports d'ivresse et qui. dans une sorte de délire, s'étend sur une croix, raidie et convulsée, pour figurer le sublime mystère. Et quand, pour répondre à son appel, Jésus-Christ paraît devant elle et qu'elle essaie de lui dire de quels feux elle brûle pour lui, l'amoureux langage de la dévotion prend dans sa bouche un sens si précis et si fort qu'il se dégage de toute cette scène une impression de sensualité inquiétante et qu'on se trouve presque gêné par l'aveu de ce sentiment incertain. Que dire de cette pièce de Tirso, *Il faut tomber pour se relever (Quien no cae no se levanta)*, où une pieuse personne entretient avec son ange gardien, qui est son amant et son époux, des rapports au moins équivoques? Ou encore du drame de Cañizares, *la Préférée de Jésus*, où l'on voit Sainte Gertrude en coquetterie réglée avec le Christ, passant, pour le mieux retenir, des tendres protestations à la froideur, et le boudant, quand il veut lui imposer des obligations qui lui déplaisent, jusqu'à ce qu'il ait révoqué son arrêt?

Cet amour divin, qui pouvait ainsi emprunter aux passions humaines, et même à la galanterie, leurs allures et leur langage n'allait point sans une haine farouche des infidèles, des hérétiques, des schismatiques, de tous ceux qui, ignorant ou méconnaissant Dieu, perpétuaient ainsi sa douloureuse agonie et, suivant la forte expression des prédicateurs, « le crucifiaient tous les jours ». Ce fanatisme, qui faisait se presser autour des autodafés des foules débordantes d'allégresse, touchait, on peut le dire, à l'horreur physique. Quand Fernand Cortez, déjà maître de la moitié du Mexique, arriva dans Tlascala, les Caciques de la grande cité des Terres Froides lui offrirent de l'or, des roses et des jeunes filles : les conquérants prirent l'or et marchèrent sur les roses; mais pour les filles, ainsi que le rapporte Bernal Diaz, ils ne les vou-

lurent point accepter avant qu'elles eussent abjuré leur idolâtrie et reçu le baptême. « Je perdrais mes États, avait dit Philippe II en recevant la couronne des mains de son père, je perdrais mes États et cent fois la vie, si j'avais cent vies, plutôt que de régner sur des hérétiques. » C'est le sentiment de tout son peuple qu'il exprimait et, même après les rigueurs du Saint-Office, même après que dix-sept tribunaux établis par l'Inquisition eurent sacrifié quatre-vingt-quatre mille suspects, la crainte que le sol du royaume fût foulé par un hérétique était si vive dans les masses populaires que toutes sortes de légendes absurdes en étaient nées; telle, par exemple, l'histoire de cette tête de bronze du bourg de Talsara qui, dès qu'un juif mettait le pied dans la contrée, criait sans trêve : « *Judæus adest !* il y a un juif », jusqu'à ce qu'on l'eût chassé.

On retrouverait dans ce théâtre religieux cent superstitions pareilles; et la haine de l'hérésie en est une des principales inspirations. Les croyances hétérodoxes y sont naturellement défigurées, présentées sous un jour grotesque ou odieux : tous les moyens sont bons pour extirper ces exécrables erreurs, et les meilleurs sont les plus violents. A l'égard d'un mécréant, les lois les plus élémentaires de la morale ne comptent plus; les promesses n'engagent à rien; on ne peut invoquer en sa faveur ni l'humanité ni la justice. Dirigées contre lui, la perfidie est un devoir, la férocité une sorte d'héroïsme.

Quand San Diego d'Alcalá, dont Lope a célébré les vertus, va convertir les habitants des Iles Fortunées, dès qu'il aperçoit les naturels du pays, qu'à leur costume il reconnaît pour des païens, il se jette sur eux en les assommant avec son crucifix, il crie aux soldats qui l'accompagnent de massacrer tous ces idolâtres et il pleure de les voir s'employer mollement à cette œuvre sainte.

Un autre héros populaire, le Vaillant Céspedes [1], sorte de portefaix brutal, rencontre une fois à Augsbourg, dans le palais de Charles-Quint, un grand seigneur protestant : il s'approche de lui et, sans autre explication, il lui donne un soufflet si fort que du coup il lui en casse trois dents. Les nécessités de la politique obligent l'Empereur et le duc d'Albe à

1. [illegible]

le blâmer publiquement ; mais ils lui font dire en secret que « jamais aucune action ne leur a fait plus de plaisir », et même ils le prennent à leur service. Une si glorieuse approbation ne manque pas de redoubler son zèle et, à dater de ce jour, toutes les fois qu'il voit dans la rue un hérétique qui manque de s'agenouiller sur le passage du Saint-Sacrement, du tranchant de sa large épée « il lui coupe les jarrets, comme à un taureau, pour qu'il reste à genoux par force ».

Dans un de ses drames les plus célèbres, *La plus grande action de l'empereur Charles-Quint*, Ximenes Anciso nous montre ce monarque tourmenté dans sa cellule de Yuste par le regret de n'avoir pas fait brûler Luther, et donnant à son fils, comme recommandation suprême, l'ordre de livrer aux bourreaux un chanoine de Salamanque soupçonné de tiédeur, Augustin Cazalla.

Certains auteurs même ne se contentent point de glorifier ce fanatisme, ils semblent avoir eu pour dessein de surexciter davantage encore les aveugles passions de la foule. Une pièce de Lope est à ce point de vue bien significative ; c'est *le Petit Innocent de la Guardia.*

Les « Rois catholiques », Ferdinand et Isabelle, viennent d'établir l'Inquisition ; mais l'âme de saint Dominique n'est pas encore satisfaite : dans un songe il apparaît à la reine et lui commande d'expulser les juifs de leurs États. Isabelle lui promet d'agir selon sa volonté.

Tous les juifs d'Espagne sont en émoi : le péril est extrême, ils veulent se sauver à tout prix, eux et leurs biens. Un rabbin français leur a enseigné qu'avec une hostie pétrie avec le cœur d'un enfant chrétien ils pourraient empoisonner tous les fleuves du royaume. Ils se décident à recourir à ce terrible moyen.

Ils essayent d'abord d'acheter un enfant ; puis ils prennent le parti d'en voler un. Le jour de la fête de l'Ascension, un jeune garçon de la Guardia, assez gros bourg de la province de Tolède, perd ses parents dans la foule au moment où la procession sort de l'église. Un juif l'attire en lui offrant quelques friandises et l'emmène dans sa maison. Il l'y garde pendant près d'une année en le tourmentant atrocement jusqu'à la fête de la Passion où l'assemblée des Israélites a résolu de le sacrifier, comme Jésus.

Le jour du sacrifice arrivé, on entraîne le petit Juanico

dans une caverne de la montagne, et nous assistons à tous les détails de l'horrible martyre. Nous voyons d'abord l'enfant battu de verges, pliant sous le faix de la lourde croix ; on essuie son visage ensanglanté, et le miracle du Christ se renouvelle : trois fois sur la toile se peint son douloureux visage. La croix est dressée ; les juifs y attachent l'enfant ; ils enfoncent des clous dans ses pieds et dans ses mains. Et alors apparaissent à ses côtés les figures de l'Intelligence et de la Raison : elles sont descendues du ciel pour inspirer à ce petit enfant la même patience et la même douceur que le Fils de Dieu montra dans cette épreuve. Un hébreu relaps, Benito, monte sur une échelle et avec un couteau il essaye d'arracher le cœur à Juanico encore vivant.

JUANICO. — Que cherches-tu?
BENITO. — Je suis tout troublé!
JUANICO. — Que cherches-tu?
LA RAISON. — Quel séraphin!
BENITO. — C'est ton cœur, enfant, que je cherche.
JUANICO. — Tu cherches mal, il est plus loin.
BENITO. — Je l'ai trouvé. Donnez-moi le sel.
UN HÉBREU. — Le voilà.
BENITO. — Je veux le saler et le garder.
JUANICO. — Oh! mon père! Je mets mon âme entre vos mains.
L'INTELLIGENCE. — Il est mort.
LA RAISON. — Quelle allégresse dans le chœur des anges!

Lope de Vega n'avait pas inventé cette histoire. Il avait pu en trouver toutes les péripéties dans les procès-verbaux de l'Inquisition qui, avec de prétendus aveux arrachés dans les tortures à quelques familles de juifs convertis, avait reconstitué tout cet atroce roman et lui avait donné une conclusion non moins épouvantable en brûlant, le 16 novembre 1491, devant la cathédrale d'Avila, Jucé Franco, Alonso Franco, Lope Franco, Garcia Franco, Juan Franco, Juan de Ocaña, Benito Garcia, Mosén Abenamias et quelques autres. Peut-être encore le poète avait-il simplement pris pour matière un récit extrêmement répandu, *la Mort et le Glorieux Martyre du Saint Innocent dit de la Guardia*, publié en 1583, à Madrid, par Fr. Rodrigo de Yepes, moine de San-Jerónimo el Real. Mais il est trop évident pour qui lit la pièce qu'elle était

moins faite pour mettre en scène un fait-divers, trop monstrueux pour être dramatique, que pour exalter le fanatisme et justifier quelque persécution. Et pour comprendre qu'un si grand poète, dont l'âme était d'ailleurs sensible et tendre, ait pu faire un tel emploi de son génie, il faut se souvenir qu'il était familier du Saint-Office et qu'on le vit un jour allumer le bûcher d'un pauvre moine franciscain, à moitié imbécile, dont le crime était d'avoir eu des juifs parmi ses aïeux.

II

Aussitôt que le bon Père m'aperçut, il vint à moi et me dit, en regardant dans un livre qu'il tenait à la main : *Qui vous ouvrirait le paradis ne vous obligerait-il pas parfaitement? Ne donneriez-vous pas des millions d'or pour en avoir une clef et entrer dedans quand bon vous semblerait? Il ne faut point entrer en de si grands frais ; en voici une, voire cent, à meilleur compte.* Je ne savais si le bon Père lisait, ou s'il parlait de lui-même; mais il m'ôta de peine en disant : « Ce sont les premières paroles d'un beau livre du P. Barry, de notre société; car je ne dis jamais rien de moi-même. — Quel livre, lui dis-je, mon Père? — En voici le titre dit-il : *Le paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mère de Dieu aisées à pratiquer.* — Eh quoi ! mon Père, chacune de ces dévotions aisées suffit à ouvrir le ciel? — Oui, dit-il... Il dit dans la conclusion *qu'il est content si on en pratique une seule.* — Apprenez-m'en donc quelques-unes des plus faciles, mon Père. — Elles le sont toutes, répondit-il; par exemple : *saluer la sainte Vierge au rencontre de ses images; dire le petit chapelet des dix plaisirs de la sainte Vierge; prononcer souvent le nom Marie; donner commission aux anges de lui faire la révérence de notre part; souhaiter de lui bâtir plus d'églises que n'ont fait tous les monarques ensemble; lui donner tous les matins le bonjour et sur le tard le bonsoir; dire tous les jours l'AVE MARIA en l'honneur du cœur de Marie.* Et il dit que cette dévotion-là assure de plus d'obtenir le cœur de la Vierge. — Mais, mon Père, lui dis-je, c'est pourvu qu'on lui donne aussi le sien? — Cela n'est pas nécessaire, dit-il, quand on est trop attaché au monde... Il se contente de l'*Ave Maria*... — Cela est tout à fait commode, lui dis-je, et je crois qu'il n'y aura personne de damné après cela. — Hélas! dit le Père, je vois bien que vous ne savez pas jusqu'où va la dureté de cœur de certaines gens. Il y en a qui ne s'attacheraient jamais à dire tous les jours ces deux

paroles : *bonjour, bonsoir,* parce que cela ne se peut faire sans quelque application de mémoire. Et ainsi il a fallu que le P. Barry leur ait fourni des pratiques encores plus faciles, *comme d'avoir jour et nuit un chapelet au bras en forme de bracelet, ou de porter sur soi un rosaire, ou bien une image de la Vierge...* — Voilà, mon Père, lui dis-je, l'extrême facilité! »

C'est ainsi que commence la *Neuvième lettre à un Provincial.* Les Jésuites ont beaucoup fait, cela est certain, pour « rendre la religion facile »; mais ce n'était point eux, Pascal devait s'en douter, ni leur Père Barry, ni leur Père Binet, ni leur Père Lemoine, dont il parle plus loin, ce n'était point eux qui avaient inventé ces moyens si aisés et si certains d'assurer aux hommes leur salut.

Tout le moyen âge a été pénétré de cette idée que quelques pratiques exactement observées peuvent, au jour du jugement, suppléer à bien des vertus et racheter bien des péchés. Nos *Miracles Notre-Dame,* et particulièrement le délicieux recueil de Gauthier de Coinci, sont pleins de merveilleuses aventures qui prouvent fort clairement que les plus simples dévotions, pour peu qu'elles aient été régulières, suffisent à sauver de la mort ou de la damnation l'âme la plus chargée de fautes. Ici, c'est l'histoire d'un fort mauvais homme qui, dans les hasards d'une vie dissipée, avait conservé l'habitude de réciter à une certaine heure les litanies de la Vierge. Des voleurs vont un jour l'attendre dans les profondeurs d'un bois qu'il doit traverser ; ils sont prêts à fondre sur lui quand, tout à coup, il se souvient que le moment est venu de dire ses prières ; il tombe à genoux au milieu d'une clairière, et les bandits émerveillés voient les paroles se transformer sur ses lèvres en guirlandes de roses qui se déroulent dans les airs et flottent au-dessus de sa tête ; ils laissent tomber leurs épées et s'enfuient tout tremblants. — Là, c'est la surprenante fortune d'un « riche homme que le diable a servi pendant sept ans pour le décevoir ». Le démon a revêtu l'apparence d'un valet qui vient de mourir et, vivant sous cette figure aux côtés du maître, il imagine pour le perdre toutes sortes d'artifices. Il lui suggère des pensées abominables, le tente par des visions, essaie de l'exterminer, de le noyer : tous ses efforts sont inutiles. A la fin de la septième année, un évêque, passant par

cette maison, découvre sous son déguisement sa véritable nature et l'oblige de confesser sa malice. Le diable avoue alors que toutes ses peines ont été perdues parce que le « riche homme » ne franchissait jamais le seuil de sa porte sans réciter à Notre-Dame l'antienne que voici : *O beata et intemerata et in æternum benedicta, singularis atque incomparabilis Virgo !* — Un voleur de profession priait la Vierge avant chaque larcin et souvent même il consacrait sur ses autels quelques-uns des objets dérobés. Il est pris en flagrant délit et conduit à la potence : deux jours après, quand le bourreau va pour décrocher son cadavre, il le trouve encore plein de santé. Notre Dame était descendue du ciel pour le soutenir dans ses bras. Il est inutile d'ajouter que le pendu eut la vie sauve. — Un clerc de Chartres, orgueilleux, pervers, luxurieux et qui « ses vouloirs voulait tous faire », meurt sans confession et sans donner aucun signe de repentance. L'Église lui refuse une sépulture sainte : on l'enterre hors de la ville, dans la fosse des malfaiteurs. Un mois après, la Vierge apparaît à un prêtre et lui commande d'ensevelir le clerc plus décemment ; le clergé va le déterrer en grande pompe et l'on voit que son visage est encore frais et vermeil ; entre ses lèvres fleurissent cinq roses nouvellement épanouies. On apprend alors que, de son vivant, il n'avait pas manqué un seul jour de s'agenouiller devant l'image de Notre Dame, « la face mouillée et battant sa poitrine bien humblement ». L'assistance fond en larmes et dans tout le pays se répand l'histoire « du clerc mort en la bouche de qui l'on trouva la fleur ».

Il serait trop facile de multiplier ces exemples : le manteau de la Vierge soutient des naufragés au milieu des vagues irritées, ses statues arrêtent des lions; au milieu de la tempête, elle fait briller des cierges allumés dans la mâture des vaisseaux qui se perdent, — et, chaque fois, c'est en souvenir d'une longue suite d'oraisons que Notre Dame intervient en faveur de ses fidèles. Car c'est elle qui presque toujours prend en main les causes désespérées, intervient dans les périls extrêmes, intercède en faveur des grands criminels. En face de la loi implacable, c'est elle qui représente le pardon; en elle la foi populaire a incarné l'idée de la divine miséricorde.

L'Espagne catholique n'a pas conçu autrement son rôle : elle

a adoré en elle « l'avocate » du genre humain, « l'auxiliatrice », « celle qui est au ciel un soleil de charité dans son midi et ici-bas une source vive d'espérance[1] ». C'est pour cela surtout qu'elle l'a si passionnément aimée. Cette naturelle dévotion, tous les ordres monastiques l'ont encore exaltée comme à l'envi : les carmélites, qui se vantent d'avoir reçu d'elle des grâces spéciales ; les dominicains, qui lui consacrent le rosaire ; les franciscains, qui sont fiers de s'appeler « les chevaliers de la Vierge ». C'est ainsi que pour la nation espagnole la religion a fini par s'absorber presque entière dans le culte de Marie. Et alors, dans ce peuple qui a toujours conservé de ses origines une sorte de paganisme instinctif, qui n'a jamais bien pris conscience de ses sentiments qu'en les réalisant sous une forme matérielle, la Vierge devient l'objet d'une dévotion presque superstitieuse. De simples pratiques dont on n'use d'abord que pour manifester sa foi finissent par se substituer à la foi même, et l'idée se répand qu'elles peuvent en dispenser. Le chapelet, le scapulaire sont de sûrs talismans plus efficaces que les bonnes œuvres : l'*Ave Maria* récité chaque jour rachète tous les péchés.

De gracieuses légendes entretiennent et confirment cette croyance. Bellarmino, dans son *Catéchisme*, rapporte l'histoire d'un mauvais sujet qui, ayant longtemps fait la guerre et commis mille iniquités, sans compter le pillage, le viol et l'homicide, songea, vers la fin de sa vie, à entrer dans un couvent de Cisterciens. Il avait mené jusque-là une existence si rude et si grossière que, lorsque le Maître des novices lui demanda s'il savait le *Pater Noster*, il répondit que non, que jamais il n'avait pu réussir à l'apprendre. Le Prieur ordonna alors qu'on lui enseignât l'*Ave Maria*. Après bien des efforts il n'en put retenir que les premiers mots : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce* ; mais il les récitait sans cesse, pendant toute la durée des offices et plusieurs fois à chaque repas. Il prenait un plaisir extrême à répéter ainsi le doux nom de Marie, et cela seul suffisait à le maintenir dans une communication continuelle avec la Sainte Mère de Dieu. Il mourut au bout de peu d'années et, quand on l'eut enseveli, un arbre poussa sur sa tombe qui portait écrit en lettres d'or sur cha-

1. Dante, *Le Paradis*, XXXIII.

cune de ses feuilles : *Ave Maria, gratia plena*. Ce miracle ne tarda pas à se répandre, et l'évêque, en ayant été informé, vint lui-même le constater de ses yeux. Il commanda qu'autour de l'arbre merveilleux la terre fût creusée et l'on s'aperçut qu'il avait sa racine dans la bouche même de ce pieux personnage.

Un autre dévot de la Vierge, raconte encore Bellarmino, avait la coutume, tandis qu'il vivait dans le siècle, de tresser tous les jours une couronne des plus belles fleurs qu'il pouvait trouver et de la placer sur le front d'une image de Notre Dame. Il prit plus tard l'habit religieux et, dès lors, il ne lui fut plus permis d'aller à son gré cueillir des bouquets et de rendre à Marie le même culte. Il en éprouvait un tel chagrin qu'il songeait à quitter le couvent; mais, une nuit qu'il était en oraisons, il vit paraître devant lui la Sainte Vierge et elle lui dit : « Ne t'afflige point, je viens t'enseigner le moyen de me tresser d'autres couronnes qui me sembleront plus belles. Je te commande de réciter chaque jour mon rosaire et tes *Ave Maria* formeront des guirlandes qui seront plus douces à mon cœur. » Il fit ainsi, et, un jour qu'il était enfermé dans sa cellule, le Maître des Novices, ayant eu l'idée de regarder par le guichet, vit le jeune religieux égrenant son chapelet avec un zèle extraordinaire : à ses côtés un ange vêtu de splendeur tenait dans ses mains un fil d'or et, à mesure que s'achevaient les prières, il y attachait pour chaque *Ave* une rose magnifique, un lis pour chaque *Pater*; et quand il eut tressé une couronne, il la posa sur la tête du novice et disparut.

Ces oraisons, ces litanies que la religion populaire représentait ainsi comme le gage le plus certain de la rédemption, comme des fleurs suaves dont le parfum ne peut se corrompre, le théâtre sacré en célèbre sans cesse l'incomparable vertu.

Un drame de Zárate[1] nous montre la reine Béatrice de Hongrie calomniée auprès de son mari par son beau-frère dont elle a dédaigné l'amour. Ce prince trop crédule lui crève les yeux et la fait jeter aux bêtes; mais la Vierge, en l'honneur de qui elle a quotidiennement récité la salutation angélique, descend du ciel pour payer sa dette : elle arrache des griffes des lions sa servante fidèle, lui rend la vue, la transporte dans le

1. *La Defensora de la reina de Hungria.*

palais de son époux et fait reconnaître de tous son innocence.

Il n'est point de faute que Marie ne pardonne à ceux qui ont invoqué son nom. A l'heure du jugement, quand Satan, fort de son droit, vient réclamer les âmes coupables et faire le compte de leurs péchés, la Vierge déconcerte avec un sourire le logicien redoutable, elle désarme la justice céleste par la grâce de sa bonté et elle fait pencher la balance du côté du pardon[1].

Un chef de bandits a longtemps dévasté une contrée, il a mis à mort des centaines de voyageurs, abusé de quatre femmes, violé six demoiselles, incendié deux villages et regardé mourir dans les flammes les enfants, leurs mères et les vieillards. A l'article de la mort, Notre Dame, dont il a souvent dit le rosaire, intercède en sa faveur : il est sauvé ; dans sa bouche crispée par l'agonie cinq lis s'épanouissent et l'air en est embaumé ; un ange descend du ciel pour ensevelir son cadavre[2].

Une nonne a gravement manqué à ses devoirs : elle s'est enfuie avec le majordome du couvent[3]. Quand après une longue absence elle revient, pleine de honte et de repentir, elle reprend sa place parmi ses sœurs sans qu'aucune paraisse s'étonner de son retour. C'est que personne n'a pu s'apercevoir de son départ. La Sainte Vierge, à qui elle avait toujours voué une dévotion particulière, l'avait récompensée de sa piété en effaçant jusqu'aux apparences de son péché, le plus grave pourtant de ceux que l'Église condamne[4]. Elle avait com-

1. *El Pleito del Demonio con la Virgen* (*Le Procès du Démon et de la Vierge*), de trois auteurs inconnus.

2. *La Devocion del Rosario*, de J. B. Diamante.

3. *La Buena Guarda*, de Lope. Cette légende était déjà fort répandue en France, au moyen âge.

4. Ces enlèvements de religieuses étaient assez fréquents en Espagne. Les sanctions pénales étaient très rigoureuses : la coupable était généralement emmurée, et son complice pendu. Les traditions religieuses présentaient ces sortes de crimes comme des sacrilèges abominables qui excitaient au plus haut point la colère divine. On en peut juger par ce tragique récit que rapporte le roi Sancho el Bravo dans son livre *Castigos e documentos* et que l'on trouve cité dans la belle traduction qu'a donnée M. Léo Rouanet de *Drames religieux de Calderon*. C'est l'histoire d'une nonne qui se prépare à fuir de son monastère pour rejoindre un amant.

Dès que cette malheureuse vit toutes ses compagnes plongées dans le sommeil, elle sortit de sa cachette, l'heure étant venue où elle devait retrouver le cavalier. Elle s'avança au pied de l'autel et se prosterna à genoux devant un crucifix pour

mandé à un ange de prendre ses traits et d'aller tenir sa place dans le cloître jusqu'à ce qu'elle fût revenue.

La clémence de Marie s'étend même jusqu'à ceux qui ont renié le nom du Sauveur. Dans une pièce du docteur Mira de Mescua, *El Amparo de los Hombres (Le Soutien des Hommes)*, nous voyons un jeune cavalier génois persécuté par le Démon qui a promis à un autre la main de sa fiancée. Le Diable ne peut rien contre sa vie parce qu'il récite régulièrement l'oraison à la Sainte Vierge; mais il humilie son orgueil en lui faisant sentir plus durement le poids de la pauvreté; il le tente en lui offrant des richesses infinies qui lui permettront de tenir son rang et de s'unir à celle qu'il aime. Le gentilhomme se laisse vaincre. Il suit Satan dans une forêt voisine, il y abjure sa religion et maudit le nom de Jésus. Mais lorsque, pour mieux assurer sa victoire, le Démon veut le contraindre à renier aussi le saint nom de Marie, il s'y refuse avec horreur et, sautant brusquement à cheval, il va se réfugier dans un ermitage. Il y trouve une statue de la Vierge qui s'anime et lui tend les bras, et Jésus est obligé de pardonner l'impardonnable offense au pécheur à qui sa mère a souri.

L'intervention directe de Notre Dame n'est même pas toujours nécessaire. Comme si elle avait déposé en elles une partie de son pouvoir, les dévotions qui lui sont chères jouissent par elles-mêmes d'une singulière efficacité. Les mots divins dont est formé l'*Ave Maria* sont doués d'une telle puissance que lorsque Hernando del Pulgar, par un trait d'audace héroïque, a été planter dans la grande mosquée de Grenade une bannière où ils sont inscrits, ce dernier bastion du faux prophète ne peut plus tenir désormais contre les Rois catholiques[1]. — Un certain roi Eliano, qui a été longtemps inspiré par le démon et qui a voulu empêcher saint Dominique de

dire son *Ave Maria*, comme elle avait coutume. Alors une image de la Vierge, qui était au pied de la croix, se mit à parler et lui adressa ces paroles : « Où vas-tu, malheureuse femme ? Nous abandonnes-tu, mon Fils et moi, pour le diable ? » A ces mots, le Christ, se détachant de la croix, sauta à terre et se mit à courir à travers l'église à la poursuite de la nonne. Il avait encore aux pieds et aux mains les clous qui le fixaient à la croix. Et, avant que la nonne eût atteint la porte, le crucifié leva la main droite et la frappa si violemment au visage que le clou pénétra par une joue et ressortit par l'autre. »

1. *El Triunfo del* AVE MARIA, comédie anonyme.

fonder la Confrérie du rosaire, se trouve, en fin de compte, envoyé au Paradis parce qu'un jour, contre son gré et cédant à la contrainte, il a récité un *Ave Maria*[1]. Un débauché, un fou, Franco de Sena, se voit soudainement tiré d'une vie de désordre, uniquement parce qu'il a toujours eu pour le scapulaire une sorte de respect superstitieux.

De même que la Vierge, les saints se laissent toujours fléchir par les pieuses pratiques, par les exactes dévotions. Et comme le culte qu'on leur rend a quelque chose de plus familier, on peut aussi leur demander des services d'un ordre plus intime. Ici, c'est le bienheureux patron d'un gentilhomme catalan qui, parce qu'il a dépensé son bien à lui élever une chapelle, négocie pour lui un riche mariage. Là, c'est l'histoire assez bizarre de Doña Serafina, dame de la Cour de Portugal[2]. Cette dame, qui a toujours eu dans la meilleure place de son oratoire une statue de saint Antoine de Padoue, a recours à ses bons offices dans une circonstance pressante. Son mari est dans les Indes, à Goa, et il est indispensable qu'il revienne au plus tôt à Lisbonne. Après avoir longtemps supplié le saint, elle finit par le menacer de lui enlever l'Enfant Jésus qu'il tient dans ses bras, de l'enfermer lui-même dans un coffre et de ne plus jamais lui brûler un cierge, de ne plus lui offrir une fleur. Tout ému, le Saint disparaît, traverse les mers et en quarante heures fait faire au mari de Doña Serafina un voyage qui exigeait alors plus d'une année.

Les objets mêmes du culte ont aussi leurs dévots, peuvent aussi faire des miracles. La Croix est adorée comme une sorte de divinité ; elle n'est pas seulement le symbole du sublime sacrifice, le signe de la rédemption ; consacrée par la douleur d'un Dieu, elle renferme une mystérieuse puissance.

On connaît l'étrange drame de Calderon, *la Dévotion à la Croix*. Le héros, Eusebio, est un abominable criminel qui, après avoir tué un rival, se réfugie dans la montagne, devient chef de bande et commet mille atrocités. Son cœur est fermé à tout sentiment humain, il n'a même pas le respect des choses sacrées : une femme, vers laquelle le pousse une sorte

1. *El Honrado perseguido* (*La Persécution du Honoré*), de Moreto.
2. *A quoi sert d'être dévot de saint Antoine de Padoue*, comédie de Cañizares.

de passion sauvage et qui se trouve être sa sœur, est enfermée dans un cloître, il escalade les murs et, pour la retrouver, force la porte de vingt cellules. Tous les paysans de la contrée, ligués contre cette bête malfaisante, viennent enfin à bout de sa résistance; ils le cernent dans un bois, ils le tuent. Mais un hasard avait fait naître Eusebio au pied d'une croix et, en lignes sanglantes, une croix était restée imprimée sur sa poitrine; il n'avait jamais passé devant une croix sans se mettre à genoux; il n'avait jamais repoussé une prière adressée au nom de la Croix; s'il n'avait pas violé sa sœur dans son monastère, c'est qu'en arrachant ses vêtements il avait « découvert sur son sein ce même signe prodigieux dont lui-même était marqué ». Afin de le sauver de l'éternelle damnation, la Croix fait pour lui un miracle : elle suspend en lui l'effet de la mort, et son âme reste attachée à son cadavre jusqu'à ce qu'un ermite, poussé par une inspiration céleste, soit venu recevoir la confession de ses péchés. «Tant la dévotion à la Croix est puissante auprès de Dieu ! »

Aussi bien que la Croix, les sacrements ont en eux un pouvoir particulier, qui s'exerce d'une façon presque mécanique, quels que puissent être les sentiments de celui qui les reçoit. San Gines, de Lope, — qui a servi de modèle à notre Rotrou pour son *Saint-Genest*, — San Gines est un comédien de Rome à qui l'empereur Dioclétien a demandé de jouer devant sa cour une pièce nouvelle : *le Chrétien baptisé*. Au moment où, récitant son rôle, il arrive à l'endroit où son personnage demande le baptême, le Ciel s'entr'ouvre, laissant voir à l'acteur la Vierge et un Enfant Jésus dans les bras de son père; quatre anges descendent vers lui et, l'un tenant l'aiguière, un autre le chrémeau, les autres des cierges allumés, ils le baptisent sur la scène, conformément au rite de l'Église : et ainsi, sans l'avoir souhaité, par la seule grâce de l'eau qui a touché son front, Gines se trouve chrétien et prêt pour le martyre.

Les sacrements ont donc assez de vertu pour dispenser d'une foi réelle. La réciproque n'est pas vraie : la foi la plus sincère ne compense pas l'inefficacité d'un sacrement administré d'une façon irrégulière ou incomplète.

Dans une pièce de Zárate, *les Messes de Saint Vincent Ferrer*, Doña Francisca, violée par un Maure, s'empoisonne pour

ne pas survivre à son honneur. Quand elle sent que la mort approche, elle court dans la rue pour se confesser au premier religieux qu'elle rencontrera. Elle voit passer un prêtre, elle l'arrête : c'est le Démon, qui a revêtu le costume ecclésiastique pour la tromper et l'empêcher de sauver son âme. Il reçoit sa confession et lui donne une absolution naturellement fausse et sans valeur. Et, quoique son intention fût excellente, Doña Francisca voit se fermer devant elle la porte du Paradis.

Un drame plus curieux encore, *le Procès du Diable et du Curé de Madrilejos*[1], nous montre une jeune paysanne en proie à un mal mystérieux : elle a des périodes de sombre mélancolie auxquelles succèdent de terribles accès de fureur : « Le soleil est pour elle sans éclat, pour elle le bleu cristal du ciel est assombri par des ombres troubles et noires. L'air lui paraît rempli de vapeurs et de comètes qui font pleuvoir sur le monde des cendres et du sang. » Elle voudrait prier : une angoisse horrible l'arrête sur le seuil de l'église. Les gens de son village la prennent pour une sorcière : ils veulent la conduire en prison, mais une force inconnue la ravit à leurs yeux et la transporte loin d'eux, sur une colline déserte. Là, le curé de Madrilejos la rencontre assise sur un rocher. Il veut la confesser : elle ne peut lui répondre, sa gorge se serre, son sang se glace, elle tombe comme morte. Lorsqu'elle revient à elle, le curé, qui la soupçonne d'être possédée par un démon, entreprend de l'exorciser, et la cérémonie a lieu sur la scène dans les formes prescrites. Toutes les formalités accomplies, après la récitation des prières et des sommations consacrées, le diable se décide à répondre. Mais il refuse de quitter le corps qu'il habite, parce qu'il a, dit-il, le droit de l'occuper. Le prêtre insiste, l'oblige de s'expliquer : il raconte alors que, la jeune fille étant venue au monde plus tôt qu'elle n'était attendue, sa mère a été accouchée par une servante qui lavait du linge dans la maison, et que, dans son trouble, cette femme n'a baptisé l'enfant qu'au nom du Père et du Fils, sans invoquer le Saint-Esprit. Toutes les souffrances de la possédée venaient donc de ce qu'elle avait reçu un sacrement inefficace : le curé la baptise une seconde fois, et elle est guérie.

1. *El P[illegible] el Dia[illegible] Madrilejos*, de Luis Velez, Fr. de Rojas et Mira de Mescua.

La Messe elle-même est présentée, non pas seulement comme une des formes les plus vénérables du culte, destinée à symboliser et à continuer le sacrifice de la Croix, mais comme une sorte de réalité supérieure qui a en elle-même, et en dehors de toute signification, son mérite, sa vertu et le pouvoir de servir ses adorateurs fidèles. C'est cette conception assez bizarre qui fait le fonds de la comédie de Guevara, *la Dévotion à la Messe*, et surtout du drame de Mescua, *Lo que puede el oir Misa (A quoi sert d'entendre la Messe)*.

Banni du pays de Leon, D. Sancho Osorio, cavalier brave et galant, a pris du service chez le comte Fernan Gonzalez de Castille. Le tendre sentiment qu'il inspire à la fille de son maître excite la jalousie d'un autre seigneur de la Cour, nommé Fortun, qui après une vive dispute le provoque, un jour, en duel. Une fois tombé le feu de sa colère, Fortun, songeant à l'adresse et au courage de son adversaire, se prend à regretter sa hardiesse et cherche le moyen de se dérober à l'épreuve qu'il redoute. Sur le conseil d'un ami, il fixe le combat à l'heure même de la messe : car il sait que D. Sancho, adorateur fervent de la Messe, n'a jamais manqué de la suivre avec la dernière exactitude. Le moment arrivé, il se rend sans inquiétude sur le terrain, certain que son rival ne se présentera pas. Il le trouve pourtant devant lui et est grièvement blessé. Sancho avait répondu à l'appel des cloches, sacrifiant à son devoir le soin de son honneur ; mais la Sainte Messe, qui n'abandonne jamais ceux qui l'honorent, a envoyé un ange combattre sous son nom.

Au sortir de l'église, Sancho est arrêté pour avoir mortellement frappé un favori du prince et on l'enferme dans un cachot sans qu'il puisse rien comprendre à cette aventure. Quelque temps après, on lui rend la liberté. Les Maures ont envahi la province : il se mêle aux seigneurs castillans qui s'arment pour les repousser. A l'instant où la petite troupe rencontre les bandes ennemies et où le combat va s'engager, Sancho entend sonner les cloches d'une chapelle voisine : quoi qu'il lui en coûte, il quitte son rang et court à l'office. Quand il sort de la chapelle, un peu confus, content toutefois d'avoir donné à la Sainte Messe une preuve si rare de son zèle, il se voit avec étonnement acclamé par toute la

noblesse de Castille, salué comme un triomphateur. Pour la seconde fois, la Messe a envoyé un ange qui a, sous ses traits, accompli des actes héroïques et décidé du sort de la bataille.



Le théâtre espagnol est encore dominé par une autre idée, incomparablement plus haute et plus dramatique que cette efficacité d'un formalisme exact, d'une dévotion toute matérielle. C'est l'idée si souvent exprimée dans les Évangiles que la miséricorde céleste est infinie, qu'une minute de repentir sincère peut effacer tous les péchés et qu'il n'est jamais permis à un chrétien de désespérer de son salut.

Nos légendes religieuses du moyen âge, dont la naïve poésie est faite de pitié, que de fois elles avaient fait luire aux yeux des coupables l'espoir du rachat suprême ! Que d'émouvantes paraboles avaient répandu parmi les humbles, parmi les ignorants, cette consolante doctrine !

Tout le monde connaît l'histoire du « Chevalier au Barizel ». Un puissant seigneur, chargé de méfaits, va un jour se confesser à un ermite, plus par dérision que par esprit de pénitence. Le solitaire l'assure que ses péchés lui seront remis lorsqu'il aura rempli d'eau un barizel, un petit tonneau, qu'il lui confie. Le chevalier court en riant accomplir un ordre aussi facile ; il va plonger le barizel dans le ruisseau voisin, mais le barizel reste vide. Il s'obstine, sans mieux réussir ; effrayé par un tel prodige, il s'élance vers une rivière au courant rapide, vers un fleuve profond, et toujours l'eau fuit entre ses mains. Il erre pendant toute une année et dans tous les pays, sous tous les climats ; il plonge le tonneau dans les sources, dans les lacs, dans les mers lointaines, et le bois n'en est même pas humecté. Il revient épouvanté auprès de l'ermite et, faisant dans son désespoir un triste retour sur ses fautes passées, il laisse tomber de ses yeux une larme, une larme de repentir, et le barizel est rempli.

Un roi, accompagné de sa cour, traverse un jour un village où pour voir pendre un voleur la foule s'est rassemblée ; il voudrait racheter la vie du malheureux, mais le juge demande cent marcs d'argent. Le roi et les seigneurs qui l'entourent

mettent aussitôt en commun la monnaie qu'ils ont dans leurs bourses; mais, pour parfaire la somme exigée, il manque trois deniers. Le juge reste impitoyable. Il ordonne d'exécuter la sentence, quand un des assistants s'avise de fouiller les poches du pauvre diable, et justement il y trouve les trois deniers qui manquaient.

On ne pouvait mieux faire entendre à des âmes enfantines que, pour peu que le coupable ajoute quelque chose de lui-même, le Christ est toujours prêt à suppléer à l'insuffisance de ses mérites par la vertu de la Rédemption. Cette idée, le théâtre espagnol l'a mise en lumière avec une persistance surprenante, et on peut dire qu'il l'a poussée jusqu'à ses dernières limites.

Il lui est arrivé de célébrer des vies simples et pures, écoulées dans la paix des cloîtres, dans l'ombre des sanctuaires, qui n'ont connu d'autres plaisirs que les adorations silencieuses devant les crucifix sanglants, devant les Vierges vêtues de soie et d'or; des âmes marquées dès l'enfance pour les austérités héroïques ou pour les glorieux martyres et qui, leur tâche accomplie, « passent, couronnées de blanches roses, sous l'arc de triomphe de la Mort ». Mais il s'est surtout complu à représenter des destinées troubles et orageuses auxquelles un coup de la grâce assure une heureuse fin, des cœurs pervertis, des cœurs rebelles ramenés contre toute attente par une amoureuse intervention du Sauveur et qui, après avoir été des objets de scandale, édifient le monde par leur repentir. Ses héros de prédilection ont presque tous été de grands criminels et il a exagéré comme à plaisir les folies, les égarements de leur jeunesse, pour que leur conversion en devienne plus étonnante et qu'ainsi se manifeste plus évidemment la vertu de la pénitence, le pouvoir infini de la foi qui rachète.

Cristóbal de Lugo, « le Rufian bienheureux » de Cervantès, commence par être la « colonne » de la *Hampa*, l'insigne collège des bretteurs et des escrocs de Séville. « Toujours disposé à prendre les chemins de traverse », illustré déjà par mainte action d'éclat, dont la moindre eût mérité la potence, également craint et admiré dans tous les bouges du quartier de Cantarranas ou du faubourg de Triana, il paraît, dès la première scène, vêtu d'une soutane fripée, la dague à la

main, le bouclier à la ceinture ; il ferraille avec un camarade, échappe aux mains d'un alguazil et de deux sergents, dévalise la maison d'un pâtissier, délivre un voleur surpris par la police et s'en va avec trois gais compagnons, « le Borgne », « le Bancal » et « le Chat-Huant », se régaler aux dépens de quelques bonnes filles, la Salmerona, la Paba et la Mendoza. Pour que ne manquent au festin « ni le lapin bardé de lard, ni les terrines de Verengenas, ni le crabe au piment, ni le nougat au vin d'Alicante », elles ont recueilli, non sans peine, « dans les alcôves et dans les cabarets », bien des piécettes belles et luisantes. Au sortir de table, suivant l'usage, on commence à jouer. Lugo, que la mauvaise chance poursuivait, a un retour subit de fortune. Il s'était promis, s'il perdait encore, de quitter la ville et de se faire bandit de grand chemin : « J'ai gagné, s'écrie-t-il, je ferai donc un vœu contraire. Je fais vœu d'être moine. Marie, Mère de Dieu, je vous invoque... Démons! je vous défie, je vous vaincrai tous! » A ce moment on entend une musique céleste, tandis qu'une « Gloire » descend du ciel, et une voix prononce ces mots : « Lorsqu'un pécheur revient humblement à Dieu, il y a fête au Paradis. »

Si on a lieu d'être surpris par une conversion si peu préparée, du moins Cristóbal de Lugo efface-t-il par toute une vie de mortifications et de sacrifices le souvenir de ses premières folies. On a peine à le reconnaître dans ce Père de la Croix qui, à Mexico, sous l'habit de Saint-Dominique, étonne les moines de son couvent par « son jeûne inimitable, par l'humilité de son obéissance » et « fait revivre la pénitence des anciens Pères de la Thébaïde », dans ce martyr qui, pour sauver de l'Enfer une grande coupable, lui fait l'abandon de « ses larmes, de ses flagellations, de ses prières, des messes qu'il a dites », et, prenant à sa charge tous les péchés de la mourante, voit avec joie, comme signe que Dieu a permis cet échange, les pustules de la lèpre envahir aussitôt son visage et ses mains. — Mais combien d'autres, plus criminels, sont pardonnés sans avoir pu expier, pour un acte de bonne volonté, pour un simple mouvement de repentir, que seule fait naître parfois la terreur des peines éternelles! Combien de ces brusques retours, effets imprévus de la grâce qui, à l'heure décisive, ramènent les égarés dans le sein de Dieu! Combien de ces

avertissements miraculeux par lesquels la Providence éclaire les plus aveugles et les dispose à une sainte mort!

Dans *le Magicien prodigieux* de Calderon, un jeune philosophe païen, Cyprien d'Antioche, a vendu son âme au Démon pour jouir de l'amour d'une chrétienne. Il vit pendant une année sous la loi de Satan et se fait instruire par lui de tous les secrets de la magie; mais, s'il peut à son gré transporter les montagnes et bouleverser la nature, Satan est incapable de forcer le libre arbitre de la jeune fille et, pressé par Cyprien de tenir sa promesse, il fait paraître devant lui une fausse image qui soudain se décolore, s'évanouit et enfin ne laisse voir qu'un squelette grimaçant. Ce prodige révèle au philosophe l'existence d'une puissance supérieure aux artifices du Démon : il oblige l'Esprit du mal à confesser la vérité du christianisme, se fait baptiser, proclame publiquement sa foi et vole au martyre pour effacer le pacte qu'il a signé de son sang.

C'est encore la vue d'un squelette qui retire d'une vie abominable le Ludovic Enius du *Purgatoire de Saint-Patrice*[1]. Ce Ludovic Enius est un être perfide et féroce : il a parcouru tous les pays, Espagne, Italie, France, Écosse, Angleterre, versant partout du sang, répandant partout la terreur, comme une brute déchaînée. Mais, « malgré ses crimes, vols, meurtres, sacrilèges et trahisons », il n'a jamais cessé « de professer et d'adorer la vraie foi », et c'est pourquoi il sera sauvé. Il débarque en Irlande, pour se venger d'un cavalier qui l'a offensé, et il va, plusieurs nuits de suite, l'attendre devant sa maison afin de l'assassiner par surprise : chaque fois, il aperçoit un homme masqué qui s'approche de lui, l'appelle, puis disparaît si vite « qu'il semble porter le vent à ses talons ». Ludovic finit par atteindre cette étrange apparition; il essaie de la frapper de son épée, mais ses coups se perdent dans l'air; il arrache à l'inconnu le long manteau dont il s'enveloppe : le manteau ne couvre que des os blanchis. A cette vue, « le souffle lui manque, sa voix s'étrangle; la terreur de son âme glace ses sens, chausse ses pieds de plomb : il voit l'édifice des deux pôles prêt à s'écrouler sur sa tête... » Et il se repent, et, après qu'il a fait, dans la mystérieuse caverne de Saint-Patrice,

1. *El Purgatorio de San Patricio*, de Calderon.

où sont révélés les secrets de la vie future, un terrible pèlerinage, il se retire dans un monastère et meurt saintement.

Un drame de Lope, *la Caution dégagée*, est encore plus étrange. Leonido est un gentilhomme sicilien qu'une force aveugle porte vers le mal. Les désirs furieux qui tour à tour envahissent son âme, une fatalité le pousse à les réaliser, sur-le-champ, sans réflexion, comme en de brusques accès de démence. « Dans les Enfers, dit-il lui-même, il n'y a pas, je m'en vante, de démon pire que moi... J'ai abordé ma mère avec de lascives pensées et parce qu'elle se défendait je lui ai donné mille coups dans la poitrine. Dans le temple, j'ai donné un soufflet à un prêtre et mon seul regret est de ne pas lui en avoir donné cent. Jamais je ne fus à la messe, tenant pour perdu, et sottement perdu, tout le temps qu'on y passe. Je puis bien dire qu'il y a en ce monde trente demoiselles à qui j'ai ravi l'honneur. »

Dès la première scène de la pièce, il essaie de violer sa sœur et, tandis qu'elle se débat, il lui meurtrit le visage; son beau-frère accourt au bruit, il le laisse pour mort; s'approchant enfin de son vieux père qui se lamente, il le soufflette. Quelques heures après, il est surpris en un lieu solitaire par des pirates barbaresques; il se jette sur eux comme un forcené et, à lui seul, il les met en déroute. Mais soudain il voit dans cette aventure une occasion de mettre le comble à ses crimes : il rappelle les fuyards; en leur présence, il renie Dieu, la Foi catholique, le Baptême, tous les Sacrements et la Passion de Notre-Seigneur; il promet d'embrasser la religion du Faux Prophète et il s'embarque avec ces païens.

Il arrive à Tunis, devient le favori du roi Belerbeyo et l'amant d'une de ses femmes. Un hasard le remet en présence de son père et de sa sœur que dans une autre expédition les Maures ont enlevés. La vue de sa sœur fait renaître en lui son ancienne frénésie, il la menace de tuer son père à l'instant si elle lui résiste et, comme le vieillard se traîne à ses genoux pour l'attendrir, il le fait taire en lui mettant le pied sur la bouche et enfin il lui crève les yeux. Puis il s'éloigne, encore enflammé de colère, faisant des gestes d'insensé, et il s'en va sur le rivage de la mer.

Il semble que ce monstre malfaisant soit voué à la dam-

nation éternelle, et cependant lui aussi sera sauvé. Il sera sauvé parce qu'il a conservé un semblant de foi : à chacun de ses forfaits, même quand il reniait Dieu, il n'a jamais manqué de dire : « Qu'importe! Dieu sera ma caution. » Pour ce seul mot, le Seigneur lui permettra d'expier.

Tandis qu'il erre sur la grève déserte, maudissant encore le ciel, il voit s'avancer au devant de lui un berger pauvrement vêtu, portant un sac de peau de bête, et ce berger est Jésus-Christ. Jésus lui dit : « Je suis le pasteur et je cherche une brebis perdue et, tandis que je vais la cherchant, mes jambes saignent des épines du chemin. Venez, venez, ô mes brebis, regardez votre berger qui, par le froid, par le soleil, vous appelle, la nuit et le jour, les cheveux mouillés de rosée. » Leonido reconnaît le Sauveur des hommes et tombe à terre, épouvanté. Mais le Christ le relève de sa main encore transpercée de la Sainte Blessure.

Voici, lui dit-il, que l'heure est venue où il faut que tu t'acquittes. A un prêtre tu as donné un soufflet, et le coup a sonné sur ma joue : car les prêtres sont des christs, ainsi que l'Église le chante. Ils sont mes miroirs, et toi, sacrilège, tu as voulu rompre le miroir où se reflète la face de Dieu... Regarde mes mains, Leonido, que des clous ont traversées, regarde à présent les tiennes qui ont frappé ton bon père au visage. Vois mon sein qu'une lance a percé et vois le tien souillé par la pensée de l'inceste. Dis-moi, Leonido, qu'attends-tu? Avec quoi penses-tu payer ta dette? Tes infamies, tes soufflets, tes affronts, tes outrages, j'en ai porté le faix sur mes épaules. J'ai tout payé pour toi : je prétends aujourd'hui rentrer dans ma créance. Pour toi j'ai fourni la caution : il est temps que tu la dégages.

Et tandis que parle ainsi le Sauveur, le pécheur sent s'attendrir son cœur féroce : il pousse un grand cri d'angoisse, il confesse ses crimes et demande pénitence. Quand le Christ a disparu, il s'élance vers la ville, il y proclame la gloire de Jésus crucifié, il obtient la joie du martyre et, ayant ainsi payé sa dette par le bénéfice d'une précieuse mort, son âme monte purifiée vers le ciel.

Cette idée d'une rédemption subite et imméritée, elle se trouve encore symbolisée dans *l'Esclave du Démon*, de Mira de Mescua[1],

1 Ce drame est fort rare : nous n'avons pu en rencontrer qu'un seul exemplaire, à la Bibliothèque Nationale de Madrid. Le *San Gil de Portugal* qu'on a récemment

par un procédé un peu enfantin, mais qui savait frapper fortement l'imagination de la foule.

Gil avait eu une jeunesse irréprochable et sainte; le Portugal était plein du bruit de ses vertus; par ses mortifications et par ses jeûnes il avait acquis tant de crédit au tribunal céleste que dans les circonstances difficiles on allait le chercher dans sa retraite : il descendait alors au milieu des hommes, il détournait les périls, il ramenait la paix dans les familles troublées. Or, un jour, il fut averti qu'une jeune fille devait s'enfuir de la maison paternelle pour épouser contre le gré de ses parents un cavalier qui avait tué son frère en duel. Il quitta en hâte son ermitage et s'en fut à la recherche du gentilhomme pour le faire renoncer à son dessein. Il le rencontra sur le balcon de sa maîtresse, où il avait déjà attaché une échelle de soie. Il le réprimanda avec véhémence, le menaça des vengeances célestes et le renvoya confus et repentant. Il se préparait lui-même à repartir quand, le démon l'ayant tenté, il céda soudain à un abominable désir : par l'échelle qui était restée suspendue, il pénétra dans la chambre de la jeune fille qui attendait son amant; elle le prit pour lui, dans l'obscurité, et il abusa d'elle.

Engagé dès lors dans une voie criminelle, il quitta l'habit religieux et, entraînant sa victime, il s'enfuit dans la montagne. Comme tous les grands coupables du drame espagnol, révoltés contre les lois divines et humaines, il y mena pendant plusieurs années l'existence aventureuse de *bandolero*. Il vola, il pilla, il sacrifia beaucoup de vies humaines. Une fois, pour gagner l'amour d'une femme, il vendit son âme au Démon. Le Démon lui fit signer un parchemin avec son sang et l'obligea, en signe de servage, de porter désormais la livrée infernale, mais, lorsque vint le moment de tenir sa promesse, usant de son ordinaire artifice, il ne livra aux mains du bandit qu'une image de celle qu'il aimait, vaine image qui s'évanouit au matin d'une nuit délicieuse, ne laissant qu'un squelette entre ses bras.

L'« esclave du Démon » resta d'abord muet d'horreur.

représenté à Paris le véritable titre est [illegible]. — [illegible] n'est qu'une imitation servile, œuvre de trois auteurs Moret, Matos et Cancer.

puis, le sentiment lui venant qu'il avait été joué par l'Enner des hommes, il poussa un grand cri de colère ; d'une vo furieuse il somma Lucifer de lui rendre le pacte qu'il ava signé, il appela Dieu à son secours. Et Dieu entendit so appel, et voici qu'à ses yeux s'offrit un étrange spectacle. D nuages s'amoncelèrent, le soleil se voila et la terre ne fut pl éclairée que d'une lueur de crépuscule. Et dans le ciel G aperçut deux formes ailées qui semblaient se combattre av violence. Parfois, prenant du champ, elles reculaient d'u vol précipité jusqu'aux extrémités de l'espace, et aussitôt apr elles se ruaient l'une contre l'autre d'un élan impétueu entrechoquaient leurs cuirasses et se portaient des coups te ribles avec des épées qui flamboyaient. A la couleur d armures, dont l'une était noire, l'autre d'argent clair, G reconnut que, de ces deux prodigieux champions, l'un éta Lucifer et l'autre un archange. A la fin, comme dépouill de sa force par une volonté supérieure, le Démon laissa échap per son glaive et, fondant sur lui, l'ange lui arracha un par chemin qu'il retenait de ses doigts crispés. C'était l'écrit fat par lequel Gil avait vendu sa vie éternelle, et ce grand péche comprit que sa destinée venait de se jouer devant ses yeu que son âme était le prix du combat, et que Dieu l'avait rachet parce qu'il n'avait pas désespéré de sa clémence.

Puisque Gil est sauvé, lui dont la chute avait été si pro fonde, et qui « s'était rendu aveugle après avoir vu la lumière » il n'est personne qui ne puisse être sauvé, et il est don vrai, comme dit Calderon, que « le ciel a moins d'étoiles, mer moins de grains de sable, le feu moins d'étincelles la lumière moins d'atomes que Dieu ne pardonne de péchés [1] » Et qu'il faut peu de chose pour désarmer la rigueur céleste Un cri, une prière, un mouvement d'espoir. « Le Seigneur e si enclin à la pitié que jamais il ne l'a refusée à personne [2] » Là, dirait-on, se réduisait pour le peuple espagnol toute l doctrine et toute la morale : il semble que des Saints Évan giles il n'avait retenu que l'histoire de la Madeleine ou d Bon Larron, ou encore cette divine promesse que le Sauveu

1. *Le Magicien Prodigieux*, III, 23.

2. Tirso, *El Condenado por desconfiado*, II, 11.

pardonnera, non pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois à tous ceux qui l'auront offensé.

Il n'y a qu'une faute que Dieu ne puisse pas effacer : pour ceux-là seuls qui ont douté de sa pitié le Seigneur reste impitoyable. La pire insulte qu'on puisse lui faire, c'est de fixer une limite à sa bonté. Cette haute idée morale, nul ne l'a mieux mise en lumière que Tirso de Molina dans une admirable pièce qui est peut-être le chef-d'œuvre du drame religieux espagnol, *le Damné pour manque de foi*.

Comme les solitaires des premiers siècles de l'Église, Paulo avait longtemps vécu sur le sommet des montagnes, transpercé par la pluie, brûlé par le soleil, dormant sur la terre nue, se nourrissant d'herbes et de racines. Ainsi « retiré du tumulte du monde, qui est le seuil de la porte de l'enfer », sa joie était de contempler le ciel, « tapis d'azur que foulent des pieds divins » ; il méditait sur la misère de l'homme, « fait d'un si vil limon qu'il est aisé de le briser » ; il goûtait dans la prière une telle douceur, une délectation si parfaite qu'il n'est point d'entendement humain qui la puisse concevoir, ni de langage qui la puisse exprimer.

Or, une nuit, ce saint ermite eut un songe : dans son sommeil, il se vit frappé par la Mort « d'un trait de cet arc qui dompte les plus hautains » et entraîné devant le tribunal de Dieu. A la droite du Seigneur se tenait le Fiscal, le Procureur des âmes, l'air fier et menaçant, l'épée de justice dans la main ; il lut devant Paulo la liste de ses fautes et son ange gardien lut ses bonnes œuvres. Alors le *Justicia Mayor* du ciel, le Juge Suprême plaça dans la balance les unes et les autres ; mais les fautes étaient si lourdes qu'elles emportèrent le plateau des bonnes œuvres, et Paulo se vit condamné à souffrir éternellement « dans le domaine de l'épouvante ».

Quand il se réveilla, « brisé par la terreur », il lui sembla que sur lui pesait la menace d'un grand péril. Sa pauvre cabane ne lui parut plus comme autrefois l'asile secourable, et la croix même, la croix protectrice, il crut la voir trembler aux premiers souffles du matin. Alors il se jeta à genoux et adressa au Seigneur cette prière :

Oh ! mon Dieu, dites-moi la cause de ma crainte. Serai-je damné ô Dieu saint, comme ce rêve me l'annonce, ou bien irai-je m'asseoir

dans votre céleste palais, clair comme le cristal?... J'ai trente ans, mon Seigneur, et j'ai déjà passé dix années au désert et, si je vivais un siècle, un siècle je vivrais de même, je vous le promets. Si je poursuis dans cette voie, avec force, avec courage, quelle sera ma fin? Vous le voyez, je pleure. Mon Seigneur, ô Seigneur éternel, irai-je dans l'enfer ou dans votre ciel?

Dieu ne lui répondit pas et, au contraire, le Démon parut derrière lui, sur une cime.

Voilà dix ans, dit le Démon, que je persécute ce moine dans le désert, réveillant en lui les souvenirs et les pensées de sa jeunesse, et toujours je l'ai trouvé ferme et inébranlable comme un rocher. Aujourd'hui sa foi chancelle : car ce qu'il vient de faire est douter dans sa foi. La foi chrétienne ne commande-t-elle pas de croire que celui qui sert Dieu et accomplit de bonnes œuvres doit, à sa mort, jouir éternellement de la présence de Dieu? La foi de celui-ci est donc peu solide puisque, ayant vécu si pieusement, il interroge Dieu dans son incertitude... A cause de ce doute je lui tendrai donc un nouveau piège. Je vais prendre la forme d'un ange et je lui ferai une réponse qui, si je le puis, causera sa damnation.

Et en effet, se montrant à Paulo sous la figure d'un envoyé du ciel, le Démon lui dit ces paroles :

Le Seigneur m'a commandé de dissiper ton inquiétude. Pars pour Naples. Auprès de la porte que là-bas on appelle la Porte de la Mer, tu rencontreras un homme... Son nom est Enrico et il est fils du noble Anareto : tu le connaîtras à sa mine fière et à sa haute taille.

PAULO. — Que dois-je lui demander?

LE DÉMON. — Tu n'as qu'une chose à faire.

PAULO. — Laquelle?

LE DÉMON. — Le regarder en silence, observer ses actes, ses œuvres, ses paroles.

PAULO. — Tu ne répands dans mon cœur troublé que chimères et confusion. N'ai-je à faire que cela?

LE DÉMON. — Dieu t'enjoint d'étudier cet homme, *parce que ta destinée doit être pareille à la sienne.*

PAULO. — Oh! Souverain mystère! Que sera cet Enrico? Je meurs d'envie de le voir. C'est un grand saint, sans doute. Quelle joie! Quelle fierté!

Enrico n'est pas un saint. Naples n'a jamais connu de plus méchant homme. Il fait le métier de spadassin et il vit aux dépens d'une femme de mauvaise vie. « Cette femme lui donne

tout ce qu'elle peut : quand sa passion pour le jeu l'a mis à sec, il arrive chez elle et, en la rouant de coups, il lui prend ses chaînes et ses bagues. » Insolent vis-à-vis des gentilshommes, il est féroce aux pauvres gens. Un mendiant vient lui demander l'aumône : il le saisit dans ses bras et le jette à la mer « pour le délivrer d'une si grande misère ». Il a dans son enfance forcé les coffres de son père, vendu ses hardes et ses bijoux ; il a pénétré dans des maisons par escalade, il a attendu des joueurs heureux à la porte des tripots pour leur reprendre ce qu'ils avaient gagné. Il se vante « d'avoir ôté trente malheureux de ce monde, dix par amusement et les vingt autres pour leur voler à chacun un doublon », « d'avoir fait violence à six demoiselles vierges », « heureux, dit-il, au temps où nous vivons d'en avoir pu rencontrer six », il a jeté à terre d'un coup de poing un prêtre qui prétendait lui faire la leçon ; pour se venger d'un ennemi auquel un pauvre vieillard avait donné asile, il a mis le feu à sa maison et tous ceux qui l'habitaient ont brûlé, jusqu'à deux petits enfants, « dont il n'est resté que des cendres ». Il ne dit pas un mot sans jurer, « parce qu'il sait qu'il offense le Seigneur » ; il a enlevé dans des églises six calices et les ornements de l'autel ; en danger de mort, il a refusé de se confesser.

Aussi, voyant et entendant cet homme dont il doit partager la fortune, l'ermite Paulo se sent-il perdu.

Coulez, dit-il, coulez, mes larmes. Coulez, à torrents, de mon cœur ! Qu'aucune honte ne vous retienne ! Épouvantable malheur ! Comment celui-là irait-il au ciel quand nous le voyons chargé de tant d'abominations, de tant de vols manifestes, de tant de brigandages et de cruautés, de tant d'œuvres mauvaises et de honteuses pensées ?... Il ira en enfer, comme Judas. Alors, moi aussi, l'Enfer m'attend. Déjà je crois sentir ma chair consumée par ses flammes dévorantes. L'enfer ! Gouffre obscur qui renferme un tourment éternel, qui doit durer autant que Dieu ! O ciel ! Et cela n'aura pas de fin ! Hélas ! Et les âmes brûleront toujours, toujours !

Pourquoi donc faire pénitence, puisque cela ne doit me servir de rien ? S'il est écrit que je dois suivre cet homme jusqu'à l'abîme, je veux vivre comme lui. Je veux être brigand, pour ressembler à Enrico, aussi méchant que lui, pire, si je le peux... Il faut qu'on tremble devant l'homme juste qui fut condamné à l'enfer. Je serai un coup de tonnerre sur le monde.

Paulo retourne donc dans la montagne, non plus pour y continuer son existence solitaire, mais pour se venger de l'iniquité du sort « en menant joyeuse vie sur la terre ». Il devient, lui aussi, chef de bande; il arrête les voyageurs et les fait pendre aux arbres de la forêt : dans cette âme autrefois pure et tendre, née pour le sacrifice et pour l'amour, toutes les forces du mal se déchaînent avec violence. Les cris des blessés qu'on achève, la pourpre sombre des ciels d'incendie sont désormais ses seules voluptés : dédaigneux de l'or et des butins, il aime à repaître ses tristes yeux du spectacle des calamités inutiles.

Cependant le Seigneur, dans sa justice, essaie de retenir sur la pente fatale ce serviteur si longtemps fidèle que lui-même a livré aux embûches du Démon. Deux fois il met sur sa route un céleste messager, porteur de paroles d'espoir. C'est un petit berger qui apparaît aux yeux de Paulo sur le sommet de la montagne, tressant une couronne de fleurs. « Si coupable qu'il soit, chante le berger, que nul ne désespère de la divine pitié : de tous ses privilèges, c'est celui auquel le Seigneur tient le plus, Sa Majesté souveraine appelle le pécheur pour qu'il vienne lui demander ce qu'elle n'a jamais refusé à personne. » Et il dit encore : « Quand ses offenses seraient plus nombreuses que les atomes du soleil, que les poissons de la mer salée, que les étoiles du firmament, si le méchant revient vers Dieu, Dieu le reçoit dans ses bras amoureux... Moi, je vais par ces vallées, cherchant avec une tendre inquiétude une brebis perdue qui s'est enfuie du bercail, et cette couronne, que je tresse avec tant d'amour, est pour elle si elle revient. »

Cette consolante promesse rend à Paulo un semblant d'espoir : « Si Enrico avait l'intention de se repentir quelque jour, peut-être que mon erreur me serait pardonnée. » Mais justement le hasard fait tomber Enrico entre les mains de sa troupe : pour l'éprouver, il le fait prévenir qu'on va le mettre à mort et, se présentant à lui sous son vêtement d'anachorète avec un scapulaire et un crucifix, il lui demande de confesser ses crimes; Enrico le repousse brutalement. C'en est donc fait, Enrico sera damné, et Paulo avec lui. Et l'ermite dépouille sa robe de bure, jette son rosaire, jette sa croix. Il est désormais voué aux flammes infernales.

En vain le petit berger reparaît-il, triste cette fois, les yeux pleins de larmes, effeuillant la couronne que tout à l'heure il tressait ; en vain promet-il encore le pardon aux brebis égarées qui, « blanches autrefois, reviennent noires au bercail » ; en vain Paulo apprend-il d'un de ses compagnons qu'Enrico, pris par les gens du Roi pour un nouveau crime, a invoqué, au moment de subir le dernier supplice, le Dieu, plein de pitié, la Vierge, refuge des pécheurs, et qu'on a vu deux anges, pour rendre son pardon plus manifeste, emporter, les ailes éployées, son âme vers le ciel. « Illusion ! crie Paulo. Comment le Seigneur aurait-il reçu dans son sein le plus grand criminel qu'ait jamais conçu la nature ? La miséricorde de Dieu ne s'étend pas à des hommes comme nous ! » Et, frappé à mort par des soldats qui l'ont poursuivi dans la montagne, il disparaît au milieu des flammes, maudissant les parents qui l'ont engendré, se maudissant lui-même, et il descend « au centre des ténébreux abîmes », pour avoir perdu la foi.

Nous n'avons pu donner qu'une très faible idée de ce poétique drame, composé avec un art vraiment supérieur ; mais on voit sans peine que là, plus que partout ailleurs, se trouve confirmé ce dogme essentiel de l'Église que l'absolution ne peut être refusée à celui qui confesse la vraie foi et que la contrition, même conçue par la seule crainte des peines, suffit pour justifier le pécheur. Comme Gil, comme Leonido, Enrico rachète vingt années de crimes et de sacrilèges pour n'avoir point désespéré à son heure dernière. Paulo est damné, malgré dix ans de bonnes œuvres, pour avoir douté, d'abord de la justice du Seigneur, et ensuite de sa bonté. Nulle part l'idée de la clémence infinie et de la nécessité d'y croire n'est poussée à d'aussi extrêmes conséquences.

Pour nous il est trop clair qu'ainsi exagérée, « rendant digne de jouir de Dieu dans toute l'éternité ceux qui n'ont jamais aimé Dieu en toute leur vie[1] », cette doctrine devenait, suivant le mot de Pascal, « un mystère d'iniquité ». Il est clair que, bien qu'inspirée par la généreuse intention de ne décourager personne, elle pouvait être également dangereuse pour la morale, « donnant l'occasion de commettre les crimes

1 *Provinciales : Dixième lettre.*

par la facilité et l'assurance de l'absolution qu'elle leur offrait. » Mais ni les poètes espagnols ni l'Église ne semblent avoir été frappés d'un tel danger et d'une telle injustice. Dans la longue suite des drames religieux, nous n'en avons trouvé qu'un seul où paraisse la volonté de réagir contre cette maxime du salut facile, et c'est le premier des *Don Juan*, le fameux *Burlador de Sevilla*, — *l'Enjôleur de Séville*, — dont l'attribution n'est plus aujourd'hui très sûre et dont l'auteur pourrait bien ne pas être Tirso de Molina.

Dans cette pièce, dont le mérite a été d'ailleurs singulièrement surfait, Don Juan n'est point, comme le Don Juan français, un esprit fort, un impie qui brave le ciel. Il a de graves défauts, qui sont d'un Espagnol et particulièrement d'un Andalou : des passions vives qui l'emportent, sans rien de tendre ni de sentimental, un amour violent de l'indépendance qui s'insurge contre toute convention sociale, contre tout pouvoir établi, un brutal mépris des femmes qui le dégage à leur égard de tout devoir de loyauté et même de courtoisie, qui lui fait paraître ridicules les protestations de leur pudeur, qui le rend féroce pour ses victimes. Mais il est chrétien et catholique, il croit à Dieu, à la vie future. S'il se moque des avertissements qui ne lui sont pas épargnés, c'est que lorsqu'on le menace du jour du jugement on lui fixe un terme qui lui semble bien lointain. Son éternelle réponse, c'est : « *Tan largo me lo fiais !* » c'est-à-dire : « J'ai du temps devant moi !... Jouissons d'abord de la vie, plus tard nous ferons pénitence. » S'il tient tête à la statue, s'il accepte d'aller souper avec elle dans l'église, ce n'est point par scepticisme, par dédain des mystères de l'autre monde, c'est par un sentiment exagéré du point d'honneur, pour n'avoir pas à se mépriser lui-même, pour que « Séville admire sa valeur et en soit épouvantée ». Au moment où le commandeur l'entraîne, son dernier cri est un appel à Dieu : « Laisse-moi appeler un prêtre qui me confesse et qui m'absolve. » Et cependant il s'engloutit dans la terre entr'ouverte : c'est qu'il a laissé passer l'heure du repentir ; un moment vient où, comme le dit la statue, « ce que l'on a fait on le paye ».

C'est là, croyons-nous, le seul exemple où l'on voie la miséricorde de Dieu s'effacer devant sa justice, et il n'en

reste pas moins vrai que, dans son ensemble, le drame religieux espagnol sacrifie la morale à la foi avec une exagération assurément contraire au véritable esprit du christianisme et qui aurait scandalisé, sans doute, une piété moins robuste ou plus raisonnable.



Par cette prédominance de l'esprit de la Rédemption, comme par d'autres traits que nous avons marqués, une confiance absolue dans les pratiques les plus superstitieuses de la dévotion, une sorte de réalisme brutal qui se plaît aux horribles spectacles, aux images de la douleur physique, une soif insatiable de merveilleux qui multiplie les apparitions, les évocations, les miracles et qui a sans cesse recours aux secrets du machiniste, un mélange continuel de situations pathétiques et de bouffonneries, par tous ces caractères, aussi bien que par la composition un peu lâche, par l'abondance souvent diffuse de la versification, le drame sacré des Espagnols rappelle, nous l'avons déjà indiqué, notre théâtre du moyen âge.

On pourrait ajouter que, comme nos *Miracles* du XIVe siècle, comme nos *Mystères* du XVe, cette forme de drame était suivie par le public avec un intérêt passionné et excitait chez les spectateurs des transports enthousiastes. Il n'était pas rare de voir des personnes de vertu médiocre se convertir brusquement au cours d'une de ces représentations et quitter le monde, la pièce terminée, pour se retirer dans un monastère[1]. Sur la scène même, des acteurs étaient touchés de la grâce et s'en allaient, en sortant de la coulisse, revêtir l'habit religieux. Quelques-uns s'identifiaient si bien avec leurs personnages qu'ils pratiquaient dans la suite les mêmes vertus. Un jour, comme le fameux comédien Salvador venait de jouer le rôle d'un Bienheureux célèbre par sa charité, dans la rue un pauvre s'approcha de lui en lui montrant sa poitrine nue et en lui disant : « Frère François, je n'ai point de chemise. » Salvador le conduisit aussitôt chez un marchand et lui en

1. Mémoire adressé à Philippe II (1598). — Voyez Pellicer, *Origen de la Comedia*, I, 131.

« Rare prodige! » s'écrie encore le jeune Romain, et cette leçon a déjà dessillé ses yeux.

Plus loin Crisanto, ayant reçu le baptême, est condamné au dernier supplice : il voit venir dans sa prison une vierge païenne qu'il a tendrement aimée et qui voudrait le faire revenir de son erreur. Il essaie de la convertir pour être uni à elle dans la mort et dans l'autre vie et, à son tour, au lieu de frapper son imagination et de troubler son cœur, il s'efforce de la gagner par une réfutation logique du paganisme, par une exacte définition de la Trinité et par la discussion la plus étrangement subtile sur les deux natures, l'humaine et la divine, qui réunies en Jésus Christ, « lui ont permis de mourir, en tant qu'homme, sans être né, en tant que Dieu ».

Ce singulier abus de la théologie s'explique, sans doute, par la nécessité où était alors l'Église de maintenir l'intégrité du dogme. Au sortir des luttes ardentes qu'elle avait soutenues contre l'hérésie, elle sentait le besoin d'affirmer en toute occasion sa doctrine et, si elle se montra toujours favorable au théâtre et indulgente pour lui dans les questions de morale, c'est, à coup sûr, parce qu'il lui fournissait un moyen d'imprimer fortement dans les âmes, par la leçon comme par l'exemple, les articles les plus essentiels de la Foi. A ce puissant patronage de l'Église le théâtre espagnol a certainement dû une bonne part de son succès, mais il me semble qu'il a payé cher cet avantage. Malgré le génie des poètes qui l'ont illustré, malgré cette incessante communication avec la foule qui en a fait un art réellement populaire et vivant, malgré l'instinctive poésie, la naturelle ardeur de la race, — dans la prodigieuse abondance de ces mille drames, tous fondés sur la religion, tous inspirés par une dévotion sincère, il y a peut-être moins de sentiment religieux, vraiment chrétien, que dans notre seul *Polyeucte*.

GUSTAVE REYNIER

ou de Calderon sentent le besoin de se détendre, de laisser échapper le trop plein de leur cœur, comme Casilda dans *Los Lagos de San Vicente*[1], ils font en quatre cents vers un exposé de la foi catholique ; quand ils se débattent contre les entreprises du Démon, qui toujours rôde autour de ces âmes choisies, ils ne se défendent point par d'ardentes protestations de leur croyance, par de poétiques appels au Dieu sauveur, mais en justifiant, point par point, la doctrine par des raisonnements en forme, en soutenant par de longues et subtiles argumentations d'école le principe du Péché Originel et de la Rédemption, la théorie moliniste du libre arbitre[2] ou la divinité de Jésus-Christ[3].

Dans un de ses plus beaux drames, *les Deux Amants du Ciel*, Calderon nous montre un jeune Romain qui, dans les premiers temps des persécutions, se sent porté par de vagues aspirations, par une secrète inquiétude, vers le mystère du Dieu nouveau. S'étant, un jour, égaré dans la montagne, Crisanto y rencontre un vieux chrétien, nommé Carpoforo, qui vit dans la solitude, et il lui demande de lire en lui-même, de fournir un aliment à cet enthousiasme encore obscur qui le consume. Au lieu de lui faire entendre, comme un écho de divine parole, le nouvel Évangile d'espérance et d'amour et cette sublime loi de charité qui déjà faisait frissonner le monde, Carpoforo lui explique le dogme de la Trinité, « base et fondement de la foi catholique » :

Nous adorons trois en un, sans confondre les personnes, ni séparer la substance. La personne du Père est une, celle du Fils bien-aimé est une, une aussi celle du Saint-Esprit ; mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne forment qu'une Divinité unique, un seul pouvoir, une seule gloire, une seule majesté.

CRISANTO. — Oh ! surprenante merveille !

CARPOFORO. — Le Père, éternel et immense, le Fils, immense et éternel, le Saint-Esprit, ne font pas trois immensités, ni trois éternités, mais une éternité, une immensité... Le Père n'a été ni fait, ni créé, ni engendré par personne. Le Fils, quoique engendré par le Père, n'a été ni fait ni créé. Ni fait, ni créé, ni engendré par le Père ou par le Fils, le Saint-Esprit de tous les deux procède.

1. *Les Lacs de Saint-Vincent*, de Tirso.

2. *El Mágico Prodigioso*, III, 7.

3. *Las Cadenas del Demonio*, de Calderon, fin de la IIe journée.

« Rare prodige! » s'écrie encore le jeune Romain, et cette leçon a déjà dessillé ses yeux.

Plus loin Crisanto, ayant reçu le baptême, est condamné au dernier supplice : il voit venir dans sa prison une vierge païenne qu'il a tendrement aimée et qui voudrait le faire revenir de son erreur. Il essaie de la convertir pour être uni à elle dans la mort et dans l'autre vie et, à son tour, au lieu de frapper son imagination et de troubler son cœur, il s'efforce de la gagner par une réfutation logique du paganisme, par une exacte définition de la Trinité et par la discussion la plus étrangement subtile sur les deux natures, l'humaine et la divine, qui réunies en Jésus Christ, « lui ont permis de mourir, en tant qu'homme, sans être né, en tant que Dieu ».

Ce singulier abus de la théologie s'explique, sans doute, par la nécessité où était alors l'Église de maintenir l'intégrité du dogme. Au sortir des luttes ardentes qu'elle avait soutenues contre l'hérésie, elle sentait le besoin d'affirmer en toute occasion sa doctrine et, si elle se montra toujours favorable au théâtre et indulgente pour lui dans les questions de morale, c'est, à coup sûr, parce qu'il lui fournissait un moyen d'imprimer fortement dans les âmes, par la leçon comme par l'exemple, les articles les plus essentiels de la Foi. A ce puissant patronage de l'Église le théâtre espagnol a certainement dû une bonne part de son succès, mais il me semble qu'il a payé cher cet avantage. Malgré le génie des poètes qui l'ont illustré, malgré cette incessante communication avec la foule qui en a fait un art réellement populaire et vivant, malgré l'instinctive poésie, la naturelle ardeur de la race, — dans la prodigieuse abondance de ces mille drames, tous fondés sur la religion, tous inspirés par une dévotion sincère, il y a peut-être moins de sentiment religieux, vraiment chrétien, que dans notre seul *Polyeucte*.

GUSTAVE REYNIER

A L'EXPOSITION

L'ACHÈVEMENT

Le patient labeur de six années s'est achevé dans un allègre et vaillant effort. Les rapides instants qui précédèrent le lever du rideau, l'arrivée en scène des figurants, la mise au point du décor, doivent fournir le dernier chapitre de cette longue genèse.

En somme, jusqu'à ce mois de janvier, la substance d'Exposition n'apparut point encore sur les chantiers. Les fragiles palais des deux esplanades attendaient les vitrines, l'œuvre à mettre sous verre, comme des cadres appellent des tableaux. Ne sont-ce pas d'ailleurs des cadres véritables, ces façades de fer et de bois, recouvertes d'un plâtre fleuri, aux guirlandes peintes et dorées?

Les concurrents n'entrèrent donc en scène que pendant ces trois derniers mois. Mais ils n'étaient pas restés jusqu'alors inactifs. En France, surtout, ce n'est point une besogne négligeable que de correspondre avec des comités d'admission, des comités d'installation et autres rouages administratifs. l'imposante liasse de circulaires, reçue par chaque exposant depuis trois ans, raconte éloquemment ce labeur de papier. Plus favorisés, les étrangers se reposèrent de ces soins sur leur ambassadeur auprès du pouvoir central, leur commissaire général, qui clarifia pour eux tout ce travail préparatoire.

A la fin du dernier automne, dans les galeries à peine couvertes, parurent pourtant des groupes graves et noirs. De temps en temps, un personnage s'en détachait, arpentait le terrain d'un pas géométrique, ou le mesurait de sa canne. On eût dit des témoins de duels nombreux, renouvelant le Pré-aux-Clercs au Champ-de-Mars. En vérité, il ne s'agissait que de délimitations de frontières. Commissaires et présidents de comités venaient reconnaître leurs territoires, en se lamentant, d'ailleurs, de les trouver si restreints.

Puis, de nouveau, les galeries furent désertes. Mais, sur toute la terre, près de quatre-vingt-dix mille exposants et leurs innombrables collaborateurs préparaient amoureusement des chefs-d'œuvre, depuis ces cahiers de belle écriture que les petits enfants tracent à l'école du village en tirant la langue, jusqu'à ces monstrueux engins de travail ou de destruction qui devaient provoquer la stupeur du monde.

***

Au cours d'un hiver inclément et maussade, qui retranchait les palais derrière un glacis de boue presque infranchissable, quelques signes d'activité se manifestèrent sur des points isolés, premiers bourgeons d'une éclosion prochaine. Des caisses venues de Russie s'amoncelèrent de-ci, de-là, parmi les matériaux épars, comme des cargaisons sauvées d'un naufrage. Des gardiens en casquette de drap vert veillaient autour de ces invitées tôt venues. Et, pareilles à ces naïfs amateurs de théâtre qui s'installent à leur place avant que le lustre soit allumé, caisses et casquettes semblaient confuses de leur zèle.

Une promenade à travers les galeries révélait quelques décorations ébauchées : un ouvrier anglais, en faux col, manchettes et chapeau de feutre, ajuste le damier d'un dallage ; une colonnade sans chapiteau apparaît comme une Atlantide dans le jour d'aquarium de ces galeries vertes au ciel de vitre ; des tonnelles de treillage, qui semblent destinées au jardin d'une guinguette, s'arrondissent dans le palais du Vêtement ; sur un bâti de bois, sont accrochés des écussons de plâtre où un lion furieux brandit un sabre. Il est impossible

de prévoir le but et l'aspect définitifs de ces portiques ; aussi empruntent-ils à cet état provisoire une apparence d'énigme dont le mot échappe. D'autres installations, plus mystérieuses encore, se sont retranchées derrière des cloisons de bois ou de toile, qui les mettent à l'abri de la poussière, de la bise et des importuns. La Hongrie, l'Espagne et les États-Unis donnèrent ces exemples de zèle. Enfin des excavations profondes, aux formes compliquées, indiquaient l'emplacement des machines, dispersées, comme on sait, par toutes les galeries.

Dans ces déserts, piqués de rares oasis, des exposants étrangers errent à la recherche de leur place. Ainsi rencontrai-je un Suédois désemparé. La monture dorée de son lorgnon sertissait des lentilles énormes, sa pupille paraissait dilatée à travers ces loupes et lui donnait un air de candeur étonnée. Il tenait un « bleu » à la main, un de ces plans où les lignes sont tracées en blanc sur un fond d'indigo. Son commissaire général lui avait confié : « Vous êtes au piedd'un escalier. » Muni de son papier et de ce seul renseignement, il cherchait donc son emplacement au pied de tous les escaliers. Son souci personnel ne l'absorbait pas au point de lui interdire des observations générales. Chemin faisant, il se plaignit, avec un flegme courtois, des surfaces exiguës laissées à son pays. Ces doléances flatteuses se retrouvent d'ailleurs chez tous les étrangers. Et sur ma remarque conciliante que la France s'était réservé seulement la moitié de l'espace total, le Suédois s'inclina galamment : « La France est la moitié de l'univers. » Mais avec ces hommes du Nord, il est difficile de discerner l'humour de la sincérité.



Au début de mars, brusquement l'éveil de la vie s'étendit, gagna toutes les Galeries. Un intarissable flot de caisses de toutes formes, de tous tonnages, vint battre le seuil des palais, les envahit, et dès lors ne cessa plus de répandre sur son passage une activité féconde. Étrange flot, qui charrie les bagages de tout l'univers. Quelques-uns sont visibles : des ancres et des hélices, des canots lapons, des tonnes, des corps de machines, des statues de bronze. Mais surtout des

caisses, la plupart grandes à servir de cottages. Elles se ressemblent toutes, de quelque pays qu'elles viennent; elles n'ont pas de race. Voilà la première unité de commune mesure entre toutes les nations : la caisse d'emballage. Pour les distinguer dans la mêlée, il a fallu les pavoiser, comme d'un fanion, d'une étiquette aux couleurs nationales. Un industriel américain eut pourtant l'ingénieuse idée de peindre ses colis en carmin pour les reconnaître. Ces caisses couleur de sang tranchent en effet sur l'uniformité pacifique de l'ensemble.

Sans cesse, le flot pénètre sur les chantiers, se concentre dans l'axe du Champ-de-Mars, se ramifie à nouveau vers chaque palais. Des wagons semblent pris dans un remous, hésitent, errent sans pouvoir trouver leur direction, puis soudain filent dans le courant; tel cet énorme groupe de bronze qui promena, pendant huit jours, partout son Neptune à trident et son cheval marin, puis enfin piqua vers le Grand Palais des Champs-Elysées, où il repose en belle place. D'autres pièces, blindages et canons, sont si considérables que les porches monumentaux semblent trop étroits pour les engloutir. Alors elles restent à la porte. battent le seuil des palais. Puis un beau jour, le flot les entraîne et s'engouffre avec elles sous les voûtes.

***

Dans ces galeries, l'impression d'une vie active et neuve est d'autant plus forte qu'elle frappe, qu'elle émeut plusieurs sens à la fois.

Une lumière de plafond, à peine atténuée par des stores de toile blanche, agrandit les vastes halles, recule les murs encore dénudés, tombe d'aplomb sur le chaos de ce gigantesque emménagement. Sans cesse, le silence est rompu, brisé à coups de marteaux. Ces petits chocs alertes, pressés, forment les notes hautes d'une véritable harmonie laborieuse. Ils se répondent d'un bout à l'autre des palais : marteaux des menuisiers sur les cloisons et les planchers sonores; marteaux des tapissiers, assourdis sur les tentures; marteaux des mécaniciens, aux tintements métalliques. Et comme un accompagnement discret de cette claire chanson, les coups de

sifflets, longs et mélancoliques, qui règlent la cadence des équipes occupées à haler les câbles électriques. Entre ces deux bruits soutenus, éclatent des appels en toutes les langues, échangés du rez-de-chaussée à l'étage, et les rudes avertissements des débardeurs, qui chassent de l'épaule la file interminable des wagons chargés de caisses...

Ce sont elles, ces boîtes à surprises venues de tous les points du globe, ce sont elles qui surtout frappent l'odorat. Dès qu'on les ouvre, elles laissent envoler un parfum de leur pays, comme un flacon d'essence qu'on débouche. Et c'est le même pouvoir évocateur dans les deux cas, une griserie rapide qui réveille les souvenirs ou transporte par bonds brusques l'imagination : l'odeur âcre des fourrures, l'odeur douce des dentelles et des soieries, l'odeur orientale des bois rares, l'odeur chinoise des laques... A tous ces aromes qui s'évaporent des caisses ouvertes, se mêlent la senteur résineuse des planches fraîches arrachées à la forêt, la térébenthine des vernis récents, le souffle humide et sulfureux des plâtres et des staffes, l'odeur alliacée, refroidie, de l'acétylène qui brûla pendant la nuit.

Clarté, bruits, parfums, autant d'effluves d'une activité jeune et diverse, autant d'invincibles ferments d'énergie, dont tout l'être s'imprègne et se pénètre, sort fortifié, comme d'un bain de vie



On pourrait croire que tous les machinistes de ce décor se meuvent d'une allure rapide, saccadée, courent affairés, s'agitent comme dans une panique. Il n'en est rien. En effet, presque toutes les besognes accomplies sont des œuvres de patience ou des manœuvres de force.

Œuvre de patience, ces moulages accrochés aux frontons des façades, aux arcs des plafonds, ces statues hissées par morceaux aux faîtes des palais ; œuvre de patience, ces revêtements de plâtre qui habillent les ossatures, couvrent les dômes avec la rapidité d'une chute de neige ; œuvre de patience encore, ces toiles coloriées au poncif sur les planchers et dont les dessins réguliers vont décorer les murs de salle ; ces allées nivelées, battues, sablées, bordées de pelouses et

de jardins; ces peintures vives qui relèvent la blancheur uniforme des façades; jeux de patience encore, toutes ces vitrines étrangères dont les délicats morceaux, arrivés dans des caisses, sont ensuite remontés sur place...

Manœuvre de force, le débarquement de tous ces colis géants que des trucs amènent à pied d'œuvre, et que les équipes de la manutention ébranlent à grand renfort de cales, de leviers, de cordes et de muscles.

Sur un point, surtout, ces hommes remuent des montagnes : aux machines motrices. Il est vrai que deux ponts roulants facilitent la manœuvre. Mais là, plus que partout ailleurs, apparaît la lenteur active et méthodique de ces mouvements de force, lorsque les lourdes pièces sont cueillies sur les trucs par le bras du pont, balancées dans le vide, si maniables alors qu'un doigt les fait osciller, puis redeviennent inébranlables comme une partie du sol même, dès qu'elles le touchent. Sans à-coup, sans changement à vue, ces énormes morceaux d'acier se groupent, s'assemblent au-dessus de leurs fondations profondes. Quel événement, chez les mécaniciens, quand la première machine a marché! Sur le cylindre géant, ils avaient piqué une gerbe délicate et fraîche de tulipes et de lilas, où la vapeur se déposait en rosée. Et tous rayonnaient cette naïve fierté du père dont le bambin a risqué ses premiers pas...

Cette lente frénésie est bien une fièvre véritable. Il faut, pour relever un état fébrile, l'indication précise d'une fine colonne de mercure, le nombre exact des pulsations épiées sous la peau ; de même, ici, des symptômes minutieux, invisibles au premier regard, sont nécessaires pour révéler un état anormal. Même aux points en retard, aux centres où l'ardeur s'enflamme, il faut une assez longue attention pour découvrir, parmi les échafaudages et les terrassements, un afflux plus considérable de matériaux, un personnel plus nombreux, pour découvrir une hâte tranquille ; il faut plusieurs visites à courts intervalles, pour reconnaître la continuité rapide des transformations dans la physionomie du décor. C'est l'immobilité trompeuse des aiguilles d'une montre, qui décèlent seulement par leurs progrès, leur marche régulière et sûre.



Cependant, une heure sonne où tous ces points en retard se signalent aux yeux d'éclatante façon : la tombée da la nuit. Car alors ils restent seuls éclairés, comme ces mansardes laborieuses où l'ouvrage presse et qui brillent dans les façades endormies. Toute la jeune cité se repose après l'effort du jour. Et ces centres lumineux attirent comme des phares parmi l'obscurité des vastes espaces.

Dans la salle des Fêtes, des staffeurs, perchés sous le cintre éclairé de globes électriques, renvoient aux échos des refrains de caserne. Au Château d'Eau, des brûleurs à acétylène dissipent mal l'obscurité des chantiers où travaille une mince équipe de terrassiers et de maçons. Au sommet d'un dôme, l'étincelle d'une lampe à arc brille si pure, si bleue, qu'elle semble une étoile prise dans le treillis des échafaudages. Tout est bon pour prolonger la lumière du jour : sous la tour Eiffel, huit chandelles vacillantes éclairent une tranchée. Aux rives de la Seine, quelques brûleurs à gaz projettent une lueur d'incendie sur le fleuve et les façades blanches. Au Trocadéro, une pagode apparaît intérieurement illuminée comme pour une mystérieuse cérémonie nocturne. Et sous le porche des palais des Champs-Elysées, les sculpteurs s'éclairent d'une rampe de bulles à incandescence qui dessinent l'arc de la voûte, et présentent à l'avance l'aspect des soirs de fête. Dans les galeries, peu ou point de lumière : à la lueur d'une bougie travaillent quelques exposants timorés et, de temps en temps, un falot se balance comme un signal errant, à la main d'un gardien de nuit.

Mais malgré ces clartés éparses, une promenade nocturne à travers les chantiers laisse l'impression du repos et du sommeil. Peut-être est-ce le nombre restreint des ouvriers, nombre qu'on n'a pas pu augmenter par pénurie d'hommes, par l'impossibilité de faire rendre un labeur utile le jour, à ceux qui travaillèrent la nuit. Peut-être aussi est-ce le contraste violent entre la grande paix de ces galeries, de ces chantiers obscurs, et l'animation que la nuit a fait cesser, que l'aube va ramener plus trépidante que la veille.



Car, à vrai dire, l'agitation croît tout de même en intensité chaque jour. Plutôt que de comparer le développement de cette installation à une crise fébrile, on pourrait l'assimiler aux phases d'un printemps tardif. Après un sourd travail de germination pendant l'hiver, les intempéries ont contrarié son éclosion ; Février ne vit que des bourgeons clairsemés ; Mars n'amena qu'une poussée uniforme mais timide encore ; Avril, enfin, provoqua la floraison brusque et puissante. Dans cette ardeur finale, architectes et exposants perdent un peu de leur beau calme. Ils communiquent leur énervement aux entrepreneurs, qui le passent aux chefs de chantiers.

Sont-ce ces effluves printaniers? Le pouvoir central éclate en ordres impératifs. On commente avec amertume une circulaire qui décide la disparition de tous les échafaudages pour le 5 avril : « Tant pis pour qui ne sera pas en mesure » ajoute ce mandement à la Bonaparte. D'ailleurs, c'est la formule du jour. Tant pis pour les sculpteurs qui n'auront pas hissé à temps leurs statues sur le Grand Palais : elles attendront la fin de l'Exposition. Tant pis pour les entrepreneurs qui n'auront pas livré leurs staffes dans les délais voulus : on les leur laissera pour compte. Tant pis pour les exposants qui n'auront point entré leurs chefs-d'œuvre avant l'ouverture : ils resteront à la porte. Et certaines victimes nourrissent des projets homicides sur eux-mêmes ou les auteurs de ces cruels ukases.

Dans la même heure, de hauts personnages passent de l'extrême confiance à l'extrême découragement. Alors, suprême consolation au sein des défaillances, ils s'en prennent au destin : « Le fer a manqué ; le plâtre a manqué ; les staffeurs ont manqué. » Mais c'est surtout le temps qui a manqué. Et ces alternatives d'espérance et de désespoir oscillent toujours autour de l'éternelle question : « Sera-t-on prêt? » Elle prend une importance démesurée, bouche l'horizon. Elle hypnotise tous ceux qui portent un intérêt quelconque à l'Exposition. Elle détourne les regards même des résultats acquis, des beautés que la chute des échafaudages a déjà dévoilées. Elle

les concentre tous sur ce point d'interrogation et ravale l'entreprise au rang d'un record contre la montre.

Heureusement, cette ardeur de printemps a des effets plus riants : sous son influence favorable, les fameuses caisses venues de tous les points du monde soulèvent leurs couvercles. Et toutes sortes de petites merveilles voient le jour, sont placées, fleurs de serre, sous le verre des vitrines. Rien n'est rare, par exemple, comme le spectacle du Petit Palais des Beaux-Arts, où M. Molinier s'agite fiévreusement au milieu des trésors drainés par toute la France : vieux ivoires, calices, porcelaines, tableaux, jetés hors des caisses, pêle-mêle, comme le butin de pillage d'une capitale opulente. C'est l'heure aussi où débarquent les figurants lointains, Tunisiens, Malgaches, Indo-Chinois, qui grelottent tout de même un peu, dans leurs bâtisses aux silhouettes exotiques où le plâtre frais sue l'humidité par tous les pores. Enfin, de grandes attractions inaugurent déjà leur spectacle, comme s'ouvrent de belles fleurs précoces.

Sous l'influence printanière, souvent les fleuves enflent et débordent. Le flot qui charrie vers les galeries la substance d'Exposition n'a pas failli à cette loi. Chaque jour, il grossit. Ce ne sont plus seulement maintenant les trains et les messageries, mais des véhicules de toutes sortes, depuis le fourgon capitonné du grand tapissier parisien, jusqu'au fiacre où le photographe amateur apporte son tribut. Tous les retardataires, Français pour la plupart, arrivent en même temps, quelques-uns par paresse, beaucoup pour éviter à leurs envois un trop long contact avec la poussière des travaux.

Enfin, les ouvriers eux-mêmes, lents à s'émouvoir, éprouvent à leur tour les effets de cette fièvre contagieuse. L'aspect des chantiers de plein air s'en ressent. De tous côtés les baraquements qui servaient d'agence et d'atelier, les échafaudages, démontés, abattus, disparaissent et dégagent les perspectives des jardins et des façades. Mais l'effort se porte surtout sur deux points importants et inachevés, le théâtre de l'inauguration et le fond du décor du Champ-de-Mars : la Salle des Fêtes et le Château-d'Eau.

En vérité, on éprouve une sorte de volupté — peut-être puérile, mais si vive — à noter l'éclosion des statues, l'ha-

billage des murs, la chute des échafaudages, les métamorphoses rapides de ces deux formidables édifices ; à voir condenser en dix jours un travail normal de trois mois, au prix d'un plus grand nombre d'ouvriers et d'une plus grande dépense d'activité chez chaque homme ; au fond, n'est-ce point assister à la réalisation éphémère de cet idéal : accomplir le plus long effort dans le plus court instant ? N'est-ce pas saluer une victoire passagère de l'énergie sur l'éternel ennemi : le Temps ?

***

Pareilles à ces portraits, dont le caractère se dégage, rayonne sous les touches pressées des dernières séances, les galeries ont décelé leur véritable physionomie sous les coups de marteau des dernières semaines.

Et tout d'abord, apparaît le franc contraste des expositions étrangères et françaises. Dans chaque groupe, les puissances ont encadré les produits nationaux dans des portiques d'ensemble d'une fantaisie et d'une variété infinies. Au contraire, dans les classes françaises, à part de rares exceptions, la vitrine triomphe, en nobles rangées uniformes.

Cette différence est logique. Nos exposants sont en effet trop nombreux pour s'enfermer dans un même décor, coquet mais étroit. Aussi s'alignent-ils comme des soldats à la parade. C'est la rigide majesté du jardin français, à côté des caprices du jardin anglais.

Au contraire, le commissaire étranger opère une sélection sévère entre ses nationaux. Il ne retient que la fine fleur de leurs produits et peut alors l'encadrer, de concert avec son architecte, dans ces portiques décoratifs préparés par morceaux dans la mère-patrie. Ils sont d'une diversité charmante. Tous les procédés, toutes les matières d'ornementation ont concouru à leur riche fantaisie : le bois sculpté, peint, courbé, incrusté, garni de moulages ; le métal, en dentelles aériennes; le verre, en vitraux rayonnants; le plâtre, enfin, en colonnades et en écussons. Sans compter les recherches exaspérées de l'originalité, qui conduisent parfois leurs auteurs jusqu'aux limites extrêmes du goût...

Tous les portiques d'une même puissance — aussi nombreux que les groupes où elle expose — sont différents entre eux. Néanmoins, ils portent l'empreinte de leur race. Et, par un retour logique, ce caractère rappelle toujours celui du palais national construit au quai d'Orsay. Ainsi, les États-Unis, qui ont édifié un panthéon antique sur les bords de la Seine, sont restés fidèles, dans les galeries, aux formes classiques : à l'électricité, aux arts décoratifs, partout ils se sont entourés de colonnades de plâtre ; même à la métallurgie, ils n'ont point abandonné leur préférence ; seulement leur portique est en tiges d'acier. La Hongrie est aussi prodigue, aussi débordante, aussi diverse dans ses expositions de groupe que dans son éphémère ambassade : elle entoure ses collections de lianes et de fleurs en métal, de moulages ornés en plumes de paon, de vitraux, de statues coloriées, de vingt motifs différents, comme elle avait agrafé, sur les murs de son pavillon national, la reproduction de vingt façades célèbres. L'Allemagne se plaît aux beaux bois sombres, incrustés ou sculptés, qui rappellent le goût patriarcal, la grâce solide de sa maison de ville du quai d'Orsay.

Et c'est un jeu de comparaison qu'on pourrait poursuivre pour toutes les nations. La Belgique encadre ses éventaires d'une dentelle de métal, aussi délicate que les sculptures de son hôtel de ville d'Audenarde, reconstitué sur la Seine. L'Angleterre marque un faible pour les vitrines nettes, confortables, nickelées, vernies, aux grandes glaces pures et froides, que des gentlemen frottent constamment avec de petits chiffons ou leurs gants mis en boule ; seulement, elle ne résiste vraiment pas assez à la tentation de représenter partout sa licorne et son lion ; elle en a mis partout. La Suède et la Norvège ornent leurs frontons de naïves figures qui semblent sculptées au couteau en plein sapin. L'Italie se plaît à de somptueuses fantaisies, comme cette exposition séricicole, toute en volutes de métal, dont un ouvrier amoureux et fier de son œuvre me disait en passant : « Séra belle, hein ? » La Russie s'entoure de ces mosaïques claires et dorées dont sont ornées les icônes. Pour chaque nation, ces petits monuments élevés sous le ciel de vitre des galeries présentent donc les mêmes caractères que les grands

pavillons du quai d'Orsay; ce sont les traits mêmes de leur race.

Ce contraste entre les expositions étrangères et françaises devient surtout sensible lorsqu'elles se trouvent, non plus juxtaposées, presque mêlées, mais séparées en deux espaces bien distincts. On en pourra juger, par exemple, aux Invalides, où les arts décoratifs occupent deux palais, l'un français, l'autre étranger. Ailleurs, cette scission présente même des effets d'ensemble inattendus et curieux. Ainsi, l'agriculture et l'alimentation sont logées dans les deux ailes que la salle des fêtes laisse à l'ancien palais des machines ; l'une de ces extrémités appartient à la France, l'autre aux puissances: or, sans entente préalable entre les nations, l'exposition étrangère forme une ville de bois, fouillé, sculpté, doré, aux silhouettes légères, aériennes ; tandis que l'exposition française constitue une autre ville, mais toute en bâtiments de plâtre peint : fermes, laiteries, châteaux et moulins. Il semble qu'il y ait eu un mot d'ordre : seuls, les instincts, les convenances, le génie des races avaient parlé.

Parfois, ces différences vont contre les idées admises, ou préconçues. Elles redressent d'antiques préjugés. Ainsi le pont roulant français, destiné à la manutention des pièces de machines, est un bâti puissant, râblé, un pillier de la Tour Eiffel en marche, qui suspend les charges au bout de son bras tendu, d'un geste athlétique. Il est l'image de la force. Au contraire, le pont roulant des nations étrangères, construit en Allemagne, franchit la galerie d'un seul jet de son treillis d'acier; à la fois fragile et résistant, il oscille sans fléchir sous les lourds fardeaux suspendus à son arc de dentelle. Il est l'image de la grâce.

Ces petits enseignements que révélaient la période d'installation, cette physionomie naissante des galeries dont on pouvait surprendre le caractère avant même que l'Exposition fût ouverte, sont les premiers bénéfices du contact étranger. Il va continuer de détruire en nous bien des idées injustes ou vaniteuses, de faire disparaître bien des préventions. Et ce ne sera pas l'un des moindres bienfaits de ce coudoiement que de nous apprendre, au sein des congrès, dans les palais nationaux, dans la foule même, à connaître les hommes de

toutes les races. Derrière les glaces des vitrines, leurs œuvres de science ou d'industrie nous sont à leur tour révélées. Enfin, des illusions de toile peinte, amoureuses de vérité, évoquent les sites qu'ils habitent. Ainsi, dans un décor d'une indéniable opulence, où la matière plastique s'est prêtée à un épanouissement sans pareil de guirlandes et de statues, l'Exposition a su montrer, sous les formes les plus animées, les plus aimables, ces trois aspects de l'univers : les hommes, les œuvres, les sites. Elle a convié le monde à connaître le monde. Jamais ne fut approché de plus près le rêve de parcourir le globe en quelques pas, le siècle en quelques heures. Au moment où ce miracle se réalise, il serait injuste de n'en point féliciter tous ceux qui, dans un effort unanime, un suprême élan d'énergie, ont concouru à cette étonnante apothéose.

MICHEL CORDAY.

NOTE SUR LE JAPON

Aujourd'hui le théâtre politique, longtemps restreint à l'Europe, dont le reste du monde n'était qu'une annexe, s'étend à tout l'univers: des puissances autonomes non européennes s'apprêtent ou ont commencé à jouer leur rôle dans les conflits d'intérêts et d'ambitions. L'équilibre européen, si longtemps inspirateur de la politique internationale, est un concept insuffisant. Ce qui se cherche en ce moment, c'est l'équilibre mondial. Nul ne peut prédire ce qu'il sera.

Parmi les puissances nouvelles, il en est une qui, après avoir révélé sa force avec éclat, dans une grande guerre victorieuse, se recueille aujourd'hui. C'est le Japon. Cette courte note a pour objet de donner une idée de la situation intérieure de ce pays, de présenter quelques conjectures sur sa politique extérieure et quelques vues sur la conduite que la France doit suivre à l'égard du gouvernement japonais.

A l'intérieur, les traités conclus récemment avec toutes les puissances étrangères viennent d'être mis en vigueur; les étrangers qui, jusqu'ici, ne pouvaient s'établir que dans quatre ports ouverts, ont le droit désormais de vivre et de posséder dans tout le pays. Ils perdent, en retour, la juridiction de leurs consuls et seront soumis aux tribunaux japonais. Il y a tout lieu d'espérer qu'étrangers et Japonais vivront en bonne intelligence, et que le chauvinisme nippon, d'ailleurs très variable dans son intensité et dans son objet,

s'éteindra peu à peu. L'empereur et tous les ministres ont, dans des messages spéciaux, célébré l'ère nouvelle, et recommandé au peuple de traiter les Européens avec la plus grande urbanité.

Les récents traités ouvrent le pays non seulement aux étrangers, mais encore à leurs capitaux : les fonds japonais sont déjà tous employés dans les industries, les mines, les chemins de fer; l'argent étranger permettra de renouveler et de compléter les anciennes entreprises, et d'en créer de nouvelles. Le gouvernement vient de conclure, à Londres, un emprunt de 250 millions de francs à 4 p. 100; il a refusé de donner, comme la Chine, une garantie sur les douanes ou les chemins de fer.

La marine japonaise attend encore plusieurs bâtiments commandés en Europe; la réorganisation ne sera guère terminée que dans trois ou quatre ans. La marine japonaise sera alors la deuxième de l'Extrême-Orient, après la flotte russe et la sixième du monde. Il faudra plus de temps sans doute pour mettre le personnel à la hauteur de sa tâche, en dix ans, un officier japonais passe maintenant du commandement d'un torpilleur à celui d'un cuirassé. L'escadre manœuvre toute l'année sans ménager le charbon; l'officier de la jeune école est très studieux; on ne peut comparer, au point de vue du savoir et du commandement, les officiers japonais avec les officiers anglais ou français, mais il est certain que le travail est plus en honneur sur les navires japonais que sur les navires russes.

L'armée japonaise est en pleine réorganisation, le nombre des divisions a été porté de sept à treize; l'infanterie est complète; mais l'artillerie, le génie, la cavalerie n'auront guère leurs nouveaux effectifs que dans trois ou quatre ans. A ce moment, l'armée japonaise aura aussi son nouveau canon à tir rapide et son fusil de six millimètres cinq. L'armée alors comptera 140 000 hommes sur le pied de paix et 350 000 sur le pied de guerre. On ne peut considérer ces effectifs comme dénonçant des intentions offensives; ils sont normaux chez un peuple de quarante-deux millions d'habitants dont la population augmente de quatre cent mille âmes par an. Il n'en est pas moins vrai que cette force militaire est capable de tenir tête, même sur le continent asiatique, aux troupes qui pourraient être envoyées par une, et même par deux puissances européennes.

Le Japon se recueille, occupé au grand travail qui s'opère dans sa législation intérieure, dans sa vie économique, dans son armée et sa marine. Pendant trois, quatre ou cinq ans, il ne demandera que la paix, et fera tout son possible pour éviter toute complication.

Supposons le Japon dans cinq ans, ayant achevé avec succès sa transformation actuelle, il est difficile de deviner quelle sera sa politique extérieure. Il est pourtant probable qu'elle sera conforme à

l'attitude qu'ont prise et que prennent, en toutes circonstances, ses hommes d'État c'est-à-dire qu'elle sera prudente.

Cette politique, c'est bien le Gouvernement qui la conduira.

Les Européens seuls prennent au sérieux le Parlement, la presse et l'opinion publique du Japon. Depuis trois ans, le Parlement n'a pas voté une seule fois le budget; il a été régulièrement dissous, sans que d'ailleurs les affaires en aient marché plus mal. Le président du Conseil actuel, le maréchal Yamagata, est l'homme du monde le moins parlementaire, et l'on annonçait qu'il allait suspendre la constitution; il ne s'en est pas donné la peine, mais il a fait tout ce qu'il a voulu des députés: la première loi qu'il présenta doubla leur traitement; la deuxième donnait à la Maison Impériale cinquante millions où le gouvernement pût puiser à son aise. Depuis, chaque loi a été une occasion de nouvelles gratifications aux parlementaires; chaque vote a été tarifé; un député qui avait accepté quinze cents francs environ pour appuyer une loi vota contre; on lui fit des reproches; il répliqua dans les journaux que l'argent du Gouvernement était à tous, qu'il n'avait fait que rentrer dans son bien tout en votant suivant sa conscience.

La presse qui n'a aucune valeur ni aucune influence veut donner son avis sur tout; elle clabaude et part en guerre au moindre incident diplomatique; les journaux européens parlent alors du chauvinisme japonais, de l'alliance du Japon avec l'Angleterre, avec l'Amérique, avec la Chine, ou de la guerre avec l'une de ces puissances : les hommes d'État japonais réfléchissent et ne s'émeuvent pas.

Lorsque la Russie, l'Allemagne et la France ont forcé le Japon à déchirer le traité de Simonoseki, la presse a fait tempête : le gouvernement s'est tu et s'est résigné. Le ressentiment a été vif dans le public; aujourd'hui, les chauvins en veulent beaucoup à la Russie, un peu à l'Allemagne, et fort peu à la France: le gouvernement n'en veut à personne.

Un parti puissant prônait l'annexion de l'archipel d'Hawaï, qui compte en ce moment trente mille Japonais, contre trois mille Américains. L'Amérique déclare la guerre à l'Espagne, et s'empare d'Hawaï; la presse japonaise entre en campagne; le gouvernement, qui avait la partie belle dans l'archipel, sans défense et que les puissances européennes auraient préféré voir occupé à Hawaï qu'en Corée ou en Chine, n'a rien dit; il a laissé faire.

Quand la réorganisation sera achevée, le Japon, certainement, ne laissera plus tout faire, mais il ne prendra de décision qu'à bon escient, sûr du succès, et quand son intérêt à marcher sera tellement clair qu'il deviendra impérieux. Dans les conflits que l'on prévoit, il se mettra du côté du plus fort, surtout si celui-ci lui fait quelques avances et flatte son amour-propre.

Certains Japonais voudraient un rapprochement avec l'une ou l'autre des trois puissances, Angleterre, Chine ou Russie.

Une partie de la presse, les commerçants sont pour l'Angleterre ; les journaux déclarent inévitable une entente basée sur la communauté des intérêts commerciaux ; mais en fait de commerce, qui dit communauté d'intérêts dit concurrence ; les hommes d'État le savent, ils n'ont d'ailleurs pas oublié la félonie de l'Angleterre pendant la guerre sino-japonaise et devant l'intervention de Simonoseki.

Une autre partie de la presse et les lettrés veulent l'entente avec la Chine, et voient en rêve l'armée, les finances, l'administration chinoise, régénérées par les chefs japonais. Ils parlent d'alliance. Le Japon cherchera évidemment à augmenter son influence en Chine, à obtenir de bonnes places pour ses nationaux, à se mettre en état, le jour venu, d'avoir sa part du gâteau ; mais il sait fort bien qu'une alliance avec la Chine l'obligerait à mettre une escadre en marche pour chaque querelle de mandarins, ou chaque attentat contre des missionnaires.

A l'égard de la Russie, le sentiment est celui de la crainte ; pour les officiers, c'est l'ennemi de la frontière ; à l'école de guerre, tous les thèmes d'opération ont pour sujet la guerre avec les troupes russes en Chine, en Corée ou en Sibérie ; la réciproque existe sans doute à l'académie de guerre de Pétersbourg.

La Russie n'a rien à espérer d'une guerre avec le Japon ; elle bombarderait plusieurs villes, s'emparerait d'une île ou d'un port, mais étant donné le caractère japonais, elle ne pourrait garder sa proie qu'après une guerre d'extermination. D'autre part, s'il était victorieux, que gagnerait le Japon ? En Extrême-Orient, aucune des possessions de la Russie ne vaudrait, pour le Japon, la peine d'être gardée. D'ailleurs, une victoire définitive du Japon sur la Russie est invraisemblable. Pour ébranler le colosse russe, le Japon manque de masse.

Appuyée sur le Japon, la Russie serait toute-puissante en Extrême-Orient ; entre les deux pays, pas de rivalité commerciale ; l'accord s'est fait sur la Corée : personne n'en veut. On a souvent besoin d'un plus petit que soi, et quelques égards de sa diplomatie profiteraient plus à la Russie que les menaces de ses amiraux, toujours trop zélés.

Cette entente de la Russie et du Japon n'est pas impossible. Les sympathies de l'empereur et de la cour sont toutes à Pétersbourg ; l'autocratie du tsar russe doit faire rêver le Mikado.

Le Japon entend jouer son rôle dans la question de l'Extrême-Orient ; la Chine n'est plus qu'un manteau d'arlequin. Les hommes politiques de Tokio disent que le partage du Céleste-Empire en zones d'influences n'est qu'une question d'années, de mois peut-être. — Le Japon veut sa part. Sa marine et son armée empêcheront qu'on le tienne à l'écart. Entre les coalitions européennes qui seront difficilement d'accord, il fera pencher la balance du côté où il mettra son

épée; la coalition la plus sage ne serait-elle pas celle qui l'attirerait de son côté, en lui promettant une part, prise sur les hypothèques de la coalition adverse?

Beaucoup de Japonais ont de grandes sympathies pour la France; les officiers n'oublient pas le rôle de nos missions militaires, et le rappellent à chaque occasion. Les Japonais ne nous en veulent plus de nous être joints à la Russie et à l'Allemagne dans l'intervention qui leur enleva une partie des bénéfices du traité de Simonoseki. Le peuple comprend que nous étions liés, et les gens au courant savent gré à notre diplomatie d'avoir, pendant et après l'intervention, servi d'intermédiaire entre le Japon et la Russie. Contrairement aux craintes qu'on aime à émettre à Saïgon, l'Indo-Chine n'exerce aucune attraction sur les Japonais. Ils sont bien assez occupés chez eux et à Formose, et l'Indo-Chine paraît insignifiante à une puissance que le problème redoutable de la Chine intéresse au premier chef.

En Extrême-Orient, pour l'ensemble des intérêts commerciaux et la force militaire et navale, la France ne vient qu'au sixième rang, après l'Angleterre, le Japon, la Russie, la Chine, les États-Unis. Notre escadre est insignifiante, et nos bâtiments, modestes, montrent le moins possible leur pavillon. Notre horizon politique s'arrête à l'Indo-Chine, et la tâche d'étendre les frontières de notre colonie du côté de la Chine nous suffit. Nous ne pourrions guère être entraînés à une affaire sérieuse qu'en soutenant la Russie; notre escadre, trop peu importante pour agir seule, pourrait donner un appoint efficace à la flotte russe. Quant à une querelle personnelle avec le Japon, elle n'est guère vraisemblable. Il faudrait pousser bien loin le désir de faire les gendarmes pour le compte des autres. Il est vrai que les colonies françaises à l'étranger excellent à trouver des sujets de plaintes : à propos des nouveaux traités et de la suppression des tribunaux consulaires, nos rares colons commencent à croire que c'est à eux qu'on en veut et à crier qu'on les écorche; leur petit nombre et la médiocrité de leurs intérêts devraient pourtant les rassurer.

Notre rôle est de développer au Japon nos relations commerciales, d'observer les événements, prêts à offrir nos bons offices, si quelque malentendu survenait avec la Russie. Cette politique d'expectative a pour corollaire la nécessité de développer dans notre colonie d'Indo-Chine, nos moyens d'attaque et de défense pour être prêts à jouer notre rôle dans le dénouement imminent de la question de Chine, et à réclamer notre lot dans le partage.

★★★

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril 1900

LIVRAISON DU 1er MARS

LIVRAISON DU 15 MARS

LIVRAISON DU 1er AVRIL

LIVRAISON DU 15 AVRIL

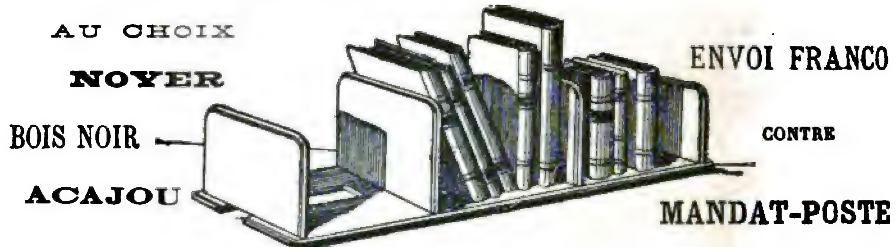


Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, Paris.

APPUI-LIVRES A COULISSES

Cet article, très élégamment fini,
est un complément d'étagère sur une table ou sur un bureau.

AU CHOIX
NOYER
BOIS NOIR
ACAJOU



ENVOI FRANCO
CONTRE
MANDAT-POSTE

QUATRE MODÈLES EN VENTE :

Modèle O. —	Dimensions : longueur,	0m,20; largeur,	0m,08.	Prix. . . .	**8 francs.**
— A. —	— —	0m,35; —	0m,13.	Prix. . . .	**10 francs.**
— B. —	— —	0m,40; —	0m,15.	Prix. . . .	**15 francs.**
— C. —	— —	0m,60; —	0m,18.	Prix. . . .	**20 francs.**

☞ **Envoi franco du Catalogue.**

BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

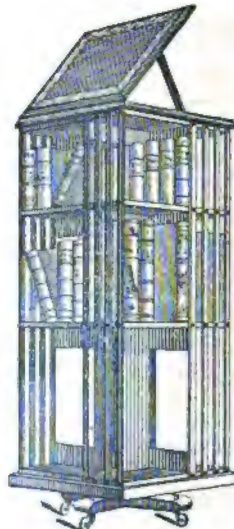
BREVETÉES S. G. D. G.

PORTE-DICTIONNAIRE

Chevalets

SCRAP-BOOK





APPUI-LIVRES

Reliure mobile

PRESSE-RELIEUR

☞ **Envoi franco du Catalogue sur demande.**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE au Palais, le 29 avril 1900

[illegible]

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 6, rue [illegible]

[illegible]

VILLE DE PARIS

[illegible]

VILLE DE PARIS

[illegible]

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 7692-4-00. — (Encre Lorilleux).

LIVRES NOUVEAUX

DRAMES DE FAMILLE, [illegible] **Paul Bourget**

Il y a dans ce livre [illegible] nouvelles, l'*Échéance* et le [illegible] **nouvelles plus courtes** [illegible] **d'enfants.** Elles [illegible] **œuvres de M. Paul Bourget** [illegible] **tieuses** et pénétrantes [illegible] **les apparences** [illegible] **découvre** toujours [illegible] **les**, que les personnages [illegible] **y a quelque** chose de tragique [illegible] **même de** [illegible] M. Paul Bourget [illegible] **appliqué** jusqu'ici [illegible] **de l'amour**, [illegible] **sont aujourd'hui** les drames de la famille [illegible] **sollicitent** et qui [illegible] **permet** de recommander [illegible] **il est** de ceux qu'on peut [illegible] **ses beautés** littéraires [illegible] **tient** d'utiles enseignements.

LE MARQUIS DE CARABAS, [illegible] **Romain Coolus**

Avec toutes les [illegible] **moderne** M. Romain Coolus [illegible] **libres** le conte de Perrault [illegible] **actes** d'une fantaisie charmante [illegible] **a rajeuni** le vieux sujet [illegible] **les vieux** rythmes [illegible] **vues et légères** [illegible] **nages** [illegible] **et puis** [illegible] **trouvent** [illegible] **marquis** [illegible] **jolie** verve [illegible] **tour de** [illegible] **pour** [illegible] **l'appelle** [illegible] **tristesse** [illegible] **brir** toutes [illegible] **gaieté** [illegible] **un** charme [illegible] **subtil**.

L'APPEL AU SOLDAT, [illegible]

Ce livre est [illegible] **tinue** les [illegible] **dont** M. M[illegible] **nation** [illegible] **ver** [illegible] **principaux** [illegible] **fesseur** [illegible] **et** [illegible] **Boulanger** [illegible] **chef** [illegible] **sogne** [illegible] **M. Maurice** [illegible] **politiques** [illegible] **gnie** [illegible] **tion** [illegible] **est** curieux [illegible] **pas** [illegible]

LA BEAUTÉ DE VIVRE, [illegible] **Fernand Gregh**

Presque tous ces poèmes sont [illegible] lecture. Ils sont [illegible] admirer [illegible] quelle souplesse, quelle [illegible] quelle puissance et quelle [illegible] M. Fernand Gregh [illegible] talent. Après *La M*[illegible] [illegible] encore entre la vie et le rêve [illegible] les une œuvre d'homme [illegible] c'est bien [illegible] s'est point enfermé [illegible] [illegible] comme les [illegible] ture [illegible] d'aimer [illegible] parfait [illegible] Sans [illegible] à chaque pas, à chaque regard [illegible] [illegible] de beauté. Il [illegible] fait aimer [illegible] [illegible] notre admiration [illegible] dignes de notre gratitude.

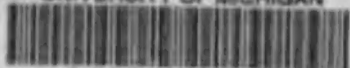
NAPOLÉON ET SA FAMILLE, [illegible] **Frédéric Masson**

Après [illegible] M. Frédéric Masson [illegible] grand ouvrage sur N[illegible] [illegible] la vie de l'empereur et [illegible] [illegible] tout [illegible] M. [illegible] Masson [illegible] paru.

LA GUERRE DES MONDES, [illegible] **H. G. Wells** [illegible] **H. D. Davray**

[illegible] M. H. G. W[illegible] [illegible] M[illegible] [illegible]


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05602 7934


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05602 7934